PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER
BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

XXXIV

ÉTUDE

SUR LE

DIALECTE BERBÈRE

DES

BENI-SNOUS

Digitized by Google

ÉTUDE

SUR LE

DIALECTE BERBÈRE

DES

BENI-SNOUS

PAR

E. DESTAING

PROFESSEUR A LA MEDERSA DE TLEMCEN

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28, VI^e^

—

1907

Digitized by Google

A

MONSIEUR RENÉ BASSET

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

Hommage de bien respectueuse reconnaissance.

Digitized by Google

C 3 — 155820

INTRODUCTION

Les éléments du présent travail ont été recueillis pendant les vacances d'automne des années 1903 et 1904, ainsi qu'en janvier et en avril 1905, chez les Beni Snoûs dans les villages du Kef, des Aït Larbi, des Aït Achîr, de Mazzer, et dans les douars épars des régions de Tr'alîmet et du Bou H'allou. Soit sous la tente, soit dans les villages, j'ai pu consulter un grand nombre d'informateurs de chaque sexe et de tout âge. J'ai eu, en outre, à ma disposition, deux indigènes du Figuig et plusieurs autres des Beni Iznacen, des Zekkara, des Beni Bou Zeggou et surtout des Beni Bou Saïd.

Cette étude consiste en un essai de grammaire du dialecte des Beni Snoûs. Je donne, à la suite, quelques textes recueillis dans la tribu, puis un glossaire.

M. Bertillon, capitaine du bureau arabe de Maghnia, M. Venisse, administrateur hors cadres à Tlemcen, ont bien voulu me communiquer divers renseignements statistiques qui figurent au cours de cette étude. De plus, ils ont mis, à me faciliter les moyens de travail, un empressement et une obligeance dont je leur suis profondément reconnaissant.

Je suis heureux de rappeler le concours tout dévoué que me prêtèrent, lors de mon séjour chez les Beni Snoûs, Si Kaddour Ben 'Abderrah'man, caïd du Kef, et Si El Hâdj Ould L'arbi. caïd du Khemîs, soit en me procurant de bons informateurs, soit en m'évitant les désagréments d'un séjour prolongé dans

Digitized by Google

une tribu éloignée des centres européens. Je leur adresse mes plus vifs remerciements.

Appelé il y a quatre ans à la Médersa de Tlemcen, je dus, à mon grand regret, cesser d'assister aux conférences d'arabe et de berbère de M. René Basset, directeur de l'École des Lettres d'Alger. Ce fut mon savant maître qui, dès cette époque, m'inspira la présente étude; et, depuis, ses conseils et ses encouragements sont venus, à chaque instant, guider et soutenir mes efforts de débutant dans la préparation des quelques pages qui suivent. Ses remarquables publications m'ont été d'un grand secours et mon travail aurait considérablement gagné en précision si j'avais puisé plus largement encore aux travaux de ce savant berbérologue. Il m'eût été aussi indispensable d'avoir su acquérir, avant de rien entreprendre, l'oreille si merveilleusement exercée de M. H. Stumme. Que ces maîtres, dont je sollicite l'indulgence pour ce travail de début, veuillent bien trouver ici l'expression de ma respectueuse gratitude.

Tlemcen, le 22 mars 1906.

Digitized by Google

ESQUISSE SOMMAIRE

De la région occupée par les Beni Snous.

A Lalla-Maghnia, c'est tout d'abord vers l'ouest que se porte obstinément le regard; puis, la vue, se perdant à travers l'immense plaine des Angads, s'arrête du côté du sud à une borne gigantesque, qui se dresse à quarante kilomètres de là sur la frontière marocaine : c'est le Ras 'Asfoûr. Sa masse, qui domine au couchant la plaine d'Oujda, se prolonge vers l'est en une majestueuse falaise, dont la crête presque rectiligne ferme l'horizon jusqu'au delà de Tlemcen. Cette région montageuse est habitée, dans la partie qui confine au Maroc, par les Beni Bou Saïd; ceux-ci ont pour voisins, à l'est, les Beni Snoûs.

Limites de la région étudiée. — Les Beni Snoûs n'occupent donc qu'en partie la région dont nous allons essayer de fixer ici les traits caractéristiques. Elle est désignée, par les géographes, sous le nom de massif jurassique tlemcénien.

On ne peut assigner à une région des limites rigoureuses. Toutefois, le massif tlemcénien est nettement délimité, à l'ouest, par une muraille naturelle surplombant de cinq cents mètres et plus le territoire marocain. Au nord et au sud, nous arrêtons notre étude aux points où les couches jurassiques disparaissent sous un revêtement tertiaire ou quaternaire. A l'est, les formations secondaires se poursuivent au

Digitized by Google

loin avec un faciès presque constant. De ce côté, une droite joignant les dépressions tertiaires de Tlemcen, Terni, Sebdou, limite la région que nous allons sommairement décrire; c'est en ces points que la route allant de Rachgoun à El Aricha, par Tlemcen, traverse la chaîne intérieure (1).

I. **Constitution géologique du sol.** — L'examen d'une carte géologique (2) met tout d'abord en évidence ce fait que toutes les formations, à quelque âge qu'elles appartiennent, sont disposées selon une même direction sensiblement S. O.-N. E.; cette orientation est celle qu'affectent l'ensemble du massif, ses crêtes, ses dépressions, et toute une série de plissements de l'Afrique mineure (3).

A l'est du Ras 'Asfour, une bande étroite de *schistes primaires* s'étend jusqu'à la Tafna et à l'ouest pénètre au Maroc. A cet îlot de terrains d'âge ancien, les formations jurassiques forment une ceinture interrompue seulement à l'ouest. Ce sont tout d'abord des pointements de *calcaires liasiques* à galène et minerai de fer (4); puis viennent les alternances *marno-gréseuses de l'oxfordien* (marnes du Slîb) (5) qui affleurent par lambeaux au nord de la région schisteuse, mais forment, au sud de celle-ci, une bande étroite qui prend une certaine extension au Maroc dans la plaine des Missiouen. Cette formation disparaît au nord sous les *bancs gréseux de l'étage corallien*. De la frontière marocaine jusqu'à Tlemcen, ces grès siliceux (grès de Bou Médine), dont l'épaisseur totale atteint trois cents

1. Sur cette appellation cf. Augustin Bernard et Emile Ficheur, *Les régions naturelles de l'Algérie*, Paris, A. Colin, 1902, p. 224.

2. *Carte géologique de l'Algérie* 1/800.000, 3e édit., 1900.

3. A une époque où la géologie nous intéressait plus que le berbère, nous avons recueilli dans la région une certaine quantité de fossiles, notamment en un gîte situé sur la rive gauche de l'Oued Yadel, en haut du Khemis, sur des marnes. — Les grès qui affleurent à mi-chemin entre le Kef et le Khemis sont aussi très fossilifères.

4. Em. Ficheur, à son cours.

5. Cf. *Explication de la carte géologique provisoire de l'Algérie*, 2e éd., par A. Pomel, p. 27, Alger, Fontana, 1890.

Digitized by Google

mètres (1), forment une bande d'environ dix kilomètres de largeur; cette zone, bien visible à l'ouest de la Tafna, se trouve en partie masquée, dans sa partie orientale, par les dépôts du jurassique supérieur. Les assises de ce dernier étage (*calcaires* et *dolomies* de Tlemcen) atteignent parfois une puissance de quatre cent cinquante mètres (2) et occupent dans la partie méridionale de la région, la presque totalité de la surface. Des *argiles cartenniennes* s'appuient, au nord, sur les flancs gréseux du massif. Les *sédiments marneux* de la mer helvétienne (3) se rencontrent près de Tlemcen et de Terni; sur de faibles surfaces se présentent à Sebdou des *atterrissements* d'âge pliocène et, près de Tafessera, les *dépôts caillouteux* du quaternaire ancien. Ces alluvions se retrouvent sur toute la bordure sud du massif chez les Oulad En Nahr. Enfin, notons que les flancs des vallées des principaux cours d'eau (Tafna, O. Yadel), disparaissent, en nombre de points, sous un revêtement plus ou moins épais de *travertins*.

II. **Orographie.** — Si, à une carte géologique de la région, nous superposons sa carte hypsométrique de même échelle, nous faisons les remarques suivantes :

1° La majeure partie des surfaces occupées par le jurassique supérieur sont comprises entre les courbes du niveau 1.200 et 1.500; les points où l'altitude est supérieure se rencontrent exclusivement sur le pourtour de cette zone, notamment à son angle sud-ouest;

2° La bande gréseuse du corallien est presque exactement limitée au nord par la ligne hypsométrique 600; à partir de cette ligne, alors que, vers le nord, le sol s'abaisse en pente très douce jusqu'à Maghnia, il se relève au contraire, vers le

1. Cf. Bailis, *Notice sur la géologie et la minéralogie du département d'Oran*, Perrier, Oran, 1888, p. 289.
2. Cf. Pouyanne, *Notice géologique sur la subdivision de Tlemcen*, p. 96.
3. Cf. Gentil, *Esquisse stratigraphique et pétrographique du bassin de la Tafna*, Alger, Jourdan, 1902.

Digitized by Google

sud, sous une pente assez forte jusqu'à la courbe 1.200, qui suit le pied des escarpements du jurassique supérieur;

3° Les terrains tertiaires et quaternaires occupent les parties les plus basses de la région : dépressions de Maghnia, Hennaya, Tlemcen (moins de 600 m.), de Tafessera (700 m.), de Sebdou (900 m.), des Oulad En Nahr (1.000 m.), de Terni (1.100 m.).

« Le massif est, en somme, un grand plateau, composé d'une série d'escaliers ou gradins successifs, le gradin le plus élevé se trouvant du côté du sud, sur le bord des hautes plaines (1) ». Du Dj. *Tchnoufi* (1.843 m.) au Dj. *Tounzaït* (1.824 m.) le rebord méridional du plateau maintient constamment sa crête à plus de 1.600 m. d'altitude, dominant de 4 à 500 m. le pays des Oulad En Nahr situé au sud. Sur la frontière marocaine, du Dj. Tounzaït au *Ras 'Asfour*, c'est aussi une longue muraille crénelée par l'érosion, mais qui, pourtant, n'abaisse guère son faîte au-dessous de 1.200 m.

C'est surtout au centre du massif et dans sa partie septentrionale, là où les roches sont moins résistantes, que l'action destructive des agents d'érosion s'est exercée avec le plus d'effet. Dans la partie orientale du plateau, la *Tafna* a creusé son cours supérieur : par une cluse étroite et profonde, elle traverse toute cette masse de roches compactes. A l'ouest, l'O. *Yadel* coule dans un sillon qu'il s'est lui-même taillé dans le massif; les falaises dolomitiques dominent son lit de plus de deux cents mètres.

Des cirques se rencontrent aux points de jonction du massif et des dépressions (*Sebdou*, *Mazzer*).

Le plongement des strates vers le sud-est a, au point de vue des formes du terrain, les conséquences suivantes : les masses rocheuses se dressent généralement en falaises abruptes vers le nord-ouest tandis qu'elles présentent, dans la direction opposée, une pente d'autant plus douce que l'incli-

1. Cf. Augustin Bernard et Emile Ficheur, *Les rég. nat. de l'Alg.*, p. 357.

Digitized by Google

naison des bancs est moins prononcée ; dans le premier cas, les strates présentent donc leurs tranches en falaise ; dans l'autre, elles les présentent en gradins ; si l'une d'elles, plus dure, est surmontée d'autres moins résistantes, celles-ci venant à disparaître, l'assise inférieure présente son plat sur une étendue parfois appréciable comme cela a lieu au *Kef* (S'fah'). Ceci explique pourquoi, dans le massif, à un changement de direction des cours d'eau, correspond une variation de la forme des vallées. Si la direction suivie par l'oued est sensiblement perpendiculaire à l'axe des strates, la gorge est taillée, dans le massif, symétriquement par rapport au lit du cours d'eau ; c'est ce que l'on observe sur la Tafna entre *Beni-Bahdel* et le *Kef*. Au contraire, sur l'O. Yadel, une disposition inverse a pour conséquence la présence, sur la rive droite, de hauts promontoires rocheux (1) dont l'oued parfois baigne le pied, tandis que, sur l'autre rive, les crêtes s'abaissent, par degrés, jusqu'au cours d'eau.

Le profil des oueds se ressent aussi de cette disposition. Entre Beni Bahdel et le Kef, par exemple, les bancs calcaires du fond de la vallée plongent vers l amont sous un angle d'environ vingt degrés. Le lit de l'oued offre par suite une série de seuils, peu élevés, mais très nombreux, qui donnent autant de petites cascades.

Ce sont les hautes falaises de *calcaire et de dolomie* qui donnent à la région son cachet spécial. Néanmoins, en divers points, par exemple près du Kef, non loin du *moulin du Caïd*, l'aspect ruiniforme caractéristique des *grès* ne manque pas de frapper l'œil, tout d'abord séduit par les majestueux escarpements de l'étage supérieur. Les grès affleurent rarement sur de grandes surfaces. Ils forment, au pied des promontoires calcaires, une zone à pente assez douce, très ravinée, couverte d'une végétation assez épaisse pour masquer en partie les gros

1. Dans le dialecte des Beni Snoûs, *ăzrŭ* désigne la falaise et *allaγ* le flanc incliné d'une montagne. Cf. le sens de *allaγ* dans la *Relation du Djebel Nefousa* par A. de Motylinski, texte autographié, Alger, 1885, in-4, p. 2, l. 3.

Digitized by Google

blocs gréseux noirâtres, aux formes bizarres, qui hérissent si pittoresquement le paysage.

L'aspect est tout différent sur les points occupés par les *marnes* (par exemple près du douar de *Tr'alimet*). Cette formation donne lieu à des régions dénudées, légèrement ondulées, découpées en tous sens par de petits oueds. Quant aux *travertins*, ils forment sur les flancs des grandes vallées, et généralement aux points où des affluents y débouchent, des terrasses presque horizontales, parfois disposées en plusieurs gradins, et s'élevant sur les pentes à des hauteurs variables au-dessus du niveau des oueds (ordinairement de 50 à 100 m.).

III. **Climat** (1). — L'altitude moyenne de la région atteignant au moins 800 m., la température y est relativement peu élevée en été, plus élevée cependant qu'à Tlemcen (2). La brise de mer rafraîchit les plateaux pendant le jour (3). La masse calcaire emmagasine bien la chaleur ; il en résulte que si la surface des plateaux est tant soit peu recouverte de végétation, la température y est très supportable. Pendant la nuit, la surface rayonne la chaleur absorbée ; aussi les variations diurnes sont peu importantes (4).

Dans la région de *Tr'alimet*, au contraire, le sol marneux et dénudé constitue un réservoir de chaleur de faible capacité, bientôt comblé pendant le jour, vite épuisé pendant la nuit. La chaleur y est étouffante pendant le jour, mais les nuits sont fraîches (5). Il en est de même au fond des vallées encaissées, sous-

1. Pour cette partie, je me suis aidé de l'ouvrage de M. A. Thévenet, *Climatologie algérienne*, Alger, Giralt, 1896.

2. Maximas moyens (juillet-août) : Tlemcen 31°,3; Sebdou 35°,5; El 'Aricha 36°,3.

3. Les Beni Snoûs l'appellent العَوين ; elle commence à souffler un peu avant midi.

4. Variations diurnes (juillet-août) : Tlemcen 12°,9; Sebdoû 20°,5; El Aricha, 21°,5.

5. En août, les nuits sont tellement chaudes au Kef que l'on ne peut guère dormir avant minuit. Au contraire, sous les tentes de Tr'alimet, la fraîcheur arrive avec la nuit.

Digitized by Google

traites à l'action des courants atmosphériques : la chaleur y est insupportable en juillet et en août; à peu près chaque matin, elles disparaissent dans un épais brouillard. L'hiver est plus rigoureux qu'à Tlemcen (1). La neige ne séjourne que très rarement au Kef; mais, sur les bords de l'O. Khemîs et sur le plateau qui s'étend au sud, elle persiste pendant plusieurs jour (2). La gelée blanche n'est pas rare au fond des vallées, et y cause souvent grand préjudice aux cultures maraîchères.

La région est balayée, en hiver, par les vents d'ouest et surtout par ceux du sud-ouest. En été, dominent les vents du nord et ceux du nord-est (3).

Les vents d'hiver apportent très fréquemment la pluie. « Le massif jurassique plus élevé que les massif littoraux peut recevoir l'influence des vents humides (4) ». La pluie est presque aussi abondante ici qu'à Tlemcen (5) et s'y trouve tout aussi bien répartie (6). Les mois d'octobre et de novembre sont généralement pluvieux, ce qui permet de faire les semailles dans de bonnes conditions; avril est fortement humide, ce qui assure la récolte en céréales; juillet et août sont très secs; mais, comme septembre reçoit quelques pluies, on peut, dès cette époque, semer quelques légumes après la récolte du maïs.

IV. **Hydrographie.** — L'eau de pluie tombant sur le plateau s'infiltre plus qu'elle ne ruisselle. Le sol présente, en effet, une foule de fissures, de crevasses, à la faveur desquelles l'eau

1. Minimas moyens (décembre-janvier. Tlemcen 5°,1; Sebdou 2°,1; El. Aricha 1°,1.

2. Cf. Texte : *Nisâne et 'Anṣera*; *Revue africaine*, n° 261, 2e tr., 1906;

3. S. W. domine de novembre à mars; N. W. en avril et octobre; N. E. de mai à septembre.

4. Cf. A. Bernard et E. Ficheur, *Les rég. nât. de l'Alg.*, p. 356.

5. Pluie, colonne d'eau annuelle : Tlemcen 631 mm. 3; Sebdou, 529 mm. 5; El Aricha, 297 mm. 6.

6. Sebdou : sept. 42 mm. 7; oct. 50 mm. 8; nov. 37 mm. 1; déc. 23 mm.; janv. 79 mm. 5; fév. 52 mm. 1; mars, 36 mm; avr. 128 mm. 2 mai, 34 mm. 7.

Digitized by Google

disparaît dans la masse calcaire ou dolomitique. Si parfois l'eau ruisselle, c'est pour bientôt s'engouffrer dans les entonnoirs plus ou moins larges, souvent très profonds, que l'on rencontre ici fréquemment, comme dans toutes les régions calcaires (1).

L'eau s'accumule dans les cavités dont est creusée la roche; l'ensemble de ces réservoirs, qui communiquent entre eux, forme un réseau parcouru par de véritables cours d'eau souterrains; ceux-ci viennent déboucher sur les pentes sous forme de sources à débit généralement considérable, donnant parfois naissance à des rivières importantes, telles que la *Tafna*, l'*oued Sebdou*.

« L'ordre de superposition des terrains est éminemment favorable à la formation de belles sources pérennes (2) ». Elles apparaissent généralement, dans cette région, aux points où les marnes, surtout celles de l'oxfordien, affleurent sous des strates gréseuses (corallien) ou calcaires (jur. supérieur). C'est ainsi qu'une série de sources jalonnent, au nord du plateau, la ligne hypsométrique 1.200 (*Aïn Tagga, Aïn El Ouest, Aïn Bezzara*, etc.). D'autres se font jour au sein même de la masse calcaire, à la rencontre de bancs plus compacts, le plus souvent au pied des falaises dolomitiques; on en trouve un peu partout sur le flanc des gorges qui entaillent le plateau. Une foule de sources de ce genre donnent naissance à l'*O. Yadel* et à ses affluents; toute une série s'en rencontre au sud du massif, au voisinage de la courbe de niveau 1.500 (*Aïn Mali, A. Toutouziou, A. Tifrist*).

L'eau de pluie s'emmagasine facilement dans la masse poreuse des travertins. A la base des terrasses qu'ils forment sur les flancs des vallées, parfois même dans le lit des oueds, jaillissent une foule de sources à faible débit. Mais quand cette formation acquiert de l'importance, la quantité d'eau ainsi apportée aux cours d'eau n'est pas négligeable. Entre

1. A. de Lapparent, *Traité de géologie*, Paris, F. Savy, 1885, p. 244.
2. A. Bernard et E. Ficheur, *Les rég. nat. de l'Alg.*, p. 357.

Digitized by Google

A. Ziddaz et El-Khemîs, sur cinq kilomètres à peine de parcours, l'apport de ces sources double le volume des eaux de l'O. Yadel et assure à cette rivière un débit relativement élevé aux période d'étiage (au moins 200 litres à la seconde). Nulle part ailleurs, dans le massif, les eaux ne sont aussi fraîches ni aussi limpides; la proportion de calcaire dissous s'exagère et dans les bassins d'où l'oued s'échappe en cascades près de *B. Achir*, la coloration verdâtre des eaux apparaît plus nettement encore qu'au Kef dans la Tafna.

Nous venons de nommer les deux principaux cours d'eau. Ils sont surtout caractérisés : 1° par la forme de leurs vallées; 2° par leur pente généralement forte et peu régulière; les cours d'eau ne sont pour ainsi dire qu'une série de rapides ou une suite de bassins de peu d'étendue, reliés par des rapides ou par une foule de cascades, dont quelques-unes assez élevées, comme celle de la Tafna à *Sebdou* ou de l'O. Yadel à *Mazzer*. La pente est plus régulière quand le cours d'eau traverse des roches peu résistantes, par exemple des grès, comme cela a lieu pour la Tafna au voisinage du *Tlétat*; 3° par leur régime : crues lentes, hautes eaux en janvier et en mars; débit régulier et relativement important(1); 4° par la composition de leurs eaux. Elles sont très limpides en temps ordinaire, peu limoneuses pendant les crues, d'une remarquable fraîcheur. Très riches en sels calcaires, elles prennent, vues sous une certaine épaisseur, une teinte verte caractéristique.

Ces rivières, peu riches en limons, n'ont déposé dans leur cours supérieur, au fond de leurs vallées étroites et rapides, que de rares bandes alluvionnaires de peu d'importance. Mais leur richesse en sels calcaires a amené la production de dépôts d'un autre genre : les travertins.

Action mécanique et chimique des eaux. — A la surface des plateaux, l'action mécanique de l'eau est peu énergique; elle

1. Le débit de la Tafna atteint en moyenne 1000 litres à la seconde; cf. *Études sur l'aménagement et l'utilisation des eaux en Algérie* (publ. du Gouvernement Général), Alger, Giralt, 1890, p. 164.

Digitized by Google

s'exerce surtout au fond des vallées et agit avec le plus d'effet au milieu des rivières, en arrière des bancs qui entravent le cours : les oueds, en effet, franchissent fréquemment ces barrages naturels par un déversoir percé en leur milieu.

Soumises à l'action chimique des eaux fluviales, les roches sont, comme on le sait, modifiées dans leur structure, dans leur composition. Le phénomène le plus sensible est ici la rubéfaction de ces roches : les sels de fer qu'elles contiennent, suroxydés sous l'action de l'eau, ont communiqué aux grès, aux limons et surtout aux calcaires et dolomies, cette teinte rougeâtre qui, dans la région, décore si pittoresquement toutes les falaises.

Toute cette masse calcaire est soumise à l'action dissolvante de l'eau. Comme elle renferme souvent une certaine proportion de magnésie, elle devient de plus en plus magnésienne, à mesure qu'elle perd son élément calcaire plus soluble. En même temps, elle prend cette structure caverneuse particulière aux dolomies. Réduite à l'état de squelette, la masse, dans son ensemble, revêt un aspect ruiniforme d'une grande originalité. Un peu partout, à *Sebdou*, au *Khemîs*, au *Kef*, à *Mazzer*, les grandes tables calcaires qu'isolent les coupures des oueds sont crénelées, déchiquetées, bizarrement découpées ou alignées. L'action corrosive de l'eau se fait sentir non seulement à la surface, mais aussi au sein même de la masse rocheuse : l'eau, en effet, y creuse des cavités, des couloirs qu'elle agrandit constamment. Parfois, la roche minée s'effondre : les abîmes, les entonnoirs ne sont pas rares à la surface du plateau, non plus que les grottes, les cavernes que l'on rencontre fréquemment dans les calcaires dolomitiques (*Aïn-Fezza*) et aussi dans les travertins (*Kef*, *Khemîs*); ces excavations plus ou moins profondes ont parfois leur utilité (1), souvent leur légende.

On sait que le carbonate de calcium, dissous par les eaux, peut se déposer si celles-ci perdent une partie de leur acide

1. Cf. Texte : l'habitation, *infra*, p.

Digitized by Google

carbonique ; c'est ce qui se produit quand elles tombent en cascades. Comme nous l'avons vu, les chutes d'eau ne sont pas rares dans la région : à *Mazzer*, sur l'oued Yadel, à *Sebdoû*, sur la Tafna, ces cascades sont assez élevées. En ces points, les eaux du cours d'eau roulent sur d'épaisses couches de travertins. Les affluents de ces cours d'eau, après avoir drainé le plateau, s'élancent, eux aussi, en cascades, du haut de terrasses travertineuses dont ils accroissent sans cesse la masse ; même les parois des canaux d'irrigation s'incrustent de concrétions calcaires dès que les eaux y dévalent sous une pente un peu forte.

L'eau d'infiltration, remontant à la surface du sol par capillarité, abandonne aussi, au voisinage de la surface, une partie du calcaire dissous : une couche de tuf, atteignant parfois plusieurs mètres d'épaisseur, recouvre toutes les alluvions caillouteuses et limoneuses de la région, ainsi que la terre végétale à sous-sol calcaire. La partie supérieure est plus fortement concrétionnée, et cette sorte de carapace a reçu des habitants le nom d' « *ifker* » (tortue). L'infiltration des eaux a produit également dans les grottes les revêtements calcaires des parois, parfois aussi des stalagmites, des stalactites, des planchers stalagmitiques du plus bel effet (Aïn Fezza, Le Kef, etc.).

V. **La terre végétale et la végétation** (1). — *Zones botaniques* (2). — Tout le plateau calcaire (altit. sup. à 1.200 m.) appartient à la cinquième zone botanique de l'Algérie, caractérisée par la présence du *chêne à glands doux*.

Le *pin d'Alep* et l'*oxycèdre* (4e zone) ne se rencontrent que ça et là, épars sur les parties déprimées du plateau, entre le Kef et El Khemîs (altit. inf. à 1.200 m.).

La limite altitudinale du *palmier nain* dépasse légèrement

1. Pour les noms de plantes de la région, voir dans le glossaire les noms de végétaux non marqués d'un astérisque.

2. Cf. Trabut, *Les zones botaniques de l'Algérie*, A.F.A.S., session d'Oran, p. 287.

Digitized by Google

1.200 m.; en ces points élevés, il se trouve mêlé à l'*Eryngium campestre* (2e zone).

Le *chêne-liège* croît sur les rebords du plateau exposé aux vents humides, au Nord à *Zarifet*, au Dj. *Fernane*, à l'ouest au Dj. *Fou'ral* (1re zone).

Enfin l'*alfa*, caractéristique des steppes rocailleuses, se rencontre sur le *Slib*; et l'*artemisia herba alba* des steppes limoneuses abonde dans la région marneuse de *Tr'alimet*.

La constitution géologique du sol a aussi une certaine influence sur la répartition des espèces. Les *schistes anciens* donnent, en se désagrégeant, une terre siliceuse qui convient mal à la culture des céréales. La zone, d'ailleurs peu étendue, occupée par cette formation est entièrement boisée (forêt de *Taïcherirt*); ce sont aux environs de *Gar Rouban* d'épais taillis de chênes (1), et au fond des ravins, une épaisse végétation de lentisques (2) et de thuyas (3), auxquels se mêle, près de la frontière marocaine, l'olivier sauvage. Sur les *marnes gréseuses* du *slîb*, au contraire, pas d'arbres ni même de broussailles; la végétation herbacée remplace les forêts; l'alfa (4) y croît à côté du palmier nain (5), mais la plante dominante est le diss (6); cette région convient bien à la culture du blé et de l'orge, elle est soigneusement ensemencée par les indigènes. Cette zone du Slib longue et étroite, qui s'étend presque dénudée entre deux régions bien boisées, ayant sensiblement même altitude qu'elles, mais de constitution géologique différente, montre bien quel important rôle joue ici la nature du sol, au point de vue de la répartition des espèces végétales.

Sur les *plateaux calcaires et dolomitiques*, à quelque étage qu'ils appartiennent, la terre végétale est rare; le résultat de

1. *Quercus ilex* et *quercus ballota*, berb. *kŭrrẹ̄š*.
2. *Pistacia lentiscus*, ar. ضرو, berb. *fâḍīs*.
3. *Callitris quadrivalvis*, ar. عرعر, berb. *ámệlẓẹ*.
4. *Stipa tenacissima*, ar. حلفاء, berb. *âri* — alfa sec, ar. قُـدّيم, berb. *θîizi*.
5. *Chamœrops humilis*, ar. دوم, berb. *θîiẓẽmθ* et *ilayen*.
6. *Ampelodosmos tenax*, ar. ديس, berb. *âdles*.

Digitized by Google

la décomposition des roches est ici une terre calcaire fortement colorée en rouge. Elle remplit les fissures du sol; des herbes fines, quelques plantes bulbeuses (1) croissent alors entre les blocs; quand l'altitude s'y prête, c'est le sol de prédilection du palmier nain, du genêt épineux (2); la place leur est parfois disputée par les figuiers de Barbarie (3) qu'y plantent les indigènes; parfois, les limons, entraînés par les eaux de ruissellement, ont été réunis au fond des dépressions où ils donnent lieu à de bonnes terres à blé (*mzaourou*). Les limons colmatent parfois si bien le fond de ces cuvettes qu'il n'est pas rare de trouver, sur les plateaux, des mares (*tala*) où s'abreuvent les troupeaux qui viennent y paître; la région ne sert guère que comme pâturages. Les forêts y occupent de grandes surfaces : l'essence dominante, sur tout le plateau, est le chêne à glands doux (la forêt de chênes d'*Asfour* occupe 7.000 hectares). Au pied des falaises, la terre végétale s'amasse et forme une zone plus fertile, de sorte qu'une ceinture de végétation broussailleuse, parfois forestière, vient souvent masquer la base des escarpements.

Des forêts, aux essences variées, recouvrent les *grès du corallien*; on peut y rencontrer le chêne-liège (4) (forêt d'Ahfir); l'olivier, le carroubier (5) croissent bien dans cette zone à côté du diss, des cystes (6), des hélianthèmes. Les indigènes y cultivent quelques rares clairières (*tamazirt*) qu'ils ensemencent en céréales.

La *région marneuse* de Tr'alimet est presque dénudée. Partout où le sol n'est pas cultivé (céréales) les surfaces sont livrées au bétail. L'armoise blanche (7) y est commune; on y

1. Surtout *scilla maritima*, ar. برعون, berb. *lĕbṣĕl ɥúššĕn*.
2. *Calycotome spinosa*, ar. قندول, berb. *azĕzzu*.
3. *Cactus opuntia*, ar. كرموس النصارى, berb. *lhendiǰeɵ*.
4. *Quercus suber*, ar. et berb. *fĕrnān*.
5. *Ceratonia siliqua*, ar. خرّوب, berb. *ɵisliuɣa*.
6. Notamment *cystus ladaniferus*.
7. *Artemisia herba alba*, ar. شيح, berb. *izri*.

Digitized by Google

trouve aussi de nombreux buissons épineux de jujubier (1) et de tizr'a.

Les *alluvions quaternaires*, de même que la couche de terre issue des *travertins* désagrégés, constituent un sol d'une remarquable fertilité. L'encaissement des vallées et la présence des cours d'eau font que, en ces points privilégiés, l'air est à la fois chaud et humide, et le climat moins rude que ne le comporte l'altitude : aussi la végétation y est vraiment luxuriante. — Ajoutons que l'horizontalité du sol, la disposition des terrasses en gradins, la forte pente des oueds, facilitent l'irrigation d'ailleurs intelligemment pratiquée. L'on comprendra dès lors pourquoi le fond de ces étroites vallées disparaît sous la végétation et comment une si faible étendue de terre peut suffire à nourrir la population très dense qui occupe ces points. La vallée de l'O. Yadel, entre Aït Ziddaz et El Khemîs, vue du haut des falaises qui la dominent, apparaît comme une longue bande verte étalée au pied des villages; les potagers y alternent avec les vergers et les prairies de luzerne; au milieu, coule l'oued entre un double rideau de frênes et de térébinthes (2). Citons comme cultures arborescentes : l'olivier, le figuier, le caroubier, le pêcher, le noyer, le grenadier; les vignes grimpent un peu partout. Comme céréales, le blé que remplacent en automne le mil (3), le sorgho (4) et surtout le maïs (5); comme plantes potagères, les pastèques, les piments, les tomates, les oignons, etc.

VI. **Les indigènes**; *a*) **leurs occupations**. — Bien que l'indigène sache tirer de la terre à peu près tout le parti possible,

1. *Zizyphus vulgaris*, ar. سدرة, berb. *θăzŭġġʷarθ*.
2. *Pistacia atlantica*, ar. بطم, berb. *ăžžayen*.
3. En berb. *θăfsūθ*.
4. En berb. *zâïmu*.
5. Le grand développement que prennent ici les forêts de chênes sur le plateau, et les cultures de maïs dans les vallées, fait bien ressortir l'influence prépondérante du climat sur la flore de ces plateaux et sur celle des vallées.

Digitized by Google

la surface cultivable dans la tribu est cependant trop faible pour que le sol puisse suffire aux besoins d'une population relativement dense. En outre, nombre de familles ne possèdent pas de terre; ici, comme en tant d'autres endroits, de grandes propriétés se sont constituées; le pauvre travaille les terres du riche et reçoit, pour son travail, le cinquième de la récolte en céréales; pour le travail des jardins, le fermier a droit au quart des produits.

Aussi, diverses industries, nées dans la région, y subsistent. On n'apporte plus à Tlemcen, comme au temps de Léon l'Africain (1), le fer extrait des mines de Tafessera. Mais les marnes du Djebel Taïret sont employées à la fabrication de *poteries* que l'on rencontre sur les marchés de Sebdou, de Maghnia, et même de Tlemcen et d'El Aricha (2). L'alfa, qui est abondant en quelques stations, la bourre du palmier nain servent, concurremment avec la laine des troupeaux, à tisser les nattes (3) bien connues sous le nom de *nattes des Beni Snoûs* (4); ce sont les femmes qui les confectionnent. Au moins une fois par mois, le chef de la famille se rend à Maghnia, à Tlemcen, pour y vendre ces nattes. Dans les villages du Kef, du Khemis, de Mazzer, le métier à tisser ces nattes fait partie du mobilier de chaque maison. Les femmes gagnent à ce travail de 0 fr. 50 à 0 fr. 75 par jour.

L'indigène des Beni Snoûs s'occupe aussi d'agriculture. Les terres sèches des plateaux, les régions marneuses sont ensemencées en céréales. Les terres des vallées, étant irri-

1. Cf. Jean Léon African, *Description de l'Afrique*, éd. Schefer, III, p. 33 : « Tafesra, dit cet auteur, est une petite cité.... en laquelle font demeurance plusieurs maréchaux et forgerons, pour ce que là se trouvent à force mines de fer... Les habitants sont incivils et mécaniques à cause qu'ils n'ont autre exercice que de tirer le fer et le porter à Telensin ». C'est dans le voisinage, chez les Beni Bou Saïd, que se trouvent les mines de Gar Rouban.

2. Cf. Texte : la poterie au Khemis, n° X. Il y avait autrefois un four à brique dans le djebel *Mellah'a*.

3. Cf. Texte : fabrication des nattes, n° VIII.

4. Cf. Walsin Esterhazy, *De la domination turque dans la Régence d'Alger*, Paris, Gosselin, p. 271.

Digitized by Google

gables, sont l'objet de plus de soins et peuvent donner plusieurs récoltes en une même année. La terre des vallées, ensemencée à l'automne en céréales (blé ou orge) est généralement retournée aussitôt la moisson faite et ensemencée en maïs, en mil ou en bechna; dans ces vallées étroites, chaudes et humides, la nouvelle récolte, irriguée soigneusement une fois par semaine, mûrit assez vite pour que l'on puisse encore, cette même année, demander à la terre une récolte de navets avant les grandes semailles d'automne ou d'hiver (1).

L'élevage se pratique dans toute la région. On trouve surtout des troupeaux de chèvres (*ḥárrāg*) et de moutons (*θāmra*). Les plateaux à climat sec, pourvus de pâturages étendus conviennent admirablement à l'élève du mouton; les bœufs sont rares dans la tribu; on y rencontre quelques beaux chevaux (2); pour les travaux des champs et les transports, on emploie surtout l'âne et le mulet.

b) **Leur nourriture** (3). — Les Beni Snoûs se nourrissent surtout des produits du sol (céréales, olives et fruits divers); du miel des abeilles (4), du lait des troupeaux (5); ils consomment le grain des céréales avant même qu'il soit mûr (6), soit par goût, soit parce que le grain de l'année précédente commence à manquer. Ces indigènes mangent peu de viande, mais ils pêchent au Kef les barbeaux de la Tafna (7). Ils font en hiver une grande consommation de farine de maïs, soit

1. Cf. Texte : Travaux agricoles chez les B. Snoûs, *inf.* n° XLIX.
2. Cf. Walsin Esterhazy, *Dom. turque*, (ouv. cité), p. 271.
3. Sur cette partie, on trouvera divers renseignements dans mon article sur *Ennâyer*, *R. Afr.*, n° 256.
4. Cf. Texte : les abeilles, *inf.* n° XIII.
5. Cf. Texte : usages du lait, *inf.* n° XXIII.
6. Cf. Texte : le mermez, *inf.* n° XXI.
7. Cf. Texte : la pêche dans la Tafna, *inf.* n° XI. Le poisson est assez abondant dans la haute Tafna aux environs du Tlétat; on ne prend que du barbeau et de l'anguille. — Marmol déclare la Tafna peu poissonneuse (Marmol, *l'Afrique*, II, p. 356). — Léon Africain dit à propos de ce fleuve : « En ce fleuve, ne se trouve autre chose que petit poisson ». (*Descr. de l'Afrique*, III, pp. 417 et 418.)

Digitized by Google

sous forme de bouillie (*tštša*, les gaudes de la *Comté* et de la *Bresse*) (1), soit mêlée à la farine des autres céréales (orge, bechna) pour faire du pain (*aγrum*) ; la farine de millet sert à préparer un excellent couscous (*ăbĕlbūl*) (2). Les indigènes récoltent pour s'en nourrir les baies de genévrier, les arbouses, les champignons, les glands doux des forêts (3). En temps de famine, (les famines étaient fréquentes autrefois) ils vont chercher, dans la campagne, des tubercules d'arum qu'ils font griller, qu'ils pilent. Avec la farine obtenue, ils préparent une sorte de bouillie (4) ; ils mangent aussi des plantes des champs : les tiges de divers chardons, la chicorée, la mauve, la férule, l'artichaut sauvage, etc.

c) **L'habitation** (5). — Le calcaire se trouvant sur place à peu près partout, les Beni Snoûs habitent dans des *maisons* bâties en pierre. On préfère généralement, aux calcaires durs, les grès plus faciles à extraire et à tailler et même les calcaires travertineux ou la croûte superficielle des tufs ; le genévrier et le tuya fournissent les bois de charpente ; les terrasses sont enduites d'argiles de diverses couleurs, pour crépir les murs on emploie un mélange de sable et de chaux.

L'hiver étant particulièrement rigoureux sur les bords de l'O. Khemîs, à Mazzer on trouve, dans ces stations plus froides, des maisons bâties avec plus de soin qu'au Kef où le climat est moins rude ; beaucoup de maisons y ont une cheminée, on y fait une provision de bois pour la saison froide. La cour, qui sert d'étable et de bûcher, est ici mieux abritée, on creuse souvent, dans le tuf, des grottes où le bétail passe l'hiver. A côté de la maison se voit le poulailler et aussi le rucher : les ruches en écorce de chêne-liège sont simplement posées sur le sol. Au Kef, la maison est plus simple : quand l'hiver y est très

1. Cf. Texte : la *tštša*, *inf.* n° XX.
2. Cf. Texte : préparation du couscous, *inf.* n° XX.
3. Cf. Texte : les produits de la forêt, *inf.* n° XXIV.
4. Cf. Texte : comment se mangent les tubercules d'arum, *inf.* n° XXII.
5. Cf. Texte : la maison chez les Beni-Snoûs, *inf.* n° XXVII.

Digitized by Google

rigoureux, on conduit le bétail dans les grottes naturelles qui sont creusées dans les travertins au bord de la Tafna.

Dans la masse friable des terrasses travertineuses qui dominent, chez les Azaïls, la vallée de la haute Tafna, les habitants de *Beni Bahdel* ont creusé leurs demeures sombres, humides, noircies par la fumée, mais parfois spacieuses.

Dans la région marneuse du Tr'alimet et du Bou Hallou, les matériaux de construction se font rares; les habitants, qui s'occupent d'élevage, d'agriculture, vivent sous la *tente* qu'ils préfèrent à la maison. Ils peuvent, en effet, orienter les tentes à leur guise, les transporter (à de courtes distances), soit pour suivre le bétail à d'autres pâturages et fumer le sol en d'autres points, soit pour occuper, selon les saisons, des endroits frais ou abrités, rechercher le voisinage des forêts ou celui des sources, soit enfin pour se débarrasser des parasites (1).

On trouve parfois dans un même douar des sédentaires et des nomades (2), c'est le cas des *Achachs*. Chassés des bords de l'Oued Khemîs, ils vinrent s'établir les uns, au Kef, dans des maisons, les autres sous des tentes au Bou Hallou. De même l'indigène du Khemîs, des Aït Achir, des Beni Zeddaz est, tour à tour, sédentaire et nomade. Quand les travaux des champs lui laissent quelque répit, il quitte sa maison et la vallée, et, suivi de sa famille, il conduit ses troupeaux aux pâturages du plateau; là, il vit sous la tente.

Les maisons sont groupées en villages, situés tous dans les vallées et auprès de quelque source, tantôt sur le bord même des oueds (*Mazzer*, *Tafessera*), d'autres fois juchés au sommet des travertins (*Ait Achir*) ou creusés dans leur masse (*Beni Bah-*

1. Cf. A. Bernard et Em. Ficheur, *Les rég. nat. de l'Alg.*, p. 242.
2. Voici le nombre de maisons et de tentes que renferment les tribus :

Azails :	—	270 maisons;
Khemîs :	75 tentes,	342 maisons;
Kef :	152 tentes,	94 maisons.

Il y a chez leurs voisins de l'ouest, les Beni Bou Saïd, 409 tentes.

Digitized by Google

del), ou bien bâtis sur les flancs des vallées, soit à proximité de l'oued (*El Khémis, O. Mouça, A. Larbi*) soit à quelque distance du cours d'eau (*Tlélat*), parfois accrochés assez haut sur les pentes (*Le Kef*). Quelle que soit leur position et à quelque altitude qu'ils se trouvent, les fièvres paludéennes y font chaque année leur apparition (1). A part cette sorte d'épidémie, la région est saine.

On trouve sur les bords de l'oued Yadel plusieurs village en ruines. Les constructions paraissent avoir été habitées à une époque assez récente. Les murs légers qui retiennent sur les pentes la terre végétale réunie en petites terrasses, subsistent encore de même que plusieurs de ces terrasses. Il n'en faudrait pas conclure que les indigènes émigrent de la région. Si les statistiques n'accusent pas chez les Beni-Snoûs l'accroissement de population fréquemment observé ailleurs, la cause en est due à la mortalité effrayante causée dans la tribu par les fièvres paludéennes en 1903 et 1904. Les conditions de l'existence ne sont pas plus difficiles pour l'habitant des Beni-Snoûs que pour l'indigène des Kabylies, ou de la plaine du Chélif par exemple. Les tribus du Khemîs et du Kef sont toutefois moins favorisées que les régions citées, au point de vue de l'instruction donnée aux jeunes indigènes. Toutefois M. le recteur Jeanmaire a réussi à faire créer au Khemîs une école française qui sera prochainement ouverte; une autre fonctionne depuis plusieurs années chez les Azaïls, au Tlélat (2).

1. En 1903 et 1904 les fièvres ont éprouvé pendant l'été la presque totalité de la population. Dans certaines maisons, la famille tout entière était atteinte; les moins malades donnaient des soins aux autres. Ces gens vigoureux sont de bons malades : la fièvre cède devant un purgatif et un peu de quinine.

2. Il est inutile d'insister sur les avantages que retireraient de l'enseignement actuellement donné dans les écoles d'Indigènes, ces gens « incivils et mécaniques » selon l'expression de Léon l'Africain. Un instituteur, sorti de la Section spéciale de Bouzaréa rendrait, dans cette région voisine du Maroc, d'importants services à son pays et aux Indigènes. On lui accorderait sans doute les mêmes avantages que ceux dont jouissent ses collègues du Sud algérien.

Digitized by Google

Beni Snoûs (1).

TRIBUS	DOUARS	LANGUE USITÉE	HOMMES	FEMMES	GARÇONS	FILLES	TOTAL	OBSERVATIONS
Kef.....	Oulad 'Ali ou Mousa	berbère	58	68	51	65	242	sédentaires
	El 'Achach	—	42	48	43	33	166	—
	—	—	26	29	21	26	102	nomades
	Oulad 'Ali ou Mousa	—	39	45	54	45	183	—
	Oulad Atia	—	22	22	27	16	87	sédentaires
	Oulad Mahdi	—	21	25	20	16	82	sédentaires et nomades
	Deradera	—	39	45	35	25	144	—
	Oulad Anam	—	58	63	46	40	207	nomades
	Oulad Bou Yah'ia	—	45	50	48	32	175	—
	TOTAUX. . . .		350	395	345	298	1388	
Khemis.	Oulad Farès	arabe	123	171	167	128	589	sédentaires
	Oulad Mezian	—	130	138	142	121	531	—
	Beni Achir	berbère	164	156	114	80	514	—
	Oulad Mousa	arabe	84	98	77	83	342	—
	Oulad Arbi	berbère	50	46	33	28	157	—
	Beni Hammou	arabe	142	144	174	114	574	—
	Mazzer	berbère	65	62	60	56	243	sédentaires et nomades
	Oulad Abdelaziz	—	37	42	44	32	155	nomades
	Oulad Amara	arabe	33	33	31	31	128	—
	TOTAUX. . . .		828	890	842	673	3233	

Tribu des Azaïls.

DOUARS	MAISONS	TENTES	HOMMES	FEMMES	GARÇONS	FILLES	SÉDENTAIRES OU NOMADES
Tafessera	52	»	90	109	123	113	sédentaires
Tlata.....	84	»	112	127	141	121	—
Zahra	42	»	63	79	72	63	—
Beni-Bahdel.	92	»	123	163	190	158	—

1. Renseignements fournis par le bureau arabe de Maghnia et la sous-préfecture de Tlemcen.

Digitized by Google

Quelques faits historiques concernant la tribu.

Cette région, occupée autrefois par les *Dryites* (hommes des chênes) (1), l'était, au VIII[e] siècle de notre ère, par la tribu berbère des *Beni H'abîb* (2). Les traces du séjour de ces derniers dans la tribu n'y sont pas rares, et la légende a gardé leur souvenir (3). Des traces de l'occupation romaine sy rencontrent aussi notamment dans la vallée de la Haute Tafna, à Tafessera (4); le nom du roi *Cherouan* figure dans légendes à côté de celui de Sidi 'Oqba et d'Abdallah Ben Djâfer (5).

Mouley Idris convertit à l'islamisme les Beni Habib. Plus tard, ceux-ci d'ailleurs maudits par *Sidi Ouriach*, après avoir soutenu une longue et pénible lutte contre les envahisseurs étrangers, se retirèrent au Maroc (6). Des tribus venues en grande partie du *Figuig* s'établirent à leur place aux environs du Khemîs. Bon nombre de familles des Aït Larbi, des Aït Achîr donnent cette ville comme leur pays d'origine; de là également sont venus les *Oulad Ali ou Mousa* du Kef. On relève, dans le dialecte des Beni Snoûs, bon nombre de vocables particuliers aux gens de Figuig. De vieilles coutumes

1. Cf. Mac Carthy, *Algeria romana*, *Rev. afr.*, I, p. 354.
2. Cf. Mac Carthy, cité par J. Canal, ouv. cité, p. 64.
3. Cf. J. Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen*, *B. S. Géog.* d'Oran, janvier-mars, 1890, p. 61.
4. Sur Tafessera cf. Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*, ouv. cité, III, p. 33; Marmol, *L'Afrique*, ouv. cité, II, p. 356.
5. Cf. Mac Carthy, *Alg. rom.*, p. 363; et Texte: Tafessera, *inf.*, n° XXXVIII.
6. Cf. Mac Carthy, *Alg. rom.*, p. 142, 279.

Digitized by Google

qui, dans le Tell, ne se rencontrent guère que chez les Beni Snoûs, ont été aussi observées au Figuig (1).

C'est sans doute à une époque plus récente que fut peuplé le Kef par des fractions venues des bords de l'O. Khemîs. Comme ces gens vivaient de rapines aux dépens de leurs voisins, ceux-ci, dit la légende, les chassèrent du *Menzel* qu'ils occupaient entre le Khemîs et Oulad Larbi. Parmi les expulsés, les uns vinrent s'établir au Kef, près d'une source jaillissant au pied de hautes falaises, à quelque distance d'un village, occupé par la tribu des *Ah'lafs*, tribu qui dut bientôt céder la place aux nouveaux-venus et fuir au Maroc. D'autres occupèrent avec leurs troupeaux les régions basses de Trâlîmet et du Bou Hallou où ils vivent encore sous la tente (2).

Les géographes arabes ne mentionnent pas les Beni Snoûs. Léon l'Africain et Marmol donnent quelques détails sur la Tafna et sur Tafessera (3).

L'œuvre historique d'Ibn Khaldoun ne contient que de rares indications au sujet des Beni-Snoûs : « La tribu des Beni-Snoûs, branche des Koumia, s'était liée d'amitié avec les Beni-Gommi par de bons offices et par l'habitude de vivre ensemble. Quand ceux-ci émigrèrent dans le Maghreb El Aqsa, les Beni-Snoûs au lieu de les suivre, s'attachèrent à la famille de Yaghmoracen » (4). Ibn-Khaldoun mentionne encore les B. Snoûs à l'occasion de l'expédition que dirigea dans leur pays, un peu avant sa mort, Ez Zoborteir, commandant de la milice chrétienne. « Il avait reçu de Tachefin, quelque temps auparavant, l'ordre de se mettre en campagne avec un fort détachement, et venait d'enlever un butin considérable aux

1. Cf. Ed. Doutté, *Figuig, Notes et impressions, B. S. Géog.*, Paris, Masson, 1902.

2. Cf. Texte : les Ah'lafs, *inf.*, n° XXXI.

3. Sur Tafessera voir *infra* Texte : Tafessera, n° XXXVIII, et note 1.

4. Cf. Ibn Khaldoun, *Hist. des Berb*, trad. de Slane, III, p. 417. Voir aussi Bou Ras, *Voyages extraordinaires*, trad. Arnaud, Alger, Jourdan, p. 20 : « ils étaient tributaires de Makil »; et p. 187 : « Des Koumia sont sortis les Beni Snoûs et les Beni 'Abed ».

Digitized by Google

Beni-Snoûs et aux peuplades zénatiennes de la plaine de Snoûs » (vers l'an 538 hég. — 1143-4 J.-C. (1).

La liaison des Beni-Snoûs avec les Beni Gommi explique l'appellation d'El Djommi donnée à Yahia Ibn Mouça (2). Cet officier distingué appartenait à la tribu des Snoûs. Il passa les années de sa jeunesse au service d'Othman Ben Yaghmoracen et des fils de ce prince. En 718 hég. (1318 J.-C.) à l'avènement d'Abou Tachefin, il obtint le gouvernement du territoire de Chélif. Après la disgrâce de Mouça Ibn 'Ali en 721 hég. (1321-22 J.-C.) il reçut le commandement d'un corps d'armée qui devait envahir l'Ifrikia, et fut chargé du gouvernement de Médéa et de Tedellis. Il mourut, comblé d'honneurs, quelque temps après la prise de Tlemcen (3).

Le nom de Senoûsi est aussi porté par Moh'ammed Ben 'Amer Ben Ch'oaïb Es Senoûsi (4).

Vers le milieu du XIV^e^ siècle « profitant de la décadence 'Abdelouâdite, les Doui 'Obeïd Allah, tribu Mâkilienne, établis d'abord entre Tlemcen et Oudjda, s'installèrent dans le Tell et obligèrent le sultan à leur concéder Oudjda, Nédromah, les B. Iznacen, Médiouna et les B. Snoûs, ainsi que les impôts que ces territoires avaient déjà coutume de leur payer (5).

Lorsque en 955 hég. (1548-49), Sidi Abderrah'mân El Yâqoubi, tenta à Tlemcen de former une ligue contre les Chrétiens, les cheikhs des Beni Snoûs signèrent l'acte d'union avec ceux des Angads, des Trâras, de Madghârah (6).

En 1061 hég. (1691 J.-C.) Mouley Moh'ammed Ech Chérif,

1. Cf. Ibn Khaldoun, *Hist. des Berbères*, II, p. 177.

2. Par Abou Zakaria Yahia Ibn Khaldoun, *Hist. des Beni 'Abd el Ouâd*, trad. A. Bel, pp. 164 et 181. Voir la note 4 de la page 185.

3. Cf. Ibn Khaldoun, *Hist des Berbères*, III, p. 418.

4. Sur *Sidi Senoussi* voir *infra* n° XXXIII. Texte : Mort de Sidi Senoussi et note 1.

5. Cf. René Basset, *Nédromah et les Traras*, pp. 14 et 15 ; Ibn Khaldoun, *Kitab El 'Iber*, VI, p. 61 ; *Hist. des Berbères*, I, p. 120.

6. René Basset, *Nédromah et les Traras*, p. 57 et note 4, ainsi que le § 1 de l'appendice V : Copie de l'acte de la zaouia de Sidi 'Abderraḥmân el Ya'qoubi.

Digitized by Google

chef de la seconde dynastie des Chorfa du Maroc, après avoir ravagé le territoire des Beni Iznacen et s'être emparé d'Oudjda soumit les B. Snoûs et les O. Zekri (1).

Une seconde invasion marocaine eut lieu en 1089 hég. (1678-78 J.-C.) conduite par Mouley Ismaïl qui s'avança jusqu'au Chélif. Les Turcs reconnurent au Maroc la Tafna pour limite (2).

L'administration turque a laissé dans la région le plus mauvais souvenir. Les Beni Snoûs payaient au « *k'aïd el belad* » en plus de la *lezma* en argent, un tribut de seize chevaux, et devaient en outre fournir une certaine quantité de belles nattes qui se tressaient dans le pays (3).

Les famines étaient fréquentes, les populations peu dociles. Signalons la révolte organisée au commencement du XIX^e^ siècle par le marabout derqaoui, Sîdi H'amed, cheikh des Mehaya. Le bey d'Oran, Hassan, infligea aux rebelles une sévère leçon chez les Oulad Medjehad, et Sidi H'amed dut chercher refuge au Maroc (4).

Les habitants du Kef furent soumis par nos armes une première fois en 1842 (5) et définitivement en 1846 (6). A cette dernière date et après maintes expéditions (7), les villages voisins de l'oued Khemîs reconnaissent également notre autorité. Mais en 1848, ils refusèrent de payer l'âchour. Une colonne française, forte de cinq bataillons d'infanterie, de quatre escadrons de cavalerie, de trois sections d'artillerie et d'un détachement de sapeurs du génie de soixante hommes,

1. Es Slaoui, *Kitab El Istiqsa*, IV, p. 11; ap. René Basset, *Nédromah et les Traras*, p. 16 et note 2.
2. Cf. René Basset, *Nédromah et les Traras*, p. 57 et note 4.
3. Cf. Walsin Esterhazy, *De la domination turque*, Paris, 1840, Gerselin, in-8, p. 271.
4. Cf. Walsin, Esterhazy, *De la domination turque*, p. 225.
5. Cf. Pellissier de Reynaud, *Annales algériennes*, 3 vol., Alger, Bastide, 1854, III, p. 14. (Expédition du général Bedeau.)
6. Cf. Pellissier de Reynaud, ouv. cité., III, p. 160. (Expédition du général Cavaignac.)
7. Cf. Pellissier de Reynaud, ouv. cité, III, p. 195. (Expédition du général Cavaignac.)

Digitized by Google

se met en route le 20 septembre et campe le soir à Aïn Ah'fir. Les Azaïls font leur soumission ainsi que le pays voisin de la Tafna, entre Beni Bahdel et le village du Kef (une razziaavait été faite dans cette dernière localité peu de semaines auparavant). Le 22, la colonne campe sur les rochers qui au nord dominent le Khemîs. Les habitants de ce village se hâtent de faire leur soumission. Mais nos troupes durent emporter d'assaut les villages de Beni Achir et d'Ait Ziddaz, les indigènes poursuivis dans les jardins firent des pertes considérables; on fit sauter les maisons des instigateurs de la révolte; au retour on usa également de sévères représailles à l'égard des Beni Hammou : on détruisit les maisons des membres de la djema'a; on coupa aussi bon nombre d'arbres fruitiers, en prévision de nouvelles tentatives de révolte (1). La soumission fut définitive.

1. Archives du Génie, 1848.

Digitized by Google

Langues parlées chez les Beni Snoûs.

Tous les habitants de la tribu savent parler l'arabe, et le dialecte qu'ils parlent est fortement influencé par le dialecte citadin de Tlemcen (1).

Les habitants du Kef, de Tr'alimet, du Bou Hallou ; ceux des Ait Larbi, Ait Achir, des Adziddaz, ainsi que ceux de Mazzer parlent un dialecte berbère.

Mis en présence d'indigènes parlant des dialectes forts (2), par exemple de ceux qui viennent du Sous ou des Kabylies, les Beni Snoûs qualifient de *mizid* (lourd) ce langage presque inintelligible pour eux. Mais il ne tardent pas à s'entendre avec les gens du Figuig, avec les Beni Iznacen, avec les Zekkara, bien qu'avec difficulté toutefois. Ils comprennent assez facilement les textes donnés par M. René Basset dans le dialecte des Beni Menacer et dans celui de l'Ouarsenis. On peut donc ranger le dialecte des Beni Snoûs dans la catégorie désignée par le savant directeur de l'École des Lettres sous le nom de « dialectes intermédiaires » (3).

Le dialecte des Beni Bou Saïd est tellement voisin de celui des Beni Snoûs que des indigènes de ces deux tribus conversent sans difficulté. C'est d'ailleurs le langage des habitants de Mazzer, qui ont beaucoup plus de relations avec les villages situés sur l'Oued Yadel qu'avec les douars perdus dans les montagnes des Beni Bou Saïd.

1. Cf. W. Marçais, *Le dialecte arabe parlé à Tlemcen,* Paris, Leroux, 1902. Les sources m'ont été indiquées pour la plupart par M. R. Basset, ainsi que par M. A. Bel, directeur de la Medersa de Tlemcen.
2. Sur les dialectes forts, cf. R. Basset, *Manuel kabyle,* p. 3.
3. Cf. R. Basset, *Manuel kabyle,* p. 3.

Digitized by Google

Quelques particularités de la phonétique et de la morphologie permettent de distinguer pour les autres stations deux groupes : 1° celui de l'Oued Khemis (O. K.) comprenant les villages d'Ait Larbi, Ait Achir et Adziddaz; 2° celui du Kef qui comprend le village du Kef, les douars de Tr'alimet et du Bou Hallou.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE[1]

Les références de l'annotation sont données d'après les éditions suivantes :

R. Basset (2), *Nédr. et les Tr. — Nédromah et les Traras*, par René Basset, Paris, Leroux, 1902.

R. Basset, *Zen. du Mzab. — Étude sur la zenatia du Mzab, de Ouargla et de l'o-Rir*, par René Basset, Paris, Leroux, 1893.

R. Basset, *Ét. dial. berb. — Études sur les dialectes berbères*, par René Basset, Paris, Leroux, 1894.

R. Basset, *Loq. berb. — Loqman berbère*, Paris, Leroux, 1890.

R. Basset, *Man. de l. kab. — Manuel de langue kabyle* (dialecte zouaoua), par René Basset, Paris, Maisonneuve, 1887.

R. Basset, *Le dial. des B. Men. — Notes de lexicographie berbère. Le dialecte des B. M. Menacer*, par René Basset, Paris, Imp. nat., 1885.

R. Basset, *La zenat. de l'Ouars. — Études sur la zenatia de l'Ouarsenis et du Maghreb central*, par René Basset, Paris, Leroux, 1895.

R. Basset, *Le dial. de Fig. — Notes de lexicographie berbère, dialecte des Kçours oranais et de Figuig*, par René Basset, Paris, Imp. nat., 1886.

1. On trouvera la liste complète des publications berbères jusqu'en 1893 dans : R. Basset, *Man. kab.*, 2e part. pp. 1-9, et dans *Et. dial. berb.* du même auteur, pp. XI-XIV.

2. Les mots berbères pris dans ces diverses publications seront suivis des initiales de l'auteur.

Digitized by Google

R. Basset, *Le dialecte des Beni-Iznacen*, Florence, 1898, in-8.

H. Stumme, *Schilh. von Taz. — Handbuch des schilhischen von Tazerwalt*, von Dr Hans Stumme, Leipzig, Hinrichs, 1899.

A. Hanoteau, *Gr. Kab. — Essai de grammaire kabyle* (zouaoua), Alger, 1858.

A. Hanoteau, *Gr. tam. — Essai de grammaire de la langue tamachek*, par Hanoteau, 2e éd., Alger, Jourdan, 1896.

B. Sedira, *C. de l. kab. — Cours de langue kabyle*, par Bel Kassem Ben Sedira, Alger, Jourdan, 1887.

Si Saïd, *Pr. ann. de l. kab. — Une première année de langue kabyle* (dialecte zouaoua), par Si A. Saïd dit Boulifa, Jourdan, 1897,

A. de Calassanti Motylinski, *Le Dj. Nef. — Le Djebel Nefousa.* par A. de Calassanti Motylinski, 3 fasc., Paris, Leroux, 1898.

A. de Calassanti Motylinski, *Le dial. de Ghad. — Le dialecte de R'damès*, par A. de C. Motylinski, Paris, Leroux, 1904.

G. Mercier, *Ch. de l'Aur. — Le chaouia de l'Aurès*, par Gustave Mercier, Paris, Leroux, 1896.

E. Gourliau, *Gr. Mzab. — Grammaire complète de la langue mzabite*, par Ernest Gourliau, Miliana, 1898.

W. Marçais, *Le dial. de Tlemc. — Le dialecte arabe parlé à Tlemcen*, par W. Marçais, Paris, Leroux, 1902.

E. Doutté, *Un texte ar. — Un texte arabe en dialecte oranais*, par Ed. Doutté. (*Mémoires de la Soc. de ling. de Paris*, tome XII, 1903.)

Les dialectes les plus fréquemment cités sont : Zouaoua (Z), Bougie (B), Beni Menacer (BM), Ouarsenis (Ouars.), Beni Iznacen (B. Iz), Figuig (F), Djebel Nefousa (Dj. N), Chaouia de l'Aurès (Ch).

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

PHONÉTIQUE

J'ai adopté, pour la transcription des consonnes, le système suivant; c'est à peu de chose près celui qu'a donné récemment M. E. Doutté (1), en s'inspirant de la classification de Müller.

CONSONNES

Désignation des groupes de consonnes	Explosives		Spirantes				Tremblées	Liquides	Nasales	Observations
	Sonores	Sourdes	Consonnes diphtongues de Müller : Sonores	Consonnes diphtongues de Müller : Sourdes	Sonores	Sourdes				
uvulaires { profondes..					ḥ	ɛ				Les consonnes *g*, *m*, *f*, *k*, *b* peuvent se combiner avec le son ụ : $g^{\breve{u}}$ $m^{\breve{u}}$ $f^{\breve{u}}$ $k^{\breve{u}}$ $b^{\breve{u}}$.
uvulaires { antérieures.		ġ			h					
gutturales { profondes...	q				ḫ	ɣ				
gutturales { antérieures..	k	g			χ					
palatales.....	č	j			š	ž				Le š peut être mouillé : *x*.
palato-dentales.....						ẓ				Le š et le ž sont parfois emphatiques : š, ž.
dentales { emphatiques..	ṭ	ḍ	ṯ		ṣ	ẓ	ṛ	ḷ		A côté de *n* on trouve *n* palatisé, ñ.
dentales { pures.....	t	d	θ	ð	s	z	r	l	n	ụ est parfois emphatique.
labio-dentales.....					f					Emphatique.
labiales.....		b			ụ				m	

1. E. Doutté : *Un texte arabe en dialecte oranais*, p. 2, Fr. Müller, *Grundriss der Sprachwissenschaft*, I, Vienne, 1877, p. 140 à 149.

Digitized by Google

Voyelles (1)

a = *a* pur ;
ă = *a* penchant vers le son français *ai* ;
ạ = *a* penchant vers *an* ;
å = *a* penchant vers *o* ;
o = *o* pur ;
ö = entre *o* et *eu* français ;
ọ = *o* penchant vers *ou* ;
u = *ou* français ;
ů = *u* penchant vers *o* ;
ė = entre *e* et *o* ;
e = *e* muet français ;
ė = *e* penchant vers *a* ;
ẹ = entre *e* et *i* ;
i = *i* pur ;
i̇ = *i* penchant vers *in* ;
â, *ô*, *ê*, etc., long et accentué ;
ā, *ō*, *ē*, etc., long et non accentué ;
á, *ó*, *é*, etc., bref et accentué ;
ă, *ŏ*, *ĕ*, etc., très bref.

Schèmes

Dans les schèmes des formes de mots : *v* représente une voyelle, *c* une consonne, X un groupe de voyelles et de consonnes (2).

1. Cf. W. Marçais, *Le dialecte arabe parlé à Tlemcen*, p. 10.
2. Pour l'accentuation des mots isolés (noms), j'ai placé l'accent comme si ces noms étaient employés à la fin d'une phrase, étant régimes directs. J'ai noté de mon mieux ; mais je sais que mon oreille, encore peu exercée, a dû me faire commettre bien des erreurs, pour lesquelles les personnes compétentes voudront bien être indulgentes.

Digitized by Google

I. — Faucales.

ḥ

Expiration très forte, le ح arabe; pas d'équivalent en touareg (1).

On l'observe parfois dans le dialecte des Beni Snoûs, là où, ailleurs, se trouve un *ḫ* (2). Ex. :

tomber, B.Sn. *ḥûf*;
— B.M. *khouf* (R.B.).

ou un *ś*, un *k*. B.Sn. : *aḥerḥar* et *θaśerśarθ* (ar. شرشارة); montrer, B.Sn. *śḥén*, Z. *sken* (R.B.).

ع

Contraction de la gorge, le ع arabe n'a pas de caractère correspondant en touareg; c'est une articulation primitivement étrangère au berbère (3). Elle est très affaiblie chez les Beni Snoûs, et s'y trouve souvent remplacée par un *â* (4). Ex. :

fronde, *móġlâ* (ar. مغلع).

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 56 : « Le *ḥ* n'existe en berbère que dans les mots étrangers ou comme affaiblissement d'une autre gutturale »; A. de C. Motylinski, *Le dial. de Ghadamès*, Paris, Leroux, 1904, p. 6.
2. Cf. R. Basset, *Études*, p. 57.
3. Cf. R. Basset, *Études*, p. 55.
4. Le même phénomène s'observe dans diverses langues sémitiques. — Cf. E. Doutté, *Un texte arabe*, p. 16; A. Bel, *Djâzya*, p. 28, *J. As.*, mars 1902, avril 1903.

Digitized by Google

Il apparaît dans certains mots empruntés à l'arabe, et parfois s'ajoute à la racine. Ex. ;

artichaut, *qǫ́rniɛ̈* (ar. فرنون), à Tlemcen *qărnûŏɛ̆* (1).

h

Expiration moyenne, le ⁿ de l'arabe, le ⁝ du touareg.

De même que dans le dialecte des Beni Menacer, il représente souvent le θ du zouaoua (2) ; mais alors que, à Cherchell, cette permutation paraît affecter particulièrement le θ initial des noms féminins (3), ici c'est surtout dans le pronom *th* qu'elle s'observe. Ex. :

Zouaoua,	yeux,	*thittaouin* (R.B.) ;
B.Men.,	—	*hittaouin* (R.B.) ;
B.Sn.,	—	*θéṭṭaụin* ;

mais l'on entend souvent *hamĕṭṭûθ*, *amĕṭṭûθ* pour *θamĕṭṭûθ*, femme.

Zouaoua,	il l'a caché,	*ifferith* (R.B.) ;
B.M.,	—	*ifferit* (R.B.) ;
Kef.,	—	*iffĕrih* (4).

Il remplace aussi le *k* (5) du zouaoua (χ des B.M.). Ex. :

1. Nous avons observé assez fréquemment, chez les A. Larbi, la nasale courte *ă*, signalée par M. E. Doutté (*Figuig, Notes et Impressions*, p. 190, note 1) (ainsi que chez des B. Iznacen). Ils la placent généralement après des mots à forme incomplète : *θínīă*, datte ; *uḍīă*, beurre ; *žarfẹă*, corbeau ; elle pourrait, dans ces cas, représenter les terminaisons disparues : Z., corbeau, *agarfiou* (R. B.) ; Mzab, datte, *ainiou*.

2. Voir dans R. Basset, *Études*, p. 54, (*h* = *ž* = *š* = *f* = *ḫ*) et Hanoteau, *Gr. tam.*, p. 11 ; H. Stumme (*h* et ث), *Malt. Studien*, p. 86.

3. Cf. *infra*, le θ, p.

4. Cf. *infra*, contractions du *ḫ* et du *h*, p.

5. Cf. R. Basset, *Études*, p. 55, *h* = *f* = *š*.

Digitized by Google

Zouaoua, *ennir'ak* (R.B.), je t'ai dit ;
B.M., *ennir'aχ* (R.B.), —
Kef., *ĕnnĭγäh*, —

Le *h* que l'on rencontre dans certains mots, tels que *ahérkūs* (1), chaussure, paraît être adventice (2).

II. — Gutturales.

q

Consonne arrière-velaire, le ق arabe, le ··· touareg. De même qu'en zouaoua, il peut provenir d'un γ redoublé (3). Ex. :

tuer, *ĕnγ* ; H. *tnâqq* ;
brûler, *ĕrγ* ; H. *trâqq* (4).

On trouve dans une même racine le γ à côté du *q*. Ex. :

iqqūr, il a été sec ; *isγèr*, il a desséché ;
lire, *γér* ; H. *qâr* ;
creuser, *ĕγz* ; H. *qâz* ;

ou bien le *q* à côté du *ḥ* (5). Ex. :

ĕḥs, vouloir ; H. *qâs* (Fig. *γis*).

1. Cf. R. Basset, B. Izn. *aherkous*, *Études*, p. 55 et *Dial. des B. Iznacen*, p. 6 ; à Tlemcen, le mot *hörkûs* désigne un soulier éculé.
2. R. Basset à son cours.
3. Cf. R. Basset : « le *q* ne paraît pas avoir été une des lettres primitives du berbère ». *Études*, p. 46.
4. Cf. R. Basset, *Études*, pp. 47 et 147 ; H. Stumme, *Schil. von Taz.*, pp. 11 et 81 ; G. Mercier, *Chaouia*, p. 3 ; A. Hanoteau, *Gr. tam.*, p. 13.
5. Voir permut. du *q* en berbère (γ, *g*), R. Basset, *Études*, p. 48 ; Hanoteau, *Gr. tam.*, p. 13. — Dans les dialectes arabes du Sahara Oranais, γ devient régulièrement *q* ou *ġ*.

Digitized by Google

Cette consonne est parfois confondue avec le *ġ* ou le *ḫ*. Ex. :

génévrier, *θáqqa* et *θáġġa*;
marcassin, *áḫĕnnūs* et *áqĕnnūs*.

Le ف des racines arabes (qui donne fréquemment un *ġ*) persiste dans quelques vocables, on dit :

šâqōr, hache (ar. شافور);
iọnqâš, il a pioché (ar. rac. نقش).

Le *q* assimile le *r* de la particule *ur*. Ex. :

ne dis pas, *úqqāreš*, pour *úrqāreš*.

ġ (*g*² de Sievers).

La consonne *ġ* est une gutturale profonde (1), souvent précédée du son *u* et suivie d'un *ụ*, rare à l'état pur.

Elle permute avec un *ụ* (2). Ex. :

Kef. *θäzġau̯θ*, panier d'alfa;
Mazz. — B.B.S. *θäzụaiθ*;

(cf. en tlemcenien *zġau̯*, à Nédromah *azġöu*).

Le *ġụ* provient du redoublement d'un *ụ* (3). Ex. :

ĕdụel, retourner, H. *dúġġụal*;
ĕrụel, fuir, H. *trúġġụal*;

1. Cf. E. Doutté, *Un texte arabe*, p. 47 : « Il semble qu'il y ait dans l'Afrique du Nord deux *g* durs, l'un plus guttural, l'autre plus palatal, le premier provenant du *q* et du *ṛ* (ɣ) le deuxième du *j* et du *k* ».

2. Voir les autres permutations en berbère : R. Basset, *Études*, p. 39 et suiv; A. de C. Motylinski, *Dial. de Ghad*, p. 6.

3. Cf. R. Basset, *Zenatia du Mzab*, p. 3; H. Stumme, *Schil. von Taz* : « *w* wird gedoppelt zu *gg* », p. 11.

Digitized by Google

ézɥa, traverser, H. *dzúǧǧɥa*;
ěžɥa, bêler, H. *džúǧǧɥa*.

Elle correspond alors souvent à un γ en zouaoua, à un *q* chez les B. Iznacen, les Zekkara :

retourner, H. Kef. *dúǧǧɥal*;
Z. *tour'al* (R.B.);
B. Izn., Zekk. *dúqqɥel*;
dúqqɥil (1).

Le *ǧ* redoublé au commencement d'un mot provient peut-être d'un *ǧ* radical, qui aurait assimilé une voyelle primitive *i* ou bien *u*, laquelle le précédait (2). Ex. : une racine *iǧð* ou *iuð* ou *uǧð* aurait donné *ěǧǧuað*, craindre. Les racines primitives se retrouveraient à la 1re forme et au nom d'action :

B.Sn. *ěǧǧɥað*, craindre, I-Kef *síǧɥed*;
— I-O.L. *súǧɥed*;
n. a. *θiûdi*, crainte.

Dans les mots empruntés à l'arabe, le *ǧ* représente un ذ. Ex. :

1. Dans les dialectes marocains, voisins de celui des B. Snoûs, le *q* correspondrait plutôt à un γ ou à un *ḥ* et le *qɥ* plutôt à un *ɥ*.

B. Izn. *ézγel*, chauffer; H. *zéqqêl*;
émγer, grandir; H. *méqqêr*;
Zekk. *γér*, lire; H. *qqâr*, aor. neg. *qqîr*;
éḫs, vouloir; H. *qqâs*, aor. neg. *qqîs*;
B. Izn. *éruel*, fuir; H. *rúqqɥil*;
éhɥa, descendre; H. *hűqqɥa*;
Zekk. *éruḕs*, garder; H. *rúqqɥḕs*;
ézuḕḍ, gauler; H. *zúqqɥḕḍ*.

2. Cf. Basset, *Man. kab.*, p. 39, ligne 7.

Digitized by Google

eššerġ, l'est (ar. الشرق);
ġúɥɥèd, conduire (ar. قوّد);
làġdem, talon (ar. القدم).

Le *ġɥ* provient d'un و redoublé وّ :

voler, *ḫûɥèn*; H. *ḫúġġɥèn* (ar. خوّن).

Le *ġ* peut assimiler le *q* :

$$q + \dot{g} = \dot{g}\dot{g}; \qquad \dot{g} + q = \dot{g}\dot{g};$$

et le *k* :

$$k + \dot{g} = \dot{g}\dot{g}; \qquad \dot{g} + k = \dot{g}\dot{g};$$

et aussi l'*r* de la particule *ur* :

úġġɥðeš, n'aie pas peur (pour *urěġġɥaðeš*).

ḫ (*x*ª de Sievers).

Le *ch* suisse, le خ arabe, le :: touareg. Chez les B. Snoûs le γ se contracte avec le *h* qui suit, pour donner un *ḫ* (1) :

$$\gamma + h = ḫ;$$

B.Sn. Je l'ai vu, *zriḫ* (pour *zrîγih*);

on observe aussi :

$$\gamma + t = ḫt;$$

B.Sn. Je l'ai vue, *zrîḫt* (pour *zrîγit*).

Au Kef, à Mazzer, le γ suivi du θ du féminin devient aussi *ḫ*. Ex. :

$$\gamma + \theta = ḫ\theta;$$

ázelluγ, garçon; θ*ázelluḫ*θ, fille;
*a͡ûra*γ, jaune; θ*a͡ura*ḫθ, jaune (f.);

1. A. de C. Motylinski, *Dial. de Ghad.*, p. 6.

Digitized by Google

mais on dit, chez les O. Larbi :

fille, *tázelluγt*; jaune (f.), *tâuraγt*.

Cette articulation représente parfois le γ d'autres dialectes. Ex. :

Zouaoua *r'ef* (R.B.), sur; B.Sn. *ḫ*;
B.Izn. *ḫef*;
Ahaggar ···⊓:⊓+ *tider'dek'*, aiselle (A.H);
B.Sn. *θîdâḫθ* ou *θáddâḫθ*.

Chez les Beni Snoûs, comme dans la plupart des dialectes berbères, le γ et le *ḫ* sont confondus dans les dérivés d'une même racine. On dit :

îγĕf et *îfĕḫ*, tête.

Le *ḫ* peut assimiler le γ : γ + *ḫ* = *ḫḫ*. Ex. :

Je montai sur lui, *uniéḫḫes*, pour *uniεγḫes*.

Sur le *ḫ* et le *q*, cf. *supra* le *q*, p. 5.

γ

L'*r* velaire, le ع arabe, le : touareg(1).

Il correspond parfois au *ḫ* d'autres dialectes, ou bien se rencontre, avec cette articulation, dans les dérivés d'une même racine. (Voir *supra*, le *ḫ*, p. 8 et le *q*, p. 5.)

Il en est de même avec le *q* :

B.Sn. *áqzin*, petit chien; Aoudjila *ar'zin* (R.B.);
— *qûr*, être sec; *sγer*, dessécher;
— *γer*, lire; H. *qâr*.

1. Au voisinage d'une emphatique, le γ prend une certaine emphase : chevreau, *tγẹd*.

Digitized by Google

De même que dans divers dialectes, on trouve le *r* à la place du γ.

B.Sn. rouge (f.), θ*azuġġᵘaḫ*θ (m. *azuġġᵘa*γ);
— jujubier, θ*azuġġᵘar*θ;
Mzab. — *tazouggar't* (E.G.).

On observe parfois la chute du γ. Ex. :

Zouaoua, cervelle, *allar'* (R.B.);
B.Sn., — *alli*.

Le γ de la 1re pers. du sing. est souvent très faiblement articulé, à peine distinct, surtout au voisinage d'une emphatique : *ḷḷûẓâ*γ̆, j'ai eu faim; *ẓûḷḷâ*γ̆, j'ai prié.

Si un *ḫ* le suit, le γ disparaît et la voyelle qui précède devient plus sonore et s'allonge. Ex. :

B.Sn., je les ai salués, *sellmâḫsen*, pour *sellmeγḫsen*;

on dit généralement *îr* pour γ*îr* (غير), seulement.

Il s'assimile le *r* de *ur*, le ð de *að* :

úγγriš, je n'ai pas; *âγreð*, tu liras

pour *úrγriš*, *àðγreð*.

k (*kᵗ* de Sievers).

Le *k* français, le ك arabe, le ·: touareg. Rare chez les B. Snoûs, le *k* du zouaoua y étant généralement adouci en *ś*, en *i*.

Il peut provenir du redoublement d'un *ś*. Ex. :

B.Sn., passer la journée, *śél*; H. *ĕ́kkāl*.

On le rencontre dans les dérivés d'une même racine à côté du *ś*. Ex. :

Digitized by Google

B.Sn., perdrix, *θáskkurθ* ; pl. *θíššrin*.

Il s'assimile le *r* de la particule *ur* et le *ð* de *að* :

Je me lèverai, *ákkěreγ* ;
Je ne me suis pas levé, *úkkīrγeš*.

χ

A peu près le χ grec. Rarement employé au Kef, chez les O. Larbi, plus fréquent à Mazzer, chez les Beni Bou Saïd, où il correspond souvent au *k* du zouaoua, au *š* du Kef (ou au *h*). Ex. :

Zouaoua, labourer, *ekrez* ;
Kef, — *ěšrez* ;
Mz., B.B.S., — *ěχrez* ;
B.B.S., tu as, *γräχ* ; B.Sn., *γräh* (K.) ; *γreš* (O.L.).

On l'observe fréquemment dans les dialectes des B. Iznacen, des B. Bou Zeggou, des Zekkara.

g (*g*[1] de Sievers).

Le *g* dur du français, le ⋉ du touareg. Cette articulation est assez rare dans notre dialecte, le *g* du zouaoua étant ici généralement adouci en *į* ou *i* ou *ž* (1).

On trouve cependant, comme dans les dialectes forts (2) :

homme, *ärgäz* ; rigole, *θärgä* ; fais, *ěgg* ;

1. Voir *infra*, R. Basset, *Études*, p. 39, (*g* = *k* = *i* = *ž* = *j* = *uu* = γ) et *Zenat. du Mz.*, p. 2.

2. Il est à remarquer que nombre de mots zouaouas renfermant un *g* ne se retrouvent pas chez les Beni Snoûs, surtout quand la permutation du *g* au *į* ou au *ž* ne se pourrait faire que difficilement : les mots zouaouas tels que *agougam*, muet ; *agouglou*, fromage, *agoulim*, peau, etc., sont empruntés à l'arabe ou à d'autres racines.

Digitized by Google

alors que divers dialectes intermédiaires adoucissent le *g* :

B.Iz., B.B.S., B.M., homme, *ăṛi̯äz* (1) ;
B.M., rigole, *tharia* (R.B.) ;
Figuig, *ɛ̄i̯i̯*, fais.

Contrairement à ce qui se passe en zouaoua, on évite, chez les B. Snous, le changement en *gg* d'un *i̯* redoublé faisant partie d'une racine arabe (ou d'un *ž*) :

chasseur, ar. صيّاد ; Z. *aṣeggaδ* ; B.Sn. *aṣṭi̯i̯āḍ* ;
tailleur, ar. خيّاط ; Z. *akheggadh* (S.S.) ; B.Sn. *ḫi̯i̯i̯āḍ* ;

les exceptions sont rares :

crier, *ɛ̄ägge*δ ; ar. عيّط ;
bride, *älgäm* ; ar. اللجام.

Le *g* peut résulter du redoublement d'un *i̯* (2). Ex. :

B.Sn., revêtir, *îrḍ* ; H. *dgérrḍ* ;
— lever, *îsi* ; H. *dgéssi* ;

ou de la contraction de deux *i* :

c'est lui qui a menti, *néttăn ágserksĕn*.

On trouve souvent, dans une même racine, le *i̯* (*i*) à côté du *g* :

B.Sn., jeter, *íri* ; H. *gâr* ; n. a. *ägäräi̯* ;
— marcher, *ɛ̄i̯i̯ūr* ; H. *gûr* ; n. a. *θägurăi̯* ;

il assimile fréquemment le *r* de la particule *ur* :

úggâreš, ne jette pas.

1. A Mazzer, le *g* des mots cités est palatilisé. M. R. Basset représente cette articulation par *g'*. Cf. *Études*, p. 43. — Voir aussi G. Mercier, *Chaouia*, p. 18.

2. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 22 ; Si Saïd, *Pr. année de kab.*, p. 86 ; G. Mercier, *Chaouia*, p. 18.

Digitized by Google

III. — Palatales.

č

Le *ch* anglais, le *tch* turc. De même que le *j*, cette articulation est rarement employée dans notre dialecte (1). Elle existe généralement à côté d'une forme portant un *š* (2). Ex. :

poussin, *itčûšu*; on dit aussi *išûšu* et *šišu*; Tlemcen *čûču*;
bouillie, *čîša*; Tlemcen *čiša* (3);
orange, *lčîna*; — *lčina*.

j

Le *j* anglais, lettre double à élément dental initial. Cette consonne est rarement employée chez les B. Snoûs; encore, dans les racines berbère où elle se rencontre — et où elle représente le *g* du zouaoua (4) — fait-elle souvent place à un *ž*. Ex. :

B.Sn., B.Izn., *jâl*, jurer; n. a., *äžillä*, serment; Z. *gal* (R.B.), jurer.

D'autre part, dans l'économie syllabique cette articulation se comporte de la même façon que le groupe *dž*, son

1. Le groupe *tš* est fréquent.
2. Sur l'origine et les modifications du *tch*, voir R. Basset, *Et. dial. berb.*, p. 13, et *Zen. du Mz.*, p. 2; E. Gourliau, *Gr. Mz.*, pp. 10 et 13.
3. Cf. W. Marçais, *Le dial. de Tlemc.*, p. 27.
4. Cf. R. Basset, *Études*, p. 21, origines et permutations de cette consonne (*d*, *ẟ*, *ḍ*, *ṭ*); E. Gourliau, *Gr. Mzab*, pp. 11 et 13; G. Mercier, *Le Ch. de l'Aurès*, p. 2.

Digitized by Google

élément dental peut assimiler le ð de la particule *að*, l'*r* de la particule *ur* :

B.Sn., je jurerai, *ádžūlleγ* pour *aðjulleγ* ;

ou être assimilé par une sifflante *s* :

ur ăs žilĕγeś, je ne lui ai pas juré ; pour *ur ăs dzilĕγeś* ;

on dit aussi *ur ăžž ilĕγeś* (1).

š

Le *ch* français, le ش de l'arabe, le ⵛ touareg. Le *š* au Kef, à l'O. Khemis, correspond généralement à un *k* en zouaoua, à un χ chez les B. Menacer, les Beni Bou Saïd et à Mazzer — plus rarement à un *x* dans ces deux derniers dialectes (2) ; parfois à un *i* :

Z.,	mouton, *ikerri* (R.B.) ;	terre, *akal* (R.B.) ;
B.M ; B.B.S.,	—	*iχerri* (R.B.) ;	—	*χal* (R.B.) ;
Mazzer,	—	*iχérri* ;	—	*χâl* ;
K., O.K.,	—	*išérri* ;	—	*šâl* ;

K., O.K., tellis, *sâšu* ou *šâšu* ;
Mz., B.B.S., — *sâxu* ;
B.Sn., gros pain, θăšnīfθ ; B. Halima, *thaïfnith* (R.B.).

Il représente aussi le *tch* (R.B.) du zouaoua :

Z., poussin, *itchoutchou* ;
B.Sn., — *išûšu*, *šišu* (et *ičúšu*) ;

1. Dans les mots tels que θímĕdžeθ, les consonnes du groupe *dž* font partie de deux syllabes différentes ; elles correspondent d'ailleurs à deux consonnes distinctes dans d'autres dialectes. Ex. B. Izn : *ímĕžžīd*.

2. Voir le *š* en berbère : R. Basset, *Et. dial. berb.*, p. 30 (*s*, *k*, *h*) ; *Man. de l. kab.*, pp. 8 et 9 : *Zen. du Mz.*, p. 2 et p. 3 ; E. Gourliau, *Gr. Mz.*, p. 10.

Digitized by Google

ou le *s* d'autres dialectes :

B.Sn., nœud, *ăśrūś*; Ouarsenis, *ăśrūs*; Syouah, *akarous* (R.B.).

On trouve aux Beni Snoûs dans le développement d'une même racine le *s* à côté du *ś*. Ex. :

perdrix, B.Sn., *θáskūrθ* ou *θáskkūrθ*; pl. *θiśśerin*.

Le *ś* peut résulter de l'assimilation d'un *s*; *śś* = *śś*. Ex. :

B., ail, *thiskerth* (R.B.);
B.Sn., — *θíśśerθ*.

ou de celle d'un *l*; *lś* = *śś*. Ex :

Z., pou, *thilkets* (R.B.):
B.Sn., — *θíśśe̤θ*.

ou d'un *ž*, *ž* + *ś* = *śś*; ou d'un *z*, *z* + *ś* = *śś* :

ûr tešrešś, ne laboure pas (pour *tešrežś*);
qa iqaśśal, il creuse la terre (pour *qa iqaz śal*).

Il peut provenir d'un *ž* suivi d'un *θ* qui devient *t*, *žt* = *št*. Ex. :

une négresse, *tišt išmešt* (1) (pour *θižθ θišmežθ*).

Le *ś* étant redoublé peut devenir *tś* (2), on dit au Kef, *śś* = *tś* :

ver, *θâitśa* (3); pl. *θiśśaɣin* et *θitśaɣin*.

1. Cf. H. Stumme, *Schil. von Taz.*, p. 11, et G. Mercier, *Ch. de l'Aur.*, p. 2.
2. Cf. R. Basset, *Et. dial. berb.*, p. 31.
3. Le *ś* redoublé de *θiśśe̤θ* correspond aux deux articulations *u* et *k* du mot zouaoua *thaouka* (R. B.), le *k* ayant assimilé l'*u*; chez les B. Snoûs les deux *k* adoucis ont donné *śś* d'où *tś*; voir d'autres exemples : Phonét., le *t*, *infra*.

Digitized by Google

Dans ce mot le premier *š* ou le *t* de *tš* représentent le *u* du mot zouaoua *thioukaouin* (R.B.), et le *k* du mot *θikšiwin* employé à Mazzer. Cf. B.B.S. *thikchaouin* (R.B.); de même *azekka* du zouaoua donne *aẓetša*, demain, aux B. Snoûs (1).

L'*s* caractéristique de la Ire forme peut devenir *š* au voisinage d'un *š* : faire passer la journée, *šeššel*, Ire forme de *käll* (on dit aussi *seššel*) (2).

Le *k* d'une racine arabe devient parfois *š* chez les B. Snoûs. Ex. :

B.Sn., plus, *éšθer* (ar. rac. كثر);
— il a ri, *iẓḍḥaš* (ar. rac. ضحك);
— il s'associa, *iẓešreš* (ar. rac. شرك);
— écorce de noyer, *měšṛāš* et *měsṛāk* (ar. مسواك).

Cf. Ouarsenis, noyer, *thamechchouachth* (R.B.) (3).

ž

Le *j* du français, le ⵊ touareg. Le *g* du zouaoua devient dans certains cas un *ž* chez les B. Snoûs (4). Ex. :

Z., natte, *thagerthilt* (R.B.); B.Sn., θäžěrθīlθ;
— corbeau, *agarfiou* (S.S.); M., *žǎrfẹ*;
— moissonner, *emger* (R.B.); B.Sn., *ěmžer*;
— gelée, *agris* (R.B.); B.Sn., *ážrīs*;
— tison, *thirgets* (R.B.); B.Sn., *θiržet*.

1. Le *š* redoublé de θiššẹ̄θ correspond aux deux articulations *u* et *k* du mot zouaoua *thaouka* (R.B.), le *k* ayant assimilé l'*u*; chez les Beni Snoûs, les deux *k* adoucis ont donné *šš* d'où *tš*; voir d'autres exemples : Phonétique, le *t*, *infrà*.

2. Cf. R. Basset, *Zen. du Mz.*, p. 16.

3. Le *š* est parfois prononcé avec une emphase bien sensible, c'est là le cas du mot *tiššẹ̄θ*, θmiššū̄θ.

4. Voir transformations de cette consonne (*ž*, *z*, *h*, *š*, γ, *j*), R. Basset, *Et. dial. berb.*, pp. 35-37; *Zenatiâ du Mzab*, p. 2; A. Hanoteau, *Gr. tam.*, p. 12; E. Gourliau, *Gr. Mz.*, p. 10.

Digitized by Google

Le *ž* représente aussi le *z* du zouaoua (1) :

Z., labourer, *kerrez*; B.Sn., *ěšrež*;
— oreille, *amzour'* (R.B.); B.Sn., *θímědžet*;
— gale, *azedjidh* (S.S.); B.Sn., *ážědžẹ̄d*;
Z., K., variole, *θăzĕrzaiθ*; Mazzer, *θăžĕržaiθ* (2);

le *b* tombe quelquefois devant un *ž*. Ex. :

B.Izn., queue, *ăbéžlâl*; B.Sn., *ăžlāl* (3);

le *b* ou le *f* peuvent être assimilés par le *ž*. Ex. :

Z., hôte, *inebgi*; pl. *inebgaouen* (R.B.);
K., — *anéžži*; pl. *inéžžiɣen*;
M., — *anûži*; pl. *inûžiɣen*;

le *ž* peut aussi résulter d'un *š* placé devant un *d* ou un *ð*; *š* + *d* = *žd*, *š* + *ð* = *žd*. Ex. :

K., O.K., *ūr itéttež dīn*, il ne mangera pas là; pour *itétteš dīn* ou *itétteš ðīn*.

Le *ž* peut disparaître; si, par exemple, il vient à être précédé d'un *s*. Ex. :

B.Sn., *žíun*, être rassasié; *síun*, rassasier.

Il remplace parfois le *j* des racines arabes :

B.Sn., fusil à deux coups, *θăžɣīšt* (ar. زويجة);
— noyer, *θížūžĕθ* (ar. جوز);
— moineau, *žâuš* (ar. زاوش);

1. D'après M. R. Basset, le *ž* est employé pour un γ (*Ét. dial. berb.*, p. 37); Z. *thirgets* (R.B.); Mz. *tirr'et* (E.G.); B.Sn. *θiržtθ*, oreille; Z. *amezzour'* (S.S.); M. *timezr'et* (E. G.); B.Sn. *θimédžeθ*.

2. Ces mots se retrouvent sous la même forme dans les dialectes intermédiaires : B.M. *thajerthilth* (R.B.); B.B.S. *éχrej* (R.B.); B.M. *ajlal* (R.B.), etc.

3. Cf. Stumme, *Schil. von Taz.*, p. 11.

Digitized by Google

et aussi le *j* du dialecte tlemcenien (1).

Tlemcen, noix, *jûz*; B.Sn. *žûž*;
— arbre, *séjra* — *séžra*.

ẓ

Le ẓ emphatique est assez fréquent et son emphase est bien sensible (2).

x

ch doux. N'apparaît que rarement au Kef et à l'O. Khemis, plus fréquent à Mazzer (3).

K., O.K., M., pluie, *θbixa* ou *ȝbixa*;
Mazzer, tellis, *sâxu*; Kef, *šâšu*.

IV. — Palato-dentales.

i̯ (*i*, *i*).

Articulé comme *ill* français (*y*), c'est le ⵢ touareg. Il représente fréquemment chez les B. Snoûs le *g* du Djurdjura ou de quelques dialectes intermédiaires (4). Ex. :

1. W. Marçais, *Le dial. de Tlemc.*, p. 32. — Voir aussi H. Stumme, *Houwara*, p. 22, l. 5, 7, etc.

2. Exemples :

cou, *dži̯ərṇēḍ*, pl. *tži̯ərṇāḍ*;
oiseau, *dži̯ōūḍ*, pl. *iži̯ûḍāḍ*.

3. Très fréquent chez les Zekkara, les Beni Iznacen, les Beni Bou Zeggou.

4. Cf. R. Basset, *Études*, p. 49 « l'*i* correspond au *g*, au *j*, au *k*, au *z* », et *Zenat. du Mzab*, pp. 2 et 3.

Digitized by Google

Z., soc, *thagersa* (R.B.);	B.Sn.,	*θáḍersa*;
— lune, *aggour* (R.B.);	—	*ḍûr*;
— orphelin, *agoujil* (R.B.);	—	*áḍužīl*;
— puiser, *ougem* (R.B.);	—	*âḍem*;
Har., tronc, *thagijourth* (R.B.);	—	*θíḍerθ*;
Z., pioche, *agelzim* (R.B.);	—	*áḍezzīm*.

Au lieu de *ḍ*, on trouve *ī*, *i*, à la place de *g*. Ex. :

Z., bleu, *azegzaou* (R.B.);	B.Sn.,	*ázīzä*;
— selle, *tharikth* (R.B.);	—	*θriθ*;
— musette, *asegres* (R.B.);	—	*ásīres*;
— joug, *azaglou* (R.B.);	—	*zâ͡ilu*;
— bien, *agla* (R.B.);	—	*â͡ilä* (1).

Dans ces deux derniers exemples, on entend aussi *zäḍilu*, *áḍilä*.

Cet *ī* (ou *i*, ou *ḍ*), peut aussi remplacer le *k* du zouaoua (2). Ex. :

Z., lumière, *thafoukth* (R.B.);	B.Sn.,	*tfúīθ*;
— se souvenir, *mekthi* (R.B.);	—	*mîθi*;
— viande, *aksoum* (S.S.);	—	*â͡isum*;

le χ de l'Aurès (3).

Chaouia, chevaux, *iχsan* (G.M.); B.Sn., *iḍsān*.

On trouve fréquemment dans les dialectes voisins (Mazzer, Beni Bou Saïd, Zekkara) un χ ou un *š* ou un *x* intermédiaires entre le *k* et le *ḍ*. Ex. :

1. Cf. G. Mercier, *Le Ch. de l'Aurès*, p. 3.
2. Cf. R. Basset, *Zenat. du Mz.*, p. 4; E. Gourliau, *Gramm. du Mzab*, p. 10.
3. Cf. G. Mercier, *Le Ch. de l'Aurès*, p. 4.

Digitized by Google

Z., selle, *tharikth* (R.B.);
B.B.S., Mazz., — *θrîχθ*;
B.Izn. Zekk, — *θrîxθ*;
Kef, — *θrîθ*.

Le *ẓ*, est dans certains mots, fortement palatal, intermédiaire entre *g* et *ẓ*, tout comme *χ* est intermédiaire entre *k* et *ś*. Ex. :

Kef, homme, *ărgâz*;
Mazz., — *ărgẓâz*;
B.B.S., — *arẓaz* (R.B.).

Dans une même racine, le *g* du zouaoua peut être représenté à la fois par *ž* et par *i*. Ex. :

Z., faucille, *amger*; pl. *imgran* (R.B.);
B.Sn., — *ámžer*; pl. *ímīrạn*.

Le *ẓ* des Beni Snoûs peut aussi correspondre à un *u* zouaoua, cet *u* après avoir donné dans les dialectes forts un *g* ou un *k*, a permuté dans les dialectes intermédiaires avec un *ś*, un *ẓ*. Ex. :

Z., fourmi, *thaouttoufth*;
Ouargla, — *tagdifit*;
Gueláia, — *tikedfin*;
Ouars., — *tichetfet*;
Kef., — *θidfêt*; pl. *θiudfẓn*.

Cet *i* peut aussi correspondre à un *ž* zouaoua. Ex. :

boiteux, *arejd'al* (R.B.); B.Sn., *ărīðāl*;

ou représente une dentale, *z*, *d*, *ð* en passant par un *ž* (1).

1. Cette permutation se rencontre fréquemment dans les dialectes d'Arabie. Ex. : *mstd*, مسجد; *ḥaiẓa*, حاجة. Cf. A. Bel, *Djazya*, p. 233.

Digitized by Google

Z., demain, *azekka* (R.B.);
Chaouia, — *ad'etcha* (G.M.);
— — *adetcha* (R.B.);
Dj. Nef., — *jetcha* (C.M.);
B.Sn., — *ā̂iṭša* ou *áiẹṭša*;
Z., genêt, *ázezzou* (R.B.); B.Sn., *áiẹzzu*.

Dans certains mots tels que *iụ̂r*, mois, le *ị* est prononcé avec une certaine emphase, le cas est fréquent au voisinage d'emphatiques.

V. — Dentales.

ṭ

Le ⵟ arabe, parfois le ⴸ touareg. Rarement employé dans la tribu; il est peu emphatique. Dans les mots d'origine arabe où il s'est conservé, la différence avec le *t* est à peine sensible. Il en est de même dans les racines berbères quand le *ṭ* n'est pas redoublé ou quand il n'est pas suivi immédiatement d'une voyelle, on doit écrire :

dormir, *ĕṭṭâs*; H., *ṭâṭṭâṣ*; et j'ai dormi, *ĕtseγ*, plutôt que *ĕṭṣĕγ*.

Il tient dans les pluriels la place d'un *ḍ* :

K., serpent, *ṣâḍ*; pl. *iṣâṭṭân*; B.Iz., *iṣâṭṭĕn*.

Il peut résulter du redoublement d'un *ḍ*; *ḍ* + *ḍ* = *ṭṭ* (1).

1. Cf. R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 147; *Zen. du Mz.*, p. 3; H. Stumme, *Schil. von Taz.*, p. 11 et p. 81; G. Mercier, *Ch. de l'Aur.*, p. 2; Si Saïd, *Une pr. ann. de l. kab.*, p. 179.

Digitized by Google

B.Sn., *ĕbḍá*, partager, H. V-VI, *dbéṭṭă*;
O., K., *ĕrḍál*, prêter, H. V, *reṭṭâl*;
B.Sn., *ĕẓḍ*, moudre, H. V, *ẓâṭṭ* (ou *ẓâḍḍ*);

ou de l'*assimilation* du ð de la particule *að* de l'aoriste ou de la conjonction ð, et (facult.) (1). Ex. :

Je saisirai, *áṭṭfĕγ*, pour *äð eṭṭâfeγ*;
La flûte et le tambour, θ*ā́mža ṭṭâbâl*, pour ð*ṭṭâbâl*;

ou de celle d'un θ (*f*), θ + *ṭ* = *ṭṭ*. Ex. :

ûɥeṭ ṭâbâl, frappe le tambour;

et *ṭ* + θ = *ṭṭ*;

θ*i*ą*ázẹṭ ṭûsed*, une poule arriva;

de l'*r* de la particule *ûr* :

ne dors pas, *ûṭṭâṭṣâš*, pour *ûrṭâṭṣâš*;

ou d'un *u* primitif :

ĕṭṭâf, saisir; *ĕṭṭâḍ*, téter

semblent provenir des racines *ûḍāf*, *ûḍāḍ* qui ont donné à la 1re forme : *ṣûḍāf*, *ṣûḍāḍ* et au nom d'action *ûḍūf* (2).

Il peut aussi provenir d'un *d* et d'un *t* (3), d'un *ḍ* et d'un *t contractés*; *ḍ* + θ = *ṭ* (4). Ex. :

K., poule, θ*i*ą*ázēṭ*, pour θ*i*ą*azēḍθ*;

ḍ + *t* = *ṭ*;

O.K., poule, *ti*ą*azēṭ*, pour *ti*ą*ázẹḍt*;

1. *f.* ou *facult.* indique que la modification est facultative dans le dialecte des Beni Snoûs.
2. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 39, l. 7.
3. Si Saïd, *Pr. ann. de l. kab.*, p. VII.
4. Cf. E. Gourliau, *Gr. Mz.*, p. 9.

Digitized by Google

d'un θ ou d'un *t* au voisinage d'une emphatique *ḍ*, *ṭ*, *ẓ* (1); *ḍ* + θ = *ḍṭ*;

Kef., *θiγeḍḍeṭ*, pour *θiγeḍḍeθ*;

ḍ + *t* = *ḍṭ*;

O.K., *θiγeḍḍeṭ*, pour *tiγeḍḍet*;

ẓ + *t* = *ẓṭ*. Ex. :

K., *ĕrẓeṭ*, pour *ĕrẓet*;

ẓ + θ = *ẓṭ*. Ex. :

K., brise celle-ci, *ĕrẓ ṭeṇ*, pour *ĕrẓ θin*.

ḍ

A peu près le ض arabe; c'est une spirante post-dentale marginale très près de perdre son spirantisme (cf. Sievers, § 329). Cette articulation correspond presque toujours au *ḍ* du zouaoua (*dh*, R.B.). Ex. :

Z. doigt, *adhadh* (R.B.), B.Sn. *ḍâḍ*;
Z. pied, *adhar* (R.B.), B.Sn. *ḍâr*;

plus rarement au ð :

Z. laine, *thaðout* (R.B.);
B.Sn. — *ḍûft*.

D'ailleurs, il n'est pas rare, notamment au Kef, d'entendre prononcer indifféremment un *ḍ* ou un ð dans un même mot; on dit :

B.Sn., vent, *âḍũ* et *aðu*;
— oiseau, *ážðīð* et *ážḍeð*.

1. Cf. Marçais, *Le dial. tlemc.*, p. 30; Si Saïd, *Pr. ann. de kab.*, p. VII.

Digitized by Google

On trouve dans une même racine la permutation du *ḍ* au *ṭ* (1). Ex. :

ĕrḍâl, prêter; n. act. *ϑárṭālt*;
ĕṭṭâḍ, téter, Ire f. *ṣûḍĕḍ*;
ĕṭṭĕf, saisir; n. act. *ûḍūf*.

Il peut assimiler le ð en contiguité avec lui, ð + *ḍ* = *ḍḍ*. Ex. :

B.Sn., la paille et la laine, *lûmĕḍḍūft* pour *lûm* ð *ḍûft*;

ou simplement placé au voisinage de plusieurs dentales emphatiques, *ḍ* ... ð = *ḍ* ... *ḍ* :

íṭṭâḍ ḍâḍí ĭɣĕḍ, le chevreau téta ici;

les mêmes assimilations se produisent avec le *d* à l'O. Khemîs (2), avec le ϑ :

d + *ḍ* = *ḍḍ*;
ḍ + *d* = *ḍḍ*;
ϑ + *ḍ* = *ḍḍ* et *ḍ* + ϑ = *ḍḍ*;
t + *ḍ* = *ḍḍ*.

Le *ḍ* peut aussi représenter le ط des racines arabes :

mur, *lḥâiḍ* (rac. حاط);
il a enduit, *iâḍlâ* (rac. طلى);
pigeon, *zâḍōḍ* (ar. زعطوط) (3).

1. Pour les autres permutations du *ḍ* (*d*, ð, *ṭ*, *t*, *z*), voir R. Basset, *Études*, p. 21; *Zenat. du Mzab*, p. 3; A. de C. Motylinski, *Dial. de Ghad.*, p. 6.

2. Mais non avec *le* ð *de* *äð*, ni le *r* de *úr*.

3. Cf. A. Bel, *La Djazia*, p. 100; R. Basset, *Les mots arabes passés en berbère*; *Orientalische Studien Th. Noeldeke gewidmet*, Gierzen, 1906, 2 vol in-8, t. I, p. 442-443.

Digitized by Google

Cette articulation ne doit pas être confondue avec le *d* prononcé avec emphase; ce dernier est assez rare ici, on le trouve dans les mots :

iḍ, nuit (*ḗḍ*);
dadda, grand père (*dâddâ*);
θidda, sangsue (*θiddâ*);
middên, gens;

les fqaha des B. Snoûs représentent cette lettre par le ظ arabe.

ṣ

L'*s* emphatique, le ص arabe (pas d'équivalent en touareg). Cette articulation est rarement employée chez les B. Snoûs. Quand on la rencontre dans une racine berbère elle provient d'un *s* sous l'influence d'une emphatique (1).

Par exemple d'un *ṭ* :

B.Sn., il est en train de dormir, *qâ-iṭâṭṭâṣ* $\sqrt{\text{ṬṢ}}$; tandis que l'on dit *tsèγ*, j'ai dormi $\sqrt{\text{TS}}$;

ou d'un *ḍ* :

B.Sn., sommeil *iḍâṣ* $\sqrt{\text{ḌṢ}}$;
— vent *âḍû*, souffler *ṣûḍ*;
— téter *ĕṭṭâḍ*; I forme, allaiter *ṣûḍāḍ*;
— saisir *ĕṭṭâf*; I forme, faire prendre *ṣûḍāf*.

Autres exemples :

1. Cf. R. Basset, *Et. dial. berb.*, p. 30; A. de C. Motylinski, *Le dial. de Ghad.*, p. 6.

Digitized by Google

B.Sn., branche θáṣṭṭâ ;
— froid *áṣêmmeḍ* ;
— serpent *ṣâḍ*.

Il peut résulter aussi de l'assimilation d'un *s* par un *ṣ*, *ṣ* + *s* = *ṣṣ* :

B.Sn., il dormit sous le rocher, *iṭéṭṭâṣ ṣuáddi-uūzṛù*, pour *suaddi*.

Le *s* arabe (س) peut quelquefois donner un *ṣ*. Ex. :

il va au marché, *itroḥá íṣṣūq*.

Le ص des racines arabes usitées dans le dialecte donne généralement un *ẓ* (voir Phon. *ẓ*), le *ṣ* est cependant parfois conservé :

il est chasseur, *nettân daṣéiiāḍ*, rac. صاد ;
oignon, *lâbṣâl*, rac. بصل.

ẓ

De même qu'en zouaoua le *ẓ* emphatique entre dans la composition de nombreuses racines berbères (1).

orge, θémẓen ;
être jeune *ĕmẓe*, Z. *emz'i* (S.S.) ;
voir *ẓâr*, Z. *z'er* (S.S.) ;
casser *âṛẓ*, Z. *erz'* (S.S.).

On le rencontre aussi dans des mots empruntés à la langue arabe où il tient la place d'un *ṣ* (2) (ص). Ex. :

1. Voir au sujet du *ẓ* : Si Saïd, *Une pr. ann. de kab.*, p. IV, l'auteur distingue le z pur d'un z' emphatique; la distinction est également faite dans H. Stumme, *Schil. von Taz.*, p. 8; A. de C. Motylinski, *Dial. de Ghad.*, p. 6.

2. Cf. Doutté, *Un texte ar.*, p. 52 : « ce son est assez répandu chez les

Digitized by Google

ar. صلى, B.Sn. *θiẓẹ̈ḷḷă*, Z. *thaz'alith* (S.S.);
B.Izn. *ẓâḷḷiθ*;
ar. صام, B.Sn.-B.Iz. *ẓûmèγ* j'ai jeûné;
ar. صبر, B.Sn. *iẓâbbâr* il a patienté.

Cette emphatique modifie la vocalisation des mots, produit souvent l'allongement de la voyelle qui suit ou le redoublement de la consonne qui vient après. Celle-ci peut aussi devenir emphatique ou plus sonore :

B.Sn., le mois du jeûne *iṷr nuẓûmi*.

Le *ẓ* paraît avoir influencé la prononciation du *z* dans les dialectes arabes voisins (1).

La contiguité de ce *ẓ* et d'une non emphatique amène fréquemment des accommodations. En aucun cas, le *ẓ* ne perd son emphase; il se substitue à une sifflante *s*. *z* :

ḛ̈ṛẓ ẓẹ̈s, brise avec (pour *ḛ̈ṛẓ sis*); *urâren lbâẓ ẓâθi* (pour *zdθi*)

aux dentales *d* ou ð de la particule de l'aoriste :

Kef. je planterai *ázẓṷ̄γ*, pour *áðżżṷ̄γ*
O.K. tu moudras *ázẓ̄ḍ̄ð*;

au *r* de la part. négat. *ûr* :

B.Sn. je n'ai pas jeûné *ûzẓûmẽγeś*, pour *ûrẓûmẽγeś*.

Berbères, il y aurait lieu de rechercher si, dans les exemples de transformation du ص en ẓ auxquels nous venons de renvoyer, la transformation ne se fait pas en ẓ plutôt qu'en z ». Cf. cependant pour cette transformation du ص en ẓ tant en arabe qu'en berbère : R. Basset, *Les noms des métaux et des couleurs en berbère*, Paris, 1895, in-8, p. 8-9.

1. Cf. Marçais, *Le dial. de Tlemc.*, p. 15 : « Le ẓ emphatique est inconnu à la plupart des dialectes arabes. Il est vraisemblablement dû à une influence berbère ».

Digitized by Google

En cas de simple voisinage la consonne qui suit ou celle qui précède le *ż* peut devenir plus sonore (1).

t

Le *t* français, le ت arabe, le + touareg. Employé à peu près comme en zouaoua (2). A l'O. Khemîs (et probablement sous l'influence d'un dialecte étranger (Figuig ?) le θ du Kef (ou le *h*), le θ de Mazzer est souvent remplacé par un *t*. Ex. :

K., Mz., maison θäddārθ ; O.K. *täddārt* ;
— il le cacha *ifferih* ; O.K. *ifferit*.

Même au Kef, le *t* correspond au *th* et au *ts*, qui en zouaoua servent à former la 5e forme (3) et à rendre les pronoms régimes directs masc. et fém. sing. de la 3e pers. Ex. :

Z. B.Sn. entrer *ĕffėγ*, V. Z. *theffer'* (R.B.) ;
V. K. *téffėγ* ;
Z. arriver *aoudh* (R.B.), V. *tsaoudh* ;
B.Sn. *áɣâḍ*, V. *táûḍ* ;
Z. il la frappe *iouthits* (R.B.) ;
B.S. *iûθīt*.

Le *ts* du zouaoua devient aux B. Snoûs *tt*. Ex. :

Z. *etser* demander (S.S.), B.Sn. *ĕtter* ;
Z. *etsou* oublier (R.B.), B.Sn. *ĕttu* ;

1. Voir ces accommodations (Phonétique : *l*, *r*).
2. Sur les permutations du *t*, voir R. Basset, *Man. kab.*, p. 6 ; *Ét. dial. berb.*, p. 8 ; De Motylinski, *Le dial. de R'ed.*, p. 5 : *ch* et *t*.
3. Cf. Si Saïd, *Pr. ann. de l. kab.*, p. 178 ; R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 143 ; E. Gourliau, *Gr. mz.*, p. 8.

Digitized by Google

Le *t* peut aussi résulter : 1° du *redoublement* d'un θ, θθ = *tt*. Ex. :

ĕfθel ouvrir, H. VI. *féttel*;

ou de celui d'un ð, ðð = *tt*. Ex. :

ĕmðel, enterrer, H. VI. *méttel* (1) (Kef).

2° De l'*assimilation* d'un ð ou du *r* de la particule *ûr* précédant immédiatement (facult.), ð + *t* = *tt*. Ex. :

le pied et la sandale *ḍâr tétsīlä*, pour *ḍâr ðtisilä*;
ne monte pas *ûttālīš*, pour *ûrṭālīš*;

et peut être d'un *u* primitif dans les verbes qui, à l'état simple, commencent par un *t* redoublé (2). Ex. :

ĕtter demander.

La racine primitive serait *ûθer* qui apparaît au nom d'action *úθūr*, et à la 1re forme *sûθer*.

3° D'un θ sous l'influence d'une articulation contiguë qui le précède ou qui le suit (f.) et qui peut être :

a) Une dentale *d* ou ð, *d* + θ = *dt* ou θ + ð = *td*. Ex. :

une femme vint *tûset támeṭṭūθ* pour, *tûsed θameṭṭuθ*;
il dépiqua ici *iserɣét din*, pour *iserɣeθ ðin*.

b) Une sifflante : *s*, *z*, après *š* (presque général). Ex. :

s + θ = *st*; vache, *θăfunāst* pour *θăfunāsθ*;

1. Un *š* étant redoublé, le premier *š* a une tendance à se changer en *t*. L'*ú* ou l'*ɣ* des formes *úš* donner, et *uɣéθ* frapper, étant redoublé en *šš* (cf. R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 51 : *u* + *u* = *k*), les formes d'habitude sont *ššúš* et *ššâθ* (cf. Bougie : *ekkath*, R. B.), d'où *tšúš* et *tšâθ*.

2. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 39, dans les verbes qui « à l'état simple commencent par une consonne redoublée, provenant de l'assimilation d'un *ou* primitif à la consonne suivante... ».

Digitized by Google

$z + \theta = zt$; petite fille, *θäbzīzt* pour *θäbzīzθ*;
$š + \theta = št$; négresse, *θišmešt* pour *θišmešθ* (nègre *išmež*).

c) Une liquide : *l*. *n*. Ex. :

$l + \theta = lt$ (1); *θämĕllālt* blanche pour *θämĕllālθ*;
$n + t = nt$ (2); *θûššent* femelle du chacal pour *θûššenθ*.

d) Parfois aussi la gutturale γ devenue *ḫ* (facult.) :

K. *θäzĕllūḫt* petite fille (O. K. *θäzĕllūγθ*).

4° Il peut être le résultat de la *contraction* d'un ð et d'un θ (3), $ð + \theta = t$. Ex. :

sucrée *θmîzīt*, pour *θmîzīðθ*;
le chien et la vache *aîði tfûnāst*, pour *aîði ðθäfûnāst*;

de deux θ, $\theta + \theta = t$:

θäddâr tamóqrạnt une grande maison, pour *θäddârθ θamóqrạnt*;

d'un θ et d'un *t*, $\theta + t = t$:

elle frappe *qâtšāθ*, pour *qâθetšāθ*.

5° Il peut provenir d'un θ sous l'influence d'une sifflante *contiguë* ou *voisine* qui le suit ; on entend généralement : *tîsīla* et *tsila* sandale, et non *thisila* comme en zouaoua :

tsúmθa, Z. *thasoumtha* (R.B.);
bâtsen leur père, pour *bâθsen*;
immût slâz, pour *immûθslâz*.

1. Cf. Si Saïd, *Pr. année de l. kab.*, p. VII.
2. Cf. Si Saïd, *Pr. ann. de l. kab.*, p. VII; R. Basset, *Man. kab.*, p. 55.
3. Si Saïd, *Pr. ann. de l. kab.*, p. VII.

Digitized by Google

d

C'est le *d* français, le ⵔ arabe, le ⴷ du touareg.

Plus rarement employé qu'à Bougie (dont le *d* devient ð en passant chez les B. Snoûs), il apparaît moins souvent même qu'en zouaoua ou que chez les B. Menacer ou que dans l'Ouarsenis; il correspond parfois au *t* du Figuig (1) :

B.M., O., B.Sn., entrer, *âděf*, Fg. *átef* (R.B.);
— plat, *dziɣa*, Fg. *tzioua* (R.B.).

Il arrive souvent que, près de l'O. Khemîs, le *d* de Bougie n'est pas adouci en ð comme en zouaoua et dans les dialectes intermédiaires :

Z., B.M., O., K., blé *ird'en* (R.B.);
O.K., F., B., — *îrden*;
Z., B.M., O., K., montagne *ad'rar*;
O.K., F., B., — *ádrār*, etc.

De même qu'en zouaoua, chez les B. Menacer, les B. Halima, on rencontre souvent indifféremment le *d* et le ð dans une même racine (2) :

K., accompagner *dûkel* et *ðúkel*;
— chemin *ábrid* et *ábrið*.

de même que le *d* et le *ḍ* :

auḍ et *aud*, arrive.

Le *d* peut en outre résulter chez les B. Snoûs :

1. Voir pour les autres permutations du *d* (ð, *t*, *z*) R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 16; *Zenat. du Mz.*, p. 1 et p. 2; A. Hanoteau, *Gr. tam.*, p. 12.
2. Cf. R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 18 : on trouve le *d* et le *d'* employés l'un pour l'autre. Voir aussi Mercier, *Ch. de l'Aur.*, p. 2.

Digitized by Google

1° Du *redoublement* d'un ð (1) ou de son renforcement, ð = *d*. Ex. :

ðer tresser, H *dar*;

ðð = *dd*. Ex. :

fûd, pl. *ifadden*.

A côté de *zz* et *žž* on trouve aussi *dz*, *dž*. Ex. :

B.Sn., pieux *izâdžen*, pour *izâžžen*;
— briser *trédza*, pour *trézza*.

2° De l'*assimilation d'un* ð :
a) placé avant un *d*, ð + *d* = *dd*. Ex. :

addukěleð tu accompagneras, pour *aðdukeleð*;

b) placé après un *d*, *d* + ð = *dd*. Ex :

aðiâ͡uddīn il arrivera ici, pour *aðiauððin*.

3° Des dentales *t*, θ, ð *en contiguité* avec les sifflantes *s*, *z*, *ẓ* ou avec un *ž* ou un *g* :
a) d'un *t* placé devant un *z*, θ + *z* = *dz*. Ex. :

K. *dzîzụi*, Z. *thizizoui* (R.B.);
K. *dziụa*; R.M. *thezioua* (R.B.);

ou devant un *ż*, θ + *ż* = *dż*. Ex. :

K. *dżûm* elle a jeûné, pour θżûm;

ou devant un *ž*, θ + *ž* = *dž*. Ex. :

K. *džâmūšt* bracelet, pour θžâmūšt;

b) d'un *t* placé devant un *z* (surtout le *t* de la V° forme), *t* + *z* = *dz*. Ex. :

1. Cf. R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 17.

Digitized by Google

ūr idzénzěneš ils ne vendront pas, pour *ūr itzénzeneš*;
ádzīdāz nom d'un village, pour *átzīdāz*;

ou devant un *ẓ*, $t + ẓ = dẓ$. Ex. :

ūr idẓûmeš il ne jeûnera pas, pour *ùr itẓûmeš*;

ou devant un *g* (facult.), $t + g = dg$. Ex. :

ūr idgôrdeš il ne s'habillera pas, pour *ūr itgôrdeš*;
ūr dgôssiš ne soulève pas, pour *ūr tgôssiš*;

ou devant un *b*, un *ž* (f.), $t + b = db$. Ex. :

dbéṭṭă couper (H), pour *théṭṭă*;

$t + ž = dž$. Ex. :

qâ idžélleb ḫes le voilà qui se précipite sur lui, pour *itžélleb*;
ěžuą crier, H. *džúǧǧ¼a*.

c) D'un ð suivant un *ṭ* (facult.), notamment le ð signifiant *et*, $ṭ + ð = ṭd$. Ex. :

θiâẓēṭ d ûmūš la poule et le chat, pour *ṭiaẓēṭ ð ūmūš*;

ou précédant une sifflante *s*, *z*, *ż*, notamment le ð de la part. *ăð*; $ð + s = ds$. Ex. :

ád sleð tu entendras, pour *ăð sléð*;

$ð + z = dz$. Ex. :

ádzenzeð tu vendras, pour *ăðzénzeð*;

$ð + ẓ = dẓ$. Ex. :

ádẓâḷḷâð tu prieras, pour *ăðẓâḷḷâð*;

ou bien les suivant, $s + ð = sd$ (1). Ex. :

1. Cf. G. Mercier, *Ch. de l'Aurès*, p. 4.

Digitized by Google

ífkaiās drûs il lui donna peu (peu = *ðrûs*);

z + ð = *zd*. Ex. :

ízdukel il fit accompagner, pour *isðukel*;

ẓ + ð = *ẓd*. Ex. :

ûrāren ëlḅáẓ dādi les enfants jouèrent là; pour *elḅáẓ* ðaði;

ou suivant un *n* (1) (f.), *n* + ð = *nd*. Ex. :

ûdfen díddārṭ, pour *ûdfen* ði θeddarθ.

5° De la dentale ð seulement *voisine*

a) d'une autre dentale qui la suit (facult.), ð...*d* = *d*...*d*. Ex. :

dîddārθ dans la chambre, dans = ði;

ð...*t* = *d*...*t*. Ex. :

ad ítter il demandera, pour *äð ítter*;

ð...*ṭ* = *d*...*ṭ*. Ex. :

aiẹtšá ịad íṭṭâs il dormira demain, pour *äð íṭṭâs*;

ou qui la précède (facult.), *t*...ð = *t*...*d*. Ex. :

tâder, V de *âðer*, descendre;

θ...ð = θ...*d*. Ex. :

ikkâθ ädfel la neige tombe, neige = *äðfel*;

b) ou d'une *sifflante* qui la suit (facult.), ð...*z* = *d*...*z* :

ádizẹ̀r il verra, pour *äðizẹ̀r*;

ou qui la précède, *s*...ð = *s*...*d* :

1. Cf. R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 17.

Digitized by Google

sûder I^re^ f., de *aδer* descendre.

6°De la dentale ϑ *voisine* des sifflantes *s*, *z*, ou de la dentale *d* qui la précèdent (facult.), *s*...ϑ = *s*...*d*. Ex. :

sí dūfūϑ depuis le matin, matin = *ϑúfūϑ* ;

z...ϑ = *z*...*d*. Ex. :

ịûsem zíderbātu il fut jaloux de cette fillette, fillette = *ϑárbāϑ* ;

d...ϑ = *d*...*d*. Ex. :

didγẹ̣ḍâṭ dans le chevreau, chevreau = *ϑíγīḍâṭ*.

Le *d* représente parfois un *ḍ* (ض), un ð ou un ϑ (ث) dans les mots empruntés à l'arabe :

la racine ضحك rire,		donne	K. *dḥeš* ;
—	تبع suivre	—	K. *débbâع* ;
—	اذن appeler à la prière,		K. *âden*.

ϑ (ϑ^4^ de Sievers).

Le *th* anglais sourd, le ث arabe. D'un emploi fréquent au Kef où il sert, comme en Zouaoua, à marquer le féminin, à former les diminutifs ; il est aussi le thème du pronom régime direct masc. de la 3^e^ pers. (O.L.).

Dans la tribu même, il se trouve modifié (*t*) (1). Au voisinage d'une dentale emphatique *ḍ*, *ṭ*, le ϑ initial d'un nom est articulé très faiblement sans que, cependant, on puisse le représenter par un *h*, comme cela a lieu dans le dialecte

1. Voir *supra* : le *t*, p. 22-23.

Digitized by Google

des B. Menacer (1), de l'Ouarsenis (2); c'est le cas de mots tels que :

θéṭṭâɣin yeux, θámĕṭṭū̆θ femme.

Ce θ peut parfois disparaître (3) :

ázḕrnḗḍ cou, dim. *aẓḕrnḗṭ*, pour θ*ázḕrnḗṭ*

alors même qu'il devrait être redoublé. Ex. :

une femme θ*tš-mĕṭṭū̆*θ, pour θ*îš*θ θ*méṭṭū̆*θ ;

ce phénomène se produit notamment au voisinage d'une sifflante (4). Ex. :

je fus fatigué par la marche, *âhlèɣ siûra*, pour *s*θ*iura* ;
ils sortirent de la chambre, *éffɣèn sí ddār*θ, pour *si* θ*addar*θ.

Dans la conjugaison, au prétérit, le θ du Zouaoua disparaît (2e p.) :

Z. *therdheledh*, tu as prêté (S.S.) ;
K. *érḍḷḗð*.

Il peut représenter, dans quelques rares cas, le *ts* du zouaoua :

Z. *thârouts* poumon (R.B.), K. θ*ârū̆*θ ;

et dans les mots arabes usités chez les B. Snoûs le ĕ final :

*rrémle*θ le sable, الرملة ;
*séžre*θ arbre, شجرة.

1. Cf. R. Basset, *Le dial. des B. Men.*, p. 30.
2. Cf. R. Basset, *La Zen. de l'Ouars.*, p. 49. Voir aussi G. Mercier, *Ch. de l'Aur.*, p. 2.
3. C'est là une des caractéristiques des dialectes des B. Menacer et de l'Ouarsenis. Cf. R. Basset, *Le dial. des B. Men.*, p. 30; *Zenat. de l'Ouars.*, p. 49; G. Mercier, *Ch. de l'Aur.*, p. 2.
4. Sur les permutations du *t̲* avec le *t*, le *d*, le *ð*, l'*s*, le *h*, le *ṭ*, le *z*, le *ṭ*, voir R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 10 et suiv.; *Zen. du Mzab.*, p. 1.

Digitized by Google

Le θ est parfois emphatique, ce θ correspond alors à un *ṭ* chez les A. Larbi. Ex. :

Kef. *θẹ̈ẹ̈ṭ* œil, O.A. *ṭẹ̈ṭ* ;
— *θẹ̈mẓẹ̈n* orge, — *ṭẹ̈mẓẹ̈n* ;
— *θíššẹ̈θ* pou, — *θíššẹ̈ṭ*

ð (*d'* de Sievers).

Le ð (ذ) arabe, le *th* anglais doux. Chez les Beni Snoûs, il correspond généralement au *d* des dialectes forts (1) :

B.Mzab. *idammen* sang (R.B.), K.Mazz. *iðâmmen* ;
— *adrar* montagne (R.B.), — *áðrār*.

Il représente fréquemment le *ḍ* du zouaoua (2) :

Z. *thefferedh* tu as caché (R.B.), K.Mazz. *θérffrð* ;
— *iidhan* chien (S.S.), — *íðān* ;
— *emdhel* enterrer (R.B.), — *émðel* et *émḍẹ̈l* ;

et plus rarement le θ du même dialecte (3) :

Z. *ithbir* (S.S.), K.Mazz. *áðbīr* ;

θ devant *b* devient parfois ð. Ex. : pluie, on dit *ðbíxa* et *θbíxa*.

Ce ð peu différent au Kef du *ḍ*, devient fréquemment *ḍ* près de l'O. Khemîs (4) :

K. *iγẹ̈ð* chevreau, O.K. *iγẹ̈ḍ* ;
— *érðel* prêter, O.K. *érḍáḷ*.

1. Il en est de même dans la plupart des dialectes intermédiaires.
2. Cf. R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 19; *Zén. du Mz.*, p. 2; pour les autres permutations, voir : *Ét. dial. berb.*, p. 17 et *Man. Kab.*, p. 7.
3. Cf. R. Basset, *Le dial. des B. Men.*, p. 29.
4. Cf. R. Basset, *Zen. de l'Ouars.*, p. 41.

Digitized by Google

Bien que cette consonne entre fréquemment dans la composition des racines berbères usitées au Kef, elle se rencontre presque rarement dans le langage ; elle se prête en effet très facilement à diverses accommodations consonantiques. Elle peut même disparaître en certains cas.

Le ذ des racines arabes devient généralement un ð en passant dans ce dialecte :

rac. ar.	غدر il a trahi,	B.Sn.	*iγðer* ;
—	بعد il est éloigné,	—	*ibăʕāð* ;
—	بارود poudre,	—	*bârṛūð*.

s

Le *s* français, le س arabe, le ⊙ touareg. Se retrouve dans les mêmes racines qu'en Zouaoua. Il remplace cependant quelquefois le θ de ce dernier dialecte et celui de Bougie (1) :

Z.B. *akthoum* viande (R.B.) ;
B.Sn. *ăisúm* — (*s* très sifflant) ;
Z. *thidekth* lentisque (R.B.) ;
B.Sn. *fâḍēs* —

il peut tenir la place d'un *z* précédant une dentale *t* ou θ (2) ou une sifflante *s* (f.), *z* + *t* = *st* :

O.K. *tázdūst* maillet, pour *tázdūzt* ;

z + θ = *st* :

K. θ*áiẹndūst* génisse, pour θ*áiẹndūz*θ ;

z + *s* = *ss* :

1. Voir permutations du *s* (š, *z*) : R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 27.
2. Cf. H. Stumme, *Schil. von Taz.*, p. 11.

Digitized by Google

K. *θáiĕrzīst* hase, pour *θáiĕrzīzθ*;
B.Sn. *izéns sâsnu* il vendait des arbouses, pour *izénz sâsnu*.

On peut trouver dans une même racine à la fois le *s* et le *z* :

$\sqrt{IRS}$ et $\sqrt{IRZ}$, B.Sn. *θáiersa* soc;
— — — *θáierza* labour;

ou le *s* et le *š* (1), on dit :

séššel ou *šéššel*, passer la journée;
ážrīs ou *ážrīš*, glace.

Le *s* assimile le ð de la particule *äð*. Ex. :

B.Sn. *ássīrðeγ*, je laverai;

et le *r* de la particule *ûr*. Ex. :

B.Sn. *ûssinĕγeš* je n'ai pas su.

En passant chez les B. Snoûs le ش de l'arabe devient fréquemment س. Ex. :

séžreθ arbre, de شجرة;
θäsâbīθ ravin, de شعبة, etc.

z

Le *z* français, le ج arabe, le ⵣ touareg. Il correspond au *z* du zouaoua et quelquefois à un *ž* (2) :

Z., B.Sn. *ábzīz* cigale;
Z. *aqjoun* chien (R.B.), B.Sn. *áqzīn*;

1. Cf. E. Gourliau, *Gr. Mz.*, p. 14.
2. Voir le *z* dans les autres dialectes : R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 31.

Digitized by Google

ou à une dentale ð, *ḍ* :

Z. *d'effir* derrière (R.B.), de *edhfer*;
B.Sn. *zzéfr* —

ou à la fois à une dentale et une sifflante :

Haraoua *ar'esdis* côté (R.B.);
B.Sn. *áγĕzzīs* —

(l'*s* s'étant transformé en *z* au contact du *d*, et ce *d* ayant été assimilé).

L'*s* placé devant un *d* ou un ð devient un *z* (facult.), *s* + *d* = *zd* :

B.Sn. *ûzden* ils sont venus, pour *ûsden* (1);
B.Sn. *dûkel* accompagner, Ire f. *zdûkel*, pour *sdûkel*;

s + ð = *zd* :

B.Sn. *ðél* couver, I *zdél*, pour *sðél*;

de même au voisinage d'une sifflante :

ilḍem zis il s'en servit, pour *sis*;
ĕnz être vendu, Ire f. *zénz* vendre.

Le *z* peut assimiler, outre le *d*, le *ṛ* :

álzzāz ou *ázzāz* garou (daphne gnidium), ar. لزّاز;
Z. *agelzim* pioche (R.B.), *áḷezzīm*;

le ð de la particule *að* (qui devient *z* devant *ḍ*), *äð* + *z* = *äzz* (facult.). Ex. :

åzzenzeγ je vendrai, pour *äðzenzeγ*;
ázdâběreð tu décideras;

le *r* de la particule *ûr*, *ûr* + *z* = *ûzz* (facult.). Ex. :

1. R. Basset, *Zen. du Mz.*, p. 16; G. Mercier, *Ch. de l'Aur.*, p. 4.

Digitized by Google

ûzzenzĕneeš ils n'ont pas vendu, pour *ūr-zénzĕneš*;

le θ du féminin, *ûr* + θz = *ûzz* (facult.). Ex. :

ûzznūzāš elle ne vend pas, pour *ûrθzenûzāš*;

le *s*, *z* + *s* = *zz* (facult.). Ex. :

iddéz zúzdūz il pila avec un marteau, pour *súzdūz*.

Il tient aussi la place d'un *ž* ou d'un *j* dans certaines racines arabes. Ex. :

ezzíš de l'arabe الجيش, parti;
zébš plâtre, جبس.

r et *ṛ*.

Le *r* (1) est l'*r* alvéolaire (cf. Sievers, § 300), le ر arabe, le ⵔ touareg. Parfois voisin du *l*, il permute avec lui (2), on dit :

B.Sn. *al* et *ar* jusqu'à, cf. Z. *ar*;
— *ārmi* et *ālmí* jusqu'à ce que, Z. *armi*.

Dans d'autres cas, le *r* s'articule plus fortement, par exemple au voisinage d'une consonne redoublée :

B.Sn. *ūr trúġġụāl* ne cours pas;
— *qa ítrâqq* il brûle;

ou bien quand il suit une consonne adoucie correspondant à une forte dans un autre dialecte. Ex. :

B.Sn. *tri* jeter; Z. *dheger* (R.B.);
— *iûres* il est gelé; — *igres* (R.B.);

1. Le *r* de la négation s'assimile facilement à la consonne qui suit (voir Phonét. : *l*, *s*, *t*, *š*, etc.).
2. Voir l'*r* en berbère : R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 27.

Digitized by Google

si le *r* est redoublé ou bien s'il se trouve au voisinage d'une emphatique, il peut être lui même emphatique *ṛ* :

áṛṛūd vêtement, de *tred* être vêtu ;
ẓáṛ vois ;
ĕṛẓ briser ;

le *ṛ* emphatique (*r* gingival d'Hoffory, cf. Sievers, § 300) se trouve également dans des vocables empruntés à l'arabe, et où il représente un *r*, soit simple soit redoublé (1) :

B.Sn. *θáḫáṛṛōbθ* caroubier ; ar. خرّوبة ;
— *âṛṛōḥ* partons, pour *aδneroḥ* ; ar. راح ;
— *taṛómmᵘ̯ānt* grenadier ; ar. رمّانة) (2).

l

L'*l* français, le ل arabe, le ⵍ touareg. Cette articulation est employée comme en zouaoua. Elle remplace en quelques cas rares le *r* de ce dialecte (3) :

Z. *thifirellesth* hirondelle (R.B.) ;
B.Sn. *θíflĕllest* — cf. B.M. *thafellist* (R.B.) ;
Z. *thazermemoucht* lézard ;
B.S. *θäzĕ́lmūmᵘ̯iθ* (4) —
B.B.S. *θázlāfθ* cuvette, B.B.S. *θäzrāft* ;

devient parfois *n* à Mazzer :

1. Cf. E. Doutté, *Un texte arabe*, p. 54.
2. Cet *r* est aussi emphatique en arabe, Tlemcen : *ḫáṛṛūba, ṛóḥ, ṛómmᵘ̯ān*.
3. Sur les changements du *l* (*r, d, δ, ḍ, j*), cf. R. Basset, *Et. dial. berb.*, p. 23 ; *Man. de l. kab.*, p. 9.
4. De même à Tlemcen on dit *zermūmṭ̣a* et dans le sud oranais *zelmūmṭ̣a*.

Digitized by Google

K., O.K. *âli* monter;
M. *âni* —
B.Izn. *ábĕlbūn* couscous;
B.Sn. *ábĕlbūl* —

l

C'est un *l* articulé avec emphase (1). Cette consonne se rencontre chez les B. Snoûs au voisinage d'une autre emphatique (notamment d'un *ẓ*), ou d'une labiale fortement articulée, quelle que soit la voyelle qui précède (2). Ex. :

ámḷâlẓẹ thuya;
tízẹḷḷâ prière, cf. Taz. *ḍẓâḷḷa* (H.S.);
táẓâḷmāṭ gauche (f.);
ḷûḍ boue;
íḷḷûẓ il a eu faim.

n

L'*n* français, le ن arabe, le ⵏ touareg. Cette articulation permute parfois avec le *m*, le *l*. Ex. :

B.Sn. *γânīm* roseau, B.M. *aralim* roseau (R.B.);
— *áskun* asperge, Z. *iskim* asperge;
— *sénsleθ* chaîne, ar. سلسلة chaîne.

Elle *assimile* souvent le ð notamment à Mazzer :

1. Cf. sur l'*l* emphatique : Doutté, *Un texte arabe*, p. 54; W. Marçais, *Le dial. de Tlemc.*, p. 21; Delphin, *Textes arabes*, p. 10; H. Stumme, *Schil. von Taz.*, p. 8; *Tun. März. und Ged.*, p. xx.
2. Cf. Doutté, *Un texte arabe*, p. 54.

Digitized by Google

K. *θiseδnạn* femmes, M. *θisĕnnạn*;
— *θifeδneθ* orteil, — *θifĕnneθ*;

ou le δ de la particule *aδ* :

B.Sn. *ạnnffeγ* nous sortirons, pour *äδ neffeγ*;

ou le *r* de la négation *ūr* :

B.Sn. *ûnnfγeš* nous ne sommes pas sortis;
— *ûnnāγeš* je n'ai pas dit, pour *ûrennāγeš*.

La racine *n* apparaît quelquefois dans le développement d'une racine *w* :

B. *iououa* il est cuit, I *seou*;
Z. *ebb* être cuit, I *sebb*;
Ouargla *imou* il est cuit, I *sam*;
Zenaga *ienoua*, Ch. *senou* (1);
B.Sn. *éuų* cuire, H *túųųu* ou *tnénna*;
I° f. *säú*, H *súųųa* ou *snénna*;
n. act. *anénna* cuisson, *asúųųi* cuisine.

Par suite d'un dissimilation, *n* remplace quelquefois l'*m* arabe :

θánežδāmt lézard, ar. مجدامة;
B.Sn. *ánesmīr* clou, ar. مسمار;

et l'*l* de l'article dans des cas rares :

ánzâr voisin, ar. الجار.

On trouve parfois cette lettre ajoutée à la fin d'un mot zouaoua. Ex. :

1. Cf. R. Basset, *Et. dial. berb.*, p. 37; et permutation de l'*n* avec l'*m*, p. 38 et 39; cf. aussi *Zenat. du Mz.*, p. 3.

Digitized by Google

Z. *athemou* meule (R.B.), K. *áθmūn* (1);

cet *n* est d'ailleurs très faiblement articulé comme la plupart des *n* finals.

ñ (*ń*[1] de Sievers).

A peu près le *gn* français, se rencontre dans plusieurs dialectes intermédiaires (2). Chez les Beni Snoûs, il est ordinairement placé devant un *i*; c'est ainsi que l'*n* servant à marquer le rapport d'annexion se prononce *ñ* à Aït Larbi devant un *i* (3). Ex. :

A. Larbi. *ḫamsá ñirgāzen* cinq hommes;

cet *i* peut provenir d'un *g* ou d'un *k* adouci :

B.Sn. *âni* monter, *ûñiɣ* je suis monté (A.L.);
K. *ɜeni* sur, A. L. *ɜeñiūɜrār* sur la montagne;
Z. *nek* ou *neg* (R.B.).

Labio-dentales et labiales.

f

L'*f* français, le ف arabe, le ⵉ touareg. Dans certains

1. Le contraire peut avoir lieu :
corbeille plate (طبق)
B.Sn. *θándūθ*, Mzab. *tandount* (E.G.);
l'*n* paraît même parfois emphatique : *dżżrnēḍ* cou, *nánnā* grand'mère.

2. Cf. R. Basset, *Et. dial. berb.*, p. 39; chez les B. Menacer, les Haraoua, les B. Halima où il remplace *nk*, *ng*.

3. Mes informateurs pour les dialectes des Beni Iznacen et des Beni Bou Zeggou prononçaient cet *n* de la même façon; cf. E. Doutté, *Un texte ar.*, p. 36.

Digitized by Google

mots, par exemple : *ifádden* genoux, l'*f* est très faiblement articulé. Cette consonne correspond parfois au ⵜ (1) du zouaoua :

Z. *thidekth* lentisque (R.B.);
B.Sn., B.Izn. *fâḍēs* (2);

Le ⵜ et le *f* sont même employés l'un pour l'autre dans quelques mots :

B.Sn. *a͡iⵜīl* variété de scille ;
— *a͡ifīl* —

L'*f* peut aussi représenter un *u* :

K., O.K. *zâf* cheveu (cf. B. Halima *zaf*);
Mazzer : *ázau͡*.

Dans des mots tels que ⵜ*afḍist* marteau, *ifäġġ4en* plat, le *f* est prononcé avec une certaine emphase.

b, *b̲*.

Le *b* français, le ب arabe, le ⵒ touareg, plus rarement employé qu'en zouaoua (3) ; il ne résulte jamais, comme dans ce dernier dialecte, de la contraction de deux *u* (4) :

Tantôt très labial (5). Ex. :

bâbūš haïk, *qâbu* pioche ;

1. Cf. sur la perm. du ⵜ et du *f* : E. Doutté, *Un texte arabe*, pp. 29, 52 : « on sait qu'en russe le caractère grec ⵜ (*th*) représente le *f* » ; H. Stumme, *Tun. Märch und Ged.*, p. 3; Delphin, *Recueil de textes*, p. 199 dernière ligne; Landberg, *Hadramaout*; le phénomène se présente fréquemment à 'Ammi Mousa.
2. Cf. Basset, *Et. dial. berb.* (*f* = *b* = *ou*), p. 6.
3. Cf. Phonét. le *u*.
4. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 6; E. Gourliau, *Gr. Mz.*, p. 12.
5. Cf. R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 3; H. Stumme, *Houwara*, p. 11 *in fine*.

Digitized by Google

d'autres fois, mais rarement, à peine articulé, entre *b* et *v* :

ibáɣen fèves (*ivauen* de qq. tribus zouaouas)(1);
ibúnzer il saigna du nez;

on dit aussi *iwúnzer*, cf. zouaoua *fúnzer*.

Le *b* remplace le *p* du français ou le *v* :

lblận plan, carte;
lbâlet pelle;
lbîlāj village;

c'est quelquefois une articulation voisine de *p* :

lḥébs prison (*lḥèps*).

ɣ (*ú*).

C'est le *w* anglais, le ɔ arabe, le ⁚ touareg. Cette articulation correspond au *b* du zouaoua, au *g* des Illoulen (au *ġ* des B. Iznacen, des Zekkara)(2). Dans la tribu même le ɣ de Mazzer peut devenir *ġ* au Kef(3) :

K., O.K. θáɣɣũ̯rθ porte;
Z. *thabbourth* (R.B.);
Illoulen *taggourth* (R.B.);
B.Izn. θáġġũ̯rθ;
Z. *ebb* être cuit (R.B.), *sebb* faire cuire (R.B.);
B.Sn. *éuɣɣ* être cuit, *sûɣɣ* —

1. Parfois même emphatique : θáṣ̣ḇûḍ outre, *bûd* fond.
2. Et dans d'autres dialectes à l'*f*, au *k*, au *ṣ*, au *ṭ*. Cf. R. Basset, *Études*, p. 6; *Man. kab.*, p. 6; *Zenat. du Mzab.*, p. 2; A. Hanoteau, *Gramm. tam.*, p. 12.
3. Cf. le *ġ*, *supra* p. 6-7.

Digitized by Google

On rencontre aussi le *ɥ* dans des racines arabes, c'est le وّ :

B.Sn. *iǧúɥɥeð* il conduisit, ar. قوّد ;
— *iṛúɥɥäḥ* il partit, ar. روّح ;
— *isúɥɥèq* il alla au marché, ar. سوّق.

Au lieu de *ɥ* un *û* correspond parfois au *g* des dialectes forts (1) :

Z. *igres* il est gelé (R.B.), K. *iûres*.

m

Un *m* très labial (2); le م arabe, le ⊏ touareg. Remplace l'*l* de quelques racines empruntées à l'arabe. Ex. :

B.Sn., avoine *ḥọṛṭām* et *ḥọṛṭạn* (ar. خرطال);

ou un *n* zouaoua :

B.Sn. θâ*mem*θ miel, Z. *thamenth*.

Il permute facilement avec le *b* (3) :

ɣọṛâm *ellīl* chat-huant, ar. غراب الليل ;
B.Sn. *mátta* que, quoi; Mz. *batta* (E.G);

donnant parfois lieu à des métathèses :

Kef *mûlāb* lézard, O.K. *bûlām*;

peut provenir de l'*n* du génitif placé devant un *bɥ* (4) :

1. Cf. *infra* l'*ù*.
2. Parfois même emphatique. Ex. : *iš̌meẓ̌* nègre (la voyelle *e* est interm. entre *ŏ* et *u* franc.); *izmèr* agneau, *áqèmmům* bouche, *ámèlẓẹ* thuya.
3. Cf. R. Basset. *Et. dial. berb.*, p. 7 et *Zenat. du Mz.*, p. 3.
4. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 62; et G. Mercier, *Le Ch. de l'Aur.*, p. 10; W. Marçais *le dial. de Tlemc.*, p. 22. — Permutation fréquente en arabe d'Égypte et en arabe marocain (*laqâm* لغب).

Digitized by Google

fûs embu̯âs la main de son père;

ou devant un *m* :

fûs ĕmmûsa la main de Mousa;
memmīs ĕmmémmi mon petit-fils;

on dit : *alămδil* pour *elmendil*, ar. المنديل mouchoir.

ŭ̯

Le *u̯* furtif (*ŭ̯*) (1) s'emploie après diverses consonnes (les labiales et les gutturales), ordinairement redoublées; après un *ġ* :

B.Sn. *azúġġŭ̯āγ* rouge;
— *trúġġŭ̯al* courir (II);
B.Iz. *rúqqŭ̯il* —

après un *m* :

täzĕlmúmmŭ̯ĭθ lézard;

après un *f* :

úffŭ̯āl férule;

après un *k* :

ukkŭ̯ân si, *súkkŭ̯en* se fâcher;

après un *b* :

bŭ̯a père;
dzûbŭ̯aĭθ ordures;
ġĕbŭ̯ila tout à l'heure;
qĕbbŭ̯āla parfaitement.

1. Sur le *u* furtif, cf. W. Marçais, *Le dial. de Tlemc.*, p. 23; E. Doutté, *Un texte arabe*, p. 2; H. Stumme, *Schil. von Taz.*, p. 10.

Digitized by Google

Métathèses.

Elles sont peu fréquentes, on peut noter :

B.Sn. *ennînâḍ* autre, Z. *ennidhen* (R.B.);
— *älinti* gardien, Ouars. *anilti* (R.B.);
— *sûfes* cracher, B.Ouars. *sousef* (R.B.);
— *θäšnifθ* pain, B.Hal. *thaifnith* (R.B.);
— *árnän* aire, Z. *annar* (R.B.);
— *áfγūl* distrait, ar. rac. غفل;
— *bûlām* lézard, ar. *mûlāb*.

Addition de consonnes.

De même qu'en Zouaoua (1) et dans d'autres dialectes, des consonnes, des syllabes s'ajoutent à une racine qui se développe : le *ḫ*, le *i̯*, le θ, le *n*, le ع, le *m*, le *l*, le *h*, le *b*, le *ɣ* (2).

Des consonnes tombées en Zouaoua peuvent exister aux B.Snoûs. Ex. :

B.Sn. *tâḍūft* ou *ḍûft* ou *dûft*, laine; Z. *thad'out*.

Chute des consonnes.

Des consonnes peuvent disparaître, rarement sans laisser de traces.

Quand une consonne tombe, celle qui la suit peut être renforcée (3). Ex. :

1. Cf. R. Basset, *Ét. de dial. berb.*, lexicologie pp. 59-77.
2. Voir dans la phonétique chacune de ces consonnes et le lexique.
3. Cf. R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 73.

Digitized by Google

B.Sn. *fâḍẹ̈s* lentisque, Z. *thid'ekth*;

ou bien la voyelle qui précède s'allonge (1).

Voyelles (2).

Les voyelles qui entrent dans la composition des mots zouaoua sont généralement conservées en passant dans le dialecte des Beni Snoûs. Cependant, elles peuvent être modifiées. Ex. :

Z. *ar'ousmar* mâchoire, B.Sn. *áɣẹ̈smîr*.

Il se produit ainsi de véritables permutations de voyelles ou bien des métathèses. Des voyelles parfois disparaissent, l'aphérèse est particulièrement fréquente; ou bien d'autres viennent s'ajouter à diverses racines.

I. — Métathèses.

La transposition de voyelles est un fait assez rare. On peut noter cependant :

B.Sn. *áselm* poisson, Z. *aslem* (R.B.);
— *θûreθ* poumon, Z. *tharouts* (R.B.).

II. — Permutations.

Voyelles longues.

Une voyelle longue peut représenter une voyelle longue d'un autre dialecte ou d'une langue étrangère.

1. Voir Phonétique : *Voyelles longues.*
2. Cf. R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 1; A. Hanoteau, *Gr. tam.*, p. 13 et 14.

Digitized by Google

A une voyelle brève du Zouaoua peut correspondre une longue chez les B. Snoûs. Elle se rencontre :

1° Lorsqu'une consonne voisine ou contiguë cesse d'être redoublée (1), soit dans des noms. Ex. :

Z. *ir'r'ed'* (S.S.) cendre, B.Sn. *iɣeð*;
— *ir'r'es* (S.S.) os, — *iɣes*;
— *thad'ella* (S.S.) javelle, — *tâðla*;
— *akkal* (S.S.) terre, — *šâl*;
Mz. *zaff* (E.G.) cheveu, — *zâf*;

soit dans des verbes :

Z. *inna ias* il lui dit;
B.Sn. *ɣinās* — (mis pour *ɣinnās*, *innäiās*);
Z. *anneṭṭes* nous dormirons;
B.Sn. *ânṭeṣ* —
Je les ai salués *sellmâḫsen*, pour *sellmeɣḫsen*.

La voyelle allongée peut parfois changer de son :

Z. *iffer* aile, B.Sn. *âfer*.

2° Lorsque dans le mot disparaît une voyelle (ou une consonne) :

Z. *isisnou* arbouse, B.Sn. *sâsnu*;
— *ifilkou* faucon, — *fâlku*;
— *agarfiou* corbeau, — *žârfẹ*;
— *adhadh* doigt, — *ḍâḍ*;
— *aouren* farine, — *âren*;

ou lorsque plusieurs voyelles tombent. Ex. :

Z. *agoulim* peau, O.K. *ilem*;
Haraoua *thagijourth* tronc (R.B.), B.Sn. *θiɣẹrθ*;
Z. *tharikth* selle (R.B.), — *θrîθ*.

1. Ce phénomène s'observe fréquemment dans les dialectes arabes.

Digitized by Google

On trouve un *î* presque long à la fin de quelques mots :

B.Sn. *âṛī* alfa ; *iẓ̣ē* fiel.

(Voir *infra î*, p. 52).

a, ä, ā.

L'*ä*, ou l'*a*, ou l'*ā* remplace souvent l'*i* du zouaoua ; soit un *i* initial (1). Ex. :

B.Sn. *älīli*, Z. *ilili* (R.B.) laurier rose ;
— *áɣīl*, — *ir'il* — bras ;
— *âfer*, — *ifer* — aile ;
— *âɣẹ*, — *ir'i* — lait ;
— *äsli*, — *isli* — fiancé ;
— *aðmim*, — *iðmim* (R.B.) aubépine ;

soit *i* à l'intérieur d'un mot :

B.Sn. *sâsnu*, Z. *isisnou* (R.B.) arbouse ;
— *fâlku*, — *ifilkou* (S.S.) faucon ;
— *θmälla*, — *thimilla* (R.B.) tourterelle ;

soit à la fin d'un mot :

B.Sn. *áženna*, Z. *igenni* (R.B.) ciel ;
— *ámṭṭa*, — *imetti* (R.B.) larme ;

soit après un θ marquant le féminin :

B.Sn. *θäzīri* ; Z. *thiziri* clair de lune ;
— *θáfɣā* ; — *thifer'ouets* artichaut ;
— *θássirθ* ; — *thissirth* moulin ;

et dans les noms d'action de la forme zouaoua *θimeXiūθ*. Ex. :

1. Cf. E. Gourliau, *Gr. Mz.*, p. 12.

Digitized by Google

B.Sn. θámenγi͡uθ, Z. *thimenr'iouth* bataille ;
— θámesγiuθ, — *thimesr'iouth* achat.

Il remplace parfois l'*u* du Zouaoua :

B.Sn. *ázzu* et *ázĕzzu*, Z. *ouzzou* (R.B.) genêt ;

l'*a* pur est rare chez les B. Snoûs, on le trouve cependant dans des mots où il remplace une consonne disparue. Ex. :

B.Sn. *izɣa*, Z. *izger* il traverse ;

ou bien à la fin d'autres mots dont une ou plusieurs voyelles ont disparu :

B.Sn. : *álĕfsa* et *álĕfsiu* serpent ;
— *ázīza* et *ázīzau* bleu.

i, *ẹ*, *î*, *ĭ*.

L'*i* ou l'*ẹ* remplacent souvent chez les B. Snoûs le son *e* du Zouaoua, surtout après un *ị* provenant d'une consonne *g*, *j*, *k* adoucie en passant dans notre dialecte. Ex. :

Z. *thagersa*, B.Sn. θáị̣ẹrsa soc ;
— *agelzim*, — *áị̣ẹzzīm*, pioche ;
— *azekka*, — *áị̣ẹtša* demain (1).

L'*î* ou *ệ* remplacent une consonne adoucie (2).

L'*i* furtif *ĭ* se trouve dans certains mots où il paraît tenir la place d'un *š* zouaoua. Ex. :

B.Sn. θăzelmúmmɣĭθ lézard ;
Z. *tazermemoucht*.

1. Cf. *supra* Phonét. : *g*, *ž*, *k*.
2. Cf. *supra* Phonét. : le *ị*.

Digitized by Google

Dans quelques impératifs l'*i* ou l'*ī* correspondent à un *u* zouaoua. Ex. :

Z. *ergou* (R.B.), O.K. *ĕržīθ* rêver;
— *árou* (R.B.), B.Sn. *âri* écrire;
— *ernou* (R.B.), — *érni* ajouter (1);

on trouve parfois un *î* devant le *â* légèrement guttural qui tient lieu de ع dans des mots empruntés à l'arabe :

qŭrnīṯā ou *qŭrnīعā* artichaut, ar. خرنوب;
ḍâlīä pastèque, ar. دلاّعة.

u, *ŭ*, *ọ*.

L'*a* ou l'*i* du Zouaoua et l'*u* ou l'*ọ* des B. Snoûs permutent fréquemment (2). Ce changement s'observe :

a) dans des noms :

B.Sn. *lŭm*,	Z. *alim*	(R.B.)	paille;
— *ămdūkūl*,	— *ameddakul*	—	ami;
— *ûrθu*,	— *ourthi*	—	jardin;
— *mûš*,	— *amchich*	—	chat;
— *sγârsōf*,	— *asr'arsif*	—	aune;

b) dans certains verbes à la 3e p. du sing. du prétérit (3) :

B.Sn. *inγŭ* il a tué,	Z. *inrá* (R.B.)	
— *itšú* il a mangé,	— *itcha*	—
— *iušú* il a donné,	— *ifka*	—
— *islú* il a entendu,	— *isla*	— (4);

1. Cf. Gourliau, *Gram. Mz.*, p. 11. Sur l'*i* final de l'impératif, voir *infra*, verbes de forme *XXi*.

2. Cf. Calassanti Motylinski, *Le Dj. Nef.*, p. 4 : « Cette préférence pour les sons sourds donne au dialecte des Nefousa une allure toute spéciale ».

3. La facilité avec laquelle les verbes changent de voyelles est remarquable dans ce dialecte. Les voyelles du prétérit sont souvent différentes au Kef et à Mazzer.

4. Chez les Zekkara on trouve la voyelle *i*. Ex. : *ínγi*, *ítši*, *iúši*, *ísli*.

Digitized by Google

c) dans des particules :

O.K. *um* comme, Z. *am*.

Réciproquement l'*i* ou l'*ẹ* des B. Snoûs peut correspondre à un *u* en Zouaoua, plus rarement cependant :

B.Sn. *θîγmest* dent, Z. *tour'mesth* (R.B.);
— *áqzẹ̄n* chien, — *aqjoun* (R.B.).

e, *ė*, *ȧ*.

La voyelle *e* ou *ȧ* remplace parfois un *u* zouaoua :

B.Sn. *älγȧm*, Z. *alr'oum* chameau;
— *γėrsen*, — *r'oursen* ils ont;

on trouve au contraire :

tšûmāθ bougie, ar. شمعة (1).

III. — Chute de voyelles.

Certaines voyelles disparaissent soit au commencement d'un mot, soit après le θ initial des noms féminins, soit à l'intérieur, soit à la fin des racines.

Exemples d'aphérèse. — Dans les substantifs masculins la voyelle initiale tombe fréquemment; le mot commence alors par une consonne et les voyelles qui suivent peuvent être modifiées (voir *Voyelles longues*), en outre la consonne qui suit peut cesser d'être redoublée (2).

1. On dit de même à Nédromah : *hem* هُم, *kell* كُل, *kem* كُم, *tēbi̯a* لوبية.

2. Cf. *infra*, noms de la forme (*a*) X.

Digitized by Google

Le phénomène me paraît se produire ici plus fréquemment que dans les dialectes de Bougie, des B. Menacer, des B. Iznacen, moins souvent qu'à Figuig.

Cette voyelle peut aussi disparaître après le θ initial du féminin ou le *d*. Ex. :

Voyelles *ă* ou *e* :

B.Sn.	*dzîɣa* plat en bois,	B.M. *thezioua*	(R.B.);
—	*tsúmθa* oreiller,	Z. *thasoumtha*	—
—	*θ'mart* barbe,	— *thamarth*	—
—	*t'sa* foie,	— *thasa*	—
—	*θ'fūt* lumière,	— *thafoukth*	—

Voyelle *i* :

B.Sn.	*θmăllă* tourterelle,	Z. *thimilla*	(R.B.);
—	*θγîrdămt* scorpion,	— *thir'erdemth*	—
—	*dzîzɣa* abeilles,	— *thizizoua*	— (1)

Exemples de syncope. — Elle se produit soit au milieu d'un mot :

Z. *ikhef* tête ou *ir'ef*;
B.Sn. *iḫf* — ou *iγf*;
Z. *inisi* hérisson, B.Sn. *iẹ̈nsi*;

soit dans un groupe de mots où la voyelle s'évanouit par euphonie ou en raison du principe de moindre action. Ex. :

Z. *thenna ias* elle lui a dit;
B.Sn. *θînnās* ou *θînās* mis pour *θînnäiās*.

Exemples d'apocope. — Des voyelles qui existent en Zouaoua ou dans d'autres dialectes font défaut à la fin des mots correspondants chez les B. Snoûs, ce sont *u*, *iu*, *i*. Ex. :

1. Cet *i* réapparaît au pluriel, cf. *infra*.

Digitized by Google

Z. *amzouarou* premier (R.B.), B.Sn. *ámzuūr*;
— *azizaou* bleu — — *ázīza*;
— *agarfiou* corbeau — — *žârfę*;
Dj. Nef. *afriou* aile (C.M.), — *âfer*;
— *achchaou* corne — — *iśś*;
Mzab. *ainiou* datte (E.G.), — *θini*;
Ouars. *aberriou* sauterelle (R.B.), — *áběrru*;

Une voyelle peut disparaître à la fin d'un mot par euphonie :

B.Sn. *itših* pour *itšu ih* il l'a mangé (1).

IV. — Addition de voyelles.

Les exemples de prosthèse sont rares. Les substantifs arabes passant dans le dialecte des B.Snoûs prennent généralement une forme berbère, en préfixant *a* pour la forme masculine (en préfixant et en suffixant θ pour la forme féminine). Ex. :

áḥâddām domestique, ar. خدّام;
θ*ḥânūt* boutique, ar. حانوت.

Des voyelles apparaissent à la fin de certains mots et ne sont pas représentées en zouaoua :

B.Sn. et B.Izn. *ălĕfsiu* serpent, Z. *thalefsa* vipère;
B.Sn. *ášniu* jumeau, — *iken*;
— *ánĕžžiu* (ou *ánūži*) hôte, — *inebgi*;
— *ábliu* paupière.

La rencontre de deux articulations nécessite parfois l'addition d'une voyelle épenthétique; une contraction,

1. Cf. E. Gourliau, *Gr. Mz.*, p. 13.

Digitized by Google

une modification des consonnes peuvent être ainsi évitées; ordinairement c'est un *e* qui est ajouté; il peut être modifié au contact ou au voisinage des emphatiques. Ex. :

B.Sn. *θiγẹ̊ḍạ̊ṭ* chevrette, au lieu de *θiγẹṭ*.

Voyelles Euphoniques

Dans le dialecte des B. Snoûs, on évite la rencontre de deux *a*, de deux *u*, d'un *a* et d'un *u*, d'un *u* et d'un *a* en intercalant un *i* entre les deux sons.

a) Entre deux *a*; ou entre *a* et *ä* :

B.Sn. *itrọ̄ḥáiäsli* le fiancé part, pour *itrọḥa äsli*;
— *määtta iá itš* ce qu'il mangera, pour *mättä a itš*.

b) Entre deux *u* :

B.Sn. *itšúiúššën* il mangea le chacal, pour *itšú ušsen*;
— *anéžžiuiu* cet hôte, pour *anežžiuu*.

c) Entre *a* et *u* :

B.Sn. *itrọ́ḥa i ušsén γer ɥúrbaiūδi*, le chacal se dirigea vers cet enfant (on dit cependant *a ûθeγ* je frapperai).

d) Entre *u* et *a* (*f*) :

B.Sn. *iûθu i ärgâziu* il frappa cet homme, pour *iûθu ärgâziu*.

Dans le cas de rencontre d'un *u* et d'un *i*, la première de ces voyelles peut disparaître, alors la deuxième s'allonge. Ex. :

B.Sn. *itšîh* (pour *itšu ih*) il l'a mangé.

Digitized by Google

De même pour *u* et *a*, *a* et *u* :

itšâs ägrúmennes il lui mangea son pain, (pour *itšu äs*);

et parfois pour *i* et *a* :

miz âtšeγ ce que je mangerai, pour *miziâtšeγ*.

Plusieurs *i* peuvent se succéder :

éršeliịi íllis marie-moi à sa fille ;
érniịi imendi ajoute-moi de l'orge.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

MORPHOLOGIE

CHAPITRE I

Pronoms

A. — Pronoms personnels.

I. — *Première personne.*

§ 1. Pronoms isolés. — Le pronom isolé de la 1re personne du singulier se compose (1) : d'un support *n*, d'un thème *tš* :

B.Sn. *nétš*;
cf. B.M., Ouars., Har., Ks. *netch* (R.B.);
Zekk. *nétš*;
B.Izn. *nétš*.

A cette forme s'ajoutent des particules démonstratives :

a) *īten*, Kef *nétšītĕn*;
b) *īnten*, A.Larbi, A.Achir, A.Ziddaz *nétšīnten*;
c) *īnṭin*, Mazzer *nétšīnṭin*;
cf. B.M. *netchinti* (R.B.);
Zekkara *nétšinti*, *nétšīnten*.

Le pronom pluriel comprend (2) : un support *n*; un thème *tš* ou *š*, la marque du pluriel *n*, la particule démonstrative *in* :

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 79.
2. Cf. R. Basset, *Études*, p. 82.

Digitized by Google

Kef., A.L., A.A., A.Z. *nétšnịn* ;
Mazz. *néšnịn* ;
Cf. Ouars, B.M. *netchnin* (R.B.) ;
Ks. *nechnin* (R.B.) ;
Zekk. *néšnịn*.

En ajoutant *t* on obtient le fém. plur. :

B.Sn. *nétšnịnt* ;
O.L. *nétšnịntịn*.

§ 2. Pronoms affixes. — *a*) *Suffixes d'un nom.* Le thème γ est tombé et la forme complète *inuγ* (1) se réduit à *ĭnu*. Cette forme est employée après les substantifs et signifie : *de moi* ; elle sert à rendre les adjectifs possessifs *mon, ma, mes* (2). Ex. :

B.Sn. *ḍ̂ârĭnu* mon pied (*ḍâr* pied) ;
fûsĭnu ma main (*fûs* main) ;
θiẖsíɥịnĭnu mes brebis (*θiẖsíɥịn* brebis) ;
cf. Rif, B.Izn., B. Hal., B.M. *inou* (R.B.) ;
Zekk., *fûsĭnu* ma main.

Elle s'emploie aussi seule et signifie alors : le mien, la mienne, les miens, les miennes. Ex. :

aiðiuði ĭnu ce chien est le mien ;
θaimarθiu ĭnu cette jument est la mienne ;
išrareniu ĭnu ces moutons sont les miens.

Remarque. — La forme *iu* du zouaoua n'est pas employée ici, mais on trouve la forme abrégée *i* (3) (rare). Ex. :

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 78. — *Ksours et Figuig*, p. 18.
2. Cf. *infra* : Adjectifs et Pronoms possessifs.
3. Cf. R. Basset, *Études*, p. 78, *i* à Ghadamès.

Digitized by Google

azellifi ma tête.

On dit aussi :

illi ma fille (1) ; *memmi* mon fils.

Au pluriel, le thème ɣ se présente sous la forme *ennâɣ* (2) qui signifie : notre, nos, le nôtre, la nôtre, les nôtres :

B.Sn. *áḫḫāmĕnnâɣ* notre maison;
ifássennâɣ nos mains;
θiɣálliniu ĕnnáɣ ces montures sont les nôtres.

on trouve aussi *nâɣ* (*θnâɣ*) :

úmaθnâɣ notre frère (3);
cf. Zekk., B.Izn., B.B.Zeggou *ifássennâɣ* nos mains.

b) *Suffixes d'une préposition.* — Après les prépositions autres que *n*, on trouve le pronom sous deux formes *i* et *iḭa*. Ex. :

i — sur moi *ḫi* ou *ḫẹ*;
chez moi *ɣri* ou *ɣrẹ*;
avec moi *aki*;
ia — dans moi *ðiḭa* ou *ðẹ̈ḭa*;
de moi *ẑiḭa* ou *ẑẹ̈ḭa*;
Zekk. sur moi *ḫfi*;
de moi *ziḭa*.

Précédé de la préposition *i*, ce pronom rend le datif; on a la forme *iḭi* quand le pronom est placé après le verbe :

auðiḭi apporte-moi (à moi).

1. Cf. H. Stumme, *Hand.*, p. 22, § 37.
2. Cf. sur cette forme R. Basset, *Études*, pp. 80-81.
3. Cf. *infra* : Adjectifs possessifs.

Digitized by Google

Si le pronom précède le verbe, on a la forme *ia* ou *a*.

aẓia ịaɣeð ou *aða iaɣeð*, il m'apportera (à moi).

c) *Affixes d'un verbe.* — Ce sont les mêmes que les pronoms régimes indirects : *ịi* après le verbe, *ịia* ou *a* avant le verbe. Ex. :

żẽriịi regarde-moi ;
ūdiịá iûθūš il ne m'a pas frappé.

L'*u* final de certains verbes disparaît devant le pronom *ịi* :

ịûθiịi il m'a frappé, (*ịuθu* il a frappé) ;
ízriịi il m'a vu, (*izru* il a vu).

L'*i* final d'un verbe se contracte avec l'*i* initial du pronom :

ísīịi soulève-moi (*ísi* soulève).

II. — *Deuxième personne.*

§ 1. Pronoms isolés. — Le pronom isolé se compose ici au masc. sing. d'un thème pronominal *k* joint à un support *š*. Ainsi que l'a établi M. R. Basset (1), les dialectes qui ont les affixes en *tš* ou en *š* affaiblissent, au pronom isolé, la particule de support et maintiennent intact l'affixe pronominal *k*. Chez les B. Snoûs, l'affixe est adouci en *h* et l'on a, par suite, au pronom isolé *š* comme support et *k* comme thème (2) :

B.Sn. *šékk* toi ;
cf. *chek*. B.Hal., Ouars. Har., B.M. (R.B.) ;
Zekk. *šékk* toi.

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 86.
2. Cf. R. Basset, *Études*, p. 87.

Digitized by Google

Cette forme subit un allongement par l'addition de particules démonstratives :

a) *ītĕn* : *ś·kkītĕn* ou *śkitĕn* (Kef), toi;
b) *ītṇ* : *ś·kkītṇ* (O.L.) —
c) *ṇtīṇ* : *ś·kkṇtīṇ* (O.L.) —
d) *ntĕn* : *ś·kkintĕn* (Mazz.) —
Zekk. *ś·kkṇti* —

Le féminin sing. se compose du même support *ś* et de l'affixe *m* :

B.Sn. *śémm* toi (fém.).

Ce pronom est allongé par diverses particules démonstratives :

īten : *śémmītĕn* et *śmîtĕn* (Kef), toi (f.);
ītṇ : *śémmītṇ* (O.L.); —
ṇtṇ : *śémmṇtṇ* (O.L.); —
ṇtĕn : *śémmṇtĕn* (Mazz.); —
cf. Ksours *chemmint* (R.B.); —
Zekk. *śémm*, *śémmṇti*. —

Au masculin pluriel (1), le support est *k* ou *ś* ou χ. — Le thème *u* ou *k* des autres dialectes a disparu; le pluriel est marqué par un *n* (*ĕn*). Enfin, la forme a été allongée par les particules *īɥen* ou *iɥem* :

Kef. A.L. *kénnīɥen* vous;
A.L. *śénnīɥen* —
Mazz. *χénnīɥen* —
cf. B.M. *χennīɥen* (R.B.) vous;
Har. *śénnīm* (R.B.) —
Zekk. *śénniu* —

1. Cf. Basset, *Études*, p. 88.

Digitized by Google

Pour obtenir le féminin pluriel on ajoute θ ou *t* au masc. pl.

Kef, A.L. *kénnīɥent* vous (f.);
A.L., A.Z., B.B.S. *šénnīuemθ* —
Mazz. *χénnīɥent* —
cf. Zouaoua *kounemthi* — (R.B.);
B.Hal. *kounimt* (R.B.) vous (f.);
Kef *kénniɥenti* vous (f.);
A.L. *kénniɥenten* —
Zekk. *šénnīmti* —

Chez les A. Larbi on emploie les formes *šénniɥentem*, *šémmɪntɥem*, en s'adressant à deux femmes; et les formes: *šénniɥenten*, *šémmīntɥen*, en s'adressant à plus de deux.

§ 2. Pronoms affixes (**Singulier**). — Le thème est *h* ou *k*.
a) *Suffixes d'un nom.* Le pronom est *h* :

umäh ton frère;
illih ta fille;

il donne *m* au féminin :

ultmam ta sœur (f.);
illim ta fille (f.).

On trouve généralement après les noms, les formes *ennäh* et *ennem* :

fûsĕnnäh ta main (m.);
azéllīfĕnnem ta tête (f).

Aux A. Larbi, à Mazzer, au lieu de *h* et *enneh*, on trouve *š*, *enneš*; *χ*, *enneχ* :

A. L. *nánnaš* ta grand-mère;
Mazz. *nánnaχ* —

Digitized by Google

A. L. *afûnāsĕnneš* ton bœuf;
Mazz. *afûnāsĕnneχ* —

b) *Suffixes d'une préposition.* Le thème est également *h* au masculin, *m* au féminin :

ḫăh (m.) sur toi, *ḫém* (fém.);
ðih (m.) dans toi, *ðim* (fém.);
A.L. *γréš* chez toi;
Mazz. *γréχ* —

Au datif, on a les pronoms *ih* et *im* (avant le verbe) :

aðih ɣauð il t'apportera (à toi);
ūðth ɣiɣīðeš il ne t'a pas apporté;
aðim ɣīna il te dira (à toi f.).

et *äh* et *äm* (après le verbe) :

iûðäh aγṛûm il t'a apporté du pain;
θiûðäm elle lui a apporté (à elle).

c) *Affixes d'un verbe.* Le pronom est *šékk* ou *īšekk* quand il est placé après le verbe. On emploie *šékk* après les verbes aux personnes (*a*). Ex. :

1re p. sing. *ṭféγšekk* je t'ai saisi;
2e p. sing. *ûθīnšekk* ils t'ont frappé.

On emploie *īšek* après les verbes aux personnes (*b*) :

3e p. s. *iṭṭfīšek* il t'a saisi;
1re p. pl. *nédfĕrīšek* nous t'avons suivi.

Aux mêmes personnes, on emploie selon le cas pour le fém. *šém* et *īšem* :

2e p. pl. *ḍĕfrenšem* ils t'ont suivie;
3e p. s. *iṭṭfīšem* il t'a saisie.

Digitized by Google

(**Pluriel**) *a*) *Affixes d'un nom, d'une préposition.* Le thème *k* a disparu, la forme *ɣen* est seule employée. Ex. :

umaθɣen (θ euph.) votre frère;
illiθɣen votre fille.

(On trouve aussi après les noms la forme *ĕnɣen* : *ḍâḍĕnɣen* votre doigt) :

ĕẖɣen sur vous;
ƨĭɣen dans vous;
ɣérɣen chez vous.

On obtient le féminin en ajoutant un *t* :

issiθɣent vos filles (à vous f.);
ɣérɣent chez vous;
ĕnɣent de vous.

Au datif, le pronom est *aɣen*, *aɣent* quand il est placé après le verbe :

i̯ĭnaɣen il vous a dit (à vous m.);
isɬɣelaɣent il vous a parlé (à vous f.);

il devient *iɣen*, f. *iɣent* s'il est placé avant le verbe :

aðiɣén i̯ina il vous dira;
uðiɣén issăuāleš il ne vous parlera pas;
aðiɣént iâud il vous apportera (à vous f.);
uðiuént inâɣeš je ne vous ai pas dit (à vous f.).

b) *Affixes d'un verbe.* Le thème *k* reparaît, le pronom est, soit *kún*, soit *ikĕnniɣen*, soit *kénniɣen*.

Kénniɣen est le pluriel de *šek* et comme lui s'emploie après le verbe aux personnes (*a*). Ex. :

ʈfénkénniɣen ils vous ont saisis;
ūθíɣ kénniɣen je vous ai frappés;

Digitized by Google

ikĕnniɣen est le pluriel de *išek* et comme lui s'emploie après le verbe aux personnes (*b*) :

iḍfér ikénniɣen il vous a suivis,
nézrikénniɣen nous vous avons vus;

kún est le pluriel de *ś* et, comme ce pronom, s'emploie avant le verbe :

akún iueθ il vous frappera;
ukún neḍfer nous ne vous suivrons pas.

Pour chacun de ces pronoms, on obtient le féminin en ajoutant un *t* :

ūθṭnkénniɣent ils vous ont frappées;
izrikénniɣent il vous a vues;
akúntṭedž il vous abandonnera (f).

III. — *Troisième personne.*

§ 1. Pronoms isolés (Singulier). — Le pronom isolé de la 3e pers. se compose au masc. sing. : d'un support préfixe *n*; du thème pronominal (suff. dir.) *t*; de part. démonst. *a*, *n* (1) :

Kef, O.L. *nĕttä*, *nĕttan* lui;
— *ntận* lui;
cf. Bougie, Chelha *nettan* (R.B.);
Tazeroualt *ntän* (H.S.);
Zekkara *nĕttä*.

Pour former le féminin, on ajoute θ, *t* au masculin :

K. A.L. *nĕttāt*, *ntât*;
— *nĕttạ̄nt*;

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 98.

Digitized by Google

cf. Chelha, B.Iz., B.H., Ks., etc. *nettat* (R.B.);
Tazer. *ntăt* (H.S.);
Zekkara *nĕttāθ*.

(**Pluriel**). Au masculin pl. le pronom comprend un support préfixe vocalisé en *ẹ* ou en *e* : le thème pronominal *h*; la part. démonst. *i*, *n* (1) :

Kef. A.L. *nĕhnịn*, eux;
Mazz. *nẹhnịn*, eux;
cf. Rif, B.M., Ouars., Chaouia *nahnin* (R.B.);
Chaouia *nihenin* (R.B.);
Zekkara *nĕhnịn*.

Pour former le fém. pl. on ajoute *t* au masc. pl.; le *t* est ainsi placé après la part. démonstrative :

Kef *nĕhnịnt* elles;
Mazz. *nẹhnịnt*;
O.L. *nĕhnīntịn*, *nĕhnịntịn*;
cf. Rif, Ouars., B.M. *nehnint* (R.B.);
Zikkara *nĕhnịnt* et *nĕhnịnti*.

§ 2. Pronoms affixes. *a*) *Affixes d'un substantif ou d'une préposition.* — Le thème pronominal joint aux substantifs ou aux prépositions est *s* (2). Le masculin singulier est semblable au fém. sing. — Le pluriel se forme en ajoutant *en* au singulier, on ajoute ensuite *t* pour le fém. plur. Exemples d'emploi avec un substantif :

ûmās son frère;
íllis sa fille;
ultmaθsen leur sœur;

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 100.
2. Cf. R. Basset, *Études*, p. 97.

Digitized by Google

on trouve aussi après les noms la forme *nsen* (1). Exemple d'emploi avec les prépositions :

ḥés sur lui, sur elle;
ɣérsĕn chez eux;
nsent d'elles.

Ces pronoms servent à marquer le datif. Quand ils sont placés devant le verbe, ils sont accompagnés de la préposition *i*. Ex. :

aðis ịaɣed il lui apportera;
ūðis taudeš ne lui apporte pas;
ūðisen iɣiðeš il ne leur a pas apporté;
ūðisent itauðeš il ne leur (f.) apportera pas.

Quand ils sont placés après le verbe, ils sont accompagnés d'un *a*. Ex. :

ịûðās il lui a apporté;
ûšāsen donne-leur.

Remarque. — Quand le verbe est terminé par un *a* ou par un *u*, on intercale entre cette voyelle et le pronom un *i* euphonique. Ex. :

ínnä iās il lui dit;
ịḗṛṛû iās θimuzunînnes il lui rendit son argent.

Parfois l'*a* ou l'*u* final du verbe disparaît :

iûšās il lui donna;
ịinās il lui dit.

b) *Affixes d'un verbe* (Singulier)(2). — Le pronom régime

1. Cf. *infra* : Adj. poss.
2. Cf. R. Basset : « Le thème pronominal de la 3e pers. est *th*, *t*, *ts*, *ṭ*, *tch* pour le suffixe direct d'un verbe ». (*Études*, p. 95.)

Digitized by Google

direct de la 3e pers. du masc. sing., lorsqu'il est *placé entre une particule* (*aδ, ur*) *et le verbe* est toujours *h*. Le δ de *aδ*, l'*r* de *ur* disparaissent. Ex. :

ûh ḍfīrγeš je ne l'ai pas suivi;
ûh ittūš il ne l'a pas oublié;
ûh nūfāš nous ne l'avons pas trouvé;
áh ịuɥeθ il le frappera;
áh tšeγ je le mangerai;
áh zrem vous le verrez.

Placé après le verbe, ce pronom peut être *ih*, *h*, ou *t*.

Remarque. — Le pronom *h* peut se combiner avec le γ final de la prem. pers. du sing. pour donner un *ḫ*. Ex. :

ḍéfreḫ je l'ai suivi, *éttūḫ* je l'ai oublié;
ûfāḫ je l'ai trouvé, *zrîḫ* je l'ai vu.

La voyelle du pronom tombe quand celui-ci est placé après un verbe terminé par *a*. Ex. :

iûfāh il l'a trouvé;
nûfāh nous l'avons trouvé;

ou après un verbe régulier terminé par *u*. Ex. :

ittūh il l'a oublié; *néttūh* nous l'avons oublié; *éttūh* oublie-le.

Après un verbe régulier terminé par *i*, cet *i* tombe et l'*i* du pronom persiste :

izrīh il l'a vu;
nézrīh nous l'avons vu.

Au lieu de *h* on observe *t* aux 2e et 3e personnes du pluriel (masc. et fém.) :

Digitized by Google

ḍéfrĕnt ils l'ont suivi;
ĕttunt elles l'ont oublié, $t = t + t$;
ûfḍmt vous (m.) l'avez trouvé;
zṛimt vous (f.) l'avez vu, $t = \theta + t$;

et à la 2e pers. du sing.

ûfāt tu l'as trouvé, $t = ð + t$;
zrît tu l'as vu —

Le *t* s'observe aussi après un pronom régime indirect de la 2e et de la 3e personne :

iûšāst il le lui a donné;
iûšāmt il te (f.) l'a donné;

mais on dit :

ịûš ïịẹh il me l'a donné;
ịûš ānâḥ il nous l'a donné.

Le pronom féminin (3e pers. du sing.) est *t* quand il *précède le verbe*. Ex. :

ût iḍfīreš il ne l'a pas suivie;
ût nettūš nous ne l'avons pas oubliée;
átzṛêɣ je la verrai;
átnetš nous la mangerons.

Quand ce pronom *suit le verbe* il peut être soit *it*, soit *t*.
Quand un verbe peut être suivi du pronom masc. *ih*, le pronom féminin sera *it*. Ex. :

âfīt trouve-la;
íḍfĕrīt il l'a suivie;
θézṛẹ̄t elle l'a vue.

Si au contraire le pronom masculin est *h* ou *t* le féminin est *t* :

Digitized by Google

ĕttumt vous l'avez oubliée;
iûfāt il l'a trouvée;
zrịnt ils l'ont vue;
ĕttūt oublie-la.

Au *ḫ* de la 1re pers. du sing. correspond pour le féminin *ḫt* :

ĕttūḫt je l'ai oubliée;
zrệḫt je l'ai vue;
ûfāḫt je l'ai trouvée.

(Pluriel). Le masculin plur. est *hen* si le pronom est placé *avant le verbe*. Ex. :

ûhen itšu il ne les a pas mangés;
áhen nzer nous les verrons.

Si le pronom est placé après le verbe, il peut être *hen* ou *ihen*; *ihen* est le pluriel de *ih* :

nédfĕrīhen nous les avons suivis;
i̯ézrệhen il les a vus;

hen est le pluriel de *h* et de *t* :

néttūhen nous les avons oubliés;
zrệhen tu les as vus;

ḫ a pour pluriel *ḫḫen*. Ex. :

ûfaḫḫen je les ai trouvés.

Le féminin plur. se forme en ajoutant un *t* au plur. masculin :

áhentnzer nous les verrons;
ittuhent il les a oubliées;
ûfaḫḫent je les ai trouvées;
i̯ézrệhent il les a vues.

Digitized by Google

Place des pronoms affixes (1).

Le pronom régime direct ou indirect se place :

1° Après le verbe : *a*) Lorsque celui-ci est au prétérit positif. Ex. :

ûθīh il l'a frappé ;
ínnä īäs il lui a dit ;
Zekk. *iḍĕfriịi* il m'a suivi ;

b) ou à l'impératif positif :

áuðīt amène-la ;
înāsĕn dis-leur ; Zekk. *aɥiθ* emmène-le ;

c) ou à une forme d'habitude marquant soit l'*actualité* :

qâ itéttīt il le mange ;
qâ iqqârās il est en train de lui dire ;
Zekk. *qâ iséssīt* il la boit ;

soit l'*habitude* :

itšâθiịi il me frappe continuellement ;
Zekk. *iẓẓḍrẹ̣θ* il le regarde continuellement ;

Cette forme peut être au participe :

mâges qâ iẓẓārĕn iịi qui est en train de me regarder ;
Zekk *mâimes ɥûš ịûθịn* qui t'a frappé ?

2° Avant le verbe : *a*) Entre la particule *ūr* et le verbe employé à tous les temps : prétérit, *ûðis iūšūš* il ne lui a pas donné ; aor. av. part., *ûðaiẓẓāṛðeš* tu ne me verras

1. Cf. R. Basset, *Manuel kabyle*, p. 16.

Digitized by Google

pas; à la forme d'hab., *qâ ûðiissāleš* il ne m'entend pas; au participe, *nĕttạn ellí ûš izrịneš* c'est lui qui ne t'a pas vu;

Zekk. *ûrtịīsi* il ne l'a pas enlevée;
— *ûrðiizẓāṛṛèš* il ne me voit pas.

b) Entre la particule *að* et le verbe. Ex. :

iḫs ah ínèγ il voulut le tuer;
áðii ẓrèð tu me verras;
Zekk. *ūr ịẹḫs at iûɣeθ* il ne veut pas la frapper.

c) Entre la particule *ara* et le verbe. Ex. :

ûr iūg arăs ịẹ́rr ăuāl il refusa de lui répondre.

d) Entre les particules *asi, matta, asa* et le verbe (même au prétérit). Ex. :

ás īhen itsûr quand il les eût remplis.

e) Ou avant un verbe au participe (passé ou futur) :

mâges aðiịíẓṛịn qui m'a vu?
mâges aðiịíẓren qui me verra?

Dans tous ces derniers cas, si le pronom accompagne une préposition, elle est elle-même rejetée avant le verbe :

áḫɣen débbreγ je vous tirerai d'affaire;
ásiγres īūséð quand il arriva chez lui;
ázzīs ásmeð tu seras jaloux de lui;
Zekkara *áḫfi irzu* il me cherchera.

Le pronom régime indirect précède le pronom régime direct :

úðīht ūšiγeš je ne te l'ai pas donné;
ûšīðāst tu le lui as donné;
Zekkara *ûrðăχt ūχírγeš* je ne te l'ai pas volé.

Digitized by Google

B. — Particules et pronoms démonstratifs.

§ I. Particules démonstratives. — Les particules démonstratives employées chez les Beni Snoûs sont *u* et *n* (1).

a) *Particule u.* — Cette particule est invariable; elle s'emploie après les noms d'êtres ou d'objets rapprochés que l'on indique, ainsi qu'après les pronoms qui en tiennent la place. Ex. :

ărgāzu cet homme-ci;
ϑ*ărbātu* cette petite-fille-ci;
irgăzĕnu ces hommes-ci;
ϑ*ĭγallinu* ces montures-ci;
ɣû celui-ci, ϑ*û* celle-ci;
Zekkara *ătĕrrāsu* cet homme-ci;
— ϑ*áḥḍḕṭû* cette petite fille-ci.
B.Men. *irgazenu* ceshommes-ci (R.B.).

Augmentée de la particule ð*i*, elle donne la forme allongée ^{u}ð*i* (invariable) :

ϑ*ămĕṭṭûϑūdi* cette femme-ci;
lɣâγešūdi ces enfants-ci.

Les A.Larbi emploient la forme allongée *ūðiịäh* :

ϑ*úl*ϑ*ūðiịäh* cette plate-bande que voilà.

Ces trois formes *u*, *ūði*, *ūðiịäh* sont parfois précédées d'un *ị* probablement euphonique, d'où les nouvelles formes invariables *ịū*, *ịūði*, *ịūðiịäh*. Ex. :

ărgāziu cet homme;
aγrúmiūði ce pain;
äðrärịūðiịäh cette montagne.

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 103; *Manuel kabyle*, p. 17.

Digitized by Google

Après les noms terminés par *a*, *i*, *u*, les formes *iu*, *iuδi*, *iūδiɣäh* sont seules employées à l'exclusion de *u*, *ūδi*, *ūδiɣäh*. Ex. :

árbaiɣūδi cet enfant ;
θälĕfsaiu cette vipère ;
áɣiɣu ce lait ;
iśérriɣūdi ce mouton ;
abérruɣu cette sauterelle.

Au contraire, après les pronoms on n'emploie que *u*, *ūδi*, *ūδiɣäh* :

ɣú, *ɣúδi* celui-ci.

b) *Particule n* (1). — Cette particule est employée sous la forme *in* après les noms et après les pronoms pour marquer l'éloignement. Ex. :

áδrārīn cette montagne-là ;
θämδintin cette ville-là ;
θín celle-là ;
Zekkara *áiδiɣīn* ce chien-là ;
— *íɣzerīn* cette rivière-là ;
B.Izn. *thiχétfĕtiɣīn* cette fourmi-là.

De même que *u*, la particule *īn* peut être précédée d'un *ɣ*. Ex. :

ábriδɣīn ce chemin-là ;
θásirθɣīn ce moulin-là.

Cette dernière forme est seule employée après les noms terminés par *a*, *i*, *u*. Ex. :

aɣénžaɣīn cette cuillère-là ;
ífriɣīn cette grotte-là ;
ázruɣīn ce rocher-là.

1. Cf. René Basset, *Études*, p. 106.

Digitized by Google

Après les pronoms, on emploie seulement *in*. Ex. :

i̯înin ceux-ci.

La particule *n* se rencontre aussi dans le dialecte des Beni-Snoûs à l'état redoublé sous la forme *enni*. De même que *u* et *īn*, elle est invariable, s'emploie après les noms et les pronoms, on la rencontre dans le discours après un substantif ou un pronom désignant un être, un objet dont il a été déjà question, elle est parfois employée pour *u*. Ex. :

mémmis nužellið imγer; *idž ɣūs innä́ iās ažěllið iúzěllū-γenni* le fils du roi grandit; un jour le roi dit à ce jeune homme;

mátta ɣénni γräh qu'as-tu là;

Enni est parfois précédé d'un *i*. Cet *i* existe toujours entre la particule et un nom terminé par *a*. Ex. :

arbaienni l'enfant en question;

mais jamais entre la particule et un pronom :

θ*enni* celle, celui qui.

On trouve aussi ce démonstratif *enni* sous la forme abrégée *en*. Ex. on dit :

iggú ĭáměnni et *iggú ĭámměn* il fit ainsi.

§ II. Pronoms démonstratifs. — 1° **Singulier.**

a) Masculin. Le thème pronominal est dans ce dialecte *ɣ*. A ce thème viennent s'ajouter des particules démonstratives marquant soit la proximité (*u*), soit l'éloignement (*n*). On a ainsi :

ɣú celui, celui-ci;
ɣīn celui, celui-là;
Zekkara et B.Izn. *ɣú* celui-ci, *ɣín* celui-là;

Digitized by Google

on obtient aussi en suffixant la particule *ūði* la forme allongée :

ɣûði celui-ci;

et la particule *ini*. Ex. :

ɣíni celui-là (A.L.);
ɣûði iqérreb ðɣini íbäɛ̧äð celui-ci est proche, celui-là est loin; B.Izn. *ɣû ítûdas ûịn ịéggɣeẓ*.

b) Féminin. Le thème pronominal est θ qui donne avec les particules démonstratives. Ex. :

u = θ*u* celle-ci (et Zekk., B.Izn.);
ūði = θ*ûði* celle-ci;
ịn = θ*ín* celle-là (et Zekk., B.Izn.);
īni = θ*íni* celle-là;
θ*ūdí ðúltma* θ*īịí ðḥénna* celle-ci est ma sœur, celle-là est ma mère.

2° **Pluriel.** — *a*) Masculin. On trouve au masculin pluriel :

ịínīn ceux-ci, ceux-là (Kef et B.Izn.);
ịûnu ceux-ci, ceux-là (A.L.Mazz. et B.Izn.);
Zekk. *ûnu* ceux-ci, *ínīn* ceux-là.

Remarque. — A côté de ces pronoms généralement employés, on trouve aussi la forme *ɣan*, rarement usitée; elle est invariable. Ex. :

ɣân ɣúrgaz cet homme;
ɣân tméṭṭúθ cette femme;
ɣân ịírgāzen ces hommes;
ɣân tsénnīn ces femmes.

b) Féminin :

Digitized by Google

θînṇn celles-ci, celles-là (Kef);
θûnu celles-ci, celles-là (A.L.);
Zekk. *θûnu, θînṇn* celles-ci, celles-là;
B.Izn. *θûnu udsent θînṇn ịúggɥžent* celles-ci sont près, celles-ci sont loin.

Les différents thèmes pronominaux peuvent être aussi suivis de la particule démonstrative *enni*; d'où les formes :

ɥénni celui (en question), celui-ci;
θénni celle (en question), celle-ci;
ịénni ceux (en question), ceux-ci;
θịénni celles (en question), celles-ci;
Zekk. *ɥénni* celui (en question), celui-ci;
fém. *θénni*, m.pl. *ịinṇn*, f.pl. *θînṇn*.

Les formes *ɥénni*, *θénni*, *ịénni*, *θịénni* rendent les expressions françaises celui qui, celle qui, ceux qui, celles qui, quiconque. Ex. :

îna iɥénni iðiịá īūðen dis à celui qui m'a amené;
ɥénni isĕrkūsén ūr-itðfeš-ĕɣri celui qui ment n'entre pas chez moi;
θịénni gîmi ntŭɥɥûrθ celles qui sont à l'entrée de la maison;

ainsi que les pronoms ce que, ce qui :

essnéɣ ɥénni qâseð je sais ce qui te plairait;
ɥénni ðiịa inâð ɣệr tisérkās ce que tu m'as dit n'est que mensonge;
tšťɣ uenní diịá ušīð j'ai mangé ce que tu m'as donné;

ce, ceci se rendent par *ɥú;* ce, cela se rendent par *ɥṇn* :

ɥú înu, ðɥṇn énnäh ceci est à moi, cela est à toi;

ɥu peut se réduire à *u* :

Digitized by Google

égg amɣú ou *egg ammu* fais comme ceci;

ceci, cela, c'est là, voici, voilà se rendent par les formes suivantes :

âi̯u ou *áii̯u* pour les choses ou les êtres *rapprochés* :

áii̯u ðĕlmûs lliðii̯á irǫ̂ẖĕn ceci est (c'est là) le couteau que j'ai perdu;

áii̯u ðiɣzer llí izɣá bbɣá voici le cours d'eau que mon père traversa;

āi̯ú ðūma voilà (voici) mon frère;

Zekk. *ai̯ú ðɣéltma* voilà ma sœur;

— *ai̯ú ðisinu* c'est là mon cheval;

et pour les objets *éloignés* : *ain* ou *ai̯ĕn*. Ex. :

ărgāz iénni guămmäs emmíddeniu aín dûma l'homme qui est parmi ces gens, c'est mon frère;

ain dissma θi̯énní gîmi n tŭɣɣūrθ ce sont mes sœurs qui sont près de la porte;

θamĕṭṭŭθi̯énni gŭbrîð aín ðɣéltma cette femme qui est dans la rue, c'est ma sœur.

D. — Pronoms relatifs (1).

Les pronoms relatifs qui, que (2), se rendent soit par *ĕnni*, soit par *ĕlli*. Ex. :

L'homme qui est venu est mon frère, *ărgāz ĕnni iuzdén ðûma*,

Zekk. *ătĕrrāsi̯n diusǫ̂n ðûma*.

J'ai lu le livre que tu m'as prêté, *ɣriɣ lkitâb ĕlli ðii̯á rḍêḷêč*.

Le mouton que tu as tué est à moi, *išérri lli-nɣîð išérriinu*;

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 20.
2. Voir *supra* : celui qui, p. 81.

Digitized by Google

Zekk. *iśérriu nɣīð ínu*;

B.Izn. L'enfant que j'ai frappé est mon frère, *aślâlĕnni ūθíɣ ðûma*.

Il a mangé le pain que tu m'as donné, *ítšu íaɣṛûm ĕnní díia ūšīð*,

Zekk. *ítši aɣṛúm dí θūšīð*.

Après un pronom personnel, qui, que se rendent par *ĕlli* :

C'est toi que nous avons vu dans la forêt, *šᵉkkītĕn elli neẓṛú ðílɣābeθ*;

Zekk. *edšékk agĕẓṛịn dí lɣābeθ*.

C'est lui que je conduirai à Tlemcen, *nĕttạn elli siuḍáɣ i Tlénsīn*.

Parfois le pronom relatif n'est pas exprimé :

B.Sn. *θárbat iuzdén ðuéltma*, la petite fille qui est venue est ma sœur;

B.Izn. *ärgäz iserkusen*, l'homme qui ment.

Après les expressions, c'est moi, c'est toi, etc., le pronom relatif se rend par *aị* (*ag*) ou par *a* :

B.Sn. *ðnĕttạn agịinạn äɥâlĕnni*, c'est lui qui m'a dit ces paroles.

Zekk. *ðnĕtta agennạn aɥâlu*.

B.Sn. *ðšékk aðía-ūθịn*, c'est toi qui m'as frappé ;

Zekk. *ðšékk aíð-iūθịn*;

B.Izn. *ðšekk ag-ûχeren* c'est toi qui as volé;

ðūmá ag-ûdefen c'est mon frère qui est entré.

Si le verbe qui suit le pronom relatif se construit avec une préposition, elle se place avant le verbe :

L'homme que j'ai cherché est parti, B.Sn. *ärgäz miḫ urzáɣ íṛọḫ*.

Digitized by Google

Zekk. J'ai trouvé l'homme que je cherchais, *ûfîɣ ätĕrräsú mąnḫéf ettûɣ rezzûɣ*.

B.Sn. *nĕttąn ĕlli azzîs âsĕmeð* c'est de lui que tu es jaloux.

B.Sn. *árbaiĕnni mīmiûšīɣ θimūzūnįn*..... l'enfant à qui j'ai donné de l'argent.

Les expressions, ce que, ce qui, peuvent se rendre par *aį* (*ag*) :

Donne-moi ce qu'il y a, B.Sn., Zekk. *ûsìįi ag ĕllą̄n*.

Voilà ce que je t'ai dit, Zekk. *ðɥû ai dăh ennɣ*.

Voilà ce que j'ai voulu, ce qu'il a voulu, B.Sn. *ăįiu ðɥenní ið ih īnāɣ*.

B.Sn. *ðɥîn aí ḫseɣ, ág iḫs*;

Zekk. *aįiu aí ḫseɣ, ág eḫs*;

B.Izn. *ûr-fehîmeɣ main-di θénnīð* je n'ai pas compris ce que tu m'as dit.

C. — Manière de rendre les adjectifs et pronoms possessifs du français.

Les adjectifs possessifs *mon, ton, son*, etc.; *ma, ta, sa*, etc.; *mes, tes, ses*, etc., se rendent en faisant suivre le nom de l'objet possédé de la préposition *n* à laquelle viennent s'ajouter les pronoms personnels suffixes d'une préposition. Ex. :

įisīnu mon cheval;
aiðinnäh ton chien (poss. m.);
ūðemennem ta figure (poss. f.);
aḫḫāmĕnnes sa maison (poss. m.);
θaɥɥūrθennes sa porte (poss. f.);
azellīfennaɣ notre tête;
ifassennaɣ nos mains;

Digitized by Google

arraunnuen vos enfants (p. m.);
θamūrθennuent votre pays (p. f,);
asūnensen leur douar (p. m.);
abriδensent leur chemin (p. f.);

Zekk. *iḫfinu* ma tête;
fûsenneχ la main;
aiδinnes son chien (1).

Dans quelques cas isolés, la préposition *n* est répétée devant la particule *inu*. Ex. :

aiunīnu mon petit-fils (*aiu* petit-fils).

Après certains noms terminés par *a* (la plupart noms de parenté) la préposition *n* qui précède les pronoms affixes disparaît à toutes les personnes. Un θ probablement euphonique (?) se place aux personnes du pluriel entre le nom et le pronom. A la première personne du singulier, l'affixe a lui-même parfois disparu. Ex. :

ūma le frère, *ūma* mon frère;
ultma la sœur, *ultmäh* ta sœur (p. m.);
aiθma les frères, *aiθmam* tes frères (p. f.);
bba le père, *bbas* son père;
ḫenna la mère, *ḫennaθnaγ* notre mère;
dadda la grand-mère, *daddaθuen* votre grand-mère;
issma les sœurs, *issmaθsen* leurs sœurs;
Zekk. *ultma* ma sœur;
aiθmäχ tes frères;
hénnaθnaγ notre mère.

Il en est de même pour certains mots terminés par *i* :

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 19; *Études*, p. 79; *Nédromah et les Traras*, p. 136; *Le Dial. des B. Izn.*, p. 4.

Digitized by Google

illi ma fille ;
illih ta fille ;
memmis son fils ;
memmiθsen leur fils ;
issiθuen vos filles ;
Zekk. *mémmiχ* ton fils ;
illitsen leur fille.

Les pronoms possessifs *le mien*, *la mienne*, etc. se rendent par *inu*, *ennäh*, *ennem*, etc. :

ịisiú inu ce cheval est le mien ;
Zekk. *ụu ínu*, *uin ennes* ceci est à moi, cela est à toi ;

ou par *agĕn* (bien) :

áḫ aγrum ennäh θūšiδ ii agĕninu prends ton pain et donne-moi le mien ;
áḫ agĕlinu prends le mien.

E. — Particules et pronoms interrogatifs.

§ 1. — Particules interrogatives

On trouve chez les B.Snoûs une particule interrogative *män* (*m.*) quel? Cette particule est invariable. Ex. :

mắn-aĩδi iûδeδ quel chien as-tu amené?
mắn tiγắllīn iḗsγṻ quelles montures a-t-il achetées?
Zekkara *mắn taiδit θiuịiδ* quelle chienne as-tu amenée?
— *mắn tiseδnạn diûsạn* quelles femmes sont venues?

§ 2. — Pronoms interrogatifs

quel précédé d'une préposition se rend de la façon suivante :

Digitized by Google

avec quel = *män* ..... *mikeð*. Ex. :

avec quel homme es-tu venu?
B.Sn. *mán ärgāz mikéð usíðeð*,
Zekk. *mán ärgāz ɥákẹð-θūsíð*;

chez quel = *män* ..... *ɣers* :

chez quel individu as-tu passé la nuit?
B.Sn. *mán ärgāz ɣérs nsíð*,
Zekk. *mán ärgāz ɣérs θensíð*.

On rend de même : dans quel = *män* .... *mîði*, avec quel = *män* .... *mízzi*;

mîḫ sur qui?

mîḫ qa trúzzāð qui cherches-tu;
Zekk. *ɥîḫḛf*;

mîði dans quoi? dans qui :

mîði qa íssāɥāl de qui parle-t-il?
Zekk. *ɥîði qa íssāɥāl*;

mîmi pourquoi?

mîmi qâttrūð pourquoi pleures-tu?
B.Izn. *máinḫef θétruð* pourquoi as-tu pleuré?

il signifie aussi à qui? Ex. :

mîmi ūšíð θimūzūnînnäh à qui as-tu donné ton argent;
Zekk. *ɥîmi θūšíð θimūzūnînnäɣ mîmi izénz ɥisĕnnes* à qui a-t-il vendu son cheval?
Zekk. *ɥîmi izénz ɥisĕnnes*;

símîɣer de chez qui?

símīɣer iûseð de chez qui est-il venu?

ɥi à qui, marquant la possession,

Digitized by Google

La particule *ɣi* qui se trouve dans les termes *ɣiẖĕf*, *ɣiðĭ*, etc., du dialecte des Zekkara se rencontre chez les Beni-Snoûs dans l'expression : à qui est? Ex. :

B.Sn. *ɣih ḭīlĕn* à qui est-il;
B.Sn. *ɣit ḭīlĕn* à qui est-elle;
Zekk. *ɣîθ ḭīlĕn* à qui est-il;
ɣiteθ ḭīlĕn à qui est-elle;
B.Sn. *ɣihen ḭīlɪn* à qui sont-ils;
B.Sn. *ɣihent iīlīn* à qui sont-elles;
Zekk. *ɣiθen ḭīlɪn* à qui sont-ils;
ɣîθent ḭīlɪn à qui sont-elles.

Qui interrogatif. — L'*m* de *män* se retrouve dans *mâgĕs* qui? Ce pronom est invariable. Ex. :

mâgĕs śékk qui es-tu?
mâgĕs néhnɪn qui sont-ils?
Zekkara *mâ̂ḭmĕs*;
mâ̂ḭmĕs néhnɪn qui sont-ils?

mâges peut être suivi du démonstratif *ɣu* :

B.Sn. *mâgĕs ɣú iúsdĕn* qui est venu?
Zekk. *mâ̂ïmĕs ɣú diûsɑ̄n*;
B.Izn. *mânis ɣú iûdfen ílqu* qui vient d'entrer?

mâges traduit aussi les pronoms : lequel? laquelle?

mâgĕs ultmáh žărädäsent quelle est ta sœur parmi elles?

män se combine avec diverses prépositions; on obtient ainsi : *mîkeð*, avec qui :

B.Sn. *mîkeð ūsðéð* avec qui es-tu venu?
Zekk. *ɣâkeð θūsîð* —

Digitized by Google

miɣer chez qui, vers qui :

B.Snoûs *mîɣer tsédˇ* chez qui as-tu dormi?
Zekkara *ɥîɣer ṭèṭṭsedˇ* —
B.Snoûs *mîɣer ɣa trōḥedˇ* vers qui vas-tu?
Zekkara *ɥîɣer ɣa trōḥedˇ* —

Que interrogatif. — L'*m* interrogatif se trouve aussi dans les termes suivants : *mắttä*?, que? quoi?

B.Sn. *mắttä ḫsedˇ* que veux-tu?
Zekk. *mán θeḫsedˇ* —
B.Izn. *máin taḫsedˇ* —
— *máin ðaχ irǭḥen* Qu'as-tu perdu?
B Sn. *mắttä ɣá ɣɣāredˇ* que dis-tu?
Zekk. *man θéɣɣāredˇ* —

mízzi?, avec quoi? (avec *zzi*) :

B.Sn. *mízzi úθīðˇ ắrgäzịu* avec quoi as-tu frappé cet homme?
Zekk. *mạ́nzi tuθīðˇ ắterräsu*;
B.Izn. *mánzi* avec quoi?

miði? dans quoi? (dans = *ði*) :

B.Sn. *miði ĕggíðˇ-ezzīθ* dans quoi as-tu placé l'huile?
Zekk. *mạ́ndi θĕggíðˇ-ezzīθ*;

míḫ, sur quoi? pourquoi? (sur *ḫ*) :

B.Sn. *miḫ-rūledˇ* pourquoi as-tu fui?
Zekk. *mạ́nḫef θūsídˇ* pourquoi es-tu venu?
B.Sn. *míḫ ɣa trúzzādˇ* que cherches-tu?
B.Izn., Zekk. *mạ́nḫef θellídˇ trézzūdˇ* que cherches-tu?

où? *mâni*, devant un passé :

Digitized by Google

mâni rọ̄ḥéð iḍénnāḍ où es-tu allé hier?

Zekk. *mâni θensîð zzāθiḍénnād* où as-tu passé la nuit avant-hier?

devant un présent :

mâniqa itrộḥa où va-t-il?

devant un futur :

mâni aɔrộḥeð áitša où iras-tu demain?

d'où? *mânis* :

B.Sn. *mânis ih sγîð* d'où l'as-tu acheté?
Zekk. *mânis θeddûleð* d'où es-tu venu?
B.Sn. *mânīs nettạn* d'où est-il?

quand? *mélmil*, devant un passé :

B.Sn. *mélmīl immū́θ* quand est-il mort?
Zekk. *mélmi dịūsa* quand est-il venu?
B.Izn. *mélmi γā-θrọ̄ḥèð* quand partiras-tu?

devant un futur :

B.Sn. *mélmīl aiāséð ūmäh* quand viendra ton frère?
Zekk. *mélmi daγra iäs ūmäχ*

on dit aussi *manlụ́qθ* :

B.Sn. *manlụ́qθ mīðî áiršel* à quel moment se mariera-t-il?

Zekk. *manlụ́qθ mandí iddáqquāl* quand reviendra-t-il?

ma, en quoi?

mä́h ịilịn en quoi est-il?
mä́t ịilịn en quoi est-elle?
mähen ịîlịn en quoi sont-ils?
mähent ịîlịn en quoi sont-elles?

Digitized by Google

Zekk. *mánt ịílĕn* (m. s.);
— *mántеθ ịílĕn* (f. s.);
— *mánten ịílĕn* (m. p.)
— *mántent ịílĕn* (f. p.).

F. — Pronoms et adjectifs indéfinis.

Autre. Pour rendre le mot autre, adjectif, on emploie *ĕnninẹ̀d* (1) invariable :

sriγ ịìs ĕnninẹ̀d j'ai acheté un autre cheval ;
irśel θamĕṭṭûθ ĕnninẹ̀d il épousa une autre femme ;
irọ̄ḥ γer θmūrá ĕnninẹ̀d il partit pour d'autres pays ;
Zekk. on emploie aussi *ĕnninẹ̀d* invariable. Ex. :

θahḍẹ́ṭ ĕnninẹ̀d une autre fille.

Autre, pronom, se rend par *ĕnninẹ̀d* précédé des pronoms démonstratifs *ɥ*, θ, *i*, θ*i* :

idžĕn iqqîm ɔɥénnīnẹ̀d īrọ́ḥ l'un resta, l'autre partit ;
tiśt qáttellem tennînẹ̀d qattlâs θiḫsiɥin l'une file, l'autre tond les brebis ;
m. pl. *innînẹ̀d* ;
f. pl. θ*innînẹ̀d*.

Quelqu'un, *un*, se rendent par *idžĕn*. Ex. :

B.Sn. *idžén ĕzzisĕn* un d'entre eux ;
Zekk. *idžén ĕzzisen* —
B.Sn. θ*iśt ĕzzisĕnt* une d'entre elles ;
Zekk. *îśt ĕzzisent* —
B.Sn. *iûseð ĭdžen* quelqu'un vint ;
Zekk. *ĭdžén ịūsâd* —

1. Ce mot est une métathèse de *ennidhen*. V. sur ce mot R. Basset, *Man. kab.*, pp. 21-22.

Digitized by Google

Aucun se rend par *la* suivi de *idž* un, *θišt* une :

la ttaddârθ mátẓṛḕɣ ou *uẓẓṛḕɣéš la θišt eddārθ* je ne vis aucune maison ;
Zekk. *ūr zṛḕɣ ulāð išt ntèddarθ* ;
la ðiɣzér ma iûfa ou *ūr iufâš la-dîdž ịĩɣzer* il ne trouva aucune rivière ;
Zekk. *ur ịufá ūlad idžén ñiɣzer.*

Aucun, pronom, se rend de la même façon :

lâ θīšt ĕzzisén mátūθīɣ je n'ai frappé aucune d'entre elles ;
Zekk. *ūr ūθîɣ ūlād-išt ĕzzîsĕn* ;
on dit aussi : B.Sn. *ūr uθiɣéš lā-tišt ĕzzisĕn.*

Personne se dit *la dîdžén* :

B.Sn. *la-dîdžén ūr-iûsīẓeš* (ou *ma iuseð*) personne n'est venu ;
Zekk. *ūlā-dīdžén ūrd-iûsa.*

Quelques s'exprime par *išra* suivi du génitif. Ex. :

B.Sn. *iqqīm išrá ụússạ̄n* il resta quelques jours ;
Zekk. *iqqīm χrá ụússạ̄n* ;
B.Sn. *ẓṛḕɣ išra ịirbạ̄n* je vis quelques petits garçons ;
Zekk. *ẓṛḕɣ šrá nĕlụâɣeš* ;
B.Sn. *išrá-zzīsen* quelques-uns d'entre eux.

Tout se rend par *kul* invariable :

kul-middén rôḥen tout le monde est parti ;
kul-tisĕðnạ̄n ûzdent toutes les femmes sont venues ;
kúl-aɣṛûm itšīh il a mangé tout le pain ;
Zekk. *isụit qäɛ̧a* il l'a toute bue.

Digitized by Google

On se rend par la 3e pers. du pluriel du verbe; on donne parfois à ce verbe pour sujet les mots : *mídden* les gens, *ĕddûnīθ* le monde :

B.Sn., Zekk. *qâren middén* on dit;

B.Sn. *ûθīn ūma ūssīnéγ mâgĕs* on a frappé mon frère, je ne sais qui.

Digitized by Google

CHAPITRE II

VERBE

De même que dans divers dialectes (1), et en particulier chez les Beni Menacer (2) et dans l'Ouarsenis (3), les préfixes de la 2e pers. du sing. et de la 2e pers. du pl. (m. et f.) tombent.

Impératif (Positif).

Il se conjugue de la façon suivante :

2e p. du sing. *ĕffeɣ* sors ;
2e p. du m. pl. *ĕffɣem* sortez (4) ;
2e p. du f. pl. *ĕffɣem0* —

Comme on le voit, l'impératif pluriel (2e pers.) se forme en ajoutant *m*, *ĕm*, au singulier. Ex. :

érḍèl prête, *érḍèlĕm* prêtez ;
éffĕɣ sors, *éffĕɣem* sortez ;
ĭsi lève, *ĭsĭm* levez.

Pour former le féminin pl. on ajoute *t* au masc. pl. Ex. :

ĕdž laissez (m.), *ĕdžemt* laissez (f.) ;
éffĕrem cachez (m.), *éffĕremt* cachez (f.).

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 127. Il semblerait que le pluriel de l'impératif dût se former par l'addition des particules *m* ou *n*, comme à l'aoriste, mais cette formation ne se rencontre que dans trois dialectes : Touat, Gouraro, Haraoua. — *Zenat de l'Ouars.*, p. 42.
2. Cf. René Basset, *Études*, pp. 114-119; *Manuel kab.*, p. 26.
3. Cf. René Basset, *Le dialecte des Beni Menacer*, p. 12.
4. Cf. René Basset, *Zenat. de l'Ouars.*, pp. 41-43.

Digitized by Google

Dans les dialectes voisins la deuxième pers. du m. plur. se forme en ajoutant θ au singulier :

Beni Iznacen *ddfeθ* entrez ;
Zekkara *irāreθ* jouez ;
B. Bou Zeggou *éffγeθ* sortez ;
Figuig *étšeθ* mangez.

Impératif (Négatif).

Il n'est qu'une forme abrégée du futur négatif; le suffixe ð tombe au singulier, alors que l'*m* du m. pluriel est conservé. Ex :

ur téffeγeš ne sors pas ;
ur téffeγěmeš ne sortez pas ;
ur téffeγěmθeš (f.).

Le ð subsiste parfois chez les Beni Bou Zeggou, les B.Iznacen, les Zekkara. De plus, dans ces derniers dialectes, la forme d'habitude employée porte le son *i* (au lieu de *a*) :

Beni Iznacen *ur tilīðes* ne monte pas (H *tâli*) ;
— *ur tiðīfeš* n'entre pas (H *tâðef*) ;
Zekkara *ăur tirīðeš* ou *ăur tiri* n'écris pas (H *târī*) ;
— *ăur tízzīlðeš* ou *ăur tízzel* ne cours pas (H *tázzel*) ;
B. Bou Zeggou *ur θqizĕðeš* ne creuse pas (H *qâz*) ;
— *ur θrénnideš* ne continue pas (H *renni*) ;
Figuig *ur tziḍeðeš* ne mouds pas (H. *zâḍ*).

Digitized by Google

Conjugaison régulière.

Prétérit positif

1° Impératif : $éC^1C^2eC^3$.
Prétérit pos. : $éC^1C^2C^3$. Ex. :

érḍël prêter.

J'ai prêté (m. et f.)	*érḍlëγ* ;
Tu as prêté (m. et f.)	*érḍlëð* [a] ;
Il a prêté	*iérḍël* ;
Elle a prêté	*θérḍël* ;
Nous avons prêté (m. et f.)	*nérḍël* ;
Vous avez prêté (m.)	*érḍlëm* [b] ;
Vous avez prêté (f.)	*érḍlëmθ* ;
Ils ont prêté	*érḍlën* ;
Elles ont prêté	*érḍlënt* [c] .

(*a*) B.Izn., B.B.Zegg., Zèkk. *θérḍlëð* (j'ai observé aussi cette forme chez les A. Larbi, mais assez rarement).

(*b*) B.Izn., B.B.Zegg., Zekk. *θérḍlëm* (et chez les A. Larbi).

(*c*) Zekk. *érḍlènt* et *érḍëlneθ*.

2° Impératif : $C^1éC^2C^2eC^3$.
Prét. pos. : $C^1éC^2C^2eC^3$. Ex. :

séllem saluer.

Sing.		Plur.
1re pers.	*séllëmëγ*,	*nséllem* ;
2e pers. m.	*séllëmeð*,	*séllëmem* ;
— f.	—	*séllëmemθ* ;
3e pers. m.	*iséllem*,	*séllëmen* ;
3e pers. f.	*θséllem*,	*séllëment*.

Digitized by Google

3° Impératif : $éC^1C^1C^2$.

Prét. pos., pers. *a*) (1) : $C^1C^2{}^{\varsigma}$ (rarement $éC^1C^1eC^2$);

— pers. *b*) (2) : ${}^{\varsigma}C^1C^1C^2$. Ex. :

étter demander.

	Sing.	Plur.
1re pers.	*tréɣ*,	*nétter*;
2e pers. m.	*tréð*,	*trém*;
— f.	—	*trémθ*;
3e pers. m.	*itter*,	*trén*;
— f.	*θétter*,	*trént*.

4° Impératif : C^1eC^2.

Prét. pos., pers. *a*) : $C^1C^2é$ ou $C^1{}^{\varsigma}C^2$;

— pers. *b*) : ${}^{\varsigma}C^1C^1eC^2$. Ex. :

qél voir.

	Sing.	Plur.
1re pers.	*qléɣ* ou *q$^{\varsigma}$léɣ*,	*néqqél*;
2e pers. m.	*qléð* ou *q$^{\varsigma}$leð*,	*qlém* ou *q$^{\varsigma}$lem*;
— f.	—	*qlémθ* ou *q$^{\varsigma}$lemθ*;
3e pers. m.	*iqqél*,	*qlén* ou *q$^{\varsigma}$len*;
— f.	*θéqqél*,	*qlént* ou *q$^{\varsigma}$lent*.

Remarque. — Prétérit précédé de particules telles que : *qā*, *lā*, *mi*, *si*.

Au prétérit, la première consonne des verbes de forme (impérat.) $C^1éC^2$ (ex. : *qél* regarde) est redoublée à toutes les personnes, quand des particules telles que : *qā*, *lā*, *si*, *mi*, précèdent immédiatement ces verbes. Ex. :

1. C.-à-d. : 1re pers. masc. du sing.
2e pers. du sing. et du plur. (m. et f.).
3e pers. du plur. (m. et f.).
2. C.-à-d. : 3e pers. du sing. (m. et f.).
1re pers. du plur.

Digitized by Google

sî-qqlen quand ils eurent vu;
lâ-qqlèγ j'avais vu.

Précédés de ces particules, les verbes de la forme $éC^1C^1eC^2$ conservent les deux consonnes C^1C^1 à toutes les personnes. Ex. :

trèγ, mí-ttrèγ (*étter* demander);
frén, sí-ffren (*éffer* cacher);
fγém, qâ-ffγem (*éffeγ* sortir).

5° Impératifs C^1aC^2, C^1iC^2, C^1uC^2, C^1C^2a, C^1C^2i, C^1C^2u, voir *infra*.

Prétérit négatif.

1° Impératif, $éC^1C^2eC^3$.
Prét. nég. (1), pers. *a*) : $C^1C^2īC^3$;
— — *b*) : $eC^1C^2īC^3$. Ex. :

édfer, suivre.

	Sing.	Plur.
1re pers.	*ūr-ḍfirĕγeš*,	*ūr-nédfīreš*;
2e pers. m.	*ūr-ḍfirĕðeš*,	*ūr-ḍfîrĕmmeš* (a);
— f.	—	*ūr-ḍfirĕmθeš*;
3e pers. m.	*ūr-íḍfīreš*,	*ūr-ḍfirĕnneš* (b);
3e pers. f.	*ūr-θédfīreš*,	*ūr-ḍfirĕnteš*;

(*a*) rarement : *ūr-dfirmeš*;
(*b*) rarement : *ūr-dfirneš*.

2° Impératif : $C^1éC^2C^2eC^3$.
Prét. nég. : $C^1eC^2C^2eC^3$. Ex. :

séllem, saluer.

1. Cf. René Basset, *Zenat de l'Ouars.*, p. 43.

Digitized by Google

	Sing.	Plur.
1re pers.	*ūr-séllĕmγeš*,	*ūr-nséllĕmeš*;
2e pers. m.	*ūr-séllĕmθeš*,	*ūr-séllmemmeš*;
2e pers. f.	—	*ūr-séllmemθeš*;
3e pers. m.	*ūr-iselleměš*,	*ūr-séllmenneš*;
3e pers. f.	*ūr-θséllĕmeš*,	*ūr-séllmenteš*.

3e Impératif : $\acute{e}C^1C^1eC^2$.
Prét. nég., pers. *a*) : $C^1\bar{i}C^2$;
— — *b*) : $\acute{e}C^1C^1\bar{i}C^2$. Ex. :

éffĕγ, sortir.

	Sing.	Plur.
1re pers. m.	*ūr-fiγĕγeš*,	*ūr-néffiγeš*;
2e pers. m.	*ūr-fiγĕθeš*,	*ūr-fiγĕmmeš*;
2e pers. f.	—	*ūr-fiγĕmθeš*;
3e pers. m.	*ūr-iéffiγeš*,	*ūr-ʃiγĕnneš*;
3e pers. f.	*ūr-θéffiγeš*,	*ūr-fiγĕnteš*.

4e Impératif : C^1eC^2.
Prét. nég., pers. *a*) : $C^1\bar{i}C^2$;
— — *b*) : $\acute{e}C^1C^1\bar{i}C^2$. Ex. :

qĕl, regarder.

	Sing.	Plur.
1er pers.	*ūr-qîlĕγeš*,	*ūr-néqqīleš*;
2e pers. m.	*ūr-qîlĕθeš*,	*ūr-qîlĕmmeš*;
2e pers. f.	—	*ūr-qîlemθeš*;
3e pers. m.	*ūr-íqqīleš*,	*ūr-qîlĕnneš*;
3e pers. f.	*ūr-θéqqīleš*,	*ūr-qîlenteš*.

Remarque. — Dans le dialecte des Beni Snoûs, l'*i* caractéristique du prétérit négatif apparaît généralement à la 3e pers. du sing. (sauf dans les verbes de forme $C^1\acute{e}C^2C^2eC^3$). On le rencontre moins fréquemment aux

Digitized by Google

premières personnes (sing. et pl.) plus rarement encore aux 2e pers. Ces particularités seront indiquées dans le dictionnaire.

Cet *i* apparaît aussi dans les dialectes voisins :

Figuig :	*éssen* savoir,	*ūr íssīneš*, etc. (1);
Beni Izn. :	*âdžu* mesurer,	*ūr-ídžīuš*;
	âḥel être fatigué,	*ūr-iûḥīleš*;
	âðef entrer,	*ūr-iûðīfeš*;
	éffer cacher,	*ūr-íffīreš*;
	érzeg être amer,	*ūr-írzīgeš*;
	éqqen lier,	*ūr-íqqīneš*, etc.;
Zekkara :	*ĕkkes* enlever,	*ūr-íkkīseš*;
	âdef entrer,	*ūr-iúdīfeš*;
	ĕllef divorcer,	*ūr-íllīfeš*;
	ĕllem filer,	*ūr-íllīmeš*;
	ĕdder tisser,	*ūr-íddīreš*;
	ĕḍfer suivre,	*ūr-íḍfīreš*;
	ĕddeð suer,	*ūr-íddīðeš*;
	ĕffeγ sortir,	*ūr-íffīγeš*, etc.;
B.B.Zegg :	*ĕṭṭef* saisir,	*ūr-íṭṭīfeš*;
	ĕffeγ sortir,	*ūr-íffīγeš*, etc.

Aoriste avec particule (*a*, *að*, *ara*).

1° Ex. : *érzem* lâcher.

Je lâcherai	*að-érzĕmèγ* ou *ârzĕmèγ*;
Tu lâcheras	*að-érzĕmeð* (a) ou *ârzĕmeð*;
Il lâchera	*að-írzem* ou *āírzem*;
Elle lâchera	*āθérzem*;

1. Voir aussi *infra*, l'*i* qui apparaît dans ces mêmes dialectes, à l'aoriste négatif et à l'impératif négatif.

Digitized by Google

Nous lâcherons *ānérzem*;
Vous lâcherez (m.) *aδ-érzĕmem*(b) ou *ârzĕmem*;
Vous lâcherez (f.) *aδ-érzĕmemθ* ou *ârzĕmemθ*;
Ils lâcheront *aδ-érzĕmen* ou *ârzĕmen*;
Elles lâcheront *aδ-érzĕment* ou *ârzĕment*.

2° Ex. : *éγres* égorger.

J'égorgerai	*aδ-γérsėγ*, *āγérsėγ*;
Tu égorgeras	*aδ-γérseδ*, *āγérseδ*;
Il égorgera	*aδ-íγres*, *āíγres*;
Elle égorgera	*āθéγres*,
Nous égorgerons	*ānéγres*,
Vous égorgerez (m.)	*aδ-γérsem*, *āγérsem*;
Vous égorgerez (f.)	*aδ-γérsemθ*, *āγérsemθ*;
Ils égorgeront	*aδ-γérsen*, *āγérsen*;
Elles égorgeront	*aδ-γérsent*, *āγérsent*.

(*a*) Quelquefois, mais rarement chez les A.Lârbi : *atérzmeδ*.

(*b*) Parfois : *atérzmem* (A.L.).

Verbes irréguliers (1).

Catégorie I (*a*), impératif : dC^1C^2.
Prétérit positif : iC^1C^2. Ex. :

âṛû enfanter;
âɣeδ apporter.

	Sing.	Plur.
1re pers.	: *iṛɣėγ*, *iûδaγ*;	*nîṛû*, *nɣeδ*;
2e pers. m.	: *iṛɣeδ*, *iûδėδ*;	*iṛɣem*, *iûδem*;

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 29-31; id., *Études*, p. 130-135; H. Stumme, *Schil. von Taz.*, p. 72-73; A. de C. Motylinski, *Le dial. de Ghad.*, p. 29-30; Hanoteau, *Gr. kab.*, p. 100-105; G. Mercier, *Ch. de l'Aurès*, p. 22-23.

Digitized by Google

2e pers f. : *iṛɣɛð*, *iúðèð*; *iṛɣemθ*, *iúðemθ*;
3e pers. m. : *i̯iṛú*, *i̯iɣeð*; *iṛɣen*, *iúðen*;
— f. : *θiṛú*, *θiɣeð*; *iṛɣent*, *iúðent*.

Prét. nég. : iC^1C^2 (ou) iC^1iC^2.

Singulier.

1re pers. : *ūr-iṛɣeγeš* (ou *iṛiuγeš*, rare), *ūr-iúðěγeš*;
2e pers. (m.) : *ūr-iṛɣeðeš* (ou *iṛiuðeš*, rare), *ūr-iúðeðeš*;
3e pers. (m.) : *ūr-i̯iṛiuš* (ou *i̯iṛɣeš*, rare), *ūr-i̯iɣīðeš*;
3e pers. (f.) : *ūr-θiṛiuš* (ou *θiṛɣeš*, rare), *ūr-θiɣīðeš*;

Pluriel.

1re pers. : *ūr-niṛiuš* (ou *niṛɣeš*, rare), *ūr-niɣīðeš*;
2e pers. (m.) : *ūr-iṛiummeš* (ou *iṛɣemmeš*, rare), *ūr-iúðěmmeš*;
2e pers. (f.) : *ūr-iṛiumθeš* (ou *iṛɣemθeš*, rare), *ūr-iúðěmθeš*;
3e pers. (m.) : *ūr-iṛiunneš* (ou *iṛɣenneš*, rare), *ūr-iúðěnneš*;
3e pers. (f.) : *ūr-iṛiunteš* (ou *iṛɣenteš*, rare), *ūr-iúðěnteš*.

Aoriste.

1re pers. s. : *að-iṛɣáγ*, *að-áuðeγ*;
3e pers. m. s. : *að-i̯iṛú*, *að-i̯auð* ou *að-i̯aɣeð*;
3e pers. m. pl. : *að-iṛɣěn*, *að-auðen*.

Participe.

iṛɣèn, *iūðen*.

Se conjuguent sur ce modèle :

âdžu, mesurer du grain;
âɣi, emporter;

Digitized by Google

âṛṷ̊, enfanter;
âɣeš, apporter.

La même conjugaison se rencontre chez les Beni-Iznacen :

âṛṷ̊ enfanter, *iṛɣâɣ*, *θîṛṷ̊*, *îṛɣènt*;
âdžu mesurer, *idžɣaɣ*, *ịîdžu*, *idzɣen*;
âɣi emporter, *îuịaɣ*, *ịîɣi*, *îuịen*.

de même qu'au Figuig :

âɣed apporter, *iûdaɣ*, *ịîɣed*, *iûden*;
âṛṷ̊ enfanter, *îrɣâɣ*, *θiṛṷ̊*, *iṛɣènt*.

L'impératif aC^1C^2 devient uC^1C^2 chez les Zekkara. Mes informateurs m'ont donné :

âdžu mesurer, *ûdžɣièɣ*, *iûdžu*, *ûdžuen*;
âṛṷ̊ɣ enfanter, *ûṛɣâɣ*, *θûṛṷ̊*, *ûṛɣènt*.

Un *i* apparaît au prétérit négatif :

B.Izn : *ūr-ịîdžiuš* il n'a pas mesuré;
B.B.Zegg : *ūr-θîriuš* elle n'a pas enfanté;
Zekkara : *ūr-údžiuɣeš* je n'ai pas mesuré;
ūr θúriuš elle n'a pas enfanté (1).

Catégorie I (*b*). Impératif : $dC^1\check{e}C^2$.
Prétérit pos. : $\hat{u}C^1C^2$.
Prétérit nég. : $uC^1\bar{i}C^2$. Ex. :

âðěf, entrer.

1. Les verbes de cette catégorie paraissent être peu nombreux en berbère. M. R. Basset a signalé *aru*, aor. *tiru*. Voir aussi H. Stumme, *Schil. von Taz.*, § 118, p. 74.

Digitized by Google

Prétérit positif.

	Singulier.	Pluriel.
1er pers.	*ûðfeɣ*,	*nûðef*;
2e pers. m.	*ûðfeð*,	*ûðfem*;
2e pers. f.	—	*ûðfemθ*;
3e pers. m.	*ɟûðef*,	*ûðfen*;
3e pers. f.	*θûðef*,	*ûðfent*.

Prétérit négatif.

	Singulier.	Pluriel.
1re pers.	*ūr-ûðīfĕɣeš*,	*ūr-nûðīfeš*;
2e pers. m.	*ūr-ûðīfĕðeš*,	*ūr-ûðfimmeš*
—	—	et *ūr-ûðīfĕmmeš*;
2e pers. f.	—	*ūr-ûðfimθeš*;
—	—	et *ūr-ûðīfĕmθeš*;
3e pers. m.	*ūr-iûðīfeš*,	*ūr-ûðfinneš*;
—	—	et *ūr-ûðīfĕnneš*;
3e pers. f.	*ūr-θûðīfeš*,	*ūr-ûðfinteš*;
—	—	et *ūr-ûðīfĕnteš*.

Aoriste.

aðâðfeɣ, *aðiâðef*.

Participe.

ɟûðfĕn.

Se conjuguent sur ce modèle :

âhel se fatiguer,	*âɣeθ* frapper,
âðef entrer,	*âsed* venir,

Digitized by Google

âsem être jaloux,
âẓem puiser,
âẓen être malade,
ârez lier,
âmes être sale,
âlil monter,
ânil monter à cheval,
âril écrire,
âfil voler.

La conjugaison est la même au Figuig :

âsed venir, *ûsdèγ*, *ẓûsed*, *ûsden*;
âdef entrer, *ûdfèγ*, *ẓûdef*, *ûdfen*;
âlil monter, *ûlẓaγ*, *ẓûlil*, *ûlẓen*;
âril écrire, *ûrẓaγ*, *ẓûril*, *ûrẓen*, etc.;

chez les Zekkara :

âdef entrer, *ûdfèγ*, *ẓûdef*, *ûdfen*;
âli monter, *ûlẓaγ*, *ẓûlil*, *ûlẓen*;
âχer voler, *ûχrèγ*, *ẓûχer*, *ûχren*, etc.;

chez les Beni-Iznacen :

âril écrire, *ûrẓaγ*, *ẓûrẓil*, *ûrẓen*;
âlil monter, *ûlẓaγ*, *ẓûlil*, *ûlẓen*;
âfil voler, *ûfẓaγ*, *ẓûfil*, *ûfẓen*;
âzzel courir, *ûzlèγ*, *ẓûzzel*, *ûzlen*;
âḥel être fatigué, *ûḥlèγ*, *ẓûḥel*, *ûḥlen*;
âsem être jaloux, *ûsmèγ*, *ẓûsem*, *ûsmen*;
ânil monter, *ûnẓaγ*, *ẓûnil*, *ûnẓen*, etc.

La conjugaison des verbes de la forme *aCil* (*âlil*, *âril*) est à peu près identique.

Catég. I (*c*). Ex. :

âlil, monter.

Prét. pos. : *ûlẓaγ*, prét. nég. : *ūr-ûlẓiγeš*;
— *ûlẓeð*, — *ūr-ûlẓiðeš*;
— *iûli*, — *ūr-iûlīš*;

Digitized by Google

Prét. pos. :	*θûlī*,	—	*ūr-θûlīš*;
—	*nûlī*,	—	*ūr-nûlīš*;
—	*ûlịem*,	—	*ūr-ûlịīmeš*;
—	*ûlịemθ*,	—	*ūr-ûlịīmθeš*;
—	*ûlịen*,	—	*ūr-ûlịīneš*;
—	*ûlịent*,	—	*ūr-ûlịīnteš*.

Aoriste.

1re p. sing. *aδ-ûlịeγ*,
2e p. sing. *aδ-iâli*,
3e p. pl. *aδ-âlịen*.

Participe.

iûlịn.

Catégorie I (*d*). Impératif : iC^1C^2.
La conjugaison est régulière (v. *supra*).
Prét. pos. : $îC^1C^2$.
Prét. nég. : iC^1iC^2. Ex. :

ireδ laver;
ịrêḍ s'habiller;
inez se baisser;
izīf crier;
iru réunir;
iri jeter;
isi lever.

Les verbes, *ili* être, et *ini* dire, ont une conjugaison particulière.

Digitized by Google

Prétérit positif.

J'ai dit : *ĕnnāɣ* ou *ĕnnīɣ*, ou *înāɣ*, ou *inīɣ*.
Tu as dit : *ĕnnāð* ou *ĕnnīð*, ou *ināð*, ou *înīð*.
Il a dit : *i̯ẹ̆nna* ou *i̯îna*.
Elle a dit : *θi̯ẹ̆nna* ou *θi̯îna*.
Nous avons dit : *nénna*.
Vous avez dit (h.) : *ĕnnam*.
— (f.) : *ĕnnamθ*.
Ils ont dit : *ĕnnạ̄n* ou *inạ̄n*.
Elles ont dit : *ĕnnạ̄nt* ou *inạ̄nt*.

Zekk., B.Izn. : *ĕnnīɣ*, *θénnīð*, *innä*, *θénnä*, *nénnä*, *θénnam*, *θénnamθ*, *énnạ̄n*, *énnạ̄nt*.

Prétérit négatif.

Je n'ai pas dit : *ūnnâɣeš* ou *ūnnîɣeš*, ou *ūr-ínīɣeš*.
Tu n'as pas dit : *ūnnðeš* ou *ūnnīðeš*, ou *ūr-ínīðeš*.
Il n'a pas dit : *ūr-ínnaš*.
Elle n'a pas dit : *ūr-θénnaš* ou *ūr-θinaš*.
Nous n'avons pas dit : *ūr-nénnaš*.
Vous n'avez pas dit (m.) : *ūr-énnāmeš*.
Vous n'avez pas dit (f.) : *ūr-énnāmθeš*.
Ils n'ont pas dit : *ūr-énnạ̄neš* ou *ūr-ínạ̄neš*.
Elles n'ont pas dit : *ūr-énnạ̄nteš* ou *ūr-ínạ̄nteš*.

Zekk., B.Izn. : *ūr-enniɣeš*, *ūr-θennīðeš*, *ūr-ínnaš*, *ūr-θénnaš*, *ūr-nénnaš*, *ūr-θénnāmeš*, *ūr-θénnāmθeš*, *ūr-énnạ̄neš*, *ūr-énnạ̄nteš*.

Aoriste.

Je dirai : *að-īniɣ*.

Digitized by Google

Il dira *aδ-īni*.
Ils diront *aδ-īnṇ*.

Participe.

i̯inṇ (Zekk. B.Izn. : *innạn*).

Le verbe être : *ili* se conjugue à peu près sur le même modèle :

Prét. pos. : *éllīɣ* ou *ĕllāɣ*, *illa*.
Prét. nég. : *ūr-llâɣeš*.
Aoriste : *aδ-ilīɣ* (voir *infra*, verbe être).

Catégorie I (*f*). Impératif *dC*.

Prétérit.

Prét. pos. : *uCa*(K.) et *uCi*(A.L.).
Prét. nég. : *uCa*(K.) et *uCi*(A.L.) (l'*n* et l'*m* de la 2e et de la 3e p. m. pl. ne sont pas redoublés). Ex. :

âf trouver.

Singulier.

1re pers.	*ûfāɣ*,	*ūr-fāɣeš*;
2e pers.	*ûfāδ*,	*ūr-ûfāδeš*;
3e p. m.	*iûfa*,	*ūr-iûfāš*;
3e p. f.	*θûfa*,	*ūr-θûfāš*;

Pluriel.

1re pers.	*nûfa*,	*ūr-nûfāš*;
2e p. m.	*ûfām*,	*ūr-ûfāmeš*;
2e p. f.	*ûfāmθ*,	*ūr-ûfāmθeš*;
3e p. m.	*ûfạn*,	*ūr-ûfạneš*;
3e p. f.	*ûfạnt*,	*ūr-ûfạnteš*.

Digitized by Google

Chez les O. Larbi, le verbe *âf* se conjugue ainsi à ce temps; prétérit pos. : *ûfīɣ, ûfīð, iûfa, θûfa, nûfa, ûfām, ûfāmt, ûfạn, ûfạnt*. C'est aussi de le sorte que le conjuguent les femmes âgées du Kef. Prét. nég. : *ūr-ûfīɣeš, ūr-ûfīðeš, ūr-iûfīš* (*i* à toutes les personnes).

AORISTE.

að-âfèɣ, að-iâf.

PARTICIPE.

iûfạn.

Au Figuig, la conjugaison est la même qu'au Kef :

âf : *ûfāɣ, iûfa, ûfạn.*

Mais, chez les Zekkara, le verbe *âf* se conjugue au prétérit comme chez les O. Larbi :

âf : *ûfīɣ, iûfa, ûfạ̄n.*

De même chez les Beni-Iznacen :

âf : *ûfīɣ, iûfa, ûfạn.*

CATÉGORIE I (*e*) : Impératif : *éC¹C²*.
Prétérif positif : pers. *a* : *C¹C²t*;
— — pers. *b* : ⌐ *C¹C²u*. Ex. :
ěṛẓ, briser.

	Sing.	Plur.
1re pers.	*ěṛẓîɣ*,	*néṛẓŭ*;
2e pers. m.	*ěṛẓîð*,	*ěṛẓīm*;
2e pers. f.	—	*ěṛẓīmθ*;

Digitized by Google

3^e^ pers. m. *ịéṛẓŭ*, *ĕṛẓīn*;
3^e^ pers. f. *θéṛẓŭ*, *ĕṛẓīnt*.

Prétérit négatif : pers. *a* : *C¹C²ĭ*;
— — pers. *b* : *C¹C²u*.

ūr-ĕṛẓĭγeś je n'ai pas brisé;
ūr-ịéṛẓŭś il n'a pas brisé.

AORISTE.

1^re^ pers. *að-eṛẓĕγ*;
3^e^ pers. m. s. *að-ịĕṛẓ*.

PARTICIPE.

iṛẓīn, *aịĕṛẓen*.

Se conjuguent sur ce modèle :

éγz creuser,	*éns* passer la nuit,
énγ tuer,	*éṛγ* être allumé.
étś manger,	*éẓḍ* moudre;
érr rendre,	*éṛẓ* briser.

Les verbes ayant l'impératif de forme *C¹éC²* (ex. : *zéṛ* voir) ont une conjugaison identique.

Prét. pos. : *zṛêγ*, *ịézṛŭ*, *zṛīn*;
Prét. nég. : *ūr-zṛĭγeś*, *ūr-ịézṛŭś*, *ūr-zṛĭneś*;
Aoriste : *að-zṛèγ*, *að-izeṛ*;
Participe : *izṛın*.

Se conjuguent sur ce modèle :

Digitized by Google

sél entendre, *zéṛ* voir.
γér lire, *ûš* donner.
ûɣeθ frapper, *sᵃû* boire.

Au Figuig, la conjugaison est un peu différente à la 3ᵉ pers. du pluriel. Ex. :

ĕrγ brûler, *érγīγ*, *írγu*, *érγen*
ĕrr rendre, *érrīγ*, *írru*, *érren*
ĕi̯i̯ faire, *éi̯i̯īγ*, *íi̯i̯u*, *éi̯i̯en*
} forme $éC^1C^2$.

nés passer la nuit, *énsīγ*, *ínsu*, *nsén*
γéz creuser, *éγzīγ*, *íγzu*, *γzén*
téš manger, *tšīγ*, *ítšu*, *tšén*
} forme $C^1éC^2$.

Chez les Beni-Iznacen, la 3ᵉ pers. du sing. et la 1ʳᵉ pers. du pl. sont vocalisées en *a* (pers. *b*). Ex. :

étš manger, *tšīγ*, *ítša*, *tšịn* ;
ĕγr lire, *éγrīγ*, *íγra*, *γrịn* ;
ĕnγ tuer, *énγīγ*, *ínγa*, *nγịn* ;
ézḍ moudre, *éẓḍīγ*, *íẓḍa*, *ẓḍịn* ;
éls s'habiller, *élsīγ*, *ílsa*, *lsịn* ;
zér voir, *zrīγ*, *ízra*, *zrịn* ;
ĕrr rendre, *érrīγ*, *írra*, *rrịn* ;
ĕns passer la nuit, *énsīγ*, *ínsa*, *nsịn*.

Mes informateurs des Zekkara vocalisaient ces mêmes personnes *b* en *i*. Ex. :

ĕrẓ briser, *érẓīγ*, *i̯érẓi*, *érẓīn* ;
ĕnγ tuer, *énγīγ*, *i̯énγi*, *énγīn* ;
ûš donner, *ûšīγ*, *iûši*, *ûšịn* ;
ĕrγ brûler, *érγīγ*, *i̯érγi*, *érγịn* ;
ĕssuɥ boire, *éssŭɥīγ*, *i̯éssŭɥi*, *éssŭɥīn* ;

Digitized by Google

ĕɣr lire, *éɣrīɣ*, *i̯éɣri*, *éɣrīn*;
ĕsɣ acheter, *ésɣīɣ*, *i̯ésɣi*, *ésɣīn*;
ĕdž laisser, *édžīɣ*, *i̯édži*, *édžīn*.

CATÉGORIE I (*h*) : Impératif : uC^1C^2.
Prétérit positif : uC^1C^2. Ex. :

ûhem, faire erreur.

Singulier		Pluriel
1re pers.	*ûhmèɣ*,	*nûhem*;
2e pers. (m.)	*ûhmeð*,	*ûhmem*;
2e pers. (f.)	—	*ûhmemθ*;
3e pers. (m.)	*i̯ûhem*,	*ûhmen*;
3e pers. (f.)	*θûhem*,	*ûhment*.

Prétérit : généralement : uC^1iC^2.

1re pers.	*ūr-úehmĕɣeš*,	*ūr-núhi̯meš*;
2e pers. (m.)	*ūr-úehmĕðeš*,	*ūr-úhmīmeš*;
2e pers. (f.)	—	*ūr-úhmīmteš*;
3e pers. (m.)	*ūr-i̯úhīmeš*,	*ūr-úhmi̯neš*;
3e pers. (f.)	*ūr-θúhīmeš*,	*ūr-úhmi̯nteš*.

AORISTE.

1re pers. sing. : *að-ûhmèɣ*;
3e pers. m. sing. : *að-i̯ûhem*;
3e pers. m. pl. : *að-ûhmen*.

PARTICIPE.

i̯ûhmen.

Se conjuguent sur ce modèle :

Digitized by Google

ûhen être facile, *úḫḫer* reculer;
ússer être vieux, *úddeḃ* éduquer;
ûhem se tromper, *úqqäḥ* réchauffer.
ûzen, peser;

La conjugaison des verbes de cette forme est identique chez les B.Iznacen. Ex. :

ûhem faire erreur, *ûhmèγ*, *iûhem*, *ûhmen*;
ûrār jouer, *ûrāreγ*, *iúrār*, *ûrāren*;
ûsu faire un lit, *ûsūγ*, *iûsu*, *ûsūn*;

au Figuig. Ex. :

ûrār jouer, *ûrāreγ*, *iûrār*, *ûrāren*;

chez les Zekkaŕa. Ex. :

ûsu faire un lit, *ûsūγ*, *iûsu*, *ûsūn*.

Catégorie II (*a*). Impératif C^1C^2i.
La conjugaison est régulière.
Prétérit pos. : C^1C^2i. Ex. :

érni, ajouter.

	Singulier	Pluriel
1re pers.	*ĕrnīγ*,	*ṅérni*;
2e pers. (m.)	*ĕrnīð*,	*ĕrnīm*;
2e pers. (f.)	—	*ĕrnīmθ*;
3e pers. (m.)	*i̯érni*,	*ĕrni̯n*;
3e pers. (f.)	*θérni*,	*ĕrni̯nt*.

Prétérit nég. : C^1C^2i.

1re pers.	*ūr-ĕrnīγeš*,	*ūr-nérnīš*;
2e pers. (m.)	*ūr-ĕrnīðeš*,	*ūr-ĕrnīmeš*;
2e pers. (f.)	—	*ūr-ĕrnīmθeš*;
3e pers. (m.)	*ūr-i̯érnīš*,	*ūr-ĕrni̯neš*;
3e pers. (f.)	*ūr-θérnīš*,	*ūr-ĕrni̯nteš*.

Digitized by Google

Aoriste.

1re p. sing. *aδ-érnīγ*;
3e p. m. s. *aδ-iérni*;
3e p. m. pl. *aδ-érnɨn*.

Participe.

írnɨn.

Se conjuguent sur ce modèle :

íri jeter, *ínі* dire,
isi lever, *ézzi* griller,
érni ajouter,

Les verbes de la forme $C^1C^2ï$ (le *ɨ* est à peine sensible) suivent, eux aussi, la conjugaison régulière (catég. II (*b*)). Prétérit pos. : $C^1éC^2ï$ (l'*m* et l'*n* sont redoublés). Ex. :

ézlï, rouler, tordre.

	Sing.	Plur.
1re pers.	*zéliéγ*,	*nézli*;
2e pers. (m.)	*zéliéδ*,	*zéliem*;
2e pers. (f.)	—	*zéliemθ*;
3e pers. (m.)	*iézli*,	*zélien*;
3e pers. (f.)	*θézli*.	*zélient*.

Prét. nég. : $C^1éCï$.

1re pers.	*ūr-zéliγeš*; ou	*ūr-zélieγeš*,	*ūr-nézliš*;
2e pers. (m.)	*ūr-zéliδeš*; ou	*ūr-zélieδeš*,	*ūr-zéliemmeš*;
2e pers. (f.)	—	—	*ūr-zéliemθeš*;
3e pers. (m.)	*ūr-iézliš*;	—	*ūr-zélienneš*;
3e pers. (f.)	*ūr-θézliš*;	—	*ūr-zélienteš*.

Digitized by Google

Aoriste.

1re p. sing. *aḍ-zéliɛ̈γ*;
3e p. m. sing. *aḍ-ízli*;
3e pers. m. pl. *aḍ-zélien*.

Participe.

ízĕlien.

Se conjuguent sur ce modèle (voir en outre cat. A) :

ăfii voler,	*ĕḫsii* éteindre;
âlii monter,	*ĕsfii* fondre;
ânii monter à cheval;	*ĕẓẓii* taire;
ârii écrire;	*ĕfrii* clore.

Chez les Beni-Iznacen, au Figuig, chez les Zekkara, la conjugaison de ces verbes est également régulière. Ex. :

Figuig : *ĕẓẓii* traire, *ĕẓẓɛ̈γ*, *ízzi*, *ĕẓẓīn*;
ĕfrii clore, *fériaγ*, *iḗfri*, *férien*;
Zekkara : *ĕrni* augmenter, *ĕrnɛ̈γ*, *iḗrni*, *ĕrnin*;
isi lever, *isɛ̈γ*, *iísi*, *isin*;
ĕsfii fondre, *sfīiḗγ*, *isfī*, *sfīien*;
B.Iznacen : *ĕrži* rêver, *ĕržīγ*, *iḗrži*, *ĕržīn*.

Catégorie II (*c*). Impératif C^1C^2u.
La conjugaison de ces verbes est régulière.

Prétérit.

Prétérit positif : $C^1C^2\hat{u}$,
$\preceq C^1C^2u$. Ex. :

Digitized by Google

éssu faire un lit.

Singulier.		Pluriel.
1re pers.	*ssûγ*,	*néssu*;
2e pers. (m.)	*ssûð*,	*ssûm*;
2e pers. (f.)	— .	*ssûmθ*;
3e pers. (m.)	*íssu*,	*ssûn*;
3e pers. (f.)	*θéssu*,	*ssûnt*.

Prétérit négatif : $C^1C^2\hat{u}$,
$\angle C^1C^2u$.

Singulier		Pluriel
1re pers.	*ūr-ssûγeś*,	*ūr-néssūś*;
2e pers. (m.)	*ūr-ssûðeś*,	*ūr-ssûmeś*;
2e pers. (f.)	—	*ūr-ssûmθeś*;
3e pers. (m.)	*ūr-íssūś*,	*ūr-ssûneś*;
3e pers. (f.)	*ūr-θéssūś*,	*ūr-ssûnteś*.

AORISTE.

að-éssūγ,
að-íssu.

PARTICIPE.

íssūn.

Se conjuguent sur ce modèle :

éttu oublier,	*ûsu* tousser;
ézẓû planter;	*rû* pleurer.
éssu faire un lit;	

La conjugaison des verbes terminés par $\bar{u}^{\gamma}$ est aussi régulière, différente cependant de la précédente (cat. II(*d*)).

Digitized by Google

Prétérit.

Prét. positif : $C^1C^2ɣ$,
— C^1C^2u.
Prétérit négatif : $C^1C^2iɣ$ ou $C^1C^2ɣ$,
— C^1C^2iu C^1C^2u, (l'*m* et l'*n* sont redoublés). Ex. :

iruɣ réunir.

	Singulier.	Pluriel.
1re pers.	*irɣeγ*,	*nirū*;
2e pers. (m.)	*irɣeð*,	*irɣem*;
2e pers. (f.)	—	*irɣemθ*;
3e pers. (m.)	*iîrū*,	*irɣen*;
3e pers. (f.)	*θîrū*,	*irɣent*.

1re pers. *ūr-iriueγeš* ou *ūr-irɣĕγeš*;
2e pers. (m.) *ūr-iriuðeš* ou *ūr-irɣĕðeš*;
2e pers. (f.) — —
3e pers. (m.) *ūr-ịiriūš* ou *ūr-ịirɣeš*;
3e pers. (f.) *ur-θiriūš* ou *ūr-θirɣeš*.

1re pers. *ūr-niriūš* ou *ūr-nirɣeš*;
2e pers. (m.) *ūr-iriūmmeš* ou *ūr-irɣemmeš*;
2e pers. (f.) *ūr-iriūmθeš* ou *ūr-irɣemθeš*;
3e pers. (m.) *ūr-iriūnneš* ou *ūr-irɣenneš*;
3e pers. (f.) *ūr-iriūnteš* ou *ūr-irɣenteš*.

Aoriste.

að-irɣèγ, *að-ịiru*.

Participe.

irɣen.

Digitized by Google

Se conjuguent sur ce modèle :

âḍrūɣ enfanter;	*lissūɣ* se faner;
irūɣ réunir;	*zizūɣ* être bleu.
âdžūɣ mesurer;	

Au Figuig, chez les Beni-Iznacen, les Zekkara, la conjugaison des verbes de cette forme est aussi régulière.

Figuig : *éẓẓû* planter, *ēẓẓûɣ*, *iẓẓû*, *éẓẓûn*;
éssu faire un lit, *éssūɣ*, *issu*, *éssūn*;
Beni-Iznacen : *érzu* chercher, *ērzūɣ*, *irzu*, *érzun*;
ẓû aboyer, *ẓûɣ*, *iẓû*, *ẓûn*;
Zekkara : *ûsū* tousser, *ûsūɣ*, *iûsū*, *ûsūn*.

Catégorie II (*e*). Impératif : C^1C^2a.
(La conjugaison est régulière).
Prétérit positif : C^1C^2a. Ex. :

éžṷa, bêler.

	Sing.	Plur.
1re pers.	*ěžṷaɣ*,	*néžṷa*;
2e pers. m.	*ěžṷað*,	*éžṷam*;
2e pers. f.		*éžṷamθ*;
3e pers. m.	*ižṷa*,	*éžṷān*;
3e pers. f.	*θéžṷa*,	*éžṷānt*.

Prétérit négatif : C^1C^2a (l'*m* et l'*n* des 2e et 3e p. du pl. ne sont pas redoublées) :

1re pers.	*ūr-ěžṷāɣeš*,	*ūr-néžṷaš*;
2e pers. m.	*ūr-ěžṷāðeš*,	*ūr-éžṷāmeš*;
2e pers. f.		*ūr-éžṷāmθeš*;
3e pers. m.	*ūr-ižṷaš*,	*ūr-éžṷāneš*;
3e pers. f.	*ūr-θéžṷaš*,	*ūr-éžṷāntes*.

Digitized by Google

AORISTE.

1re p. m. *aδ-žɣaγ*;
3e p. m. s. *aδ-ižɣa*.

PARTICIPE.

ižɣ̣ān.

Se conjuguent sur ce modèle :

émda être achevé,
ébḍå partager,
équa être fort,
éššia se plaindre,
irẓå être amer,
úrza chercher,
génfa être guéri,
élha être occupé,
ébna bâtir,
érsa porter des fruits,
étra survenir,
éḍlå enduire,
éžɣa bêler.

Au Figuig, chez les B. Iznacen, chez les Zekkara la conjugaison diffère aux deux premières pers. du sing. (voy. *i* au lieu de *a*). Ex. :

Figuig *ébḍå* partager, *ébḍīγ*, *iébḍå*, *bḍân*;
B.Iznacen *ébna* bâtir, *ébnīγ*, *iébna*, *bnân*;
— *génfa* guérir, θ*génfīδ*, *igenfa*, *génfān*;
Zekkara *ébḍå* partager, θ*ébḍeδ*, *iébḍå*, *bḍân*.

CATÉGORIE III (*a*). Impératif : *éC*^{1}*C*^{1}*āC*^{2}. La consonne *C*^{1} est redoublée à l'impératif, à toutes les personnes (*b*), au participe. En outre, si une particule de forme *c v* précède la consonne *C*^{1}, celle-ci est redoublée.

Prétérit positif : pers. *a* : *C*^{1}*ūC*^{2}, rar. *éC*^{1}*C*^{1}*ūC*^{2};
— pers. *b* : *tC*^{1}*C*^{1}*ūC*^{2}. Ex. :

éffāδ avoir soif.

Digitized by Google

Singulier	Pluriel
1re pers. m. *fûðėγ*,	*néffūð*;
2e pers. m. *fûðeð*,	*fûðem*;
2e pers. f.	*fûðemθ*;
3e pers. m. *iffūð*,	*fûðen*;
3e pers. f. *θéffūð*,	*fûðent*.

Prétérit négatif : pers. *a*) : $C^1\bar{u}C^2$;
— — *b*) : $\preceq C^1C^1\bar{u}C^2$.

Singulier	Pluriel
1re pers. *ūr ɣûðėγeš*,	*ūr-néffūðeš*;
2e pers. m. *ūr-fûðėðeš*,	*ūr-fûðemmeš*;
2e pers. f.	*ūr-fûðemθeš*;
3e pers. m. *ūr-iffūðeš*,	*ūr-fûðenneš*;
3e pers. f. *ūr-θéffūðeš*,	*ūr-fûðenteš*.

Aoriste.

1r pers. s. *að-fâðėγ*;
3e pers. m. s. *að-iffāð*;
3e pers. m. pl. *að-fðen*.

Participe.

iffūðen.

Se conjuguent sur ce modèle :

ĕlḷḷāz avoir faim, *ĕnnām* être habitué,
ĕggāž déménager, *ĕzẓẓāḷḷ* prier,
ĕqqār être sec, *ĕffāð* avoir soif.

Les verbes ayant à l'impératif une forme $C^1\hat{a}C^2$ (Ex. : *lâl* naître) se conjuguent de façon presque identique :
Prét. pos. : *lûlėγ*, *ilūl*, *lûlen*.
Prét. nég. : *ūr-lûlĕγeš*, *ūr-ilūleš*, *ūr-lûlĕnneš*.

Digitized by Google

AORISTE.

aðlûleγ, að-tlūl.

PARTICIPE.

ilūlen.

Même conjugaison au Figuig, chez les Beni-Iznacen, les Zekkara. Ex. :

Figuig *ḷâz, ḷlûzèγ, iḷlûz, ḷlûzen*;
— *gâž, gûžaγ, igūž, gûžen*;
— *fâd, fûdeγ, iffūd, fûden*;
Beni-Iznacen *fâð, fûðèγ, iffūð, fûðen*;
Zekkara *fâð, fûðèγ, iffūð, fûðen.*

CATÉGORIE III (*b*). Impératif : C^1iC^2.

La conjugaison est régulière; ceux de ces verbes, tels que *mir* être versé, *siγ* tendre, qui commencent par un *s*, un *m* et sont probablement des I, des II formes de racines non usitées dans ce dialecte à l'état simple, redoublent l'*s* ou l'*m* aux personnes *b* et au participe. Précédés de particules comme *qā, lā, mi, si, ðá, áim*, ils redoublent la première consonne à toutes les personnes du prétérit. Ex. : *sif* tamiser.

PRÉTÉRIT POSITIF.

Sing.		Plur.
1re pers.	*sifèγ*,	*néssīf*;
2e pers. m.	*sifeð*,	*sifem*;
2e pers. f.		*sifemθ*;
3e pers. m.	*issīf*,	*sifen*;
2e pers. f.	*θéssīf*,	*sifent.*

Digitized by Google

PRÉTÉRIT NÉGATIF.

1re pers.	*ūr-sifĕγeš*,	*ūr-néssīfeš*;
2e pers. m.	*ūr-sifĕðeš*,	*ūr-sifĕmmeš*;
2e pers. f.		*ūr-sifĕmθeš*;
3e pers. m.	*ūr-íssīfeš*,	*ūr-sifĕnneš*;
3e pers. f.	*ūr-θéssīfeš*,	*ūr-sifĕnteš*;

PRÉTÉRIT PRÉCÉDÉ DE *qâ*.

1re pers.	*qā-ssifèγ*,	*qā-néssīf*;
2e pers. m.	*qā-ssífeð*,	*qā-ssífem*;
2e pers. f.		*qā-ssífemθ*;
3e pers. m.	*qā-íssīf*,	*qā-ssífen*;
3e pers. f.	*qā-θéssīf*,	*qā-ssífent*.

AORISTE.

1re pers. s. *aδ-sifèγ*;
3e pers. m. s. *aδ-íssīf*.

PARTICIPE.

íssīfen.

Verbe avoir.

Le verbe avoir se rend, chez les Beni-Snoûs, au moyen de la particule *γer* chez, vers, que l'on fait suivre des pronoms *i*, *äh*, *em*, etc.

Il se conjugue ainsi au présent :

Digitized by Google

J'ai : *ɣ'ri* ou *qā-ɣri*;
Tu as (m.) : *ɣ'räh* ou *qā-ɣ'räh*;
Tu as (f.) : *ɣ'rem* ou *qā-ɣ'rem*;
Il a : *ɣ'res* ou *qā-ɣ'res*;
Elle a —
Nous avons : *ɣérnȧɣ* ou *qā-ɣérnȧɣ*;
Vous avez (m.) : *ɣérɥem* ou *qā-ɣérɥem*;
Vous avez (f.) : *ɣéruent* ou *qā-ɣérɥent*;
Ils ont : *ɣérsen* ou *qā-ɣérsen*;
Elles ont : *ɣérsent* ou *qā-ɣérsent*;

J'ai une maison : *ɣ'ri θáddarθ*;
Il a des juments : *ɣ'res tíɣallīn.*
Zekkara *ɣri, ɣérχ, ɣérm, ɣérs, ɣérnȧɣ, ɣérɥen, ɣérsen, ɣérsent*;
Zekkara *ɣrí áɣɣûm* j'ai du pain;
B.B.Zeggou *ɣri, ɣrek, ɣrem, ɣres, ɣérnȧɣ, ɣérɥen, ɣérsen, ɣérsent.*

L'imparfait se rend par le présent du verbe avoir précédé des 3e personnes de l'imparfait du verbe être (v. conj. *infra*) :

J'avais *ílla* *ɣ'ri* (ou *llá-ɣri*);
-- *θélla* —
— *éllạn* --
— *éllạnt* —

J'avais un mouton *ílla ɣ'ri íšerri*;
Zekk. *tûɣri áɣrûm* j'avais du pain (*tûɣ* inv.);
Tu avais une vache *θélla ɣ'räh θáfunāst*;
Zekk. *tûɣɣerχ îrðen* tu avais du blé;
Il avait des moutons *ellạn ɣ'res ízmmāren*;
Elles avaient des juments *ellạnt ɣérsent tíịmārīn*;
Zekk. *tûɣɣersent tíịmārīn.*

Digitized by Google

De même avec l'aoriste du verbe être, on formera le futur du verbe avoir.

Verbe être.

Chez les Beni-Snoûs, le verbe être se rend au présent en suffixant les pronoms régimes directs (suffixes), soit au mot *âqĕl*, soit à la particule *qā* (ou *qā*).

A la première personne on emploie *âqĕl* :

Je suis, *âqĕliịi* ou *âqlii*;
Nous sommes, *âqĕlānâγ* ou *âqlānâγ*.

On dit aussi :

Kef : *qâqlii*, je suis;
— *qâqlānâγ*, nous sommes;
Zekkara : *âqliịi*, *âqaị* (*elliγ*), je suis;
— *âqlānâγ*, *qânâγ* (*nélla*), nous sommes.

A la deuxième personne, on emploie la particule *qā*; on a :

2e pers. du masc. sing. : tu es, *qâ-šekk* et *âqā-šekk*, ou *qâš* et *âqāš* (A.L. *qâi-šekk*);
2e pers. du fém. sing. : tu es, *qâšem* et *qâi-šem*.
2e pers. du masc. plur. : vous êtes, *qâkun* et *qâkenniɣem* (à Mazz. : *qâken*; à A.L. : *qâi-šennīɣen*);
2e pers. du fém. plur. : vous êtes, *qâkunt* et *qâkennīɣent* (à A.L. *qaišennīɣent*).
Zekkara : *qâšen*, (f.) *qâšent* (*θéllam*).

A la troisième personne, on emploie à la fois *âqĕl* et *qâ* :

il est, *qâh* ou *âqāh* et *âqĕlīh* ou *âqĕllīh*;
elle est, *qâit* ou *âqait* et *âqĕlīt* ou *âqĕllīt*;

Digitized by Google

ils sont, *qâhen* et *âqĕlīhen*;
elles sont *qâhent* et *âqĕlīhent*;
Zekkara : m. s., *qâθ*, *qâiθ*; *âqĕllīs* (*ílla*);
— f. s., *qât*, *qâit*; *âqellīst* (?) (*θélla*);
— m. p., *qâθen*, *qâiθen*; *âqĕllīsen* (*éllạn*)
— f. p., *qâθent*, *qâiθent*; *âqĕllīsent* (*éllạnt*, *ĕllāneθ*).

Les mots *âqliịi*, *âqlīh*, etc., servent à rendre les expressions : me voilà, le voilà, etc. Te voilà se dit *âḥ*. Ex. :

où est-il? *mâni-qâh*; le voilà, *âqĕlīh*
où es-tu? *mâni-qāšekk*; me voilà, *âqliịi*.

Le pronom n'est pas toujours exprimé après les particules *mâni*, *mânis*. Ex. :

où sont mes enfants? *mâni-qā árṛaûīnu*;
où est ma sœur? *mâni-qā últma*.

Bien que les deux particules *âqĕl* et *qâ* s'emploient l'une pour l'autre, elles proviennent sans doute de deux racines différentes. La première n'est autre chose que le mot *âqĕl* (1) vois, on dit en effet au Kef :

âqĕlās mäni-qāh, vois où il est;
Fig. : *âqĕl-dīs*, regarde-le;

âqliịi, *âqlānȧγ* correspondraient ainsi exactement aux termes arabes راني, رانا.

Quant à la particule *qâ*, elle est fréquemment employée chez les Beni-Snoûs, notamment devant un verbe à la forme d'habitude pour indiquer que l'action a lieu au moment où l'on parle. (Voir sur cette particule, *infra*.)

L'imparfait du verbe être se rend par le prétérit du verbe *îli*, être (Voir la conjugaison de ce verbe, *supra*) :

1. Cf. Zouaoua, *aqlii*; R. Basset, *Man. kab.*, p. 24.

Digitized by Google

mâni-llāð, où étais-tu ?
ĕllâγ ði-úðrār, j'étais à la montagne ;
mâni θéllām (A.L.), où étiez-vous ?
nélla gúḫḫām, nous étions à la maison.

A Mazzer, l'imparfait se rend par le verbe *tûγ* qui se conjugue ainsi :

tûγèγ, j'étais,	Zekkara,	*tûγai* ;
θtûγeð, tu étais (m.),	—	*tûγāχ* ;
— tu étais (f.),	—	*tûγāšem* ;
ittūγ, il était,	—	*tûγāθ* ;
θétlūγ, elle était,	—	*tûγāt* ;
néttūγ, nous étions,	—	*tûγānàγ* ;
θtûγem vous étiez (m.),	—	*tûγāšen* ;
θtûγemθ, vous étiez (f.),	—	*tûγāšent* ;
tûγen, ils étaient,	—	*tûγāsen* ;
tûγent, elles étaient,	—	*tûγāsent*.

Il est à remarquer que dans ce verbe, les préfixes sont conservés aux deuxièmes personnes (le fait est fréquent à Mazzer, plus rare à Aït Larbi).

Au Kef ce verbe n'est employé que pour rendre l'expression « il y avait, il était ». Ex. :

ttûγ ízzmạn ịẹmḍần, il y avait autrefois.

Le futur se rend par l'aoriste du verbe *îli* conjugué avec les particules *að* ou *âra* :

að-īlîγ ðámahlūš, je serai malade.

Verbe Être (négatif).

Les expressions françaises : je ne suis pas, tu n'es pas, il n'est pas, etc., se rendent par le pronom sujet correspondant suivi de *máši* (ar. ماشي) :

Digitized by Google

Je ne suis pas malade, *nétš másiᵹámahlūš*;

Je n'étais pas, tu n'étais pas, il n'était pas, se disent : *ūr-ĕllâγeš* (1), *ūr-ĕllâᵹeš*, *ūr-íllaš*; et au futur : je ne serai pas, tu ne seras pas, *ūr-tiliγeš*, *ūr-tilᵹeš* :

Zekkara :	Je ne suis pas malade,		*ūr-ĕlliγ ᵹámahlūš*;	
—	Je n'ai pas été	—	*ūr-ditúγ*	—
—	Tu n'as pas été	—	*ūr-šettúγ*	—
—	Elle n'a pas été	—	*ūr-θettúγ*	—
—	Je ne serai pas	—	*ūr-tiliγ*	—
—	Tu ne seras pas	—	*ūr-tilᵹ*	—
—	Il ne sera pas	—	*ūr-íttili*	—

Verbe Avoir (négatif).

Le verbe avoir négatif se rend en plaçant *úlliš* (*ūr-íllš*) devant les expressions *γ'ri*, *γ'räh*, etc. Ex. :

úlliš γ'ri, je n'ai pas, je n'avais pas, je n'aurai pas;
úlliš γ'räh, tu n'as pas, tu n'avais pas, tu n'auras pas;
Zekkara : je n'ai pas, *ūr-éγri* ou *ūr-ílliš-ĕγri* (*ūr θílli*, *ūr-éllin*, *ūr éllint*); tu n'as pas, *ūr-γérχ*; il n'a pas, *ūr-γérs*, etc.
Je n'avais pas, *ūr-tûγeš-ĕγri*;
Tu n'avais pas, *ūr-tûγeš-ĕγérχ*, etc.;
Je n'aurai pas, *ūr-ittili* (*ttîli*, *tîlin*, *tîlint*) *γri*;
Tu n'auras pas, *ūr-ittîli γérχ*.

On trouve aussi les tournures suivantes dues à l'influence arabe :

ūγérseš álli, il n'a pas de cervelle;
ūγriš áγγûm, je n'ai pas de pain.

1. Cette particule *š* paraît être due à l'influence arabe. Au Figuig on prononce souvent *šdi*, chez les Beni-Iznacen *šrâ* (Z. *kra*).

Digitized by Google

Manière de rendre divers temps du français.

Imparfait (1). Pour rendre l'imparfait du français, les Beni-Snoûs ajoutent, à l'imparfait du verbe *être*, le verbe conjugué à la *forme d'habitude*.

Le verbe être (*llâɣ*, *llâð*) peut devenir simplement *lá* ou *lla* à toutes les personnes. Ex. :

manger, *étš*; hab. *tétt*;

je mangeais, *llâɣ téttièɣ* ou *lā-téttièɣ*;
il mangeait, *ílla íttet* ou *lā-íttet*;
ils mangeaient, *llân tétten* ou *lā-tétten*.

Lorsque j'entrai chez lui, il dormait, *si-ûðfaɣ ɣrés*, *llá iṭèṭṭéṣ*.

Quand je le trouvai, il mourait, *si-ūfâḫ*, *illá itmétta*.

Plus-que-parfait (2). Le plus-que-parfait se rend par l'imparfait du verbe *être*, suivi du verbe conjugué au *prétérit*. Ce dernier verbe est parfois suivi de l'expression *ịă*, à toutes les personnes. Ex. :

manger, *étš*;

J'avais mangé, *llâɣ tštɣ*	(ou *lla*, *lā*)	et *llâɣ tštɣ-ịă*.
Il avait mangé, *illá ítšu*	—	et *illá ítšu-ịă*;
Ils avaient mangé, *llạn tšịn*	—	et *llạn tšịn ịă*.

Lorsque tu entras près de moi, j'avais mangé, *si-ûðfeð ḫí llá tšiɣ-ịă*.

Quand je le trouvai, il était mort, *si-ūfâḫ*, *illá ímmūθ*.

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 32.
2. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 32.

Digitized by Google

Futur et futur antérieur (1). Dans les phrases, telles que les suivantes, où un futur est suivi d'un second futur ou d'un futur antérieur, on rend :

1° Ce second futur par l'*aoriste* (avec particule *aδ*) de ce verbe précédé de la particule *qā* (*qāi*). Ex. : Quand tu arriveras près de lui, il fuira, *sâ-ɣers áuδeδ qâi aδ-íruel.*

2° Le futur antérieur par le *prétérit* du verbe conjugué, précédé de l'*aoriste* (part. *aδ*) du verbe *être*, précédé lui-même de la particule *qā* (*qāi*). Ex. : Quand tu arriveras à sa maison, il aura fui, *sâ-ɣers áuδeδ qâi aδ-ili íruel.*

Un futur négatif se rendra par la forme d'habitude. Ex. : Lorsque tu iras à lui, il ne fuira pas, *sâ-ɣers rôḥeδ ur-itrúg-ǧuāleš.*

Si le futur antérieur est accompagné de la négation, il se rend par le verbe *être* suivi du verbe conjugué au *prétérit négatif*. Ex. : Quand tu seras arrivé à sa maison, il n'aura pas fui, *sâ aδ-ûzdeδ ɣer-úḥḥamënnes aδ-ili ur-íruileš.*

Conditionnel (2). Le conditionnel du français (ou le présent, où l'imparfait, ou le plus-que-parfait précédés de *si*) se rend, selon le cas, par un présent, un passé ou un futur. — *Si* se rend par *milla* ou *lûkān*. Ex. :

Si en ce moment, j'avais de l'argent, j'achèterais un cheval (présent), *ûlqu milla-ɣri θimuzūnîn qâi asɣéɣ its.*

Si tu me frappais aujourd'hui, je te frapperais (présent), *lûkān aδîia ūθéδ ássu qâi aš-úθèɣ.*

Si tu ne me donnes pas de suite de l'argent, je ne te laisserai pas sortir (présent), *milla uδ-îia-tsûtšeδeš tīmuzūnîn qâ ūštedžâɣeš aδ-éffɣeδ.*

Si hier j'avais eu de l'argent, j'aurais acheté une vache,

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 32.
2. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 32.

Digitized by Google

(passé) *iḍĕnnāḍ lûkān ĕllạn-ĕɣri θīmuzūnịn, lûkān sɣîɣ θáfunāst.*

Si hier tu m'avais frappé, je t'aurais frappé, *iḍĕnnāḍ milla ûθeδii aš-ûθèɣ.*

Si hier tu ne m'avais pas salué, je ne t'aurais pas donné d'argent, *iḍennāḍ milla ûḥi sellemĕδeš qā-ûδīh tsûtšeɣeš sɥâleδ.*

Demain si j'avais de l'argent, j'achèterais un mulet (futur), *áitša, milla ɑɣriîlin tīmuzūnin asɣáɣ áserδun.*

Si demain tu me frappais, je te frapperais, *áitša, milla áδ-ia ūθéδ qâi aš-ûθèɣ.*

Si demain tu ne me prêtais pas d'argent, je ne pourrais acheter un mouton, *áitša, milla ûδ-ia térṭleδeš tīmuzūnịn, qâ ūttqdâɣeš āsɣéɣ íšerri.*

Participes.

Le verbe qui suit certains pronoms interrogatifs ou relatifs se met au participe indéclinable.

Chez les Beni-Snoûs, il se forme des temps suivants :

1° *Du prétérit positif* : il est entré, *ịûδef*; part., *ịûδfĕn.* Ex. :

qui est entré, *mâgĕs ịûδfĕn*;
Zekk., qui est sorti, *mâ͡imĕs ɥû-iffɣĕn.*

2° *Du prétérit négatif* : il n'est pas sorti, *ūr-íffīɣeš*; part. *ūr-íffīɣĕneš.* Ex. :

qui n'est pas sorti, *mâges ūr-íffīɣĕneš.*

3° *De l'aoriste avec particule* (*aδ*, *ara*) : ils parleront, *aδ-siūlen*; participe, *aisiūlen.* Ex. :

Ce sont ces gens qui parleront, *middeniu lli áissiūlĕn.*

Digitized by Google

4° *D'une forme d'habitude emp. seule* : *tsâθ*, part. *itsāθĕn*. Ex. :

C'est cet homme qui toujours me frappe, *ârgäzūði lli ðiịá itsâθĕn dîma*;

ou *précédée de qā* : il court, *qā-ittázzel*; part., *qā-ittázzlĕn*. Ex. :

Vois cet enfant en train de courir, *zèr arbáien qā-itázzlĕn*;

ou *précédé de ūr* : il ne donnera pas, *ūr-itšūšeš*; part., *ūr-itšūšĕnneš*. Ex. :

Qui ne me donnera pas de pain, *mâgĕs ūðiịi itšûšĕnneš áγγûm*.

Pour chacun de ces termes, le participe se forme en ajoutant *en* à la trois. pers. du m. singulier.

Si le verbe est terminé par *a*, par *u* ou par *i*, on ajoute simplement *n* :

qui donc pleure? *mâgĕs gā-ittrūn*;
qui a soulevé ce tronc? *mâgĕs ịisịn θiịịéγθiu*;
qui t'a dit cela? *mâges iðīh īnạn ụú*.

Si au prétérit, un verbe irrégulier est terminé par *u*, cet *u* fait place au participe à la terminaison *in* :

C'est toi qui l'as tué, *šĕkk ĕllîh ínγịn*;
Zekk., *ðšĕkk aíθ iẹ́nγịn*.

On emploie aussi le participe pour rendre un infinitif venant à la suite de verbes tels que : savoir, pouvoir, vouloir, craindre. Ex. :

Je n'ai pu soulever cet enfant, *ûr qẹddĕγeš aidgĕssịn arbá iu* (ou *aδ-isīγ*);

Digitized by Google

Zekk., *ûrzemrèɣ ägiẹssiṇ áḥdẹḍû.*

Il craint de mourir, *qā-iggûð aïtmĕttḷạn*;
Zekk., *itúqqᵘèð ägẹttméttān.*

Il sait parler, *issén aïssaɣālĕn* (*að-isiɣel*);
Zekk., Il ne sait pas parler, *ūr-issiṇ ägẹssaɣālen.*
Zekk., Je ne crains pas de mourir, *ūr-túqqᵘeðeɣ ägẹtméttḷạn.*

Remarque. — Dans les dialectes qui ont, pour le futur négatif, une forme d'habitude spéciale, on suffixe également *n* à cette forme pour avoir le participe :

Zekk., C'est lui qui ne voudra pas, *nĕtta äūr-iqqisĕn* (*éḥs* H *qâs*, fut. nég. *qis*).

Interrogation.

Il n'y a pas dans le dialecte de forme interrogative. Le ton de la phrase indique seul cette nuance. Le ton de la dernière syllabe est fortement surélevé (notamment chez les femmes).

On trouve cependant des tournures calquées sur celles de l'arabe :

As-tu? *illaš ɣráh.*
Auras-tu? *áð-īlīš ɣráh.*
Y a-t-il? *íllāš.*
Y a-t-il des enfants dans ta maison? *illāš uɣrbá guḥḥāmĕnnâh.*
Y a-t-il du pain chez lui? *illāš ɣrés ɣẹ́ɣrûm.*

Remarque. — Les mots *arba* et *aɣrûm* sont au génitif, étant en annexion avec *š*

Des gens sont-ils passés ou non? *iẹ́mḍẹ̈neš ḷɣâši naɣ-ârāh.*

Digitized by Google

Verbes d'état.

Les verbes marquant les couleurs, les qualités, les défauts, se conjuguent comme les autres verbes (sans forme commune pour le pluriel) (1). Ex. :

	émlel, être blanc;	*iẓâi*, être lourd;
1re pers.	*méllèγ* —	*iẓâièγ* —
2e pers.	*méllèð* —	*iẓâieð* —
3e pers. m. s.	*iémlel* —	*iiẓâi* —
3e pers. f. s.	*θémlel* —	*θiẓâi* —
1er pers. pl.	*némlel* —	*niẓâi* —
2e pers. m. p.	*méllem* —	*iẓâiem* —
2e pers. f. p.	*méllemθ* —	*iẓâiemθ* —
3e pers. m. p.	*méllen* —	*iẓâien* —
3e pers. f. p.	*méllent* —	*iẓâient* —

Zekkara : être noir, *berχ*; *bérχnèγ*, *θbérχneð*, *ibberšen*, *bérχnen*, *berχnent*.

Aoriste avec part. : *að-méllèγ*, *að-iẓâièγ*;

— — *að-iémlel*, *að-iiẓâi*.

Prét. négatif : *ūr-iémlīleš*, *ur-iiẓâieš*.

Certains, parmi ces verbes, ont une forme impérative curieuse. Ex. :

iẓēd être doux,	*úfsūs* être léger,
iriu être large,	*iγla* être cher.

Quelquefois cette forme est double; à côté de *iẓâ*, être doux, on trouve *iẓâi*; à côté de *irza*, être amer, on trouve *irzai* et l'on dit :

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, pp. 34 et suiv.; *Études*, pp. 136-137.

Digitized by Google

iẓâγ et *iẓâiẹγ*, j'ai été doux;
i̯irza et *i̯irzâi̯*, il a été amer;
iγlạ̄n et *iγlaiẹn*, ils ont été chers.

L'impératif *ûfsūs* donne au prétérit :

1re p. s. *ûfsūsèγ* et *fsûsèγ*, j'ai été léger;
3e p. p. *ûfsūsen* et *fsûsen*, ils ont été légers.

Exemples de ces verbes marquant des couleurs :

émlel être blanc, *ûrèγ* être jaune,
béršen être noir, *zizu* être bleu;
ézu̯èγ être rouge,

des manières d'être :

émγer être grand, *qûḍèð* être court,
émẓẹ — petit, *ðérγel* — aveugle,
iẓệð — doux, *ússer* — vieux,
îẓâ — lourd, *dérder* — sourd,
írza — amer, *ézḥèf* — estropié,
ẓệrẽθ — long, *ébkeš* — muet.

Particules accompagnant un verbe.

1° *Particule að*. Cette particule précède l'aoriste auquel elle donne le sens du futur. Ex. :

a͡ìtšá að-ázdèγ, demain, je viendrai;
Zekk., *a͡ìtšá aðrôḥèγ*, demain, je partirai.

On trouve aussi l'aoriste avec *að* après les verbes exprimant un ordre, un souhait, un désir, pour rendre le subjonctif du français (où l'infinitif en tenant lieu) :

Digitized by Google

ūr-qâseɣeš aδ-dδfeδ-ĕɣri, je ne veux pas que tu entres chez moi;
înās aδ-íffēɣ, dis-lui de sortir;
aδ-îh-īūš rĕbbí lmût, Dieu te donne la mort!

On trouve également la particule *aδ* devant un verbe au participe (pour rendre un futur) :

mâges aδiâzden, qui donc viendra?
Zekk., *mâimes ɣideɣrá-ɣāsen*, qui donc viendra?

Le δ de la particule *aδ* s'assimile toujours à l'*n* de la prem. pers. du plur. (Cf. Phonétique, l'*n*.)
Dans ce dialecte le δ peut s'assimiler :

au *d* (phonét. le *d*) au *z* (phon. le *z*);
au *t* (phon. le *t*) au *ṭ* (ph. le *ṭ*);
au *ḍ* (phon. le *ḍ*) au *f* (ph. le *f*).

Le δ s'assimile toujours au θ de la 3e p. f. s. (ph. *p*); *aδ* peut aussi devenir *d* (1). (Cf. Phonétique.)
Quand un pronom doit suivre *aδ* le δ ne tombe jamais :

aδ-îh-ināɣ, je te dirai;
aδ-înaɣ izeṛ, il nous verra.

Peut-être le δ de *aδ* pourrait-il être rapproché du δ de support qui accompagne les pronoms placés avant un verbe négatif :

ūδ-îh iɣîδeš, il ne t'a pas apporté (à toi);
ūδiɣd itšâθeš, il ne me frappe pas;
ūδ-ináɣ izrúš, il ne nous a pas vus.

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 120 : « dans plusieurs dialectes le *d* ou le *d'* sont tombés ».

Digitized by Google

Particule *ara*. — Elle est peu usitée, et dans les rares cas où elle s'emploie, elle est souvent remplacée par *aδ*; ainsi on dit :

lûkạn áželliδ ârat ịeršél, si le sultan l'épouse;

et aussi :

lûkạn áželliδ âdat ịeršél;
mâmeš arâs-eggèγ, que lui ferai-je?

et

mâmeš aδ-îs-eggèγ (et *aδ-âs-eggèγ*);
arâụen inaγ, je vous dirai, et *aδ-îụen inaγ*.

Particule *qa*. Cette particule s'emploie devant un verbe généralement à la forme d'habitude, pour indiquer que l'action a lieu au moment où l'on parle. Ex. :

qā-qârγ, je lis, je suis en train de lire;
qā-ittāri, il écrit, il est en train d'écrire;
Zekk., *qā-itéttīθ*, il le mange;
qā-iséssīt, il la boit.

On la trouve aussi devant un verbe au prétérit pour rendre notre passé indéfini :

Je te l'ai (déjà) donné, *qā-ûšīγāht*; en tlemc. راني اعطيت لك;
Il l'a (déjà) vue, *qā-îẓrẹ̄t*; en tlemc. راه شافيها;
Zekk., *qā-ûịéḥθ*, je l'ai (déjà) emmené;

ou bien devant un pronom personnel pour rendre le verbe *être* (cf. Verbe être) :

mílla ûliδ δéniị ụūδrâr qā-šékk δârgāz, si tu montes sur la montagne, tu es un homme.

Digitized by Google

FORMES

Forme en *s* (1re forme).

Chez les Beni-Snoûs, comme dans les autres dialectes, la première forme s'obtient en préfixant un *s* à la racine (1). Elle exprime généralement la *causativité*. Ex. :

sᵃû, boire; I. *sessu*, faire boire;
éi̯i̯ūr, marcher; I. *sīūr*, faire marcher;
étš, manger; I. *sétš*, faire manger;

parfois aussi la *transitivité*. Ex. :

ĕnz, être vendu; I. *zénz*, vendu;
ĕrɣ, être brûlé; I. *sérɣ*, brûler;
B.Izn., *ĕrs*, être posé; I. *sérs*, poser;
— *ézɣel*, être chaud; I. *sezɣel*, chauffer;
— *éni̯*, être monté; I. *séni̯*, monter;
Zekkara, *ékker*, se lever; I. *sékker*, faire lever;
— *étš*, manger; I. *sétš*, faire manger;
— *ĕrɣ*, être allumé; I. *sérɣ*, allumer;
— *éssᵃu*, boire; I. *sésᵃu*, faire boire;
B.B.Zegg., *éruɣeθ*, être dépiqué; I. *séruɣeθ*, dépiquer.

L'*s* factitif peut devenir *z* au contact d'un *d*. Ex. :

dûkel, accompagner; I. *zdûkel*, faire accompagner;

ou au contact d'un ð qui devient alors *d*. Ex. :

1. R. Basset, *Études*, p. 137; *Man. kab.*, p. 38; *Zen. de l'Ouars.*, p. 45; *Le dial. des B. Men.*, p. 26; H. Stumme, *Handb. des Sch.*, p. 69; A. de C. Motylinski, *Le dial. de R'dam.*, p. 33. — G. Mercier, *Ch. de l'Aurès*, p. 26.

Digitized by Google

éðɣel, retourner; I. *zdûl*, faire retourner;

ou au voisinage d'un *z*. Ex. :

ĕnz, être vendu; I. *zénz*, vendre;

Zekk., *ĕnz*; I. *zénz* (mais on trouve *éðɣel*, revenir; I. *sdûl*, faire revevenir).

L'*s* peut devenir *š* au contact d'un *š*. Ex. :

ékkāl, passer la journée;
I. *šéššel*, faire passer la journée;
énšef, être plumé;
I. *šénšef*, plumer.

L'*s* peut aussi devenir *ṣ* au voisinage ou au contact d'une emphatique. Ex. :

îẓēð, être doux; I. *sîẓēd*, adoucir;
éṭṭèṣ, dormir; I. *ṣûḍèṣ*, endormir;
éṭṭèf, saisir; I. *ṣûḍèf*, faire prendre;
ḍḥèš, rire; I. *ṣḍḥèš*, faire rire;
éṣmèḍ, être froid; I. *ṣéṣmèḍ*, refroidir;
Zekk. *éṭṭèṣ*; I. *ṣûḍèṣ*;
B.Izn. *éṭṭèḍ*, téter; I. *ṣûḍèḍ*, allaiter.

Les voyelles de la racine peuvent être modifiées; dans les verbes de forme *éC¹C¹eC²* (ex. *éffèɣ* sortir) (1) l'*e* initial devient *ú* (*û*); I. *súC¹C²eC²* ou *sûC¹eC²*. Ex. :

éṭṭèḍ, téter; I. *ṣûḍèḍ*, allaiter.
éġġɣeð, avoir peur; I. *súġġɣeð* (2), effrayer.
éffèɣ, sortir; I. *sûfèɣ*, faire sortir, extraire.

1. Mais non ceux de la forme *aC¹Ce¹C²*. Ex. : *dzzel*, courrir; I. *sázzel*, faire courir (Z. *ázzel*, I. *zízzel*).

2. On dit aussi : *séġġ^{ɣ}eð* et *síġġ^{ɣ}eð*.

Digitized by Google

éṭṭès, dormir; I. *ṣûḍès*, endormir.
étter, demander; I. *sûθer*, demander, faire demander.
éṭṭèf, saisir; I. *sûḍèf*, faire prendre.
Figuig, *éffèγ*; I. *sûfēγ*.
Zekk., *éṭṭès*, I. *ṣûḍès*; *éqqɥeð*, avoir peur; I. *súqqɥeð*, faire peur; *éffèγ*, I. *sûfāγ*.
B.Izn., *éṭṭèḍ*, I. *ṣûḍèḍ*.

Dans les verbes de forme $âC^1C^2$ l'*a* initial devient *i* à la 1re forme. Ex. :

âṛû, enfanter; I. *sîṛû*, accoucher.
âðef, entrer; I. *sîðef*, introduire.
âfii, voler; I. *sîfii*, faire voler.
âlïi, monter; I. *sîlii*, faire monter.
âḥel, être fatigué; I. *sîḥel*, fatiguer.
âɣeð, apporter; I. *sîɣeð*, faire venir.
ânïi, monter à cheval; I. *sînïi*, faire monter à cheval.
B.Izn. *âdef*, entrer; I. *sîdef*, introduire.
— *âli*, monter; I. *sîli*, faire monter.
Zekk. *âdef*, entrer; I. *sîdef*, introduire.
— *âli*, monter; I. *sîli*, faire monter.
— *âḥel*, être fatigué; I. *sîḥel*, fatiguer.
— *éñ*, être monté; I. *séñ*, monter.
— *âṛû*, enfanter; I. *sîṛû*, accoucher.
Figuig (1) *éts*, manger; I. *sîts*, faire manger.
— *âdef*, entrer; I. *sîdef*, faire entrer.

Les voyelles peuvent être modifiées à l'intérieur même de la racine. Ex. :

qâr, être sec; I. *séγr*, dessécher.

1. Cf. R. Basset, *Dial. de Fig.*, p. 24.

Digitized by Google

La première consonne de la racine est parfois redoublée à la 1re forme. Ex. :

sᵃ̆u, boire; I. *séssᵃ̆u*, faire boire.

Dans certains cas, la première consonne de la racine se modifie en passant à la 1re forme. Ex. :

q devient *ɣ*

qîm, rester; I. *sɣîm*, faire rester.
qâr, être sec; I. *sɣér*, dessécher.

A une consonne redoublée dans la racine, peut correspondre à la 1re forme une seule consonne, précédée alors d'une voyelle longue :

ṭ devient *ḍ*

éṭṭèḍ, téter; I. *ṣûḍèḍ*, allaiter.
éṭṭèf, saisir; I. *ṣûḍèf*, faire prendre.

t devient *θ*

étter, demander; I. *sûθer*, faire demander.

k devient *š*

ékkāl, passer la journée; I. *šéššel*, faire passer la journée.
Zekk. *éqqār*, être sec; I. *sɣâr*.
— *qîɣɣem*, rester; I. *sɣîm*.

Certains verbes usités dans le dialecte à la 1re forme ne le sont pas à l'état simple. Ex. :

sénker, se lever pour manger pendant les nuits du mois de Ramadhan. (Cf. R. Basset, *Loqmân*, p. 325.)
skitšu, livrer aux vers.

Conjugaison d'un verbe à la 1re forme.

Prétérit. Sa conjugaison est toujours régulière.

Digitized by Google

Quand le verbe à la forme factitive est de forme *svc* (ex.: *sîf* tamiser, *sîγ* tendre) l'*s* est redoublée aux personnes *b*. (Voir *suprà*, p. 127.) Ex. :

issīf, il tamise;
néssīγ, nous tendons;

de même à l'aoriste et au participe :

aδ-issīf, *issīfen*.

Au prét. nég. l'*m* et l'*n* des 2e et 3e p. du m. pl. sont redoublées :

ūr sîfĕmmeš, vous n'avez pas tamisé;
ūr sîfĕnneš, ils n'ont pas tamisé.

Aoriste. — Contrairement au zouaoua (1), l'*a* primitif des verbes tels que *sîli*, *sîδef*, etc. (de *âli*, *âδef*, etc.) ne reparaît pas à l'aoriste. Ex. :

âṛû, enfanter; I. *sîṛû*;
pr. *sîṛụèγ*, aor. *aδ-siṛụaγ*;
pr. *îsīṛû*, aor. *aδ-îsīṛû*.

Principaux verbes usités à la 1re forme.

ĕrs, être posé;	I. *sérs*, poser.
ĕtš, manger;	I. *sétš*, faire manger.
ĕns, passer la nuit;	I. *séns*, faire passer la nuit.
ĕrγ, être brûlé;	I. *sérγ*, brûler.
ékk, être trouble;	I. *sékk*, troubler.
ússer, être vieux;	I. *sússer*, vieillir.

1. Cf. R. Basset, *Man. kabyle*, p. 39.

Digitized by Google

úff, être gravé; I. *súff*, graver.
ûf, être mouillé; I. *sûf*, mouiller.
ûhem, se tromper; I. *sûhem*, tromper.
ûhen, être facile; I. *suheṇ*, faciliter.
âγ, prendre; I. *sâγ*, acheter.
îf, être tamisé; I. *sîf*, tamiser.
fâð, avoir soif; I. *sfâð*, altérer.
ḷâ͡z, avoir faim; I. *sḷâ͡z*, affamer.
ĕrɥel, fuir; I. *sérɥel*, faire fuir.
ĕkker, se lever; I. *sékker*, faire lever.
ĕγres, égorger; I. *séγres*, couper.
ĕmlel, être blanc; I. *sémlel*, blanchir.
ĕzdėγ, habiter; I. *sezdėγ*, faire habiter.
ĕnnėḍ, être roulé; I. *sénnėḍ*, rouler.
ĕmγer, être grand; I. *sémγer*, agrandir.
ĕrni, ajouter; I. *sérni*, faire ajouter.
ĕmẓe, être petit; I. *sémẓẹ*, rapetisser.
ĕzɥa, traverser; I. *sézɥa*, faire traverser.
ĕrseḍ, être puant; I. *sérseḍ*, rendre puant.
ĕzγel, être chaud; I. *sézγel*, chauffer.
ĕḫsi, être éteint; I. *séḫsi*, éteindre.
ĕršel, épouser; I. *séršel*, faire épouser.
ĕnịi, être monté; I. *sénịi*, faire monter, enfiler.
éhleš, être malade; I. *séhleš*, rendre malade.
ĕmda, être achevé; I. *sémda*, achever.
ĕsfi, être fondu; I. *sẹ́sfi*, faire fondre.
ẹ́ṣmėḍ, être froid; I. *ṣẹ́ṣmėḍ*, refroidir.
éḫser, être gâté; I. *séḫser*, gâter.
bédd, être debout; I. *sbédd*, faire tenir debout.
ịûr, marcher; I. *sịûr*, faire marcher.
ḫûf, tomber; I. *sḫûf*, faire tomber.

Digitized by Google

rû, pleurer;	I. *srû*, faire pleurer.
nûm, être habitué;	I. *snûm*, habituer.
bérṡen, être noir;	I. *sbérṡen*, noircir.
ḍhèṡ, rire;	I. *sḍheṡ*, faire rire.
ûsāɛ̣, être large;	I. *sûsāɛ̣*, élargir.
mîr, être versé;	I. *smîr*, verser.
dúlla, descendre;	I. *zdúlla*, faire descendre.
lissu, être fané;	I. *slissu*, faner.
kúṭṭèf, être pincé;	I. *skúṭṭèf*, pincer.
kúmmeṡ, être ridé;	I. *skúmmeṡ*, rider.
kítṡu (?),	I. *skítṡu*, livrer aux vers.
ètṭèḍ, têter;	I. *sûḍèḍ*, allaiter.
èǧǧɣeð, avoir peur;	I. *súǧǧɣeð*, effrayer.
èffèɣ, sortir;	I. *sûfèɣ*, expulser.
èṭṭès, dormir;	I. *sûḍès*, endormir.
étter, demander;	I. *sûθer*, faire demander.
èṭṭèf, saisir;	I. *sûḍèf*, faire saisir.
âṛû, enfanter;	I. *sîṛû*, accoucher.
âdef, entrer;	I. *sîdef*, introduire.
âfiḷ, voler;	I. *sîfiḷ*, faire voler.
âlïï, monter;	I. *sîlïï*, faire monter.
âhel, être fatigué;	I. *sîḥel*, fatiguer.
âɣeð, apporter;	I. *sîɣeð*, faire venir.
ânïï, monter à cheval;	I. *sînïï*, faire monter.
îzâiḷ, être lourd;	I. *sizâiḷ*, alourdir.

Forme en *m* (2e forme).

La deuxième forme s'obtient, ainsi que dans divers dialectes, en préfixant un *m* à la racine (1).

1. Cf. René Basset, *Études*, pp. 140-141; *Man. kab.*, pp. 39 et 40. C'est l'*m* forme de M. H. Stumme, *Handb. des Sch.*, p. 70.

Digitized by Google

Elle lui donne une signification réfléchie. Ex. :

ĕṛẓ, être brisé; II. *méṛẓ*, se briser;
îru, être rassemblé; II. *mîru*, se rassembler;

ou bien le sens de la réciprocité. Ex. :

ĕnγ, tuer; II. *ménγ*, s'entre-tuer;
dûkel, accompagner; II. *mdûkel*, aller de compagnie;
lâġa, rencontrer; II, *mlâġa*, se rencontrer;

Figuig, *mlak'a* (R.B.)(1);
— *mdûkel*;
B.Iznacen, *mérzeg*, être amer;
— *ménγ*, se disputer;
Zekkara, *mlâga*, se rencontrer;
— *mdûkel*, aller de compagnie;
— *ménγ*, se disputer;
— *mírrau*, se réunir;
— *méṛẓ*, briser.

ou encore celui du passif. Ex. :

zĕṛ, voir; II. *mzèṛ*, être vu;

Les expressions françaises : être mangeable, être vendable, etc., se rendent par cette forme en *m*. Ex. :

ĕnz, être vendu; II. *ménz*, se vendre, être vendable;
ĕtš, être mangé; II. *métš*, être mangé, être mangeable;
Zekk., *ménz*, se vendre.

Principaux verbes usités à la 2e forme.

ĕnγ, tuer; II. *ménγ*, s'insulter.

1. Cf. René Basset, *Figuig*, p. 25.

Digitized by Google

dûkel, accompagner; II. *mdûkel*, se tenir compagnie, aller de compagnie.
ĕrs, être posé; II. *mérs*, être posé, être vide.
îru, être rassemblé; II. *mîru*, se rassembler.
ĕṛẓ, briser; II. *méṛẓ*, être brisé, cassant.
ĕnz, être vendu; II. *ménz*, être vendable.
ĕẓḍ, moudre; II. *méẓḍ*, susceptible d'être moulu.
lâġa, rencontrer; II. *mlâġa*, se rencontrer.
ĕḫzer, regarder; II. *mḫâzer*, se regarder l'un l'autre.
qâbel, placer en face; II. *mqâbel*, se présenter l'un devant l'autre.
ĕtš, manger; II. *métš*, être mangé.

La forme en *m* peut se combiner avec la forme en *s*. Ex. :

sîɣel, parler; II-I = *msâɣel*, se parler l'un l'autre;
senγ? II-I. *msénγ*, s'entre-tuer;
Zekkara, *msâɣeθ*, se donner des coups réciproquement;
B.Iznacen, *msûθ*, se frapper l'un l'autre.

Forme en *n* (1) (2e forme *bis*).

La forme en *n* s'obtient en préfixant *n* à la racine. Cet *n* est généralement suivi du son *û*. Ex. :

éṛẓem, lâcher; II. *nûṛẓém*, être lâché;
éfθel, ouvrir; II. *nûfθel*, être ouvert.

Cet *n* donne au verbe le sens du passif; mais le verbe est précédé du verbe *être*. Ex. :

1. Cf. H. Stumme, *Handb. des Sch.*, p. 70.

Digitized by Google

la porte a été ouverte, *θáɣɣûrθ θellá θnûfθel*;
le chien a été lâché, *áiδi illá inûṛẓ̣em*;

et aussi le sens réfléchi :

la porte s'ouvre (seule), *θáɣɣûrθ qā-θnûfθel*;
le chien se détache (seul), *áiδi qā-inûṛẓ̣em*.

Forme en *t*, *tɣa* (3e forme).

On trouve, chez les Beni Snoûs, la forme passive qui s'obtient en préfixant un *t* à la racine (1). Ex. :

ĕtš, manger;
tétš, être mangé;
Zekkara, *ûɣeθ*, frapper;
— *ittūθ*, il a été frappé;

mais plus fréquemment on préfixe *tɣá*, *tɣâ* (2). Ex. :

îriï, jeter;	III. *tɣáiri*, être jeté.
îru, rassembler;	III. *tɣâiru*, être rassemblé.
ĕfriï, clore;	III. *tɣâfri*, être clos.
ĕṭṭêf, saisir;	III. *tɣáṭṭêf*, être saisi.
âriï, écrire;	III. *tɣâri*, être écrit.
érzem, lâcher;	III. *tɣârzem*, être lâché.
ĕqqên, attacher;	III. *tɣáqqên*, être attaché.
âɣeθ, frapper;	III. *tɣâɣeθ*, être frappé.
bédd, être debout;	III. *tɣâbedd*, être debout.
ézẓi, traire;	III. *tɣáẓẓi*, être trait;
éγres, égorger;	III. *tɣáγres*, être égorgé.

1. Cf. Stumme, *Hand. Taz.*, p. 71, § 116.
2. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 40, § 41; *Études*, p. 141; *Zen. de l'Ouars.*, pp. 45-46; *Dial. des B. Men.*, p. 10; *Dial. du Rif*, p. 93. — A. de Motylinski, *Le dial. de R'ed.*, p. 33. — G. Mercier, *Ch. de l'Aurès*, p. 27.

Digitized by Google

Le passif au Figuig se rend aussi par *tsɣa*. Ex. :

itsɣáṭṭĕf, il a été saisi.
itsɣáqqĕn, il a été attaché.
itsɣâšer, il a été volé.
Zekkara, *ĕfrï*, être clos, clore; III. *tɣâfri*, être clos.
éṭṭĕf, être pris, prendre; III. *tɣáṭṭĕf*, être pris.
érzem, être lâché, lâcher; III. *tɣarzĕm*, être lâché.
ĕqqĕn, attacher, être attaché; III. *tɣáqqĕn*, être attaché.
B.Iznacen, *tɣáṭṭĕf*, être saisi.
tɣáqqĕn, être attaché.
tɣâfrï, être clos.

Dans les racines de forme $éC^1C^2$, l'*é* est rejeté à l'intérieur de la racine. Ex. :

ĕnγ, tuer; III. *tɣânĕγ*, être tué;
ĕrẓ, briser; III. *tɣârĕẓ*, être brisé;

ou bien on observe un *a* (bref). Ex. :

ĕtš, manger; III. *tɣátš*, être mangé;
ĕrẓ, briser; III. *tɣárẓ*, être brisé;
Zekkara, *tɣâtš*, être mangé; *tuárẓ*, être brisé;
aγrûm itɣátša, le pain est mangé;
lkâs ítɣarẓ, le verre est brisé.

Cette forme peut se combiner avec la forme en *s*; cette III-I forme a le sens passif. Ex. :

I. *sîḥel*, fatiguer; III-I. *tɣásīḥel*, être fatigué.
I. *sérs*, poser; III-I. *tɣásers*, être posé;
Zekk., *ituasers*, il est posé.

Elle peut aussi se combiner avec la 2e forme; cette III-II forme a le sens passif :

Digitized by Google

I. *mérs*, être vide; III-II. *tṯâmers*, être vide.

Conjugaison. — La conjugaison d'un verbe à la III forme est régulière.

Aux personnes (*a*) des verbes dont la première consonne est redoublée, on trouve cette consonne à l'état simple :

éṭṭəf, saisir; III. *tṯáṭṭəf*, être pris;
tṯâṭfəɣ, j'ai été pris;
tṯâṭfem, vous avez été pris.

Au prétérit négatif, l'*m* et *n* finals de la 2e et de la 3e pers. du m. pl. sont redoublés :

ūr-tṯáṭfemmeš, vous n'avez pas été pris;
ūr-tṯáṭfenneš, ils n'ont pas été pris.

A l'aoriste, la particule *aə* est toujours *a* à toutes les personnes :

ā-tṯâṭfəɣ, je serai pris (id. Zekk.);
ā-itṯáṭṭəf, il sera pris;
ā-tṯâṭfen, ils seront pris.

Formes d'habitude.

Certaines formes, dites « formes d'habitude », sont employées pour marquer l'habitude, la continuité, l'actualité. Ex. :

Les Beni Snoûs vendent ordinairement leurs nattes à Tlemcen (habitude), *ssâɣen át-Snūs izérθālensen i-Tlémsīn*.

L'eau de la rivière coule (continuité), *tázzelen amḍn iḍíɣzər*.

Ton frère est en train de jouer (actualité), *ūmâḥ qâ ítṭūrār*.

Digitized by Google

On emploie aussi la forme d'habitude pour rendre l'impératif ou le futur négatifs. Ex. :

ne cours pas, *ūr-tázzĕleṡ*;
il ne viendra pas, *ūr-ittāzdeṡ*.

Remarque. — A Figuig, chez les Beni-Iznacen, les Beni-Bou-Zeggou, les Zekkara, on emploie souvent à ces deux derniers temps une forme particulière tirée de la forme d'habitude (la voyelle *a* devient *i*). Ex. :

Figuig :

avoir soif, *éffād*;	H. *tfâd*,	Aor. nég.	*tfid*;
avoir faim, *éḷḷāz*;	H. *tl̂āz*,	—	*tl̂iz*;
frapper, *ûɣeθ*;	H. *tšâθ*,	—	*tšiθ*;
trouver, *âf*;	H. *ttâf*,	—	*ttif*;
monter, *âli*;	H. *tâli*,	—	*tili*.

B.Iznacen :

porter des fruits, *érsa*;	H. *térsa*,	Aor. nég.	*térsi*;
être debout, *bédd*;	H. *tbédda*,	—	*tbéddi*;
dépiquer, *séryeθ*;	H. *séryāθ*,	—	*séryīθ*;
entendre, *séll*;	H. *tsélla*,	—	*tsélli*;
acheter, *éssèγ*;	H. *ssâγ*,	—	*ssiγ*;
être aveugle, *déryèl*;	H. *déryāl*,	—	*déryīl*;
déménager, *éggāž*;	H. *dgâž*,	—	*dgîž*.

B.B.Zeggou :

creuser, *éγz*;	H. *qq̂âz*,	Aor. nég.	*qq̂îz*;
dépiquer, *séryeθ*;	H. *séryāθ*,	—	*séryīθ*.

Zekkara :

guérir, *génfa*;	H. *tgénfa*,	Aor. nég.	*tgénfi*;
frapper, *ûɣeθ*;	H. *tšâθ*,	—	*tšiθ*;
courir, *ázzel*;	H. *tázzāl*,	—	*tízzèl*;

Digitized by Google

jeter, *iri*;	H. *ggâr*,	Aor. nég.	*ggîr*;
mourir, *émmeθ*;	H. *tmétta*,	—	*tmétti*;
retourner, *édɣel*;	H. *dúqqʷel*,	—	*dúqqʷil*;
rendre, *érr*;	H. *térra*,	—	*térri*;
trouver, *âf*;	H. *ttâf*,	—	*ttîf*;
revêtir, *éls*;	H. *tlâs*,	—	*tlîs*;
venir, *âsed*;	H. *tâsed*,	—	*tîsed*;
voler, *áχer*;	H. *tâχer*,	—	*tîχer*.

Forme en *t* (1) (5e forme).

Le *t* préfixe peut exprimer — en dehors de l'idée passive ou réfléchie — l'idée d'habitude, de fréquence. Dans le dialecte des B.Snoûs, c'est, parmi les formes d'habitude, celle qui est le plus fréquemment employée. Ex. :

ârïï, écrire;	H. *târïï*;
ázzel, courir;	H. *tázzel*;
éšrez, labourer;	H. *téšrez*;
éffeɣ, sortir;	H. *téffeɣ*;
égg, faire;	H. *tégg*, etc.

B.B.Zeggou :

ízzīf, crier;	H. *tízzīf*;
ázzel, courir;	H. *tázzel*;
qéṣṣ, couper;	H. *tqéṣṣ*;
ɣénna, chanter;	H. *tɣénna*, etc.

Zekkara :

éllef, répudier;	H. *téllef*;

1. Elle tient lieu des 4e et 5e formes de M. René Basset, cf. ***Man. Kab.***, pp. 41-43; *Études*, p. 142 et suiv.; *Zen. de l'Ouars.*, p. 46; *Dial. du Rif*, p. 93. — V. aussi : H. Stumme, *Handb. v. Taz.*, p. 82; A. de C. Motylinski, *Dial. de Ghad.*, p. 33; G. Mercier, *Ch. de l'Aurès*, pp. 27-28.

Digitized by Google

ázzel, courir; H. *tázzel*;
ûsu, tousser; H. *tûsu*;
génfa, guérir; H. *tgénfa*;
ṭrār, jouer; H. *ṭrār*, etc.

B.Iznacen :

éffer, cacher; H. *téffer*;
étter, demander; H. *tétter*;
éniṛ, monter; H. *téniṛ*;
ẓû, aboyer; H. *dzû*;
înez, s'abaisser; H. *tinez*, etc.

Figuig :

ouggoud, craindre; H. *touggoud* (1);
âlïṛ, monter; H. *tâlïṛ*;
éffɛ̈γ, sortir; H. *téffɛ̈γ*;
âdef, entrer; H. *tâdef*;
éqqèn, attacher; H. *téqqèn*;
éllem, filer; H. *téllem*;
šëréž, labourer; H. *téšrež*;
âf, trouver; H. *tâf*;
âsed, venir; H. *tâsed*.
ârïṛ, écrire; H. *târïṛ*;
âɣed, apporter; H. *tâɣed*.

Le *t* de la V^e^ forme peut devenir *d* au contact d'un *z*, d'un *ž*, d'un *ǧ*, d'un *g*, d'un *b*, d'un *d*. Ex. :

ẓû, aboyer; H. *dzû*;
éžɣa, bêler; H. *dzúǧǧɣa*, etc. (Cf. Phonétique : le *d*.)

La V^e^ forme se combine rarement avec les trois premières, fréquemment avec celles qui vont suivre. (Voir *infrà*.)

1. Cf. R. Basset, *Dial. de Figuig*, p. 25.

Digitized by Google

Principaux verbes usités à la 5e forme.

âẓer, descendre;	H. *tâẓer*.
âṛŭ, enfanter;	H. *tâṛŭ*.
âɥi, emporter;	H. *tâɥi*.
âɥeð, apporter;	H. *tâɥeð*.
*âri*ⁱ, écrire;	H. *târi*.
âẓef, entrer;	H. *tâẓef*.
âḥel, être fatigué;	H. *tâḥel*.
âsem, être jaloux;	H. *tâsem*.
âdžu, mesurer;	H. *tâdžu*.
*âli*ⁱ, monter;	H. *tâli*ⁱ.
*âni*ⁱ, monter;	H. *tâni*ⁱ.
âseð, venir;	H. *tâseð*.
ârs, devoir;	H. *târs*.
âḍem, puiser;	H. *tâḍem*.
*âfi*ⁱ, voler;	H. *tâfi*ⁱ.
âf, trouver;	H. *tâf*.
ázzel, courir;	H. *tázzel*.
îzem, blesser;	H. *tizem*.
irīð, être lavé;	H. *tirīð*.
înez, se baisser;	H. *tînez*.
izīf, crier;	H. *tizīf*.
ûrār, jouer;	H. *tûrār*.
ûsu, tousser;	H. *tûsu*.
ûf, être mouillé;	H. *tûf*.
ĕffer, cacher;	H. *téffer*.
ĕffėγ, sortir;	H. *téffėγ*.
ĕǧǧɥeð, craindre;	H. *téǧǧɥeð*.
ĕtter, demander;	H. *tétter*.
ĕkkes, enlever;	H. *tékkes*.

Digitized by Google

ĕnnĕḍ, être roulé; H. *ténnĕḍ*.
éddez, piler; H. *téddez*.
éllem, carder; H. *téllem*.
ĕdder, vivre; H. *tédder*.
ĕqqèn, attacher; H. *téqqèn*.
ĕṭṭêṣ, dormir; H. *ṭèṭṭêṣ*.
ĕssu, faire un lit; H. *téssu*.
ĕttu, oublier; H. *téttu*.
ĕnnūm, s'habituer; H. *tnûm*.
ĕzzii, traire; H. *tézzii*.
édder, vivre; H. *tédder*.
ézzi, griller; H. *tézzi*.
ézẓů, planter; H. *tézẓů*.
éššia, se plaindre; H. *téššia*.
ĕgg, faire; H. *tégg*.
ḷâz, avoir faim; H. *tḷâz*.
fâʒ, avoir soif; H. *tfâʒ*.
ṣûḍ, souffler; H. *tṣûḍ*.
ḥûf, tomber; H. *tḥûf*.
mîr, être versé; H. *tmîr*.
ḥûz, expulser; H. *tḥûz*.
ẓĕṭṭ, tisser; H. *dzĕṭṭ*.
ĕrni, continuer; H. *térni*.
ĕɣres, égorger; H. *téɣres*.
ésfii, fondre; H. *tésfii*.
ĕrzem, lâcher; H. *térzem*.
ĕḫsii, être éteint; H. *téḫsii*.
ĕkɥer, insulter; H. *tékɥer*.
ĕrsa, être chargé de fruits; H. *térsa*.
rů, pleurer; H. *trû*.
élhä, être occupé; H. *télhä*.

Digitized by Google

aɛăfes, écraser; H. *taɛăfes*.
ḥéṭṭèb, demander en mariage; H. *tḥéṭṭèb*.
séllek, sauver; H. *tséllek*.
génfa, guérir; H. *dgénfa*.
ḥâla, aboyer; H. *tḥâla*.
qérreb, approcher; H. *tqérreb*.
šéṭṭeḥ, danser; H. *tšéṭṭeḥ*.
fétteḥ, dire la « fatiḥa » H. *tfétteḥ*.
ržiži, trembler; H. *téržiži*.
aɛălleq, suspendre; H. *taɛălleq*.
aɛăqel, connaître; H. *taɛăqel*.
báɛăž, trouver; H. *dbáɛăž*.
séttel, raser; H. *tséttel*.
ḥém, regarder; H. *tḥém*.
aɛâber, mesurer; H. *taɛâber*.
héšš, faucher; H. *tḥéšš*.
féllèq, fendre; H. *tféllèq*.
r͡ûɥèḥ, aller; H. *tr͡ûɥèḥ*.
aɛâðel, arranger; H. *taɛâðel*.

Redoublement d'une consonne (6e forme).

La VIe forme s'obtient en redoublant l'une des consonnes de la racine (1), ordinairement la seconde radicale. Elle exprime l'idée d'habitude (chez les Zekkara, elle peut exprimer l'idée passive). Ex. :

ézḍ, moudre, être moulu;
ímĕndi iɛ̣ẓẓéḍ, l'orge peut se moudre;

1. Cf. René Basset, *Études*, p. 146; *Man. kab.*, p. 43; H. Stumme, *Handb. des Sch.*, p. 81; A. de C. Motylinski, *Le dial. de Ghad.*, p. 33.

Digitized by Google

ĕṛẓ, casser, être cassé ;
èlkâs i̯ĕṛṛèẓ, le verre se casse.

B.Sn. La consonne médiane peut être redoublée. Ex. :

ĕfrii̯, être clos ; Ḥ. *férrii̯*.
éḫsii̯, être éteint ; H. *ḫéssii̯*.

Cette consonne redoublée peut être modifiée, γ devient *qq*. Ex. :

ézγel, chauffer ; H. *zéqqèl*.

θ devient *tt*. Ex. :

éfθel, ouvrir ; H. *féttet*.

ɥ devient *ǧǧɥ*. Ex. :

éðɥel, retourner ; H. *dúggɥèl*.
érɥel, fuir ; H. *rúǧǧɥèl*. (Cette forme est fréquemment employée aux A.Larbi, tandis qu'au Kef on emploie plutôt la V^e^-VI^e^ forme.)

Zekkara :

ézɥa, franchir ;	H. *zéqqɥa*.
eðɥel, retourner ;	H. *dúqqɥel*.
érɥel, fuir ;	H. *rúqqɥel*.
érɥes, garder ;	H. *rúǧǧɥes*.
âḍèl, tarder ;	H. *âṭṭèl*.

B.Izn. :

érḍel, prêter ;	H. *réṭṭèl* (et A.L.).
émdel, enterrer ;	H. *méttel* (et A.L.).
ézγel, chauffer ;	H. *zéqqèl*.
érɥel, fuir ;	H. *rúqqɥel*.
éhɥa, descendre ;	H. *hûqqɥa*.

Digitized by Google

Figuig :

éðɣel, retourner;	H. *dúǧǧɣèl*.
érɣel, fuir;	H. *rúǧǧɣèl*.

B.B.Zeggou :

érni, continuer;	H. *rénni*.
ézγel, chauffer;	H. *zéqqel*.
érzu, chercher;	H. *rézzu*.
éfrï, clore;	H. *férrï*.

Ou bien c'est la première consonne qui est redoublée; elle peut être modifiée. Ex. :

B.Sn. :	*i̯ûr*, marcher;	H. *ggûr*.
	îri, jeter;	H. *ggâr*.
A.L. :	*isi*, lever;	H. *géssi*.
	ĕrγ, lire;	H. *qqâr*.
	ĕḫs, vouloir;	H. *qqâs*.
	ĕγz, creuser;	H. *qqâz*.
Zekkara :	*ei̯ni*, coudre;	H. *génni*.
	ei̯i̯er, jeter;	H. *ggâr*.
	i̯ûr, marcher;	H. *ggûr*.
	γér, lire;	H. *qqâr*.
B.Iznacen :	*ĕγr*, lire;	H. *qqâr*.
	ĕḫs, vouloir;	H. *qqâs*.
Figuig :	*iri*, jeter;	H. *ggâr*.
	ĕi̯i̯ūr, marcher;	H. *ggûr*.
B.B.Zeggou :	*éγz̤*, creuser;	H. *qqâz̤*.

Le redoublement peut aussi affecter la dernière consonne; *ḍ* devient *ṭṭ*; γ devient *qq*. Ex. :

ĕz̤ḍ, moudre;	H. *zĕṭṭ*.
ĕnγ, tuer;	H. *nĕqq*.
Zekkara, B.Izn. : *ĕnγ*, tuer;	H. *nĕqq*.

Digitized by Google

La VI^e^ forme se combine avec la V^e^. Cette V^e^-IV^e^ forme exprime l'idée d'habitude. Ex. :

érẓêm, détacher;	H. *trézẓêm*.
éfrï, clore;	H. *tférrï*.
éfräḥ, se réjouir;	H. *tférräḥ*.
éḫḷêḍ, arriver près de;	H. *tḫéḷḷêḍ*.
ézlï, filer;	H. *dzéllï*.
éšnef, rôtir;	H. *tšénnef*.
éfreȝ, balayer;	H. *tférreȝ*.

A la V^e^-VI^e^ forme, les consonnes redoublées peuvent être modifiées. Ex. :

ɥ devient *ǧgɥ* :

éžɥa, bêler;	H. *džúǧgɥa*.
ḫûɥén, voler;	H. *tḫúǧgɥen*.

ị devient *g* :

îsi, lever;	H. *dgéssi*.
îru, réunir;	H. *dgérru*.
îṛêḍ, habiller;	H. *dgéṛṛêḍ*.

ḍ devient *ṭṭ* :

émḍêl, enterrer;	H. *tméṭṭêl*.
ébḍâ, partager;	H. *dbéṭṭâ*.

ɣ devient *qq* :

ézɣel, chauffer;	H. *dzéqqel*.
éŕɣ, brûler;	H. *trégq*.

θ devient *tt* :

éfθel, ouvrir;	H. *tféttel*.

Digitized by Google

émmeθ, mourir; H. *tmétta*.
Zekkara : *émmeθ*, mourir; H. *tmétta*.

B.Izn., Fig., B.B.Zegg. :
ěnγ, tuer; H. *nĕqq*.

Ainsi qu'on le voit, la voyelle initiale *ĕ* ou *î* tombe après le *t* :

ĕzli, filer; H. *dzélli*.
îsi, lever; H. *dgéssi*.
îru, réunir; H. *dgérru*.

La voyelle *u* ne tombe pas et se trouve rejetée après la première radicale :

ûrza, chercher; H. *trúzza*;

l'*i* bref est aussi conservé :

ízīf, crier; H. *tízzīf*.

La VI^e^ forme se combine assez fréquemment avec les VII^e^, VIII^e^, IX^e^ et X^e^ formes (voir *infrà*).

Autres exemples de verbes usités à la V^e^-VI^e^ forme :

ṣ'ḥen, montrer; H. V^e^-VI^e^ *tṣéḥḥen*.
ĕšrež, labourer; — *tšérrež*.
équa, être gras; — *tqŭuua*.
bréš, s'agenouiller; — *tbérreš*.
ešreš, s'associer; — *tšérreš*.
ébna, bâtir; — *tbénna*.
ûrza, chercher; — *trûzza*.
ízīf, crier; — *tízzīf*.
hûuẹeð, tomber; — *thûuuẹeð*.

Digitized by Google

Forme en *a* interne (7e forme)(1).

C'est une forme d'habitude. Elle s'obtient en intercalant le son *a* avant la dernière radicale. Ex. :

	éḍfér, suivre ;	H. *ḍfâr*.
	sélmeð, apprendre ;	H. *selmâð*.
Zekkara :	*sésmèḍ*, refroidir ;	H. *sésmāḍ*.
	sázzel, faire courir ;	H. *sázzāl*.
B.Iznacen :	*séruɣeθ*, dépiquer ;	H. *séruāθ*.
	ðérγel, être aveugle ;	H. *ðérγāl*.
	sézγel, réchauffer ;	H. *sézγāl*.
Figuig :	*sûféγ*, faire sortir ;	H. *sûfāγ*.
	sîli, faire monter ;	H. *sâlaḍ*.

Les verbes de forme $C^1éC^2$ changent l'*e* médian en *a* (VIIe forme) ; en même temps la première consonne est redoublée (VI). Ex. :

séγ, acheter ;	H. *ssâγ*.
sél, entendre ;	H. *ssâl*.
ðér, couvrir ;	H. *ddâr*.
zéṛ, voir ;	H. *zzâṛ*.

B.Iznacen : *séγ*, acheter ;	H. *ssâγ*.
Zekkara : *ðér*, couvrir ;	H. *ddâṛ*.
Figuig : *zéṛ*, voir ;	H. *zzâṛ*.

Dans les formes en *s* (*siX*) provenant d'une racine *aX*, l'*a* initial reparaît à la Ire-VIIe forme. Ex. :

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 148 ; *Man. kab.*, p. 44 ; *Zén. de l'Ouars.*, p. 46 ; *Zén. du Mzab.*, p. 17 : *Dial. du Rif*, p. 94. — H. Stumme, *Handb. d. Sch.*, p. 80. — A. de C. Motylinski, *Le dial. de R'dam.*, p. 34. — G. Mercier, *Ch. de l'Aurès*, p. 29.

Digitized by Google

sizef, introduire; H. Ire-VIIe *sâdâf*.
sîreð, laver; H. — *sârâð*.
sîuɣeð, faire venir; H. — *sâuɣâð*.

Exemples de verbes usités à la Ire-VIIe forme :

sîuɣeð, faire venir; H. *sâuɣâð*.
sîli, faire monter; H. *sâlaị*.
ṣ'ḥen, indiquer; H. *sâḥân*.
séðmer, parler; H. *séðmâr*.
siṛû, accoucher; H. *sâṛaû*;
sîreð, laver; H. *sârâð*;
siḥel, fatiguer; H. *sâḥâl*.
sizef, faire entrer; H. *sâðâf*.
sinez, abaisser; H. *sânâz*.
séḫsiị, éteindre; H. *séḫsaị*.
séɣres, couper; H. *séɣrâs*.
zdûl, faire retourner; H. *zdûâl*.
sûrèɣ, jaunir; H. *sûrâɣ*.
siuɣel, parler; H. *siuɣâl*.
séssau, irriguer; H. *séssau*.
séglef, aboyer, arrêter; H. *séglâf*.
sûreð, abreuver; H. *sûrâð*.
sûfèɣ, expulser; H. *sûfâɣ*.

Forme en *i*, *u* interne (8e forme)(1).

On obtient la VIII forme en intercalant un *i* ou un *u* avant la dernière radicale. Ex. :

zîreθ, allonger; H. *zîrîθ*.
zúɣr, traîner; H. *zûɣûr*.

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 149; *Man. kab.*, p. 45; *Zén. de l'Ouars.*, p. 46; *Zén. du Mzab.*, p. 17; *Dial. du Rif*, p. 94. — H. Stumme, *Handb. d. Sch.*, p. 81. — G. Mercier, *Ch. de l'Aurès*, p. 29.

Digitized by Google

Elle se combine avec la I^re^ forme. Ex. :

sîfef, tamiser;	H. *sifīf*.
sûðen, embrasser;	H. *sûðūn*.
zdûkel, faire accompagner;	H. *zdûkūl*.

Mais généralement, on trouve la V^e^-VIII^e^ forme. Ex. :

zînen, bourdonner;	H. *dzînṇ*;
îṛẹ̀ḍ, revêtir;	H. *tiṛīḍ*;
ûrẹ̀γ, être jaune;	H. *tûriγ*;
lissu, être fané;	H. *tlissiu*;
ẹ́ns, passer la nuit;	H. *tnûs*;
ẹ́mγer, être grand;	H. *témγīr*;

ou avec la II^e^ forme :

mdûkel, aller de compagnie; H. *mdûkūl* (II^e^-VIII^e^) et *témdūkūl* (V^e^-II^e^-VIII^e^).

Zekkara :

sûḍẹ̀ṣ, endormir;	H. *ṣ̂ûḍ̄ūṣ*.
sûfẹ̀γ, extraire;	H. *sûfūγ*.
zénz, vendre;	H. *znûz*.
súzzer, vanner, secouer;	H. *súzzūr*.
sûsem, se taire;	H. *sûsūm*.
sîreð, laver;	H. *sîrīð*.
sérkes, mentir;	H. *sérkūs*.
âfru, voler;	H. *tífriu*.
frûri, éclore;	H. *tfrûrui*.
súzzer, vanner;	H. *súzzūr*.
sûfes, cracher;	H. *sûfus*.
ṣ̂ûḍẹ̀ḍ, têter;	H. *ṣ̂ûḍḍ̄ûḍ*.

Beni-Iznacen :

súzzer, vanner;	H. *súzzūr*.

Digitized by Google

sérkes, mentir; H. *sérkūs*.
ṣûḍèḍ, allaiter; H. *ṣûḍûḍ*.
żûγèr, traîner; H. *żûγûr*.
sîred, laver; H. *sîrīð*.
ĕrżi, rêver; H. *tîrżi*.

Figuig :

mdûkel, s'accompagner; H. *mdûkūl*.

Beni-Bou-Zeggou :

sûfes, cracher; H. *sûfūs*.

Principaux verbes usités à la VIII^e^ forme.

sîfef, tamiser; H. *sîfīf*.
ûrèγ, être jaune; H. *tûrīγ*.
lissu, être fané; H. *tlissiu*.
zînen, bourdonner; H. *dzînṇn*.
émγer, être grand; H. *témγīr*.
îṛèḍ, revêtir; H. *tiṛīḍ*.
ékθer, être nombreux; H. *tékθīr*.
ússer, être vieux; H. *tússīr*.
zîreθ, être long; H. *dzîrīθ*.
zîzu, être bleu; H. *dzîziu*.
dérγel, être aveugle; H. *ddérγīu*.
élmed, apprendre; H. *télmīd*.
énqèṣ, diminuer; H. *ténqīṣ*.
sérkes, mentir; H. *sérkūs*.
sûsem, se taire; H. *súsūm*.
séssen, interroger; H. *séssūn*.
súkkɥen, se fâcher; H. *súkkɥun*.
sûðen, embrasser; H. *sûðūn*.

Digitized by Google

Forme en *a* final (9e forme)(1).

Cette forme d'habitude s'obtient en ajoutant un *a* après la dernière radicale d'un verbe primitif. Ex. :

IXe *tšâr*, être plein; H. *tsâra*;
džáll, jurer; H. *džálla*;

ou d'un verbe à la première forme. Ex. :

Ie-IXe *sʃdž*, altérer; H. *sʃdža*.
sétš, faire manger; H. *sétša*.
Ve-Ie-IXe *sḥûf*, faire tomber; H. *tseḥûfa*.
Ie-VIIIe-IXe *séns*, faire passer la nuit; H. *snûsa*.
sérs, poser; H. *srûsa*.
zénz, vendre; H. *znûza*.
Ie-VIIe-IXe *séγr*, brûler; H. *srâγa*.
séγr, instruire; H. *sγâra*.
smîr, verser; H. *smâra*.

Remarque. — Au lieu de *â* long médian, on peut avoir *á* bref; mais la consonne qui suit est redoublée. Ex. :

slâz, affamer; H. *slázza*.
ḗṛẓ, briser; H. *ṭrézẓá*.
émmeθ, mourir; H. *tmétta*.

Elle peut dériver aussi d'un verbe à la IIe forme :

Ve-IIe-VIIe-IXe *métš*, se manger; H. *tmátša*;
Ve-IIe-IXe *ménγ*, s'insulter; H. *tménγa*;
— *ménz*, se vendre; H. *tménza*;

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 140; *Man. kab.*, p. 46; *Zén. de l'Ouars.*, p. 46. — Stumme, *Handb. d. Sch.*, p. 80. — G. Mercier, *Ch. de l'Aurès*, p. 80.

Digitized by Google

ou d'un verbe à la III^e^ forme :

III^e^-IX^e^ *tụātš*, être mangé; H. *tụâtša*;

ou d'un verbe à la V^e^ forme (habitude d'un primitif). Ex. :

V^e^-IX^e^ *ĕṛẓ*, casser; H. *téṛẓa*.

Zekkara :

séll, entendre;	H. *tsélla*.
sbédd, dresser;	H. *sbédda*.
émmeθ, mourir;	H. *tmétta*.
úmmụ, cuire;	H. *túmmụa*.
ĕrr, rendre;	H. *térra*.
ĕdž, laisser;	H. *tédža*.
lûl, naître;	H. *tlûla*.

Beni-Iznacen :

sérs, poser;	H. *srûsa*.
tšâr, remplir;	H. *tšâra*.
séssu, irriguer;	H. *séssụa*.
zénz, vendre;	H. *znûza*.
bédd, être debout;	H. *tbédda*.
séll, entendre;	H. *tsélla*.
ĕrr, rendre;	H. *térra*.
qūịem, être debout;	H. *tɣîma*.

Figuig :

sérs, poser;	H. *srûsa*.
ĕṛẓ, briser;	H. *téṛẓa*.
smîr, verser;	H. *smâra*.
émmeθ, mourir;	H. *tmétta*.
sbédd, dresser;	H. *sbédda*.
gâž, déménager;	H. *tgâža*.

Digitized by Google

Principaux verbes usités à la 9e forme.

IXe	*tšâr*, être rempli;	H. *tsâra.*
	džáll, jurer;	H. *džálla.*
Ie-IXe	*sfâð*, altérer;	H. *sfâda.*
	sbédd, mettre debout;	H. *sbédda.*
	súɥɥ, faire cuire;	H. *súɥɥa.*
	sɨûr, faire marcher;	H. *sɨûra.*
	sbéršen, noircir;	H. *sbéršna.*
	sétš, faire manger;	H. *sétša.*
	sékk, troubler;	H. *sékka.*
Ie-VIIe-IXe	*smîr*, verser;	H. *smâra.*
	sγér, enseigner:	H. *sγâra.*
	sérγ, brûler;	H. *srâγa.*
	snûm, habituer;	H. *snûma.*
	súff, mouiller;	H. *súffa.*
Ie-VIIIe-IXe	*sérs*, poser;	H. *srûsa.*
	séns, passer la nuit;	H. *snûsa.*
	zénz, vendre;	H. *znûza.*
Ve-IIe-IXe	*ménγ*, se disputer;	H. *ménγa.*
	ménz, se vendre;	H. *ménza.*
Ve-IIe-VIIe-IXe	*métš*, se manger;	H. *métša.*
IIIe-IXe	*tɥátša*, être mangé.	
Ve-IXe	*éðž*, laisser;	H. *téðža.*
	éṛẓ, briser;	H. *téṛẓa.*
	ékk, passer;	H. *tékka.*
	gâž, déménager;	H. *dgáža.*
	bédd, être debout;	H. *dbédda.*
	qim, rester;	H. *tγîma.*
	ḥûf, tomber;	H. *tḥûfa.*
	héžž, aller en pèlerinage;	H. *théžža.*
	qûr, être sec;	H. *tγâra.*

Digitized by Google

Forme en *i* ou *u* final (10e forme) (1).

La Xe forme s'obtient par l'adjonction des sons *i* et *u*, à certaines formes dérivées. Elle sert de forme d'habitude, soit à un verbe primitif. Ex. :

IVe *bédd*, être debout; H. *tbéddi*;
béšš, uriner; H. *tbéššu*;

soit à un verbe factitif :

Ire-IIe-VIIIe-Xe *sméns*, faire souper; H. *smúnsu*;
Ire-Xe *sbédd*, dresser; H. *sbéddi*;

soit à une deuxième forme :

IIe-VIIIe-Xe *méns*, souper; H. *múnsu*.

Noms verbaux.

Les noms verbaux s'obtiennent des diverses manières suivantes :

Ire Forme.

Emploi du radical simple = *XXX* (2). Ex. :

izzīf crier, *izzīf* cris;
B.Izn. *ūrār* jouer, *ūrār* jeu;
Zekk. *úǧǧ* pétrin, *uǧǧ* action de pétrir.

La voyelle est parfois modifiée :

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 151; *Man. kab.*, p. 46; *Étude sur la Zenatia du Mzab.*, p. 18; *Zenat. de l'Ouars.*, p. 47.
2. Pour ce chapitre cf. R. Basset, *Manuel kab.*, p. 49; *Études*, p. 155. — A. de C. Motylinski, *Dial. de Ghad.*, p. 38.

Digitized by Google

ĕffāʒ avoir soif, *fâʒ* soif;
ĕḷḷāẓ avoir faim, *ḷâẓ* faim.

Formes secondaires. — *a*) I-A, préfixation et suffixation d'un θ = θ*XXX*θ (1). Ex. :

ûsu tousser, θ*úsūθ* toux;
úff être mouillé, θ*ûffe*θ fait d'être mouillé.

Dans cette dernière forme l'une des voyelles (interne ou finale) du radical peut être modifiée ou déplacée. Ex. :

îsi lever, θ*îsĕt* action de soulever;
lûl naître, *tlâlĕt* naissance;
ĕ́ls tondre, *tlâsĕt* tonte.

b) I-B intercalation d'un *a* avant la dernière radicale = *XXXaX*. Ex. :

áfiḭ voler, *áfaiḭ* vol;
âli monter, *álaiḭ* montée;
âniḭ monter à cheval, *ánaiḭ* chevauchée;
âʒef entrer, *áʒāf* entrée;
âɥeḍ arriver, *áɥāḍ* arrivée;
âʒen couvrir, *áʒān* action de couvrir.

c) I, A-B, forme θ*XX*θ :

ádžu mesurer, θ*ádžāûθ* action de mesurer;
âniⁱ monter à cheval, θ*nâit* course à cheval.

IIe Forme.

Préfixation d'un *a* au radical (2). Ex. :

nûm rêver, *ánūm* rêve;

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 59; *Études*, p. 155.
2. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 49; *Études*, p. 156.

Digitized by Google

sîɣèl parler, *ásiɣel* langage;
rú pleurer, *áru* pleurs;
sérfeg souffleter, *áserfeg* action de souffleter;
sûsem se taire, *ásūsem* silence;
sûfes cracher, *ásūfes* action de cracher;
súǧǧɥèð effrayer, *ásŭǧǧᵘèð* action d'effrayer;
sûfèɣ faire sortir, extraire, *ásūfèɣ* extraction, sortie;
ṣûḍèṣ endormir, *áṣ͡ūḍèṣ* action d'endormir;
séfrūri égrener, *ásfrūri* action d'égrener;
sízzel faire courir, *ásizzel* action de faire courir;
súddem suinter, *ásuddem* suintement;
séḫsi éteindre, *áseḫsi* extinction;
sûref franchir, *ásūref* action de franchir;
sísșen interroger, *áseșșen* interrogation;
sîreð blanchir, *ásīrèð* blanchissage;
ẓûɣèr traîner, *áẓ͡ūɣèr* action de traîner;
ĕlmu laisser têter, *álmu* action de laisser têter;
gérri roucouler, *ágĕrri* roucoulement;
slîl laver, *áslīl* lavage;
sûðen embrasser, *ásūðen* embrassement;
smûrḍèṣ étrangler, *ásmûrḍèṣ* action d'étrangler;
ṣûḍ souffler, *áṣ͡ūḍ* action de souffler;
smîr verser, *ásmīr* action de verser;
ĕržīži trembler, *áržīži* tremblement;
šérɥèḍ déchirer, *ášĕrɥèḍ* déchirement;
sîðef introduire, *ásīðef* introduction.
Zekk. *ĕẓẓů* planter, *ázẓů* plantation;
B.Izn. *sîðef* introduire, *ásiðef* introduction.

a) II-B forme *aXXaX* (1). Ex. :

ézdèɣ habiter, *ázdaɣ* habitation;

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 49.

Digitized by Google

ĕfren sarcler, *áfran* sarclage;
ĕfreð balayer, *áfrað* balayage;
ĕdɣel retourner, *ádual* retour;
ĕrḍĕḷ prêter, *árḍáḷ* prêt;
ĕšreẓ labourer, *ášrāẓ* labour;
ĕrzĕm lâcher, *árzām* action de lâcher;
ĕršel se marier, *aršāl* mariage;
ĕrṣĕḍ puer, *árṣáḍ* puanteur,
ĕrɣel courir, *árɣāl* course;
ĕɣres égorger, *áɣrās* égorgement;
ĕḫsi s'éteindre, *áḫsāi* action de s'éteindre;
ĕmḍĕḷ enterrer, *ámḍāḷ* action d'enterrer;
ĕḍfer suivre, *áḍfār* action de suivre;
ĕfθel ouvrir, *áfθāl* ouverture;
ĕzɣel se chauffer, *ázɣāl* chaleur, action de s'échauffer;
ĕlmeð apprendre, *álmāð* étude;
ússĕr vieillir, *áussār* vieillesse;
âðer descendre, *áðār* descente;
îru réunir, *âîrau* action de réunir;
ĕɣmi pousser, *áɣmāi* croissance;
ĕfri clore, *áfrāi* clôture;
ĕzli tordre, *ázlāi* torsion;
înĕz se courber, *aînāz* action de se courber;
îzem blesser, *aîzām* action de blesser;
ĕsfi fondre, *ásfāi* fonte, fusion;
ĕbzi mouiller, *ábzāi* action de se mouiller;
ĕḍren étourdir, *áḍrān* fait d'étourdir;
ĕšreš nouer, *ášrāš* action de nouer;
ĕšnef rôtir, *ášnāf* action de rôtir;
ĕndem se repentir, *ándām* repentir;
ĕhleš malade, *áhlāš* maladie;

Digitized by Google

ĕγleb vaincre, *áγlāb* victoire;
ĕḫbeš griffer, *áḫbāš* action de griffer;
ĕfqès crever, *áfqās* action de crever;
ĕqšer écorcher, *áqšār* action d'écorcher;
ĕnšer étendre, *ánšār* action d'étendre;
ĕbreš s'agenouiller, *ábrāš* action de s'agenouiller;
ĕγrii avorter, *áγrāi* avortement;
esrii vider complètement, *ásrāi* action de vider complètement.

b) et aussi la forme II-F : addition d'un *i* après la fin du radical (1). Ex. :

zénz vendre, *ázĕnzi* vente;
séγr enseigner, *áséγri* enseignement;
méns dîner, *áměnsi* dîner;
ménγ se battre, *áměnγi* combat;
sbédd faire tenir debout, *ásbeddi* action de dresser;
zẹ́ṭṭ tisser, *ázẹ̀ṭṭi* tissage;
bédd être debout, *ábeddi* station;
qîịem être assis, *áγīmi* action de s'asseoir;
ĕịịer, *îri* jeter, *aîri* jet;
sérs poser, *ásĕrsi* action de poser;
γẹ́zẓ ronger, *áγẹ̀zẓẹ* action de ronger;
zẹ́mm serrer, *ázẹ̀mmi* action de serrer;

c) La deuxième consonne de la racine peut être redoublée : (II^{e}-V^{e} forme).

ĕbḍa couper, *ábĕṭṭŭ* partage;
ảɥi emporter, *áɥɥai* action d'emporter;
ĕθna doubler, *áθennu* doublement.

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 50; *Études*, p. 158.

Digitized by Google

IIIe Forme.

Obtenue par la préfixation de *u* au radical (1) *uXXX*. Ex. :

nûm s'habituer, *ûnūm* action d'habituer;
sûf mouiller, *ûsūf* action de mouiller.

Formes secondaires. — *a*) III A = θ*uXXX*θ (2). Ex. :

ĕγres égorger, θ*úγrest* action d'égorger;
ĕssu faire un lit, joncher, θ*úsūθ* action de faire un lit;
ĕẓẓu planter, θ*ûẓṵθ* plantation.

b) III-D = *uXXuX* (3) forme fréquente dans le dialecte. Ex. :

ûðef entrer, *ûðūf* entrée;
ĕǧǧuèð craindre, *úǧǧūð* crainte;
ĕffèẓ mâcher, *ûffūẓ* action de mâcher;
áḥel être fatigué, *ûḥūl* fatigue.

Généralement les verbes de forme *ĕc*^{1}*c*^{1}*ec*^{2} donnent au nom d'action, au lieu de *uc*^{1}*c*^{1}*uc*^{2}, une forme *ûc*^{1}*ūc*^{2}. Ex. :

ĕzzer arracher de l'alfa, *úzūr* action d'arracher de l'alfa;
ĕffèγ sortir, *ûfūγ* sortie;
ĕkkes enlever, *ûkūs* enlèvement;
ĕkker se lever, *ûkūr* action de se lever;
ĕqqèn attacher, *ûqūn* action d'attacher;
ĕqqèl voir, *ûqūl* vue;
ĕqqèṣ piquer, *ûqūṣ* piqûre;
ĕqqeð mettre des points de feu, *ûqūð*;
ĕnnèḍ enrouler, *ûnūd* enroulement;

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 50; *Études*, p. 158.
2. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 50; *Études*, p. 158.
3. Cf. R. Basset, *Études*, p. 159.

Digitized by Google

La consonne est parfois différente dans le radical et dans le nom d'action. Ex. :

ĕṭṭèf saisir, *ûḍŭ̃f* saisie ;
ĕtter demander, *ûθūr* demande.

On rencontre, mais plus rarement, les formes III-E — *uXXu*. Ex. :

ĕtš manger, *ûtšŭ* nourriture ;
Zekk. *âdef* entrer, *ûdūf* entrée.

IVe Forme.

Cette forme obtenue par la préfixation au radical d'un *i* se rencontre rarement (*iXXX*). Ex. :

ĕẓḍ moudre, *iẓèḍ* mouture ;
ĕdder piler, *îdez* action de piler.

La consonne redoublée dans le radical peut devenir simple au nom d'action et se trouve modifiée. Ex. :

ĕṭṭèṣ dormir, *îḍèṣ* sommeil.

Formes secondaires. — *a*) IV-A forme θ*iXX*θ. Ex. :

ĕrẓ briser, θ*îrẓèt* ;
Zekk. *ĕzzi* traire, *izzi* action de traire ;
B.Izn. *ĕṭṭèṣ* dormir, *îḍèṣ* sommeil.

Ve Forme (1).

Obtenue en redoublant la seconde articulation. Ex. :

ḍrŭ accoucher, *ḍrraŭ* accouchement ;
îrèḍ habiller, *ḍrrŭḍ* vêtement.

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 50 ; *Études*, p. 160.

Digitized by Google

On rencontre surtout la forme secondaire V-A, les voyelles sont parfois déplacées et modifiées. Ex. :

ĕžẹ́ya bêler, θ*žẹ́ŭǵǵ*^{ye}θ (ou θ*i*) bêlement;
ĕrzu chercher, θ*rúzze*θ recherche;
ĕqẹ́a engraisser, θ*qûuẹ́e*θ (ou θ*i*) action d'engraisser.

Un *i* peut apparaître après le θ :

ĕrni ajouter, θ*irĕnne*θ action d'ajouter;
ĕžẹ́a traverser, θ*iz̧ŭǵǵ*^{u}*et* traversée;

ou après la première radicale :

eγz creuser, θ*γízza* ou θ*iγīza*.
Zekk. *ĕrni* ajouter, θ*rénnūu*θ addition.

VII^{e} Forme.

Forme simple : préfixation d'un θ (1).

Formes secondaires. — *a*) VII-*c* = θ*XXXa*. Ex. :

ázzel courir, θ*ázzla* course.
éḫẹ́en voler, θ*ḫúna* vol.

Le θ peut être vocalisé en *a*. Ex. :

ẹ́i̯i̯ūr marcher, θ*áẹ́ura* marche;
ĕrẹ́l fuir, θ*árūla* fuite;
ĕšrež labourer, θ*ášerza* labourage;

ou en *i*. Ex. :

*éuẹ́e*θ frapper, θ*ĭẹ́i*θ*a* coup;
âri écrire, θ*îra* écriture;

1. Nous n'avons pu en trouver d'exemples dans ce dialecte. Sur cette forme cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 51 ; *Études*, p. 161.

Digitized by Google

ʿẓẓāll prier, θ*íẓellâ* prière;
ʿdžāll jurer, θ*ížilla* serment;
γér lire, θ*íγīra* lecture;

ou en *u* :

ĕdž abandonner, θ*ûdža* abandon;
ĕkker se lever, θ*úkkra* action de se lever;
ĕffer se cacher, θ*úffra* cachette.

Parfois, une consonne redoublée dans la racine se trouve à l'état simple dans le nom d'action. La voyelle qui précède est modifiée :

ĕllef répudier, θ*úlfa* répudiation.

b) VII-F forme θ*XXXi* (1). Ex. :

génfa guérir, θ*génfi* guérison;
ĕllem filer, θ*ilmi* filage;
fĕl placer une natte sur le métier, θ*ifūli* action de placer une natte sur le métier.

Le θ peut être vocalisé en *i*; cette forme θ*iXXXi* est surtout employée pour former le nom verbal des verbes exprimant un état. Ex. :

émlel être blanc, θ*imĕlli* blancheur;
ûrèγ être jaune, θ*iurγi* fait d'être jaune;
ĕzụèγ être rouge, θ*izûγi* rougeur;
béršen être noir, θ*iberšni* noirceur;
ĕmγèr être grand, θ*iměγri* grandeur;
ĕmẓẹ être petit, θ*imẓẹii* petitesse:
îrẓa être amer, θ*árẓûẓi* amertume;
iẓēḍ être doux, θ*áẓẓûḍi* douceur;

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 51; *Études*, p. 162.

Digitized by Google

érṣèḍ être puant, θ*árṣûḍẹ* puanteur;
ɔ*érγel* être aveugle, θ*ídderγelt* aveuglement;
ɔ*érɔer* être sourd, θ*ídderɔer*θ surdité;
*zîrĕ*θ être long, θ*ázzīrĕt* longueur;
qûɔeḍ être court, θ*áqûɔeṭ* brièveté;
úẓẓūr être grossier, θ*áẓẓūrĕt* grossièreté;
îriu être large, θ*áhriū*θ largeur.

VIII[e] Forme.

Obtenue par la préfixation de θ et la suffixation de *in* (1); elle est rarement employée. Ex. :

âsĕm être jaloux, θ*ûsmīn* jalousie.

Une forme θ*Xíū*θ (2) donne les noms d'action de quelques verbes tels que :

ˊtšār remplir, *tšárīū*θ remplissage;
ˊggāž déménager, θ*gâžīū*θ déménagement;
ĕdder tresser, *ddârịū*θ tressage;
ĕqqār être sec, θ*γârīū*θ séchage.

Le θ (θ*a*) est parfois suivi d'un *m* (3) pour donner des noms d'action de verbes à la 1re forme. Ex. :

úšš donner, θ*múššīū*θ cadeau;
zĕṛ voir, θ*ámezṛīū*θ vue;
ĕns passer la nuit, θ*áměnsīū*θ action de passer la nuit;
sĕγ acheter, θ*áměsγīū*θ achat;
sél entendre, θ*áměslīū*θ audition;

ou à la I[re]-II[e] forme :

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 52; *Études*, p. 163.
2. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 52; *Études*, p. 163.
3. A côté de θ*údžī*θ, nom d'act. de *ĕdž* laisser, on trouve θ*ímĕdža*, abandon.

Digitized by Google

sménγ se disputer, θ*ménγiūθ* dispute.

Parfois le nom verbal est emprunté à une racine ou à une forme autre que celle du verbe. Ex. :

éuɣɣ cuire, θ*inenni* cuisson ;
džáɣen rassasié, θ*i̯áɣint* rassasiement (et *siɣèn*).

Digitized by Google

CHAPITRE III

SUBSTANTIF,

GENRES — ANNEXION — DIMINUTIF
NOM D'UNITÉ

Des genres masculin et féminin.

Les noms de personnes et d'animaux mâles sont masculins, les noms de personnes et d'animaux femelles sont féminins.

Le féminin se forme généralement en préfixant et en suffixant θ au masculin. Ex. :

álus beau-frère, θ*álust* belle-sœur;
ăi͡räð lion, *tăi͡rat* lionne;
ärba petit garçon, θ*ärbat* petite fille;
äsli fiancé, θ*äsli*θ fiancée;
álγėm chameau, θ*álγėmt* chamelle;
iγę̄d chevreau, θ*iγęḍėṭ* chevrette;
áγi͟u͟ll âne, θ*áγi͟u͟lt* ânesse;
ăi͡ðt chien, θ*ăi͡ðit* chienne.

C'est de la même façon que se forme le diminutif :

ážerθīl natte, θ*ážerθīlt* petite natte;
iγzer rivière, θ*iγzer*θ ruisseau;
ásγůn corde, θ*ásγůnt* ficelle;
îfri grotte, θ*îfri*θ petite caverne;
ăi͡ddi͡ð outre, θ*ăi͡ddit* petite outre;

Digitized by Google

ábriȝ chemin, θ*ábrīt* sentier;
ázduz massue, θ*ázduzt* marteau;
áiezzīm pioche, θ*áiezzīmt* sarclette.

On trouve parfois la terminaison *št* (pour *it*) :

iénsi hérisson, dim. θ*ínsešt*;

et aussi la terminaison *it* (mis pour *ešt*) :

lézard = θ*ázelmummᵘïθ*;
B.Izn., — θ*ázelmummešθ*;
lapin = θ*áqĕnenniθ*;
B.Izn., — θ*áqĕnennešθ*.

Un substantif à forme féminine peut parfois désigner un être mâle. Ex. :

θ*âθa* désigne le frère de lait et la sœur de lait;
θ*ásiɣānt* désigne aussi bien le milan mâle que sa femelle.

Dans ce cas le θ final fait généralement défaut (et parfois le θ initial) :

θ*âitša* ver;
θ*éllidura* ver luisant;
kúrzma crabe;
θ*qúnda* araignée;
θ*ídda* sangsue;
θ*ázgĕtta* fouine.

C'est cette forme terminée par *a* que revêtent un certain nombre de noms féminins s'appliquant à des choses sans sexe. Ex. :

θ*ábɣa* mûre;
θ*bixa* pluie;
θ*áɣda* poutre;
θ*âmra* troupeau;
θ*áfza* tuf;
θ*ázīri* lune, etc.

Le θ initial peut faire défaut. Ex. :

fûs main, *fûsĕt* petite main;

Digitized by Google

ḍâr pied, *ḍârĕt* petit pied ;
ḍâḍ doigt, *ḍâḍĕṭ* petit doigt.

Le θ final fait fréquemment défaut, et, dans ce cas, le correspondant masculin est généralement inusité dans le dialecte :

θâlĕfsa vipère ; θámẓa ogresse ;
θídda sangsue : θášna co-épouse.

Ces substantifs terminés par *a* se présentent sous une forme incomplète (plur. en *ɣin*) :

B.Sn., B.Izn. *álĕfsiu* serpent ;
— *ášniu* jumeau.

Un *i* (1) ou un *u* faisant partie de la racine et ayant disparu au masculin peuvent apparaître au féminin ou au diminutif :

áɣênža cuiller, θáɣênžaiθ petite cuiller ;
ázīza vert, θázīzaūθ absinthe ;
áɣerδa rat, θáɣerδaiθ souris ;
mûš chat, θmíššūθ chatte ;
ánūžĭ hôte, θánĕžžiuθ hôtesse.

Par contre, un substantif à forme masculine peut désigner un être femelle :

ísɣi aigle (mâle ou femelle) ;
áɣiläs panthère (mâle ou femelle).

Le masculin et le féminin se traduisent souvent par deux mots empruntés à des racines différentes. Ex. :

1. Cf. R. Basset, dans la *Revue critique*, 31 déc. 1906, p. 503.

Digitized by Google

bâba, *ba*, *bɣa* père, *ḥènna* mère;
dádda grand-père, *nánna* grand'mère;
ârgäz homme, θ*ámĕṭṭṵ*θ;
i̯ís cheval, θ*âimār*θ jument;
íšĕrri mouton, θ*íḫsi* brebis;
lḥíġūn perdrix mâle, θ*áskkūr*θ femelle;
aɛ̂ âθ*rūs* bouc, θ*γâṭ* chèvre;
ḥâqûl coq, θ*i̯âẓeṭ* poule;
âṣ̣ẹ̣ḍẹ̣ sanglier mâle, θ*ílĕf*θ sanglier femelle.

Noms masculins.

Selon que les noms commencent par *a*, par *i*, par *u*, ou par une *consonne* nous distinguerons les formes suivantes :

1° *aX*. Ex. : *ârgäz* homme.
2° *iX*. Ex. : *íšĕrri* mouton.
3° *uX*. Ex. : *úššen* chacal.
4° (*a*)*X*. Ex. : *ḍâḍ* (pour *aḍâḍ*) doigt.
5° (*i*)*X*. Ex. : *báɣen* (pour *ibaɣen*) fèves.

1° *aX* : Certains, parmi les substantifs de cette forme, deviennent à l'état d'annexion *ɣuX*; nous les désignerons par la forme *aX*(*ɣu*). Ex. :

ârgäz homme, ann. *ɣúrgäz* (1).

D'autres ont, à l'état d'annexion, la forme *ɣaX*, nous les représenterons par la forme *aX*(*ɣa*). Ex. :

âri alfa, ann. *ɣâri* (2).

1. On dit aussi (rarement) : *iüsed ɣérgäz* (ou *ɣúrgaz*) un homme est venu.
2. *ieɣmi ɣari* ou *ieɣmi ari* l'alfa a poussé.

Digitized by Google

D'autres, très nombreux, ayant généralement plus de deux syllabes, sont précédés, à l'état d'annexion, d'un *n*; ils seront représentés par *aX*(*nu*). Ex. :

ázĕllīf tête, ann. *núzĕllīf* (1).

Enfin d'autres, de forme *aiX* ou *auX* font à l'état d'annexion *ɣiX*, *ɣūX* (2), et seront désignés par *aX*(*ɣi*) et *aX*(*ɣū*). Ex. :

âîði chien, ann. *ɣîði-*; *âuzīr* vizir, ann. *ɣûzīr*.

Noms de forme *aX*(*ɣū*) (3). Ils sont peu nombreux. Ex. :

âuzīr vizir;
âussar vieillard.

Noms de forme *aX*(*ɣi*). Voici les principaux :

âîði chien;
âisum viande;
âirāð lion;
âiržūm gorge;
âizzīm pioche.

Noms de forme *aX*(*ɣa*). Voici les principaux :

áss jour;	*áɣāl* parole;
âri alfa;	*állaγ* pente;
âḍû vent;	*ámmās* milieu;
âfer aile;	*ârba* enfant;
áman eau;	*árɣaû* enfants;

et les noms d'action qui suivent :

1. *ɣemda užerθīl* ou *ɣemda ažerθīl* la natte est finie.
2. *itšiɣi ɣiði* ou *itšiɣi aiði* le chien m'a mordu.
3. *innaiii ɣûssar* ou *inna iɣi ussar* le vieillard m'a dit.

Digitized by Google

áfaị vol;
aδδar tressage;
amād passage;
äịām puisage;
adžau mesurage;
arṛûḍ ramassage;
áḥkam habillage;
ážāf entrée;
áδān action de couvrir;
aɥɥaị action d'apporter;
ählāš maladie.

Noms de forme *(a)X*.

Un certain nombre de substantifs masculins, qui, dans différents dialectes (notamment en zouaoua) ont une forme *aX*, sont privés, chez les B.Snoûs, de l'*a* initial (forme *(a)X*). La forme d'annexion de ces noms est *uX* (1). On observe parfois ici, chez ces substantifs, l'allongement de la voyelle interne (des vocables zouaouas) (2). D'autrefois ce sont des permutations des voyelles qui se produisent à l'intérieur du mot (3).

1. Cette forme s'emploie aussi (mais on l'entend rarement) quand le nom est sujet et placé après le verbe : Le chat a pris une souris, *iḛṭṭef ūmûš táɣerdai̯θ* ou *iḛṭṭef mûš táɣerdai̯θ*.

2. Ex. :
roseau *ɣánīm* (B.Sn., Fg.), B.M. *ar'alim* (R.B.), Z. *ar'anim* (R.B.);
puce *šùrδu* (B.Sn., Fig.), B.M. *χoured* (R.B.), Z. *akoured* (R.B.);
main *fús* (B.Sn., Fig., B.M., B.Iz., Zekk., B.B.Zeg.), Z. *afous* (R.B.);
doigt *ḍûḍ* (B.Sn., Fig., B.M., B.Izn., Zekk., B.B.Zeg.), Z. *adhadh* (R.B.);
genou *fùδ* (B.Sn., Fig.), Taz. *afud* (H.S.);
boue *ḷûḍ* (B.Sn., Fig.), Z. *aloudh* (R.B.);
meule *ɣáref* (B.Sn., Fig.), Z. *ar'aref* (R.B.);
corbeau *žárfẹ* (A.L., B.B.S.), *zárfā* (Fig.), Z. *agarfiou* (R.B.);
pied *ḍâr* (B.Sn., Fg., B.Izn., Zekk., B.B.Zeg.), Z. *adhar* (R.B.);
soc *zâilu* (B.Sn., B.Izn., B.M.), *azaglou* (R.B.);
coq *ịâzḛḍ* (B.Sn., B.Izn.).

Voir sur la chute de la voyelle initiale des substantifs : R. Basset, *Le dial. des B. Men.*, p. 31; C. de Motylinski, *Le Dj. Nefousa*, f. I, p. 4; G. Mercier, *Le Ch. de l'Aurès*, p. 4; A. Hanoteau, *Gr. Tam.*, p. 17; E. Gourliau, *Gr. mzab.*, p. 17; H. Stumme, *Sch. von Taz.*, p. 18.

3. Ex. : chat *mûš* (B.Sn., Fg., B.Izn., B.B.Zekk.); Z.B. *amchich* (R.B.);
paille *lûm* (B.Sn., B.Izn., Zekk.).

Digitized by Google

En outre, la première consonne, redoublée en certains cas en zouaoua [ac^1c^1X], se rencontre à l'état simple chez les Beni-Snoûs $(a)cX$ (1).

La voyelle initiale *i* de quelques noms zouaouas peut aussi disparaître (2), forme $i(X)$.

Noms de forme iX. Parmi ces noms, les uns, précédés d'un *n* à l'état d'annexion, seront représentés par $iX(n)$. Les plus usités sont :

išĕrri mouton, *imi* bouche ;
imĕndi orge, *isi* giron, etc.

et les pluriels masculins tels que :

ifunāsen bœufs, *iẓûδāḍ* oiseaux, etc.

Les autres sont précédés, à l'état d'annexion, d'un *i* (*i*) ; chez les uns, la voyelle initiale est longue (forme $iX(i)$. Ex. :

izi mouche, *išŝer* ongle ;
iẓẹ fiel, *ilĕs* langue ;

1. Ex. :
terre *šdl* (B.Sn., B.Izn., Zekk.), Z. *akkal* (S.S.) ;
genou *fûδ* (B.Sn., B.Izn., Zekk., B.B.Zeg., Fig.), Taz. *affud* (H.S.) ;
cheveu *zâf* (B.Sn., B.Izn., Zekk., B.B.Zeg., Fig.), Taz. *azzăr* (H.S.).

Les mots zouaouas de forme ac^1c^2X ne perdent pas l'*a* initial en passant chez les B.Snoûs. Ex. :

neige *âδfel*, Z. *ad'fel* (R.B.) ;
chemin *ábrīδ*, Z. *abrid* (R.B.) ;
âne *áγẓūl*, Z. *ar'ioul* (R.B.) ;
homme *árgāz*, Z. *argaz* (R.B.) ;
oiseau *dżδiḍ*, Taz. *agdyḍ* (H.S.) ;
montagne *âδrār*, Z. *adrar* (R.B.) ;
chameau *dlγĕm*, Z. *alr'em* (R.B.).

2. Ex. :
aigle, enfant méchant *żîδer*, Z. *igider* (R.B.) ;
arbouse *sásnu*, Z. *isisnou* (R.B.) ;
fève *báu*, Z. *ibiou* (R.B).

Digitized by Google

irðen blé, *ilef* porc;
iγðen cendre, *iḍḍṣ* sommeil;
išen jumeau;

chez les autres cette voyelle est brève (f. *iX*(*i*). Ex. :

ifri trou, *iγzer* cours-d'eau;
iγĕs os, *issi* filles;
iγeḍ chevreau;

Noms de forme *uX-ann. ɣuX* (1).

Noms féminins.

Ils sont de forme :

θ*aX*. Ex. : θ*amĕṭṭū*θ femme.
θ*iX*. Ex. : θ*imssi* feu.
θ*uX*. Ex. : θ*uššent* chacal femelle.
θ*X*. Ex. : θ*málla* tourterelle.

Noms de forme θ*aX*. Il est certains de ces noms qui conservent l'*a* à l'état d'annexion, forme θ*aX*(*a*). Les plus usités sont :

θ*âla* étang, bassin, θ*ággŏnt* taon;
θ*áqqa* génévrier, θ*állest* ténèbres;
θ*ázzèr*θ figue, θ*ánγi* mamelles;
θ*ámem*θ miel, θ*âiūθ* brouillard;
θ*âilula* bryone, θ*ârθa* chassie;
θ*âqĕ*θ pouvoir, θ*áddĕḥ*θ aisselle;
θ*ázgetta* fouine, θ*âðla* gerbe.
θ*ábγa* mûre;

1. Le chacal a pris un mouton *iĕṭṭĕf ɣuššén tšerri* ou *iĕṭṭĕf uššén tšerri*.

Digitized by Google

Noms de forme θ*iX*. Parmi ces noms, il en est qui conservent l'*i* à l'état d'annexion.

Cet *i* est généralement long ou suivi d'une consonne redoublée (formes θ*îcv*, θ*îc*ˡ*c*ˡ*v*). Forme θ*iX*(*i*), les plus usités sont :

θ*îni* datte,	θ*îra* écriture ;
θ*îɣa* dos,	θ*iẓẓi* alfa sec ;
θ*ęt* œil,	θ*îƀli* tresse ;
θ*îla* tamis,	θ*îθi* coup ;
θ*îli* ombre,	θ*îdda* sangsue ;
θ*îbbi* mauve,	θ*îmmi* sourcil ;
θ*îdi* sueur,	θ*iúffa* crachat.

Ce sont parfois des féminins par θ...θ, ou des diminutifs :

θ*iššīθ* pou,	θ*iššer*θ ail ;
θ*îɣzer*θ ruisseau,	θ*îlef*θ truie, etc.
θ*îiẹr*θ tronc,	

Le nom d'unité se forme aussi en préfixant et en suffixant au collectif un θ :

áɣlal escargots,	θ*áɣlalt* un escargot ;
llûz amandes,	θ*îlūzĕt* une amande ;
lžûž noix,	θ*îžūžĕt* une noix, etc.

Les noms θ*îlūzĕt*, θ*îžūzĕt*, etc., désignent aussi l'arbre qui porte ces fruits (pl. *in*).

Noms de métiers.

La plupart des noms désignant des professions sont tirés de l'arabe. Ex. :

Digitized by Google

Cultivateur *áfĕlläḥ.*	Jardinier *ábḥḥar.*
Menuisier *ánĕdžar.*	Boulanger *áḫbbaz.*
Maçon *ábĕnnaị.*	Brodeur *ádrräz.*
Boucher *ágzzar.*	Forgeron *áḥddad.*

Quelques-uns sont tirés d'une racine berbère et ont même forme que les précédents :

ĕzdem couper du bois,	*ázddam* bûcheron ;
ĕfreð balayer,	*áfrrað* balayeur.

Annexion (1).

1^er^ *ɣ*.

Certains mots masculins, lorsqu'ils sont à l'état d'annexion, soit que la voyelle initiale soit modifiée, soit qu'elle reste intacte, sont précédés d'un *ɣ*. On rencontre ce *ɣ* :

1° Devant les noms de forme *uX*. Ex. :

iðámmĕn ɣúl, le sang du cœur ;
θaɣɣûrθ ɣúrθu, la porte du jardin ;
alĕmdíl ɣúltma, le mouchoir de ma sœur ;
azĕllíf ɣúššen, la tête du chacal.

(Voir pour *ûma* : emploi de *n*.)

2° Devant les noms de la forme *aX*(*ɣa*) :

zeṷ́ ɣâri, un brin d'alfa ;
θaṣmûḍẹ ɣâmān, la fraîcheur de l'eau ;
ĕlhéz ɣâḍû, le souffle du vent ;
īmí ɣérba, la bouche de l'enfant.

1. Cf. sur l'annexion R. Basset, *Man. Kab.*, p. 61- ; *Zén. du Mzab.*, p. 22 ; *Zén. de l'Ouars.*, p. 51 ; *Dial. du Rif*, p. 25 ; Mercier, *Chaouia de l'Aurès*, p. 9 ; H. Stumme, *Schil. v. Taz.*, p. 44.

Digitized by Google

(Voir emploi de *n*.)

3° Devant les noms de la forme *aX*(ɥu) :

aḫḫám ɥúsli, la maison du fiancé ;
fûs ɥúmžer, le manche de la faucille ;
abríð ɥúðrär, le chemin de la montagne ;
iššaún ɥúɣlăl, les cornes de l'escargot.

4° Devant les noms de forme *aX*(ɥi) ou *aX*(ɥū).

aX(ɥi). Ex. :

iššér ɥírāð, les griffes du lion (voir emploi de *n*) ;
rríḥθ ɥísum, l'odeur de la viande ;
θiɣmâs ɥīði, les dents du chien.

aX(ɥū). Ex :

illís ɥûzīr, la fille du vizir.

2° *n*.

On emploie *n* pour marquer le rapport d'annexion :

1° Devant les noms à forme féminine :

θaX — *fûs ĕntmĕṭṭū*θ, la main de la femme (femme *θámĕṭṭū*θ).
θiX — *ílĕs ĕntléfsiɥīn*, la langue des vipères (vipères *θílĕfsiɥin*).
θuX — *īmí ntúɥɥūr*θ, l'entrée de la porte (porte *θáɥɥûr*θ).
θX — *īfér ntmálla*, l'aile de la tourterelle (tourterelle *θmálla*).
*θāmém*θ *ĕndzîzɥi*, le miel des abeilles (abeilles *dzîzɥi*).
θaXa — *āmân ntâla*, les eaux du lac (lac *θâla*).
θiX(*i*) — *θaškɥar*θ *ĕntîni*, un sac de dattes (dattes *θîni*).

2° On peut aussi l'employer devant les noms à forme masculine *aX*(ɥu), *aX*(ɥa), *aX*(ɥi), *a*(*X*). Ex. :

Digitized by Google

aX(ɥu) — *iš nûzerf*, une corne d'argent (argent *azerf*).
a(X) — *azĕllif nûmūš*, la tête du chat (chat *mûš*).
aX(ɥa) — *šɥí nuámān*, un peu d'eau (eau *ámān*).
aX(ui) — *iššér nuîraδ*, la griffe du lion (lion *âiraδ*). (Voir emploi de *ɥ*.)
amán ñ íγzer, l'eau du cours d'eau (cours d'eau *íγzer*) (O.L.) (rare).
(i)X — *dâr niệnsi*, le pied du hérisson (hérisson *iệnsi*) (O.L.) (rare).
iX — *īdž ɥūrú nímendi*, une poignée d'orge (orge *ímendi*) (pq. général).

3° Devant des noms étrangers :

amzɥár en mâṛs, le commencement de mars ;
illís nĕlbāša, la fille du Bacha ;
aḫḫâm nelqâiệeδ, la maison du Caïd.

4° Devant quelques noms de la forme *ûX*. Ex. : *ûmafûs nûma*, la main de mon frère.

(*û* long correspondant à *eġ* en Zouaoua).

3° *i*.

Tandis que chez les Oulad Larbi, on emploie indifféremment *n* ou *i*, devant les substantifs commençant par *i* ; au Kef on emploie exclusivement *i* :

1° Devant les noms de forme *iX*, tels que :

îḍ nuit ;	*θăllest iiḍ*, les ténèbres de la nuit.
îẓẹ bile ;	*lbénneθ iîẓẹ*, le goût de la bile.
îzi mouche ;	*āfér iizi*, l'aile de la mouche.

Digitized by Google

Au contraire devant les mots *imi*, *isi*, on emploie exclusivement *n* :

θiγmâs nîmi, les dents de la bouche (ou *ñîmi*, ou *nị̂mi*);
dffú nîsi, la tiédeur du giron (ou *ñîsi* ou *nị̂si*).

2° Devant les noms de deux syllabes, tels que : *ifri*, *irden*, *iγĕs*, etc., on emploie généralement *i*, rarement *n* (l'*i* bref s'allonge). Ex. :

îmí ịifri, l'entrée de la grotte;
θiḥĕbbet *ịirden*, un grain de blé;
ṭĕrf ịilĕs, la pointe de la langue;
äslém ịiγzèr, le poisson de la rivière.

Mais l'on dit (forme *tX*) :

ḍâr nîγẹ̈ḍ, le pied du chevreau;
ḥennâs ịiśen, la mère de l'enfant.

Devant les mots de plus de deux syllabes, devant les pluriels commençant par *i*, on emploie de préférence *n* (voir emploi de *n*).

3° Devant les noms de forme (*i*)*X* on emploie *i*. Ex. :

azĕllîf ịẹ̈nsi, la tête du hérisson.

Formation du pluriel.

Chez les Beni-Snoûs, le pluriel se forme de trois manières différentes (1).

1. Sur le pluriel cf. R. Basset, *Man. kabyle*, p. 62; H. Stumme, *Schil. v. Taz.*, p. 61; A. de C. Motylinski, *Le Dj. Nef.*, fasc. I, p. 9; G. Mercier, *Ch. de l'Aurès*, p. 6.

Digitized by Google

Une première catégorie comprend des noms masculins et des noms féminins, dont le pluriel peut être ou externe ou interne, où à la fois externe et interne.

Une deuxième catégorie comprend quelques noms masculins ou féminins, qui forment leur pluriel par la préfixation d'une désinence marquant le pluriel : *id.*

Enfin certains substantifs d'origine arabe, ou ayant une forme arabe, ont des pluriels établis à la façon arabe.

Première Catégorie

Elle renferme des noms masculins et des noms féminins.

A. — *Noms masculins.*

Nous distinguerons :
I. — Des pluriels externes.
II. — Des pluriels internes.
III. — Des pluriels mixtes.

I. — Pluriels externes (1).

1° *en.*

Un certain nombre de noms forment leur pluriel en ajoutant simplement *ĕn* au singulier. Ex. :

áɣāl,	pluriel	*áuālĕn* parole ;
ûrār,	—	*ûrārĕn* jeu ;
ífflš,	—	*ífflšĕn* hyène ;
āðūf,	—	*āðūfĕn* os de la cuisse ;
báu,	—	*báɣĕn* fève.

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 63; *Zenat. de l'Ouars.*, p. 52.

Digitized by Google

2° *i-en*.

Un certain nombre de substantifs forment leur pluriel en préfixant *i* au singulier et en suffixant *en* (la dernière consonne peut être redoublée).

$(a)x = iaXen$.

ḍâr,	pluriel	*iḍárṛèn* pied.
ṣâḍ,	—	*iṣáṭṭèn* serpent.
ẓâf,	—	*iẓáffen* ç̧heveu.
ịdẓẹ̄ḍ,	—	*iịdẓẹ̄ḍèn* coq.
ịûrsel,	—	*iịûrslen* champignon.

Des substantifs de la forme *aX* ont au pluriel une forme *iXen* ou *iXn*. Ex. :

afûṇas,	pluriel	*ifűnāsĕn* bœuf.
ábrīð,	—	*íbrīðĕn* chemin.
âsūn,	—	*ísūnĕn* douar.
ărgāz,	—	*írgäzĕn* homme.
áiṛāð,	—	*iíṛāðĕn* lion.
áịužīl,	—	*iịúžīlĕn* orphelin.
áγīlās,	—	*íγīlāsĕn* panthère.
äselm,	—	*ísĕlmĕn* poisson.
áfðið,	—	*ífðīðĕn* pou de chien.
ägðäl,	—	*ígðālĕn* prairie.
áγras,	—	*íγrāsĕn* ruche.
*äbšši*š,	—	*íbššīšĕn* urine.
ázĕrdāb,	—	*ízerdāběn* trou.
áqĕllūš,	—	*íqĕllūšĕn* gourde.
aɛ̧äddis,	—	*iɛ̧äddīsĕn* ventre.
ásĕnnaṇ,	—	*ísĕnnāneṇ* épine.
árba,	—	*írbān* enfant.

Digitized by Google

ánĕžžiu, — *ínĕžžiɣĕn* hôte.
ámĕzdaɣ, — *ímĕzdāɣĕn* habitant.
áɣĕzzīs, — *íɣĕzzīsĕn* côté.
áʕārūr, — *íʕārūrĕn* dos.
ágĕmgūm, — *ígĕmgūmĕn* bec.
áskkum, — *ískkūmĕn* asperge.
ásǧǧɥās, — *ísǧǧɥāsen* année.

Une consonne redoublée au singulier peut devenir simple au pluriel et réciproquement; l'accent est alors modifié :

áḫḫām maison, pl. *iḫámmĕn*; Zekk. *áḫḫām*, pl. *íḫḫāmĕn*.

Des substantifs de forme *iX* changent l'*i* initial en *a* au pluriel. Ex. :

*íšše*r, pluriel *áššāren* ongle;
íšerri, — *ášrāren* mouton;
íšš, — *ášša*un corne;

on trouve aussi les pluriels *íššāren*, *íšrāren*, *íššaun*.

3° *an*.

Des substantifs de la forme *úX*, *íX*, (*a*)*X* forment leur pluriel en ajoutant *ān* au singulier :

iX, pl. *iXan*.

íɣzèr, pluriel *íɣzrạ̄n* cours d'eau;
ílĕs, — *ílsạ̄n* langue;
íḍ, — *iḍạ̄n* et *íḍḍạ̄n* nuit;
íɣĕs, — *íɣsạ̄n* et *íɣssạ̄n* os;
ífĕf, — *íffạ̄n* mamelle;

Digitized by Google

ilĕf, pluriel *ílfạn* porc ;
ífker, — *ífkrạn* tortue ;

l'*i* final tombe au pluriel :

íθri, pluriel *íθrạn* étoile ;
íẓẹ, — *íẓạn* mouche ;
ífri, — *ífrạn* grotte ;

mais non *ii* :

ínii, pluriel *iniịạn* pierre du foyer.
ázḍii, — *izḍiịạn* fuseau.

úX, pl. *úXān*.

úššen, pluriel *úššnạn* chacal.

L'*u* final tombe au pluriel :

útšu, pluriel *útšạn* mets.
úrθu, — *úrθạn* jardin, verger.

cX, pl. *cXan*.

ịís, pluriel *ịīsān* cheval.

4° *i-an*.

L'*a* initial devient *i* (règle générale) :

aX = *iXan*.

ásli, pluriel *íslạn* fiancé.
áiði, — *ịíðạn* chien.
áẓụẹr, — *íẓụ̊rạn* racine.
ámžer, — *ímīrạn* faucille.
álinti, — *ílintạn* berger.
ázṛů, — *ízrụạn* falaise.

Le mot *ass* jour, fait au pluriel *ussan*.

Digitized by Google

5° *i-un.*

D'autres le forment en ajoutant *un*, *ɣen* au singulier :

ámĕṭṭa, pluriel *ímĕṭṭaɣen* larme ;
ámẓa, — *ímẓaɣen* ogre ;
áẓṭṭa, — *íẓṭṭaɣen* tissage ;

mais on trouve plus souvent *aun*, *aɣen*. Ex. :

forme *iX*, pl. *iXaun*

ilĕs, pluriel *ílsaun* langue ;
ifkĕr, — *ífkraun*, tortue ;

forme *uX*, pl. *uXaun*

ûl, pluriel *ûlaun* cœur ;
ûðem, — *ûðmaun* visage.

Quand le substantif est terminé par *i*, cet *i* devient *a* au pluriel. Ex. :

forme *iXi*, pl. *iXaun*

ísɣi, pluriel *ísɣaun* aigle ;
îmi, — *ímaɣĕn* bouche ;
i̱ensi, — *i̱énsaun* hérisson ;
îsi, — *isaɣen* giron.

Lorsque le substantif est de la forme *aX*, le pluriel est de forme *iXaun* (r. gén.). Ex. :

ásɣer, pluriel *iseɣraun* charrue.

6° *i iun.*

On trouve aussi la terminaison *iɣen*, *iun* :

išen, pluriel *íšniɣen* jumeau ;
áfer, — *ífriɣen* feuille.

Digitized by Google

7° *tsen.*

L'*i* initial ne figure pas dans certains pluriels :

ḍáḍḍà, pl. *dáddātsen* grand-père;
ḥenna, — *ḥennātsen* mère.

II. — Pluriel interne (1).

1° *i-a.*

La dernière voyelle du mot (*u*, *i*, *e*) devient *a*. Ex. :

Xuc, pl. *Xac.*

áɣi̯ūl, pluriel *íɣi̯āl* âne;
ázɛ̄ūq, — *izɛ̄āq* ânon;
áfĕrqūs, — *ífĕrqās* toison;
áfĕrḍūs, — *ífĕrḍās* nœud;
áɛ̄äθrūs, — *iɛ̄äθrās* bouc;
áhiḍūr, — *íhiḍār* peau;
ái̯endūz, — *ii̯endāz* veau;
áḥĕnnūs, — *íḥĕnnās* petit porc;
áḥĕnǰūǰ, — *íḥĕnǰāǰ* visage;
áfĕnṭūṣ, — *ífĕnṭāṣ* jeune bœuf;
ai̯ĕrẓūm, — *ii̯ĕrẓām* gorge;
áθemmum, — *íθemmam* meule.

Xec, pl. *Xac.*

ásīres, pluriel *ísiras* sacoche;
ámdukel, — *imdukāl* compagnon;
ásɣ̄n, — *isɣ̯ān* corde.

1. Cf. René Basset, *Man. kab.*, p. 64; *Zenat. de l'Ouars.*, p. 53; Motylinski, *Dial. de R'ed.*, p. 12; *Dj. Nef.*, p. 10.

Digitized by Google

Xic, pl. *Xac*.

ážĕrθil, pluriel *ížĕrθāl* natte;
áẓ̌ernẹ̣d, — *íẓ̌ernādẹ̣* cou;
áγĕsmīr, — *íγĕsmār* clou;
áiddīð, — *íiddāð* outre;
áiẹ̣ĕrzīz, — *iiẹ̣ĕrzāz* lièvre;
áiẹ̣ĕzzīm, — *iiẹ̣ĕzzām* pioche.

2° *i-u-a*.

Dans les noms terminés par *cvc*, par exemple *ăðrăr*, *ărnăn*, le son est introduit au pluriel avant *cvc*. Ex. :

åðrār, pluriel *íðurār* montagne;
årnān, — *ínurār* aire;
áẓ̌ḍẹ̣ð, — *iẓ̌uḍāð* oiseau;
ánfīf, — *ínufāf* corbeille d'alfa pour faire cuire le couscous.

On trouve aussi ce son *u* dans les pluriels :

ḍåḍ, pluriel *íḍuḍān* doigt;
bábūś, — *íbubāś* burnous.

III. — Pluriel mixte (1).

1° *i-a-en*.

iX, pl. *i-a-en*.

íšerri, pluriel *íšrären* mouton;
íššer, — *íššären* griffe.

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 65; *Zénat. du Mz.*, p. 25; Motylinski, *Dial. de R'ed.*, p. 13; *Dj. Nef.*, p. 10; Hanoteau, *Gr. Kab.*, p. 27; *Zenat. de l'Ouars.*, p. 53.

Digitized by Google

(*a*)*X*, pl. *i-a-en*.

fûð, pluriel *ifáddĕn* genou;
fûs, — *ifássĕn* main;
zîž, — *izádžen* pieu;
áγīl, — *iγâllen* bras.

B. — *Noms féminins* (1).

Nous distinguerons également :
I. — Des pluriels externes.
II. — Des pluriels internes.
III. — Des pluriels mixtes.

I. — Pluriels externes.

Le *t* (θ) final fait place au pluriel à la terminaison *in*. Ces substantifs sont généralement de la forme θXθ, θ*X*eθ. Ex. :

§ 1. — θ*i*Xθ, pl. θ*i*X*in*.

θíịĕḍ*f*ĕt, pluriel θiịĕḍ*f*īn fourmi;
θímĕdžet, — θímĕdžīn oreille;
θiịẓẓĕmt, — θíịẓẓmīn palmier nain;
θíịðret, — θíịðrīn épi;
θišt*f*ĕḍneθ, — θíšt*f*ĕḍnīn orteil;
θîržet, — θíržīn tison.

Souvent ils correspondent à un pluriel masculin externe par *en* :

§ 2. — θa*X*θ, pl. θ*i*X*in*.

θáirāt, pluriel θáirāðịn lionne;
θábsāst, — θíbsāsịn petite main;

1. Cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 65; *Zénat. du Mz.*, p. 25; *Zénat. de l'Ouars.*, p. 54; Motylinski, *Dial. de R'ed.*, p. 14; id., *Dj. Nef.*, p. 12; Hanoteau, *Gr. Kab.*, p. 31; *Gram. tam.*, p. 24.

Digitized by Google

θáfḍīst, pluriel θifḍīsīn marteau;
θámĕllālt, — θímĕllālīn œuf;
θäiužīlt, — θiiužīlīn orpheline;
θälsāst, — θilsāsīn parcelle de terrain;
θäskkūrθ, — θiskkurīn perdrix;
θäγrāst, — θiγrāsīn ruche;
θäzlāfθ, — θizlāfīn cuvette;
θäsĕllūfθ, — θisĕllūfīn vermine;
θámṣṣāṭ, — θimĕṣṣḍīn cuisse;
θábrīt, — θibrīðīn sentier;
θâumɥāθ, — θiumɥāθīn génisse;
θisīθ, — θisīθīn miroir;
θäddārθ, — θiddārīn maison;
θárbāt, — θirbāθīn petite fille.

ou bien ils correspondent à un masculin formant son pluriel par *an*. (La voyelle interne est parfois modifiée et déplacée). Ex. :

θáḫlīšt, pluriel θiḫĕlzīn;
θálγêmt, — θilĕγmīn chamelle;
θíšmeṣt, — θišĕmžīn négresse;
θásrafθ, — θisĕrfīn silo;
θámðelt, — θimĕḍlīn tombe.

§ 4. — θin.

Parfois le θ final est conservé. Ex. :

θisīθ miroir, pluriel θisīθīn;
θâumɥāθ génisse, — θiumɥāθīn;

ou bien ce θ disparaît et fait place aux terminaisons ɥin, auin :

Digitized by Google

§ 5. — *aɣin.*

θɣîrðemt, pluriel *θiɣérðmauin* scorpion;
θlâθ. — *θíliɣin* ravin.

§ 6. — *an.*

Certains noms qui (comme ceux du § 3) ont un pluriel masculin par *an*, prennent au pluriel féminin cette même terminaison (au lieu de *in*). Ex. :

θúššent, pluriel *θúššnān* chacal (f.);
θíɣzerθ, — *θíɣzrān* ruisseau;
θâiðit, — *θíðān* chienne.

§ 7. — *a.*

Le θ final peut faire place aussi à la terminaison *a*. Ex. :

θásirθ, pluriel *θísīra* moulin;
θmârθ, — *θímīra* barbe;
θámūrθ, — *θímūra* pays;
θáɣɣūrθ, — *θíɣɣūra* porte.

§ 8. — L'*i* ou l'*u* finals disparaissent devant cet *a*. Ex. :

dzízɣi, pluriel *θízizɣa* abeille;
θáɣzūθ, — *θíɣza* dépôt alluvionnaire.

§ 9. — *θi-auin.*

Un certain nombre de noms forment leur pluriel en suffixant *ɣin* ou *auin*; ce sont généralement des singuliers de forme *θ-a* ou *θ-i* (voir § 5). Ex. :

θéṭ œil, pluriel *θéṭṭaɣin*;
θimi sourcil, — *θimiɣin*;
θâitša ver, — *θîtšaɣin*;

Digitized by Google

θíddà sangsue, pluriel θíddàɣin;
θíssūbla grosse aiguille, — θíssūblaɣin.

§ 10. — *ɣin.*

Des noms de forme θ*aX* peuvent conserver l'*a* au pluriel. Ex. :

θâla bassin, pluriel θálāɣin;
θáqqā genévrier, — θáqqàɣin;
θäƃla gerbe, — θäƃläɣin.

§ 11. — *iɣin.*

L'*a* final peut devenir *i*. Ex. :

θälefsa (1), pluriel θílefsiɣin vipère;
θábɣà, — θíbɣiɣin fraise;
θámẓà, — θimẓēɣin ogresse;

on trouve aussi θíšent (2) jumelle, pl. θíšniɣin.

§ 12. — *ɣin.*

L'*a* final peut disparaître. Ex. :

θärga rigole, pluriel θirgɣin;
θaṣṣṭà branche — θiṣṣḍɣin.

§ 13. — *u.*

On trouve aussi la terminaison *u*. Ex. :

θíɣa dos, pluriel θíɣāu;
dziɣa plat, — θíziɣāu.

1. Forme complète : *alefsiu* serpent (B.Sn., B.Izn.).
2. Forme complète : *ašniu* jumeau (B.Sn.).

Digitized by Google

Un *i* apparaît au pluriel après le θ initial des noms singuliers de forme θ*X*. Ex. :

θ*mällä* tourterelle,	pluriel	θ*imälläɣin*;
θ*miššūθ* chatte,	—	θ*imiššiɣin*;
tsúmθa oreiller,	—	θ*isúmθaɣin*;
θ*ɣâtša* filet,	—	θ*iɣátšiɣin*.

II. — Pluriels internes (1).

§ 1. — Changement de *e* en *a* (le θ final disparaît au pluriel) (2) :

θ*ínzer*θ nez,	pluriel	θ*ínzār*;
θ*íḷiẓẓḷt* rein,	—	θ*íḷiẓẓāl*;
θ*íflĕllest* hirondelle,	—	θ*íflĕllās*;
θ*íɣmest* molaire,	—	θ*íɣmās*;
θ*íɣḍḍḷ* chevrette,	—	θ*íɣḍḍād*;
θ*íṣṣḍnef*θ aiguille,	—	θ*íṣṣḍnāf*;
θ*árselt* colonne,	—	θ*iḷírsāl*;
θ*íḷiḷr*θ tronc,	—	θ*íḷiḷār*;
θ*ámdukelt* amie,	—	θ*ímdukāl*;
θ*ísernest* boucle,	—	θ*ísernās*;
θ*áṣɛ̣äbī*θ ravin,	—	θ*íṣɛ̣äbaḷ*.

§ 2. — Changement de *i* en *a*. Ex. :

θ*áɣĕzzīs* côté,	pluriel	θ*íɣĕzzās*;
θ*áẓḍrnḍt* cou,	—	θ*iẓḍrnād*;
θ*áizzimt* pioche,	—	θ*íizzām*;
θ*ámzirt* clairière,	—	θ*ímizār*.

§ 3. — Changement de *u* en *a*. Ex. :

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 66 ; *Zen. de l'Ouars.*, p. 55.
2. Cf. plusieurs masculins internes.

Digitized by Google

θáɣi̯ūlt ânesse,	pluriel	*θíɣi̯āl*;
θáserðunt mule,	—	*θíserðān*;
θážaḥmûmt merle,	—	*θízeḥmām*;
θăfkunt fourneau,	—	*θífukān*;
θăžĕknunt grappe,	—	*θízeknān*.

§ 4. — Dans les noms terminés par *cvcθ*, un *u* se place avant *cvcθ*. Ex. :

θánfifθ keskas,	pluriel	*θínufāf*;
θážḍḗṭ oiseau (f.),	—	*θízûḍāḍ*;
θáqmamθ muselière,	—	*θíqûmām*.

§ 5. — Ainsi que dans divers noms de forme θac^1c^2X. Ex. :

θáqbūšt petite marmite,	pluriel	*θíqûbāš*;
θaḍdûrθ marmite,	—	*θiûdār*;
θángult pain,	—	*θínuǧǧu̯al*;
θáḫsaiθ citrouille,	—	*θíḫusaḍ*.

III. — Pluriel mixte.

§ 1. — *θi-a-in*.

θfúrket,	pluriel	*θífurkāḍn*;
θiʕárseθ,	—	*θíʕársāθn*;
θáðmerθ,	—	*θíðmārn*.

Deuxième Catégorie

Formation du pluriel par *id* (1).

Les mots *aiθ*, *aθ*, *ad*, *id* signifient gens, peuple, fils; il sert à former le pluriel de quelques mots de ce dialecte. Ex. :

1. Cf. H. Stumme, *Schil. v. Taz.*, § 62.

Digitized by Google

ḅâḅ maître, pluriel *iθḅāḥ*;
ûṃa frère, — *aiθmä*.

On trouve aussi cette désinence *id* devant des noms féminins. Ex. :

lällä maîtresse, pluriel *iθlällä* ou *idlällä*, ou *lâl* pluriel *iθlāl*.

Troisième Catégorie

Pluriels ayant une forme arabe.

Les plus usitées de ces formes sont indiquées dans les exemples suivants :

zénqəθ,	pluriel	*zḛ́nqâθ*;
lḁ́mba,	—	*lḁ́mbāθ*;
zbiṯār,	—	*zbiṯārāθ*;
lbọrž,	—	*lbrûž*;
lḥôrz,	—	*lĕḥrûz*;
tésbīḥ,	—	*tsâbāḥ*;
sénduq,	—	*snâdəq*;
sénsləθ,	—	*snâsel*;
lbəlγəθ,	—	*lĕblāγi*;
téliifəθ,	—	*téklaif*;
lmâlik,	—	*lĕmläika*, etc.

Substantifs employés seulement au pluriel dans le dialecte (1).

irðĕn, blé. Ex. :

B.Sn. *īrðén iγlḁ̂n* le blé est cher;
Zekk. *īrðén eγlḁ̂n*.

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 66.

Digitized by Google

iγðĕn, cendre. Ex. :

iγðén eḥmạ̣n, la cendre est chaude.

mídden, gens. Ex. :

middén ûzdĕn (1), les gens sont venus.

θẹ́mẓīn, orge. Ex. :

θẹmẓịn γĕ́mịent, l'orge a germé.

θínīfin, pois. Ex. :

θinīfịn uɣịnt, les pois ont mûri.

iðámmen, sang. Ex. :

iðámmen zûγĕn (2), le sang est rouge.

ððạ̄n, boyau. Ex. :

ððạ̄n effγén sŭǵɣɣẹ́ddisĕnnes, les intestins lui sortirent du ventre.

íẓẓān, ordures. Ex. :

izẓán qa térsiḍen, les ordures sentent mauvais.

íḫḫạ̄n, excréments.

ámān, eau. Ex. :

amạ̣n qa tázzālĕn, l'eau coule.

íbšīšĕn, urines. Ex. :

ibšīšén tazzālén ðidderb, l'urine coule dans la rue.

íγergnen, sacoche. Ex. :

iγergnén qa tšûren, la sacoche est pleine.

1. Zekk. *ūsạ̣nd mídden.*
2. Zekk. *iðámmen izúǵg^{ɣ}aγĕn.*

Digitized by Google

Substantifs employés au singulier et dont le pluriel dans le dialecte est emprunté à une autre racine.

Ces substantifs sont rares; citons :

θämĕṭṭūθ femme,	pluriel	θíseδnān;
mémmi fils,	—	*áɣraw̃*;
ílli fille,	—	*íssi*;
ú fils,	—	*âθ*;
últma sœur,	—	*íssma*;
ûma frère,	—	*âiθma*;
iṣ cheval,	—	θiɣállin (1).

ADJECTIFS QUALIFICATIFS

L'adjectif qualificatif s'accorde en genre et en nombre avec le nom auquel il se rapporte. Il est placé après le nom qu'il qualifie.

Le féminin se forme par la préfixation et la suffixation au masculin d'un θ (*t*) :

âussar vieux,	féminin	θâussarθ (Zekk. id.);
míriu large,	—	θmíriuθ (Zekk. id.);
nûfsus léger,	—	θnúfsusθ (Zekk. id.);

Un *u*, un *i* qui ont disparu au masculin réapparaissent parfois au féminin :

ăzīza bleu,	féminin	θăzizauθ (Zekk. id.);
mîrza amer,	—	θmîrzaiθ (Zekk. id.);
mîza lourd,	—	θmîzaiθ (Zekk. id.).

1. Sur ces pluriels cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 66.

Digitized by Google

1° Le pluriel masculin se forme généralement de la façon suivante *i-en* :

áθerɣāl aveugle,	pluriel	*íderɣālĕn* (Zekk. id.);
ămĕllāl blanc,	—	*ímĕllālĕn* (Zekk. id.);
ámqqrạ̄n grand,	—	*ímqqrānĕn* (Zekk. id.);
múzzur grossier,	—	*ímuzzūrĕn* (Zekk. id.);
núfsus léger,	—	*ínufsūsĕn* (Zekk. id.).

2° Un *i* ou un *u* peut réapparaître au pluriel :

mírẓa amer,	pluriel	*ímerẓain*;
míẓa lourd,	—	*ímiẓain*;
ázīza bleu,	—	*ízīzaɣen* (Zekk. id.).

3° B.Sn., Zekk.	*ű́ṣbḛḥ* beau,	pl.	*ű́ṣbḛḥen*;
—	*ű́qbḛḥ* méchant,	—	*úqbḛḥen*;
—	*úɣmḛq* profond,	—	*úɣmḛqen*.

4°	*ámĕllāzu* affamé,	pluriel	*ímĕlluza*;
	ámĕllaizu —	—	*ímĕlluiza*.

5°	*áθerθūr* sourd,	pluriel	*íθerθār*;
	ámählūš malade,	—	*ímählāš*;
	ámähbūl fou,	—	*ímehbāl*;
	áběkkūš muet,	—	*íběkkāš*;
	ázḥāf impotent,	—	*ízḥāf*;
	ámerṣ̌ụ̄ḍ puant,	—	*ímerṣ̌ā̆ḍ*:
Zekk.	*ámählūš* malade,	—	*ímählāš*;
	ámerṣ̌ụ̄ḍ puant,	—	*ímĕrṣ̌ā̆ḍ*.

Le féminin pluriel se forme du masculin pluriel :

m. pl.	*ímĕllalen*,	f. pl.	*θímĕllālin* (blanc);
—	*ű́ṣbḛḥen*,	—	*θű́ṣbḛḥīn* (beau);
—	*ímĕllūza*,	—	*θímellūza* (affamé);

Digitized by Google

m. pl. *izizauen*, f. pl. *θizizaɣin* (bleu);
— *iẓerðar*, — *θiðerðār* (sourd);
— *imĕrṣâḍ*, — *θimĕrṣāḍ* (puant);

Zekk. *imĕllālĕn*, pluriel *θimĕllālin*;
— *uṣbeḥen*, — *θuṣbeḥīn*;
— *imĕrṣâḍ*, — *θimĕrṣâḍ*.

Lorsque l'adjectif se rapporte à un nom indéterminé, jouant dans une phrase le rôle de sujet ou de complément direct, cet adjectif est précédé de la particule ð qui s'assimile au θ du féminin pour donner un *t*(1). Ex. :

mâttä ɣûdi? ɣûði iśĕrri ðábĕrṣān, Qu'est ceci? c'est un mouton noir.

qâ ɣri θăfūnâst tämĕllālt, Il y a chez moi une vache blanche.

niɣed iẓẓḍn dimzziānen, Nous avons amené de petits chiens.

zénzén θiɣallin timqqrānin, Ils ont vendu de grandes montures.

iûðĕf ĕɣri mûś ðábĕrṣān, Un chat noir est entré chez moi.

Zekk. *ɣri aîði ábĕrṣān*, J'ai un chien noir.

Mais on n'emploie pas *d* devant l'adjectif, si le nom indéterminé qu'il qualifie est précédé d'une préposition. Ex. :

zṛẹɣ iśśăɣen nufunâs ămĕllāl, J'ai vu les cornes d'un bœuf blanc.

iûś aɣrûm iẓirbḍn imzziānen, Il a donné du pain à de petits enfants.

ou bien si la phrase est interrogative :

1. Cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 67.

Digitized by Google

mɣer a͡iðí ämĕllāl Qui a un chien blanc?

ou bien si la phrase est négative :

ûlliš ĕɣrí i̯is äziza, Je n'ai pas de cheval gris.

Zekk. *ûθīɣ ɫḥf uɨis abĕršạ̄n*, J'ai frappé la tête du cheval noir.

On n'emploie pas non plus la particule ð devant l'adjectif qualifiant un nom déterminé :

ɣrí išérri aberšạ̄n lli iûðeð, J'ai chez moi le mouton noir que tu as amené.

má-ī/ɨn i̯ɨsiu äzīza, à qui est ce cheval gris?

a͡îi äfunâs abĕršạ̄n ô bœuf noir!

Comparatif (1). — Il s'exprime au moyen de la préposition *ḫ*. Ex. :

ä̆ðfel ðämĕllâl ḫéḍḍụ̄fθ, La neige est plus blanche que la laine.

ážĕnna ðäzīzá ḫénnīl, Le ciel est plus bleu que l'indigo.

árgāziu, ðámqqrạ̄n ḫẹ́, Cet homme est plus grand que moi.

lkîtābiūði i̯iɣlá-ɥɨ̯ɨn, Ce livre est plus cher que celui-là.

« Meilleur que » se traduit par *ḫẹ́r-zi, ḫẹ́r ĕzzi* :

ḫẹ́r ĕzzīs Meilleur que lui.

lqáhɥeθ ḫẹ́r-zi-ɥatäi̯, Le café est meilleur que le thé.

Zekk. *šĕ́kk ḫẹ́rĕzzi, ðámqqrạ̄n ḫfi*, Tu es meilleur que moi, plus grand que moi.

áɣrûm ḫẹ́r zúĝ-ɥisūm, Le pain est meilleur que la viande.

Superlatif (2). — Le superlatif se rend de la même façon :

1. Cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 68, § 97.
2. Cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 68, § 80.

Digitized by Google

ărgăziu ðámqqrạ̄n-dīsen ou *ărgaziu ðamqqrâṇ ékθer-zīsen*, Cet homme est le plus grand d'entre eux.

nĕttâṇ dămĕllāl-ḫsen ou *dīsĕn* ou *ékθer-zīsĕn* ou *éšθer zisĕn*.

Formes d'adjectifs (1).

Les plus nombreux sont dérivés d'un verbe d'état (cf. *suprà*, p. 133) de la façon suivante : on préfixe *a* à la racine et la voyelle qui précède la dernière consonne devient *a*. Ex. :

ûrėγ être jaune,	*áuraγ* jaune ;
zîzu être bleu,	*ăzīza* bleu ;
dérγel être aveugle,	*áðerγāl* aveugle ;
nėγnėγ être nasillard,	*ánėγnâγ* nasillard.

Zekk. : jaune *áurāγ*, bleu *âzīza*, aveugle *áðerγāl*, nasillard *ánĕfnāf*.

Quand la racine a trois consonnes et que la consonne médiane est simple, elle peut se trouver dans l'adjectif à l'état redoublé :

ĕsmėḍ être froid,	*aṣĕmmâḍ* froid ;
ĕzdeð être mince,	*azĕddað* mince ;
ûser être vieux,	*áussar* vieux ;
ĕzụ̈ėγ être rouge,	*ázŭǧǧᵘaγ* rouge ;
ĕmlel être blanc,	*ámĕlläl* blanc.

Zekk. : froid *aṣĕmmâḍ*, mince *azddað*, vieux *áussar*, rouge *ázŭqqᵘaγ*, blanc *ámĕlläl*.

Si, au contraire, la consonne médiane est redoublée

1. Cf. R. Basset, *Les noms des métaux et des couleurs en berbère*, Paris, 1895, in-8, p. 2.

Digitized by Google

dans la racine, elle se trouve dans l'adjectif à l'état simple. Ex. :

qûḍḍêð être court, *áqûḍḍ̣ed* court.

Parfois on ajoute à la racine l'*n* du participe :

ĕmɣer être grand,	*ámqqrạ̄n* grand ;
ĕmẓẹ être petit,	*ámẓẓị̄ạ̄n* petit ;
béršen être noir,	*áberšạ̄n* noir ;
ĕšbäɛ̧ être riche,	*ášbbaɛ̧ạ̄n* riche.

Zekk. : grand *ámĕqqrạ̄n*, petit *ámẓẓị̄ạ̄n*, noir *áberɣạ̄n*, riche *ášbbaɛ̧ān*.

L'*a* initial se trouve parfois suivi d'un *m* :

ĕhleš être malade,	*ámählūš* malade ;
ĕhbel être fou,	*ámähbūl* fou ;
ĕḷḷāz être affamé,	*ámĕllāzu* affamé ;
ĕrṣẹḍ être puant,	*ámĕrṣûḍ* puant.

Zekk. : malade *āmählūχ*, fou *äbählūl*, affamé *ámĕllāz*, puant *ámĕrṣûḍ*.

Certains adjectifs sont formés par la simple préfixation d'un *m* à la racine. Ex. :

írza être amer,	*mírza* amer ;
îẓâ être lourd,	*mîẓâ* lourd ;
îẓẹḍ être doux,	*mîẓẹḍ* doux ;
îriu être large,	*míriu* large ;
úzzur être grossier,	*múzzūr* grossier ;

Zekk. *miriu* large ;

ou bien par la préfixation d'on *n*. Ex. :

úfsūs être léger, *núfsūs* léger.

Zekk. *nufsus* léger.

Digitized by Google

NOMS DE NOMBRES

De l'ancienne numération (1), les Beni Snoûs n'ont gardé que le premier nombre : *idžen* un, féminin *θišt*. Ex. :

idž ūfūs une main.

Zekk. : *idžen* un, féminin *išt* :

idž ūḍāḍ un doigt.

Les autres nombres sont empruntés à l'arabe (de même chez les Zekkara).

Nombres cardinaux.

un *ɣáḥĕd*, fém. *ɣáḥda*,	onze *áḥdăʕâš* ;
deux *θnáiẹn* ou *zûž*,	douze *tnăʕâš* ;
trois *θlâθa*.	treize *θeltăʕâš* ;
quatre *árbʕa* ou *rbʕa*,	quatorze *arbatʕâš* ;
cinq *ḫámsa*,	quinze *ḫamstăʕâš* ;
six *s'tta*,	seize *sttăʕâš* ;
sept *sĕbʕa*,	dix-sept *sbatăʕâš* ;
huit *θménịa*,	dix-huit *θmentăʕâš* ;
neuf *tĕsʕa*,	dix-neuf *tsātăʕâš* ;
dix *ʕäšra*,	vingt *ʕašrīn* ;

vingt et un *ɣáḥd ûʕâšrịn* ;
vingt-deux *θnáiẹn ûʕâšrịn* ;
vingt-trois *θläθa ûʕâšrịn* ;

1. Voir sur l'ancienne numération : R. Basset, *Man. Kab.*, pp. 68 et suiv.

Digitized by Google

trente *tlâθīn*, soixante-dix *sebʕain*;
quarante *èrbʕaîn*, quatre-vingts θ*manịin*:
cinquante *ḥamšin*, quatre-vingt-dix *tèsʕai*.;
soixante *sttîn*; cent *mịá*;

deux cents *meîtîn*;
trois cents θ*éltmịa*;
quatre cents *arbʕámịa*;
mille *âlef*;
deux mille *älfeîn*;
trois mille θ*eltâlāf*;
dix mille *ʕašrālāf*;
quinze mille *ḥamstăʕaš ālf*;
vingt mille *ʕašrîn ālf*;
million *bĕlịûn*, pl. *blâịẹn*.

Les nombres de « deux » à « neuf » (compris) sont suivis du nom berbère au pluriel. Ce nom est en annexion avec le nom de nombre :

Kef θ*nāịẹn ịirgāzĕn* deux hommes;
ḥamsá ụúššnạn cinq chacals;
sttá ntsénnạn six femmes;
A.L. *ḥamsá ñirgāzen* cinq hommes.

De « dix » à « dix-neuf » (compris), le nombre est suivi du substantif singulier arabe.

L'*r* de عشر réapparaît alors; mais les indigènes accolent cet *r* au nom qui suit. On dit :

onze femmes *aḥdăʕâš ĕrmra*;
quinze vaches *ḥamstaʕâš ĕrbégra*;
seize juments *sttăʕâš ĕrʕâuda*.

Après les noms de nombres « vingt, trente, quarante »,

Digitized by Google

etc., on emploie le substantif arabe singulier; ce nom n'est pas à l'état d'annexion :

vingt femmes *ʿašrin ĕmra*;
cinquante mules *ḥamsin beγla*.

Employé seul, « cent » se dit *mi̯a* :

šḥâl išrārén γrăh? *γrí mi̯a*, Combien as-tu de moutons? J'en ai cent.
mi̯á zzīsĕn, Cent d'entre eux.

Suivi d'un nom, il se dit *mi̯át* :

miât ĕbéγla, Cent mules.
θélt mi̯át ĕmra, Trois cents femmes.
álĕf kebš, Mille moutons.
θelt ălâfĕždi, Trois mille chevreaux.
Une douzaine, *ṭĕẓẓēneθ*.
θiúi̯ia nifūnāsĕn, Deux bœufs, une paire de bœufs.
θiúi̯ia i̯iγīāl, Deux ânes, une paire d'ânes.

Nombres ordinaux.

Seul le mot « premier » est rendu par un terme berbère :

premier *ámzu̯ar*, féminin *θámzu̯ārĕt*; masc. pl. *ímzu̯ūra*, fém. pl. *θímzu̯ūra*.

Pour les autres nombres ordinaux, on dit :

u̯énni, *θénni*, *i̯énni*, *θi̯ənni*, *néθnāi̯ən* deuxième;
— — *néθlāθa* troisième;
— — *nérbʿa* quatrième;

ou *u̯in*, *θin*, *inīn*, *θinin néθnāi̯ən*, etc.

Digitized by Google

« Dernier » se dit : *ánggar*, fém. θ*ánggarĕt* ; pl. *ínggūra*, fém. θ*ínggūra*.

Fractions.

Les fractions se rendent de la façon suivante :

un demi *nnûṣ*,
un tiers θ*élt* ou θ*ûlūθ*,
un quart *ĕrrûbᵘɛ̣a*,
un cinquième *lḥúms*,
un sixième *ssûdūs*,
un septième *ssábɛ̣a*,
un huitième θ*ămna*,
un neuvième *ttásɛ̣a*,
un dixième *lɛ̣ášra* ou *lŭfᵘáiθ lɛ̣âšra*.

Depuis « dix » on emploie l'expression *lŭfᵘáiθ* :

un douzième *lŭfᵘáiθ ĕθnɛ̣âš*.

Un fermier au « cinquième » se dit *áḥĕmmas* ; un fermier au « quart » se dit *árĕbbᵘɛ̣a*.

Une « part », une « fraction » se dit θ*ûnt*, pl. θ*ûna* :

trois-quarts θ*läθa ntūná ḥérbɛ̣a* ;
cinq-sixièmes *ḥámsa ntūná ḥs'tta*.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Prépositions, Adverres, Conjonctions, Interjections.

PRÉPOSITIONS

Les prépositions les plus usitées sont les suivantes :

1° dans, ðᵢ (ðeǵ, ðuǵ, eǵ, ǵ);
de, *si* (*seg*, *suǵ*).

2° à, *i*;
avec (en comp. de), *áki*;
devant, *zzâθi*;
derrière, *zzéfri*;
sous, *sɣáddi*;
sur, ðéniị.

3° sur, *ḥ*;
vers, *γer*;
avec (au moyen de), *s*;
avec (en compagnie de), ð;
comme, aussi bien que, *am*.

4° jusqu'à, *al*.

Préposition ðᵢ. — La préposition *dans* se rend, chez les Beni-Snoûs par ðᵢ, ðeǵ, ðuǵ, ou par *i*.

1° On emploie exclusivement ðᵢ devant les noms à forme féminine :

θa*X* devient θ*X*, ðᵢ-θeddarθ dans la maison;
θi*X* devient θ*X*, ðᵢ-θẹ̀mẓin dans l'orge;

Digitized by Google

θ*uX* reste θ*uX*, ð*i*-θ*uddrin* dans les maisons;
θ*X* reste θ*X*, ð*i*-*dziṛa* dans le plat;
θ*aX*(*a*) reste θ*aX*, ð*i*-θ*āla* dans le bassin;
θ*iX*(*i*) reste θ*iX*, ð*i*-θ*īla* dans le tamis.

On dit aussi : ð*i* θ*ū* dans celle-ci, ð*i* θ*īn* dans celle-là.

On emploie aussi ð*i* devant les substantifs empruntés à l'arabe. Ex. :

ð*issĕndûq* dans la caisse.

2° On emploie *ġ* ou *eġ* devant les formes suivantes :

aX(*ṛu*), *ġúbrīð* ou *éġubrīð* dans le chemin;
aX(*ṛi*), *ġṛísum* ou *éġṛisum* dans la viande;
aX(*ṛū*), *ġûzīr* dans le vizir;
iX(*n*), *ʿġmendi* dans les céréales;
— *ʿġmi* dans la bouche;
iX(*i*), *ʿġfri* dans la grotte;
— *ʿġγes* dans l'os;
iX(*i*) *ġiγðen* dans le blé;
— *ġîḍḍṣ* dans le sommeil;

On emploi *uġ* (ou *ûg*) devant les formes suivantes :

(*a*)*X*, *úġṣāl* dans la terre;
— *úġfūs* dans la main;
aX(*nu*), *úġžerθīl* dans la natte;
aX (*ṛa*), *úġṛāmān* dans l'eau.

On n'emploie ð*ûġ* que dans ces mêmes cas, mais on entend plus souvent *uġ* que ð*ûġ*.

On n'emploie guère ð*eġ* que devant les pronoms *ṛu*, *ṛin* :

ð*eġṛu* dans celui-ci;
ð*eġṛin* dans celui-là.

Digitized by Google

ɪ mis pour *ðɪ*, s'emploie devant tous les substantifs (voir *i*). Ex. :

0éggit i úγānim elle l'a placée dans un roseau.

Devant les pronoms affixes, *dans* se traduit par *ðɪ* et s'emploie comme *si* (voir *si*). Ex. :

issaɣāl dīs il médit de lui.

ðɪ se retrouve aussi en composition dans *miðɪ*, dans quoi. Ex. :

mīðɪ ggîd amán dans quoi as-tu placé l'eau?
ûšiɪi dziɣa midi aðeggéγ ábelbūliu donne-moi un plat dans lequel je placerai ce couscous.

Préposition *si*. — La préposition *de* marquant l'éloignement, le point de départ, l'origine, se rend par la prépo sition *s* (*s*, *seǵ*, *sûǵ*, *si*).

On emploie *seǵ* :

1° devant les substantifs commençant par *i*.

a) La forme *tX*(*i*) devient *ẹX*. Ex. :

iffëγ seǵ ĕfri il sortit de la grotte ;
Zekk. *zeggĕfri* de la grotte ;
— *zeggĭγzer* de la rivière.

b) La forme *iX*(*i*) reste *iX* :

nĕttān ðamahlúš seǵ ilĕs il a mal à la langue ;
Zekk. *zeǵǵiles*.

c) La forme *iX*(*n*) devient *X* :

séǵmi de la bouche ;
iḥûf ségsi il tombe du giron ;
séǵmendi de l'orge ;
Zekk. *zéǵmi* de la bouche.

Digitized by Google

2° Devant les noms commençant par *a* ou par *u* :

a) Dans les formes *aX*(*ɣu*); *aX*(*ɣi*); *aX*(*ɣū*); *aX*(*na*); *uX*, la préposition devient *sėɣ*. Ex. :

sėɣ-udrar de la montagne;
sėɣ-ɣisum de la viande;
sėɣ-ūzir du vizir;
sėɣ-aiθma des frères;
sėɣ-uššen du chacal.
Zekk. *súgūrθu* du jardin.

b) Devant les formes *aX*(*nu*), *aX*(*ɣa*) et (*a*)*X* la préposition devient *suɣ* (ou *sūɣ*). Ex. :

súɣ-žerθīl de la natte;
súɣ-ɣāri de l'alfa;
súɣ šāl de la terre; Zekk. *súɣ-šāl*.

On emploie *si* devant les noms à forme féminine. Ex. :

θaX, de la maison *si-θéddārθ* (*θeX*);
de la femme *si-tmétṭṭūθ* (*θX*);
du moulin *si-tsirθ* (*θX*);
θaiX, de la chienne *si-θiẓit* (*θiX*);
θauX, de la vieille *si-θússarθ* (*θuX*);
θaX(*a*), de l'étang *si-θâla* (*θaX*);
θiX, du feu *si-θmessi* (*θX*);
θiX(*i*), de l'ombre *si-θili* (*θiX*);
θuX, de l'oreiller *si-θúsūθ* (*θuX*);
tX, du plat *sidziɣa* (*tX*).

Devant les thèmes pronominaux joints aux prépositions *s* devient *zz* :

1re p. s. *zziɣa*, 2e p. m. s. *zzih*, 2e p. f. s. *zzim*, 3e p. m. et f. s. *zzis*, 1re p. p. *zzinâγ*, 2e p. m. p. *zziɣen*, 2e p. f. p. *zziɣent*, 3e p. m. p. *zzisen*; 3e p. f. p. *zzisent*.

Digitized by Google

s entre dans l'expression *mânis*, « où » interrogatif :

mânis ūzdéð d'où viens-tu ?

« où » non interrogatif :

qâh ðiθmûrθ manís qâ-tazdeð il est au pays d'où tu viens.

Prépositions *i* dans, à.

ðénịi au-dessus, sur, de *âni* monter.
zzéfri derrière, en arrière de (*ĕḍfer* suivre).
zzâθi au devant de, devant.
sụáddi au-dessous de, sous.
âki avec, en compagnie de.

1° Employées devant un nom, ces particules ont la même influence sur les noms qui suivent. Ex. :

ịurgāz à l'homme ;
zzefríụiði derrière le chien ;
akíūzīr en compagnie du vizir ;
ðenịị ụâri au-dessus de l'alfa ;
ðenịí userðun sur le mulet ;
zzâθi ịifri devant la grotte ;
âkiịiγzer avec la rivière ;
zzáθi imi devant la bouche ;
sụáddi imendi sous l'orge ;
âkí uššen avec le chacal ;
íθmeṭṭůθ à la femme ;
íθīðīt à la chienne ;
zzâθi θússārt devant la vieille ;
ðenịí θāla au-dessus de l'étang ;
íθidda à la sangsue ;
zzefrí θuššent derrière le chacal (fém.).

Digitized by Google

Remarque. — 1° On dit aussi : *ifūs* à la main ; *zzéfri-mūš* derrière le chat. — 2° On trouve : *zzáθ ịifri* devant la grotte ; *sụáddi iγès* sous l'os ; *aki iγẹḍ* avec le chevreau. — 3° On dit aussi : *zzáθi ịimi* devant la bouche ; *ðenịí ịisi* sur le giron.

2° Employés devant des pronoms (1), on obtient :

1re p. s. *zzâθi* ; 2e p. s. *zzâθäh*, f. *zzáθem* ; 3e p. s. *zzâθes* ; 1re p. p. *zzâθnáγ* ; 2e p. p. m. *zzâθụen*, f. *zzâθụent* ; 3e p. m. p. *zzâθsen* ; 3e p. f. p. *zzâθsent*.

Les prépositions *zzefr(i)* et *sụadd(i)* s'emploient de la même façon :

aki donne avec ces pronoms :

aki, *akih*, *akim*, *akis*, *akináγ*, *akiuen*, *akiụent*, *akisen*, *akisent*.

ðenịi donne :

ðenịi, *ðenịäh am*, *ðenịẹs*, *ðenịináγ*, *ðenịiụen-ụent*, *ðenịisen -sent*,

Elles accompagnent aussi un pronom démonstratif. Ex. :

zzáθiụu devant celui-ci ;
zzéfriθu après celle-ci ;
sụáddi ụīn sans celui-là ;
ákīθīn avec celle-là.

Préposition *ḫ*, sur. — « Sur » se rend chez les Beni Snoûs par *ḫ* ou par *ðénịi*.

ḫ s'emploie : 1° devant les noms ; 2° devant les pronoms.

1. On obtient avec *i* : *ịii*, *iäh*, *äm*, *iäs-iandγ*, *iaụen*, *ụent*, *iäsen*, *sent*.

Digitized by Google

1° Devant les noms. — Il s'emploie devant toutes les formes :

aXɥu devient *ɦɥéX* et *ɦɥűX* : *ɦɥéðfel* et *ɦɥűðfel* sur la neige.

aX(*ɥi*) devient *ɦɥíX* : *ɦɥízzīm* sur la pioche.

aX(*ɥu*) devient *ɦûX* : *ɦûssär* sur le vieillard.

(*a*)*X* devient *ɦûX* : *ɦûfūð* sur le genou.

aX(*ɥa*) devient *hɥaX* : *ɦɥâri* sur l'alfa.

aX(*nu*) devient *ɦûX* : *ɦûzĕllīf* sur la tête.

iX(*i*) devient *ɦi̯iX* : *ɦi̯ifri* sur la grotte ; *ɦiśśer* sur l'ongle.

iX(*n*) devient *ɦîX* : *ɦîmi* sur la bouche ; *ɦímĕndi* sur l'orge.

uX devient *hɥéX* ou *ɦɥúX* : *hɥéśśĕn* et *ɦɥúśśĕn* sur le chacal.

Les noms féminins ne donnent lieu à aucune irrégularité.

θ*aX* devient θ*X* ou θ*eX* : *ɦθéddärθ* sur la maison ; *ɦθ'fūnāst* sur la vache.

θ*aiX* devient *ɦθiX* : *ɦθiðīt* sur la chienne.

θ*auX* devient *ɦθûX* : *ɦθûraɦθ* sur la jaune.

θ*iX* devient *ɦθX* ou *ɦθeX* : *ɦθémsi* sur le feu ; *ɦθ'frīθ* sur la grotte.

θ*uX* devient *ɦθuX* : *ɦθûsuθ* sur l'oreiller.

θ*aX*(*a*) devient *ɦθaXa* : *ɦθâla* sur le lac.

θ*iX*(*i*) devient *ɦθiX* : *ɦθíni* sur les dattes.

θ*X* devient *ɦθX* : *ɦĕ́dzīɥa* sur le plat.

Zɔkkara : *ɦéf* sur :

ɦîmi sur la bouche ;
ɦéθmūrθ sur le sol.

Digitized by Google

2° Devant les pronoms :

1re pers. du sing. *ḫí*,	Zekk.	*ḫfi*;
2e pers. du sing. *ḫâh*,	—	*ḫék*;
2e pers. du f. sing. *ḫém*,	—	*ḫém*;
3e pers. du sing. *ḫés*,	—	*ḫés*;
1re pers. plur. *ḫnáγ*,	—	*ḫéfnäγ*;
2e pers. pl. m. *ḫɥén*,	—	*ḫâ͡uɥĕn*;
2e pers. pl. f. *ḫɥént*,	—	*ḫâ͡uɥent*;
3e pers. pl. m. *ḫsen*,	—	*ḫéssĕn*;
3e pers. pl. f. *ḫsent*,	—	*ḫéssĕnt*,

Elle accompagne aussi les pronoms démonstratifs :

ḫɥú sur celui-ci,	*ḫɥịn* sur celui-là;
ḫθú sur celle-ci,	*ḫθịn* sur celle-là.

S'emploient de la même façon les prépositions *γer*, chez, vers; *s*, avec, au moyen de :

γer-ɥéðrär vers la montagne;
γer-ịifri vers la grotte;
γrâh vers toi;
γérsĕn chez eux.

Préposition *s* avec.

s signifie « au moyen de, avec ». Il s'emploie devant les noms comme *ḫ* (voir p.), sauf aux formes *aX*(*ɥū*) qui devient *sɥû*χ :

sɥûzīr avec le vizir;

íX(*i*) qui devient *siX* :

síγes avec de l'os.

Devant les pronoms, elle devient *z* :

Digitized by Google

zziḷa avec moi,
zzih avec toi,
zzim avec toi (f.),
zzis avec lui, elle,
zzinaɣ avec nous.
sụu avec celui-ci,
sθu, (*stu*) avec celle-ci,
zziɣen avec vous;
zziɣent avec vous (f.);
zzisen avec eux;
zzisent avec elles;
sụin avec celui-là;
sθin(*stin*) avec celle-là;

Préposition *ɣer*, vers, chez.

ɣer signifie « vers, chez », cette préposition s'emploie devant les noms; elle les modifie de la même façon que *ḥ* (voir p. 221), sauf la forme *aX*(*ụu*) qui devient *ɣer uuX* :

ɣer ússar chez le vieillard;

on dit :

ɣer imi (ou) *ɣer ḷimi* vers la bouche;

ɣer s'emploie aussi devant les pronoms :

ɣer ụú chez celui-ci.

Suivi de *i*, *äh*, *am*, *as*, etc., elle sert à rendre le verbe *avoir* (cf. p. 122).

Préposition *am*, comme, s'emploie comme *ḥ*; on dit cependant *aX*(*ụu*) :

am-ûrgāz comme un homme.

Le *θ* féminin devient *t* après *am* :

am télɣemθ comme une chamelle;
am tmálla comme une tourterelle.

Préposition *ð*, avec. (Voir *infrà*, Conjonction.)

Digitized by Google

Préposition *al*, jusqu'à. — Elle s'emploie devant les noms et n'a sur eux aucune influence :

ál-ädrär jusqu'à la montagne ;
álfūð jusqu'au genou ;
áliγzer jusqu'à la rivière ;
álθaɣɣûrt jusqu'à la porte, etc.

Jusqu'à moi, à toi, etc., se disent *álγri*, *álγräh*, etc.
Jusqu'à celui-ci, celle-ci, etc., se disent *ál-ɣīn*, *ál-θīn*, etc.

ADVERBES

a) Adverbes de négation.

La négation se rend chez les Beni-Snoûs au moyen de la particule *ûr* qui précède le verbe (1), et de la particule *š* qui le suit. Ex. :

ūr-ítturār-eš il ne joue pas.

L'*r* de *ur* peut s'assimiler à la plupart des consonnes qui suivent (sauf aux articulations *m*, *ḥ*, *h*, *ɣ*), notamment aux dentales et aux sifflantes. (Cf. phon. *suprà*.)

L'*r* du *ūr* peut tomber devant *i*. Ex. :

uíttālīš il ne monte pas ;

mais jamais devant *a*, ni devant *u*. Ex. :

ūr-ûsīdĕγeš je ne suis pas venu ;
ūr-âs-i̯ūšūš il ne lui a pas donné.

1. Cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 31-34 ; *Zénat. du Mzab*, p. 15 ; *Zénatia de l'Ouars.*, p. 44 ; Motylinski, *Le Djebel Nefousa*, p. 29 ; id., *Le Dialecte de R'edamès*, p. 34-35 ; G. Mercier, *La Chaouia de l'Aurès*, p. 25-26 ; Hanoteau, *Essai de grammaire kabyle*, p. 175-178 ; id., *Gram. tamachek*, p. 87-89.

Digitized by Google

L'*r* de *ūr* tombe pour faire place à un ð devant les pronoms régimes indirects :

ūð-iá ịáɣed il ne m'apporte pas;
ūðím ịúšūš il ne t'a pas donné (à toi f.);
ūðíh indɣeš je ne t'ai pas dit.

De même, devant les pronoms régimes directs de la 1re personne :

ūðináɣ ṭḍfireš il ne nous a pas suivis.

mais devant les pronoms régimes directs de la 2e et de la 3e personne on ne trouve ni *r* ni ð :

ûkun neḍfer nous ne vous suivrons pas;
ûh ẓṛīneš ils ne l'ont pas vu;
ût neẓrūš nous ne l'avons pas vue.

On trouve cette particule *ur* redoublée dans les expressions telles que les suivantes :

ûr-urageɣ áðazdèɣ je ne veux pas venir;
ûr-urịag áðịeṭš il ne veut pas manger;
ûr-urragen áðḫeðmen ils ne veulent pas travailler;

mais on dit aussi :

ūrịág áðịeṭš il ne veut pas manger;
ūragéɣ áðazdèɣ je ne veux pas venir.

La particule *š* est parfois remplacée par *šáị* (une chose), on dit :

ūr ittetteš ou *ūr ittet šái* il ne mange pas;
ūr ịqqāreš ou *ūr ịqqār sáị* il ne dit pas;

ou par *ɥálu* (rien). Ex. :

ūr-íttet ɥâlu il ne mange rien.

Digitized by Google

La particule *ś* disparaît après les verbes tels que : savoir, pouvoir, craindre, etc., suivis d'un infinitif, et devant *la*, *ɩað* :

ūr-issín aíssauālĕn il ne sait pas parler ;
ūr iqĕ́d aítenkārĕn il ne peut pas se lever ;
ūr iteggûð aítmĕttạn il ne craint pas de mourir ;
ûr-tšīγ lā-ðūγí lá ðɥāmān je n'ai bu ni lait ni eau.

Pour la négation devant le verbe avoir (*úγrīš*, *ūllíš ĕγri ɥálu γri*), voir *suprà*, p. .

Pour la négation accompagnant le verbe être (*ma-ši*), voir *suprà*, p. .

ur ... aɛað rend l'expression ne ... pas encore, accompagnant un passé :

ūr iûsīdeš áɛāð il n'est pas encore venu ;
ūr tšíγeš áɛāð je n'ai pas encore mangé.

Avec un présent ou un futur on emploie les expressions *ūr-ûšīγ*, *ūr-ûšīð*, *ūr-iûši*, etc., devant l'aor. av. part. *að*. Ex. :

ūr iûš áðiāsed il ne vient pas encore ;
ūr-ūšín ássiulĕn ils ne parlent pas encore.

« Ne... jamais » se rend par la négation précédée de l'expression invariable *ɛamru* (عمرو) :

ɛamrú ūr-iûsīdeš da il n'est jamais venu ici ;
ɛamrú ūhẓṛ́ɣeš je ne t'ai jamais vu.

Non, *lá*, *läla*, *lâɥăh*, *ðraḥ*, *ịhíʿị*.
Pas même, *ûläð...ur* :

ûlāð ba ūr-iûsīdeš même mon père n'est pas venu.

Digitized by Google

b) Adverbes d'affirmation.

Oui ! *ĕnăʕám, ẹ̣h, i̯ẹ̣h, ɣăh.*
Soit ! *bénnīi̯a, sénnīi̯eθ.*
Volontiers, *ā́iɣa, ẹ̣ɣa.*
Sûrement, *béṣṣāḥ, nnît*; Zekk. *stîdet.* Ex. :

ûr trūš, nnît áiāsed ne pleure pas, il viendra.

c) Adverbes de doute.

Peut-être, *i̯ẹ̣mken, ɣáqẹ̣la.*
Qui sait ! *mâgĕs íssnen* !

d) Adverbes de temps (1).

Aujourd'hui, B.Sn. *ássu*; Zekk. *ûḍŭ.*
Ce matin, B.Sn. *θūfûθ ɣássu.*
Cet après-midi, B.Sn. *θamddiθ ɣássu.*
La nuit prochaine, *îḍŭ.*
Midi (الظهر), *tizárnīn.*
Hier, *îḍĕnnāḍ* (B.Sn., Zekk.).
Demain, *áitša, ái̯ẹ̣tša* (B.Sn., Zekk.).
Avant-hier *fériẹ̣ḍĕnnāḍ* (B.Sn.); *zâθi̯ẹ̣ḍĕnnāḍ* (Zekk.).
Après-demain, *ðfférɣaitša, férɣaitša* (B.Sn., Zekk.).
Maintenant, *ûlĕq* (B.Sn., Zekk.); *ûlĕqqŭ* (B.Sn., Zekk.).
Tout à l'heure (passé), *éllīn* :

1. Cf. R. Basset, *Mun. Kab.*, p. 77-78 ; id., *Zénat. du Mzab.*, p. 32; id., *Zénat. de l'Ouars.*, p. 42; id., *Dial. du Rif*, p. 29; de Motylinski, *Djeb. Nefousa*, p. 39; id., *Dial. de R'edamès*, p. 44; Mercier, *Chaouia de l'Aurès*, p. 34-35; Stumme, *Handb., d. Schilh.*, p. 121-122; Hanoteau, *Gram. Kab.*, p. 244.

Digitized by Google

il est venu tout à l'heure, *ịûsed ĕllīn* (B.Sn.); *ịūséd ílĕllīn* (Zekk.);

au futur on emploie *ɛála ḥāl* (B.Sn., Zekk.).

Dès maintenant, *si lụọqθu*.
Jusqu'à maintenant, *álūlĕq*, *ássalūlĕq*.
Une fois, *θíšt elmérreθ* (B.Sn.).; *hîst íkkelt* (Zekk).
Toujours, *dima* (B.Sn.); *ðíma* (Zekk.).
Chaque jour, *kûl-āss* (B.Sn., Zekk.).
Chaque nuit, *kúlĕllīleθ* (Zekk.).
Ce mois, *ịûriūði* (B.Sn.); *ịūru* (Zekk.).
Cette année, *asǧǧụâssiu* (B.Sn.); *asǧǧássu* (Zekk.).
Le mois prochain, l'année prochaine, *ịûr*, *asǧǧụas ítāzdĕn*, *iůr*, *asggụas íggūrĕn*.
De bonne heure, *zíš* (B.Sn.); *zíx* ou *zíχ* (Zekk.).
Il y a trois jours, *áịu θlāθá uússạ̄n*.
Dans trois jours, *ázdenni ntläθá ụússạ̄n*.
Premièrement, *ði-θémzụūra*.
Dernièrement, *ði-θénggūra*.
Il y a trois ou quatre jours, *íḍḍịn*.
— cinq ou six jours, *ázḍīn*.
— six ou sept jours, *férịíḍḍīn*.
— huit ou neuf jours *ðefrí fĕrííḍḍīn*.
— quatorze jours environ *ferụázḍīn*.
— seize jours environ *ðefrí fĕrụázḍīn*.

e) Adverbes de lieu (1).

Ici, *ða* :

je demeure ici, *qa zdγéγ ða* (B.Sn.);

1. Cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 77; id., *Zén. du Mzab.*, p. 30-31; id., *Zénat. de l'Ouarsenis*, p. 61-62; id., *Dial. du Rif*, p. 29; Stumme, *Handb. de Schilhisch*, p. 119-120.

Digitized by Google

cet homme mourut ici, *äterräsú ímmūθ da.*

airu :

Viens ici, *áryāḥ aïru* (B.Sn.); *áryāḥed aüru* (Zekk.).

Là-bas, *ðínn, ðínni, ðiénni* :

mon frère est là-bas, *ūmá qâh-ðīnn* (B.Sn.);
mon cheval est là-bas, *iisinú qâh-ðinni* (Zekk.).

Là-bas au loin, *áyīn* :

accours là-bas au loin, *ázzĕl áyīn* (B.Sn.);
fuis au loin, *ĕryel ðihi* (Zekk.).

D'ici jusqu'à là-bas, *ssá al-ayīn* (B.Sn.); *zissá γâs-alal-ðihi* (Zekk.).

De là, *síssin* :

Je suis venu de là-bas, *uzdéγ síssin* (B.Sn.); *usîγd zíssihi* (Zekk.).

Par ici *ssa* :

passe par ici, *ĕkk-sa.*

Par là *sîn* :

passe par là-bas, *ĕkk-sīn.*

Au lieu de *ssa*, on dit aussi *síssa, síssāði.*
Au lieu de *sin*, on dit aussi *síssin.*
En haut *γérneẓ* (B.Sn., Zekk.) :

je monte en haut, *aðaliéγ γérneẓ.*

D'en haut, *síγĕrneẓ* :

je viens d'en haut, *ūzdéγ síγĕrnez* (B.Sn.); *usîγd zíγrĕnnez* (Zekk.).

Digitized by Google

En bas, *ɣer-ɥádda* (B.Sn.); *ɣer-ɥáddaị* (Zekk.).
D'en bas, *sīɣerɥádda* (B.Sn.); *zīɣer-uáddaị* (Zekk).
Par dessous, *sɥádda* (B.Sn.); *sɥaddaị* (Zekk.)
De dessous, *sisɥádda* (B.Sn.).
Par dessus, *sénneẓ* (B.Sn.).
De dessus, *sísenneẓ* (B.Sn.).
Au dehors, *bérra* (B.Sn., Zekk.).
Du dehors, *si bérra* (B.Sn.); *zibérra* (Zekk.).
Au dedans, *ɣer dâẖel* (B.Sn., Zekk.).
Du dedans, *sīɣer-dâẖel* (B.Sn.); *zīɣer dâẖel* (Zekk.).
En deça (d'un point), *ðị lzîhθ ɥáiru.*
Vers ce côté-ci, *ɣer ịáiru.*
De ce côté-ci, *sŭġŭáiru.*
De ce côté-ci (d'une rivière), *ðị-lbĕ́rriu*; *aẓŭ́mṃādịu.*
Sur la rive opposée, *ðị-lbĕ́rriịin*; *aẓŭ́mṃādẹịin.*
Au milieu, *ġɥámmās.*
En avant, *ɣérzzāθ* (B.Sn., Zekk.).
En arrière, *sizzfer* (B.Sn.); *sezzfer* (Zekk.).
A côté, *ākí-ūɣezdīs*, *zzáθ-iūɣezdīs* (B.Sn. Zekk.).
A droite, *ðị-lžihθ táfūsīθ* (B.Sn.); *ẖûfūsi* (Zekk.).
A gauche, *ðị-lžîhθ tázẹ̀lṃāṭ* (B.Sn.); *ẖúzẹ̀lṃāḍ* (Zekk.).

Par ici, de mon côté, *âiru* :

Viens par ici, *ĕ́kk âiru.*

Par là (de ton côté), *âurräh* :

Passe par là, d'un autre côté, *ĕ́kk âurräh.*

Entre toi et moi, *âurdäh*, *sâurdäh* :

Passe par là, entre toi et moi, *ekk âurdäh.*

Au delà, *ðị lžîhθ uɣûrịn.*
Vers le côté opposé, *ɣer-ɣûrịn.*
Du côté opposé, *sẹ̀ġ-ɣûrịn.*

Digitized by Google

f) Adverbes de quantité (1).

Combien? se dit *ášḥāl*, *ʿšḥāl* :

Combien vaut ton cheval? *ášḥāl isɥá ịisennäh* (B.Sn.); *ášḥāl isuqqɥá ịisennex* (Zekk.).

Pour combien? *mízzi*.
Beaucoup, *ịûsāɛ* :

Il a beaucoup de blé, *ɣʿres irðén ịûsāɛ* ;

on emploie aussi le verbe *erru*, être abondant :

beaucoup de viande, *âisum ịerru* ;
beaucoup de levain, *θamtūmt térru* ;
beaucoup de cendres, *īɣðén érrūn* ;

Zekkara : *aɣrům ịérru*, beaucoup de pain ; *amán érrūn*, beaucoup d'eau.

Un peu, *ðrûs*, *šɥíịịa*, *šúịịa* (B.Sn.) ; *ðrûs* (B.Sn., Zekk.).
Tout, entièrement, *lkɥél*, *qaɛa* (B.Sn., Zekk.).
Pas du tout, *úllīšuálu*.
Autant, *ɣḗr-am*, *lqèdd* :

Donne-moi autant qu'à lui, *ûšiịi ɣḗr am nétš ám nĕttạ̄n*, *ûšiịi lqḗddĕnnes*, *ûšiịi qèdqḗd nétš-ākīs*.

Plus que, *ḗkθer zzi*, *éšθer zzi*, *ḥḗr zzi* (B.Sn., Zekk.).
Moins que, *qèlzzi*, *ðrûs-ḥ* (B.Sn., Zekk.).
Assez, *bărka* :

1. Cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 78 ; *Zénat. du Mzab.*, p. 32 ; *Zénat. de l'Ouarsenis*, p. 62 ; *Dial. du Rif*, p. 30 ; de Motyl., *Djebel Néf.*, p. 35-36 ; id., *Dial. de R'edamès*, p. 42-43 ; Stumme, *Handb. der Schilhisch.*, p. 122-123 ; Mercier, *Chaouia de l'Aurès*, p. 35-36.

Digitized by Google

assez de paroles, *bărka-sûġayɣāl*;
j'en ai assez, *bârkaiɣi*;
tu en as assez, *bârka šek*;
il en a assez, *bârkäh*;

ou bien : *ʿɣri mättá aš͡âiqèdden.*
A peu près, *béttèqdĭr.*

g) Adverbes de manière (1).

Comment? (cf. *suprà*) :

dis-moi comment il a fait, *inäiɣi mâmeš iggu.*

Vite, *fissäɛa.*
Doucement, *slâhɣa.*
A pied, *ḥiḍárṛèn.*
A cheval *ḥûiɣīs.*
A la main, *sûfūs.*
Exprès *bĕlɛâni.*
De force, *ṣèzzèz.*
De bon gré, *ḥĕlḥâḍèr.*
Par ruse, *stḥîlĕθ*, *stḥîli*, etc.

CONJONCTIONS (2)

« Et », ð, ð, préposition signifiant « avec », sert à rendre la conjonction « et ». Voici divers exemples de son emploi :

1. Cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 78; *Zénat. du Mzab.*, p. 32; *Zénat. de l'Ouarsenis*, p. 62-63; *Dial. du Rif*, p. 30; de Motylinski, *Dial. de R'edamès*, p. 43.

2. Cf. R. Basset, *Manuel Kabyle*, p. 79; id., *Zénat. du Mzab.*, p. 33; id., *Zénat. de l'Ouars.*, p. 63-67; *Dial. du Rif*, p. 30-31; de Motylinski, *Le dial. de R'edamès*, p. 45-46; Mercier, *Chaouia de l'Aurès*, p. 34; Hanoteau, *Gram. Kab.*, p. 235-239.

Digitized by Google

L'enfant et l'homme, *arbá ðuérgāz* ou *ðɥúrgāz*;
Le chacal, et le chien, *uššĕ́n ðɥíði*;
Le roi et le vizir, *äžellíð ðɥûzīr*;
Le chien et le chat, *aîði ðûmūs*;
Le lait et l'eau, *āγí ðɥâmān*;
Le rat et le bœuf, *aγĕrðá ðŭfûnās*;
La maison et la grotte, *θäddárθ ðịtfri*;
La terre et les cendres, *šál ðịîγðĕn*;
La langue et la bouche, *īlés ðîmi*;
La brebis et le mouton, *θiɥsí ðíšerri*;
Le cheval et la vache, *ịis tfûnāst*;
Les moutons et les chevaux; *ašrārén tγállīn*;
Le chacal et sa femelle, *uššĕ́n túššĕnt*;
Le fleuve et l'étang, *iɣzér tálä*;
Le raisin et la datte, *asĕmmúm tîni*;
L'aigle et la tourterelle, *isγí tmállä*.

On répète devant chaque substantif. Ex. :

Il lui donna du pain, de la viande et du lait, *iûšās aγɣúm ðɥisúm ðûγi*.

ð traduit aussi l'expression « quant à » :

Le hérisson partit, quant au chat il resta à la maison, *ịẹ́rōḥ ịẹ́nsi ðûmūš iqqím ġúɥɥām*.

On emploie ð pour joindre des pronoms :

mon frère et lui, *ūmá ðnĕ́ttạn*;
moi et celui-là, *nétš ĕðɥịn*.

ð devient parfois *n* :

lui et toi, *nĕ́ttạn nšékk*;
moi et lui, *nĕ́ts ĕnnĕ́ttạn*;
lui et eux, *nĕ́ttạn ĕnnéhnịn*.

Digitized by Google

« Lorsque », *si*, devant un passé :

Lorsqu'il entra, je sortis, *si ẓūðéf fĕɣáɣ*;
Quand nous eûmes mangé, nous partîmes, *si nĕtšú nrǫ̣ḥ* (ou *arɣǫ̣ḥ*).
Zekk. *mîsem netší arɣǫ̣ḥ.*

si, devant un présent :

Quand il me voit, il me frappe, *siðía izẓár itšâθiẓi*;
Zekk. quand je mange du miel, j'ai soif, *zi téttɛɣ θämémt tffâðèɣ.*

sa, devant un futur :

sa iâseð ūmá séllĕm ḥès, quand mon frère viendra, salue-le.
Zekk. *zíɣra trǫ̣ḥ ultmá ûsās aɣrûm*, quand ma sœur viendra, donne lui du pain.

Au lieu de *si*, on emploie aussi *mélmil ma* suivi du passé ou du présent. Ex. :

Quand ils eurent bu, ils se levèrent, *mélmil-ma sụịn ékkrĕn*;
Quand il parle, je me tais, *mélmil ma issauâl sûsūmeɣ.*
Zekk. *mélmímma iḷḷûz iušâs áɣrûm*, quand il eut faim, il lui donna du pain.

On emploie aussi, notamment chez les Oulad Larbi, l'expression *segga* :

Lorsqu'il laboura...., *ségga iẓerréẓ....*

A côté de *si*, *assi*, on trouve aussi *assiẹnni*, le jour où :

Quand j'eus fini le tout... *assiẹ́nni sémdaɣ elkᵘúl...*

Afin que, *mízzi* :

Digitized by Google

Il prit un bâton pour me frapper, *i̯isi θaγrîθ mizzi aðáiuɣeθ.*

Donne-moi du pain afin que je mange, *ûšiii aγrûm mizzi atšèγ.*

Il prit un bâton pour me frapper, Zekk. *i̯isi θaγrîθ mánzi ðiγrá-iúɣeθ.*

Donne-moi du pain afin que je mange, Zekk. *ûšiii aγrûm mánzi aγrá tšèγ.*

Jusqu'à ce que, *âsi*, *alsi*, *assi*, devant un passé :

Ils mangèrent jusqu'à ce qu'ils furent rassasiés, *tšín āsi džiûnĕn.*

Ils le frappèrent jusqu'à ce qu'il fut mort, Zekk. *ūθínt γássāl i̯immūθ.*

alsa, *assa*, devant un présent (futur) :

Je resterai ici jusqu'à ce qu'il revienne, *aðqimèγ ðīní assá-īāseð.*

Je le pleurerai jusqu'à ce que je meure, Zekk. *truḫḫés γasmá mtèγ.*

« Depuis que » se traduit par *si*, *si lɣo̯qθenni sugasdenni.*

Qu'as-tu fait depuis que tu es venu, *mátta ggîð si-ûzdeð.*

Il ne travaille plus depuis qu'il est malade, *ur itḫéddmeš silɣóqθ mīðí-hleš.*

Il lit depuis qu'il est levé, *si ikkér nĕttân iqqâr.*

Il n'a pas dormi depuis que tu es parti, *ur iṭṭ̣seš suɡazdenní si rô̯heð.*

Mais, *ɣaláinni* :

Cette viande est bonne, mais elle est chère, *âisumiu ðáɣaḫði ualáinni nettá i̯é̯γla* ; Zekk. *âisumu ẓélĕn ɣalainní i̯é̯γla.*

Digitized by Google

Ce café est chaud mais amer, *qáḥɣeθiu θáḥma ɣalainni tmírzaîθ.*

Ou, *nâɣ* :

Sors ou je te frappe, B.Su. *éffeɣ nâɣ áhūθeɣ* ; Zekk. *éffeɣ nâɣ áχūθeɣ.*

Est-il venu ou non? B.Sn. *iûseð nâɣ ûr-iusīðeš* ; Zekk. *iûsad nâɣ ûr-diūsa.*

Mange du pain ou de la viande, Zekk. *éts aɣrûm nâɣ ðâîsum.*

Bois de l'eau ou du lait, B.Sn. *seú amán nâɣ âɣi.*

Entre ou sors, B.Sn. *áðéf nâɣ éffeɣ.*

ni .... ni, *la .... la, lað .... lað* :

Je ne mange ni pain ni viande, *ūr tšîɣ lâ-ðaɣɣûm lâ-ðaisum.*

Je n'ai vu ni chien, ni chat, *ūr zrîɣ lâ-aîði lâ-mūš.*

Ni mon père ni mon frère n'est venu, *ūrdiūsá lá bbᵘa lâ ðūma.*

Comme, de la façon que :

Il fit comme il le lui avait dit, *iggu māméš iðísīna.*

J'ai fait comme tu m'as dit, Zekk. *ĕggīɣ mīsém ði-θĕnnīð.*

INTERJECTIONS (1)

Pour appeler, ô = *a* :

áultma, ô ma sœur ;
áïärba, ô enfant.

1. Cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 79; id., *Zénat. du Mzab.*, p. 43; id., *Zénat. de l'Ouarsenis*, p. 67; Motylinski, *Le dial. de R'edamès*, p. 46; Stumme, *Hand. d. Schilh.*, p. 124-125; Hanoteau, *Gram. Kab.*, p. 245; id., *Gram. tam.*, p. 126.

Digitized by Google

ia :

iá ūma, ô mon frère ;
iáĭärba, ô enfant.

Ah ! oh ! (d'étonnement) :

i̯áo̯tī ou *iáo̯tẹ̄h*, ô ma sœur !
iáh̯u̯ī̯a ou *iáh̯u̯ī̯ah*, ô mon frère !
iál̤aṭẹ̄f ô Dieu ;

Par Dieu ! *u̯ûl̤l̤ah*.
Allons ! *i̯állah*.
Tant mieux ! *l̤ḥámdul̤l̤ah*.
Ô mon Dieu ! *iâ rẹ̈b̤b̤i*.
Attention ! *tri* ϑ*áiṭṭẹnnäh* : ɣ*rắh* ! *bâlĕk*.
Excuse-moi ! *ḥâšāk*.
Certainement ! *ê̂i̯u̯a*.
A ta santé ! *ṣáḥḥa*.
Fi ! *ẹ̈b̤b̤*.
Eh ! *ui̯k*.
Ô mon cher ! *áuddi*.
Malheur ! *áu̯īli*.

Digitized by Google

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE

TEXTES

Digitized by Google

Digitized by Google

TEXTES

I

Uššén ðịẹ́nsi (1)

Ịẹ́šreš úššĕn nĕttạ̣n ðịẹ́nsi; ṛọ̣ḥen äð-ḫéðmen ímĕndi; ịẹ́k-kāl ịẹ́nsi, ịẹ́ṭṭạs sụäddí ụ̊ûzṛů; úššĕn ịẹtḫéddem ās-ịẹtắḥḥāl, ịẹ́nsi ịịṛọ̣ḥ ịịnās : « — *Šékk, äð-ḫéðmeð, si-dūfû*θ *imíllä-tèγli; nétš, ắṭṭfâγ ắzṛů, maḥéð ū-ịẹtḫ̄ū̆fâš ắḫnâγ* ». — *Ā̆l-tắmĕd-ðīθ, sịṛọ̣ḥ uššĕ́n ịịnās* : « — *Â-*ɛ*ammi nétš ūttqĕ̆ddāγéš ắṭṭfâγ; ìršĕkk, â-*ɛ*âmmi ịẹ́nsi.* » — *É*ð*-ụāss ĕnnịnḗḍ, ṛọ̣ḥén ássrūθĕn; úššĕn ịẹkkâl isérụ́á*θ; ðịẹ́nsi *ịẹ́kkāl ịẹ́ṭṭạs; âsi sĕmdạ̣n ŭ̆ǧ-seruẹθ, ídžụen imĕndí ǵšdšạ̣n; ṛọ̣ḥen äð-ḫéznĕn; smîrĕn ði-tsérfịn.*

Qịmĕn-dinn ās-ädĕḫsén äz-šéržĕn; inna-ịâs ịẹ́nsi : « — *Â-*ɛ*ämmi ĭúššen, ịáḷḷah ānsīlí* 0*ẹ́mzịn.* » — *Ṛọ̣ḥen äsi-ūzdén ĕzzâθ its*ᶻ*rāf*0. *Inna-ịâs uššĕn* : « — *Â-*ɛ*ämmi ịẹ́nsi, hŭ̊ụẹð šékk.* » — *Ihúụẹð ịẹnsí, sîlịen, Sí-sĕmdạ̣n ŭ̆ǧ-sīlí, inna-ịâs úššĕn* : « — *Ûlèq, šékk, ûšk-ĕžbðeγeš.* » — *Inna-ịâs ịẹ́nsi* : « — *Zdúllä-ịịi* 0*ắḍḷlă*ɛ*āθ ārās-ggéγ šụí-niměndi, äh-aụ́ṭγ ịụ́ṛṛaů īnú, tmĕttạ̣n ṣ̆ṵ̆ḷâz ǵŭ̊ḫḫām-īnu, mattá iátšĕn* ». — *Si-zdúllä-ịäst, ịẹ́ggu imännés si-sụ́ádda; ịẹ́ggu*

1. Dicté par Si Ḥamza Ben el-Ḥâdj En Nâcer, du Keſ.

Digitized by Google

ḥés šuí-niměndi. Inna-ī̆as : « — *Žbéðiii θâḍlă̆ɛā̆θ* ». — *Iżbĕðit, nĕttân ðiénsinni ðis-iffγen* ; *lqenniiáh, iéqqèn täsrâfθ* ; *iirọḥ irū̆uáḥ síměndi* ; *ietférräḥ, iétdaḥaš* ; *úzdĕn γrés arṛráû iénsi. Ĕnnân-ās* : « — *Mâni-qâ bâθnâγ* ». — *Innâ-ī̆ăsĕn* : « *Éqqnèγ ḥés ði-tsrāfθ* ». *Nĕttân, ínna-iās* : « — *Âqli-ðāði, ússǵǵɥāðeš arṛráû-ínu* ; *lqenniiáh, iéffèγ si-suäddí íměndi.*

TRADUCTION

Le chacal et le hérisson.

Le chacal prit le hérisson comme associé. Ils allèrent cultiver de l'orge. Pendant que le chacal se fatiguait à travailler, le hérisson passait le temps à dormir sous un rocher : « Tu travailleras tout le jour, disait-il au chacal ; et moi, je soutiendrai la falaise, afin qu'elle ne tombe pas sur nous ». Le soir venu, comme le chacal partait, il dit à son associé : « Mon oncle, je ne suis pas capable de rien soutenir ; il n'y a que toi qui le puisses, ô mon oncle le hérisson ! » Un autre jour, ils allèrent dépiquer l'orge. Le chacal passa son temps à battre le grain ; quant au hérisson, il dormit jusqu'à ce que le dépiquage fut terminé. Alors, ils mesurèrent l'orge dans des sacs d'alfa, puis l'emmagasinèrent en le versant dans des silos.

Ils restèrent ainsi jusqu'au jour où ils voulurent labourer. Le hérisson dit alors au chacal : « O mon oncle, allons sortir l'orge du silo ». Arrivés au silo : « Descends, toi, ô mon oncle le hérisson, dit le chacal ». Le hérisson descendit. Quand ils eurent achevé de vider le silo : « Maintenant, fit le chacal, je ne te remonterai pas ! — Fais-moi descendre la musette, dit l'autre, j'y mettrai un peu de grain et tu l'emporteras à mes enfants qui meurent de

Digitized by Google

faim à la maison ». Quand le chacal eut tendu la musette, le hérisson y prit place et se recouvrit d'orge. « Tire-moi cela ! dit-il alors ». Le chacal obéit et remonta la musette ainsi que le hérisson qui y était caché. Et ayant fermé le silo, tout joyeux, il emporta l'orge en riant. Les enfants du hérisson vinrent à lui : « Où est notre père ? demandèrent-ils. — J'ai refermé sur lui le silo ! dit le chacal. — Eh ! chacal, n'effraie donc pas ainsi mes enfants, s'écria le hérisson, je suis ici ! » Et à l'instant même, il sortit de dessous l'orge.

II

Uššén ðiḗnsi (1).

Ídž-ɥúššen, ðídž-iẹnsí mdûkūlĕn ; ídž-ɥdss, ṛôḥèn äðḥâunen lĕ́bṣèl ; ûðfĕn ǧídž-ɥūrθú si-ubâɛīž mdḗiiḗq iûsäɛ. Úššen, ɣḛ̣r-si-iûðef, íqqīm äittét äm-ídž-ɥúmza ; ðiḗnsi, néttạ̄n ittétt, ɥalâinni, múdda múdda, íllä itṛoḥá ɣer-ubâɛīžĕnni, ítqqās ăɛâddīs-ĕnnes āki-úbäɛīž, mízzi äiqĕ́dd äiffḗɣ. Sí-dziun uššén, iḗḥs äiffḗɣ sí-ubäɛíž ; ūiqĕ́ddeš. Iinä-īās iḗnsi : « — Qiiẹm ðinni ; ḗgg imännâh mûθeð Sāðiâsĕd bābĕntebḥîrθ āšek-íṭṭèf sûǧ-ḍâr, īšek-iīrí ɣer-ɣūrîn nélḥḛ̣ḍ ». — Íggu imännes ímmūθ ; iisi iḍâṛṛènnes úǧ-ženna ; ifθél imínnes.

Lqènniiâh, iûsed áfqḛ̣r ienní bâb-entĕbḥīrθ ; íṭṭèf lbḗlɣeθĕnnes tesbḛ̣ḥĕnnes, isérsḛ̣hen ĕǧmi ntúɥɥūrθ, iûðef-ĕɣres. Sĭ-îzṛû iuššén, íɣīl nĕ́ttạ̄n immûθ, íṭṭèfḛ̣h sûǧḍâr, iirḛ̣hbérra ; lqènniiâh iḥûɥnās lbèlɣéθ tésbḛ̣ḥ ; lbḗlɣeθ, iḛ̣rḍḛ̣ṭ, ettesbḛ̣ḥ, iḛ̣ggḛ̣h ûǧžĕrnḛ̣ḍĕnnes ; iṛôḥ âki-iẹnsi.

1. Dicté par Ben 'Aṭiya ould El-Ḥâdj Moḥand, du Kef.

Digitized by Google

Ûfạn, ụġbrîð, ílintạn ; ịẹ́nsi íqqīm ítšāθāsen lbéndair ; ĕnnéhnịn tûrāren, ðûššen ịtḗṭṭef θíγĕṭṭẹ̀n ; ịẹ́nsi íqqār-ās : « — *Â-ɛämmi-uššɛn, ĕṭṭef θenní ūidžŭġġɣānes, ĕtténni idžŭġġɣận, rézmẹṭ* ». — *Āsi-ịḗṭṭĕf iūsâɛ, ịinās* : *θénni idžŭġġɣạn átṭfeð, θénni ūidžŭġġɣānes, átrezmeð. Iggu ĭuššén mâmes ìðīs-īnấ ịẹ́nsi ; qqîment tiγĕṭṭẹ̀n äðɛấiḍèn ; ilintận dzấḥkạn, džịn iḥấulìịẹnnsen, tīš-tebšišt âkīðsen. Ịisīhen ịẹ́nsí, ịrọ̄ḥ γer-iḥấulìịẹn, írzẹ̀m ðīsén tímssi ; tebšišt, ịḗggīt sɥáddi itâdèḫθĕnnes, ịrọ̄ḥ ; ílḥèġ úššen, ịûfäh íttet tiγèṭṭẹ̀n ġifri ; ịinâs ịẹ́nsi* : « — *Ākḗḥ-tšèγ* » ; — *ịinâs-uššen* : « — *ūkiịíttettĕðeš* ».

Isûsem ịẹnsí, itḫémmem, ịinās : « — *Âɛammi úššen, úšịii γẹ̀r ĭdž-ɥâðān.* » — *Lqènniịấḥ, iúšās uššén âðānĕnni ; íqqīm ịẹnsí ūríttetteš, íqqīm itṣûḍ-ḍẹs ; si-itṣûḍ, iúθū zzís āki-lḥḗḍ ĭiifri. Sĭ-islu lhéss, iggɣèð úššen, írɥel ; ð-ịẹnsí, ítšu iḗrni ä-iɛámmer θāðûnt di-tébšišt.*

Si-ĭðɥel uššén, ịinās : « — *Sĕ́kkīten, tšíð θáðūnt ĭnu.* » — *Ịinâs ịẹ́nsi* : « — *Šĕ́kkīten tšíðīl, ĕnnétš, útšīγeš* ». — *Ịinâs uššen* : — *ðɥenní γẹ̀r-θiserkās* ». — *Ịinâs ịẹ́nsi* : « — *Áṛɥaḥ ánnĕfqèr imánnaγ, ánnqèl mâgĕs äížĕbðen θāðûnt sèġ-uɛáddīsĕnnes* ». — *Ínnä-ịās úššen* : « — *Ébða, šĕ́kkiten, ébða ĕ́fqèr imánnäh* ». — *Ittegg ịẹnsí tábšišt sɥáddi itádèḫ-θĕnnes ; ífqèrīt selḫèdmiθ, θéffèγ ĕzzís θáðūnt ; íṭṭef úššen lḥèdmíθ, iúθu imánnes ; íffèγ āðân immūθ úššeněnni ; íqqīm ịẹ́nsi ittétt ɥáḥdes.*

Nĕttạn ittét ðīdž-ɥúššen ĕnnínèḍ âsi ḫḷéḍ ịinās : « — *Â-ɛämmi ịẹ́nsi ānémdūkūl nétš-ākḗḥ. Ịinâs ịẹnsí* : « *Áṛɥaḥ* ». — *Ịûðef ĕγrés, íqqīm íttett âkīš. Ússĕnienni âsi-sĕmdạn aisúm, ịinäs ịẹ́nsi* : « *Â-ɛämmi úššen ịáḷḷah ánnḥāɥes* ». — *Ṛọ̄ḥen ; tâdfen támmūrθ téffγen támmūrθ ; néhnịn ûfạn īdž-*

Digitized by Google

ěssérž; *i̯ínäs i̯ę́nsi* : « *Â-ɛämmi úššen, áṛu̯aḥ ánnqās sérž-iūði miḥ i̯úsed* ». — *I̯ínäs úššen* : « *Â-ɛämmi i̯ę́nsi, ébða, šékkīten* ». — *I̯ibða i̯ęnsí, íggu ḥés ušš́én ěssérž, ūr-iúsīdeš lqédděnnes*; *i̯úsed i̯ęnsí i̯ínäs* : « — *Â-ɛämmi úššen, ěgg-âiru θtu̯annäh* ». — *Íggu ḥés i̯ęnsí ěssérž. I̯ūséd lqédděnnes, ði-lūqěnni íšed ěḥḥés ídž-ṛáhzām, íggās ělläzméθ, íněqqęz, iúsed ġṛammâs ěntríθ. Íggu šṛâber ġǔḍârěnnes, íqqīm itnúḥu̯sęḥ. Si-itnúḥḥᵘès, itnéqqāz ušš́én idzáḥka zzís.*

Tâdfen támmūrθ, téffγen támmūrθ âsi ḥelḍén ídž-i̯iγzèr; *i̯ínäs* : « — *Â-ɛämmi úššen äš-sâḥmèγ* ». — *Isídfęh iṛámmās ěntâla, ūr-íḥseš äð-iṣę́i̯ieb úššen, ěðṛúššen itṛǫḥá äð-ímmeθ. Lqènniiáh, éffγen sí-θäla, ṛǫḥen âsi rgebén ḥidž-ūsūn. I̯ínäs úššen* : « — *Â-ɛämmi i̯ę́nsi, mânis ánnekk* ». — *I̯ínäs i̯ę́nsi* : « — *Â-ɛämmi úššen, qā-zzâṛèð íθemra šḥâl* ». *Néhnįn, āi̯én ðíberhāš. Ṛǫḥen, ěkkįn ḥéṭṭèrf nūsûn ðíberhāš. Zṛįn uššén-iěnni*; *ûzden záḥkān. Si-ḥès lèḥǵén, íněqqęz, íffer i̯ęnsí sṛäddí idzébleθ núṛγi̯ǔl ěðṛuššén, lèḥǵent i̯iḍān, ěnγīnt*; *ði̯ensí úhzrįnteš.*

Qdren aθ-ɛÂrbi (1) : *Îdzěn ṛuššén íšreš něttá ðídzéń i̯ę́nsi. Séggä ḥéðmen täfélláḥθ, qqîmen séṛu̯āθen, gǒrṛu̯en iměndí ði-īdzén nu̯úmšạn. Āl-ázd-ěnni sěmdạn, i̯úsed uššén, i̯ínâs i̯ię́nsi* : « — *Ûð-äš tšitšěγeš si-ṭémzęn iúðīi̯äh* ». — *I̯úsed ínsí isúkkᵘen i̯ínä-iās* : « *Â-ṛāi̯ęn ṛúššen, mîni úð-iii tsitšěðeš si-uṛáiẹn ěnṭémzęn. Má-netš ḥéðmeγ ākíš ěssúrūθeγ ākíš, ðúlqû úttelḥsěðeš äð-iii-tūšéð äggěn-ínú. Nétšnįn ánnṛǫḥ úlqû áḥnéγ ferrěqén ífěllahen* ». — *I̯úsed ínna-i̯ās úššen* : *Ánnṛǫḥ* ». — *Ṛǫḥen γer-ífěllaḥen*; *ḥkân-āsen ěddăɛáṛeθ-*

1. Conté par Aḥmed Ould Mḥammed Belkheir, des O. Larbi.

Digitized by Google

ĕnsen. Ûzd'en ĕnnận-āsen. « — *Îmi lä-kĕ́nnīɣen ðišrīšén, lâ-ɣäh ébḍạ̄m tâfĕllaḥθ ĕnnuén ðinnóṣ zârāð-aɣen. Ṛộḥen.*

Ịûsed uššén, ínnä-īās : « *nétṡnịn āð-ĕnérṛọḥ ɣer-ĕṭṭĕ́mẓẹ̄n ðänemsâma ðänâseð nĕtázzel ɣệ-millä iṭĕ́mẓẹ̄n; ɣénni isĕbqẹ́n, äð-ịdni ṭĕ́mẓẹ̄n* ». — *Ịûsed īnsí, ịīnās* : « — *Ânäzzel* ». — *Ịûsed īnsí ịiɣeð arráûnnes ịéffer-īhen ði-ubrîð, kúll-īdzĕn di-úmšạ̄n, ịéffer ídzen tâ̄ínâ ði-ímĕndi. Qímen tázzĕlen. Itázzèl uššén, ímmĕḍrèn zéffrĕnnes, ínnä-ịās* : « — *mâni qā-šékk, â-ịensi* » ; *ĕð-nĕ́tta, íkker-ās memmís, ínnä-ịās* : « — *Âqĕliịi zéffrĕnneš, ázzĕl, ázzĕ́l* ». — *Iqqīm itázzel, nĕ́tta ihḷḛ́ḍ itĕ́mẓẹ̄n, ðnĕ́tta íqqèl zéffrĕnnes, ínnä-īās* : « — *mâni qâšekk, â-ịensi* » — *Ínnä-ịās* : « — *Âqĕliịi ði-ímĕndi, qātâdžɣẹ̀ɣ* ». — *ðịẹ́nsi ịīsí imendí ĕnní-nnes.*

Traduction

Le chacal et le hérisson.

Un chacal et un hérisson allaient de compagnie. Un jour, pour voler des oignons, tous deux entrèrent dans un jardin par un trou très étroit. A peine entré, le chacal se mit à manger comme un ogre. Quant au hérisson, il mangeait, lui aussi; mais, de temps à autre, il allait au trou par lequel il était venu; et, afin de pouvoir sortir du jardin, il réglait, sur cette ouverture, le volume de son ventre. Quand le chacal fut rassasié, il voulut sortir par le trou, mais il ne put y arriver : « Reste ici, dit le hérisson, et fais le mort. Quand le maître du jardin arrivera, il te prendra par une patte et te jettera de l'autre côté de la clôture ». Le chacal fit le mort, leva les pieds en l'air et resta là, la bouche ouverte.

Bientôt, le maître du jardin, un faqîr, arriva; il déposa

Digitized by Google

à la porte, avant d'entrer, ses chaussures et son chapelet. En voyant le chacal, il le crut mort, le saisit par le pied et le jeta dehors. Aussitôt, le chacal prit les chaussures et le chapelet du faqîr, mit à ses pieds les *bolr'as* et passa le chapelet à son cou. Puis, il partit avec le hérisson (1).

En chemin, ils trouvèrent des bergers. Le hérisson se mit à les amuser au son du tambour; et, pendant ce temps, le chacal s'emparait des chèvres : « O mon oncle le chacal, lui dit le hérisson, prends celles qui ne crient pas; quant à celles qui bêlent, laisse-les ! » Quand le chacal eut emmené beaucoup de chèvres : « Et maintenant, lui dit son compagnon, prends celles qui crient et laisse les autres ! » Le chacal suivit ce conseil : les chèvres se mirent à bêler. Aussitôt, les bergers accoururent, laissant là leurs vêtements et une outre. Resté seul, le hérisson mit le feu aux vêtements et, prenant l'outre sous son aisselle, il partit. Il atteignit le chacal qui était en train de dévorer les chèvres dans une grotte. « Je vais manger avec toi, dit-il à son compagnon. — Tu ne mangeras pas avec moi, fit le chacal ».

Le hérisson se tut, et ayant réfléchi : « O mon oncle le chacal, dit-il, donne-moi seulement un boyau ». Le chacal le lui donna. Au lieu de manger, le hérisson souffla dans le boyau et quand il l'eut gonflé, il en frappa les parois de la caverne. Au bruit, le chacal eut peur et s'enfuit. Le hérisson se mit à manger; puis, il remplit de graisse l'outre qu'il avait apportée.

Quand le fuyard revint : « C'est toi, dit-il à son compagnon, qui as mangé ma graisse. — Non, c'est toi, dit le hérisson, quant à moi je n'ai rien mangé. — Ceci n'est

1. Cf. sur ce conte et ses similaires : R. Basset, *Contes populaires berbères*, Paris, 1897, in-18, p. 18 et notes p. 144-146; *Nouveaux contes berbères*, Paris, 1897, in-18, p. 13-14 et notes p. 257.

Digitized by Google

que mensonge, dit le chacal ! — Viens, fit l'autre, nous fendrons notre ventre et nous verrons bien lequel d'entre nous en fera sortir de la graisse. — Commence, toi, dit le chacal, commence à t'ouvrir le ventre ». Le hérisson, prenant l'outre sous son aisselle, la frappa d'un coup de couteau. Il s'en échappa de la graisse. Le chacal prit ensuite le couteau et d'un coup se fendit le ventre ; ses entrailles sortirent et il mourut. Le hérisson resta seul à manger les chèvres (1).

Pendant qu'il mangeait, voici qu'arriva un autre chacal : « O mon oncle le hérisson, dit-il, nous serons compagnons, moi et toi. — Viens, répondit le hérisson ». Le chacal entra et se mit à manger avec son nouveau compagnon. Quand le chacal eut entièrement dévoré la viande, le hérisson lui dit : « Allons nous promener ». Ils partirent, arrivèrent à des régions qu'ils traversèrent et enfin trouvèrent une selle : « Viens, dit le hérisson à son compagnon, nous allons essayer auquel de nous deux ira cette selle. — Commence par essayer, toi, fit le chacal ». Le hérisson se plaça sous la selle, mais elle ne lui allait pas. Il se retira en disant à son camarade : « A ton tour, donne ici ton dos ». Il lui plaça, sur le dos, la selle qui allait bien à sa taille. Vite, le hérisson lui passa une sangle, lui mit un mors, et, d'un bond, se plaça au milieu de la selle. Il ajusta des éperons à son pied et se mit à piquer le chacal. Celui-ci, sous la piqûre, se mit à sauter et à courir, emportant son cavalier.

1. Cf. G. Delphin, *Recueil de textes*, p. 68; trad. G. Faure-Biguet, p. 23. — Belkassem Ben Sedira, *Cours de langue kabyle*, p. 281. Un trait analogue existe dans un conte scandinave : Stephens et Cavallius, *Old Norse Fairy Tales*, Londres, s. d. in-12; *The boy and the Giant*, p. 101-110; id. *Schwedische Volkssagen* ubers. von Oberleitner, Vienne, 1848, in-12; I. *Der Hirtenknabe und der Riese*; A. *Der Knabe der mit dem Riesen Wettete*, p. 1-7 et les variantes citées p. 337-339. (René Basset.)

Digitized by Google

Ils traversèrent une grande étendue de pays; arrivèrent auprès d'un cours d'eau. « Eh! mon oncle, dit le hérisson, je te ferai prendre un bain ». Il fit arriver le chacal au milieu d'un bassin de l'oued; mais comme il ne voulut pas abandonner sa monture, celle-ci faillit se noyer. Enfin, ils sortirent de l'oued, et reprirent leur course. Arrivé en vue d'un douar, le chacal demanda : « Par où passerons-nous? » — L'autre répondit : « Mon oncle, tu vois quel grand troupeau est devant toi ». Or, c'était un troupeau de chiens. Le chacal et le hérisson passèrent à proximité du douar, près des chiens. Ceux-ci virent le chacal et accoururent. Pendant la poursuite, le hérisson sauta et se vint blottir dans du crottin d'âne. Les chiens ne le virent pas; mais ils atteignirent le chacal et le tuèrent.

Le chacal, disent les Aït L'arbi, devint l'associé du hérisson. Quand les travaux de culture furent terminés, les deux associés dépiquèrent l'orge et réunirent le grain en un même endroit. Le jour où tout fut achevé, le chacal s'en vint dire à son compagnon : « Je ne te donnerai pas un seul grain de cette orge ». Le hérisson se fâcha : « Ce chacal! s'écria-t-il; et pourquoi ne m'en donnerais-tu pas! N'ai-je pas travaillé avec toi? ne t'ai-je pas aidé à dépiquer? Et maintenant tu refuses de me donner ce qui me revient. Nous allons de suite trouver les cultivateurs qui feront le partage entre nous. — Allons, dit le chacal ». Arrivés près des cultivateurs, ils leur exposèrent leur affaire : « Puisque vous êtes associés, dirent les juges, naturellement vous vous partagerez la récolte à parts égales ». Les deux associés se retirèrent.

Le chacal, alors, se mit à dire : « Prenons pour but le tas d'orge; nous partirons ensemble, nous accourrons vers le grain; celui qui devancera l'autre emportera l'orge.

Digitized by Google

— Courons! dit le hérisson ». Ce dernier alla chercher ses enfants et cacha chacun d'eux en un point de la route. Il en plaça aussi un dans l'orge. Puis, il se mit à courir avec le chacal. Tout en courant, celui-ci regarda derrière lui : « Où es-tu, mon oncle! cria-t-il ». Un des enfants du hérisson surgit : « Me voilà derrière toi, dit-il, cours, cours! » Le chacal reprit son galop. Arrivé près de l'orge il se retourna en criant : « Où es-tu, hérisson! — Me voilà dans l'orge, en train de mesurer, lui répondit-on ». Et le hérisson emporta son orge (1).

III

Ọṣéịịeθ ụúššen tsĕkkûrθ ðbérrārež (2).

Úššĕn tsĕkkûrθ šérsen ; *θáskkūrθ θéqqim ġûžrû âtārû Āsi-θeðlú, éffγén-iferkās* ; *ịeqqim iqqâr-ās ͡ uššĕn* : « — *Ûš-iịi iðž-ŭferkūs* ». — *θūššs, ịétṣẹh uššén, ịinâs ðụáitša* : « — *Ûš-iịi idž-ĕnnīnẹ̄d, γệr-ämĕnni* ». — *Âs-īhen isĕmdá lkúll, iqqim γệr-īdžĕn. Ịúsed berrāréž γer-tsékkūrθ, ịinās* : « — *Mắžārem γrém γệr īdž-ŭferkûs-iūði* ». — *θinās nĕttạ́nt* : « — *Ịétṣẹhen úššĕn ịedž-iịí γệr-ụ̈ði* ». — *Ịúsed berrāréž, ịinâs.iụúššĕn* : « — *Áṛụäḥ, äð-äh-séḥnaγ θāmrá âttšeð* ». — *Ịisīh ůġ-žĕnná, ịeuịệh, ịirîh ði-lĕbḥar.*

Ịûsed uššén iqqār : « — *Â-rebbi, séllĕk-iịi si-lĕbḥar* ». — *Ịinäs* : « — *Ê ffèγ bérra* ». — *Isûfĕγệh* ; *iqqīm uššén itéržiži. θīnâs θišt-mĕṭṭŭθ* : « — *Mắžäräh teržīžíð* ». — *Ịinās* : « — *Sûsem, qa-qāréγ ði-lḥizeb* ». — *θínās* : « *Âð-äh ouðéγ aṛṛáû-īnu, séγrẹ̄hen* ». — *Ịinās uššén* : « — *Áuðihen* ».

1. Cf. sur ce conte et ses similaires : R. Basset, *Contes populaires berbères*, p. 14-15 et notes p. 139 ; *Nouveaux contes berbères*, p. 195-197.
2. Dicté par Mḥammed Ben El-Hâdj En-Nâcer, du Kef.

Digitized by Google

Ḷéɣzu uššén ïdž-uáḥfïr; *iqqïm isɣâra*; *kulläịúm*, *ịittét ïdžen*. *Âlsi-hen isĕmdá*, *ítšu sĕttá nlɥâɣeš*. *ϑûsed ḥènnätsén*, *ϑinäs* : « — *Mâni-ṛǫḥen aṛṛáû-ịnu* ». — *Ḷïnäs nĕttận* : « — *Ṛǫḥén âð-zedmĕn* ». — *ϑûsed nĕttâϑ*, *ϑeqqïm ðïnni*; *ϑûḥel ϑĕqqim*, *ûr-usïdneš*; *ϑinäs* : « — *Mâniqai aṛṛáû-ïnu*. » — *Úššĕn ịeġġɥéð si-t'mĕṭṭûϑ* ; *ịeṛɥél äk-ịïfrinni*. *ϑĕṭṭfẹh sûġ-zẹ̈nṭẹ̈ṭ* ; *iqqïm ịeḍḥáš*, *itézzẹ̈f* : « — *ϑĕṭṭẹ̈f ði-lbéṛɥag* ». — *ϑérzĕmẹ̈h*; *lqenniịáh*, *ịiṛǫḥ ịéṛɥel*.

TRADUCTION

Le chacal, la perdrix et la cigogne.

Le chacal et la perdrix s'associèrent. Celle-ci pondit des œufs sur un rocher, et, après qu'elle les eut couvés, des petits éclorent : « Donne m'en un, dit le chacal ». Elle lui donna un petit et il le mangea : « Donne m'en un autre, dit-il le lendemain ». Il finit de la sorte par manger toute la couvée, sauf un seul petit qui resta. Une cigogne vint alors chez la perdrix et lui dit : « Comment se fait-il que tu n'aies que ce seul petit? — Le chacal les a mangés, répondit la perdrix, il ne m'a laissé que celui-ci ». La cigogne vint trouver le chacal : « Viens, lui dit-elle, je te montrerai un troupeau que tu mangeras ». Puis, l'enlevant, elle l'emporta et le jeta à la mer.

« O mon Dieu, se mit à dire le chacal, sauve-moi de la mer! — Sors de l'eau, ordonna Dieu ». Et Il le fit sortir de la mer. Comme le chacal était là à grelotter, une femme lui demanda : « Qu'as-tu à trembler ainsi? — Tais-toi, lui dit-il, je récite des versets du Qoran. — Je t'amènerai mes enfants, continua la femme, et tu les feras étudier. — Amène-les moi, dit le chacal ».

Il creusa un trou et se mit à enseigner. Chaque jour, il

Digitized by Google

mangeait un enfant. La mère vint, alors qu'il en avait mangé six : « Où sont mes enfants? demanda-t-elle : — Ils sont allés chercher du bois, répondit le chacal ». La mère resta là, resta jusqu'à en être fatiguée, et les enfants ne venaient pas : « Où sont donc mes enfants? dit-elle ». Le chacal, pris de peur, courut au trou qu'il avait creusé. Comme il fuyait vers sa retraite, la femme le saisit par la queue. Le chacal se mit à rire : « Elle n'a saisi qu'une tige d'asphodèle! s'écria-t-il ». La femme, à ces mots, lâcha le chacal qui, aussitôt, reprit la fuite (1).

1. Ce conte renferme deux récits bien distincts qui ont été juxtaposés et auxquels on a adapté une fin appartenant à un autre conte. Le premier est un épisode du *Kalilah et Dimnah* qui manque dans la version arabe, publiée par De Sacy, mais elle existe dans celle de Boulaq, 1249 hég., p. 107, jointe à une autre. Benfey (*Pantschatantra*, Leipzig, 1879, 2 vol. in-8) s'appuyant sur un passage de la version latine de Raymond de Béziers (*Liber Kalilae et Dimnae* ap. Hervieux, *Les fabulistes latins*, t. V, Paris, 1899, in-8, p. 772) avait déjà montré que ce conte a passé par un intermédiaire arabe. Il a été conservé aussi dans la version hébraïque attribuée à Joel (J. Derenbourg, *Deux versions hébraïques du conte de Kalilah et Dimnah*, Paris, 1881, in-8, p. 306) et la traduction latine par Jean de Capoue (*Directorium humanæ vitae*, éd. Puntoni, Pise, 1884, in-8, ch. XVII, p. 264 : le héron est remplacé par un moineau et le chacal par un renard. Elle existait aussi dans l'ancienne version espagnole du XIII^e^ siècle (cf. Clifford G. Allen, *L'ancienne version espagnole de Kalila et Digna*, Mâcon, 1906, in-8, p. 199). C'est sans doute l'arabe qui a été la source, médiate ou immédiate, des autres versions de ce conte : en Nouba (dialecte de Fadidja : Reinisch, *Die Nuba-Sprache*, I, Vienne, 1879, in-8, n° IV); en Bilin (nord-est de l'Abyssinie), le renard effraie le canard sauvage, en le menaçant d'abattre le baobab où il niche s'il ne lui donne un de ses petits (Reinisch, *Die Bilin-Sprache*, Vienne, 1883, in-8, p. 231-234), mais la fin de l'histoire diffère. Il en existe une autre version kabyle aux environs d'Azeffoun (Mouliéras, *Légendes et contes merveilleux de la Grande Kabydie*, t. I, 4^e^ fasc., Paris, 1894, in-8, n° XVII, p. 227 : *Le chacal, l'alouette, la cigogne et la laie*) et chez les Basoutos de l'Afrique australe (E. Jacottet, *Contes populaires des Bassoutos*, Paris, 1895, in-18 : *Le chacal, la colombe et la panthère*, p. 34). Dans ce dernier, comme dans le conte de la Grande Kabylie et celui des B. Snous, le premier épisode est joint au second. En Occident, nous le rencontrons seul en finnois (Emmy-Schreck, *Finnische Märchen*, Weimar, 1887, in-8, p. 189); dans un conte des Slaves du sud (Krauss, *Sagen und Märchen der Süd-Slaven*, Leipzig, 1883, t. I, n° 10 : *Le renard et la colombe*) et chez les

Digitized by Google

IV

Uššén dúɣi̯ūl (1).

Īdž-ɥâss, i̯ûsed îdžën-ɥûɣi̯ûl, i̯isi lɛaɥi̯n níḥĕmmāsen, aɣrŭm ðûɣẹ. I̯ûsed uššén, imlāga áɣi̯ūl ǵûbrīð, iḗggu imânnes ðámählūš siúḍārĕnnes ; inná-iās : « — *A-ɛâmmi-aɣi̯ūl, séñiii sénnež ḥθiɥannes* ». — *I̯ûsed aɣiûl, íseñīt ; si-i̯ḗñiu uššén, iqqīm itéttās áɣrŭm ðūɣḗ níḥĕmmāsen iumddúkĕlennes ; nĕttạn ittét ; ísḥūf šɥi-nūɣḗ ḥûɣi̯ūl ; inna-iās* : « — *A-ɛâmmi-uššen, mátta-ūði θeggéð* ». — *Inná-iās* : « — *Qli-fḗqséɣ θáděrrīθ* ». — *Isûsem aɣi̯ûl ; iqqīm iggūr ; ðɥûššen, si-ísemda ǵûtšú, inná-iās iúɣi̯ul* : « — *A-ɛâmmi-aɣi̯ūl, nétš sɥiḥlḗɣ ; ūlḗq áðrọḥḗɣ* ».

Si-i̯tɥẹ̄d ḥíḥĕmmāsen, ĕnnạn-ās : « — *Mâniqai aɣrŭm ðûɣẹ* ». — *Inná-iāsen* : « — *Ítšiii úššen séñīḫ ḥθiɥaīnu, iúfa lɛáɥi̯ūnĕnni, itšit, íṛọḥ* ». — *Ennậnās* : « *Ātâudet, ānáɣ āšékk ĕnnáɣ* ». — *Ūzdén tsâθen-dis. Inná-iāsen áɣi̯ūl* : « — *Érẓmeθiii, að-áɥent-audèɣ* ».

Saxons de Transilvanie (Haltrich, *Zur Volkskunde der Siebenbürgen Sachsen*, Vienne, 1879, in-8, n° XXI. Cf. aussi Chauvin, *Bibliographie des ouvrages arabes*, t. II, Liège, 1897, in-8, p. 112.

Le deuxième épisode, joint au premier, comme dans les contes de la Grande Kabylie et de Basoutos, existe aussi ailleurs : chez les Zoulous, Callaway, *Nursery tales, traditions and histories of the Zulu*, Natal, 1888, in-8, p. 25-27 ; *Uhlakanyana et le léopard*) et à la limite nord des populations de race bantoue, dans l'Ounyoro, (Casati, *Dix années en Equatoria*, Paris, 1892, in-8, ch. XXI, p. 282 ; c'est le chien qui emploie ce stratagème avec le léopard. La version de la Grande Kabylie est plus développée et plus complète que celle des B. Snous.

Pour la conclusion du conte (le chacal faisant croire à la femme qu'elle ne tient pas sa queue, var. sa patte), les diverses variantes finnoises, laponnes, suédoises, françaises, grecques, indiennes, africaines et brésiliennes ont été étudiées par Kaarle Krohn, *Bär (Wolf) und Fuchs* ubers. v. O. Harkman, Helsingford, 1889, in-8, p. 62-65. (René Basset.)

1. Dicté par Si Moḥand ou-Ghânem, des Ait Lârbi.

Digitized by Google

Íduɣèl aɣiûl; *iggūr īr-âllmèɣreb*; *āsi-iiuɣèḍ ɣer-ịifri nuuššén, ịéggu imánnes immūθ, ịéṭṭèṣ zzāθ-ịiifri*; *ịisi idárrěnnes úǧženna*; *ídžu īzân tâdfen ǧmínnes. Úššen tuššént llân tsén Túššent tékker sěǧiḍèṣ*; *tûsěd ěǧmí ịifri*; *θûfa aɣiûl immūθ*; *lqenniịāh néttạnt tûdef*, *θérru imánnes ṭéṭṭeṣ*; *θénna-ịās iuúššen* : « — *Â si-eâli, nétš ěržiθèɣ idžěn uǔɣiûl qâh ěǧmi ntfri, immūθ* ». — *Innâ-ịās úššen* : « — *ɣ rem āsérkseð* ». — *θénnä-ịās* : « — *Ékker, rôḥ âzrèð* ».

Ékkren θnâịen, ūfạn áɣiûl, θinās : « — *Ámmu intɣāš* ». *Inná-ịās-uššen* : « *Áisum-ūði ðauáḥði, árɥaḥ annsīdéf ǧi-frinnâɣ* ». — *Néttạnt téqqèn tăɛânäbθ-ěnnes ðiθăɛáānäbθ uúɣiûl, θīnâs iúrgāz-ěnnes* : « — *Iállah, â-si-eāli, šěkk ědfāɛ ðnétš ádzůɣrèɣ* ». — *Néttạnt tûḥèl sůǧ-úžbāð, néttān iûḥèl sůǧ-údfäɛ*; *ɥaláinni, aɣiûl ūhhézzěnneš sůǧ-úmšạnnes*; *ɥššen-isúkkɥen, ínna-ịās* : « — *Šěnniɥent, tíšěnnạn, ūr-ðiɥent lfâideθ* ». — *Íqqèn θăɛánäbθ-ěnnes ði-θăɛánäbθ uǔɣiûl, néttān ížbed, θáměṭṭûθ-ěnnes tédfäɛ sī-zzfer.*

Áɣiûl, si-zrů úššen iqqèn qèbbɥālá, íkker, irôḥ ijérjerdīs ɣér āl-íḥěmmāsen; *ínna-ịāsen* : « — *Áqqa iúššen ítšịn áɣrům ðûɣẹ* ». *Eṭṭfent*; *ịinạn* : « — *Át-nèɣ* ». — *Ínna īdž-ěnninèḍ* : « — *Ût-netnéqqèš, ḥēr-atnéslèḥ, ịédder, atnérzèm, ur-ítqèddāš āiịûr ǧůzězzu ūr-itqéddāš aṭṭṭèṣ* ». — *Sélḥent rézment. θélla θaměṭṭûθ-ěnnes θrúzza-ḥès. θézrů lmés-kīn-ěnni θina-ịās* : « — *Ịā-šékkīten ɣa ịéɾḍèḍ lqérftạn ázůǧ-ǧɥaɣ, ūzzrẹ̄ðeš si-eâli běn-Ịúsef* ». — *Ịína-ịās úṣsen* : « — *Áinnetš, dzint lěmnâm-ḥẹ* ».

TRADUCTION

Le chacal et l'âne.

Un jour, un âne allait porter des provisions aux fer-

Digitized by Google

miers : du pain et du lait. Chemin faisant, il rencontra un chacal qui, en le voyant, fit semblant d'avoir mal au pied : « O mon oncle l'âne, dit le chacal, fais-moi monter sur ton dos! » L'âne l'y plaça. Une fois juché là, le chacal se mit à dévorer, à son compagnon, le pain et le lait des travailleurs. Pendant qu'il mangeait, il fit tomber sur l'âne un peu de lait : « Qu'est-ce que tu fais-là? ami chacal, dit l'âne. — Je suis en train de percer une tumeur, dit le chacal ». L'âne se tut et continua de marcher. Quand l'autre eut achevé de tout manger : « Eh! l'ami, fit-il, me voilà reposé; et maintenant, je pars ».

L'âne arriva près des ouvriers : « Où sont les provisions? demandèrent-ils. — C'est le chacal qui les a mangées, répondit l'âne. Je l'ai monté sur mon dos; il a trouvé les provisions et a tout mangé; puis, il est parti. — Tu vas nous l'amener, dirent-ils, ou bien nous te tuons ». Et ils se mirent à le frapper : « Lâchez-moi, dit l'âne, et je vous l'amènerai ».

L'âne partit et marcha jusqu'au coucher du soleil. Arrivé à l'entrée du terrier du chacal, il s'y coucha et fit le mort, les pieds en l'air, laissant les mouches entrer dans sa bouche. Le chacal et sa femme étaient endormis. Celle-ci se réveilla; venant à l'entrée du terrier, elle y trouva l'âne mort. Elle rentra aussitôt et, feignant de dormir, elle dit au chacal : « Eh! si 'Ali, j'ai rêvé qu'un âne était mort à la porte de notre demeure. — Prends garde de mentir! dit le chacal. — Lève-toi, dit-elle, et va voir ».

Ils se levèrent tous deux et trouvèrent l'âne : « Je te l'avais bien dit, fit la femelle — Quel festin! s'écria le chacal; viens que nous le fassions entrer dans notre maison ». Elle attacha sa queue à celle de l'âne : « Allons! si 'Ali, dit-elle, pousse et moi je tirerai ». Elle se fatigua à tirer et lui, à pousser; mais l'âne ne bougea pas. Le chacal se

Digitized by Google

fâcha : « Vous autres femmes, dit-il, n'êtes bonnes à rien ». Il s'attacha la queue à celle de l'âne, et tira, pendant que la femelle l'aidait par derrière.

L'âne, voyant le chacal solidement attaché, se leva et partit avec lui. Il le traîna jusqu'auprès des ouvriers : « Voilà, dit-il, le chacal qui a mangé le pain et le lait ». Ils l'attrapèrent : « Nous le tuerons, dit l'un. — Non, dit un autre, ne le tuons pas; mieux vaut l'écorcher vif, puis, nous le lâcherons; il ne pourra plus ni marcher dans les genêts épineux, ni dormir ». Ils l'écorchèrent et lui donnèrent la liberté. Sa compagne, qui le cherchait, vit le malheureux et lui cria : « Toi qui portes un vêtement rouge, as-tu vu si 'Ali Ben Yoûsef? — C'est moi, dit le chacal. Ah! quel beau rêve tu m'as fait là! (1) »

V

Úššen, ðuirâð, ðiḍ́nsi (2).

Úššen ðuirâð *mdûkūlĕn*; *iqqīm äðfél íttāγ*, *iqsäḥ äirâð sèǧ-ḍáṛṛèn*; *iīnâs iuúššen* : « — *Débber-ḥi mâmeš* áðeggèγ ». *iīnās* : « — *Ṛôḥ*, *áued tīšt-fûnāst* āθīli *tâussār*θ θétšet θékseðās *ahîḍ̄ūr*; θaudét *äð-ïh-ĕggèγ zzis bûmttel* ». — *Iṛôḥ*, *iûdīh*, *iggäs búmttel*, *mâmeš* iθ-*is-inna*; *iggäst ḍḍáṛṛèn*; *izíiĕrās-ḥès*; *iīnās* : « — *Sâ-θīli* θ*bixa ūr-téffγeš*, *sâ-θīli tfúiθ*, *ĕffèγ* ». — *Íggu äirâð mâmeš iīnâs úššen*.

Äs-iḥs iqqūr, *ūítqèddāš áiiiūr*; *iqqīm itnūsá*, *isγűiiu*, *ikkāl isγűiiu*. *Äl-īdž-uâss*, *iûsed iensi ithâuues*, *iûfāh isγűiiu*, *iīnās* : « — *Mážäräh* ». — *Iīnās* : « — *Qa-izíiĕr ḥé bú-*

1. La première partie de ce conte existe en Kabyle; cf. R. Basset, *Contes populaires kabyles*, p. 11.
2. Conté par Slimân Ould El-Qornâbi, du Kef.

Digitized by Google

mĕntel ». — *Íγqīm itáudās āmạn, isúffʏah íkksāst, ðγuššén iryel.*

Āl-īdž-uâss, ịĕṭṭfẹh äirâð, ịinās : « — *Šĕ́kk āḥẹ́ iziịrĕn mízzi áᵴmeθèγ* ». — *Ịinās* : « — *Má-ši-ðnetš* ». — *Ịinâs-äirāð* : « — *Qa-ɛáqlèγ šékk sídaġûrṭẹṭ* ». — *Ịinās* : « — *Áġûrṭẹṭ, míllä ḫséð, ādīh-audéγ lâdmịa* ». — *Ịinās* : « — *Ḥộḥ áudīhen* ».

Íirọḥ uššén ilγâbeθ, ịiru úššnạn ịināsen : « — *Sād-izẓẹf́éγ, sγérsem, θeryâḥem* ». — *Íqqènẹhen ðilγâbeθ si-tiɛânābīn. Sĭ-íḥḷĕḍ tāl-äirâð, ịéẓẓẹf, sliniās uššnạn, sγérsen θiɛánābinnsen āsiḥèldén úššnạn*; *ịinâs iγírāð* : « — *Ịînın* ». — *Íqqīm itṣáḥ, issūsem.*

θállest eqqén, rộḥen aṭṭṣén ḫísĕf yûzrů. Ịûsed úššeněnni ḫelḥâfeθ, ðγirâð ịûsed ðilžiheθ ĕlûsāɛ; *ĕġġḍ̇* (1), *ịûsed uššén sůġ-γûrınnes, ịinâs úššen* : « — *Âqli ðilḥâfeθ qái aðḥáǔfèγ ĕkʏhez áurräh* ». — *Áirāð ūr-íssın lžihéθ, íkʏhez γer-lḥâfeθ ítγil imánnes qâh γer-lûsāɛ, ịûsed ḫèlḥāféθ, iḥûf āl-đidžér yúzrů, ítferṭẹ̊ḫ*; *tṣint úššnạn.*

TRADUCTION

Le lion, le chacal et le hérisson.

Le lion et le chacal allaient de compagnie. La neige s'étant mise à tomber, le lion eut froid. « Que dois-je faire? dit-il au chacal. — Va, lui dit celui-ci; prends une vache qui soit vieille; mange-là, enlève-lui la peau et apporte-la moi, je te ferai des sandales ». Le lion partit, amena une

1. Avec un *d* emphatique (*ḍ*).

Digitized by Google

vache et, comme il l'avait dit, le chacal lui fit des sandales. Il les lui plaça aux pieds en les serrant fortement : « Lorsque la pluie tombera, dit-il à son compagnon, ne sors pas; mais lorsque le soleil se montrera, va te promener ». Le lion suivit ce conseil.

La peau se desséchant, le lion ne put bientôt plus marcher. Il passa ses nuits, il passa ses jours à rugir de douleur. Une fois, un hérisson qui se promenait, trouva le lion rugissant et en eut pitié : « Qu'as-tu? lui dit-il. — Les sandales me serrent, dit le lion, et me font bien souffrir ». Le hérisson apporta de l'eau, en imbiba les sandales et les enleva au lion; la bête féroce, alors, cessa ses rugissements. Quant au chacal, il avait déguerpi.

Un jour cependant le lion l'attrapa : « C'est bien toi, lui dit-il, qui m'a comprimé les pieds dans des sandales au point de me faire mourir. — Ce n'est pas moi! dit le chacal. — Je te reconnais, dit le lion, à ta queue coupée. — Mais si tu le veux, dit l'autre, je t'amènerai cent chacals sans queue. — Amène-les, dit le lion ».

Le chacal partit dans la forêt, rassembla les chacals et leur dit : « Lorsque je vous appellerai, coupez et accourez ». Et, les ayant attachés par la queue, il partit. Quand il arriva près du lion, il se mit à crier. Les chacals l'entendirent. Brisant leur queue, ils s'élancèrent et arrivèrent près du lion : « Les voilà, fit le chacal ». Et le lion resta à les considérer en silence.

Comme les ténèbres arrivaient, les chacals allèrent dormir au sommet d'une falaise. Notre chacal vint tout au bord du rocher, tandis que le lion s'en tenait à quelque distance. Pendant la nuit, le chacal passa de l'autre côté du lion « Serre-toi, lui dit-il; me voilà au bord du rocher et je vais tomber ». L'autre, désorienté, se serra du côté de la falaise, croyant le faire du côté opposé. Arrivé au bord du

Digitized by Google

précipice, il tomba et vint s'écraser en bas du rocher. Les chacals le mangèrent (1).

VI

Lĕqṣẹ̈iéθ nĕnnâbi tlefsá ðɣúššen (2).

Iûsed īdž-ĕnnābí ítḥāɣes āki-θīšt-tûfūθ ; nĕttạ̈n íttāf θīšt-ĕntlefsá θḥúnžer, iịsīt, iẹ̈ggīt ǧsínnes, maḥéð átèḥma. Ássaɛ̈ā ūr-tèḥmâš, isnĕqlīt dílltām. Si-dèhmá, iịnās : « — *Hûɣeð, ádděbreð mâni ázzedɣeð* ». — *θinās :* « — *Ûɣri mâni tṛôḥèɣ ; aiịú ðámšạ̈nīnu* ». — *Iúḥèl, itéḥš em-ðīs, ūr-téḥseš áθāðer. Iịnās :* « — *Iállah, árṛọḥ ɣer-ĕlqâḍẹ* ». — *θénnä-iās :* « — *árṛọḥ* ».

Ṛôḥen ɣẹ̈r-al-ûššen, ĕrrint delqâḍẹ ; θéqqīm nettâθ áttegg azĕlliféннes zzāθiịīmí nĕnnâbi θsáɣɣāl ākis sillá issáɣɣāl. Iịnās úššen : « — *Maši θnâịen äsịûlen ǧidž-īmi* ». — *θhûɣeð θälĕfsá, θûsed äm-ɣáɣɣn ; úššen iịnās :* « — *Iā-nâbi-ḷḷah, ĕssém ūr-itnăɛ̈ắḍāqeš* ». — *Iúθīt iẹ̈ɳɣẹ̈t.*

Iịnās : « — *Á i-uššen, qā-sidfẽɣ šékk ilžénneθ* ». — *Iịnās.* « — *Iā-sīd-ĕnnâbi, ūr ṭqẽbblẽɣeš lžénneθ* ». — *Iínās :* « — *Éggiịi ĕθθélt ǧuḥárrāg* ». — *Iịnās :* « — *Ṛôḥ, qā-ggiɣāh ĕθθélt ǧûḥárrāg ; ǧɣassú, qā-íttett uššén kθér-iθθelt.*

1. Cf. G. Delphin, *Recueil de textes*, p. 69. Les deux premiers épisodes se trouvent dans un conte berbère de Ouargla, *Le hérisson, le chacal et le lion* (cf. R. Basset, *Nouveaux contes berbères*, p. 14-17), et dans un conte de Bougie, *La panthère, le chacal et le hérisson* (R. Basset, *op. laud.*, p. 18). Cf. sur les rapprochements avec un conte ossète du Caucase, un conte arabe de Mossoul, un conte arabe des Hoouara du Maroc, un des Berbères du Tazeroualt : R. Basset, *op. laud.*, p. 257-259.

2. Conté par Ben Lakhdar ould El-Hâdj 'Ali, de Tr'alîmet.

Digitized by Google

TRADUCTION

Histoire du prophète, de la vipère et du chacal.

Un prophète, un jour, se promenait à l'aube. Il trouva une vipère morte de froid, la prit et la plaça dans son giron pour la ranimer. Comme elle ne se réchauffait point, il la déposa dans son *lithâm*. Quand le reptile eut repris vie, le prophète lui dit : « Descends et trouve à te loger ailleurs. — Je ne sais où aller, répondit la vipère, c'est ici ma demeure ». Le prophète essaya, mais en vain, de la faire rougir de sa conduite ; elle ne voulut point quitter le lithâm : « Alors, dit le prophète, viens avec moi devant le qâḍi. — Allons, dit-elle ».

Ils allèrent devant le chacal, qui rendait la justice. Comme le prophète exposait sa plainte, la bête venimeuse parlait, elle aussi, en plaçant sa tête devant la bouche du plaignant : « Il ne faut pas que deux voix sortent d'une même bouche, fit le juge ». La vipère alors descendit et se tint à l'écart. « O prophète de Dieu, dit le chacal, il ne saurait y avoir de miséricorde pour le poison ». Et il tua la vipère.

Le prophète dit alors au juge : « Chacal, je te fais entrer en Paradis. — Je ne veux pas du Paradis, dit l'animal ; accorde-moi plutôt le tiers d'un troupeau. — Va, dit le prophète, c'est accordé ». Aujourd'hui, en effet, le chacal mange plus du tiers d'un troupeau (1).

1. Cf. sur les rapprochements avec les diverses versions de cette fable dans les littératures orientales : R. Basset, *Contes populaires kabyles*, p. 140-142 et *Nouveaux contes berbères*, p. 197-202.

Digitized by Google

VII

Úššen ðɥirâð tfûnāst diffīs (1).

Ɣûsed āirâð, iḫûɥɥèn tāfūnāst ; ɣéggīt ǧúḫlīž ; ɣûsed iffis ðɥúššen ūfân ddini ; ěnnânās : mátaqa tégged dâdi ; θînās nětttāθa : ɣíuðiɣi āirāð, ɣéggīɣi ðâði ǧúḫlīžu ; ɣûsed iffis, ɣiɥi θāfūnāst.

Ɣûsed āirâð, idzâḥka, ɣézrẹh uššén, ɣinās : a-iffīs, ětɣef āki-tfûnāst áurdăh, adzállɣ tízārnɣn ; ɣinās : lɥóqθ θîmèdɣi ; ɣûsed uššén, ɣéryèl ; iḫlɣd āirâð ḫiifīs ɣinās : mátta-θūði ; ɣînās-iffīs : tāfināst, nettâθa-īnu ; íḫlɣd ěḫsén, ítšīhen ; ðŭɥuššén ɣéryèl.

Traduction

Le chacal, le lion, la vache et l'hyène.

Un lion ayant volé une vache la cacha dans un buisson. Une hyène et un chacal vinrent et la trouvèrent en cet endroit : « Que fais-tu là? lui demandèrent-ils. — C'est le lion, dit-elle, qui m'a amenée dans ce fourré ». L'hyène emmena la vache.

Mais le lion arriva, en courant, derrière eux. Le chacal le vit venir : « Passe par là-bas avec la vache, dit-il à l'hyène ; moi, je vais faire la prière de midi. — Mais l'heure est passée, dit l'hyène ». Le chacal prit la fuite. Le lion tomba sur l'hyène : « Qu'est ceci? lui dit-il. — C'est une vache qui m'appartient, fit-elle ». Le lion la mangea ainsi que la vache. Quant au chacal, il avait fui.

1. Conté par Embarek ould Guendouz, du Kef.

Digitized by Google

VIII

Lḥeðméθ núžěrθīl (1).

Irgâzen tsěnnąn trôḥąn ilγâbeθ ; árgāz itékkes ěllif sųízzīm ; tméṭṭûθ sèqsâr ðíllīf. Asítteggen ěrbɛâ nâγ ḥámsa ntγúġġ^{u}ąn, ddŭġġųālěn iúḥḥām ; tisěnnąn tγimąn, tféssunt ðíllīf, dzéġġŭðent. tbéṭṭąnt tiɛámiθīn, téllment : táuděn ěllif, téggent ḥθūqîθ, ttili šųiįį́á θuɛâla ; srûsąn ḥés θaŭqîθ iénnīnèḍ, terššént sųámąn maḥéð áðįezlü. Tlúųzen stezḍéθ ; ṭèndḗnt súfūs ; sízzārāθent, ṭèndḗnt ḥθézḍeθ. Si-sméddąnt ði-θīlmí, ténnąnt dzéllīįěnt ; si-sméddąnt ġuzláį, tmáḥāḍènt ḥižâdzen, tšâθen žīž-ðâ ðúžīž ěnnīnḗḍ aųįn tmáḥāḍènt ḥés ěllif. Tmáḥāḍènt ḥθûfūθ, tmeddíθ, tkâûrent.

ðųaitšá, ffālěnt ḥižādzěn. Tsâθen θnâįęn ižâdzěn ; θnâįęn tsěnnąn tγimąnt, tīšt-ězzâθ iûžīžiu, θennînèḍ, zzâθ iúžīžiįn ; ūdž-uγézzāl, tsâθen ġųámmās tišt θsâzzāl tšéddąn lḥḗḍ gîdžužīž ; išra belḥḗṭréθ ssámāḍ sèġγŭrınnes, išra belḥḗṭrèθ taúd âirunnes ; lkûl-lḥḗṭrèθ, θéggār tässflûθ ḥḗs, maḥéð äθḗṭṭef lḥḗḍ maḥéð sádīrın ḥīfědžādzén, ūr-itéḥsīrěš. Si-sméddąn ûġsizzél, tnéttren ižâdzen, táuden θiγðųįn, sánāįęn dīsén ěllif gârěn ižādzén âm-ųaųīn.

Táuden tisěnnąn afědžâž ųádda ; téggen ākîs θáγda iennihḗs ěllif ; tšéddąnt séfflûθ. Tâzden tnâįen tsěnnąn, tγimąn dgôssınt ḥúfědžāž ųádda ðéllīf ; ðúfědžāž nénnež ṭḗṭṭfent tnâįen tsěnnąn náγ θlâθa ; téggen tâγda iennineḍ ākíženběnnes ; džébbðent, ṭḗnḍènt ḥúfědžāž enní nénnež ; lqènniįáh, ssiûra tišt-ězzīsént γânīm ġųímmās, tětšâθ sízězzųeð maḥéð míllä ílsḗǧeš nelḥḗḍ ākilbázāḍ-ennes, âžinūfθel. Āsisméddąn

1. Dicté par Moḥand ould Qaddoûr, du Kef.

Digitized by Google

ǧn̄n̂ḍ srúsn̤t dí-θmūrθ; tnḗqqāzɛh θīs-terbât míllä ntéslīt náγ-ɥúḫḫām, ssûrūfḛ̣h tīs-terbât dláɛāzba, ssūrūfḛ̣h sláɛāzem θlâθa lḥḛ̣trâθ náγ-θnâi̯ɛn; dgóssi̯nt, tauḭ̯nt iúḫḫām.

Míllä ílläš lḗbnādem γer-dāḫḗl, ítffėγ, sâdäfent γer-dāḫḗl, síffγen írgāzén, náγ-tisĕnnn̂, náγ-lɥâγeš.

Éllạn tnâi̯ɛn ífĕdžāžen, áfĕdžāž nennéž ðŭfĕdžáž ɥádda. Éllạn tnâi̯ɛn tménduīn dgóssi̯nt äfĕdžâž nénnež; ssâdāfent θíměnduīn díṭṭèrf nufĕdžâž ɥádda, žār-aššâɥennes.

Ázĕṭṭa ðis θlâθa-niγūnām mízzi tḫâlāfen lḗḫi̯ūḍ; ɥénni aus̱tāní sámmạnt áseñni, iṭḗṭṭḛf ðíllīf; eṭṭḗrf, ṭḗṭṭfent, ðeṭṭḗrf ūṭḗṭṭfenneš, âsi-semdạn; éllạn tnâi̯ɛn iž bbāð, dzébbðen asĕnní ðéllīf.

θámĕṭṭûθĕnni idzḛ̣́ṭṭḛn, qā-tγérreð zzefrí-ūzṭṭā; éllif, énnḗs γerγûrīn, ðennḗs áiru; étteg žār-lḫiûḍ sûγānīm; sisḫûɥɥeð γānim, itféttel éllif; néttāθ, ttáud ārí ámĕllāl, dzḗṭṭ îdž-īγḛð, ttaɛáɥèð âḍrāf ábĕršạn ðɥûḍrāf énnīnḗḍ ázŭǧǧɥaγ ðɥûḍrāf énnīnḗḍ áurɑγ, náγ-ázīza. Ssâdäfen ārí, mérra stíi̯sset, mérrā sɥâḍûr; síttegg ārí, dgóssi γânim, éttšāθ zzḗtša ɥúzzāl mízzi aðizíi̯ḭ̯er qḗbbᵘāla.

Âṭrāf nužerθil qárennās áγĕddu, téggenhen sɥâri; sidbéttạn ûǧzḛ̣ṭṭá, téggen tnâi̯ɛn iγéddụn tšéddạnhen žārnífĕdžāžen.

Si-tbéddạn ažĕrθil, qâren : ḗšṣ̌š, ṣḗbb, ṣḗbb, mahéð âðiāfi. Iblts élli tīliṇ-dīs. Míllä ūqqârĕnneš, ékkâlent nhâr nhâr, néhnint tnúddūment.

Ɥénni itmḗγγðen zzäθsént, ûhqāsĕnteš ɛāla ḫâṭèr ékkâlent tnúddūmt.

Si-tékksent ažĕrθil, téssunt, tnéfḍènt gâren ḫḗs θâzzārθ, tíni, ðqâûqaû, dézbīb; ðélḥèzz tḫḗṭfen, tétten; ðužĕrθil dgóssi̯nt.

Digitized by Google

Si-sméddạn ġužĕrθîl, ṭḥĕššen ĕllif sḥĕ́dmīθ. Tγîmạn tšéhδĕnās qâren : lā ilaha illa llâh, am iɣúrgäz ítmetta. Síkkĕsent ážĕrθīl ntĕslíθ, slḷḷęɣ̣ènt.

Ffâlen ážĕrθīl džéllābīθ, δusélhām δūbu-râbāḥ, δuḥḍ̣dūs, täzâbbäiθ néḍḍūfθ, δubâbūš múzzūr. Znûzạnhen am-táḥĕlɣ̣ās íṣṣūq.

TRADUCTION

Confection des nattes.

Hommes et femmes vont à la forêt; l'homme arrache le *lif* avec une pioche, et la femme sépare cette bourre des tiges; ils en font quatre ou cinq bottes et reviennent à la maison. Ils étirent le lif, le frappent avec un bâton, puis le partagent en poignées.

Les femmes prennent le lif, le placent sur une pierre un peu élevée et en posent une autre par dessus; elles l'arrosent d'un peu d'eau afin qu'il puisse être facilement tordu. Alors, agitant le fuseau, elles tordent la filasse et l'enroulent sur leur main. Quand le fil est suffisamment long, on l'enroule sur le fuseau; on le double et on tord à nouveau. On dévide le fil le matin, sur deux piquets; puis, l'après-midi, on le met en pelote.

Le lendemain, on prépare la trame. On plante deux pieux. Une femme se tient devant chacun d'eux; elles ont placé un bâton entre les deux piquets; l'une d'elles, ayant attaché le fil au premier piquet, le fait passer autour de l'un et l'autre, et alternativement d'un côté et de l'autre du bâton. Chaque fois qu'elle a passé le fil autour des pieux, l'autre femme le fixe au moyen d'un autre fil, appelé *tasfloût*, qu'elle jette par dessus. De la sorte, les fils ne s'emmêleront pas quand on enlèvera les piquets. On ôte en

Digitized by Google

effet ceux-ci quand l'opération est finie et deux perches sont glissées à leur place.

Les femmes prennent alors la poutre inférieure du métier et plaçant, tout auprès d'elles, l'une des perches portant le lif, elles l'y fixent avec du fil. Puis deux femmes soulèvent le tout. Quant à la poutre supérieure, deux ou trois femmes la saisissent, y adaptent l'autre perche, chargée de lif, et se mettent à enrouler la trame sur cette poutre en tirant sur les fils. En même temps, pour séparer ceux des fils qui auraient pu s'enchevêtrer, une femme fait glisser un roseau entre eux et les frappe avec une baguette.

Quand le fil est enroulé, on pose le tout par terre; si la natte est destinée au lit d'une fiancée ou d'une femme du village, on fait passer rapidement, à deux ou trois reprises, par dessus la trame enroulée, une jeune vierge de l'endroit; puis, on enlève le lif sur les poutres et on emporte le tout à la maison.

Si à ce moment, il se trouve quelqu'un dans la pièce, hommes, femmes ou enfants, on les fait tous sortir.

Le métier à tisser les nattes se compose des deux poutres dont on a parlé. La poutre supérieure repose sur le haut de deux montants dont l'autre extrémité s'engage dans la poutre inférieure où se trouvent ménagées des sortes de mortaises. Il y a aussi trois roseaux destinés à entre-croiser les fils de la trame; celui du milieu se nomme *asenni*, on y a fixé les fils de lif, de façon qu'un fil de la trame soit fixé au roseau pendant que le suivant reste libre. Deux autres roseaux servent à faire mouvoir l'asenni et les fils.

L'ouvrière se tient accroupie devant la trame dont la moitié des fils se trouvent en avant et l'autre moitié en arrière. En élevant l'un des roseaux, elle fait écarter les fils de lif, elle prend alors de l'alfa blanc et elle en fait une bande blanche; elle passe aussi, dans le tissu, des fils de

Digitized by Google

laine noire, de laine rouge, ou bien de laine jaune ou de laine bleue. Elle fait en sorte que les fils successifs de la chaîne passent alternativement devant et derrière les fils de la trame. Quand elle a passé des fils d'alfa, elle soulève le roseau et frappe sur le tissu avec un peigne de fer pour serrer les fibres.

Les deux bandes placées sur les bords de la natte s'appellent *ar'eddou*, on les fait en alfa, et on les dispose avant de commencer la natte entre les deux poutres.

Quand on commence une natte, on dit : « Echchch ! va-t'en ! va-t'en, Iblis ! » afin de faire fuir le diable qui pourrait être dans le tissu. Si on négligeait cette précaution, les ouvrières passeraient la journée à sommeiller. Elles détestent les personnes qui s'étirent en leur présence quand elles travaillent, car cela leur donne envie de dormir.

Quand elles ont enlevé une natte du métier, elles l'étendent, la battent, puis jettent sur cette natte des figues, des dattes, des arachides, du raisin sec ; les gamins du village se les disputent.

Quand la natte est achevée, on coupe les fils de la trame avec un couteau. A mesure que l'on coupe, on récite la formule : *Il n'y a pas d'autre divinité que Allah*, comme lorsqu'un homme va mourir.

Quand on enlève du métier une natte faite pour une jeune mariée, les femmes poussent leurs cris de joie.

On fait aussi, dans la tribu, des jellâbas, des burnous blancs, des couvertures, des burnous noirs, des gandouras de laine, de grandes pièces d'étoffe grossière (*ḥaïk*) dont les femmes s'enveloppent. On les vend au marché comme les nattes.

Digitized by Google

IX

Ṣbîγeθ (1).

Mízzi tḥéddmen iżěrθâl, ṭsébbγěn ārí ḍḍūfθ; ɔɥâri, tézzrent, téggent ūǧɥamān itγîma ɛäšrîn-iɥum náγ-θlâθīn-iɥum dżébbɔent, ṭsébbnent, téggent γer-tfúiθ ttγîma ɛäšér-iɥām, tqéllbent ḥélżīheθ ěnnīnéḍ âs-itemlīl; dgôrrɥent, téggent ǧūḥḥâm, dżébbɔent, tédżent; súffᵘān ūǧ-ɥamân, dżéṭṭent.

ɔi-zzmān, llān ṭsébbγěn auráγ sulâzzāz, ɔuzŭǧǧᵘáγ, selqármez; táudent si-lγābéθ, tâfent ɔi-lkurrêš ɨiilěf; ɔuběršân ṭsébbγěn sizūrân ěntífżżūż. Ṭsébbγen seddûḥân llí itělsēqén ɔi-téḥnāiɥen, íttāsěd dímzɥaγ; ěɔɥássu, sáγen ṣṣbīγéθ sí-Maγnia náγ si-sidi Iáḥia náγ si-Tlémsīn, ṭsébbγěn ézzīs.

Nétšnīn, ɔi-ɥâθ ăɛârbi, nětttâɥed tifżżûż nésněnnāt ɔiθīdûrθ āl-irězzém lγélleθěnnes, nětttâɥeɔ θādûfθ nětttáudīt, nětttéggīt dážěllāb; si-ūntāfés, ɥénni itrôḥa äinféḍ θižûżěθ, nětttâɥed lqšūrěnni nělżûżěnnes nětttáudīt iuḥḥám, něsnénnāt ɔi-θîdûrθ ālirězzém amánnes ɔiběršānén, ännṣébbeγ ězzis áqěrdāš, nětttéggīt ɨetγārá ɔi-teṣdéḥθ ěnɥéḥḥām, ɨékkāl ɨetγārá qěbbɥâlt nétfuiθ; āltměddiθ, dgössînt tísěnān, ssädāfént iúḥḥām ttáudent ûzḍû ffālént, dżéṭṭént ɔi-uḥidûsěnni ɨirgâzěnnsen.

Nétšnīn ěttáuden ānáγ tiɨáḥiāuiīn lqárméz si-tmûrθěnsen ilěḥmīs néssāγět ḥsén, néttegg ězzis θūsûθ ělli ntéssūt nṣébbeγ ězzis θisúmθaɥin élli-nětttégg γer-iḥfaɥennáγ; ṣébbγěn ězzis θūsûθ ělli-tāɔnén ɔeniínsen; sěgga téṭṭsěn ěggéḍ; θisěɔnān ṣébbγent ězzis áḥzāměnsent.

Trôḥān iɥûrθān, ěttéksen lḥább neṛrémᵘān ěttaudén iúḥ-

1. Dicté par Aḥmed Ben 'Atia.

Digitized by Google

ḥām, tkérfzent ĕttéggent qèbbɥâlt nétfuiθ; itɣārá, ĕttédzent ṣébbɣĕn ĕzzis âri dzéṭṭènt ĕzzis θíḥălɥās; ṣébbɣĕn ĕzzis âqĕrdāš, ittéffèɣ ðáuraɣ ĕttéggent itɣārá tɛáɥāden ttéggent dílqârmez ịetteffèɣ ðázŭǧǧɥaɣ qébbɥāla ázẓèṭṭèn ĕzzis θisúmθaɥin ịetteffèɣ ḥĕr iɥénni iṣèbbɣén ɣĕr- ðilqârmez.

Si-ûttūfāneš ɥūði, tṛôḥān ttéksĕn ámèlẓẹ ttáuden ĕlɥérqĕnnes, ttéggent di-θīdûrθ ítnenna; ṣébbɣen ĕzzis aqérdāš ietteffèɣ ðáuraɣ, ttéggent ĕzzis θizéllābiịịn ânâɣ netṛoḥá ĕnttáɥed si-ɥûrθān ntékkes ĕlɥérq ịịižž nĕttáudīt iúḥḥām ttéggent di-θīdûrθ ítnenna ṣébbɣen ĕzzis âri ĕttéksent sitidûrθ ggârent itɣārá, tɛáɥāden, térrạnt di-θidûrθ, ttéggen dīs amân nétnīθ, ttéggent ítnenna ietteffèɣ ðáběršạn ädzéṭṭĕn ĕzzis θíḥălɥās. Mízzi ánntegg ámān nĕtnīθ, netṛôḥa itḥânĕt ĕnttáɥed θáuqẹ̈θĕnni llûseḥĕnnes nttéggīt di-tĕfkúnt āltĕzɥíɣ ðitméssi nteksit nggârīt di-θidûrθĕnni ĕnɥamân idŭǧǧɥèl ámān ĕnní ðáběršạn.

Netṛôḥa i-Tɣâlīmĕt ĕnttáɥed lûs sitmûrθ nessḅáhīs siɥŭzṛŭ nûlūs, si-ðīnáɣ uzzâṛĕnneš, nĕttáudīh ǧɣérgnen nàɣ ði-téškɥārθ âsi-tɣāra nedgössèḥ ĕnttezzèḥ ŭǧfạn âsi nseḥússa qā-íɥɥû nsrússäh iṭṣĕmmẹ̀d ttáuden tīš-dzīɥá ttéggen dis šɥí ɥámān, ggârĕn dīs ídž-ɥûru nūlûs, tḥéḷḷḍèn sûfūsĕnsen āsitnūrzūm ttáuděn aqèrdâš, tɣéṭṭṣèn dis, tɣîmān déllken ûq qèrdâš; sizzâṛĕnt ịemlél tnétšrent áiqqār.

Traduction

Teinture.

Pour confectionner les nattes, on teint l'alfa et la laine. L'alfa étant arraché, on place cette plante dans l'eau; on l'y laisse vingt ou trente jours; puis on la retire, on la

Digitized by Google

frappe à coups de battoir et elle est exposée au soleil pendant dix jours; on la retourne alors de l'autre côté jusqu'à ce qu'elle soit blanche. Les femmes la ramassent, la placent dans la maison; quand elles en ont besoin, elles la font tremper dans l'eau, puis ces femmes la tissent.

Autrefois, on teignait en jaune avec le *garou* et en rouge avec le *kermès* que l'on recueillait dans la forêt sur les chênes-kermès. On fabriquait la teinture noire avec les racines du *plombago*; on employait aussi le noir de fumée, qui se dépose sur les poutres, pour obtenir un rouge-brun. Maintenant, nous achetons les produits qui servent à teindre, à *Maghnia* ou à *Sidi Yaḥia*, ou à *Tlemcen*.

Pour teindre avec le plombago, nous, les *Aït Larbi*, nous faisons cuire cette plante dans une marmite, jusqu'à ce qu'elle ait abandonné son principe colorant. Nous apportons la laine, nous la plongeons dans l'eau; cette laine servira à faire les *jellâbas*.

Quand on ne trouve pas de plombago, on va abattre des noix, on en prend les coques vertes, que l'on fait cuire à la maison dans une marmite jusqu'à ce que l'eau soit noire; nous teignons, avec cette eau, la laine filée que nous mettons ensuite sécher sur la terrasse en plein soleil. Le soir venu, les femmes l'enlèvent, la portent à la maison, la filent et en confectionnent des burnous noirs pour leurs maris.

Les gens des *Doui Yaḥia* nous apportent, de leur pays, du *kermès* qu'ils récoltent sur les chênes de leur région; nous le leur achetons pour teindre en rouge la laine employée dans la confection des nattes sur lesquelles nous dormons, des oreillers sur lesquels nous appuyons nos têtes, des couvertures dont nous nous couvrons pour dormir. Les femmes l'emploient aussi pour teindre leurs ceintures.

Digitized by Google

Ou bien nous allons aux vergers chercher des grenades, nous les apportons à la maison; on enlève l'écorce que nous mettons sécher au soleil; on la pile et on l'emploie pour teindre en jaune l'alfa dont on fait les nattes ordinaires. Avec cette teinture, on colore aussi la laine que l'on fait sécher, une fois jaunie, pour la plonger ensuite dans le kermès où elle prend une belle nuance rouge. Cette laine employée pour fabriquer nos coussins a une teinte plus vive que celle du kermès employé seul.

Si nous ne trouvons pas de grenades nous prenons des feuilles de *pin d'Alep*, nous les faisons cuire dans une marmite; on teint en jaune, avec ce produit, la laine filée dont on fait nos jellabas.

Ou bien nous rapportons des vergers des feuilles arrachées aux térébinthes, on les fait cuire dans une marmite, on y plonge de l'alfa que l'on fait sécher pour le baigner de nouveau dans le liquide auquel est mêlée de l'eau de *tnit*. Pour préparer cette eau, nous prenons, dans une forge, des scories que nous plaçons dans le fourneau jusqu'à ce qu'elles rougissent : nous les enlevons, nous les jetons dans une marmite pour noircir l'eau qu'elle contient.

Nous allons à *Tr'âlimet*, nous rapportons du gypse pris sur la terre des Spahis, sans que l'on nous voie; nous en rapportons à la maison dans des *tellis*, dans des sacs; nous lavons sept fois ce gypse, nous le mettons sécher sur un sac, quand il est sec nous le faisons cuire dans un plat. Quand nous le supposons cuit, nous le laissons refroidir, puis nous en jetons une poignée dans un plat renfermant de l'eau; on mélange avec les mains et dès que le plâtre commence à prendre, nous plongeons dans la préparation de la laine filée. On agite : quand la laine est blanche, on l'étend pour qu'elle sèche.

Digitized by Google

X

Lḥêδméθ ĕntiûdār (1).

γérnáγ θísĕδnạ̄ɹ tḥéddment tiḥălụ̈ās δịírgāzen tḥéddmen lmuɛạ̄n nûsāl. Tṛọ̈ḥạn irgâzen táuden šâl silmáɛaden enní δi-Tâirĕt, Ettáudent ttéggent di-úrnạ̄nĕnnes ítγāra ĕttédzent, ĕttráunent sụ̈âmạ̄n máḥeδ aterrént amláɛažin taɛáj̈nent qĕbbụ̈ala, téggent δenịí-llūleb tḥéddment térrạ̄nt tâidŭrθ náγ-eδfạ̄n náγ-δaqbūš ámzẓịān, íḥdem ittéffĕγ aγérráf, íḥdem ittéffĕγ lméžmer, íḥdem ittéffĕγ θaḥéllābθ. Si-směddận, ted-žánt ítγāra ġụ̈ammâs ụ̈ŭḫḫām náγ δenịí-tĕṣḍĕḥt.

Sísšĕnni tṛọḥạn ilγâbeθ, táuden isγârĕn mízzi ťáḥmān ûfūrĕnsen rézẓmen disen timssí ; téggen dīnn tịûdār ĕnní ḥédmen, suụ̈ụ̈ạn tịûdār-ĕnni. Si-tnénnạ̄nt dgóssịnhen siû-fūr, téggen tịudâr δenịí-zzāileθ táuịenhen i-Tlémsịn, náγ i-Sébdŭ, náγ i-Máγnia náγ i-Úždāθ, náγ i-Lăɛârīša maḥéδ āhén-zenzen. θịûdārĕnni ûḥsen teggĕnéš ĕttélị.

TRADUCTION

Poteries.

Aux *Ait Larbi*, les femmes font des nattes, les hommes fabriquent des poteries.

Ils vont chercher de la terre à une carrière située sur le *Tairet*. Ils la placent sur une aire spéciale et la réduisent en poudre quand elle est sèche. Puis il ajoutent de l'eau

1. Dicté par Moḥammed Bel Kheir, des Ait. Lârbi.

Digitized by Google

pour en faire une pâte, qu'ils pétrissent bien; alors ils prennent de la pâte, la placent sur le tour, la travaillent et façonnent une marmite (1), ou un plat (2), ou un bol (3), ou un réchaud (4), ou une terrine; quand ils ont fini, ils laissent sécher l'objet dans la cour de la maison ou sur la terrasse.

Ensuite, ils vont à la forêt, en rapportent du bois avec lequel ils chauffent le four à poteries; ils placent les objets qu'ils ont confectionnés dans le four, près du bois allumé, les vases cuisent; la cuisson une fois achevée, on enlève les poteries du four, on les place sur des montures et on les porte à *Tlemcen*, à *Sebdou*, à *Maghnia*, à *Oujda*, à *El 'Arîcha* pour les vendre.

Ces poteries ne sont pas vernies.

XI

Taṣḗḭḭāṭ nisĕlmén di-Tâfna (5).

Aθ-Snûs ṭṛóḥạn ḭḭíɣzèr áṭṭfen ísĕlmen ðeǧŭbâbŭš náɣ ðitsénnārθ náɣ ŭǧ-sĕ́nnāž; ǧŭnébðu, tílṇ isĕlmén ṣâmṭṇ ūtṣéiḍènneš; ði-lmešta, tílṇ isĕlmén bénnen; ɥálūkɥạn ámān díṣĕmmāḍèn tâdfen ǧiɣzér, ṭḗṭṭfenhen. Táuden θnâḭẹn íbŭ-bās; qérnenhen sélḥḍ, téggen tīšt-s'kkɥārθ ǧɥámmās. θnâḭẹn ḭírgāzen, kūl-īdžén iṭḗṭṭḗf bâbŭš; ggûren diθālá, džéržren θaš'kkɥārθ ǧɥámmās ĕntâla. Éllạn innīnéḍ ṭṣŭǧ-

1. *θâidŭrθ*, pl. *θiṭdār*, marmite en terre (supportant le *keskás*).
2. *fạn*, pl. *ífaǧǧ^{ɥ}en*, plat pour faire cuire le pain.
3. *áɣĕrrāf*, pl. *íɣĕrrāfen*, bol pour boire, pour faire ses ablutions.
4. *lméžmèr*, pl. *lĕmžámer*, réchaud en terre. Ils fabriquent aussi des casseroles (*áqbŭš*, pl. *íqūbōš*), des terrines (*θáḥèllābt*, pl. *θṭḥallūbin*), des sortes de cuvettes (*áqlluš*, pl. *íqllāš*). Une marmite se vend de 0 fr. 60 à 0 fr. 75, un bol 0 fr. 15; un plat à pain de 0 fr. 50 à 0 fr. 75; une terrine 0 fr. 20; un réchaud 0 fr. 25.
5. Dicté par Si-Laḥsen ould En-Nâṣer, du Kef.

Digitized by Google

ǧen isĕlmén zzâθsen; *ðisĕlmen ṭṛôḥạn ilžihθ iûbābûš*; *tšâθĕn ǧɥâmạn siɣĕzlạn diḍâṛṛênnsen*; *isĕlmen tĕggŭðen trúǧǧɥālen tâdfen ûǧ-bābûš dgôssịn bābûš, sufâɣent bérra*; *téksen isĕlmén, téggen ǧĕɣérgnen náɣ ði-tš kkɥārθ Téggen isĕlmén dizzīt*; *tqĕllạn isĕlmén, súɥɥạn isĕlmén ǧɥâmạn dífĕlfel tišširθ ðéliẹbzār. Íllä ɥénni íteggen áseннāž sɥâri*; *íz dulläh ditâla maḥéð ieṭṭéf isĕlmen. Aθ-Báḥθèl tšéiiḍèn isĕlmén ākiTâfna máḥeð ahen-auiẹ́n i-Tlémsịn náɣ i-Sébdû znûzạnhen.*

TRADUCTION

La pêche dans la Tafna.

Les *Beni-Snoûs* vont à la rivière prendre des barbeaux dans des burnous ou dans une nasse, ou à la ligne. En été, le poisson a mauvais goût et on ne le pêche pas; mais, en hiver, il est bon et bien que l'eau soit froide, nous entrons dans la rivière pour le prendre.. Nous plaçons côte à côte deux bournous, nous les cousons en plaçant un sac au milieu. Deux hommes saisissent chacun l'un des burnous et parcourent l'étang en traînant le sac au fond. D'autres chassent les poissons devant eux, dans la direction du sac, en frappant l'eau avec des bâtons et avec les pieds. Les poissons ont peur, ils fuient et entrent dans les burnous et dans le sac. Les pêcheurs enlèvent le tout, tirent le sac hors de l'eau, prennent les barbeaux et les placent dans des sacs d'alfa.

Ils mangent le poisson frit dans l'huile, ou cuit dans l'eau avec du poivre, des ails et des épices. Il en est qui font des nasses en alfa et les placent au milieu des bassins pour prendre les poissons. A *Beni-Baḥdal*, des gens pêchent le poisson pour venir le vendre à *Tlemçen* et à *Sebdou*.

Digitized by Google

XII

Trúzzet ḫélmāneθ (1).

Si-ttīli θīšt-ĕlmâneθ ǧīdž-ɣumšạn, ɣalăinni ūttsînĕn mānamšạn, tâuiẹn šɣí ịirðen náγ ĕlqéṣbēr ; tšéttāθent ǧúmšạn ĕnní mâni tšĕ́kkạn ; tšéttāθent dinni ; ðɣaïtšá, trọ̄ḥạn tḫémmen ; míllä ûfạnt ịirú, qârĕn : « — Qā-ðâði lmâneθ ». Qāzén, tâfent. ðmíllä ûfạn irðeněnni náγ ĕlqéṣbēr izĕrbâɛ qārén : « Qâ-ullīš ».

TRADUCTION

Recherche des trésors (2).

Quand un trésor est en quelque endroit, mais que l'on n'en connaît pas l'emplacement exact, on prend un peu de blé ou des grains de cerfeuil, on les éparpille à l'endroit où l'on suppose que le trésor se trouve. Le lendemain on vient regarder les graines que l'on a jetées. Si on les trouve réunies en un point, c'est là qu'est le trésor ; on creuse et on le découvre. Mais si l'on trouve les graines de blé ou de cerfeuil éparpillées, c'est qu'il n'y a pas de trésor.

XIII

Dzîzɣa (3).

Sittīli ídž-eššíḫ ítšūr sézzīzɣa, téffγent berrá ākisṣólṭạnnsen. Ăl-īdž-uâss, sittīli tfúịθ ítγīma iddûr úǧ-žĕnna ; ítšāθ

1. Dicté par Belkacem ould Mohammed, du Kef.
2. Sur les légendes des trésors en Afrique, cf. R. Basset, *Contes berbères*, préface, p. v-x.
3. Dicté par Moḥand Ben 'Abd er-Raḥmān, du Kef.

Digitized by Google

ǧīdž-i̯ižž náγ ði-tṛ̣mmɥ̣ānt. Itṛ̣ḥa bâběnsen ítědduīrθ; ídgōssi īdž-ɥaγrâs, íttīli íḥlā; itḥémma timssí ðiθti̯zzi, ītbéḥḥer ḥés áγrās; míllä íllăš nubäɛíž, itṛ̣ḥa íttaɥed lèγbâr nífunäsen, íttèqnẹ̄h sléγbār. Itṛ̣ḥa íttaɥed nānɛ̂ nédzīzɥa, íddehnẹ̄h iuγrâs síγer-dāḥel. Itṛ̣ḥa tāl-aγrâs mânis iffé́γ lférḥ íttěkkes tīšt-lèqqi̯mθ nětttāmemt; íttaudẹ̄h, ítteggīt dižžénb ɥúγrās siẓẓéunɥâri. Idgőssi aγrâs, itṛ̣ḥa γer-èlférḥ, íshū̆fāh súfūsěnnes ǧŭγrās-ěnni ŭǧfûs ěnnínèd. Si-itáɛamrẹ̄h, isrûsāh ði-θmûrθ, íttegg-āḥés lhíšer, ðíminnes ítteg-āḥés θámḍelt, ālní-innūm. Âsi itnāmá, ídgössẹ̄h íttauiẹ̄h ítědduīrt ísrūsāh zzâθi ídž-ɥaγrās; ítāðen ḥés īdž-ɥaḥlâs bâli, ítedžāh. Tṛ̣ḥānt tīzīzɥá ílγābeθ, thédðānt ílěḥlā. Si trŭɥḥānt tâuden nŭɥâr ěǧḍárṛènnes íṣṣọlṭān; ittétt, táuděnnās âmạn ěǧmaunnsen, mízzi ūttrŭǧǧɥāleš, lá-ḥāṭèr lûkɥān aiffé́γ, áh-ḍeffrent.

ðéššheð ḥéddment sínnŭɥār, ðúsědfūr théddment séllqāḥ i̯ižž; téqqnen zzís ibą̆ɛižen sůǧ-ṣémmẹ̄ḍ; ðéššheð táṛɥèn dís tâmemθ. Tṛ̣ḥānt innŭɥâr nélḥèṛṛūb théðdānt; ttâsed tâmemtensen dís tīšt-elbennéθ táɥaḥdīθ, ɥalâinni ttâsed táḥrèš; θâmemt i̯ižrðén ttâsed táɥaḥdīθ ḥẹ̄r-ězzí iθénni lhéṛṛūb.

Sittīli ðbîxa ttâγ, ttîli zérrèθ táměqqrānt, táɥinnāsen tāmémt iûγrās; tfárγènt ǧŭγrâs ídzīzɥa, maḥéð âtšent náγ táɥinnāsen âren i̯ižrðen, tfárγènt ǧŭγrâs maḥéð âtšent.

Sí-itšāra iáγrās stāmémt, íttāɥi bâb ěntéddɥ̣irt tiγīrīn γrés íttegg tákŭmmɥ̣ẹ̄t ítkkes θámdelt; íttaud táḥèdmīθ, ítγīma ítqèṣṣ ði-tnŭǧǧɥāl ěntâmemt; ítteg ði-tγîrθ âsisemda; íttaui̯it áḥḥām, tγímạn dzémmen di-tγîrịn, thémmānt ídž-eššɥí̯i̯a. Téggent di-θīdûrθ náγ-ðílbūš, téttent náγ-znūzânt ítemḍịnt.

Sí-ǧqāsen ášauden iγrāsén, tṛ̣ḥạn iθmûrθ nélfernạ̄n; tqéṣṣèn sí-sɥadda, tqèssèn sénnež lqédd ídž-ělmẹ̄trá tféẓdènt, téggen-ās sɥáddi iuqšûr íqššɥāḍ ākí-lženběnnes, tšâθen āsīh-

Digitized by Google

tékksen; *srûsạnt táuịịnt iúḫḫām*; *dbáɛāžent*, *téggĕnnās tírzzuịịn sụâri ðúfllīqenni dḛ̦llạnt slḛ̄ɣbār nîfunāsen*, *dzizụa téqqnent sûsĕdfūr*. *Téggen tamḍélt sísĕnnež*, *téggen tiịzzí sísụädda*.

TRADUCTION

Les abeilles.

Quand une vieille ruche est remplie d'abeilles, celles-ci sortent et fuient avec leur reine. Un jour, quand il fait grand soleil, elles se mettent à tourner en l'air et s'établissent dans un térébinthe ou dans quelque grenadier. Le propriétaire du rucher prend une ruche vide; après avoir enflammé de l'alfa sec, il expose la ruche (*ár'râs*) à la fumée qui se dégage; s'il y a des trous, il les ferme avec de la fiente de bœuf; puis, il va chercher de la menthe d'abeilles, il en frotte la ruche à l'intérieur; alors il prend dans la ruche, d'où l'essaim s'est enfui, un rayon de miel qu'il fixe au moyen de quelques brins d'alfa sur le côté de celle qu'il a préparée. Il se rend ensuite près de l'essaim et, d'une main, le fait tomber dans l'*ar'râs* qu'il tient de l'autre main; puis il place la ruche à terre, la couvre d'herbe et ferme l'ouverture avec un couvercle; il la laisse jusqu'à ce que les abeilles soient habituées à leur nouvelle demeure. Alors, il prend le tout et vient placer, dans le rucher, cette nouvelle ruche à côté d'une autre, après l'avoir recouverte d'un vieux *barda'*. Il la laisse et les abeilles vont butiner dans la forêt ou dans les champs. Elles rapportent à la reine des fleurs dans leurs pattes et de l'eau dans leurs bouches pour qu'elle mange et boive et pour qu'elle ne fuie pas de nouveau, car alors, elles devraient la suivre.

Elles fabriquent les rayons avec les fleurs; quant à la

Digitized by Google

substance nommée « *asedfoûr* » dont elles ferment les ouvertures de leur ruche pour se préserver du froid, elles la prennent sur les bourgeons des térébinthes. Elles remplissent les rayons du miel qu'elles prennent sur les fleurs; quand elles butinent sur les caroubiers, le miel qu'elles rapportent à bon goût, mais il durcit vite; celui qu'elles recueillent sur le blé est de meilleure qualité.

Quand il pleut et que la pluie est persistante, on apporte, aux abeilles, du miel que l'on verse dans leurs ruches pour qu'elles trouvent de quoi manger; on leur donne aussi de la farine.

Lorsque la ruche est pleine de miel, on apporte des marmites au rucher; le propriétaire place sur son visage un masque de fil de fer, enlève le couvercle; puis avec un couteau, il détacha les gâteaux de miel, les place dans des marmites qu'il emporte à la maison; on presse les rayons de miel dans la marmite et on chauffe un peu : le miel coule, il est recueilli dans des pots de terre; on le mange ou bien on le vend à la ville.

Pour faire une ruche, on va là où il y a des chênes-liège, on coupe un chêne-liège en bas et en haut sur une longueur d'un mètre, on incise l'écorce et on glisse, par dessous, des coins de bois sur lesquels on frappe pour enlever le liège, d'une seule pièce; on emporte l'écorce à la maison, des trous sont creusés sur les bords de l'écorce et, avec de l'alfa, on réunit les deux lèvres de l'entaille que l'on garnit ensuite de fiente de bœuf. Les abeilles parfont ce travail de suture avec de l'*asedfoûr*, on ferme la ruche avec un couvercle de bois en haut et un bouchon d'alfa par en bas.

Digitized by Google

XIV

Lụâɣeš i-Ât-Snūs (1).

Tiš-mĕṭṭṵ̆ṯ, si-téqqās ā-θissi ăɛâddīs trọḥá ɣer-ímrābḍ̣ĕn. Dzṵ̂r ḫụárraṵ̂; míllä iūšās Rĕbbí, ā-θissi ăɛâddīs; ðmíllä ūðis-iūšūš Rĕbbí ûr-dgŏssiš. Ttâụi šše̊măɛâ náɣ áɣrṵ̊m náɣ ịâzḛḍĕn. Tšăɛâlen šše̊ṵ̆măɛâθ náɣ tédžạ̄n dinni; ðuɣrṵ̊m, téttent, ðịāzḛḍḛ́n tɣérsenhent.

Si-θéqqās ā-θāṛṵ́, ttâdef ðílfräšĕnnes teaịḍ̣ĕn ḫelqâbla. Téggen ásɣṵ̂n úg-ženna. ði-téhnaịẹn, ðéṇiis. Si-tḥṵ̂fa iārbá, tqéssās ọḛmḛ́ṭ θlâθa níḍṵ̄ḍ̣ān dgŏssḛ̣h lqâbla, ttéggḛ̣h ǧḛ̣ḥáuliịen ĕnḍṵ̂fθ; ddĕ̀hnḛ̣h séddhen, ttḛ́ndḛ̣h ǧḛ̣ḥáuliịen sétṣṵ̆nnet, ṭémḛṭ, téggīt itṣṵ́nnet, téggen tâ̂ina ði-tṣṵ́nnet lḥórz téɣlālt mäḥéð ûɣres tâzdennež léjnūn; si-ittāsed lžénn tɣíma tḥâlaðīs itrúǧǧụal ûttĕgenneš tnâịẹn. Míllä téggen tnāịḛ́n, θịn téqqār iénnīnḛ̣d : « Ḥâla šékk » -ðụịn íqqār íθīn : « Ḥâla šémm » -ūttḥâlạ̄neš lā-ðụịn lâ-θịn, ūsšḛ́ǧǧụâðĕnneš ĕlžénn.

θsúụụa-iās ḥénnās θáqneṭṭâ, téggent sụārén ịtrðen ðéddhen tšûtšennāst téttīt. Táudennās ĕddûnīθ bérkūkĕs, téttḛ̣h. Tâzdent, tergbént-ḫḛ̣s, téttent tazḛ́mmḛṭ táqneṭṭa kûl-tīšt zzîsent tâụi šụí ndzḛ́mmḛṭ iúḫḫāmĕnnes iụárraṵ̂nnes.

Si-ítläla iārbá tsámmạ̣nt íšmež; si-itsébbae táuden ĭdžīɣḛ̣d, ɣérsent, qârennās : « Qā-nɣérs-išekk ḫlísem Mṍḥạ̣nd; tsámmạ̣nt Mṍḥạ̣nd; tísĕnnạ̣n teâịḍ̣ennās : « Â Mṍḥạ̣nd! â Mṍḥạ̣nd. » — Téggen abĕlbṵ̂l sụîsum, táuịen ábĕlbṵ̂l iịḛ́nni iūdén bérkūkĕs azĕ́nni ụâṛraṵ̂; táuịen θâ̂ina abĕlbṵ̂l iθḛṭ ilɣâši.

1. Dicté par Belqâçem ould Moḥammed.

Digitized by Google

Si-ítlāla γrés ārbá itſérräḥ kθér-mɥa γrés tlâla θârbāt; si-tmlâqa āki-îdžĕn, ɪqqārās : « Mbârek mazâd ɛándek ».

Âzdĕnni si-itḥéffās ɥénni itḥéffen téggĕnnās lmelɥí ðɥâtāi. Itáɛalmās ĕbbâs θγât stímĕdžeθ; ítqqèṣ timĕdžét itíšt-γāṭ âθīli θγâṭĕnni iɥérba maḥéð nĕttận itémγīr θγâṭ-ṭārŭ, ázdĕnni, si-itémγīr íttāfīt tɪrŭ-iās áḥĕrrāg náγ θáserɛ̃̆fθ.

Íllä ɥénni tedžận θágèṭṭâiθ íllä ɥénni ūð-íh-tenžāneš θágèṭṭâiθ.

Si-trṓḥa ḥénnās âtĕffreð náγ âtĕzze téggās θaḥèdmîθ tíržĕt tmélḥèt γer ûzĕllif ɥérba mäḥéð ūhés-dŭrnneš léjnūn.

Si-téffγĕnnās θīγmâs tgŏssɪ̀nt tirbāθɪ̀n ḥθîɥaunsent táuɪ̀ɪ̀nt āki-iḥḥāmen tšûtšen-āsen drâ ðíbāɥen ðɪ̀ɪrðen, táuɪ̀ɪ̀nt iúḥḥām, téggen ibáɥen ði-θîdŭrθ ɥáḥedsĕn ðɪ̀ɪrðén ɥáḥedsĕn ðĕddrâ ɥáḥdes súɥɥānt dbéṭṭạ̀n ɪ̀ɪ̀nni ðīsén iûšɪ̀n.

Si-ítemγīr, itγīmá idzâɛāfīt téggās isĕlɥận ǵtfĕf, mäḥéð ūɪ̀ṭéṭṭèḍèš; teggâs lḥénni.

Si-ítmetta ídž-uérba, ṭézze ḥénnās šɥi-nŭγé ðiθtš téγlāltázirārθ, tauɪ̀ḥ tâl-nannās tméṭṭlḥ ākí-nennās θéqqār-ās : « Âγennäh qâh tâl-nannah » mäḥéð ā-θettú memmís, náγ-íllis.

Si-ítlāla ídž-ɥérba ǵāt-Snûs itrṓḥa lăɛārîf iséssun ḥɪ̀érbận, ṣḥánĕnnās ɪ̀ɪrbận, itrṓḥa lăɛārîf iúḥḥāmĕnni mīγér írbận, ítγīma ítšāθ lgŏlḷāl dĕzzâmer tšûtšĕnnāsen frañk nĕttận itšútšāsen īdž-ĕlḥéḍ ĕllâḥrīr ðábĕršận téggent ditbéssast ɥérba, téggen-āsen ámensi, tmúnsīɥen, ðɥâîtša ḥθūfûθ trṓḥận. Sí-tšūlšen-āsen timuzūnīn tbérrḥen, qâren : « Âna báɪ̀ɛāt sídi-flận bûḥssârtu ».

Digitized by Google

TRADUCTION

L'enfant chez les Beni Snoûs.

Lorsqu'une femme désire un enfant, elle va rendre visite au tombeau de quelque saint. Si Dieu lui accorde la faveur demandée, cette femme deviendra enceinte; sinon, elle restera stérile. Elle emporte avec elle des bougies, ou du pain, ou des poules. Elle allume des bougies sur le tombeau, mange le pain avec ses compagnes; quant aux poules, elles sont égorgées à cet endroit.

Lorsqu'une femme est sur le point d'accoucher, elle se met au lit et on fait venir la sage-femme; on attache, aux poutres du plafond, une corde au-dessus de la malade. Quand l'enfant vient au monde, la sage-femme coupe le cordon ombilical d'une longueur de trois doigts. Elle prend ensuite l'enfant et le place dans des lambeaux d'étoffe de laine, elle le roule dans ces langes, puis elle le lie au moyen d'un gros cordon d'étoffe de laine dans lequel on a placé une partie du cordon ombilical, des amulettes et un petit escargot. Cet escargot ne laisse pas les génies approcher de l'enfant; quand l'un deux vient, il se met à aboyer et le génie prend la fuite. On ne place jamais dans le cordon deux de ces escargots; autrement, un génie viendrait-il à s'approcher : « Aboie, toi, dirait l'escargot femelle. — Non, dirait l'autre, aboie, toi ». Et ni l'un ni l'autre n'effraierait le génie.

La mère de l'accouchée lui prépare la *taqneṭṭa* avec de la semoule de blé que l'on fait cuire dans du beurre. La jeune mère en mange; on en sert aussi aux femmes qui viennent lui rendre visite et qui lui apportent du *berkoûkes*. Elles mangent aussi de la *taẓemmiṭ* et chacune d'elles en emporte à la maison pour ses enfants.

Digitized by Google

Quand l'enfant vient au monde, on l'appelle « *ichmej* » (nègre). Sept jours après sa naissance, on amène un chevreau que l'on égorge en lui disant : « Je t'égorge sur le nommé Moḥand ». Et l'enfant s'appelle Moḥand. Les femmes se mettent à crier : « ô *Moḥand*! ô *Moḥand*! » On fait du couscous à la viande et on en donne à tous ceux qui ont apporté du *berkoukes* à l'accouchée, le jour de la naissance. On porte aussi du couscous à la fontaine pour les gens.

Quand un enfant naît à quelqu'un, si c'est un garçon, le père se réjouit plus que s'il lui était venu une fille. Lorsqu'une personne le rencontre, elle lui dit : « Que l'enfant qui vient de te naître soit béni ! ».

Le jour où, pour la première fois, on coupe à l'enfant ses cheveux, on prépare pour le coiffeur du *meloui* et du thé; le père coupe à une chèvre, pour la reconnaître, le bout d'une oreille; cette chèvre est alors la propriété du petit garçon, ainsi que les chevreaux qu'elle mettra bas plus tard; de sorte que l'enfant, devenu grand, trouve tout un troupeau ou bien tout au moins cinq ou six chevreaux qui lui appartiennent.

A certains enfants, on laisse une touffe de cheveux, à d'aufres on n'en laisse pas.

Lorsque la mère d'un enfant va balayer ou traire, elle place un couteau, un tison et une pierre de sel près de la tête de son enfant; de la sorte, les génies ne viennent pas tourner autour de lui.

Quand un enfant met des dents, les petites filles l'emportent sur leurs épaules dans chaque maison, on leur donne du maïs, des fèves, du blé, qu'elles emportent à la maison. Elles placent, dans une marmite, les fèves seules, le blé seul, le maïs seul; elles font cuire tout cela et le distribuent à ceux qui leur ont donné.

Digitized by Google

Quand l'enfant grandit, il mord sa mère en tétant; elle met alors de la suie à son sein, afin que son nourrisson refuse de le prendre; elle y met aussi du *ḥenna*.

Quand un enfant non sevré meurt, sa mère met un peu de son lait dans un escargot long; elle le porte ensuite sur la tombe de la grand'mère de l'enfant et là, elle l'enterre en disant à son petit défunt : « Ton lait est chez ta grand' mère ». Elle peut ainsi oublier son fils ou sa fille.

Quand un enfant mâle naît chez les Beni Snoûs, un musicien vient, se fait indiquer les maisons des nouveaux-nés; il s'y rend et fait de la musique à la porte sur un long tambour et avec une flûte; on lui donne un franc et il fait, en échange, cadeau d'un fil de soie noire que l'on attache à la main du petit garçon. On prépare à souper aux musiciens, ils dînent et partent le lendemain.

Si on leur donne de l'argent, ils disent à haute voix : « Je profite de la générosité de Monsieur un tel ».

XV

Ĕṭṭĕḥāreθ (1).

ði-θmûrθĕnnăɣ, ɥénni ittili sɥăggennés idziɥenāsen dimziɥānen, ḥámsa nisǧǧɥassen năɣ sĕtta; *ðmiɣer ulliš, itédžihen āsi-temɣīren. Sittīlın dimziɥānén ḥĕr-ĕzzi iθmĕɣri.*

Ázd-ĕnni nuziɥén, ssâṛūḍās ḥennâs iḥâuliɥen diɥáḥðiɥen; *tsélleqās imĕllālın itéttīhent*; *ittāsed ɥénni idziɥnén isɣrīma iărbaɥenni ðeniɥ dziɥa*; *itĕggās tḥâdemt ðinnéfsĕnnes, ízbeð lemqéṣ iqqâr-ās* : « *Âqel ăɣerda ŭǧ-zĕnna*; *néttān itṣaḥ, issâfaɥāst slémqès*; *ârba itɣim aíttru. Si-smeddá, tísĕnnān*

1. Dicté par Belqâçem ould Mohammed.

Digitized by Google

slẹlẹụént ḫés; isúzzūr-ās ĕddụá, itĕggâs tīš-kéttạnt ḫĕnnéf-sĕnnes. Tísĕnnạn táụiẹnt ărbaiú ḫθiụansen, măḥéδ ăhtsûs-men θqéddīθ-ĕnni itéggīt ûġ-šâl ntíịẹdfịn lli-iûden. Si-smĕddá tγébren sụáddi ịīni ntéfkunt.

Traduction

Circoncision.

Dans notre pays, celui qui a une situation aisée fait circoncire ses enfants quand ils sont petits, à l'âge de cinq ou six ans; ceux qui n'ont rien les laissent grandir sans les faire opérer. Circoncire les enfants tout jeunes vaut mieux qu'attendre un âge plus avancé.

Le jour de la circoncision, la mère habille son enfant de beaux vêtements; elle lui fait cuire des œufs qu'il mange. Arrive l'opérateur. Il fait asseoir l'enfant sur un plat de bois renversé et lui glisse un anneau à la verge. Alors, tirant des ciseaux, il dit au petit garçon : « Regarde la souris qui est là-haut ». L'enfant regarde et l'autre tranche avec les ciseaux. Aussitôt l'enfant se met à pleurer, pendant que les femmes poussent leurs cris de joie. L'opérateur saupoudre la plaie avec des médicaments(1) et enveloppe la partie blessée dans un morceau d'étoffe de coton. Puis les femmes emportent l'enfant pour le consoler.

La partie détachée du petit garçon est placée, par l'opérateur, dans de la terre de fourmilière qu'il a apportée et qu'il place ensuite sous l'une des pierres du foyer.

1. On emploie surtout : le *ḥarmel* pilé, la cendre de palmier nain, la sciure de figuier rongé par les vers, le cœur de carroubier pourri, des bourgeons de ronces desséchés et pilés, des feuilles d'aulne pilées, la mousse verdâtre du fond des oueds (*θāḍlûfθ ịiγzér*), puis de la graisse ainsi que des fumigations de feuilles de laurier rose.

Digitized by Google

XVI

Ársāl (1).

Íllä ɥénni itrětšélen sittīli θnăɛâšer-ăɛām *náγ* θelθɛâšer-ăɛām ði-*lăɛâmerĕnnes*; *tmétṭṵ̄ɵ* θmén-nsnīn *náγ* ăɛâšra; *ɥaláinni qlil mâgĕs itrétšlen* ð-*ámzẓiạ̈n ámmu*; *qlil* θénni *itrétšlen támzẓiạ̈nt lkṵ́*θreθienni *miγer ḫámsa ù-*ɛâšrịn-ăɛām *ägitrétšlen*; *tsénnạ̈n lkṵ́*θreθ *ḫamstăɛâšer* ăɛām *ägitéršlen.*

Ázertīf íttīlịn ðamerkᵘạ̈nṭẹ̈, *itrétšel gịṵ̂r miði itḫéṭṭèb*, ðúzertīf *íttīlịn* ðělmeskin *itγima ásġġɥās míllä* aɛāð-*ịisi náγ itγîma ek*θér *iúsġġɥās.*

*Sĭ íqqās idžen äiršél, itrǫ̣ḥa issâfe*ð *ibbâs* θīš *táussār*θ θqqár-*ās* : « *Â-flạ̈n ịināh memmih* : *ĕršel-iịi* θámṭṭṵ̄θ, *ĕršeliịi ịillis nĕflạ̈n.* » — *Míllä ịéḫs bbâs, ädîs-iḫḍèb*; *míllä ūr-iḫséš, ūðist-itḫéṭṭèbeš.*

Si-ḫsen âggen *ūrâr, trǫ̣ḥạ̈n äki-tiš-*θūfūθ *téttren iγiâl, trǫ̣ḥạ̈n adzéddemen i-Zäɛitra náγ i-Táint* tšârạ̈n *iγịâl siisγāren nělkúrṛẹš* ðufâḍes *mizzi ássɥen trĕ* ð-*éṭṭaɛām. Si-lăɛāšér, néhnịn sṵ́ɥạ̈n* ðittrĕð, *γẹ̈r alámmās-ịẹḍ.*

Sí-ttīlịn sṵ́ɥạ̈n ðittrĕð, *ítrǫ̣ḥa iäslí iûr*θunnes, *náγ ítrǫ̣ḥá ilγâbe*θ *la-ḫáṭẹ̈r itéssḥa si-lɥâldêinnes. Ázděnni táuịen* θisĕnnạ̈n θímṵ̆ḫfɥai *néttrĕ ítslī*θ; *ázděnni tsammạ̈nt ass nḥéṭṭāba.*

ðɥaîtšá, *lḥénni*; *äki-dūfû*θ, *dfáɛạ̈n imiddĕn trĕ ettâmemt. Ekkâlen tiseðnân tûrārent*, ðélγāši *tûrāren lbâṛṵ̄ð*; ðɥésli *išlú ði-lγâbe*θ *ísräḥ*; ðɥâki θmeddiθ, *ítṭāsed gīdž ɥūmšạ̈n îtγīma as-itrǫ̣ḥá t'fuịθ. Sí-tĕqqèn tallést tâzden γrés lγâši, táuịent stémža* ðélbendaīr, *táuịent iúḫḫāmĕnnes, ítγīma* ðiṣṣḍâḥ *náγ díddār*θ *ġɥámmās lγâši*; *dfáɛạ̈nt ir-berkūkĕs ilzé-*

1. Dicté par Moḥammed ould L'Arbi, du Kef.

Digitized by Google

mäɛāθ, tmúnsiɥen tqéssren stémża, tséssen ätâị, ððɥû ítšūtš iɥû lqáhɥèθ kûl-ídžen itǎɛäịịèḍ ḥúběrrāð; ðɥésli γḗr-itṣáḥ mâgĕs iséḥsāren iūsâɛ ðmâges iséḥsĕren ðrûs ám-nèhnịn ittégg ġůrârensen.

Sí-teqqèn tallést, tsénnạn tedzént lḥénni, sīfífént, thémmạnt-āmạn, táuden äslí, táudent lγāší stémża ðélbendaīr; tisnnạn slḗḷḗɥent, taudént lḥénni. Tīštězzisent, téggās ịịfassen. θénni ðīs-íteggen ítĕggās ríịāl ġmínnes; táuden ālĕmdíl téssūnt ḥḗs sînịeθ; íġbḕḍ ídžén tímūzūnīn, tγiman īr-gâren ḥsînịeθ. Sí-teggen ịūsâɛ dgóssīn âlĕmdílĕnni tṛôḥạn tisĕnnạn tfḗqðeṇ.

Äslí tsámm̀ạnt ṣóḷṭạn; ídžen sèġmdûkālĕnnes náγ ɛámūmɥīs íttīlịn ūr-íršīleš tsámmạnt áuzīr. ðɥâítša âki-θūfūθ, itnékkär äslí, itrôḥa ġídž-ɥûrθu, íkkāl iḗṭṭèṣ, íttaudās áuzīrennes ábělbūl mattá-ịaitš; ðůġɥāss tṛôḥạn, táuden täslíθ iúḫḫāměnsen ḫθimārθ; míllä áḫḫām íbaɛāð, táudent ḫθîmārθ; míllä áḫḫam íqreb, ídgössīt ídž-ɥurgâz ḥúðmerĕnnes itṛôḥa idzâḥkä-zzīs. Tázdent tisĕnnạn tγénnịnt; ðelγâši, théllạn lbârůð; ðíġṣṣâben tšâθen lůḫmāṣẹ ėġmězuarĕnsen.

Sí-tèqqen tallést, tṛôḥạn, táuden äslí, sâdāfent ḫθmḗṭṭůθĕnnes. Sí-ttāsed áịāðef íttāf ḥennâs, néttạnt dgórṛèḍ ídžůžěllāb náγ ðáselhām, ttâsed ġmí ntéddārθ ɥûsli, tuɥérrákðīnn; ítāsed äslí, ídzäḥka íssūrūfīt.

Sí-thèllèḍ ăḥḗs, íttāfīt tiṛèḍ ɥaláinni blä-iáḥzām. Nĕttán, γḗr íttāðef ítšūtšās θlâθa náγ èrbăɛâ lγérðāθ iθiɥannes; ðɥénni íttīlịn íγèzzạn ḥḗs, ítšāθīt âsí tédża-iās áisuměnnes ðâzīza, máḥeð âzděnni sādiffèγ, áθqīm téggŭðẹḥ.

Táɥinnās tisĕnnạn lmélui tázzārθ ðĕlqáhɥeθ ðɥâtāị. Lqáhɥeθ ðɥātâị, tšûtšẹḥ iimzzịạnen ðĕlmelụi ttázzârθ, téffrẹḥ iíměqqrānen. Sittāzden íměqqrānen tâlịen íẓḍāḥ, tγîmạn

Digitized by Google

dérdzen ūr-thúṷṷāδĕnneš γẹmillä ûšịnāsen lmélṷi ttâzzārθ thúṷṷāδen millä ūδisen-ūšịneš, trénnịn dérdzen.

Si-tšāθ θamĕṭṭūθĕnnes, itéffeγ äslí idžémmāε ākĭ-imẓẓịānen tqẹ́ṣṣren îr āl-nẹ́ṣ ịẹ́d. Dfäεánnāsen ûtšu, tétten téffγen ĕǵmi ntúṷṷūrθ tédžān äslí δíteddārθ. Idgémmẹ́ḍ ḥtmĕ́ṭṭūθĕnnes. Néhnīn tḥellân lαεâmāreθ. Sûfāγen θäεäbäîθ ntéslīθ, tšéṭṭaḥ ĕzzîs tiš-mĕṭṭūθ néttạnt dgóssīt mízzi atzāṛén ĕddûniθ, δléǵ-ṣāṣbiịa tšâθen θämžá δelbéndair. Si-tsemdá, tšûtšīt iḥénnās ĕntᵋ slīθ; θénni itšéṭṭḥen tšûtšennās θnâịen-ilemdāl tšéršennās tímuzūnīn.

δṷâitša ākiθūfûθ, itšûšās tḥâdemθ δúlemdīl, millä iufât táṷaḥdīθ. δmíllä iûfāt tûqbẹ́ḥθ ūδis-itšūtšeš.

Az-denni ntéltịiām, itéffeγ äslí iíγzér, ittáγlûḍû idžémmāε āki-ímẓẓịānen, tséssen âtāị, tétten ṭāεām táuịennās lmélṷi siiḥámmennsen; ṷaláinni ūr-itḥéddemeš; sébäεä ịiâm ūri-tḥéddĕmeš ṷâlu.

Éttslīθ, ttîli δi-teddârθennes, θéqqīm dinn āki-tsennān. Tâzden ĕlbẹ́z δelṷâγšāθ, trọ́ḥạn mízzi átzāṛén. Tnékkāren tisĕnnān mízzi tékksenāsen ššmâli tšûšāị tšūtšĕnẹhent ítslīθ. Néttāθ térra-iāsen, dnéhnịn táudennās ûtšu náγ šṷí ṷâtāị, millä ūr-tšûtšenneš ūrâsen-tšūtšeš ṷénni âsen-ḥẹ́ṭfent.

Si-tsébbāε θäslīθ, θáḥzèm, θéffeγ si-téddārθennes, tsébbāḥ tsûδūn ázĕllīf nḥénnās δuzĕllîf nébbās ṷerbá, tḥéddem; δṷerbá itnékkār assūδí zīš, itrọ́ḥa ilγābéθ náγ iûrθu itḥéddem itḥáṷṷes. Sídgèmmāḍ lmĕγreb ittâsed, ittâdef iddârθennes; ṷaláinni itγíma θlāθa-ṷûssān náγ-erbäεá ūr-itγimāš zzāθ-ibbâs dzâθ iḥénnās iéḥšem zzîsen, issûδūn ázĕllīf nḥénnās δuzĕllîf nébbās.

Itγîma ḥamstäεâšer ium náγ εâšrīn-ium, itrọ́ḥa γer-udúǵ-ǵᵘalennes, issûδūnās ázĕllīfennes, issûδūn ázĕllif iddúǵǵᵘal-tenneš; tmĕṭṭūθ, ûttrọ́ḥāš áḥḥām nebbâs āsitmedd nnẹ́ṣ nú-

Digitized by Google

sŭǰǰɣas tɣérsennās lbĕhimeθ, lgâšūš tettẹ̆h, ddinīθ ttáuiīt iúḫḫāmennes, téttent.

Támĕṭṭūθ ūr-tsámmāš ârgāzĕnnes ðizzą́qqeθ ná́ɣ síttīlīn middĕn ǧŭḫḫam tsámmāh īr-síttīlīn nèhnīn tnâien tsámmāh: A-flān, nĕ́ttān īsemmāt â-flāna. Tsémma bbâs ɥúrgāzĕnnes â-sīdi flān, ðḥénnās tsémmāt âlalla flāna; dnèhnīn sémmānt θíslīθīnu ɥálukān ɣrés árṛâû.

TRADUCTION

Le mariage.

Il arrive que les hommes se marient à douze ou treize ans; les femmes à huit ou dix ans; il est cependant rare que, soit chez les garçons, soit chez les filles, on se marie aussi jeune : les jeunes gens prennent femme ordinairement de vingt à vingt-cinq ans, les jeunes filles entrent en ménage vers quinze ans.

Le jeune homme qui est riche se marie dans le mois qui suit la demande en mariage. Celui qui est pauvre attend un an ou plus.

Quand un garçon veut se marier, il envoie à son père une vieille femme qui lui annonce : Ton fils te dit : « Donne-moi pour compagne la fille d'un tel ». Si le père y consent, il demande pour son fils la jeune fille en mariage; sinon, il s'abstient.

Quand ils veulent célèbrer le mariage, les Beni Snoûs vont, dès l'aube, demander des ânes, pour aller chercher du bois. Ils partent à *Zaɛ̈ïtra* ou à *Taint,* chargent les ânes de chêne et de lentisque. C'est pour faire cuire les *trîds* et le couscous. A partir de *l'ɛaṣer*, ils font frire des beignets jusqu'au milieu de la nuit.

Pendant que l'on fait cuire les trîds, le fiancé s'est retiré

Digitized by Google

dans le verger ou dans la forêt, car il a honte de se trouver en présence de ses parents. Les femmes portent un plat de beignets à la fiancée. On appelle ce jour « jour de la *ḥèṭṭaba* ».

Le lendemain s'appelle « jour du *ḥenni*(1) ». De bonne heure, on sert à tout le monde des beignets et du miel. Les femmes passent la journée à jouer; les hommes tirent des coups de fusil. Quant au fiancé, il passe la journée dans la forêt à garder les troupeaux.

Vers le soir, il se rend à certain endroit où il reste jusqu'au coucher du soleil. Les ténèbres venues, la foule vient le trouver et l'emmène à sa maison au son de la flûte et du tambourin. Il s'asseoit dans la grande pièce ou sur la terrasse, parmi les invités; à ceux-ci, l'on ne sert à dîner que du *berkoukes*. La soirée se passe en musique, à boire du thé; l'un offre du café à l'autre; chacun fait venir un *berrâd* de thé. Le fiancé observe la dépense faite par chacun; selon que les invités se montrent, ou chiches, ou généreux, il dépensera peu ou beaucoup le jour de leur mariage.

Pendant ce temps les femmes ont pilé le *ḥenna*, l'ont passé au tamis et jeté dans l'eau bouillante. On amène le fiancé au son des flûtes et du tambourin; les femmes poussent des cris de joie et apportent le ḥenna. L'une d'elles pose la préparation sur les mains du jeune homme. Celui-ci place dans la bouche de cette femme une pièce de deux francs. Alors, on étale un mouchoir, on place un plat par dessus; les assistants tirent de l'argent et le jettent dans le plat. Quand il y en a beaucoup, on enlève le mouchoir et les femmes se partagent la somme.

1. Gaudefroy-Demombynes, *Les cérémonies du mariage chez les indigènes de l'Algérie*, Paris, 1901, p. 30; E. Doutté, *Figuig*, p. 194; Narbeshuber, *Aus dem Leben der arabischen Bevölkarung in Sfax*, Leipsig, 1907, in-4, p. 25, § 3, *Lîlt-elḥenna*, p. 5, 8, 12.

Digitized by Google

Le fiancé est appelé le sultan; parmi ses amis ou ses cousins non mariés, il se choisit un vizir(1).

Le lendemain, dès l'aube, le futur marié se retire de nouveau au verger; là, il passe la journée à dormir; son vizir lui apporte du couscous. Dans la journée, on amène la fiancée à la maison qu'occuperont les jeunes mariés. Si la maison est éloignée de celle qu'habite la jeune fille, on monte celle-ci sur un mulet; si la maison est toute proche, un homme enlève la fiancée dans ses bras et l'emporte en courant jusqu'au domicile du fiancé. Les femmes viennent et chantent; les hommes lâchent des coups de feu, pendant que les musiciens jouent de la flûte en précédant la mariée.

Le soir arrive; la foule amène le fiancé auprès de la jeune fille. Au moment où il va entrer chez elle, le jeune homme trouve, à la porte, sa mère vêtue d'une *jellaba* ou d'un burnous, couchée sur le seuil. D'un bond, il passe au-dessus d'elle et arrive auprès de sa fiancée.

Derrière un rideau tendu au milieu de la pièce, il la trouve toute parée, mais *sans ceinture*. A peine entré, il donne, à celle qui va être sa femme, trois ou quatre coups de poing dans le dos. Quand le jeune homme est mal disposé, il la frappe à lui en laisser le corps tout bleu, mais, de la sorte, la femme craint son mari. Les invitées apportent du *meloui*, des figues, du café, du thé. La jeune fille donne, aux enfants qui sont là, le café et le thé. Elle garde le meloui et les figues pour les gens âgés. Ceux-ci montent sur la terrasse au-dessus de la chambre où se trouvent les fiancés et frappent du pied, refusant de descendre, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu du meloui et des figues.

Le fiancé quitte la jeune fille et passe avec ses amis a

1. Cf. G. Demombynes, *Cérémonies du mariage*, ouv. cité, p. 42.

Digitized by Google

moitié de la nuit. A ce moment, les invités, après avoir mangé sortent au dehors, devant la porte, laissant le jeune homme à l'intérieur. Le mariage consommé, on tire des coups de fusil. On apporte la chemise de la mariée; une femme se met à danser au son de la musique, étalant cette chemise aux yeux de tous; puis elle la remet à la mère de la mariée. On donne à cette danseuse deux mouchoirs et de l'argent.

Le lendemain, le marié donne à sa femme, s'il est content d'elle, une bague. S'il ne l'a pas trouvée telle qu'il la désirait, il ne lui donne rien du tout.

Puis il descend à la rivière, y fait ses ablutions; là, avec ses amis, il boit du thé, mange du *couscous*, les jeunes gens lui apportent du *meloui* : pendant sept jours, il ne se livre à aucun travail.

Quant à la jeune femme, elle reste à la maison avec les femmes; les enfants, garçons et filles, viennent la voir et les femmes cherchent à leur enlever leur *chemla* ou leur *chéchia* qu'elles donnent à la jeune mariée. Celle-ci ne rend aux enfants ce qu'on leur a pris qu'en échange de quelque mets ou d'un peu de thé.

Après sept jours de mariage, la jeune femme *reprend sa ceinture*. Elle sort de sa chambre, embrasse sa belle-mère et son beau-père et se met au travail. De même, ce jour-là, le nouveau marié se lève de bonne heure, va à la forêt ou à son verger, il s'y promène ou travaille. Quand le soleil est couché, il revient à la maison; mais il reste encore trois ou quatre jours sans oser paraître devant son père et devant sa mère. Puis il vient les embrasser à son tour(1).

Il laisse écouler quinze ou vingt jours. Alors il se rend

1. Cf. G. Demombynes, *Cérémonies du mariage*, p. 75; E. Doutté, *Merrâkech*, pp. 331-339; Aboubekr Abdesselam, *Usages*, p. 97.

Digitized by Google

chez son beau-père, lui embrasse la tête ; il embrasse aussi sa belle-mère. Quant à la jeune femme, elle ne se rend chez ses parents qu'au bout de six mois. Ce jour-là, ils égorgent à leur fille un mouton, elle mange le *gâchouch*, quant à l'arrière-train de la bête, elle l'emporte à sa maison et le mange avec son mari.

La jeune femme n'appelle pas son mari dans la rue, ni en présence d'autres personnes. Quand ils sont seuls, elle l'appelle : ô un tel. Le mari appelle sa femme : ô une telle. La femme dit à son beau-père : ô sidi un tel ; et à sa belle-mère : ô lalla une telle. Ses beaux-parents l'appellent du nom de « *taslit* » même après qu'elle a eu des enfants.

XVII

Ámḍâḷ (1).

Īdž-ɥúrgäz si-ítehlīš tṛóḥạn írgäzen tisnnân térǧben ḫḗs mízzi ázzṛ̀en míllä ðamählûš qébbɥāla ānáɣ ārâh.

Míllä áimmeθ, tâzden tisnnân élkul ; téggen dârt ḫḗs, tɣimān trûn, tšâθen áižḍūr. Táuden lkéttān sí-tḥūna tšûtšent íṭṭélba tḫṭiḍent mizzí átkefnen ; ðɥénninèḍ téḥmạn āmạn, sârāðent. Sísměddạn, téggennās árṛůḍènni iḫṭiḍen, téggent di-lkfén, téqqnent ḫḗs ɣer-úzllīfěnnes trennịn ɣer-íḍārṛ̀en. Tédžạn ākiðes îdžen nessuál, íttāri-ītās lefqéḥ mízzi äissīɥél ḫɥénnī-mmūθen.

*Síttāsed lŭɥọqt nɥèmḍâḷ, tâzden lɣâši, téggen amétti*ènni *ðí-nnäɛāš tâðnen ḫḗs subâbūš ; dyôssɪnt, táuịnt, tsĕnnạn trûn ; irgāzén tɣénnịn : lā ilaha illa ḷḷāh. Tâzden írgāzen*

1. Dicté par 'Amer Ben 'Aṭiya.

Digitized by Google

zzāθi-iúmetti, tísnnạn tâzden zéffrennes ; ɣaláinni tisnnạn ūtṛọ̈ḥānes âltemḍḷt džémmäɛạn dílūsāɛ.

Mídaèn-elkúl tṛọ̈ḥạn, qâzĕn-ās θámḍḷt ; ðɣénnīnèḍ taudén tíùqāị. Síttāzden thḷḷḍèn itemḍḷt, srûsant. Ṭṭélba tɣīmạn qâren-ḥès. Sísmĕddạn didzḷḷlā, θnâịen shủfânt dí-temḍḷt ṣủḍủsent ḥúɣezdísĕnnes áfūsi masí ḥθiɣannes. Tâmḍḷt, téggen-dīs ĕššber ; ɣénni lɛâmālĕnnes ð-aɣaḥði, teggen dinn íthŭɣeð ; ðɣénni lɛámālennes ðủqbḍḥ, teggen dinn ūíttāg aðíhŭɣeð ; taɛâfsen ḥés mízzi ähsādāfen dí-temḍḷt.

Si-téggen di-temḍḷt, téggen ḥés tíûqaị ; trénnɪn šâl ịṛủɣnen, trénnɪn šâl iqûren trénnīn šɣáheð, idžen ɣer-uzĕllif ðīdžén ɣer-íḍāṛṛèn.

Si-sméddạn, sdrāden ifássennsen, ðɣâmạn iqūnén tréššen ĕzzis támḍḷtenni, tímḍḷḷɪn elli sâmạnt ḥufūsí ḥúzḷmād.

Ṭṛọ̈ḥạn-middèn ; ðelfĕgḍḥ, itɣīma ɣer-uzĕllif númĕtti, itlḍqāmâs šhâðeθ. Si-ítšhāðās lefqḍḥ, ítnekkär ametti ðitémḍḷtĕnnes sélžĕheð, thézzez-zīs θámūrθ ; ðelfqḍḥ, itṛọ̈ḥ itṛủɣāḥ.

Déǧǧḍḍ, tɣérsen iúḥḥām numĕttí îdž uɛâθrūs ; téggen ábĕlbŭl sûfāɣent bérra íṭṭèlba, tɛáɣạden tšûšĕnāsen arbɛă-dūro näɣ-ḥámsa ðiínni iqâzen tamḍḷt, tsûšen-āsen šrá ntmú-zūnɪn, qâren-āsen : « Íáuddi sámḥemt di θiðinnɣen ». — Qárĕnnās : « Qā-nsámḥīt, ði-θáddārθiu di θáddārṭiịīn ». — Éllạn ɣénni ūṭḍṭṭḍfĕnnes, qâren : qā-nḥḍddem īr-ði-sâbillah

Âzdenni medḷḍnt, ítṛọḥa ǧǧḍḍ ûmās ānäɣ-ĕbbâs ; ítṛọḥa ɣer-témḍḷtĕnni, íttaɣi timssi ði-lmeẓmèr ; íttaɣi šɣi-lbâṛủð. Sí-ttaud dinn, ítteg timssí ði-lbâṛúð ; qâren mízzi míllā áiāsed iffis, áišemm errihḍθ lbaṛûð, áirɣel.

ði-ịḍủ, tnûsān tisĕnnạn ākilâhlĕnnes iúḥḥāmĕnnes mízzi aṣébbrenḍhen.

ðɣáitša, ðférɣaitša, ðɣássnni zĕfférsen tṛọ̈ḥạn tisĕnnạn

Digitized by Google

γer-témdẹlt; *táuịen aγṛúm tâzzārt*, *tférrqẹnt*, *téttent*. *Táuịen tāĩná tīš-tifīlt*, *tézẓũnt di-témdẹltenni*, *mízzi ältεáqĕlen*; *ðénnūbeθ ennīṇéḍ*, *léggen-ḫès šâl ámĕllāl*.

Tédžāṇ ellûḥenni isīrīðen-ḫès amĕttí, *itγima θlâθa ụússạn di-úḫḫām ụénní-mmūθen*.

Árgāz, *si-ítmetta*, *θlâθa lžúmŭεāθ itrâža ði-lụáldāĩnnes*. *Si-tṛôḥạn tréggben ḫés*, *táuịṇ áγṛûm*, *tšâtšent ĕḫés imíddên tīlịn dlīnnị*. *Si-tḫéllḍen dinn*, *nĕttạn izzâṛẹhen*, *nèhnịn ūhzâṛĕnneš*; *íttāsed zârāžāsen īdž-ĕššfáq ðâzdāð am-ĕlkāγéḍ náγ lébṣèl*.

Si-ítmetta bnādém táuịṇ ĕlεâmerĕnnes, *tauịint úġ-ženna*; *sâdāfent di-tišt-bāεīšt am-θénni nĕdzizụi*; *ðelkerkĕréθ*, *θγīmá ðí-θmūrθ*.

Īdž-ụúrgāz si-itnéqqen ġīdž-ụubríð, *tγíma ðinn ṣṣûreθĕnnes*. *Si-idgémmādeš ḥéð ĕġġẹd ðinn*, *itffèγ ðis*, *ittγíma ittru*. *Uénni itédhīšen itḥûfa ði-θmūrθ*, *ụénni ūr-itédhīšen*. *âr itḥûfāš itγīma itnékkār dinn âsi tḫéllạn ĕl-medfâε ġúmšạnĕnni*, *tṛôḥa senní ṣṣûreθ*.

Si-tgĕmmâḍen iθbāb ĕnsúkkᵘèr ði-lĕmqétleθ ĕn-Tíniạlịn ĕġġẹd sâlennāsen mázza ụénni ittrûn, *mázza ụénni isγûịịûn*, *mázza ụénni idaḥšén mázza ụénni itnázāεạn*.

Qâren míddèn tišt-séžžerθ ûġ-žennā ðis θišt-ụérqẹt ikûlīdžen. *Míllä θiurqĕtĕnnāh tâzizauθ*, *ittīli γrâh nezhá qébbᵘāla ðí-ddūnīθ*; *θišt-ụérqẹt*, *sí-ttīlí téllissūᵘ*, *ittīli bābĕnnés ðâmahlūš*. *Sí-ttīli θišt-ụérqẹt teqqûr thûfa*, *itmettá bâbĕnnes*.

Īdž-ụúrgāz (1) *si-ítmetta*, *ittīli ðáụaḥði âki Rebbí*, *ittāzdās Mâlīk ĕlmût*, *ittāzdās dûṣbẹḥ ám ĕṭṭāleb*. *Sí-ḫès itḫĕllẹ̄d ði-temdélθ*, *iqqār-ās* : « *Mâġĕs rrébbĕnnāh* ». — *Íqqār-ās* :

1. Ce qui suit a été dicté au café maure du Kef, par divers indigènes du village.

« Rébbi ǔ-Rébbek ɜîdžen ». — Íqqār-ās : *« Lla-dẓăḷḷăɜ nắγ-ārăh ». — Íqqār-ās* : *« Llîγ dẓăḷḷăγ ». — ɜnéttạn, itγīmá ídẓăḷḷă qĕbbɥaltĕnnes*; *iqqār-ās* : *« Ûšīɜ lăzášūr nắγ-ārăh ». — Íqqār-ās* : *« Ûšīγ ». — Íqqār-ās* : *Ûšīɜ ĕzzkât nắγ-ārăh ». Íqqār-ās* : *« Ûšīt tâina ». — Siqqās ăɜ-íṛọḥ Mâlīk ĕlmût, itṣḗiḭẹb šɥí nérrīḥeθ nĕlžennéθ ḫɥúrgāz ĕnní immûθen itékksās tīšt-qĕrdiūθ nelkettạn sílkfen, íttări ɜis, íttauḭīt í-Rebbi.*

Ídž-ɥúrgāz si-ítmetta, íttīli ɜŭ́γbẹḥ âki Rebbi, íttāzdās Mâlīk ĕlmût dŭqbḗḥ am-íišmẹž γ́res tiγmâs tímqqrānṇ, ídgōssi tīš-taγriθ, ɜīs-sensléθ, túɥzzen mḗiṭṇ qɥọ́ṇṭār, ttâzdās ám-ĕrrīš. Si-ḫès ítḥḗllḗḍ itemḍélt, iqqār-ās : *« Mâgĕs rrébbĕnnăh ». — Nĕttạn íttuggɥeɜ, iqqār-ās* : *« Šĕ́kkiten ain ɜrébbi ». — ɜilŭ́qĕnni, itšâθẹḥ Mâlīk ĕlmût stéγrīθĕnnes. Si-itšâθ, íttaɥḗḍ sébăɜa ǔ-sebăɜṇ ĕlqámāθ. Segăɜâžīh ɵamḍélt γer-ɵmûrθ, iqqār-ās* : *« Mâgĕs rrébbĕnnăh ». — Iqqār-ās* : *« Rébbi ǔ-Rébbek ɥáḥḗd ». — Íqqār-ās* : *« Mâžār-ăh ū-dẓăḷḷăḍeš ». — ɜmíllă iqqār-ās* : *« Ur-ssínḗγ aíqqāren tiγírá nĕdzăḷḷă ». Íqqār-ās* : *« Íûšăh Rébbi imi mízzi ásesneɜ, íûšăh ɵéḷḷăɥịn mízzi ázzṛéɜ, íûšăh ifássen mízzi ăɜ-áγḷŭ́ḍūḍ ». — Íqqār-ās* : *« Mâzār-ăh ĕllâɜ tšīɜ ăggen ĕmíldĕn ». — Íqqār-ās* : *« Mâžār-ăh ĕllâɜ sγâžeɜ iɥánžār ». — Siqqās ăɜ-íṛọḥ Mâlīk ĕlmût, itṣḗiḭẹb ḫḗs tīš-tšémmušt nerrīhéθ nžáhĕnnāma, itékksās tīšt-qĕrdiūθ nelkettạn sílkfen, íttări ɜis, íttauḭīt í-Rebbi.*

Lqiṛāḍ tméttạn dis ĕddúnīθ, itγīma γḗṛ Mâlīk-ĕlmût. Íqqār-ās Rebbi : *« Ḗqbḗḍ ɜámrek bḭidīk ». — Si-itmetta ítezẓḗf selḥárr nelmût, ăsi tésfiɜn izĕṛɥạn, idduǧǧɥal kŭl-ši ɜâmạn. Tγârạn ámạnĕnni, tγémmiɜn bnādém am-igúrslen. Ttâsed tišt tíimārθ téttṭḥen, nettât tâɜerγalt. Íttāsed mûš, idzáḥka âki itimārθĕnni maḥḗɜ ûr-tetteš. Âsi témγiren irgāzén, ddúǧǧɥal disén ĕrrọḥ* : *tnékkāren, tâzden ḫezzin nsidna Iûsef, tsennạn ḫezzin lálla zilụḫa.*

Digitized by Google

Si-immūt īdžén, lkérkĕreθ ðeṣṣûreθ tɣīmạn ðíθmūrθ ðerrộḥ ttṛộḥá ûǧ-ženna ɣér-Rebbi. Āl-ázdĕnni nelqiịāmá, lqénniịäh thŭɣɣèð ĕrrộḥ ɣer ĕlkérkĕreθ, itſāqú bnâdem. Tâzden lmèlâikāθ. táuiẹn-hen ɣer-ennâbi, ɣer-Sidna ɛîsa náɣ ɣer-Sidna Iăɛâqūb, íqqār-äsen : « Nétšīten, máši nnâbi-nnɣen. Ṛộḥem ɣer-ĕnnâbi-nnɣen. ðennâbi-nnáɣ íttīli aɛâð ūr-ífāqeš, âsah isfāq Mâlik-ĕlmūt. Si-ítfāya íttāf umtís ði-lăɛáðāb. Lqénniịäh ítteg isbédda-ïäsen lḥisâb ů-lɛîqāb.

Ụénni itnéqqen errộḥ ðiddárθiịn itémšāraɛ âki ɣenní ihịẹnɣịn. Íqqār-äs ennâbi Mộḥammed : « ɣéfrīh náɣ ūhtɣéfreẓeš ». — Íqqár-äs : « Ūh-tɣéfreɣeš, ăh-enɣéɣ mâmeš iẓ-iịá ínɣů. Itnéqqẹh māmés-inɣů ; ðmíllä iɣéfrệh, ůh-itnéqqeš, itedžáh ítṛộḥa.

ðụénni ítšịn âisum ĕmiddén íqqār-äs : « Mázār-äh tšíð ágɣen ĕmídden ». — Íqqār-äs : « Ūr-tsīɣeš ». — Tâzden lmèlâikāθ néhniṇ ðéššhūð, qârĕnnäs : « ðšékk áitšīn âisuměnni ǧůmšạn ụáị flâni, ázdenni nělflâni ». — Tɣīmạn džébbden lèmqéṣ tqéṣṣĕnnäs aîsúm si-lǧůáịẹm-ĕnnes, téggen âisuměnni ði-lmīzạn âsi íterra aîsúm lebhimeθ ělli iḫûụnen.

Traduction

Enterrement (1).

Lorsqu'un homme est malade, les gens du village, hommes et femmes, viennent le visiter, afin de savoir s'il est sérieusement atteint ou bien si le mal est peu grave.

Si l'individu vient à mourir, les femmes du village viennent toutes à sa maison; elles se placent en rond

1. Cf. E. Doutté, *Merrâkech*, pp. 354-365; *Figuig, Notes et Imp.*, p. 196; Abou Bekr Abdesselam, *Usages*, p. 111.

Digitized by Google

autour du défunt et se mettent à pleurer et à se déchirer le visage. On va acheter de l'étoffe de coton, on la donne aux tolbas qui, (à gros points), cousent les vêtements du défunt. D'autres font chauffer de l'eau pour laver le mort (1); le lavage terminé, ils l'habillent, puis l'enveloppent dans un suaire qu'ils lient au-dessous des pieds et au-dessus de la tête. Parfois, on laisse au défunt une amulette que lui a écrite le *feqîh* : c'est elle qui répondra pour le mort aux questions qui lui seront posées dans la tombe.

A l'heure de l'enterrement, la foule arrive; on place le corps sur une civière, on le recouvre d'un *ḥaïk* et on l'emporte en chantant : *la ilaha illa llah*. Les hommes marchent en avant, tandis que les femmes, en pleurs, suivent le convoi; elles ne s'avancent pas jusqu'à la tombe, mais s'en tiennent à quelque distance.

On arrive à la tombe; tous les hommes ont aidé à creuser la fosse, ou bien ils ont transporté des dalles. On dépose le corps devant la tombe ouverte. Les tolbas récitent des prières. Quand ils ont achevé, deux hommes descendent le mort dans la fosse; ils le couchent sur le côté droit et non sur le dos. La fosse n'a d'ailleurs qu'un empan de largeur; cependant, si, durant sa vie, le défunt a accompli de bonnes actions, dès que le corps est posé sur les bords de l'étroite fosse, il y descend aussitôt. Si, au contraire, il a passé son existence à mal faire, son cadavre refuse d'entrer dans la tombe et l'on doit, en appuyant, le faire entrer de force sous terre.

Alors on place au-dessus du mort les dalles dont on a parlé. On les recouvre tout d'abord de terre, préalablement arrosée d'eau; puis, on achève de remplir la fosse avec la

1. Si on retourne le mort, on a soin de le prendre par la *gueṭṭaia*, si le défunt en a une, ou bien par les oreilles, afin, dit-on, de ne pas lui faire mal.

Digitized by Google

terre qui reste; il n'y a plus qu'à placer deux pierres tombales, l'une à la tête, l'autre aux pieds.

Quand tout est fini, les assistants se lavent les mains, et avec l'eau qui reste, ils aspergent la tombe, et aussi, à droite et à gauche, les sépultures voisines.

La foule se retire. Seul, le feqîh ou l'un des tolbas, reste près de la tombe du côté où repose la tête du défunt, et là, il récite la *chehâda*. Alors, dans sa tombe, le mort se relève avec force, faisant trembler la terre. Puis, le feqîh revient au village.

A la maison, on égorge un bouc; on prépare du couscous et on le sert aux tolbas; on leur donne aussi quatre ou cinq *doûros*. A ceux qui ont creusé la fosse, on donne quelques sous en leur disant : « Mes amis, pardonnez au défunt d'avoir fait couler votre sueur (en creusant sa tombe). — Nous le lui pardonnons, disent-ils, dans cette vie et dans l'autre. » D'autres n'acceptent pas d'argent, disant : « Nous avons travaillé pour l'amour de Dieu ».

Ce même jour, quand la nuit est venue, le frère ou le père du défunt se rend auprès de la tombe; il emporte du feu dans un réchaud et un peu de poudre. Arrivé sur la tombe, il y fait brûler la poudre. C'est, dit-on, afin que, au cas où quelque hyène viendrait rôder autour de cette sépulture, elle sente, en ce lieu, l'odeur de la poudre, et prenne la fuite.

Pendant cette première nuit les femmes du village restent avec les parentes du défunt pour les consoler.

Le lendemain et les deux jours qui suivent, elles vont au cimetière, emportent du pain et des figues qu'elles se partagent et mangent près de la tombe. Elles emportent aussi une scille qu'elles plantent en ce lieu, pour reconnaître la place où repose leur parent. D'autres fois, on place sur le tertre, de la terre blanche.

Digitized by Google

La planche qui a servi à laver le mort reste, pendant trois jours, devant la porte de la maison qu'il habitait.

Un individu enterré attend pendant trois semaines la venue de ses parents. Quand ceux-ci lui viennent rendre visite, ils apportent du pain et le distribuent aux personnes présentes. Le mort les voit, mais eux ne peuvent le voir; il y a entre eux un voile mince comme du papier ou une pelure d'oignon.

L'âme d'une personne qui vient à mourir est emportée au ciel, où elle est enfermée dans une cavité comparable aux cellules des gâteaux que font les abeilles : quant au cadavre, il reste dans la terre.

Si une personne a été tuée sur un chemin, son ombre reste en cet endroit. Quand quelqu'un passe la nuit sur le lieu du crime, l'ombre accourt en pleurant. Si le passant est peureux, il tombe à terre; s'il est courageux, il s'en va; l'ombre reste présente jusqu'à ce que quelqu'un tire un coup de fusil en cet endroit; alors l'ombre s'en va.

Sur la route du Kef à Oujda, si quelque contrebandier passe de nuit au lieu dit « Tinyalin » il entend des voix : les uns pleurent, d'autres poussent des cris de joie, d'autres rient, d'autres gémissent.

On dit qu'il y a au ciel un arbre qui porte une feuille pour chaque homme. Si votre feuille est verte, vous aurez sur terre beaucoup de bonheur; si la feuille est fanée, c'est que son maître est malade. Lorsqu'elle vient à se détacher de l'arbre, la personne meurt.

Quand un homme ayant bien servi Dieu, vient à mourir, l'ange de la Mort se présente devant lui, beau comme un *taleb*. Entré dans le tombeau, l'ange questionne le défunt : « Qui est ton Dieu? — Mon Dieu et le tien ne font qu'un, répond le mort. — As-tu prié? — J'ai prié, dit-il » Et il fait la prière en présence de l'ange : « As-tu payé l'*'achoûr*?

Digitized by Google

— Je l'ai payé. — Et la *zekkat*? — Je l'ai payée aussi. » Au moment de se retirer, l'ange répand sur la dépouille mortelle de cet homme un peu du parfum du Paradis, et, lui enlevant un morceau de son suaire, il écrit (sur le tissu les réponses faites) et va le remettre à Dieu.

Mais quand l'individu a mal rempli ses devoirs envers Dieu, l'ange de la Mort lui apparaît vilain comme un nègre, avec des dents très longues, portant, au moyen d'une chaîne, un bâton pesant deux cents quintaux, qu'il manie comme une plume. Quand il se présente au défunt, couché dans son tombeau, l'ange lui demande : « Qui est ton Dieu? » L'autre, pris de crainte, répond : « C'est toi qui es mon Dieu ». Aussitôt l'ange le frappe de son bâton, et, quand il cesse de frapper, le défunt se trouve à soixante-dix-sept brasses sous terre. Alors la tombe le rejette à la surface et l'ange lui demande : « Qui est ton Dieu? — Mon Dieu et le tien ne font qu'un ». L'ange demande alors : « Pourquoi n'as-tu pas prié? » Et si le mort répond : « Je ne savais pas lire la prière » l'ange lui dira : « Dieu t'a donné une bouche pour interroger, des yeux pour voir, des mains pour faire tes ablutions. Et pourquoi as-tu volé le bien d'autrui? Et pourquoi as-tu écouté ce qui se passait chez ton voisin? Avant de partir, l'ange jette sur le mort un sachet rempli d'odeur de l'enfer, il lui enlève un morceau de son suaire, écrit les réponses sur l'étoffe et l'emporte chez Dieu.

Le jour du *Qirâḍ* tous les hommes mourront. Seul l'ange de la Mort ne mourra pas. Dieu lui dira alors : « Prends ton âme dans ta main ». Et en rendant l'âme, l'ange poussera un grand cri que les affres de la mort lui arracheront. Ce cri fera fondre les rochers, tout sera changé en eau. Cette eau s'évaporera et les hommes sortiront de terre comme des champignons. Alors, arrivera une jument aveugle qui les broutera. Mais un chat surviendra qui fera

Digitized by Google

courir la jument pour qu'elle ne puisse manger. Les hommes grandiront, l'âme leur reviendra, ils se lèveront, beaux comme Joseph, et les femmes seront belles comme Zuleikha.

Lorsqu'un individu meurt, le cadavre et l'ombre restent sur terre, quant à l'âme, elle va au ciel chez Dieu. Quand arrivera le jour de la Résurrection l'âme descendra près du corps et l'individu se réveillera. Alors arrivent les anges qui conduisent les hommes devant quelque prophète : Sîdna 'Isa ou Sîdna Iagoûb. Mais ceux-ci leur diront : « Nous ne sommes, ni l'un ni l'autre, votre prophète, allez le trouver ». Or notre prophète Mohammed est encore à ce moment couché sans vie, puis arrive l'ange de la Mort qui le ressuscite. A son réveil, le prophète trouvera son peuple dans l'angoisse et aussitôt se mettra à nous juger.

Celui qui, dans la vie de ce monde, aura tué son semblable, sera amené, avec sa victime, devant le Prophète : « Pardonnes-tu à ton meurtrier, demandera celui-ci. — Je ne lui pardonne pas, répondra la victime, je le tuerai comme il m'a tué ». Et cet individu prend la vie de son meurtrier comme celui-ci avait pris la sienne. Ou bien, s'il lui accorde son pardon, il ne le tue pas et le laisse aller.

A celui qui a mangé la viande d'un animal volé, le Prophète demande : « Pourquoi as-tu pris le bien des gens ? — Je n'ai pas volé ! dira l'autre » Mais les anges témoins arriveront : « C'est toi qui as mangé la viande de la bête volée, à tel endroit et tel jour. » Et tirant des ciseaux, les anges couperont dans la chair des membres du voleur un morceau qu'ils placeront daus la balance ; ils tailleront dans ses chairs jusqu'à ce qu'il ait restitué un poids de viande égal à celui de la viande volée.

Digitized by Google

XVIII

Lăεíd ámqqrạn (1).

Edĕnni sebăεá u-εášrịn ittegg lĕfqệh dzīụá néttaεām seddīniθ ụisum tmĕllălịn tini dézbīb ծéžžūž; ittaudẹh illâmăε, iddfεīt ilγâši, tétten īdš-šụiịiá, tšûtšĕn ăsén aisúm ծénnụa, tnĕkkărĭn, tγimạn iénnīnĕd; ăsi-smeddạn, trộḥạn.

Edĕnni tnúrzūmen léžnūn úllīš măgĕs itrộḥạn ilgûrneθ mâgĕs ăծ-irộḥen dinn áh-ūθen áh-ĕnγen; tétten ležnûn iծámmen lbĕhaim llí-γersen.

Hθúfūθ nĕlăεīd amqqrạn, trộḥạn ttâγlūdūn ĕgụamạn lăεạnaṣẹr laḫâṭẹr âmạn bīr-zemzém tfădạn ăzdénni nlăεíd ụénni itεăumĕn ūḫs-taεaddás lεâfīθ; si-tεăumĕn trộḥạn dzâllạn ծilžâmăε ծléfqẹh, íqqăr ծi-lḥădiθ ḫθéddărθiịin ծụénni ūr-idzâllạneš šḥâl iծīs-itγérreծ Sídnă Mălīk itšăθẹh shérrụẹθ θúụzen ĕrbáεịn qụọnṭăr tâzdăs tnūfsûst ám-trīšĕt. Sismĕdda ծi-lḥădiθ, téffγĕn temséγfăγen, kûl-īdžen ittegg fūsĕnnés ḫuzĕllif ĕnụin, itsĕllem hûfūsĕnnes năγ itsĕllĕmăs ḫuzĕllīfĕnnes năγ ḫụĕծmér sīminnes.

Sí-smĕddạn gûγfâr itrọḥa lĕfqệh itéddărθĕnnes itγérres lĕbhimeθĕnnes. Si-téγres lĕfqệh tḫéllạn lăεâmăreθ lbâṛūծ mâḥeծ ăγérsen lγăši išérri-nsen năγ θγâṭ-nsen si-ssălén ilăεâmăreθ. Sî-qqăsen ăγérsén, qâzen īdž-ụáḥfīr, téggen dis θimĕlḥát tīrzĕt, mízzi tmírụạn dîs iծammen. Sí-tγérsent, tγéttṣĕn idárrĕnnsen disen măḥéծ ūr-tfélléqnneš sụúծfel. Ellạn iḫámmen lli-dgôssịn iծámmen teffrenhén iddụa. Dgôssịn θâīná θăεânăbθ nelăεiծ, dgôssịn θâīná iẓẹ dgôssịn īdž-šụiịiá nélgerrụīš ntịéržūmθ; tbĕḫḫren ĕzzis ilmīծ.

1. Dicté par ʻAbdelqâder ould Si-Lmokhtâr.

Ḷûmaḷen dilăɛîd ākitmĕddîθ, téggen bûžlūd; trôḥạ̄n ĕlbèẓ téttren ḥamsá nihīḍâr ntɣât; θnâien, sâṛādẹnhen íḍâṛṛèn; ðídžen, sízzĕffer lžíhθ ítɣerḍīn; ðídžen di-tiúðmer; ðídžen ḥûzĕllīf, íttāséd am-úrumi. Tmétṭûθ téttren lqé̊š nétmĕṭṭûθ sâṛādẹ̀nt ám-tmĕṭṭū̆θ; Ärgâz, tsámmạ̄nt bûžlūd; tmétṭū̆θ, tsámmạ̄nt sûna.

Trôḥạ̄n téttren iłḥḥāmen tšétṭḥèn būžlúd itɛâbzīt ālážĕnna zăɛáma ātíshṵ̄f ássäɛa, íttāsed sụ́ádda; tɣímạ̄n lɣâši tṣâḥèn-dīsĕn dáḥšen-ḥsen.

qâren : sūná bɣât elqé̊ddīd

qâren : t'ffāh blá-ɛaūd
fi-ṣḍé̊r ḷâmna
āhâîma lâšlâš
nhûdha kélmĕšmāš
āhâîma mâlĕk mâlĕk
āhâîma réddi bâlĕk

dáḥšen θânḷá ḥbūžlûd; qâren :
bū-žlûd mäzâl ṣɣé̊r
dâba nqûmu ɛârsu
â-šiḥ ĕlméntūf
bin ĕrrkâíz išûf
â-šiḥ leárḷān
bâlu ɛálīk ĕžž'dḷān

qâren iḷīhīdār ĕnní ḥbûžlūd
īla ḷíbes ů-qé̊rqeš
lmá fĕlbérrāda
īla ḥnéz ů-ddů̆ụ́ed
lmlá̆ḥ fĕzzụ́âda

Tékkạ̄n ĕdšér ĕnnínèḍ; āsi-smĕddân tšůtšĕn-āsen lqé̊ddīd

Digitized by Google

iqqūren nâɣ ðăzīza trǫḥān iṣĕffâḥ tɣîmān sɣîmān luāɣés ðímẓẓiānen ; tšûtšĕn-āsen θáqĕddīt tâzizaût ; ðímqqrānen, tétten ɣenní-iɣīn ; ðímzziānen táɣīnt aḥḥâm suɣɣânt, téttent.

θáměddīθ nĕlɛaîd, sí-tedden lɛöšá, trǫḥan ĕlbĕẓ téttren tínsäi ākīḥámmen ; tɣénnīn, qâren :

Bu-áḥmu ! bu-áḥmu ! šḥâl menférd klînäh * ḥébb-ĕlkérša ûɛaîn dûɣɣâra * klînäh ûḥlîna ɛášet-mūläh * kŭräɛā ! kŭ-riɛā !

Bĕṭṭānhen tîš-tîšt táɣīnhent iúḥḥāmnsen súɣɣānhent.

Traduction

La fête de l'*'Aîd el-Kebîr*.

Pendant la nuit de *seba'a ou 'achrîn*, le *fqîh* prépare un plat de couscous avec le train de derrière d'un mouton ou d'une chèvre, des œufs, des dattes, des raisins secs, des noix, des amandes. Il apporte ce plat à la mosquée et le sert aux assistants. Chacun mange un peu : on donne à tous de la viande et de tout ce qui garnit le couscous ; ils se lèvent ensuite pour faire place à d'autres et s'en vont (1).

Pendant cette nuit, les génies sont lâchés ; personne ne se rend à l'abattoir ; si quelqu'un y allait, les génies qui sont en train de manger le sang des bêtes égorgées, le frapperaient et le tueraient.

A l'aube, les gens vont faire leurs ablutions dans l'eau des sources. Ce jour-là, en effet, l'eau du puits de *Zemzem* remplit toutes les sources. Le feu de l'enfer ne fera pas de mal à celui qui s'y sera baigné.

1. Coutumes identiques à Tlemcen et aux environs.

Digitized by Google

Les ablutions faites, on va prier à la mosquée. Le *fqîh* parle de l'autre vie, nous apprend combien celui qui n'a pas prié recevra de coups de *Sid El-Mâlik*, armé d'un bâton. Ce bâton pèse quarante quintaux et néanmoins paraît, à l'ange, léger comme une plume.

Quand le prône est fini, les gens sortent. Chacun d'eux, posant sa main sur la tête de la personne qu'il rencontre, lui embrasse en même temps ou la tête, ou la main, ou la poitrine.

Cette cérémonie finie, le *fqîh* va à sa maison égorger l'animal de la fête. Dès qu'il l'a égorgé, on tire des coups de fusil, afin que les gens, entendant le bruit des coups de feu, égorgent, eux aussi, leur mouton ou leur chèvre. Ils ont soin de creuser près de l'animal un trou où se réunira le sang ; on place dans ce trou un charbon et un morceau de sel (1). Quand la bête est égorgée, il en est qui plongent leur pied dans le sang; de la sorte, le pied est préservé des crevasses en temps de neige (2). Il y a des gens qui conservent un peu de ce sang dans leurs maisons, on s'en sert comme remède; on conserve aussi la vésicule du fiel (3), la queue de l'animal, ainsi qu'un morceau de cartilage de la trachée-artère, qui servira à faire des fumigations en cas de maladie.

Le soir du second jour de l'ʿAïd el-Kebîr, on habille *Boû-Jloûd*. Les jeunes gens vont demander cinq peaux de moutons ; deux servent à revêtir les jambes, une se place par derrière les épaules, une autre recouvre la poitrine, on place la dernière sur la tête; l'homme ressemble ainsi à un roumi (déguisé pour la mi-carême).

1. A Mazouna : du charbon, du sel et de l'orge; on tire des augures de ce sang un peu partout en Oranie.

2. A Tlemcen, pour la nuit de *sebaʿa* ou *ʿachrîn*, on enduit ses orteils de goudron pour les préserver des génies.

3. Coutume très répandue dans toute la région.

Digitized by Google

On se procure des vêtements de femme, et l'un des jeunes gens se déguise en femme. L'homme s'appelle *Boû Jloûd*; la femme se nomme *Soûna* (1).

Boû Jloûd et Soûna vont demander aux portes. Ils dansent. Bou Jloûd soulève son épouse dans ses bras, il la fait tomber ou bien c'est lui qui roule sous Souna. Les gens sont là à regarder et à rire. Ils chantent, plaisantent Soûna; ils disent : *Soûna veut de la viande.*

Ils disent aussi : *Dans la poitrine de Yâmna sont des pommes sans noyaux.*

« *O haïma lachlâch, dont les seins, sont comme des abricots.*

« *O haïma, lachlâch, qu'as-tu? qu'as-tu donc?*

« *O haïma! fais attention!* »

On se moque aussi de Boû Jloûd.

Les gens disent : « *Boû Jloûd est encore jeune. Bientôt nous assisterons à son mariage.*

« *O vieil épilé qui regarde entre les béquilles.*

« *O vieux tout nu, les chevreaux ont uriné sur toi!* »

Ils disent aux peaux qui recouvrent Boû Jloûd :

« *Si elle sèche et se racornit, il y a de l'eau dans la théière.*

« *Si elle sent mauvais et se remplit de vers, il y a du sel dans le sac de peau.* »

La foule se rend aux autres villages; quand la tournée est finie, comme on leur a donné de la viande sèche ou fraîche, ils vont s'asseoir près du village du *Kef*, sur une grande roche plate; ils font asseoir les jeunes gens et leur distribuent la viande crue qu'on leur a donnée; les enfants l'emportent à la maison pour la faire cuire; les plus grands mangent la viande qu'on leur a donnée toute cuite (2).

1. Cf. E. Doutté, *Merrâkech*, t. I, p. 370.

2. C'est pour la fête du Mouloud que l'on promène à Mazouna un individu habillé de peaux de chèvres et appelé Bou Jloûd. A cette même époque, pendant huit jours, un homme déguisé en femme exécute des danses dans le village, d'autres se masquent.

Digitized by Google

Quand on appelle à la prière de l'*'acha,* les jeunes gens vont dans les maisons demander les pieds de la bête égorgée; ils chantent : *Bou Aḥmou! Bou Aḥmou!* combien de bœufs et quelle quantité de tripes nous avons mangés! Nous avons vidé la maison du propriétaire (des bœufs). Des pieds! Des petits pieds! » Ils se partagent les pieds qu'on leur a donnés et vont les faire cuire à la maison.

XIX

θásḥārθ (1).

Sí-ttīli îdžen iγâb, tâuden tīš-dziụa; téggen īdž-ĕl-ḥḗṭ nísĕlụạn ðĕlḥḗṭ iịiγðen. Tâuden θaẓḍḗθ *ụúzzāl, téggen-ās lḥḗḍ úg̈-zĕllīf; sbéddạnt ġụámmās, dgŏssịnt, tγîma ddáḥrež; míllä tṛôḥ āki-úbrīð amĕllâl, qâren* : « *Qā-íddèr u-qā-iûsed slăzäzem* ». *Míllä tṛôḥ āki-úbrīð nisĕlụạn qâren* : « *Qā-ímmūθ náγ ūr-íttäzdeš* ».

Sí-ttīli tis-mḕṭṭûθ θγázza *ḥīdž ụurgâz* θéqqār-āṣ : *ûšiị árṛūḍĕnnäh ādḗhtṣèbnèγ; itšûtšās árṛūḍĕnnes, tγîma tṣḗbnās. Ttíli γrés tášmmūšt nụārén nétnežðāmt ellí íddèr ðilḥâiịiụḍ* (2); *ssúzzūreḥ iθẹɛubắị ụúrgāzĕnni. Sihent idgörṛḗḍ, itγîma ḥamsa-ụûssạn náγ-sétta, itγîma âîsum-ĕnnes itnékkār itγîma ir-ämmén ðámählūš âsitmetta.*

θázĕlmummụīθ θéqqār : *irbạn di-θémḍèlt, tirbāθîn, dí-θrīθ; dûṣād nífūnäsen íqqār* : *tírbāθīn, di-θémḍèlt ðịirbạn dí-θrīθ.*

1. Dicté par Belqâsem ould Moḥammed du Kef.

2. θánezðāmt *lḥāiịiûḍ tnĕqqent tḥárqent dgŏssin ârenĕnninnes sišγénžaiθ súzzūrent iθtụa nuγiûl ámeðbār itγîma ḥamsa-ụûssạn náγ-sétta, itrábba aisúm, itγémmi záf. Lûk*^{u}*ān ässúzzren sùfûsĕnsen áiγmi záf ĕg̈-ḍûḍạnnes γīsịtsetĕnnes.*

Digitized by Google

Îrbạn síttāfen tázĕlmummuɣīθ tnéqqent; terbāθîn, síttāfent ṣâḍ nífūnāsen, tnéqqent.

Ụénni íssumūθen ārén, tḥûfạnās θímĕdžịn; ụénni íssnen, si-íssūmūθ ārén, íqqārās : âî-āren, êdù ás-sūmūθèɣ, ðụâîtša âštšeɣ; ūðîs tḥûfạneš θímĕdžịn.

Si-iqqās idžen äimméθ, tɣima θíurqeθĕnnes tɣára ɣér-Rebbi. Si-tḥûfa tléqqèf äggénnäh, íttāsedāh lhézzĕnnes itmĕdžịnĕnnäh.

Sí-ttīli Sídna Mâlịk itḥérreb ði lmīzạn, íttāsed lhézzĕnni ði-tmédžịn-ĕnnáɣ, itɣima itsérrịäḥ.

Sí-zzāṛèɣ isɣi subĕddí, qârèɣ : asŭġġɣassu ūrtéhlīšeɣeš; sízzāṛèɣ isɣi suɣīmí, qârèɣ assŭġġɣassu aðhélšèɣ.

Si-ittéttiịi θệṭ afūsiθ, tílịn džébbðen ðīịá sélḥẹṛ; si-itréfref θazệlmâṭ, tílịn džébbðen ðīịá séššer.

Si-ittéttiịi θẹ́ṭẹnu témseḥt sûfūsīnu si-téksèɣ fûsīnu tséllĕmāḥḥès.

Si-ittéttiịi fûsīnu iázệlmāḍ, qârèɣ áṭṭfèɣ θimuzūnịn.

Si-téttenniịi iḍáṛṛẹnīnu, qârèɣ : qél mâni âîtša áðṛōḥèɣ.

θámĕṭṭûθ si-téttettīt fûsĕnnes âfūsi, θéqqār : qā-ḥsèɣ ăɛâžnèɣ ārén ịirðen.

Si-itnûɣèr âlīli, qâren : ánebðu qā-iûðef.

Si-itnûɣer ázĕzzu, qâren : ĕrrébiɛā qā iûðef; ānáɣ si-ssâlen igérlĕlḷû.

Si-ittéttiịi θínzerθīnu, qârèɣ áṭšèɣ âîsum si-téttĕniịi išnáifīnu, qârèɣ : qél miḥ ássellmèɣ.

Si-itférreð ärgâz, qâren : inĕžžīɣen ûlèq áðāzden, náɣ si-itméɣɣeð âîðinnes náɣ míllä ttăɛálleɣ θaḍûfθ ði-šnáifĕnnes.

Náɣ-síttīlin tézzẹ̄n éġĕmendi, si-srûsạnt ûġ-fạn, ɣệmillä žmăɛạneš tíḥĕbba ûġfḍn qâren : qā tâzden inĕžžīɣen. Míllä žmăɛạn ḥámsa, tâzden ḥámsa, míllä žmăɛạn θlâθa náɣ-sĕtta, tâzden θlâθa náɣ-sĕtta inĕžžīɣen.

Digitized by Google

Sittāsed īzínni ðâuraγ, qârĕnnās θábššārθ; míllä tăɛâlleɣ imânnes ûɣženná, qâren : ðâisum qā-táudent ähnăɛâlleɣ úɣženna; náγ-sittāsed tγîma ddûr, néqqār : ɥénni qā-iγâben, qā-iûsed.

ðinnâiẹr, âzdenni nuɛâššeb tṛôḥānt tisĕnnạn iɥâllaγ, tqĕllebent iûqaị trúzzạn ḫtγírḍĕmt; sittāfent táuiẹnt téggent sɥâddi tšétšelt máḥeð sā-sendént âkksent dhén iûsāɛ.

Ázdenni nnéfqèθ nĕnnâiẹr, trôḥānt itīšt-séžžerθ número̤ṣūḍ, tékksen zzís īdž-ûqššûḍ, tnédžrent sḫédmîθ, táuiẹnt ilfqḥ íttāri-ðīs; táuiẹnt, tăɛâllɣent āki-tebšišt máḥeð âkksent dhén iûsāɛ.

Iššāren, si-temγâren qâren : « — Eblîs íttili isqér sɥâddsen; sihen tekksén deḥînhen gidž-ubäɛīž máḥeð sâ-immeθ āγersén iâseð āheniâf dîn.

Traduction

Sorcellerie.

Autrefois, lorsqu'une personne était absente, on apportait un plat de bois, on y faisait un trait de suie et un trait de cendre. Puis, on prenait un fuseau en fer et on l'attachait par un fil. Le fuseau, étant tenu droit au milieu du plat, on le soulevait par le fil; il commençait à se balancer : si le fuseau suivait la trace blanche (de cendre), on disait : « Celui qui est absent est vivant et il revient rapidement; s'il suivait la ligne de suie, on disait : L'absent est mort; ou bien : Il ne revient pas. »

Quand une femme déteste un homme, elle lui dit : « Donne-moi tes vêtements et je te les laverai. » Il les lui donne et elle se met à les laver. Cette femme prend alors,

Digitized by Google

dans un sac, de la cendre de lézard des murailles (1). Elle en saupoudre la chemise de l'individu. Quand l'homme a revêtu ces vêtements, au bout de cinq ou six jours sa chair se met à enfler, il reste ainsi malade jusqu'au jour où la mort l'emporte.

Le lézard vert dit continuellement : « Que les garçons soient dans la tombe, et les jeunes filles sur la selle ». Le lézard gris dit, au contraire : « Que les filles soient dans la tombe et les garçons sur la selle. » Aussi, quand les garçons trouvent un lézard vert, ils le tuent, et les jeunes filles ne manquent pas de tuer les lézards gris.

Les oreilles tombent à celui qui a pris comme oreiller un sac de farine ; mais s'il sait se tirer d'affaire, il dira, au moment de poser sa tête sur le sac : « Farine ! je te prends comme oreiller cette nuit ; mais, demain, je te prendrai comme nourriture. » De cette sorte, il conserve ses oreilles.

Quand j'ai une démangeaison à l'œil droit, c'est signe que l'on dit du bien de moi ; si j'éprouve des tremblements aux paupières de l'œil gauche, c'est que l'on médit de moi.

Quand l'œil droit me démange, je le frotte avec la main ; et, au moment où j'enlève celle-ci, je la salue (en y posant mes lèvres).

Quand la main droite me démange, je dis : « Je toucherai de l'argent. »

Quand ce sont les pieds qui me démangent je me demande : « Où donc irai-je demain? »

1. On brûle le lézard des murailles, on place de ses cendres dans une cuiller, et on en saupoudre le dos des ânes aux points blessés par le bât. Au bout de cinq ou six jours, la chair se forme à nouveau et les poils repoussent. Si l'on se saupoudrait la main de cette cendre, des poils croîtraient à la face interne des doigts.

Digitized by Google

Quand une femme éprouve une démangeaison à la main droite elle dit : « Je vais pétrir du pain de blé. »

Quand le nez me démange je dis : « Je mangerai de la viande. »

Quand les lèvres me démangent, je dis : « Voyons, quelle personne je vais saluer (en lui baisant l'épaule). »

Le printemps commence quand fleurit le genêt épineux. Lorsqu'on entend le grillon chanter, on dit que la saison d'été commence, de même quand les lauriers-roses fleurissent près des oueds.

Quant un homme se met à balayer, c'est signe que des hôtes vont lui arriver ; il en est de même quand le chien de la maison s'étire ; ou bien lorsqu'un flocon de laine reste suspendu à ses lèvres. Quand nous faisons griller de l'orge, si des grains se réunissent dans la poêle, nous disons : « Des hôtes vont venir. » Si cinq grains sont groupés, c'est qu'il arrivera cinq hôtes ; s'il y a trois grains ou six grains réunis, nous aurons à recevoir, selon le cas, trois ou six personnes.

Quand nous voyons, dans la maison, de ces mouches jaunes que nous appelons *tabechchart* nous disons, si elle plane dans l'air : « On nous apporte de la viande que nous suspendrons (en attendant des hôtes qui vont arriver). » Si la mouche tourne çà et là, nous disons : « Notre parent absent est en train de revenir. »

Pour l'Ennâyer, le jour où l'on va chercher du bois, les femmes partent à la forêt. Elles retournent les pierres afin de trouver un scorpion. Quand elles en trouvent un, elles l'emportent à la maison et le placent sous le vase dans lequel elles font cailler le lait. Elles agissent de la sorte afin que le lait qu'elles battent donne beaucoup de beurre.

Le jour de la *nefqa* d'Ennâyer, elles vont couper une branche à un figuier, ne donnant que de mauvais fruits.

Digitized by Google

Elles taillent cette branche avec un couteau et l'apportent au *fqîh* qui la couvre d'écriture. Elles la suspendent ensuite à l'outre qui renferme le beurre salé ; cela, afin qu'il y ait toujours dans cette outre beaucoup de beurre.

Quand les ongles sont longs, nous disons : « Le diable se cache dessous. » Quand nous les coupons, nous les cachons dans un trou afin que, le jour de notre mort, nous sachions où les retrouver (1).

XX

Mâmeš teggén ábělbūl (2).

θînaiii Fâtna Bent ɛábdallah, θélla θsuɥɥá ábělbūl :

Tâuδèγ ārén iîrδen náγ ntéfsūθ, náγ ěnṭémzẹ̄n náγ néddrā ; tsíiṛẹ̄ḥ δi-t' zzɥīθ téksèγ muzzûr téggẹ̄ḥ δitezlâfθ, súffaḥ sɥâmạn iṣémmādẹ̄n tféttlèγ ārěniú δídzīɥa ám-ěrreš téggẹ̄ḥ δit' zzɥīθ dzúġġɥiiẹ̄ḥ mäḥéδ äδiṣáffa múzzūr séġázδāδ ; δmúzzūr taɛaɥādéγ tféttlèḥ sî-terrèḥ δ-äzδâδ téggẹ̄ḥ ěġɥénfīf tkáɛābšèγ tīšt käɛābûšt téggẹ̄ḥ δi-θẹ̄ṭ-ɥénfīf ; δɥénni iqīmén ūh-tăɛáṣèrěγeš téggẹ̄ḥ seššɥiiiá δeniīūmās. Si-tăɛámren ábelbūl ěġɥenfif, tbăɛažent sγénžaiθ, náγ sūḍâḍ ; téggèγ ánfīf ḫθīdûrθ ittūlîn ḫiiniạn dis ěnnéṣ-ɥāmān téggèγ δi-θīdûrθ θíššerθ δlébṣèl δífělfel áběršạn δífělfel ázŭġġɥaγ ; trénníγ ězzîθ δɥisum nělγélmi náγ nláɛanzi. Si-ítfůɥɥèr, téggīγ anfîf δeniī θīdûrθ áδīāli lūfâr iɥénfīf δiubělbûl mâḥeδ äiiůɥɥ séššɥiiiä. Si-íttāli téksèγ anfif tqéllěbèḥ δi-tezlâfθ tréššèḥ sɥâmạn téggèγ-δīs zăɛáfṛạn tédžẹ̄ḥ íttūf ; sî-ittūf, téggẹ̄ḥ

1. Cf. R. Basset, *Superstitions relatives aux ongles*, *Revue des Trad. pop.*, tomes IX et suiv. ; E. Doutté, *Merrakech*, I, p. 99.
2. Dicté par Fatna bent 'Abdallah.

Digitized by Google

ûġɣénfīf ðeniį-θīdûrθ; si-ittāli qébbɣala téggẹh ði-t'zzuīθ itṣèmmeḍ; téggẹh ði-lmeθréð trénnīγ šɣi neddĕhén dhénèh súfūsīnu lqénniäh séssaɣèh sĕlmérq ɣisûm siθidûrθĕnni.

Si-tetten inĕžžiɣen, tâudeγ ĕlméθreð, míllä ištéš šɣi-nerčûð tšûtšèh iɣárraû-īnu; sí-tetten säräðéγ θiγènžain ðélmeθreð. Bérkūkĕs téggẹh siįrðen tféttlèh, téggẹh hθīdûrθ, ði-ɣénfīf; si-ítnenna θīšt ĕlhèṭréθ tqéllbèh ði-dzīɣa sfruruih gârèh ði θidûrθ gâreγ äkīs lĕbṣél-ĕddúnt. Si-íšĕmda itnénna, tâudeγ tīšt-γénžaiθ neddĕhén téggẹht ðis néttet berkūkĕsūði ámubĕlbūl.

TRADUCTION

Préparation du couscous.

Fâtna bent 'Abdallah qui préparait du couscous m'expliqua :

« Je prends de la semoule ou bien de la farine de millet, ou d'orge, ou de maïs. Je secoue la semoule dans une corbeille d'alfa, j'enlève les fragments les plus gros et, après les avoir mis dans un plat en bois, je les humecte d'eau froide. Puis je roule la semoule sous mes doigts en petites boules comme de petits grains de plomb. Je place ce couscous dans la corbeille d'alfa et j'agite afin de séparer les gros grains des petits. Je prends les gros grains de couscous et je les roule à nouveau jusqu'à ce qu'ils soient assez fins. Les grains fins, je les place dans cet ustensile d'alfa que nous appelons *anfif*. Je ferme l'ouverture qui est au fond de l'anfif avec une poignée de couscous serrée en boule. Quant au reste, je ne le serre pas, je le place doucement par dessus. Quand l'anfif est plein, je perce, avec une cuiller ou avec le doigt, la boule de couscous qui en ferme le fond; et je place le tout sur la *guedra*.

Digitized by Google

C'est cette marmite que voilà sur les pierres du foyer. Je l'ai à moitié remplie d'eau, j'ai ajouté des ails, des oignons, du poivre noir et du poivre rouge, un peu d'huile et de la viande de mouton ou de chèvre. La voilà qui bout, je place l'anfif sur la marmite. La vapeur monte à travers le couscous et le cuit lentement. Quand il est à moitié cuit, j'enlève l'anfif et je verse son contenu dans la corbeille d'alfa. J'arrose le couscous d'un peu d'eau; j'y mêle un peu de safran et quand il est bien humecté, je le place à nouveau dans l'anfif et sur la guedra. Le voilà qui est parfaitement cuit, je le place dans un grand plat de bois, j'ajoute un peu de beurre salé. Les grains de couscous s'enduisent de beurre sous mes doigts. Alors, j'arrose le couscous avec le bouillon qui est dans la marmite; vous allez le manger chaud avec ces cuillers en bois d'olivier. Quand les hôtes ont mangé, j'apporte ce qui reste aux enfants et quand ils ont fini, je lave le plat et les cuillers.

Pour faire le *berkoûkes*, je prends de la semoule, je la roule en grains; après l'avoir fait cuire à moitié dans l'anfif, sur une marmite de bouillon, je le renverse dans un plat. J'agite le couscous entre mes doigts et je le place dans une marmite où il achève de cuire avec des oignons et de la graisse. Quand il est cuit, j'y ajoute une cuillerée de beurre salé et nous le mangeons comme le couscous.

XXI

Imérmez (1).

Sittīli imĕndi ittūrīɣ tṛôḥān tḥéššen; táuiẹnt iûrnạn, téggent diddersa, tšéddạnt ĕzzis, tɣimạn tšâθen súɣzzāl; ittāfi

1. Dicté par 'Abd el-Qâder ould Si Mokhtâr, du Kef.

Digitized by Google

lḥébb ; *dgôssîn lbrūmí*, *gârent náγ-táuiẹnt ízzụaīl. Ṭṣáffạ̄n lḥébb* ; *síṣṣfa táuiẹnt iúḥḥām. tfűụ̈ụ̈rent gụénfīf*, *téggen ākís θimerṣāḍ. Sittfűụ̈ụ̈èr*, *smâraṇt ḥúžerθīl* ; *si-tγâra*, *tsḗqsent*, *ẓâḍènt*, *trűụ̈ụ̈nent ârĕnienni sûγẹ ásĕmmam*, *tétten útšuiūði áṣèmmāḍ.*

TRADUCTION

Fabrication du *mermez*.

Quand l'orge jaunit (et avant qu'elle soit mûre), les gens vont la couper et l'apportent sur l'aire. Ils la mettent en javelles qu'ils lient avec des tresses d'alfa ; puis ils frappent les épis avec une baguette : le grain vole. On enlève la paille que l'on jette ou que l'on donne aux bestiaux. Le grain, une fois nettoyé, est apporté à la maison où on le fait cuire sur l'*anfif* à la vapeur d'une infusion de menthe. Quand le grain est cuit, on le répand sur une natte, on le laisse sécher, pour le griller ensuite et le moudre. On arrose de lait aigre la farine ainsi obtenue et on mange ce mets froid.

XXII

Mâmeš tétten ábqūq (1).

Ásŭġġụas íttīli nāqèṣ, *trộḥạn míddèn ílḥèlā*, *qâzen ábqūq*, *táudent iúḥḥām sârāšent*, *tḥénfĕrạnt*, *tédzent*, *téggent itγārá*, *ẓâḍènt* : *íttīli ârennes šámllāl ám-lžīr*, *téggent šénii itfkúnt ŭġfạn* ; *džíịrent äs-ítūrīγ* ; *téḥmạn āmạn*, *smâṛạn*

1. Dicté par Slîmān ould Moḥammed.

Digitized by Google

ḥés āmân tūlîn tébḥen. Si-tγédrent, tâuden dĕhén, téggen-dīs ɜélkent, tétten. Ábqūq itéqqès ɜi-θîrẓūmt, ítleddeγ middén ilgórzəḥ-nsen, tâsūn. Si-tétten, qâren : bísmillah tfúh, matta rriḥɜiu ñilĕf. Ǔaláinni ḥêr zzi-lmût sûlāz.

TRADUCTION

Comment on mange les bulbes d'*arum*.

Quand l'année a été mauvaise, les gens vont, dans la campagne, arracher des *arums*. Ils en rapportent les bulbes à la maison; ils les lavent et après les avoir dépouillés de leur enveloppe, ils les pilent. Ils font alors sécher la bouillie ainsi obtenue et réduisent en poudre ce qui en reste. C'est alors une poussière blanche comme de la chaux. On la place sur le foyer, dans l'ustensile qui sert à faire cuire le pain, et on chauffe jusqu'à ce que cette farine soit rougeâtre. Alors, on verse dessus, de l'eau bouillante quand la bouillie est faite, on y ajoute du beurre; on mélange bien le tout et on le mange. Cette nourriture irrite la gorge: elle pique au gosier ceux qui en font usage et les fait tousser. Avant de manger l'*abqûq*, nous disons : *Bismillah*! Pouah! qu'est-ce que cette odeur de porc! — Mais c'est meilleur que la mort par la faim.

XXIII

Mátta teggén sûγẹ (1).

Kûll-ass álịnti ittaɣí θiγ'ṭṭên ɜelbáhīm ittáɣīhen táḥɑān ilγâbeθ. Si-tehma tfûịθ ittáudīhen γer úḥḥām tẹzzịenhen;

1. Dicté par 'Abd-Allah n'Ali, du Kef.

Digitized by Google

γẹ̣r ðiṛṛ'biɛa ðunebðú dúggɣalen iuḫḫâm itízārnṇn. ði-llγrif, thémzen aḥérrāg ziš, mahéð aídžaɣen; si-idbedda lemgil tkébbạ̄n aḥerrâg i̯ɪ̯γzèr maḥéð áðisuɣ; si-itséss, itṛo̯ḥa itgiɪ̯i̯ẹl sɣáddi ītsliuγa; θméddīθ thémzen théddạ̄n āllmèγréb tšúɣrem. Ṭ́ẹ̄zẓi̯ẹn tisĕnnận āγẹ̣ ðiθi̯idār âγẹ ntmĕddiθ séndūnt tūfūθ ðɣénni ntūfúθ, séndūnt táměddīθ; mīγer ðrûs sidūfúθ âl-tūfūθ. Si-ṭ́ẹ̄zẓi̯ẹn tisĕnnận, gâren tasfuaiθ gúnfif téggèn anfif ĕǵmí-ntīdūrθ; smārān ḫés âγẹ itúddūm ði-θidūrθ ĕlli sísɣādda mízzi áiṭṭef zâf ðlĕγbār. Si-tetšīl-âγè ašfâi̯, téggent di-tébšīšt tšúddent, dzi̯irent Taɛállγent ditĕhnai̯ẹn náγ ǵmsenda; i̯ṭṭèṭfit sŭǵ-bûḍ itγīmá isendu. Si-ítnuddu, féryent iθidūrθ tnéffḍèn ĕddhén di tébšīšt sârāðent sɣāmận, tmélḷhent, teggént di-θidūrθ. Si-ṭháqqạ̄n, téksen itšui̯iá, téggent ġbelbûl náγ ġŭγrúm.

Iliṇti i̯ṭẹ́zẓẹ āγẹ́ ilγâbeθ i̯ṭẹ́zẓẹ āγẹ́ ði-θuɣârθ; ittáud θiḥékkĕt sí-lqŭrniɛa itéggẹḥ gɣámmās-neḍḍūfθ; itéggẹḥ gɣammâs ntúɣārθ; itédžāh äs-íttegg itférγẹḥ; si-ijbén, ismarâh ĕj́ẹ́laɣen itéqqẹn-īhen itséddīhen; itéttẹḥ ḫéšffāḥ; ðlɣáγeš séssen lmîsĕnni sí-ttili ūlliḥáð itséssīh āiðí-núliṇli.

Náγ téggen âγẹ i̯asĕmmâm ði-θidūrθ, téggĕnnās ḫelăɛáfiθ. As-ítnenna, srûsạ̄nt di-θmûrθ iṭśĕmmẹ̄ḍ smārạ̄nt ĕǵ-ɣáḥūli; itúddūm, tékksen täšlílt téggen ḫés âγẹ-ašfai̯; téttent.

Tấfunäst si-ttaṛŭ i̯ṭẹ́ṭṭẹ̄ḍ áị̯endūz; sidžīuen míllā iš'ttet ṭẹ́zẓi̯ẹnt, téggent āγẹ̣nni ġŭ́qbŭ̂š ítnenna; ítγāra iádeḥsĕnni: ídŭ́ġġɣal amt'mellāli̯n srûsạ̄n ta̯idūrθ, tedžậnt ítṣèmmẹ̄ḍ; téttent. Téggen ammú sūγẹ̣ nbĕháị̯em tγèṭṭén itâṛɣèn.

Ụénni itséssen âgẹ ašfái̯, téggās θīmni ĕǵŭ́ḫènfūr ûhnetsesseš, nétsess āγẹ́ γér-ásĕmmām; náγ síttīli̯n ámān-uɣi̯n smârạ̄n-dīs âγẹ; srûsạ̄n θa̯idûrt, séssaɣen ĕzzís ábĕlbūl.

Digitized by Google

TRADUCTION

Usages du lait.

Chaque jour le berger conduit les chèvres et les troupeaux de moutons dans la broussaille où ils paissent. Quand la chaleur se fait forte, on les ramène à la maison et là, on les trait.

Ce n'est qu'au printemps et en été que les troupeaux reviennent à la maison au milieu du jour. En automne, ils vont paître dès le matin; à midi ils descendent à l'oued pour boire et se reposer sous les caroubiers; puis, ils se lèvent pour paître jusqu'au coucher du soleil; alors ils reviennent à la maison. Les femmes traient le lait dans des marmites. Le lait de l'après-midi est converti en beurre le lendemain matin; celui qui est trait dans la matinée est battu le soir; ou bien, s'il y a peu de lait, on ne fait du beurre que le matin. Les femmes, ayant trait, jettent dans un vase d'alfa des chardons et plaçant ce vase sur l'ouverture d'une marmite elles y versent le lait qui tombe dans l'ustensile placé au-dessous, laissant, sur les chardons, les poils ou la poussière qu'il contenait. Quand ce lait a caillé, on le place dans une grande outre que l'on a solidement attachée; on la suspend aux poutres de la charpente ou bien à un trépied; puis, la saisissant par le fond, on l'agite pour battre le beurre. Quand le beurre est fait, on renverse le tout dans une marmite, et on enlève le beurre qu'on lave dans de l'eau et que l'on place, après l'avoir salé, dans une marmite.

C'est là que chaque fois que l'on en a besoin, on prend du beurre pour préparer le couscous ou pour en mêler au pain.

Digitized by Google

Le berger trait au pâturage dans une petite outre. Il recueille des fleurs d'artichaut et, après les avoir enveloppées dans un morceau d'étoffe de laine, il les jette dans l'outre. Il les laisse agir sur le lait; quand celui-ci est caillé, il le verse sur des feuilles de palmier nain, qu'il replie et attache ensuite. Le berger mange ce fromage au pâturage même. Quant au liquide qui reste, ce sont les enfants qui le boivent ou bien le chien du berger.

D'autres fois, on place du lait aigre dans une marmite que l'on met sur le feu. Quand le liquide est cuit, on l'enlève et on laisse refroidir. Puis on verse le tout sur un lambeau de *haïk*; on laisse égoutter et on enlève ensuite la partie solide, restée sur le *haïk*; on verse sur ce fromage du lait frais et on le mange.

Quand une vache a vélé, après que le veau s'est rassasié de lait, on la trait, on place ce lait dans une marmite et on le fait cuire. Quand ce colostrum a cuit, il est semblable à du blanc d'œuf coagulé; on enlève la marmite, on laisse refroidir et on mange ce lait cuit. On fait de même pour le lait des brebis et des chèvres qui viennent d'être mères.

Le visage de celui qui boit du lait frais se couvre de dartres. Aussi nous n'en buvons pas; nous ne buvons que du lait aigre; ou bien, quand nous avons de l'eau chaude, nous en versons sur le lait frais et nous arrosons le couscous avec le lait ainsi étendu.

XXIV

Mátta t͡âuden si-lɣâbeθ (1).

Netṛ̂ḥa ði-i͡ûr nekθû͡ber, nettâlï iûẓrār âllqệḍ ezzis mizzi

1. Conté par Qaddoûr Moûmen, du Kef.

Digitized by Google

ăt-néts̆ ilmes̆ta ĕlbéllŭḍ âllqĕḍ ĕzzis ĕlḥébb nettáqqâ. néttau-dīt dī-θilụin iúḫḫām, téttent izĕllŭγen. Ettârfent di-ufạn, esséqs̆ārent, téttent; δụénni mīẓệδ, téttent iédder. δlḥébbĕnni ntáqqâ lli-tauden, ettéggent diθidūrθ éssụạnt, éggāren dis âγẹ-mīẓệδ.

Trôḥạn tâuden săsnú si-lγâbeθ, téttent; δuénni ittett ịẹṛrú iδụel δámahlūs̆: néttet tāinā igúrslen, δúγĕddu ntás̆bālt, δbésbās, δelgórnịn, δigérrụālen δelzúmmᵘẹḫ ĕttâlma.

Tauden tāinā sî-lγâbeθ isγārĕn mizzi tḫéddmen θāmémt tmĕrzaiθ. Tauden s̆âl ĕnṣénṣāl, tédzent, trúụụnent sụâmạn. Tbénnạnt ĕzzis am-θidûrθ ġūms̆ận néṣṣfāḥ máḥeδ sâ-tuddūm θâmemt tmīrzaiθ, ūr-tétsĕses̆ θâmūrθ. Tédz̆ạnt táidûrθ-ĕnni tγâra, téggen dis iẓūrạn númĕlẓẹ ĕttịẹrθ. Téggen tímssi âki-lz̆ĕnāb. Îmi ntīdūrθ, tâδnent sŭbúfĕrrāḥ. Sí-tèḥma qĕb-bᵘālá, trédzem θịérθ θâmemθ; tγîma dzáḥka thúụụeδ ilméḥ-bes ĕllí γzin díṣṣfāḥ. Â ḫûbhị, θélt-ịām, itḥémmat bâb-ĕnnes, ittäịem ġiiddāδ, ittauịīt iznūzá δi-lḫmīs náγ δi-Sebdû; δmîγer iūsâɛ, ittauịīt i-Râs-ĕl-ma, la-ḫāṭĕr θiγla δin. Téggent ibnâ-dem ụénni tīlịn dáfĕrḍas, náγ sitīlīs̆ netḥébbeθ ġŭḍāṛ náγ ḍĕllạnt iθélγĕmt mīδí âz̆edz̆ẹd, náγ itγéṭṭĕn.

TRADUCTION

Produits de la forêt.

En octobre, nous allons dans la montagne; nous y faisons la récolte des glands, et nous les mangeons pendant l'hiver. Nous en rapportons aussi des baies de genévrier dans des outres. Ce sont les enfants qui les mangent, bouillies dans l'eau et dépouillées de leur écorce; mais

quand elles sont douces, on les mange crues; d'autrefois, on les consomme cuites mélangées de lait frais.

On rapporte aussi de la forêt des arbouses pour les manger; ceux qui en absorbent beaucoup tombent malades; nous tirons aussi parti des champignons, des tiges de férule, de fenouil, de chardons, des feuilles de sédum, du cœur du palmier-nain, des salsifis sauvages. Nous apportons aussi de la forêt le bois avec lequel nous fabriquons le goudron. On prend de la terre glaise que l'on gâche après l'avoir pilée, avec ce mortier, l'on construit une sorte de marmite dans un endroit rocheux. On prend cette précaution afin que le goudron, quand il distillera, ne soit pas bu par le sol. On laisse sécher cette grande marmite; puis, à l'intérieur, on place des racines et des troncs de tuya. On fait du feu sur les côtés du four à goudron et l'on recouvre l'ouverture (supérieure) avec un plat de terre. Quand la chaleur est forte, le bois abandonne le goudron; celui-ci coule et descend dans une cavité que l'on a creusée dans la roche. Pendant trois jours, l'individu qui prépare le goudron, continue à chauffer; il verse ensuite le goudron dans des outres et va le vendre au Khemis ou à Sebdou. S'il en a beaucoup, il le porte à Ras el-Ma où il est cher. On en frotte la tête des teigneux, ou les boutons qui viennent aux pieds; ou bien on en enduit les chameaux ou les chèvres atteints de la gale.

XXV

Asŭǧǧʷás nérrūz (1).

Si-úsŭǧǧʷas nérrŭz āl-ā͡irú, ḥámssnīn náɣ séttsnīn; ŭǧsŭǧǧʷas nérrŭz, ímĕndi iqqûr sḍúīθ, ímmūθ. ɣḍr néttet θíbbi,

1. Dicté par Lakhḍar ould Slîman, de Tr'âlimet.

Digitized by Google

ðélgörnın ðɥúbqūq ðbúzffūr ðbúaḥmu ðɥénḥāl ðéṛṛūz, taudént si-Maγnıa, znûzạnt-ĕdīnn. Kûlši-iγla; *âren ɟirðén sténăɛāš ilkilọ*; *lkilọ ntefsûθ stmĕnıa*; *lkīlọ neṛṛûz, stmĕnıa*; *täzzârθ, stmĕnıa ilkilọ, ðelḥérš sĕtta-sọldi. Tétten iγssạn ĕlhéṛṛūb, tézzınhen, téggenhen di-θidīrθ si-dūfûθ γêr-āltameddīθ, tsáffānhen térrānhen, tnénnạn gɥâmān ðelmélḥ t'merṣ-āḍ.*

Tṛôḥān ilγâbeθ náγ-ílḥlā, taûden lḥéršef, ðĕlbéḷḷůḍ, *ðúsāsnu, máttu mɥa illạn, téttenhen.*

Traduction

L'année du riz.

L'époque que nous appelons *année du riz* date de cinq ou six ans. Cette année-là, la sécheresse avait fait périr les céréales. Nous n'avions à manger que des feuilles de mauves, des tiges de chardons, des tubercules d'arum, du son et enfin du riz que l'on nous vendait à Mar'nia. Tout était cher : la farine de blé valait douze sous le kilo; le kilo de *bechna* se vendait huit sous, ainsi qu'un kilo de riz ou de figues ; on payait six sous un kilo de grossière farine. Nous mangions même les noyaux de carroubes. On les faisait griller; puis, pendant toute une journée, du matin au soir, on les faisait cuire dans une marmite, en ayant soin de changer l'eau que l'on assaisonnait de sel et de menthe.

On allait aussi à la forêt ou dans la campagne et l'on en rapportait, pour les manger, les artichauts sauvages, les glands, les arbouses que l'on pouvait trouver.

Digitized by Google

XXVI

Asŭġġṷás nûḷāz (1).

θina-iii ṇánṇa : sébăɛä-snīn ntfúīθ, úllīš dbixa, γêr ġṷâss tfúīθ, ðěġġéd γêr-θäzīri ; ɛámru úzzārèn lèγiâm ŭġženna ; úllīš léḥḍār, ūrssînen ánebðu síttāðef, ir-si-úlīli si-ítnūṷer ġiγzèr. Nèhnīn tméttan sûḷāz ; sâγen ánfīf nelḥèrrûb zdûro. Sít-tγersen θγâṭ, tăɛârāḍen áqĕddŭḥ ièámmen táṷinhen iúḥḥām tédžānhen téžmīðen sŭṷṷānhen téttenhen ; si-tfèqren tγâṭ, ttûfen θâðūntĕnnes táberšānt stiizzi, ðṷisūm iberšén ám-θāðūnt.

Trôḥān tṣéiiḍèn tískkurīn sŭ́ṷṷān taskkúrθ sébăɛä lḥètrāθ ; séssen γêr-lmèrq ; ðṷīsûm téffrent ; ðṷấitša táɛṷāden sŭ́ṷṷānt, tétten âîsūmĕnnes.

Argāz itéffer šṷí-ndūnt ; sí-iqqās âiffèγ ilžĕmmaɛâθ, iddhen tāžûnt išnâîfĕnnes, máḥeð átγīlen lγāši qá-ittet, nettán qà-itmetta sûḷāz.

Īdž-ĕnninèḍ, sí-iqqās āiffé́γ, íttegg īdž-ûγīl iisγārén dítfkunt itṣahhað ûðĕmennes máḥeð âizṷèγ, máḥeð ázzrèn úðĕmennes ðázŭġġṷaγ máḥeð ûzzārènneš ûðĕmennes ðaûráγ sûḷāz qâren : qá-ittet.

Argāz ítnèqq ûmās, ítettṭḥ. Tiš meṭṭûṭ ġûḷāz úttqèddeš aidgössṇ mémmis. θíuiḍḥ āliíγzèr θīrih ðí-θāla, ṷâlu γrés mátta ðīs-tûš âiḍeṭš.

TRADUCTION

L'année de la faim.

Ma grand'mère m'a raconté ce qui suit : Sept années

1. Conté par Belqâcem ould Moḥammed, du Kef.

Digitized by Google

de soleil se succédèrent sans pluie; tout le jour, c'était le soleil, et toute la nuit, le clair de lune. Jamais un nuage au ciel. Pas d'herbe. On ne connut la venue de l'été que par les lauriers-roses qui fleurissent à cette saison. Les gens mouraient de faim; on payait un *anftf* de caroubes un *douro*. Quand les gens égorgeaient une chèvre, ils recueillaient le sang dans une casserole, l'emportaient à la maison, le laissaient se coaguler et s'en nourrissaient après l'avoir fait cuire. Quand ils ouvraient la chèvre, ils trouvaient sa graisse et sa viande toutes noircies par l'alfa sec que l'animal avait mangé.

Les Beni Snoûs allaient chasser les perdrix, les faisaient cuire sept fois de suite pour boire le bouillon seulement; quant à la viande, ils la cachaient pour la faire cuire de nouveau le lendemain, et en boire le bouillon; le septième jour, ils mangeaient la viande.

Un homme cachait un peu de graisse et, quand il voulait se rendre à l'assemblée publique, il enduisait ses lèvres de cette graisse, afin de faire croire à la foule qu'il avait mangé. Et, cependant, il mourait de faim.

Un autre, avant de sortir, jetait un morceau de bois dans le foyer et approchait son visage de la flamme, afin de le rendre rouge et de cacher aux gens la teinte jaune d'un visage d'affamé; si bien que les gens voyant son visage coloré, disaient : « Il trouve moyen de manger. »

Un homme tua son semblable pour le dévorer. Une femme affamée, ne pouvant plus porter son enfant, et n'ayant pas de quoi le nourrir, l'emmena à la rivière et le jeta dans l'un des bassins que forme la Tafna en face du Kef.

Digitized by Google

XXVII

Aḫḫām iát-Snūs (1).

Míllă íḫs îdžen âibna aḫḫâm, íqqāz ðí-θmûrθ mîði aiḗgg lmáddeθ, itáɛɥāð íttegg lḥḗḍ ḫélḥḗḍ nelmáddeθ.

Áḫḫām idbéṭṭah abennáị ḫéθnāịen : *θáddārθ midi dzedγén míddẽn, ðelḥûš mîði dzéddèγ lḥárrāg, téggen-dīs sslâḥ nĕt' fellāḫθ* ; *ðíθmūrθ nelḥûš, qâzen tísĕrfịn* ; *íðbāb fāịéθ éllạn qâzen tísĕrfînnsen ŭǧuzṛû* ; *néšnịn néqqāz tíserfịnnáγ ŭǧ-šāl ânáγ ði-tefzấ sí-ntāf.*

Tbénnạn ĕlḥḗḍ stûqḛθ ðûšāl ðébžïr ; *tbénnạn ṣḗṣṣọm náγ sélkeddạn, téggen eṣṣọm ði-θúddrịn ɥádda ðélkeddạn tbénnạn ĕzzis ði-θγḛ́rfāθịn* ; *qlil ɥénni itbennân stéfza* ; *éllạn mâgĕs itbennân stéfkerθ.*

Sí-směddạn lḥáịịūḍ nteddârθ, irịn ḫḗs θáḥnaiθ, ɛáuẽen séddĕfen ḫḗs ṭérrāh, téggen ḫés šál ámĕssās ; *sí-směddạn tšâθen sɥấḥlās tṣḗbbạnt* ; *sí-směddạn diṣḍâḥ, téggen-ās θäɛâmāmθ.*

ðélḥūš, ūr iûðīneš ĕlkúl γḛ̂r-ākiṭṭèrf ĕllí isĕqqḗf. Téggen tirkīžịn, báɛāðent īdš-šuịịá ḫélḥḗḍ žâr-nterkīzịn ; *gâren ḫsén zúɥɥāž* ; *žār-nzúɥɥāž ðĕlḥḗḍ, gâren tíḥănāịen. Téggen tírkīzịn ðézzɥauž téḥnāịen ðéṭṭrrāḥ, lkúllāịūði, téggent sŭǧmḕlzḛ, máḥeð áiṣbḕr* ; *íllä ámèlzḛ iūsâɛ ði-θmûrθennáγ.*

ðilḥḗịịūḍ tédžạn ttīqạn dímzẓịạnen, máḥeð âggen tfáūθ, máḥeð ázzṛèn bérra ; *tédžạn θâ̂ina ttīqạn ði-lḥèịịûḍ nélḥūš* ; *bâb-ɥúḫḫām ítṣāḥ íddèrb* ; *āki-θuɥɥûrθ ĕlli-tâðfen ākis íllḥūš, néttạnt támqqrạnt mikeð tāðfén ĕzzɥáil* ; *táɥɥûrθ*

1. Dicté par Embarek ould El-Guendouz, du Kef.

Digitized by Google

mikeð tâðfen iddârθ néttạnt támzẓẓịạnt ḫθénnīnêḍ, néttạnt dí-lḥḗḍ ĕlli žār-nĕlḥûš téddārθ; ðí-lḥḗḍ nelḥûs, téggen īdžûbɛāīž ðamzẓịḍn máḥeð ākīs-iffḗɣ laɛâṭèn-nelmāl.

Téddārθ dbéṭṭạnt ḫθlâθa; îdžen ĕǧmí ntúɣɣūrθ, iûsed qĕdqèd âki-θuɣɣūrθ, ðínni srūsạn ṣbâbèt; ínnīnèḍ uɛalạn ḫ'θmūrθ sámmạnt ĕssrîr kúll-īdžen zzīsén, íttīli ieḅná sĕliạāžūr; téggen ĕrrémleθ tūqáị ịiɣzer.

Îdžen síssrīrĕnni ṭḗṭṭsèn-dīs; ðénịi issrîr íttīli tīšt-táḥnäiθ si-lḥḗḍiịn ɣḗr āl-lḥḗḍiu, dgôssīn ḫḗs tûsūθ, búrābäḥ, tsúmθaɣin; ážerθīl íttīli âkilḥḗḍ tăɛállgent; θíhiḍār téggenhen ĕǧžādžen ĕlli ttīliṇ ðílḥḗḍ; sí-ttāzĕdeš nûnīžiu téggenāst ðénịí-burâbäḥ itɣima-ḫsen; síttāzĕd ḗḍ téssūnhent ðénịí-užerθīl máḥeð āḫsén ṭḗṭṭsen. Tâfen tâ͡ína ðínn snâdeq, téggen disen árṛŭḍĕnsen.

Ssrîrĕnnīnèd téggen dīs ĕrrĕḥèl : ĕnnăɛāmeθ irðen, ṭĕmzẹ̄n, déddrā, téfsūθ, ðuzáimu, téggen ði-téḫṛḍịn náɣ ǧúqĕ̆bbāḍ, téggen ibáɥen ðélḥèṛṛūb tâzzārθ ǧíqĕ̆bbāḍen; θâmemθ deddhén, téggent ði-tiûdār náɣ ðí-lŭbɥāš; âren teggént diθiluin : ĕzzît téggent ĕǧɥíddīð náɣ-ðílŭbɥāš. Tâfen tâ͡ína ðínn θízeðmịn uâri, tíɣŭǧǧɥạn nellif mízzi tḥéddmen ážerθịl, ði-téhnäiẹn téggen tāḍûfθ tīliṇ tílīsịn, íllä iáqèrdāš, íllä âḍrāf mízzi âḫeddmen árṛūd náɣ dzúɥqèn zzis ížerθāl.

Zzâθi-θuɣɣūrθ qâ͡zen táfkunt tbénnạn inịạn mīḫ-ássuɥen ûtšu ði-θidūrθ ĕnní-ḫsen. Íṛọḥ âiffeɣ ddůḫân ðí-lḥūš ānáɣ ði-búžŭɥāl ŭǧ-ženná néteddārθ.

ðí-lḥūš ttâfen lmâl : áɣịūl, ðúserðun, ðífunāsen, tífunāsīn, ðášrāren, tɣḗṭṭen; iâẓẹḍḗn tāṛɥènt ðíttāšūr, iɛállèǧ ǧúžĕnna ði-téḥnäiẹn ịâžẹḍèn ṭḗṭṭsèn ði-génnairu, ɥaláinni úllīš áḫḫām iịiḍān, nèhnịn ṭḗṭṭsèn mâni-mɥa-ḫsen ɣḗr-tɛóssen ūr-ṭḗṭṭsèn-šäị.

Digitized by Google

Aqah ásɣèr isbéddạnt âki-lḥḛḍ ðúmžer ínnèd ði-θbậnta, tísbɛaịn nuɣānîm âki-umžer; âɣah azddûz ɣúḫḫām ġɣammâs nélmehrāz ðɣḛ́nfif ðenịí iθîdū̆rθ ettɣénžaịen ûġsḛ́nnāž, tḛ̆bénnīθ, ḛ̆ttéḫsaiθ ðîs-āmạn ðelmúɛạn ennīnḛ́ḍ iûsāɛ.

TRADUCTION

La maison chez les Beni-Snoûs.

Lorsque quelqu'un veut bâtir une maison, il creuse d'abord le sol pour établir les fondations sur lesquelles s'élèveront les murs.

La maison se divise en deux parties : la *taddart*, réservée à la famille, la cour dans laquelle logent les troupeaux et où sont rangés les instruments de culture; c'est dans le sol de la cour que sont creusés les silos; les anciens habitants les creusaient dans le calcaire dur; mais, de nos jours, nous les creusons dans la terre ou dans le grès.

On emploie, pour bâtir, des pierres calcaires, de la terre, de la chaux; on bâtit soit avec du calcaire dur, soit avec du tuf; on bâtit en calcaire la partie inférieure de la maison; la partie supérieure est construite en tuf; peu de maçons utilisent les grès, mais il en est qui bâtissent avec la couche bien concrétionnée qui recouvre les tufs calcaires.

Quand les murs de la pièce d'habitation sont achevés, on place en travers, de l'un à l'autre mur, des traverses de bois, puis on garnit les intervalles avec des éclats de bois; on recouvre le tout d'argile blanche; alors on place par dessus une natte grossière et on frappe sur cette natte avec une dame; on élève ensuite le mur de la terrasse.

Quant à la cour, elle n'est recouverte qu'en partie, sur

Digitized by Google

les bords seulement. A quelque distance des murs, on plante des pieux; de l'un à l'autre, on jette des poutres; puis, entre ces poutres et les murs de la cour, on dispose des traverses sur lesquelles on établit des terrasses. Les pieux, les poutres, les traverses, les planchettes débitées à la hache, tout cela est en pin d'Alep, bois très résistant et assez commun dans la région.

Les murs de la pièce d'habitation et ceux de la cour sont percés de petites fenêtres laissant pénétrer la lumière et permettant de voir ce qui se passe au dehors. La porte de la maison donne sur la rue et permet de pénétrer dans la cour intérieure. Elle est assez grande pour laisser passer les bestiaux. Celle qui donne accès dans le *taddart* est plus petite et se trouve percée dans le mur intérieur qui sépare la cour, de la *taddart*. Dans le mur de la cour, on ménage une ouverture étroite qui permet l'écoulement du purin au dehors.

La pièce habitée par la famille se divise en trois parties; l'une au milieu en face de la porte est au niveau du seuil; c'est là que l'on abandonne ses chaussures.

Les deux autres parties sont surélevées on les appelle *srîr*; chaque *srîr* est bâti en briques, on emploie aussi, comme matériaux, le sable et le gravier de l'oued.

L'un de ces *srîrs* sert de chambre à coucher; des poutres qui vont d'un mur à l'autre, supportent les couvertures de laine, les oreillers sur lesquels on dort; les nattes sont suspendues le long des murs; des peaux de mouton, pourvues de leur laine, sont jetées sur des pieux enfoncés dans les murs; si un hôte arrive, on place ces peaux sur des couvertures de laine et l'hôte s'assied dessus. Quand la nuit est venue, on les étend sur des nattes pour dormir. On trouve aussi, dans ce compartiment, les caisses qui renferment les vêtements.

Digitized by Google

Dans l'autre *srir*, on rencontre diverses choses : des céréales, blé, orge, maïs, sorgho, mil; ces graines sont placées dans des sacs d'alfa ou dans des amphores. On place aussi, dans ces grands vases en terre, les fèves, les caroubes, les figues; le miel et le beurre sont dans des marmites de terre ou dans des pots; la farine est conservée dans un sac de peau; l'huile, dans des outres ou dans des jarres. On trouve aussi là des bottes d'alfa, des ballots de bourre de palmier-nain, employés dans la confection des nattes. Sur des poutres sont jetées des toisons de mouton, ou bien de laine filée, quelquefois teinte : c'est pour faire des vêtements ou pour décorer les nattes.

Devant la porte, on a creusé un trou dans lequel on fait le feu; on a maçonné, sur les bords, trois pierres servant à supporter la marmite dans laquelle cuisent les aliments. La fumée s'échappe par la cour ou par une ouverture pratiquée dans le plafond de la *taddart*.

Dans la cour, on trouve les animaux domestiques : âne, mulet, bœufs, vaches, moutons et chèvres. Un *couffin*, suspendu à une poutre, reçoit les œufs des pondeuses; les poules couchent dans le *gennaïrou*; mais il n'y a pas de chenil pour les chiens, ceux-ci couchent où ils peuvent, étant là pour garder et non pour dormir.

Voici, contre les murs, la charrue que l'on a dressée, la faucille enveloppée dans une pièce de cuir ainsi que les tubes de roseau (dont l'on garnit ses doigts quand on moissonne, pour éviter de se couper); voici le pilon dans son mortier, puis l'ustensile d'alfa (dans lequel on fait cuire le couscous à la vapeur d'une marmite), les cuillers renfermées dans un petit panier d'alfa, la bouteille, la gourde et beaucoup d'autres ustensiles encore.

Digitized by Google

XXVIII

Áḫḫām (1).

Iállah ângāž; éṭṭfem iâẓēḍèn; éggemhen ûǧsnnāž; âudem ánnetš; ékkrem ânnṭèṣ.

Iídden ḥâqūl, gémmānàγ šɥí ɥâmạn anẓàḷ, nẓûḷ.

Âudĕmānàγ θábĕršạnt ânnsū, ssɥīm-elkɥél, nsúɥɥû.

Ékkrem, sḥâûfem áḫḫām, irɥem lḥáɥaiẹž, éθnām fissăɛā áḫḫām; âudem iserdạn dìγiäl, isịm šéddem sissγɥạn; sémdạn ǧušddí.

Isūn iγaîdèn imzẓiạnen; éggem asnnâž iâẓēḍèn; â-qāttum θiâẓēṭ idlịn sísīšɥen.

Eggemt its'nnāšt, isīt ǧfûsĕnnem; iállah ɛáðlem θāmûrθ, éssūm aḫḥâm; áɥed, šékk, ázddūz, ûθem ižádžen, sémdạn.

Áɥed tịirsäl, áịịa ânsbedd; áḫḫām qâ-ibedd, sbéddem θiḥárnāfīn qā-nsbéddīhen.

Ṛộḥèm âudem ålīli, ánnegg zzîs θáðriịīst; nîɥed; éggemt, néggẹ̄h. Sémdạn áḫḫām ði-lbĕniạn.

Âh! éggemānàγ mátta iânetš; aqlânàγ némmūθ, nûḥèl, nélḷūz. Fissɛām, fissɛām súγrûm ðubĕlbûl tbérṣạnt.

Âudem θázŭǧǧᵘārθ, nîɥed. Fériẹm áḫḫam. Fériẹm ssáḥèθ; éggem θazrîbθ itγéṭṭèn ĕttémra ĕttfûnäsīn; qâ-neggu.

Eggem ánγūr itγaîdèn dízmmāren; néggu.

θamĕṭṭûθ qā-taɛâịièd, θînaɥen : mîrɥem âtšem abĕlbûl ðúγrûm tbérṣạnt. Tšim, nétšu lḥámdullah.

Ṛoḥ, šékk, iâ Belqâsem, ɛârèd ifunāsīn, audīhent; roḥ, sékkīhen, â-Mḥand ɛdrèd iuḥárrāg qârōḥèn; ɛáiḍèm ḫt'seðnạn azẓéịient âγẹ; ânzẓẹ nsémda; lḥámdullah.

1. Dicté par Si El-Haoussin Ben El-Hadj En Nâcer.

Digitized by Google

TRADUCTION

La tente.

Nous allons déménager : attrapez les oiseaux de basse-cour et placez-les dans le filet! Apportez à manger! Venez dormir!

Le coq a chanté. Donnez-nous un peu d'eau et nous prierons. La prière est faite.

Servez-nous du café noir. Avez-vous tous bu? Oui, nous avons bu.

Levez-vous! réunissez les ustensiles! Démolissez la tente! Pliez-la lentement. Amenez les mulets et les ânes, liez-les avec des cordes; avez-vous terminé?

Enlevez alors les jeunes chevreaux et le filet aux volailles. — Voilà que vous oubliez la poule et ses petits poussins!

Placez-la dans le petit filet; et toi, porte-le à la main.

Allons! égalisez le sol, apportez la dame; disposez les tapis; plantez les pieux; ils ont fini.

Apportez les poutres centrales, allons! dressons-les! Voilà la tente debout!

Placez les nattes! — C'est fait! — Allez chercher de quoi faire des claies! — Voilà! — Arrangez cela! — C'est terminé. — Ils ont achevé la construction de la tente. Nous avons fini!

Eh! apportez de quoi manger. Nous voilà mourant de fatigue et de faim. Vite! vite! du pain, du couscous, du café!

Apportez du jujubier. — En voilà. — Construisons à la tente un enclos, puis un autre enclos plus grand.

Faites une haie pour les chèvres, les montures, les bêtes à cornes. — Entendu!

Digitized by Google

Préparez le logis des chevreaux et des agneaux. — C'est fait!

Voilà que la femme appelle. Venez! vous dit-elle, venez manger le couscous, le pain et le café. Avez-vous mangé? — Nous avons mangé. Grâces à Dieu!

Va, toi, Belkacem, vois un peu les vaches, amène-les! — Et toi, Moḥammed, arrête les chèvres qui sont parties! Appelez la femme pour les traire! — Nous avons fini de traire. — Louange à Dieu! (1)

XXIX

Árṛūḍ.

θámĕṭṭūθ tgṓṛṛèḍ tīš-tăɛâbāīθ θámĕllālt θámĕqqrānt; trénni θăɛâbāīθ θázŭġġɣaḫθ ðlîzār ðázdāð; ḍrûs θînni tgṓṛṛḍèn séruāl.

Téggent ḫizáffen-nsent tášĕttānt támĕllālt lqĕ́d núlĕmdīl, qârennās θálfāfθ, mízzi zzit-elli ḫuzĕllíf, ūr·ífezdeš lḥaɣâíèžĕnnes. θálfāfθ, θéllă θénni ɣrés θáqlāt; lqènniiâh, téggent tšāšīθ am-θénni nᵉtsĕnnān í-Tlemsīn; néttāt tâuraḫθ náɣ-tázŭġġɣaḫθ, ɣᵉres sebtéθ θâuraḫθ náɣ-θámĕllālt. Téggent ăḫés īdž-ulemdíl ámĕqqrān ðáberšān, mism-ĕnnés θásĕbnīθ. Tâðnent ázĕllīf-nsent dúžèrnẹ̄ḍ-ĕnsent séššemleθ. Trénnīn téggent alĕmdíl ámĕ̆qqrān sláḥrīr âurèɣ náɣ-ázŭġġɣaɣ, néttān ĕɣrés tísfīfīn; ĕ́llān zzīsént θînīn ĕllí bíinent; ĕ́llān θînīn ĕllí téffrent, néttān tšāšīθ, sɣádda iubaḫnŭ̂q, ĕ́llān ĕnnīnĕ́ḍ téggent abaḫnû̆q am-áselhām; ðnéġġɣāb ūttnéqqɣèbneš ɣēr-ði-ûrār sí-ttīlīn tɣénnīn; téggen ḫúðēm-nsent lšâš.

1. Cf. G. Delphin, *Recueil des textes*, p. 148.

Digitized by Google

Sittili ðbīxá, téffγent tâðnent subâbūš ámĕqqrạ̄n, téggent seḍḍûft támĕllālt.

Téggent ɣɥámmās ɥuɛāddis áγraû, ittili ðimzūɥẹ́q náγ-áḥzām nĕṣfẹ̄ḥa náγ-buɛáṛṛūž.

Dgôṛṛḍĕnt ĕrríḥaïịẹθ tázŭɣ́ɣɥaḥθ, náγ-tḥénfūst táuraḥθ, náγ-táberšạ̄nt.

ðénịi itšâšīθ, téggent sénsleθ ṭĕṭṭĕf ábaḥnūq, tḥûfạ̄nt ĕzzis sénslāθ tímzẓịạ̄nṇ, néḥnṇt dgóssṇt tiḥerzṇ ɥûrèγ náγ-lbermāθ núzerf, tăɛâllqèn dīsént lĕmnäịẹf.

θimuzūnīn ĕnni, ðíṭṭĕrf ĕntélfāfθ, ḫθíịẹ́rθ ĕnsent, sémmạ̄nt tábnīqθ.

ðénịi iíffạ̄n, tăɛâllqent tísĕrnās; téggent žâräð-āsent sénsleθ núzerf; ĕllạ̄n tísĕnnạ̄n ĕlli téggent táqlāt ntẹ́muzūnīn ɡûðmer ĕnsent.

Téggent di-úγīl-nsent lemfāθél núzerf náγ-nûịīš; téggent diïḍûḍạ̄n-nsent tiḫûðâm núzerf; téggent diïḍárṛèn-nsent íḥelḫālen ðimīzạ̄ién núzerf.

Téggent áqššūḍ nerrîḥeθ ði-tšéttạ̄nt, tăɛâllqen-hen ði-t'sernās; téggent tīsít âkīðsen.

ðịírgäzen, dgóṛṛḍèn tīš-tăɛâbäīθ, ðésseruāl ðúbābūš. Ţendèn šémleθ hiḫfënsen duže̊rnẹ̄d-ĕnsen; ḫiḫf-ĕnsen téggen tīš-tšâšīθ ānáγ tíšūšāị.

Íllä ɥénni idgóṛṛḍèn tqâšīr, sγịn-hen si-Tlemsịn; ði-iḍárṛèn-nsen dgóṛṛḍèn tísīla náγ-bú-mentel.

Lšétreθ zzīsén, γérsen θážĕllābθ, ðidžen uselhâm ðámĕllāl; ɥalâinni, íllä ɥénni γrés aselhâm ðáberšạ̄n ðnéḥnṇ aθ-ɛâli ù-Mûsa, ðlĕɛâšāš, ð-Aθ-ɛánạ̄n.

Digitized by Google

TRADUCTION

Vêtements.

La femme, chez les Beni Snoûs, est vêtue d'une longue chemise blanche sur laquelle elle en passe une autre de couleur rouge, ainsi qu'une pièce d'étoffe légère, appelée *izâr*. Peu de femmes portent le pantalon.

Elles jettent sur leurs cheveux une pièce d'étoffe de coton, de couleur blanche, et de la largeur d'un mouchoir; ce mouchoir, appelé *talfâft*, est destiné à préserver la parure du contact des chevelures enduites d'huile. La tâlfâft est quelquefois bordée d'une rangée de pièces d'argent. Les femmes posent ensuite, sur leur tête, une *chéchia* pointue comme celles que portent les Tlemcéniennes. Elle est de couleur jaune ou rouge, avec une jugulaire jaune ou blanche. Un grand mouchoir noir (sans franges), appelé *tasebnit*, est alors jeté sur la chéchia; il est lui-même recouvert par la *chemla* qui couvre aussi le cou. Puis, vient un grand mouchoir de soie jaune, verte ou rouge, garni de franges. C'est le *lemdil*, que la plupart des femmes laissent bien visible; il est cependant des personnes qui cachent la chéchia et le mendil sous une grande pièce de coton blanc (*abaḥnoûq*). D'autres femmes portent l'abaḥnoûq à la façon d'un burnous.

Les femmes ne se voilent ici le visage que lors des fêtes, quand elles chantent. Elles se cachent alors la figure avec un morceau de mousseline.

Si elles sortent par la pluie, elles s'enveloppent dans un grand *ḥaïk* de laine blanche.

A leur taille, elles passent une ceinture de laine de diverses couleurs (de la largeur de la main et faisant deux fois le tour du corps) (*ar'raou*), ou bien c'est une ceinture

Digitized by Google

verte (plus longue et plus large que l'*ar'raou*) ; ou bien une cordelette de laine rouge avec un gland à chaque extrémité (*bou ʿarroûj*).

Leurs chaussures sont des *bolr'as* rouges, ou jaunes, quelquefois noires.

Sur la chéchia passe une chaîne (*senselet*) qui maintient l'abaḥnoûq; il s'en détache des chaînes plus petites qui supportent des boucles d'oreilles tantôt en or (*lkhôrsa*) tantôt en argent (*lbermât*) et chargées de pièces de monnaie.

On appelle « *tabnîqt* » la rangée de pièces d'argent qui orne parfois le bord de la talfâft sur le front.

Au-dessus des seins sont accrochés les *tisernas*, sorte de plaques d'argent que réunit une chaîne de même métal; quelques femmes portent aussi sur la poitrine un collier de pièces blanches.

A leurs bras sont des bracelets de corne ou d'argent; à leurs doigts, des bagues également d'argent; à leurs chevilles, de lourds *khelkhâls* de même métal.

Les femmes placent, dans un morceau d'étoffe, du bois de senteur et l'attachent aux *tisernâs*, ainsi qu'un petit miroir.

Quant aux hommes, ils sont vêtus d'une chemise de coton, d'un pantalon, d'un *ḥaïk*. Une *chemla* leur recouvre la tête et le cou; sur la tête sont posées une ou plusieurs chéchias.

Il en est qui portent des bas achetés à Tlemcen; ils sont chaussés de sandales d'alfa, ou de souliers de peau sans talon.

La plupart ont une *jellâba*, un burnous blanc. Mais certains ne portent que le burnous noir : par exemple les Oulâd ʿAli ou Moûsa, les ʿAchâhs, les Oulâd ʿAmân (1).

1. Cf. G. Delphin, *Recueil de textes*, p. 182; E. Doutté, *Merrâkech*, pp. 246-262.

Digitized by Google

XXX

Tézi̯in.

Tisĕnnn̤ân tèḥmn̤ân âmn̤ân, téggen dîs ssâbûn delɣâsūl, tsérri̯en ázĕllîf-nsent, âsi-tr̤ọḥa θínesnest; tmésd̤ènt, ddéhnent sézzīθ, tbéttn̤ânt ḥéθnāi̯en, trédžlent, téggent díθberdi̯n tizúg-gɣaɣīn; θâbrēt, ðélḥēd̤ nedd̤ûfθ élli trédžlent-dîs ázĕllîf.

Téggen lḥénni gfássen ûg-d̤ârrèn. θéṭṭau̯in téggen-āsent tázzûlt. Imí, téggen-ās lméšɣāš ākí-teɣmās āsí tézɣīɣen; ðélḥānūk, téggen-ās bímīmūn, máḥèð áizɣèɣ ûðĕm-ĕnsent. Táudent llûz mîrza téffzènt d̤lânt iûðĕm-ĕnsent máḥèð áimlel. Téggent lḥárgɣīz ilḥâɣāžeb-ĕnsent; úgnebðu, trúɣɣnent lḥénni, téggent iθíi̯erθ-ĕnsent ākilḥânūk ðúžèrnēd̤, máḥèð ăð-īsen-θûš θáṣmûd̤ẹ.

θírbāθīn-ĕnni ítsèrḥèn, síttāfen ði-teɣlâlt tâmemt nedzízɣīθ θaðerɣâlt, tḥéldènt âkīs ĕddfâl, téggent ĕzzîs īdž-ĕlḥēd̤ siθíi̯erθ-ĕnsent, ɣēr-āl-ĕnnés ĕntènzerθ; θâmemtin θáuraḥθ amzaɛâfrn̤ân.

Srâɣel tékksen lḥébb núzĕzzu, téffzènt téggent ilḥâɣāžeb-ĕnsen tâzden ĕzzîs ðíberšn̤anen; téggen θâîna néqṭāṭ ði-lḥânūk.

Si-íttāla š-ɣūrbá, síttīli ilăɛâmer-ĕnnes i̯ûr nàɣ-ḥamstɛâšer iúm trḥḥn̤ân ilɣâbeθ, táuden fûq-el-ḥènna, tédzent, súzzūrent iŭɛáddîs ɣúrba, ðífässen, díd̤ârrèn, tîɣa, ðúzĕllîf máḥèð ai̯uzzûr âîsum ĕnnes.

ði-dšér-ĕnnáɣ tisĕnnn̤ân tšérrd̤ènt. Ellânt tnâi̯en tsennn̤ân ði-lkāf, tšérrd̤ènt; θíšt, tšérrèd̤ sélmūs, θíšt tšérrèd̤ stéssînefθ. Tímzɣūra, si tšérrèd̤ ssârāð tíšrād̤ sɣāmn̤ân máḥeð akksén îðammen, táɛɣāð nettâθ d̤élla-īāsent ísĕlɣn̤ân témsèḥ skéttn̤ânt, tâɛɣāð ttégg-āsent lḥénni.

Digitized by Google

ðɥáitša náγ zfér-ɥaitša tísĕnnąn-ĕnni ḍélląnt tišrâḍ stâzůlt dšɥí nézzīθ. Tédžąnt ḫáms-iįām náγ-s'etta, taɛɥâðent téggen-āsent búqnįna.

Tšérrḍėnt tisĕnnân, ðįirgāzén qlil. Irgāzén tšérrḍėn ði-θiɥa nûfūs, náγ ði-lĕmfāṣél níḍŭḍąn, náγ ði-ténzerθ, náγ ði-nnâðer, náγ ði-θ'mārθ. Téggen tīš-téšrėt ţamzzįąnt di-ténzerθ, zzâθ ilmézra-nţēt, ilžihet táfūsit. Téggen įirgāzén įûr ði-θiɥa nûfūs; téggen ġɥámmās-ĕnnes tšišūθ; téggen ġfûs tīš ţámšėt ĕntéšrėt; ði-θ'mārθ, téggen īdž-úzĕllād ĕntéšrėt; ði-nnāðer teggén tīš-téšrėt, ði-lžihet táfūsit ðelzihet tázėlmāt.

Tísĕnnąn tšérrḍėnt di-θíįįęrθ, ði-lḥáñk, ði-ténzert, ði-θ'mārθ, ġůðmer, ĕġ-fûs, ġŭγîl, idželtemθ, ĕġ-fûð, ðissāg, ĕġ-ŭḫélḫāl. Téggent di-θíįįęrθ téšrėt-ţázīrārθ téggent ði-lḥáñk, ði-ténzerθ tīš téšrėt támzzįąnt; téggent tšišūθ ði-θiɥa nûfūs téggent ġifâdden tíšīšɥin; téggent įûr ði-θiɥa nûfus náγ ði-džéltemθ, téggent izėlḍân am-íγssąn níselmen ði-θíįįęrθ, ġŭγîl; téggent θnâįen náγ tlâθa, téggent ġůðmer θlâθa náγ ĕrbăɛā; ði-dželtemθ téggent tāïná támšėt.

Ųénni itéhlīšen si-θéţţâɥin, itšérrėḍ ḍinnâðer ðɥénni itéhlīšen ihtgĕrr-ĕḥen ifâdden, itšérrėḍ-ḫsen.

Traduction

Toilette.

Pour se coiffer, les femmes font chauffer de l'eau, y mêlent du savon, ou de l'argile appelée *r'âsoūl*, et se débarrassent la tête de toute malpropreté. Elles peignent ensuite leur chevelure, l'enduisent d'huile, puis, divisant leurs

Digitized by Google

cheveux en deux tresses, elles les nattent et les serrent dans un cordon rouge sous lequel ils disparaissent.

Les femmes se mettent du *ḥenna* aux mains, aux pieds. Elles s'enduisent les paupières de collyre et se frottent les dents avec de l'écorce de noyer, pour leur donner une légère teinte orangée. Elles donnent de l'éclat à leur visage en écrasant, sur leurs joues, des baies de *bimîmoun*. Elles prennent aussi des amandes amères ; après les avoir mâchées et réduits en pâte, elles s'en enduisent le visage pour se blanchir le teint. Elles placent aussi du *koḥeul* sur leurs sourcils. En été, elles préparent du ḥenna et s'en appliquent sur le front, les joues et le cou pour trouver de la fraîcheur.

Quand les petites filles, en faisant paître les troupeaux, découvrent dans quelque coquille d'escargot du miel d'abeille sauvage » elles le mêlent à de la salive et se font, avec ce miel, une trace, couleur de safran, partant du front et allant jusqu'au milieu du nez (1).

Les bergers prennent des baies de genêt, les mâchent et s'en teignent les sourcils qui deviennent noirs; ils se font aussi, avec cette teinture, des points noirs sur le visage.

Quand un enfant nouveau-né atteint l'âge d'un mois, ou quinze jours seulement, on apporte de la forêt de l'argile, appelée *foûq elḥenna* (2). On la broie et on en saupoudre le ventre de l'enfant, et aussi ses mains, ses pieds, son dos, sa tête, afin que ses chairs se fortifient.

1. Cf. : « Lorsqu'elles veulent se parer, les Ksouriennes de Figuig se peignent avec du safran une raie jaune qui part du bas du front et qui va jusqu'au bout du nez. » Edmond Doutté, *Figuig, Notes et impressions*, page 192.

2. Cette argile blanchâtre se trouve intercalée dans certains bancs calcaires. Quand on la pétrit avec de la salive, elle prend la teinte orangée du *ḥenna*. A Tlemcen on l'appelle حنّة الحجر, on la recueille à Lalla Setti, elle est employée contre les brûlures.

Digitized by Google

Dans notre région, on a l'habitude de se tatouer (1). Il y a, au Kef, deux femmes qui savent faire des tatouages : l'une emploie un couteau, l'autre une aiguille. Après la scarification, elles lavent tout d'abord avec de l'eau pour enlever le sang; puis elles appliquent, sur les petites plaies, de la suie prise sous les marmites. Avec un linge elles enlèvent le noir de fumée en excès, puis, elles enduisent de ḥenna les points tatoués.

Le lendemain ou le surlendemain, ces femmes badigeonnent le tatouage avec du *koḥeul* et un peu d'huile. Enfin, cinq ou six jours après, elles y appliquent le suc d'une herbe appelée *bou qnîna* (morelle noire).

Les hommes se tatouent moins que les femmes. Ils portent leurs tatouages sur le dos de la main et quelquefois sur les articulations des doigts ou bien sur le nez ou les tempes, ou encore au menton. Sur le nez, le tatouage est un simple point, fait un peu en dessous du coin de l'œil droit. Sur le dos de la main, on dessine un croissant, une petite croix, ou bien l'on trace une figure carrée avec des lignes parallèles, comme les dents d'un peigne. Au menton, on trace une ligne droite (que l'on agrémente d'autres dirigées comme des arêtes de poisson). On fait aussi à chaque tempe un simple trait.

Les femmes portent des tatouages au front, aux joues, sur le nez, au menton, à la poitrine, à la main, à l'avant-bras et au bras, au genou, au mollet et aux chevilles. Ce sont au nez et aux joues de simples points; de petites croix au milieu du dos de la main et autour des genoux; on figure la lune sur le dos de la main ou sur le bras. Une ligne orne le front, l'avant-bras; au menton, on en trace parfois deux ou trois et sur la poitrine trois ou quatre. Le tatouage de forme carrée se fait sur le bras.

1. Cf. Edmond Doutté, *Figuig*, p. 191.

Digitized by Google

Quand une personne a mal aux yeux elle se fait tatouer aux tempes; si les genoux la font souffrir, elle les fait également tatouer.

XXXI (1)

Ūrâr ĕntâšūrθ.

Néttūrār θâšūrθ ði-rémḍân ðerrébiɛā ðinnâier ðeleaîd amĕq-qrân. Tûrāren sγériịịn ɛaužént séġ-zellāf; tšûrt, téggent selkettân ĕddérsa; tâðnen lkéttân ĕlkúll séddersa.

ði-dšér-ĕnnáγ, úllīš ðis lûsāɛ itšûrθ am-ịịsūnen, úllīš am-šân ðmîriu, ịtârāḥ; míddĕn iqqāsen ăð-ūrārén, tmirɣân ɛâšra náγ-ɛâšrịn díṣṣfaḥ ði-ttérf nédšer. Írgāzen tbéttân θnâịen ɣú itṣáḥ ġɣú, îdžen γer-néž, ðīðžén γer-ɣâdda; ámzɣar ịīnịn itṣáḥ ġmézɣar ịīnịn ðímdūkäl-ĕnnes tâzdenn-âs ḫúzèlmād téggen idž-ĕṣṣèf. Ámzɣar ịīnịn, itéttèf tāšûrθ, iqqār-āsː « Mátta ḫséð ážĕnna náγ-θámmūrθ ». — Iqqār-āsː ĕnnīnéḍ : « Hséγ θámmūrθ »; ðnéttân isrūsât ði-θmūrθ; míllä iqqār-āsː úġ-ženna, itérššīt úġ-ženna; ðnèhnịn tšâθent tqébsent sγériịịn, kúll-īdžen ĕzzīsén iqqās at-íssīfīi ilžihĕθ ĕnnīnéḍ. Si-tšâθen tāšûrθ, ttṛ́ḥa nettât ddzáḥka ākí tem-mûrθ seġ-ịīnịn āl-ịīnịn. Nèhnịn ḍfârent tšâθent mîḫ qédden méṛṛa tsâθent, méṛṛa tḫéttânt, tăɛăddmen lbăɛâð-nsen; méṛṛa tûfiɬ-āsen, tménγân; ḫɣáịīūði ūr-ittāg lqâịeð āhen-iédž ăð-ūrārén tâšūrθ. Ịinịn itšâθen θāšûrθ, táudent γer-ĕṣṣéf iĕnnīnéḍ āl-īdž-ɣumšân, qārĕnn-âs lmûreð, tγélben ḫsén. Tγîmān sγūiûn ḫsén, qâren : « Qā-néggu ðisén áγịūl ».

1. Dicté par Si Ḥamza ould Ben Nâṣer, du Kef.

Digitized by Google

Ṣâmėṛ-ĕllīl.

Tâz-den ɛâšra nĕlɥâγeš dbéṭṭān ḥâmsa ðı-lžîheθ, ḥâmsa ðı-lžîheθ; kull-ıdžen ĕzzīsén γ'res lisĕm : šékkīten bú-nfāḥ, ðšékkīten θâlefsa, ðšékkīten úššen, ðšékk ıḍénsi, ðšékk ṣâḍ nífūnāsen, ðšékkīten áγīlās ðšékkīten âirāð, ðšékk lġăɛât ĕlmáḥṣar ðšékk ıγzér ɛábbu ðšékk áqėbqūb. Téggen áqššūḍ; ıḍın ıγélben tânıen ḥθīɥâunsen téqqnĕn-āsen θéṭṭāɥın sifássennsen mizzí ūzzâṛĕnneš Ittâsed ıdžén seġ-ıínni ıḍûnıen ḥsén, ıqqār : « Ṣâmėṛ-ĕllīl ɛáġŭba mélḥīl, áṛɥaḥ, â-bū nfáḥ, nĕqqĕbėḥ žâr ĕnṭéṭṭáɥın ». Ittâsed ıdžen ĕzzīsén γėṛ-slâḥɥa zzâθ ıɥénni ih-isáɥɥālen ítšāθ ıīs-ĕnnés ðı-θíıėrθ; ıdduġġɥal γėṛ-slâḥɥa ġúmšạn-nes. ðɥénnīnėḍ ıdgössi fūs-ĕnnés sitṭṭāɥın ɥumdûkĕl-ĕnnes; néttạn ıtṣâḥ, ıqqâr : « ðéflạn »; míllä ıɛâqĕl-ėḥ, tháɥɥāðen, ðnéhnın tânıen ḥ'sen; ðmíllä ūrıɛāqėléš, trénnın tūrārén ámmen.

Qaîdû-fâîdû.

Tâzden árbăɛā nĕlɥâγeš, náγ ḥámsa náγ sĕtta, tmîrɥạn, néhnın turâren stémnıa θıûqaı, tīšt-ĕzzīsént sémmạnt bbá. Ittâsed ıdžén ítterreš bbâs ûġ-ženna ıdgössi tīš-tûqėθ si-θmûrθ si-θıínni sébăɛā tīlın zzâθes ităɛârāḍ ıbbās ûġ-ženna ıṭéṭṭf-ėḥ. Si-ísmedda, ítteg θlâθa ntèɛǫ́rmāθın, ðī-sént tnâıen tnâıen ítterreš bbâs úġ-žĕnna, ıdgössẹ-hent am-témzɥura, ítteggėhent ḥeθnäín tèɛǫ́rmāθın, ðisent tlāθá θlâθá ítterni ítteggėhent ḥeθnäín tèɛǫ́rmāθın tišt dis θnâıen, tišt dis érbăɛā; íttegg sebăɛâ ġfús-ĕnnes, ittérreš-ėhent úġ-ženna itaɛârāḍāsen stīɥá núfūs ittérreš ėhent stīɥá núfūs, iṭéṭṭėf-ėhent

Digitized by Google

sûfūs-ĕnnes ŭǧ-ženna itḥésseb; *míllä θlâθa, itféqqeð sĕtta, míllä rbăɛâ ítféqqeð θémniа. Itšūš θiûqâi iumdûkĕl-ĕnnes íttūrār. Îdžen míllä iḥûf-äs bbâs náγ míllä ūr-ițisīš θiûqāi-ẹnni zzāθés, ūr-íttūräreš ítšūš tiûqāi-ẹnni iɥénni tīlîn ḫelžihet táfūsīt.*

Ăɛábḅāz ĕnnṣâra.

Árbăɛä-lɥâγeš téssūn iželläb-ĕnsen ði-θémmūrθ. Téggen áq-šš̆ūḍ, tâzden θnäiẹn ĕzzisen, tɥárräken, srûsạn izélläf-ĕnsen. Tâzden θnäiẹn ĕnnînèḍ, îdžen íttäsed γérsen sîn, ðīdžén íttäsed šá; tγimạn, idžĕn ḫūfūsí īdžĕn ḫúzèlmāḍ Itγíma īdžĕn ḫθiɥa nɥenní ittīlîn ilžihĕt táfūsīt, itézzèl ḫθiɥa nɥénnī-nèḍ, ítteg azéllíf-ĕnnes žâr niḍárren ɥenní qā-íbedden. Idgóss-ẹh sůǧ-ɥáḥzām Si-idgóss-ẹh itnéqlāb tγîmạn néhnîn θnäiẹn ḫθiɥa nɥenní ibbérsen. Itɥárräk sélžĕheð, idgóssi ūmâs íttäsed íbedd ðɥénni iisîn amdûkĕl-ĕnnes itnéqlāb iţéţţef ūmâs sůǧ-ɥáḥzām iţézzèl; trénnîn ámmu äsítaḥlen. Míllä ḥdận iiẹnni ði-θĕmmûrθ tnékkären fissâɛ, máḥeð äð ūrärén néhnîn.

Ūrâr ĕnnînèḍ.

Tâzden árbăɛā nĕlɥâγeš náγ-ḫámsa náγ-sĕtta. Téggen áqššūḍ; ðɥénni iḥsĕrén, íttäsed ǧɥámmäs ĕnsen; ittīnez äsíttaɥèḍ θammûrθ suḫénfūr-ĕnnes. Téggen ifássen-nsen ɥŭ ðenií-ɥû; dgóssîn-hen ŭǧ-žĕnna tlĕţḥen-hen. Iqqār : « Áin ðfús néflận ». — Míllä iɛâqel ârba fūs-élli hθîɥa-nnes, ítnekkär, íttäsed ɥénni itɥɛâqlen; ítteg ḥennâs, íssāγa θiɥannes. Ârba-inni, míllä ūr-iɛâqẹleš ɥénni íllận fús-ĕnnes

Digitized by Google

ḫθłua-nnés, ítγīma ámmu, ifâssen tlĕṭḫen ḫés sélžĕheð āsí itătɛâqel.

Jâž ĕl-ɛâmia.

Téqqnen θéṭṭâɥin itíš terbāt náγ iídž-ɥèrba. Tγímạn tšâθen-dīs. Ārba-inni itfâfa máḥeð äíṭṭef ídzen seġ-ĕmdûkāl-ĕnnes. Míllä íṭṭef īdžén, íqqār : « Áin ðéflạn » ; míllā iɛâqlẹh tékksen ḫθéṭṭâɥin-nes ; míllä ūh-iɛâqèleš trénnịn ġūrâr-ĕnni.

Ḥĕžra dâret.

Sí-qqāsen lɥâγeš äð-ûrāren, téggen ĕddâreθ téggen áqš-šŭḍ, ɥénni iḫsĕrén íttāsed ġɥámmās-ĕnsen. Tíš tŭqéθ siûrạnt suġ-fûs γér-ūfus sɥáddi ižéllāben. Ụénni ġɥammâs, itmîịez mīγér-qait. Míllä izrẹt γer-ịidžén, ittéks-āst, itšūtš-it ịṣṣèlṭạn ; ðɥérba-inni mîmi íttekkes taûqéθ, íttāsed ġɥámmās. Si-dgómmāḍ táûqéθ sébăɛā lḥéṭrāθ ĕġ-fūs ĕnṣèlṭân tγímạn trékklen dis ɛāla ḫāṭér ūízrûš. Ụénni ġɥámmās itrúġġɥal idgómmāḍ ḫsén, žār-néθnāịen. Ụénni íttīlīn ḫelžihet tafūsiθ íttāsed ġɥámmās.

Ăɛāmûð ĕddúḫḫɥạn.

Īdž-ɥúrgāz itγima íṭèṭṭef azĕllif niịīdžén ĕzzisen, néttạn zzâθ iúrgäz-ĕnni íttīnez ; dīdž-ĕnnīnèḍ, íttāsed zzéfres, ittīnéz ūlă-nettạn ; ðịínnīnèḍ, tnéġqāzen ḫ'sen. Ūn-tâžrenneš âsi tféqɥðen ɛâšrīn. Míllä ðisen ídzen ịerḫá, íṭḫûfa, béssīf ḫés äð-isstγ θiɥa-nnes, nettạn ð-imdûkāl-ĕnnes.

Digitized by Google

Msémsebḅūt.

Idž ɣérba íttīnez, ítteg ifássĕn-nen ûǧ-ḥélḥāl-ĕnnes, tɣîmạn tnéqqāzen ḥés iḍâŕren-nsen qérnen; ítteg éǧ-fūð tnéqqāzen, ítteg ði-lžemāɛ ɣénni ūitqĕddāneš āiīmĕḍ, ittég ḥénnās.

TRADUCTION

Jeux, Serments, Gestes, etc.

Nous jouons à la balle pendant le mois de Ramḍân et au printemps pour l'*Ennâyer* et l'*Aïd el-Kebîr*. La balle est faite avec des chiffons que recouvre complètement une tresse d'alfa. On frappe la balle avec des bâtons recourbés à l'extrémité.

Dans notre village du Kef, nous n'avons pas, comme chez les Arabes, des endroits unis et spacieux. Les gens qui veulent faire une partie se réunissent, dix ou vingt seulement, sur la petite place du village, sur le *sfaḥ*. Ils se divisent en deux camps se faisant face, l'un en haut, l'autre en bas. Le premier joueur de l'un des camps est placé en face du premier joueur de l'autre et leurs camarades sont alignés sur un rang à leur gauche. L'un d'eux, saisissant la balle, demande à son adversaire : « Comment la lancerai-je, en l'air ou par terre? » Selon la réponse qui lui est faite, il jette la balle sur le sol ou bien la lance en l'air; aussitôt les deux joueurs la frappent, chacun essayant de l'envoyer dans le camp de l'autre. La balle, une fois lancée, roule d'un camp dans l'autre; les joueurs la suivent et la frappent de toutes leurs forces, la manquent parfois et blessent leurs camarades. Parfois aussi

Digitized by Google

les joueurs se mettent en colère et se frappent à coups de bâtons. Aussi le qaïd défend de jouer à la balle (1). Le camp vainqueur est celui qui parvient à lancer la balle dans le camp adverse jusqu'à un but appelé *moûred'*. A ce moment, les gagnants poussent des cris de joie, en disant qu'ils ont « mis l'âne » chez leurs adversaires (2).

Ṣâmer-ellîl.

Une dizaine d'enfants se réunissent et se partagent en deux camps égaux. Chacun d'eux a son nom, on les appelle : serpent, vipère, chacal, hérisson, lézard vert, panthère, lion, la colline de *Maḥṣar*; la rivière de *ʿAbbou*, *Aqebqoûb*. On tire au sort. Ceux qui ont été favorisés montent sur le dos des autres et chacun d'eux place la main sur les yeux de sa monture pour l'empêcher d'y voir. Puis, l'un des cavaliers dit : « *Sâmer lîl*, *ʿagŭba melkhtl*, viens, serpent! frappe-le entre les yeux. » L'un des cavaliers descend, vient sans bruit devant le camarade qui l'a appelé, puis frappe d'un coup de point le front de sa monture. Il regagne lestement et sans bruit la place qu'il occupait. Alors le premier cavalier retire ses mains placées sur les yeux de son camarade; celui-ci regarde et nomme l'un des cavaliers, s'il donne le nom de celui qui l'a frappé, les cavaliers descendent et servent de montures aux autres. Sinon, la partie continue comme auparavant.

1. Mais, disent les Beni-Snoûs, ce jeu est si entraînant, que l'on se trouve malgré soi engagé dans une partie. D'ailleurs, il ne sort des blessures gagnées que du mauvais sang. On dit aussi que le pays où l'on ne joue ni à la *koura*, ni à la *ḥoûria* (pour le *Mouloûd*) ne tarde pas à devenir désert.

2. E. Doutté, *Merrâkech*, pp. 318-326 et G. Delphin, *Recueil de textes*, p. 251.

Digitized by Google

Qaïdou-faïdou.

Quatre, cinq, six enfants se réunissent; ils jouent avec huit petites pierres dont l'une d'elles s'appelle *bbâ* « père ». L'un des joueurs lance cette pierre en l'air et la rattrape au vol après avoir lestement ramassé l'un des six autres cailloux rangés devant lui. Successivement, il les ramasse ainsi tous. Alors il fait trois tas de deux cailloux chacun, et lançant en l'air le « père » il le reçoit dans sa main, après avoir ramassé l'un des petits tas de cailloux. Ensuite, il groupe les pierres par trois, puis en fait deux tas, l'un de quatre, l'autre de deux. Enfin, saisissant les sept cailloux, il les lance, en reçoit le plus possible sur le dos de sa main, les lance de nouveau et aggrippe au passage tout ce qu'il peut. Il compte les cailloux qu'il a dans la main, double le nombre trouvé; le résultat donne le nombre de points qu'il a gagnés. Il passe alors les sept pierres au voisin qui joue à son tour. Si un joueur manque le « père » qui retombe ou n'a pu ramasser les cailloux qui sont devant lui, il cesse de jouer et donne les petites pierres à son voisin de droite.

Autre jeu.

Quatre enfants étendent leurs *jellâbas* sur le sol. Sur ce tapis, deux d'entre eux, désignés par le sort, se mettent à genoux, courbent le dos et baissent la tête. Les deux enfants qui restent se placent auprès d'eux debout, l'un à droite, l'autre à gauche. L'un d'eux (celui de gauche par exemple), s'assied sur le dos de l'enfant courbé près de lui et se renverse sur l'autre de façon à ce que sa tête arrive juste entre les jambes de son camarade de droite resté

Digitized by Google

debout. Celui-ci le saisit par la ceinture, l'enlève, et faisant volte-face, se laisse retomber avec son fardeau sur le dos des autres camarades. En se renversant avec force, il entraîne le joueur de gauche qui se retrouve debout à sa première place. A son tour celui-ci se retourne et, tenant son camarade par la ceinture, il se renverse ; et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils soient fatigués. S'ils commettent quelque maladresse, vite les deux autres se relèvent pour jouer à leur tour.

Autre jeu.

Quatre, cinq, six enfants se groupent autour d'un de leurs camarades, désigné par le sort, et qui se tient à genoux, la tête touchant le sol. Sur son dos, l'un des joueurs applique la main et toutes les mains viennent s'empiler sur la première. Alors toutes se soulèvent à la fois et retombent ensemble lourdement sur le dos du patient. Celui-ci nomme l'un des joueurs. S'il devine le nom de l'enfant dont la main le touche, il est libre et le camarade nommé vient tendre son dos; sinon les mains se relèvent pour retomber plus lourdes encore jusqu'à ce que le malheureux ait deviné.

La poule aveugle.

On bande les yeux à une petite fille ou à un petit garçon, puis on lui donne des coups. L'enfant cherche à tâtons à attraper ses camarades ; s'il en saisit un, il doit en deviner le nom, alors le bandeau lui est enlevé; sinon ses camarades continuent à s'amuser à ses dépens.

Digitized by Google

La pierre a tourné.

Les enfants se mettent en rond; l'un d'eux que le sort désigne, se place au centre. Une pierre, passant de main en main sous les *jellâbas* fait le tour du rond. Le jeune garçon resté au milieu du cercle guette la pierre au passage; s'il parvient à s'en saisir, il la remet au *sultan* et le camarade des mains duquel il l'a prise, se met à sa place. Mais si la pierre a pu passer sept fois dans les mains du sultan sans être saisie, les joueurs se mettent à lancer des ruades du côté de leur camarade peu clairvoyant. Le malheureux franchit le cercle, passant entre deux joueurs; celui qui, à ce moment, se trouve à sa droite doit venir prendre sa place.

La colonne de fumée.

Un homme maintient la tête de l'un des joueurs qui se tient devant lui le dos courbé, un autre joueur se place derrière le premier en baissant également le dos. Les autres sautent sur eux. Ils ne descendent qu'après avoir compté jusqu'à vingt. Si un cavalier maladroit tombe de sa monture il doit tendre le dos à sa place, et aussi tous ses camarades.

Saut à pieds joints.

Les joueurs sautent à pieds joints par dessus un de leurs camarades qui se tient le dos courbé en plaçant ses mains d'abord aux chevilles, puis sur les genoux, puis en croisant les bras. Celui qui ne parvient pas à sauter prend la place de son camarade (1).

1. G. Delphin, *Textes*, p. 263.

Digitized by Google

XXXII

θíżilla.

Džálḷạn at-Snûs ssīdí ɛáffạn, džálḷạn ssīdí Mọ́ḥạnd, džálḷạn s-Mūlá ɛábd ĕq-qâdĕr ðsīdí Ịáḥịa.

Džálḷạn sɣûbrīð, qâren : « *Ủ-ḥáqq ábrīð-iủ ĕlli ikkịn ĕlɛārīf, ð-éššrīf* ».

Džálḷạn sṭ́ĕmzẹ̄n, sịirðen, stéfsūθ séddrā, sélḥọms síḇāɣen, sélɛādes, džálḷạn sɣâren, selfârīna, súγrủm, súbelbŭl, džálḷạn sɣísum, stâmemθ, sézzīt, séddhen, qâren : « *Ủ-ḥáqq lḥ́ĕriủ* ».

Džálḷạn ǵŭγẹ, qâren : « *Ủ-ḥáqq lĕbịâḍ-iủ* ». — *Džálḷạn ǵɣâmạn, qâren* : « *Ủ-ḥáqq âmạniủ ádīsen sīrðéγ ămúmĕtti* ». — *Džálḷạn di-lqáhɣɛθ, qâren* : « *Ủ-ḥáqq šádĕlịịa iûði mát iûdèγ.*

Džálḷạn díḍḍŭfθ, qâren : « *Ủ-ḥáqq sétreθ-iủ* ». — *Džálḷạn ði-tfúịθ, qâren* : « *Ủ-ḥáqq θẹ̄ṭ ĕntfúịθ ăð-ịịá dzéderγèl*; *džálḷạn di-dzíri, qâren* : « *Ủ-ḥáqq táziri-ịịn ăð-ịịá dzéderγèl ăm-Dídŭḥ áðerγāl* ».

Džálḷạn di-tméssi, qâren : « *Ủ-ḥáqq ĕnnûr-ịịn âðis ĕrγéγ ăm-férṭẹṭṭŭ* ».

Džálḷạn di-lžâmāɛ, qâren : « *Ủ-ḥáqq bít-Allah iûði* ». — *Džálḷạn di-lqébleθ qâren* : « *Ủ-ḥáqq lqébleθ-iūði mízzi aqĕlāné́γ ðímselmen, lā-bĕṣṣáḥ* ». *Džálḷạn šsefaɛâθ ĕnnébi qâren iịîdž ɣérba* : « *Ủ-háqq šefaɛâθ ĕnnébi, lûkɣạn ma-šúịịa séḥḥaγ si-bbáh áḫḫāh ăɛâššèγ* ».

Džálḷạn sífĕf, qâren : « *Ủ-ḥáqq ífĕf-ịịn llí sémnaɛạ̄n lụâγeš* ».

Digitized by Google

TRADUCTION.

Serments.

Les Beni Snoûs jurent par Sîdi ʿAffân, par Sîdi Moḥand, par Moula ʿAbd el-Qâder, par Sîdi Yaḥia.

Ils jurent aussi par le chemin en disant : Je jure par cette voie qu'ont suivie le saint et le chérif! »

On jure aussi par l'orge, par le blé, par le millet, par le maïs, par les pois chiches, par les fèves, par les lentilles; on jure par la semoule et la farine; par le pain et le couscous; par la viande, le miel, l'huile, le beurre, en disant ; « Je jure par ce produit! »

On jure par le lait en s'écriant : « Par cette chose blanche! » ou bien par l'eau : « Par cette eau dont je me laverai comme un mort! » ou par le café : « Je jure par cette *châdeliya*, je n'ai pas emporté telle chose! »

On prononce également un serment sur la laine : « Je jure par ce vêtement! »

On prend à témoin le soleil ou la lune en disant : « Je jure par le soleil, qui m'aveuglerait! » ou bien : « Je jure par cette lune qui me rendrait aveugle comme Didouḥ l'aveugle! » ; de même pour le feu : « Je jure par cette lumière à laquelle je me brûlerai comme un papillon! »

On jure aussi par la mosquée : « Par cette maison de Dieu! » ou par la *qibla* : « Par cette qibla, grâce à laquelle, chose certaine, nous voilà musulmans! » ou bien par l'intercession du Prophète. On dit à un enfant : « Je le jure par l'intercession du Prophète! si je n'avais honte en présence de ton père, je te donnerais des coups! »

On jure enfin par le sein des femmes en disant : « Par ce sein qui sauve les enfants...! »

Digitized by Google

XXXIII

Sí-tmenγạn ïdž-ëθnâi̯ẹn ëmiddën, íttīli ɥénni idžallá ɣɥénnīnèd, di-θmârθ-ënnes; íṭċṭṭëf θmârθ-ënnes, íqqār-ās : « Âgait dẹ̈h ». — Ídžalla ðís, θâ̈ina sûfūs-ënnes.

Sí-tmenγạn ïdž-ëθnâi̯ẹn ëmiddën, ítnëkkār ídžen ëzzīsén, íqqār iɥénnīnèd : « Tfú ɧɥûðem-ënni llí ūr-itëšḥạneš ». — Issûfūs-ās ɧɥûðem-ënnes stíuffa.

Sí-ttīli ïdž-ɥúryāz itäɛái̯i̯āb ɧɥennīnëd, ítγīma ísëkkār ði-šnâi̯ef-ënnes, náγ ítγīma itqëzz simi-nnes.

Sí-ttīlīγ džé͡ûqqaγ, nétš didžen téggèγ-āsen iɥénnīnèd, téggèγ ílës-īnu žâr ëntíγmā̆s-ịnu; ðɥénni llí áki-náγ, itfehém mattá qā-qârèγ : « Sûsem, qā-dže͡ûqqaγ âkīs ».

Nétšīten, sâd-zrèγ ídžen i̯ûsed āš-iɧɥén, āð-âzdèγ nétš āð-íh-īnaγ : « Éhða iâggen-ënnäh ». — Téggèγ fûs-īnu ði-θẹ̈t-īnu, tféttel qëbbɥāla; ðšëkk, ssënéð mátta qā-qârẹ̈γ-āh:

Sí-tṛōḥaγ γer-i̯ídžen ɧθišt sálheθ ūtëttáudëγeš, sí-tādfèγ iuɧɧâm, ẓnëhnịn tγîmạn täɛânạn, téggèγ fûs-īnu ði-téγmest-īnu, téggèγ am-ɥénni itëkkés tīšt-téγmest si̯imi-nnes. Ttílịn ëssnén ūr-iɥīðëγeš.

Si-ittāsed ïdž-ɥúrgāz tilīγ šérrhäɧ, tséḥḥaγ ðí-lzīheθ, āsi̯ dgômmād.

Ïdž-ɥúrgāz íqqār-i̯ii : « Flạn qā-i̯ûsed âš-i̯ūɥeθ »; téggèγ-ās nétš stγérdịn-īnu, dgôssīɧent, srûsāɧent, qā-ssënéɧ ūh-túggŭð-ëγeš.

Sí-ttīlịn míddën ëssáɥālen ítnëkkār ídzén, ítteg ḍāḍ-ënnés ɧténzerθ-ënnes, mâheð ähén íssūsem.

Sí-ttīli ïdž-ɥúrgāz íttäzd-ās léɧbār sláḥzen, lmāθil, ðúmās ímmūθ, ítšāθ ði-θíi̯i̯ẹrθ-ënnes sûfūs-ënnes.

Digitized by Google

Sí-ṭṛôḥān ɪrgāzen iúmḍāl, máḥèð āð-méḍl'en ɪdžén, téggen ifássen-nsen zéffer-sen âki-ubrīð.

Ɪrgāzen tsénnạn tséffgen ði-lkéf nûfūs-ĕnsen sí-ttīlɪn térš̆eq-āsen, sí-ttīlɪn ǧûrārĕn.

Rkîzet ĕlhẹ́md, ɪttĕgg-ɪt bnāðém síttīli ɪzgör, tsénnạn téggent sí ttīlɪnt zegrént náɣ si-tméttaš ḥéd si-úḫḫāmm-ĕnsent.

Tísĕnnạn, si-sḷḛḷeɣent, tšâlạnt sûfūs-ĕnsent zzâθ-īminsent, máḥèð āð-ízɪạn ĕllḥĕ́g-ĕnsent, máḥèð âð-slen middĕ́n sí-lbăɛāð.

Ɪrbạn ímzzɪạnen, sí-ttīlɪn tûrāren, ɪttili ɣénni taɛaṣrén díθenzerθ; míllä iffĕɣ-ĕzzīs âren dämĕllâl, qâren : « Qā-sékk krîm ». ðmíllä ûzzīs ɪffīɣeš ârĕn ɣénni ämĕllâl, qâren : « Mâši šĕ́khīten krîm ».

Traduction

Gestes.

Lorsque deux hommes ont une discussion, il arrive que l'un deux menace l'autre en se prenant la barbe avec la main et en disant : « La voilà en toi ! ». On menace aussi avec la main seulement.

Dans la dispute, il arrive que l'un se lève et dit à l'autre : « Honte à ce visage imprudent ! » et il lui envoie un crachat.

Quand un individu se querelle avec un autre, il retrousse ses lèvres (en signe de mépris) ou bien, avec sa bouche, il imite le bruit d'un pet.

Lorsque je plaisante avec quelqu'un, j'en avertis les personnes présentes en leur montrant ma langue pincée entre mes dents, c'est comme si je leur disais : « Taisez-vous ! je ne fais que plaisanter. »

Si je m'aperçois qu'un individu essaie de te dérober

Digitized by Google

quelque chose, je viens te trouver pour te dire : « Prends garde à ton bien ». Pour cela, je place un doigt sous mon œil que je tiens grand ouvert; et tu comprends ainsi de quoi il s'agit.

Si je vais demander quelque chose à quelqu'un et si je n'ai rien obtenu, lorsque j'arrive à la maison, où l'on m'attend, je place mes doigts dans ma bouche et je feins de m'enlever une dent. On comprend ainsi que je ne rapporte rien.

Lorsque vient à passer quelqu'un que je déteste, je regarde d'un autre côté jusqu'à ce qu'il se soit éloigné.

Si quelqu'un me dit : « Un tel vient pour te frapper », je hausse et j'abaisse les épaules, lui faisant ainsi savoir que je ne crains pas mon adversaire.

Si des gens parlent, pour leur imposer silence, l'un d'eux place un doigt sur son nez.

Quand on annonce à quelqu'un une mauvaise nouvelle, par exemple la mort de son frère, il se frappe le front avec la main.

Quand les hommes conduisent un mort au cimetière, ils placent leurs mains derrière leur dos.

Les hommes et les femmes frappent leurs mains l'une contre l'autre en signe de joie, quand ils sont en fête.

Lorsqu'un homme est triste, il appuie sa tête sur sa main, les femmes font de même quand elles ont du chagrin, quand un membre de leur famille est mort.

Quand les femmes poussent leurs cris de joie, elles font passer la main devant leur bouche afin que le son de leur voix soit plus agréable et s'entende de plus loin.

Parfois, en jouant, les enfants se serrent le nez. Si, du nez de l'un d'eux, sort une sorte de farine blanche, les autres lui disent : « Tu es généreux ! » S'il n'en sort rien, ils disent : « Tu n'es qu'un avare ! »

Digitized by Google

(Pour se moquer de quelqu'un, on lui dit) : « Oui! oui! la férule! » ou bien : « Eh oui! des excréments! » ou bien « Oui! du fumier! » (1).

(On insulte quelqu'un en lui disant :) « Qu'Il brûle ta religion! Qu'Il maudisse tes parents! Qu'Il maudisse ta souche! Dieu maudisse ta mère; ton grand'père, ta généalogie! » (2).

XXXIV

θánfûst llâḥlāf (3).

ðí-zzmạ̄n, lkâf llä-zedɣə́n ġdt-Snūs ðlaḥlâf llä-zedɣə́n ðílkāf; *âl-īdž us ġġɥds ə́ggḍn lkâf ði-ât-Snūs, ə̆ggḍn lḥậrûð. At-Snûs ɣelbén-lkāf*; *ûzden lkâf, rûlen dâ iθmûrθ-lâhlāf*; *ébnạ̄n iḥámmen-nsen zzâθ-sen qîmen tâ͡imen si-tīšṭ-ṭə̣ṭ lālkâf ɥalâ-laḥlāf. Itṣábbeḥ īdž-ŭeanqûr ɣer-θə̣ṭ-ə̆nni*; *iqqārās* : « *Ésbə̀q, i̯â-θkāfīθ zzāθ-iθláḥlāfīθ* ». *Ttâsed θkāfiθ, tsébbə̀q θälâḥlāfīθ ə̆ttâi̯ẹm. Tɣīmậnt tmə̆nɣậnt âsi-ḥlạ̄n*; *rûlen middén ġġə̣̀d, rə̂ḥén-ilɣərb.*

TRADUCTION.

Légende des *Aḥlâfs*.

Autrefois, les gens du Kef habitaient chez les Beni Snoûs (près du Khemîs), tandis que, sur l'emplacement du

1. *lâ-ɥāh, lẹklə́ḥ* (férule); *lâ-ɥāh, ieɥạn* (excréments); *lâ ɥāh, lə̄beūr* (fumier de chèvre, fumier humain); *lâ-ɥāh, eamû̂ð* (colonne, verge); *lâ-ɥāh, ākerbû̂b* (gland); *lâ-ɥāh θibə̄lbālṭn* (testicules).

2. *Jə̀ḥrèq ə̆dînek — Jineāl mélltek — Jineāl ždərtek — Jineāl ḥénnak* ou *žéddek* ou *ssâžūra ntâeuk.*

3. Dicté par Moḥammed ould Belqâṣem, du Ḳef.

Digitized by Google

Kef, étaient établis les *Aḥlâfs*. Une certaine année, les gens du Kef et les Beni Snoûs se battirent à coup de fusil. Les Beni Snoûs (du Khemîs) vainquirent leurs adversaires et ceux-ci s'enfuirent jusqu'au pays des Aḥlâfs. Ils bâtirent des maisons en face de celles des Aḥlâfs et allèrent s'approvisionner d'eau à une source qui n'était ni aux uns ni autres. Or, chaque jour un vieillard venait de grand matin près de cette source, et là se mettait à dire : « Eh ! femme du Kef, devance la femme des Aḥlâfs ! » Une femme du Kef venait et, devançant la femme aḥlâf, puisait de l'eau la première. Les femmes se mirent à se battre et les Aḥlafs dûrent quitter le pays. Ils s'enfuirent au Maroc pendant la nuit.

XXXV

θanfûst nĕBʿni-Ḥbīb (1).

ðí-zzmạn, llä-zédɣèn Bni-Ḥbib ði-Tḥámmāmịn èð-Ụ́ésqīf ð-Áḥrira ð-Mzâuṛủ dzâɛiθra, ðíịerzi táirfθa ðel-Máḥṣar táint. Tíḥammāmịn disen túddrịn tsérfịn; ðɣesqif ūfạn dis lmáddèθ; ðéḥrīra ūfạn-dis lmáddèθ ðélžâmaɛ; ðélmzauṛủ, ūfạn-dis lmáddèθ ĕttmĕḍḷịn, ðelžâmaɛ dzâɛiθra ūfạn-dis lmáddèθ; ðélmaḥṣar ūfạn dis lmáddèθ ĕtsérfịn; ðíịerzi, ūfạn dis ĕlḥûs ĕtsérfịn ðɣûrθu-nĕzzmạn; táirfθa ðis ifrạn mî-ði llä-zédɣèn Bʿni-Ḥbīb, ðɣûrθān-nsen ðelmésrūqa n-Bʿni-Ḥbīb.

θina-iịi ṇánṇa ; ðí-zzmạn, ịûsed ɣérgāz sí-lɣèrb ịûsed si-Bʿni-Ḥbīb, iqqim iqqâr-āsen : « *Aịịú ðezzítūn-ínu, aịịú ð-ezzítūn nûma ; aịịú ð-ezzitūn nḥɣâli* ». *Ĕṭṭfent sáuḍènt íịtfri, ɣérsent éggịnt ði-θɣātsá, īrịnt dí-θāla.*

1. Dicté par Moḥammed ould Belqâsem, du Kef.

Digitized by Google

ðí-zzmạn ĕllan Bni-Ḥbîb ĕqụḍn ; īdž-ɣúrgāz ð-aussár ūittéffɣeš seġ-úḫḫām, ịínās i-mémmis : « Miði-šlīð turâreð θáššurθ ». Ịínās : « Turāréɣ ĕmịá ɣệr leâụèr ðmịá ɣệr ɛámèr blá-midden ịénnīnèḍ ». Ịína-iās : « ðrûs â-mẹmmi θāmûrθ θéḫlā ». Rūlén-ġġẹḍ.

ðízzmạn íllā ssûq ðí-Taint tâzden tsúụqqẹ̀n dis Bni-Ḥbîb ịûsāɛ ; âl-īdž-ɣāss, ékkren iměnɣân-dīs ðidž uḥárrag illâ itḥédda ði Blâl íslu ilhézz iggᵘûð ịirɣel.

ðízzmạn ĕbni-Ḥbîb mâmeš téggen ábĕlbūl ùġ-ɣẹnfif íttāsed īdž-ɣûžḍẹḍ íttet-āsen ábĕlbūl sùġ-ɣẹ̀nfif náɣ itétt-āsen aɣrûm sûġ fạn si ịĕṭṭfen ažḍẹḍ tɣérsent ttâfent aɛáddis-ĕnnes ir-θitšaɣin ; lqĕnniäh âl-īdž ịiẹḍ rūlén-ilɣèrb.

Traduction

Légende des *Beni Ḥbîb.*

Au temps passé, les *Beni Ḥbîb* habitaient dans notre pays. Ils occupaient *Tiḥammamin*, *Asqif*, *Aḥrira*, *Mzâuru*, *Za'iθra*, *Iierzi*, *Tairfta*, *Lmaḥṣer*, *Taint*. On trouve encore des maisons et des silos à *Tiḥammamîn* ; des ruines à *Asqif* ; des maisons ruinées et une mosquée à *Aḥrira* ; des ruines, des tombes et une mosquée à *Mzaouru*, des ruines à *Za'iθra* ; des ruines et des silos à *Lmaḥṣèr* ; un enclos, des silos et d'anciens jardins à *Iierzi* et enfin à *Tairfta* des grottes habitées autrefois par les Beni Ḥbîb ; leurs jardins se trouvaient au lieu appelé *Mesrouqa nBni Ḥbîb*.

Ma grand'mère m'a raconté que, autrefois, un homme vint du Maroc où il demeurait avec les *Beni Ḥbîb*. Il se mit à dire aux gens du Kef : « Voilà mes oliviers, voilà ceux de mon frère ; ceux-ci sont à mon oncle ». Les Beni

Digitized by Google

Snoûs le prirent, l'emmenèrent jusqu'à une grotte où ils l'égorgèrent. Puis l'ayant placé dans un filet, ils le jetèrent dans un des bassins de la Tafna.

Autrefois, les Beni Ḥbîb étaient très nombreux. Un vieillard, qui ne pouvait plus sortir de la maison, dit à son fils un jour : « Avec combien de personnes as-tu passé la journée à jouer à la boule? » Le fils répondit : « J'ai joué avec cent personnes toutes borgnes et avec cent autres, toutes portant le nom de ʿAmer et pas avec d'autres. — C'est peu, mon enfant, dit le vieillard, le pays se dépeuple. » Les Beni Ḥbîb s'enfuirent pendant la nuit.

Il y avait autrefois à *Taint* un marché fréquenté par les Beni Ḥbîb qui y venaient en grand nombre. Un jour une rixe éclata sur ce marché. Un troupeau qui paissait (à deux heures de là), sur le *Djebel Belal*, entendant le bruit de la dispute, prit peur et s'enfuit.

Dans les temps passés, quand les Beni Ḥbîb plaçaient du couscous dans l'*anfif*, des oiseaux venaient qui le mangeaient, qui dévoraient le pain dans l'ustensile où il cuisait, quand les gens attrapaient un de ces oiseaux et le tuaient ils ne trouvaient dans son ventre que des vers. A la fin, les Beni Ḥbîb fuirent au Maroc (1).

XXXVI

Ḥsîdi Mḥámmed Ssnûsi (2).

Sîdi Mḥámmed Ssnūsí immûθ ġât-Snūs; medlĕnt dîni; ûzden si-Tlemsîn ġĕḍ; ɣzîn ḥĕś, silĭient si temdĕlt, aɣînt i Tlémsīn, mäḥéð lbârāketθ; ûθīn ḥés ðîni, ûr-ūfānes. Ĕnnin-

1. Cf. Canal, *Mon. de l'arrond. de Tlemcen*, B. S. G. Oran, janv.-mars, 1890, p. 64.
2. Dicté du Kef, par Belqâçem ould Ṭâyeb.

Digitized by Google

āsen : « Ḥâunent iθbâḥ ĕn-Tlémsiṇ ». — Ṛôḥĕn γrés át-Snūs, γziṇ ḥés, sīliént, âudent γersén, medlént dîni. Uzden iθbâḥ ĕnTlémsiṇ, qlénn-ās ði-θémdèlt-ĕnnes, ûr-ūfaneš. Ĕnniṇ-āsen : « Uiint át-Snūs; ûzden ḥsén ménγen; ibbeð γer īdžén ði-lmnām, iṇnās : « Utmĕnγāmĕš, âqli ði-át-Snūṣ, âqli θäinâ ði-Tlemsiṇ, ûtmĕnγāmeš ». — Qlénn-ās ði-Tlemsiṇ. ūfânt dini. Silqènni, qîmen qārĕnn-âs Sidi Mḥamméd Bûqèbriṇ. Qâh ði-θmûrθ áθ-Ḥammu ði-Redžâl ĕl-Fáḥṣ, ðîni imrābdĕn iûsäɛ.

Traduction

Sidi Mḥammed Snoûsi (1).

Sidi Mḥammed Snoûsi mourut chez les Beni Snoûs (2) et c'est là qu'on l'enterra (3). Les gens de Tlemcen vinrent

1. Il s'agit du saint bien connu محمد بن يوسف بن عمر بن شعيب السنوسي. Au sujet de ce saint consulter : Cherbonneau, *Documents inédits sur Es-Snousi, son caractère, ses écrits*, in. *J. Asiat*, février 1854; Brosselard, in. *Revue afric.*, avril 1859, juillet 1861, septembre 1861; W. et G. Marçais, *Les Monuments arabes de Tlemcen*, Paris, Fontemoing, 1903, p. 340 et surtout J. D. Luciani, *Petit traité de théologie musulmane*, Alger, Fontana, 1896, déjà publié et trad. en allemand par Wolff (El Senusi, *Begriffsentwicklung*, Leipzig, 1848, in-8) et le manuscrit d'El Melali, المواهب القدسية في المناقب السنوسية (Bib. d'Alger, n° 1706). — Voir aussi Ibn Meriem, *Bostân*, p. 132 du manuscrit de Si Ahmed Bel Bachir, professeur à la Medersa de Tlemcen, tr. Delpech, *Résumé du Bostân*, *Rev. afric.*, 1884, p. 156; G. Delphin, *La philosophie du cheikh Senoussi*, Paris, 1898, in-8; Lusiani, *A propos de la traduction de la Senoussia*, Alger, 1898, in-8; Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur*, t. II, fasc. 2, Berlin, 1902, in-8, p. 250-252.

2. Le saint est originaire de la tribu des Beni Snoûs ainsi que le prouve un passage de l'œuvre d'El-Melâli (f° 11 de mon manuscrit) : و هو الشيخ الولي الصالح المبارك الزاهد العابد الاستاد المحقق المقرى الخاشع المقدس ابو يعقوب يوسف بن عمر بن شعيب السنوسي نسبة الى القبيلة المعروفة بالمغرب من قبل ابيه .... الخ

3. Sur la mort de Es-Snoûsi cf. El 'Melâli (f° 294 de mon ms.).

Digitized by Google

une nuit, ouvrirent la tombe, en tirèrent le corps du saint et l'emportèrent à Tlemcen, pour bénéficier de la *baraka* (attachée au tombeau d'un si pieux personnage). Les Beni Snoûs vinrent au tombeau et regardèrent si le corps était là; ils ne le trouvèrent pas : « Ce sont, dirent-ils, les Tlemceniens qui nous l'ont volé ». Ils vinrent à Tlemcen, creusèrent la tombe de Sîdi Snoûsi, emportèrent le saint dans leur pays et l'y inhumèrent de nouveau. Quand les Tlemceniens vinrent au tombeau du saint, ils l'examinèrent et le trouvèrent vide. Ils soupçonnèrent aussitôt les Beni Snoûs et leur tombèrent dessus. Une bataille s'engagea. Mais le saint apparut à l'un d'eux pendant son sommeil : « Ne vous battez pas, leur dit-il, je suis ici, chez les Beni Snoûs, et aussi à Tlemcen; cessez de vous battre ». On examina le tombeau à Tlemcen, et, là aussi, on trouva le corps du saint; aussi on donna à Sîdi Snoûsi le surnom de *Boû Qebrin* (1). Il est enterré sur le territoire des *Aït Ḥammou* (2), en un lieu où reposent un grand nombre de marabouts et que l'on appelle *Redjâl el-Faḥṣ* (3).

1. Le saint a encore un autre tombeau tout près du village de Mazzer, un autre chez les Beni Bou Saïd et encore ailleurs sans doute.

2. Dans la tribu des Beni Snoûs, à l'est du Khemîs, il n'y a pas de *qoubba*, mais une simple *ḥawwṭa*.

3. La légende du saint qui se trouve dans deux tombeaux à la fois est encore appliquée à Sidi Moḥammed ben 'Abd er Raḥman, enterré à la fois en Kabylie et près d'Alger et qui porte aussi le surnom de Bou Qobrîn. Cf. Daumas, *Mœurs et coutumes de l'Algérie*, Paris, 1858, in-18 jésus, p. 245-246; Certeux et Carnoy, *L'Algérie traditionnelle*, t. I, Paris et Alger, 1884, in-8, p. 147; De Neveu, *Les Khouan*, Paris, 1846, in-8, p. 113-116; Hun, *Promenade en temps de guerre chez les Kabyles*, Alger, 1860, in-12, p. 122-123; Trumelet, *L'Algérie légendaire*, Alger, 1892, gr. in-18, p. 340-345; Rinn, *Marabouts et Khouan*, Alger, 1884, in-8, p. 455-456; Dupont et Coppolani, *Les confréries religieuses musulmanes*, Alger, 1897, in-8, p. 383. (R. Basset)

Digitized by Google

XXXVII

Lqâṣeṛeθ nMûsa ů-Ṣâläḥ (1).

Mûsa ů-Ṣâläḥ illâ ðáfĕlläḥ ; ði-lmeštá, sĕggä išerréž, iggūr ɣer-θiṛiaɣin-ĕnnes ; iqqār-äsen iiḥĕmmäs-ĕnnes : « Âuθem, šéržem fissaɛā ». — Iqqār-äsen iɣárraů-nnes : « Âiarraů-ɛnu, θâšerzä ðis rbäɛin ɣússąn ». — Iggūr ɣer-ifĕlläḥen ennîḍḍèn mäši-nnes, iqqār-äsen, mízzi idḥáš-ḥsen, mízzi nĕttąn ähen-išmeθ, iqqār : « Mimi qâi tétšäθem ðíz-zɣaīl, ĕggŭðem šúiiä sírbbi ; lméšta tázirärθ, ɣeṣlāqèl ḥ'ɣem ; mélmīl mɣa-tsemdąm, bénnīia ».

Séggä íttīli anĕbdú, išḥŭfa iměndi-nnes, tšûšent tiṛdfin iiṛðɣen tbédda tqeṣ ði-θiṛidret ; iûsed Mûsa ů-Ṣâläḥ, ittĕf θiṛedfĕt ; ieggīt di-taže-äbŭbθ núɣānīm ; iéggu äkīðés tiḥébbet ĕnṭĕmzen, thebbéθ ñirðen, išémmäɛ-ḥes tažeábŭbθ mízzi äð-izĕr šḥâl qâttet ůg-sŭggɣäs ; ĕiɣā.

Ízṛeṭ īdžen-ɣurgâz sí-tmūrθ, ittâsem-ĕzzīs ; iṛiiūr ɣer-úmĕqqrąn ntmûrθ, ínnä-iäs : « Šékk, mâši-šekk, ûtsindeš ». — Ínnä-iäs : « Mimi ûssīnĕɣeš ». — Ínnä-iäs : « Â-ṣṣolṭąn aběršąn, idžen ɣúrgāz, qâit dädí, íssin ḥĕr-ĕzzīš, ɣrés ṭḥf ð-ámĕqqrąn ». — Ínnä-iäs : « Mátta qā-íttegg ». — Ínnä-iäs : « Qā-ittĕf līšt ĕntiedfĕt, iggäs täsrâfθ iqqĕn-ḥés. Ínnä-iäs : Tâsrāfθ nĕžaɛ âbŭbθ núɣānīm, iggāz dis θiḥébbet ĕnṭĕmzen ĕttennīḍèn ñirðen ; qā-íḥs â-iāsed di-úmšąn-ĕnneš ». — Sĭ-islu äɣāl-ĕnní, ínnä-iäs ámĕqqrąn, iffeɣ álli-nnes : « Ûlèq âtaudet ». — Ísīfðäs iṛiiūr ɣ'res ; séggä íḥlèd ɣrés, ínnä-iäs ṣólṭān-aběršąn : « Â Mūsa ů-Ṣâläḥ, mátta áiiu

1. Dicté par Aḥmed Ben Djebbâr, des Aït Larbi.

Digitized by Google

téggīð » — *Ínnä-iâs Mûsa* : « *Mátta-ggīɣ* ». — *Ísiul-āsṣolṭân, ínnä-iās* : « *ðɥán ṭiḍḍfeṭ lli-qâi-ṭéṭṭfet, tégg-īt iuɣānim, téggīð-ās ɣḍr ĕnnăɛâmeθ blâ-iāmān* ». *Ínnä-iās* : « *Ịâ-Mūsa ù-Ṣâläḥ ĕḥḍār mátta iâtšeð ðinaɛāméθ nrébbi, máttamɥa iḥlèq, blâ-iāmān, ănáɣ téḥseð āmân blâ-ịutšu* ». — *Innä-iâs Mûsa ù-Ṣâläḥ* : « *Ịâ-ṣolṭān, ûš-iii âɣẹ* ». — *Ínnäiās* : « *Bénnịa* ». — *Ịégg-īt ṣṣolṭân dilḥèbs, iqqīm itšūš-âs ɣḗr-āɣẹ; iɣqīm Mûsa ù Ṣālâḥ, irézzḕm-ðīs tímĕžbent; išres āɣḗ, itṣáffāt; lmîs-ĕnnes isĕss-īt; ðamllâl, itétt-īt.*

Ịûseð, ílɣa ḥḥénnās, tûseð ɣrés; θénnäiās : « *Mâžār-āh* ». *Innä-iās* : « *Ḥṓḥ sḗɣ īdžén nŭfûnās, ðīdžén níšĕrri, ðīdžén nuḥâqūl, táud-ḗhen âuru iúḷḥām, âɥi ɥán-elžām iṣṣûq; ịisĕlli â-tāfeð azĕllīf-ĕnnes lqḗd ilzâm-iu, ĕsɣḗt* ». — *Trṓḥḥénnās iṣṣûq, tésɣû īdžén-nūịis, lqḗd ilžâm-ĕnni, tiŭị-it itáddārθ ĕnnes, tsiðĕf-īt sɥádda itmúrθ, nĕttạn ðŭfûnās, ðíšerri, ðŭḥâqūl; θéggīm tétšūš-äsen ðiútšu; äli-iqfel asŭġġɥâs, ínnä-iās* : « *Áuðiịi ịâẓḗḍ-ĕnni ánɣers-īt* ». — *Tíuð-īt ḥénnās, íɣersīt, túfāt ɣḗ-mämeš illä. Térni ḥennâs tséts-īhen. Innä-iâs īdž-uâss enniḍèn* : « *Áuð išérri-nni* ». — *Tiûd-īt; ɣersént ûfạnt šɥịịịá iɛâqèð lmṓḥ-ĕnnes, iɛâŭeð innâ-iās* : « *Auð áfūnās* ». — *Trṓḥ, tiûðīt, ɣérsent, uáḥlen tqḗṣṣen ði-uzĕllīf-ĕnnes, ûiḥseš áitŭabḍâ; ûfạn kûlši iɛäqḗð ɣḗ-ðīɣès ðidžen.*

Ịûsed ṣṣólṭạn abĕršận ði-lɥóqθ-ĕnni, issífðās lɥázāra iMūsá ù-Ṣâläḥ, ịéggūr âkiīðsen, ịiñlu ḥûịis-ĕnnes ịíḥlèḍ ɣérṣṣolṭạn, innä-iâs ṣṣólṭạn : « *Ḥḍár ði-sébăɛä-ïịām ĕlli-ðḗḥ ūšiɣ, átnezheð mâmeš ḥséð átūräred disen* ». — *Innä-iâs Musá ù-Ṣâläḥ* : « *Álläh íḥlef* ». — *Isékker lĕbrḗḥ íddūnīθ, ịinās* : « *Îru lɣāšt mäní-mɥä θélla* ». — *Ūzdén lɣâši.*

Íqqīm Mûsa ù-Ṣālâḥ, innâ iḥénnās : « *Débberiịi ði-tíšt ĕntîmārθ âtīli dennâzla tétšāreð ɥạn-nedžáɛābūbθ sessbánnes*

Digitized by Google

âtauɔeð ». — *Trọḥ ḥénnās tétšŭr-ā taže=ābûbθ, tíuɔ-āst, ẓéṭṭĕf-ẹ̄t Mûsa ů-Ṣālắḥ, ẓétter ṣṣolṭận, innä-ìās* : « *Ắð-iitūšéð sebắ=ắ ɥússận äð-īsén tnézhèγ ắžānìγ* ». — *Ẓuafɥ-ệt ṣṣólṭān*; *íqqīm Mûsa ů-Ṣālắḥ ẓéñĭu ḫûẓīs-ĕnnes, íqqīm ithḗrrek ākiẓγẓāl iɛâɥeð ithérrek âki tiγallíṇ ðẓìsận. ðidžen nɥūssár ūγérseš-elkull tīγmâs, íqqīm ítlāγa* : « *Â-Mūsa ů-Ṣālắḥ ẓéγli* » — *ðḥénnās nMûsa ů-Ṣālắḥ, séggä íqqār aússār-ĕnni* : « *Mûsa ů-Ṣāläḥ ẓéγli* », *ĕltegg-ās θiḥébbet ĕntīnť ĕɣmí-nnes*; *ítγīma néttận itlḗhɥeθ-ðīs, ð-Mûsa ů-Ṣālắḥ, séggä ítγîma ithérrek āki-ẓìsận nĕṣṣolṭận ðúẓīs-ĕnnes iḗḥma*; *mérra mérra itégg-ās θaže=âbûbθ-ĕnni nénzūl γer-tẹ́nzār núẓīs ðúẓīs-ĕnnes ẓéḥma qébbɥāla. Ắl-tîšt nelḫẽṭrḗθ, issâma ssŭr ðɥússār-ĕnni ínnä* : « *Â-Mūsa ů-Ṣālắḥ ẓéγli* ». — *ðḥénnās n-Mūsá ttégg-ās tinť θennīnḗḍ ɣmí-nnes*; *íqqīm aússār-ĕnni, iṭḗffẹ̄z-dīs, ðmûsa ů-Ṣālắḥ, ði-lɥọqθ-enni, itɥázĕrɥẹ̀ḍ, nettận dûẓīs-ĕnnes.*

Iṛọḥ irɥél i-Fâs, nĕttận inḗqqẹ̀z si-lMānṣŭra n-Tlémsīn, sénni inḗqqẹ̀z, iṛọḥ; *lḗḥgent-tläθa ntγállīn, tišt, qârĕnnās šše̊hba, ténnīḍèn qârĕnnās lbèîḍà, ténnīḍèn qârĕnnās lḥāmra.*

ðešše̊hba, séggä tíɥẹ̀ḍ lḤámmam bu-grārá, témmūθ; *tmél-lālt, séggä tiɥẹ̀ḍ Užðâθ, témmūθ*; *dzúɣɣɥaγθ, séggä tiɥẹ̀ḍ Užðâθ, iθišt-entmūrθ. qârĕnnās Smāmîr, θémmuθ. Séggä-llận tâzzlen āki-Mûsa ů-Ṣālắḥ, mlâqận ilintận sĕséθnen-hen, ĕnnận-āsĕn* : « *Ûr-ẓīmḗḍèš ḗḫɥem ìdžén sâði ẓéñĭu ḫûẓīs-ĕnnes* ». — *Ennận-āsĕn ilintận* : « *Ẓimẹ̀ḍ ìr-θišt nt' mälla ðeñi nnāγ ůɣ-žĕnna tgóssi θišt ĕnṭṣŭfeθ ḫθiɥa-nnes* ».

Néttận ẓíɥẹ̀ḍ Fâs itízārnṇ, ẓūfa middḗn bédden dídzẹ̀ḷḷà, ẓûðer ḫûẓīs ĕnnes, ẓûðef ilžâmāɛ ðúẓīs-ĕnnes, ẓûsed iḍḍḗfrẹ̀t, ä-iādéf âkīðes. Néttận imédren zéffr-ĕnnes, ẓúfa ẓis-ĕnnes iḍḍḗfrẹ̀t dí-lžāmāɛ, ẓûsed néttận, íseql-ệt, ísūfs-ās ḫúḥènfŭr,

Digitized by Google

ínnă-ĭăs : « *θiɥa-nnɥem dżélla ðuɛáddīs ĕnnɥém, íḫĕlla* ». — *ḷûdef ði-lżāmâs aízẓâl siðámmen-nes*; *néhnṇn séggă sémdạn tizḛḷḷá, qimen téqqlen-dīs, súkkɥnen-ḫès. Mûsa ů-Sālăḥ innă-ĭăsen* : « *Măżăr-āɥem tézẓậrèm ðiḷa*; *úḷḷăk, ḷéɣrès, ḷéslèḥ, ḷédbèɣ, ḷérɥél, mátta tqâ̂rem ði-ɥáḷūði, âṭṭèlba.* » — *Ennận-ăs* : « *Qâ-ittūmḗḍ tizḛḷḷâ-nnes.* »

Néttạn iffḗɣ ðéṭṭèlba lkúll sí-lżāmāɛ; *úfạn ḷis-ĕnnes ímmūθ*; *fḗqrent, zṛin ûl-ĕnnes, úfạnt ɥèr-iûši ăiăzzèl qḗd-mɥa iúzzèl si Tlemsṇn âl-Fās, ímmūθ ɣḛ̣r-sléḥšām lá si-tḥûla.*

Traduction

Histoire de *Moûsa ou-Ṣâlaḥ* (1).

Moûsa ou-Ṣalaḥ était cultivateur. Pendant l'hiver, au moment du labour, il alla vers ses charrues et dit à ses

1. Cf. ce passage d'Ibn Khaldoun, *Prolégomènes*, II, p. 207 : « La race berbère a produit des devins dont un des plus fameux était Mouça Ibn S'aleh', qui selon les uns appartenait à la tribu des Beni Ifren, et selon les autres à celle des Ghomert. On a de lui des sentences fatidiques rédigées en forme de vers et dans le patois du pays. Elles renferment un grand nombre de prédictions dont la plupart se rapportent à l'empire et à la domination que les Zenata devaient obtenir en Maghreb. Les hommes de cette race se sont transmis les vers d'Ibn S'aleh', qui, à les en croire, avait été un saint (*ouéli*) ou bien un devin. Quelques-uns d'entre eux prétendent qu'il fut prophète, parce que d'après leur opinion il vivait longtemps avant l'hégire.

Il était versé dans la généalogie, l'histoire et les autres sciences. (Ibn Khaldoun, *Hist. des Berb.*, trad. de Slane, I, 205.)

On lit dans Bou Ras, *'Adjâb El Asfâr*, p. 87, de la tr. Arnaud : « Mousa Ben réputé comme devin (le ms. que j'ai en main porte : المشهور بالكهانه ان تلمسان ... الخ, ms. Si Cho'ib Ben Taleb, f° 90) avait annoncé que la charrue passerait sur l'emplacement de Tlemcen. Cette prédiction se réalisa. En 760, quand Abou 'Inane eut ruiné la ville, on vit un jeune nègre conduisant une charrue tirée par un bœuf noir. »

Voir aussi une autre légende que nous avons donné dans le n° 261 de la *Revue africaine*, 2e tr. 1906.

Digitized by Google

fermiers : « Frappez et labourez vite! » Et à ses fils, il recommanda : « O mes enfants, on ne laboure que pendant quarante jours! » Allant à d'autres laboureurs qui ne travaillaient pas pour son compte, il leur disait, pour avoir occasion de rire à leurs dépens et pour les attraper : « Pourquoi frappez-vous les bêtes de labour! craignez donc un peu Dieu! l'hiver est long; allez doucement! Passe encore s'il ne vous était pas possible de finir les semailles! » (1).

Quand ce fut l'été, ses céréales étant coupées, les fourmis envahirent les meules, et se mirent à manger les épis. Moûsa ou-Ṣâlaḥ vint, prit une fourmi, la plaça dans un étui en roseau, et déposa, à côté d'elle, un grain d'orge et un grain de blé; il cacheta ensuite avec de la cire, afin de voir quelle quantité de grain la fourmi mangerait pendant une année.

Mais un homme du pays, qui lui portait envie, l'avait vu. Il alla trouver le *Sultan Noir* (2) et il lui dit : « Tu n'es pas toi-même! tu ne sais rien. — Qu'est-ce donc que je ne sais pas? demanda le roi. — Un homme de ce pays est mieux instruit que toi, c'est un homme de tête. — Qu'a-t-il donc fait? — Il a enfermé une fourmi dans un silo. — Comment est ce silo? — C'est un tube de roseau dans lequel il a laissé la fourmi avec un grain d'orge et un grain de blé. De plus, cet homme a l'intention d'être roi à ta place ». A ces mots, le *Sultan Noir* perdit la tête : « Amène-le-moi de suite! ordonna-t-il. »

Moûsa vint. Quand le cultivateur se présenta, le Sultan

1. Cf. aussi ces dictons attribués à Bent el Khass. Cf. R. Basset, *La légende de Bent el Khaes*, Alger, 1905, in-8, p. 23.

2. Cf. R. Basset, *Nédromah et les Traras*, pp. 204-211; E. Doutté, *Merrakech*, pp. 211-213, et mon conte : *Le fils et la fille du roi*, p. 12; L. Mercier, *Les Mosquées et la vie religieuse à Rabat*, *Archives Marocaines*, t. VIII, p. 144.

Digitized by Google

Noir lui dit : « O Moûsa ou-Ṣâlaḥ, qu'as-tu fait là? — Qu'ai-je donc fait? fit Moûsa. — A cette malheureuse fourmi, que tu as prise et placée dans un étui, tu as laissé seulement de quoi manger, mais rien à boire. O Moûsa, continua le prince, choisis à ton tour, parmi les produits donnés par la Providence, tout ce que tu voudras pour ta nourriture, hormis de l'eau; ou bien, choisis de l'eau seule, sans nourriture solide. — Donne-moi du lait, dit Moûsa. — Soit, dit le roi. » Il fit mettre Moûsa en prison et ne lui laissa que du lait. Le prisonnier plaça, dans ce lait, de la présure ; le lait cailla; Moûsa but le sérum et mangea le fromage.

Alors, il appela sa mère; elle vint : « Que veux-tu? lui demanda-t-elle. — Procure-toi, lui dit Moûsa, un bœuf, un mouton et un coq; puis emporte cette bride que voilà au marché, et achète le cheval auquel elle ira exactement. » La vieille partit au marché, acheta tous ces animaux, ainsi qu'un cheval auquel allait la bride, et les amena à sa maison. Elle fit entrer sous terre le cheval et le bœuf, ainsi que le mouton et le coq. Elle resta à les nourrir jusqu'à ce que, l'année étant écoulée, son fils lui dit : « Amène-moi le coq et égorge-le. » La mère l'apporta. Le coq étant tué, Moûsa trouva qu'il était auparavant, ni plus, ni moins fort. La mère continua à bien nourrir les autres animaux. Un jour, Moûsa lui dit : « Amène-moi le mouton ». Quand elle revint avec le mouton, ils égorgèrent l'animal et trouvèrent la moelle de ses os à peine solidifiée. « Amène maintenant le bœuf, dit Moûsa ». Elle obéit; quand l'animal fut tué, ils se fatiguèrent à vouloir entamer sa tête, elle ne se laissait pas ébrêcher; ils trouvèrent toute la masse solidifiée, ne formant qu'un seul os.

A ce moment, le Sultan Noir envoya ses vizîrs à Moûsa.

Digitized by Google

Celui-ci vint avec eux, monté sur son cheval. Arrivé près du Sultan, le prince lui dit : « Choisis, durant sept jours que je t'accorde, la façon de te divertir qui te plaira le plus. — Merci, répondit Moûsa. » Et ayant fait venir le crieur, il le chargea d'assembler tous les gens qu'il pourrait trouver.

Moûsa dit à sa mère : « Arrange-toi pour trouver une jument en rut et remplis un tube du liquide qu'elle laisse échapper. » Elle apporta à son fils ce qu'il désirait, Moûsa ou-Ṣâlaḥ prit le tube. Puis, demandant le Sultan, il lui dit : « Tu me donnera sept jours pendant lesquels je monterai à cheval. » Le Sultan y consentit. Moûsa monta sur son cheval, et se mit à lutter de vitesse avec les ânes d'abord, puis avec les mulets, puis, avec les juments et les étalons. Un vieillard, qui n'avait plus une seule dent le regardait faire, se mit à dire : « Voilà Moûsa ou-Ṣâlaḥ qui se trémousse! » La mère de Moûsa entendant cet homme parler de la sorte, lui mit une figue dans la bouche ; et le vieux resta à la savourer. Quand Moûsa commença à lutter de vitesse avec les chevaux du Sultan, le sien s'échauffa ; de temps à autre, il lui plaçait, sous les narines, le tube plein de ce liquide qu'on lui avait procuré et qui l'excitait tout à fait. Une fois, comme il passait tout près du rempart, le vieux dont on a parlé se mit à dire : « Voilà Moûsa ou-Ṣâlaḥ qui va sauter! » Aussitôt, la mère de Moûsa lui fourra une autre figue dans la bouche. Et pendant que le vieux la mâchait, Moûsa franchissait, sur son cheval, le rempart de Mansoura.

Sorti de la Mansoura de Tlemcen, Moûsa ou-Ṣâlaḥ se dirigea sur Fâs. Trois chevaux le poursuivirent : une jument appelée la Grise, une autre que l'on appelait la Blanche, et une troisième la Rouge.

Arrivée à Ḥammâm Bou Grâra, la Grise mourut ; la

Digitized by Google

Blanche marcha jusqu'à Oudja, et là, creva d'épuisement; quant à la Rouge, elle dépassa Oudja, mais la fatigue la tua au lieu dit *Smâmir*. Pendant que les cavaliers galopaient, lancés à la poursuite de Moûsa, ils rencontrèrent des bergers et les interrogèrent : « Personne n'est-il passé là, près de vous, monté sur un cheval? — Personne, répondirent les bergers, n'est passé près de nous; seule, une colombe a traversé le ciel par dessus nos têtes, portant sur son dos un flocon de laine. »

Moûsa arriva à Fâs au milieu du jour. Il y trouva les gens en train de prier; il descendit de son cheval et pénétra dans la mosquée. Sa monture, qui le suivait, y entra avec lui. Moûsa, se retournant, vit son cheval derrière lui, dans la mosquée. Il vint à lui, le souffleta et lui cracha à la figure en lui disant : « Votre dos nous transporte et votre ventre nous ruine. » Il entra dans la mosquée pour prier, couvert du sang de son cheval. Quand les fidèles eurent fini la prière, ils se mirent à considérer le fugitif avec colère. Celui-ci leur dit : « A celui qui est égorgé, écorché, tanné et qui fuit, que trouvez-vous à dire, ô tolbas? — Sa prière est valable, répondirent les tolbas. »

Tous sortirent de la mosquée; ils trouvèrent le cheval de Moûsa mort, non de fatigue, mais de honte (par suite de l'injure qui lui était venue de son maître). En effet, après l'avoir éventré, les gens de la ville trouvèrent le cœur de l'animal capable de donner encore une course égale à celle qu'il avait fournie de Tlemcen à Fâs.

Digitized by Google

XXXVIII

Mûsa u-Ṣâlâḥ tiḍfin (1).

Mûsa u-Ṣâlḗḥ íkku ði-tīšt-säɛâθ tīš-tmûrθ-ěnnes, ût-išrīžeš néttạn. Íqqīm íssäl ítiḍfin; qîment teddăɛạnt ḥmûsa; qâ-rent : « *Llí ūr-ịâg âišreẓ θamūrθ-ĭūði, issúffɣ-ānâɣ blâ-lɛāyịn, qâ-nétmetta sûḷāẓ* ».

Íṛọḥ Mūsá ɣer-íḥěmmāsen ěnnés ịināsen : « *Ăɛámrem ĭdž-θlâθa-išāšạn* ». — *Âɛámren. Ịināsen*: « *Îsīm* ». — *Ịisīn ākis, ịûni ḥuịis-ěnnes, iṛọḥ nĕttạn ĕǧ-mezɣar, ðiserdân ĕzzéffres; âsiḥḗldḗn itmûrθ-ienni élli iffɣén délžạm qḗllben išāšạn, féθlen-hen; ịināsen Mûsa* : « *Zéɛām* ». — *Qîmen zéɛạn; âsi semdân, isịn išāšạn ḥlân; ûzden dûlen âl-aḥḥām, ūr šérre-žěnnes θâmūrθ-ūði.*

Ālīdz-ɣâss, ịûsed Mūsá, ịūní húịis-ěnnes, iṛọḥ lžiḥθ itmûrθ-ěnni élli-iffɣén délžạm, miði izrâɛ íměndi; íqqịm isɣðð ítiḍfin; qârent : « *Ạllāh iḥléf ḥmûsa iðīnáɣ ísịūnen* ». — *Qiment téddăɛạnt ḥḗs séddɛaɣi nélḥḗr âssi-iṛọḥ.*

Traduction

Moûsa ou Ṣâlaḥ et les fourmis.

Moûsa ou Ṣâlaḥ, passant, une fois, sur celles de ses terres qu'il n'avait pas mises en culture, écouta ce que disaient les fourmis : « Celui qui n'a pas labouré ces terres, disaient-elles, nous oblige à en sortir sans provisions, et nous mourons de faim ».

1. Dicté par Moḥammed ould Belqâcem.

Digitized by Google

Moûsa partit vers ses fermiers et leur dit : « Remplissez d'orge trois sacs d'alfa » ; ils obéirent : « Emportez-les, leur dit-il ». Monté sur son cheval et marchant devant les mulets, il accompagna les ouvriers. Arrivés au champ laissé en jachère, ils posèrent les sacs et les ouvrirent : « Semez! ordonna Moûsa » ; puis, ayant terminé, ils placèrent sur les bêtes les sacs vides et revinrent à la maison sans avoir labouré le champ.

Un jour, Moûsa ou Ṣâlaḥ vint à cheval du côté de ce champ laissé en jachère et dans lequel il avait fait semer de l'orge. Il écouta ce que disaient les fourmis. Elles disaient : « Que Dieu récompense Moûsa qui nous a rassasiées! » Et tant que Moûsa resta là, elles ne cessèrent d'appeler sur lui les bénédictions du ciel.

XXXIX

Sṣólṭān γmóṛāsèn (1).

ðízzmān lmoqéddèm íllä īdž-ssólṭān di-Tlemsîn mīsĕmĕnnés γmóṛāsèn. Sillä argāz-ĕnni ð-amzziḍn íllä itsárräḥ ði-Tîrni. Ijérreb ðíṛṛèbiɛä íttet ĕlmâl, äsiûfa θáṛṛbiɛāθ mízzi itérra uzzâl itérrḕḥ ðūréγ ðúzzèrf. Ûzden γrés míddèn tâudennäs úzzāl, itteggīt ði-tméssi äsí-tĕzzuīγ. Si-ítĕzzuīγ isúzzūr āḥés tīšθ-ĕlγébreθ idǔǧǧuāl ðūréγ náγ-ðázzerf. Enniṇās : « Qā-ṣékk ðéṣṣoltān ».

Íbna lžāmâɛ ámqqrān di-Tlemsīn, ígguu šuí nlγébreθ-ĕnni ði-θíšt sâriɛθ. Ínnāsen : « Sād-íḥūf lžâmāɛ, ĕddûnīθ äd-āfén sâriɛθ-ĕnni ázzīs ébnḍn lžâmāɛ-ĕnnīnèḍ ; âðāfen lγébreθ-ĕnni a-sùzzūren ḫuúzzāl ā-iðuél ðúréγ ðúzzèrf, āhen-zénzen mízzi ā-bnḍn lžâmāɛ-ĕnnīḍen ».

1. Dicté par Slîman ould Moḥammed, du Kef.

Digitized by Google

TRADUCTION.

Le sultan *R'morâsen*.

Il était autrefois, à Tlemcen, un roi du nom de *R'morâsen*. Dans son jeune âge, il gardait les troupeaux à *Terni*. Il étudiait les propriétés des plantes que broutaient les troupeaux; si bien qu'il découvrit une herbe qui transformait le fer en or et en argent. Les gens vinrent près de lui et lui apportèrent du fer. Il plaça ce métal au feu, l'y fit chauffer et, quand il fut rouge, il le saupoudra avec cette plante pulvérisée. Le fer fut changé en or et en argent : « Tu es notre sultan, lui dirent les gens ».

Il fit construire la Grande mosquée et plaça dans l'un des piliers un peu de cette poudre : « Si mon œuvre vient à être démolie, dit-il, les gens trouveront ce pilier et grâce à lui pourront édifier un nouveau monument. Car le fer saupoudré de cette poussière qu'il contient sera transformé en or et en argent. Ils vendront cet or et cet argent et auront de quoi bâtir une autre mosquée » (1).

1. Voici la légende telle qu'elle a cours à Tlemcen : Yar'morâsen, ayant fait construire la Grande mosquée de Tlemcen, invita ses sujets à y venir prier. Mais les grands jurisconsultes de la ville intervinrent : « La prière ne saurait être efficace, dirent-ils, si elle est faite dans cette mosquée, bâtie avec de l'argent dont l'origine est illicite, fruit de vols et de spoliations. »

Alors le roi fit annoncer dans la ville : « Que les personnes qui ont des objets en fer les apportent à la Grande mosquée ». Les gens obéirent et les savants de la ville se présentèrent avec eux à la mosquée. Le prince y fit allumer un grand feu. Il jeta ensuite dans le brasier les objets en fer qu'on lui avait remis. Quand le métal fut rouge, le roi prit dans son turban un étui qu'il ouvrit et dont il tira une pincée de certaine poudre. Il en saupoudra le fer rouge, et aussitôt le fer fut converti en or. Yar'morâsen permit alors à chacun de reprendre les objets apportés. Les uns avaient remis au prince une pioche cassée, d'autres une aiguille, d'autres un marteau, etc. Ceux qui avaient apporté de petits objets s'en

Digitized by Google

XL

Et-Tèrkʉ (1).

Qâren : dizzmạn sillạn Tèrkʉ i-Tlemsṭn, tâzden Bni-Urnṭd, ðmédden Uzélbûn ð-Uiendûz, tâzden, am-assú, tâudĕn āγẹ́ ásmmām āki-θūfûθ i-Tlemsṭn. Ṭéṭṭfen-hen ĕt-Tèrkʉ, tékkscnn-āsen āγẹ́ ásmmām; tšûtšenn-āsent, séssent ṣézẓĕz, sûrāðen-hen; âsi-tšārạn qébbʉāla, tšâθen-hen iuɛâddis sélmūs, ittγīma iāγẹ́ idzāḥkā zzis, ám-sī-θẹ̄ṭ; néhnṭn tγîmạn dáḥṣen-ĕzzīs.

Ṭhékkạn ði-θ'mūrθ-ĕnnàγ, qâren Et-Tèrkʉ ĕnγîn idžʉèrbá imiddèn; ĕnγînt γẹ̀r-ṣèdḍèlm.

TRADUCTION

Les Turks.

Au temps où les Turks occupaient Tlemcen, les Beni Ournid, les gens d'Azelboûn et d'Aiendoûz apportaient,

repentaient, et ceux qui en avaient fourni de plus volumineux regrettaient de n'en avoir pas apporté davantage.

Yar'morâsen dit alors aux personnes présentes : « L'un des piliers de cette mosquée servira à la reconstruire, si elle vient à être démolie. » Il avait, en effet, caché dans l'un des piliers un étui rempli de cette poudre magique dont lui seul connaissait la composition. Il la fabriquait avec certaine herbe recueillie dans la montagne qui domine Tlemcen.

Les bergers, qui vont faire paître leurs troupeaux chez les Beni Ournid, s'aperçoivent parfois qu'un mouton engraisse d'une façon surprenante. C'est, disent-ils, parce qu'il a brouté de cette herbe merveilleuse qui peut changer le fer en or. Ils se gardent bien de le vendre : la viande de cet animal est infiniment plus nourrissante que celle des autres moutons ; aussi, ils le mangent.

1. Dicté par 'Abdallah N-'Ali du Kef.

Digitized by Google

chaque matin, comme de nos jours encore, du lait aigre à la ville. Les Turks s'emparaient de ces gens, leur prenaient leur lait, le leur faisaient boire de force, les obligeant à avaler jusqu'à ce que leurs ventres fussent bien gonflés. Alors, ils suspendaient les malheureux, par les pieds, à un arbre et leur perçaient l'estomac d'un coup de couteau. Le lait s'en échappait comme (l'eau) d'une fontaine. Et eux restaient là à en rire.

On raconte dans notre pays que les Turks tuèrent sans motif un de nos enfants.

XLI

Tâfssra (1).

ðizzmān θéllä Tâfssra ḫūfûs n-Tlémsīn, ðúmqqrān Tāfssrá sámmānt Šĕrɣān; ði-lɣĕqθ-ĕnni, íllä īdž-ɣúrgäz, qârĕnn-äs Lāblăq ĕl-Fĕṛṭāṣ, nĕttān ðamqqrân-Užāθ. Si-ɣûsed sídi ɛâbd-Allah Bnu-Jăɛâfĕṛ i-Tlemsîn, ɣûsed Šĕrɣân ði-ḫámsīn âlĕf, máḥeð ăðiɛáɣen Mâlīk ĕl-žīdâr ði-Tlemsīn. Ɣûsed tâina Lāblăq el-Fĕṛṭāṣ, ɣûsed di sébɛăīn âlĕf, mlâqān ði-Tlemsîn, máḥeð .âðmenɣen, neḥnîn ð-sídi ɛâbd-Allah Bnu-Jaɛâfĕṛ; ḫélqèn ímenɣān ði-θmûrθ Ḥâûḍ Bnu-Jăɛâfĕr. Si-ɣûsed Bnu-Jăɛâfĕṛ i-Tlemsîn, ɣiṛĕḍ aṛṛûd nt'mĕṭṭûθ, ðessíf sɣâddes; ɣûðef Tlemsîn, îṛōḥ ɣer-ɣillis Mālik ĕl-Židār, mísm-ĕnnes Sueá-ššemš; ɣqqīm ɣrés sebăɛâ ɣússān. Si-imâḍèl Bnu-Jăɛâfĕr ḫṣûḥābá, ínān : « Ụūðí qa-ímmūθ ». — Si-ûzden ɣgzzānen ði-θemdînt, ûθîn ŭǧ-ŭâren, ínān : « Flân qâh ɣer-ɣellis ĕlmâlīk ». — Qimen tɛôssen 'ǧmi ntéɣūra, ūr-qèdden-

1. Conté par Moḥand ou Belqâcem du Kef.

Digitized by Google

neš ă-iqqārén ílmālīk. Sí-θeslu iɥâiu Sueă-šš́émš, θéffer sídi ɛábd-Allah Bnu-Jăɛâfeṛ ɛi-θéddārθ-ĕnnes. Si-ịûðef bbâs ĕγrés, θénna-iās : ḥém úlli ḥéd da; āl-īdž-uâss θsifeḍ ídžen st' muzūnīn; íṛǫḥ ârgāz-ĕnni γer-ṣṣúḥāba γer-lḥâkem-ĕnsen mísm-ĕnnes sídi ɛálqma. Ịinās árqqās-ĕnni : « Sídi ɛābd-alláh ūr-iúš íddèr. Áudem θáḥiịālt γer-tĕɥūrá nélmedīneθ ». — Āl-īdž-ɥâss θinās : « Ábba, ĕdž-iịi áð-roḥèγ ázẓūrèγ ». — Ịínās : « Ṛóḥ ». — θéffeγ íllis neṣṣoltân, néttânt diissīθ lɥdzūra; sídi ɛâbd-Allah íffèγ âkīsent. Zzāθ-áð-effγent, ûzden ímqqrānen tmûrθ, âkīsen īdž-úgzzân, ínân : « Ánnbĕheg säd-effγént tísennân ». — Qímen tséḥḥân; ịināsen áshḥār-ĕnni : « Árgāz qāh-dâ ākitsénnân ». — Éggŭðen seg-issis nimqqrânen-nsen ūr-ḥsénneš āhént féttšen. Éffγent tirbāθịn bérra; síffγent, ûzden eṣṣúḥāba-ịenni lla-isâqren, ịúden ịis nsídi ɛâbd-Allah āsí-ffγen γer tirbāθịn éggŭðent zzisen, qíment trûnt, ínân-āsent : « Ūr-téggŭðenneš, θínni íḥsen áð-iṛǫḥen â-ṛǫḥent; θínni ūr-íḥsenneš, áddūlent, ûhent netfséd-deš ». — θínāsen Suáɛ-šš́emš : « Uttéggŭðemmeš irgâzĕn-iịịn dīɥáḥdịen, éggīm ḥelḥâḍèr-ĕnnɥen ». — θsáɛāθ-ĕnni, ịûnịị Sídi ɛābd-Alláh ḥûịīs; θûnịị Suäɛ-šš́émš ḥūịis ĕnnínéḍ; θírbāθịn ĕnnīnéḍ ḍûlent í-Tlemsịn. Si-ḥél̀ḍént i-temdint inínt-āsen : « Suäɛ-šš́émš éttṛǫḥ āki-uɛârāben ». — θéffèγ lmḥállèθ si-Tlemsịn, lḥéggen-hen, qímen tménγân, ízmen sídi ɛābd-Alláh, θéksu sueá-šš́emš īdž-ulemdil siɥárrūḍ-ĕnnes, θûš-āst, íšedd ĕzzis ăɛâddím-ĕnnes. θéqqīm néttāθa ttrû; íqqīm ĕlγélb iṣṣúḥāba. Si-ḥél̀ḍèn igiṭṭân, sídfent ǧídž-ugiṭṭūn, 'ggịn ĕnnzâịèh. Lqènnịâh si-tsăɛâθ-ĕnni, ûðfen Tlémsịn.

Digitized by Google

Traduction

Tafessera.

Autrefois *Tafessera* était placée sous la domination de Tlemcen et son chef se nommait Cherouân. A la même époque résidait, à Oujda, un prince nommé Lâblaq el-Ferṭâs. Quand Sîdi ʿAbdallah arriva près de Tlemcen, Cherouâne amena cinquante mille hommes au prince tlemcénien, Mâlik-el Jîdar. Lâblaq el-Ferṭâs, de son côté, amena, au secours de Cherouân, soixante-dix mille soldats. Les armées se réunirent sous Tlemcen pour combattre Sîdi ʿAbdallah Ben Djaʿfer. Le combat eut lieu aux environs de Haoûḍ Ben-Djaʿfer, en dessous de Tlemcen, là où les Compagnons du Prophète, qui accompagnaient Djâfer, avaient établi leurs tentes. La victoire resta aux envahisseurs.

On raconte que Ben Djaʿfer, en arrivant à Tlemcen, revêtit des habits de femme, cacha son sabre par dessous et pénétra dans la ville. Il se rendit auprès de la fille du prince Mâlik el-Jîdar, qui s'appelait Chouʿa Echchems (rayon de soleil). Il resta chez elle sept jours. Les Compagnons du Prophète, ne voyant pas revenir Ben Djaʿfer, le crurent mort. Mais les magiciens de Tlemcen consultèrent le sort : « Un tel, dirent-ils, est auprès de la fille du roi ». En vain l'on garda les portes, on ne put rien découvrir. La fille du prince fut, elle aussi, avertie de ces bruits et aussitôt elle cacha Ben Djaʿfer. Et quand le roi, son père, entra chez elle, la princesse Rayon de Soleil lui dit : « Vois, il n'y a personne ici : » Puis elle paya un émissaire qu'elle dépêcha auprès des Compagnons du Prophète et fit dire à leur chef Sîdi ʿAlqma (ʿOqba) : « Sîdi ʿAbdallah est toujours en vie ; tenez prêts des cavaliers près des portes de la ville ».

Digitized by Google

Un jour, Rayon de Soleil dit à son père : « Laisse-moi sortir en visite. — Va, lui dit-il ». La princesse sortit, accompagnée des filles des vizirs. Sîdi ʿAbdallah, déguisé en femme, sortit avec elles. Les grands de la ville étaient venus pour les voir passer. Dans le groupe, se trouvait un sorcier qui, à la vue des jeunes filles, s'écria : « Il y a un homme parmi ces femmes ». Mais ces personnes n'osèrent regarder de trop près les filles de leurs chefs et celles-ci franchirent les portes de la ville. Alors les cavaliers arabes, tapis aux environs, se montrèrent. Les jeunes filles effrayées se mirent à pleurer : « Ne craignez rien, leur dirent les Arabes; celles d'entre-vous qui voudront revenir à Tlemcen, nous les laisserons aller, et nous traiterons respectueusement celles qui resteront avec nous ». — « Ne craignez rien, ajouta Rayon de Soleil, ce sont de braves gens; faites comme bon vous semblera ». Et comme ʿAbd Allah Ben Djaʿfer enfourchait son cheval, la princesse prit, elle aussi, une monture et suivit le chef arabe.

Les autres jeunes filles revinrent à Tlemcen. « Rayon de Soleil est partie avec les cavaliers, dirent-elles ». Une troupe sortit de Tlemcen, atteignit les fugitifs, et un combat eut lieu, au cours duquel Ben Djaʿfer fut blessé. Rayon de Soleil, prenant un des mouchoirs de soie qui la paraient, le donna à Ben Djaʿfer pour qu'il pansât sa blessure et elle se prit à pleurer. La victoire resta aux Compagnons du Prophète. Arrivés à leurs tentes, ils firent entrer, dans l'une d'elles, la jeune princesse et donnèrent une grande fête. Puis les vainqueurs entrèrent à Tlemcen (1).

1. Nous avons ici un résumé populaire de plusieurs chapitres du roman du *Fotouḥ Ifriqyah* consacrés aux aventures de ʿAbd Allah b. Djaʿfer, la princesse Choʿa Echchems, El Malik el Ablaq, etc. Cf. *Fotouḥ Ifriqyah*, Tunis, 1315 hég., 2 vol. in-8, t. II, p. 97-129. Dans ce roman, la conquête de la ville des Djedâr (Tlemcen n'est pas nommé) par ʿAbd Allah ben Djaʿfer est placée entre celle du Maroc et celle de Fas. (R. Basset.)

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION I
Esquisse sommaire de la région occupée par les Beni-Snoûs . . II
Quelques faits historiques concernant la tribu XXIII
Bibliographie XXX

PREMIÈRE PARTIE. — GRAMMAIRE

CHAPITRE I. — **Phonétique** 1
§ I. Faucales 3
§ II. Gutturales 5
§ III. Palatales 13
§ IV. Palato-dentales 18
§ V. Dentales 21
§ VI. Labio-dentales et labiales 45

VOYELLES 51
§ I. Métathèses 51
§ II. Permutations 51
§ III. Chute de voyelles 57
§ IV. Addition de voyelles. 58

DEUXIÈME PARTIE. — MORPHOLOGIE

CHAPITRE I. — **Pronoms** 61
A. Pronoms personnels 61
B. Particules et pronoms démonstratifs 77
C. Pronoms relatifs. 83
D. Manière de rendre les adjectifs et pronoms possessifs du français 85
E. Particules et pronoms interrogatifs 86
F. Pronoms et adjectifs indéfinis 91

CHAPITRE II. — **Verbe**. 94
Conjugaison régulière 96
Verbes irréguliers 101
Verbe *avoir* 122

Digitized by Google

Pages

Verbe *être* 124
Manière de rendre divers temps du français 128
Participes 130
Interrogation 132
Verbes d'état 133
Particules accompagnant un verbe 134
Formes 137
Noms verbaux 166

CHAPITRE III. — **Substantif** 177
Des genres masculins et féminins 177
Annexion 186
Formation du pluriel 189
Formes d'adjectifs 208
Noms de nombres 211

CHAPITRE IV. — **Prépositions, Adverbes, Conjonctions, Interjections** 215
Prépositions 215
Adverbes 224
Conjonctions 232
Interjections 236

TROISIÈME PARTIE. — **TEXTES**

I. Le chacal et le hérisson 241
II. Le chacal et le hérisson 243
III. Le chacal, la perdrix et la cigogne 251
IV. Le chacal et l'âne 253
V. Le lion, le chacal et le hérisson 257
VI. Histoire du Prophète, de la vipère et du chacal 259
VII. Le chacal, le lion, la vache et la hyène 261
VIII. Confection des nattes 263
IX. Teinture 267
X. Poteries 271
XI. La pêche dans la Tafna 272
XII. Recherche des trésors 274
XIII. Les abeilles 274
XIV. L'enfant chez les Beni-Snoûs 278
XV. Circoncision 282
XVI. Le mariage 284
XVII. Enterrement 291
XVIII. La fête de l'*Aïd el-Kebir* 301
XIX. Sorcellerie 306
XX. Préparation du couscous 311
XXI. Fabrication du *mermez* 313
XXII. Comment on mange les bulbes d'*arum* 315

Digitized by Google

Pages

XXIII. Usage du lait. 313
XXIV. Produits de la forêt 318
XXV. L'année du riz 320
XXVI. L'année de la faim. 322
XXVII. La maison chez les Beni-Snoûs 326
XXVIII. La tente. 329
XXIX. Vêtements 331
XXX. Toilette. 335
XXXI. Jeux. 339
XXXII. Serments 348
XXXIII. Gestes 350
XXXIV. Légende des *Aḥlâfs* 353
XXXV. Légende des *Beni Ḥbîb* 354
XXXVI. *Sidi Mḥammed Snousi* 356
XXXVII. Histoire de *Mousa ou Ṣalaḥ* 359
XXXVIII. *Mousa ou Ṣalaḥ* et les fourmis. 367
XXXIL. Le sultan *R'morâçen*. 368
XL. *Les Turks*. 370
XLI. *Tafessara* 371

ANGERS. — IMPRIMERIE ORIENTALE A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.

Digitized by Google

PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES D'ALGER
BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

XXXV

ÉTUDE

SUR LE

DIALECTE BERBÈRE

DES

BENI-SNOUS

Digitized by Google

ANGERS. — IMP. ORIENTALE A. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

Digitized by Google

ÉTUDE

SUR LE

DIALECTE BERBÈRE

DES

BENI-SNOUS

PAR

E. DESTAING

DIRECTEUR DE LA MEDERSA D'ALGER

TOME DEUXIÈME

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI^e^.

1911

Digitized by Google

PJ
2397
.D48
V.2

Digitized by Google

03-155820

ÉTUDE SUR LE DIALECTE BERBÈRE

DES BENI SNOUS

XLII

Sîdi ɛālí Bĕn-Mĕ́ɣnīn (1).

ðízzmān, sílḷān Tĕ́rkų ði-θ'mūrθ-ĕnnâɣ, íllä ðînn īdž-úmrābḕḍlîsĕm-ĕnnes Sīdi-Ḥámmu ĕmmés ĕnsîdi ɛālí Bĕn-Mĕ́ɣnīn; āl-īdž-ų̣âss, ínɣů lqāi̯ḛ̣ð Lḗḥmīs; ðelqâi̯ḛ̣ð-ĕnni illâ i̯uɛâr. I̯ḗnɣḛ̣h ĝîɣzer iussâ žār-Lḕḥmîs ðiáθ-Ḥammu sámmān îɣzer-iu si-lų́ǫ́qθ-iīn āl-lų́ǫ́qθ-iu tlâɣān-ās īɣzér nèlqâi̯ḛ̣ð.

El-bâi̯ ĕn-Tlémsīn ðelbâi̯ Ų̣ahrân, úzden āki-lmḥálleθ maḥéð āð-ḥélfen-ĕrrōḥ. Si-i̯ûḍèn iāθ-Ḥammú, īnân-ilɣāši : « Ûlḕq ānâɣ-âudem sīdi-ɛâli Bĕn-Mèɣnīn dsīdi-Ḥámmu ». Ų̣ālâkīn sīdi-Ḥámmu iṛṓḥ iÚžðāθ, ðelbâi̯āθ īnīn-āsen : « Âudem-bbās ». — ðelžmäɛâθ, înīn-ās : « Ûh ĕntâudeš ». — Înīn-āsen Tĕ́rkų : « Áð-iụen nsḥû́f aḥámmennụen ». — Éttĕren ḫθelt-i̯i̯âm, ðûlen-ilḫmīs. Ġḛ̣d, síllä lbâi̯ i̯ṭṭḛ̣s, isḥûssa āki-ūṣâḍ itmḕṣṣ-ḛ̣h sůġ-žĕ́rnḛ̣ḍ; nĕ́ttạn iggᵘḕð, ikkér sĕġîḍḛ̣s; i̯ûfa ṣâḍ, íruel; i̯ḛ́rni i̯ṭṭḛ̣s, i̯ûsed ṣâḍ, íqqīm i̯ḛ̣ḥrèm ḫḗs iḍḛ̣s. Eðụaîtšá, lbâi̯ íssīfḛ̣ḍ iúmrābḕḍ isîfḍās téhlīl-ĕnnes ðéttĕsbḛ̣h; i̯ḛ́ụed amrābḕḍ, ðélbâi̯ i̯īnās : « Mátta-ḫsḛ̀ð ». — I̯înās amrābḕḍ : « Middèn iáθ-Snūs ðmíddèn iáθ-Heðiel ɛâ̆ser-snīn ūr-tḫḗllḛ̣sĕnneš lemṣāréf nělbâilḛ̣k ». — Íqbel lbâi̯.

1. Conté par Moḥammed ould Belqâcem, du Kef.

Digitized by Google

ðmémmis umrābēḍ ɣénni iṛṓḥèn iÚžðāθ iniṇ-ās míddèn : « ĕnγ ĕlqāḷiéð néγzāla ». — ðelqâḷeð-ĕnni iɛállem amrâbèḍ-ĕnni; ðɣénni, înäsen : « Að-áudem mémmi ». — Iúdent išréf qĕbbɣāla ḷûθẹ̀h amrabēḍ, itter si-Rĕbbi înās : « Mâgĕs iḥérrĕšen mémmi äh-ɛáqbeð ». — Lqènniḷáh, ḷínfāh, γerlkâf lli sèǧ-γûṛṇ i-Tûnĕs. Sīdi-Ḥámmu iṛṓḥ. Nĕttạ̀n lläidgṓmmāḍ īdšér n-Tlâθa; ɛáiḍèn ḥès míddèn, ggṇ̂t dléfqẹ̀h nt‘mūrθ-ĕnsen Iršel-dīnn; îlūl γ‘res īdž-ɣérba isámmah ḥelžédd-ĕnnes Sīdi-ɛâli ů-Mĕγnṇ̄; γ‘res lqùbbéθ ðíṭṭèrfnedšer sīdi-ɛâli γ‘res ărbăɛâ ḷírbạ̀n, īdžen-zzišĕn mîsĕm-ĕnnes sīdi-ɛâli Ben ɛáḍḍů, nĕttạ̀n itɣamḍĕḷ ði-Tấfssra, γ‘res ðīnní θáḥăɣɣɣẹ̄ṭ; īdž-énnīnèḍ misĕm-ĕnnes sīdi ɛábd-er-Ráḥmạ̀n γ‘res θáḥăɣɣɣẹ̄ṭ, ðeniḷ-īdšer; θnâḷèn ḷénnīnèḍ tɣámḍĕḷèn γerbâtsen ûγerzĕnneš θáḥăɣɣɣẹ̄ṭ, misĕm-ĕnsen Sidi Moḥámmed ðsídi Moḥámmed-Ṣγ̣ẹ̄r; árṛaû-nsen ĕllạ̀n dīdšér nTlâta dīdšér iâθ-ɛāšīr.

Traduction

Sîdi ʿAli Ben Mar'nîn.

C'était à l'époque où les Turks occupaient le pays. Sîdi Ḥammou ould Sîdi ʿAli Ben Mar'nîn vivait dans la région des Beni Snoûs. Un jour, il fit mourir le qaïd du Khemîs, qui était un tyran; il le tua près de la rivière qui, depuis, porte le nom d'Oued El-Qaïd, entre le village des Beni-Ḥammou et le Khemîs.

Les beys de Tlemcen et d'Oran vinrent, avec leurs troupes, pour venger ce crime. Arrivés à Beni Ḥammou, ils dirent aux gens : « Vous allez nous amener Sîdi ʿAli Ben Mar'nîn et Sîdi Ḥammou ». Ce dernier était parti à Oujda; alors les beys demandèrent qu'on amenât son père.

Digitized by Google

Les gens refusant de livrer le saint, les Turks menacèrent de ruiner le pays. Mais les habitants demandèrent un délai de trois jours et revinrent au Khemîs.

La nuit suivante, comme le bey était endormi, il eut l'impression qu'un serpent lui suçait le cou. Effrayé, il s'éveilla ; mais le serpent avait fui. Le bey s'endormit de nouveau et, de nouveau, le serpent le tourmenta. Aussi, le lendemain, le bey fit appeler le saint, et en signe d'*amân* lui envoya son qorân et son chapelet. Le marabout arriva : « Que désires-tu? » demanda le bey. — « Je désire, répondit le saint, que les gens des Beni Snoûs et des Beni Hediyel n'aient à payer aucun impôt pendant dix ans ». Le bey accepta.

Quant au fils du saint, qui était parti à Oujda, les gens l'excitèrent à tuer le qaïd des Ghezala (Maroc). Celui-ci avertit le père qui se fit amener Ḥammou, ligotté soigneusement. Il le frappa et demanda à Dieu de punir ceux qui avaient poussé son fils au crime. Puis il envoya le coupable au Kef (en Tunisie). Ḥammou partit; comme il passait à Tléta, les gens du village l'appelèrent et le prirent comme imâm de leur mosquée. Il se maria dans le pays; il eut un fils qui reçut le nom de son grand-père, Sîdi ʿAli Ben Mar'nîn et qui a une *qoubba* à l'entrée du village. Sîd ʿAli eut quatre enfants; l'un d'eux, Sîdi Aḥmed Ben Addou est enterré à Tafessera où on lui a élevé un *ḥaouîṭa*; un autre, Sîdi ʿAbderraḥmân, a une *ḥaouîṭa* en haut de Tléta; deux autres, Sîdi Moḥammed et Sîdi Moḥammed Eṣṣr'îr sont enterrés auprès de leur père et n'ont pas de *ḥaouîṭa*; leurs descendants habitent le village de Tléta et celui de Beni ʿAchîr.

Digitized by Google

XLIII

θizrībīn (1).

ðiddšer, éllạn ṭâịibiịịn ịûsāɛ; ziịânịịn, dqâdriịịn mâšiịūsāɛ; ðūsûn, dîsen ziịânịịn ịûsāɛ. Éllạn ieṇṇí ūr-ịûdīfĕnnes ði-tĕzrībθ (2).

ðiddšer, ílla lĕmqéddem nṭéịibiịịn, ílla lĕmqéddem nqâdriịịn, ílla lĕmqéddem nsîdi Mḥậnd Bĕn-ɛâli; ú̧ỵsūn, dinn lĕmqéddem nziịânịịn; θélla θâîna diddšér lĕmqéddma nqâdriịịn.

ðiddšer, éllạn lfĕqrâ nṭéịibiịịn, úllīš lfĕqrâ nziịânịịn, úllīš lfĕqrâ nqâdriịịn, ɣẹ̄r-θnâịen nâɣ θlâθa. Éllạnt tifqīrīn nqâdriịịn.

Lfĕqrā neddšér, lkụ́ell žemäɛâ tmîruạn ɣer-ịûdžen. Ddékkᵘren si-lɛōšá ɣẹ̄r-āl-néṣ-ịẹ̣d; tmúnsīụen ɣer-bâb ụ́úḫḫām, séssen lqâhụ́eθ ɣer-bâb ụ́úḫḫām, téggen sĕnnūbéθ lḥâḍrèθ; lfĕqrā íttīli ɣersén šâụĕš, idbéṭṭa-iāsen aɣrúm ðụîsūm ðelqâhụèθ ðụdtäị. Tifqīrīn ĕqlīl mānı tgôrụent.

Lĕmqéddem iṭéṭṭèf zziāréθ ḫélfĕqrā; ðmíddèn iṭṭéṭṭèf ḫsén lqâịeð, ítšūtš ẹ̄hen iumrābéḍ i-Sidi Mḥậnd Bû-ziịạn; kúllĕžmäɛāθ, tšûtšen iumrâbèḍ-ĕnni; ieṇṇīnéḍ ūtšûtšĕnneš-ĕlkụell; tšûtšen fráñk nâɣ rĕ̆bbụ́íịiäɛ.

Sîdi Mḥậnd Bûziịạn ittāsed ðírrebịäɛ; ðsîdi Mḥậnd Bĕn ɛâli qlíl mâni-ttāsed, ðụárr͡aû nmûlä ɛábd-ĕlqâder, tâzden âki-lḫrīf nâɣ âki-unebðu. Tɣîmạn ði-θmûrθ áss nâɣ ịûmaîn, trénnịn.

1. Dicté par El-Guendoûz Ben Ichou, du Kef.
2. Chez les A. Larbi, la proportion est la suivante : *Ziyâniyin* 1, *Tâyibiyin* 2, *Qâdriyin* 2, *Kerzâziyin* 4, non affiliés 2.

Digitized by Google

TRADUCTION

Les confréries religieuses.

Dans notre village (du Kef), les *Ṭaïbiya* sont nombreux; on trouve peu de *Ziâniya* et de *Qâdriya*; mais chez les Nomades de la région, ce sont les Ziâniya qui dominent. Enfin, il est des personnes qui ne font partie d'aucune confrérie.

Il y a, au village, un *moqaddem* des Ṭaïbiya, un de l'ordre des Qâdriya; chez les nomades réside celui de Sîdi Mḥand Ben ʿAli (ziâniya). Il y a aussi au Kef une *moqaddema* des qâdriya.

Il n'y a pas, au Kef, de *faqîrs* de la confrérie des Ziâniya; mais il en est qui sont Ṭaïbiya et deux ou trois seulement de l'ordre des Qâdriya. Il y a aussi des *faqirs-femmes*, affiliées à cette dernière confrérie.

Chaque vendredi, les faqîrs du village se réunissent chez l'un d'eux. Ils mentionnent le nom de Dieu depuis le moment de l'*ʿacha* jusqu'au milieu de la nuit. Alors, ils mangent ce que leur sert le maître de la maison; chacun d'eux reçoit ses confrères à son tour. Ils ont un *chaouch* chargé de leur distribuer, pendant les réunions, le pain, la viande, le café, le thé. Les faqîrs-femmes ne se réunissent que rarement.

Chaque moqaddem perçoit la *ziara* chez les faqîrs de sa confrérie. C'est le qâïd qui la réclame aux gens de la tribu pour le compte de Sîdi Mḥand Bou-Ziân. Tout le monde donne à ce marabout; on verse un franc ou cinquante centimes. Mais beaucoup ne donnent pas aux autres marabouts.

Digitized by Google

Sidi Mḥand Bou-Ziân vient faire ses quêtes au printemps. *Sidi Mḥand Ben 'Ali* ne vient que rarement : quant aux descendants de *Moûley 'Abd el-Qâder*, c'est en automne ou en été qu'ils perçoivent la ziâra ; ils restent un jour ou deux dans la région et continuent leur tournée.

XLIV

Sidi Mḥánd Bú-Ziiān (1).

Sîdi Mḥánd Bú-Ziiān ittāsed i-Belḥûs ɣer sîdi Ḥaḥiā ; ídbenna agîṭûn-ĕnnes, tbénnān-ās išĕmžân tâzdĕn-ākīs ; ittā-def ilḫŭzânt-ĕnnes ; tɣîmān ĕlɣāšî dzûren-dīs, tšûtšĕnn-ās middĕn timuzūnīn, nĕttān itĕddæ-ā séddæ-ɣi nélḫĕr.

ðĕǧ-ḓ, téggĕnn-ās amensî sī ɣer lžémăæ-āθ, ðéṭṭɣāžen ɣîsūm tmĕḫfāi nubĕlbûl niirðen, táuiennāst iîmî lĕḫzânĕt ; îtṣāḥ dis, íqqār-āsen : « Áuiem timĕḫfaiîin iišĕmžān ». — Táuien timĕḫfâi iišĕmžān ; néttān táɣinn-ās īdž-ṭṭâžīn nɣîsūm. Si-srûsān ábĕlbūl zzāθsén, ûttettĕnneš išĕmžān, îmillä îînāsen amrābĕḓ : « Ĕtšem ».

Síttāsed, taæárādĕnn-ās slĕɣnì ðelbārûð ĕttémža ; ĕlkɣell, tíšĕnnān ðîirgāzĕn tsĕllmenn-ās ḫɣárṛûḓ ĕnnes náɣ ḫérrkāb ĕnnes. Eddûnīθ trḤān ākîs ɣĕr ālagîṭûn-nes ĕllí-ðīs ibnân išemžân zzâθ-ā-īāsed.

Traduction

Sîdi Mḥand Bou-Ziân.

Sîdi Mḥand Bou-Ziân se rend à Belḥoûs près du tombeau

1. Dicté par Si Aḥmed ould Ben Nâṣer.

Digitized by Google

de Sîdi Yaḥia, et y établit sa tente. Ce sont des nègres, venus avec lui, qui la lui construisent. Il y entre et les gens viennent lui rendre visite. Ils lui donnent de l'argent et, en retour, le pieux personnage demande pour eux les faveurs du Ciel.

Le soir venu, on lui prépare à dîner aux frais de tous : on fait cuire divers ragoûts et du couscous. Les victuailles étant apportées à l'entrée de la tente, le marabout les considère et dit : « Portez le couscous aux nègres ». On obéit et on lui sert les *ṭâdjins*. Quand l'on pose les plats de couscous devant les nègres, ceux-ci n'y touchent pas avant que Sîdi Mḥand leur ait dit : « Mangez ».

Quand il arrive, on l'accueille au bruit de la poudre et au son de la flûte. Tous, les femmes et les hommes, viennent embrasser ses vêtements ou ses éperons. Puis la foule l'accompagne jusqu'à la tente que les nègres lui ont préparée avant son arrivée.

XLV

Sîdi Mḥând Bĕn-ɛâli (1).

Si-tqérrèb lmésta ä-θäðéf, ṭrôḥân lfêqrā nsîdi Mḥând Bĕn-ɛâlí téttren ṭémzên ĕðuâren ðèṣṣuāleð, ssâγen zzīsĕn lèbhīmeθ ðuātâi ðéssūkèr. Tmîruân γer-lémqâddem nsîdi Mḥând Bĕn-ɛâli. Tγérsen lèbhîmeθ ĕnní; zâḍèn iméndi-ennì. Sí-tedden lɛōšá, ṭrōḥân slăɛâzīz : téggen ḫθnâien lèṣfūf; si-ṭlállhân imzuūrá, tīlin bédden, ð inǧǧūrá tīlin sûsmĕn. Si-sûssūmĕn imzuūrá, ggūrén ð ínǧǧūra, tīlîn ṭlállhân. Si-sussūmén, tlăḥāgĕn imzuûra ðnèhnîn ṭlállhân. Âsi tḫèllḍèn iimi ntu-

1. Dicté par El-Guendoûz ould Ben Ichou, du Kef.

Digitized by Google

ɥɥûrθ, tâδfĕn iddârθ, tnūsạn, ṭlâllhạn. Si-tûžīd amensí, tétten tqĕ́ṣṣrèn âsi tṣébbaḥ lḥâl; trộḥạn tḥéddmen sɥâlḥĕnsen;

δí-zzmạn, síttāδef lmeštá teggén zérdeθ, sittfé́γ, teggén zérdeθ; sittāδef ĕrrebiɛå, teggén zérdeθ, sittfé́γ teggén zérdeθ, γệr-ûlêq â-iggen zerdéθ δí-lmešta.

Sīttāzden θáṛụa nsîdi Mḥậnd Bĕn-ɛālí, trộḥạn γer-Bĕn ɛábbû, tétten γệr-γres lĕjmăɛâθ ûkīs setšāš; léjmăɛāθ sétšạn Sidi Mḥậnd Bûziạn síttāsed di-tmûrθ-ĕnnâγ.

Traduction

Sidi Mḥând Ben ʿAli.

Lorsque l'hiver approche, les *foqra* de *Sîdi Mḥând Ben ʿAli* vont demander du grain, de la semoule, de l'argent. Avec l'argent, ils achètent une bête pour la tuer, du thé et du sucre. Ils se réunissent chez le *moqaddem* de Sîdi Mḥând, égorgent l'animal qu'ils ont acheté, réduisent le grain en semoule. Quand on appelle à la prière du soir, ils partent en chantant. Ils se sont placés sur deux rangs. Quand le premier rang, resté immobile, chante, les *foqra* du deuxième se tiennent silencieux. Puis, le premier rang se tait et s'avance aussitôt à une certaine distance; pendant ce temps les foqra du deuxième rang, restés immobiles, chantent à leur tour. Quand ils ont fini, ils rejoignent le premier rang qui s'est remis à psalmodier. Ils arrivent ainsi à la porte du moqaddem, ils entrent et passent une partie de la nuit à mentionner le nom de Dieu. Quand le dîner est prêt, ils mangent, puis s'entretiennent jusqu'à l'aube. Alors, ils se rendent à leurs occupations.

Autrefois les foqra de cette confrérie faisaient deux

Digitized by Google

zerdas, en hiver : une au commencement de la saison, une autre à la fin ; il y avait de même, au printemps, deux zerdas, l'une au premier jour, l'autre au dernier jour de la saison. De nos jours, on n'en fait plus qu'une, au commencement de l'hiver.

Quand les descendants de Sîdi Mḥând Ben ʿAli viennent au village, ils vont manger chez le moqaddem *Ben ʿAbbou*, à ses frais et non aux frais de tout le village. Mais quand arrive *Sîdi Mḥând Bouzian*, celui-ci est nourri aux frais de tous.

XLVI

θîfqīrīn (1).

ðı-lkâf, θélla mqáddāma Mûla ɛábd-el-qāder ŭg-sĕǧǧɥās tmîruạnt ĕγrés ḥámsa-lḥḕṭrāθ náγ sĕtta, äzdenni nelžĕmaɛa. θîšt tâɥed taγéllaīθ nélqahɥeθ, θîšt tâɥed taš̈nīfθ ɥúγrûm, θîšt tâɥed θamèhfiθ nûbĕlbūl i̯irðen ĕḫḫés lĕḫlīɛa náγ θimĕllâlīn θîšt tâɥed abrrâd ɥâtäi̯ ; dzéhðent téggent ĕddāréθ ṭlállhạnt, tγénnīnt tšâθent ðı-lbéndair, tṣĕffgent sifässennsent. Tâdef θīšt-zzîsen náγ θnâi̯ẹn ǧɥámmās ĕndâreθ tγîma tâɥi térra ǧŭzĕllīf-ĕnnes, tnéqqāz äl-ăženna trûsa. Sî-ṭṭāla i̯ūsâɛ ǧŭzhād, tíseðnạn tĕḥmạnt amžér āsî-tezɥīγ. Sî-tzɥīγ, tšûtšenn-äst tifqīrîṇ iθénni idzéhden. Néttạnt téggẹ̄h ǧmínnes, náγ tšaɛâlen fûs ɥâri ; tmĕṭṭŭθ-ĕnni ssâdāf fûs ɥâri itréqq žär-ɥîsum ðiḥâulii̯ẹn âki θīɥá náγ äkí-ūðmer ; náγ ttégg irrĭž ĕǧ-minnes. Sítteḍrên qébbɥāla thûfa dgóssịnt tâžnen ḥès tédžạ̄nt ; lqĕnnii̯äh téttent, tfétthent, trộḥạnt.

Sítt̄ased amrabĕḍ émmes Mûla ɛabqqādér dnéttạn ízdeγ

1. Dicté par El Guendoûz ould Ben Ichou.

Digitized by Google

ðí-záhra, náɣ ɥénni ízdɣen ðí-Tlemsin, tétten ɣer lèmqéddma náɣ ɣer-lèmqéddem; lèmqéddma ūr-ṭèṭṭfeš zziāreθ; iṭéṭṭfīt ɣéṛ lèmqéddem.

Traduction

Les *tifqîrin* (1).

Il y a, au Kef, une *moqaddema* (2) de Sîdi Mûla ʿAbd el-Qâder, Pendant l'année, cinq ou six réunions se tiennent chez elle, le vendredi. Parmi les tifqîrin, l'une apporte une cafetière pleine de café, une autre du pain, une autre un plat de couscous de blé, avec de la viande conservée ou des œufs, une autre apporte un *berrad* de thé.

Elles se mettent en rond, frappent dans leurs mains en chantant, en mentionnant le nom de Dieu, et en s'accompagnant d'un tambourin. L'une d'entre elles, ou quelquefois deux de ces femmes (3) se placent au milieu du rond. La *tafqirt* jette la tête en avant, puis en arrière, s'agite. Quand elle est en état, les femmes font chauffer une faucille jusqu'à ce qu'elle soit rouge. Elles la donnent à leur compagne qui la place dans sa bouche, ou bien elles lui donnent une poignée d'alfa qui flambe, et la tafqîrt fait passer la flamme sous ses vêtements, sur son dos et sa poitrine; ou bien, elle place, dans sa bouche, des charbons ardents. Quand cette femme est épuisée, elle tombe; on la recouvre d'une couverture et on la laisse. Les assistantes, après avoir mangé, récitent la *fâtiḥa* et s'en vont.

1. C'est le féminin pluriel du mot *áfqir*, f. s. *θáfqirθ*, m. p. *ífqīrēn*, f. p. *θífqīrīn*. — Cf. E. Doutté, *Les Marabouts*.

2. M. s. *lèmqáddem*, f. s. *lèmqáddma* ou *mqáddama*, m. p. *lémqādīm*, f. p. *lèmqáddmāθ*.

3. L'une de ces femmes habite au *Kef*, l'autre à *Zahra*.

Digitized by Google

Lorsque l'un des descendants de *Mûla ʿAbd el-Qâder* qui habite à *Zahra*, ou bien celui qui demeure à *Tlemcen*, arrive au *Kef*, il mange, soit chez le moqaddem, soit chez la moqaddema. Mais la moqaddema ne reçoit pas la *ziâra* ; seul le moqaddem la perçoit.

XLVII

Šṣ̌ṛfa (1).

Si-immūθ Mûlèi Idrîs íṣṣèlṭèn īdžén, mîsm-ěnnes Mûsa Bū-ɛâfia, nětṭān ðûðāi. Íqqīm íṭèṭṭèf ġuárraû Mûlèi Idrîs, íseruāt ḫsén ísěnnān ɣē-sláḥfa Lqènniiáh, rûlen si-θmûrθ-ěnni, ṛôḥèn í-Figīg ; *ăɛáuðen ðûlen airú íttell.*

ði-θmûrθ-ěnnáɣ ěllān šèrfá iûsāɛ : *āθ-Máhði, ðiâθ ɛáḍiia ðiâθ ɛánān, tâṛuá nsîdi Mūsá šṣ̌ěrfa* ; *lžédd-ěnnáɣ, sîdi Slīmân, nětṭān šrîf qā-ituámḍèl gīɣzér iâθ-Snūs ði-lménzel ʾâθ-Snūs žār-iâθ Ḥámmu ðélḫmīs.*

Traduction

Les chérifs.

A la mort de *Mouley Idrîs*, un sultan du nom de *Moûsa Bou ʿAfia* lui succéda. Il était juif. Il s'assura de la personne des chérifs, et leur fit écraser, pieds nus, des épines sur une aire. Enfin, les descendants de Mouley Idrîs prirent la fuite. Quittant leur pays, ils vinrent s'établir à *Figuig*. Puis ils vinrent dans notre région et dans le *Tell* (2).

1. Dicté par Moḥammed ould Belqâcem, du Kef.
2. Cf. *Kitâb el ʿAdouâni*, tr. Féraud, Constantine.

Digitized by Google

Les chérifs sont nombreux dans notre tribu. Les *Ouled Mahdi*, les *Ouled ʿAṭia*, les *Ouled ʿAnân*, les descendants de *Sidi Moûsa* sont chérifs. Mon aïeul *Sîdi Slîman* était chérif; il est enterré près de l'*Oued Khemîs* au lieu dit *Menzel* des Beni Snoûs, entre le village de *Beni Ḥammou* et celui du *Khemîs* (1).

LXVIII

Ṭṭélba (2).

Ṭṭélba ntmūrθ-ĕnnáγ tɛâîšen γệ-suṣĕrref téttren θnâiẹn dīsén. Kulbáss âki-lɛaṣér ðâki lɛôša, îdžen itṣérref ġŭḫḫam ĕlqâiẹð íterni giḫámmen iaθ-Iššú ðélġŭrāba; īdž-ĕnnīnéḍ itṣérref ðîdšer; dima téttren γệr-nèhnịn ġâð-Baḥθèl, tettrén sénnūbeθ.

Tṣérrfen ārén ði-lɛâṣèr; tṣérrfen abĕlbûl âki-lɛōša; âren ienní, tšûtšent iịīdž ụúḫḫām taɛájnent; âsi itemθîn súụụānt; āki-lĕmgîl, téggent di-tkéttānīθ táuịen-āsen iúḫerbīš

ðinnāịer tṣérrfen ssfénj, θázzārθ ðelméḍlūɛ ðụîsum; ði-lăɛīd-amqqrān ðĕlɛáụāsīr iennīnéḍ tṣérrfen γệr-abĕlbūl; ði-remḍân tṣérrfen abĕlbûl ðụâren zzâθi-lmèγreb; lúkụān ăð-ṣérrfen zzéfr-ilmèγréb, ähen-āfén tšịn; âren tšûtšent iịīdž-ụúrgāz ittauịẹḥ áḫḫam taɛájnent iṭṭèlbá mizzí séñkären.

Sî-tmettaš ḥéd trṓḥān ṭṭèlbá iBûsfer qâren-ḥès; tšūtšen-āsén tímūzūnịn θlâθa dûro náγ ărbăɛa, sâγen zzīsén ätâi ðésskèr náγ lébḥīmeθ, tγérsent, súụānt úġ-ḥerbīš, téttent.

ði-llγrîf, trṓḥān ṭṭèlbá iụûrθān tettrén θázzārθ ðúsĕmmūm

1. Cf. *Kitâb En Nasab*, f° 123 du ms. n° 22 de la Biblioth. de la Medersa de Tlemcen, et trad. Giacobetti, *Rev. Afr.*, n° 251, 4e tr. 1903, p. 180 et suiv.

2. Dicté par El Guendoûz ould Ben Ichou.

Digitized by Google

ðelḫûḫ ḫiiẹðbāb ɥûrθạn; tšûtšen āsén ḫɥûðem-ĕrbbi tṛôḥạn ɣer-ienní tnéffḍèn ĕzzítūn tšûtšen āsén táqūrdīθ náɣ ènnéṣ nt‘qūrdīθ sâɣen ĕzzîs mattá tséssen ðmătta tétten, tšọbbnén iḥáulịen-nsen náɣ äggén lqâịẹð sūfâɣen-hen ṣfận ḫẹr-zzí tsénnạn.

Sîdi M‘ḥand Bú-Gnādel ðîs isɣâren iûsāɛ; ūhen-zĕddemneš mídden téggŭðen seɣ-úmrābèd. Tṛôḥạn ĕṭṭèlbá dzéddmenhen, ûhen íḍḍårraš ámrābèḍ.

Si-íttäsed Sîdi M‘ḥand Bu-ziận â-iṭṭèf zziāréθ, ítšāθ aɣiṭūn-ĕnnes ði-Belḥūs isîdi-Iaḥịa târịennās ĕṭṭèlbá θâbrāθ tšūtšenn-āst mâḥeð áð-īsen iûš tímuzūnịn; itšûtš-āsen ărbaɛa dùrô náɣ-ḫamsa.

Si-ûr-tāɣeš tbīxá, tṛôḥạn ðírrebiɛa náɣ ði-unĕbðu, tṛôḥạn téttren amận ɥénzār tgórrụen sɥāléd seɣ-ịînni ítmettận ítšūtš-āsen bâs náɣ ūmâs tímuzūnịn sâɣĕn ĕzzîs lébhīmeθ; táuịẹnt i-Sîdi-ɛāffān; tɣérsent máheð aθâɣ θbîxa; téttent.

Ĕllận si-úlād-Mīmūn, ĕllận si-Bní-Smîịẹl èllận síššerq ūttâzdenneš ší-lɣerb; ði-zzmān, tâzden sí-lɣerb. Qâren lqūrɛạn; qâren, târịen di-tlûḥet numèlzẹ́ maḥéð áḥfðen.

Túrāren ĕṭṭèlbá θḫâdemt tmîrụan iûḫerbíš; tūrārén sĕtta, θlâθa ðilžīheθ, teggén ḫθlâθīn. Téffren ifássen-nsen sɥáddiuselhām; ídzen dîsén ɣrés uɣfūs-ĕnnés θḫádemt; sūfâɣenhen ðịénninèḍ tsâθen sūfûs ḫûfūs ɥenní zzâθsen. Ímillä tsâθen ḫûfūs ðîs tḫâdemt, rébḥen; sâɣen arḍél néssūkĕr ðlûqẹ̄ịẹθ ɥâtäị tūrārén; sessén; dɥénni ḫsĕrén áð-iḥèḷḷẹ̀s.

Traduction

Les *tolbas* du Kef.

Les *ṭolba* de notre région vivent uniquement du pro-

Digitized by Google

duit des quêtes que, chaque jour, font deux d'entre eux, au moment de l'*âṣer* et à celui de l'*'acha*. L'un d'eux se rend à la maison du *qaïd* et passe aussi dans les maisons voisines des *At-Ichou* et des *Gourâba*. Un autre fait sa tournée dans le village même ; ce sont toujours les mêmes ṭolba qui font cette quête; au contraire, chez les *Ad-Bahtal* (*Beni Bahdel*), chacun d'eux s'en charge à tour de rôle. Ils demandent du couscous. Si on leur donne de la farine, ils la portent dans une maison ; on en fait pour eux de la pâte, que l'on fait cuire quand elle a levé; à midi, on place le pain dans un morceau d'étoffe et on le porte aux tolbas, près de la mosquée.

Pour l'*Ennâyer*, ils vont dans chaque maison demander des beignets, des figues, du gâteau, de la viande. Pour les autres fêtes, même pour l'*'Aïd el-Kebîr*, on ne leur donne que du couscous. Pendant le *Ramdhân*, ils demandent du couscous et de la farine avant la prière du *Maghreb* : s'ils faisaient leur tournée après le coucher du soleil, ils arriveraient chez les gens après le dîner (et ne trouveraient plus rien). On leur donne de la farine; quelqu'un prépare le couscous aux ṭolba pour qu'ils puissent manger au milieu de la nuit (à trois ou quatre heures du matin).

Quand quelqu'un meurt, les tolbas se rendent à *Boû-Sfer* et font des prières pour le défunt. Les parents leur donnent pour cela de l'argent, trois, quatre, cinq doûros, avec lesquels ils achètent du thé et du sucre, ou bien une bête qu'ils égorgent et font cuire eux-mêmes près de la mosquée; ils la mangent ensemble.

En automne, ils parcourent les jardins et demandent des figues, des raisins, des pêches, au moment où on les récolte. Les gens en donnent pour l'amour de Dieu. Ils vont aussi près de ceux qui récoltent des olives; chacun leur en donne une moitié, un quart de *kharouba*. Ils les

Digitized by Google

vendent et avec l'argent qu'ils en retirent, ils achètent de quoi boire et manger.

Il en est parmi eux qui travaillent, qui vont moissonner les céréales. Ils savent laver leurs vêtements et certains lavent le linge du *qaïd* mieux que des femmes ne le pourraient faire. Près du tombeau de *Sîdi Moḥand Bou Gnâdel* il y a beaucoup de bois. Les gens n'osent pas en couper craignant la vengeance du saint; mais les ṭolba, auxquels Sîdi Moḥand ne saurait nuire, vont chercher du bois près du tombeau.

Lorsque *Sîdi Mḥand Boû-Zîân* vient percevoir la *ziâra*, il établit sa tente au lieu dit *Belḥoûs*, à *Sîdi Yaḥia*; les ṭolba lui adressent une lettre pour que ce marabout leur donne de l'argent; il leur donne quatre ou cinq doûros.

Quand la pluie ne tombe pas, soit au printemps, soit en été, les ṭolba vont demander l'eau du ciel. Ils réunissent de l'argent qu'ils demandent aux personnes qui, pendant l'année, ont perdu un membre de leur famille; le père ou le frère du défunt leur donnent quelque sous; ils achètent alors une bête qu'ils emmènent à Sîdi ʿAffân; ils l'égorgent afin d'obtenir la pluie; puis ils la mangent.

Parmi les ṭolba, il en est qui viennent des *Oulâd Mimoûn*, d'autres viennent des *Beni Smiel*, d'autres de l'Est; mais il n'en vient pas du Maroc; autrefois, il venait ici des étudiants du R'arb. Ils étudient le Qorân; ils lisent et écrivent sur des planchettes qui, pour leur faciliter l'étude, sont en bois de pin d'Alep.

Parfois les ṭolba jouent au jeu de l' « anneau ». Ils se réunissent auprès de la mosquée. Ils sont six, trois d'un côté, trois de l'autre; ils jouent en trente points. Les joueurs d'un camp cachent leurs mains sous leur burnous; l'un d'eux a, dans la main, une bague; puis, ils tendent leurs mains fermées aux joueurs de l'autre camp,

Digitized by Google

qui frappent sur une des mains tendues. Si la bague se trouve dans la main frappée par ces joueurs, ceux-ci ont gagné un point. Ils achètent une livre de sucre et la moitié d'un quart de thé ; tout en jouant, ils boivent du thé, et ceux qui perdent le paient.

XLIX

Lèqṣḕiéθ núzĕddām (1).

Īdž-ɥúrgāz íttīāf ámĕnsi itɥédděr-ās ámĕšli, íkkāl idzéddem isγâren iznûz-āhen mizzí tmúnsiɥen ; âl-īdž ŭɥâss, θéffeγ γrés tíšt-zennīθ, θînās : « *Ḥármeð ḫnáγ lmâzišeθ siúzdām* ». — *θûšās îdž-ĕlmeθreð, θînās* : « *γḕr-īna ilmeθréð* : *ĕtšār subĕllbûl ĕrrébbi* ». — *Íiuiḍ-ḕḥ āl-aḫḫâm, iɲnās* : « *Âlmeθreð, ĕtšār subĕlbûl ĕrrébbi* ». — *Itšārá, tétten ; āl-īdžŭɥâss, θûsed θánžārθ-ĕnsen, θînāsen* : « *Ûšĕm-iɲi lméθreddĕnnɥen ăðīs-eggéγ iīnéžžiɥen* ». — *Ûšīn-āst, θíuiɲ-ḕḥ âlaḫḫam, θînās* : « *Â-lmeθreð, ĕtšār subĕlbûl ĕrrébbi* ». — *Itšārá, ðɥáitša θíuiḍ-āsen lméθreð ĕnnînèḍ ; íqqīm bâb ĕlmeθréð íqqār-ās* : « *Â-lmeθreð, ĕtšār subĕlbûl ĕrrébbi* » ; — *ūr-ittâg ăd-ítšār ; ḭḕðɥél γḕr āl-azéqqûr-ĕnni. Itzīmá idzéddem ; ālīdž-ŭɥâss, θéffeγ-γrés θažénnīθ-ĕnni. θînās* : « *Mâniggīð lméθreð-ĕnni iðíh-ūšīγ* ». — *Ḭînās* : « *Béddlen-iɲi ddûnīθ* ». — *θûšās īdž-ūmûš, θînās* : « *Mûš-ḭūði, méssek ḫés, qaḭ-ḕzzîs iḥâûf-ĕllɥīz* ». — *Íiuiḍ-ḕḥ iuḫḫâm, íqqīm itméssek ḫés ðellɥîz itḥûfa ; íqqīm iɛaîš ; āl-īdž-ŭɥâss, iɾôḥ ilḥámmam, íggu mûš ðidzấɛ ābūlt ɲīnās* : « *Â-bāb lḥámmām s'kkīten âžbĕðeð īdž-ūmûš qâh ði-dzấɛ ābūlt* ». — *Ḭûsed bāb-lḥám-*

1. Dicté par 'Abdelkader ould Si Lmokhtar.

Digitized by Google

mām, ídžih äsi̯ušéf ilḥámmam ížbeð mūš-ĕnní íqqi̯m itméssek ḥés tmúzūni̯n tḥûfạn, i̯íui̯-ẹ̄h āl-aḥḥám, íggäs mūš-ĕnninèd ḍinn. Si-íffèγ bāb-nūmûš, i̯íṛẹ̄d iḥáuli̯en-nes iḥéḷḷi̯ẹ̄s bâb nelḥámmām, irǫ̂ḥ āl-áḥḥam, ížbeð mūš-ĕnní iqqi̯m itméssek ḥés. Tmúzūni̯n qi̯mént ūr-tḥûfạ̄neš; i̯ísi ai̯ézzim-ĕnnes irǫ̂ḥ āl-azĕ́qqū̃r-ĕnni; iqqi̯m idzĕ́ddem mizzí äimúnsu džénnīθ āsidfèγ, θinās : « Mâni-ggīð-mûš-ĕnni iðíh-ūšīγ. I̯ínās : Iúien-i̯i ddûnīθ ». — θûšäs θnäi̯ién ntγĕ́ri̯in ụúzzāl θinās : « Âðef iddärθ-ĕnnâh θbéllä=äð ḥâh θaụụúrθ θinið-āsen ḥéðmem žârädụen ». — I̯iṛǫ̂ḥ iúḥḥam-ĕnnes, ibéllä= ḥés θáụụû̃rθ, i̯ínäsen : « Héðmem žâräðaụen ». — Qimen tšâθen dis āsíḥḍèrnen. Âsiḥès reḥfén, ífθel θaụụû̃rθ i̯íui̯-ẹhen ǵû̃γ îl-ĕnnes ir āltánžārθ-ĕnnes, i̯ínäs : « Âděf iddârθ ». — θinīð-āsen : « Âiqššụāḍ héðmem žâräðaụen ». — Qimen tšâθen dis āsíṭ dèrnen; féθlen-ḥès θaụụû̃rθ; θûseð θérräsen lméθreð-ĕnni. I̯iṛǫ̂ḥ i̯íui̯ i̯ézlạnni ǵû̃γîl-ĕnnes; i̯iṛǫ̂ḥ ibâb lḥāmmām i̯ínās : « Âdef itišt-eddārθ, sîðef ākẹ̄h i̯ézlạnni, θînād : héðmem žâräðaụen ». — Qimen tšâθen dis āsíh-ḍèrnen; féθlen ḥès θaụụû̃rθ iûseð i̯eṛṛû̃ mûš ibâb-ĕnnes i̯íui̯-ẹ̄h bâb-ĕnnes, iqqi̯m itméssek ḥés, ðellụíz i̯ẹ́tḥû̃fa; i̯ẹ́sγû̃ īdž-ĕlbäzâr, ízdèγ ðis; i̯ẹ́sγû̃ lmâl ẹézzụāil. I̯éqqi̯m itšérreẓ ðiγézlạnni ǵmi-ntuụụû̃rθ ðie=ássäsen ụénni dgmāḍèn dzâḥkạ̄n-ākiš.

TRADUCTION

Histoire du bûcheron.

Un homme trouvait de quoi manger au repas du soir, mais devait se passer de déjeûner. Il employait son temps à couper du bois et le vendait pour que sa famille eût à

Digitized by Google

souper. Un jour, la femme d'un génie vint à lui : « Tu nous rends la vie impossible avec ton travail, lui dit-elle. » Et elle lui donna un plat en lui recommandant : « Tu n'as qu'à dire à ce plat : Remplis-toi du couscous de Dieu ». Le bûcheron emporta le plat à la maison et lui dit : « O plat, remplis-toi de couscous de Dieu ». Le plat s'en remplit, et ils mangèrent. Un beau jour, leur voisine vint : « Donnez-moi, dit-elle, votre plat pour que je fasse du couscous à mes hôtes ». Ils le lui donnèrent. La voisine l'emporta à la maison et lui dit : « Garnis-toi de couscous de Dieu », et aussitôt, il en fut plein. Le lendemain, la femme rendit un autre plein. Et quand le maître de la maison dit à ce plat : « Remplis-toi de couscous de Dieu » il ne voulut pas du tout s'en remplir. Le bûcheron revint donc au bois et se mit au travail. Un jour, la femme du génie vint et lui dit : « Qu'as-tu fait du plat que je t'ai donné? — Les gens me l'ont changé, répondit le bûcheron ». Elle lui donna un chat : « Caresse-le, dit-elle, il en tombera des pièces d'or ». L'homme emporta le chat à la maison, le caressa et des louis d'or se mirent à tomber; le bûcheron put ainsi vivre. Un jour, il alla au bain. Il plaça le chat dans une sacoche et dit au maître du bain : « Prends ce chat qui est dans cette sacoche ». Quand l'homme fut entré au bain, le maître de l'établissement tira le chat de la sacoche et le caressa. Des pièces d'or tombèrent. Le patron du bain emporta le chat à la maison et, à la place, en mit un autre. Le bûcheron sortit du bain, s'habilla, paya et partit à la maison. Ayant pris le chat, il se mit à le caresser; mais les pièces d'or ne tombèrent plus. Il prit donc sa hache, revint à la forêt et se mit à couper du bois pour gagner sa vie. La femme du génie vint de nouveau : « Qu'as-tu fait du chat que je t'ai donné? demanda-t-elle. — On me l'a emporté, répondit le

Digitized by Google

bûcheron ». Cette femme lui donna deux bâtons de fer et lui conseilla : « Enferme-toi avec eux dans ta maison et dis-leur : Faites votre ouvrage ». Le bûcheron partit, suivit le conseil qui lui avait été donné. Mais quand il eut dit aux bâtons : « Faites votre travail » ceux-ci se mirent à le frapper jusqu'à ce qu'il perdit connaissance. Quand ils l'eurent abattu, ils cessèrent de le frapper ; le bûcheron ouvrit la porte, prit les bâtons dans ses bras et les emporta chez sa voisine : « Entre dans ta maison, lui dit-il, et commande à ces bâtons de faire leur ouvrage ». Elle obéit et les bâtons se mirent à la rouer de coups jusqu'à l'étourdir. Ils lui ouvrirent ensuite la porte. Elle vint aussitôt rendre le plat. Le bûcheron, ayant pris les bâtons dans ses bras, alla trouver le patron du bain. Il lui fit donner de la même façon une maîtresse correction et cet individu rendit le chat à son propriétaire. Celui-ci frotta l'animal, une pluie de louis en tomba. Puis le bûcheron acheta un bazar qu'il habita, ainsi que des bêtes de somme. Il allait labourer, les bâtons se tenaient à la porte de la maison, la gardaient, et poursuivaient ceux qui passaient (1).

L

Lqáṣeṣeθ ntêîmârt tâberšânt (2).

Īdž-úžellīð γrés θlāθá ɥárraů, néttān isāfér ɣûsāɛ, kull-âss iqqâr-āsen : « *Ái árraů-īnu míllä iûḍèm mâni iûḍèγ*

1. Cf. une version arabe dans Cherbonneau, *Leçon de lecture arabe*, Paris, 1864, in-12, p. 26-29; R. Basset, *Contes et légendes arabes*, § CVIII, *Le bûcheron*, *Revue des traditions populaires*, 1898. Sur les rapprochements, cf. R. Basset, *Nouveaux contes berbères*, p. 290-300.

2. Dicté par Si Mḥammed ould Ben-Nâṣer, du Kef.

Digitized by Google

nétš, qā-kénnīɥen dlaʒámūreθ ». — *Ār-īdž-ɥâss, ɣinās memmís ʒáměqqrạn disen* : « — *Â-bba, áð-ṛọḥèγ nétš* ». — *ɣinās* : « *Ṛọḥ* ». *ɣiṛọḥ, iggûr*; *iggūr âsi ḥellḗḍ ilḥášieθ ɣidž ɣiγzèr, idzấḥka súzzèrf*; *ɣina* : « *Áɣiu ðīγzḗr ɣīɥḗḍ ěbbá* ». — *Iíðɥel*; *si-iḥḷḗḍ ɣinās* : « *Qā-iûḍèγ nétš mâni iûḍèḍ šékk*; *iûḍèγ īdž-īīγzḗr idzấḥka súzzèrf* ». — *Lqènniɣấh, ɣéṛṛẹḥ ä-isráḥ θiγětṭẹ̀n.*

Qimen tnâɣien iénnīnèḍ; *kull-âss, iggâr-āsen ažěllið mâmeš lä-iggâr ði-zzěmạn. Ār-īdž-ɥâss, ɣînās ârba inní iáusṭāni* : « *Â-bba áð-ṛọḥèγ nétš*; *ûš-iɣi īdž-ûɣīs* ». — *ɣûš-ās ažěllið īdž-ûɣīs, ðelʒáɥɣin-nes, îṛọḥ ârba-inni, iggūr ās-iḥḗḷḷèḍ īdž-ɣīγzḗr, idzấhka súzzèrf*; *ɣéṛni íttāf īdž-ɣîγzèr itázzèl sɥûrèγ, ɣina* : « *Áɣiu ðīγzḗr ɣiɥèḍ-ěbba* ». — *Néttạn íðɥel*; *si-íḥḷèḍ γer-bbâs ɣinās* : « *ɣûḍèγ īdž-ɣîγzèr idzấḥka súzzerf, rníγ γer-îdž ɣiγzèr ûfāḥ itázzèl sɥûrèγ* ». — *ɣéṛṛẹḥ bbâs ä-isrấḥ lḥárrāg-ènnes.*

Íggɣim iúḥḥām îr ɥénnīnèḍ, néttạn dámzẓiạn, kull-âss, iggâr-ās bbâs am-iáiθmās. Ār-īdž-ɥâss, inná-ɣās ârba inní iúžěllið : « *Â-bba, ûš-ɣi ḥáms-iɣām äð-ḥáusèγ ði-rráiθ-nnäh* ». — *ɣînās* : « *Ṛọḥ* ». — *ɣiṛọḥ ârba-inni, íggūr γḗr ðrûs, ɣúfa ḥâltis, θinās* : « *Â-mmes nûma máta-qā téggeð ðâði* ». — *ɣînās* : « *Ûlqû, bâθnâγ kull-âss iggâr-ānâγ* : *Ái árṛaû-īnu míllä iûḍèm mâni iûḍèγ nétš qā-kénnīɥen dlaʒá-māreθ* »; *qimen aiθmá tṛọḥạn*; *îdžen ɣiɥèḍ īγzḗr núzzèrf, ɣéṛṛẹḥ á-isräḥ*; *íggɣim ɥénnīnèḍ*; *ār-īdž-ɥâss ɣiṛọḥ ɣiɥèḍ īγzḗr nɥûrèγ*; *qā ɣéṛṛẹḥ äisrấḥ θíγětṭẹ̀n. Ṛọḥèγ ūläð-nétš, ûzdèγ γrém ấddbreð-ḫi* ». — *θinās ḫāltís iûrba-ɣennī* : « *Ṛọḥ γer-bâh, sāðɣili ibédd ilḥûkmeθ inās* : « *Ûš-ɣi ɛáheð ălláh äðɣiá-ūšeð ɣis ěllí ḫsḗγ*; *ěḫḍār θāimárθ θáberšạnt* ». *Iṛọḥ ídžu bbās āsibedd ðilḥûkmeθ, ɣînās* : « *Ûš-ɣi ɛáheð Ălláh mátta ḫsḗγ ðízzɥāil áuiḗγ. ɣûš-ās ɛáheð Ălláh ɣinās* : *äðauiḗγ θāimârθ*

Digitized by Google

θá*beršạnt* ». — ƌ*ébbās ížbe*ƌ *lkābûs*; *iẹḫs áh-īnėγ*; *lγâši ínīn-ās* : « *Ái-ažĕllī*ƌ *ūšī*ƌ*-âs* ɛ*áhe*ƌ*-Allah* ». — *Iînäs* : « *Rộḥ* ». — *Iṛộḥ iḥélles* θ*âîmārθ*. *Si-iūníi* θ*înäs* θ*âîmârθ* θ*âberšạnt* : « *Ĕṭṭėf imán-näh* ». — θ*úffụi zzîs úġ-ženna*. *Äl-tīš-tmûrθ*, *iffū*ƌ, *ihúụụė*ƌ *ḫθîmärθ á*ƌ*isūụ*, *ıšụû isûre*ƌ θ*âîmärθ*. *Îrọḥ*, *iggūr*. *Äsiûfa ġūbrī*ƌ*-ĕnnes tīš-trīšet*, θ*ūríi ḫθnâiẹn-jīhāθ*; *mâgĕs it-iisīn á-indem*, *mâgĕs it-idžin á-indem*. *Iûsed iisīt*; *iṛọḥ íggūr*. *Si-ḫlẹḍ tīš-tmûrθ*, *iû*ƌ*ef* ƌ*i-lfĕndėq*; *iinäs ibâb-lfĕndėq* : « *Ûtĕdžāš ûlād-īdžen âiqqĕn da* ». *Íqqīm* ƌ*i-tīš-ted-dārθ*, *íqqīm γẹr-ụáḥ*ƌ*es itqėṣṣėr* ƌ*í-tĕddārθ* θ*rîšĕθ-ĕnni kûlẹḍ tqėṣṣėr-ās*. *Iṛọḥ lḥâl*, *iûzd-lḥāl*; *äl-īdž-iẹḋ*, *īdž ụûzīr iėṭḥaụụės āsiûfa árgāz-ĕnni* ƌ*i-*θ*ĕddārθ-ĕnni ízdėγ-*ƌ*īs*. *Nĕt-tạn íqqīm*; θ*rîšeθ-ĕnni* θ*γénni*; *iûsed âuzīr-ienni* ƌ*i-*θ*ûụụūrθ ntéddarθ ĕnni*; *íqqīm*, *isγā*ƌ *i*ɛ*āžbäs léhụa-inni*. *Si-iūs-aíkker ûriqĕddeš*, *iensú-*ƌ*īnn*; *âitša* ƌ*ūfûθ si-*θ*éggu* θ*fúiθ iṛûụụėḥ*, *iṛọḥ γer-úžĕllī*ƌ *iẹḫs ažĕllī*ƌ *ä*ƌ*-ās-iqqẹṣ ázĕllīf* ɛ*ala-ḫâṭėr ūr-iûsīdeš*, *iẹmmâḍėlḫės*. *Iînäs* : « *Á-sīdi*, *édž-iii â*ƌ*-siūlėγ* ». — *Iînäs* : « *Siụel* ». — *Iînäs* : « *Īdž-ụúrgāz qā-*ƌ*í-lfĕndėq nĕflạn γrés* θ*īšt-lḥâiiẹθ* θ*γĕnni-iās*; *lγénni-nnes ūh-tγénnīn lā* ƌ*ímselmen ụālâ* ƌ*írūmīn*; *qîmėγ sγā*ƌ*ėγ* ƌ*i-*θ*úụụūrθ si-ûzdėγ âkkreγ ūr-qĕddγeš* ». — *Iînäs ážĕllī*ƌ : « *Iállah ä*ƌ*ṛọḥėγ ä*ƌ*-séγ*ƌ*ėγ*, *míllä serksé*ƌ *â*ƌ*-īh eqqṣėγ ázĕllīf* ». — *Rộḥen*, *siḫėl-ḍėn dinn íqqīm ažĕllī*ƌ, *ísγā*ƌ; *si-iûsed ä-ikkér ūr-iqĕddeš*.

Äl-tūfûθ ikker iṛọḥ iṛûụėḥ; *íssīf*ƌ*-ās*, *iinäs* : « *A*ƌ*-au*ƌ*é*ƌ *lḥâiieθ-ĕnni náγ â*ƌ*-īh eqqséγ ázĕllīf* ». — *Iíuiāst íqqīm ažĕllī*ƌ *itqėṣṣėr-ĕzzīs*, *néttạnt tγĕnni*. *Är-idž-ụâss*, θ*sûsem*, *ūr-*θ*âġ á-*θ*γĕnni*. *Iinäs* : « *Înīm mážārem ūtγénnīneš* »; θ*inäs* : « *Mâgĕs i*ƌ*íia-iūden ä*ƌ*-iáụe*ƌ *až*ƌ*ẹḍ mízzi tụâksėγ* ». — *Ûzden γer-ûrba-inni*, *inīn-ās* : « *Äddebre*ƌ *ġûž*ƌ*ẹḍ bâb ĕntrišet ätâu*ƌ*e*ƌ *sûġ-žénna náγ-sí-tmūrθ*. *Irộḥ íttru γer-*θ*îmärθ-*

Digitized by Google

ĕnnes; *θinās θâimārθ* : « *Mimi qd-ttrūð*; *mâgĕs ïḫáh íhɜmen, āhen-īriɣ seǧ-ɣŭṛin isebăɛá-lbĕḫūr* ». — *θinās* : « *Ûttrūš θûði θûhen* ». — *θinās* : « *Ṛǫḥ ɣer-úžĕllīð* », *θinīð-ās* : *ĕqbel ĕššĕŕḍ-ẹnu*; *tšĕḥèð mâmeš äð-áh-ïīna míllä íqbel, inās* : « *Äð-eggeð īdž-ĕlqĕ́zd nɥûrèɣ ðúzzèrf aíqqèn ɥáḥdes âkīs eggéð ḷiâqūt ðliâmạn dzbérdež si-lmâl nɥûzīr míllä ūiggûš sîfïäs ažĕllīf-ĕnnes* ».

Ḷûḥel lūzîr iznûza silmâl-ĕnnes, ūiggūš lâ-θèlθ isúkkɥen ažĕllīð íqqṣās ažĕllif, isemdá síɣres. Ḷeuiẹh ârba-inni lkúll lqĕ́zd deliâqūt ðeliâmạn dzbérdež; *ịúzzel ɣer-θimārθ-ĕnnes iûnïï ḫθiɥannes, θúfɥii-zzīs*; *sí-ḫèlḍèn tīš-tmûrθ ihŭɥeð θinɥ-iās* : « *Ṛǫḥ iúḫḫam-iịn*; *sā-ḫélṭèd dịn āð-āféð isránízŭḍād ǧîmi ntúɥɥûrθ, iriïäsen zbérdež ðliâmân ðliâqūt äð-léhhḥạn tnĕ́qqben, tâðfeð ɣer-dāḫél θsérsed dīs lqĕ́zd-ĕnni, θrûleð sɥáddi θīšθ lḥâịẹθ, tsûsmeð qâị âð-ffɣen θnâịẹn ịzŭḍâḍ qāị-âð-isen iâsed dáɥaḥði, qâ-ðīs tādéf θáměṭṭŭθ nŭžðẹḍ äḫès-íqqèn lqĕ́zd-ĕnni sízzffer, isīh, θṛǫḥèd* ». — *Âṛba-inni ịéggu mâmeš ið-īs-θīná θâimārθ, íffèɣ berrá, íṭṭèf ažðẹḍ ịûnïï ḫθimārθ-ĕnnes, iṛǫḥ*; *iûz íggūr āsi-iḫlẹḍ ḫûžĕllīð, iûš-äs ažðẹḍ íqqɥm ažĕllīð istaɛážẹb itqéṣṣer ážðẹḍ-ĕnni īšra-lɣénni ūitɣénni lâ ðamslém ɥālâ ðárūmi ðélžnūn*; *íqqɥm ažĕllīð itqéṣṣer kûlẹḍ*; *īdž-ɥâss ūr-θâg äθɣénni*; *inná-iās ážĕllīð* : *Mâž ūr-θɣénnīðeš* ». — *θinās* : « *Utɣénnīɣeš imíllä iûðeð-ïịi árgäz-īnu* ». — *Ḷinās* : « *Mâgĕs äịáuðen* »; *ðnĕttan iɣbén ịûsäɛ θinās* : « *ðɥénni iðia-iáuðen-dịnn äðịáuð nĕttạn θâina* ». *Ḷâmer ažĕllīð, ṛǫḥen lemḫâzniịa äðɛáiḍen ḫés trúzzạn ḫɥĕ́rba-inni*; *ịúseð ɣer-úžĕllīð ịinäs* : « *Á-bbĕreð ǧurgâz ɥŭžðẹḍ-ĕnni náɣ âð-ïḥ sīfïèɣ ázĕllīf* ». *Íffèɣ ärbá iṛǫḥ íttru ɣer-θéimārθ, θînās* : « *Ûttrūš* ». — *Inná-ịās* : « *Débber-ḫi mâmeš äð-éggeɣ* ». — *θînās* : « *Äð-éggeð ɣẹṛ-mâmeš ĕggîð*

Digitized by Google

steméṭṭūθ núžδẹḍ ». — Iûnii ḫés θúffʮii zzîs ûġ-žĕnna, íṭṭêf ûžδệḍ ĕnnînĕḍ, iẹuiẹh γer-lbórj núžĕllīδ, iûšäst, idžîh äki-žûḍäḍ-ĕnni, iûsed ärgäz-ĕnni iûnii ḫθẹimärθ-ĕnnes θúffʮii ĕzzîs ûġ-žĕnna, θsérs-īh ituụụûrθ nεámmis iεássāsen ḫsén áh-enγen δaεámmis íffĕγ idzéḥka iεáiiệḍ-ḫsen : « Â-māmeš, á-māmeš démmes nūmá llí-γri iûzden ; ĕdžemt ; ĕhδam-iḫụen ūh-tnĕqqmeš. Isĕllem-ḫès, isîdf-ẹh iúḫḫām-ĕnnes, íqqīm θnâiẹn ụússān, iînäs : « Âεammi, áδrôḥèγ». Iûš-äs īdž-ĕṣṣen-dûq δis lmût-nebbäs, iînäs : « Ûš-iii lεahéδ ūttfĕttleš imíllä bbʮâh ; iûnii ḫθẹimärθ-ĕnnes iûfii íḫlĕḍ iθmûrθ núžĕllīδ, íttäf ižûḍäḍ-iẹnni sûsmen ; δúžĕllīδ itrúzza ḫés lä-íqqār mágĕs iδiiá ibéšren áh-γnāγ δụîn isérkūsen tqệṣṣeγ-äs ázĕllīf » ; iûseδ, iûfa īdž-ụérba zzâθes. Iina iûš-äs ažĕllīδ θímuzūnīn isífδ-äs idž-ụūzīr iinäs : « Séδmer iúžĕllīδ qā-itrúzza ḫâh ; íḫlĕḍ γrés ífräḥ užĕllīδ, iinäs : « Äδ-auδeδ lâl nižûḍäḍ náγ âδ īh sifiĕγ ázĕllīf ». — Iūs-íttru γer-θẹimärθ, θînäs : « Mâž-qā-ttrūδ ». — Iẹḥka-iäs mâtla iḍrân ḥés ; θénna-iäs : « Äd-debbrèγ ḫâh rôḥ γrés äδ-íqbel šĕrḍ-ĕnnäh ; înäs áδ-iẹgg ĕlfélk núzzerf δụûreγ δélmelf δláḥrīr si-lmâl ụûzīr ; míllä ígguš γẹ̄r-äδäs isäfii azĕllīf-ĕnnes. Iûḥel âuzīr äitteg ūríggūš äižmáε timuzûnīn-ĕnni iqṣṣâs ázĕllīf, ísemda ažĕllīδ síγres. Iûseδ iiụeδ lfélk-ĕnni iẹ́gg-ẹ̄h gụâmmäs lébḥār, θîna-iäs θâimärθ-ĕnnes : « Rôḥ ġụâmmäs lébḥār sä-ḫéltĕδ aụîn εáiiẹḍ : « Âlâl ụúḫḫām » âδ-īh teffĕγ tamĕṭṭûθ tâmĕllält táụaḥδīθ qā-dîh-θīni : « Mâtta lqĕš-iūδi mâ-ši δaụáḥδi ». — Inäs : « Qā-iûdèḫ ilâlläm, má-šemm γêr-θīšmešt ». — Ä-θrôḥ γer-lâlläs äδ-äs-tiní : « Néts tâmllält, iina-iii tíšmešt ». — Ätffĕγ lâlläs dšékk, γẹ̄r äδ-éggeδ ; Iẹ́ggu ârba-inni âm-ĕnni ; si-itäεaiiệḍ ḫes θéffĕγ lāl-ụúḫḫām, θûseδ äḫés tséγ nĕttạnt ḫú-žŭmāḍ, iinäs : « Äδef-dāδi tsγéδ ». — Nĕttạnt tūδéf δílfelk,

Digitized by Google

lqĕnniịăh îḫĕr nĕttạn lfélk ịûd-īt idzăḥka-zzīs iḫlẹḍ γer-θệimărθ-ĕnnes ịûnii ăkīʕes ịûs ịûffụī-zzīs ăsī-ḫlẹḍ γer-ûzĕllīʕ, îqqịm itqệṣṣer ĕzzis ; nĕttạnt támzzịạnt tûṣbẹḥt ; ăl-īdž-ụâss îḫs ătīršel, θinăs : « Ûš-taụīγeš īmíllă qṣĕʕ azĕllif iụénni iʕịịá iûʕen-dịnn ». — Lqĕnniịăh, ịûseʕ ažĕllīʕ, îḫs ăʕis-iqqẹṣ ázĕllīf, ịinăs : « Ûš-ịịi ḫáms-ẹịiăm ăʕ-nézhaγ ḫθimărθ-īnu ăʕia-qṣĕʕ ázĕllīf ». — Ịinăs : « Qā-ūšīγ-ăh ». — Iẹ́rọḥ ịésγû tīšt-qêbūšt ; ịûnii ḫθimărθ ; íqqịm itγûụụĕr ; si-tnĕkkăr akufû si-tīmărθĕnni ídyŏrru, ítteqq-īt di-téqbūšt ; ăsītšūrīt iḫûụụeʕ si-ʕenịí tệimărθ, íqqn-īt, irọḥ γer-užĕllīʕ, ịinăs : « Ûlệq, ĕnγịịi ịẹuị-ệh ăh-iégg ʕī-zzeft, iséfsaị, iférrẹ̀γ-ʕīs θaqbûšt-ĕnni îḥūf ʕis, íqqịm ḫệr-ăllah, nĕttạn iffĕγ si-lbérmeθ itrẹ́qq ámtfuịθ sih-izṛû ịina úžĕllīʕ ăʕ-égqeγ lā nétš ấm-ĕnni ; íḥūf ʕī-lbermeθ, ímmūθ. Ịûseʕ ârba-inni irûụụăḥ ịisi ṣéndûq-ĕnni naεámmīs déffr-ẹh θamĕṭṭûθ-ĕnni néttạnt dižûḍăḍ-ịẹnni, isénị-īhen zzeffrés iûffụīi ăs-iḫlẹḍ γér-bbăs isállem ḫés ižémmaε. Ínna-iăs bbâs : « Iûʕeʕ nâγ-ârăh ». — Uʕîs ịérruš lûžăb, isûfγ-ăs ṣṣendûq isérs-ăst. Lqĕnniịăh ịiụed ăiθmâs íllạn itsérrẹḥen ; íduel γer-bbâs ; bbâs ífθel ṣṣéndûq nĕttạn iûzd ímmūθ ; íršel Mḥámmed θamĕṭṭûθ-ĕnni, íduel ârbainni ʕážĕllīʕ ithĕkkem ʕiθqbilt nĕttạn, ʕụăiθmâs lụázāra.

TRADUCTION.

La jument noire.

Un sultan avait trois enfants. Comme il avait beaucoup voyagé, chaque jour, il leur disait : « Si vous atteignez l'endroit où je suis arrivé, alors vous serez des hommes ». Si bien qu'un jour le plus âgé de ses fils lui dit : « Je veux partir ». — Pars, lui dit-il ». Le jeune homme marcha jus-

Digitized by Google

qu'à ce qu'il eut atteint les rives d'un cours d'eau, roulant des flots d'argent : « Voilà, dit-il, la rivière près de laquelle est arrivé mon père ». Et satisfait, il revint : « Eh bien, mon fils, tu es donc arrivé? » dit le père. — « Je suis arrivé répondit l'autre, où tu es arrivé toi-même, jusqu'à un fleuve aux eaux d'argent ». Aussitôt le père le rendit à ses chèvres.

Restaient les deux autres. Chaque jour, le sultan leur disait la même chose qu'auparavant. Un jour, le deuxième alla trouver le prince : « Père, je partirai, dit-il ; donne-moi un cheval ». Le sultan lui donna un cheval et des provisions. Le jeune homme partit et marcha jusqu'aux bords d'une rivière d'argent ; il poursuivit sa route et rencontra une rivière coulant des flots d'or : « Ceci, dit-il, est la rivière à laquelle est arrivé mon père ». Et il revint : « Je suis arrivé, dit-il à son père, à une rivière d'argent, puis à une rivière d'or ». Et le père le rendit à son troupeau.

Il n'y avait plus à la maison que le plus jeune des enfants, *Mḥammed*. Et chaque jour, le père de lui dire comme il disait à ses frères. Si bien qu'un jour l'enfant dit au prince : « O mon père, donne-moi cinq jours pour me promener dans ton royaume. — Va, dit le père ». L'enfant partit.

Bientôt il rencontra sa tante : « O fils de mon frère, fit-elle, que fais-tu donc ici ? » Mḥammed répondit : « Chaque jour notre père nous disait : Mes enfants, quand vous serez arrivés là où, moi, je suis arrivé, alors vous serez des hommes. Mes frères sont partis, l'un est arrivé à une rivière d'argent, et le roi, mon père l'a rendu à son troupeau, l'autre a marché jusqu'aux rives d'une rivière d'or, et mon père l'a envoyé garder les chèvres. Moi aussi, je suis parti, je suis venu près de toi pour que tu me tires d'affaire ». La tante de l'enfant répondit : « Va auprès de ton père, quand il tiendra audience et dis-lui : « Promets-moi de me don-

Digitized by Google

ner la monture que je désire ; et tu choisiras la jument noire.

Mḥammed alla trouver son père au moment de l'audience et lui dit : « Donne-moi ta parole que tu me laisseras emmener celle des montures qui me plaira ». Le père promit : « Je veux la jument noire, dit le jeune homme ». Le père se leva à ces mots, et, saisissant un pistolet, voulut tuer son fils. Mais les gens présents lui rappelèrent sa promesse : « O roi, disaient-ils, tu as donné ta parole. — Va-t'en ! dit le prince à son fils ». Celui-ci sella la jument noire et l'enfourcha : « Tiens-toi bien, lui dit la jument ». Et, avec lui, elle vola jusqu'au ciel.

Arrivé à un certain pays comme le jeune cavalier avait soif, il descendit de la jument, se désaltera, abreuva la monture, et, de nouveau, partit. Voici que sur son chemin, il trouva une plume d'oiseau, couverte d'écritures sur les deux faces. Celui qui la prenait avait à s'en repentir, et celui qui la laissait était, pour ce fait, également puni. Le jeune homme la prit, partit, marcha jusqu'à certain pays. Il entra au *fondouq* et dit au patron : « Ne laisse personne attacher ici ses montures ». Il resta dans la maison, seul à écouter, chaque nuit, les chants de cette plume.

Les jours passèrent jusqu'à certaine nuit, où un vizir se promenant, s'arrêta devant la maison qu'habitait le jeune homme. La plume chantait. Le vizir vint à la porte et resta là à écouter. Quand il voulut se lever pour partir, il ne put le faire ; il passa la nuit, charmé par cette musique. Le lendemain, à l'aube, il revint près du roi qui, à cause de son retard, voulut lui couper la tête : « O mon maître, dit le vizir, laisse-moi t'expliquer ». — « Parle », dit le roi. — « Un homme, dans tel fondouq, a une chose qui chante d'une façon que ne connaissent ni les Musulmans, ni les Chrétiens. Je suis resté à l'écouter à la porte et quand j'ai voulu

Digitized by Google

partir, cela m'a été impossible ». — « Allons, dit le roi, j'écouterai et, si tu as menti, ta tête sautera ».

Ils partirent. Quand ils arrivèrent, le roi se mit à écouter et, quand il voulut partir, il ne le put. Le lendemain à l'aurore, il se leva et revint au palais. Il fit venir le jeune homme et lui dit : « Tu vas m'apporter cette chose qui chante, ou je te fais mourir ». Le jeune homme apporta la plume. Et le sultan, toute la nuit, écoutait cette musique. Mais un jour, elle se tut et refusa de chanter : « Qu'as-tu donc à rester silencieuse ? demanda le roi ». La plume lui répondit : « Que celui qui m'a apportée t'amène l'oiseau au plumage duquel j'ai été enlevée ».

On alla trouver le jeune homme : « Arrange-toi, lui dit-on, pour trouver, soit au ciel, soit sur terre, l'oiseau à qui appartient cette plume ». Il se rendit tout en larmes auprès de la jument : « Pourquoi pleures-tu ? demanda t-elle. Je jetterai ceux qui sont cause de ces pleurs jusqu'aux rivages des sept mers ». Le jeune homme raconta ce qui lui arrivait : « C'est chose facile, dit-elle ; va vers le roi et dis-lui : Accepte la condition que je t'imposerai. Vois ce qu'il répondra. S'il accepte, dis-lui : Tu feras construire un coffret d'or et d'argent qui se ferme tout seul ; tu y joindras des rubis, des diamants et des émeraudes, tout cela provenant de la fortune du vizir. Si ce dernier refuse de te les fournir, fais voler sa tête ».

Le vizir eut beau vendre ses biens, il ne put même réunir le tiers de la somme nécessaire. Le prince se facha et lui coupa la tête. Puis il parfit la somme avec ses propres deniers. Mḥammed emporta le tout : coffret, rubis, diamants, émeraudes. Puis courant à sa jument, il la sella et monta sur son dos. Celle-ci vola avec son cavalier jusqu'à un certain pays. Il descendit de sa jument qui lui recommanda : « Va à cette maison là-bas, tu y trouveras à ton

Digitized by Google

arrivée quelques oiseaux près de la porte ; jette-leur les pierres précieuses, ils se mettront à les becqueter; entre à l'intérieur de la maison, poses-y le coffret, puis cours à quelque cachette et reste silencieux. Deux oiseaux entreront, ils trouveront le coffret joli et la femelle y entrera. Le coffret se refermera sur elle par derrière et tu l'emporteras ».

Le jeune homme fit ce que la jument lui avait recommandé. Il sortit, s'empara de l'oiseau, partit sur sa monture jusqu'auprès du roi et donna l'oiseau au prince étonné. L'oiseau chantait des airs que ne connaissaient ni les Mulsulmans, ni les Chrétiens, ni les Génies. Chaque nuit, le roi restait à l'écouter. Mais un jour, l'oiseau refusa de chanter : « Pourquoi rester silencieuse, lui dit le roi? — Je ne chanterai, répond la femelle malicieuse, que si l'on amène, près de moi, mon mari. — Et qui te l'amènera? fit le roi tout chagrin. — Mais celui qui m'a amené ici l'apportera bien lui aussi ».

Sur l'ordre du prince, les soldats recherchèrent le jeune Mḥammed. Il vint à leurs cris et se rendit auprès du roi qui lui tint ce discours : « Tu trouveras le mâle de cet oiseau ou bien ta tête sautera ».

Le jeune homme sortit et s'en vint tout éploré vers la jument : « Ne pleure pas, lui dit-elle. — Dis-moi alors comment faire. — Tu n'as qu'à agir de même façon que pour la femelle ». Mḥammed enfourcha la jument, qui vola avec lui dans les airs. Il s'empara de l'autre oiseau, l'apporta au palais et le donna au roi qu'il quitta aussitôt ».

Le voilà de nouveau sur sa monture et celle-ci avec lui vole jusqu'à la porte de son oncle et l'y dépose. Les gardiens veulent le tuer; mais son oncle sort et accourt en s'écriant : « Comment! Comment! C'est le fils de mon frère qui m'arrive. Laissez-le! épargnez-le! attention à vous! ne

Digitized by Google

le tuez pas ! ». Et saluant son neveu il l'introduisit dans sa maison. Le jeune homme y resta deux jours ; puis il dit à son parent : « Je pars, mon oncle ». Celui-ci remit à Mḥammed une boîte contenant la mort du roi, père du jeune garçon : « Promets-moi, lui dit-il, ne ne pas l'ouvrir ; seul ton père pourra le faire. » Volant sur sa jument, Mḥammed revint au pays du roi. Il y trouva les oiseaux silencieux, et le roi le cherchait et disait : « Celui qui me donnera des nouvelles de ce jeune homme, je le ferai riche ; celui qui mentira, je lui ferai trancher la tête. ».

Notre aventurier rencontra un enfant et lui dit : « Avertis le roi de mon arrivée ». L'enfant alla prévenir le sultan qui lui donna de l'argent et envoya un vizir au jeune homme : « Viens parler au sultan qui te cherche, dit l'envoyé à Mḥammed ». Celui-ci se rendit auprès du roi, qui, plein de joie, lui dit : « Tu m'amèneras la maîtresse de ces oiseaux ou gare à ta tête (1) ! » Fondant en larmes, le malheureux vint trouver la jument qui lui demanda la cause de ces pleurs. Il lui raconta ce qui lui arrivait. Je vais te tirer d'affaire, dit-elle. Va trouver le roi, il acceptera tes conditions ; demande-lui alors de faire construire une barque d'argent et d'or, remplie de draps et de soieries, le tout prélevé sur la fortune du vizir. Si celui-ci refuse, il n'a qu'à le faire mourir ». Le vizir eut beau faire, il ne put

1. Cf. une épisode semblable dans des contes de la Haute-Bretagne, *La Belle aux clés d'or* (P. Sébillot, *Contes des Marins*, Paris, 1882, in-18, p. 130-142), le héros est aidé par sa monture, la jument blanche ; *Petit Jean* (P. Sébillot, *Contes des Marins*, p. 143-149), c'est un âne qui vient en aide au jeune homme. Dans les contes de Basse-Bretagne : *No'un Douré* (Luzel, *Contes populaires de la Basse-Bretagne*, Paris, 1887, 3 v. in-8, t. I, p. 143-157) ; *Les quatorze juments et le cheval du monde* (Luzel, *Contes populaires*, t. I, p. 156-176) ; *La Princesse du Palais Enchanté* (Luzel, *ibid.*, t. I, p. 259-288). Cf. d'autres contes renfermant le même thème, résumés par E. Cosquin, *Contes populaires de Lorraine*, Paris, s. d., 2 v. in-8, t. I, p. 44-48. (René Basset.)

Digitized by Google

réunir la somme nécessaire. Le prince lui fit couper la tête, complèta la somme avec ses ressources à lui et fit construire la barque.

Le jeune homme la lança à la mer : « Va sur la mer, lui dit la jument, tu trouveras une maison et tu en appelleras la maîtresse. Une jolie servante blanche sortira et te dira : Qu'est-ce que c'est ces étoffes ? il n'y a là rien de beau ». Réponds-lui : « Je les ai apportées à celle que tu sers; tu n'es qu'une négresse ! » Elle partira vers sa maîtresse : « Il m'a traitée de négresse, dira-t-elle, et je suis blanche ». La maîtresse de la maison sortira, et toi, tu n'auras qu'à agir ». Le jeune homme fit ainsi. A son appel, la maîtresse de la maison sortit pour acheter quelque chose, se tenant sur le côté de la barque : « Entre, lui dit-il et choisis ». Elle entra dans la barque. Aussitôt Mḥammed l'éloigne de la maison, emmène la femme en toute hâte. Arrivé près de la jument, il prend sa compagne en croupe, et avec elle, arrive au galop près du roi.

Le roi resta à écouter les chants de cette femme et comme elle était jeune et belle, un jour, il voulut l'épouser : « Je ne me marierai avec toi, dit cette femme, que lorsque tu auras fait mourir celui qui m'a amené ici. » Le roi aussitôt voulut faire tomber la tête de Mḥammed : « Accorde-moi cinq jours, dit celui-ci, afin que je puisse me distraire sur ma jument; ensuite tu me couperas le cou. — Je te les donne, dit le prince ». Mḥammed partit au galop sur sa jument, il eu soin d'emporter avec lui une marmite. Quand l'écume apparut sur la monture, Mḥammed la recueillit, la plaça dans la marmite, jusqu'à ce qu'il l'en eut remplie. Alors, il descendit, attacha la jument et se rendit auprès du roi en lui disant : « A présent, fais-moi mourir ». Le sultan l'emmena, pour le jeter dans de la poix bouillante, Mḥammed y versa le contenu de la marmite et se jeta dans

Digitized by Google

la chaudière. Il y resta longtemps; puis tout à coup, il sortit de la chaudière, éblouissant comme le feu. A cette vue, le roi s'écria : « Moi aussi, je ferai de la sorte ! » Il se jeta dans la poix et mourut. Le jeune homme partit emportant la boîte que lui avait donnée son oncle. Suivi de la femme en question et des oiseaux, il arriva chez son père. Il le salua et s'assit : « Es-tu enfin arrivé? lui demanda son père ». Sans répondre, Mhammed tira la boîte, la déposa. Puis il alla chercher ses frères qui gardaient les troupeaux et revint vers son père. Celui-ci ouvrit la boîte et voilà que, aussitôt, il mourut, Mhammed épousa la femme qui l'avait suivi. Devenu roi, il gouverna la tribu avec ses frères comme vizirs.

LI

Ažellid dižūḍāḍ (1).

Îdzen užellîð illä ịéḥkem ḥižūḍāḍ; îdž-ụāss, θûsed tamᵉṭṭūṭ-ĕnnes, ténna-ịās : « *Mäkân γệr äðii-teggéð tûsūθ serriš nižūḍāḍ* ». — *Ịûsĕd ažellîð, issifệḍ ižūḍâḍ, mizzi ähen-ksén ĕrriš. Ịûseð îdzen nŭụẹžḍẹḍ, qârĕnnās Mûqa, tûgätäseð; ịûseð ažellîð, issifệḍ imĕqqrānen nižūḍāḍ; inna-iäsen* : « *Îlĕqūði âtiūrem γér-Mūqa, ðätáuðemt fissäɛ* ». — *Úzzlen γrés, iûðent, inna-iâs ážellîð isúkkᵘẹn* : « *Mážärem ūtéḥseðeš âtäzdeð, ịâ-Mūqa, ịâ-laɛîfeθ nižūḍāḍ mâni-mᵘẹllạn* ». — *Ténna-iäs* : « *Ụállah, nétš mâši ðläɛîfeθ, γệr ụénni lli ísγāðĕn iŭụäụâl ĕntmĕṭṭūṭ ĕnnes* ». — *Isûsem ažellîð, ịérni inna-ịās* : « *Šém táḥraîmīθ* », *tĕssīneð äịûði* : « *Mâ šθer tisĕðnạn anâγ irgäzĕn* ». — *Ténna-iäs* : « *Tisĕðnạn ĕšθér*

1. Dicté par Moḥammed ould Moḥammed, des A. Larbi.

Digitized by Google

i̯irgāsĕn ». — *Ínna-īās ážĕllīð* : « *Mízzi téqqāreð âi̯i̯u* ». — *Ténna-i̯ās Mûqa* : « *Ĕ̂lkul ɥénni isɣâðen iuɥáɥāl ĕntmĕṭṭûṭ-ĕnnes, âi̯en tamĕṭṭûṭ síman-nes* ». — *Ínna-iās* : « *Mâ-ŝθer íddān anáɣ ússạn* ». — *Ténna-iās* : « *Ússạn ĕŝθér i̯íddān* ». *Ínna-iâs ážĕllīð* : « *Mízzi ténnāt* ». — *Ténna-īās néttāθa* : « *Lkûl-ẹ̀d miðì* θâzīri θayaḥðîθ, *tsémma* ûlä *nettạn* dâss ». — *Ínna-iâs ážĕllīð* : « *Mâ-ŝθer dí-ddānīθ*, θíûqai *anáɣ* ŝâl ». — *Ténna-īās néttāθa* : « θíûqai *ĕŝθér* ». — *Ínna-īās ážĕllīð* : « *Mízzi ténnāt* ». — *Ténna-iās* : « *Lkúl-ĕttọb tsémma* tíûqai, *ê̂i̯ŭɥa* ». — *Si-íslu-iās inna iâs ážĕllīð* : « *Iâ-Mūqa, šémm thárṛāḍ íẓ̄ūḍāḍ si-ɥéntār*; ðrébbi *āšem-iháṛṛên sí-tmĕssi, millä-i̯eḥs* ». — *I̯érni ažĕllīð ílɣa ḫíẓ̄ūḍāḍ, ínna-iāsen* : « *Qâ-Mūqa tsiɥel ḫuém, thárṛẹ kénnīɥen lkúl si-ɥéntār* ».

TRADUCTION

Le roi et les oiseaux.

Un roi (1) avait pouvoir sur les oiseaux. Sa femme, un jour, vint le trouver et lui dit : « Il faut que tu me fasses un lit de plumes d'oiseaux ». Aussitôt, le roi fit venir les malheureuses bêtes pour qu'elles fussent plumées. L'une d'elles, nommée *Moûqa*, refusa de se rendre à l'appel du roi. Celui-ci appela les chefs des oiseaux : « Vous allez de suite, leur dit-il, vous rendre auprès de Moûqa et, vite, vous me l'amènerez ». Les chefs partirent, en courant, vers Moûqa, et l'amenèrent au prince : « O le pire de tous les oiseaux quels qu'ils soient, s'écria le roi furieux, pourquoi as-tu refusé de venir? — Par Dieu!

1. On dit que c'est Salomon (*sīdīnā Sûlūmān*), et Moûqa serait le grand-duc.

Digitized by Google

répondit Moûqa, ce n'est pas moi qui suis méprisable, mais bien celui qui prête attention aux discours de sa femme ». Le roi, d'abord interloqué, lui dit : « Toi, qui es si maligne, sais-tu ceci : Lesquels sont en plus grand nombre, les hommes ou bien les femmes? — Il y a plus de femmes que d'hommes, répondit Moûqa. — Et pour quelle raison? fit le roi ». — Et l'oiseau de répondre : « Tous les hommes qui écoutent ce que disent leurs femmes sont eux-mêmes des femmes. — Et sais-tu, poursuivit le roi, quels sont les plus nombreux, les nuits ou les jours? — Les jours sont plus nombreux que les nuits, dit l'oiseau. — Et pourquoi? — Parce que les nuits, pendant lesquelles brille un beau clair de lune, sont, elles-aussi, des jours. — Sais-tu, demanda encore le roi, ce qui prédomine sur le globe, les pierres ou bien la terre? — Ce sont les pierres, dit Moûqa, puisque toute motte de terre dure est une pierre. »

Le roi, entendant ces paroles, dit à l'oiseau : « C'est toi, Moûqa, qui as sauvé le plumage des oiseaux, et c'est Dieu qui te sauvera du feu, s'il le veut ». Puis il appela les oiseaux : « Moûqa a plaidé votre cause, leur dit-il, et c'est elle qui a empêché que vous ne fussiez tous plumés ».

LII

ɛâlĩa bént Mąnṣōr (1).

Īdž-ɣurgâz ịiɣi θnâị̣en tsénnạ̄n; *îrɣệnt-ās θnâị̣en ịîrbạ̄n*, *ûzden ḥezzí nịidžen. Sí-mɣêren, íqqīm ɣṷ̆ am-ɣịn*; *θémmūθ i-īdžén ḥénnās*; *tmétṭṵ̄θ tennīnĕ̄d*, *θûsed ūtta-âqĕleṣ memmís simmés míddẽn. Kkâlen îrbạ̄n-ĕnní tṣḛ̄ịden ḥtɣállịn-nsen*

1. Conté par Belqâsem ould Moḥammed, du Kef.

Digitized by Google

ðésslāg. Īdž-ụâss, ṭṛôḥ ḥénnāθsen ɣer-θist-ūssārθ, θinās : « *Débber-ḥẹ máḥeð aɛâqlèɣ memmí simmés mmíddèn* ». — θinās : « *Ṛôḥ sâð-eḥsen äð-âzden, ĕgg imăn-nem támählūšt; sâð-ịāsed memmím, ă-ịāɛef ídzäḥka*; ðémmes mmíddèn, *ă-ikkes* θriθ, *ă-iqqèn tiɣállịn, ăð-ịāðef* ». — θéggu *mâmeš iðis-tīna* θâussārθ; *sí-ūzden irbạ̀n ṣéṣṣịāḍeθ, énnạ̀n-ās* : « *Ḥénnāθụen támählūšt* ». — *Ịûsed idžen zzisen, ịûðer sûgịisĕnnes, ịúzzel, ịûdef ɣ'res.* θréššẹh *ǧbábūš-ĕnnes, măḥeð äh-taɛâqel simmés mmíddèn.*

Qîmen ṭrôḥạ̀n tṣéịden; ímemmis, θégg-*ās* θaměṭṭûθ-*ĕnni aɣrŭm ịírðen*; ðémmis *mmíddèn,* θégg-*ās aɣrŭm núḥammūm*; *īdž-ụâss, ṛôḥèn áṣṣẹịden, íqqār-ās īdžén zzísen iụénnīnĕḍ* : « *Ánnemlāqa* ði-θẹṭ-*iūði* ». — *Témlāqạ̀n dịnn, íqqār-ās memmís ntměṭṭûθ-ĕnni iûmās* : « *Âud áɣrům ánnetš* ». — *Íqqār-ās* : « *Nétš tšiɣ* ». — *Íttāzd-ās áɣrům-ĕnnes mirza, íggār-ẹh ârba-ịẹnni*; ðụénnīnèḍ, *íttet aɣrŭm ịírðen,* ðūmâs ði-*lụèqθ-ĕnni ítmetta súḷāz. Ăl-īdž ụâss, ûzden* θẹṭ, *isúffèɣ īdžén sŭǧ-sīres aɣrŭm núḥammům, iûd-ẹh ɣérūmās, ịínās* : « *Ṣáḥ iûtšù qâ-tettɛɣ* ». — *Ibáqqāh sélḥẹr, ịínās* : « *Sâẓṛèð* θásĕfsäfθ θeqqûr, *s'ḥûs áqli mû*θèɣ ». — *Ịûni ḥûịīs-ĕnnes îṛṛọḥ.*

*Izṛů tīšt-qnénnī*θ, *ịûθ-īt, isḥŭf-īt, ịisīt ịíggu* θímssi, *itšénnef-dīs.* θûsed *tīšt ṭèmẓâ,* θénna-*iās* : « *Ĕqqèn ịíðạ̀n mízzi äðqĕ́rrbèɣ äð-auiéɣ šụí läɛâfī*θ ». — *Íqqèn ịíðạ̀n sílèɣmạ̀n, sɣérsent* iɛâụeð *íqqèn-ẹ̄hen slâḥrīr, ûqèddenneš äiséɣrās-hen,* θnéqqèz *ḥúrgāz-ĕnni, sérḍ-ẹh,* θésṛèḍ *ịis* ðésslāg, *ṭrôḥ.*

Īdž-uâss, ịûsed ūmâs ɣer-*tsé/säf*θ-*iūði, iùfāt téqqŭr*; *ịina* : « *Ūmá qâ-immū*θ ». — *Ịûnii ḥûịīs-ĕnnes, ịiụi sslâg-ĕnnes âkīs, iû*θu *tíst-qnennī*θ, *íqqīm itšennéf* ðîs. *Témẓâ-ienni ítšịn* ūmâs, θûsed *dzâḥka,* θinās : « *Ĕqqen ịíðạ̀n mízzi* að-*auiéɣ*

šɣí läɛâfīθ ». — *Íqqẹ̀n-ẹ̄hen sílẹ̀ɣmạ̄n. Sí-tqèrreb, nẹ̄qzen ḥés ịiɔ̄ạ̄n, fẹ̄qrent, iûfa ðí-aɛâddīs-ẽnnes ûmās ðûịīs ðésslāg, šérfen, ḍẹ̄rnen*; *íkkẽs-ẹ̄hen, íf0el ẽsslâg, ûr-issīneš mátta ítteg. Ûzdent θnâịẹn tízẽlmumiịịn, qiment tménɣạ̄nt ezzâθ iúrgāz-ienni*; *0úsed tišt, θédṛen últmās*; *ịinās* : « *Miḥ átḍẹrneð últmāh* ». — *θinās* : « *Sûsem, ṣáḥ, šẽkkīten, mâmeš ādaɣíɣ últma* ». — *Trộḥ dzấḥka, 0iɣeð 0árbbiɛāθ tégg āst i-últmās ɣer-ténzār-ẽnnes, ísgenfāt. Lqẽ́nniịäh, îṛộḥ lánẽttạ̄n, ịiɣeð ẽzzis, íggās ɣer-tenzár nûmās, ígenfa, íkker. Íggu ɣẹ̄r-ammú ísslāg ðûịīs, ékkren.*

Îdzen ídɣel ɣér-bbās; *ðɣénnīnẽ́ḍ, mísmm-ẽnnes Mḥámmed, ịẹ́rni ấiịịūr āl-tîšt-mūrθ*; *îṛộḥ ɣer-tišt téhžālt, ídžu ɣrés ịis ðélkẽsɣeθ, ðélmeðfäɛ, ðésskīn, ịiṛẹ̀ḍ tiš-škɣārθ, îṛộḥ ítḥāɣes ɣér-ọ̣ẹ̣t, íttāf ðịnn tiš-terbāt néttạnt ðillís núžẽllīð. Iuɣézdīs ẽnnes θnâịẹn ndzíɣāu, tsûrent ṣtấzām, tnâịẹn ifúnäsen ŭɣịn, tnâịẹn iidāð ɣamân, tnâịẹn tiúdār neddhén, ggịn-hen iBâba-Bärka ūsịn-âst máḥeð ähen-ídž äð-áimen ịọẹ̣t*; *ámzäịẹnni ɣrés sebäɛấ nízẽllāf*; *ɣaláinni Mḥámmed ūr-iggɣíðeš ẽzzis, ịṛộḥ äð-ịuéð skkịn-ẽnnes, íttegg ḥuzéllīf-ẽnnes sébäɛä nínūfāf. Iṛộḥ tāl-târbāt-ẽnni ịinās* : « *Nẽbíịi* ». — *θéqqịm 0ärbât tẽnébbiịäs, θ'sers ázẽllīf ɣèrbá ḥifấdden-nes*; *innaiās* : « *Sấ-iāsed Bâba-Bärka, sékkriịi* ».

Sí-iūsed ámzấ-ịẹnni, ízṛů iârba târbāt, ịina : « *Éllāɣ ǧidžen, ddûlaɣ ði-0nāịẹn* ». — *Sí-ttezṛẹ̀t târbāt, 0úsed ấttru*; *t'ḥûf tiš-dẽmaɛāθ ḥuérba-ịẹnni, θḥérqẹ̀h*; *íkker isúkkɣen, ịinās* : « *Ụ́ullah lûkɣạ̄n ûr-θeqqār ẽddûnīθ ðlaɛib ɣẹ̄r-äzîmbðèɣ* ».

Íkker amzấ, ízemmāɛ, ítšu ŧabẽlbûl ðɣîsūm, ítš-ẹ̣h sí-ɣssạ̄n, ítšu ddehén lkɣúll, íṣɣū́ iamán ẽlkɣúll, ịấḥzem, ịinās : « *Anmaɛâbèz ănáɣ ānémsenṭāḥ* ». — *Ịinās* : « *ɣẹ̄r-ifunāsen*

Digitized by Google

ĕllí tmaɛáābāzen γḕr-išrāren temsénṭâḥen ». — *Ḷînās* : « *Ánnŭɣeθ séssīf* ». — *Ḷinās* : « *Bénniḷa* ». — *Iûθḕh Mḥamméd séssīf ḥidž-uzĕllīf, isifʿiḷās ázĕllīf iûθu amẓá, isifʿiḷās ánfīf, sébăɛä nmérrāθ nĕḥniṇ tsâθen-ämmu*; *âltingūra, isḥûfḕḥ árba-ḷenni, ígezr-ḕḥ.* θṛôḥ *târbāt tḥḕṭṭf-ās lbĕlγeθ*; *tṛôḥ iúḥḥām nébbās, téslḕlḕû.*

Ṣṣúlṭạn-ḷu γrés sebăɛá-nterbāθiṇ; *īdž-ɣâss, ibérräḥ irɛáḷḕθennes* : « *Áruaḥem âkun-zṛèn issi maḥéd âkun-erślen* ». — *Ûzden, qîmen lγāšī* ðidderb, *tisĕnnạn* ði-*téruaiḷin*; *míllä tăɛâšqeš ɣurgâz, θéggār-äs ĕtʿffāḥ*θ; *âsi-semdạn sĕtta,* θéqqīm θámzẓiạnt *blâ-ršīl*; θárbāθ-*ĕnni ĕlli uṣ̌in iúmẓâ. Nĕttant dzâḥka γer-bbâs,* θûšās *lbĕlγé*θ *ɣḕrba-iu*; θinās : « *Âbba bābelbḕl-γe*θ-*iu âh-auīγ*; *nĕttạn ĕlli inγîn amẓá-ḷenni llä-ítqḕṭṭāɛḥnāγ* θḕṭ ». — θûsed *ĕrrɛâie*θ *ĕlkuḕl mízzi ăžžerrben. Ûénni téggen ǧŭḍār-ĕnnes, iɣú tâsĕdās támzẓiạnt, iɣín tâsĕdās támqqrạnt. Înāsén ázĕllīð* : « *Íqqīm ši-ḥád náγ ɣâlu* ». — *Înṇās* : « *Qá-iaɣīn îdž-uferḍās* ». — *Ínāsen* : « *Áudemt* ». — *Néḥniṇ iûdent*; *nĕttạn iqqās lbĕlγé*θ, θûsĕd-*ās qḕd-ĕnnes*; ðu*férḍās-ĕnni, Mḥámmed* θiriḷās θárbāt-*ĕnni tʿffāḥ*θ *ížbeð tiš-tennīnĕḍ, ítšīt*; *íffer* θenní *ntérbāt.*

Ál-īdž-ɣâss, íggu ažĕlliðimán-nes ðámăhlūš *înāsen* : « *Áudem-iḷi āγḕ néllĕbiạ ǧûhīḍûr ĕmmémmis* ». — *Ûniḷen iḍûlạn-nes ḥtʿγallīṇ, ịûnīɛ ākīsén, íggu lkérbūs ámzɣar, íggḕḥ sízffer,* ðlkérbūs *ánggar, íggḕḥ sízzāθ. Îṛôḥ ākīsén, íḷiūr tīšt-saɛáθ, íḥḥer ǧûḍāḍ-ĕnnes* θḥâḍḕmθ *nelḥḕkme*θ, *dgôssīnt léjnūn itsébq-ḕḥen. Si-ḥès tḥḕlḍḕn, tγílent* ðámrābḕḍ, *séllmen ḥḕs, înṇās* : « *Áudānáγ āγḕ néllébiā ǧûhīḍûr ĕmmémmis* ». — *Înāsen* : « *Árām* âð-*iɣen eqṣṣáγ íḍūḍạn* mîði θiḥuḍâm *ntsénnạn-ennɣen* ». — *Íkkĕs-äsen íḍūḍạn* mîði θíḥūḍạm. *Iṛôḥ γer-īdž-ɣúmšạn dis iírāden, íγres ifû-*

Digitized by Google

nāsen, íqṣṣ-ẹ̄hen, ínšer-ẹ̄hen ḫûfādẹ̣s sí-ūzden iirādén, qîmen tétten; sí-dziunen, íkker īdžén, înās : mâgĕs iᵭ-înāγ-iggīn lḫẹ́riu, ĕffĕγ, aᵭ-ẹ̄ht-nerr. Ịéffĕγ, ínīn-āas : « Mážār-äh ». — Înāsen : « Ehsẹ́γ âγẹ nellĕbịâ ġûhîḍūr ĕmmémmis. » — Ûšīn-ās īdž-elférḫ, iγers-ẹ̄k, iézzẹ ᵭîs āγẹ́ néllĕbịā; iûd-ẹ̄h âsi-ḫsen íḫlẹ̣d. Iûš-āsent; ṛóḫèn; nĕttạn, ịûnii hûịīs-ĕnnes, isébq ẹ̄hen; âl-ĕdderb, íggu mâmeš llā-iggú θímzuura; íqqâr-äsen : « Nétšīten seġ-dūlạ̀n néṣṣèlṭạ̄n ». — Tγîmạ̄n, tékkuŭren-dīs; ûzden γer-uželliᵭ, ûšīn-ās âγẹ̄nni, isuẹ̄h, íqenfa.

Ižémmāz īdž-ĕlbázāḍ liịâm, înāsen : « Áudĕm iịi tĕ́ffāḫ ɛâliịa bént Máṇṣōr seġ-sébăzä lbéḫûr ». — Ûnịen ḫtʿγallīn iṛōḫ ârba-ịenni, iûnii ḫûịīs-ĕnnes, iṛōḫ ísrīᵭäl. Si-ibăzâᵭ, íḫḫer ġûḍâḍ-ĕnnes θḫādẹ̆́mθ nélḫẹkmeθ, isébq-ẹ̄hen neḫníṇ asīḫẹ̄s ḫélḍèn; séllmen ḫẹ̄s, īnāsén ârba-ịenni : « Mâžār-äuen ». — Înīnās : « Ažĕllíᵭ qâ-innānáγ : áudĕm-iịi téffāḫ ɛâlịịa bént Mạ́nṣōr ». — Înāsen : « Ârām itffāḫín ntsénnạn-ĕnnuen ». — Ūšīn-âs, ígg-ẹ̄hen di-dzázäbūlt; iûnii ḫúịīs-ĕnnes.

Îṛōḫ nĕttạn, ās-íttāf īdž-ụumzạ́ qĕ́dd iúᵭrār; θimmíuịin-ĕnnes ḫâûfĕnn-ās ḫθẹ̣ṭṭâuịin-nes, zâf núzĕllīf, tḫûfās ḫúḫèn-fūr, ûr-izzäṛès; ížbeᵭ ärbá lĕ́mqẹ̆̀ṣ, íqèṣṣ-ās θímmiuịin ᵭûzāf, ịinās-amzạ́ : « Ad-ẹ̄h-ūšèγ, ṛôḫ qá-ttäfeᵭ äfūnâs, ittét ġuísūm ᵭuírāᵭ āh-āféd ittét-ġlūm; ĕkks aisûm, ûš-ẹ̄h iuîrāᵭ, tékseᵭ lûm, ûš-ẹ̄h iúfūnās, má-ḫatta ddūléᵭ ūš-ṭẹ̣ṭṭĕfenneš, ūš-ṭárṛạ̀nneš, térnīᵭ qá-ttäfeᵭ īdž-ịiγzér idzâḫka sídammen; θịnīᵭ-ās : « Â-iγzèr ĕntâmemθ lúkuạ̀n íllaš nuγrŭm âᵭ-žaunèγ âγemmes; θérnīᵭ āᵭ-āféᵭ īdž-ịiγzér idzâḫka sélġẹ̀ḫ θînīᵭ-ās : âiγzèr néddhen, lúkuān ílläš nuγrŭm âᵭ-žaunèγ áγemmes ». — Îṛōḫ ārbá, ịûsed kûlši mâmeš äᵭ-īs-inná ámzạ.

Irni íttāf îdž-ĕnnser, ịîṛûu ᵭí-nnèḫleθ; îdž-ūṣāḍ, kúl-

Digitized by Google

asǧǧᵘas, ítĕttās árṛau̯-nnes. Âsi-ḍūsed ârba-ḍenni, iû0-ẹ̣h séssīf, ibḍâh ḫᵉ0nāḍẹn, iɜaɥeɔ, iqᵉṭṭẹ̣d-ẹ̣h, iûš-āsen, tšint. Sí-ḍūsed bā0sén, inɪn ās : « *Âbba, îdž-ûṣād ḍūséd aɔ inâɣ-ḍeṭš, îdž-ɥèrba iû0-ẹ̣h séssīf, iûš-ānâḫ, nétš-ẹ̣h. Ḍina-nnser* : « *Âmāgĕs íggɪn lḫéṛiu ǧɥárṛau̯-ɪnu, árɥah aɔ-ẹ̣h-terrèɣ* ». — *Íffèɣ ârba-ḍenni, ḍināɜ* : « *Âinnetš* ». — *Ḍināɜ* : « *Mâžār-äh* ». — *Ḍînāɜ* : « *Qâ-ḫsèɣ äɔ-äisīɔ, âɔ-ṛoḥèɣ äɔ-audéɣ tĕffāḥ ɛâlḍia Bént Mánṣor* ». — *Ḍināɜ* : « *Ṛôḥ, ṣéḍḍẹ̣d sebäɜâ ntsᵉkkūrɪn. Îṛoḥ Mḥamméd iṣéḍḍẹ̣d sebäɜâ ntsᵉkkūrɪn, ḍûsed, isíu-ẹ̣h ḫ0iɥa-nnes, iûfi zzîs äsi-ḍūséd ɔeñí lébḥār. Sí-iūsed dinn, néttạn isúkkᵘen, iterš-âs háskūr0, iɜáueɔ íterš äs ikúl-lebḥār ĕlli-iūfât īdžén zzisent. Si-ḍimẹ̣d sĕttá, ɥénni nsâbɜä íterš-āsháskūr0, ĕtḥūf; ížbeɔ 0aḫẹ̣dmi0, íksu 0áqẹ̣ddīt sûǧ-ḍār-ĕnnes, iûš-āst ílebḥār, ítš-īt; ḍînās* : « *ɣûššeɔ, žiûneɔ* ».

Irsu-zzîs ĕnnsér ɔí-ssaḫẹ̣0 ɛálḍia Bént Mánṣor; íffèɣ, ḍúniᵗ ḫ0iɥá nénnser; iṛoḥ itḫúttūl; äsi-ḍūdéf, íksu tĕffāḥ sûǧ-ɥággen ɛâlḍia Bént Mánṣor, íffèɣ ḍúniᵗ ḫ0iɥa nennsér, ḍûfiᵗ zzîs sebäɜâ lĕbḥūr; íssers-ẹ̣h ɔí-lberr, íṛoḥ ɣer-irgâzen-ḍenni, ḍûfa äirâɔ tfûnāst džint ḍimẹ̣d, ûh-ṭâṛṛaneš, ḍiɥẹ̣d ɣer-iḍûḷạn nužĕllīɔ, iūš-āsén tĕffāḥ. Ṛôḥen, ḍiuḍent íṣṣẹ̀ltạn, ítš-ẹ̣h, ígenfa. Iɜäḍḍẹ̣d ḫiḍûḷạn-nes, iûden ámensi; ínāsen ârba-ḍenni : « *Annetš blat-ɣénžaḍen, sifâssen-nâɣ* ».

Qimen tétten sifâssen-nsen, íẓrů ṣṣẹ̀ltạn ɥâlu iḍů̂ḍạn étḫūḍạm; iûzd ârba-ḍenni ḍināsen : « *Áudem 0iḫūḍâm ĕtffāḥɪn* ». — *Íqqɪm ɥů̂ itṣâḥ ǧɥů̂, ížbeɔ ârba-ḍenni 0iḫūḍâm ĕtffaḥɪn si-dzaɜábult; ḍināɜ* : « *Â-ṣṣẹ̀ltạn, nĕtš āiûden āɣẹ̀ néllĕbiā ĕttéffāḥ ɛálḍia Bént Mánṣor* ».

Íduel ârba-ḍenni ɔ-ázellīɔ, ḍírsel-ās íllis; ɔeṣṣẹ̀ltân, ḍûsed ḫẏ̆lifeɔ-ĕnnes; ɔiḍů̂ḷạn-nes ínni sĕttá, isífi-āsen ízĕllāf.

Digitized by Google

TRADUCTION

Légende de *'Alia Bent Manṣoûr.*

Un homme avait épousé deux femmes. Chacune d'elles lui donna un fils. Ils vinrent au monde tous deux pareils et conservèrent leur ressemblance en grandissant. La mère de l'un d'eux mourut, et l'autre femme ne sut plus reconnaître son propre fils de celui qui lui était étranger. Les jeunes gens accompagnés de leurs lévriers, allaient à la chasse, montés sur leurs chevaux. Un jour, la mère alla trouver une vieille femme et lui dit : « Indique-moi le moyen de reconnaître lequel des deux enfants est mon fils. — Va, dit la vieille, et quand ils reviendront, fais semblant d'être malade. A son arrivée ton fils entrera et accourera près de toi ; quant à l'autre il enlèvera la selle de son cheval, attachera sa monture et viendra à toi ensuite. » La femme fit ainsi que la vieille lui avait dit. Comme les jeunes gens revenaient de la chasse, ils apprirent que leur mère était malade. L'un d'eux sauta de son cheval et accourut auprès d'elle. Et prenant le burnous de son fils, elle le teignit de henné afin de distinguer son enfant de celui de l'autre femme.

Ils continuèrent à aller à la chasse. A son fils, la femme faisait du pain de blé ; à l'autre garçon elle préparait du pain de farine grossière. Un jour ils partirent à la chasse : « Nous nous rencontrerons, dit l'un, auprès de telle source ». Ils s'y retrouvèrent : « Donne le pain, dit l'un d'eux à son frère, et mangeons. — J'ai mangé, dit l'autre ». Comme son pain lui avait paru amer, il l'avait jeté. L'autre mangea le pain de blé et, pendant ce temps, son frère

Digitized by Google

mourait de faim. Un jour qu'ils étaient à la source, le jeune tira le pain noir de sa sacoche et le tendit à son frère en lui disant : « Vois quelle nourriture est la mienne. » Et il lui fit ses adieux : « Quand tu verras le peuplier desséché, dit-il, tu sauras que je suis mort ». Il monta à cheval et partit.

En chemin, il vit un lapin, il le frappa, le tua, puis il fit du feu pour le rôtir. Survint une ogresse qui lui dit : « Attache les chiens, afin que je puisse approcher et prendre un peu de feu ». Il attacha les chiens avec des tiges d'asphodèle. Ils les brisèrent. De nouveau il les attacha avec de la soie qu'ils ne purent rompre. Aussitôt, l'ogresse sauta sur cet homme et l'avala. Elle engloutit aussi le cheval, puis les lévriers et partit.

Un jour l'autre chasseur étant venu près du peuplier dont il a été question, le trouva desséché : « Mon frère est mort, se dit-il ». Il enfourcha son cheval, emmena ses chiens ; ayant abattu un lapin, il se mit à le faire rôtir. L'ogresse, qui avait dévoré le frère du chasseur, accourut et lui dit : « Attache les chiens que je prenne un peu de feu ». Il les attacha avec des asphodèles. Lorsque la vieille approcha, les lévriers bondirent sur elle et l'éventrèrent. Dans ses entrailles, le jeune homme découvrit inanimés, son frère et le cheval ainsi que les chiens encore attachés. Il les retira, délivra les chiens. Comme il ne savait que faire, arrivèrent deux lézards qui se mirent à se battre en sa présence. L'un d'eux assomma l'autre. « Pourquoi as-tu assommé ton frère ? dit le jeune homme. — Tais-toi, fit le lézard, regarde plutôt comment je vais le soigner ». Il partit en courant, apporta de l'herbe qu'il introduisit dans les narines de son adversaire et ainsi le guérit. Le jeune homme alla prendre de cette herbe et la plaça dans les narines de son frère qui,

Digitized by Google

rappelé à la vie, se releva. Il en fit autant aux chiens et au cheval et bientôt ils furent ranimés (1).

L'un des deux frères revint chez son père; l'autre Mḥammed poursuivit sa marche jusqu'à un certain pays. Il laissa, chez une veuve, son cheval, son fusil; son sabre et ses vêtements et, vêtu d'un sac, il partit auprès d'une source ; il rencontra une jeune fille. C'était la fille du roi. A côté d'elle étaient deux grands plats remplis de couscous, deux bœufs cuits, deux outres pleines d'eau, deux marmites de beurre. On les avait préparés à l'intention d'un ogre appelé *Bâba-Barka*, pour obtenir de lui qu'il laissât les gens puiser en paix de l'eau à la source. Cet ogre avait sept têtes. Mais le jeune homme n'en eut aucun effroi. Il alla chercher son sabre. Il ajusta sur sa tête sept de ces ustensiles d'alfa dans lequel on fait cuire le couscous, (*anfif*). Puis il alla vers la jeune fille : « Enlève-moi mes poux, lui dit-il ». La jeune fille prit la tête du jeune homme sur ses genoux et lui enleva ses poux : « Lorsque Bâba Barka arrivera, lui recommanda le jeune homme, fais-moi lever ».

Lorsque l'ogre arriva et vit les deux jeunes gens : « Ordinairement, je n'en recevais qu'un, dit-il, mais maintenant il y en a deux ». La jeune fille, à sa vue, se mit à pleurer, une larme tomba sur le jeune homme et le brûla. Il se leva furieux : « Par Dieu! dit-il à la jeune fille, n'était le monde qui me blâmerait de mon acte, je commencerais par toi. »

L'ogre s'étant assis, se mit à manger du couscous et de la viande, dévorant même les os; il mangea tout le beurre et avala toute l'eau. Puis il mit sa ceinture et dit au jeune

1. Cette première partie est le résumé d'un conte qui existe chez les Beni-Menacer; cf. R. Basset, *Nouveaux contes berbères* : *L'ogresse et les deux frères*, p. 102-107, et les rapprochements p. 304-326.

Digitized by Google

homme : « Nous allons lutter ou bien nous heurter. — Ce sont les bœufs qui luttent entre eux, dit Mḥammed, et ce sont les moutons qui se heurtent. Nous nous battrons à l'épée. — Bien ! dit l'ogre ». — Le jeune garçon envoya à l'ogre un coup d'épée qui fit voler une de ses sept têtes. L'ogre frappa son adversaire et abattit un des sept *anfifs*. Sept fois ainsi, ils frappèrent et, la dernière fois, l'ogre tomba; le jeune homme l'égorgea. La jeune fille s'empara des chaussures de son sauveur et partit à la maison de son père en poussant des cris de joie.

Or, ce roi avait sept filles ; un jour, il fit faire à ses sujets l'annonce suivante : « Venez pour que mes filles vous voient et épousent ceux d'entre vous qui leur plairont. » Ils vinrent, et restèrent dans la rue pendant que les filles du roi étaient aux fenêtres du palais. A celui qui leur plut, les jeunes filles jetèrent une pomme, sauf cependant la plus jeune qui resta sans mari. C'était cette enfant que l'on avait livrée à l'ogre. Elle accourut auprès de son père et lui remit les chaussures : « O mon père, dit-elle, j'épouserai celui à qui appartiennent ces chaussures, car il a tué l'ogre qui nous empêchait de puiser de l'eau à la source ». Tout le peuple accourut pour essayer les chaussures. Mais aux uns, elles étaient trop étroites, aux autres elles étaient trop grandes : « Ne reste-t-il personne? demanda le roi. — Il y a là-bas un teigneux, répondit-on. — Amenez-le, ordonna le roi ». On l'amena, il essaya les chaussures qui se trouvèrent lui aller juste : c'était Mḥammed. La jeune fille lui jeta une pomme. Le jeune homme en tira une autre de sa sacoche, il mangea ce fruit et cacha l'autre (1).

1. Cf. pour la seconde partie de ce conte les rapprochements indiqués par R. Basset, *Contes populaires berbères*, note 74, p. 178-181. — Quant au mode de désignation du mari qui existe aussi dans ce conte du Mzab,

Digitized by Google

Un certain jour, le roi fit semblant d'être malade et dit à ses proches : « Apportez-moi du lait de lionne dans la peau de son lionceau ». Ils montèrent à cheval. Le jeune homme partit avec eux, disposant sa selle de façon à ce que le pommeau de devant se trouvât en arrière et celui de derrière en avant ; il marcha une heure avec eux, puis il fit tourner sur son doigt un anneau enchanté. Les génies accoururent, l'enlevèrent et il dépassa bientôt ses compagnons. Lorsqu'ils le rejoignirent, ils le prirent pour un marabout. Ils le saluèrent et lui dirent : « Apporte-nous du lait de lionne dans la peau de son petit. Volontiers répondit Mḥammed, mais je vous couperai les doigts auxquels sont les anneaux que vous ont donnés vos femmes. » Il leur prit ces doigts et partit.

Il arriva à un endroit où se trouvaient des lions. Il y égorgea des bœufs, les dépeça et étendit la viande sur des lentisques. Quand vinrent les lions, ils se mirent à manger. Une fois rassasiés, l'un d'eux se leva et dit : « O toi qui nous as rendu ce service, sors, que nous t'en rendions un autre ». Le jeune homme sortit : « Que veux-tu? lui demandèrent les lions. — Je veux, dit-il, du lait de lionne dans la peau de son fils ». Ils lui donnèrent un lionceau, il l'égorgea, il en prit la peau dans laquelle il se mit à traire une lionne ; puis il emporta ce lait. Ayant rejoint les parents du roi il le leur donna et ils partirent. Il enfourcha son cheval et devança ses compagnons jusqu'à la rue passant devant le palais. Alors prenant sa selle, il la plaça comme elle était tout d'abord et dit : « Je suis l'un des proches du sultan ». Ils se mirent à l'insulter. Les parents du roi vinrent auprès du prince, lui donnèrent le lait de lionne, il le but et guérit.

La pomme de jeunesse, cf. R. Basset, *Nouveaux contes berbères*, p. 125-127 et note 200, p. 334.

Digitized by Google

Un autre jour, le sultan dit à ses parents : « Apportez-moi la pomme de ʿAlia Bent Manṣoûr qui est au-delà des sept mers ». Ils montèrent sur leurs chevaux. Le jeune homme grimpa sur sa monture qui partit en bottant. Lorsqu'il fut loin de la ville, il fit tourner l'anneau enchanté, et aussitôt, il devança ses compagnons. Quand ils l'eurent rejoint, ils le saluèrent, sans le reconnaître : « Qu'avez-vous? leur demanda Mḥammed. — Le roi, répondirent-ils, nous a ordonné de lui apporter la pomme de ʿAlia Bent Manṣoûr : « Donnez-moi, dit le jeune homme, les pommes que vous ont jetées vos femmes ». Ils les lui donnèrent. Il les plaça dans une sacoche, monta sur son cheval et chevaucha jusqu'à ce qu'il trouva un ogre sur son chemin.

Cet ogre était de la grandeur d'une montagne, ses sourcils lui retombaient sur les yeux et ses cheveux recouvraient son visage et l'empêchaient d'y voir. Le jeune garçon tira des ciseaux et coupa les sourcils et la chevelure : « Je te récompenserai, dit l'ogre. Va, tu trouveras un bœuf mangeant de la viande et un lion qui mange de la paille; enlève la viande à la vache et donne-la au lion, enlève la paille au lion et donne-la à la vache, et ainsi à ton retour il ne te saisiront pas et ne te feront aucun mal. Marche encore et tu trouveras un cours d'eau roulant du sang, dis-lui : « O fleuve de miel! si j'avais du pain je me rassasierais en le trempant dans tes eaux ». Continue ta marche; tu trouveras un fleuve roulant du pus, dis-lui: « O fleuve de beurre! si j'avais du pain, je le tremperais dans tes eaux pour m'en rassasier ». Mḥammed partit et les choses se passèrent comme l'avait dit l'ogre.

Plus loin, notre aventurier trouva un aigle qui avait son nid dans un palmier. Chaque année un serpent lui mangeait ses petits. Quand ce jeune homme arriva, il tua le serpent avec son sabre; il le partagea en deux, le coupa en petits

Digitized by Google

morceaux et le donna aux aiglons qui le mangèrent. Quand leur père arriva, ils lui dirent : « O père! un serpent est venu pour nous dévorer ; un jeune homme l'a frappé de son sabre et coupé en deux, puis il l'a coupé en petits morceaux et nous l'a donné à manger ». Le père s'écria : « O toi, qui as rendu ce service à mes enfants, viens que je te prouve ma reconnaissance ». Le jeune homme sortit et lui dit : « C'est moi. — Que veux-tu? demanda l'aigle. — Je désire, dit Mḥammed, que tu m'emportes au loin, afin que je puisse revenir de mon voyage avec la pomme d''Alia Bent Manṣoûr. — Va chasser, dit l'aigle, et apporte sept perdrix ». Il alla, tua sept perdrix. L'aigle le prit sur son dos, et avec lui vola jusqu'au dessus de la mer; là, il jeta une perdrix aux flots furieux qui la dévorèrent. Il jeta ainsi à chacune des mers qu'il traversait l'une des sept perdrix. Ayant passé six mers, quand il arriva à la septième, il lui jeta une perdrix qui tomba; puis saisissant son couteau, il enleva de sa jambe un morceau de chair et le jeta dans les flots qui le mangèrent : « Es-tu rassasiée? dit-il à la mer ».

Puis, l'aigle le déposa, en face de la maison de 'Alia Bent Manṣoûr, il alla se glissant, si bien qu'il entra et enleva la pomme d''Alia. Il sortit, monta sur l'aigle et traversa avec lui les sept mers. Puis l'oiseau le déposa sur la terre ferme, il partit, arriva près du lion et de la vache qui le laissèrent passer sans lui faire aucun mal. Il rejoignit enfin les gendres du roi auquels il donna la pomme. Tous partirent pour la porter au sultan. Celui-ci la mangea et aussitôt fut guéri. Le prince appela ses parents ; on servit à manger : « Nous prendrons notre nourriture avec nos mains, sans cuiller, dit Mḥammed, qui était présent ».

Ils se mirent à manger avec leurs mains et le sultan vit qu'il leur manquait des doigts et les anneaux. Et le

Digitized by Google

jeune garçon se mit à dire : « Apportez vos anneaux et les pommes de vos femmes ». Les parents du roi se mirent à se regarder l'un l'autre. Mḥammed tira alors les anneaux et les pommes hors de sa musette en disant : « O sultan, c'est moi qui ai apporté et le lait de la lionne et la pomme de ʿAlia Bent Manṣoûr ».

Mḥammed devint roi. Il épousa la fille du sultan et celui-ci devint le ministre du nouveau prince. Quant aux six gendres du roi, il leur fit couper la tête (1).

LIII

Lĕqṣĕiĕθ núferḏâs (2).

ðí-zzmân, ĭdž-užĕllīð issifeð auzir-ĕnnés iṣṣûq; iĭnās : béhheġ míllä ílläš nuferḏâs ðúðerɣāl; míllä ūhen-zrĕðéš, înäsen ilɣáši : « Iinaṷen ažĕllīð : ĕggem θiðlí sérrĕmleθ. Irôḥ āl-ĕṣṣûq; íqqīm itbehhég iuferḏâṣ ðúðerɣāl; úhen-izrûš. Idž-uferḏâṣ, íllä itnebbí, úh-izrûš, azĕllīf-ĕnnes sṷáddi θâεabaīθ. Iina auzir ilɣáši : « Iinaṷen ažĕllīd : ĕggem θiðlí sérremleθ míllä uttegemmés, äð-iṷen-sifiĕɣ izĕllâf; nĕhnīn qimén téržīžīn; ðuferḏâs, si-íslu âṷāl-ĕnní issúffĕɣ azĕllīf-ĕnnes si-θâεabaīθ; iīnâs : « Rôḥ inās iúžĕllīð ät-iĕbdá, nĕšnīn át-nsemda.

Traduction

Histoire du teigneux.

Un sultan envoya au marché son vizir en lui disant :

1. La dernière partie de ce conte se retrouve chez les Taïtoqs : *Le lait de la lionne*, et d'une manière plus semblable encore dans un conte du Tazelmalt, recueilli par M. Stumme. Cf. R. Basset, *Nouveaux contes berbères*, note 199, p. 332-334.
2. Dicté par Belqâsem ould Moḥammed, du Kef.

Digitized by Google

« Regarde bien s'il n'y a pas là quelque aveugle ou quelque teigneux; et si tu n'en vois pas, dis à la foule : « Le roi vous ordonne de faire une corde avec du sable ». Le vizir partit au marché; un teigneux se trouvait là; mais, comme il était en train de prendre ses poux, il avait la tête cachée sous sa chemise. Le vizir, ne le voyant pas, dit aux gens : « Le roi vous ordonne de faire une corde de sable, sinon, il fera voler vos têtes ». Les gens se mirent à trembler. Mais le teigneux sortit la tête de dessous la chemise : « Va dire au sultan, fit-il, qu'il commence cette corde et nous, nous la finirons ».

LIV

ʿĻāmīná ð-Ḥálīma (1).

ʿĻāmīná, si-θéllä suɛáddīs, si-ṭéṭṭèṣ tsâl ilḥizeb ǧŭɛáddīs-ĕnnes. Âzd-ĕnni si-θīrű, ūr-íḫseš ä-íṭṭèḍ; ûḥlen tgőrrèḍent ûṣbèḥ, ūr-íḫseš äγrés-irōḥ. θûseð Ḥálīma, θināsen itsénnān-ĕnni ðinn : « *Uéḥĕrem* ». — *Néḥnint dzéllgen-dis, înint-äs* : *nétšnint, tűṣbèḥn ūγernáγ ịûsīdeš, šémmīten tűgbèḥt ūγrém itr-ôḥäš Ualâinni, θûðef nettât, θéḥlèḍ. Si-ízrēṭ nettân, ịûfi, ịûseð ǧsi-nnes, igg-äs fūs-ĕnnés ḫụûðem-ĕnnes, θécụel támz-zịāant tűṣbèḥt, íqīm iṭéṭṭèḍ; θégg-ēḥ ǧŭγíl-ĕnnes, θíuị-ēḥ θšűq ĕzzîs θámðīnt.*

Âss-ĕnni nsîd èl-Mīlûd, qimen qâren : ʿĻámīna ûldet ụáḥ-līma rébbāt (2).

1. Dicté par Slimān ould El-Qornâbi, du Kef.
2. Les enfants chantent à Tlemcen :

وَلْدَتْ يَا مِينَا ۞ وْ رَبَّاتْ حْلِيمَ

Digitized by Google

TRADUCTION

Yâmina et *Ḥalima*.

Alors que Yamîna, la mère du Prophète était enceinte, elle entendait, pendant son sommeil, son enfant qui récitait en elle des versets du Qorân. Quand il vint au monde, l'enfant refusa de prendre le sein de sa mère. En vain, on habilla celle-ci de beaux vêtements, le nouveau-né refusa de rester auprès d'elle. Ḥalîma vint et dit aux femmes présentes : « Reculez-vous ». Ces femmes la repoussèrent : « Il ne veut pas de nous qui sommes jolies, lui dirent-elles; il n'ira pas près de toi qui es laide ». Elle entra cependant et vint près de l'enfant ; à sa vue, celui-ci bondit dans le giron de Ḥalîma. Il lui posa la main sur la figure et Ḥalîma aussitôt devint jeune et jolie. Il se mit à téter cette femme. Celle-ci le prit sur son bras et l'emporta dans Médine.

Pour la fête du Moûloud, on chante : C'est Yâmina qui a donné la vie au Prophète. C'est Ḥalîma qui l'a élevé.

LV

Téẓẓāl (1).

Sí-iqqās Téẓẓāl ä-iffé·γ, ittāsed ḷâz. Ássu iaitšá, äs-itéffé·γ

(*a*) فَالَتْ يا سَعْدِي ۞ بْغَرَّاحَ العِبَادْ
أَلْحَمْدُ لِلَّهِ ۞ مَا عظَمِهَا نُعْمَ
يومًا فَالوا زَادْ ۞ سِيدِي مُحَمَّدْ

(*a*) var. : بشفيع العباد ou بشفيع أُمَّتِه.

1. Dicté par Belqâçem ould Moḥammed, du Kef.

Digitized by Google

Téžžāl ðâžerγāl si-tiš-ṭēṭ, i̯ûni̯ ẖtiš-teγi̯ûlt, iggu ẖés ěssérž. Nèttạn, ðírûẹẖ ðúddaiθ. Ítγīma itézzů ðáẖsaiθ sûfūs, ittěkes lěfrûẖ sûfus, itézzů lbéṭṭẹẖ sûfūs, ittěkkes lěfrûẖ sûfūs. Ítteg ěttrîž, žúbělbůl, ěžu̯isum. Ěž-u̯énni ittīlịn žaγššim, iqqār : « Ụ̂ûžî žámrābệd, nétšitěn ākis rôẖèγ âž-ětšèγ. — Ḍéffārent ẖáms-ěmi̯a náγ sětt-ěmi̯a, ittau̯īhen Tézzāl āllébḥar, idděfaz-ihen. Ittāsed ðái̯ūra nsébăza sni̯n, ittegg-it ǧidž-u̯âss ẖtéγi̯ûlt-ěnnes. Ássu iaitšá, as-itéffèγ sidna ẓāīsá, issifi̯-ās ázěllif.

Traduction

Tejjâl.

Lorsque *Tejjâl* (1) devra venir, la famine surviendra. On le verra sortir peu après, n'y voyant que d'un seul œil, monté sur une ânesse sur laquelle est placée une selle. C'est une juive qui l'a mis au monde. D'une main, il plante des citrouilles, tandis que, de l'autre, il enlève aussitôt le fruit ; il fait de même pour les melons. Il préparera des crêpes, du couscous, de la viande. Les naïfs diront : « Celui-ci est un marabout, nous irons avec lui pour manger ». Cinq ou six cents d'entre eux le suivront, il les emmènera jusqu'à la mer et les y poussera. Il fait, en un jour, sur son ânesse, le trajet que l'on met sept ans à accomplir. Lorsque, plus tard, arrivera Jésus, ce prophète lui fera sauter la tête.

1. Arabe *Dadjdjal*, l'Antichrist. Sur les légendes et les traditions dont ce personnage est l'objet, cf. Bousset, *Der Antichrist*, Gœttingen, 1895, in-8, et particulièrement chez les Musulmans : R. Basset, *Les Aventures merveilleuses de Tamim ed Dari*, Rome, 1891, in-8, p. 10, note 2 ; Ibid., *Les apocryphes éthiopiens*, t. X : *La sagesse de Sibylle*, Paris, 1900, in 8, p. 20-26 et 77-87.

Digitized by Google

LVI

Âžūž ū-Mâžūž (1).

Žărāɛ̈ānèɣ ɛ-Âžuz u-Mâžuz ittili idž-ɥûɛ̈rār. Qā-qqâzendis kūl-âss, mălẖeɛ̈ äɛ̈-éffĕɣen ɣérnāɣ. Qâzen ǧúzrŭ-nni âsìhdbaɛ̈âžen am-ọẹ̣t nụízzim ɥalăinni téɣrīb-ẖsen, ūr-ternnịneš â-ẖeɛ̈men. Trŭụẖen qâren : « Áitša ânsemda, iaɣérsen néffèɣ ». — ɛ̈ụáitša, sittāzden tâfent iɛ̈ụél mâmeš-illä, lẖéɛ̈meθ-ĕnsen oṛôẖ āsen oéfsed. Qā-tɛâụāɛ̈en lẖéɛ̈meθ âl-ẹ̣d ūrtérnnịneš â-ẖeɛ̈men. Néhnịn, téggen ammûɛ̈i kûl-āss.

Ualăinni si-tqérrāb lqīrâḍ, ittāla ɣersén īdž-ɥérbā, tsámmạnt Nčállah. Ârbá-inni si-imɣér, iqqīm ithéddem âkīsen. Si-baɛ̈âžen áɛ̈rār-ĕnni ám-oẹ̣t nụizzim, ịûsed ịẹ̣d thémmeu zzis âiru. Trûụẖèn, iqqār īdžén ĕzzisen : Â Nčállah, áitša ânffèɣ ammûɛ̈i. ɛ̈ụáitša, täzden, sémɣāren ifri-ịnni, âkīs ĕffɣén âl-ɣernāɣ. Amzzụâr-ĕnsen ittaụẹ̣d ḍí-lhĕḥār, ítsess āl-ḥál á-isemda. oâni idzâḥka át-isemda; ɥénni ntlâθa âɛ̈isụu léḥma; áɛ̈-iāsed ɥénni nerbaɛ̈á áɛ̈-ịīna : ɛ̈âɛ̈i illá lhéḥār. Äɛ̈-eqqimen ṭéṭṭfen ɛ̈i-bnâɛ̈em. Kúl īdžen äɛ̈ ịégg θnâïèn sụáddi oáddèḫθ-ĕnnes, θnâïẹn sụáddi oáddèḫθ ĕnninèḍ ɛ̈idžen ǧfûs-ĕnnes; äɛ̈-iịûr äḍis ịeṭš. Sâd isemdá, äɛ̈-iéṭš iɛ̈ž ɥénnīnèḍ ɛ̈i-lmúḥāl-ĕnni āsá idžáɥen.

Traduction

Ajoûj et *Mâjoûj* (*Gog* et *Magog*).

Entre *Ajoûj* et *Mâjouj* et nous se dresse une montagne. Pour arriver jusqu'à nous, chaque jour, ils viennent percer

1. Dicté par Belqâcem ould Mohammed, du Kef.

Digitized by Google

la montagne. Ils y font un trou de la dimension de l'œil d'une pioche; mais alors, comme la nuit les surprend, ils doivent cesser leur travail. Et en partant, ils disent : « Demain, nous achèverons notre ouvrage et nous tomberons sur les hommes ». Le lendemain, quand ils reviennent, ils trouvent la montagne telle qu'elle était auparavant, leur travail (de la veille) étant détruit. Alors ils recommencent leur ouvrage jusqu'à la nuit qui les arrête, et ainsi chaque jour.

Mais quand approchera le jour de la *Destruction*, un enfant leur naîtra qu'ils appelleront « *Nchâllah* ». L'enfant grandira, se lèvera et les suivra au travail. Ils perceront, dans la montagne, un trou gros comme l'œil d'une pioche ; la nuit aussitôt arrivera. Ils se mettront à regarder de notre côté par cette ouverture (qu'ils ont creusée). Et en partant, l'un d'eux dira : « ô Nchâllah, de cette manière, demain, nous pourrons fondre sur eux ». Le lendemain, ils reviendront, agrandiront le trou et arriveront jusqu'à nous. Le premier d'entre eux, arrivant à la mer, la boira presque entièrement; le deuxième, accourant, achèvera de la vider; un troisième en boira le fond humide. Le quatrième dira : « Là était la mer ». Alors tous se mettront à attraper les hommes. Chacun d'eux en placera deux sous chacune de ses aisselles et un dans sa main; tout en marchant, il le dévorera; quand il aura fini, il en recommencera un autre de la même façon, jusqu'à ce qu'il soit rassasié (1).

1. Sur les légendes orientales relatives à Gog et Magog, dont le récit ci-dessus n'est qu'une forme altérée, cf. Ferdousi, *Le livre des rois*, tr. Mohl, t. V, Paris, 1877, p. 178-181 ; Ibn el Ouardi, *Kharidat el 'Adjaïb*, Le Caire, 1302 hég., p. 146-147; R. Basset, *Les Apocryphes éthiopiens*, t. X; *La Sagesse de Sibylle*, p. 83-87.

Digitized by Google

LVII

Išérri ẓaberšạn n-Gölmām (1).

Tiš tāla ẓi-Tmeksâlet, qârĕnn-äs Gölmạm, ízdẹɣ dis īdž-išerri, nettạn ẓäẓâfrīθ δ-áberšạn. Ä l-īdž-ụâss, iṛōḥ sénni īdž-ulintí stémra, ẓi-lụóqθ léḥrīf, iffẹɣ išérri-nni, íqqịm izzâg ẓí-θemra; ẓnettạn, äẓäfriθ ĕntâla. Ä l-errebiẓä, θéqqịm θámra tāṛū ɣệr-iberšānen. Idž-ụâss, si méɣren izmmārén, ịiụīhen alịntí lžīhéθ iθâla äisrâḥ θâmra-inni. Iffẹ́ɣ išérri-nni si-θālú, íqqịm itheddú âkīsen. Tišt-ĕlḥẹ́ṭreθ inẹ̊qqᵘez išérri-nni ẓi-θâla; ḍẹ̄ffrent izmmâren-ịĕnni ibéršānen ĕlkúll, ɣéttren äkis ẓi θâla. Iûsed alịntí, íqqịm iġġᵘḥeš-īhen, ịûḥel ítšäθ ẓisen, θịịiθa ūr-tnéffäẓạnt; ɣệr-īdžen isḥūf-ệḥ, iɣers-ệḥ, íselḥ-ệḥ. Si-ífqqệr aẓâddīs-ĕnnes, ittâf θadụârθ-ĕnnes ittâf-īt tetšûr séllụīz.

Traduction

Le mouton noir de *Guelmâm.*

Dans la vallée de *Tameksâlet* (2) est un petit lac appelé *Guelmâm*. Un *'âfrît* y habite sous la forme d'un mouton noir. Un jour d'automne, un berger amena à Guelmâm un troupeau de moutons. Un bélier noir sortit de l'étang et se mit à saillir les brebis. Or, ce bélier était l''âfrît du lac. Le printemps venu, les brebis ne mirent bas que des agneaux noirs. Un jour, comme ces petits moutons étaient déjà forts, le berger les emmena au pâturage, sur les rives

1. 'Abdelqâder 'Aïsa Onmraḥ, du Bou Ḥallou.
2. Entre *Turenne* (Sabra) et le *Kef*.

Digitized by Google

du marais de Guelmâm. Le bélier noir sortit et se mit à brouter avec le troupeau. Tout à coup, il bondit dans l'étang. Et aussitôt, tous les agneaux noirs de le suivre et de plonger à leur tour ! Le berger accourut; mais il eut beau les frapper, rien ne les arrêta, tous disparurent dans l'étang. Pourtant le berger put en abattre un ; il l'égorgea et le dépouilla. Quand il eut ouvert le ventre de cet agneau, il trouva l'estomac de l'animal rempli de louis d'or.

LVIII

ɣâr Bu-Maɛâza (1).

ði-zzmān, lla-izdeɣ īdž-ūsún iqreb iiimi iifrí mânis tteffeɣ ðâfna. Tišt-ělḫétreθ ūr-éḫsěnneš middèn aǯ-eggen ěluɛâǯeθ ḫumrâbèḍ-ěnni ǯínni, qārěnn-âs sidi Bū-Maɛâza, ð-Rébbi isers ḫsén lèqḍéieθ-iu. Idž-iiéḍ ièḫmèl iɣzer-ěnni iiui âsūněnni lkúll, síḫḫāmen, selmâl, sébnādem.

Sí-tehmīl ifrī-nni si-θbīxá, ítɣima idgörgež; tɣîma θγâṭ džúġġua ddin ðmiddèn sɣâǯenn-ās. Qâren middèn dis θimuzūnin iûsāɛ. Qâren middèn : īdž-ụâss, θûǯef ǯîs θáfūnāst âki īdž-uäɛâžmi, illa iḍḍéfr-īt. Ûdfen ġěfrí, ûfạn-hen ɣẹ̄r i-Tirni.

Traduction

La grotte de *Boû Mâza.*

Autrefois, tout un douar était campé aux environs de la grotte d'où s'échappe la *Tafna,* près de *Sebdou.* Les habitants de ce douar refusèrent une fois de donner une *ou'âda*

1. Dicté par Mohand Ben 'Atiya, du Kef.

Digitized by Google

en l'honneur du marabout de l'endroit que l'on nommait *Bou-Mâza*. Dieu les en punit. Une nuit, le cours d'eau déborda et emporta tout le douar : tentes, bêtes et gens.

Quand, après les pluies, la Tafna grossit, on entend l'eau bouillonner dans la grotte et l'on perçoit alors le bêlement d'une brebis. On dit aussi que cette grotte renferme des trésors. On raconte également qu'un jour, une vache et un taureau qui la suivait entrèrent dans cette grotte. On ne les retrouva qu'à *Terni*.

LVIX

Lqâṣeiḍ Mḥámmed ɛillís ụúzellīɛ (1).

Idžen-ụúrgāz γ´res 0lā0á ñirbḍn. Si-ímmū0 ūd-āsen-idzú šáị γēr-îdž-āsen ḥâqūl ɛụûr0u ɛetšâšī0 ɛúqšūḍ-ĕnnes. Īdžen ámzẓiạ̄n zîsen, qâren middĕn nettận ûγerseš laɛâqel, mîsmĕnnes Mḥámmed si ímmū0 bâtsen, tmîruạ̄n îrbạ̄n-ĕnni innáīāsen Mḥámmed : « *Á ṛụaḥem ānebḍâ mátta idžú bá0nâγ* ». — *Ennạ̄n-ās* : « *Mátta ídžu* ». — *Inná-īāsen* : « *Qâ-idžu ḥáqūl* ». — *Ennạ̄n-ās* : « *Míllä γēr-hāqûl âh-aui̯ịt, ualâinni mátta dāš-ịaud* ». — *Ịiụ-īt ä-ízenz īt* ; *ịûsed nettận ūrísssīneš lqime0-ĕnnes.*

Ịûsed γer-îdžen ụûɛāị. Sízzrēṭ, íssen matta qáị ɛi-ụûlĕnnes ; *ịûsed isγêt-ḥès ūdāị, iûšās dis ɛâšra ntmânịa0. Istɛâžeb Mḥammed, íqqīm itḥémmem, nettận iqqār* : « *Aḥâqūl-ūɛi elli-ịûšu-ɛīs lkull-tîmuzūnin-ūɛi, qĕl mátta qái-ddīs* ». — *Sirōḥ ûɛāịenni, îdffr-īt iḥâṭa-dīs ṣeṭṭérf nṭéịṭṭẹ. Îrōḥ ālụénni elli-γérsen ísterụ̄r, inná iās* : « *γérs-iịṭ tsûụẹṭ* ».

ɛbâb-ĕnnes qā-isγâd-ās. Sirōḥ ūɛâị, îdffr-īt, saɛâ0 íɛụel

1. Conté par Si Moḥammed Mezziân, des A. Larbi.

Digitized by Google

nettạn ɣer-ụ́urgāz-ĕnni. Inná-iäs : « *Qä-isifeð iịi uðạị ɣ'reš uð-ii-tūšeð ḥâqū̃lĕnnes* ». — *Inná-iäs* : « *Ịá-uddi, qâit azâð ûiụ̄š* ». — *Inná-iās* : « *Áud-īt mâmeš má-illä, qli-ūzdéɣ ât-auịèɣ* ». — *Iûš-āst, ịīụ̄it, iúzzel ĕzzis.*

Ịiru isɣarén, íṣenf-īt, íqqịm itétt ĕdīs. Iqqịm-äs ɣẹ̄r-ūlĕnnes, nettạn ūr-ịūfa-ðîs šáị itḥáịẹ̄r, íqqūr : « *Á t-etšeɣ ânáɣ ūr-téttĕḥeš âtžèɣ* ». — *Lfäida. ịûsed ítšīt* ; *ịûsed ịûfa ðîs tḥâθemt. Lqènniịáh, íggīt ði-ûfūs-ĕnnes, íqqịm iténnèḍ-ḍes, nettāθá, tsiụel-äs, ténna-iäs* : « *Mátta téḥseð míllä téḥseð tīmuzūnịn äð-âš-äzden iûsäz ðmíllä téḥseð íllis nụénni ámèqqrạn endūníθ. äð-âšt-ūšīɣ* ». — *Inná-iäs* : « *Éḥsèɣ tîmuzūnīn ɣẹ̄r-ðuzzérf ðáuraɣ* ». — *Dí-hụọqθ-ūði, tḥû̃fạn tīmuzūnîn zzâθes érrūnt ắm-äðfel.*

Ifrèḥ Mḥámmed, ịûsed ídụel ɣer-iáiθmäs. Néttạn îḥs āhén ižérreb, inná-iäsen : « *Iáilahem, ánnebḍå mátta idžú báθnâɣ, úllīṣ ĕɣrí timuzūnīn* ». — *Ennạn-äs* : « *Mátta ídžu báθnâɣ, ídžu ḥâqū̃l tinịīt, ídžu ūrθú, qā-tétteð ĕzzis šékk ẽðnéšnịn* ». — *Inná-iäsen* : « *Áɣụāḥem ánnebḍå ūrθú, ânáɣ érrem ḥí timuzūnịn* ». — *Ennạn-äs* : « *Érr-èḥnâɣ, šékk* ». — *Ịérru ḥsén* ; *issûfĕɣ-ẹ̄hen siûrθu-nnes.*

Iɛaụeð issenneð itḥâθemt-ĕnni ði-ûḍāḍ-ĕnnes tenná-iäs : « *Mátta téḥsèð* ». — *Inná-iäs* : « *Â-uddi ḥséɣ īdžen-ụ́úḥḥām äm-ǐịịn nužéllīð-ĕnnâɣ* ». — *Tenná-iäs* : « *Ĕ̆qqèn ịiṭṭáụin-ĕnneš* ». — *Iggu mâmeš idīs-tīná, íqqèn ịiṭṭáụin-ĕnnes, ifétl-ẹ̄hen, ịûfa imắn-nes ði-úḥḥām ðû̃sbẹ̄ḥ ĕzzâθ iuḥḥâm numèqqrạn ĕnt'mūrθ. ðụáitša, néttạn itḥâ͡uụ̀ès ði-úḥḥām-ĕnnes. ðillis nužéllīð tébla ðénịi izdâḥ tézzrẹ̄t. Néttāθa tsúkkụen, ténna imúlḍĕn-ĕnni ɣrés* : « *Audem-iịi ụénni ĕllí qāítennèḍ di-úḥḥām-ūði* ». — *Rû̃ḥen ɣrés, ĕnnạn-äs* : « *Áɣụaḥ, sédmer illís númèqqrạn* ». — *Inná-iäsen* : « *Eịịūrem zzâθi, qlí áð-rūḥeɣ úlĕqû* ». — *Iɣūḥ néttạn. idffĕr-ẹ̄hen.*

Digitized by Google

Si-ɣûsed, ténna-iās illís núzellīð : « *Âi ɣáiði-ɣūði, ɣá-šekk tûzdeð ăttegge ð aḫḫâm zzāθ-iúḫḫām-ĕnnaγ* ». — *Ínna-iās* : « *Ttesrîḥ ûddīs èš-lfáldeθ* ; *nétš ḥḕr-ĕzzīm, šémm ðébbäm. Ténna-iās* : « *Mízzi qā-šékk ḥer-zzînāγ, nétš ðébba* ». — *Izbeð-ās thâθemt-ĕnni ɣinās* : « *Âqái mízzi qlí ḥḕr-ĕzzīm šémm ðébbäm* ». — *Síttezrû thâθemt-ĕnnl, ur-téḫš-šaɣ îr thâθemt nuérba-inni* ; *ténna-iās* : « *Ûš-iɣīt âirūði, áðeqlèγ* ». — *Ínna-iās* : « *Bénniɣa* ». — *Iûš-āst. Tétṭef-it, téggīt ði-ûdăd-ĕnnes, ttûg ăð-âs-terrīt, ténnĕd-eṭ néttăt tsíul-ās, ténna-iās* : « *Mátta téɣseð, áð-eggeγ* ». — *Ténna-iās* : « *Hsé ɣ átisīmt ál-äzenna dá-tīremt di-ûɣŭd-ɣú nlmérzeθ* ». — *Îsint ál äzenna, īrint di-ûɣŭd-ĕnni, néttăn qrib äimméθ sí-lɣerq.*

Iqqīm ðäði mátta ídžīt Rébbiu. Lqènniɣáh, íkker, ɣûsed äiffèγ sí-lmerzeθ, iɣûr iúḫḫām-ĕnnes. Irôḥ lqènniɣáh iáiθmās, izâuɣeð inná-iäsen : « *Ânebḍâ mátta idžú báθnâγ* ». — *Ennān-ās* : « *Mátta ídzu báθnâγ, íllä īdž-uḫâqûl tiuɣīl, íllä īdžen-ɣûrθu nellá néttet ĕzzis tsúfγeð-ānèγ ĕzzis, mátta ɣénni tqâseð úlèq* ». — *Inná-iäsen* : « *Qā-ídžu báθnâγ tšâšīθ* ». — *Ušīn-āst. Irôḥ néttăn ibéqq-ɕhen sélḥèr.*

θšâšīθ-ĕnni ðis lḥékmeθ. Si-ítteg-it ḫihf-ĕnnes, néttăn izzār middĕn, ðmiddĕn ûzzārɣenteš. Si ítteks-īt middĕn zzârɣent. Ɣûsed ɣer úḫḫām-ĕnnes, iḥâuɣes dinni, iɣĕnnèḍ di-úḫḫām-ĕnni, néttăn ɣûsed iðuɣél, ûzzārɣenteš. Âsi-ièḫs išémmez ði-ihf-ĕnnes, iksú tšâšīθ-ĕnnes. Tézrɣṭ illís núméqqrān ; ténna imíddĕn-ĕnni γ´res : « *Rôḥem áuðemt* ». — *Rôḥén iûðent. Síttezr-ɣṭ ténna-iās* : « *Ái ɣáiði-ɣūði, nétš tγîleγ qā-tmúθθeð, ĕssaɛâ qā-šékk aɛâð téddereð* ». — *Ínna-iās* : « *Qä-ttequseð äii-tenγéð, ɣalâinni ūtteqĕddeš ; nétš ḥḕr-ĕzzīm, šémm ðébbäm* ». — *Ténna-iās* : « *Mízzi qâ-šékk ḥḕr-zzīnèγ* ». — *Ínna-iās* : « *Áqqai ḥḕr-ĕzzīm* ». — *Ténna-iās* : « *Arädéqqlèγ* ». — *Iūš-âst, tíui-īt ; ténnĕd thâθemt-ĕnnes ténna-iās* : « *Hsé ɣ*

Digitized by Google

ụūðí ât-īrīmt iṭṭérf néddūnīθ ». — *Ûzden, isînt, irînt iṭṭérf néddūnīθ.*

Ịûsed ịúfa ddịn īdžén núịīžž íggu-dīs fâlkú arṛáû-nnes. Si-ịûsed fâlku âki tmeddiθ, ịûfa ârba-inni di-ubôḍ núịīžž, dnéttạn qā-ittét ĕṛṛébiɛā, ūr-ịûfāš ðị-θ mūrθ-ĕnni mattá âịetš, ɣệr ĕṛṛébiɛā. Si-ízṛû ârba-inni, iggár ðilbâl-ĕnnes : « *Qā-íḥs äð-íịa ítš arṛáû-īnu* ». — *Lqénni ịîsi tīšt-ĕntuqệθ ịụáššār-ĕnnes*; *iûfụii zzis iúženna, íḥs äirezm-ît ĕḥḥès Ualâinni, ịûsed ịina* : « *Nétš ūr-zémèḥ ḥès tauqệθ āl-ĕssíulɛ̂ɣ âkīðes* ». — *Ịúðer zzäθés, ínna-iās* : « *Ịá-uddi : mátaga tégged dâdi* ». — *Ínna-iās* : « *Ịá-uddi, ússīneɣ imắn-īnu āl-ûfaɣ imắn-īnu dá, netšītén mûθeɣ sûḷāz* ». — *Ínna-iās* : « *Żémmāɛ ðâði; ehḍa-iịi arṛáû-īnu*; *ðnétš, qli tṛûḥaɣ äð-ĕgqlɛ́ɣ mâni âð-aš auðɛ́ɣ mátta-tšeð* ».

Ịûsed ịūfụíị, ịūfụíị âsi ịāụẹ́ḍ ɣertiš šéžžèrθ, dîs tážzärθ; *íksu zzîs lbaɛâð ĕntážzārɪn, iggẹhent ịụáššār-ĕnnes, íðụel ilɛâš-ĕnnes. Âsi tmássa tfúịθ, ịûāụẹ́ḍ*; *ínna-iās* : « *Nétš äð-aš-ūšiɣ tážzärθ* ». — *Ínna-iās* : « *Ụúḷḷah, qā-ddáḥšeð ḥé*; *má-ttili tážzärθ áss-ūði* ». — *Ínna-iās* : « *Úmillä žbeðɣ-āšt ilẹq* ». — *Ižébð-āshent, iûš-āshent. Illä ârba-inni íqqār ðilbâb-ennes* : « *Qlīi éggŭðeɣ si-täzzárθ ĕnụássu*; *ụalâinni néttạn ðámĕḷḷâz, ịūséd ítš-ẹhent* ». — *Néttạn ɣẹr-isemðá, néhnɪnt éffɣent-äs dášš̄āụen ḥiḥf-ĕnnes. Iqqɪm améskīn-ĕnni íttu, ínna-iās* : « *Ịâ-uddi, mimi téggīð-iịi ạ̊mmu* ». — *Ínna-iās* : « *Ịá-uddi, úttrūṣ*; *áitša âð-āš auðɛ́ɣ si-ténnīḍèn ĕllí tseḥûfa aššāụen neš* ». — *Ínna-iās* : « *Džáll-iịi míllä aðilli ḥḥál ämūði iákkä*; *qā-téggŭðeɣ téḥseð šékk äð-íịi ternīð ínnīḍèn* ». — *Ínna-iās* : « *Äð-âš džálleɣ mizzí äð-íịi tâmneð.* » — *Ịūfụíị*; *ðụaitšá, ịûsed iûd-āṣ täzzárθ si-sežžréθ ennúḍèn*; *ịûš-äs-hent, néttạn ɣẹr-itš-ẹhént néhnɪnt. ḥúûfen áššāụen-ni.*

Digitized by Google

Îdž uäss, ínna-iās fālkú iúrba-inni : « *Äšek-áuiẹγ ɛ̄ínni γer-tázzärθ-ĕnni, mízzi ádžauneɛ̄* ». — *Ínna-iās* : « *Mâmeš äɛ̄-éggeγ, mâni āšékk léḥǧèγ; šékk, ätrǫ̂ḥeɛ̄ tûfuiieɛ̄, nétš, äɛ̄-iûrèγ* ». — *Ínna-iās fālkú* : « *Äɛ̄-iūrèγ γî selhâya āšékk éržaγ* ». — *Ṛǫ̂ḥèn iûsed, irǫ̂ḥ ákīɛs; íqqim fālkú iûfuii úǧženna; ɛ̄-uénni, iggûr âki-tmūrθ. Si-íqqās ârba äiddūrīt, sízzāṛẹt fâlku zzéfr-ĕnnes, ítrūsa, itrážžāt āsiḥés ítlĕḥāǧ. Iûfuii fālkú āl-íssiūḍẹt iséžžerθ-ĕnni lli-ttégg áššauen, néttāt tuɛ̄âla iẹ́ṛṛů; ínna-iās* : « *θûɛ̄i ĕlli ttégg-áššauen* ». — *Iiuīt iténnīden; ínna-iās* : « *θûɛ̄i llí tsĕḥûfähen* ». — *Iûsed Mḥámmed, itšú āl-ídžīuen si-θenni, íksu ítšūr ĕzzîs îdžĕnúsīres; íɛ̄uel iθénni ttégg áššauen, íksu zzis lbaɛ̄âɛ̄ ĕntázzārīn, íffer-ẹhent, igg-ẹhent uáḥèɛ̄-sent, iisí ḫθiua-nnes; íɛ̄uel iiižž nufālkú, ɛ̄néttān isséḥèn äbrīɛ̄ iúrba-inni.*

Iqqīm dinn lbaɛ̄âɛ̄-ĕlíiām; fâlku itṛǫ̂ḥa ittaud-āsen útšů, ɛ̄uérba-inni itḥèṭṭa iárṛaů-nnes. Īdž-uâss, Mḥámmed íllä ɛ̄i-žédréθ iiižž, ĕttiš tléfsa θūlíi ǧižž-ĕnni γer-lɛ̄âš-ĕnni. Árṛaů nufālkú ggŭɛ̄én, tízzẹfen; iûsed árba-inni; iûlii γersén, iûθīt steḫẹ̆ɛ̄míθ, iẹ́nγ-ẹt; íksu γer-iḫf-ĕnnes ɛ̄ís-ĕssém, íqqẹ̆sāsent. Si iûsed fālkú, néttān iûfa tâlefsa-inni γer-uárṛaůnnes tétten dis. Énnān-ās : « *Ụ̂ůɛ̄i, néttān ĕllí iénγ-ẹt* ». — *Iúsed fālkú γer-Mḥámmed, ínna-iās* : « *Šékk, tmenäɛ̄âɛ̄-iii arṛráů-īnu, ĕɛ̄nétš, âšk-auiẹ́γ iθmûrθ-ĕnneš* ». — *Ínna-iās ârba* : « *θmūrθ-īnú θbaɛ̄âɛ̄ ḫéš* ». — *Ínna-iās* : « *Â-šĕk saůdéγ mâni-muа θélla* ». — *Ínna iās* : « *Má-ɛ̄a-biia lûkuān äɛ̄-iii tsíůḍèɛ̄* ». — *Iûsed fālkú iisīt ǧuášsār-ĕnnes, iûfuii zzîs iúženna.*

Zzâθ äɛ̄-irǫ̂ḥ, íffer ârba-inni sĕtta ntázzārīn, θlâθa si-θénni lli-tégg áššāuen, tlâθa si-θénni llí tsḥûfähen Iûfuii fālkú, iûfuii-zzis ůǧ-ženna. Ínna-iās iúrba-inni : « *Mâmeš qāttbánes θámmūrθ* ». — *Iinās* : « *Qā-ttebân-iii γệr am-iiθri.* »

Digitized by Google

— Ɉérni ɉûlïï-zzïs, ɉînās : « *Mâmeš qā-ttbânеš θámmūrθ* ». *— Ínna-īās* : « *Qā-ttebân-iɉi γêr am-ŭženná am-θémmūrθ* ». *— Ínna-īās* : « *Ĕƨnéts qā-zrêγ θāmmúrθ-ĕnnäh, qâ-šekk qérbeƨ äƨ-auɖèƨ* ». *— Si-ɉîrsu zzïs, ɉûfa imânnes zzâθ iúɦɦām nébbās*; *ƨufālkú, illä ɉúfiɉ γer-ɥáṛṛaŭ-nnes ƨi-lɛâš-ĕnnes.*

Ídɥel árba-inni γér-iáiθmās, ínna-iāsen : « *Ânebɖām* (1) *mátta idzú báθnèγ* ». *— Énnạn-ās* : « *Mátta ídzu báθnèγ* ». *— Ínna-iāsen* : « *Qā-idzú aqšûɖ-ĕnni* ». *— Énnạn-ās* : « *Âɦāšet* ». *— Ûšɉn-āst, néttạn ɉúfa ƨîs lɦékmeθ, γêr-ittegg äm-ūƨí iúɦɦām itɥáfθèl. Ídž-ɥâss, tézrẹ̄t illis númĕ̄qqrạn*; *θénna* : « *Ûûƨi ƨɥèrba-inni īrîγ iɉṭèrf ĕddûnīθ* ». *— θénna-iāsen* : « *Ṛôɦem γer-ɥûƨi, áuƨem-iɉit. Ɉûsed, θénna-īās* : « *Mátta-qa teggéd dāƨí* ». *— Ínna-iās* : « *Sûsem, γ'ri lɦékmeθ ɦêr-ĕzzīm šémm ƨébbām* ». *— θénna-īās* : « *Mízzi* ». *— Ínna-iās* : « *Âqait aqšš̆ûɖ-iūƨi* ». *— θénna-īās* : « *Ûš-iɉt áqqlèγ* ». *— Iúš-āst nettạn, θíssi áqšš̆ūɖ ĕnní, θéggu iθuɥ-ɥûrθ, ttúâfθel ƨi-lɥôɋθ-ĕnni*; *θénna-iās* : « *Ṛôɦ* ». *— ƨnéttạn, íƨɥel γer-úɦɦām-ĕnnes, ûläƨ äɥâl ūr-íqqār.*

Iqqɉm ƨînn ạl īdž-ɥāss, θûsed néttāt téqqɉm ƨi-tergå, tsârāƨ ƨifássen-nes ƨiɖárṛèn-nes. Ɉûsed nettạn γer-térgä-inni ƨnettât úttezrůš; *úrzem-ās tazzārɉnni lli-teggen áššāɥen âki tergä. Néhnɉnt isèɦƨer-ẹhent âmạn*; *ɦĕ́ḷḷĕḍent ɦés, ṭĕ́ḷṭĕf-ẹhent, télš-ẹhent*; *ƨ-ɥáššāɥen fγénn-ās ƨíɦf-ĕnnes. θrộɦ, θéqqɉm θéttru. θénnă-īāsen* : « *Tšíγ tăzzärθ, fγénn-iɉi áššāɥen* ». *— Iqqɉm bbâs itrúzza mâges äƨ-ās-iksén áššāɥen. Ûzden*; *si-ūttqéddāneš âhen ksén inĕ́qq-ẹhen. Âl-ɉenɣû ɦélq iûsāƨ iɦɦès-ẹt īdžén ímɉa. Ɉûsed ârba-inni, inná iúžĕ́llīƨ* : « *Nétš äƨ-āshén ksé́γ* ». *— Isifĕƨ-ās ážĕ́llīƨ, ɉiɥīt*; *ínna-iāsen Mɦámmed* : *Éqqnem θārbātú âki terkizt ɥúɦɦām* ». *— Ínna-iāsen* : « *Áuƨem-iɉi īdžén úzĕ́ḷḷāɖ* ».

1. L'informateur a partout donné *ânebɖām* pour *ânebɖá*.

Digitized by Google

Iûɛen-äst mátta iqqās. ɛúzĕllīɛ iqqĕn-īt itiš-terkīzt, iqqèn ḫsén θuɥɥûrθ, iffĕɣ si-uḫḫâm, θéqqīm ɣĕr-nettât ɛuɛ́rba-inni. Iqqīm Mḥámmed iṭĕṭṭĕf azĕllā̂d-ĕnnes, itšâθ-ĕdīs, iqqār-äs : « *Auɛ-iɥi tḫâθemθ* ». — *Tûš-äs tḫâθemθ-ĕnni. Ínna-iäs* : « *Auɛ-iɥi tšâšīθ-īnu ɛúqššûḍ-īnu* ». — *Tûš-äshen. Térru-iäs lkúll mátta thûɥn-äs stéḫīlīθ. Iqqīm itsâθ-ĕdīs, iqqār-äs* : « *Iâ-θūqbḕḥθ, tsíûḍ-iɥi iṭṭĕrf ĕndûnīθ* ». — *Iûθ-it äl-íɣzû ḫés aqššûḍ-ĕnni.*

Iûsed ínna-iäs : *Ulqû̂ äɛ-ám-sgénfaɣ* ». — *ɛnéttan ízbeɛ́ tázzärɥnni lli sḫûfạn áššaɥen; iûš-äs-hent. Néttät ūr-ɛis-tämneš θénna-iäs* : « *Qâ-ḫseɛ́ äɛ-ɥi-ternîɛ́ áššāɥen ĕnni-ḍḕn* ». — *Ínna-iäs* : « *Ûr-túggɥeɛ́eš, étš-ḕhent, ɛáššāɥen ĕnném äɛ-äm-ḫâûfen* ». — *θétš-ḕhent, néhnɥn hâûfĕnn-äs. ɛnéttät tefráḥ iûsäɛ. Si-írzmīt nettạn, téffeɣ dzâḥka tslḕɹeu; ɛ-ébbäs iûsed, ínna-iäs* : « *Äɛ-âšt-ūšeɣ* ». *Iúš-äst; Mḥámmed írsël-it iggu ūrâr ɛámĕ̄qqrạn Íduel iúḫḫām-ĕnnes, igg-it ažĕllīɛ́ iṭḕḥkem âkīɛ́es. Si-ímmūθ ažĕllīɛ́, ieḥkem Mḥámmed ɥáḥdes.*

Traduction

Histoire de *Mḥammed* et de la fille du roi (1).

Un homme avait trois enfants. Il ne leur laissa en mourant d'autre fortune que son coq, un jardin, une *chéchia*

1. « Ce conte est une réunion de deux traits indépendants les uns des autres : le cœur de l'oiseau renfermant un pouvoir magique, cf. dans mes *Contes berbères*, p. 75-76, l'*Oiseau merveilleux et le Juif* et les rapprochements, p. 181-184, et dans mes *Nouveaux contes berbères*, p. 219-227. Sur la seconde partie : les objets magiques volés par la princesse et repris grâce aux cornes que font pousser les figues, cf. un conte kabyle, *Histoire d'Ahmed le fils du charbonnier* (Mouliéras, *Légendes et contes merveilleux de la Grande Kabylie*, t. I, Paris, 1893, in-8, p. 31) et surtout l'étude de M. Bela Lazar, *Ueber das Fortunatus-Märchen*, Leipzig, 1897, in-16. On y trouve aussi d'autres traits moins importants : le palais bâti en un jour

Digitized by Google

et son bâton. L'un des enfants, le plus jeune d'entre eux, était, disait-on, dépourvu de raison; il s'appelait Mḥammed. Après la mort de leur père, les enfants s'étant réunis, Mḥammed leur dit : « Partageons ce que nous a laissé notre père. — Que nous a-t-il donc légué? dirent les jeunes gens. — Il a laissé un coq. — S'il ne s'agit que d'un coq, dirent-ils, prends-le ; mais que pourra-t-il bien te rapporter? » Mḥammed prit le coq et partit le vendre, sans toutefois en connaître la valeur.

Il arriva chez un juif. Celui-ci, à la seule vue du coq, devina que ce n'était point-là un animal ordinaire et l'acheta pour dix *doûros*. Le jeune garçon étonné se mit à réfléchir : « Il nous faut voir, se dit-il, ce qu'il y a dans ce coq qui vaut tant d'argent ». Aussi, quand le juif partit, il le suivit et le surveilla attentivement. Le nouveau propriétaire du coq alla trouver un individu qui égorgait les bêtes et les faisait cuire : « Tue-moi ce coq, lui dit-il, et accommode-le ».

Or, Mḥammed avait entendu cet ordre. Il suivit un instant le juif; puis, se retournant, il s'en vint trouver le cuisinier et lui dit : « Le juif m'envoie chercher le coq, donne-le moi. — Mais, mon ami, dit l'autre, il n'est pas encore cuit. — Le juif m'a recommandé de l'apporter, insista Mḥammed, donne-le moi donc tel qu'il est ». Le cuisinier remit le coq au jeune garçon qui partit en courant.

Mḥammed ramassa du bois, fit rôtir le coq et se mit à le manger. Déjà il ne restait plus de l'animal que le cœur et le jeune garçon n'avait rien découvert encore. Et, anxieux, il se disait : « Vais-je manger ce dernier morceau ou bien faut-il le garder? » Enfin il se décida à l'ouvrir. Et voici

pour rivaliser avec celui du roi, comme dans le conte de *Ala Eddin et la Lampe merveilleuse*, la reconnaissance du faucon pour l'homme qui a sauvé ses petits. » (René Basset.)

Digitized by Google

que, dans ce cœur, était une bague. Mḥammed l'eut vite mise à son doigt; et comme il la faisait tourner, la bague aussitôt lui demanda : « Que désires-tu? Veux-tu de l'argent? il t'en arrivera tant que tu voudras. Veux-tu la fille de quelque grand du monde? je te la donnerai. — Je veux de l'argent, dit Mḥammed, rien que de l'argent et de l'or ». Et des pièces, en quantité, se mirent à tomber devant lui comme des flacons de neige.

Tout heureux, Mḥammed revint auprès de ses frères. Voulant les éprouver il leur dit : « Je suis sans argent. Allons partager ce que nous a laissé notre père. — Mais qu'a-t-il donc laissé, firent-il; il y avait ce coq que tu as emporté; il y a aussi le jardin qui nous fait vivre, toi et nous. — Allons le partager, dit Mḥammed, ou bien payez-moi ma part. — Paie-nous plutôt les nôtres, répondirent-ils ». Mḥammed leur donna de l'argent et les chassa du jardin.

Alors, il fit tourner l'anneau qu'il portait au doigt et qui, aussitôt, lui demanda: « que désires tu? Mḥammed. — Je veux, dit-il, une maison comme celle de notre roi. — Ferme les yeux, ordonna la bague ». Il obéit, et quand il releva les paupières, il se trouva dans un palais superbe, élevé en face de celui du roi. Le lendemain, comme il se promenait dans sa nouvelle demeure, la fille du roi le vit de la terrasse du palais de son père. S'adressant avec colère aux personnes présentes : « Amenez-moi, dit-elle, cet homme qui se promène, j'ai à lui parler ». Ces gens allèrent trouver Mḥammed et lui dirent : « Viens parler à la fille du roi. — Marchez devant moi, dit-il, j'y vais de suite ». Et il les suivit.

Lorsque Mḥammed parut, la fille du roi lui cria : « C'est donc toi, chien, qui t'es permis d'élever une maison devant la nôtre? — Mais, répondit-il, je n'ai pas besoin de permis-

Digitized by Google

sion; je suis plus puissant que toi, plus puissant que ton père. — Et comment cela? demanda-t-elle. — A cause de ceci, fit Mḥammed, en montrant son anneau ».

A la vue de la bague enchantée, la jeune fille n'eut plus qu'un seul désir : celui de s'en emparer : « Donne un peu ici cette bague que je l'examine, dit-elle. » Mḥammed, naïvement, lui tendit l'anneau. Elle s'en saisit, le mit à son doigt et refusa de le rendre. Et comme elle le faisait tourner, voici que l'anneau lui demanda : « Que veux-tu de moi? — Je veux, dit-elle, que vous enleviez cet homme jusqu'au ciel et que vous le précipitiez ensuite dans la boue de ce marais ». Aussitôt Mḥammed fut emporté dans les (airs) puis les génies le laissèrent tomber dans le marais où il faillit mourir enfoui dans la vase.

Il y resta le temps que Dieu l'y laissa. Enfin il se releva, sortit du marais et revint à sa maison. Puis étant allé chez ses frères il leur dit : « Nous allons partager les biens que notre père nous a laissés en héritage. — Quels biens, s'écrièrent-ils; tu as emporté le coq, tu nous as chassés du jardin qui nous nourrissait; que veux-tu donc maintenant? — Il y a encore la coiffure de notre père, dit Mḥammed ». Ils lui donnèrent la *chéchia* en question et le jeune homme prit congé de ses frères.

Or, cette chéchia était enchantée. Dès qu'il la plaçait sur sa tête, Mḥammed disparaissait à la vue des gens sans qu'il cessât lui-même de les voir. Et quand il enlevait sa coiffure, il devenait visible aux yeux de ceux qui l'entouraient. Il vint à sa maison; là, il se promena, tourna, multiplia ses allées et venues sans que personne se doutât de sa présence. Mais il advint que, pour se gratter la tête, il enleva sa chéchia. La fille du roi, aussitôt, le vit et dit à ses gens : « Amenez-moi cet homme ». Ils obéirent : « O chien! lui dit la jeune fille dès qu'elle l'aperçut, je te

Digitized by Google

croyais mort et te voilà encore en vie ! — Tu veux me tuer, observa Mḥammed, mais tu ne saurais le faire ! Ne suis-je pas plus puissant que toi, plus puissant même que ton père, grâce à cette chéchia ». De la même façon dont elle s'était emparée de l'anneau enchanté, la fille du roi s'empara de la coiffure de Mḥammed ; puis faisant tourner son anneau, elle ordonna : « Je veux que vous transportiez cet individu au bout du monde ». Les génies accoururent, enlevèrent Mḥammed et le jetèrent au bout du monde.

Là, se trouvait un térébinthe sur lequel un faucon élevait sa couvée. Lorsque, le soir venu, l'oiseau revint à son nid, il aperçut au pied de l'arbre le jeune garçon en train de manger de l'herbe ; c'était, en effet, la seule nourriture qu'il eût pu trouver : « Il va manger mes petits, pensa le faucon ». Et, saisissant une pierre dans ses serres, il l'enleva bien haut dans le ciel, avec l'intention de la laisser tomber sur Mḥammed. Cependant, l'oiseau se dit : « Je ne lâcherai ma pierre qu'après avoir parlé à cet homme ». Il vint donc s'abattre près de lui et demanda : « Que fais-tu donc là ? mon ami. — Je me trouve ici sans savoir ce qui m'est arrivé, répondit Mḥammed, et je meurs de faim — Assieds-toi là, reprit l'oiseau, veille sur mes enfants, et sur moi, j'irai là où il le faudra te chercher de quoi manger ».

Le faucon prit son vol, vola, vola encore et enfin arriva près d'un figuier chargé de fruits. Il prit quelques figues dans ses serres, puis revint à son nid. Il n'y arriva que vers le soir et annonça à Mḥammed : « Je vais te donner des figues ! — Voudrais-tu te moquer de moi ? dit le jeune garçon. Y a-t-il des figues à cette époque ? — Et si, néanmoins je t'en donnais à l'instant même ». Et le faucon donna à Mḥammed les fruits qu'il avait apportés : « Je me méfie des figues qui mûrissent en cette saison, se dit le

Digitized by Google

pauvre affamé ». Cependant, il se mit à manger les fruits. Il avait à peine achevé son repas que des cornes lui poussèrent sur la tête. Le malheureux se mit à pleurer : « O mon ami, dit-il au faucon, pourquoi m'as-tu traité de la sorte? — Ne pleure pas, répondit l'oiseau. Demain, j'irai te chercher des figues qui feront tomber tes cornes. — Jure-moi qu'il en sera ainsi, car je crains que tu ne veuilles m'en ajouter d'autres. — Pour que tu aies confiance, je te le jure, dit le faucon qui prit son vol ». Le lendemain, en effet, il apporta à Mḥammed des figues d'un autre arbre. A peine le jeune garçon les eut-il mangées que ses cornes tombèrent.

Un jour, le faucon dit à Mḥammed : « Je te conduirai au figuier afin que tu puisses te rassasier de ses fruits. — Comment pourrai-je te suivre, observa le jeune garçon, puisque toi, tu voleras, alors que moi, je ne pourrai que marcher? — Je volerai doucement, répondit l'oiseau, et je t'attendrai ». Ils partirent tous deux ; le faucon volait au haut du ciel et Mḥammed suivait à pied. Quand l'oiseau s'apercevait que son compagnon restait loin en arrière, il s'abattait et attendait qu'il l'eût rejoint. Il l'amena de la sorte auprès d'un grand arbre : « Voilà, dit-il, l'arbre dont les fruits font pousser des cornes ». Puis, il le conduisit près d'un autre figuier en lui disant : « Ce sont les fruits de cet arbre qui font tomber les cornes ». Mḥammed mangea de ces figues tout son saoûl et en remplit une sacoche. Alors, revenant à l'autre arbre, il y cueillit quelques fruits qu'il mit de côté. Il chargea le tout sur son dos; puis, guidé par le faucon, il revint au térébinthe.

Il resta là pendant quelque temps encore. Le faucon allait chercher de quoi manger, tandis que son jeune ami gardait ses petits. Un jour, comme Mḥammed était au pied de l'arbre, voici qu'une vipère monta près du nid. Les

Digitized by Google

jeunes oiseaux, pris de frayeur, se mirent à crier. Le jeune garçon grimpa sur l'arbre ; d'un coup de couteau, il frappa la vipère, la tua et, après avoir enlevé la tête, où était le venin, il partagea le reste aux petits faucons. Quand l'oiseau revint à son nid, il trouva ses enfants en train de manger la vipère : « C'est cet homme qui l'a tuée, dirent-ils ». Le faucon vint trouver Mḥammed et lui dit : « Tu as sauvé mes enfants; moi, en retour, je te ramènerai à ton pays. — C'est bien loin pour toi. — Je t'y ferai arriver en quelque lieu qu'il se trouve. — Que je voudrais que tu m'y conduises! s'écria le jeune garçon ». Le faucon l'enleva dans ses serres et, avec lui, s'élança dans le ciel.

Avant de partir, Mḥammed avait caché dans ses vêtements une demi-douzaine de figues, trois de celles qui faisaient croître des cornes à ceux qui en mangeaient, trois de celles qui les faisaient tomber. L'oiseau volait, volait, montant dans les airs : « Comment t'apparaît la terre? demanda-t-il. — Elle semble, pour moi, n'être qu'une étoile ». L'oiseau continua à monter : « Regarde maintenant la terre, dit-il —La terre se confond avec le ciel — Et moi, je vois ton pays; tu y seras bientôt, Mḥammed! » Quand l'oiseau déposa son compagnon à terre, celui-ci se trouva devant la maison paternelle. Et déjà le faucon avait repris son vol vers le nid de ses enfants.

Mḥammed vint vers ses frères : « Notre père a laissé un bâton, leur dit-il, partageons-le. — Prends-le donc, firent-ils ». Or, quand on tournait ce bâton du côté de quelque porte, celle-ci aussitôt s'ouvrait. Un jour, la fille du roi aperçut Mḥammed : « Mais, fit-elle, c'est ce garçon que j'ai jeté au bout du monde ». Elle le fit venir : « Que fais-tu ici? demanda-t-elle. — Tais-toi, dit Mḥammed, est-ce que mon pouvoir n'est pas au-dessus du tien, au-dessus de celui de ton père? — D'où te vient ce pouvoir? — De ce

Digitized by Google

bâton que voilà dans ma main. — Montre un peu ce bâton ». Il le lui donna. La fille du roi le tourna vers la porte qui, à l'instant, s'ouvrit : « Va-t-en ! ordonna-t-elle ». Mḥammed, sans mot dire revint à sa maison.

Il y resta jusqu'au jour où la fille du roi passant près d'une rigole, y vint laver ses mains et ses pieds. Mḥammed vint, sans être vu, auprès de la rigole. Il lança dans le courant ces figues qui faisaient pousser des cornes. L'eau les emporta ; elles arrivèrent devant la jeune fille qui les prit et les mangea. Aussitôt des cornes lui poussèrent. Elle partit en pleurant : « J'ai mangé des figues, disait-elle, et ces cornes me sont venues ». Son père fit aussitôt venir les gens qu'il jugeait capable de guérir sa fille. Celui qui n'y parvenait pas était mis à mort. Le roi fit ainsi mourir beaucoup de personnes ; il n'en manquait plus qu'une pour faire la centaine. C'est alors que Mḥammed vint trouver le roi : « J'enlèverai ces cornes à ta fille, lui dit-il ». Le prince la fit venir : « Attachez-la à l'un piliers de la maison, ordonna Mḥammed, et apportez-moi un bâton ».

On lui apporta ce qu'il demandait. Puis le roi, ayant lui-même attaché sa fille à l'une des colonnes du palais, sortit et ferma la porte sur les jeunes gens qu'on laissa seuls. Aussitôt, Mḥammed prit son bâton et roua de coup la malheureuse : « Rends-moi mon anneau ! lui dit-il ». Elle le lui rendit : « Rends-moi ma chéchia et mon bâton ! » La jeune fille restitua tout ce qu'elle avait soustrait par ruse à Mḥammed. Alors celui-ci recommança à la battre : « Méchante, disait-il, tu m'as jeté en exil au bout du monde ! » Il ne s'arrêta qu'au moment où son bâton se brisa.

« Et maintenant, dit Mḥammed, je vais te guérir ». Il prit les trois figues qui devaient faire tomber les cornes et les présenta à la jeune fille. Mais celle-ci se défiait : « Tu veux m'en faire pousser d'autres encore ! disait-elle. » —

Digitized by Google

Tu n'as rien à craindre, assurait Mḥammed, mange ces figues et tes cornes tomberont ». Elle mangea les fruits et aussitôt les cornes disparurent. La jeune princesse en fut toute joyeuse. Dès qu'elle se trouva libre, elle s'élança en poussant des cris d'allégresse. Le roi survint : « Je te donne ma fille, dit-il à Mḥammed ». Celui-ci épousa la jeune princesse, donna une grande fête. Revenu dans sa maison, il prit part au gouvernement et quand son beau père mourut, il lui succéda.

L

Lqáṣēi̯eθ nuzĕllif ɥŭɣi̯ûl (1).

ðí-zzĕmān íllä īdž-užĕllīð itiš-tĕmmūrθ ; itsâθ-ẹhen i̯ûsäɛ. Si-ímmūθ ûzden ɣer-tmétṭûṭ-ĕnnes, néḥni̯n tɣézzān ḥés, ĕnnân-äs : « Šémmīten, ûšīð íllim iɥámzâ, qâi áɣernâɣ-iâsed äð-ínâɣ i̯étš ». — Éḥsen ât-enɣen θĕṛṭḥ néttāθ, θéggɥeð ĕzzîsen, θĕṛṭḥ ǵéd, θéruel. θéggūr i̯ûsäɛ, θéggūr âsi θūḥél, ṭeṭṭéṣ úǵbrīð. Si-tfâq θĕṛṭḥ, θešlú θéggūr ; θéffūð, témmūrθu úllīš dis âmān, ðnéttāθ qrîb ätmût sûfāð. θézrû íbšīšen nůɥɣiûl ǵúbrīð θésɥẹ̈hen, θíssi ăɛâddīs.

θĕṛṭḥ θéggūr âsi θḥélḷèd iuḥḥâm nîdž úžĕllīð. Sâd-äfen θámĕṭṭûθû, θéqqīm ɣérsen. Īdž-uâss, âsi-θeḥs ä-θärŭ, θîṛŭ ärbá, ázĕllîf ĕnnés azĕllîf ɥŭɣiūl. Si-semda sébăɛä i̯âm θéḥs ḥénnäs, ttég-äs ĕssâbɛa am teggen uennînèḍ. θédžḥ ðíddārθ θĕṛṭḥ ɣer-tsîrθ äðīs-ṭèzḍ sâbɛä-nnes. Néttāθ, θéllä θéggûr, θṣáḥ zzéfr-ĕnnes, θézrû ârba-ínni, néttạn ilĕḥǧ-ẹ̈t, qäīḍḍéfr-īt. Si-θezrẹ̈t, ténḥlaɛ, θḥûf-äs θáškkɥarθ ĕnṭèmzẹ̈n, θénna-īäs : â-memmi, mážäräh léhgeð-i̯ii ; nétš ẓâḍɣ-äh

1. Conté par Boû Chîkhi Si 'l Hâdj ould Si Mḥammed, du Kef.

Digitized by Google

sâbɛā-nnäh, ðšékk lĕḥgeð-iį̈i. θĕẓḍû ḍĕ́mẓḍ-nnes, θéγres, ssammāh azĕllif ɥû̂γiūl.

Imγér ârba-inni, ittūrâr äki-lbĕẓẓ ɥalâinni nettân íṣáḥ įûsäɛ ârba itsergâɛ íddĕrn-ḍh ĕðɥérba mīḫ-idziį̈ié́r, ítfĕqṣ-ḍh. Ṛôḥen íθbäb ĕntemmûrθ, ṛôḥen γer-úžĕllīð, ínṇn-äs : « Áḫnáγ stelhéð ɥû̂ði náγ qai-árṛôḥ si-témmūrθu ». — Įinäsen : « Débbrem ḫés ūlâð kénnīɥen ». — Débbren, ínṇn-äs iúžĕllīð : « Hišt elγâbeθ, ðís īdž-ɥīräð ittétt bnâðem, ânsīfḍ ârba-inni ilγâbeθ-enni maḥéð äh-įetš. Ṛôḥen γrés, ínṇn-äs : « Míllä šékk rĕqbá, ṛôḥ ilγâbeθ-iį̈in áuð-änéγ ísγären ». — Néttạn ūr-itúggɥeðeš irôḥ iḥélles θaγiû̂lt, įīɥit ilγâbeθ-ienni.

Si-įiɥéḍ, íqqĕ̃n-īt di-tîš tkúṛṛēš, íqqīm idzéddem sûfūsĕnnes ; ĕðɥīrâð äs-įūséd, íttäf nettạn θáγiūlθ-ĕnni, íqqīm ittétt-dīs néttạn qā-issemdá, įûsed Ázĕllīf ɥû̂γiûl, íttäf θáγiūlθ-ĕnnes airâð itšit-įäh. Innă-iäs : « Mážäräh tšið θáγiû̂lθ-īnu ». — Néttạn, íqqīm idzéhör ḫés ; įûsed ârba-inni iγérð-ḍh selbūnįéθ ishû̂f-ḍh iggu ḫés lberðâɛ ðíγergnen itšūr-ḍh sįísγären, įīuįḍh iuḫḫâm núžĕllīð.

Néttạn įûsed, ažĕllið ízṛ-ḍh, iggɥeð ĕzzîs innă-iäs : « Âɥiḫi áurräh ». — Íggu ämmú îṛôḥ ísers ḫés issûfγ-ḍh berrá ; iûθ-ḍh tišt elbúnįéθ âsi iqqīm its-įį̈eb sɥáddes. Įinäs : « Lûkạn äddúleð äzĕnninéḍ ḍäði qāį-äš ĕnγéγ. Áiräð-ĕnni írɥel. Šnéttạn, iqqīm ði-θémmūrθ-ĕnni ; ɥénni ikīs isáɥɥālen ítnéqq-ḍh.

Inṇn-äs íθbäb ĕntemmûrθ : áḫnáγ débbreð máḥèð aḫnáγ irôḥ. Néttạn įéḫs âð-įetš ámẓá ârba-inni ; innă-iäs iuzĕllif ɥû̂ɥuūl : « Ultmáh qāit γer-ɥúmẓá ». — Si-íslu âɥäl-ĕnni, îṛôḥ Ázĕllīf ɥû̂γiûl γer lĕmaɛâllem, įîn-äs : « Égg-įį̈i θaγríθ ɥúzzäl, qlii aḍ-ṛōḥéγ äð-enγéγ amẓá-inni ». — Igg-äs θišt tûzen ɛâšra qnâter iûš-äst íṭṭĕ̃f-īt, ítterš-īt ûg-ženna ; sí-thû̂f,

Digitized by Google

iεârḍ-ās sûγil-ĕnnes, θ*erṛẹẓ*. *Iisi* θ*aqérdiūθ-ĕnnes iγre*δ *ĕzzís lmaεâllem sĕġ-ġụáḥġūḥ*, *ịẹrẓ-ẹh*. *Igg-ās lĕmaεâllem ĕnnīnĕḍ īšt táγrīθ tûzen εâšrịn nqᵘạntăr*, *ịirīt ûġ-ženna iεârḍ-ās sûγīl-ĕnnes*; *lḫâṭre*θ*-iu*, *ūr-téṛṛẹzeš*. *Idụel iúḫḫām-ĕnnes*, *ịīsīt sûfūs ám-ĕrrīš*, *ĕggịn-ās šâšu nụûtšû íggẹh ḫ*θ*iụannes*, *îṛọḥ*.

Ittāf θ*ammûr*θ, *itéffeγ* θ*ammûr*θ *âsi iḫḷẹḍ itemmûr*θ *mi*δ*í últmās*. *Iṛọḥ γer-úhham-ĕnnes*. *Iûdef íttāf ultmâs ttégg ūtšû iụúmẓå*. *Iséllem ḫụultmâs innâ-iās* : « *Néts âin* δ*ûmām* ». — *Âl ĕlmeγréb*, δ*ụúmẓå âsi ịuséd*, *izṛů iârba-inni*; θ*ennâ-iās* θ*amĕṭṭūθ-ĕnnes* : *ụû*δ*i âin* δ*ûma*; *íqqịm amẓå γẹr-itṣâḥ-dīs*. θ*éggu ïamensí*, δ*néhnịn*, *qimen tétten*. *Iqqīm Ázĕllīf ụůγịûl ittétt iûsäε íttett eš*θ*ér iụúmẓå*. *Âl-lεöšá*, *ịīnās* : « *Âbba-lγūl*, *áu*δ*iịi* θ*áγrīθ-īnu džiḫ*θ *ĕġmí ụúḫḫām*. *Íkker amẓå*, *ittāfīt*, *ịẹḫs ä*δ*-ịīsi* θ*áγrī*θ*u*, *ịûḥel itmaε âfār*, *ūr-íqĕddeš ä*δ*-ịisí* θ*aγrî*θ *ụérba-inni*.

Iûsed amẓå γer-Úzĕllīf ụůγịûl innâ-iās : « *Ūr-ûfāγeš* θ*áγrīθ-ĕnni* ». — *Íkker ârba inní*, *iffēγ ịūd-ît ġfûs-ĕnnes*, *ịīnās* : « *A-bni-kelb*, *i*θ*ū âqaīt*, *mátta*. *Iina amẓå* δ*i-lḫâḍĕr-ĕnnes* : *Ẹdû ä*δ*-âh-nγēγ*. *Iínsu Ázĕllīf ụůγịûl ġůḫḫâm ụúmẓå*; *ĕ*δ*ụaitšá*, *ịīnâs iúltmās* : « *Â-ultma*, *ísi lqēš-ĕnnem aụáḥ*δ*í* ». — *Néttā*θ, θ*éggu mâmeš i*δ*īs innâ ūmâs Igg-ẹhen dášlīf*; *ášlīf-ĕnni igg-ẹh* δ*i-téγrî*θ*-ĕnnes*, *issînịi ultmās* δ*enịi ušlíf-ĕnni ịīsī-hen*, *ịẹḫs âiffēγ* δ*uúmẓå iqqịm γẹr-itṣâḥ-dīs*, *isûsem*. *Iûsed γrés Ázellīf ụůγịûl*, *innâ-iās* : « *Mažāräh ū*δ*īnáγ báqqä*δ*eš bḫêr*, *â-bni-kelb* ». — *Iγerdẹh iúḫenfūr sûfūs-ĕnnes*. *Isḥûf-ẹh*; *ámẓå immû*θ *si-*θ*ií*θ*iịū*δ*i*.

*Îṛọḥ Ázĕllīf ụuγịûl i*δ*ụel âki ultmâs*, *âsi iḫḷéḍ i*θ*emmûr*θ *mī*δ*í ḥennâtsen qimen middĕn γẹr-téržīžịn*. *Âzdĕnni immū*θ *ažĕlli*δ, *ịûsed nettạn* δ*-âžĕlli*δ *íqqīm itḥékkem* δ*i-*θ*émmūr*θ*-ĕnni âsi immû*θ *néttạn tâina*.

TRADUCTION

Histoire de *Tête d'Ane.*

Autrefois, dans certain pays, vivait un roi. Il menait ses sujets très durement. Quand il mourut, ceux-ci, qui détestaient la reine, vinrent la trouver et lui dirent : « Tu as donné ta fille à un ogre ; il va venir et nous mangera ». Comme ces gens voulaient la tuer, la reine, prise de peur, un soir s'enfuit. Elle marcha longtemps jusqu'à ce que, se sentant fatiguée, elle s'endormit sur la route. Aussitôt réveillée, elle repartit ; et toute cette journée encore elle marcha. Puis, elle eut soif, mais le pays était dépourvu d'eau. La malheureuse allait mourir. Apercevant, sur le chemin, de l'urine d'âne, elle en but ; et elle se trouva enceinte.

La reine poursuivit sa route et finit par arriver à la demeure d'un roi. On la fit entrer ; et elle vécut avec la famille du prince. Un jour, elle donna naissance à un fils qui vient au monde avec une tête d'âne. Quand il eut sept jours, la mère voulut, selon la coutume, donner un repas. Elle laissa son petit enfant à la maison et partit au moulin pour y moudre de l'orge. Comme elle marchait, voici qu'en regardant derrière elle, cette femme vit son fils qui l'avait rejointe et la suivait. Stupéfaite, elle laissa tomber l'orge qu'elle portait : « O mon fils, dit-elle, comment peux-tu me suivre ! Je vais au moulin y moudre de l'orge pour fêter le septième jour après ta naissance et voilà que tu me suis ! » Elle fit moudre son grain, égorgea une bête et nomma son fils *Tête d'Ane.*

L'enfant grandit ; il alla jouer avec les autres enfants. Mais il était tellement vigoureux que s'il lui arrivait de

Digitized by Google

souffleter un camarade, celui-ci tombait assommé; et s'il serrait l'un deux, il le broyait. Les gens de l'endroit vinrent trouver le roi et lui dirent : « Chasse ce garçon loin de nous, ou bien nous allons quitter le pays. — Voyez vous-mêmes ce qu'il y a à faire, répondit le roi ». Ayant réfléchi, ils conseillèrent au roi : « Il y a dans cette forêt un lion qui dévore les gens; nous enverrons ce garçon et le lion le mangera ». Ils allèrent donc trouver Tête d'Ane et lui dirent : « Si tu es vaillant, va dans cette forêt et apporte-nous du bois ». Lui, sans peur, sella une ânesse et l'emmena à la forêt qu'on lui avait indiquée.

Lorsqu'il arriva, Tête d'Ane attacha sa monture à un chêne-vert et commença à briser des branches avec la main. Le lion vint; il trouva l'ânesse attachée et se mit à la dévorer. Comme la bête féroce achevait son repas, Tête d'Ane survint; il trouva sa bourrique avalée et devint furieux : « Pourquoi as-tu mangé mon ânesse? dit-il au lion ». Et comme la bête féroce se mettait à rugir, le jeune homme tomba sur elle et lui donna un coup de poing qui l'abattit. Il plaça alors le *berda*ʿ sur le dos du lion, puis les sacs destinés à recevoir le bois; il remplit ceux-ci de branches et, poussant le lion devant lui, il l'amena jusque dans la demeure du roi.

Quand le roi les aperçut, il eut grand peur : « Emmène ce lion par là, loin de moi! » cria-t-il à Tête d'Ane. Celui-ci obéit; il déchargea le bois et fit sortir l'animal du palais. Alors, il donna un violent coup de poing au malheureux lion dont le ventre se relâcha aussitôt : « Si tu reviens ici une autre fois, lui cria le jeune garçon, je te tue! » Le lion s'enfuit. Et Tête d'Ane resta dans le pays, tuant tous ceux qui lui adressaient la parole.

De nouveau, les gens vinrent trouver leur roi et lui dirent : « Trouve le moyen d'éloigner de nous cet homme ».

Digitized by Google

Le prince résolut de faire dévorer Tête d'Ane par l'ogre et lui dit : « Ta sœur est chez l'ogre ». Le jeune homme, à ces mots, partit chez un forgeron : « Fais-moi un bâton de fer, lui ordonna-t-il, je vais aller tuer cet ogre ». Le forgeron lui prépara une barre de fer qui pesait dix quintaux et la lui apporta. Tête d'Ane la prit, la lança en l'air; et comme elle retombait, il la reçut sur son bras : la barre se brisa. Tête d'Ane en prit un morceau et en frappant le forgeron lui brisa le dos. Une autre personne lui prépara un bâton de fer pesant vingt quintaux. Il l'éprouva comme le premier mais cette fois la barre ne se brisa pas. Le jeune homme revint à la maison portant son bâton comme une plume; on lui remplit un *tellis* de vivres, il le plaça sur son épaule et partit.

Il rencontra un pays, le traversa et enfin arriva à l'endroit où se trouvait sa sœur. Il se rendit à la maison qu'elle habitait. Tête d'Ane entra et trouva sa sœur entrain de préparer le repas de son mari. Il la salua, lui disant : « Je suis ton frère ». Le soir venu, l'ogre arriva; il aperçut le jeune homme : « C'est mon frère » dit la maîtresse de la maison. Et l'ogre ne le quittait pas des yeux. La femme servit le repas du soir. Les deux hommes se mirent à manger. Le jeune garçon dévora plus que l'ogre lui-même. Quand arriva l'heure de l'*âcha* : « O mon père l'ogre, dit-il, apporte-moi mon bâton que j'ai laissé à l'entrée de la porte ». L'ogre se leva, trouva la barre de fer et essaya de la soulever, il se fatigua, mais en vain, il ne put emporter le bâton de Tête d'Ane. Il revint alors auprès de son beau-frère et lui dit : « Je n'ai pas trouvé ce bâton ». L'autre se leva, sortit et apporta cette barre dans sa main en disant : « O fils de chien! et celle-ci, qu'est-ce donc? ».

L'ogre se dit en lui-même : « La nuit prochaine, je le tuerai ». Le jeune homme passa cette première nuit dans

Digitized by Google

la maison de l'ogre. Le lendemain, il dit à sa sœur : « Réunis tout ce que tu as de beau ». Elle obéit ; il fit un ballot de tous ces objets, le plaça sur son bâton, fit monter sa sœur par dessus et, soulevant le tout, se disposa à sortir. Mais comme l'ogre le regardait faire en silence, Tête d'Ane vint à lui : « Fils de chien ! s'écrie-t-il, pourquoi ne nous dis-tu pas adieu? » Et de la main, il lui frappa rudement la face. L'ogre tomba mort sur le coup.

Tête d'Ane revint avec sa sœur au pays qu'habitait leur mère. Les gens ne faisaient que trembler. Le jour où le roi mourut, ce fut Tête d'Ane qui prit sa place et il gouverna le pays jusqu'au jour où lui-même il mourut.

LI

Āθ-Bu-Sáɛīð (1).

ðí-zzĕmạn āθ-Bu-Sáɛīð ĕggịn θímssi ; tqĕddren taïdûrθ ḫịịnịạn ; ĕggịn-dīs āmạn, ðelmélḥ, ðezziθ, ðụâren. Baɛâẓen ïdž-eššụĭịịá, žémăɛạn. Qimen tīšt-ĕssaɛâθ, sifḍèn ïdž-ụèrbá, înịn-ās : « *Ṛôḥ, ébḥeg iθïdûrθ millá θûụû* ». — *Íṛōḥ nettân, íttāfīt terθûr ịûsāɛ. Iggụeð ĕzzis, ïðụél ídzăḥka, ịïnāsen* : « *θaïdûrθ qā-θmúzzer* ». — *Énnạn* : « *Béṣṣāḥ* ». — *Ûzden, dzäḥkạn sɣériṇ ; ḫélḍèn ḫés, qimen tšâθen dīs. Ébḍạmt ḫeθnāịén, nsịn ṣûḷāẓ.*

TRADUCTION

Sur les *Beni Boû Sa'id.*

Autrefois, les *Beni Boû Sa'id*, ayant allumé du feu, pla-

1. Conté par Embârek ould El-Guendoûz, du Kef.

Digitized by Google

cèrent une marmite sur les pierres du foyer. Ils la remplirent d'eau, et ajoutèrent du sel, de l'huile et de la semoule. Puis, ils s'éloignèrent à quelque distance du foyer et s'assirent. Au bout d'un instant, ils dirent à un enfant : « Va voir si la marmite bout ». L'enfant y alla et trouva la marmite qui faisait grand bruit en cuisant. Il eut peur et revint en courant : « La marmite est enragée! cria-t-il. — Vraiment! firent les hommes ». Il se précipitèrent avec des bâtons, arrivèrent près de la marmite et se mirent à frapper dessus. Ils la cassèrent en deux et passèrent la nuit avec la faim.

LII

Lqâṣẹ̣ẹ̣θ nḥâdiḍụ̣ạ̄n ṭẽ́mẓạ́ (1).

Idž-ụ́rgāz γ́res sebăɛâ ụ́ạ̄rraů, tmĕṭṭů̂θ-ĕnnes, tīšt-télγẹ̀mt táměllālt. Ṛộḥẹ̀n aδ-ḥẽ́žžen; *θálγẹ̀mθ-ĕnni, ísṇ ḥẽ́s lɛ̀aụ̀ṇ, δnẽ́hnṇ̀n ḍẽ́ffĕrent, ṣẽ́dden. Qìmen, ggûren ị̀ûsāɛ*; *δụ́rba iamĕ̀qqrận ị̀ûḥẹ̀l ị̀ināš* : « *Âbba ụ́ẹ̀hlèγ* ». — *ị̀ināš* : « *Mátta aδ-îhĕggèγ* ». — *ị̀ināš* : « *Sínĭii ḥθélγẹ̀mt táměllālt* ». — *ị̀ināš* : « *Ǔállah ūš-snâị̀āγeš* ». — *ị̀úsed ārbá íttru*; *ị̀ināš* : « *Ẽ́gg-iii θäddârθ ụ́uffụ́āl, stuụ̀ụ́ůrθ ụ́uffụ́āl, δelmeftâḥ ụ́uffụ́āl*; *tûšeδ-iii θäšnifθ δụ́iddīδ*; *δšékk ārọḥẽ́δ tédžeδ-iii* ». — *Ígg-ās bbắs θaɛâšši ūθ-ĕnnes, iûš-ās aγ́rů́m ísẹ̀dd. θûsed ṭámẓạ́, θûsed tétš-ẹ̄h, θérni tléḥẹ̀ǧ-ẹ̄hen.*

δụ́aitšá, ị̀ûḥẹ̀l īdž-ụ́urba; *ị̀ināš* : « *Âbba, ûḥlèγ, sínĭii δeñíí iθélγẹ̀mt* ». — *Ūr-íḷyseš bbắs ah-íssīṇii ídž-ẹ̄h mâmeš idžú úmās. θûsed ṭámẓạ́, θūfâh θétš-ẹ̄h. Ídžu ắrgāz-ĕnni sẽ́tta ị̀irbận θetš-ẹ̄hén ṭámẓạ́.*

1, Dicté par Qaddoûr Ben ʿAṭiya, du Kef.

Digitized by Google

Íqqīm ârba-ịenni ðamẓẓịḍn iûḥèl immūθ ịînās ibbâs : « *Âbba ûḥlèγ* ». — *Ịinās* : « *Â-memmi, mátta að-îh-eggèγ* ». — *Ịînās* : « *Sinīịi ḫθélγémt táměllālt* ». — *Ịinās ūš-snâịāγeš. Sí-izṛû bbâs ūr-íslu-iās, ịînās* : « *Ûųųeθ θáγrẹ̄θ-ěnnäh ði-θmūrθ, ětnetret* ». — *Íûθu θáγrẹ̄θ-ěnnes ði-θmūrθ, intrît*; *θéffèγ θäddârθ ųúzzāl*; *iûš-äs aiddð ðlɛâųinnes*; *iṛộḥ, ídž-ẹ̄h ųáḥdes.*

θûsed ṭámẓá, θéḫs âh-θetš, θúḥèl ddûr mânis aðis-tekk; *ūr-θúfāš ábrīð*; *θébna zzâθes θäddârθ θéggu ûrθu, θéžbeṭ ṭẹ̄ṭ*; *θézẓû seẓẓûr ðtbāųen ítṛộḥa Ḥādidųân γer-séẓẓūr-ěnnes*; *ídžemmäɛ ihént, ittāsed, ịttädef iddârθ-ěnnes*; *héqqār-äs* : « *Iállah annežmâɛ θâzzärθ* ». — *Maḥéð áh-θeṭṭèf, íqqār-äs* : « *Séllèθ-īnu qā-térrèz-iịi* ». — *Tṛộḥa ṭámẓá γer-séllèθ-ěnnes trézẓat maḥéð âtegg mâmeš ā-iégg Ḥâdidųān. Tγîma tžébber ðîs*; *Ḥâdidųān itṛộḥá ídžemmäɛ θäzzârθ ělkul, íttâsed itrůųųäḥ. Ttâsed ṭámẓá héqqār-äs* : « *Ịállah ánnežmäɛ θâzzärθ* ». — *Íqqār-äs* : « *Nétšiten žémaɛaγ ịâ* ». — *ðnéttạn, iséḥn-äs séllèθ-ennes θetšûr stázzärθ. Tṛộḥa iūrθú, ttâf γêrθenni íqqûren ði-θmūrθ, θéqqār* : « *ṭṭáiba lêulādi ūlqâsḥa lfuâdi* ».

ðųâss ennînèḍ, ttâsed tṛûųųäḥ; *héqqār-āš*: « *Â Ḥâdīdųān, ịállah ánnäim* ». — *Íqqār-äs* : « *Aiddð iqérs-iịi* ». — *Tṛộḥa γer-ųíddīð-ěnnes, tséγrās-ẹ̄h*; *tγîma tḥíịièṭ-dẹ̄s. Itṛộḥa nettạn, íttäịem. Sí-itšār aiddīð-ěnnes, íttäsed íttädef iddârθ, itférrèγ āmạn di-lḥâṣẹ*; *itrénni íttäsed íttäịem. Si-isěmedda itḥélųèḍ θẹ̄ṭ qěbbųāla. Íddŭģģųal iúḫḫām-ěnnes itéqqèn táųųŭrθ. Ttâsed ṭámẓá héqqār-äs* : « *Â Ḥâdidųạn, ịállah ánnäim* ». *Íqqār-äs* : « *Nétšiten uimaγ ịâ* ». — *Tṭṛộḥa nettâθ, dgőssi aiddīð-ěnnes ttṛộḥá iθẹ̄ṭ. Ttâfīt tḥélųèḍ ttâịem îr džéllaḫ. Néttạn, kūll-âss, ámmu iddḥéš ězzis.*

Digitized by Google

Itγīma Ḥâdidṷạ̄n itγûrās ḫtéγịūlt-ĕnnes, âsi tetmettá stí-ḥūla. θûḥel ṭâmẓá máḥeδ äh-θéṭṭėf, ûh-θeṭṭẹ̄feṡ. Īdž-ṷâss, θṛôḥ tḥáṷṷės; θûfa īdž-ṷurgâz ƹ-áussär; θînās : « S'ḥen-iịi mátta ggéγ iḤádīdṷạ̄n maḥéδ äh-ṭfaγ ». — Ịînās : « Ṛộḥ, ûrza īdž-ṷurgâz δáussär ám-netš; âtšeδ áisum-ĕnnes, tekséδδ-ās állinnes, téggeδ âllinni iθīṷá ntéγịūlt máḥeδ saδ-ịâni Ḥādidṷận qâi aδ-lėsqėn θiméṣḍẹ̄nnes áh-ṭfēδ ». — θenná-iās : « Ā̈zzẹ̄h ébδėγ. θenγ-ẹ̄h, θétšẹ̄h, θéksu âllīnni, θíuị-ẹ̄h iθīṷá ntéγịūlt θéḍl-äh. Si-ịûsed Ḥâdidṷạ̄n, ịûnii ḫtéγiūlt; íqqịm isázzāl θáγịūlt-ĕnni. θûsed ṭámẓå. Sí-izṛẹṭ, ínėqqėz nettận, iṛộḥ äídzäḥka āl-táddārθ-ĕnnes, ịûδef δîs, íqqėn ḫés θáṷṷūrθ θénna : « Álli nṷussâr, úllīš dîs lfáideθ ».

Ā̈l-īdž-ṷâss, θ' ṛọḥ θḥáṷṷės; θûfa ilīntận sérḥen. Si-zrịnt, rûlen íme̊qqrạ̄nen, îdžen‿damẓẓịận θéṭṭf-ẹ̄h, θenná-iās : « Ḥadidṷạ̄nú íqbėḥ qā-íttānii ḫtéγịūlt-īnu s' ḥen-iịi mátta-δīs ĕggéγ náγ áš-tšėγ ». — Ịînās : « Ṛộḥ âṷeδ tīš-γîrθ tšâr-īt suselγáγ ĭịîžž, égg-ẹ̄h iθîṷannes, äh-ṭfėḍ ». — θéggu māméš iδîs inná, θîṷeδ tīš-γirθ, θétšūr-ẹ̄t súselγaγ ĭịîžž, θéḍlāt iθîṷa ntéγịūlt. Si-ịûsed Ḥādidṷận, ịûnii ḫtéγiūlt; íqqịm itγůṷṷėγ sízzṛů ṭåmẓá, ịûsed äδ-irṷél ūr-íqėddeš, lésqĕn tímėṣḍịnnes θéṭṭf-ẹ̄h.

θíuị-ẹ̄h iúḫḫām-ĕnnes, θéḫs áh-θetš. Iînās : « Nétṡ δámẓ-ẓịạ̄n δ-áẓdāδ, ĕgg-iịi θáqbbāṭ ĕntäzzârθ, táqbbāṭ ĕntīní, táqb-bāṭ nezzbîb maḥéδ äδ-qůṷaγ ». — θéggu ämmú; θégg-ẹ̄h diddârθ θūš-âs lkúll mátta īδîs ịînä; iqqîm íttett. Ā̈l-īdž-ṷâss, θūš-âs áẓḍẹ; ịînās : « Âqli δmuẓẓûr ám-ůẓḍẹ »; δṷaitšá ịînās : « Âqli δmuẓẓûr am-úγėnža ». — δṷaitšá ịînās : « Âqli δmuẓẓûr am-úzddūr ». — δṷaitšá ịînās : « Âqli δmuẓẓûr am-ĕlméhrāz ». Néttāθa, θéḫs âh-θetš. Tsūfγ-ệh; inná-ịās : « Ṛộḥ ƹâṛėḍ ultmâm δíssi ṷultmâm δṷáṛṛaůnnes; äδịịá tšém;

Digitized by Google

tédžeð illim äðiịá θeγrés, äðiịá téssᵃû ». — *θ'ṛǫḥ nettâθ ätɛârệd.*

θûsed illís mizzí âh-θeγres, ūr-tsîn äítγersen ịînās : « *Ûsịịi að-ím sáḥnèγ mâmeš äð-ịịá γérseð* ». — *Néttạ̀nt tûš-ās lmûs, θezẓél̂ ězzâθes* ; *néttạn iúγθ-ịt selḥédmiθ itịirẓ̌ûmθ, îðammen tâzzělen. Si-θemmûθ, isélḥ-īt, iqqéṣ-ẹt, igg-ît ðíθīdûrθ mízzi átsuγ; íggu abělbûl, ísūžd-ẹ̄h ísûγγ-ẹ̄h šγǫ̂l mlǫ̂ḥ. Íksu aísum-ěnni ðí-θîšt dziγa; ísessu ídž-ělmeθrédð nûbělbūl. Îṛǫḥ nettận iθéddārθ-ěnnes; íksu iḥáulịennes, ịịṛệd íḥáulịen ěnṭ́émẓä-inni iγrés, iksú-iās θẹ̣t-ěnní θáðerγālt igg-ît ḥθệ̣t-ěnnes.*

Si-ûzden ṭemzệγīn dimzẹ̄γén íqqīm Ḥādidγận itséllem ḥsént, idzäɛ âf-ẹ̄hent si-lḥânůq. Inịn-âs iṭ́émẓä : « *Mážārās íllim qā-dzäɛâf-ānâγ* ». — *θinäsen* : « *Īr qā-tγáḥš ěkénnīγen*; *ðûlệq nettāθá tefréḥ ịûsäɛ* » : *Ịûsed Ḥādidγận, ịịsi áṛṛaûnsen, ịinäsen* : « *Qā-ttáuịīḥḥen ázzīsen ḥáusèγ ĝûrθu* ». *Ịîγīhen Ḥādidγận iûrθu āl-tīš-tṣ́éffaḥθ, iṭṭ́éf-ēhen sûĝḍâṛṛèn, iférṣèḥ-āsen azěllîf ḥéṣṣěfaḥ, isîfịāsen álli. Ịíri lqérqerāθ-ěnni ịîrīhen ði-tserāfθ; ịiṛǫḥ iθéddarθ-ěnnes, iqqèn ḥés θáγγūrθ.*

Ûzden ṭemzẹ̄γîn äð-ḥausént ĝûrθu. Néhnịnt ūfậnt álli išttét ḥéṣṣěfaḥ. Qiment téttent ĝŭállịịu, qârent : « *Ilintạn dzíūnen ðāðí lějbén nelmâl-ěnsen* ». — *Si-téttent ĝŭálli γáṛṛaû-nsent ṛǫ̂ḥent tetténť gγîsum ěntérbāt tγîlent d-Ḥâdidγận. Îṛǫḥ nettận ibéllāɛ ḥés íqqīm itízẓẹ̄f* : « *Tsîmt áisum ịlliθγen tsîmt álli γáṛṛaûnnγen* ». — *Qiment ṭemzẹ̄γīn tízẓẹ̄fent, trûnt. Ịinäsen* : « *Ṛǫ̂ḥemθ, áuðemθ ísγāren, ĕggemt ðénịi ẓdâḥ, ĕrzẹ̄mемt dīsén θímssi* ».

Ṛǫ̂ḥent ilγābéθ, áuðent isγārén, ĕggîn-hen ðénịi ẓdâḥ, rézment dīsén θímssi. Sâ-θerγ qèbbγālá, ịûsed lḥůmmγận āl-

Digitized by Google

Ḥâdiduɣân íżbeð âmān si-lḥâsi itréšš díddārθ. Ḷînāsent : « Éggemθ fûs íġ-fūs, âðfemθ éɣri ». — Eggīnt ammú, nĕqqzent íġ-šaɛâl máḥeð äɣrés âðfent. Érɣīnt, mmûθent. Âsi θéṣmĕḍ lăɛāfiθ, qimen îr-īɣðen. Ḥâdiduân iffĕɣ síddārθ-ĕnnes, lăɛāfiθ ūh-ḍárrāš, íffĕɣ ḷûlïï iżdâḥ, íqqīm itɛâffes gîɣðen-inni. Néttān itɛâffes ġīdž-îɣĕs ĕnṭĕmżâ ḷûfïï ḷûsĕd-âs ði-θḷṭ ízderɣel-ḕh; íqqīm Ḥādiduân ðáðerɣāl.

TRADUCTION

Histoire de *Ḥadidouân* et de l'ogresse.

Un homme avait sept fils, une femme et une chamelle blanche. Ils partirent en pèlerinage. La chamelle portait les provisions et toute la famille suivait à pied. Après une longue marche, l'aîné des enfants, se sentant fatigué, dit à son père : « O père ! je suis las. — Que puis-je faire pour toi, mon enfant? dit le pèlerin. — Monte-moi sur la chamelle blanche. — Par Dieu ! je n'en ferai rien, dit le père ». L'enfant se mit à pleurer : « Alors, dit-il, construis-moi une maison toute en férule : murs, porte, verrou; donne-moi un pain et une outre et pars en me laissant dans l'abandon ». Le père construisit à l'enfant une hutte toute en férule, lui donna du pain et une outre et partit. Vint une ogresse qui trouva l'enfant et le mangea. Ensuite, elle rejoignit les autres voyageurs.

Or, le lendemain, un des enfants, se trouvant fatigué, demanda à son père de le monter sur la chamelle. Le père refusa. Et de même qu'il avait abandonné son aîné, il laissa le pauvre petit tout seul et partit. L'ogresse arriva et l'enfant eut le même sort que son frère aîné. Le pèlerin abandonna ainsi six de ses enfants et tous, l'un après l'autre, furent la proie de l'ogresse.

Digitized by Google

Restait *Ḥadidouân*, leur frère cadet, qui, lui aussi, mourait de fatigue : « Monte-moi sur la chamelle, père, disait-il sans cesse ». Mais, toujours, le pélerin refusait. L'enfant, voyant que son père restait insensible, lui proposa : « Plante dans la terre ton bâton et retire-le ensuite ». Le père frappa le sol de son bâton, l'arracha et aussitôt une maison toute en fer s'éleva. Le pèlerin donna à son fils une outre et des provisions, puis poursuivit sa route avec sa femme et sa chamelle, laissant son enfant seul.

Or, l'ogresse était là qui guettait; elle vint pour manger Ḥadidouân. En vain, elle se fatigua à chercher comment elle arriverait à le prendre. Elle n'en put trouver le moyen. Elle bâtit alors, devant la maison de fer, sa demeure à elle, remua la terre pour faire un verger, y amena l'eau d'une source et planta des arbres et des fèves. Mais Ḥadidouân entrait dans le verger et emportait toutes les figues dans sa maison. Un jour, l'ogresse, pour le prendre, lui dit : « Viens que nous ramassions des figues. — Ma corbeille est brisée, répondit-il ». Comme l'ogresse tenait à imiter Ḥadidouân, elle brisa sa corbeille. Et, pendant qu'elle la réparait, le jeune garçon entra dans le verger et cueillit toutes les figues. Quand l'ogresse vint, à nouveau, proposer à Ḥadidouân de l'aider à récolter les fruits : « C'est déjà fait, dit-il, en lui montrant la corbeille remplie de figues ». Dans son verger, la vieille ne trouva plus que des figues sèches, tombées sur le sol. Elle les ramassa en disant : « Celles qui sont bonnes seront pour mes enfants; celles qui sont de mauvaise qualité seront pour moi ». Souvent Ḥadidouân lui joua pareil tour.

Un autre jour, elle dit à Ḥadidouân : « Allons puiser de l'eau à la source. — Mon outre est percée, repartit le malicieux garçon. — Je percerai aussi la mienne, pensa l'ogresse ». Elle le fit. Et pendant qu'elle était occupée à

Digitized by Google

recoudre l'outre déchirée, le jeune garçon alla chercher de l'eau. Après avoir rempli son outre à la source, il revint en toute hâte à la maison et versa dans le puits le contenu de l'outre. Après plusieurs voyages, il troubla du mieux qu'il put l'eau de la source et revint s'enfermer dans sa maison. La vieille arriva : « Allons puiser de l'eau, dit-elle. — J'ai déjà fait ma provision, dit Ḥadidouân ». La vieille prit son outre racommodée et se rendit à la source. Elle trouva l'eau toute trouble et ne put puiser que de la boue. A tout moment, elle était ainsi attrapée.

Ḥadidouân avait pris l'habitude de monter l'ânesse de la vieille et de faire courir sa monture au point de la faire périr de fatigue. La vieille chercha vainement à attraper le jeune garçon, elle n'y put réussir. Un jour, qu'elle se promenait, elle rencontra un vieillard et lui demanda : « Comment dois-je m'y prendre pour m'emparer de Ḥadidouân. — Trouve un homme de mon âge, dit l'autre, mange sa viande, puis enlève-lui la cervelle pour en enduire ensuite le dos de ton ânesse. Quand Ḥadidouân montera sur la bête, ses jambes se colleront à elle et tu l'attraperas. — J'essaierai tout d'abord avec toi, dit l'ogresse ». Elle tua le vieillard et le dévora. Puis, ayant pris sa cervelle, elle en frotta le dos de son ânesse. Ḥadidouân vint, grimpa sur la bête et commença à la faire galoper. L'ogresse accourut. Dès que le jeune garçon l'aperçut, il sauta, courut à sa maison et s'y enferma : « La cervelle de vieux n'est bonne à rien, dit l'ogresse ».

Un autre jour, comme elle se promemait, elle fit la rencontre de plusieurs bergers. A sa vue, les plus grands prirent la fuite ; elle parvint toutefois à en attraper un qui était tout jeune : « Le méchant Ḥadidouân, lui dit-elle, prend continuellement mon ânesse et la monte, dis-moi comment je dois faire pour l'attraper, sinon, je te mange ».

Digitized by Google

L'enfant lui expliqua : « Tu n'as qu'à remplir une marmite de cette colle que fournit le térébinthe ; tu enduiras de cette glu le dos de ton ânesse et tu prendras Ḥadidouân ». La vieille suivit le conseil du petit berger. Ḥadidouân arriva, grimpa sur la bourrique et se mit à la faire galoper. L'ogresse accourut. Quand notre cavalier voulut, pour fuir, s'élancer du dos de sa monture, ses jambes y restèrent collées ; il ne put se sauver et l'ogresse l'attrapa.

Elle l'emmena à sa maison et là, voulut le dévorer. Mais Ḥadidouân lui fit remarquer combien il était chétif et maigre : « Donne-moi, lui dit-il, une jarre pleine de figues, une autre de dattes et une autre jarre remplie de raisins secs pour m'engraisser ». Elle suivit ce conseil, plaça l'enfant dans une chambre et lui donna tout ce qu'il avait demandé. Il se mit à manger. Un jour, elle lui donna un fuseau : « Je suis gros comme ce fuseau, dit Ḥadidouân ». Le lendemain : « Je suis gros comme une cuiller, dit-il à l'ogresse ». Et le surlendemain : « Me voilà de la grosseur du marteau, fit-il en la voyant ». Le quatrième jour, comme il s'avouait aussi gros que le mortier à pilon, l'ogresse songea à le manger. Elle le fit sortir. Il s'écria : « Va au moins inviter ta sœur, tes nièces et tes neveux, et tous, vous me mangerez. Pendant ce temps, ta fille m'égorgera et me fera cuire ». L'ogresse partit pour faire ses invitations.

Sa fille vint pour égorger Ḥadidouân ; elle ne savait comment s'y prendre : « Donne un peu que je te montre la manière de m'égorger, dit le garçon ». Elle lui passa le couteau et s'étendit devant lui ; aussitôt, il la frappa à la gorge et le sang coula ; quand elle fut morte, Ḥadidouân l'écorcha, la coupa en morceaux, et la mit cuire dans une marmite ; il roula le couscous, le plaça dans l'*anfif*, et le fit bien cuire. Alors il enleva la viande, la plaça dans un

Digitized by Google

plat, arrosa de bouillon un plat de couscous. Puis il partit à sa maison. Là, enlevant ses vêtements, il revêtit ceux de la fille de l'ogresse qu'il avait égorgée et plaça sur son œil, l'œil mort de sa victime.

Quand les ogresses et les ogres arrivèrent, il les salua; et en les embrassant, il les mordait aux joues : « Qu'a donc ta fille à nous mordre ainsi? observèrent les invités. — C'est qu'elle était peinée de votre absence et la voilà heureuse de vous voir, répondit l'ogresse ». Ḥadidouân prit les petits ogres : « Je les emmène dans le verger, dit-il, je m'y promènerai avec eux ». Il les conduisit jusqu'à une grande roche plate et là, les prenant par les pieds, il leur fracassa la tête sur la roche et fit voler leur cervelle. Il jeta leurs cadavres dans un silo; puis il s'enfuit à sa maison de fer.

Les ogresses vinrent se promener dans le verger. Elles trouvèrent, répandus sur la roche, des lambeaux de la cervelle des petits ogres; elles se mirent à les dévorer en disant : « Des bergers se sont régalés ici du fromage de leurs troupeaux ». Après avoir mangé la cervelle de leurs petits, elles allèrent dîner de la chair de la jeune ogresse, pensant que c'était là Ḥadidouân. Alors, celui-ci, enfermé dans sa maison, se mit à crier : « Vous avez mangé votre fille et dévoré la cervelle de vos enfants ». Les ogresses se mirent à crier et à pleurer : « Allez, leur dit Ḥadidouân, apportez du bois, garnissez-en la terrasse de ma maison et mettez-y le feu ».

Elles allèrent à la forêt, en rapportèrent du bois, puis après l'avoir disposé sur la terrasse, elles y mirent le feu. Quand la chaleur arriva jusqu'à Ḥadidouân, celui-ci alla au puits, en tira de l'eau et arrosa la chambre. Et quand le feu fut bien allumé : « Maintenant, dit-il aux ogresses, prenez-vous par la main et entrez chez moi ». Elles se

Digitized by Google

prirent les mains et sautèrent dans le feu. Elles périrent au milieu de la fournaise. Quand le feu fut éteint, il ne restait d'elles que les cendres.

Ḥadidouân sortit de sa maison sans avoir été éprouvé par le feu ; il monta sur la terrasse et piétina les cendres. Comme il foulait aux pieds un os de l'ogresse, un éclat, soudain vola, arriva aux yeux de Ḥadidouân et l'aveugla. Et Ḥadidouân resta aveugle (1).

LXIII

*Lèqṣéiè*θ *Nûnža* (2).

θéllä ðí-zzĕmān ịemḍân tīš-tméṭṭûθ ; sí-θellä sueäddis, θînäs iθiš-ṭĕmza : « Míllä îrụay θärbât, qä-ịâðimt ûšay ; ðmíllä îrụay ärbá qä-ûðim tšûtšĕyeš, äð-ịilí âgĕn-ïnu (3) *».— Äl ázdĕnni sí-θīrů θärbât, tsámmāt Nûnža. Īdž-ụâss, θûsed tīš-meṭṭûθ θégyūž, θédzu illis sụáddi ufân. θûsed ṭämzá ǧéḍ, θûfa θärbât-ĕnni sụáddi ufân, θiuịil θrébbāt.*

θémyer θârbāt-ĕnni yér-ṭĕmza. Néttäθ ttṛọḥá ilyâbeθ, ttāụéd lụáḥš. Si-tḥéllẹḍ iuḥḥâm, tɛäịiĕḍ, ɛāla-ḥâṭĕr áḥḥām-ĕnnes ịuɛâla ; tɛäịiẹḍ : « Â-Nûnža siy-iịi sâlĕf-ĕnnem áð-älịey ». — Tšûtš-äs sâlĕf-ĕnnes, ttâli zzis, ttâsed éyres.

1. Cf. G. Delphin, *Recueil de textes*, p. 137 ; Stumme, *Märchen der Schlûḥ*, Leipzig, 1895, in-8, pp. 58, 177-178 ; Socin et Stumme, *Der Arabischen Dialekt der Houwara*, Leipzig, 1894, in-8, *Conte de Hadiduan.*

2. Conté par Aḥmed Ben ʿAṭiya, du Kef.

3. *Qdren Äθ-Lɛárbi : « tīš ĕntméṭṭûθ, θélla sueâddis-ĕnnes, téḥs ibāụén ĕntĕmza ; tsifeḍ ărgāz-ĕnnes, θénna-ịûs : « Áudiịi ibaụén ĕnṭĕmza ». — ḷíịiūr ịūd-âs ibaụén ĕnṭĕmza ; téqqīm ĕttét dísĕn. Äl-īdž-ụáss ịûsed yer-ibāụen ĕnni, iísi šụí zzísĕn. θûseṭ ṭĕmzá θénna-iās : « Ḷā-ụâịen en-uérgāz, mîmi qā-tékkseð-ịii ibáụen-ïnu ». — Ínna-iās : « Ḷā ụâịen ĕn-ṭĕmza, nétš qái yrí tiš-ĕntméṭṭûθ qáit sueâddis, ðûléq ūði téḥs ibâụen-ĕnnem ; ðûléq-ūði, yimillä téffey θārbât áuịīt šémm, ðmíllä íffey ārbá, äð-auịíḥ ĕnnétš.* (Dicté par Moḥammed Bel-Kheir, des O. Larbi).

Digitized by Google

Âl-ïdž-ɥâss, íqqïm ûmās ĕnterbât ittūrâr θâšūrθ āki lɥâγeš. Iûθu θāšûrθ, néttāt tūfïi; tīš-meṭṭûθ tézẓïi ði-tfûnāst, θḥûfa θāšûrθ úq-qĕdūḥ, néttāt θĕzăɛâf, θïnâs í-Mḥammed : « *Míllä ðḕh abγûr, má-qā ultmắh žār-ímẓāɥen* ». — *Îṛṓḥ ârba-inni ítttru γer-ḥénnās. Ḭinās :* « *Â ḥénna, ûθïγ θāšûrθ iûdĕḥθ úq-qedūḥ nflânä, θina-iïi :* « *Míllä-ðḕh abγûr, má-qā ultmắh žār-ímẓāɥen* ». — *Néttāt tsûsem. ðɥaitšá ḭïnâs mémmis :* « *Égg-iii ïdž-ĕlmeθréð bérkūkes* ». — *θéggu lméθreð berkūkés, θɛắḭïḕḍ ḥḗs, ḭûsed nettḥn ðnéttāθ θqérreb silméθreð-ĕnni ; ḭḗṭṭḕf fūs-ĕnnés, idékkn-ās iberkūkés ḭḗḥma. θûsed tɛắḭïḕḍ, ḭïnās :* « *Û-šem térzeměγeš ímillä īnāð-ïïí mäni-qâ últma* ». — *θînās :* « *Érzem-iïi að-ihinaγ* ». — *Irzĕmīt; θïnâs mâmeš iṣâr iθérbāt-ĕnni. Iínās :* « *Mâni-qait ṭámẓa-inni* ». — *θinās :* « *Áḥḥām-ĕnnes qāh ði-lγâbeθ-ĕnni zzâθ-nâγ* ». — *ði-lɥoqθ-ĕnní, iṛṓḥ ārbá ir āl-aḥḥām ḛṇṭmĕẓa-inni.*

Sí-ḭïɥḕḍ tāl-θauɥûrθ ḭûsed itɛắḭïḕḍ : « *Â-Nūnža, sîγ-ïïi sâlĕf-ĕnnem áð-ālḭèγ* ». — *Sí-θeslu iɥắɥāl-ĕnnes ðắzdāð úrθeḥseš āð-īs-tûš ssâlĕf-ĕnnes. Ūr-íssīneš nettḥn mâmeš āḭḗgg mízzi äð-iäséd γér-ultmās. Ḭúsed itḥḗmmem íslu ittét ditḭḗdfḭn máḥeð äð-iúzẓŭr äɥâl-ĕnnés am-uággen ṭḗmza. Ḭúsed âki tmeddiθ, iɛắḭïḕḍ :* « *Â-Nūnža síγ-ïïi sâlĕf-ĕnnem áð-ālḭèγ* ». — *Sí-θeslu ắɥāl-ĕnnes iuzẓŭr, θ'γīl Nūnžá ṭḗmzá qâ-ttāsed, tsîγ-ās ssāléf, ḭḗṭṭḕf ðis, džébbd-ḛh âl-ĕγres. Iséllem ḥḗs, ḭïnās :* « *Nétš ðûmām* ». — *Tsîðf-ḛh iúḥḥām, θégg-ḛh ǵïdž-úqĕḅḅâḍ.*

θúseṭ ṭḗmzá nettât tâ͡ina, θɛắḭïḕḍ : « *Â-Nūnža, síγ-ïïi sâlĕf-ĕnnem áð-ālḭèγ* ». *Tsîγās ssâlef, θúlïi. Sí-θūðef iuḥḥâm, θéqqim θéstĕrïäḥ; θïnās :* « *Riḥt ĕlqésri ulbésri dḥûl-ĕddār* ». — *θïnās :* « *Â-ṇaṇṇa qā-ḥseð äð-ïïá tšéð* ». — *Tsûsem tắmẓa*

Digitized by Google

θûsed ātétš bérkūkes. Sitsemdá, θīnâs Núnža : « Â-ṇaṇṇa, ansmúnsūɥ lmuɛận ɥúḫḫām ». — θinās : « Smúnsūɥ ». — θiɥi īdž-uqḗddūḥ berkūkés, θíui-ẹ̣h iūmâs ŭ́qqèḅḅāḍ.

θinās Nŭ̂nža : « Â-ṇaṇṇa, si-ṭḗṭṭsḕɔ̀ ġġḗḍ, mâmeš äɔ̀-essnéγ míllä ṭèṭṭsḕɔ̀ nāγ-ārâh ». — θinās : « Â-illi, séll iɥů : Sí-tīlīγ tsáγ, tîlɪn θḗṭṭaɥin īnú tízŭġġɥāγīn ðuɛ́ddīs īnú ðis iγiâl suhúrrūθen, ðịāzẹ̣dḗn téddnen ðịīḍận tḥâlạ̄n, míllä ɑ̂ɔ̀-sleð iūðí, lqènní tīlīγ tsáγ ». — Ámmās iịḗḍ, θékker θârbāt-ĕnni, θéslu iâs ; ttâf ịịḍān tḥālạ̄n ġuɛ́ddīs-ĕnnes, ðịāzẹ̣dḗn téddnen ðiγiâl suhúrrūθen. θ'ṛọḥ θārbât tsékker ūmâs ; ggɪn īrðén ði-tiš-tèšmūšt, tefsû θ ði-tèšmûšt ĕnninèḍ, isɪn aizzim θâ̂inä, ṛọḥén rûlen.

Zâḥkạ̄n, ịûren, rôḥen sisså γḗṛ āl-Ṣḗbra. Ualâinni θfâq ṭámza tɛâịịèḍ ḥNŭ̂nža. Sí-θezṛû Nŭ̂nža ūr-ðis téslūš θékker nettâθ, ūr-tûfahen, t'šekk neḥnɪn rûlen. ði-lɥọqθĕnni θellâ θâzīri ; θînās : « Â θâzīri, mâni-qā Nŭ̄nžá ». — θinās ịûr : « Qāít zzâθem ». — θûseṭ ṭámza θéggūr zzāθés θéḍfèr-ẹ̣hen.

ðnŭ̂nža, θīnâs ịịûr : « Â-θäzīri, mâni-qā ṭámza ». — θinās ịûr : « Ûlèq āḫém télḥèġ, qāít zéfrem ». — θisi īrðén, θšétteθ īrðén-ĕnni ði-θemmūrθ ; θûseṭ ṭámzá θélḥèġ-ẹ̣hen, θéḥḷḗḍ ḫịīrðén, θléqqèð-ẹ̣hen θerr-ẹ̣hén âl-aḫḫām θéðɥel, θeḍfèr-ẹ̣hen ; θénnä iûr : « Â-Nŭ̄nža, â-ultma, ṭámza qāít zéfrem ». — Tšétteθ Nŭ̄nžá θáfsūθ-ĕnni. θûseṭ ṭámzá dzâḫka, θléqqèð θấfsuθ-ĕnni territ âl-aḫḫām ; téðuel, télḥèġ-ẹ̣hen, nettâθ ðûma.

θînās ịûr : « Â-Nŭ̄nža, qāít zéfrem ». — ðílɥọqθ-ĕnni θisi Nŭ̄nžá aịézzīm-ĕnni tsers-ẹ̣h ði-θemmūrθ, aịezzim iðɥél ðázṛů ; θéqqīm θẹ̣t-nuizzim ðéṭṭāq ġɥämmâs ɥúzṛů. θûseṭ ṭámza ; θûfa iázṛůnni tsâḥ ākí-ttāq-ĕnni. θézṛů Mḥámmed ð Nŭ̄nžá trúġġɥālen ði-lžihĕθ ĕnninèḍ ; ɥalâinni ūr-teɥéddeš ā-θimèḍ ; sí-θezṛů ûttĕqèddeš âhen telḥèġ, θinās : « Â-Nŭ̂nža,

Digitized by Google

érża, âśem ɥèṣṣäɣ ». — *θînās* : « *Â-illi, úɥäk äð-âfeð ǧûbrîð θęt ṭẽṣfa θęṭ túɥsèḫ* ». — *Ṛǫḥén gūrén âsi ūfạn θīś-ṭęṭ ṭẽṣfa tiś ṭęṭ tuɥsèḫ. Ísɥu ārbá si-ṭęṭ ísfạn, lésqẹ̀n śnâif-ĕnnes ðílůq-ĕnni*; *θûseð ultmâs táud amận si-ṭęṭ iûsḥèn, θûsed ɣrés, θégg-ās ḫĕššnâif-ĕnnes āsí tséllek-ẹḥ, féθlen.*

Rnịɳ, úfạn nsūrá tménɣạn. Ịûsed ɣersén ähén ifékk. Essaɛå isérḍ-ẹḥ idzen ĕzzīsén iûfɥii-zzīs íužĕnna. ðnūnžá teqqịm ɥáḥdes, θûsed teggûr, néttāθa ttrů ịûsäɛ. Âsi θûfa īdž-ɥúḫḫām. θẽṭṭẽf tīś-ĕtîðīt tâðerɣālt θɣérs-īt θéksās ahíḍûr, θiṛḍ-ẹḥ θéqqịm am-θiðīt tégĕnn-äs állâs â-θetś, ūr-θâg â-θetś. ð-ūmâs ůǧ-ženna itɣima itɛåịi̯ẹḍ ǧůɛåddīs nĕnnsér ítlāɣa : « *Â-Nůnža, â-ultma* ». — *θáɣrībθ-iūði θékkāl ttru.*

Idž-ɥúrgāz sí-θmūrθ-ĕnni, ígg-äs ăɛåddīs, kūl-ẹḍ íteffèɣ si-úḫḫām-ĕnnes, íssāl iθiðīt-ĕnni θäðeɣrâlt, íssāl-äs ĕttrū, ðûmäs ǧůɛâddīs nĕnnsér íqqār-äs : « *Â-Nůnža mátta gā-tettéð ássu* ». — *θéqqār-äs* : « *Tétteɣ állās ṭẽṭṭsèɣ ði-tezǧauθ* ». — *Sí-islu äɥāl-ĕnni ðɥúrba-inni íssäuāl āki-θīðit, iqqịm istéɣrāb, ísetśāt äbelbûl ịịirðen iṣûḍūṣ-ẹṭ ākîs ði-θūsūθ. Âl-īdž-ɥâss, íssīfẹḍ íbbās, ịịnās* : « *Âbba ĕrśel-iịí θáiðīt-iịịn tâðerɣālt* ». — *Ịīnâs bbâ* : « *Â-mĕmmi, ûttertśĕleś táiðīt nít âð-ẹḥ auịéɣ θámṭṭůθ* ». — *Ịīnâs mémmis* : « *Â-bba, áuịịīt ú-šạn* ». — *Íggu mâmeś ínna-iās memmís, īṛộḥ ínefq-äs iůrār-ĕnnes.*

Âsi téqqen tăllést t'ṛọḥ Nūnžá ilḥámmạ̄m, θéslẽḫ ahíḍůr-ĕnni θirīh; *θḥámmạ̄m śɣộl ðấɥaḥði, θiṛẹ̀ḍ lḥárr-ĕnnes, θûsed iuḫḫâm ɥúrgāz-ĕnnes. ðɥaitšá, âki dūfúθ, sifḍèn tišmešt ĕnnịn-äs* : « *Érgeb ḫsiðīm* ». — *θûsed ɣersén θůfä sīðís ámdzīri, ðlällâs ṭẽṭṭès âkīðes néttāθa tamẽḷṭů̂ṭ táɥaḥðīθ, ṭẹḍɥí ám-tfuịθ* ; *θéðuel tišméšt tséffeɣ, tšéṭṭāḫ sḷẹ̀ḷẹú. θināsen* : « *Sīðí tâzīri, ðlallá t'fuịθ* ». — *Gịn-äs ūrâr iénnīnẹḍ.*

Digitized by Google

Īdž-ɥérba iĕnnīnĕḍ, ịûsem ĕzzis ịināsen : « *Aud̂em-iii θâiɛ̂īt-iu* ». — *Ịiŭịin-âst, irślīt, ịínsu-ākīs. θnéqqez ḥés θĕfĕqr-ẹh sůġ-uɛâddīs, θĕžébɔ̂-ās āɛ̂ân, θensú ði-lgâšuš-ĕnnes. ðɥaitšá, θûsed tišméšt, θérgeb ḥsén, θûfä âɛ̂ạn ĕnsīɛ̂ís ġɥammâs ɥúḫḫām, teiɛ̂it qā-ṭĕṭṭés ði-lgâšūš-ĕnnes. θéffĕγ θénnāiāsen* : « *Siɛ̂i áɥịn ðɥāɛ̂ân áɥịn* ». — *Uzdén dzäḥkân; qîmen trûn ịiŭịént médlènt.*

Ịûsed ârgāz-ĕnni irślen Nūnžá, íγres īdž-ufūnâs, igĕzr-ẹh šɥí-šɥi ígg-ẹh ði-lūḍā. Ûzden nsūrá, qîmen tettén ġɥisūm. Si-džīūnén, ûfɥịien ĕlkúll ir ɥénni íserḍèn ārbá ūr-íqèddeš aɔ̂-iâfii. Ịûsed ärgāz-ĕnní, innâ-iās : « *Sérs mátta-tšīɔ̂* ». — *Ịírru ârba-inni, ịisīh adúġġɥāl-ĕnnes ịiŭị-ẹh iúḫḫām. Gịnās ä-iétš sirḍènt šγộl ðâɥaḥði íqqịm ɛ̂inná ākí-ultmäs.*

TRADUCTION

Légende de *Noûnja.*

Il était autrefois une femme qui, alors qu'elle était enceinte, dit à une ogresse : « Si je mets au monde une fille, je te la donnerai ; mais s'il me vient un garçon, il sera pour moi (1) ». Cette femme donna le jour à une fille qu'elle appela *Noûnja*. Un jour, comme la famille déménageait, la mère plaça la petite fille sous l'ustensile dans lequel on fait cuire le pain (*fân*). L'ogresse vint pendant la nuit, trouva l'enfant sous le *fân*, l'emporta et l'éleva.

1. Les Aït Larbi commencent cette légende de la façon suivante : Une femme étant enceinte voulut manger des fèves d'ogresse (graines de l'*anagyre fétide*). Elle fit venir son mari : « Va, lui dit-elle, me chercher des fèves d'ogresse ». Il partit, lui en apporta et elle se mit à les manger. Un jour, comme il cueillait de ces fruits, l'ogresse survint : « Eh l'homme! pourquoi cueilles-tu mes fèves? dit-elle. — J'ai une femme qui est enceinte, répondit-il, elle a envie de ces fèves. Mais, si c'est une fille qui vient à naître, tu l'emporteras; si c'est un garçon, il sera pour moi ».

Digitized by Google

La fillette grandit auprès de l'ogresse. Celle-ci allait à la forêt et en rapportait du gibier. Quand elle rentrait à la maison, qui était haute, elle criait : « Noûnja, tends-moi les tresses de tes cheveux pour que je puisse monter ». Noûnja tendait sa chevelure à l'ogresse qui s'en aidait pour arriver jusqu'à elle.

Les choses restèrent ainsi jusqu'à un certain jour où *Mḥammed*, le frère de Noûnja vint jouer à la balle avec ses amis. Il frappa la *koura*; celle-ci vola. Une femme était là en train de traire. La balle vint tomber dans sa terrine de lait. Cette femme se fâcha : « Si tu étais quelqu'un, dit-elle au joueur, ta sœur ne serait pas chez les ogres ». Le jeune garçon s'enfuit en pleurant auprès de sa mère. Il lui conta son aventure; mais la mère se tut. Aussi, le lendemain, Mḥammed lui dit : « Prépare-moi un plat de couscous ». Quand le couscous fut cuit, cette femme appela le jeune garçon; celui-ci vint. Et comme sa mère se tenait près du plat, il lui saisit la main qu'il plongea dans le couscous brûlant. La femme se mit à crier : « Je ne te lâcherai pas avant que tu ne m'aies dit où est ma sœur, dit Mḥammed. — Je vais te le dire, lâche-moi, s'écria la pauvre femme ». Et elle raconta à son fils ce qui était arrivé à la petite Noûnja : « Et où habite cette ogresse? demanda Mḥammed. — Sa demeure est dans cette forêt qui s'étend devant nous ». Aussitôt, le jeune garçon partit vers la maison que lui indiquait sa mère (1).

Arrivé à la porte, il se mit à crier: « Eh! Noûnja! tends-moi les tresses de tes cheveux pour que je puisse monter ». La jeune fille, entendant cette voix grêle, refusa de tendre sa chevelure. Le jeune garçon ne savait comment faire

1. Cf. dans un conte de Ouargla, la manière dont Maji-Tata apprend qu'il a une sœur enlevée par un ogre (R. Basset, *Nouveaux contes berbères*, p. 100 et note 188, p. 301).

Digitized by Google

pour arriver jusqu'à sa sœur. Réflexion faite, il se mit à manger des fourmis pour renforcer sa voix à l'égal de celle de l'ogresse. Vers le soir, il revint et appela Noûnja. Celle-ci entendant une grosse voix, crut que c'était l'ogresse qui rentrait. Elle tendit ses cheveux. Mḥammed les saisit et la jeune fille les tira jusqu'à elle : « Je suis ton frère, dit-il en la saluant ». Elle le fit entrer et le cacha dans une jarre.

A son tour, l'ogresse arriva et appela Noûnja. La jeune fille tendit ses cheveux et sa maîtresse monta. Quand elle entra dans la maison, l'ogresse se mit à flairer : « On sent ici le *qesri* et le *besri*, dit-elle. — O grand'mère, dit Noûnja, tu veux donc me manger! » La vieille se tut et se mit à manger du couscous grossier. Quand elle eut achevé son repas, la jeune fille lui dit : « Grand'mère, je vais donner à manger aux ustensiles du ménage ». Et prenant un plat de *berkoûkes*, elle le donna à son frère caché dans la jarre.

« Grand'mère, demanda ensuite Noûnja, comment, pendant la nuit, peut-on savoir si tu es endormie ou non? — O ma fille, dit l'ogresse, écoute bien ceci : quand je dors, mes yeux sont rouges; et si tu entends, dans mon ventre, les ânes braire, les coqs chanter, les chiens hurler, c'est que, alors, je suis endormie ». Au milieu de la nuit, la jeune fille se leva et allant à l'ogresse elle prêta l'oreille : les chiens hurlaient dans le ventre de sa maîtresse, des coqs y chantaient et elle y entendit aussi le braîment des ânes. Elle réveilla son frère. Ils remplirent de blé un petit sac, un autre de millet, ils emportèrent aussi une pioche, puis ils prirent la fuite.

Ils coururent, ils marchèrent et parcoururent ainsi une distance égale à celle qui sépare le Kef de Ṣabra. Mais voici que l'ogresse se réveille et appela Noûnja. S'apercevant que celle-ci ne l'entendait pas, elle se leva et, ne

Digitized by Google

trouvant pas les jeunes gens, elle se douta qu'ils avaient pris la fuite. Or, à cet instant la lune brillait : « Clair de lune, dit l'ogresse, où donc est Noûnja? — Elle est devant toi, répondit la lune ». Et l'ogresse, marchant droit devant elle, s'élança à la poursuite des fugitifs.

« Clair de lune, dit à son tour Noûnja, dis-moi où est l'ogresse. — Elle est derrière toi, dit la lune, et elle va te rejoindre ». La jeune fille prit du blé et se mit à éparpiller les grains sur le sol. L'ogresse, qui arrivait sur la trace des jeunes gens, vit ce blé et se mit à le ramasser, puis elle le rapporta à la maison. De nouveau, elle se lança à la poursuite de Mḥammed et de sa sœur : « Noûnja! ma petite sœur, dit la lune, l'ogresse est derrière toi. » Aussitôt Noûnja éparpilla des grains de millet que l'ogresse se mit à ramasser et emporta à sa maison. Elle revint et pour la troisième fois allait atteindre les fugitifs.

« Noûnja! voilà l'ogresse, dit la lune ». Vite, la jeune fille prit la pioche que Mḥammed avait emportée et la posa sur le sol. Et voilà que la pioche devint une grande falaise rocheuse; au milieu de ce rocher était percée une fenêtre qui n'était autre chose que l' « œil » de la pioche. L'ogresse arriva, rencontra la falaise, et s'en vint regarder par l'ouverture. Elle vit Mḥammed et sa sœur qui fuyaient de l'autre côté, mais elle ne put passer par l'ouverture et dut renoncer à sa poursuite : « Noûnja! cria-t-elle, je vais te donner un conseil : tu rencontreras sur ton chemin une source aux eaux pures, et une autre aux eaux troubles. Attention! »

Le frère et la sœur continuèrent leur marche. Ils rencontrèrent, en effet, deux sources; dans l'une, l'eau était claire, celle de l'autre était trouble. Mḥammed but à la première et, sur l'instant, ses lèvres se collèrent l'une à l'autre. Mais Noûnja prit de l'eau trouble à la deuxième

Digitized by Google

source et s'approchant de son frère, elle lui en humecta les lèvres qui aussitôt se trouvèrent libres.

Plus loin, sur leur route, ils virent des aigles qui se battaient. Mḥammed arriva sur eux pour les séparer. Aussitôt l'un des aigles l'avala et s'enfuit avec lui dans les airs. Quant à Noûnja restée seule, elle reprit sa marche tout en larmes et enfin découvrit une habitation. Elle attrapa une chienne aveugle, l'égorgea et lui enleva la peau pour s'en revêtir. Dès lors, elle vécut comme une chienne. On lui apporta à manger de mauvaise bouillie, elle refusa d'y toucher. Pendant ce temps, son frère Mḥammed ne cessait de crier dans le ventre de l'aigle : « O Noûnja, ô ma sœur Noûnja ». Et la malheureuse passait ses journées à pleurer.

Un homme du pays, qui souffrait continuellement de douleurs d'entrailles avait l'habitude chaque nuit de sortir de sa maison. Une nuit, il entendit cette chienne qui pleurait; son frère, dans le ventre de l'aigle, lui demandait à ce moment : « O Noûnja! qu'as-tu mangé aujourd'hui? — J'ai mangé de la bouillie, répondit la chienne, et je couche dans un *tellis* ». L'homme en question, entendant cette chienne converser avec un aigle s'étonna et dès lors, il lui servit du couscous de blé et la fit coucher auprès de lui. Un jour, il fit dire à son père : « Père! marie-moi à cette chienne aveugle. — Non, mon fils, répondit le père, tu n'épouseras pas une chienne, mais je te donnerai une femme pour compagne. — Je ne veux que cette chienne, déclara le fils ». Cédant à son désir, le père partit pour acheter ce qui était nécessaire pour la noce.

Le soir du mariage, quand il fit nuit noire, Noûnja alla au bain, enleva la peau qui la recouvrait et la jeta. Puis, ayant pris un grand bain, elle revêtit ses effets de soie et revint à la maison auprès de son futur mari. Le lendemain,

Digitized by Google

à l'aube, les gens firent venir une négresse et lui dirent : « Va voir ton maître ! » Elle vint et trouva son maître, le nouveau marié, brillant comme la lune. A ses côtés, reposait une femme, éclatante comme le soleil. La négresse revint en disant : « Mon maître est beau comme la lune et ma maîtresse est toute resplendissante comme le soleil ». Et elle frappait dans ses mains et dansait en poussant des cris de joie. La fête reprit de plus belle.

Mais un autre garçon du pays, pris de jalousie, dit à ses parents : « Faites-moi épouser une chienne ». Il en épousa une et passa la nuit avec elle. La chienne bondit sur lui, d'un coup de dent lui ouvrit le ventre, en fit sortir les entrailles et se coucha à leur place dans le ventre de son époux. Le lendemain une négresse alla voir les jeunes mariés. Elle trouva les entrailles de son maître au milieu de la chambre et la chienne couchée sur lui. Elle sortit en criant : « Mon maître est d'un côté et ses entrailles sont de l'autre ». Les gens accoururent et, en pleurant, emportèrent le malheureux pour l'enterrer.

Le mari de Noûnja égorgea un bœuf, le découpa en morceaux, puis il en plaça la viande dans la plaine. Les aigles vinrent et se mirent à manger. Quand ils furent rassasiés, tous s'envolèrent à l'exception de celui qui avait avalé Mḥammed. Cet aigle, en effet, ne put prendre son vol. Le mari de Noûnja vint et lui dit : « Rends ce que tu as mangé ». L'aigle rendit le jeune garçon qu'il avait avalé. Son beau-frère le prit, l'emporta à la maison. On le lava bien, on lui prépara à manger et il resta dans ce pays avec sa sœur.

Digitized by Google

LXIV

Ifrí nṣéndūq (1).

Īdž-įifri ðı-lkâf sámmąnt ęṣṣéndûq, nĕttąn ġųämmâs ųúzṛů, ųâlu γrés ábrīð mānís âðis ékken. Qâren dis sebăɛá ntĕɛǫ̣rmāθin néllųīz ĕð-sébăɛä įirgāzĕn si-lžil fáiθ. Ûðfen dīnni éṭṭṣėn, ssûn tímĕdžet ūdnén tímĕdžet, lkúll-īdžen issúmmɣeθ θăɛǫ̣rmet néllųīz. Ássu iáitša, íkker ä-íffėγ idžen ĕzzīsén ĕġmí įifri íttāf lžíl mīði illá, ífna, iṛǫḥ įûsed lžîl ðílžīl. Íðųel γersén įînäsen : « Sémdąm îḍḕṣ-ĕnnųen; qā-ûfīγ θámmūrθ tnĕqleb ». — Éggŭðen äð-éffγen áqqīmen míddėn nelžīliú äð-īsén ifáḥḥėr; γer-ųassú, qâhen ăɛâð éṭṭṣėn.

Qâren tāīná míddėn ġéfri-nni neṣṣendûq ðis íšĕrri γrés íšš ųûrėγ ĕðįiš́š núzzėrf ĕð-ųéslūġi ð-ábĕršạn, γrés täqlât ųûrėγ. Âzd-ĕnni nelžémaɛa si-íttīli lḥâl íḫla, ithŭųųäð íšĕrri iθiûst lhénðīįa zzâθi-įifri ithédda dịnn; ĕð-ųéslūġi ðäbĕršạn, įûsed γrés ithâla. Âsi džáųạn išĕrrí, tâlịen nĕttạn ðųéslŭġi, tādfén ġĕfri.

Traduction

La grotte de *Ṣendoûq* (2).

Au Kef, se trouve une grotte que l'on appelle *Eṣ-Ṣendoûq* (la Caisse). Elle se trouve au milieu d'une falaise;

1. Conté par Moulkheir Bent 'Omar, du Kef.
2. Cf. sur la légende des *Sept Dormants* et particulièrement sur son extension en Afrique : R. Basset, *Notes de Lexicographie berbère*, IIe série, *Dialecte des B. Menacer*, Paris, 1885, in-8, pp. 6-7, n. 2, et les auteurs cités.

Digitized by Google

aucun chemin n'en permet l'accès. On raconte que, dans cette caverne, se trouvent sept monceaux de pièces d'or. Sept hommes, appartenant aux générations passées, entrèrent dans cette grotte. Ils s'y endormirent, une de leurs oreilles leur servant de lit et l'autre leur servant de couverture; quant à leur oreiller, c'était un tas de pièces d'or. Un jour, l'un deux se leva et s'en vint à l'entrée de la grotte. Il trouva la génération à laquelle il appartenait, entièrement disparue, mais d'autres l'avaient suivie. Il retourna près de ses compagnons et leur dit : « Achevez votre sommeil, j'ai trouvé le pays tout bouleversé ». Ils n'osèrent sortir, craignant que, à leur vue, les gens de la génération actuelle ne fussent frappés d'étonnement. Maintenant encore, ils dorment.

Les gens disent aussi que cette grotte est habitée par un mouton dont l'une des cornes est d'or et l'autre d'argent; il a pour compagnon un lévrier noir, portant un collier d'or. Le vendredi, quand personne n'est en vue, le mouton descend jusqu'à une plate-forme, située en face de la caverne et couverte de figuiers de Barbarie; là, il se met à paître. Le chien vient le rejoindre et aboie. Quand le mouton est rassasié, il regagne la grotte avec son compagnon.

LXV

Lqâṣẹịẹθ Mqîdeš ṭe̊mẓa (1).

Îdžen ụėrgáz γ́ res sébăεa ntséδnạ̄n, ūttáṛụe̊nneš, γ́ res tāiná sébăεa ntγállị̄n ūttáṛụe̊nneš. Iûsed, ínna i-îdžen ụérgāz, ínna-iās : « *γrí sébăεa ntséδnạ̄n, ūttáṛụe̊nneš, γrí sébăεa ntγállị̄n ūttáṛụe̊nneš* ». — *Ínna-ịās* : « *Ṛộḥ séγ sébăεa ntfâ-*

1. Dicté par Aḥmed ould Ben Drîs, des O. l'ʿArbi.

ḥin, kūl-tîšt ûšās tīšt; tiɣállīn-ĕnni kūl tišt, ĕṛz ḥĕs ázĕllāḍ ». — Ịûsed, íggu mâmeš îɔ-īs inná árgāz-ĕnni; tiɣállịn-ĕnni lkúll, ieṛzu ḥsén ázellāḍ, tišt, ịéṛzu ḥĕs ɣĕṛ-ĕnnĕṣ núzĕllāḍ ĕtséɔnạn ĕlkúll ịûš-āsen tsĕfāḥ, tšint méddant: ɣĕṛ-tīšt ĕzzisen ūtsémdaš ăggennes, θétšu zzis ɣĕṛ-ĕnnĕṣ, θéggu nnĕṣ ḥûfūɔ-ĕnnes; θûsed zzâθes tīšt ịāzĕṭ, θisi-ịāst, tétš-īt. Ûzden ĕlkúll ggịn ăɛáddīs. θíịnni llạn tétten tsĕfāḥ iûden árṛaûnsen ĕmdận tišt ĕnninèḍ ĕlli-ttét ɣĕṛ-ĕnnĕṣ, θiṛû ɣĕṛ-ĕnnĕṣ nĕbnāɔem, sémmạnt ĕMqideš.

Tíɣallīn ínni íṛzu-ḥsen ízĕllụāḍ-ĕnsen ĕmdận, iûden ížĕdaɛan-nsen mdận; ĕtténni lli-íṛzu-ḥès ɣĕṛ-ĕnnĕṣ, tíūd áždaɛnnes ú-ịemdāš.

Íqqịm isérräḥ-īhen ârba inní llí ú-ịemdāš; íkkāl itɣârḥsen, ịûfa ịîs-ĕnni ū-ịemdâš ḥĕṛ ĕzzisen-ĕlkull. Ịûsed íggās idžen ŭmesmir ɔi-ûḍāḍ-ĕnnes ínna-iāsen iáiθmās: « Ịallah ānebḍâm ịisạn-ūɔi ». Bḍận-hen, ûšịn-ās ịis-ĕnni ísrịɔālĕn, Énnạn-ās: « Ṡékk úttemdāɔeš nĕttận û-ịemddāš ». Íggu imắnnes íttru íkks-ās ánesmīr-ĕnni, išémmeɔ-āst séddunt ịígenfa. Ṛộḥen ĕqqimen ettûrāren, íffèɣ ịis-ĕnnes ḥĕṛ iụâgĕnsen, ịíɣleb-ẹhen ĕlkúll.

Ṛộḥen itīš-tmûrθ, úfạn dis tiš-ṭémza taɛárḍ-āsen di-ubrīɔ. Ténna-iāsen: « Ái-aṛṛaû nụúltma, tûgem āḥī-tergĕbém ». — Ínna-iās ĕMqîdeš: « Â-ḥālti, ûšemm nsịneš qâ-šemm ɔắ ». — Ínna-iās: « ɔụáss-ūɔi, sí-qā nĕsénn-īšemm ɔāɔí ắ-nĕqqịm netréggeb ĕḥém. Tíuị-ẹhen, ténna-iāsen: « Â-ɣritensem ». — Ṛộḥen âkīɔes āl-aḥḥâm, ténna-iāsen: « Ịísạnĕnnuen mátta tétten ». — Ínna-iās ĕMqîdeš: « Nétš, ịisīnu itétt ɣĕṛ-tiûqaị ». — ɔiẹ́nnīnèḍ ĕnnân-ās: « Iísạn-nâɣ tétten ímendi ». — Tûsed tézẓeị̈-āsen âɣẹ-nnes ɔi-ímendi, tûš-āsen, tšint, ɔúịīs nĕMqîdeš téggās tiûqaị tézẓeị̈ dīsén âɣẹ-

Digitized by Google

nnes. Néhnɪn tégg-āsen ábĕlbūl, tézzeɪ̯-āsen âɣẹ-nnes. Ûzden, qîmen tettén ðĕMqîdeš ɪ̯ûg âɪ̯ẹtš. Ténna-iās : « *Mímmi tûgeð âtšeð* ». — *Ínna-iās* : « *Uḫḫiɪ̯dabeš* ». — *Ídžīhen âl-si semdân ġûtšů. Íkker, nĕttân, îṛǫḥ, ɪ̯ɪsi ímĕndi, ítšūr ásīres nûɪ̯īs-ĕnnes, iûš-īt iuɪ̯is ĕnnes, ítšīt íðɥel íṭṭẹ̀ṣ.*

θénna-iās ṭámza-inni : « *Á*ð*-ekksèɣ isīrâs ɪ̯ɪ̯ísạn-ĕnnɥen* ». *Ínna-iās ĕMqîdeš* : « *Ịis-īnu ū-íqqāseš* äð*-âs-ekksen middén ɣimillä ksîɣ-äs nétš sûfūs-īnu* ». — *Ịisạn ĕnnîḍèn tékkĕs-äsen ísīrās* ðúɪ̯īs *nĕMqīdéš ūð-âs tékksūš, âl-ikkĕs-ās nĕttạn, téssu-iāsen ténna-iāsen* : « *Ét̤ṭṣèm* ». — ðĕ*Mqîdeš iûg â-iṭṭẹ̀ṣ, ténna-iās* : « *Â-Mqīdeš, â-mmes nɥúltma, mimmi tûggɥeð áṭṭṣèð* ». — *Ínna-iās* : « *Â-ḫālti, tɪ̯âzẹ̯ṭ-ĕnni ĕnném ténna-iɪ̯i* : « *Míllä ṭṭṣèð ā-šékk ĕnẹ̆qbèɣ si-ṭẹ̯ṭṭauɪ̯in* ». — *Tṛôḥ itɪ̯âzẹṭ-ĕnni, ténɣẹ̯t, ténna-iās i-Mqīdéš* : « *Ét̤ṭẹ̀ṣ ûlèq āqlɪ̯íí nɣệḥ* ». — *Ualâinni ūr-íṭṭẹ̀ṣeš*; *ínna-iās* : « *Â-ḫālti lméhrāz-ĕnni nném íqqār-iɪ̯i* : « *Míllä ṭṭṣèð, ā-šékk ĕdzzéɣ* ». — *Tṛôḥ, tīsít, tīrît, teðɥél, ténna-iās* : « *Ét̤ṭẹ̀ṣ* ». — *Ịûsed, ínna-iās* : « *Îɣzèr qā-íqqār-iɪ̯i* : *míllä ṭṭṣẽð âškk áuɪ̯èɣ* ». *Tṛôḥ nĕttâθ ɣer-îɣzèr-ĕnni, tésuɪ̯t, ténna-iās* : « *Ét̤ṭẹ̀ṣ, āqlɪ̯íí suɪ̯ḥ* ». — *Ínna-iās néttạn* : « *Ädrār-ĕnni nnuén ibăɛâðen ibăɛâðen sẽg-ɣûrɪn íðūrār ĕlkúll, ínna-iɪ̯i* : *Míllä ṭṭṣẽð, âškk ĕrðmèɣ* ». — *Tisi áizzim-ĕnnes, tṛôḥ ɣer-úðrār-ĕnni.*

Ịûsed nĕttạn, isékker âiθmās ði-lůq-ĕnni, sérrzen ɪ̯ɪ̯sạn-nsen, rûlen. Sí-tūzd nettâθ, tḫéllẹ̀d, ténna-iās : « *Â-Mqīdeš ét̤ṭẹ̀ṣ qlii-ɣzệḥ* ». — *Si-ûð-äs ĕrrɪ̣neš äuɪ̯âl tɣîl qāhén ĕṭṭṣẽn, tisi ámạn-ĕnni ĕllí llạn ði-tefkūnt, tûsed âḫsen tîrīhen, ɥalâinni tîrīhen ɣẹ̀r ḫuɪ̯árraů-nnes. Qqîmen ṭézzẹ̀fen. Nét-tāθ, ténna-iāsen, tézăɛaf* : « *Gqînt ĕzzí qbél äzzisent ĕggéɣ* ». — *Tṛôḥ, ḍéffr-ẹ̀hen âki-ubrīð.*

Sí-terġeb ḫsén âki-īdžen ɥuðrâr, ténna-iāsen : « *Âɣẹ-ẹ̀nu*

Digitized by Google

áð-auen íbreš ði-ífädden ». — *Ûzden ělkúll, ði-lụọqθ-ěnni, béršen, ū-qĕddenneš áịịūren*; *ðûịīs ně Mqīdéš ūr isụūš āɣẹ́ iqqịm iṣâḥ*; *isseniị îdzen zéffr-ěnnes, ðīdžén, ězzâθes, ðĕθnâịẹn di-úzḕrnẹ̄ḍ ðīdžén di-tmédžịn. Ịiuị-ẹ̣hen āl-īdžén nelḥâsi. Teðụel ṭâmzá iúḥḥām*; *ðnéhnịn qā-tméttạn súfāð. Ínna-iāsen* : « *Îdzen ā-ịáder äð-ânâɣ iûš amận ánṣᵃů* ». — *Énnạn-āṣ* : « *Âder šékk* ». — *Nĕttạn ịûder. Si-ịûdef iụamận ịiûịẹm iûš-āsen. Sụịn*; *íðụel ā-iûš iûịīs-ěnnes ä-iṣᵃů. Si-ịûðef džịnt dịnn, ûgen ädžebðen, džịn ịis-ěnnes dinn âki bâb-ěnnes, ðnéttạn qā-itméttạ sûfāð. Ḥộḥen*; *si-ṛộḥen ịûsed ịis-ěnni ɣer-lḥâsi, isrúġġūb ḫbâb-ěnnes*; *ísḥŭf-ās ěllžâm ði-lḥāsi. ðĕMqīdéš ịíṭṭĕf ðis ðûịīs ịisi ilḥf-ěnnes, íssūfɣīt.*

Ịiniụ, ídffĕr áiθmās, ḫĕḷḷdẹn itis-tmūrθ ðis ṣṣĕḷṭạn. Énnạn-āṣ : « *Îdzen numâtnâɣ míllä teḫséð ûlad ṭâmzá ä-ịáud-äšt âl-da. Si-ịûsed íḫḷḷĕḍ ḍẹnní, ínna-iās ĕṣṣĕltạn* : « *Äð-iii taudéḍ ṭámza* ». — *Ínna-iās* : « *Â-ḫi tṣébreð īdzén úsġġụās* ». — *Ínna-iās* : « *Â-ḫeš ṣébrèɣ īdzén úsġġụās* ».

Ísɣů Mqīdéš īdzén ụúɣịīl, irábba ḷġűsseθ ám-ūðäị, íqqịm iṭennĕḍ äkí-isūnen. Āl-idzen ụâss, iṛọḥ âsi ịūséd i-θuụụůrθ ĕnṭĕmza. Néttạn iqqîm íqqār-āsen : « *Íllāš mátta ătsɣèð* ». *Tûsed, ténna-iās* : « *Â-ịūðäị, qlịị tmétta*ɣ *stûsūθ* ». — *Ínna-iās* : « *Ífelfel qâ-ɣri, lqémmūn ĕɣri*; *áð-äm ĕggéɣ šúịịa átsụụet*; *âšemm ĕggéɣ ðí-ṣṣèndūq ātéddĕdeð ðâšem ĕggéɣ ḫúɣịīl, ázzīm ĕnḍéɣ ðädí ði-úḥḥām* ». — *Nettâθ, ténna-iās* : « *Â-ūðäị, téṭṭäụịn-ĕnneš tāzden-iịí äm-ụággen nĕMqideš* ». *Ínna-iās* : « *Qâīt di-tmûrθ-ĕnnâɣ*; *lûkᵘạn aṭṭfeḫ äðâmt-audeɣ* ». — *Ténna-iās* : « *Lûkᵘạn äðịịít-audeð, mátta mᵘa-teḫséð äð-âšt úšèɣ* ». — *Ínna-iās* : « *Âšemm eggéɣ ðädí ði-ṣṣèndūq mízzi átgenfāð* ». — *Ịisīt ḫuɣịīl, ði-ṣṣèndūq. Iụáṣṣa á-ɣịīl-ĕnnes, ínna-iās* : « *Sád-ās-īnīɣ* : *šší slállaš, éịịūr* ».

Digitized by Google

— Îɣọḥ áɣiūl-ĕnni ṣĕṣṣéndūq; ínna-iās ĕMqideš : « *Šší slállaš* ». *— Íqqīm áɣiūl-ĕnni itázzèl ðnettâθ, ténna-iās* : « *Â-iūðäi, mâni-qā-šĕkk ttáuiẹð-iii* ». *— Íqqīm itšâθ sūqššūḍ ði-tûqāi, iqqār-äs* : « *Áqqāi áḫḫām, sél áqlānāɣ iúḫḫām* ».

Si ísiūḍẹt itúɣɣūrθ nĕṣṣĕltạn, ínna-iās : « *Qlîi táuiẹɣ šémm íṣṣêltạn* ». *— Si-iṭuiiīt iṣṣêltạn, ínna-iās* : « *Átmenɣêð šékk ðâkīðes* ». *— Ínna-iāsen* : « *Bénnīia, âð-iii tedlạm idžĕn ɣúḫḫām ṣéṣṣāḇūn, tédžem-iii îdžĕn ɣúmšạn blâ-ṣṣāḇūn mäní äð-ĕqqīmèɣ* ». *— Téggen-äs îdžen ɣúḫḫām ṣéṣṣāḇūn; iûděnn-äs îdžen nuskkin, éqqnen ḫés nĕtta ttémza. Sí-ttezṛû, tûsed ɣrés támza-inni áttenɣ. Tnéskeð tḥûf, iûsed nettạn itšâθ-it súskkịn âl-iẹnɣẹt.*

Ûzden mídděn ɣér-ĕṣṣèltạn, ĕḥkạn-äs mátta iggú Mqîdeš. Ínna-iāsen : « *Áudem-iiit, néttạn, áudem-iii áiθmās* ». *— Si-ûzden ɣrés, ínna-iāsen, isĕtta* : « *Ḥôḥem, šénnīɣen* ». *— ðĕMqīdéš íqqīm nĕttạn ɣér-ĕṣṣèltạn.*

Traduction

Mqîdech et l'ogresse(1).

Un homme avait sept femmes qui ne lui avaient jamais donné d'enfants; il possédait aussi sept juments restées constamment stériles. Il informa quelqu'un de cet état de choses et reçut le conseil suivant : « Va au marché, achète sept pommes et donnes-en une à chacune de tes femmes. Quant aux juments, brise un bâton sur le dos de chacune d'elles ». Il suivit ce conseil. Sur le dos de chaque jument, il brisa un bâton, mais sur l'une d'elles, il ne le brisa qu'à

1. Cf. des variantes de ce conte en Zouaoua : Mouliéras, *Légendes et Contes merveilleux de la Grande Kabylie*, t. I, fasc. II, *Mek'id'ech et l'ogresse aveugle*, Paris, 1894, in-8, p. 172-196.

Digitized by Google

moitié. A chacune de ses femmes, il fit don d'une pomme qu'elles mangèrent; l'une d'elles, cependant, n'acheva pas la sienne; elle n'en mangea que la moitié et plaça le reste sur ses genoux. Comme une poule était devant elle, cette femme lui jeta cette moitié de pomme que la poule aussitôt dévora.

Or, toutes ces femmes devinrent enceintes. Celles qui avaient mangé une pomme entière donnèrent le jour à un garçon bien fait; mais celle qui n'en avait mangé qu'une moitié seulement ne mit au monde que la moitié d'un garçon. On donna à cette créature le nom de *Mqidech*. Quant aux juments, celles sur lesquelles le maître avait brisé un bâton, mirent bas des poulains parfaits; celle qui n'avait été rossée qu'à moitié ne produisit qu'un poulain à moitié inachevé.

C'était Mqîdech qui conduisait les chevaux au pâturage. Comme il les faisait courir, il s'aperçut que ce poulain mal venu était meilleur coureur que tous les autres. Il lui planta un clou dans le pied pour le faire boîter et, appelant ses frères, il leur dit : « Venez que nous partagions les chevaux ». Ils partagèrent en laissant à Mqîdech le cheval boîteux : « Tu es mal venu et lui aussi, dirent-ils ». Le jeune garçon fit semblant de pleurer; il emmena son cheval, lui enleva du pied le clou qui le blessait et appliqua, sur la plaie, de la graisse chaude; l'animal guérit. Et lorsque tous ensemble, ils firent courir leurs chevaux, ce fut celui de Mqîdech qui se montra le meilleur coureur de tous et vainquit les autres.

Tous partirent pour certain pays. Ils y firent la rencontre d'une ogresse qui les arrêta en chemin : « Eh! mes petits neveux, leur dit-elle, vous refusez de venir me voir! — Ma tante, répondit Mqîdech, nous ne savions pas que tu te trouvais là. Mais à présent que nous connaissons ta de-

Digitized by Google

meure nous allons te rendre visite ». L'ogresse les emmena : « Vous passerez la nuit chez moi, dit-elle ». Ils l'accompagnèrent à sa maison. L'ogresse demanda aux jeunes gens : « Que mangent vos chevaux? — Mon cheval, répondit Mqîdech, ne mange que des cailloux. — Les nôtres mangent de l'orge, firent ses frères ». L'ogresse vint et mêla de son lait à l'orge qu'elle donna à leurs montures; celles-ci mangèrent; elle mit aussi de son lait sur les cailloux qu'elle donna au cheval de Mqîdech, ainsi que dans le couscous qu'elle prépara aux jeunes gens. Ceux-ci en mangèrent, sauf Mqîdech qui refusa d'y toucher : « Pourquoi ne veux-tu pas manger? demanda l'ogresse. — Ce couscous ne me vaut rien, dit-il ». Pendant que ses frères mangeaient, le jeune garçon les quitta; s'étant levé, il prit de l'orge qui garnissait le sac à provisions de son cheval, et fit manger sa monture. Puis, il revint pour dormir.

L'ogresse leur dit : « J'enlèverai à vos bêtes le sac dans lequel est l'orge. — Mon cheval ne permet pas que des étrangers lui enlèvent ce sac, observa Mqîdech; moi seul, je puis y toucher ». L'ogresse enleva les sacs d'orge aux six autres chevaux et Mqîdech, lui-même, en fit autant au sien. Alors, leur hôtesse leur prépara un lit et les invita à reposer. Tous s'endormirent, sauf Mqîdech, qui se garda bien de fermer l'œil : « O Mqîdech, fit l'ogresse, ô mon neveu, pourquoi donc ne dors-tu pas? — Mais, ma tante, dit le jeune garçon, ta poule que voilà m'a dit : Si tu t'endors, je te frappe à coups de bec dans les yeux ». L'ogresse prit cette poule et la tua : « Dors maintenant, je l'ai tuée, dit-elle à Mqîdech ». Celui-ci pourtant ne dormit point : « O ma tante! fit-il, le mortier à pilon ne cesse de me dire : Si je te vois sommeiller, je te réduis en poudre ». Elle enleva l'ustensile et, l'ayant jeté, revint à Mqîdech : « Dors maintenant, dit-elle encore. — Ma tante! continua le

Digitized by Google

jeune garçon, voilà que la rivière me dit : Je t'emporterai dans ton sommeil ». L'ogresse alla à la rivière et la but tout entière : « J'ai avalé la rivière, dit-elle à son retour, tu peux dormir. — Mais ma tante, cette montagne éloignée, située au-delà de ces autres monts, menace de m'ensevelir sous elle dès que mes yeux se fermeront ». La vieille prit sa pioche et marcha à la montagne qui menaçait Mqîdech(1).

Celui-ci aussitôt, fit lever ses frères; ils sellèrent leurs chevaux et tous prirent la fuite. Quand l'ogresse revint, elle dit à Mqîdech : « Dors, j'ai détruit cette montagne ». Comme personne ne lui répondait, elle crut que ses hôtes étaient tous endormis. Elle prit de l'eau sur le foyer et vint pour la jeter sur les jeunes gens. Elle ne fit qu'échauder ses propres enfants qui se mirent à hurler. Furieuse, elle s'écria : « Ils m'ont refaite avant que j'aie pu leur jouer le tour! » Et elle s'élança à leur poursuite.

Comme elle arrivait au sommet d'une montagne, elle aperçut les fugitifs : « Puisse mon lait vous faire tomber sur les genoux! s'écria-t-elle ». Aussitôt les chevaux s'affaissèrent et ne purent se relever. Quant à celui de Mqîdech qui n'avait pas bu du lait de l'ogresse, il resta solide sur ses jambes. Mqîdech prit en croupe un de ses frères, en plaça un autre devant lui; il suspendit deux d'entre eux au cou de son cheval et les deux qui restaient, à ses oreilles. Il les conduisit ainsi jusqu'à un puits. L'ogresse revint à sa demeure. Quant aux jeunes gens, ils mouraient de soif. Mqîdech leur dit : « L'un de nous va descendre dans ce puits et nous donnera à boire de son eau. — Descends toi, dirent ses frères ». Il descendit dans le puits. Quand il

1. Cf. un épisode semblable, mais plus détaillé, dans le conte de *Bar'didis* (Biarnay, *Étude sur le dialecte berbère de Ouargla*, Paris, 1908, p. 279-281).

Digitized by Google

toucha l'eau, il en puisa pour en donner à ses frères qui se désaltérèrent. Il revint au puits pour donner à boire à son cheval. Quand il y fut descendu, ses frères refusèrent de le remonter et ils l'abandonnèrent, lui et son cheval qui mourait de soif. Quand ils furent partis, l'animal vint au puits. Il y aperçut son maître et fit descendre sa bride dans le puits. Mqîdech la saisit et le cheval relevant la tête, le fit sortir du puits. Il enfourcha sa monture et suivit les traces de ses frères.

Or les six frères étaient arrivés dans un certain pays, gouverné par un sultan. Ils dirent à ce prince : « Nous avons un frère qui est capable de t'amener, ici même, l'ogresse, si tu le désirais ». Quand Mqîdech arriva, le sultan lui dit : « Tu vas m'amener l'ogresse. — Patiente une année, répondit le jeune homme, et je te la livrerai ». Le délai demandé lui fut accordé.

Mqîdech acheta un âne, se coiffa à la façon d'un juif, et alla d'un douâr à l'autre vendre sa pacotille. Un jour, il s'en vint à la porte de l'ogresse : « Voulez-vous acheter quelque chose? demanda-t-il ». L'ogresse arriva : « O juif, dit-elle, le rhume va me faire mourir ! — J'ai du poivre, expliqua Mqîdech, et aussi du cumin; je vais t'en faire un remède que tu boiras; je te mettrai ensuite dans une caisse, tu transpireras et je te ferai tourner, sur mon âne, autour de la maison. — O juif! dit l'ogresse, tes yeux me rappellent ceux de Mqîdech. — Mqîdech habite dans mon pays, dit le faux juif; si je puis m'en saisir, je te l'amènerai. — Et si tu me l'amènes, je te donnerai tout ce que tu voudras. — Je vais te mettre dans cette caisse pour te guérir, continua Mqîdech ». Il enferma la vieille dans une caisse et la plaça sur son âne auquel il fit cette recommandation : « Quand je te dirai : Arrête-toi avec ta maîtresse, continue ta marche ». L'âne partit avec la caisse et comme

Digitized by Google

son maître lui criait « Arrête-toi », l'animal prit le galop. L'ogresse se mit à crier : « O juif! où donc m'emmènes-tu? » Et lui frappait avec son bâton en disant : « Écoute, voilà la maison! Nous sommes à la maison! »

Quand il l'eut amenée jusqu'à la demeure du roi, Mqîdech dit à l'ogresse : « Voilà que te t'ai livrée au sultan! » Mais quand il l'eut conduite au prince, celui-ci lui dit : « Vous allez vous battre, elle et toi. — Soit, dit le jeune garçon. Vous allez m'enduire une chambre de savon, en me réservant une place non savonnée et où je me tiendrai ». On l'amena dans une chambre ainsi préparée, et après lui avoir donné un sabre, on l'y enferma avec l'ogresse. Quand la vieille aperçut Mqîdech, elle s'élança pour le tuer. Elle glissa sur le savon et tomba. Aussitôt son adversaire la frappa à coups de sabre jusqu'à ce qu'elle ne donnât plus signe de vie.

Les gens vinrent raconter au sultan l'exploit de Mqîdech : « Amenez-moi ce garçon, dit le prince, et faites venir aussi ses frères ». Quand ils furent tous en présence du sultan, celui-ci chassa les six frères. Quant à Mqîdech, il vécut auprès du prince.

LXVI

Ârba ðûðāi.

Îdžen ụèrbá, bbâs γrés timuzūnîn ĕrrûnt; sí-immuθ árgāzĕnni, ídžīt ˈnĕttân ð-ázĕllūγ; iqqīm nĕttân isehsér ði-timuzūnīn āl-ísemda-hen, iqqīm ūíttäfeš mízzi ä-ímunsu. Iqqīm ikkāl ä-íḥĕddem γer-ĕṣṣĕlṭān, qqázen dí-θmūrθ. Néttān γrés lžéhð-ĕnnes ịérru; iqqīm iṭéṭṭef θázǵauθ, tétšūr sūšâl, iggārīt āl-isúffaγ-īt bérra; ðiénnīdên ūttqéddāneš äm-ụûði ät-iren

Digitized by Google

néhnīn góssīn tâzǧauθ ðiénnīnèd ṭéṭṭfen ḥsén, suffāγént bérra.

Iûsed īšméž itbédda-ḥsén, ízrēṭ nettâṇ ūṭṭéṭṭfĕnneš ḥés, íggār-īt simânnes ðiénnīdèn āl-ṭéṭṭĕfen ḥ'sen. Iûsed išmež-ĕnni, ínna isîdīs : « Â-Sīdi, qâ-ūlèq īdžén iḥéddem γérnāγ, íqqāz ðí-θmūrθ, ðnettâṇ dûṣbéḥ ». — Ínna-īās sīdîs : « Aîtšá, äð-iįí tsáḥnet ». — ðuáîtša, iûsed ĕṣṣélṭân γersén âl-dīnni, isaḥn-āst išméž, iûseð ažĕllîð-ĕnni issīfèd iúrba inni, iûsem si-taṣbáḥθ-énnes, ínna-iäs : « Šékk, qā-tézrēð tisĕðnân tiuaḥ-ðiįįn niénnīdèn ānáγ qái γréš tamĕttûθ nettât táuaḥðīθ ». — Ínna-īās ârba-inni : « Tiuaḥðiįįn ttīlîn γer-sslâṭèn ám-šekk ». — Ínna-īās : « Áð-iįi tséḥneð támĕttûθ-ĕnneš ». — Ínna-īās ârba-inni : « Shéniįi tísĕðnān ĕnnéš áð-äš séḥneγ, ûla ðnétš, támĕttûθ-īnu ». — Ínna-iās ṣṣélṭân, íγben imânnes : « Šékk ūttézzārdeš tísĕðnān-īnu γémillä teγrîð lèγrāiéb ðelzá-žāiéb ». — Ínna-īās ârba-inni : « Ûlāð nétš tísĕðnān īnú ūhén tĕzzârdeš.

Si-ínna-iās am-ĕnní, îṛǫḥ nettâṇ íssīfèd tīš-tmettûθ tá-mĕqqrānt, ðuérba-inni qâīt iḥeddém ínna-iäs : ðšémm, ṛǫḥ iúḥḥām nuérgāz-ĕnni ṛǫḥ itméttûθ-ennes. Áḥḥèm, áuiās timuzūnīn, ûš-äst, tînīðäs : « Qā-íssīfèd-iįi γ'rem ĕṣṣélṭân ínna-iām âðii-teggeð ». — Tṛǫḥ, nettâθ, tûseð γer-tméttûθ-ĕnni tûš-äs timuzūnīn, ténna-iās : « Árgāz-ĕnnem qā-íkkāl iḥĕddem, ĕðšémm ttγīmâð uáḥðem ðĕṣṣélṭân âð-äm iäséd ûǵ-uāss si-iṛǫḥ árgāz-ĕnnem ». — Iûsed ĕṣṣélṭân, tméttûθ-ĕnni tsîdʃīt-γres, íkkāl nettâṇ âki tmettûθ nuérba-inni.

ðnéttān íkkāl iḥeddem. Iûsed íqqīm inĕqqéṣ si-lḥéðmeθ-ĕnni. Si-ízrů imânnes îṛǫḥ-äs ṣáḥeθ-ĕnnes, íssen imännés qā-iéndèn ĕzzis mídden. ðiénnīdèn ĕnnân-äs : « Qā-tneqṣéð si-lḥéðmeθ-ĕnneš. Âl-īdžžuâss, ínna ðég-mănnes : « Qél

Digitized by Google

mâgĕs qā-ịénḍèn zziṡ, atdébbereð ði-îḫf-ĕnneṡ mâṡ âð-āṡ teggéð igg-âš-néttạn ». — *Mídden ĕnnạn-âs* : « *Ažellīð lli qā-izṛú tamettûθ-ĕnneš* ». — *Íssīfèḍ idžen ụèrbá, ðémmis năɛammís*; *ínna-ịāṡ* : « *Šékk, qîịem ðâði iúḫḫām, ðnétš āð-ṛọḥéγ* âð-ĕγrèγ.

Ịûsed îṛọḥ āl-tîš-tmūrθ, ịûfa-ðīs îdžen ụūðâị isγâra lèγrāịèb ðelɛážāịeb. Ínna-ịāṡ : « *Ûlä ðnétš qli-ruzzáγ ḫtγiraiiu* ». — *Íqqịm íqqār ĕγrés, āl-iγrú, ịéḥfèḍ fissaɛa. Ténnä-ịāṡ tīṡterbât illis ĕnụûðāị-ĕnni* : « *Millä ínna-ịāṡ ébbá* : *téγrīð, inās*; *ûγrīγeš* ». — *Ténna-ịāṡ* : « *γèr ụénni ịéḥfĕḍèn tiγīrá, ínèqq-īt, mízzi ū-íttäzdeš ám-ĕnettạn. Ịûsed ûdäị-ẹnni isésṭn-īt, ínnä-ịāṡ* : « *Teγrið ānäγ-ū-teγrîðeš* ». — *Ínna-ịāṡ* : « *Ûð-ĕγrīγeš šâị* ». — *Ínna-ịāṡ* : « *Ṛộḥ iịilli ā-šékk téṡγèr* ». *Téqqịm téṡγāra ðis târbāt-ĕnni. Îdžen ụâss isésṭn-īt ébbâs ínna-ịāṡ* : « *Âarba-inni iγrú ânâγ û-iγrūš* ». — *Tûseð nettâθ tézṛû ârba-inni ðúṣṣbèḥ. Ténna-iāṡ* : « *Û-iγrūš* ». — *Ịérrīt iúḫḫām-ĕnnes*; *ụalâinni néttạn ịélmeð tiγīrá ĕχθer iúðäịĕnni.*

Ịûsed nĕttạn iúḫḫām-ĕnnes. Ínna immés năɛámmīs : « *Áitša, qlí déggŭleγ-āš ðiis*; *ụalâinni sāðī-tzénzeð înāsen* : *ū-znûzāγeš ĕllžām* ». — *ð-ụaitšá, nĕttân ịīðụel ðịis. Mídden ūfạnt ðúṣṣbèḥ*; *ịísγ-ẹt ĕssèltạn, ịíuị-ẹt iúḫḫām-ĕnnes. Tísĕðnạn-ĕnnes úzden âtezṛèn, āð-ĕrǵbén ḫés*; *néhnịn qā-zzâṛen dis, ðnĕttạn iðụél ðbén-ādem, nĕttạn ðĕṭṭâleb-ĕnni. Ínna-ịāṡ íssèltạn* : « *Úịịäk, ĕnnâγ-āš ûläð-netš äð-ĕzṛéγ tisĕðnạnĕnneš* ». — *Ínna-iāṡ ṣṣèltân* : « *Lûkᵘạn ma-teγrîð ûhen tezzâṛdeš* ».

Iṛûụäḥ iúḫḫām-ĕnnes, ði-ṣṣûreθ-ĕnnes; *ðụaitšá, ínna immés năɛámmīs* : « *Qlí déggŭleγ-āš táserðunt, tzénzeð-iịi*; *érr ṭaíṭṭẹnnäh, ātĕṭṭfeð tâškīmt. Ịúseð γer-ĕṣṣûq, ízenz-īt*

Digitized by Google

iûðāi̯-ĕnni ĕlli iɣrú ɣ'res. Si-i̯ûseð â-ikkes täškimt, ínna-iās ûðāi̯-ĕnni : « *Âð-āš ĕrnîɣ tímuzūnin ûš-iii táškimt-ūði* ». — *Iûš-āš tímuzūnin ĕrrûn, ídž āst. Iisi ḥés tíûqāi̯ tíměqqrānin, i̯iuii̯īt iúḫḫām-ĕnnes. Táserðunt-ĕnni θéllä tetmettá stéšli. Si-tûsed iúḫḫām ĕmbāb-ĕnnés, ídžīt ði-mí ntúɥɥūrθ; iðɥél, i=áii̯ĕd ḫiillis.*

Tûseð nĕttâθ, téssĕn-īt, téssen táserðunt-ĕnni ɣêr telmīč-ĕnnes; tékksu ḥés iɣérgnen-ĕnni ntûqāi̯, tékks-äs täškimt, téffr-īt, terzĕ́m táserðunt-ĕnni. Tûseð ɣer-tālá âtsuɥ teðɥél tíḫūtet. Ténna-i̯ās târbāt-ĕnni : « *Qlí rzĕméḫ, qā-trôḫa ɣértāla* ». — *Íkker ûðäi̯-ĕnni, íttäzzèl i̯iðɥel dṣâḍ. Íqqīm íttäzzèl ākiðés ði-θāla. Sí-īḫs ā-íṭṭfĕt, i̯iðɥel táḫmmamt, ðɥîn i̯iðɥél ðfâlku. Sí-īḫs ä-íṭṭfĕt, i̯ûðef iúḫḫām nĕṣṣéltān, i̯iðɥél thâθemθ ði-ūfûs ĕntmĕṭṭûθ néṣṣèltān. Iûseð ûðāi-ĕnni ínna-i̯ās* : « *Ûš-iii thâθemθ-i̯ūði ðinu* ». — *Tékks-īt si-ûfūs-ĕnnes tírīt ði-ɥámmās nɥéḫḫām, i̯iðɥel tárṛmɥānt ðūðâi̯ i̯ðuél ðḥâqûl, íqqīm íneɣɣeb trŭmmɥānt-ĕnni, íttett ĕðîs āl-téqqīm ɣêr tíšthébbet, i̯ûseð ā-ítš-īt; ði-lūq-ĕnni teðɥél táḫèðmīθ, tûðef ði-užérnēḍ-ĕnnes, tɣérs-īt immūθ. Iíðɥel ðärgâz, irôḥ yerúḫḫām-ĕnnes.*

Traduction

L'enfant et le juif.

Un enfant avait un père qui possédait beaucoup d'argent. Quand le père mourut, l'enfant, déjà grand, se mit à gaspiller sa fortune ; lorsqu'il eut tout dissipé, il ne trouva même plus de quoi dîner. Il dut passer son temps à travailler au service du sultan avec des terrassiers. Comme il était très fort, il saisissait les sacs remplis de terre et les

Digitized by Google

lançait hors du trou que l'on creusait; mais ses compagnons ne pouvaient en faire autant : ils soulevaient le sac de terre et d'autres, le saisissant, le tiraient hors du trou.

Un nègre vint regarder les ouvriers. Il vit ce jeune garçon qui, se passant d'aide, jetait les sacs de terre hors de la fosse, alors que ses compagnons les sortaient à bout de bras. Il alla trouver son maître, le sultan, et lui dit : « O mon maître, il y a en ce moment un beau jeune homme qui travaille pour notre compte comme terrassier. — Demain, tu me le feras voir, dit le prince ». Le lendemain le sultan vint près de ses ouvriers et le nègre lui indiqua le jeune homme en question. Le roi le fit venir et fut jaloux de sa beauté : « Toi, lui dit-il, ou bien tu regardes les belles femmes des autres ou bien la tienne est jolie ». — L'autre répondit : « O sultan, les belles personnes sont chez les princes comme toi. — Fais-moi voir ta femme, demanda le roi. — Fais-moi tout d'abord voir les tiennes, répondit le terrassier, et, à mon tour, je te montrerai ma compagne ». Le sultan se fâcha : « Tu ne les verras, dit-il, que si tu as étudié les *choses étranges et merveilleuses*. — Alors, tu ne verras pas mes femmes, répondit le jeune homme ».

Sur ces mots, le sultan partit. Il envoya chercher une vieille femme et, pendant que le terrassier était encore au travail, il envoya chez lui cette vieille : « Va trouver l'épouse de cet homme, lui recommanda-t-il; emporte avec toi de l'argent pour elle, tu le lui donneras en lui disant : Le roi m'envoie vers toi et te demande tes faveurs ». La vieille partit, s'en vint trouver la femme du terrassier, et, en lui remettant l'argent, lui tint ce discours : « Ton mari passe ses journées à travailler et tu restes seule; le sultan viendra te voir pendant l'absence de ton mari ». Et,

Digitized by Google

en effet, le sultan vint; cette femme le fit entrer chez elle, et il passa ses journées en sa compagnie.

Mais voici que, pendant son travail, le terrassier s'aperçut que ses forces diminuaient. Voyant son ardeur tomber, il comprit que quelqu'un lui avait joué un tour. Et ses compagnons lui disaient : « Voilà que tu fais de moins en moins de travail ». Si bien qu'un jour, le jeune homme se dit : « Voyons donc quel est celui qui me mystifie et arrangeons-nous pour lui rendre la pareille ». Il apprit que le sultan avait vu sa femme. Il fit venir un enfant, son neveu et lui dit : « Reste à la maison, je vais aller faire des études ».

Il partit jusqu'à un certain pays où il rencontra un juif qui enseignait les *choses étranges et merveilleuses*. Il lui dit : « Moi aussi, je suis à la recherche de cette science ». Il resta à étudier chez lui quelque temps; il apprenait avec facilité. Une fille de son professeur lui donna ce conseil : « Quand mon père te demande : Sais-tu ta leçon? réponds-lui : je ne la sais pas; — car celui qui apprend vite, il le tue afin que cet élève ne devienne pas savant comme lui ». Le juif, étant donc venu près de l'étudiant, l'interrogea : « Sais-tu ta leçon, oui ou non? — Je ne la sais pas du tout, répondit le *ṭâleb*. — Va vers ma fille, dit le professeur, elle te fera étudier ». La jeune fille fit travailler l'étudiant. Un jour, le juif demanda à sa fille : « Ce garçon fait-il des progrès? « Comme elle s'était aperçue que son élève était beau : « Il n'apprend rien, dit-elle, il ne sait rien ». Alors, le juif le renvoya; mais l'étudiant en savait plus déjà que le maître lui-même.

Le ṭaleb revint à sa maison et dit à son neveu : « Demain, je me changerai en un cheval que tu iras vendre; mais quand tu me céderas, dis à l'acheteur : Je ne vends pas la bride ». Le lendemain, le ṭaleb se changea en

Digitized by Google

cheval, on le trouva superbe et le sultan l'acheta et l'emmena à sa maison. Les femmes du prince vinrent admirer le bel animal. Comme elles le regardaient, ce cheval devint un homme qui n'était autre que le jeune savant : « Eh bien ! dit-il au sultan, ne t'avais-je pas dit que je verrais tes femmes? — Si tu n'avais pas étudié, répondit le roi, jamais tu ne les aurais vues ! »

Notre savant revint à la maison sous une forme humaine. Le lendemain, il dit à son neveu : « Je vais me transformer en mule et tu iras me vendre, mais garde-toi de vendre la bride ». L'enfant s'en vint au marché et vendit la mule au juif chez lequel son oncle avait étudié. Quand l'enfant voulut prendre la bride, le juif lui dit : « Je te paierai un supplément pour la bride, laisse-la moi ». Il lui donna beaucoup d'argent et le jeune marchand lui laissa la bride. Alors, le juif chargea sur la mule de grosses pierres et l'amena chez lui. La bête arriva, morte de fatigue, à la maison de son maître. Celui-ci la laissa à la porte et appela sa fille.

La jeune fille eut vite reconnu que cette mule n'était qu'une forme sous laquelle se cachait son élève d'autrefois. Elle enleva les pierres des sacs d'alfa qui la chargeaient et lui retirant la bride, elle la cacha. Puis elle donna la liberté à l'animal. Celui-ci, pour boire s'approcha d'un étang et aussitôt se transforma en poisson : « Je viens de lâcher la mule, dit la jeune fille à son père, la voilà qui va boire ».

Le juif se leva, accourut et prenant la forme d'un serpent, poursuivit le poisson dans l'étang. Près d'être atteint, le poisson se changea en colombe et aussitôt le serpent devint un faucon qui lui donna la chasse. Au moment où le faucon allait la saisir, la colombe entra chez le sultan et devint un anneau au doigt de la princesse. Le juif reprenant sa première forme dit à la sultane : « Cet anneau

Digitized by Google

m'appartient, rends-le moi ». Elle l'enleva de son doigt et le jeta au milieu de la chambre. Quand le juif voulut ramasser l'anneau, il le trouva changé en une grenade, et lui-même, aussitôt, devenant un coq se mit à la frapper à coups de bec et à la manger. Il ne restait plus de la grenade qu'un seul grain que le coq allait avaler. Ce grain se trouva soudain transformé en un couteau qui entra dans le cou du coq; cette bête mourut. Le ṭâleb reprit alors sa première forme et revint à sa maison.

LXVII

Ĕṣṣĕl̤ṭạn áberšạn (1).

ðí-zzmạn, ídž-ɥúrgāz íllä iṯḗddem Mûla ɛábq-qāder, íqqīm itéššịa iṣṣèltạn i̯ímrābḍèn, ínnä-iās : « *Šḥâl ís-ǧǧɥasen ðnéṫš qā ṯḗddmeγ šekk, uaḥlaγ téttrèγ ĕzzîh ûð-i̯ịa ɛaúnðeš. Ássūði ɛáuni̯i máḥeð äð-áui̯eγ lálla Châfịa, íllis ážĕllīð ĕnnáγ Mûla Ịɛaqûb û-Mánṣōr* ». — *Ínna-iās ṣṣèltạn i̯ímrābḍèn* : « *Að-ấh ɛáunèγ, ṛṓḥ ḥḗḍbīt* ».

Íṛṓḥ amrâbèḍ ĕnní γer-úžĕllīð, ínna-i̯ās : « *Ûši̯i íllīh* ». *ðužĕllīð ízäɛāf ḥḗs, iɛái̯i̯èḍ ḥížĕmžạn nnés, inná-i̯āsen* : « *Étṭfem árgäz-i̯ūði, tûšemmäs θáγrīθ ĕmi̯á nti̯i̯θa* ». — *Sīh-i̯úθu ažĕllīð, i̯i̯ðɥel amrâbèḍ ĕnní γer-i̯ífrinni llí idzéddeγ-ðīs. Ínna-i̯ās ṣṣèltạn i̯ímrābḍèn* : « *Mäžār-äh ûzdeð* ». — *Ínna-i̯ās* : « *Ịâ-sīdi, nétš i̯éṇγi̯i ažĕllīð sélγerðäθ* ». — *Ínna-iās* : « *Ṛṓḥ ĕðɥel γrés lḥḗṭreθ iénnīnèḍ īnâs : úši̯i íllīh* ». — *Iðɥel amrâbèḍ enní γer-úžĕllīð iḥḗdbīt. Sih-izṛ́ů ážĕllīð enní iɛai̯i̯èḍ híšĕmžạn nnés, inná-i̯āsen* : « *γerðemt kθér-illịn; ûšemmäs méitịn ĕnti̯i̯θa* ». — *Ggịn mâmeš ið-îsen inná, néttạn, ižiɥen*

1. Dicté par Moḥammed Ould Belqâsem, du Kef.

Digitized by Google

*stiiθa, âsi îḫs â-immeθ : îɔɥel ɣer-ĕṣṣĕlṭạn ịímrābḍĕn, iggîm itĕššia-iās, ínna-iās : « Ṛọḥ ɣer úžĕllīɔ, īnâs : ûš-iịi íllīh ». — Íggu mâmeš iɔ-īs inná, iṛọḥ ɣer-úžĕllīɔ iúḫḫāmennes, iûɔef ɣ' res. Si-ízṛĕt ažĕllīɔ, iqqîm itḥáịĕr ūr-iɛáịiẹḍeš ḫíšĕmžạn nnés, ɣệr ịinās iumrâbḍ-ĕnni, iṣḗḥnās tīšt-ịāqū̂t llí zzâθes, ínna-ịās : « Áud-iịi tist ám-tu âɔ-īh ūšḗɣ ịélli ». — Ịúsed amrâbḍ-ẹnni ɣer Mûla ɛabq-qādér, ịéḥka iās mátta inná ṣṣḗlṭạn. Ínna-iās ṣṣèltận ịímrābḍèn : « Ṛọḥ ĭịĭɣzer, étšār âferĕnnäh stûqāị niịɣzèr táuịīɔ-hent iúžĕllīɔ. Íggu áḫɔīm-ĕnni mâmeš iɔ-is inná ṣṣḗlṭạn iímrābḍèn, ịûseɔ ɣerịîɣzèr, ịiru lbáɛāɔ ĕntiuqāị, ịiggīhent ġbâḇūš-ennes. Ịûseɔ nettận ịíɔɥel ɣer-ɥuḫḫám núžĕllīɔ. Néttạn iûseɔ āl-äbrīɔ, íffeɣ ɛis Ĕblis, ínna-iās : « Îri ḫấh θiúqāị-iūɔi, qā-míllä iúɔeɔ ɔịinní qáĭ-äš īnḗɣ ážĕllīɔ ». — Ịíġġɥeɔ nettận ịûmen dis, ịirīhent. Ịíɔɥel ɣer-ịífri-nnes, ínna-iās iṣṣḗlṭạn ịímrābḍèn : « Ûɔ-aị innâš ažĕllīɔ : áuɔ-iịi θiuqāị, ínna-iịi : áuɔ-iịi ḷịâqū̄t ». — Ínna-ịās : « Ṡékkīten, íffeɣ ɔẹ̀h Ĕblis, ịûsem ĕzzẹ̀h, áin šékkīten īrîɔ tiûqaị-ẹ̆nni ; ínna-ịās : éɔɥel iúmṣạn-ĕnni mâni īrîɔ tiûqaị-ẹ̆nni, īsi-hént, egg-īhént ġsínnäh, táuịīɔ-hent iúžĕllīɔ ».

Íggu mâmeš iɔ-is inná ṣṣḗltạn ịímrābḍèn. Ṣi-íhlẹ̀ɖ ɣeružĕllīɔ, ịiri θiûqaị-enni zzâθes, ɔĕnéttạn ịiggɥéɔ, ịûseɔ írɥel ; néttạn ítɣīl qâhent tiuqâị, néhnịnt dulént ɔeḷiâqū̄t tîš-tīšt, síhent ịīri sûġ-ɥâfer-ĕnnes.

Si-ízṛů ḷiâqūt-enni, itäɛážeb ažĕlliɔ íssīfẹ̀ɖ tnâịen ĕmiddén, ṛộḥen dzaḥkận zéffres. Léḥġent, žébɔent iúḫḫām núžĕllīɔ sidfent ɣer-úžĕllīɔ. Si-ịûɔef ĕɣrés íttāf nettạn táddārθ tšáɛāl setfaúθ neliāqū̄t. Ínna-ịâs ážĕllīɔ : « Mimi äɔ-áuɔeɔ lkúltīnịn, úịäk nétšiten īnīɣ-ấh : áɥeɔ ɣệr tīšt ». — Ínna-ịās áḫšīm ịénni : « Âĭ-ažĕllīɔ, áuị-īhent ĕlkúll ». — ɔi-tsáɛäθ-ĕnni iūš-âs íllis.

Digitized by Google

Íqqīm áḫðīm-ĕnni ɣer-užĕllīð, iúḫḫām-ĕnnes, i̯ûš-āṣ ažĕllîð θáddārθ mīði á-izdèɣ. Íqqīm áḫðīm-ĕnni ssáu̯ālen nettạ̀n tmettûθ-i̯ẹnni, ðúžĕllīð i̯ímrābḍẹ̀n i̯imẹ̀ḍ ākí-zdāḥ, ðĕnéttạ̀n i̯ir̥ẹ̀ḍ aselhâm ðázīza, íggu θnâi̯ẹn ntsénnạ̀n síddārθ i̯i̯ịn su̯ăddí itáddèḫθ-ĕnnes. I̯úðer ɣrés ažĕllīð i̯ímrābḍẹ̀n, ínna-i̯āṣ : « Míllä ḫséð θáddārθ-iú, âu̯i θamettûθ-iu ĕðmíllä ḫšéð θáddārθ i̯i̯ịn, ḍĕ́ffri̯i̯i ». — Ínna-i̯āṣ : « Nétš äð-eḫsèɣ θáddārθ-i̯i̯ịn. I̯íddèfrẹ̣h, idžu θárbattenni ɣẹ̀r-u̯aḥdes.

Ássu ĭäitšắ téssīfèḍ ibbās ténna-i̯āṣ : « Äsli-ĭnu íllạn ðāðí i̯ûzd-ās idžen u̯uždẹ̀ḍ äziza, ðámèqqrạn i̯iu̯i̯ẹ̀h âkīs ». — Si-íslu iu̯áu̯āl-ĕnni, íg̑g̑u̯eð ažĕllīð néttmūrθ-ĕnni, íssīfèḍ mem-mís lisĕm ĕnnes Mûläi̯ Aḥméð Eððéhbi tlâɣạn-äs tä̂inấ ṣṣèltạ̀n Áberšạ̀n. Íggu mémmis g̑ûmšạ̀n ĕnnés ; i̯isi illís, qârĕnnās lálla Šâfĭi̯a, i̯isi si-rrézq-ĕnnes ɣẹ̀r idž-u̯íddīð úlliš ðis u̯âlu. Rẹ̀ḥen.

Tâðfen tammûrθ, téffɣen támmūrθ, Síttāsed itemdi̯nt, i̯illis ítteggīt gídž u̯úḫḫām, ðĕnettạ̀n iznūzá ĭâmạ̀n. Si-i̯iu̯ẹ̀ḍ i-Māṣér, íšra tiš-teddārθ i̯i̯illís mîði âtezdèɣ, néttạ̀n íqqīm iznūzá ĭâmạ̀n. θímuzūnịn élli i̯tẹ̀tẹ́f, ítteg-ihent ði-tīš tuu̯u̯ârθ ḫθi̯u̯annes. Néttạ̀nt tebăzăž sú̇g̑-ĕbūḍ, ɣẹ̀-tímuzūnịn íttegg-ihent dis tḥû́fạ̀nt. Îdžen u̯ér̥gāz néttmūrθ ĕnni i̯izrů ĭárgāz i̯ẹnni íttegg tímuzūnīn ĕnnés ði tīš tuu̯u̯ârθ ibăzăžen, tḥû́-fạ̀nt-ās ðnettạ̀n ur íssīn-eš ; i̯ûseð ɣrés, ínna-i̯āṣ : « Míllä lkúl lèɣrâba am-šékk qā-kénnīu̯en ðífunāsen ». — Inna-i̯ās ážellīð : « Bénnīi̯a, míllä nešnịn ɣẹ̀r-ðífunāsen, ðkénnīu̯en ðánĕḫḫāl ; âkun tšén ífunāsen ».

Âl-īdž ŭu̯âss, θéqqīm nettíṇt ɣér ĕttâqeθ ; zrịnt íðbāb neltmûrθ. θárbattĕnni ettrẽ́q am-ṭẹ̣t ĕntfui̯θ. Rẹ̣ḥen ɣer-úžellīð ĕnsén, inịn-ās : « Idž-u̯ér̥gāz qā-ðāðí iznūzá ĭâmạ̀n ɣ́res tārbât ūr-tâfeððeš, ái ažellīð, am-nettạ̀nt ði-zzịn » : —

Digitized by Google

Iûseð ažellīð ɣer-ɥérgāz-ĕnni, ínna-ɣās : « *Ûš-iɣi ɣillih âterślèɣ* ». — *Inna-iâs árgāz-enni* : « *Ūð-îht tšûtšĕɣeš* ». — *Inna-iâs ázĕllīð* : « *ðnétš âṭ-áuɣèɣ ɥâh sézzèz; ĕðmíllä ɣ'rähš lemɥállèθ áuð-iɣīt âttšèɣ* ». — *Ɣiɣɥ ázĕllīð ĕn-Māṣér ɣíŭɣi illis ɥérgāz-ĕnni. Íqqīm nettân ɣêr ittru; ɣinās iužellîð ĕn-Mâṣèr*: « *Érr-iɣi illi* ». — *Iinās ázellīð* : « *Lûkān témlägä támmūrθ âki užennâ ūð-iht térrāɣeš* ».

Íqqīm Mûla ɣaqûb ɣêr ittrū; ɣiɣri tīš-tĕbrât imémmis ĕlli idžú ðĕṣṣèltan ilɣérb, ítɣef tīš-tmálla, íggāst sɥáddi ɥâfereĕnnes, iûri ðí-tĕbrāt : « *Ɣúltmäh qâi ɣiɣit ažellîð ĕn-Mâṣèr súffɥ iɥĕf-ĕnnäh ðiɣnní teɣɥáɥeð ðāðí ā-théffeð* ». — *Si-ɣru θábrāt--enni ɣûseð ažellīð isúkkuen ɣûsäz. Isékker lĕbriɥ, iberräɥ, miɣɥān ddúnīθ-ĕnnes ɣûðen iûsäz ntɣallɣn; ĕttɣallɣn miɥ ūzdén lkúll bûlèɥ ĕggɣn āsént tásfɥt núzzèrf, sémmerent sumesmîr ĕnɥûrèɣ. Ûnɣen ɥtɣallɣn ði-θlâθa ɥussân ɣûðèn si-témmūrθ ĕnsén âl-Māṣèr. Si-ɣûðèn ĕggɣn támĕðɣntenni ɥɥámmās ĕlmɥálleθ, qérrben sí-ṣṣŭr-ĕnnes. ðɥáitša ɥtūfúθ si-iûli léfgɥ ĕn-Mâṣèr ði-tṣŭmzāθ iûseð ātð-ɣédden; si-ízɣů lmɥálleθ néttân ɣêr ɣína* : « *Allâh ūlmˊɥal* ». — *Ɣûder lefgɥ, iɣɥ ɣer-užellīð, ínna-ɣās* : « *Tīš-mɥálleθ qaît ĕbérra* ». — *Îɣɥ ažellīð; si-ízɣů lmɥálleθ enní, íggu ifássen ĕnnés zzéfres. Îɣɥ ɣer-úžellīð, nelɣérb, ínna-iās* : « *Sâmèɥ-iɣi* ». — *Ikker Múla-ɣaqûb, ínna-ɣās* : « *Áɣiu tiɣállɣn ĕlbûlèɥ llíīnāð i-Mûla ɣaqûb* ». — *Ínna-ɣās ažellîð ĕn-Mâṣèr* : « *Sâmèɥ-iɣi* ». — *Ɣûseð ṣṣĕltan aberšân, ínna-ɣās* : « *Âð-âh sámɥèɣ ɣé-millä âð-iɣi semmreð tiɣállɣn-ĭnu* ». — *Ínna-iās* : « *Nétš âð-eggèɣ* ». — *Iɣɥ ṣṣĕltan ĕn-Māṣér íssīfèɥ iɥáddāden, ûzden nèɥnɣn, iusɣn ɥār-nuɣis, ûfant tásfīɥt ĕnnés núzzèrf, ð-úmesmīr ĕnnés nɥûrèɣ. Ɥôɥen iɥáddāden ɣerṣṣĕltān-ĕnsen iniɣn-ās* : « *Šékkūten, qā sɥûfeð âɥāl, úrɥah äzɣrèð mízzi qā-isémmer ázĕllīð-iɣɣn tiɣállɣn-nnes* ». — *Ínna-*

Digitized by Google

ǰās : « *Mizzi hént ísemmer* ». — *Inīn-ās* : « *Stâsfīḷt nuzzérf ɛ-umesmîr nuûrèɣ* ». — *Si-íslu âuāl enní, iɣǧǧuɛð nettân, iɛ̈rru târbāt ĕnní ibbās.*

Iīɛuel ṣṣèltān aberšân ilɣèrb ði-témmūrθ-ĕnnes. Si-iuèd i-Tlemṣin, iɛ̈bna l-Manṣūrá ði-θélt-iǧām. Âsĕnni mīði sémðān lheniân, iqqār ažĕllīð iǧidžen : « *Žémmūɛ ðāði, āð-esléð ílfāl* ». — *Árgāz-ĕnni iqqim isɣáð ði-ǧidžen ităɛáiǧèd* : « *Â-ḫāli* ». — *Iúseð ɣer ĕṣṣèltān, ǧinās* : « *Slîɣ îdžen itaɛáiǧèd* : *â-ḫâli* ». — *ðužĕllīð ǧina ði-lḫâder-ĕnnes* : « *θámdint-in ā-θīlí téḫla* ». — *Iīðuel áželīð ĕnní i-lɣérb, itemmûrθ néhbās.*

TRADUCTION

Le Sultan noir(1).

Il était autrefois un homme qui passait son temps à honorer le prince des saints, *Moulay ʿAbd el-Qâder el-Djilâli*. Un jour, il se plaignit au grand saint en ces termes : « Depuis bien des années je suis à ton service ; néanmoins, c'est en vain que je t'ai adressé des prières, tu ne m'as jamais prêté aide. Aujourd'hui, je te demande ton assistance, en vue d'obtenir la main de *lalla Châfiya*(2), fille de notre sultan, *Moulay Yaʿqoûb Manṣoûr* ». Le prince des saints répondit à son serviteur : « Je te prêterai secours, va demander en mariage cette princesse ! »

Notre dévôt alla donc trouver le sultan : « Donne-moi ta

1. Cf. la même légende d'après une tradition recueillie à Nedromah, dans R. Basset, *Nedromah et les Traras*, Paris, 1902, in-8. Le saint dont il question est Sidi Bel Abbès es Sebti (n° 205-209). Il en existe une autre version en chelh'a du Tazeroualt (Stumme, *Märchen der Schluh von Tazerwalt*, Leipzig, 1895, in-8, p. 51-55, 166-173). Cf. aussi la tradition rapportée par Walsin Esterhazy, *De la domination turque dans l'ancienne Régence d'Alger*, Paris, 1840, in-8, p. 104-105.

2. D'autres l'appellent *Zoḫra* (A. Larbi).

Digitized by Google

fille, lui dit-il ». Mais le roi se fâcha et, appelant les nègres qui le servaient, il leur ordonna de saisir le marabout et de lui donner cent coups de bâton. Ayant reçu sa correction, le pieux serviteur du saint revint à la grotte où il vivait. « Pourquoi reviens-tu? demanda le saint. — O mon maître, répondit le malheureux, le roi m'a tué de coups de bâton. — Retourne une seconde fois près du prince, conseilla le saint, et demande-lui sa fille en mariage ». Le marabout revint près du sultan et renouvela sa demande : « Traitez-le plus durement encore et donnez-lui deux cents coups de bâton, dit le prince aussitôt qu'il le vit ». Les nègres obéirent, et le serviteur du saint, rassasié de coups, s'en vint, demi-mort, se plaindre à Sîdi ʿAbd el-Qâder.

A nouveau, sur l'ordre du saint, notre marabout retourna au palais et entra près du roi. Celui-ci, en le voyant, resta stupéfait; il n'appela plus ses nègres et dit simplement au pieux personnage, en lui montrant un gros rubis qui était devant lui : « Apporte-moi une pierre semblable à celle-ci et tu auras ma fille ». Le marabout s'en vint rapporter au saint la conversation qu'il avait eu avec le roi. Voici comment Moulay ʿAbd el-Qâder le conseilla : « Va à la rivière. Remplis de pierres le pan de ton burnous et porte-les au roi ». Le *khedîm* obéit, il revint à la rivière, y ramassa quelques cailloux qu'il plaça dans son manteau. Puis, il se dirigea vers le palais du roi.

Mais chemin faisant, il rencontra le démon qui lui dit : « Décharge-toi de ces pierres; si tu les portes là-bas, chez le sultan, il te tuera ». Le khedîm effrayé ajouta foi aux paroles du démon et jeta les pierres qu'il portait. Revenu à sa grotte, il dit au saint : « Le sultan ne m'a pas dit de lui apporter des cailloux de l'oued, c'est un rubis qu'il exige de moi. — O mon serviteur, répondit le saint, *Iblis*, jaloux de toi, est venu te trouver et c'est sur son conseil que tu

Digitized by Google

as jeté les pierres. Retourne à l'endroit où tu les as laissées, ramasse-les et place-les dans ton giron pour les porter ensuite au roi ».

Le marabout fit ce que le saint lui avait ordonné. Arrivé près du roi, il jeta devant lui les pierres qu'il tenait dans son giron; et aussitôt, pris de peur, il s'enfuit. Or, voici que ces pierres, qu'il prenait pour de simples cailloux, s'étaient changées en autant de rubis. Le roi, émerveillé à la vue de ces pierres précieuses, envoya aussitôt deux personnes sur les traces du marabout. Elles le rejoignirent, l'entraînèrent au palais et l'introduisirent près du roi. Quand il entra chez le prince, le serviteur du saint trouva la salle tout éblouissante des feux que lançaient les rubis : « Pourquoi, lui demanda le roi, as-tu apporté toutes ces pierres, ne t'avais-je pas dit que je n'en exigeais qu'une seule? — Prends-les toutes, prince, dit le marabout ». Et, sur l'instant, le roi lui accorda sa fille.

Le serviteur de Sîdi 'Abd el-Qâder resta près du roi au palais; son futur beau-père lui fit préparer une chambre où il s'installa. Comme le khedîm causait avec sa fiancée, voici que, sur la terrasse, leur apparut le prince des saints, vêtu d'un manteau vert et tenant dans ses bras deux vierges du Paradis. Le saint descendit près du marabout : « Si tu préfères la vie de ce monde, lui dit-il, épouse cette femme, la fille de ton roi; mais si c'est l'autre vie que tu aimes, suis-moi. — Je préfère l'autre vie à celle de ce bas monde, s'écria le serviteur du saint ». Et, abandonnant la jeune princesse, il suivit son maître.

Le lendemain, la jeune fille fit dire à son père : « Un grand oiseau vert est venu ici près de mon fiancé et l'a emmené ». A ces mots, le roi fut saisi de crainte. Il fit venir son fils *Moulay Aḥmed Ed'd'ehbi*, connu aussi sous le nom de *Sultan Noir*. Il lui céda le pouvoir; puis il partit,

Digitized by Google

emmenant lalla Châfiya, sa fille, et n'emportant, de toute sa fortune, qu'une outre vide.

Ils traversèrent diverses contrées. Quand ils arrivaient dans une ville, le roi laissait sa fille à la maison, et allait vendre de l'eau. Arrivé au Caire, il loua une maison y installa lalla Châfiya et se fit porteur d'eau(1). Il jetait l'argent qu'il gagnait dans une petite outre attachée derrière son dos ; mais comme cette outre était percée, les pièces qu'il y jetait tombaient à terre sans qu'il s'en aperçût(2). Un des habitants de la ville voyant ce marchand d'eau placer son argent dans une outre percée, vint près de lui et dit : « Si tous les Marocains sont comme toi, vous n'êtes que des bœufs. — Soit, répondit le porteur d'eau, nous ne sommes que des bœufs, mais vous-mêmes, n'êtes que du son, les bœufs vous mangeront ».

Lalla Châfiya s'étant mise un jour à sa fenêtre, des gens du Caire la virent éclatante de beauté comme le soleil. Ils allèrent trouver le roi de la ville et lui dirent : « Il y a ici un homme qui vend de l'eau; il a chez lui une jeune fille si belle que tu ne saurais, ô notre roi, trouver sa pareille ». Le roi vint chez le porteur d'eau : « Donne-moi ta fille en mariage, lui dit-il. — Je ne te la donnerai pas, répondit le père. — Et moi, je l'enlèverai de force, s'écria le roi de la ville. Et si tu as à ton service une armée de cavaliers montés sur des chevaux de *Bouleq*, amène-les et je les détruirai. » Le sultan du Caire enleva la jeune fille : « Rends-moi ma fille, prince! disait le porteur d'eau. — Par Dieu, répondit le roi, je ne te la rendrai pas, dût la terre s'en rencontrer avec le ciel! »

Moulay 'Yaqoûb resta à pleurer sa fille. Puis, il écrivit à

1. Il aurait été aussi boulanger auparavant (A. Larbi).
2. Il portait de cette eau au Sultan qui lui remettait chaque fois un *doublon* (*déblīn*).

Digitized by Google

son fils, sultan du Maghreb, une missive qu'il plaça sous l'aile d'un pigeon. Voici ce que contenait cette lettre : « Le roi du Caire m'a ravi ta sœur. Mouille tes cheveux là-bas, au Maroc, et accours vite ici, au Caire, où tu les feras raser ». A la lecture de cette lettre, le Sultan Noir fut pris de colère. Il ordonna aussitôt au crieur public de réunir son monde; on amena un grand nombre de montures, toutes de poil blanc et noir (*bouleq*) et toutes ferrées de fers d'argent, maintenus par des clous d'or. Les cavaliers enfourchent leurs montures, et, en trois jours, franchissent la distance qui sépare le Maroc de l'Égypte. Arrivés au Caire, ils cernèrent la ville et s'approchèrent des murs. Lorsque, le matin venu, le *mouedden* monta au minaret pour crier : « Dieu est le plus grand! » il aperçut l'armée et à cette vue ne put que dire : « Dieu est... l'armée! » Il descendit et s'en vint avertir le roi. Quand celui-ci vit cette armée si nombreuse, il plaça ses mains derrière son dos, (en signe de soumission) et alla trouver le chef de la troupe : « Pardonne-moi! dit-il à Moulay Aḥmed ». Celui-ci se leva et répondit : « Voilà les chevaux boûleq dont tu as parlé à Moulay Y'aqoûb. — Pardonne-moi, disait le sultan du Caire. — Tu auras ton pardon, dit Moulay Aḥmed, quand tu auras remplacé les fers de nos chevaux. — C'est entendu, dit le sultan du Caire, qui aussitôt fit venir des forgerons. Mais quand ceux-ci soulevèrent le pied des montures, ils trouvèrent des fers forgés en argent, fixés avec des clous d'or. Ils allèrent trouver leur souverain : « Tu ne pourras tenir ta promesse, lui dirent-ils; viens voir comment sont ferrés leurs chevaux, avec des fers d'argent et des clous d'or ». En entendant ces mots, le sultan eut peur; il rendit, à Mouley Y'aqoûb, sa fille, lalla Châfiya. Le Sultan Noir revint dans ses États dans le Maghreb. Arrivé près de Tlemcen, il bâtit en trois jours la ville de *Manṣoura*.

Digitized by Google

Quand la ville fut édifiée, il posta un individu pour consulter les augures. Or, cet homme entendit appeler : « O mon oncle! (*khâli*) ». Il rapporta ce fait au Sultan Noir : « La ville sera vite ruinée (*khâlia*), dit le sultan ». Et il revint au Maroc, au pays de son père.

LXVIII

Lĕqṣeṣeθ tsĕɛnān ĕlūzir ettnâien (1).

Îdžen užĕlliɔ γ'res tiš-terbāt, illä iγγāsīt iûsāɛ γ'res täinä memmis nûma, ikerhīh. Âl-īdž ŭɣâss, ịûsed ârbaịu γerúžĕlliɔ ịéḥs āt-ịáɣɣi. ɔénnettāt téḥsīt tsifĕḍ ibbâs, ténna-ịās : « *Iâ-bba, nétš âɔ-iji tûšeɔ immis nɛámmi ât-auịeγ* ». — *Ịûsed bbâs ĕn-terbât, ínna-ịās* : « *Û-šemm tšitšeγeš immis nɛámmim, néttạn ûɔī tsélleḥes lḥéɔmeθ-ĕnnes tűqbḍt* ». — *Ténna-ịās ibbās* : « *ɔennétš γḍr néttạn ât-auịeγ* ». — *Īdž-ŭɣáss, tṛḍḥ ažĕlliɔ äɔ-iḥäɣɣes θenna ɔí-lbāl-ĕnnes* : « *Nétš ârḍheγḥes* ». — *Tûsed tîṛḍḍ aṛṛûḍ ĕn-ịirgāzen, θrôh θebaɛâɔ si-uḥḥâm nébbās. Téịịur ịḍrru âsi tūséd ilĕbḥar. Sí-tūsed dinn téniu ɔi-lbābôṛ, tézɣa zzis ɔi-užĕmmâḍ nellĕbḥar itemúrθ nīdžén úžĕlliɔ. Téggīm ĕttennĕḍ ɔĕnnéttạn ịílgāt ažĕlliɔ-ĕnni. Ịûfāt tîṛḍḍ šrâ nelkésɣeθ ūt-ịiṛḍḍ γḍr ížĕllīɔen; ɔí-lɣoqθ ĕnní ịûfi γrés ûlĕnnes. Ịûsed ínna-ịās* : « *Ịâ ɣâịen ɣĕrba, šékk, mânis tûzdeɔ* ». — *Ténna-ịās* : « *Nétš ûzdèγ sí-tmmūrθ nužĕlliɔ lĕflāni, i-užĕmmâḍ nellĕbḥar* ». — *Ínna-ịās* : « *Ätâzdeɔ ĕγri āsk-ĕggéγ ɔlûzīr-īnu* ». — *Ténna-ịās* : « *Ä-γreš ézdèγ, äɔ-īlîγ ɔlûzīr-ĕnneš* ». — *Ínna-ịās* : « *Mi-tûzdeɔ ĕγrí ä-zziš férḥèγ ịûsāɛ* ». — *Tûsed nettâθ téịịūr âkīɔes, téggīm tèḥkem*

1. Dicté par Aḥmed Ben Djebbâr, des Aït Larbi.

Digitized by Google

ăkí-užĕllīð; ăl-ìdžen usģģųâs, ịûsed ažĕllìð íggās ạḥkâm ųáḥðeṣ.

Ìdž-ŭųâss ịûsed ažĕllìð ɣer-ųûzīr-ĕnnes, ínna-ịās : « *Äðäš-ûšeɣ illí återśleð* ». — *Ínna-ịās nĕttân* : « *Bénnīịa* ». — *ịûš-äs illís, íršlīt. Árgäz-ĕnni ịîųi ṭámĕṭṭūθ ĕnnés, ịiuịâst iúḫḫām-ĕnnes. Ųälåinni ūr-iṭĕṭṭseš âkīðes, û-ḥès ịûðīfeš, ðénnĕttạn síllä ittâseð ɣrés, ịûšit nĕttận ɣer dzéḷḷå. Âl-ìdž ŭųâss tûsed nettåθ, ténna-ịās* : « *Ịá ųâịen ųérgäz, bbá qäissifḍäš, ínna-ịās* : *ɣḗr ätĕṭṭseð âki illí ânèɣ âð-äš kséɣ îḥfĕnneš* ». — *Ínna-ịās* : « *Míllä âð-ī-tūšeð lɛâheð û-ḥi tqārðéš, âð-äš inîɣ mäméš ū-ḥéš ûðīfɣeš* ». — *Tûsed ténna-ịās* : « *Nétš ûšiɣ-äš lɛâheð nrebbí, ḥéš ûðĕnnaɣ* ». — *Si-tûš-äs lɛâheð nrebbí, ịûsed ínna-ịās* : « *Ịá ųâịen térbāt, ûšiɣ-äm lɛâheð nrebbí, nétš ɣḗr-tärbāt ám-šemm* ». — *Tenna-ịās* : « *ðûlĕqūði ĕnnit āḥém débbrèɣ* ».

Tûsed ḥennâs, tiųeð tišt ĕntịâzḗṭ, tûðef ĕḥsén ði-úḫḫām ĕllí ðis ịḗllis, ténna-ịās : « *Ịá-illi árgäz-ĕnnem ịḗṭṭḗṣ äkīðém ämáɣ ūr-íṭṭḗṣeš* ». — *Ténna-ịās* : « *Âra-iịi tịâzḗṭ ĕnní ði-ûfūs-ĕnnem: tíịīūreð ätṛ̊ůųḥèð iúḫḫām-ĕnnem; qâị ḗḍ-ūði äkīði ịḗṭṭḗṣ, ĕðšémm ṭḗịeb ḥâter-ĕnnem, äl-äitšá ddûleð ɣérnáɣ* ». — *Tˁṛọḥ nettåθ ɣer-úḫḫām-ĕnnes, tûsed târbāttĕnni i-terbât ĕnnîḍèn* : « *Ịâ-ųeltma âųeð tịâzḗṭ-ĕnni åt-neɣres* ». — *Éṭṭfent, ɣérsent, irųen ìðámmen ĕntịāzḗṭ, téggīten târbāt ĕnní ði-ḥáulīịen-ĕnnes, mízzi âhen-tūš iḥènnâs. Äl-äitšá, tûsed ḥènnâs, tûšäs ịellís iḥáulīịen-ĕnnes, θéqqel disen; sitézrī-hen sìðammén tefrḗḥ ịḗṛṛů, tûsed tiųůị iḥáulīịen niellís iúrgäz-ĕnnes, tsḗḥn-ihen, ténna-iäs* : « *Ịéllli qā-ịûðef ḥés ârgäz-ĕnnes* ». — *Ịûsed äžĕllîð ižédðeð-äsen ìdžén nelménzäh. Qqîmen ĕtḥáusen tirbāθịn ĕnní ði-uámmās lémdìneθ. Ûzden ddûlen iúḫḫām-ensen.*

Digitized by Google

Ûr-tūś târbūt-ĕnni âteılder ɣer-θâmdūkūlt-ĕnnes nettậnt ðelûzīr. Ûlèq ânеðɥel ɣer-émmis nɛämmí tèrbāt-ĕnni terɥél si-témmūrθ-ĕnnes. Ịûsed íslu slèḫbār niḛ́llis nɛâmmīs ténni iqqāsît, qáit ɣer-užĕllīð nužûmmâḍ ĕllĕ́bḥār. Ịûsed ilébḥar ịinịu ði-lbâbǫ̀r ịizɥá ilémdīneθ-ĕnni nužĕllīð ĕllí qāi-ɣrés ịellís nɛâmmis, ịḛ́ịi̯ūr, ịḛ́ịi̯ûr âsi ịiɥḛ́ḍ lbâbǫ̀r-ĕnni itemûrθ nužĕ́llīð-ĕnni. Ịûsed ilémdīneθ-ĕnnes, íqqīm díịnni iḫéddem ɣer-idžen nuḥḛ́mmās izdɣén ði lžīkéθ ɥuḫḫám núžĕllīð.

Âl-īdž ŭɥûss ímmenɣ nĕttận ðuḥḛ́mmās-ĕnni; iûsed ịíslu ažĕllīð seddébzeθ-ĕnni lli-iggú aḥḛ́mmās, íssīfḛ̀d lûzīr ĕnnés ínna-ịās : « Ṛǫ̀ḥ ɣer-aḥḛ́mmās-ĕnni llí gā-íggu ddébzeθ, áudīt ĕɣri. Ịûsed lûzīr-ĕnnés, îṛǫ̀ḥ ɣer-uḥi mmās-ĕnni. Ịû/a dinn ârba-inni, téssīn ârba-inni ĕðemmís nɛâmmīs, tûsed tiuịihen iužĕllīð séθnāịn. Sí-ūzden ɣrés, ínna-ịās lûzīr iúžĕllīð : « Aḥḛ́mmās, néttận äð-iḍḛ̀lmen ịûɣ äð-iḫḛ́ḷḷḛs iɥḛ́rbaịu ḷiịžrèθ-ĕnnes ðnéttận iḫéddem ɣrés, iûsed ârba-ịu ịûθīt; ðûlĕqṻðí ätfèrqḛ̃ð ḫsén ». — Ịûsed ažĕllīð ịiggu lèḫḍḛ́ịeθ iuḥḛ́mmās-ĕnni, ịḛ́rnu iggâs äsɣɣɥâs nélḥaps ðɥḛ́rba-inni ịírĕzmḛ̀t.

Séggä íffèɣ ḗmmis nɛämmis, tûsed târbat-ĕnni ḍḍḛ́frīt, ténna-ịās : « Bédd diịnni ā̆l-ḫéš ḫḛ́ḷḍḛ̀ɣ ». — Séggä téḫḷḛ̀ḍ èḫḫḛ́s, ténna-iās : « Ịâ ɥâịen ɥḛ́rba nétš qāị-íssīnèɣ šékk ». — Ínna ịās : « Máin tsineð-ịii ». — Ténna-ịās : « Ịâ ɥâịen ɥḛ́rba, qâị ɛâmmeš ðäžĕllīð nužûmmâḍ ĕllĕ́bḥār. Ûzdeð šékk ɣrés tĕnnâð-ās : ûš-ịii ịellíš âteršleɣ; ðnéttận ūíḫseš. Tûsed ịellís thḛ́žžer si-tĕmmûrθ nébbās. — Ínna-ịās : « Ịâ ɥâịen ĕlûzīr, nétš, ɛámmi ð-úžĕllīð ûzdèɣ ɣǫ̀ḥèɣ ɣrés, ĕ́nnâɣ-ās : ịâ-ɛämmi, ûš-ịii ịílliš ðenéttận ûiḫseš, tûseð illís thḛ́žžer si-témmūrθ nébbās; ð-aûlèq-ūðí ĕnnận-ịii middḛ́n qâit ɣer-užĕllīð ĕntémmūrθ ûðihāh ð-aûlèq-ūðí âqli slîɣ slḛ́ḫbèr-ĕnnes ðâðihāh. Âqli ûzdeɣ rúzzèɣ ḫḛ́s; ðĕnéttāθ ténna-iās : « Míllä tézṛīṭ ättéssenet? — Ínna-ịās : « Néttāθ mizzrîḫt átĕssneɣ

Digitized by Google

â-ferḥaγ ĕzzis ịûsäɛ ». — *Tûsed nettâθ ténna-ịäs* : « *Ėịịūr âkīðị äšk-auịėγ γrés iúḥḥām* ». — *Tûsed tíuịīt iuḥḥâm ðnéttạn ifrėh tsidfīt äkīðés γer-térbāt-ĕnni illís núzĕllīð. Ténna-ịäs* : « *Ịâ-tärbāt, ụûðị mmís ĕnɛ́ammi; áûlèq-ūðị néttạn élli llâγ ḥsé́γ ät-áuịèγ si-llâγ γér-ĕbba ðị-θémmūrθ-ĭnu; ịûsed ĕbbá ū-íḥseš äðị-ịûš ĕmmís ĕnɛ́ammi, ðĕnnétš ḥéžžrèγ si-témmūrθ nebbá äl-lemdineθ-iu*; ðûlèq-ūðị *si-íslu léḥbèr-ĭnu âqli ðá âqā iūséd èγri*; ðûlèq-ūðị *mâš ânnegg. Éḥseγ šémm äḥés débberеð. Ténna-ịäs* : « *Mâš-äḥes débbrèγ* ». — *Néttäθ tḥémmem, ténna-ịäs* : « *Â-ṛọḥèγ γer-ĕbbá âð-äs iniγ* : *Ịâ-bba, ḥ́seγ šékk âði tseγðéð áụāl-ĭnu llí äð-äš síūlèḥ* ». — *Tĕṛọḥ nettâθ γer-ĕbbâs; si-tûsed zzäθés, ínna-ịäs* : « *Â-illi áụāl-ĕlli âði tīnit qait simèḍγamt* ». — *Ténna-ịäs* : « *Ịá-bba, ärgäz-ĕnni élli tûšiðị-ịịi néttạn qáīt máši ðárgäz qáīt tárbāt ám-netš*; ðùlèq-ūðị *qáīt ịûzd-äs mmís nɛ́ammis; éḥseγ šékk äteggét ĕðlûzīr ði-umšạn ĕn-ịillís nɛ́ammis ðâðī-tūšéð ät-auịèγ* ». — *Ínna-ịäs* : « *Át-eggeγ ðlūzir eð-šémm ât-auịeð* ». — *Íršĕlīt ârba-inni, írsel θâína illís ĕnɛ́âmmis; ịíuị-īhent séθnäịen; ižédded-äsen âzĕllīð idžen nelmenzáh ðennéttạn ịírrīt ðlûzīr.*

Ûzdent tíseðnạn-ĕnni ĕggịn ăɛ́âddīs séθnäịen ĕzzîsent, ịṛụ́n ettnäịén niḍ́rbạn; mé́γren iúḥḥām nužĕllīð, issidefīhen äð-γrén; tânịen kúll-äss ḥịisạn-ĕnsen. ðnéhnịn ûr-ūšịn dímzzịäɛnen eðnéhnịn dīsén lɛ́ilm eðnéhnịn ímnäịen tânịen qĕ́bbụāla.

Ûzdent tísiðnạn-ĕnni kûl-tīšt tɛ́âšeq, si-tezrit, mmís ntmettúθ ĕnniḍèn. ɛqqîment qârennäsen ði-tebrát kûl tīšt tsâfâḍ iịidžen : « *Äkiðnáγ tḥû́fem* ». — *Ûzden îrbạn-ĕnni ĕqqîmen ĕttrûn ūḷḥâsenneš ḥụ́âuāl-ĕnni ĕllí nnânt-äsen. Ûzdent džébeð léžnūn-nsent ġmạn-nsent. Tûsed. ïdž-ŭụâss, llís núžĕllīð, ténna-ịäs* : « *Mémmiš élli tíūðet âki íllis nɛ́äm-*

Digitized by Google

míš qā-isḥ̂ūf-ịi áu̯äl ». — δu̯állãitša iṛōḥ lûzīr â-iṭṭẹṣ âki illís nɛámmis δénnettäθ ténna-iās : « Mémmiš élli tíūδet âki íllis nužëllîδ qā-isḥ̂ūf-ịi áu̯äl, δúlĕq-ūδi äddeberéδ ḫés ānèγ äḫéš-ṛōḥèγ.

Iûmen dísent lūzír, ínna δi-u̯ûl-ĕnnes : « Áṛṛaů-īnu élli qâhen ḫéddmen-ịi lḫédmeθu qāit máši túṣbẹḥt néts âitša áδ-äsen sékkreγ ĭšméž āhen-iáu̯ui̯ ál-īdžén ĕnu̯úmšạn ịiḫu̯a ūδĭsés ūlá-δīdžen δāhén ịẹ́nγ äδī-ịau̯éδ iḥáulien-nsen mrémδen siδámmen-nsen ». — Íggu, mâmeš inná, iɛáịịẹḍ ḫịidžen si-íšemžạn-nes, ínna-ịās : « Énγ-īhen táudd-ịi iḥáulīịen-nsen mrémδen siδámmen ». — Iûsed ịiúị-īhen išmež-ĕnni āl-tiš entemûrt téḫu̯a ūδis ūlá-δīdžen δennéttạn, inná-ịäsen si-ûzden : « Ä-kénnīu̯en enγéγ, ĕbbâθu̯en inná-ịi : Énγ-īhen ». Iûsed néttạn ịisi ssif-ĕnnes ū-iḫsés ā-hén-ịenγ ịẹdž-īhen iγéfr-īhen ū-hén ịẹ́nγūš si-ịẹ́zṛ-īhen qâ-ttrūn. Inná-iäsen išmež : « Rûlem eδnéts ä-débbreγ ḫ́ nāγ ». — Iûsed išmež ịíδu̯el äδ-iṛūu̯äḥ iiḫu̯en idžen nuɛâθṛûs, iγérs-īt, ịéṭṭèf iḥáulīịen ĕnịẹ́rbạn-ĕnni élli ịiu̯eδ, imérmeδ-īhen δi-iδámmen. iδu̯él γer lûzīr, iūš-âs iḥáulien ĕnịẹ́rbạn-ĕnnes. Inná-ịäs lûzīr : « Šékk tenγîδ aṛṛáů-īnu ». — Inná-ịäs išmež : « Nγîḫ-ḫen, ḫém iḥáulīịen-nsen ». — Iûsed bbâs nu̯áṛṛaů-nni iûšu iḥáulīịen itséδnạn-ĕnnes.

Ûzden irbạn-ĕnni, si-īṛōḥ išméž, ẹịịūrén γer lžêhèθ iénnīnèḍ, rûlen, baɛâδen si-tmûrθ-ĕnsen. Qqímen méγren δiuni âlsi ūzdén δírgāzen. Äl-īdž-uu̯âss iûsed īdžén iḍâq lḫâḍer-ĕnnes ; îzbeδ tabrât-ĕnni élli tūš-âs ḥennâs nu̯érba-inni âkīδes ; ịûseδ ūmâs ižbeδ tabrat-ennes θâ̂ina qqímen qâren dîsent lkûl-īdžen íqqār iûmās : « Â-matta ténna-ịi ḥénnāš ». — Iûsed idžen ĕzzīsén inná iûmās : « Iâ-ūma, nétšnīn ûlĕq-ūδi qâị nemγér, netšnīn δírgāzen, éḫseγ ánneṛōḥ, nékk ākīδeš itmûrθ nebbâθnèγ δäδ-âs-nūš θibrâθīn-ūδi ntséδnạn-ĕnnes δâ-

neḫzer mâš äẟ-ānéγ i̧ini γîmi-ẟīnáγ lḥâqq, lā-ụâh äẟ-anéγ i̧ẹ́nγ ».

Ûzden ẹi̧i̧ûren ĕddûlen iθmûrθ nebbâtsen ūfậnt iẟụél ẟá-žĕllīd. Si-ûzden ĕzzāθés, ūšîn-ās tibrāθị̂n ntséẟnạ̄n-ĕnnes. I̧ẹ́ttêf-īhent; inná-i̧āsen : « I̧â-middên, mán tâmūrθ tûzdem ĕ̃ẟ-mâmeṡ lisĕm-ennụen ». — Ennận-ās : « Llisem-ennâγ ẟi-tẹbrâθị̄n i̧ûẟi-hāh ĕllí nûš-āš ». — I̧ûsed néttạ̄n i̧ẹγrů tibrâ-θịn-ĕnni ĕllí ûšịn-ās. Si-isemdá ẟi-θẹγīrá, i̧ûfi-hen daṛṛáů-nnes ûzden āḫéẟẟmen lḥáqq ākí ḥénnātsen. I̧ûsed bātsén séggä íγrů tibrâθịn-ĕnni, i̧ûfa lḥáqq ẟi-ḥénnātsen. Inná-i̧āsen : « I̧â ŭáṛṛaů-īnu nétš qái-ĕggīγ ẟiụén láɛīb ĕllí ū-íggīt ûla-dīdžen iụáṛṛaů-nnes γi-mätta ggiγ nétš ». — I̧ûsed íssīfeẟ īšméž, inná-i̧ās : « Äitša átaudeẟ ĕrbáɛa nílêγmạ̄n ẟâhen siūḍéẟ iléḫla zĕffér ilémdīneθ, ẟätsékkereẟ áberräḥ äẟ-íberräḥ ẟäirú míddên imḗqqrānen äẟ-īḥédren ẟi-lménzäh élli äẟ-eggéγ áitša ».

I̧ûsed îšmež-ĕnni issékker áberrāḥ íqqịm i̧ẹtberräḥ i̧ina : « I̧â-middên imḗqqrānen qā-ínna iäụen äžĕllīd : éḫser-ken äẟ-ī-tḥéḍrem äitšá ẟi-i̧idžen nelmenzáh qâi̧ äẟ-eggéḫ išrá ĕnmíddên qâhen ḫéẟẟmen γrí idžen nelmúnkᵘêr ẟi-úḫḫām-īnu ». — Ûzden míddên-ĕnni imḗqqrānen ĕffγén bérra zĕffér ilémdīneθ; ẟennéttạ̄n issékker išemžận ĕssûfγen tiséẟ-nạ̄n-ĕnni nnés, i̧íui̧ẹn-ten zĕffér ilémdīneθ iumšận nelménzäh si-i̧ûsed nettận, inna iišemžạ̄n-nnes : « Énγem-hen i̧âh ». — Ûzden īšemžận eṭṭfén tiséẟnạ̄n ĕnni; eqqnen-tén ẟi-ílêγmạ̄n éggịn ḍâr ĕntîšt ẟi-ụúlγem ẟûḍār ĕnnīḍén ẟi-ụúlγem seθnâi̧en ĕzzisent; ûzden sékkĕren ílêγmạ̄n, ûθīn-hen ẟenėḥnịn qqimen ĕggûren zzisent férqen-ten.

Íẟụel äžĕllid γer-ụáṛṛaů-nnes, inná-i̧āsen : « Ûlĕq-ūẟi qâi ûšīγ-āụen lėḥkûmeθ-īnu ; â-ẟīs tḥékmem mäš-ĕllâγ áḥk-meγ nétš ». — ẟenėhnịn ddûlen ẟižĕllīẟén mâmeš illá bâtsen.

TRADUCTION

Les deux femmes du Vizir (1).

Un roi avait une fille qu'il aimait beaucoup et un neveu qu'il détestait. Un jour, le cousin de la jeune fille s'en vint demander au roi la main de la princesse. Comme celle-ci aimait le jeune homme, elle fit dire à son père : « O mon père, tu me donneras mon cousin comme mari. — Je ne te le donnerai pas, répondit le roi, la conduite de ce garçon ne me convient pas. — Et moi, je n'épouserai que lui! s'écria la princesse ». Un jour, comme son père était en promenade, elle résolut de se séparer de lui; elle revêtit des habits d'homme et s'éloigna du palais.

La jeune fille marcha longtemps, et enfin arriva près de la mer. Là, elle s'embarqua. Le bateau l'emporta jusque sur l'autre rive en un pays que gouvernait certain roi. Il advint que ce prince fit la rencontre de la fugitive; voyant ce beau garçon vêtu, d'habits tels que seuls des princes en auraient pu porter de semblables, il sentit son cœur voler vers lui : « Jeune homme, lui dit-il, d'où viens-tu? — Je viens, répondit la jeune fille, de tel royaume, situé au-delà de la mer. — Viens chez moi, proposa le roi et tu seras mon vizir. — Je te suivrai, dit-elle, et je serai ton ministre. — Ce sera pour moi une grande joie, dit le roi ». La princesse suivit le roi et celui-ci se l'adjoignit au pouvoir. Même une certaine année, il remit tout le gouvernement entre ses mains.

1. L'épisode de la femme déguisée qui épouse la fille du roi, dont elle est le vizir, et celui des deux princes tentés chacun par sa belle-mère, se retrouvent dans l'Histoire de Qamar ez Zemân d'où le conte berbère paraît tiré (*Mille et Une Nuits*, éd. du Qaire, 1302 hég., t. I, p. 327-339; t. II, p. 1-45); cf. Chauvin, *Bibliographie des ouvrages arabes*, V, Liège, 1901, in-8, p. 204-212.

Digitized by Google

Un jour le roi vint trouver son vizir : « Je te donne ma fille en mariage, lui dit-il ». Le vizir accepta et le mariage eut lieu. Le soi-disant mari emmena son épouse dans sa demeure. Mais il ne dormait pas avec sa compagne, il s'en tenait éloigné, et quand il était auprès d'elle, il ne se livrait qu'à la prière. Un jour, la princesse lui dit : « Eh! mon mari! mon père te fait dire que tu aies à dormir près de sa fille, sinon il t'enlèvera la tête ». Le vizir répondit : « Promets-moi de ne pas me trahir et je te dirai pour quelle cause je n'entre pas chez toi. — C'est entendu, dit la fille du roi, je te donne ma parole sacrée que je ne divulguerai rien de ce qui te concerne. — Eh bien, expliqua le mari, je te jure que je ne suis qu'une jeune fille comme toi. — Je vais à l'instant te tirer d'affaire, dit la princesse ».

Bientôt la mère de la nouvelle mariée arriva, elle apportait une poule à sa fille. Entrée dans sa chambre, elle lui demanda : « Eh bien! ton mari a-t-il, oui ou non, dormi auprès de toi. — Donne cette poule que tu tiens, répondit la princesse, retourne à la maison et ne t'inquiète de rien; cette nuit, mon mari partagera ma couche, reviens donc demain ». Quand la reine fut partie, l'une des jeunes filles dit à son amie : « O ma sœur, apporte cette poule, que nous l'égorgions ». Et saisissant la poule, elles la tuèrent. Elles recueillirent son sang; la mariée prit ce sang et en macula son linge. Lorsque le lendemain la reine revint, sa fille lui donna ses vêtements. Elle les examina, puis toute joyeuse, les apporta au roi : « Le mariage est consommé » lui dit-elle, en lui montrant les vêtements. Le roi donna une nouvelle fête en l'honneur des époux, et ceux-ci allèrent se promener dans la ville, puis ils revinrent au palais.

La fille du roi continua à vivre près de son amie, le vizir. Et maintenant, revenons au cousin de la princesse qui

Digitized by Google

avait fui de son pays. Ce jeune homme apprit que la jeune fille qu'il aimait s'était réfugiée près d'un roi qui régnait de l'autre côté de la mer. Il arriva à la mer et s'embarqua; après une longue traversée, le navire le déposa sur les terres du prince qu'il cherchait. Il vint à la ville qu'habitait le roi et là, entra au service d'un gargotier, installé tout près du palais. Un jour, il se prit de querelle avec son patron. Entendant le bruit de la dispute, le roi fit venir son vizir : « Va chez ce gargotier, lui dit-il et amène-le moi. Le vizir obéit, vint chez le *ḥemmâs*. Il y trouva son cousin qu'il reconnut et emmena les deux hommes près du roi. Quand ils furent en présence du prince, le vizir dit : « C'est ce gargotier qui est coupable, il a refusé de payer ce qu'il doit à ce jeune homme qu'il emploie, et celui-ci lui a donné des coups; maintenant c'est à toi qu'il appartient de juger ». Le roi condamna le gargotier à l'amende et, en outre, le fit emprisonner pour une année. Quant au jeune homme, il le fit mettre en liberté.

Comme le jeune prince sortait du palais, voici que le vizir le rejoignit et lui dit : « Tiens-toi là jusqu'à ce que je revienne. » Et quand il fut de retour : « Je te connais, dit le vizir à son protégé. — Et d'où me connais-tu? s'écria ce garçon. — Ton oncle, continua le vizir, est roi de l'autre côté de la mer. Tu es allé le trouver pour lui dire : « Donne-moi ta fille en mariage », mais il a refusé et ta cousine s'est enfuie. — « Étonnant vizir, tout cela est vrai, dit le jeune homme, des gens m'ont appris que ma cousine s'était réfugiée près d'un roi. J'ai entendu dire qu'elle était dans cette ville et me voilà à sa recherche. — Et si tu la voyais, demanda le vizir, la reconnaîtrais-tu? — Je la reconnaîtrais, dit le jeune garçon, et quelle joie ce serait pour moi! — Viens avec moi, et je te conduirai près d'elle à sa maison ». Elle emmena le jeune homme ravi, et le fit entrer dans sa

Digitized by Google

maison auprès de la fille du roi : « O mon amie, dit-elle à la princesse, voici mon cousin. Avant de quitter mon pays, je voulais l'épouser, mais le roi mon père refusa de me le donner. Je m'enfuis loin de mon père jusqu'à cette ville. Comme mon cousin a su que j'étais ici, il est aussitôt venu près de moi. Et maintenant qu'allons-nous faire? Je veux que ce soit toi qui décides à ce sujet. — Que puis-je décider, répondit sa compagne ». Après réflexion : « J'irai trouver mon père, dit-elle et lui conterai la chose.

Quand elle fut en présence du roi, la princesse le pria de lui accorder un entretien : « Ce que tu vas me demander est accordé d'avance, fit le roi. — La jeune fille commença : « Mon père, le mari que tu m'as donné n'est qu'une femme comme moi et non un homme. Or, son cousin vient d'arriver près d'elle et veut l'épouser. Je demande de toi que tu nommes ce jeune homme vizir à la place de sa cousine, et alors je l'épouserai. — Il sera vizir, dit le roi, et tu l'auras pour mari ». En effet, le jeune garçon épousa la fille du roi, il épousa aussi sa cousine. Le roi donna une grande fête et prit son gendre pour vizir.

Les deux femmes du vizir devinrent enceintes l'une et l'autre, et chacune d'elle donna le jour à un garçon. Les deux enfants grandirent au palais, le roi les fit instruire; ils apprirent aussi à monter à cheval et ils étaient tout jeunes encore que déjà ils faisaient preuve de beaucoup de science et se montraient cavaliers accomplis.

Or, il advint que chacune des femmes du vizir vit le fils de son amie et toutes deux tombèrent amoureuses de l'un des jeunes princes. Elles leur envoyèrent des lettres où elles leur disaient : « Vous pécherez avec nous ». Les deux frères se mirent à pleurer et repoussèrent les propositions de ces femmes. Celles-ci en perdirent l'esprit. Celle qui était fille du roi vint trouver son mari et lui dit : « Le fils

Digitized by Google

que tu as eu avec ta cousine m'a adressé des paroles outrageantes ». Et le lendemain, comme le vizir passait la nuit chez sa cousine, celle-ci lui déclara : « Le fils de ton autre femme m'a tenu des propos déshonnêtes, prends des mesures à son égard ou bien je te quitte ».

Le vizir ajouta foi aux paroles de ses femmes : « Ces enfants se sont mal conduits envers moi, se dit-il ; demain, je les confierai à un nègre qui les emmènera dans un endroit désert et là, il les tuera, puis il m'apportera leurs vêtements tachés de leur sang ». Il fit ce qu'il avait résolu. Il demanda un de ses esclaves noirs et lui expliqua ce qu'il attendait de lui : « Quand tu les auras tués, lui dit-il, tu m'apporteras leurs vêtements trempés dans leur sang ». Le nègre emmena les jeunes gens jusqu'à un endroit où personne n'habitait. Arrivé là, il leur dit : « Je vais vous tuer sur l'ordre de votre père ». Il leva son sabre, mais il ne put se résoudre à frapper les fils de son maître, et laissa la vie sauve aux deux jeunes gens tout en larmes : « Fuyez, leur dit-il, je vais arranger cette affaire ». Il s'en alla voler un bouc, l'égorgea et prenant les vêtements des princes, il les trempa dans le sang de l'animal. Puis, il revint auprès du vizir et lui remit les vêtements tachés de sang : « Tu les as tués ? demanda le vizir. — Je les ai tués, répondit le nègre, et voici leurs habits ». Le prince envoya ces vêtements à ses femmes.

Quand le nègre fut parti, les jeunes gens s'éloignèrent dans une autre direction et fuirent bien loin du pays de leur père. Ils grandirent et atteignirent l'âge d'homme. Un jour l'un d'eux fut pris d'ennui. Il tira la lettre dont il a été question et la lut à son frère : « Voilà, lui dit-il, ce que m'a écrit ta mère ». L'autre tira sa lettre à son tour, et la lut : « Et voilà, dit-il, ce que m'a écrit la tienne. — O mon frère, reprit le premier, maintenant que nous

Digitized by Google

sommes des hommes, toi et moi, nous retournerons dans notre pays, nous livrerons ces lettres à notre père et nous verrons s'il nous donnera raison ou bien nous tuera ».

Ils revinrent donc auprès de leur père; celui-ci était devenu roi. Quand ils furent en sa présence, ils lui donnèrent les lettres de ses femmes. Il les prit en demandant : « O gens, de quel pays venez-vous et quel est votre nom? » « Notre nom, répondirent les nouveaux venus, est écrit dans ces missives que nous t'avons remises ». Le roi lut les lettres que ces hommes lui avaient apportées. Quand il en eut achevé la lecture, il reconnut ses enfants et comprit qu'ils venaient se faire rendre justice contre leurs mères. Il reconnut que ses femmes étaient coupables : « O mes enfants, dit-il, je vous ai traités comme nul père n'a traité ses fils ». Aussitôt, il fit venir un nègre : « Demain, ordonna-t-il, tu amèneras quatre chameaux, tu les conduiras dans la forêt derrière la ville; puis, tu feras réunir par le crieur public les grands du royaume pour qu'ils assistent à une fête que je donnerai demain ».

Le nègre prévint le crieur public qui se mit à faire l'annonce suivante : « O grands du royaume, le roi vous fait dire : Je désire que demain, vous assistiez à une fête que je donnerai, on a commis une faute grave dans ma maison ». Ces gens vinrent derrière la ville à l'endroit indiqué. Quant au roi, il ordonna aux nègres de faire sortir ses deux femmes et de les conduire sur le lieu de la fête. Et quand lui-même vint il dit aux nègres : « Faites-les mourir tout de suite ». Les serviteurs s'avancèrent, saisirent les femmes. Ils attachèrent un pied de la première à l'un des chameaux et l'autre pied à un autre chameau; ils traitèrent de même la deuxième femme; puis ils firent lever les chameaux et les frappèrent. Les animaux prirent le galop, écartelant les malheureuses.

Digitized by Google

Le roi revint vers ses fils : « Maintenant leur dit-il, je vous remets le pouvoir ; disposez-en comme j'en disposais moi-même. » Et les jeunes princes devinrent rois comme l'avait été leur père.

LXIX

I-zĕmân n-Bni-Ḥăbîb.

ðı leáheð n-Bni-Ḥăbîb îdž-ɥúrgāz táud-ās lăɛaɹâl ĕnnes ūtšú ðı-tâllest tétten ākis ɛaðıäin-llah ûhen ızzāɹeš itqĕṭṭa-ɹīās utšú fissaɛ. Âl îdž-uɥâss išaɛal tfäûθ, ittāf nettạn dámšān ɥutsú ðı-lmäɛūn mîẓi-ittett. Eðɥázd enninĕd ɹíḍḥa ittétt ðı-tfäūθ ūr-ūsiděnèš.

Nétšnɹn néttett ɣêr ðı-tfäūθ ūnéttetteš ðı-tâllest lâ-ḥāṭer ĕntuggɥéð si-ɛaðıäin-llah ä-ittâzden tetten ðı-ûtšu-nnâɣ.

Traduction

Au sujet des *Beni Ḥabîb.*

Il était, au temps des *Beni Ḥabîb*, une femme qui avait l'habitude de servir les repas de son mari dans l'obscurité. Les génies venaient manger avec cet homme, qui ne les voyait pas, mais qui remarquait bien que le plat se vidait rapidement. Un jour, il apporta de la lumière pendant le repas. Il trouva, dans le plat, la place où puisaient les génies. Aussi, le jour suivant, il eut soin d'apporter de la lumière et les génies ne vinrent pas.

Nous ne mangeons actuellement qu'à la lumière d'une lampe, jamais dans l'obscurité, par crainte des génies qui mangeraient la nourriture servie.

Digitized by Google

LXX

Leqṣéịeθ némmis núžellīð Feruận ðị́llis nužellíð Šéruạ̄n (1).

Illa i-zemmận-ěnni ði-Úzdaθ ízdɛ̀γ îdžen užellíð lísem ěnnés Féruạ̄n. Ségga ímmūθ nettận îdžu îdžen ụèrbá ûr ị̄ūš nettận dámzziạ̄n; iûsed ímγer ârba-inni kúll-āss ị̄ḗị̄ūr äð-íḥaụes ḫûị̄s-ěnnes. Âl-īdž-uụāss ị̄íḥlɛ̀d ḫtíš ěn-tússārθ ði-tíš-ěn-ṭḛṭ. Ị̂úfīt tāị̄ḗm ði-ụámạ̄n. Éð-nettận íssídef ị̄ís-ěnnes i-θḛ̄ṭ äð-isū. Sí-tezrīt néttāθ ū-tsînteš tsédḥa ězzîs, tûsed tlûm ði-ūrba-ínni ténna-ị̄ās : « Mimi tûdfeð-ěḫi iụâ̄ien-ěnṭḛṭ, ûði tqârdeš : éffeγ sî-θḛ̄ṭ, édž-iii äð-sūrdéγ ị̄îs-īnu; ěð-šékk ûði tsedḥâðeš ezzi; ðúlɛ̀q-ūði âqqaị̄ ị̄īs-ennéš iɛâfs-ii ði-lḥáụāị̄ež-īnu.

Inna-ị̄ās ârba-inni : « Mâges šémm élli ázzīm sedḥáγ nétš, ðémmis núžellīð Feruận eð-mîmi šémm ū-tsedḥâðeš ezzí, eð-mîmi ûð-iii téggeðeš ábrīð âði-tédžeð äð-âdfeγ assûrdeγ ị̄îs-īnu séggä ûzdeγ nétš îθḛ̄ṭ ». — Ténna-ị̄ās taússārθ-ěnni : « Ị̂á-flạ̄n, nétš sédḥaγ; ụal áinni šékk-ělli qâš tqâreð šékk ðémmis nužellíð, ū-tsînðeš âqqaị̄ ázěllið ěnni llí éšθer-ězzīs, qārennâs Šéruạ̄n iggu ði-bbâš leqbâḥèθ ị̄érru néttạ̄n itéḥkem ði-Téfessra; éð-šekk-ělli qâš tqâreð ðárgāz, égg ɛlɛaîb ði-íllis qâị̄ âð-āš ibận bžéhð-ěnneš.

Si-íslu-ị̄ās áụal-ěnni, isúkkụen ârba-inni, íffeγ-ās lăɛâqel-ennes, ị̂úsed ị̄īnị̄ú ḫûị̄s-ěnnes, ị̄ḗị̄ūr γer-lemdínéθ neŠéruạ̄n. Séggä iḥlɛ̀d itterf ntemdint íssûr nTâfessra ị̂úfa tīš nelɛâ-qīseθ, ị̂úsed γrés, ị̄ḗlγa ḫés. Túsed lɛāqiseθ-ěnni ténna-ị̄ās : « Ini-ii matta teḫseð élli qā-šékk télγāð-iii, mátta téḫseð-iii

1. Dicté par El-Mohktâr ould Laḥbîb, des Ouled Lârbi.

Digitized by Google

âð-āš-eggeɣ ». — *Ínna-ɣās* : « *Ɣâ-ɥultma, nétš qâi ūzdéɣ ḫséббeθ niɣllis nužellīð-ěnnɥen Šéruɣn qâi ḫséɣ šémm âži tsiūḍéḍ ɣ́res* ». — *Ténna-ɣās* : « *Áð-šekk síūḍèɣ ɣrés ɥaláinni ä-šérḍeɣ ḫéš* : *qâi ḫséɣ šékk sâ-šekk siûḍèɣ ɣrés, ðâ-tèggeð lḫâḍer-ěnneš ākīðés âð-iɣi teggéð tiš nelmértěbeθ mízzi âqli nétš táměqqrɣnt ūtqéddīɣeš ilḫéðmeθ ḫséɣ šékk âð-iɣi teggéð miði äð-éddreɣ* ». — *Ínna-ɣās* : « *Ɣâ-ɥúltma ɣḗr siūḍ-ɣi ěðɥénni téḫseð ði-ɥûl-ěnnem âð-amt-ūšeɣ ði-ɥóqθ-ěnnî* ».

Tûsed nettâθ téɣɣūr, tédžīt ði-úmšɣn-nes, téḫlḗḍ nettâθ ɣerlḫákūmeθ niɣllis núžellīð. Túθu ði-ɣúɥɥūrθ téffeɣ-ās džârīθ, ténna-ɣās : « *Mátta téḫseð ɣâ lɛaqíseθ-ūði* ». — *Ténna-ɣās* : « *Qaɣ ûrīɣ tišt entébrāt iɣillis núžellīð auɣɣ-it tûšeð-āst* ». — *Ṭéṭṭfīt džârīθ-ěnni, táuɣɣ-īt iɣillis núžellīð tûš-āst, ṭéṭṭfīt, téfθel-īt, téqqīm tfékkā-ðīs, tûsed ténna-iās si-tsémda* : « *Éffeɣ ɣrés tínīð-ās* : *Áð-iɣi trékkäh ídžen šúɣɣa âl-dāš errèɣ lžáɥāběnnes* ». — *Teðuel, tûsed íllis nužellīð tûri tîš en-tebrāt tsíɣīt idžârīθ, ténna-ɣās* : « *Auɣɣ-īt ilɛaqíseθ-ěnni élli qáit trékkäh* ». — *Tûseð džârīθ-ěnni tiuɣɣīt tsîɣ-āst*; *tûseð lɛaqîseθ-ěnni tiuɣɣīt, tūš-īt ímmis nužellīð Féruɣn*; *ífkkīt, ifräḥ ězzîs ɣérru.*

Ɣûsed ârba-inni tamddīθ ɣîṛèḍ iḥáuliɛn netséðuɣn mízzi ū-sînenteš iḍéffrīt āl-ɥuḫḫâm nužellīð Féruɣn. Si-zrint mídden âki lɛâqīseθ-ěnni īniɲ : « *θūði támṭṭûθ qâit tiɣɣûr atzéṛ ɣillís núžellīð, ða-teqqîm âkīðes. Séggä írōḥ eɣrés ténna-ɣās* : « *Ɣâ-mmis nužellīð Féruɣn, ini-ɣi ätqéddeð äð-égge*ð *áɥālenni ðâš-īnīɣ ânâɣ ūtqéddeðeš* ». — *Ínna-ɣās* : « *Nétš âqli ḫéssèɣ símɣn-ínu ûḫḫi itqeddá ûla ðidžen sižellīðén néttmūra mâni-mɥa-llīn* ». — *Ténna-ɣās* : « *Qâi áɥāl-ěnneš ggiḫ, ɥaláinni ütteffégðeš síɣri ɣîmilla úzzlèɣ éḫḫeš* ». — *Ɣûsed ínna-ɣās* : « *Qâi aqqîmèɣ ěɣrém mâš teḫseð égg ði-ɥûlennem* ». — *Ɣqqīm néttɣn èɣrés ði-úḫḫām nettérbāt-ěnni, āl-*

Digitized by Google

âzd-ĕnni téggu aɛáddīs; *tenna iúrba-inni* : « *A-sîfdeγ ibba, âγri ịâsed âḥi irgeb* ». — *Sâ-iḥḷĕḍ ɥáḥdes, îli šékk tûždeð éḥḥes, tûɥθet mízzi â-nenγẹ̄t*; *ðä-téqqīmeð šékk ði-úmṡạ̄nnes. Eggịn mâmeš tenná illís núžĕllīð.*

Tûsed târbāt-ĕnni téggu ĕntâθ imánnes támählūšt; *ténna idžârīθ-ĕnnes* : « *Ẹịịūr γer-ḥénna âðās tînīð* : *illím tamählūšt téḥs ã-tīnīð ibbas āḥés írgeb* ». — *Tûsed ḥennäs ténna iúžĕllīð* : « *Ịílliš qâiṭ tehleš téḥs šékk â-γres tâzdeð ātérgbeð ḥés ā-tezrét mâš qaị teggu ði-léhlāš-ĕnnes* ». — *Ịûsed nettan ịírgeb ḥes*; *ịûdef γrés ɥáḥðes, ínna-ịäs* : « *Ịâ-illi mâš qáị teggîð ði-léhlāš-ĕnnem* ». — *Tûsed nettâθ ûðäs terrûš ăɥāl ðenéttận iqqâs-īt ịḗrru, íqqīm ịíttru-ḥés. ði-lɥọqθ-ĕnni, íffeγās ârba-inni ịûθīt séssīf-ĕnnes, inγ-īt, iqṣṣâs îḥfĕnnes. Tékker ịillis tégg-īt ði-îdžen neṣṣéndū̆q, teqqen ḥés, teffrît ði-úḥḥāmĕnnes.*

Eðɥâitša si-ûzden lɥâzāreθ ði-láḥkumeθ nužellîð, úfịn ârba ðûṣbḕḥ, sḗbḥān lĕḥḗlq iḥḗlqent: *íqqīm ḥelkūrsí nužĕllîð šéryận*; *eð-ịíllis nužĕllîð téqqīm zzâθes. Ûzden néḥnịn lkúll kébben ḥîḥf-ĕnues, ĕð-nèhnîn sûsmen. Ténna-ịäsen* : « *Ụûði qáīt ĕḥụén ðážellīð téḥsem selḳâṭer-ĕnnɥen ānḗγ sessîf eḥɥen*; *ðûlḕq-ūði âtiịūrem āteγzém tamḍḗlt iužĕllîð-ĕnnɥen qâimmūθ. Éggŭðen ĕzzîs lɥazāréθ éffĕγen si-lḥákūmeθ, sékkĕren ịínni iqqāzén támḍèlt mīðî âðefnent Íuịent āl-tèmḍèlt, réðment.*

Ûzden lɥâzāreθ-ĕnni qqîmen tḥélḍen ḥụèrba-inni, mmís en-Féruận ū-ḥséntes, tšérhent nehnîn, ū-ḥséntes ā-ịâsed ḥsén ðážellīð. Énnận ittaɛâθ núžĕllīð : « *Nétšnịn ûnĕtedžāš ârba-ịūði äð-īnḗγ ịḗḥkem netšnịn ū-ịḗḥkem ðînèγ γîmilla neggu ākis lžîhāð*; *séyga ăð-ānèγ ịeγlèb ánsārās* ». — *Ûzden eggîn áberrāh, ínna-ịäsen* : « *Áitša ū-ítγāb ûla d-îdžen qâị nétteg lžīhâð âki ɥérba-ịūði lli-qâit ịūséd äðineγ ịḗḥkem* ».

Digitized by Google

Tûsed íllis núžĕllīð Šeryą̣n tenná i-úrgāz-ĕnnes : « *Áitša qáį̣ âss máši-nnâγ, láinni úttegğŭðeš* ». — *Ínna-į̣ās* : « *Ūr túggᵘeðeγeš, nétš úzðeγ si-témmūrθ nébba âl ðāðiγ rem γẹ̄r áḫḫem eggéγ elɛözz* ».

ðelfáiðeθ úzden ddûniθ-enni si-Táfssra âð-eggen lžihâð âkīdsen. Eqqîmen tšâθen lbâṛûð. Tûsed íllis ne-Seryą̣n tîṛẹ̄ḍ elkésyeθ táberšą̣nt téniu ḫūį̣ís ðáberšą̣n téffeγ-āsen āhén témmenγ āhén tqâθel, tûdef ði-ɣámmās-ĕnsen tetšâθ disen. Tehlẹ̄ḍ ḫélyązīr nebbâs túyθ-īt, téṭṭf-īt sûfūs-ĕnnes ténna-į̣ās : « *Áį̣ âiði-ūði, Rébbi į̣ḫḫkem ðíš, iðámmen ĕnneš âhen súyèγ, áisum-ĕnneš át-etšeγ ḫelzûneθ nezzáɛaf-ūði ellí téggeð-iį̣īt eð-šékk téffγeð-iį̣i tímssi téḫseð atâzdeð ði-úmšą̣n nébba* ». — *Ínna į̣ās* : « *Si-ṭéṭṭfeð-iį̣i māš-teḫséð égg-iį̣i* ».

Tûsed γer-úrgāz-ennes ténna-į̣ās : « *Nétšnįn qáį̣ ánnegg âkīðsen lbāṛûð yáḫḫa ásggɣās* ». — *Ûz den slįn ĕzzîs táryą̣n naɛammīs Féryą̣n*; *ûzden ḥérken γrés at-ɛâunen. Sî-henizṛ̂ émmis n-Feruą̣n, į̣îsi taméṭṭûθ-ĕnnes issers-īt ði lmeḥél-leθ-ĕnni į̣ûsedn-ās. Éggįn néttą̣n táryą̣n naɛammîs sebaɛá nússą̣n ðennéṣ-ĕnyāss, eggin lbāṛûð âki lmeḥélleθ né-Šeryą̣n*; *ḫlínten, mûθen, íqqīm ârba-inni ä-iḫkem ḫ-Tafssera.*

Tûsed taméṭṭūθ-ĕnnes tîṛû îdžen yèrbá tsámmat ɛâli; *ûzden ɛámmūmis nebbâs énnąn* : « *Nétšnįn ânsammat sîdi ɛâli u-Jâfer ḫelzédd-ĕnnes.*

Ûlèq-ūði qai qqîmen ezzīsén šra-middén si-lébqiį̣eθ néŠŠeryą̣n ði-uâθ Ḥámmu ði-ḫámsa ñíḫḫāmen; *ðešrá zzîsen qâhen qqīmén di-Táfssra ði-ḫḗr-llah ñíḫḫāmen mâni ílla izdéγ Šéryą̣n. Néqqār* : « *Iúnūn, qqīmén si-lebqiį̣eθ néŠŠeryą̣n.*

Qai į̣érnāγ lḥîrāb qārĕnnâs lemdínéθ néFFeryą̣n ði úzṛûnni ðéni iddéšreθ-ĕnnâγ, lism-ĕnnes azṛû ĕn-Féryą̣n.

Digitized by Google

TRADUCTION

Histoire du fils roi *Ferouân* et de la fille du roi *Cherouân*.

A cette époque régnait à Oujda un roi nommé *Ferouân*. Quand il mourut, son fils était tout jeune encore. L'enfant grandit; chaque jour, il faisait une promenade à cheval; une fois, près d'une source, il rencontra une femme qui y puisait de l'eau. Voulant abreuver son cheval, il le poussa jusqu'à la source. La vieille femme, apercevant un étranger, fut prise de honte et elle se mit à le blâmer : « Pourquoi, lui dit-elle, t'es-tu ainsi avancé jusqu'à moi près de cette source, et pourquoi ne m'as-tu pas demandé auparavant de m'éloigner pour te laisser abreuver ta monture? Mais tu n'as eu pour moi aucun égard et voilà que ton cheval a foulé mes vêtements ».

Le prince répondit : « Mais qui donc es-tu, toi, dont la présence devrait me gêner, moi, fils du roi Ferouân. Et n'est-ce point toi plutôt qui me dois de la déférence. Pourquoi ne pas m'avoir laissé le chemin libre dès mon arrivée? — J'ai eu honte en ta présence, reprit la vieille; mais puisque tu te dis fils de Ferouân, sais-tu qu'il existe un autre roi du nom de Cherouân, prince de Tafessera? Il est plus illustre que ton père et ne lui a pas ménagé les affronts. Toi, qui prétends être un homme, va donc, fils de Ferouân, affirmer ta valeur en séduisant la fille de Cherouân (1).

1. Cf. le début d'un conte kabyle, *Histoire de Meh'ammed Adjdjadj*, Mouliéras, *Légendes et contes merveilleux de la Grande Kabylie*, t. I, conte X, p. 129 et suiv. Dans le roman du *Fotouh Ifriqyah* Chirouân est établi comme roi à Oujda par les Musulmans à la place d'El Ablaq, édit. de Tunis, 2 vol. in-8, t. II, p. 147-148. (R. BASSET.)

Digitized by Google

A ces mots, le prince, pris de fureur, perdit la tête et lança son cheval dans la direction de Tafessera. Au voisinage des remparts de la ville, il aperçut une vieille femme; il s'approcha d'elle et l'appela. Cette femme vint : « Dis-moi pourquoi tu m'as fait venir, lui dit-elle, et je ferai ce que tu demanderas de moi. — O ma sœur, dit le prince, je suis venu à cause de la fille du roi Cherouân et j'attends de toi que tu me conduises auprès d'elle. — Je le ferai, répondit la vieille, à cette condition que tu pourvoiras à mon existence, quand tu auras obtenu de cette jeune fille ce que tu désires; car je suis vieille et le travail m'est devenu impossible. — O ma sœur, dit le prince, conduis-moi seulement en sa présence, et tout ce que ton cœur peut souhaiter, je te l'accorderai sur l'heure ».

La vieille, laissant là le jeune homme, se rendit à l'appartement réservé à la fille du roi. Elle frappa à la porte, une servante parut : « Que veux-tu, vieille? demanda-t-elle. — J'ai là, répondit cette femme, une lettre que j'ai écrite pour la fille du roi, porte-la-lui ». Elle remit une lettre à la servante, et celle-ci la porta à sa maîtresse qui l'ouvrit et la lut.

Quand elle eut pris connaissance du contenu de cette lettre, la princesse dit à sa suivante : « Sors près de la messagère et dis-lui d'attendre un instant la réponse ». Elle écrivit aussitôt au prince et la vieille emporta la missive au fils de Ferouân qui se réjouit fort en la lisant.

Le soir venu, le jeune prince revêtit des habits de femme, afin de ne pas être reconnu, et il suivit la vieille jusqu'au palais. En les voyant, les gens disaient : « Ce sont des femmes qui vont rendre visite à la fille du roi et lui tenir compagnie ». Quand il se trouva en présence de la princesse, celle-ci lui dit : « O fils de Ferouân, es-tu, oui ou non, capable d'accomplir ce que je t'ai proposé? —

Digitized by Google

Je me sens supérieur à tous les rois de la terre, répondit-il, à tous, quels qu'ils soient. — Je compte sur ta parole, reprit la jeune fille, mais tu ne sortiras pas de chez moi, sinon je te poursuivrai. — Me voilà disposé à rester chez toi, autant que tu le voudras, dit-il, agis selon ton cœur ». Il habita donc dans la chambre de la princesse et y resta jusqu'au jour où elle se trouva enceinte.

Alors, elle feignit d'être malade; elle dit à son compagnon : « Je vais envoyer chercher mon père, il viendra me voir. Quand il sera seul chez moi, dispose-toi à l'attaquer, tu le frapperas, nous le tuerons et toi, tu seras roi à sa place ».

Les choses se passèrent comme l'avait dit la fille de Cherouân. Elle dit à sa servante : « Fais savoir à ma mère que je suis malade, et qu'elle dise à mon père de venir me voir ». La reine prévenue dit à son époux : « Ta fille est malade et te demande d'aller te rendre compte de son état ». Le roi alla seul voir sa fille : « Souffres-tu beaucoup, mon enfant? lui demanda-t-il ». Comme elle ne lui répondait pas, le roi qui l'aimait beaucoup, se mit à pleurer sur elle. A cet instant, le fils de Ferouân se précipita sur lui, le frappa de son sabre, le tua et lui coupa la tête. Sa complice se leva, plaça le cadavre de son père dans une caisse qu'elle ferma et cacha dans sa chambre.

Lorsque, le lendemain, les ministres de Cherouân arrivèrent au lieu où le roi rendait la justice, ils trouvèrent assis sur le trône de leur maître, un jeune homme merveilleux de beauté. (Goire à Celui qui le créa!) Devant lui se tenait debout la fille de Cherouân. Tous vinrent lui embrasser la tête et gardèrent le silence : « A partir de ce jour, dit la princesse, cet homme sera votre roi, bon gré, mal gré. Et vous allez de suite creuser la fosse de votre roi défunt ». Les vizirs effrayés sortirent du prétoire et firent

Digitized by Google

préparer une tombe pour leur ancien roi; ils y transportèrent le mort et l'y enterrèrent.

Mais les ministres étant revenus auprès du nouveau roi, qu'ils détestaient, refusèrent de le reconnaître pour leur maître et dirent aux sujets : « Nous ne laisserons pas ce jeune homme nous commander, il ne nous donnera pas d'ordres; nous lui ferons la guerre et quand il nous aura vaincus, nous lui obéirons ». Ils firent annoncer par le crieur public : « Que personne ne s'absente demain, nous allons faire la guerre à ce jeune homme qui est venu ici pour nous commander ».

La fille du roi Cherouân vint à son mari : « Demain, dit-elle, il y aura une journée qui ne sera pas pour nous; mais tu n'as rien à craindre. — Je ne crains rien, dit le fils de Ferouân; je suis venu du pays de mon père près de toi, je ne t'apporterai que la victoire ».

Donc les gens de Tafessera se réunirent et vinrent pour les combattre. Ils firent parler la poudre. La fille de Cherouân s'habilla de vêtements noirs, monta sur un cheval noir et marcha à la rencontre des révoltés. Elle pénétra dans leurs rangs et se mit à frapper. Se trouvant face à face avec le vizir de son père, elle le frappa et lui saisit la main : « Dieu est contre toi, lui dit-elle, je boirai ton sang et je dévorerai ta chair pour prix de ta conduite à mon égard. O chien, qui as déchaîné sur moi la guerre pour prendre la place de mon père! — Puisque tu m'as pris, dit le vizir, fais de moi ce que tu voudras ».

Elle revint près de son mari : « Nous leur ferons la guerre, dût-elle durer une année, lui dit-elle ». Les gens de la famille de Ferouân entendirent parler d'elle et accoururent à son secours. Le fils de Ferouân, les voyant venir, enleva sa femme et la porta dans la troupe qui arrivait à leur aide. Le combat continua, il dura sept jours et

Digitized by Google

demi. L'armée de Tafessera fut détruite, et le fils de Ferouân régna sur la ville.

La nouvelle reine mit au monde un fils auquel elle donna le nom de *ʿAli*. Les oncles paternels de l'enfant dirent : « Nous le nommons *Sîdi ʿAli ou-Djâfer* en mémoire de son ancêtre » (1).

Actuellement, on trouve dans nos villages, des descendants de Cherouân ; ils habitent cinq maisons dans le village des At-Hammou. A Tafessera, là où vivait Cherouân, beaucoup de maisons sont peuplées des descendants de ce prince. Nous disons : « Ceux-ci sont les enfants de Cherouân ».

Il y a encore près des Aït-Lârbi, des ruines que l'on appelle *La ville de Ferouân* ; elles sont situées en haut du village, sur une falaise que l'on appelle *Falaise de Ferouân*.

LXXI

Lèqṣēẓéθ nâθ ɛâuɣèn (2).

Âθ-ɛāuɣèn éllạn rsîn ðì-ṭémmūrθ-ĕnnáγ ðì-Lébrīgāt zzâθ iẓiγzer nâθ-snūs, šéθren dínn, séggä šeθrén ihélk īhen Rébbi.

Néhnịn ĕttâdren iẓiγzèr, séllẖen iḥáuliịen-nsen, ûzden ĕttâdfen nèhnîn ākí tséðnạn, tγîmạn tâɛūmen ākidsént zdāẖél iuâmạn, téggen tíseðnạn ðì-lžīhéθ ĕð-ẓírgāzen ðì-lžīheθ.

Tâzdent tíseðnạn-enni ăɛâšqent írgāzen, tenni iqqâsĕneš ĕnuergâz tûsed γrés, ḍéffrīt ; ĕðuénni iɛâšeqneš netméḷṭīθ, íttauịīt bezzéz ẖebbâs eðuáiθmās. Ûzden tménγạn ẖsent.

1. Les légendes attribuent à ʿAli ben Djâfar, qui ne vint jamais en Afrique, la conquête de Constantine et d'un certain nombre de villes, entre autres Oujda (*Fotouḥ Ifriqyah*, t. II, p. 129-140).
2. Dicté par Aḥmed Ben Djebbâr, des Aït-Lârbi.

Digitized by Google

Âl-ïdž ŭɣáss tménɣān zdâḥel iɣamân ḥetsénān-ĕnni. Tɣimān tménɣān ḥsént âl-iqqım iɣzĕr iḥémmel ḥsen sïammen; iírīhen amân ḥeṭṭérf ĕniɣzèr, ûž-ūfān māgés īhén imédlen. Emmûθen lšéθreθ ezzîsen. Qimen ĕzzīsén šrá nmídden ðimúdrūsen ūšin ilemdineθ-ĕnsen. Tuâbḍān ɣénni iḥésneš entemûrθ ɣírsu-dīs eðɣássu lemdineθ-enni téḥla, ūrtâfeð ðis ɣḍr lḥirāb.

TRADUCTION

Légende des *At-ʿAouen*.

Les *At-ʿAouen* s'étaient établis dans notre pays à Lbrîgat, sur les bords de l'oued des Beni-Snoûs (O. Yâdel). Ils vivaient là en grand nombre, mais Dieu les fit périr.

Ces gens avaient l'habitude de descendre à l'oued pour y laver leurs vêtements; ils se mirent à entrer dans le cours d'eau avec les femmes et à s'y baigner en même temps qu'elles; les femmes se tenaient d'un côté, les hommes d'un autre.

Mais il arriva que les femmes s'éprirent des hommes; celle qui tombait amoureuse de l'un d'eux venait près de lui et le suivait; l'homme qui aimait une femme l'emmenait malgré son père et ses frères. Et ils se mirent à s'entre-tuer pour ces femmes.

Un jour, ils se battirent dans le lit du cours d'eau. La plupart d'entre-eux périrent dans le combat; l'oued, grossi de leur sang, déborda, et rejeta leurs cadavres sur ses rives où ils restèrent sans sépulture. Ceux des At-ʿAouen qui regagnèrent leur ville, se séparèrent et allèrent s'établir là où il leur plaisait. Actuellement, la « ville » des At-ʿAouen est déserte; on n'y trouve que des ruines.

Digitized by Google

LXXII

Lqâṣeɣeθ neṣṣólṭān Hârūn er-Rašiδ eδ-siδi Aḥméd Ágĕzzār (1).

θûδi lqâṣeɣeθ ensîδi Aḥméd Ágĕzzār mátta illân žarāδâs deṣṣólṭān Hârūn er-Rašiδ eδ-leḫlifeθ-ĕnnes Žaɛafér Ábermaki Íllä sîdi Aḥméd dágĕzzār δi-tišt entémdınt; íɣres lbeháɣem iznūzá isūm itteg âkīδes imtaɛállmen znûzạn-ās edderén si-lḥéδmeθūδi; δâki tmeddiθ, ɣénni itɣimạn-ās itšūšit ɣénni lli ûɣersenneš, eδɣáitša iɣrés lbeháɣem ĕnniḍèn.

Îdž-uɣāss nettạn δi-úḫḫām-ĕnnes, ûzden ɣrés inéžžīɣen ɛu-hén íssīneš eδneḥnîn δelmâlīk Hârūn er-Rašiδ āki leḫlifeθ-ĕnnes. Âl-iḫlèḍ āḫés néttạn eδleḫlifeθ-ĕnnes, ûdfen ɣrés, étteren-ās ḍif-Rebbi, inná-ɣāsen : « Marḥábeθ ĕzíɣen ». — Íssīdef īhén δi-úḫḫām-ĕnnes íɡg-āsen eḍḍiāféθ; eδnéttạn ɣrés ɣîr tišt ĕnterbāt issiṛḍ-īt ĕbbâs ɣîr ûrèɣ eδlḥárīr, inná-ɣāsen : ịá-llah, â-illi âkīδi âšem áuiɣ iinéžžīɣen äδ-āsen-nûš ûtšu. Étṛọḥ tárbāt-ĕnni âkīδes, ûδfen ɣersén, δúlĕq-ūδi iûš-āst iṣṣèlṭạn Hārûn er Râšīδ, inná-ɣāsen : « Ụûδi ḫélḥāq ĕllí tét-trem-iɣi ». — Íršel-īt δi-llileθ-ɣūδi eṣṣolṭạn Hārûn er-Râšīδ.

Eδɣáitšá ɣina ĕṣṣolṭạn itmétṭūθ-ĕnnes : « Ịa taméṭṭûθ-īnu míllä tiṛɣèδ ārbá, ûš-ās esskin-ɣūδi înu δettéhlīl-ɣūδi inu, imillä tiṛɣèδ tärbât ûš-ās ĕtḫâθèmt-ɣūδi inu. Eδ-néttạn iṛọḥ, ídžu taméṭṭûθ-ennes iúḫḫām nsiδi Áḥmed ».

Tûsed taméṭṭūθ-ĕnni téggu aɛâddīs; séggä tīṛŭ, tīṛŭ ârba. Ímɣer isîδĕf-īt dáddās sidi Áḥmed Agĕzzâr á-iɣer, íɣru íδɣel δlaɛālém ĕzzâθ a-íblèɣ. Íṛọḥ īdž-ŭɣâss á-ɣūrār âki ɣīrbạn ĕllí

1. Dicté par Moḥand Belkheîr, des Oulâd Lârbi.

Digitized by Google

lqĕdd-ĕnnes. Nĕhnịn tūrārén, tûsed tūšt-entmĕṭṭûθ taměqqrâṇt timèḍ âḷsen. Ĕttūrâren tâšurθ ịûθīt ârba-inni émmis ĕn Hârūn er-Rāšiδ, tûsed-dis tāšûrθ, tsúkkᵘen, ténna-ịās : « *Állah, Állah, ịâ-mmis ĕnịidžen-ièḍ ịâ-lli ᵘénni ûssīneγ-eš ébbās. Si-islú-ịās áᵘūl-ĕnni, íqqịm nettận ibédd ḫtéγrīθ-ĕnnes, u-iqéddeš á-ịūrār, itḫémmem* ». — *Ídžu îrbận-ĕnni, ịrọḥ ĕlqenní iúḷḫām, inná iḥénnās* : « *Âδi tsḗḥneδ ébbá mâges néttận âneγ âšem enγeγ ḍ̀d-ūδi* ». — *Ténna-ịās* : « *ḷámmi égg fûs-ĕnneš ḫí á-siūleγ* ». — *Ḷinās* : « *Siᵘel* ». — *Ténna-ịās* :

« *Ḷâ-memmi, ídž-ŭᵘâss dáddaš ûzden-ās šrá nmíddḗn dínežžīᵘen* ». — *Ḷûš-iịi iịîdžen ĕzzîsen, íršel-iịi, ínna-iịi* : « *Áḫam esskîn-ịūδi înu δettéhlīl ettḫâọ̀emt-ịūδi înu; imílla tîrᵘèḍ ārbá, ûšās ĕsskịn δéttehlīl-ịūδi, eδmílla tîrᵘèḍ tārbât, ûš-ās ĕttḫáθèmt* ». — *Élqĕnni ségga irọḥ, īrᵘḗγ, eδšékk, â-memmi, qâị teqqârδ-iịi ámm-ūδi* ». — *Ínna-ịās* : « *Élqĕnni ûš-iịi esskịn δéttehlīl* ». — *Tîᵘed esskîn δéttehlīl, tûš-ās-hen, ịûfa téhlīl-enni δís iūrí lism-ĕnnes, δesskîn ịûri δis lism-ĕnnes Élqĕnni, īrọḥ γér-daddās, ínna-iās* : « *Â-dadda, nétš âqli trọḥáγ aδ-ūrzáγ ḫébba* ». — *Ḷinās* : « *Â-memmi, âl-daš ésγèγ ịis dŭṣbeḥ δelkesᵘéθ tùṣbeḥt átrọḥeδ šékk atūrzáδ ḫébbāš* ». — *Ísγ-ās ịis nélmŭlūk δelkesᵘéθ nélmŭlūk. Írọḥ elqĕnní a-ịūrzá ḫébbās.*

δébbās Hârūn er-Rāsîδ âzd-ĕnni amzuᵘér ịénsu âki tmétṭûθ-ĕnnes γḗr îdžen-iịèḍ; irọḥ idᵘél itémdịnt-ĕnnes. Âl-ídžuᵘâss ịéṭṭèf-it ídžén núḥemmās inéq ébnâδem itḫéms-īt. Séggä íṭṭèf Hârūn er-Râšîδ δelḫelifeθ-ĕnnes, ịûsed âhenịenγ. Énnạn-ās : « *Ḷâ-lḥémmās mimi ânâγ tenγéδ, atḫéleδ atéṭṭfeδ dînâγ ɛâšra-dûro, âḫer ânâγ téγfreδ, ânâγ tesγéδ lḥârīr δéššerk âδ-āš neḫδém miδi ateddréδ γimilla tmûθeδ* ».

Digitized by Google

— Iûsed aḥémmās-ĕnni iggu ṣṣúlṭān ɔelḥlifeθ-ĕnnes ɔi-îdžen tésrāft, ekkâlen ṭerrzén dis.

Qimen dinn; âl īdž-ŭɣâss, ịûsed émmis neṣṣoltân ịûrza ḥsén ɛâmāịen ịûdef ɔi-témdīneθ néṣṣèlṭān; ịûdef átɣāl ɣénni iqîmen ɔi-úmšān nébbās. Lqénni iûš-ās tīš-trîθ ịûri ɔi-tĕrḥeθ-ĕnnes līsém nébbās stîra nesskîn ɔettéhlīl. Lqénni iséssun mâges îð-īs ịūšịn ṭerḥéθ-ịénni. Inịn-ās : « Aḥémmās iịịn aɔ-īnāɣt ízenzen ». — Îrṝḥ ɣer uḥémmās-ĕnni. Qimen trúzzān ǧúḥḥām-ĕnnes, iûfa dîs, ebbâs eɔɣûzīr Ža ɛáfèr âkīs. Nɣịn aḥémmās-ĕnni.

Traduction

Haroûn er-Rachîd et *Sîdi Aḥmed Agezzar* (1).

Ceci est l'histoire de *Sîdi Aḥmed* le boucher, et de ce qui se passa entre lui, le khalife *Haroûn er-Rachîd* et son ministre *Dja'fer Abermâki*. Sîdi Aḥmed était boucher dans une ville; il égorgeait les bestiaux pour en vendre la viande; il avait des domestiques qui tenaient boucherie pour son compte et vivaient de cette occupation. Chaque après-midi, Sîdi Aḥmed donnait la viande, qui n'avait pas été vendue le matin, aux pauvres privés de nourriture; puis, le lendemain, il tuait d'autres bêtes.

Un jour qu'il était dans sa maison, des hôtes lui arri-

1. Ce conte se compose de deux parties : la première, aventure de Haroûn er Rachîd, naissance de son fils, se retrouve dans un conte du Taroudant (cf. R. Basset, *Nouveaux contes berbères*, n° 110, *Haroûn er Rachîd et la fille du roi des Génies*, p. 131-137), et dans un conte du Tazeroualt (Stumme, *Märchen der Schlûh von Tazerwalt*, Leipzig, 1895, in-8, n° XIV, *Eine Geschichte von Harun ar Rachid*, pp. 23-25, 114-119). La seconde partie est un abrégé d'un conte qui existe en Égypte : Cf. Spittabey, *Contes arabes modernes*, Leyde, 1883, in-8, n° VII, *Histoire du prince qui apprit un métier*, p. 94-104. Cf. aussi Moulières, *Légendes et contes merveilleux*, t. II, p. 65, *Histoire du fils de Haroûn er-Rachîd*. (R. B.)

Digitized by Google

vèrent qu'il ne connaissait pas. Or, c'était le prince Haroûn er-Rachîd qui venait ainsi lui demander l'hospitalité, accompagné de son ministre : « Soyez les bienvenus, leur dit Sîdi Aḥmed ». Il les introduisit dans sa maison et leur prépara un repas. Il n'avait qu'une fille; l'ayant fait revêtir d'habits d'or et de soie, il lui dit : « Viens avec moi, ma fille, je te conduirai auprès de nos hôtes et nous leur servirons à manger ». La jeune fille suivit son père. Ils entrèrent auprès des étrangers et aussitôt Sîdi Aḥmed donna son enfant au sultan en lui disant : « Voilà comment vous est due l'hospitalité que vous m'avez demandée ». Et cette nuit même le sultan prit la jeune fille pour femme.

Le lendemain, Haroûn er-Rachîd dit à son épouse : « O ma femme, si tu mets au monde un garçon, donne-lui ce poignard et ce livre qui m'appartiennent; et si c'est à une fille que tu donnes le jour, remets-lui cette bague qui est la mienne ». Puis il partit, laissant sa jeune femme dans la maison de Sîdi Aḥmed.

Or, cette femme se trouva enceinte et mit au monde un garçon. L'enfant grandit; son grand-père le fit instruire, et bien avant d'avoir atteint l'âge d'homme, le fils de Haroûn était déjà un grand savant. Un jour, comme il jouait à la boule avec les jeunes gens de son âge, une vieille femme passa. Le fils du sultan frappa la *koûra* et celle-ci atteignit la vieille qui se fâcha : « Dieu! Dieu! fit-elle, ô toi qui es le fruit d'une seule nuit, ô toi à qui je ne connais pas de père! » Le jeune garçon, à ces paroles, dégoûté du jeu, resta appuyé sur son bâton, et se tint pensif. Puis, quittant ses camarades, il revint à sa maison. Il s'en alla trouver sa mère : « Tu vas m'apprendre qui est mon père, lui dit-il, sinon je te tue cette nuit même. — O mon fils, dit la pauvre femme effrayée, étends

Digitized by Google

sur moi ta main et je parlerai. — Parle, lui dit-il ». Et la mère commença :

« Un jour, dit-elle, des hôtes se présentèrent chez ton grand-père; il me donna à l'un d'eux qui m'épousa : « Prends ce poignard, me dit mon mari d'une nuit; et aussi ce livre et cette bague qui m'appartiennent. S'il te naît un garçon, donne-lui le poignard et le livre, et si c'est une fille, donne-lui la bague. Puis, il est parti. Et maintenant, ô mon fils, voilà que tu me parles ainsi, à moi qui t'ai donné la vie. — Apporte-moi de suite ce poignard et ce livre, commanda le jeune homme à sa mère ». Elle les lui apporta; il trouva le nom de son père brodé sur l'un et sur l'autre de ces objets. Aussitôt il se rendit auprès de son grand-père : « Je pars, lui dit-il, à la recherche de mon père. — Mon enfant, dit Sîdi Aḥmed, quand je t'aurai acheté un beau cheval et de beaux habits, tu iras retrouver ton père ». Il lui procura un cheval digne d'un roi et des vêtements princiers. Et voilà le fils du sultan parti.

Haroûn er-Rachîd, après avoir passé une nuit avec sa femme, fille de Sîdi Aḥmed, était retourné à la ville où il régnait. Il arriva qu'un gargotier, qui tuait les gens pour faire cuire leur chair, s'empara de Haroûn er-Rachîd et de son ministre et voulut les égorger. Ses prisonniers lui dirent : « Pourquoi veux-tu nous tuer; tu te fatigueras à tirer de nous dix doûros; il est préférable que tu nous laisses la vie; tu nous achèteras de la soie et du cuir et nous te fournirons un travail qui suffira à ton entretien jusqu'à la fin de tes jours ». Le gargotier les plaça dans un silo où le khalife et le ministre passèrent leur temps à broder.

Ils y restèrent jusqu'au moment où le fils de Haroûn, qui était depuis deux ans à la recherche de son père,

Digitized by Google

arriva dans cette ville. Il alla trouver le prince qui tenait la place de son père. Cet homme lui fit cadeau d'une selle sur la housse de laquelle le fils du sultan trouva brodé le nom de son père tout comme il l'était sur son livre et sur son poignard. Aussitôt, il demanda qui avait brodé cette selle : « C'est tel gargotier qui nous l'a vendue, répondit-on ». Il se rendit chez cet individu; on fit des recherches dans sa maison et le jeune prince y découvrit enfin son père Haroûn er-Rachîd et le vizir Dja'fer. Le gargotier fut mis à mort.

LXXIII

Lžénn Núzelbūn (1).

ðí-zzmạn lmŏqéddem ði-Bní-Mestèr θélla tīš-tmettûθ mísm-ĕnnes Bént Bélfẹṛụi; néttạnt ðelqâbla, θélla-tqès θīmẹ̣t í-tīš tmettûθ am-ịḍḍû; éðụäitša ɣer-ịḍḍ iɛáịịḍḍ ḥés īdžén ði-θuɣɣurθ, θéffeɣ ĕɣrés, eð-néttạn īdž-ĕbžénn θûfāh ði-θuɣɣûrθ am-bnâðem ur-tsint-eš tɣil ðbâb èntéqbīlt. Ínna-ịās : « *Áruaḥ átqesseð θīmẹ̣t ilɛáịāl-īnu* ». — *Ténna-ịās* : « *Bénnīịa* ». — *θefféɣ âkīðes.*

Éịịūren nèhniṇ, ínna-ịās ǧúbrīð : « *Ịâ ḥālti, ânii ḥθiụa-īnu, ĕð-šémm qāšémm táḥleð* ». — *Ténna-ịās* : « *Ịá-mīmmi, édž-iịi áð-ịūreɣ qâ llḥâl íqreb* ». — *Ínna-ịās lžén-ĕnni* : « *Lâụäh, â-nanna íbaɛað áḥḥām-īnu, ânii ḥθíụa-īnu* ». — *θúnii ḥθíụa-nnes ịīnās* : « *Â-nanna, éqqen ṭiṭṭáɣin-nem* ». — *Sítéqqen θiṭṭáɣin-nes, θúfa imạn-nés sụáddi i-θémmūrθ, ĕzzāθ iuḥḥâm nelzén-ĕnni. Tûdef, tûfa ði-úḥḥām ĕnní tīšt-ažĕnniθ eð-nettạnt téḥs âttṛů, tsífeð iịillís, θīnās* : *Â-ílli ṛôḥ iúḥḥām*

1. Dicté par Mlle Elkheîr Bent 'Omer.

Digitized by Google

nĕʃlạn ū-qqărĕnneš ĕṭṭẹ́ra, âɥɛd tášnīfθ núγrům θénsu qáit ur-tébdiɛạnneš, áud-īt míḥ áð-āṛɥẹ́γ. Tṛôḥ târbāt-ĕnni i-úḥḥām-ĕnni, θîɥed tašnifθ ɥúγrům, θéṭṭf-īt taženníθ tsérs-īt sɥáddes, θéṭṭẹf ásγū̆n-ĕnni élli ɛâlleqen ði-tẹ́ḥnäiθ, θîrů, íḥů̇f ärbá ḥtéšnīfθ-ĕnni ɥúγrům. Tûsed lqāblá tqéss-ās θímẹ̄t.

ði-lọq-ĕnni θéssīfeð θažĕnníθ íllis, θînās : « *Âɥi tášnīfθ-iu i-bâb-ĕnnes; ṛôḥ iúḥḥām nflâna áɥed šɥí neddehen si-lbū̆š ĕllí ūr-bdíɛạnneš eð-šɥí nézzīθ si-θidûrθ ĕllí ūr-tébdiɛạnneš, ĕð bâlek ūqqârennes ṭṭệreθ* ». — *θ'ṛôḥ târbāt-ĕnni ūr-θéqqīmeš tnâi̯en néddqaiq âsi θeḥl̥ẹ́d θîɥed ĕddéhen d-ezzíθ ẹ́lli θînâs ḥénnās. Tûsed lqâbla-i̯ennni, θeḥ́ma ddéhen d-ezzíθ tédhen zzīsén áḥḍū̆š-ĕnni, θénḍ-ẹ̆h ĕɣ-ḥáuli̯en, tšédd-ẹ̆h stsúnnet; tsérs-ẹ̆h íqqīm itézzīf, ítteg ði-lḥéss ūr-iḥséš ä-issusem. θînās taženníθ i̯i̯íllis* : « *Â-illi, áḥḥẹm, âɥi áḥḍū̆š-i̯u iúḥḥam ĕnflâna, táudeðiii mímmis.*

Éθθṛôḥ târbāt-ĕnni, θîɥi ūmâs θîɥed ärbâ i̯énnīnẹ̀d. Éðbent Belferɥí θaɛâqel-īh néttạn ðmimmis ĕnflâna si-dšérennes. θînāsen : « *Aram äh-déhneγ* ». — *Ûšīn-äst ddéhn-ẹ̆h téžbeð θíssīneft téḍḥi-iäst ði-úḍär-ĕnnes, žâr entféðnet támŏqqrạnt âsi-tèγli, θéqqīm θbận-ĕzzīs γệr īdž-eššɥíi̯ia; íqqim ârba-i̯u γệr itízzīf θina-i̯äs* : « *Ị̂-ílli isīḥ-ḥi* ». — *Tûsed târbat-ĕnni tamzzi̯ạ̀nt, θîui̯ẹ̀h iúḥḥām nebbâs, θîɥed ūmâs iúḥḥam-ĕnnes.*

θînās Bént Bel-Ferɥí ilžén-ĕnni : « *Ị̂a sídi, sérreḥem-i̯ii äð-roḥéγ γer-úḥḥām-īnu* ». — *Ínna-i̯äs* : « *Żémmaɛ ðäðî äsâð iséббäɛ ârba* ». — *Tinās* : « *Ị̂a-sídi, áḥḥām-ĭnu ɥáḥdes, ūr-tnéžžmĕγeš äð-žémmaɛaγ* ». — *Ínna-i̯äs* : « *Â-troḥeð* ». — *Ksi̯n-ās abáḥnůq-ĕnnes iṭṭfīh lžén-ĕnni, itšûr-äst séllɥīz, iůš-äst, ínna-i̯äs* : « *Â-nanna ânii ḥθiɥa-ĭnu* ». — *θuníi; issersit ǧúḥḥām-ĕnnes séllɥīz, îɛɥel.*

Teffer néttạnt lmāl-ĕnní di-ddârθ-ĕnnes, θṛôḥ iúḥḥam

Digitized by Google

ntmétṭūθ-ĕnni lli isṇ-ās ârba. Tûfa ârba-inni itézzīf dima. θînāsen : « *Áudem-iḷi mimmiθuṛen âh-ɜahnèɣ* ». — *Iûɜen-āst ûzdent tsénnạ̄n, si-meruậnt, téksu* θissinefθ-*ĕnni súg̈-ḍạ̄r-ĕnnes, ddéhn-ẹh* θĕnḍ-*ẹh ázāɜ issūsém sŭg-metṭa.* θināsen : « *Mimmi-*θuṛen *lla ḷiuḷient léjnūn* (*sĕméllah ĕrráḥmạ̄n ĕrrâḥīm*) ».

θināsen : *áḷḥam-ĕnsen ígguu am-ĕlbeniḷ̂n nírůmiḷen, tsámmạ̄n arráu-nsen ḥĕlisem nírůmiḷen*; *néttạ̄nt* θélla *uqbél ụ̂lu ɣrés ĕlmâl,* θésɣů *ifúnāsen, ettɣéṭṭẹ̄n* ɜisserɜān, *ettɣallṇ. Si-ûdfen ĭrůmiḷen i-Tlemsiṇ, rûlen si Bni-Mestĕr, zédɣen* ɜí-*lkāf, eɜ-néttạ̄nt tɣima tɛáụaɜ-ānāɣ mâš ḷédra-ḷās āki lzen-ĕnni núzelbūn.*

Traduction

Le génie d'*Azelboun.*

Autrefois, chez les Beni Mester, vivait une femme qui s'appelait *Bent Bel-Feroui.* Elle était sage-femme. Une certaine nuit elle alla couper le cordon ombilical à un nouveau-né. Le lendemain, pendant la nuit, elle entendit une voix qui l'appelait à la porte; elle sortit. Or, c'était un génie qui était devant elle. Comme il se présentait sous une forme humaine, elle ne vit pas que c'était un génie et elle le prit pour quelqu'un de la tribu. Le génie lui dit : « Viens assister ma femme qui accouche. — Volontiers, répondit-elle ». Et elle sortit avec lui.

Une fois en chemin, le génie dit à cette femme : « O ma tante, monte sur mon dos, car tu es fatiguée. — Mon enfant, répondit l'accoucheuse, laisse-moi marcher, la distance est courte. — Non pas, grand'mère, repartit le génie,

Digitized by Google

ma maison est loin, monte sur mon dos ». Elle monta sur le dos de son compagnon : « Ferme les yeux, lui dit celui-ci ». Elle ferma les yeux et aussitôt se trouva sous terre, devant la maison du génie. Elle y entra et trouva la femme de cet individu sur le point d'accoucher. Cette femme disait à sa fille : « Mon enfant, va à la maison de telles personnes qui ne prononcent jamais la formule du *bismillah*, prends-leur un pain cuit pendant le jour et n'ayant pas été entamé, apporte-le moi pour que j'accouche sur ce pain ». La jeune fille se rendit à la maison indiquée, en rapporta un pain que la femme du génie plaça sous elle; puis saisissant la corde suspendue au plafond, cette femme accoucha d'un garçon qui tomba sur le pain. Bent Bel-Feroui lui coupa le cordon ombilical.

Alors la femme du génie appela sa fille : « Reporte ce pain où tu l'as pris, lui dit-elle; tu iras ensuite à la maison d'une telle, apportes-en un peu de graisse prise dans une jarre encore non entamée et un peu d'huile que tu prendras dans une outre non ouverte; fais attention que, sur ces deux récipients, on n'ait pas prononcé la formule : *Au nom d'Allah* ». La jeune fille partit et deux minutes ne s'étaient pas écoulées que déjà elle rapportait à sa mère la graisse et l'huile telles qu'elle les désirait. L'accoucheuse fit fondre la graisse, fit chauffer l'huile et en enduisit le corps du nouveau-né; puis elle enveloppa l'enfant dans des langes qu'elle maintint ensuite avec un cordon d'étoffe roulée. Le jeune garçon se mit à crier, à faire du tapage. Comme il ne voulait pas se taire, l'accouchée dit à sa fille : « Prends cet enfant, emporte-le chez un tel et, en échange apporte-moi son fils ».

La sœur du petit génie emporta celui-ci là où sa mère l'avait ordonné et revint avec un autre petit garçon que Bent Bel-Feroui reconnut : c'était le fils d'une femme

Digitized by Google

d'Azelboûn. L'accoucheuse dit : « Donnez-moi cet enfant, je vais l'oindre ». Elle enduisit de graisse le corps du petit enfant; puis, tirant une aiguille, elle la lui enfonça dans le pied, près du gros orteil, en laissant l'extrémité à peine visible. L'enfant se mit à crier : « Emporte-le loin de moi », dit la femme du génie à sa fille. Celle-ci alla déposer l'enfant dans la maison où elle l'avait pris, et prenant son frère elle le rapporta chez elle.

Bent Bel-Feroui dit au génie : « Permettez-moi de retourner à la maison. — Non, répondit-il, tu resteras ici jusqu'au septième jour de la naissance de mon fils. — Ma maison est seule, reprit-elle, je ne puis rester. — Tu peux donc partir, dit le génie. » On enleva à cette femme le mouchoir qui couvrait ses cheveux; le génie le prit, le remplit d'or et le donna à Bent Bel-Feroui : « O ma mère, lui dit-il, monte sur mon dos ». Elle obéit; le génie la déposa dans sa maison avec son or, puis il disparut.

L'accoucheuse cacha son trésor dans sa chambre; elle se rendit ensuite à la maison de cette femme dont les génies avaient enlevé le fils. L'enfant ne cessait de pleurer : « Donnez-le moi, dit Bent Bel-Feroui, je vais l'oindre ». On apporta l'enfant; l'accoucheuse, ayant réuni les femmes, enleva, du pied du petit garçon, l'aiguille qu'elle y avait enfoncée. Elle frotta le nouveau-né avec de l'huile, le roula dans ses langes et l'enfant cessa de pleurer; Bent Bel-Feroui dit à ces gens : Les génies (au nom de Dieu le Clément, le Miséricordieux) avaient enlevé cet enfant.

Elle raconta aussi que la maison des génies était bâtie comme celle des chrétiens, qu'ils donnaient à leurs enfants des noms d'enfants chrétiens. Cette femme qui, auparavant, n'avait rien du tout, se mit à acheter des bœufs, des chèvres, des mulets, des chevaux. Quand les Français entrèrent à Tlemcen, elle quitta les Beni-Mester et vint s'éta-

Digitized by Google

blir au Kef; c'est là qu'elle nous conta à plusieurs reprises, son aventure avec le génie d'*Azelboûn*.

LXXIV

Lĕqṣeịeθ ɥúltma nuṣeịịâð ðûðäị.

Kân ḥátta-kân Állah ínaɛal ĕššīṭân fâin mɥá-kān. Ílla îdžen ɥergâz ɣ'res tnāiện ntsédnạ̄n. Si-ttáudĕn-ās tirbāθîn iɣérs-īhent íšnnef etsá-nsent, itéttīt.

Ăl-īdž-uɥâss, ịéḥs ârgāz-ĕnni äð-īṛôḥ ílḥèžž, ídžu tísednạ̄n ĕnnés sueăddis. Sí-ịeḥs äð-īṛôḥ, iɥáṣṣa mémmis; íssífeð ârba-inni, ínna-iās : « θénni lli-tîɥed tärbât ɣérs-īt, tšénfeð ĕtsánnes, taɛâreḍ-iịi zzîs ði-ûbrîð sí-ddūleɣ; etténni lli-tîɥed ārbá, édž mémmis.

Îṛōḥ nettạ̄n ɣér-lḥežž; tûsed tîšt si-tsednạ̄n nnés tīɥéd ârba ĕttîšt tīṛû tárbāt. Iûsed ârba-inni ä-ítteg ezzîs mâmeš ịînās ĕbbâs; sí-īzṛû ultmâs ū-iqédš ä-íɣers-īt, ịûg ä-ịéɳɣ-īt, ū-iɣérsītes ídž-īt ɣer-ímmās; ăll-äzd-ĕnni llí-ịeḥs bbâs ä-ịâsed. Si-íqreb lɥoqθ-ĕnní, íggɥeð ārbá-inni sí-bbās, íṭṭef ultmâs, ịíuị-īt iîdžen ɥéḫḫām, ínna ibâb-ĕnɥéḫḫām : « θūðí ðúltma éṭṭfem-iịīt ĕstûfra, qā-idúġġɥel bbá si-lḥézz, qáị túggeðeɣ zzîs i-nétš ĕð-ɥúltma ».

Éṭṭfen târbāt-ĕnni; ĕðnéttạ̄n ịûsed íðɥel ɣer-úḫḫām-ĕnnes íṭṭef îdžen nīɣéḍ, iɣérs-īt íšnef tsá-nnes; si ịûsed ĕbbâs íḥlèḍ ākîs, ịûš-āst. Sí-izṛû tsa-inní, ínna-ịās bbâs : « Ḥénnāš tîɥed tárbāt ». — Ínna-iās : « Ụâh ». — Ínna-ịās : « Tɣérs-īt ». — Ínna-ịās : « Qlí ɣérseḥt ĕðɥú tsánnes ». — Ínna-ịās : « ðélkedeb, tsa-iūðí máši nébnāðem ». — Ínna-ịās : « Qā-tṛôḥeð iúḫḫām, mílla tûfāt ĕddîn, ɣérs-īt sûfūs-ĕnneš, eð-

Digitized by Google

nétš, γérs-iįį θáina. Si-ṛǫ̂ḥen iuḫḫâm féttšen, ūt-ûfạ̄neš-ĕddįn.

Įîmeḍ lḥál, témγer târbāt-ĕnni ði-úḫḫām nmiddèn miði tellá teffer; *θélla ði úḫḫām-ĕnni tärbât ĕnnîdèn, ttūrâr âkiðes. Ăl-īdž-uɥâss témmenγ āki târbāt-ĕnni. Isúkkɥen bâbĕnɥéḫḫām, įûsed γer-bâs entérbāt, ínna-įās* : « *Éįįūr âɥi ḥi íllis* ». *Ínna-įās* : « *Nétš úγγrīš tírbāθįn* ». — *Ínna-įās* : *Sí-tellāð šékk tγâbeð iiɥued-iįįt ûmâs* ». *Isúkkɥen árgāz-ĕnni įûsed γér-memmis, ínna-įās* : « *Úįäk nnâγ-āš* : *ténni llitûsed târbāt, γérs-it* ». — *Ínna-iās* : « *Si-qâ-šékk ettéfret-ḥi, ṛǫ̂ḥ ḥi, šékk ðákīðes* ». — *Įûš-ās tímuzūnįn iṛoḥ nettận ĕðɥúltmās.*

Ṛǫ̂ḥen ggūrén, ál-īdž uɥâss ûzden itīš-tmûrθ ūdīséš ūláddīžen. Ûzden itīš-ṭṭę̂ṭ, érsen dįnn, ĕggįn áḫḫām. Tárbātĕnni tékkāl teqqén ḥímạ̄nnes, ĕttégg ûtšu; *ðūmâs íkkāl itṣéįįèḍ ði-lγābeθ.*

Eðɥérba-inni ūr-iūš íqqār-äs : « *Â-ultma qai γrém ätérzèmðeš ĕnɥénḫāl âki ɥámạ̄n* ». — *ðɥámạ̄n-ĕnni tṛǫ̂ḥân ál-tūš tmûrθ néṣṣèḷṭạ̄n. Ăl-īdž-uɥâss tûsed nettâθ tenna* : « *Ûmalli qā-íqqar-iįi* : *úggāreš anḫâl ði-ɥámạ̄n. Nétš* áð-īrīγ *ássūði anḫâl, aqqléγ mâmeš ä-ifféγ áɥāl-ūði. Térzèm ánḫāl ði-ɥámạ̄n, ĕįįûren įîɥèḍ āl-tmûrθ néṣṣèḷṭān. Ûzden midděn zrîn ánḫāl-ĕnni*; *ĕnnận íṣṣèḷṭạ̄n* : « *Ûlèq qā-íttāsed anḫâl âki ɥámạ̄n, si-úmšạ̄n-ĕnni ūðís ḥéḍ* ».

Ínna-įāsen ĕṣṣéltạ̄n : « *Áitša énįem ḥiîsạ̄n-ennɥen, éįįūrem âki-iγzèr âl-iḫf-ĕnnes* ». — *Ûzden áitša ḫtúfūθ, énįen ḥiîsạ̄n-ĕnsen Ṛǫ̂ḥen ḥéllḍèn āl-dįnn*; *ûfạ̄n áḫḫām*; *eðnéttāθ térgeb ḫsen si-úḫḫām ĕnni mîði teqqén ḥímạ̄nnes*; *ĕð-néhnįn zrînt, ddûlen íθbāb ĕnįīsận ḫûbrīð-ensen, ûzden γer-ĕṣṣéḷṭạ̄n, ĕnnận-ās* : « *Ámšạ̄n-ĕnni qā-nûfa ðís īdžén ɥèḫḫām, ðis,*

Digitized by Google

tîš-enterbāt, ûttīli am-nettâθ lâ-γreš ūlá γer-ṣlâṭen ennîḍèn élkull; ịâ-ṣṣèlṭān ä-tûrzað ði-θímūra lkúll mátta mɥa-llạn, ûttāfèðeš ám-nettäθ ». — *Ínna-ịāsen* : « *Átṛǫḥem γrés éṭṭfemt, á-taudemt* ».

Ettméddīθ, si-ṛǔɥäḥ úmās ĕnterbât, ténna-ịās : « *Ûzden äl-ðâði míddèn ḥịisạn-ĕnsen* ». — *Si-íslu âɥāl-ĕnni, íkker ârba-inni, íttèf lmédfäɛ-nnes; ịûg ā-iṛǫḥ ā-íṣṣeịèḍ, íqqīm dînn ði-úḥḥām nettạn ākí-ultmās. Ä̈l-bédden-ās ði-úḥḥām enḍḗn ĕzzis, ḥsén äð-âðfen; ði-lûq-ĕnni, íbedıd nettạn ḥsén, ịisi lmédfäɛ-nnes; íqqīm ítšāθ-īhen γê-si-ṭṭāq āl-ísemda-hen, ū-ịḗṛzèm ĕzzīsén ūládīdžen.*

Si û-ðŭɥīlneš itmūrθ-nsén, ịûsed ĕṣṣèlṭạn issīféð ịḗnnḗḍèn ínna-ịāsen : « *Ṛǫḥem, éqqlem eddɛáɥeθ nịénni llí ūð-ûsīdneš, úllīš γernáγ léḫber-ĕnsen* ». *Ûnịen ḥịīsạn-nsen, ṛǫḥen äl-bédden ḥúḥḥām núṣeịịāḍ ûfạn-hen dînn lkúl ĕmmúθen, ûr-meḍlenten. ði-lûq-ĕnni, íffeγ-āsen bāb-ɥéḥḥām, íqqīm itšâθ-dīsen ídžu zzīsén γḛ̂-tnāịen, íṭṭèf-īhen, íqqès-äsen timĕdžîn-nsen. Írzèm-ihen, ínna-ịāsen : Ṛǫḥem ínīm issḗlṭạn-ĕnnuem á-ịīru ĕlkúl-ịenni ði-θmûrθ-ĕnnes ðá-ịāsed nettạn âkid-sen-ĕlkul.*

Si-ịiɥèḍ léḫber iṣṣèlṭạn, ịîru ṭâɛāt-ĕnnes, ínna-ịāsen : « *Átmīrɥèm ðátṛǫḥem âkīði* ». — *Éggŭðen nèhnịn ĕnnạn-ās* : « *Mílla-nṛǫḥ ākīðéš ánnedž arṛáû-nnáγ ðiịúžilen. Û-netṛǫḥa âkīðeš* ».

Ûr-issīneš eṣṣèlṭạn mátta áịeyg ịûsed îdžen nūðâị ínna-ịās : *Âð-äš audèγ târbāt-ĕnni mátta áðiịi tûšeð* ». — *Ínna-ịās* : « *Mátta mɥa tehséð áð-āšt-ûšeγ* ». *Ịîru ūðâị šrá nímendāl dűṣbḗḥen, ịîsi-hen ḫụ̊ûγịūl îṛǫḥ äl-úḥḥam nɥérba-inni ĕttérbātt-ĕnni. Íqqīm itlāγá ði-îmi ntúɥɥūrθ, néttāθ, téffeγ-äs, ínna-ịās* : « *Átseγð-eš ninemdâl, átseγð-eš ntzűlt* ». —

Digitized by Google

Ténna-ɣäs : « *Â-ɣūðäɣ qā-téqqleð mânis äð-audeɣ tímuzūnɣn mízzi áð-sɣèɣ* ». — *Ínna-ɣäs* : « *Â-lalla, lúkạn á-tṛọḥèð á-tezṛèð tiseðnạn neṣṣélṭạn mátta ɣṛdèn* ». — *Ténna-ɣäs* : « *Ûttāfɣeš mâyes äð-ɣɣí iáuɣen* ». — *Ínna-ɣäs* : « *Nétš ášem auɣèɣ* ». — *Ténna-ɣäs* : « *Ûma áð-ānáɣ ɣéɣ nétš ðákīðeš* ». — *Ínna-ɣäs* : « *Milla áð-ɣɣi tâɣeð ĕrrái ínú, nétš āḥés débbrèɣ* ». — *Ténna-ɣäs* : « *Áð-āɣèɣ ĕrrái-nneš* ». — *Ínna-ɣäs ûðäɣ itérbatt-ĕnni* : « *Égg-ɣɣi ði-îdžen ɣúmšạn mâni ûd-ɣɣi zzārés ûmām. Sä-ɣâsed égy imạnném tūrāréð âkīðes; tînīð-ās: Šérrf-ɣɣi eð-nétš āšékk šérrfeɣ* ».

Si-ídɣel ârba-inni si-lɣābéθ, téggu târbātt-ĕnni mâmeš ɣðis inná ūðâɣ; šérrfen ðīmạn-nsen néttạn si-isérrf-īt ū-idzɣìereš ḥés ed-néttāθ, dzɣìer-ḥès ɣéṛrů. Ụäláinni néttạn selžéhĕð-ĕnnes, ɣḗr-ittegg ammú, iféttl-īt. Tédž-īt äl-âitša tṛọḥ iúðäɣ ténna-ɣäs : « *Šérrfeḥ, táḥlèɣ dzɣìerèɣ ḥés, iféttl-īt ámmu ûssīnɣeš mâš áð-eggeɣ* ». — *Ínna-ɣäs ûðäɣ* : « *Égqel ásɣůn-ūði nelqérneb tégg-īt ði-tâmemt, ĕtšérrfet ĕzzīs* ». — *Téggu néttāθ mâmeš ɣðīs inná ūðâɣ; sí-ɣūsed nettạn âki tmeddíθ, ténna-ɣäs* : « *Â-ūma, milla qâ-šekk ðimžehéð âšk šérrfeɣ sụân-usɣrūn* ». — *Ínna-ɣäs* : « *Âql-ɣɣi tšérrfeð-ɣɣi sélžehĕð-ĕnnem* ». — *Túsed tšérrf-äs ifássen-nes dzɣìer-ḥès, térni tšérrf-äs iḍáṛṛèn-nes. Si-tšérrf-īt nettâθ, ténna* : « *Éffɣem aiθbáb ĕnụélḥḥām* ». — *Eð-ụûðäɣ íffèɣ slémqès. Si-ízṛů ûðäɣ-ĕnni, ɣéḥs ârbainni äḥés íffèɣ; ɣûḥel ârbainni iɛâffeð mâmeš äífθel imánnes, ū-itụâfθeleš. Íqqīm ūðâɣ itqéss-äs ði-ụîsum-ĕnnes āl iqéss-īt élkul ídž-äs ɣḗr-īḥef ðiɣes. Ibédd ɣíuɣ tärbâtt-ĕnni ɣíuɣīt iúḥḥām néṣṣélṭạn. Ɣûsed ĕṣṣélṭạn ɣûš-äs tímuzūnīn mátta mụa-ɣéḥs ûðäɣ-ĕnni. Etterbât, iršl-īt ĕṣṣélṭạn. Sí-ɣṛọḥ ûðäɣ si-úḥḥām-ĕnsen, ɣíuɣ-äs iúrba-inni lmédfaɛ ðésskɣn; si-ɣéḥs ûðäɣ âhen ɣīsí, ɣúg lmedfáɛ â-ikker ðesskɣn ɣúg ä-iffé́ɣ sížžụa.*

Digitized by Google

ɛð-ɥérba-inni íqqīm ði-úḫḫām-ěnnes, íttru, ịéḥs ā-ímmeθ. Ịúdās Rebbí tīš-méṭṭûθ támèqqrạ̄nt téslu-ịās, tûdef ɣrés, néttāθ tūfât íšref, ílqèf. Tfétl-īt; tîɥed ídžen ŭfūnās illáɣres íqɥa, tiūd-âs, tɣérs-īt. Térr-ās aisúm-ěnni ði-imúšạ̄nnes, téqqīm tšūš-âs aisúm núfūnās, ittétt-īt éddunt-ěnni tšémmd-ās ézzīs. Âzd-ěnni lli-ísemda ɪafûnās-ěnni íggenfa. Ịáɛịi̯ẹ̀d ḫtússārθ-ěnni ínna-iās : « Áqqīmeɣ ðāði āḫém ḫeðmèɣ ». — Ténna-iäs : « Â-memmi, netš ggîɣ-ðīš lḫḗr-ūði ḫɥûðem er-Rébbi, eð-šékk atenḍḗð ḫíḫf-ěnneš ». — Ínna-ịās : « Ūléq áð-ɾọ̄ḥèɣ ».

Îɾọ̄ḥ íggūr âki ịīɣzḗr âl-tmûrθ néṣṣèḷṭạ̄n élli iīɥí últmās. Ịúfa ði-témdịnt-ěnnes ûðāị̄-enni élli iqss-âs áisum-ěnnes. Ídfer-īt āl-tḥânet-ěnnes, ezzâθ iúḫḫām néṣṣèḷṭạ̄n. Si-ịûdef ɣrés, ịûfa dịnn esskîn-nnes ðelmédfaɛ-nnes. Ěðuûðāị̄ ūr-iɛâqel ârba-inni, si-ịûdef ɣrés ū-íssen-īt-eš. Ịûsed ínna-ịās : « Zenziii̯ lmédfaɛ-ūði ðesskîn-ūði ». — Ínna-ịās ûðāị̄ : « Mílla tžébðèð ěsskîn-ūði si-žžɥá-nnes áɥīt blä-tímuzūnịn; ðelmédfaɛ-ūði, milla ḍḍèlɛât áɥīt blätímuzūnịn ». — Néttạ̄n ígguḍīs fūs-ennés, nettạ̄n itɥāḍèllaɛ, ðesskîn-ěnni itɥážebð-ās, ịûsed ịiɥi-hen.

Ịúsed ěṣṣèḷṭạ̄n ịílqa ârba-inni, ínna-ịās : « Mânis tiûdeð lmédfäɛ-ūði, ðesskîn-ūði ». — Ínna-ịās : « Sɣîḫḫen ». — Ínna-ịās : « Mízzi tsɣíten ». — Ínna-ịās : « Úi̯iḫḫen blatīmuzūnịn sí-ūðāị̄ ». — Ínna-ịās : « Mâmeš tiɥítten blatímuzūnịn ». — Ínna-ịās : « Ínna-iii̯ ūðâị̄ ». — Milla tžébðèð ěsskîn áɥīt bla-tīmuzūnịn, ěðmílla ḍḍéllɛat lmedfâɛ, âɥīt táina; lmedfâɛ ḍḗllɛaḫ ðesskîn žébðeḫ, ěðnétš úiīḫḫen.

Si-íslu ěṣṣḗḷṭạ̄n áɥāl-ěnni, ịûfi ūl-ěnnés éɣres; ịiɥi ârba-inni iúḫḫām-ěnnes; ɣres tîš ěn-térbāt néttāθ tamzzịânt táɥaḥdīθ am-ọḗt ěnt fuịθ; tézrŭ ârba-inni, tɛâšq-īt; tûsed ɣer-ěbbâs ténna-ịās : « Äð-áuịèɣ ârba-ịu ». — Ínna-ịās :

Digitized by Google

« *Si-teḥsédˇ, ă-táuiėdˇ ârba-iu ăt-édžeγ éγri* ». — *Iúsed ĕṣṣėlṭạn ínna-ịāsiúrba-inni* : « *ɛqqīm éγri âdˇ-āš ūšéγ ílli* ». — *Ínna-ịās* : « *Ādˇ-éqqīmėγ* ». — *Ịûš-ās târbatt-ĕnni, iršlit deṣṣėlṭạn igg-ās ūrâr ăl-ịéġg ûrār. Ịimėḍ lḥāl.*

Âl-īdž uɥâss, issīfeˇ ĕṣṣėlṭạn imídden ĕntémmūrθ-ĕnnes. Ûzden; si-mīruén, ínna-ịāsen : « *Ụûdi qāịtéggīḥ iúmšạn-īnu ă-ịéḥkem* ». — *Qéblent nettận idɥél déṣṣėlṭạn.*

Sí ịīmėd lḥâl, ịûsed esséltạn-enni γer-udŭġġɥal-ĕnnes; ínna-ịās : « *Hsėγ ădˇ-ĕzṛéγ tisédˇnạn-ĕnneš* ». — *Ịiuị-it itsedˇnạn-ĕnnes, issidˇf-īt γérsent. Néttận ízṛů zzīsént últm-ās ísm-īt. Ínna-iäs iudúggɥal-ĕnnes* : « *Támṭṭûθ-ūdi mâges ịûden-āšt* ». — *Ínna-ịās* : « *Ûdˇāị-enni lli ịûš-āš lmédfăs desskin, nettan simánnes llí ịûdent.*

Ínna-ịāsen eṣṣėlṭạn : *ûdˇāi-ūdi á-taudemt ûlėq dâdi di-úḫḫam-ūdi. Si-iûdent γrés, ínna-ịāsen* : « *Ūdˇ-iịi tsînem* ». — *Ûzden téržīžīn. Ínna-ịās iudúġgɥal-ĕnnes* : « *dɥúdˇāị ĕlli iggés-iịi áisum-īnu; ĕttméṭṭūθ-ūdi ĕllí tsîdf-īt di-úḫḫām-īnu néttāθ ĕllí tšérrf-iịi, ténna-ịās* : « *Éffėγ, ā-bâb ĕnɥéḫḫām. Ennéts bbá ínna-iịi* : *Ṛọḥ-ḥi γệ di-sébbeθ-ĕnnes. Éttṛọḥ nettâθ âki udˇāị-ūdi tedž-iịi di-úḫḫām edˇnéts ḥséγ ădˇ-émmeθeγ. Lûkạn má-Rebbi ịíud-iịi tiš-iméṭṭūθ ddáɥa-iịi, génfaγ* ». — *Ínna-ịās* : « *díleqūdi ḥséγ ádˇ-iịi džédˇ âhen-nγėγ* ».

Ịénγ-īhen; ūdˇâị igéss-ās áisum-ĕnnes slémqes mâmeš iggâs ūdˇâị âkīs; edˇ-ɥúltmās íqqen-īt ḥetnâịen nílėγmān, íqqen-ās ḍâṛ di-idžen dˇūḍâṛ di-idžen. Ịúθu ilėγmân, ekkrén, rūlén, bḍậnt.

Digitized by Google

TRADUCTION

Histoire de la sœur du chasseur (1).

Certain individu avait deux femmes. Quand l'une d'elles lui donnait une fille, il égorgeait l'enfant et après avoir fait rôtir son foie il le dévorait.

Un jour, il dut partir en pélerinage laissant ses femmes enceintes. Avant son départ, il fit venir son fils et lui fit la recommandation suivante : « Si l'une de mes femmes met au monde une fille, égorge l'enfant; tu feras ensuite rôtir son foie et tu me l'apporteras en venant à ma rencontre le jour de mon retour. Mais s'il vient des garçons, laisse-les en vie ».

Le pèlerin partit. L'une de ses femmes donna le jour à un garçon; à l'autre, il naquit une fille. Le frère de la petite vint pour exécuter l'ordre reçu de son père; mais à la vue de sa petite sœur, il ne put se résoudre à la faire mourir, le courage lui faisant défaut. Il la laissa donc à sa mère jusqu'au jour où le retour du chef de la famille fut proche. A ce moment, craignant la colère de son père, le jeune

1. Un conte analogue existe en kabyle : Un fils qui a épargné sa mère que son père lui ordonnait de tuer, part avec elle dans le désert et est trahi par elle qui essaie de le faire tuer par un ogre qui est devenu son amant (Mouliéras, *Légendes populaires de la Grande-Kabylie*, t. I, Paris, 1893. in-8, p. 88-104, *Histoire de ʿAli et de sa mère*. Dans un autre conte kabyle, le héros qui a sauvé sa femme de la haine de sa belle-mère, est en butte à l'ingratitude de la première qui s'est donnée à un ogre (Hanoteau, *Essai de grammaire kabyle*, Alger, 1859, in-8, X, *Conte du chasseur*, p. 274-297. Un conte arabe d'Égypte nous présente un sujet semblable : Mohammed l'avisé, ayant emmené sa sœur dans le désert, manque de devenir sa victime, pour qu'elle vive plus aisément avec un nègre (Spittabey, *Contes arabes modernes*, Leyde, 1883, in-8, X, *Histoire du rossignol chanteur*, p. 123-126). Il existe aussi une variante avec quelques traits différents (Dulac, *Contes arabes en dialecte égyptien*, n° IV, *Journal Asiatique*, janvier 1885). (R. B.)

Digitized by Google

garçon prit l'enfant et l'emmena dans une autre maison : « Voici ma sœur, dit-il au maître de l'habitation, garde-la en cachette, car mon père revient et je crains pour ma sœur et pour moi ».

Ces gens prirent l'enfant. Revenu chez lui, le frère de la fillette égorgea un chevreau, il en fit rôtir le foie et, venant à la rencontre de son père, il le lui présenta. A cette vue, le pèlerin s'écria : « Ta mère a donc eu une fille ! — Oui, père, répondit le jeune garçon. — Et tu l'as détruite? — Je l'ai égorgée et voilà son foie. — Tu mens, dit le pèlerin, ceci n'est pas un foie humain. — Va à la maison, répondit le fils, et si tu y trouves une fille, égorge-la de ta propre main et moi aussi ». Ils se rendirent à la maison ; on chercha, mais l'on ne trouva rien.

Du temps passa ; la fillette grandit dans cette demeure où on la cachait ; il s'y trouvait aussi une petite fille avec laquelle elle jouait. Un jour, elle frappa sa compagne. Le maître de la maison se fâcha et s'en vint trouver le père de l'étrangère : « Emmène d'ici ta fille, lui dit-il. — Je n'ai pas de fille, fit le pèlerin. — Quand tu étais absent, continua l'autre, ton fils m'a amené cette enfant ». Le pèlerin furieux vint trouver son fils : « Eh bien ! lui dit-il, ne t'avais-je pas recommandé de tuer les filles qui viendraient à me naître. Et puisque tu m'as caché cette enfant, partez loin de moi, elle et toi ». Il donna de l'argent à son fils et les enfants s'éloignèrent.

Ils poursuivirent leur marche jusqu'au jour où, enfin, ils arrivèrent dans une région que nul n'habitait, pas même une seule créature. Près d'une source, ils s'installèrent et se construisirent une demeure. La jeune fille passait son temps enfermée à la maison et préparait les repas, pendant que son frère chassait dans la forêt.

Le jeune homme ne cessait de recommander ainsi sa

Digitized by Google

sœur : « O ma sœur, lorsque tu prépares le couscous, prends bien garde de ne pas laisser tomber de son dans le ruisseau ». Ce ruisseau arrivait jusqu'aux terres du sultan. Un jour, la jeune fille se dit : « Mon frère me recommande sans cesse de ne pas jeter de son dans cette eau. Mais, aujourd'hui, j'en jetterai pour savoir à quoi sert cette précaution ». Elle jeta donc du son dans le ruisseau : les eaux l'emportèrent et l'amenèrent jusqu'au pays du sultan. Bientôt, les gens s'en aperçurent; ils vinrent dire au roi : « Voici que maintenant du son arrive de cette région qui est pourtant inhabitée » (1).

Le roi ordonna : « Demain, vous prendrez vos chevaux et vous remonterez le cours d'eau jusqu'à la source ». Le lendemain, dès l'aube, ces gens, montés sur leurs chevaux, longèrent le cours du ruisseau jusqu'à son origine. Là, ils découvrirent une maison. La sœur du chasseur, qui s'y trouvait enfermée, vint les regarder et les cavaliers la virent. Ils reprirent aussitôt le chemin qu'ils avaient suivi; revenus près du roi, ils lui dirent : « Nous avons trouvé une maison près de la source; une jeune fille y habite et l'on ne saurait trouver sa pareille ni chez toi, ni chez les autres princes; tu peux chercher dans toutes les contrées, ô sultan, tu ne trouveras nulle part une femme aussi parfaite. — Vous irez de suite prendre cette jeune fille, dit le sultan, et vous me l'amènerez ».

Lorsque, le soir venu, le frère de la jeune fille rentra, elle lui dit : « Des gens montés sur leurs chevaux sont

1. Cf. dans le conte égyptien des *Deux Frères*, la boucle de cheveux apportée par le fleuve au Pharaon lui révèle l'existence de la femme de Bitiou qui trahit son mari comme la sœur du chasseur trahit son frère (Maspero, *Contes populaires de l'Égypte ancienne*, Paris, 1882, petit in-8, p. 18-19). Cf. les rapprochements siamois, moghol, indiens, tchèque cités par Cosquin, *Contes populaires de Lorraine*, Paris, 2 v. in-8, s. d., t. I, p. LXVI). (R. B.)

Digitized by Google

venus jusqu'ici ». A ces paroles, le chasseur se leva et prit son fusil; mais il se garda de partir à la chasse; il resta à la maison auprès de sa sœur. Bientôt les cavaliers se présentèrent; ils cernèrent la maison et voulurent y pénétrer; à ce moment, le jeune chasseur se dressa devant eux, armé de son fusil; il ouvrit le feu sur eux par la fenêtre; pas un n'échappa.

Le roi voyant que personne ne revenait au pays, appela d'autres cavaliers : « Allez, leur dit-il, et voyez ce qui est arrivé à ces cavaliers dont nous sommes sans nouvelles ». Ils partirent à cheval; arrivés près de la maison du chasseur, ils trouvèrent tous leurs compagnons sans vie et privés de sépulture. Au même instant, le maître de la maison tomba sur les cavaliers, et se mit à les fusiller; il s'empara de deux d'entre eux qui restaient, leur coupa les oreilles, et les mit en liberté en leur disant : « Retournez près de votre maître, et faites-lui savoir qu'il peut réunir tous ses sujets et qu'ils n'ont qu'à se présenter ici lui et eux tous ».

Le sultan informé de ces faits, rassembla ses sujets et leur dit : « Réunissez-vous et mettez-vous en marche avec moi ». Ces gens effrayés répondirent: « Si nous te suivons, c'est comme si nous laissions nos enfants orphelins. Nous ne te suivrons pas ».

Le sultan, ne savait que faire, quand un juif survint : « Que me donneras-tu si je t'amène cette jeune fille, dit-il au sultan. — Tout ce que tu me demanderas, je te le donnerai, répondit le prince ». Le juif fit un ballot de beaux mouchoirs, les chargea sur un âne et partit vers la maison qu'habitaient les deux jeunes gens. Arrivé près de la porte, il appela. La jeune fille sortit : « N'achèterais-tu pas des mouchoirs? lui dit le juif, n'as-tu pas besoin de collyre? — Eh ! juif ! dit-elle, vois-tu comment je pourrais trouver

Digitized by Google

de l'argent pour les acheter. — O madame, reprit le juif, ne viendras-tu pas voir comment sont vêtues les femmes du sultan. — Je ne trouverai personne pour m'emmener, dit-elle. — Je t'emmènerai, moi, proposa-t-il. — Mais mon frère nous tuera tous deux. — Si tu veux suivre mon conseil, continua le marchand, je me charge de ton frère ». Et il lui expliqua ce qu'elle devait faire : « Place-moi, dit-il, dans un lieu où ton frère ne me verra pas. Quand il rentrera, fais semblant de jouer avec lui et dis-lui : Ligotte-moi et, à mon tour, je te ligotterai ».

Quand le chasseur revint de la forêt, la jeune fille fit ce que le juif lui avait recommandé. Le jeune homme, en attachant sa sœur, évitait de serrer les cordes ; elle au contraire, le liait fortement. Pourtant, telle était la vigueur du chasseur que, d'un geste, il se débarrassait de ses liens. Elle laissa son frère et le lendemain, venant près de son complice : « Je l'ai attaché, lui dit-elle, je me suis épuisée à serrer les cordes et il s'est facilement dégagé. Je ne sais comment faire ».

« Je vais te donner un conseil, dit le juif. Prends cette corde de chanvre, plonge-la dans du miel, et sers-toi de ce lien pour ligotter ton frère ». La jeune fille prépara cette corde et, le soir, quand le chasseur rentra, elle lui dit : « Puisque tu es si fort, laisse-moi lier tes mains et tes pieds avec cette corde ». — « Me voilà, répondit le jeune homme, ligotte-moi solidement ». Elle lui lia les mains solidement, puis les pieds en serrant bien fort les cordes. Alors, elle se leva et dit : « Entrez, maîtres de la maison ». Le juif parut armé de ciseaux. Le jeune homme en l'apercevant voulut tomber sur lui, mais il eut beau s'agiter pour se dégager, ce fut en vain. A coup de ciseaux, le marchand se mit à lui enlever les chairs, ne laissant à sa victime que la tête et les os. Puis, il prit la jeune fille et l'emmena au palais du

Digitized by Google

sultan. Ce prince lui donna tout l'argent qu'il voulut et prit comme femme la sœur du chasseur. Le juif avait aussi emporté le fusil et le sabre du jeune garçon; mais quand il voulut se servir de ces armes, les chiens du fusil refusèrent de se lever et la lame du sabre ne voulut pas sortir du fourreau.

Le malheureux chasseur était resté dans sa maison, pleurant et appelant la mort. Dieu envoya près de lui une vieille qui entendit ses plaintes, elle entra dans la chambre, trouva ce jeune homme pieds et mains liés, et râlant. Elle lui enleva ses liens, elle alla chercher un bœuf gras qu'elle possédait et l'égorgea. Elle remit les chairs en place sur les os du blessé, donna à satiété à son malade la viande du bœuf tué, puis, prenant la graisse de l'animal, elle la fit chauffer et en frotta les plaies du jeune chasseur. Si bien que le jour où le malade eût mangé tout le bœuf il se trouva guéri. Il appela la vieille femme : « Je resterai ici avec toi, lui dit-il, et je travaillerai pour te nourrir. — Mon enfant, répondit la vieille, je t'ai rendu ce service pour l'amour de Dieu ; maintenant, agis à ta guise. — Alors, je pars, dit le jeune homme ».

Il partit, marcha longtemps en descendant le ruisseau et enfin arriva sur les terres du prince qui lui avait ravi sa sœur. Dans la ville, il rencontra le juif qui l'avait martyrisé, il le suivit jusqu'à sa boutique, qui était située devant le palais du sultan. Quand il entra, le marchand ne le reconnut pas ; le jeune homme trouva là son fusil et son sabre : « Vends-moi ce fusil, dit-il au juif, et aussi ce sabre ». Le marchand répondit : « Si tu peux faire sortir ce sabre du fourreau, emporte-le pour rien, quant au fusil, si tu peux l'armer, il est à toi ». D'un coup de main, l'ancien chasseur arma le fusil et fit sortir la lame du fourreau. Il emporta ses armes.

Digitized by Google

Un jour, le sultan fit la rencontre de ce jeune homme : « D'où te viennent ce fusil et ce sabre, lui demanda-t-il. — Je les ai achetés. — Et avec quoi? — Un juif me les a donnés pour rien. — Comment a-t-il pu te les donner sans argent? — Ce marchand m'a dit : Si tu peux armer ce fusil et sortir ce sabre du fourreau, je te les donne. J'ai levé les chiens du fusil et sorti la lame; ils sont à moi ».

Ces paroles gagnèrent au jeune garçon le cœur du sultan. Ce prince l'emmena au palais. Il avait une fille, jeune et belle comme le soleil. Elle vit l'hôte de son père, l'aima et alla trouver le sultan : « J'épouserai ce jeune homme, lui dit-elle. — Si tu le veux pour mari, dit le père, épouse-le; il restera avec moi ». Il fit venir son hôte : « Reste avec moi, lui dit-il, je te donnerai ma fille ». — Le chasseur accepta; il épousa la jeune princesse; une grande noce eut lieu; puis du temps passa.

Un jour, le sultan fit venir ses sujets. Quand ils furent réunis, il leur dit : « Je suis vieux; je vais remettre le pouvoir à mon gendre que voici ». Le gens acceptèrent ce nouveau prince.

A quelque temps de là, le sultan alla trouver son beau-père et lui dit : « Je veux voir tes femmes. » L'ancien sultan fit entrer son gendre près de ses femmes. Parmi elles, celui-ci reconnut sa sœur : « Qui t'a amené cette femme, demanda-t-il. — C'est, lui répondit le vieux sultan, ce même juif qui t'a fourni des armes ».

Le sultan ordonna que le juif fût amené, sur le champ, au palais, près de sa sœur : « Me reconnaissez-vous? leur dit-il ». Les deux complices se mirent à trembler : « C'est ce juif, dit le sultan, qui a coupé mes chairs, et c'est cette femme qui l'a introduit chez moi, et qui, après m'avoir lié les membres, lui a dit : Entrez, maîtres de la maison. Et c'est à cause d'elle que mon père m'a dit : Va-t'en loin de

Digitized by Google

moi. Et elle est partie avec ce juif me laissant mourant dans la maison ; si Dieu ne m'eût envoyé une vieille qui me soigna et me guérit (j'eusse sûrement succombé) ». Et s'adressant à son beau-père, le sultan dit : « Je veux que tu me donnes leur vie ».

Il les fit tous deux mourir. Il enleva les chairs du juif avec des ciseaux comme le juif lui avait fait à lui-même. Quant à sa sœur, il la fit attacher à deux chameaux, un pied à la queue de chacun d'eux ; il les frappa ensuite, les chameaux se levèrent et s'enfuirent, mettant la malheureuse en pièces.

LXXV

ḥéddĕhen (1).

ðí-zzĕmān lmoqéddem, ílla īdž ɥúrgāz si-Bni-Ḥbîb íqqār ɨtméṭṭûθ-ĕnnes : « *Âns*ɛ*γ tiš-tγāṭ, ät-nézẓii, ännăɛâlleg* θâbšišt-*ĕnni ðís āγé ɣûḥámmār, an-nessénd, ānĕkkés ĕdd'hen āh-négg ðí-rrĕḥèl* ». — *Árgāz-ĕnni íqqār* : « *Âḥi ɨúddum ĕddĕhen äh-lĕḥsa*γ ». — *Tméṭṭûθ-ĕnnes* θéqqār *âhi ɨúddum ĕddĕhen, ĕð neṭš*, θâ*ina äh-lĕḥsa*γ ». — *Isúkkɥen nettân íkker íγerð-īt steγrîθ iúzĕllīf ɨéńγ-īt.*

Traduction

A propos de beurre.

Autrefois, un Beni-Ḥbîb dit à sa femme : « Nous allons acheter une chèvre, nous la trairons; puis nous suspen-

1. Dicté par Belqâsem ould Moḥammed, du Kef.

Digitized by Google

drons l'outre, pleine de lait, à la grosse poutre de la tente et nous battrons le beurre que nous conserverons dans quelque ustensile. » Cet homme continua : « Des gouttes de beurre tomberont sur moi et je les lècherai. » La femme dit à son tour : « Des gouttes de beurre tomberont aussi sur moi et je les lècherai ». Le mari furieux se leva, la frappa à coups de bâton sur la tête et la tua.

LXXVI

Lḗqṣeịeθ ĕn-Frīḥá tirbāθîn ĕttnâịen (1).

Ílla īdž ụúrgāz iršél θnāịén tsénnạ̄n. Îrụ̊enn-ās θnāịén ntérbāθīn. Âl-īdž-ŭụāss θémmūθ tīš-méṭṭṯ̄θ, θédžu íllis, médḷ̣ent; ịûsed árgāz-ĕnni âki illís ɣér tméṭṭṯ̄θ-ĕnnes, ínnaīās : « *Oûδi δịílli, atqqîm éɣrem* ».

Tûsed tamĕ́ṭṭṯ̄θ-ĕnni, néttāθ tṵ́qḅḗhθ, téšreh târbāt-inni. Sâfāδ-īhent äδ-áiment iîɣzèr, íllis tšûtš-ās lméhrāz δ íllis netnût tšūtš-âs árĕkkū́θ. Ûzdent iîɣzḗr, tûịem nettâθ δílmehrāz, teδụ́el iúḥḥām; ĕttiịúžīlt-ĕnni tɣétṣ-ḗh ǧụâmạ̄n, ûr-tîsi zzisent úla tîšt ĕlqḗtrèθ Tgéssi árĕkkū́θ-ĕnnes âsidqsâḥ ség-fūs tûḥel inûrzem-ās; iûịent âmạ̄n. Sí íroḥ ḥḗs, téggụeδ nettâθ â-teδụel ɣér tméṭṭṯ̄θ-ĕnni, tûsed ddzḗḥka âki-ụāmân dḍḗfrīt. Tézṛ̊ īdž-ụurgâz θînās : « *Áị árgāz-iịīn éṭṭfiịi árkkū́θ-iịīn* ». — *Ịînās* : « *Áṛụaḥ, ṣḗḅḅḕn-iịi iḥáulịen-īnu, énbiịi, ḥáffeδ-iịi azḗllīf-īnu, ḥáffeδ-iịi eδkér-īnu, âδ-imt etfḗɣ si-ịîɣzèr* ». — *Tḥaff-ās, tśḗḅḅḕn-ās ténbī-ịās; si-tsemdá, ịînās* : « *Ṛôḥ ɣer-úrgāz-iịīn âδ-imt íṭṭḗf* ».

1. Dicté par Si Aḥmed ould Mḥammed du Kef.

Digitized by Google

Âsi tsémda sebăɛá i̯irgāzen tmésḫren ĕzzís, iînās ɥénni nsébăɛa : « *Ṛôḥ i-θúɥɥûrθ-iɥīn ɛâi̯ièḍ* : *Â-Frîḥa íllis nélferḥ qâi̯ aγrém ûzdèγ* ». — *Tûsed târbat-inni ṭṭĕbṭèb âki tuɥɥûrθ ĕn-Frîḥa*; *tûsed nettâθ ténna-i̯āas* : « *ðɥénni âð-iii ifrrĕḥ āð-îh férrḥaγ, ĕð-ɥénni âð iii iqerrĕh āð-îh qérreḥèγ* ». — *θînās* : « *Â-šemm sîdfeγ âki tuɥɥûrθ náγ âki-lmežrèθ* ». — *Tînās* : « *Â-lalla, āð-eggéγ ḫelḫâḍer-ĕnnem* ». — *Tsîdf-īt âki-tuɥɥūrθ*; *tînās* : *Â-šemm sîdfeγ íddārθ láḥrīr náγ iddârθ nisènnānen* ». — *Tînās* : « *Â-lalla, netš lγérḍ-înu γẹ̄ lγérḍ-ĕnnem* ». — *Tsγîm-īt di-ddârθ láḥrīr. Tînās* : « *Âð-īm γérsèγ áiði náγ âð-īm γerséγ isérri* ». — *Tînās* : « *Â lálla nétš ðéššạn āð-etšéγ mäš āð-íii ûšeð* ». — *γérsen-ās íserri*; *tînās* : « *Áð-īm ĕggéγ állās náγ aɣṛ̆m iɥirðen* ». — *Tînās* : « *Â-lalla, netš ðéššạn égg mátta teḫseð* ». — *Tégg-ās aɣṛ̆m iɥîrðen tmúnsu.*

ɛð-ɥáitša, *tînās i-táɥužilt-ĕnni* : « *Â-šemm sîdfeγ íddārθ ntléfsīɥin náγ iddârθ néllɥīz* ». — *Tînās* : « *Â-lalla áðṛọḥèγ nétš mâni ä-ṛôḥeð šémm* ». — *Tsîdfīt iddârθ néllɥīz*; *θétšur-ās θáḫrẹ̄t néllɥīz, tûš-āst*; *tsûfγ-īt tînās* : « *Â-šemm sûfγeγ âki-tuɥɥûrθ náγ âki-lmežrèθ* ». — *Tînās* : « *Nétš ðéššạn* ». *tsûfγ-īt âki tuɥɥûrθ tṛôḥ i-úḫḫām-ĕnnes.*

Téḫlèð néttāθ ɡûbrîð âki úqzīn si-ízṛ̆ lallás íqqīm itḥâla íqqār : « *Lallá tîɥed lúllūš* ». — *Tûsed târbat-ĕnni ɣerebbâs, tûš-ās ĕlluíz-enni ĕllí ði-tèḫrẹ̄t.*

ɛðɥäitšá *t*ʿ*ṛôḥ néttāθ ĕðɥultmâs á-tāi̯ẹm si-îγzèr. Tûšās támĕṭṭûθ ĕnni lméhrāz, ettârbāt ĕnnīnẹ̆d tūš-âs árĕkkūθ. Tûsed târbāt-ĕnni tŭqbẹ̄ḥθ am-ḥénnās, û-teqèddeš â-tāi̯ẹm, lqénni-häh tsîi̯b-īh ði-ɥāmạn. T*ʿ*ṛôḥ ḍḍèfr-îh ám-ultmās, téggu nettâθ mâmeš teggu táɥužilt-ĕnni. Tézṛ̆ ĭdž-ɥúrgāz, tînās* : « *Âi̯ árgāz-iɥīn, étṭf-iii árĕkkūθ* ». — *Ii̯nās* : *Áṛɥaḥ*

Digitized by Google

ṣḕḅḅèn-iḭi, énbiḭi ḥáffeð-iḭi äðîmt étfèɣ, tékkūrðīs térni âsi tsemdá sébäɛa. Ụ́énni nsèbaɛá ḭinäs : « *Erža äšém ụ́assaɣ* ». — *Ḭínäs* : *Iúḫḫām-iiīn* tɛâḭḍèð : « *Â Frîḥa qaḭ aɣrém ûzdeɣ* ». — *Tʿṛọḥ ɣḕr al-túụ́ụ́ūrθ-ĕnni* tɛâḭèḍ : *Â-Frīḥa íllis nélferḥ. Tûsed nettâθ, tînäs* : « *ðuénni á-iḭi iferréḥ äð-îh férrḥaɣ eðụ́énni á-iḭi iqerréḥ äð-îh qérreḥèɣ* ». — *Tînäs* : « *Â-šemm sîdfeɣ âki tuụ́ụ́ûrθ náɣ âki lméžrèθ* ». — *Tínäs* : « *Mâh i-túụ́ụ́ûrθ* ». — *Tsîdf-īt âki lméžrèθ. Tínäs* : « *Â̈-šemm sîdfeɣ iθéddarθ nisĕnnânen náɣ-iddârθ láḥrīr* ». — *Tínäs* : « *Mâh iddârθ láḥrīr* ». — *Tsîdf-īt iddârθ nísĕnnānen*; *tsɣîm-it bézzez. Tínäs* : « *Â̈ð-īm ɣérsèɣ áiði náɣ íšerri* ». — *Tínäs* : « *Mâh íšerri* ». — *Tɣérsās áiði. Tînäs* : « *Â̈ð-īm èggéɣ állās náɣ āɣén iḭîrðen* ». — *Tínäs* : « *Mâh āɣén iḭirðen* ». — *Tégg-äs állās.* ɛðụ́áitša *tînäs* : « *Â̈-šemm sîdfeɣ íddārθ nellụîz náɣ iddârθ ĕntléfsīụin* ». — *Tínäs* : « *Mâh iddârθ néllụīz* ». — *Tsîdfīt iddârθ entléfsīụin, tégg-äs tîšt ði-tèḫrḛ̄ṭ θíud-īt îr äl-îmi ntúụ́ụ́ūrθ*; *tínäs* : « *Â̈-šemm sûfɣèɣ âki tuụ́ụ́ûrθ náɣ âki lmézrèθ* ». — *Tínäs* : « *Mâh i-túụ́ụ́ūrθ tsûfɣ-īt âki lmézrèθ*; ðíɣssạn-nes *térḍūqen. Tûsed teggûr ɣḕr äl-îmi ụ́úḫḫām. Íqqīm aqzîn itḥâla íqqār* : « *Lálla tīụ́éd búɛäūš* ». — *Téqqīm ḥennâs tetšâθ-ĕðīs, tínäs* : « *éllin lállah θíụed lúllūš* ðúlèq *tîụed bu-ɛáūš* ». — *Téḫlèd tûš-äs táḫrḛ̄ṭ-ĕnni, tféθl-it, tsîdef fūs-ĕnnés ði-tèḫrḛ̄ṭ, téqssäs* θálefsa *θéqqes itérbāt-ĕnni. Mmûθent stnâīẹn*; eðụ́úrgäz-*enni íqqīm blä-tseðnạn âki-íllis.*

Traduction

Frîḥa et les deux fillettes.

Un homme avait épousé deux femmes. Chacune d'elles

Digitized by Google

lui donna une fille. Un jour, l'une de ces femmes vint à mourir. On l'enterra et le père prenant la fillette de la défunte la conduisit près de son autre femme : « Elle restera avec toi, lui dit-il ».

Mais cette femme était méchante et détestait la petite orpheline. Elle l'envoya chaque jour, en même temps que sa fille chercher de l'eau au ruisseau; à sa fille elle donna, pour puiser de l'eau, un mortier à pilon, à l'autre, elle donna un tamis. Les deux fillettes vinrent au ruisseau, la première puisa avec le mortier à pilon et emporta l'eau recueillie. Mais la petite orpheline eut beau plonger son tamis dans l'eau, elle n'en put recueillir une goutte. A la fin elle se trouva fatiguée et sa main laissa échapper le tamis que le courant emporta. La pauvre enfant effrayée à l'idée de revenir près de sa mère les mains vides, courut après le tamis. Apercevant un homme elle lui dit : « Attrape-moi mon tamis. — Viens ici, répondit l'autre, lave-moi mon linge, débarrasse-moi de mes poux, rase-moi la tête, rase-moi ailleurs encore et je retirerai ton tamis du ruisseau. » Elle le rasa, elle lui enleva ses poux, elle lava son linge et quand la pauvre petite eut fini, l'homme lui dit : « Adresse-toi maintenant à cet autre que voilà, il sortira ton tamis de l'eau. » Elle s'adressa ainsi à sept hommes qui, tous se moquèrent d'elle. Le septième lui dit : « Va frapper à cette porte et crie : O Frîḥa, fille du bonheur, je suis venue chez toi. » La petite fille suivit ce conseil et alla frapper à la porte de Frîḥa.

« O Frîḥa, dit-elle, je viens près de toi. » Frîḥa vint et lui répondit : « Celui qui me cause de la joie, je le rends joyeux; celui qui me donne du chagrin, je le chagrine. » Elle continua : « Te ferai-je entrer par la porte ou par le conduit des eaux sales. — Madame, dit la petite, ce sera comme vous voudrez. » Son hôtesse la fit entrer chez elle

Digitized by Google

par la porte et lui demanda : « Te recevrai-je dans la chambre de soie ou dans la chambre aux épines. — Madame, je ferai comme vous voudrez, dit l'enfant. » Friḥa la fit entrer dans la chambre de soie : « Que t'égorgerai-je, un chien ou un mouton, dit-elle encore. — Madame je mangerai ce que vous me donnerez. » On tua pour elle un mouton; puis Frîḥa l'interrogea : « Te servirai-je de la bouillie ou du pain de blé? — Faites selon votre désir, madame. » L'enfant dîna avec du pain de blé.

Le lendemain, la maîtresse de la maison vint retrouver l'orpheline : « Te conduirai-je à la chambre des vipères ou à celles des louis d'or. — J'irai où vous irez, répondit la fillette. » La dame la fit entrer dans une salle, pleine de pièces d'or. Elle en remplit une sacoche qu'elle lui donna. Puis elle l'emmena en lui demandant : Comment désires-tu sortir, par la porte ou par l'égout? — Comme il vous plaira, madame. » La petite fille sortit par la porte et se dirigea vers sa demeure.

En chemin, elle rencontra le petit chien de la maison. Celui-ci en la voyant se mit à aboyer : « Ma maîtresse, disait-il, rapporte des fleurs. » Elle vint près de son père et lui remit l'argent qu'elle rapportait.

Le lendemain, elle alla, avec sa sœur, chercher de l'eau au ruisseau. Sa belle-mère lui donna le mortier à pilon et mit le tamis entre les mains de sa fille. Cette enfant était méchante comme sa mère. Elle ne put puiser la moindre goutte d'eau, elle se mit en colère et jeta le tamis dans le courant. Elle le suivit pour le retirer; elle eut dès lors les mêmes aventures que sa sœur : Elle insulta les hommes qui lui demandèrent de laver leur linge, Frîḥa lui demanda comme à sa sœur : « Par où entreras-tu chez moi, par la porte ou par l'égout. — Mais par la porte, répondit-elle. » Friḥa la fit entrer par l'égout et continua : Où vais-je te

Digitized by Google

conduire? Dans la chambre de soie ou dans la chambre aux épines. — Mais dans la chambre de soie, fit-elle. » La maîtresse de la maison la fit entrer dans la chambre aux épines. Puis, elle lui fit cuire un chien qu'elle lui servit avec de la bouillie; le lendemain, comme la petite fille demandait à entrer dans la chambre aux louis d'or, Frîḥa la jeta dans la chambre aux vipères et lui en donna une dans une sacoche. Ensuite, elle la fit sortir de la maison par un égout si étroit que les os de la petite fille en craquèrent.

L'enfant revint à la maison. Le chien, en la voyant, se mit à dire : « Ma maîtresse rapporte un reptile ». La mère de la petite fille se mit à frapper le chien en lui disant : « Ton autre maîtresse a rapporté des fleurs et celle-ci rapporterait un reptile! » La petite fille remit la sacoche à sa mère qui l'ouvrit et y plongea la main. La vipère la mordit, elle mordit aussi la petite fille qui l'avait apportée. Elles moururent toutes deux. L'homme se trouva ainsi veuf et vécut avec la fille qui lui restait (1).

LXXVII

Lqâṣeṣeṣeθ nesseżżérθ Béreäūs (2)

ðí-zzĕmān lmoqeddém ílla lméḍmār nTaḥámmāmīn itḥéddem, ĕðuássu γĕ-lḥīrāb; ðiχâfiṣen nèhnîn diθbâb-ĕnnes.

1. Nous avons ici une version berbère du conte bien connu de Perrault, *Les fées*. Cf. A. Lefèvre, *Les contes de Charles Perrault*, Paris, 1875, in-16, p. 117-120; Ch. Deulin, *Les contes de ma Mère l'Oye avant Perrault*, Paris, 1879, in-18 jés., p. 229-262; Lang, *Perrault's popular Tales*, Oxford, 1888, in-12, p. LXXXIII-LXXXVI. (R. B.)

2. Dicté par Mᵘelkheîr Bent 'Omèr.

Digitized by Google

Îdžen-uɣāss si-lèhrîf, ịûsed éššīḳ niðθ Bů-Säɛîð, mîsměnnes Áḥmed ů-bů-ḥlīfá, issīfeð īdž-ɣurgâz ɣér ixâfiẹn, ịînāsen : « *Qā-íqqār-aɣen ššīh-ěnnáɣ* ». — *Éggem ɛâla-hðer*; *äitšá âḥɣen íḥūf áð-iɣen ịétš lméḍmār-ěnnɣen, nettạn äkî bů-säɛīden. ɛggŭðen nèhnin, ûzden sîfðen tīš-tɣèssârθ ɣer-ěššíḳ niðθ bů-Säɛīð θînās* : « *ɛ́rḍḷ-ānèɣ âss ɣáitša* ». — *Ịînäs* : « *Â tkâfīθ qâị ū-tqĕddɣèš, zṛînt-iịi θibů̂-säɛīðịn sîfðeɣ ịixâfiẹn īdžén ínnạn-äsen* : *Éggem ɛâla-hðer*; *áð-āzdeɣ ɣérělmers nixāfiién äitšá ḥtûfūθ.*

θûsed téměṭṭůθ-ěnni ɣer-lχâf ténna iɣáṛṛaů-nnes : « *Îṛɣaɣ kennīɣén ɣệr itfûịθ ɣáitša ätémmĕθem nâɣ ätéddrem* ». — *θ'ṝọḥ θîna iimĕqqrānen nélχāf mâš-inna ššíḳ Aḥméd bů̂ḥlīfa, θîn-äsen* : « *Âitša ḥtūfûθ âḥɣen iḥûf ššíḳ niâθ bů̂-Säɛīð. ɛggem ɛâla-hðer* ».

ɛð ɣäitšá tûsed lmeḥálleθ níāθ bů-Säɛîɛ âki-ššíḳ Aḥméd ů-bû-ḥlīfa, tûsed âki ubrîð ĕnTázaɣịn ɣénni itekkạn ḥZâɛiθra; *ðixâfiẹn ṛọḥén âki tqèrbâs Mzáuṛů. Îdžen ịílef íkker silžīhéθ nélχāf îṛọḥ ilžīhéθ ilmeḥálleθ niâθ bů̂-Säɛīð, issūrf-īt ḥɣámmās. Ịînäsen ěššíḳ* : « *Ássu âðínèɣ ɣelbén ixâfiẹn* ». — *Qqîmen tmenɣạn sérṛsāṣ. ɣélben-hen ixâfiẹn siûden-hen ɣệr äl-Tázāɣịn. Énɣịn āθ-bů-Säɛîð īdž ɣúrgāz sílχāf ði-úmšạn-ěnni, mîsm-ěnnes Béɾɛäūs* : *téɣmi ddînn séžžerθ ěðɣássu tlāɣạn-âs seżżérθ Béɾɛäūs.*

Traduction

Le figuier de *Ber'aoûs*.

Au temps passé, les silos de *Tiḥammâmin*, aujourd'hui abandonnés étaient remplis de grains appartenant aux

Digitized by Google

habitants de notre village (Le Kef). Un jour d'automne, le chîkh des *Beni Bou Sa'îd*, qui se nommait *Aḥmed Ou Bou Khlîfa*, envoya à ses voisins du Kef un individu qui leur dit : « Notre chef vous prévient d'avoir à vous tenir sur vos gardes; demain il tombera sur vous avec une armée et prendra le blé de vos silos. » Les gens du Kef effrayés envoyèrent au chîkh Aḥmed une vieille femme qui dit : « Fais-nous grâce de la journée de demain. — Je ne le puis, femme du Kef, répondit le chîkh, toutes les femmes des Beni Bou Sa'îd m'ont vu vous envoyer un homme pour vous avertir. Demain, j'irai m'emparer du blé de vos silos. »

La messagère revint au village, près de ses enfants : « Je ne vous ai mis au monde, leur dit-elle, que pour la journée qu'éclairera le soleil de demain, que vous deviez vivre ou qu'il faille mourir. » Puis, se rendant près des anciens de la tribu, elle leur rendit compte de sa mission : « Demain, au lever du soleil, le chîkh des Beni Bou Sa'îd vous attaquera. Attention ! »

Le lendemain, en effet, une troupe, commandée par Aḥmed Bou Khlîfa, s'engagea dans le chemin de *Tazâr'in* qui conduit à *Zaîthra*. Les gens du Kef occupèrent le mamelon de Mzâourou. Un sanglier se leva devant nos guerriers et se dirigea vers les Beni Bou Sa'îd dont il franchit les lignes en leur milieu. A cette vue, Aḥmed Bou Khlîfa s'écria : « Aujourd'hui les gens du Kef l'emporteront sur nous. » La bataille s'engagea à coups de fusils, nos combattants eurent le dessus et repoussèrent la troupe ennemie jusqu'à Tazâr'in. C'est à cet endroit que, pendant le combat, l'un des nôtres, nommé *Ber'aoûs*, trouva la mort. A la place même où il mourut, un figuier s'éleva : on l'appelle encore de nos jour le *figuier de Ber'aoûs*.

Digitized by Google

LXXVIII

θālá ɥúlɣėm (1)

ðí-zzĕmạn lmọqéddem ịûden middėn nel-kâf tîš en-téslīθ iidžen ɥerbá idéšreθ-ĕnnâɣ; ịûdent ġɥɛáṭṭūš âki ubrîð n-Úqebqūb. Sí-ḫeldėn tɥâl θéṭṭaɥin zzâθ i-θâla ðí-Tafná, zɥânt ḫtîšt lqĕntreθ nŭqššŭḍ. ðī-lûq-ĕnni álɣėm-ĕnni ịėṇ-ɛāθėr, iḥûf ðí-θāla stéslīθ. Ụèḥlen midden tnéqqzen máḥeð âhen žébðen, ĕttâla tsídf-īhen sɥáddi ịīfrí ĕniɣzer. θémmūθ tâsliθ ðínni; eðmidėn-ịenni ɥéhlen trúzzạn ḫsén, ûr-hen ûfạneš; eðɥássu qâren middėn : « θâla-īuði téṣṛėḍ aɛáṭṭūš stéslīθ ». — Tlāɣạn-âs : θālá ɥúlɣėm.

TRADUCTION

Le lac du chameau.

Il y a bien longtemps de cela, les gens du Kef amenèrent à un jeune homme du village sa fiancée dans une litière. Le cortège suivait le chemin d'*Aqebqoûb*, près de notre village. Quand ces gens arrivèrent près des sources situées au bord du lit de la Tafna, ils traversèrent le fleuve sur un pont de bois. A ce moment le chameau qui portait la litière, fit un faux pas et tomba dans le cours d'eau, entraînant la fiancée dans sa chute. Les gens eurent beau se précipiter dans l'oued pour les retirer, les eaux empor-

1. Dicté par Belqâsem Ould Moḥammed du Kef.

Digitized by Google

tèrent la jeune fille dans une cavité du lit de la Tafna et elle fut noyée. On fit des recherches, mais on ne retrouva ni la fiancée, ni la litière, ni le chameau. De nos jours encore, les gens disent : « Ce bassin a englouti la litière avec la fiancée » ; et l'on appelle cette partie élargie du cours de la Tafna « le bassin du chameau. »

LXXIX

Lqâṣṣiɛθ nsîd ělḥâž ělɛârbi (1).

Dí-zzĕmān ịûsed sid ělḥâž ělɛârbi ðị-tmûrθ-ĕnnáγ ; ịûsed sí-Fās ġụ́ammās ĕnṣ́ndū̆q, tîsīh θáserdunt. ɛðnéttạn *ikku ḥedfâfen, ðị-lqḗrb nsîdi Ịáḥịa ; ĭdž-územmūr ðí-ttĕrf ụubrîð lqḗdd iúḥḥām-ịūðị, ịḗṭṭḗf-ās ělqụédš. Ínna-ịās sīð ěl-ḥâž ělɛârbi : « Állah ịḗbsek. Ịîmḗḍ lḥâl, éṭḥū̆f.* ɛ́ggịn *dînn íθbāb nezzmận âšerš̆ūr ; ĕðụássu qārĕnn-âs äšerš̆ûr nsīð-ělḥâž elɛârbi.*

ɛar*ḍenn-ās éðụi Ịaḥịá si-ịûsed γérsen.* ɛ́ḥsen *âh-ĕnγen ụälâinni nettan ġụ́ammās neṣṣèndū̆q ịissen ðụi-Ịaḥịá qâ* ɛâr*ḍenn-ās mízzi âh-enγen. Sí-ịeḥs iḥḷḗḍ tégg-äsen tîš-tällest qímen tménγạn žârāð-äsen. Ịinạn éðụi Ịáḥịa : « Asḥḥâr ịîmḗḍ ».*

Si-iḥḷḗḍ i-Uzelbûn, ɛ*ardenn-ās slḗγní,* ðelbârū̆ð, *ûrārenḥès.*

Si iḥḷḗḍ i-Tlemsîn ḥsén íθbāb ĕn-Tlemsîn âh-enγen. Ịûdef itiš-teddārt, íqqīm íddụġ́ġụal ðäirâð *náγ* ðáγīlās. *Á́ssu iäitšá iffḗγ i-Tâfrāθä íqqīm itrîịeš susélhām-ĕnnes zzâθ ā-θeḥmá*

1. Dicté par Si Mḥammed Et-Touati, du Kef.

Digitized by Google

tĕfūṛ iqqār : « *Nṣâra ɣālâ dsâra* ». — *Néttạn īrḍḥ irṷɣɣäḥ i-Fās. Qîmen itlémsāniịẹn âsi ḥḗḷḍen irūmiịen înạn ăịịu ɛâɣạl nsīd-elḥâž ĕlɛârbi.*

Traduction

Légende de *Sîd el-Ḥâj el-'Arbi.*

Sîd el-Ḥâj el-'Arbi arriva dans notre pays il y a longtemps. Il venait de *Fâs*, enfermé dans une caisse que portait une mule. Comme il passait à *Dfâfen*, près de *Sidi Yaḥia*, cette caisse fut arrêtée par les branches d'un olivier, gros comme une maison, qui croissait sur le bord de la route. Sîd el-Ḥâj dit à cet arbre : « Que Dieu te dessèche! » Peu après, l'olivier périt. Les gens de l'époque élevèrent, en cet endroit, un tas de pierres que, de nos jours encore, l'on appelle : *Kerkoûr* (1) de Sîd el-Ḥâj el-'Arbi.

Quand Sîd el-Ḥâj arriva chez les *Doui Yaḥia*, ceux-ci s'opposèrent à son passage et voulurent le tuer; mais le saint homme, bien qu'enfermé dans la caisse, comprit ce que ces gens voulaient; quand il arriva près des Doui Yaḥia, voici que l'obscurité tomba sur eux, si bien qu'ils s'entre-tuèrent. Le marabout passa : « Le sorcier est passé! » dirent les Doui Yaḥia.

Sîd el-Ḥâj arriva ensuite à *Azelboûn* où les habitants l'accueillirent au son de la musique, au bruit de la poudre, et donnèrent une fête en son honneur.

Quand ce saint personnage entra à *Tlemcen*, les gens

1. Cf. sur les Kerkour : Doutté, *Les Tas de pierres sacrés*. Alger, s. d., in-8; Id., *Merrâkech*. Paris, 1905, in-4, p. 57-89 et les auteurs cités.

Digitized by Google

de la ville décidèrent de le tuer. Il se réfugia dans une maison et là, se changea en lion ou en panthère. Le lendemain, il se rendit, au lever du soleil, à *Tafrata* et se mit à faire signe avec son manteau en prononçant ces paroles : « Les Chrétiens, mais pas la méchanceté ». Puis, il partit à Fâs.

Quand les chrétiens entrèrent à Tlemcen, les habitants dirent : « Voilà ce que signifiaient les paroles de Sîd el-Ḥâj el-ʿArbi ».

LXXX

Lĕqṣeieθ nužellīδ δissis ĕssébăεa (1).

Îdžen užĕllîδ íllä zîš γʼres sebăεá ntérbāθịn. Âl-īdž ŭuâss ịûsed ịéḫs ā-ịālí ílḥèžž. Ịûsed γer-lεáịāl-ĕnnes, ínna-ịās : « Â lεáiāl-īnu nétš qâi ḫséγ äδ-ịuréγ ílḥèžž; ĕδnétš qâị téggŭδeγ; qâi-γri δâδi idžen lähδạn tmélläḷịn δûlĕq-ūδi qâi ggŭδéγ èḫḫés äδī-ịéffeγ iržen ». — Ĕδ-ịissis, nehnịnt zzâθes. Tûsed íllis támĕqqrạnt, ténna-ịās : « Ịâ-bba áuδ-ānèḫ âδ-ās negg-ît âtetšet, am-ĕnní ū-ítteržīneš ». — Tûsed illís támmāsīt, ténna-ịās : « Ịâ-bba, áuδ-ānèḫ ânetšīt ». — Ûzden tírbāθịn ĕnniḍén, ennạn-âs am-θénni támzuāret : « Ịâ-bba, áuδ-ānèḫ ânetšīt mâmeš ūítteržīneš ». — Tûsed íllis tamzzịânt, nettâθ téfhem áuāl-ĕnni nébbās; ténna-ịās : « Ịâ-bba, láhδạn-ūδi nnéš, qâit ūítteržīneš, nétš áδ-ehδaγ γẹmillä tûzdeδ ». — Si-íslu áuāl-ūδi nịíllis tamẓẓịânt, ịûsed ážĕllīδ enní ínna itméṭṭūθ-ĕnnes : Nétš éγri γẹ́r-tärbāt tamẓẓịânt ĕlli qāît slεâqel-ĕnnes; ûlä-dīdžen ût-išmmet; Ịẹnnīḍén,

1. Dicté par Belqâsem ould Mohammed du Kef.

qâhen ûɣersneš lɛâqel, ûlĕq ɣẹr äδ-ṛọḥẻɣ âδ-äzden táṛụān ĕnẏrgäzĕn äδ-énnĕḍen ɣérsen, ä-δîsén ûrärĕn. Ịâ lɛáịäl-īnu, ūlĕq-ūδí éḥδa ịissīm ».

Ịûsed nĕttận inna-ịäsen : Ūlĕq-ūδí, fθélm-ịị šụịị núbĕl-būl mízzi äδ-auịiḥ âkīδi mâtta äδ-ĕtšéɣ δi-ubrīδ. Ûzden ggịn-äs mâtta ịīụéị âkīδes. Äl-äitša nnés, inna-ịäsen : « Qîmem ĕbḥẹr éḥụen ». — Iûsed ịịịûr ilḥėžž.

Äzdĕnni mīδi iṛọḥ ịûsed ikseb léḥber ĕnnés īdžén ụérba δémmis nužĕllīδ netmmûrθ. Iûsed ɣer-ụúḥḥām-ĕnsen, iqqīm ẓ ṭénnĕḍ ɣérsen δi-úḥḥām nužéllīδ-ĕnni. Sí-zṛịnt tirbâθịn-ĕnni, ûzden tergĕben si-srāịât ĕnụėḥḥâm ḥụérba-inni, tláɣạn ḥịés, ịûsed nĕttận iqérreb zzîsen, δnẹḥnịnt dėhšén âkīδes. Tûsed ultmâtsen tamzzịạnt tûfīhen ssâuālen âki ụérba-inni ĕmmís núžĕllīδ. Nettâθ tsúkkʷen. Tûsed tisi îdžen nušqûf sịịénni llí teggen-dis irriž zéqqlen. Tisīt, tûθu zzis ĕmmís núžĕllīδ ịûsĕdn-äsen. Séggä tûθīt ịịiḥf-ĕnnes, ịịdṛen.

Sí-zṛịnt ârba-inni ịịdṛén, qqimen issmâs ṭẹẓẓéfen, súk-kʷnen, qqimen tšâθen δi-ụéltmatsen. Énnạn-äs : « Mīmi túθīδ ĕmmís ĕmíldden, mâtta iggām. Úịäk, qâit illurärˇ âkʷiδnäɣ ū-igguš léqbaḥeθ Ténna-ịäsen : « Ịâ-issma kénnīụen qā i téḥsem ätsīδfemt ɣérụen iúḥḥām δäδâs-tūšem; δénnetš ụ-Ēllah, míllä ịûδef ĕɣrî δä iúḥḥām qâi äδ-enɣéḥ ».

Éḥšmen, sûsmen, ûδfen iúḥḥām-nsen. ĕδụäitša néḥnīn ssâdäfent ɣersén stûfra ḥụéltmatsen támzzịānt mízzi ûltez-ṛẹṭeš ĕggūδen ɣẹr ätezṛẹṭ âtūθīt δi-úḥḥām-ensen. Áḥḥām-ĕnni nsén ɣʼ res sebäzá ñíḥḥāmen. Kúll-tīšt ezzīsén δi-úḥḥām-ĕnnes. Iqqīm ârba-inni âki tméddīθ si-lḥūfa tfúịθ illūṛẹḍ arṛûḍ ntséδnạn mízzi ūssinenteš mídden. Ịitṛóḥa illâdef ɣer térbāθịn ĕnní issis nụérgäz-enni llí ịịṛọḥ ilḥėžž; iqqīm kúlæ -ịūm itnūsá âki tišt ĕnterbât si-terbâθịn-ĕnni. Äl-téqqīm-

ās γệ támzẓiạ̄nt ĕzzisen, ūịûfāš mâš äð-âs-ịegg γệ itúggᵘeð-ĕzzīs.

Āl-īdž ŭɥâss ịûsed nettận ịínna itišt ĕnt'meṭṭû, néttāθa táussārθ : « *Ịâ tamĕṭṭŭθ-ūði nétš ĕḥsèγ šémm äð-î tsénseð âki terbattú támzẓiạ̄nt, íllis nɥérgāz-ūði lli qâit ịeiiûr ílḥèžž nettận ðažĕllīð-ennuen. Tûsed tamĕṭṭŭθ-ĕnni ténna-ịās* : « *Lḥáiieθ-ūði θúhel. Ḍdû sā-téqqen tállest, ĕịiūr ĕγri, â-täseð ākīði γer-térbāt-ĕnni elli-teḥsit* ». — *Ịûsed nettận si-téqqen tállest, ịĕịiūr γrés, tsirḍeṭ arrûḍ ĕnt'seðnạ̄n, tíuịiīt ākīðés iúḥḥām-ensen, tsiðefīt iuḥḥâm ĕntérbatt-ĕnni támzẓiạ̄nt. Télγa ḥĕs, ténna-ịās* : « *Mážārèm, ịá ɛāmti Fâṭna* ». — *Ténna-ịās* : « *Ịá-illis ĕnḥâli, qâi ḥsĕγ áð-ensèγ ākīðém ḍdūðihäh nétš ðịílli* ». — *Ténna-ịās târbattenni* : « *Áɥäḥ, ịá-ɛāmti, âtenseð ĕγri, šémm ðịíllim* ». — *Ụäláinni nettâθ slaɛâqel-ĕnnes tséḥess ðidžen uérgāz elli ịûzden âki-tméṭṭŭθ-ĕnni. Tûsed nettâθ ûtteḥseš ātḍṭṭḕṣ âkīðsen. Téžbed tāḍûft, téqqīm ĕttéllem ði-ɥûsṭû. Tûsed tamĕṭṭŭθ-ĕnni ténna-ịās* : « *Ịá-illis ĕnḥâli, mážārèm ûtteḥseðeš ätṭṭṭsḕð âkīðnâγ* ». — *Ténna-ịās nettâθ* : « *Ịá-ɛāmti Fâṭna, nétš qâi ịĕhleš-iii tîγmest-īnu qâit tsĕḥram ḥí idḕṣ, uṭṭṭṭḕṣγeš* ». — *Tûsed nettâθ ténsu ḍddènni û-ðīs ṭṭṭseseš ūlá ðetsáɛāθ ði-ịḍddènni. Āl-iṣébbaḥ ḥĕs lḥâl ịûlii ịâs téffèγ támĕṭṭŭθ-ĕnni lli-tûsed ĕγrés nettâθ ðɥérba-inni. Effγén, steḥận, ûðāsen ịûliieš šâị si-térbattenni.*

Ịímḍ lḥâl ịûsed ârba-inni ịíkseb léḥbār nébbas nettérbattĕnni idúggᵘèl sí-lḥèžž. Ịûsed nettận irûɥɥäḥ íffeγ si-úḥḥāmĕnni, idɥél i-úḥḥām-ĕnnes. Ịûsed ážĕllīð-ĕnni ịḕḥlḍ i-úḥḥām-ĕnnes; séggä iḥlḍ ăɛârden-ās íssís, ssîdfent, eðnettận, ínna-ịāsen : « *Ịâ-íssi, lâḥðận-ĕnni ntméllālịn llídžīγ-āɥen ịiržen ânèγ íqqīm íṣaḥ* ». — *Ûzdent nehnînt*

Digitized by Google

sûsment, tûsed íllis tamzẓiạnt, ténna-iās : « Iâ-bba lăḥðạn-ĕnni džîð-ānèγ ịiržen téqqîm ðis γệ-tīšt netmellâlt tṣâḥ úteržīneš ». — Iûsed nettạn ifhem γệ ịillis tamzẓiạnt ellí teqqîm étṣāḥ ūšémtenteš mídden.

Âl īdž-uụâss ịûsed ârba-inni mmís nužéllīð-ĕnni llí íllä iḥûf ākí-issis ínna-ịās íbbās : « Ịá-bba ḥséγ šékk âði tauịeð illís nužéllīð-ĕnni llí illâ íl'ḥèžž qaít idúgg'el ḥsé́γ šékk âγres tṛọḥéð tḥédbet ḥịíllis támzẓiạnt. » — ðenéttạn ịéḥs ăt-ịíršel ât-ịeṇγ. Ịûsed ébbâs ịîṛọḥ γer-užéllīð-ĕnni ínna-ịās : « Ûš-iịi íllìš tamzẓiạnt imémmi ». — Ịûsed bbâs enterbât, ínna-ịās : « Mâmeš áð-āš ūšeγ támzẓiạnt âð-edžeγ ĕnninèd, šékk ūγéršeš îḥĕf ». — Ịûsed nettạn ínna-ịās : « Hséγ šékk âði tūšéð támzẓiạnt ûγri mátta āggéγ stémèqrāṇṇ mémmi ịéḥs támzẓiạnt ât-ịâụi ». — Ịûsed ébbās ĕn-terbât ịûš-īt imemmís nužéllīð-ĕnni.

Tûsed tárbatt-ĕnni si-téslu ịûš-īt ébbās iụérba-inni, mmis lžâr-ensen, túggụeð ĕzzis, trọḥ ði-lŭq-ĕnni γer-ébbâs ténna-ịās : « Ịâ-bba, netš ârba-inni qâị-ĕggīγ ākīðés lĕqbaḥeθ sí-llāð šékk ṛọḥéð í-lḥežž ». — Ínna-ịās : « Mâmeš ụûði ». — Ténna-ịās : « Â-bba sí-ṛọḥèð šékk ịûsed ârba-inni ðāðihâh, íllä iṭĕṭṭẹ̀s âki-ssma, ûzdeγ netš ūfiḥ ði-úḥḥām, ūθiḥ iịiḥef sụešqûf ntméssi, ḍérnẹḥ; ðûlẻq-ūði qā-ídžull ði āð-î-ịeṇγ γệ ḥụúði néttạn ịéḥs āð-i-ịeršel ». — Ínna-ịās : « Ịâ-illi nétš qâị-ûšīγ šémm, ūttâfĕγeš āḥem sérksèγ, ðûlẻq-ūði qâị ässifḍèγ ibbâs āðâs-īnīγ nétš ịílli qā-ídžull ðīs memmíš ât-ịīnèγ ðûlẻq-ūði atụéṣṣað memmíš ū-ináqqeš ịílli ». — ði-lûq-ĕnni issifèḍ īdžén ibbâs nuérba-inni.

Si-íslu ăžéllīð-enni slĕḷḥār-ĕnni, issifèḍ imémmis ínna-ịās : « Ịâ-memmi, qâị ădúġġ'al-ĕnneš qā-issifèḍ-iịi, inna-iịi : qâi mémmiš ídžull ðịillí át-īnèγ, ðûlẻq-ūði qâị míllä téggīð-ās eš-nelḥâžet qâị âð-āš qesséγ iḥf-ĕnneš ». — Ịûsed

Digitized by Google

nettạn ínna-ịās : « *Ịâ-bba, slîγ äụâl-ĕnneš γệr îsi-iịīt* ». — *Ịûsed ĕbbâs íggās ûrār ịiud-ās tárbatt-ĕnni āt-ịiršel.*

Séggä sidſen-āst iuḫḫâm tûset-târbatt-ĕnni tiụed îdžen nelqāléb nessĕkkᵘẽr siịmèqqrānen, tégg-īt ɔi-uḫḫâm ɔi-úmšạn-ĕnni llí tγima-ɔīs néttāθ ; tsébbdīt am-bnâɔem tsirḍ-äs iḥáuliịen sí-γres, tedž-it téffèγ nettâθ tséqqer-äs zffér iụurâ-bäḥ-ĕnnes. Séggä tséqqer néttāθ zffér iụurābâḥ ịûsed ârba-inni ịûdef γ́res, ínna-ịās : « *Ịâ-tärbāt, ûleq âɔ-äm qeṣṣéγ iḫf-ĕnnem ; si-ûzdeγ nétš äl-ụẹ́ḫḫām nebbâm téffγèɔ-iịi šémm, ɔíssmäm qqimen ɔáḥšen âkīɔi, eɔ-šémm tûθīɔ-iịi sụéšqūfĕnt-méssi iịīḫf-īnu, ɔûlèq-ūɔi qâi âšem ĕnγéγ ɔârūleγ nétš si-tmûrθ nébba mízzi ûɔi inĕqqeš eɔ-néttạn ínna-iii* : *âšekk ĕnγéγ* ». — *Ịûsed ûlèq-ĕnni iisi sif-ĕnni nnés ịûθ-īt iịīḫf iqéṣṣās iḫf-ĕnnes, iḫf nelqâleb-ĕnni élli tsirḍ-ẹt âm-bnâɔem eɔụérba-inni itγīl-it târbāt, íqqīm ịilḥés siịles-ĕnnes ɔi-sif-ĕnni mízzi ä-iṣû̃ siɔámmen-nes.*

Íqqīm idžen šụiịiá ɔenéttạn iɔụél iụûl-ĕnnes ; ínna : nétš mâš äɔ-éggèγ ittérbatt-ūɔi llí nγíḫ ; ûlèq mâni äɔ-ịûrèγ si-tmûrθ nébba. Íqqīm úttru ; tûset târbātt-ĕnni, ténna-ịās : « *Úttrūš nétš âqli éddrèγ* ». — *Tûsed téffèγ-äs tséllem ḫíḫf-ĕnnes ínna-ịās* : « *Ûšīγ-äm ĕlɛâheɔ nérrebbi ûɔ-ämt teḫléq ūlâɔ ĕlḥâịeθ* ». — *Ịûsed nettạn issifèḍ íbbās netterbát, ínna-ịās* : « *Íllìš qâit ébḫẹr ū-íḫḫeṣ-ẹt ūlâɔ ĕlḥâịeθ ɔûlèq-ūɔi ili thénnāɔ-ĕzzīs ɔi-llḫâḍer-ĕnneš* ». — *Âzd-ĕnni ä-teḫseɔ illíš sifèḍ-äs â-γreš tāsed âtergeb ḫeš* ». — *Íggu néttạn mâmeš iɔ-īs inná, itaɛâšer dímá ākí tméṭṭū̃θ-ĕnnes släɛâfīθ ɔélḫẹr.*

Digitized by Google

TRADUCTION

Les sept princesses (1).

Il était autrefois un roi qui avait sept filles. Un jour, il résolut d'aller en pèlerinage. Il s'en vint trouver sa femme et ses filles : « J'ai l'intention d'aller en pèlerinage, leur dit-il ; mais je suis inquiet ; j'ai là une provision d'œufs, et, au moment de partir, je crains qu'ils ne viennent à se gâter ». Les filles du roi étaient présentes : « O mon père, dit l'aînée, apporte-moi ces œufs, je te les servirai, tu les mangeras et, de la sorte, ils ne se gâteront pas ». La seconde fille, puis les autres dirent tour à tour : « Père, apporte-nous ces œufs, nous les mangerons et ils ne se gâteront pas ». Seule, la cadette avait compris le sens caché des paroles du roi : « Mon père, dit-elle, ta provision d'œufs ne se gâtera pas, je te la conserverai intacte jusqu'à ton retour ». Entendant parler ainsi sa cadette, le roi dit à sa femme : « De toutes mes filles, il n'y a que la plus jeune qui soit sage ; personne ne pourra s'amuser à ses dépens ; quant aux autres, elles ne sont pas sérieuses ; à peine serai-je parti que les jeunes gens viendront tourner ici et en

1. La première partie de ce conte, jusqu'à la tentative de vengeance du prince se trouve en Chelh'a de Taroudant : *Les sept filles du marchand* (R. Basset, *Le dialecte berbère de Taroudant*. Florence, 1875, in-8, p. 38-49; *Nouveaux contes berbères*. Paris, 1897, in-18, p. 156-161). Le conte entier existe, mais avec des variantes chez les Temsaman du Rif (R. Basset, *Etude sur les dialectes berbères du Rif*. Paris, 1899, in-8, p. 131-135. Cf. aussi le début d'un conte de la Grande Kabylie, *Histoire de Dzedza* (Mouliéras, *Légendes et contes merveilleux de la Grande Kabylie*, t. II. Paris, 1897, in-8, p. 94). Dans le *Giornale della Società asiatica italiana* (t. IX, p. 229-230). M. Stan. Prato a étudié des diverses versions de ce conte en Italie. (RENÉ BASSET.)

Digitized by Google

feront leur jeu. Et maintenant, femme, attention à tes filles ».

« Vous allez de suite, continua le roi, me rouler un peu de couscous que j'emporterai pour manger en route ». Les jeunes filles obéirent. Le lendemain le roi leur fit ses adieux et prit le chemin du pèlerinage.

Ce jour même où le pèlerin se mit en marche, un jeune garçon, fils d'un roi du pays voisin, eut connaissance du départ du père des jeunes filles. Il vint près du palais qu'elles habitaient et se mit à tourner autour des princesses. Celles-ci l'aperçurent, elles vinrent à leurs fenêtres pour regarder le jeune homme; puis elles l'appelèrent, il s'approcha et les jeunes filles plaisantèrent avec lui. Survint leur jeune sœur. Elle trouva ses aînées en conversation avec le prince. Prise de colère, elle saisit un réchaud que l'on avait rempli de charbons ardents et le lança à la tête de l'amoureux. Celui-ci atteint tomba évanoui.

A cette vue, les filles du roi se mirent à crier, et, dans leur colère, elles frappèrent leur jeune sœur : « Pourquoi, lui disaient-elles, as-tu blessé ce jeune homme? Que t'avait-il donc fait? Il était là à jouer avec nous et ne faisait rien de mal. — Mes sœurs, répondit la cadette, votre intention est de faire entrer ce garçon chez vous et de lui accorder vos faveurs; mais, par Dieu, s'il entre ici chez moi, dans cette maison, je le tue ».

Les jeunes filles, prises de honte, se turent et rentrèrent chez elles. Mais le lendemain, elles introduisirent le jeune prince dans le palais; elles le firent en cachette de leur sœur, craignant qu'elle ne mît à exécution sa menace le jour où elle rencontrerait l'étranger dans le palais. Leur demeure comprenait sept chambres et chacune des jeunes filles occupait l'une de ces pièces. Le soir, à la tombée de la nuit, le prince arrivait, vêtu d'habits de femme; de la

Digitized by Google

sorte personne ne pouvait le reconnaître; il pénétrait dans le palais et entrait dans les chambres des princesses; chaque fois qu'il venait, il passait la nuit avec l'une d'elles. Il lui restait bien à séduire la plus jeune des filles du pèlerin. Mais il en avait peur et ne savait comment s'y prendre.

Un jour, le prince dit à une vieille femme : « Je désire que tu me fasses passer la nuit avec la plus jeune des filles de votre roi. — C'est chose facile, dit la vieille. Viens chez moi, ce soir, à la tombée de la nuit, et je te conduirai près de celle que tu désires ». Il vint chez cette femme quand il fit nuit noire; elle lui fit revêtir des habits de femme, l'emmena au palais et, avec lui, entra dans la chambre de la demoiselle en question : « Que veux-tu, tante Faṭna, demanda la jeune fille. — Ma cousine, dit la vieille, je viens avec ma fille passer la nuit près de toi. — Viens, ma tante, tu coucheras ici, dit la jeune princesse, et ta fille avec toi ». Mais la rusée princesse avait deviné que la vieille avait amené avec elle, non sa fille, mais le séducteur de ses sœurs. Aussi, elle refusa de dormir avec les visiteuses. Elle prit de la laine et se mit à filer au fuseau : « Eh! cousine, fit la vieille, pourquoi ne te couches-tu pas avec nous. — Ma tante, répondit-elle, j'ai une dent qui me fait mal et m'empêche de goûter le sommeil. Je ne me coucherai donc pas ». Durant toute la nuit, la princesse ne dormit pas, même un instant. Enfin, le matin arriva, le soleil monta à l'horizon. La vieille partit avec son compagnon, ils sortirent du palais, tout penauds, sans avoir rien obtenu de la jeune fille.

Le temps passa. Un jour, la nouvelle arriva que le roi revenait de La Mekke. Quand le jeune prince apprit le retour du père des jeunes filles, il quitta le palais et retourna dans son pays. A l'arrivée du pèlerin, les princesses allèrent

Digitized by Google

à sa rencontre et elles le firent entrer au palais : « Eh bien ! mes filles, leur dit-il, cette provision d'œufs que je vous ai laissée s'est-elle gâtée ou bien est-elle restée intacte? « Elles ne surent que répondre, sauf la cadette qui dit : » Mon père, les œufs se sont perdus, il n'y en a plus qu'un qui soit encore sain ». A ces mots, le roi comprit que seule la plus jeune de ses filles, s'était bien conduite et que personne n'avait réussi à la tromper.

Un jour, le séducteur des princesses s'en vint trouver son père : « Je désire, lui dit-il, que tu ailles demander pour moi la plus jeune des filles de ce roi qui arrive du pèlerinage ». L'intention du prince était de tuer celle qui s'était moquée de lui, dès qu'elle serait sa femme. Son père vint donc trouver le roi, son voisin, et lui demanda la main de sa cadette : « Comment ! s'écria le père, je te donnerais la plus jeune et je laisserais chez moi ses aînées, as-tu donc perdu la tête? — Je veux que tu me donnes la cadette, dit l'autre roi, je n'ai que faire de ses aînées; mon fils veut la plus jeune ». Le roi accorda au prince la main de cette jeune fille.

Quand la princesse apprit que son père l'avait donné au fils du roi leur voisin, elle fut prise de frayeur. Elle alla aussitôt trouver son père et lui dit : « Quand tu étais au pèlerinage, je me suis mal conduite à l'égard de ce garçon que tu veux me donner pour mari. — Et comment cela? demanda le roi. — Après ton départ, il est venu pour dormir avec mes sœurs; comme il était dans la maison, je survins et je lui lançai à la tête un réchaud plein de feu; il tomba étourdi. Et maintenant, il a fait le serment de me tuer et ce n'est que pour cela qu'il veut m'épouser. — Ma fille, dit le roi, je t'ai donnée et je ne veux pas manquer de parole; mais je vais à l'instant faire dire au père de ton futur mari : Ton fils a juré de tuer ma fille, recommande-

Digitized by Google

lui donc d'abandonner ce projet ». Et il envoya aussitôt un messager à son voisin.

Quand celui-ci fut mis au courant de la conduite de son fils, il le fit venir : « Tu as juré, lui dit-il, la perte de ta fiancée ; mais si tu lui fais le moindre mal, je te fais couper la tête. — Je tiendrai compte de tes paroles, mon père, dit le prince, amène-moi seulement cette jeune fille ». Le roi organisa une fête et fit venir la jeune princesse pour que son fils la prît pour femme.

Le jour du mariage, au moment où l'on allait introduire le prince chez la mariée, celle-ci prit un grand pain de sucre qu'elle plaça à l'endroit où, elle-même, devait se tenir ; elle le dressa là comme une personne, puis le revêtit de ses habits à elle ; alors le laissant dans cette pièce, elle alla se cacher derrière une couverture. Son mari arriva, entra près d'elle. Prenant le pain de sucre pour sa femme, il se mit à dire : « O jeune fille, je vais te couper la tête ; le jour où je suis venu dans votre maison, tes sœurs ont ri avec moi, tandis que toi, tu m'as frappée avec un réchaud de feu ; maintenant je vais te tuer ; puis je quitterai le pays de mon père pour qu'il ne me tue pas ainsi qu'il m'en a fait la menace ». Et à l'instant relevant son sabre, il en frappa la tête du pain de sucre qu'il fit sauter. Puis, il se mit à passer sa langue sur la lame pour boire du sang de sa victime.

Mais au bout d'un instant, la raison lui revint et il se mit à dire : « Que faire de cette jeune fille que j'ai tuée ! Et maintenant, où fuir loin du pays de mon père ! » Et il se mit à pleurer. Alors la jeune fille cachée lui cria : « Ne pleure pas, me voilà en vie ». Elle sortit de sa cachette et vint lui embrasser la tête : « Je te jure par Dieu, dit le prince joyeux, de ne pas te faire le moindre mal ». Il envoya dire à son beau-père : « Ta fille est en bonne santé, il ne lui

Digitized by Google

manque absolument rien ; aie donc l'âme tranquille à son sujet. Et le jour où tu désireras la voir, envoie-là chercher, elle ira te rendre visite ». Il tint parole et vécut toujours en bonne intelligence avec sa femme.

LXXXI

Lèqṣêiẹθ nužéllīð Bú-bnāder (1).

Ílla ðí-zzmạn ịémḍạn ídžen nužéllīð ịérsu ði-θémmūrθ-enni ðís Tḛ̂rni lísm-ĕnnes ažéllīð Bû-bnäder. Ûzden γrés, ítteg imánnes am-iénni lli-qâhen ū-γérsĕneš azéllīf ítteγ-äsen lɛážāiẹb γ ̊res zálamẹ̄t ítteg ĕzzîs tímssi iḥémma-ī̄äsen ídžen nelbéndīr āl-íssiụel. Ûmnent aɛárāben selγ̊ŭšm-ĕnsen. Tâzden γrés, dzûrent am-ụénni γrés lbárākeθ si-γér Rébbi. Innáịāsen : « *Îrụem bnâðem ịûsāɛ táudemt ākîdsen* ðâðihāh *mízzi anḥûf ḫeTlémsịn ât-netš.*

Ịúseð ažéllīð-ĕnni si-Tḛ̂rni âki-uɛárāben-nnes ḫeTlémsịn ịéḥs ät-ịâðef nettân āðis ịèḥkem ịérsu ḥés ḥámsa nisĕggụ̄äsen, ū-iqéddeš at-ịâðef ụaláinni ū-ítṛọḥāš, āl-ịéqnèḍ ažéllīð neTlémsịn ū-iqéddeš âγres íffèγ äimmenγ-īt, ịéqqīm ịeṭḥémmem âki iḥfĕnnes mâš ākîðes ịégg. Äl-îdžen ŭụáss tûseð tīšentússārθ, tenná-ịäs : « *Miḫef qâi téggeð ði-uûl-ĕnneš; ûš-ịii mízzi* āð-īliγ, ðennétš *qâi äγrés ịûreγ* ðâðāš *áuðeγ léḫber-ĕnnes mäš-ịéggu Bu-bnâder ði-lḛ́ḥkām-ĕnnes* ». — *Inná-ịäs ažéllīð ne-Tlémsịn* : « *Míllä tiûḍèḍ ĕγrés, tiûð-ịii mäš ịéggu ði-lḛ́ḥkām-ĕnnes, äðäš-ūšeγ mízzi âtīlīð šémm äkí ụárṛaûnnem.*

Tûsed taússārθ-ĕnni θûlii γer-užéllīð Bú-bnäder, tíūḍ γrés;

1. Textes dictés par Aḥmed Ben Moḥammed Belkheir des Aït Larbi.

Digitized by Google

ûzden lḫélfaɥāθ-ĕnnes tenná-ɻäsen : « *Sîdefm-iɻi ɣer-umĕq-qrạn énnɥen, nétš qā-ûzdeɣ ĕɣrés äδī-ɻûš mízzi äδ-éddreɣ, nétš taússārθ ûɣriš mâges áḫḫi iḫéddmen* ». — *Ûzden lḫélfaɥāθ-ĕnni sîdfent ɣer-užéllīδ-ĕnsen. Ṭĕṭṭfīt si-ûfūs-ĕnnes ĕtséllem éḫḫes*; *tenná-ɻäs* : « *Śékk ū-ɣérśeš îḫĕf, ĕnnạn-iɻi śékk eɣréš lḫákmeθ ɻûsäɛ eδ-śékk qâš téqqīmeδ δâδihāh, mîmi uthérresδeš iTlémsɻn ā-tîsīδ lli δis elkúll si-íθbāb-ĕnnes* ». — *Inná-ɻäs* : « *ɻâ θaméṭṭūθ nétš ûɣriš lḫákmeθ-ɻūδi lli-qâi tsáɥāleδ-iii zzîs*; *nétš qâɻ ḫékmeɣ δîsen ɣḛ́r súffɣeɣ-äsen zálamḛṭ llân ūr-dzrînteš qâɻ ḫékmeɣ δîsen selɣḛ́śm-ĕnsen*; *δûleq-ūδi nétš míllä ḥáůfeɣ ḫeTlémsɻn äδī-tšen δennétš qâi qqîmeɣ δâδihāh ḥáṣreɣ ḫsen ɣḛ-mízzi äδ-ḫézreɣ mâš äδ-éggen, ɣḛ-mílla nétš zríḫḫen éggŭδen âḫsen ḥáůfeɣ sueárāben-īnu*; *eδ-míllä néḫnīn ûzden-iɻi δädīhâh âqliɻi äδ-ɾôḫèɣ ā-rúleɣ si-témmūrθ ɻúδihāh δâδ-edžeɣ aɛárāben-īnu äδ-éggen mäš-éḫsen åkīδsen.*

Si-téslu taússârθ-ĕnni åɥal-ūδi tefráḥ ɻúsäɛ tenná-ɻäs : « *Ia-iažéllīδ, nétš âqliɻi usédɣäš δâδīhāh δûlqūδi ûš-iɻi lḫáqq-īnu mízzi äδ-îlīɣ́ δennétš qâɻ äδ-ɾôḫèɣ i-Tlémsɻn δâδ-äsen īnîɣ* : *ažéllīδ iúδihäh ɣrés lḫákmeθ ûδ-äs itqédda ūlá-δīdžen qâɻ sâδ-eslen sɥáuāl ūδīhåh qâɻ äδ-rúlen ɣḛ́r blá-lbāɾūδ* ». — *Iúseδ néttạn ɻûš-äs si-tmúzūnīn mátta äδ-iqéddent néttāθ δɥárɾaûnnes*; *inná-ɻäs* : « *Ṛôḥ i-Tlémsɻn, érr-iɻi äɥâl níθbāb-ennes mâš qāɻ-qâren δi-iḫfĕnsen ĕggŭδen zzí ānḗɣ ūδĕggɥiδneš. — Tûseδ tîsi timúzūnīn, tûδer i-Tlémsɻn si-téḫlḛd néttāθ itémdɻnt, téssers timúzūnɻn ĕlli ɻuš-äs δi-úḫḫām-ĕnnes. Tûseδ téɻiūr ɣer-užéllīδ n-Tlémsīn, tenná-ɻäs* : *ɻâ ažéllīδ śékk qâi téggŭδeδ si-užéllīδ Bu-bnâder qâɻ téqqāreδ δi-iḫf-ĕnneš néttạn qâɻ ɣrés lḫákmeθ ɻûsäɛ ûδäs itqédda ūlâ-δīdžen*; *δennéttạn ūɣérseš ɥâlu nelḫákmeθ ɣ́res ɣḛ́r tīš nellḥârfeθ iḫéδδemīt zálamḛṭ íttegg ĕzzîs tímssi iḫémma-ɻäsen lbéndīr, itɣîma*

Digitized by Google

ithézzez ḍâṛ-ĕnnes tɣîma náɛureθ-ĕnni ĕlli íggu tétšāθ ðilbéndīr-ĕnni, ɣ́res lḥélfaɥāθ, iqqūr-āsen : Iâ lḥélfaɥaθinu, áuðem aɛárāben äð-férržen ði-lḥákmeθ-ūði înu llí ūtéggent ūlâ-ðīdžen si-ižéllīðen netmûra mâni mᵘállạn ɣệr-netš qâị téggeḥ tâðfeɣ ĕzzis tímūra nižéllīðen.

Tûseð taméṭṭûθ ténna iužéllīð n-Tlémsịn : « Ịâ ažéllīð šékk ɣréš lbâṛūð ịûsäɛ ðesslâḥ ịûsäɛ, lemḥálleθ ɣréš ịûsäɛ eð-šekk téggŭðeð si-báb ĕn-zálamẹṭ ðelbéndīr qâị ịẹ́dḥèš ḫɥɛárāben ĕllí ū-ɣérsĕneš íḥĕf qâị ūmnén-ĕzzīs ». — Inná-ịās : « Iâ taméṭṭūθ, šémm qâị téllīð ɣ́res éḥseɣ šémm âðī tînīð îdžen nuɥáɥāl âsleḥ síɣrem âði táuðeð îdžen nuɥáɥāl ðúṣṣbẹḥ mízzi âqli ɣrés ịûreɣ ḥáůfeɣ ḫés selmeḥálleθ-īnu ». — Tûsed tenná-īäs : « Iâ ažéllíð ṛôḥ ɣrés ūttéggɥeðeš ĕzzîs, ūɣérseš esslâḥ mízzi âšekk iqâbel ðûlĕqūði millä tṛôḥèð-ās šékk seɛâšra nmídden qâị ätétṭfeṭ ịídder sûfūs-ĕnneš eðnéts lûkạn âḥeš sérksaɣ, qéss-ịịi íḥf-īnu tîrīt iịīðạn-ĕnneš äð-étšent ». — Ịûseð nettân inná-ịās : « Eịịūr aûru ɣ́ri ». — Tûseð nettâθ tqérreb ɣrés ; ịîsi nettạn si-tmúzūnịn äl-íqnāɛ ði-ɥûl-ĕnnes íssīɣ-ās.

Ịûseð nettạn ịínna ilḥélfaɥãθ-ĕnnes : « Míruẹm äkí irgâzen, înīm-äsen sûžðem sslâḥ-ĕnnɥen qâị äð-nâli i-Tệrni anhů̂f ḫužéllīð Búbnāder, ðûleqqû uttéggɥeðĕmeš qâị ûɣres si-lḥákmeθ ɥâlu ðúleqqû qâị ttắuịeɣ kɥen ätsáɛäm ĕzzîs lmâl ĕllí ät-ịẹ́dž nettạn ðuɛárāben ĕnnes ; ðúleqqû mîruẹm téggem ðiɥûl-ĕnnem ĕlžéhĕð ðelɛâqel mizzi ūttéggūðĕmeš ». — Ûzden neḥnîn ĕlkúll âki lmeḥálleθ-ĕnnes, ennạn-äs ; Ịâ ažéllīð-ĕnnáɣ « éịịūr zzâθ-ĕnnáɣ ðennéšnịn ū-ítɣīmaš zzīnáɣ ūláðīdžen zéffrĕnneš ɣẹ́milla mâni mɥatíịịūreð qâị nešnịn äð-níịịūr âkīðeš ».

Ịûseð nettân ịîsi sslâḥ-ĕnnes ịíffeɣ-äs âki tūfûθ nettạn ðelmeḥálleθ-ĕnnes ṣẹ́bḥen ḫbúbnāder. Ịûseð Bubnâder ịízrīhen eðnéḥnịn bäɛâðen tâzden âki ubrîð âḥes ḥáůfen. Iggɥeð

Digitized by Google

si-užéllīð neTlémsīn ät-ịéṭṭèf äịénγīt ịéḥs ä-irγel. Ịíniu ḥûịīs-ĕnnes stûffra ịínna îdžen si-lḥélfaγāθ-ĕnnes : « qîịem ðâðīhäh nétš qâị zrîγ tīšlemḥálleθ äð-ṛôḥèγ γrés âð-ās ăɛárðeγ ðaḥézreḥ ». — Ịúseð ịéịịūr îdžen nešš́úịịa sehém ma íddūri ḥḥés ūt-ízzāreš ịûseð ä-írγel ídžu lḥélfaγāθ ðuɛárāben-ĕnnes.

Ûr-θūš lemḥálleθ nužéllīð enTlémsīn ä-téịịūr tqérreb iûfrāg nužéllīð Bubnâder mízzi äthû́fĕḥḥés. Ûzden lḥélfaγāθ-ĕnnes ûθịn ĕḥḥés ûfīnt ịírγel eḥsén ídžihen. Qqîmen temšáγāren äkí lbäɛâð-ĕnsen mâš äð-éggen âki užéllīð iûsedn-āsen. Ûzden aɛárāben nužéllīð-ĕnni si-úzzrịnteš, íffeγ si-ûfrāg-ennes ịírγel sîḥf-ĕnnes ûhen ieálīmeš qqîmen etḥémmen âki lḥélfaγāθ mâš äðéggen âki lemḥálleθ ĕnní iûsedn-āsen ūð-ûfān lâ äð-rūlen ɣālá äð-úθen. Ûzden ennạn ði-íhf-ĕnsen: « U-γérnĕγeš ažéllīð néšnịn ū-nétšāθeš ðiužéllīð-ịūði ịúsedn-ānèγ néšnịn ā-néffèγ γrés selaɛálamāθ-ĕnnáγ ðanauị-ās lhédūịāθ ði-ûfūs-ĕnnáγ, äð-âs-nīni : Qa ūγérnĕγeš ažéllīð ĕllí ākîs nûɣeθ ðúlĕqqû qáit ịírγel ažéllīð Bu-bnāder llí tūséddās ðúlĕqqû néšnịn qâị nérγel ði-laɛâr-ĕnneš ûð-ānèγ séḥsāreš áṛṛaû-nnáγ édž-āneγ lmâl-ĕnnáγ eðɣénni téḥseð γérnáγ äðâš néggīt äðâš-nūš ». — Irūn-ās timúzūnịn îɣīn-āzd, îrūn-ās si-tγállịn ûṣbḕḥen îɣīn-ās tīš en-térbāt hâðan-āst ākí tĕmúzū-nịn. Iqbel-īhen nettạn ĕlkúll inná-ịäsen : « Iâ aɛárāben kénnīɣen ūγérūneš îḥf mîmi tédžām ažéllīð élli γ'res eṣṣâḥ eddéffrem ažéllīð nisérkīsen; ðúlĕqqû āqáit ịírγel ịídžiken, ðennétš qai míllä ätéggem âuāl-īnu qái ūkén itḥéṣṣeš ūlá tîš nelḥâžeθ ūlá-ðīdžen ūðáɣen ịíttaɣi âgenɣen ». — Ûzden neḥnin qqîmen sɣâdda nûfūs-ĕnnes ĕttéggen γḕr sɣâɣāl ĕllí iqqâr-āsen. Néttạn ịûsed ịífräḥ ĕzzísen, ínna ilmeḥálleθ-ĕnnes : « Nétš qâị aɛárāben ịúðīhäh qâị ûzden ði-lḥámiịeθ-īnu bâlek âð-äsen téggem-ĕš nelḥáịịeθ qâị äð-āsen géṣṣeγ îḥf-ĕnnes; dúlĕqqû änâder itémdīnt-ĕnnáγ ðanéqqīm néznūza néssaγ

Digitized by Google

ākt̂osen di-mátta-mᵘa iggu Rébbi ɣernáɣ nelḥáɣaiẹz qâhen néḥniṇ eð-kénnīɣen ðáumāθen.

TRADUCTION

Le roi Bou-Bnâder (1).

Il y avait autrefois aux environs de Terni un roi que l'on appelait Bou-Bnâder (le roi au tambourin). Il avait su grouper autour de lui nombre d'Arabes, soit en simulant la folie, soit en produisant des choses étonnantes : il avait des sortes d'allumettes dont il tirait du feu; sur ce feu, il échauffait un tambourin qui se mettait à résonner. Les Arabes eurent naïvement confiance en lui et vinrent le visiter comme s'il eût été un marabout en faveur auprès de Dieu. Bou-Bnâder dit à ces gens : « Réunissez-vous en grand nombre, nous tomberons sur Tlemcen et nous prendrons tout ce que la ville renferme ».

Ce roi vint donc de Terni avec une armée et marcha sur Tlemcen comptant y pénétrer et y commander. Pendant cinq ans, il menaça la ville sans réussir à y entrer, mais

1. Ce conte paraît être un souvenir altéré du premier siège de Tlemcen (698-706 hég.) par le Mérinide Abou Ya'qoub Yousof. La ville, réduite aux dernières extrémités, fut sauvée par l'assassinat de ce prince. Cf. Abd er Raḥman Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, t. III. Alger, 1855, in-8, p. 375-381; t. IV. Alger, 1856, in-8, p. 141-144; Yaḥya Ibn Khaldoun, *Histoire des Beni 'Abd el Wâd*, éd. et trad. A. Bel, t. I. Alger, 1904, in-8, p. 121-124 du texte, 164-167 de la traduction; Ibn Abi Zer', *Raoudh el Qirṭâs*, éd. et trad. Tornberg. Upsala, 1843-1846, 2 v. in-4, t. I, p. 267-268; t. II, p. 340-342; Et Tenessi, *Histoire des Beni Zeiyan*, trad. Bargès. Paris, 1852, in-12, p. 30-37; Es Selâoui, *Kitâb el Istiqṣâ*, 4 v. in-4. Le Qaire, 1312 hég., t. II, p. 38-39, 41-42; Bargès, *Tlemcen*, Paris, 1859, p. 193; id. *Complément de l'histoire des Beni Zeiyan*. Paris, 1887, in-8, p. 35, 40-43; Bel, *Tlemcen et ses environs*. Oran, s. d. in-4, p. 73 (R. BASSET).

Digitized by Google

sans lever le siège. Le roi de Tlemcen en avait peur, il n'osait sortir de la ville pour livrer combat et se creusait en vain la tête pour trouver moyen de se débarrasser de son ennemi. Un jour, une vieille femme vint le trouver et lui dit : « Pourquoi te tourmenter ainsi le cœur? J'irai, moi, près de ton ennemi, et je saurai surprendre, pour te le livrer ensuite, le secret de sa puissance magique; mais, en revanche, donne-moi de quoi vivre. — Si tu fais cela, dit le roi, j'assurerai ton existence et celle de tes enfants ».

La vieille sortit du palais et monta à Terni près des assiégeants! A son arrivée, les khalifes vinrent à elle : « Introduisez-moi près de votre roi, leur dit-elle, je suis une vieille femme dont personne ne prend soin et je viens demander un secours ». Les khalifes l'amenèrent en présence de Bou-Bnâder. Elle prit la main du roi, la baisa et dit : « Tu n'as pas de tête! Tu possèdes, assure-t-on, un grand pouvoir magique, et tu es là, avec ton armée, à ne pas bouger? Pourquoi ne pas attaquer Tlemcen et t'emparer des richesses qu'elle renferme! — Femme, répondit Bou-Bnâder, je ne possède pas cette puissance que tu supposes. J'ai acquis de l'autorité sur mon entourage d'Arabes en leur montrant de simples allumettes dont ils n'avaient jamais entendu parler; je ne les dirige que grâce à leur sottise. Et si maintenant je tombais avec mon armée sur les Tlemcéniens, ce seraient eux qui nous extermineraient. Aussi, je reste ici à les assiéger, à surveiller leurs mouvements; si je m'aperçois qu'ils ont peur de moi, je les assaillirai avec mes Arabes; mais s'ils viennent à moi, je devrai fuir loin de ce pays, laissant mes partisans se tirer d'affaire ».

A ce discours, la vieille ressentit une grande joie : « O roi, dit-elle, voici que je suis venue de Tlemcen jusqu'ici près de toi pour te parler. Maintenant, donne-moi une

Digitized by Google

récompense qui me permette de vivre. J'irai dire alors à Tlemcen que tu es très puissant, que personne ne peut te résister. Tu verras ainsi les Tlemcéniens fuir sans combattre ». Bou-Bnâder donna à la vieille femme tout l'or nécessaire à son entretien en lui disant : « Va donc à Tlemcen et reviens me faire connaître ce qu'ils disent, s'ils craignent pour leur sécurité ou non ». Elle prit l'argent, descendit à Tlemcen, laissa son trésor à la maison. Puis se rendant auprès du roi de la ville, elle lui tint ce discours : O roi, tu crains Bou-Bnâder, tu crois qu'il dispose de forces secrètes et qu'il est invincible. Mais, il n'a aucune puissance. Il ne possède que certaine chose qu'il a inventée, des allumettes avec lesquelles il fait du feu pour échauffer un tambourin, une machine qu'il fait fonctionner avec le pied et qui fait résonner le tambourin. Il a des khalifes auxquels il dit : « Amenez ici les Arabes pour qu'ils puissent se distraire à la vue de ce spectacle magique qu'aucun autre roi du monde ne saurait produire et qui m'ouvrira les portes de tous les royaumes ».

La vieille continua : « O roi, tu as de la poudre et des armes en quantité, tu commandes une armée nombreuse, que peux-tu craindre de ce marchand d'allumettes et de tambourins qui se moque de ses Arabes inintelligents et crédules. Le roi répondit : « Femme, tu as été chez mon adversaire, je désire entendre de toi une parole, recevoir de ta bouche un conseil qui me décideraient à marcher contre l'ennemi, à tomber sur lui avec mon armée. — Marche contre lui sans crainte, il n'a pas d'armes pour se mesurer avec toi; si maintenant tu allais à Bou-Bnâder avec dix hommes, tu le prendrais vivant de ta main. Et si je t'ai menti, coupe-moi la tête et jette-la à tes chiens pour qu'ils la dévorent. — Viens donc ici, dit le roi ». La vieille s'approcha et le roi, prenant de l'argent jusqu'à

Digitized by Google

ce que son cœur fût satisfait, le donna à cette femme. Alors appelant ses khalifes, il leur ordonna : « Réunissez les hommes; qu'ils tiennent leurs armes prêtes, car nous allons monter à Terni pour attaquer Bou-Bnâder. Vous n'avez rien à craindre de lui ; il n'a aucun pouvoir. Je vais vous emmener jusqu'à son camp et vous prendrez le butin qu'ils vont nous abandonner lui et ses Arabes. Donc, réunissez-vous! Que vos cœurs soient forts et votre raison éclairée afin d'être des hommes sans peur! » Toute son armée arriva : « O notre roi, dirent les soldats, marche devant nous et personne, parmi tes hommes, ne restera en arrière; partout où tu iras, nous te suivrons! »

Le lendemain, à l'aube, le roi prit ses armes et sortit avec son armée pour attaquer Bou-Bnâder. Celui-ci vit au loin l'armée en marche. Dans la crainte d'être pris et tué, il songea à fuir. Il monta en cachette sur son cheval et dit à l'un de ses khalifes : « Reste ici je vois là-bas une troupe qui s'avance vers nous, je marche à sa rencontre pour l'observer ». Il marcha pendant quelque temps dans la direction de l'ennemi. Mais dès qu'il fut hors de vue, il s'enfuit dans la montagne, laissant là les khalifes et les Arabes.

Cependant, les troupes ennemies s'avançaient et bientôt furent toutes proches de la clôture du camp de Bou-Bnâder. Les khalifes appelèrent leur roi, ils s'aperçurent alors qu'il les avait abandonnés et avait pris la fuite. Ils se consultèrent sur l'accueil qu'il convenait de faire au roi de Tlemcen. Les gens de Bou-Bnâder, voyant que leur chef avait fui du camp seul et sans les prévenir, vinrent trouver les khalifes ne sachant s'ils devaient se sauver ou combattre. Ils se dirent : « Nous n'avons plus de roi; ne combattons pas ce prince qui vient à nous; allons le trouver avec nos drapeaux, nous lui offrirons des cadeaux en disant : « Nous n'avons pas de chef pour nous conduire au com-

Digitized by Google

« bat puisque Bou-Bnâder, contre qui tu marches, a pris la « fuite; maintenant nous accourons sous ta protection, ne « détruis pas nos enfants, ne prends pas notre bétail et tout « ce que tu exigeras de nous te sera livré à l'instant ». Ils réunirent une somme d'argent qu'ils offrirent au roi de Tlemcen, ils lui présentèrent aussi de belles juments et une jeune fille. Le roi accepta ces cadeaux et dit aux Arabes : « Vous qui avez abandonné un bon prince pour suivre un roi de mensonge, vous manquez donc de tête; voilà que votre chef a fui, vous laissant dans l'abandon; maintenant, si vous m'obéissez, rien ne vous manquera, personne ne vous prendra vos biens ». Ces gens restèrent donc sous l'autorité du roi de Tlemcen et lui obéirent parfaitement. Le prince s'en réjouit : « Gardez-vous bien, dit-il à ses soldats, de faire du mal ou de prendre la moindre chose à ces Arabes qui se sont placés sous ma protection, il y va de votre tête. Nous allons descendre à Tlemcen, nous vendrons et nous achèterons à ces gens les produits que Dieu a créés pour nous; considérez-les donc comme vos frères ».

LXXXII

Lĕqṣéiɛθ nsîði ɛÂli Ben-Żáɛafer.

Ḗhkạ̄n éḫḫes ílla iḫéddem ðiîdžen lekθâb ðîs lḥîkmeθ íqqār ðis ttâzden ɣrés léžnūn ĕnɣâmān eð-léžnūn núženna, âhen iéṭṭef âðās ḫéddmen mâtta mᵘa iḫḫs.

Ā̂l-īdž uɣâss ûzden léžnūn-ĕnni ûzden néḫnṇ eð-ɣénni iḫékkem dîsen si-iäɛâiiẹ̈d ḫsen eð-lžén-enni iûfât iûɛār iûgg äð-âs iṭ͡ûɛā, íqqīm itɛâzzem ḫḫés iûsed-ās ăɛâfrīθ-ĕnni íqqār-ās:

Digitized by Google

šékk ūšékk ḫeddmeγeš lûkᵘąn âð-ii trézzmeð θímssi ði-ųîsūmînu. ḷûsed sîði ɛÂli íkker-äs ät-ịéṭṭef mízzi ät-ịéšref, írūl-äs ăɛâfrīθ-ĕnni ịúzzel âkīs.

*Éḥkąn ḫsén ûzden tázzlen ði-úženna néttąn ðuɛâfrīθ-ĕnni; ségga ḫélḍen iúzṛû-lli ðéṇị iụáθ ɛÂšīr inéggez ăɛâfrīθ-enni iḥŭf sụádda iúzṛû, eg-ịîγzer; ịûsed sîði ɛÂli inéggez néttąn θâina suịîs-ĕnnes ilĕḫg-īt ịéṭṭĕf-īt ði-úmšąn ĕnni, išérfit. Inná-ịäs ăɛâfrīθ-ĕnni : « Állah ịâ-sîði ɛÂli Ben-Żáɛafer mážärāš ûšekk ịéṭṭẹfeš léḥkām ĕrrébbi ûšekk šéffneš árṛaûînu lli qâhen qqîmen ði-θémmūrθ ĕnneš ụáḥðsen mízzi âðii ttĕfeð ». — Inná-ịäs sîði ɛÂli : « Iâ iɛâfriθ lûkᵘąn téḫseð-iịi, lûkᵘąn téggīð-íịi äụâl-īnu lli nnâḫ âḫsen šéfqeγ ». — ḷûseð ăɛâfrīθ, inná-ī̈äs : « Iâ-sîði ɛÂli nétš âqliị ūšíγ-äš mémmi Ḥârīq âðīs tḥékkmeð ĕð-nétš qáị ūšíγ-äs lĕḥkām-īnu mäš-éllaγ éḥkmeγ netš; ðûlĕgqû γệr nétš ū-ðéǧǧᵘūlγ-eš i-θémmūṛθ-ĕnneš âkīðeš ». — Inná-ịäs sîdi ɛÂli : « Eð-nétš míllä ūtéðụīlðeš âðīš rézzmeγ θímssi qâị Rébbi ịéḥkem iịi ðîš ». — Íqqīm ăɛâfrīθ ithémmem ði-îḫfĕnnes ịûgg äð-âs itûɛä; inná-ịäs : « míllä ịûš-iịi Rébbi īšékk érzẹ̊m-ðī θímssi ĕnrébbi, γệr nétš ûð-äš ðéǧǧᵘŭlγeš ». — ḷûseð sîði ɛÂli ịíbzèq ĕḫḥés ténnūrzem ðîs θímssi sī-γér Rébbi. Íqqīm aíšūm-ĕnnes itḥûfa zzâθ-ĕnnes äl-ĕqqīmen γệr îγsąn ibéršänen. ḷûseð sîði ɛÂli ịìsi-hen ịìuịîhen ði-smâḍ-ĕnnes âki ûsīres nūịîs-ĕnnes, íðụel iθémmūrθ-ĕnnes; issĕhn-īhen iléžnūn ĕllí íllä iḥékkem ðîsen ăɛâfrīθ iṣṣîfẹ̊ḍ iḤârīq emmîs nuɛâfrīθ inná-ịäs : « éqqel ġúbbᵘāla ðîsen míllä téggīð am-ĕbbâš âqli âðäš éggeγ éšθer ézzīs ». — Inná-ịäs Ḥârîq : « Ịâ sîði ɛÂli bba ū-γérseš îḫĕf eð-nétš äð-éggeγ äụâl-ĕnneš ụalâinni ĕḫseγ šékk ätémeḍleð íγsąn-ūði nébba si-qẹ̊bbᵘālt-īnu mízzi ûhen zârγeš ». — Inná-ịäs sîði ɛÂli : « Émḍèl-īhen šékk ». — ḷûseð imẹ̊ḍlīhen Ḥârīq mâni ịéḫs, íðụel γer-sîði ɛÂli íqqīm iḥéddm-īt mäš-mᵘa íqqār-äs, ítteg-ūt.

Digitized by Google

Âl-īdž uɣâss, ịûseð ídžen nugéndūz ɣer-îdžen ɣérba nélžnūn itɣílīt nuɛârāben eðnéttạn ðäɛâfrīθ íqqīm ittūrār ākîs agéndūz-ĕnni; ménɣen agéndūz néttạn ðuɛâfrīθ ĕllí ākîðes miṭṭθen ịûθ-īt äɛâfrīθ-ĕnni, ịrûɣäḥ iúḳḳām neššíḥ-ĕnnes, íḥūf agéndūz zzâθ-ĕnnes, íqqīm iréddäḥ siḍárṛennes am-ɣénni ịéḥs ä-ímmūθ. Issîfĕḍ iHârîq inná-ịās : « Ágendūz-ĭnu ātéqqleṭ mâges ịûθīnt âð-ī táudet ». — Ịûseð Ḥârîq isgénfāt íṛọḥ ɣer-ɣérba-inni ịûθīnt, ịéṭṭfīt, ịīūdīt isîðí ɛÂli Ben Żáɛafer, inná-ịās : « Ū-tsînd-eṣ ĕn-mâges agéndūz-ūði ». — Inná-ịās äɛâfrīθ : « Ịâ-sîði ɛÂli, nétṣ ĕssîneḥ ɣalâinni íqqīm ittîlef itšâθ-ði; áqqait mânis ižrāḥ-ịīi si-îḥf-ĭnu, nétṣ lúkɣạn mássīneḥ uttedžáḥḥeš âšekk ịâɣéḍ âð-äs ịíni : ịûθ-ịīi, lúkɣạn ĕnɣîḥ ». — Ịûseð síði ɛÂli íqqīm ittéqqel mîði lḥáq ịûfa agéndūz-ĕnnes íḍḷĕm ịûseð iuɛâfrīθ inná-iās : « Lûkɣạn âð-ī teáuɕeð â-tūθeð ídžen si-uɛârāben âqli âšekk éggeɣ ði-tméssi âšekk tétṣ ɣalâinni éịīūr ä-ṭrûɣḥeð qā-sâmḥeɣ šékk; äðiṛọḥ Ḥāríq âkīðeš.

Iṛûɣɣāḥ âki Ḥârîq. Eịīûren âl-īdž uɣâss séggä ịéḥs Rébbi ät-ịâɣeð itémmūrθ-ūði nâθ-ɛĀšīr; séggä íḥlĕḍ Rébbi isnéqṣ-äs ði-laɛâmer-ĕnnes. Ịûseð iéhleš ịéḥs ä-ímmūθ issîfĕḍ iḤârîq; ịûseð nettạn íqqīm zzâθ-ennes íttru ḥés înná-ịās : « Ịâ Ḥârîq úttrūš; nétṣ Rébbi ịéḥs-ịīi âð-ī ịâɣéị lăɛâmer-īnu, ûði terrátteš šékk; ɣalâinni éịīūr ɣer-sîði Mûsa înäs â-ɣri ịâseð ā-ínzel ðâði ». — Íṛọḥ Ḥārîq ịíɣeð sîði Mûsa eð-sîði ɛÂli ịûseð äkîðes itémmūrθ nâθ ɛĀšīr. Inná-iās sîði ɛÂli : Ịâ Ḥârîq, ṛọḥ itémmūrθ-ĕnneš, ɣalâinni äð-î-tūšeð lăɛâheð nRébbi âði tḥéddmeð ûla ássu ðennétṣ ði-témdĕlt am-uássu ðäthéllað-ịīi ði-îgéndiāz-īnu ». — Ịûseð Ḥārîq iûšäs lăɛâheð nRebbi äiḥéddm-īt ûla ímmūθ ði témḍĕlt-ĕnnes, íṛọḥ itémmūrθ-ĕnnes.

Qqîmen âl-īdž uɣâss ûzden ĕlmèláika nRébbi ersịn ɣer-sîði ɛÂli Ben-Żáɛafer íuịen lăɛâmer-ĕnnes. Íqqīm sîði Mûsa

Digitized by Google

zzâθ-ĕnnes išéhð-äs, imĕḍlīt sṷádda iúzṛů-nni zzâθ nâθ ɛĀšīr. Sí-ịẹḥs ä-ímmūθ inná-īäs sîði ɛÂli : « Ịâ Mûsa ū-bénnām-eš ḥi áḥḥām, ụl-ĭnu ū-íqqās-eš θállest ». — Inná-iäsen imídden netémmūrθ-ūði : « Ịâ iăɛârāben-ịūði, ɥénni iḥsen lbárākéθ-ĭnu â-ịẹgg ĕḥḥi ašéṛšūr qĕ́bbɥālt-ĭnu ». Sîði Mûsa íggäs mâš-mɥa inná-ịäs iḥéddmäst, ūbénnāneš ḥés qů́bbeθ. Qqîmen imrâbḍen nĕtémmūrθ-ūði dzûrent selbárākeθ ĕɣrés iûsäɛ. Eðmídden síttäzden âki ûbrīð-ĕnnes qĕ́bbɥālt iûrθu-nni llí-ðīs támḍelt ĕn-sîði ɛÂli bénnān-äs stíuqāị îdzen ušéršūr mâš-mɥa inná ịäsen.

TRADUCTION

Légende de Sîdi 'Ali Ben Ja'afer.

On raconte que Sîdi 'Ali possédait un livre de magie. A la lecture de certains passages, les génies de l'eau et les génies de l'air accouraient près du saint; celui-ci les saisissait et leur faisait exécuter ses ordres.

Un jour, à l'appel de Sîdi 'Ali, les génies accoururent avec leur chef; cet *'afrît* détestait le saint et refusa de lui obéir. Sîdi 'Ali eut beau faire appel à toute sa science, le génie ne cessait de lui dire : « Je ne t'obéirai pas, lors même que tu allumerais le feu dans mes chairs ». Sîdi 'Ali se leva pour se saisir du génie et le ligotter; mais l'afrît prit la fuite. Le saint se lança à sa poursuite.

On raconte que, dans leur course à travers les airs, le saint et le génie arrivèrent au bord de la falaise qui domine (au nord) le village de Beni 'Achir. Du haut du rocher, le génie sauta et tomba dans la vallée. Sîdi 'Ali arriva sur son cheval et, sautant à son tour, il rejoignit le génie, le saisit et l'enchaîna : « Dieu ! s'écria le prisonnier, est-il possible

Digitized by Google

que toi, Sîdi 'Ali, tu t'affranchisses de l'obéissance aux ordres divins! tu n'as donc pas pitié de mes enfants que tu as laissés seuls dans ton pays pour me poursuivre. — 'Afrît, répondit Sîdi 'Ali, si tu m'étais dévoué, si tu faisais ce que je t'ai commandé, alors j'aurais pitié de tes enfants. — Déjà je t'ai donné mon fils Ḥâriq, dit l''afrît, et il est à ton service; je lui ai légué toute la science que je possède; mais moi, je ne reviendrai pas avec toi dans ton pays. — Et si tu ne reviens pas, dit Sîdi 'Ali, je mettrai le feu à tes chairs, car Dieu m'a donné tout pouvoir sur toi ». Mais le génie, après avoir réfléchi, refusa d'obéir : « Puisque Dieu m'a mis dans ta main, dit-il, brûle-moi, mais je ne te suivrai pas ». Sîdi 'Ali lança un crachat au génie sur lequel le feu de Dieu s'abattit aussitôt. Les chairs se mirent à tomber et bientôt il ne resta de l''afrît que des ossements noirs. Sîdi 'Ali plaça ces os dans une sacoche près de la selle de son cheval et revint à son pays. Il fit voir les restes de l''afrît aux génies auxquels il commandait et faisant venir Ḥariq, il lui dit : « Regarde bien ces ossements, si tu te conduisais comme ton père, je te punirais plus cruellement encore que lui. — Mon père était un insensé, répondit Ḥâriq, et je t'obéirai; mais je désire que tu enterres en ma présence ces os que je voudrais ne plus voir. — Fais-le toi-même, répondit Sîdi 'Ali ». Ḥâriq enterra les restes de son père là où il voulut, puis il revint près du saint et exécuta fidèlement tous ses ordres.

Un jour, un élève de Sîdi 'Ali aperçut l'enfant de l'un des génies; il le prit pour un jeune nomade et se mit à jouer avec lui. Mais les enfants se prirent de querelle, et en vinrent aux mains. Le jeune génie porta un coup à son camarade. Celui-ci s'en vint à la maison de son maître; arrivé devant lui, il tomba à la renverse, en se débattant comme s'il allait mourir. Sîdi 'Ali fit venir Ḥâriq et lui dit :

Digitized by Google

« Vois donc qui a frappé mon élève ». Ḥâriq guérit l'enfant, puis ayant attrapé le génie cause de l'accident, il l'amena au saint : « Ne savais-tu pas qui était ce garçon? demanda Sidi ʿAli. — O mon maître, répondit le jeune ʾafrît, je savais que c'était ton élève, mais il m'a insulté et frappé, vois donc la blessure qu'il m'a faite à la tête. S'il n'eût pas été ton élève, je ne l'aurais pas laissé venir se plaindre à toi, je l'aurais tué ». Le saint examina l'affaire et reconnut que les torts étaient du côté de son élève. Il vint trouver le jeune ʾafrit et lui dit : « S'il t'arrivait à nouveau de frapper un Arabe, je te livrerais au feu qui te dévorerait; pour cette fois, je te pardonne, mais va-t-en de ce pays; Ḥâriq t'accompagnera ».

Le jeune génie partit avec Ḥâriq. Ils marchèrent jusqu'au jour où Dieu les fit arriver au pays occupé par les Beni ʿAchir et décida de mettre fin aux jours de l'ʾafrît. Celui-ci, gravement malade, se voyant sur le point de mourir, appela Ḥâriq. Comme le génie se désolait devant lui, le mourant lui dit : « Ne pleure pas, Ḥâriq; Dieu veut prendre ma vie et tu ne saurais me la rendre. Mais va trouver Sîdi Mousa et dis-lui de venir s'établir ici ». Le génie partit et amena Sîdi Mousa et Sidi ʿAli chez les Beni ʾAchir. Sîdi ʿAli dit alors au génie : « Retourne dans ton pays, mais donne-moi ta promesse sacrée que tu veilleras sur mes élèves et que tu resteras à mon service même le jour où je serai dans le tombeau ». Ḥâriq promit et partit.

Un jour, les anges de Dieu descendirent près de Sîdi ʾAli et prirent son âme. Sîdi Mousa, debout devant le saint, l'assista à ses derniers moments et l'enterra au pied de la haute falaise qui se dresse près du village de Beni ʿAchir. Avant de mourir, le saint avait recommandé ceci à Sîdi Mousa : « N'élevez pas de construction sur mon tombeau, mon cœur n'aime pas l'ombre ». Il dit aussi aux gens du

Digitized by Google

pays : « Celui qui voudra ma bénédiction devra construire à mon intention un tas de pierres au voisinage de ma tombe ». Sîdi Mousa se conforma au désir du saint, et il n'y a pas de qoubba là où est enterré Sîdi 'Ali. Les marabouts de la région vinrent rendre visite à sa tombe, source abondante de bénédictions. Et de nos jours, les gens qui passent près du verger où reposent Sîdi 'Ali et Sîdi Mousa construisent de petits tas de pierres au voisinage de leurs tombeaux (1).

LXXXIII

Lèqṣéieθ numrâbeḍ en-sîδi Ûriäš.

Idžen umrâbeḍ entémmūrθ nāθ-snûs θéllä γrés lhárākeθ iûsāɛ δuɛárāben iûsāɛ ḥéddment. Idžen uɣâss iûseδ sissáḥrèθ γer-θémmūrθ-ěnnáγ îdžen umrâbeḍ lîsm-ěnnes sîδi Mûša. Iérsu žârāδ iɣāθ ɛÂrbi δáθ-Mūsa iûδer ḥuiîs-ěnnes. Tébedd ěḥḥés tizélla nRébbi iéḥs áδ-iegg ězzîs iḥéllès amériäs lli ígg-äsent Rébbi; iûseδ íqqīm iéttaγ lūḍû mízzi äδ-iézzāl.

Ûzden äɛárāben nsîδi Ûriäš zrînt iḥlēḍ γer-ɣâmān. Séggä zrînt ěnnán : « Mâges ɣûδi iûsedn-ānèγ qél mânis iûseδ ». — Ûzden γrés ssétnent ū-íḥseš áδ-äsen îini áɣāl. Súkkuěnen néhnin ěiiûren iɣâmān sḥéssrent ḥés mízzi ä-íkker ū-íttaγ lûḍû-š, tîmèḍ ḥés tsáɛäθ-ěnni lli ä-δis ízzāl; iíqqīm lḥâderěnnes ḥuɛárāben-nni nsîδi Ûriäš séḥsern-äs âmān, itɣáγiier δi-ɣûl-ěnnes, iûseδ iídäɛä ḥ'sen iíslu-iäs Rebbi iûš-äsen älhélsen íffèγ δîsen ážeḍžēḍ, hélsen äl-ímmūθ lbáɛäδ ězzîsen.

1. Cf. sur les amas de pierres de ce genre : E. Doutté, *Les Tas de pierres sacrées*. Alger, s. d., in-8.

Digitized by Google

Si-ɪ̣ízr-īhen sīδi Ûrɪ̣äš lkúll δimélılāš istéɦber, séggä íslu zzís íssnīt élli néttạn íssehleš a*ɛârāben-ěnnes, ɪ̣ẹ́ɪ̣ūr γrés, inná-ɪ̣äs* : « *Iâ-sīδi* ɛ*Ábd-ěssalām mázār-äš âki* u*ɛárāben-ɪnu* ». — *Íkker sīδi Mûsa ibédd iúženna inná-ɪ̣äs* : « *Ɪ̣â-sīδi Ûrɪ̣äš* ă*ɛárāben-ěnneš ūδísneš taíslāmīt δi-ɥûl-ěnsen; netš ûzdeγ δánūži γérsen δâδīhāh āδ-ɦáuseγ. Tébedd éɦɦi tizẹ́lla ɾóɦèγ äδáγlūḍůγ iɥâmān zzâθ-ěnsen eδ-néɦnɪn γ̣ér zɾɪn-ɪ̣ii ûzden γ́ri qâhen ɦáqern-ɪ̣ii, sɦéssren âmān ělli ädís áγlūḍūγ nétš, sɦárment-ɦi tîmḍ-ɪ̣ii elɥóɣθ-ɪnu llí ädis zálla*γ *δäδ-ɦéllsèγ amě́rɥäs-ɪnu âki Rébbi* ». — *Ɪ̣ûseδ inná-ɪ̣äs* : « *Ɪ̣â sīδi Ûrɪ̣äš lûkɥạn šékk tûzdeδ iu*ɛ*árāben-ɪnu sɦármen ɦéš tizẹ́lla-nneš âhen tɦárqeδ setméssi útedžäδ ūlá-dīdžen* e*âla ɦâter sɦármen ɦéš tizẹ́lla llí ɪ̣ûšäš Rébbi mɥa-nétš qâɪ̣ ûšīγ-äsen γ̣ér ažédžḛ̣ḍ mízzi ū-tméttạn-eš δi-lɦḗtreθ āl-íqqīm lɦâḍer-ěnneš* ». — *Inná-ɪ̣äs sīδi. Ûrɪ̣äš* : « *Ɪ̣â-sīδi Mûsa, γéfr-āsen δi-ɥúδem-ɪnu, δennétš qāɪ̣-ûšīγ-äš ɥénni ätéttreδ γrí δi-ɥúl-ěnneš, äδ âš qéḍāɦ* ». — *Inná-iäs sīδi Ûrɪ̣äš* : « *Mátta äδī-tûšeδ* ». — *Inná-ɪ̣äs* : « *Qāɪ̣-ûšīγ-äš ěṭṭḗrf si-u*ɛ*ârāben-ɪnu, tsámatten ɦlísem-ěnneš, áqqīmen äšékk ɦéddmen mäš-ɦéddmen-ɪ̣ii nétš* ». — *Inná-ɪ̣äs* : *Bénnīɪ̣a, qāɪ̣-sémɦaγ äsén sɥúl-ɪnu* ». — *Inná-ɪ̣äs* : « *Qâš selbárāke*θ *nerébbi δáɥā-hen* ». — *Inná-ɪ̣äs* : « *Ähen dâɥaγ eδ-mílla ɪ̣ẹ́ɦs Rébbi äδgénfān* ». — *Sîδi Ûrɪ̣äš γrés ɪ̂dzen nu*ɛ*âfrīθ iɦéddmīt, ɪ̣ṣṣîfḛ̣ḍ iu*ɛ*âfrīθ-ěnni. Ɪ̣ûsed, inná-ɪ̣äs* : « *Ɪ̣á-sīδi, mátta téɦseδ γrí äδäš ḗggeɦ Inná-ɪ̣äs* : « *Sûfγ-ɪ̣ii tīš-enṭḛ̣t zzâθ-ɪnu âδis aγlūḍůγ nétš δu*ɛ*árāben-ɪnu mízzi aggénfạn si-lḗhläš ɪ̣uδi llí ɪ̣ûš-äsent Rébbi sed-dă*ɛ*ɥeθ ěnsíδi Mûsa* ». — *Ɪ̣ûseδ ä*ɛ*âfrīθ-ěnni γ̣ér si-ɪ̣íslu zzís áɥāl-ěnni ɪ̣ẹ́ɦδem, mäš-ínɲa sîδi Ûrɪ̣äš iɦéddmīt ížbeṭ ṭḛ̣t, ězzâθ-ěnnes di ɥámmäs ěn-ɪ̣iγzer sɥádda i-úzrů niɾ̂mɪ̆ɪ̣ẹn. Ɪ̣ûseδ sīδi Ûrɪ̣äš inná iu*ɛ*árāben-nnes* : « *Ɥénni qâit dämáh-lūš ä̆ɪ̣âseδ äiáγlūdů δi-ɥâɪ̣ẹn nṭḛ̣t ɪnu selbárāke*θ *ätgénfạm*

Digitized by Google

sužédžẹ̈d ĕllí qā-kénnīɣen ðimẽ̆hlāš ézzīs ». — *Qqîmen kúll ĕssáɛä ggûren iṭṭ̂ṭ-ĕnni, úɣḷūḍūn dis, génfạn Âzd-ĕnni mîði mdân ĕlkúll, úɣḷūḍŭn dis, ûzden iịúðen lâhðīieθ isîði Ûriạš ṣéddqent ḫes ĕlli ggénfạn si-lẽ́hlāš lli illá-ðīsen. Inná-ị̈āsen sîði Ûriạš* : « *Lâhðīịeθ-ị̈ūði ẽ̆lli tiûðem-iịit áuiemt isîði-Mūsa dzŭremt ĕzzîs téttremt äð-âɣen ị̈ẹ́ɣfar léqbāḥèθ ĕlli téggīm-äs âzd-ĕnni mîði ịûsẹ́ð ɣéryen. Íuient isîði-Mūsa lähðīịeθ-ĕnni ífräḥ zzîsen ði-ɣûl-ĕnnes, ị̈ẹ́ṭṭf-it ẽ́ḫsen. Iɣéfr-äsen ði-ɣámān ĕlli séḫsren-äst âzd-ĕnni mîði ị̈ẹ́ḫlẽ́ḍ itémmūrθ-ĕnsen.*

Ûzden néḥnịn míryen, ûšịn-äs lbắɛāð ĕnuɛárāben ĕzzîsen âḫes ḫéddmen mäš-ḫéddmen ḫsîði Ûriạš fẽ́rḥen ézzīs.

Âzd-ĕnni ímmūθ-ðīs sîði Ûriäš médlent ði-témmūrθ náθ-ɛÂrbi ði-Tiɣásiɣin íqreb ámšạn-ĕnni iṭ̂ṭ-ĕnni isûfɣ-äs äɛâ-frīθ-ĕnnes eð-sîði Mûsa ị̈ẹ́mḍẽ́ḷ ði-sîði l-Máḥi náθ-Mūsa.

Traduction.

Légende de Sîdi Ouriach.

Sîdi Ouriach, marabout influent des Beni Snoûs, avait autour de lui beaucoup d'Arabes qui travaillaient pour son compte. Un jour arriva du Sahara, dans notre pays, un autre marabout, nommé Sîdi Moûsa ; il s'arrêta entre les Oulad Larbi et les Oulad Moûsa et descendit de son cheval. Comme c'était l'heure de la prière, il voulut s'acquitter de cette dette dont Dieu attend le paiement de la part de tout musulman. Il voulut, avant de prier, faire ses ablutions. Déjà, il arrivait près de l'eau, lorsque les Arabes de Sîdi Ouriach l'aperçurent : « Quel est cet homme qui nous arrive, dirent-ils, voyons d'où il vient ». Ils vinren

Digitized by Google

près du cavalier et l'interrogèrent ; mais l'étranger ne leur répondit pas. Les Arabes vexés troublèrent l'eau devant le chîkh, l'empêchèrent ainsi de faire ses ablutions et lui firent manquer l'heure de la prière. Il en éprouva du ressentiment contre ces gens qui avaient troublé l'eau, et, son humeur changeant, il les maudit. Dieu entendit sa malédiction et tous ces Arabes furent atteints de la gale, si bien que quelques-uns en moururent. Sîdi Ouriach voyant tous ses Arabes malades s'informa ; il entendit parler du nouveau-venu et reconnut que Sîdi Moûsa était seul à causer cette épidémie. Il vint aussitôt le trouver et lui demanda : « O Sîdi 'Abd-essalâm, que t'ont donc fait mes Arabes ». Sidi Moûsa se leva : « Tes Arabes n'ont pas l'islâm dans le cœur, répondit-il. J'étais venu, en me promenant, leur demander l'hospitalité. L'heure de la prière venue, je voulus faire mes ablutions en leur présence. Mais à peine m'eurent-ils aperçu qu'ils vinrent à moi, me traitèrent sans égards, troublèrent l'eau et m'empêchèrent de faire mes ablutions ; de sorte que l'heure, à laquelle j'ai coutume de prier, passa sans que j'aie pu m'acquitter de mon devoir envers Dieu. Si mes compagnons t'en eussent fait autant, ô Sîdi Ouriach, tu n'aurais pas manqué de les faire périr par le feu jusqu'au dernier ; je n'ai fait, moi, que leur envoyer la gale, de façon à ne pas les faire mourir cette fois, ce qui t'eût causé de la peine ».

Sîdi Ouriach répondit : « O Sîdi Moûsa, pardonne-leur par égard pour moi, et ce que ton cœur désire de moi, je te le donnerai. — Et que me donneras-tu ? — Je te céderai une partie de mes Arabes, ils porteront ton nom et travailleront pour ton compte comme ils l'ont fait pour moi. — C'est entendu, dit Sîdi Moûsa, je leur pardonne de tout cœur. Et maintenant, continua-t-il, puisque Dieu t'a donné la *baraka*, il t'est possible de soigner tes

Digitized by Google

malades. — Je les soignerai, dit le marabout et s'il plaît à Dieu, ils guériront ».

Sîdi Ouriach avait à son service un génie ; il le fit venir : « O mon seigneur, dit le génie, je ferai ce que tu voudras. — Fais jaillir devant moi, dit Sidi Ouriach, une source où je pourrai faire mes ablutions, ainsi que mes Arabes, et que l'eau de cette source les guérisse de cette maladie que Dieu leur a envoyée sur la prière de Sîdi Moûsa. » Le génie avait à peine entendu ces paroles qu'une source jaillissait devant Sîdi Ouriach au fond du ravin que domine (à l'est) la « Falaise des Chrétiens ». Le marabout appela ses Arabes : « Venez, leur dit-il ; que celui qui est malade fasse ses ablutions avec l'eau de cette source qui est à moi. Et, grâce à Dieu, vous guérirez de la gale dont vous souffrez ». Aussitôt tous accoururent à la source ; ils s'y baignèrent et se trouvèrent guéris. Quand ils se virent débarrassés de la gale, ils apportèrent des cadeaux à leur marabout qui les avait guéris. Mais il leur dit : « Portez tout cela à Sîdi Moûsa, offrez-le lui et demandez-lui pardon de ce que, le jour de son arrivée, vous lui avez manqué d'égards ». Ils obéirent ; Sîdi Moûsa fut touché de leur démarche ; il accepta leurs présents et leur accorda le pardon de leur faute.

Les Arabes de Sîdi Ouriach se réunirent et donnèrent quelques-uns d'entre eux à Sîdi Moûsa. Ces gens travaillèrent pour leur nouveau marabout comme ils l'avaient fait pour Sidi Ouriach ; ils furent contents de leur sort.

Quand Sîdi Ouriach mourut, on l'enterra chez les Oulad Larbi, au lieu dit Tiouasiouin, près de cette même source que fit jaillir le génie sur son ordre. Quant à Sidi Moûsa, son tombeau se trouve chez les Oulâd Moûsa à Sîdi 'l-Mahi.

Digitized by Google

LXXXIV

Lėqṣêịçθ nsîδi ɛÂli û-ḷaɛáqūb.

Idžen-úɥāss nézzĕmạn ịûseδ îdžen numrâbėḍ δi-θémmūrθ-*ĕnnåγ ịûseδ si lăɛâmūr. Ḷírsu sîδi ɛÂli ů-ḷaɛáqūb žârādānĕγ* eδ-*ɥâθ Bú-Saɛīd; ámṣạn-ĕnni ílla ịírsu dîs qârennās ûlĕqqû Âbla.*

*Amrâbėḍ-ĕnni γ ͨres tīš-ĕn-térbāt lîsm-ĕnnes Ḥád-ĕzzīn, nettâθ túṣbḛḥt ịûsāɛ, am-*θ*ệt entͨ fuịθ. Ilḭn ĕzzîs lemḥálle*θ *ĕnsîδi ɛÂli qqîmen tâsedn-ās ettéttĕren ĕḫḥés* âδ-*āsen ịûšīt. Innáị̄āsen* : « *Äδ-ịáuδīt γḛ̂r ɥénni äδ-ịáuδen liịâqūte*θ *nḤád-ĕzzīn, néttā*θ *ɥénni téḫs ätáuịīt qáit ātsérs lísmĕnnes* δi-*liịâqūte*θ*-ĕnnès* äδ-*âs-tūš, äδịáuδ liịâqūte*θ*-ĕnni ätézre*γ δi-*ûfūs-ĭnu γer-néttạn* äδ-*ịáuδīt.* »

Ûzden neḥnîn ɥáḥlen tázzlen ākīδes mâš âδ-*āsen tûš äɥâl mízzi āhén tâɥi néḥnīn* ūδ-*úfạneš ábrīδ mânis ā*γ*rés* âδ*fen ilméḥel-ĕnnes δätéttren* äδ *âsen tûš liịâqūte*θ*-ĕnnes. Néttā*θ *tûsĕd-āsen* δi-*lméḥel-ĕnnes* δi-*úzenna* δiɛášsāsen *áḫḥes bedden am-uâss ám-ịḛḍ ūlá* δīdžen *ma ịúfa ábrīd ĕllí ät-ịáɥoḍ* δä *issīɥel äkîδes.*

Äl-īdž uɥâss, ịûsed îdžen nuɛâfrīθ δi-*témmūrθ nužélliδ-ĕnni, ịûseδ si témdīnet ne-Láḥsèn* δel *Ḥáusīn, ịûsed di-sife*θ *nebnâδem, ûr-illi zzîn-ĕnnes ūlá* γer-*ịídžen. Ḷûseδ nettạn ịíqqīm ịeṭḥâɥes* δi-*lémdīnet ĕn-sîdi ɛÂli ů-ḷaɛáqūb ịḛ́kku huḛ́ḫḥām nužéllīδ δennéttạn tézrīt illís nužéllīδ Ḥáḍ-ĕzzīn, tûfīt dúṣbḛḥ ịûδf-ās ĕzzîn-ĕnnes* δi-*ɥúl-ĕnnes. Tûseδ Ḥád ĕzzīn Tûri ĕzzîn-ĕnnes, tuɥéṣfīt* δi-*liáqūθ-ĕnnes. Tûseδ tirāst tenná-ịāas* : « *Liáqūθeθ-ūδi sḛ́ḥn-īt* iɛášsāsen-*ĭnu, qâi säδ-*

Digitized by Google

ázrent γréš âšekk sídfen ilḗḥkūmeθ nébba tinîð-ās : « *Ûš-iḭi íllìš ät-áuḭeγ nétš ḥessénneθ nerrébbi ðerâsūl Ă llah ḭûseð aɛâfrīθ-ĕnni γer užellīð inná-ḭās* : « *Ûs-iḭi íllīš ät-áuḭeγ.* » — *Inná-ḭās ažéllīð* : « *Äḥeš šéṛḍèγ îdzen néššerḍ, tīš nelḥâžeθ táudiḭīt síγres mízzi ādâš-ūšeḥ eðmíllä ûðī tíudetteš qâḭ âð-ās qeṣṣèγ ihf-ĕnneš. Ḭúseð nettâṇ inná-ḭās* : « *Âqli qébleγ ĕzziš áɥāl-ūði* » ; *inná-ḭās* : « *Mátta téḥseð âðās áudeγ si-γér ḭélliš* ». — *Inná-ḭās ažéllīð* : « *Áuð-iḭi liāqûθeθ-ĕnnes* ». — *Ḭúseð aɛâfrīθ-ĕnni ižébð-ĭt si-suádda uárṛůḍ-ĕnnes, ḭûš-āst ḭéγr-ĭt ažéllīð ḭûfa ðis tenná-ḭās* : « *Ḭá-bba nétš el-kɥéll mídden ūsédn-iḭi ūlá ðidzen ma-ûfāḥ am-ɥérgāz-ūði sezzinĕnnes*; *ðúlĕqqů qâḭ ḥséγ šékk ādī-tûšeð γḗr iɥâien ĕnuérgāz* ».

Ḭúseð ažéllīð ḭûš-āst, ḭiúḭiīt, íršlīt. Ḭúseð sîði ɛÂli ísseniit ḫɥélγem íṣṣīfeð ākîðes išémžạn íṣṣīfeð θâina ākîðes si-lḥélfaɥāθ-ĕnnes ɛâšra. Ṛôḥen ākîðes ät-siůḍem iúḫḫām nuɛâfrīθ-ĕnni. Si-ûzden iúbrīð ḭúseð aɛâfrīθ-ĕnni ḭéṇγ-īhen ḭéṇγu išémžạn ḭéṇγu lḥélfaɥāθ ū-ídžu ūlá-ðidžen ĕzzîsen men-γḗr Ḥád-ĕzzīn, íssiůḍit nettâṇ iúḫḫam-ennes, si-ḭûḍen, tennáḭās : « *Ḭâ i-árgāz-īnu mâni ṛôḥen išémžạn nébba ðelḥélfauāθ-ĕnnes* ». — *Inná-ḭās* : « *Ḭá Ḥád-ĕzzīn lmáḥkāmeθ nebbám lébðä θétšůr ḥés suɛârāben éggŭðeḥ ūíttāfeš mâges ätieáunen qaḭ ṣṣîfeḍeḫḥen ṛůɥhen γer-užéllīð ĕnsen ðúlĕqqů míllä qā-šémm iḥeṣṣa šémm tīš-nḥâžeθ γḗr ūtégges ĕlhémm ði-ɥûl-ĕnnem, mátta téḥseð äð-âšt-ūšeγ.*

Âl-īdž uɥâss ḭúseð nettâṇ inná-ḭās : *Ḭâ Ḥád-ĕzzîn qâḭ ūsédn-iḭi inéžžiɥen égg-iḭi améns ähén smúnsueγ qâhen âγri nsén* ; *ðennéttạn γrés tnâḭen níḫḫāmen îdzen ṭĕṭṭḗṣ dis Ḥádĕzzīn ðidzen ḭṭĕṭṭḗṣ dis néttạn ðített dis imúrḍūṣen, isérðạn ðettγálḷṇ. Si-itṛóḥa γer-Ḥád-ĕzzīn idéggɥul ðebnâðem eð-si itṛôḥa iúḫḫām-ĕnnes ĕlli itétt dīs isérðạn idéggɥul ðaɛâfrīt*

am-iɛâfrīθen ĕnnîḍĕn Tûseð Ḥád-ĕzzīn tégg-ās aménsi ĕlli inná ịās ịûseð nettận ịîsi aménsi llí ttégg-ās Ḥád-ĕzzīn issîdf-īt iúḫḫām-ĕnnes. Íqqim itétt ĕðîs ɣệr néttạn itett ụáḥðes ūɣérseš inéžžiụen ɣệr iḍĕ́nnez ĕḫḥés. Tûseð Ḥád-ĕzzīn ḍḍĕ́ffr-īt ɣệr stúffra, téḫs ätzér aɛárāben-ịūði llí ûzden ɣrés si-témmūrθ-ĕnni ðennéttāθ ɣệr âtäfīt ðaɛâfrīθ ůqbệḥ ịissu izáffen-ĕnnes sụádda-nnes, ðennéttạn ịẹ́zẓ̣ẹ̀l ḫežžémb-ĕnnes itétt di-dzîụa-nni nubélbūl llí téggäs īnéžžiụen. Téðụel Ḥád-ĕzzīn iúḫḫām-ĕnnes téqqīm téttru. Âl-īdž uụáss íllä aɛâfrīθ-ĕnni itḥáụes ði-bérra; séggä ịûseð, ịûfīt téttru inná-ịās : « Mážärem téttrūð; úịäk! maịûseð-äm-eš ḥád ». — Tenná-ịās : « Nétš ūrdịûsīð ḥád qâi ttrů séggä ūšékk zrîɣeš äkîði ðâðihāh ». — Íûseð nettạn issûsm-īt; ịẹịịūr iúḫḫām-ĕnnes mâmeš tétten iɛâfrīθen. Téqqīm Ḥád-ĕzzīn téttru téqqār : « Íâ Rébbi âðī táudeð îdžen láḥmām si-ụâgen nébba ätézreɣ mäš-íggu äð-férrĕžeɣ ðis ðäð-émmθeɣ ūtɣîmāɣeš ɣer-ụâịen ĕn-ụémza llí iséḷdīt ĕḫḥí Rébbi ði-lmékθūb-ĭnu amlâqāɣ äkîðes äl-ịûðeḫ.

Ịslu-iās Rébbi, ịûseð láḥmam nḤád-ĕzzīn ịérsu ɣrés îdžen nelmâlik sîɣer Rébbi ɣer-láḥmam-ĕnni inná-iās : « Ṛọḥ ɣer-užéllið tînīð-ās : Ịélliš qáit tûšīt iídžen nuɛâfrīθ, ịíuiīt qáị réðm-īt sụádda itémmūrθ ði-îdžen nụ́ḫḫām ɣệr ụáḥðes ezzâθ i-témdịnt ĕlláḥsen ðelḥáusīn ðûlɣqů qáit tékkäl téttru llí tîụẹị aɛâfrīθ; înās : äðrộḥèɣ âɣres âfịeɣ äḥézrèḫ mäš-téggu ði-ụûðem-ĕnnes.

Íṛọḥ láḥmam-ĕnni ɣer užellīð, iéḥka-iäs ḫịéllis ĕnnes mâtta-iḍrận äkí urgâz-ĕnnes. Íûseð ažéllīð iṣṣîfḍ-īt ði-lụóqθ-ĕnni Íûfiị láḥmam-ĕnni, ịérsu ɣer lâllās. Si-tézru láḥmam-ĕnni téfräḥ Ḥáð ĕzzīn ịûsäɛ, néttāθ tûri íbbās ḫuɛâfrīθ ĕllí tîụẹị nettâθ, tûri-ịās ði-lkäɣẹ̀ḍ līš ĕn-tébrāt tenná-ịās ĕlkᵘúil ụénni ði-ụûl-ĕnnes, etḫịịḍīt ði-ụâfer ĕnláḥmam nébbās,

Digitized by Google

tédžīt ậ-iṛọḥ. Ịûfi nettận âki tébrāt-ĕnni ịiuð-it iužéllīð ịḗrsu ði-ịlsi-nnĕs; iksās tâbratt-ĕnni si-ɣâfer-ĕnnes ịíɣrīt, si-ịíɣrīt ịíqqīm ịḗttru ḥịḗllis llí ịíuịīt aɛâfrīθ, íqqīm itḥémmem mâmeš āịégg mízzi ät-ísellek. Ịûseð ažéllíð isilïi abérrāḥ itṣűmaɛāθ nelžâmäɛ íqqīm itbérrāḥ ḥuɛârāben äð-âzden ɣer užéllīð Ûzden nḛ̣hnịn miṛɣān zzâθ iúḥḥam ĕnnes, inná-ịāsen: Ụénni iṛọ̣hen ɣer-uɛâfrīθ élli ûšīɣ-äs Ḥáð-ĕzzīn ịíuð-iịīt síɣer uɛâfrīθ âqli äðéɣnaḳ si-tmúzūnīn ɣḛ̂millä íqnāɛ ði-ɣûl-ĕnnes.

Ûzden nḛhnîn ennḍn-äs: « Idi ažéllīð néšnịn ūɣérnèɣeš mâges âðāš ịáudent si-ɣér uɛâfrīθ ūnetqéddaš ät-náuð ». — Íqqīm nettận ū-ïssīneš mâmeš āịḗgg; tûseð tīš-entúššārθ ɣrés θlâθa niịirbận ténna-ịāsiužéllīð: « Nétš qâị äð-áudeḳ imíllä āðī téɣnāð si-tmúzūnịn ». — Inná-ịās: « Mátta mɥa tšerḍeð äð-ám-ūšeɣ ». Tenná-ịās Ûš-iịi tišt neliịâqūθeθ si-uâgen niḗlliš ». — Ịûseð nettâ̂n ịûš-äs tīš neliịâqûθeθ tíuịiịīt ði-ûfūsĕnnes téḫlḛ̀ḍ ɣer-mémmis amóqqrān ði-ɣáiθmäs, tsḗḥnās ĕliịâqûθeθ-ĕnni inná-ịās: « Â ḥénna ûš-iịīt ».

Ténna-ịās: « Mátta nelfáiðeθ téggit āl-ðâš-ūšeɣ liāqûθeθ-ĕnni ». — Inná ïās: « Â ḥénna nétš elfáiðeθ élli ðíịa zârèɣ ážrīš llí ithûfa éǧǧḛ̀ḍ ». — Túseð tédžīt ūðâs tūš liâqūθeθ, tûseð ɣér mémmis ámmāsi ði-ɣáiθmäs tsḗḥnās liāqûθeθ-ĕnni; inná-ịās: « Â ḥénna ûš-iịi liaqûθeθ ịûðihäh »; tenná-ịäs: mátta nelfáiðeθ dîš āl ðâš-ūšeḫ ». — Inná-ịäs: « Nétš élli-ðī lfáiðeθ, géssīɣ ĕtnâịen niírgäzen ðéni-īnu tnéggzeɣ âkīðsen sbaɛä llésɥāṛ ». — Tédžīt tûseð ɣer-mémmis ámzzịận ði-ɣáiθmäs tsḗḥn-äs liaqûθeθ nḤád-ĕzzīn; inná-ịäs: « Â ḥénna ûš-iịi liāqûθeθ ūði ». — Ténna ịäs: mátta nelfáiðeθ ðiš äð-âš-ūšeḫ, mílla téḫseð āðâš-ūšeḫ séḥn-iịi lfáiðeθ-ĕnneš mäš-téggu ». — Inna-iās: Ịâ ḥénna, nétš ĕttâliɣ ði-úženna témlāgaɣ aɛâfrīθ, néqqḛḫ sess kīn-īnu ». — Tûseð ḥennâθsen tenná-ịāsen: « Míllä téḫsem äð-áɥen ûšeɣ ĕliịā-

Digitized by Google

qûθeθ ūðíhāh, qâį lâl-ĕnnes ɣer-uɛâfrīθ ði-témdįnt elláḥsen ðelḤáusīn. Ṛôḥem áuðemt ðennétš äð-áɥen ûšeɣ liaqûθeθ nḤád ĕzzįn ». — Įûseð ámzẓiān dîsen ínna įāsen : « Neš̈nįn ássu âqlānèɣ netṛôḥa ɣer-Ḥád ĕzzīn ». — Ṛôḥen ɣrés, ĕǧǧêḍ íḥûf ḳsén ážrīš néḥnįn ḥúnžren ĕggûðen ĕzzîs. Inná-iāsen amóqqrạn : « Ụûði ážrīš qaitḥūfa áḥnáɣ lâkin éiiūrem uttéggŭðemeš ».

Ṛôḥen séggä ḫélḍèn iúḫḫām nuɛâfrīθ, ûfạnt įínnèḍ ĕzzîs sébaɛä llésɥār. Inná įāsen ɥénni amóqqrān ĕzzîsen : « Mâges ínnạn ānnéggzeɣ setnâįen ĕnįírgāzen sébaɛä llésɥār ». — Iûseð ámmāsi inná-įās : « Nétš élli nnáɣ-aɥen änéggzeɣ zziɥen sébaɛä llésɥār ðâðernīɣ äkîðɥen äð-îsiɣ ḫθiɥa-īnu Ḥád-ĕzzīn äð-sémnăɛāḫ ākîðɥen.

Éggįn mâmeš ĕnnạn; ûzden ɣer-ɥéḫḫām n Ḥád-ĕzzīn, séggä ḫélḍèn ɣrés ûfạnt ṭéṭṭèṣ äkí uɛâfrīθ eð-néttạn mízzi ūtrúǧǧɥeleš Hád-ĕzzīn gįíḍès-ĕnnes įénnèḍ izáffen ĕnnes ḫléɣmās ntméṭṭūθ-ĕnnes. Įûseð îdžen ĕzzîsen iséllĕkīt si-uɛâfrīθ; eðɥénni inéggez llésuār, įîsi-hen ḫθiɥa-nnes néḥnįn eð Ḥád-ĕzzīn ineggez llésɥār ĕzzîsen; ménăɛān rûlen ɣer-témdįnt ĕn-sîði ɛÂli.

Įûseð aɛâfrīθ ífāq, ūįûfāš Ḥád-ĕzzīn zzâθ-ĕnnes; įéffèɣ nettạn si-úḫḫām-ĕnnes ði-úženna įétbergem si-ízr-īhen ilĕḥg-īhen. Įûseð amóqqrān zzîsen si-ízru aɛâfrīθ-enni ilĕḥgīhen inná iɥáiθmās : « Mâges inná-įānèɣ : Nétš élli äðélgaɣ aɛâfrīθ ði-úženna ðât-enɣeɣ ākénniɥen sménaɛäɣ ðänéssiɥèḍ Ḥád-ĕzzīn íbbās ». — Inná-įāsen ámzẓiạn ezzîsen : « Nétš élli nnáɣ-aɥen auâl-ūði ». — Séggä ilĕḥgīhen aɛâfrīθ iɛârḍās ámzẓiạn ði ɥáiθmās ði-úženna įeɣīt sess'kkīn-nnes: įérsu ði-θémmūrθ irûɥäḥ nettạn ĕðɥáiθmās eð-įéllis núžĕllīð, įûḍèn ɣer sîði ɛÂli. Si-ízru įéllis įéfräḥ iûsāɛ; įéfräḥ ĕzzîsen élli įûdnās Ḥád-ĕzzīn; įéɣna-hen stemúzūnįn āl-génaɛēn ði-ɥûl-

Digitized by Google

ensen; *ịígg-ā̆sen idžen nụéḥḥām am-ụâgen-ĕnnes. Néttạn ịûseδ ịṣṣīfẹḍ iuεârūben-nnes inná-ịāsen : Kénnīụen, qā-kénnīụen γrí ūtsuámmeš ûlāδ ĕlḥáịịeθ men-γệr lụâγeš ịûδi-hāḥ llí ggịn-ịịi lfáideθ δi-uεâfrīθ nγịnt ĕδịûδen-ịịi ịẹ́lli; eδ-kénniuen éggem ā̆kīδsen mâmeš ā̆téggem ā̆kí ụárraŭ-īnu.*

Traduction.

Légende de Sidi ʻAli ou Yaqoûb.

Autrefois un marabout qui s'appelait ʻAli ou Yaqoûb, s'en vint avec ses Arabes s'établir dans notre pays. Il arrivait du Djebel ʻAmour et s'installa en un lieu appelé *Abla*, situé sur la limite actuelle de notre tribu du côté des Beni Bou Saïd.

Il avait une fille qui s'appelait Ḥad ez-zîn. Elle était très belle, belle comme le soleil. Les guerriers de Sîdi ʻAli entendirent parler de la jeune fille et tous s'en vinrent la demander en mariage à son père. Mais à tous le marabout répondait : Je ne donnerai Ḥad ez-zîn qu'à celui qui m'apportera son rubis ; comme ma fille aura écrit sur cette pierre le nom de celui qu'elle voudra pour mari, il n'aura qu'à me la remettre ; celui-là seul à qui elle l'aura donnée obtiendra la main de Ḥad ez-zîn.

Les guerriers se fatiguèrent en vain à courir pour Ḥad ez-zîn dans l'espoir que, d'un mot, elle consentirait à les prendre pour époux. Ils ne purent réussir à entrer auprès d'elle pour lui demander la pierre précieuse. La jeune fille se tenait, en effet, dans une pièce élevée et des gardes veillaient jour et nuit. Personne ne put arriver jusqu'à elle et lui parler.

Un jour, un génie, qui se cachait sous une forme humaine,

Digitized by Google

arriva au pays où commandait Sîdi ʿAli. Il venait de la ville d'El-Ḥasan et El-Ḥaousin ; personne ne l'égalait en beauté. Comme il se promenait dans la ville, il vint à passer près du palais. Zîneb le vit, il lui plut, la beauté du génie troubla son cœur. Elle grava sur son rubis l'image de celui qu'elle aimait ; elle appela le génie et lui jeta la pierrerie en disant : « Montre ce rubis aux gardiens ; en le voyant entre tes mains, ils t'introduiront auprès du roi, dans la pièce où il rend la justice. Dis au roi : Donne-moi ta fille, je l'épouserai selon la loi de Dieu et du Prophète ». Le génie alla trouver le roi et lui demanda sa fille en mariage : « Je te la donnerai à une condition, dit Sîdi ʿAli : Il faut que tu m'apportes un objet qui appartient à Ḥad ez-zîn, si tu ne me l'apportais pas, je te ferais couper la tête. — J'accepte cette condition, dit le génie; que dois-je te remettre de la part de ta fille. — Apporte-moi, dit le roi, le rubis de Ḥad ez-zîn ». Le génie tirant la pierre précieuse de son vêtement, la tendit au roi et Sîdi ʿAli y lut ce qu'avait écrit Ḥad ez-zîne : « O mon père, disait-elle, parmi tous les hommes qui se sont présentés à moi, il n'en est aucun qui soit aussi beau que celui-ci ; aussi je veux que tu me donnes à cet homme et non à aucun autre ».

Le roi donna Ḥad ez-zîn au génie. Après le mariage, Sîdi ʿAli fit monter la jeune mariée sur un chameau, et la fit escorter par des serviteurs noirs et par dix de ses khalifas qui devaient la conduire à la maison de son époux. En chemin, le génie tua les noirs, tua les khalifas, tous y passèrent à l'exception de Ḥad ez-zîn. Quand ils furent arrivés, elle demanda : « Où sont les nègres de mon père et ses khalifas ». Le génie répondit : « Le tribunal de ton père est toujours plein de monde ; j'ai craint qu'il ne se trouve personne pour assister le roi au tribunal et j'ai ren-

Digitized by Google

voyé ta suite ; ils sont partis ; mais s'il te manque quelque chose, ne te mets pas de souci au cœur, je te donnerai ce que tu désires ».

Un jour, le génie dit à Ḥad ez-zîn : « Des hôtes me sont arrivés, prépare à manger pour que je leur donne à souper, ils passeront la nuit ici ». Le génie avait deux chambres ; dans l'une dormait Ḥad ez-zîn ; le génie couchait dans l'autre ; c'est là aussi qu'il mangeait en cachette des animaux non égorgés, mulets ou chevaux. Quand le génie était près de sa femme, il gardait sa forme humaine, mais quand il passait dans la pièce qui lui était réservée, il devenait afrît comme tous les autres afrîts. Donc Ḥad ez-zîn prépara le repas comme le lui avait demandé son mari ; le génie vint et emporta le dîner dans sa chambre. Il se mit à manger, à manger seul, car il s'était moqué de Ḥad ez-zîn en lui parlant d'invités. Mais la jeune femme voulut voir ces Arabes venus d'un autre pays. Elle suivit en cachette son mari ; elle ne trouva dans sa chambre qu'un vilain afrît, couché sur sa longue chevelure, allongé sur le côté et mangeant au plat de couscous qu'elle avait préparé pour les hôtes. Elle revint à sa chambre et se mit à pleurer. Un jour, au retour d'une promenade, le génie la trouva tout en larmes : « Pourquoi pleures-tu ? lui demanda-t-il, comment ! te serait-il arrivé quelque chose ? — Il ne m'est rien arrivé, répondit-elle, je pleurais parce que je ne te voyais pas ici près de moi ». Il la consola, puis il se rendit dans sa chambre et là se mit à manger comme mangent les afrîts. Et son épouse, en le voyant, se lamentait : « O mon Dieu, disait-elle, envoie-moi l'un des pigeons de mon père, que je puisse l'admirer et me distraire à sa vue avant de mourir. Je ne puis rester avec cet ogre que Dieu m'a donné pour maître et qu'il était dans ma destinée de rencontrer et d'épouser ».

Digitized by Google

Dieu l'entendit et l'un de ses anges descendit près du pigeon de Ḥad ez-zîn : « Va trouver le roi, lui dit-il, et fais-lui savoir ceci : L'homme auquel il a donné sa fille est un afrît ; ce génie a enfermé la princesse toute seule dans une maison souterraine, qui se trouve dans la ville d'El-Ḥasen et El-Ḥaousîn. Et maintenant, elle passe ses journées à pleurer de regret. Dis au roi : J'irai, je volerai près d'elle pour voir son visage ».

Le pigeon alla trouver le roi et lui apprit ce qui était arrivé à Ḥad ez-zîn. Le roi l'envoya aussitôt vers sa fille. L'oiseau prit son vol et vint se poser près de sa maîtresse. A la vue du pigeon, Ḥad-ezzîn éprouva une profonde joie ; elle écrivit à son père une lettre au sujet de son mari ; tout ce qu'elle avait sur le cœur, elle le mit dans sa missive ; puis après l'avoir cousue à l'aile du pigeon, elle donna la liberté à l'oiseau ; celui-ci vola, avec son message, près de Sîdi ʿAli et s'en vint se poser dans son giron, le roi détacha la lettre et la lut ; à la lecture de cette lettre, il se mit à pleurer sur le sort de sa fille, mariée à un afrît ; puis il réfléchit au moyen de la sauver. Il fit monter au minaret de la mosquée le crieur public qui appela chez le roi les habitants de la ville. Ces gens se réunirent devant le palais. Le roi annonça alors : « Celui d'entre vous qui ira chez le génie auquel j'ai donné Ḥad ez-zîn, qui la lui enlèvera pour me la rendre, celui-là je l'enrichirai avec tout l'argent que son cœur pourra souhaiter ».

Ces gens répondirent : « O roi, il n'est personne parmi nous qui consente à enlever Ḥad ez-zîn à cet afrît, nous ne pouvons te la rendre ».

Le roi ne savait que faire, lorsqu'une vieille femme, mère de trois garçons, vint le trouver : « Si tu m'enrichis, lui dit-elle, je te rendrai ta fille. — Tout ce que tu me demanderas, je te le donnerai, répondit le roi. — Donne-

Digitized by Google

moi, dit-elle, un des rubis de Ḥad ez-zîn ». Le roi lui donna une des pierreries de la princesse, elle la prit et s'en vint trouver son fils aîné à qui elle montra le rubis : « O mère, donne-le moi, dit le garçon. — Que pourrais-tu faire d'utile pour l'obtenir? interrogea-t-elle. — Je puis voir la gelée blanche tomber pendant la nuit ». La vieille quitta son fils sans lui donner le rubis ; elle alla trouver son deuxième enfant : « A quoi es-tu bon? lui demanda-t-elle. — Je puis porter deux hommes et franchir avec eux, d'un bond, sept murailles ». Elle alla ensuite chez son fils cadet : « Je puis aller en l'air à la rencontre d'un génie, dit-il, et je puis le tuer avec mon poignard ». Lavieille femme dit alors à ses fils : « Vous désirez tous trois ce rubis, sachez donc que celle à qui il appartient se trouve chez un génie de la ville d'El-Ḥasen et El-Ḥaousin, partez, ramenez cette femme et le rubis sera à vous ». Le plus jeune des garçons dit à ses frères : « Nous allons partir aujourd'hui même auprès de Ḥad ez-zîn ». Ils partirent. Pendant la nuit, la gelée blanche tomba sur eux, glacée, et ils eurent peur. Mais l'aîné leur dit : « Ne craignez rien, c'est de la gelée blanche ; marchez sans crainte ».

Ils arrivèrent à la maison du génie, elle était entourée de sept murailles. L'aîné demanda : « Qui donc se vantait de franchir sept murailles en portant deux hommes? — C'est moi, répondit le puîné ; je vous prendrai sur mes épaules, je bondirai par-dessus ces murs et avec vous je sauverai Ḥad ez-zîn ».

Il en fut ainsi et ils arrivèrent à la chambre de la princesse ; elle dormait avec l'afrît. Pour empêcher la jeune femme de fuir pendant son sommeil, le génie avait enroulé ses cheveux autour des dents de son épouse. L'un des jeunes gens put délivrer la princesse, celui d'entre eux qui savait sauter prit Ḥad ez-zîn et ses deux frères sur

Digitized by Google

son dos et franchit à nouveau l'enceinte de la demeure du génie. Ils s'enfuirent sains et saufs vers la ville de Sîdi ʿAli.

Mais l'afrît se réveilla. Ne trouvant pas Ḥad ez-zîne près de lui, il s'élança hors de sa maison dans les airs en hurlant. Il aperçut les fugitifs et les rejoignit. L'aîné des jeunes gens voyant arriver l'afrît demanda : « Qui donc de nous disait : C'est moi qui me rencontrerai dans les airs avec le génie, qui le tuerai, qui vous sauverai ; et nous rendrons Ḥad ez-zîne à son père ! — C'est moi qui ai dit cela, dit le cadet ». Et quand le génie arriva près d'eux, le jeune garçon bondit en l'air à sa rencontre et le tua d'un coup de son poignard. Puis, revenant à terre, il partit avec ses frères et Ḥad ez-zîne ; ils arrivèrent chez le roi ; Sîdi ʿAli, heureux de revoir sa fille, donna en récompense aux jeunes gens tout l'argent qu'ils voulurent. Il leur fit construire une demeure semblable à la sienne. Il fit venir ses sujets et leur dit : « Vous êtes tous sans valeur en comparaison de ces jeunes gens qui m'ont rendu le service de tuer l'afrît et de me ramener ma fille. Traitez-les donc comme s'ils étaient mes fils ».

LXXXV

Lḛqsḛ̂ḭeθ nuɛâssās ĕnɥûrθu ðuɛâfrīθ.

Íllä zîš îdzen užéllīð ɣrés īdzén nuûrθu ðúṣbbḛ̄ḥ. Ɥaláinni síttāseð ánebðu ði lɥóqθĕnni lli-itteg lɣellέθ, íttāseð îdžen nuɛâfrīθ inḛ̄fḍ-āst. Ḷûseð ažéllīð-ĕnni íqqīm itteg ĕḫḫés iɛášsāsen ; síttāseð ăɛáfrīθ-ĕnni réġġŭlen ĕzzîs iɛássāsen ĕlli ttílḭn áḥṭān ðiɥûrθu-nni ; séggä iḫéllḛḍ ĕḫsén réġġŭlen ĕttédžānt iséḫsar lɣélleθ-ĕnni lkúll.

Âl-īdzen uɥâss ḭûseð-āsîdzen nɥḛ́rba ɣer-užéllīð-ĕnni, inná-

Digitized by Google

i̯ās : « *Mátta ädi-tūšeð äð-āš eḥḍáγ ūrθú-nneš äð-ṭṛōḥ lžénn-ĕnni* ». — *Inná-i̯ās ažellīð* : « *mi-téḥḍaḍ iii̯it âð-āš eggéγ ennḗṣ ði-lḥákūmeθ-īnu* ». — *Inná-i̯äs ärbá-nni* : « *Ḗḍ-ūði nétš qái̯ ṭṛôḥaγ äð-éḥḍaγ ûrθu-nneš* ». — *I̯ûseð ärbá-nni séggä téγli tfûi̯θ ā-íffer ði-ɥûrθu-nni ā-i̯éḥḍa, ðuɛâfrīθ āl-íḥlḗḍ iɥûrθu i̯ûseð ā-iséḥser lγélleθ-ĕnni ðis* ; *ĕð-néttạn íllä íšten ākí lγélleθ-ĕnni ūð ízṛūš ärbá-nni íi̯kker-äs iûθi̯t iûḍār iqḗṣṣäs támṣāṭ-ĕnnes stiš ĕntīθa. I̯ûseð aɛâfrīθ-ĕnni íggɥeð íðɥel iúḥḥām-ĕnnes, ā-íffer ðîs ĕð-ɥéḥḥām nuɛâfrīθ-ĕnni ði-ṭṭèrf lébḥār Iṛû̂ɥäḥ nettạn ūtéḥsīreš lγélleθ-ĕnni.*

Ä̎l-áitša, íṣbaḥ ažéllīð i̯ûðer äð-íḥaɥes ði-uûrθu-nnes, i̯ûfa lɥélleθ-ĕnnes téqqīm ði-ɥúmšạn-ĕnnes, i̯ûfa ḍâr nuɛâfrīθ-ĕnni, ízṛû iðámmen-nes ði-lžérreθ-ĕnnes. I̯ûseð γer-ɥérba inná-i̯äs : « *I̯â Mḥámmed šékk nγîð lžénn-ĕnni iséḥsār lγélleθ* ; *eð-nétš mátta nnīγ-âš äð-âšt-ūšeγ* ». — *I̯ûseð i̯írẓẹm abérrāḥ ḥíθbāb ĕntémmūrθ ĕllí iḗḥkem dîs. Ûzden γrés inná-i̯äsen* : « *Nétš ârba-i̯ūði qáit i̯ḗnγû aɛâfrīθ élli illá iséḥsār-iii̯ lγélleθ ĕnɥûrθu-inu* ; *inná-i̯äsen* : « *Šéhðem ḥi âqli ûšīγ ĕnnḗṣ ði-lḥákūmeθ-īnu iɥâi̯en nuérba.*

Si-i̯ûš-äs, ûzden mídden ĕγrés ĕnnân-äs : « *Si tûšīð-äs ĕnnḗṣ ði-lḥákūmeθ iɥâi̯en nɥèrbá, ûleq âšekk íssūfeγ si-lḥákūmeθ-ĕnneš* ; *ðûleq-ūði, débber-ḥes* ». — *Inná-ïäsen* : « *Mâš äð-âs-ĕggeγ* ». — *Ennân äs* : « *Aɛâfrīθ-ĕnni bâlek néttān ū-ímmūθ ṣîfḍḗt néttạn ðɥárṛaû-nneš äḍḗffren lžérreθ nuɛâfrīθ-ĕnni. I̯ûseð aítša íṣṣīfḗḍ i-Mḥámmed, inná-i̯äs* : *Míllä šékk ðârgäz ätṛôḥeð šékk ðɥárṛaū-īnu aḍḍḗffreð lžérreθ nuɛâfrīθ ĕnnî-tūθīð* ». — *Inná-ïäs* : « *Nétš äð-ṛoḥeγ* ».

Iéi̯i̯ūr nettạn âki ɥárṛaû nužéllīð ettnâi̯en ; i̯íḍfer lžérreθ nuɛâfrīθ-ĕnni āl-íḥlḗḍ ḥés ði-ṭṭḗrf lébḥar néttạn táruạn nužéllīð-ĕnni. Tûseð tīš-entérbāt téllä dínni tenná-i̯äsen : *Iâ iirbạn, kénnīɥen qâ-ken ḥɥèhhām nuɛâfrīθ, ðɥâi̯en nuɛâfrīθ*

Digitized by Google

qâ mi-ízrīken qáīt äð-âɥen íffèɣ ākénnīɥen ɨ́ɛ́nɣ ». — *Ennận-ās* : « *Néšnɨn qā-netrúzza-ḥes, séḥn-ānèɣ áḥḥām-ěnnes mâni qáīt* ». — *Tédžihen nettâθ, tûðef iúḥḥām-ěnnes.*

Ûzden táryạ̄n nužéllīð ěnnận iúrba-ĭnni : « *Šékk ātâðfeð ěɣrés âtenɣet* ». — *Iúseð nettận inná-ɨ̄āsen* : « *Kénnīɥem äð-âs tâðfem* ». — *Ûzden néḥnɨn eggǔðen ězzîs ennận-ās* : « *Néšnɨn ūntâðfeš* ». — *Ɨ̂ûðef nettận ɥáḥdes ði-úḥḥām-ěnni sɥádda itémmūrθ. Si-ɨ̂ûðef, ɨ̂ûfa ðîs θlâθa ntérbāθɨn ði-tîš entéddārθ, eðuɛâfrīθ-ěnni néttận ði-téddārθ ěnnîḍèn ðuḍâṛ-ěnnes íqqèṣ ūitqéddaš ā́ɨ́ɨ̈ūr ɥālá-ikker.*

Tûseð tîš entérbāt ězzîsent tenná-ɨ̄ās : « *Iâ ɥâɨen ɥ́érba mîmî túðfeð ɣérnèɣ mátta téḫseð* ». — *Inná-iās* : « *Ûsīɣ netš ɣ́ệr mízzi äð-énɣeɣ aɛâfrīθ-ěnni dinn* ». — *Ennận-ās* : « *Néšnɨn qā-iḥédf-ānèɣ si-témmūrθ-ěnnáɣ* ». — *Iúseð Mḥámmeð inná itîšt ezzîsent* : « *âðī tsîðfeð ɣer-uɛâfrīθ-ěnni mānîqā íṭṭèṣ* ». — *Tûseð tarbâtt-ěnni tsîðěfīt ɣer-uɛâfrīθ. Si-ɨ́ízru arbâ-nni ɨ̂ûseð aɛâfrīθ, inná-ɨ̄ās* : *Úɨäk qâi tqɛ́ṣṣeð-iɨi ḍâṛ-nu, ðúlèq qâi tûseð-iɨi ā̈l-úḥḥām-ĭnu āðī-tenɣéð, mátta ggíɣ-āš, nétš* ». — *Inná-ɨ̄ās ārbá-nni* : « *Mi-ðîšeš mátta ä-íkkěren ātûθeð ḫîḫf-ěnneš ékker ātûθeð nétš âqlɨ̈ɨ ūsédɣāš āšékk-ěnɣeɣ* ». — *Inná-ɨ̄ās* : « *Nétš ûðī mátta ā̈íkkěren* ». — *Ɨ̂ûseð arbá-nni ɨ́ɛ́nɣ-īt.*

Séggä ɨ́ɛ́nɣ-īt, ûzden tirbâθɨn ěnni; sí-zrɨnt aɛâfrīθ-ěnni ímmūθ, slíliɥent ḫɥérbā-nni, ûzdent ɣrés ěnnận-ās : « *Ấkīš néṛṛọḥ. Si-ɨ́íuð-īšekk Rébbi ɣérnáɣ tsélläkeð-ānèɣ si-úfūs nuɛâfrīθ ɨ̂ûðīhāh ū-netqéddāš ā-néqqīm dinn* ». — *Ɨ̂ûseð nettận inná-ɨ̄ās* : « *Ǟ-kénniɥen áuɨ́ɛ́ɣ* ».

Áḥḥām-ěnni nuɛâfrīθ ílla bḥâl nûsūɣ. Ɨ̂ûseð arbâ-nni ā̈l-ɣér-mi ntúɥɥūrθ, ínna i-táryān nužéllīð élli llận ākîðes : Étṭfem ḫnáɣ ânèɣ žébðem bérra. Ûzden neḥnîn étṭfen ḫés tirbâθɨn-ěnni qqîmen ssâlāɨ̈en ðîsen ɣ́ệr-stīšt. Séggä-

Digitized by Google

*ffé*γ*ent tnäịẹ́n*, *téqqīm tamézzịānt dîsent tenná iụérba-inni äkīᵹes* : « *Šékk míllä tédžīδ-iịi éffγeγ néts tamězzụāreθ qâị táruạn nužéllīδ äδ-éqqnen ḫéš táụụūrθ åzzi-rūlen δâšekk ědžen δâδīhäh δi-úḫḫām nuεâfrīθ* ». — *Inná-ịäs* : « *Eδ-néts äδ éffγeγ γẹ́r sí-ffγeδ šémm* ». — *Tenná-ịäs nettâθ* : « *Eδ-néts qěbel äδ-éffγeγ tamězzuāret âδäš séḥnèγ šrå lelḥáụaịẹž åzzīs tséllkeδ imánneš* ». — *Ṭûš-äs tîš ěntšémmūst dîs lγébreθ*; *lγébreθ-ěnni δîs lḥâkmẹθ ụénni ittéggent δi-lḫnâfer-ěnnes tsâụaḍẹṭ mâni ịéḫs*; *tséḥn-äs ịîdžen néssīf*, *tenná-ịäs* : « *Éni ěḫḫes tisīδ tīš-ěntịâzẹṭ qâi γrés lḥákmeθ étteg aṛṛáū-nnes δûreγ* ». — *Ịûseδ nettân inná-ịäs* : « *Bénnīịa*, *äuâl-ěnnem qâị ggîḫ*, *δūlěq-īδi γẹ́r éffeγ γer-ịîsmām qâhent trâžạn dīm* ». — *Tûseδ nettât téffeγ*; *si-téffeγ*, *ûzden táruạn nužéllīδ éqqnen ḫés táụụūrθ ūịûfa mânis ä-íffeγ*. *Íqqīm nettân zdâḫel iúḫḫām nuεâfrīθ*, *íqqīm íttru íγben imánnes ělli ịénγu aεâfrīθ ịégg-äsen lḫẹ́r-ịūδi eδ-néhnīn ěggīn-äs γẹ́r-ěššer*.

Sí-qqnen ḫés táụụūrθ, *éịịūren dûlen γer-témmūrθ-ěnsen*. *Tirbáθīn ěnni ṛộḥent äkīᵹsen γer-témmūrθ enní-nsent*. *Ịûseδ séggä ḫéldēn γer-bâtsen inná-ịäsen* : « *Mâni tédžīm ärbá-inni lli-íṛọḥ äkīδụen* ». — *Ennân-äs* : « *Nûδef nešnīn δi-úḫḫām nuεâfrīθ qâị nénγû aεâfrīθ-ěnni δennéttān qâi nédžīt zdâḫel iúḫḫām-ěnni* ».

Ịûseδ ârba lli-íqqīm δi-úḫḫām nuεâfrīθ íttrū ịûsäε; *ịûseδ ifékker åuāl ělli tenna-ịâs tárbāt-ěnni*. *Ịîniu ḫéssīf-ěnni tséḥn-äs*, *ịîggu tịâzẹṭ-ěnni δi-usîres-ěnnes*; *ịîggu tašémmūst-ěnni nelγébreθ δi-lḫnâfer-ěnnes*, *íqqīm itšémm ěδîs*, *ịûseδ sîf-ěnni izrûd-īt itémmūrθ-ěnnes*, *ịérsu zzâθ itémdīnt-ěnni δis áḫḫām-ěnnes*.

Si-íḫlệḍ ärbâ-innī ịûseδ sîf-ěnnī δîs lḥákmeθ ịîṣṣīfẹ́ḍ ịiεâfrīθen ělli ịéḥkem disen, *úzden γrés ěggīn-äs tîš ěntém-dīnt ěggīn dîs ětsúmaεäθ δîdžen-ěṣṣūr* ; *ịûseδ γer dzẹ́ḷḷa*

Digitized by Google

lléfžer íqqīm itédden lemɥédden-ĕnnes. Ịíṣṣīfệd sîf-ĕnni ịịɛâfrīθen lkúll ûzden si-kúll ĕlžihèθ, ûzden ɣrés ûhen tīsîš lémdīneθ.

Íûseð ažéllīð ntémmūrθ-ĕnni si ífāq, ịizrû lemdineθ-ĕnni iggɥeð, íṣṣīfệḍ iíθbāb entemmûrθ inná-ịāsen : « *Ârgāz-ĕnni qáit ịûseð ɣérnâɣ mátta ịẹ́ḥs* ». — *Ûzden neḥnịn ūr-ûšịn-äs léḥber ĕḥḥès. Iṣṣífḍās îdžen ĕnịíšmẹž iɥérba-inni mízzi äð-âs ịíni* : « *Iâ-ịārba, mátta téḥseð timúzūnịn äð-âš-nūš téḥseðeš nelḥáịịeθ äðâš-nūšīt.*

Ịûseð īšméž inná-ịās : *Mátta téḥseð* ». — *Inná-ịās* : « *Nétš ūð-éḥseɣ ūlá ðelḥáịịeθ, eḥséɣ āíffèɣ ažéllīð-ĕnnɥen ĕɣrí ānégg īdžén-uɥāss nelbâṛûð* ». — *Íðɥel īšméz ɣer-úžĕllīð, inná-ịās* : « *Inná-iịi ärgāz-ĕnni ätéffɣeð šékk ĕɣres.* — *Ịûseð inná-ịās ažéllīð* : « *Âsi téḥseð áịịūðīhāh äð-âš néffèɣ.*

Ịûseð ažéllīð issúfɣ-ās lemḥálleθ-ĕnnes; *ịínịu ârba-inni ḥûịīs-ĕnnes*; *îṛọḥ ɣrés, eḍḍéffrīt lemḥálleθ niɛâfrīθen*; *ĕqqîmen tménɣạn ịûseð ârba-inni ịínɣ-ās lemḥálleθ-ĕnnes. Ịíðɥel ðɥálaitša íffèɣ ažĕllīð nettận ðɥaṛṛáû-nnes. Ûzdent tirbâθịn-ĕnni llạ̄n ɣer-uɛâfrīθ réḡben ḥsén si-îdžen néṭṭāq. Néḥnịnt zrint ârba-inni ssénent. Íqqīm nettận itménɣa âki izéḷḷûɣen-ĕnni, ịéɣ-īhen, ịûseð ɣer-bâtsen ịéṭṭfīt sûfūs-ĕnnes, ịīsīt, izrûdīt âl-azĕnna, iḥûf, ímmūθ. Ịûðef ârba-inni ði-témdīnt nužéllīð ûzden tirbâθịn slíliɥent ḥés*; *ịíɥīhent iršél-īhent*; *ịíḥla lemdineθ nužéllīð, íqqīm nettận āki iɛâfrīθen ði-témdịnt-ĕnni bnận-äs ússālam.*

Digitized by Google

TRADUCTION.

Le gardien du verger et le génie.

Un roi d'autrefois avait un beau verger. Mais l'été venu, dès que les arbres donnaient des fruits, un génie arrivait qui détruisait toute la récolte. Le roi avait beau placer des gardes dans le verger. Dès que le génie apparaissait, les gardes s'enfuyaient, le laissant tout saccager.

Il en fut ainsi jusqu'au jour où un jeune garçon, nommé Mḥammed vint trouver le roi : « Que me donneras-tu, lui dit-il, si je chasse le génie de ton jardin? — La moitié de mon pouvoir, répondit le roi. — Je viendrai dès cette nuit, promit le jeune garçon. » Quand le jour baissa, Mḥammed vint en effet se cacher dans le verger. Bientôt le génie arriva et se mit à dévaster le jardin. Il était tellement occupé à tout détruire qu'il ne vit pas approcher le gardien. Celui-ci, d'un coup, lui trancha la jambe. Le génie terrifié prit la fuite et courut se réfugier dans sa demeure, située au bord de la mer. La récolte de fruits fut ainsi sauvée.

Lorsque, le lendemain, le roi descendit au verger pour s'y promener, il vit que les fruits n'avaient pas été touchés; il trouva aussi la jambe coupée de l'*afrît* ainsi que des traces de sang. Il s'en vint trouver Mḥammed et lui dit : « Tu as tué le génie qui dévastait mon jardin, je te donnerai ce que je t'ai promis ». Il fit convoquer ses sujets par le crieur public. Quand ils furent venus, il leur dit : « Soyez témoins que je donne à Mḥammed la moitié de mon pouvoir ».

Des gens vinrent le trouver : « Tu as donné à ce jeune

Digitized by Google

homme la moitié du gouvernement, lui dirent-ils ; prends garde maintenant qu'il ne te dépossède entièrement. — Comment faire ? demanda le roi — Le génie n'est peut-être pas mort ; envoie Mḥammed sur ses traces ; tes fils l'accompagneront. » Le lendemain, le roi fit venir Mḥammed et lui dit : « Si tu es un homme, tu iras avec mes fils à la poursuite de ce génie que tu as blessé. — J'irai, répondit le jeune garçon. »

It partit donc avec les deux fils du roi. Il suivit les traces du génie blessé jusqu'au bord de la mer. Une jeune fille qui était là dit aux princes : « Jeunes gens, vous êtes près de la demeure d'un afrît ; s'il vous aperçoit, il sortira et vous tuera. — Nous sommes à sa recherche, dirent-ils, où donc est sa maison ? » La jeune fille les laissa et entra dans la demeure du génie.

Les fils du roi dirent à Mḥammed : « Tu entreras toi et tu tueras le génie. — Entrez plutôt tous deux près de lui, dit Mḥammed. » Mais les princes avaient peur de l'afrît : «Nous n'entrerons pas, dirent-ils ». Leur compagnon entra donc seul dans cette maison souterraine. Il trouva dans une chambre trois jeunes filles ; quant au génie, il était couché dans une autre pièce, et, comme il avait une jambe coupée, il ne pouvait ni se lever, ni marcher.

L'une des jeunes filles dit à Mḥammed : « Pourquoi entres-tu ainsi chez nous ? que veux-tu ? — Je suis venu, dit-il, pour tuer l'afrît qui est ici. — Ce génie, dirent-elles, nous a enlevées de notre pays. » Le jeune homme, s'adressant à l'une d'elles lui ordonna : « Fais-moi entrer dans la chambre où dort le génie ». Elle obéit. Quand l'afrît vit Mḥammed, il s'écria : « Comment ! déjà tu m'as coupé le pied, maintenant tu viens jusque dans ma maison pour me tuer ! que t'ai-je donc fait ? — Si tu as la force de te défendre, répondit Mḥammed, lève-toi et défends-toi, car je

Digitized by Google

suis venu pour te tuer. — Je n'ai pas la force de me lever, dit le génie. » Son adversaire l'acheva.

Quand les jeunes filles virent que le génie était mort, elles accoururent. En l'honneur du vainqueur, elles poussèrent des cris de joie. Puis elles vinrent près de Mḥammed : « Nous partirons avec toi, proposèrent-elles ; nous ne pouvons rester ici puisque Dieu t'a envoyé à nous pour nous tirer de la main de ce génie. — Je vous emmènerai, dit le jeune garçon ».

La demeure de l'afrît ressemblait à un puits. Mḥammed vint à l'ouverture qui servait d'entrée et dit aux fils du roi : « Saisissez-nous et tirez-nous dehors. » Ils vinrent et firent sortir une des prisonnières, puis la seconde ; la plus jeune resta la dernière. Comme elle allait sortir, elle dit à leur sauveur : « Si tu me fais passer avant toi, tes compagnons fermeront l'ouverture, et fuiront en t'abandonnant dans cette maison. — Je ne sortirai qu'après toi, dit le jeune garçon. — Et moi, avant de partir d'ici, je vais t'indiquer une chose grâce à laquelle tu te tireras d'affaire ». Et la jeune fille remit à Mḥammed un petit sac renfermant une poudre enchantée : quelqu'un plaçait-il un peu de cette poudre dans ses narines, il se trouvait transporté là où il le désirait. Elle indiqua aussi à Mḥammed une épée en lui conseillant : « Monte sur cette épée et prends avec toi cette poule merveilleuse qui pond des œufs d'or. — C'est entendu, dit-il ; je suivrai tes recommandations ; maintenant va rejoindre tes sœurs qui t'attendent ».

Dès qu'elle fut dehors, les fils du roi fermèrent l'ouverture et Mḥammed ne put sortir. Il resta donc seul dans la maison du génie, pleurant et regrettant d'avoir tué le génie, se repentant d'avoir rendu ce service à ses compagnons qui l'en avaient si mal récompensé.

Après qu'ils eurent enfermé leur camarade dans la

Digitized by Google

demeure de l'afrît, les princes revinrent dans leur pays qui était aussi celui des jeunes filles. Elles suivirent donc les fils du roi. Quand ils arrivèrent près de leur père : « Et votre compagnon? demanda-t-il. — Nous sommes entrés chez l'afrît, répondirent-ils, nous l'avons tué, et Mḥammed nous l'avons laissé dans la maison du génie ».

Resté seul, Mḥammed se désolait ; mais il se souvint des recommandations qui lui avaient été faites. Il monta sur le sabre, mit la poule dans sa musette ; puis, plaçant le sac de poudre sous son nez, il renifla un peu de cette poudre. Aussitôt le sabre l'emporta dans son pays, près de la ville, où se trouvait sa maison.

Quand Mḥammed fut arrivé, le sabre, qui était enchanté, fit venir les génies auxquels il commandait ; ceux-ci construisirent au jeune garçon une ville, avec un minaret et des remparts. A l'aube, un muezzin appela les fidèles à la prière. A l'appel du sabre enchanté, tous les génies auxquels il commandait arrivèrent de tous côtés ; il en vint tant que la ville ne pouvait les contenir tous.

A son réveil, le roi du pays voyant cette ville s'effraya ; il fit venir ses sujets : « Que nous veut cet homme ? » demanda-t-il. Mais personne ne put le renseigner. Il envoya alors à son voisin un esclave noir avec mission de dire : « Que veux-tu? si tu désires de l'argent ou quelque autre chose, nous te le donnerons ».

Le nègre vint donc trouver Mḥammed : « Que veux-tu, lui demanda-t-il. — Je ne veux qu'une chose, répondit Mḥammed, me battre avec votre roi pendant une journée ». L'esclave porta cette réponse à son maître qui fit dire à son adversaire : « Puisque tu le désires, je marcherais contre toi et nous nous battrons ».

Il sortit avec son armée. Mḥammed monta à cheval et marcha à la rencontre du roi ; son armée de génies le sui-

Digitized by Google

vit et le combat commença ; le roi perdit toute son armée. Le lendemain, il sortit avec ses deux fils. Les jeunes filles que Mḥammed avaient délivrées assistèrent, de leur fenêtre, au combat. Elles virent Mḥammed et le reconnurent. Il combattit d'abord avec les fils du roi, il les tua ; alors, s'approchant du roi, il le saisit d'une main et le lança en l'air ; le malheureux se tua dans sa chute. Le vainqueur entra dans la ville ennemie ; les jeunes filles vinrent à lui en poussant, en son honneur, des cris de joie. Mḥammed les prit pour femmes ; il détruisit la ville du roi vaincu, et il vécut avec les génies dans la ville que ceux-ci lui avaient bâtie (1).

LXXXVI

Lèqṣêi̯eθ nâθ Ụúṭṭās.

Éllạn dmídden dűṣbẹ̄ḥen, rsịn ðị-Táiret; *ɣérsen idžen neṣṣûq ðị-Údemmār ðénị iDzízụ̊ů, etsûụqen dis ieárāben entémmūrθ-ĕnni. Znûzạn dîs ímendi ĕttémra ðifúnāsen ðíserðạn tɣállịn ðilέɣmạn ðíɣîāl mátta mụa íḥleq Rébbi itménza ɣersén, ðị-ṣṣûq-ĕnni*; *ɣérsen ðị-témmūrθ-ĕnsen tafállaḥθ eð-séžžūr selɣélleθ-ĕnsen.*

Néḥnịn lžédd-ĕnsen lîsm-ĕnnes sîði εÂli ů-Ịáεaqūb, ịûseð si-Figīg, tménɣạn nettạn ākí ụâθ-εÂšīr ðụâθ-Mūsa; *sí-ímmūθ, médlẹ̄nt iúmšạn-ĕnni qārĕnnâs ĕQsîlāt.*

Āl-îdžen nuséǧǧụ̊ās, ịûseð amrâbẹ̄d-ĕnsen ĕlli ggịn dažél-

1. Sur la trahison des compagnons abandonnant le héros de l'histoire dans le monde inférieur où il vient de délivrer les princesses, cf. les notes de Cosquin, *Contes populaires de Lorraine*. Paris, 2 vol. in-8, s. d., t. I, p. 10-12.

Digitized by Google

lɜ̃ ɣérsen, ịûseð inná-ịāsen : Qâị äð-ânèɣ âzden sébăzä niséj-ǰᵘāsen blá θbîχa, ūnéttāɥịš dịsen ímendi ūðânèɣ tâzdeš dịsén taféllaḥθ.

Ûzden iséǰǰᵘāsen élli inná-iāsen amrâbèḍ-ěnni; ûzden šérzen ṭazâθ nužéllîð-ěnni, zérăzèn ímendi. Aséǰǰᵘās-ěnni tûš-āsen ɣệr ětfûịθ blá θbîχa; ûð-āsen ịûsīðeš iméndi, lā ịérru ɥālâ-ðrūs. Sébăzä niséǰǰᵘāsen ðennệhnịn sûḷāz eð-sûfāð, āl-ịéqqūr ěḫsén āmận ði-ṭéṭṭauin, téqqīm-āsen ɣệr tišt en-ṭệṭ tmúðrūst i-Údemmār. Béṭṭịnt ɣệr setqéddûḥθ tâuịent mízzi âtsɥen mízzi äðéggen ûtšu-nsen. Ettémra ūtûfāš mátta iâ-tetš qqîmen ilintân gérrūn-äs lɣâbeθ ttéggent dášeršūr rẽzzmen dis tímssi āl-idéǰǰᵘel dírrīž séḫsaient tšîšent itémra ět téttīt āl-tédder ɣệr-ězzīs. Séggä íšθer ḫ'sen ḷâz ěggûžen si-témmūrθ-ěnni ûšịn ilɣérb, zédɣen dínni.

TRADUCTION.

Les Beni Ouaṭṭâs.

C'étaient d'honnêtes gens établis dans la vallée de l'oued Taïret. Ils avaient un marché à Demmar, au sud de la montagne de Dzîzwou ; les nomades des environs venaient à ce marché ; on y vendait de l'orge, des moutons, des bœufs, des mulets, des ânes, des chevaux, des chameaux ; tout ce que Dieu a créé s'y trouvait. Les Beni Ouaṭṭâs avaient des cultures de céréales et des arbres fruitiers.

Leur ancêtre, sîdi 'Ali Ou 'Yaqoûb, était originaire de Figuig ; il eut des démêlés avec les Beni 'Achîr et les Oulâd Moûsa ; quand il mourut, on l'enterra à Qsîlat.

Une certaine année, un marabout du pays qui était en

Digitized by Google

même temps leur roi, leur dit : « Il va nous arriver sept années pendant lesquelles nous ne récolterons pas d'orge; faute d'eau les cultures ne nous donneront rien ».

Ces années de disette, annoncées par le marabout arrivèrent. Les gens qui obéissaient à ce chef labourèrent, semèrent l'orge. Mais cette année-là, on ne vit que du soleil et pas de pluie; il n'y eut pas de récolte, ni peu, ni beaucoup. Pendant sept ans, les Beni Ouaṭṭas souffrirent de la faim et de la soif. Toutes les sources étaient taries, sauf une seule, située à Demmar, qui donnait encore un peu d'eau; ils se partageaient cette eau, distribuée dans une petite écuelle de bois; chacun l'emportait pour boire, pour faire cuire les aliments. Les troupeaux ne trouvaient plus rien à manger; les bergers faisaient des tas de broussailles et y mettaient le feu; quand le bois était bien enflammé, ils éteignaient le feu et donnaient ce charbon aux troupeaux qui le mangeaient et ne vivaient plus que de charbon. Comme la faim se faisait de plus en plus pressante, les Beni Ouaṭṭâs abandonnèrent la région de Taïret, et partirent au Maroc où ils restèrent.

LXXXVII

Lèqsèi̯eθ némmis nužéllīð ðulínti.

Îdžen ɥérgāz íllä zíš ðužéllīð; ūlá-ðīdžen ū-ígguš lḥéšleθ-ěnnes siɥa néttạn. Âzdenni immúθ, i̯ídžu taméṭṭūθ-ěnnes suɛâddīs. Si-tīrű, ílūl ɣrés īdžén nuzéllūɣ. Trábbat āl-séggä ímɣèr; si-imɣér, íqqīm ittéffèɣ idžémaz âki mídden imégqrūnen nétmūrθ. Ɥaláinni néttạn ūðísenneš mátta íllä ittégg ěbbâs ūr-i̯íllä ittégg ámmāš ílla ittég ěbbâs. Âl-īdž uɥáss,

Digitized by Google

ɣûseð idžen nɣéssār, inná-ɣās : « Ɣâ ɣáɣen nuzéllūɣ mážār-āšekk téffěɣeð ledžâɣäḥ ». — Inná-ɣās : « Ɣâ uɛámmi, mâš nétš téqqāreð iɣi ffɣéɣ ðelžâɣäḥ ; mizzi téssenð-iɣi ffɣéɣ ðelžâɣäḥ ». — Inná-ɣās : « Ɣâ-memmi, šékk ěbbâš ílla ðaméqqrạn nétmūrθ, íllä bbâš ūlú-ðīdžen ū-íḫðīmeš ma-íḫðem néttạn ». — Inná-ɣās : « Mátta íḫðem ěbbá ; ḥénna ûðī ténnāš mátta íḫðem ». — Inná-ɣās : « Ṛôḥ šékk ɣer-hénnaš âð ās tīnīð : âðī tsḗḥneð mátta íggu bba ». — Îṛôḥ nettạn ídžu ârba-inni itḫémmem.

Íúseð nettạn iṛôḥ iúḫḫām, ɣisi tīš-ěntḫḗðmīθ, íɣiɣūr zzâθ iḥénnās iséqḍaɛät eɣ-tûqīθ ěnɣúmseð. Tenná-ɣās : « Ɣá-memmi mimi qā-téseqeḍaɛäð ði-tḫḗðmīθ-ūðī ». — Inná-ɣās : « Ɣâ-ḥenna nétš qā-séqḍaɛäɣ taḫḗðmīθu mízzi âšemm ɣérsèɣ ». Ténna-ɣās : « Ɣâ-memmi, mimi âðī tɣérseð ». — Inná-ɣās : « Ɣâ-ḥenna âšemm ɣérsèɣ ěḫqîbāl tūgéð âðī tsḗḥneð mátta íggu bba ». — Tenná-ɣās : « Ɣâ-memmi, zîš téllāð ðámzziạn ðûleqūði séggä qaɣ-tméɣreð âžāš sḗhneɣ mátta ílla ittégg ebbâš ». — Túseð nettâθ, tenná-ɣās : « Ɣâ-memmi bbâš hā mátta íḫðem, hâ mätta íḫðem ». — Téḥka-ɣās kûlma íḫðem bbâs ðelḫḗṣleθ ělli iggú néttạn.

Tûseð lqḗnni tféθl-āš lḥézneθ nébbāš, tézbeð ěssîf-ěnnes élli itšâθ-ězzīs. Ɣisīt nettạn íffèɣ-ězzīs. Séggä iffḗɣ, iṛôḥ nettạn idžu θâmūrθ-ěnnes ělli dáḥšen ḫés mídden-ěnni. Ɣirīt Rébbi ði-tiš entmûrθ téḫla ɣḗr idžen ɣḗrgāz ɣírsu ði-tmûrθ-ěnni ɣḗr ɣáḥðes ðɣḗrgāz-ěnni ɣ́res ði-úḫḫām-ěnnes tiš entmétṭṭūθ ɣrés īdžén, nûɣīs, ɣrés tâmra ɣrés ěddûleθ, íkkāl iséṛräḥīt ðetmétṭṭūθ ěnnés tékkāl ði-úḫḫām ɣḗr ɣáḥðes.

Âzděnni mîði íḫlḗḍ ârba inní, inná-ɣāsen : « Ɣâ-ɣθbāb ěnɣéḫḫām, âðī tsîðfem ɣéṛɣen iúḫḫām, nétš âqli ɣáḫlèɣ séts=li ». — Téffèɣ tamétṭṭūθ tennú ɣās : « Ɣâ ɣûien ɣḗrba, nés=niṇ qâɣ nérsu ði-ɣâɣien netmûrθ ɣḗr neš̌niṇ ɣáḥeðnâɣ,

Digitized by Google

ū-tûfîðeš úḫḫām γêr áḫḫām-ĕnnáγ; ɥaláinni, nétš âqli ɥáḥði; eðnétš qâi ĕγrí idžen ɥérgäz i̯úɛär, millä i̯úfa šékk ðäði γrí, qâi äšékk i̯éɲγ ». — Innú-i̯äs : « I̯â-ḥenna, nétš sîðfii̯i ði-úḫḫām, âlsäð i̯âseð árgäz ĕnném tsékkreð-ii̯i, lqénni äð-ɥázbeḥ si̯ilĕs-īnu ». — Tûseð nettâθ tsîðfît γrés tĕssû-i̯äs, íqqīm néttạn ði-tūsûθ, tíuɥt tệṭ-ĕnnes, i̯éṭṭẹ̀s.

Ûr-i̯ūš ä-íṭṭẹ̀s ârba inni âlsi i̯úseð alínti, iðɥél γer-úḫḫām-ĕnnes Íbedd di-imi ĕnɥéḫḫām ðĕnéttạn i̯izrů ârba inni íṭṭẹ̀s zdâḥel iúḫḫām-ĕnnes. I̯úseð i̯ăɛáii̯ieḍ ḥetmétṭūθ-ĕnnes, innú-i̯äs : « I̯â laɛi̯äl-īnu éð-ɥūði llí qā-íṭṭẹ̀s zdâḥel iúḫḫām ». — Tennú-i̯äs : « I̯á árgäz-īnu nétš sidfeḥ iúḫḫam èḫqibāl néttạn bbâs ðažéllīð ĕntmûrθ-náγ ðáṡbbaɛạn ». — Innú-i̯äs : « Mízzi téssnet ». — Tennú-i̯äs : « Esséneḥ γệ ði-θeṭṭáuinnes ». — Innú-i̯äs : « Sékkrīt ». — Tûseð lqénni nettâθ tsékkrīt. Íkker, íggu ssif-ĕnnes ði-ûfūs-ĕnnes. Innú-i̯äs alínti : « Ūtéggɥeð-eš, γêr âði tīnið mân i̯úðen šékk iɥi̯ien nétmūrθ ». — Innú-i̯äs : « Nétš ĕbbúílla ðaméqqrạn nétmūrθ úla ðidžen ma-íllä itšâθ-äkīs séssīf ðûlĕq-ūði nétš zâɥêrn-ii̯i ». — Inná ias alínti : « Mízzi záůren šékk ». — Innú-i̯äs : « Záůren-ii̯i sébba; ennân-ii̯i; téffγeð šékk ðelžâi̯äh; eðnétš, rûḥèγ si-tmûrθ-īnu; ðûlĕq-ūði ḥséγ šékk âði tslemdéð ilḥárb élli ḥéddment iželllīðen ». — Innú-i̯äs : « I̯á-memmi, nétš míllä âði téggeð errâi̯-īnu qâi äšékk slémdèγ ilḥárb élli ḥéddment iželllīðen ». — Innú-i̯äs : Iâ-bba, nétš mâš-mɥa ténnäð ii̯i áðĕggeḥ ».

Âl-äitšá, innú-i̯äs alínti : « I̯â mémmi, áqqa i̯ìs-ĕγreš, ténɥīð ĕḫḫés téi̯i̯ūreð äkīði ânesräḥ ĕrrézq ūði-nnáγ ðäšékk slémdèγ ». — I̯úseð nettạn i̯iddeffrīt âl-leḥla. Séggä iúseð i̯irệd alínti îdžen nɥárṛūḍ γêr-aberšạn mízzi ūissinīleš, i̯éi̯iur i̯úsĕd-äs iúrba-inni iɛârḍ-äs séssīf. I̯úseð Mḥámmed íggu ssif-ĕnnes ði-ûfūs-ĕnnes; séggä iḥlệd ḥés ūt-i̯isenneš.

Digitized by Google

inná-ịās : « *Mâtta téḫseð* ». — *Inná-ịās* : « *Iâ-bāb nerrézq-ūði, îmḍ ātrūleð, netš qâị ûzdeγ âšk-ěnγeγ ðäd-áuiẹγ errézq-ūði* ». — *Inná-iäs Mḥámmeð* : « *Errézq-ūði inu ūttáuiet γḗmillä tiuiét siðámmen-īnu lkúll* ». — *Iúseð nettận inná-ịās* : « *Îsïi ḫiḫf-ěnneš* ». — *Inná-ịās* : « *Qâị īsîγ ḫiḫf-īnu* ». — *Ûzden mlágạ̄n di-îdžen ěnɥémšạ̄n* ; *ěγqîmen tménγạ̄n, ɥîn ítšā*θ *séssīf-ěnnes ðɥérba-inni itšâ*θ *séssīf-ěnnes, eðnéhnịn ḫịîsạ̄n-nsen tménγạ̄n âss el-kúll, āl-éṭḫŭf ětfûị*θ *ūlá ðīdžen ma-iniịeθ ịidžen. Ịúseð alínti-nni iɛárra īḫf-ěnnes, inná-ịās* : « *Ịâ-memmi qā-šékk ðedzâiẹθ* ».

Âl-īdž uɥâss, ịúseð alínti inná iúrba-inni : « *Âss ěnɥáitša, qâi âṭḫūf ḫnā́γ tîšt lemḥálleθ, qâhen ulâ-ðīdžen ma-iqédda-āsen* ; *ḫ́seγ šékk ātirḍēð aítša îdžen nuárṛūḍ γḗr-aberšạ̄n, téniẹð hûịīs áberšạ̄n, qâị ānínịur γersén ánnegg lgérra âkīdsen* ». — *Inná-ịās ârba-inni* : « *Bénnīịa, áð-ṛọ̄hèγ nétš âkīðeš ěðnéšnịn ākíðsen nménγ* ». — *Inná-ịās alínti* : « *Lmeḥálleθ ěnni améqqrạ̄n ěnnés γrés tiš entérbāt qâịt âtāseð ānḗγ ḫelžiheθ táfūsīt qâit nettâθ ténịu ḫtserðúnt täzízauθ* ». — *Inná-ịās* : « *Éịịur γ́res šékk, iâ-memmi, uttéggŭðeš, nétš qâi zriγ ði-léšfār ěnneš ūlâ-ðīdžen ūịíttaud-īt ḫīlâf-šékk* ; *eð-nétš, â-memmi qâị äð-lḗḫgeγ lemḥálleθ-ěnni äkisen ménγèγ* ; *eðšékk, éịịūr γer-dzellû́γθ-ěnni núžěllīð etḫḗḍfet ḫūịis-ěnneš, téffγeð ezzîs ilžiheθ tázḕlmūt qâị nétš sâškk ězṛ́γ tḥâḍfet, qâị nétš ḫéš ḫāsrḗγ lemḥálleθ āl-tmânăɛèð ězzîs, ðāšékk lḗḫgeγ ðánĕrūl āki terbâtt-ěnni.*

Ássen ðɥáitša tûseð lmeḥálleθ-ěnni mízzi äṭḫû́f-ḫsen. Ûzden nẹhnîn ḫû́fen ḫsén ěggīn äkiðsen lgéṛreθ. Éggịn neḥnịn mẓâmes inna alínti iúrba-inni. Iúseð Mḥámmeð ịéịịūr γer-tɛ́rbatt-ěnni iḫḗḍf-īt íffèγ ězzis, íruel ; *ilḗḥg-īhen ämdâkul-ěrnes, inná-ịās* : *Ûlěqû âšekk érreγ ězzis itmûrθ-ěnneš mízzi aṛ́éḷṭfeð ělmemlâkeθ nébbāš ðâšekk ḫeðmen ɑɛârāben-ěnni*

Digitized by Google

mäš-éllạn ḥeƀmén bbâš tšišen-äs lḥârāž élli tšišent aɛârāben *iṣṣ!âṭen-ënsen*, ðâzzīš *férḥen lhél-ënneš*.

Âzdënni mîƀi sménɛān tárbatt-ënni nužéllīƀ ṛôḥen. Ịûseƀ árba inni ízdeɣ ƀi-úḫḫām-ënni nebbâs íršel tárbatt-ënni, íduel ðažéllīƀ *nétmūr*θ, *ûṣṇ-äs midden lḥârāz ịûseƀ alínti ịédžīt, iƀụél itmûr*θ*-ënnes*.

Ûzden middén ënnạn-äs : *Iâ ịaméqqrān-ënnáɣ néṣnṇn* ðúlëqqūƀi *qáị néssen* īšékk ðárgāz *ūlá-ðīdžen ūr-ítqeddâš ëḫḫeš néḫs* īšékk äð-*ânáɣ tīnīƀ mâges islémdạn šékk iɥâien nélḥèrb élli tḥéƀmet āl-tíūƀeð ịellíš nužéllīƀ-ënni* ». — *Innáịāsen nettạn* : « *Nétš ɣêr äuálen-ënnɥen* ƀúqbẹḥen *néhnṇn slémƀen-iịi iɥâien nélḥèrb mízzi uttaɛaɥāƀmeš ättínīm ennétš* ðelžâịäḥ ». — *Innáịāsen* : « *Nétš míllä-llaɣ* ðárgāz *ūr-ûšīɣ* äð-*áuƀeɣ šširḫ-īnu élli ịíggu lḥérb* âkīƀi äð-*íqqīm* ƀi-*úḫḫām-īnu* ». — *Tennáịās ḥénnās nuzél!ūɣ-ënni* : « *Iâ-memmi ḫséɣ šékk ätíịiūreð ɣer-ëššiḥ-ënneš tauðét áurūƀi* ». — *Innáīās nettạn* : « *Iá-ḥenna nétš qāị-áitša* äƀịûrèɣ *ɣrés* ðäžáuƀeḫ *ɥaláinni, ịâ-ḥenna, eḫséɣ īšémm âzdënni ätauƀeɣ* ðƀānɛɣ *tsûždeð útšu ma-ịéḫleq-ānèɣ Rébbi enɥûtšu mâš* âzzīnèɣ *ịífraḥ nettạn* ðâƀī *ísselmeð ṣánāịäɛ élli ḫéddmen ižéllīƀen.*

*Iroḥ nettạn ɣer-ulínti, ídụel ākis itmûr*θ*-ënnes. Issélmëƀit ídụel árbainni am-ëbbâs íllä iḫéddem laɛâžeb élli ū-iḫéƀmit ūlá-ðīdžen.*

TRADUCTION.

Le prince et le berger.

Il était autrefois un roi; nul autre, parmi les princes, n'avait accompli des prouesses telles que les siennes. Un jour, il mourut laissant sa femme enceinte. Celle-ci mit

Digitized by Google

au monde un garçon; elle l'éleva et quand il fut grand, il vint se mêler aux notables du pays. Comme il ignorait les hauts faits de son père, il ne songeait point à l'imiter. Un jour, un vieillard lui dit : « Eh! mon garçon, comment se fait-il que tu aies dégénéré ». Le jeune homme répondit : « Mon oncle, pourquoi dis-tu que je suis né incapable? A quoi le reconnais-tu? — Mon fils, expliqua le vieillard, ton père était roi de ce pays et personne ne pouvait rivaliser avec lui. — Qu'a-t-il donc fait? demanda le jeune garcon, jamais ma mère ne m'a parlé de ces choses. — Va donc le lui demander toi-même. » Et le vieillard s'en alla, laissant le jeune homme à ses réflexions.

Celui-ci s'en vint à la maison, il prit un couteau et se mit à le passer sur une pierre à aiguiser en présence de sa mère : « Mon enfant, dit celle-ci, pourquoi aiguises-tu ce couteau. » Mḥammed répondit: « — Ma mère, c'est pour te tuer. — Et pourquoi veux-tu me tuer? — Parce que tu refuses de me faire connaître les hauts faits de mon père. — Mon enfant, dit la mère, je ne l'ai pas fait parce que tu étais trop jeune; mais aujourd'hui, te voilà grand et je vais te renseigner ». Et elle lui fit connaître les travaux qui avaient illustré le roi défunt (1).

Puis, elle ouvrit l'armoire qui avait appartenu à son mari et en tira le sabre avec lequel il combattait. Mḥammed le prit et sortit. Il quitta ce pays où les gens l'avaient outragé. Dieu le jeta dans une région déserte. Un seul homme, un berger y avait établi sa demeure; il y habitait avec sa femme et son cheval; il passait son temps à garder ses troupeaux de moutons et de bœufs; sa femme restait seule à la tente.

1. Cf. sur la manière dont le héros s'y prend pour faire parler sa mère, R. Basset, *Nouveaux contes populaires berbères*, Paris, 1897, in-18, p. 100-101 et notes, p. 301.

Digitized by Google

Quand Mḥammed arriva chez le berger, il dit : « O gens de la tente, je suis fatigué par la marche, recevez-moi dans votre demeure. » La femme sortit : « Nous sommes les seuls habitants du pays, dit-elle, tu n'y trouveras pas d'autre tente ; mais, je suis seule, et mon mari est peu commode ; s'il te trouve ici, il te tuera. — O ma mère, dit Mḥammed, fais-moi entrer chez toi, quand ton mari rentrera, éveille-moi et je m'expliquerai avec lui ». Elle introduisit le jeune garçon chez elle, lui prépara un lit ; il se coucha, le sommeil le gagna et il s'endormit.

Mḥammed reposait encore lorsque le berger revint à sa tente. Du seuil de la porte, il vit ce jeune homme endormi chez lui. « Eh ! ma femme, cria-t-il, et celui-ci qui est couché chez moi ! » La femme répondit : « O mon mari, si j'ai reçu chez moi ce jeune homme, c'est que son père est un des rois de ce pays ou quelque riche personnage. — Comment le sais-tu? demanda le mari. — Je reconnais cela à ses yeux. — Réveille-le donc, dit le berger ». La femme obéit. Mḥammed se leva et saisit son sabre : « Ne crains rien, lui dit le berger ; dis-moi seulement qui t'a amené ici ». Mḥammed répondit : « Mon père était roi dans mon pays ; personne n'osait se battre au sabre avec lui ; mais les gens se sont moqués de moi. — Et pour quelle cause? — A propos de mon père, ils m'ont dit que je n'étais bon à rien ; alors j'ai quitté le pays ; et maintenant, je voudrais que tu m'enseignes la façon de combattre propre aux rois. — Je te l'apprendrai si tu veux écouter mes conseils, dit le berger. — O mon père, je ferai tout ce que tu me commanderas, répondit Mḥammed ».

Le lendemain, le berger dit à Mḥammed : « Voici un cheval pour toi ; monte et allons garder nos troupeaux ; je te donnerai une leçon ». Le jeune garçon suivit son maître jusqu'à la forêt. Là, le berger revêtit, en cachette,

Digitized by Google

un vêtement noir de façon à ne pas être reconnu; puis il marcha sur Mḥammed et, sabre en main, l'arrêta. Mḥammed, qui n'avait pas reconnu son compagnon, prit lui aussi son sabre : « Que veux-tu? demanda-t-il. » Son adversaire répondit : « Eh! maître de ces troupeaux, passe et sauve-toi; je suis venu pour te tuer et emmener ton bien. — Ces troupeaux sont à moi, dit Mḥammed, et tu ne les emmèneras qu'après avoir pris tout mon sang — Défends-toi donc, dit l'autre. » La rencontre eut lieu. Les deux combattants se mirent à se frapper à coups de sabre pendant tout le jour, jusqu'au coucher du soleil, sans qu'aucun d'eux put se dire vainqueur. Alors le berger découvrit son visage et dit à Mḥammed : « Eh! mon fils, te voilà brave! »

Un jour, ce guerrier nomade dit à son jeune compagnon : « Demain, une troupe que nul n'a pu vaincre encore tombera sur nous. Je désire que tu prennes un vêtement noir, tu monteras sur un cheval noir et ensemble nous attaquerons cette troupe. — C'est entendu, dit Mḥammed, nous irons et nous combattrons ces gens. » Le berger continua : « Le chef de cette troupe aura sa fille avec lui. Elle se trouvera à l'aile droite, montée sur une mule grise. Tu iras à elle sans crainte, car je lis sur tes cils que nul autre que toi ne l'épousera. Donc, pendant que je combattrai, rejoins cette jeune fille; saisis-la sur ton cheval et fuis avec elle par le côté gauche. Pendant ce temps, j'occuperai l'ennemi jusqu'à ce que je te voie hors d'atteinte; je te rejoindrai alors et nous fuirons avec ta prisonnière ».

Le lendemain, à l'aube, la troupe, annoncée par le berger, attaqua le campement. Les deux compagnons tombèrent sur les assaillants. Les choses se passèrent comme ils l'avaient prévu. Mḥammed enleva la fille du chef et put fuir; son compagnon le rejoignit : « Maintenant, dit celui-ci, je vais vous conduire dans ton pays où tu reprendras

Digitized by Google

les États de ton père. Tes sujets te paieront l'impôt qu'il est d'usage de payer aux sultans, et tu feras la joie de ta famille ».

Ils partirent ; Mḥammed s'établit avec ses compagnons dans la maison de son père, il épousa la jeune fille. Il devint roi du pays et les gens lui payèrent l'impôt. Le berger retourna dans son pays.

Un jour, les gens lui dirent : « Nous reconnaissons maintenant que tu es un homme invincible. Qui donc t'a appris cette façon de combattre grâce à laquelle tu as pu enlever la fille d'un grand chef? » Le prince répondit : « Ce sont vos dures paroles. Elles m'ont fait apprendre l'art de la guerre, afin que vous ne puissiez plus me dire que j'ai dégénéré. Et si j'étais vraiment un homme, je n'aurais pas manqué d'amener ici mon maître et de le garder près de moi! » Sa mère lui dit : « Mon fils, je désire que tu ailles chez celui qui t'a appris à combattre et que tu le ramènes ici. — Je partirai demain, dit le jeune roi et je le ramènerai; et toi, ma mère, tu nous prépareras, avec tout ce que Dieu nous a donné de provisions, un bon repas pour que mon maître soit content de nous et pour qu'il continue ici à m'enseigner l'art de combattre comme les rois ».

Mḥammed ramena le berger et, sous sa direction, devint un roi invincible comme l'avait été son père.

LXXXVIII

Lèqṣêiẹθ nsîði ɛÁbðallah lli-iirsu ði-Íferzīzen.

Ăzd-ĕnni lli-ḳûseð sîði ɛÁbðallah ði-θmûrθ-ĕnnâγ iḳ́ersu ðéniị Mázzer ði-Íferzīzen zzâθ itîš ĕnṭḳṭ; *γ ́res tīš-entérbāt*

Digitized by Google

támẓẓi̯ānt, téqqīm ĕttūrâr ᵭi-u̯ámān ĕlla‛âu̯īneθ-ĕnni. Âl-īdž uu̯âss, tûseᵭ tīš nedžénnīθ tamẓẓi̯ánt, néttāθ ᵭi̯éllis nu‛âfrīθ, tûseᵭ sí-lebḥar, tézrû târbatt-ĕnni iṭẹṭ-ĕnni. Tûfāt tûṣbẹḥt téqqīm ĕttûrār ākîs tessâu̯āl âkís; ᵭu̯áitša, téᵭu̯el nettâθ mízzi ăttûrār âki térbāt-ĕnni, kúll-āss tetṛôḥa tedúggᵘel γ́res.

Âl-īdž uu̯âšs, i̯ûseᵭ ebbâs i̯ûfāt tlūrâr su̯âmān ĕnṭẹt-ĕnni. Inná-i̯ās : « Mážārĕm tûrāreᵭ ᵭi-u̯âmān iûᵭihāh, uttéggᵘī-ᵭeš âšemm ii̯u̯eθ ídžen nélženn ᵭāᵭíhāh ». — Tenná-i̯ās tärbátt-ĕnni : « Néts léžnūn ᵭiméddūkāl-īnu ūᵭī-tšâtšĕn-eš ». — Isúkkᵘen nettân, inná-i̯ās ii̯éllis : « Ėii̯ūr iúḫḫām, bár-kāšemm tûrāreᵭ ᵭāᵭīhāh ᵭi-u̯âi̯en ṭẹt seḫsáreᵭ ᵭī-ḥūlii̯en-nem su̯âmān ». — Iûθīt nettân téqqīm târbatt ënní téttru téii̯ūr iúḫḫām; eḍḍéfrīt ta‛âfrīθ-ĕnni iúḫḫām, tsûsmīt, tenná-i̯ās : « Úttrūš qâi̯ ebbâm élli i̯ûθ-īšemm āᵭ-âui̯eḫ γẹmillä sídfeḫ ᵭi-u̯ámmās lébḥar ᵭāᵭéggeḫ ᵭi-i̯īdžen ĕnu̯éḫḫām γer-ḥénnı ». — Iûseᵭ nettân si-téγli tfûi̯θ ii̯ᵭu̯él iúḫḫām, tûseᵭ séggä ii̯ᵭu̯él tédžīt tažénnīθ-ĕnni āl-i̯éṭṭẹṣ, tisīt ssídfīt ilébḥar téggīt ᵭi-i̯īdžen ĕnu̯éḫḫām γer-ḥénnās ᵭi-u̯ámmās lébḥar.

Tûset taméttṭūθ nu‛âfrīθ lebḥár tenná ii̯éllis : « ᵭu̯érgāẓ-ūᵭi llí tíūdet, mîmi tíūdet, mâtta íggām ». — Tenná-i̯ās : « Iâ-ḥenna, néts i̯ûdeḫ ‛âla-ḫāṭer i̯ûθ-ii̯i u̯éltma llí-llāγ tūrāréγ ākīᵭés ᵭi-ṭẹṭ, iḥéddīt-ḫi mízzi uttûrāreš ākīᵭí ᵭi-ṭẹṭ; ĕᵭuâi̯en terbât, i̯â-ḥenna, uttéḫlīq ûla γer-i̯īdžen di-ẓẓîn-ĕnnes, ᵭennéts âqli hélšeγ si-térbāt i̯ûᵭihāh, ullâγeš tūrāréγ ākīᵭes; qā-ṭẹṭṭfīt ḥénnās ākīᵭés ū-tédžīteš ātéffẹγ γ́ri, tenná-i̯ās : « Míllä téffγeᵭ-ḫi iṭẹṭ ātūrāréᵭ, qâi̯ âšemm ûθeγ, ᵭûrār-ĕnnem llí-qāi̯ ížla bbâm si-témmūrθ ussinéḫ mâni-iṛôḥ âqli qqiméγ ᵭi-úḫḫām u̯áḥᵭi ūᵭ-ûfaγ mâges áḫḫi iḫéᵭmen ᵭâᵭihāh.

Tûset tärbátt-ĕnni nu‛âfrīθ téggūr kull-âss iúḫḫām élli

Digitized by Google

ðîs siði ɛÁbðallah, ttáuḷīās mátta âitṡ téqqār-ās : Nétṡ eggíɣ ṡékk ði-úḷḫām ūði âṡekk džéɣ sebáɛä-snṇn ðâðihāh ɣḗmillä témmūθeð ɣérnáɣ élli tūθið-iḷi ɥéltma uttédžīteš ākîði-tūrār ». — Ḷûseð nettạn íqqār-ās : « Äð-éqqīmeɣ ūlá miât-sna ɣḗr ḷélli ūkîðes tūrârðeš ».

Ḷûseð nettạn séggä ḷimmâḍḗl-ḫès ĕlḥál ði-úḷḫām-ĕnni nedžennîθ, íqqīm íqqār tiɣíra nRébbi. Ḷûðer ɣ́res îdžen nelmâlīk si-ɣér Rébbi íqqīm itrâfāqīt ði-úḫḫām-ĕnni, íqqār-ās : « Ḷâ-siði ɛÁbðallah, áṣbḕr ilḗḥkām élli issérs-īhen ḫés Rébbi; qâi š́ḥāl-mɥa téqqīmeð ðâðihāh, ɥaláinni qâi âðāṡ ḷâɥeð Rébbi tīṡ-nesséббeθ mízzi ätrûɥḥèð ɣer-úḫḫām-ĕnneṡ qâhen kkâlen ettrûn-eḫḫeš élli tɣíbeð ḗḫsen ûṡekk zrîneṡ mâni tṛôḥèð ».

Âl-īdž uɥâss, tûset taɛâfrīθ ḥénnās nettérbāt-ĕnni ḷûðent siði ɛÁbðallah, ténna iúltmās : « Ḷélli qā-tíūð-iḷi ðâðihāh îdžen ĕnɥèrgâz ðûṣbḕḥ. Ḷállah âṡemm sîdfeɣ ɣrés ätférržed dīs mâṡ-iggu ». — Ûzdent neḥnînt férrženn dīs. Téqqīm támẓziạnt ĕzzisent téqqḗl-dīs āl-ténneḫläɛ sizzín-ĕnnes. Téqqim kûlĕssaɛä ttâseð ɣer-ɥéltmās téqqār-ās : « Siðfiḷi ɣer-ɥérgāz-ĕnni âðīs férržeɣ ». — Âl-īdž uɥâss, tûset taɛâfrīθ-ĕnni tṛôḥ ɣer-îdžen ɥûrār ākí tiɛâfrīθin-ĕnni: rôḥent äð-férržent ði-ɥûrār ĕnni; tûseð últmās entɛâfrīθ-ĕnni élli θélla ttâseð ätférrež ði-siði ɛÁbðallah téðɥel si-ûrār, tedžīhén téḷiūr ṡtûfra iúḫḫām élli ðis siði ɛÁbðallah; tûðef ĕɣrés ténna-ḷās : « Tégg īṡekk ɥéltma ði-ɥâḷen nɥéḫḫām, nétṡ míllä teḥséð âṡekk ṡéllkeɣ si-uéltma ðätṛôḥeð ätrûɥḥeð iúḫḫām-ĕnneṡ ». — Inná-ḷās : « Máðābīḷä âðī teggéð ĕlḥḗr ḷûðihāh qâḷ âzdĕnni äð-ṛūɥḥéɣ mátta-mɥa teḥséð āðắm-ūšeḫ ». — Tennáḷās : Égg-ammu : qâi âki-tūfūθ äð-âzden lemḥál neléžnūn sétta lémḥāl, édž sétta āð-ḷémḍèn; ðessábaɛä, sättâseð tīmḗḍ

Digitized by Google

ísïï fūs-ĕnnéš iúženna, téttreð seššraɛá θlâθa nelḫétrāθ ».

Ḷûseð nettận ḭíggu mâš tenná taɛâfrīθ-ĕnni. Si-tîmèḍ lmeḥálleθ-ĕnni ḭûzden, ḭîsi fūs-ĕnnés iúženna; ḭínna iumḗqqrạ̄n ĕnsen : « Nétš bḗllah ubéššraɛä, áḫḫi débbereð ». — Inná-ḭas amḗqqrạ̄n nléžnūn : « Mážārāš ». — Inná-ḭāas : « Ḷâ-sīði, nétš ûθīɣ ḭḗlli θéllä tûrār ði-ɥâmān, tûset taɛâfrīθ nelḥḥár tíūðiḭi ðâðihäh âðī tédž sebáɛä-sniṇ; ĕð-nétš ûð-āas ḕggîɣ ūlá ðelḥáḭḭẹθ; ðúlèqqūði áḫḫi débber ».

Ḷûseð amḗqqrạ̄n nležnûn, iṣṣîfḕḍ idžénnīθ-ĕnni ĕllí tḗṭṭfīt ɣ'res tûseð ɣrés, inná-ḭāas : « Mimi qâḭ ṭḕṭṭfeð ärgâz-ūði ɣrém, mátta ḭggām, uttéggɥīðeš si-Rébbi ». — Tenná-ḭāas : Ḷâ iamḗqqrạ̄n-ĕnnáɣ nétš tíūðīt ḭḗlli, ḭíllä nettận ḭûθu ḭḗllis θéllä tūrâr ði-ɥâmān-ĕnṭḕṭ, ĕttûrär nettâθ ðḭḗlli; séggä ḭūθît íqqīm lḥâḍer ĕnḭḗlli eðnéttāθ tíūðit iúḫḫām éɣri ». — Ḷúseð amḗqqrạ̄n nléžnūn inná-ḭāas : « Lúkᵘạ̄n ūdgéssīðeš sîði ɛÁbdallah ðä-táuiet iúḫḫām-ĕnnes qâḭ âšemm enɣéɣ ðärézzmèɣ tímssi ðîm âšemm-tetš ». — Túseð nettâθ séggä iṭṭḗṣ, tīsît ðéni iθîɥa-nes, tsérsīt zdâḥel iúḫḫām-ĕnnes ði-Íferzīzen ākí tméttūθ-ĕnnes eð-ḭḗllis. Ḷḗṣbaḥ nettận ḭḗttḕṣ ði-úmšạ̄n-nes, íkker ḭûfa taméṭṭūθ-ĕnnes âkīðes, tenná-ḭāas : « Ḷâ-sīði ɛÁbðallah, mâni tɣâbeð-eḫḫi ûð-ī tqârðeš âqli ṛṓḥèɣ ». — Inná-ḭāas néttận : « Ḷâ taméṭṭūθ-īnu, nétš ɣḗr ĕllāɣ samâḍèɣ lemqâder ĕlli ḭeggíḭḭihen Rébbi, ḭiuḭen iḭi leżnûn ði-ɥámmās nellébḥar ūðî-džīneš äddûleɣ iúḫḫām-īnu, lûkᵘạ̄n mᵘɥa iɛmḗqqrạ̄n lelžnûn iséllek-iḭi zzīsén ɛâmrek ūði-tezrīð ði-ɥâḭen ĕnɥúmšạ̄n ».

Íqqīm sîði ɛAbðallah ði-Íferzīzen; si immûθ, ûzden mídden nettémmūrθ bnận-āas áḫḫām éḫḥes setsúmaɛäθ am-ɥággen ĕnsîði Búmeðiḕn. Éggịn ði-žžemb-ĕnnes îdzen ĕlžâmaɛ tnûsạ̄n dis mídden ĕlli tâzden di-témmūrθ ĕnnáɣ.

Digitized by Google

TRADUCTION

Légende de sîdi ʿAbdallah de Ferzîzen.

Quand sîdi Abdallah arriva dans notre pays, en haut de Mazzer (1), il s'établit à Iferzizen, auprès d'une source. Sa petite fille prit l'habitude de venir jouer avec l'eau de la source. Un jour, une jeune fée, fille d'un ʿafrît, vint de la mer, et vit la fillette près de la source. Elle trouva l'enfant ravissante et se mit à jouer et à causer avec elle. La fée de l'eau revint le lendemain, revint chaque jour pour jouer avec la fille du marabout.

Un jour, sîdi Abdallah trouva l'enfant en train de jouer avec l'eau de la source : « Comment oses-tu jouer dans cette eau! s'écria-t-il. Ne crains-tu donc pas qu'un génie vienne te frapper. — Les génies sont mes amis, répondit la fillette, ils ne me feront pas de mal. » Sîdi Abdallah se mit en colère, il vint près de sa fille et la frappa en lui disant : « Rentre à la maison, tu ne joueras plus à cette source où tu gâtes tes vêtements ». La petite fille se mit à pleurer et revint à la maison; la fée l'y suivit et la consola : « Ne pleure pas, lui dit-elle, j'emmènerai au milieu de la mer ton père qui t'a ainsi frappée et je lui ferai habiter une maison près de ma mère ». A la tombée de la nuit, le marabout revint à sa maison; la fée le laissa s'endormir, puis elle l'enleva pendant son sommeil, l'emporta

1. Sur les bords de l'oued Yaddel, est bâti le village de Mazzer, composé de maisons en pierre. Ces maisons répondent mal aux besoins de ceux des habitants qui font de l'élevage. Aussi bon nombre de gens du village ont établi leurs tentes et les enclos de leurs troupeaux sur la « montagne de Mazzer » au milieu des pâturages au lieu dit *Ferzîzen* ou *Iferzîzen*.

Digitized by Google

dans la mer et l'installa dans une maison près de sa mère, qui était femme d'un génie marin.

« Pourquoi as-tu amené ici cet homme? Que t'a-t-il fait? demanda la vieille fée à sa fille ». — Celle-ci répondit : « Je l'ai enlevé parce qu'il a frappé une petite fille qui jouait avec moi près d'une source; puis il lui a défendu de revenir jouer à cet endroit. Et cette fillette, ô ma mère, surpasse en beauté toutes les créatures; de sorte que me voilà malade de ne plus l'avoir pour compagne; car sa mère l'a prise près d'elle et ne la laisse plus sortir. « Si tu « sors pour aller jouer à la source, lui a-t-elle dit, je te frap- « perai, c'est cet odieux amusement qui a causé la dispari- « tion de ton père, parti je ne sais où; c'est ce jeu qui fait « que me voilà seule et que personne ne travaille pour « moi! »

La jeune fée allait chaque jour trouver Sîdi 'Abdallah, elle lui apportait de quoi manger et lui disait : « C'est moi qui t'ai mis dans cette maison; tu y resteras sept ans à moins que tu ne meures auparavant; cela, parce que tu as frappé ma camarade, parce que tu l'as empêchée de jouer avec moi. » Et le marabout de répondre chaque fois : « Dussé-je rester ici cent ans, tu ne joueras pas avec ma fille! »

Comme son séjour dans cette maison se prolongeait, le marabout se mit à réciter les versets du Qorân. Un ange, envoyé par Dieu descendit auprès du prisonnier et lui tint compagnie : « O Sîdi 'Abdallah, disait l'ange, supporte patiemment l'épreuve à laquelle Dieu te soumet. Voilà bien longtemps que tu es ici; mais Dieu te donnera le moyen de retourner à ta maison, où ta famille, qui ne sait où tu es parti, ne cesse de déplorer ton absence ».

La mère de la fée avait une jeune sœur, génie comme elle. Un jour elle lui dit : « Ma fille m'a amenée ici un bel

Digitized by Google

homme; viens, je te ferai entrer près de lui et tu te divertiras à regarder comme il est fait. » Les deux génies vinrent donc près de Sîdi 'Abdallah et s'amusèrent à le regarder. La plus jeune d'entre elles fut éblouie par la beauté du prisonnier; aussi, à tout moment, elle venait dire à sa sœur : « Fais-moi entrer près de cet homme que je le voie ». Un jour, la petite fée partit dans la montagne pour assister à une noce; sa mère et sa tante l'accompagnèrent; cette dernière quitta, en cachette, les gens de la fête, elle s'en vint à la prison de Sîdi 'Abdallah et entra près de lui : « Ma sœur t'a enfermé ici, lui dit-elle, veux-tu que je te délivre? Veux-tu retourner chez toi? — Combien je le voudrais! répondit le prisonnier. Le jour où je quitterai cette maison, je te donnerai tout ce que tu voudras. — Fais comme ceci, dit la fée : à l'aube, six armées de génies passeront par ici, quand viendra la septième troupe, lève la main et demande la justice par trois fois ».

Le marabout fit ainsi qu'il lui avait été recommandé. Quand la septième armée de génies passa, il leva la main et dit au chef : « Je m'adresse à Dieu et à la justice, décide à mon sujet. — Que veux-tu? demanda le chef. — Il m'est arrivé de frapper ma fille qui jouait dans l'eau, répondit Sîdi 'Abdallah, une fée de la mer m'a amené ici, elle m'y laissera pendant sept ans et pourtant je ne lui ai pas fait autre chose. Je te demande justice. »

Le chef des génies fit venir la fée : « Pourquoi lui dit-il, as-tu enfermé cet homme chez toi? Que t'a-t-il fait? N'as-tu donc aucune crainte de Dieu? Prends cet homme et ramène-le chez lui; sinon je te tuerai et je te ferai dévorer par le feu ». La fée obéit; pendant que son prisonnier dormait, elle le prit sur son dos et le déposa dans sa maison d'Iferzizen près de sa femme et de sa fille. Quand Sîdi 'Abdallah s'éveilla, il trouva sa femme près de lui : « O Sîdi

Digitized by Google

'Abdallah, lui dit-elle, où donc es-tu parti ainsi sans même me prévenir. » Le marabout répondit : « Femme, je n'ai fait qu'accomplir ma destinée ; des génies m'avaient emporté au milieu de la mer et s'opposaient à mon retour ; n'eût été un de leurs chefs qui m'a sauvé, tu ne m'aurais jamais revu ici ».

Sîdi 'Abdallah resta à Iferzizen. Lorsqu'il mourut, les gens du pays élevèrent sur sa tombe une construction avec un minaret comme celui de Sîdi Bou Médine. Puis, ils bâtirent à côté une mosquée où les voyageurs ont coutume de passer la nuit.

LXXXIX

Lèqṣéiẹθ ensîði Dâuẹð eðiillis Zîneb.

Îdzen nužéllīð iillä zzîš ði-θmûrθ nât-snūs lîsm-ĕnnes Dâuẹð iillä ízdèγ zzâθ itẹt lel-Mizāb, θéqreb Tâfessra. Iírsu nettân ði-θmûrθ-ĕnni iíðuel ðámrābeḍ selbârāke θ iûɛär ḥižéllīðen ĕntmûrθ-ĕnni.

γ'res tīš-en-térbāt tlâγān-äs ði-lism-ĕnnes Zîneb ; iíggīt èbbâs ði-tîš ĕntγûrfeθ ði-úzenna ; û-γres iíttäðef ūlâ-ðīdzen γèr lzārîiẹθ-ĕnnes ĕlli ttáuiäs útšu-nnes ðelḥáuāiẹž ĕlli itšûšäs bbâs. Tetγîma nettâθ uáḥðes dîma.

Âl-īdž uuâss iûseð îdzen nuɛâfrīθ iûðef ḥés si-úzenna néttân selžéheð-ĕnnes ûð-äs itqédda ūlâ-ðīdzen lâ ði-θmûrθ uālâ ði-úzenna men-γèr Rébbi llí iḥélqīt. Iûðef nettân ḥetterbâtt-ĕnni, inná-iäs : « Iâ ttärbâtt-ūði mâges ĕbbâm. Téḥläɛ nettâθ tenná-iäs : « Mâtta gyîγ-äš téḥläɛäð-iji ðennéts èqqîmeγ ði-úḥḥām-īnu ». — Inná-iäs aɛâfrīθ-ĕnni : « Néts úzdĕγ-ām mízzi âšem áuieγ âzd-ĕnni miði tlûleð éitfeγ šémm ði-ûfūs ĕnḥénnäm, qâi šémm ðâgĕn-īnu.

Digitized by Google

Tenná-iās : « *Ẹiịūr-eḫḥi atṛṓḥeð šékk qâị ūð-âš ịíttāli šâi-ězzi*; *eðγéreš*, *bbá qā-míllä ịẹ́slu-zzīš ĕγrí ðāðîhāh qâị āšékk ịẹ́nγ*, *ûšekk itséllek ūlá-ðīdžen si-ûfūs-ennes γẹ́millä ịẹ́rzem ðíš tímssi āšékk-tetš* ». — *Ịûseð* aɛâfrīθ-ĕnni, *ịinná-ịās* : « *Nétš âqliịi ṛṓḥéγ ĕḫḥém ĕð-šémm míịịẹz ði-lăɛâqel-ĕnnem tînīð íbbām* : *Qâ ịûseð-iịi ídžen nuɛâfrīθ si-úženna ädi ịâɥẹị néttạn* ». — *ði-luèqθ-ĕnni îṛṓḥ nettán*, *ịiðɥél ðélγāiẹb*.

Téịịūr nettâθ γér-ebbās tenná-ịās : « *Iá-bba*, *šékk* ðažéllīð *selbârākeθ-ĕnneš thékkmeð ði-ieâfrīθen ĕlkúll thékkmeð ði-leznûn nužénna*, *etthékkmeð ði leznûn ĕnɥâmān ĕlli ttâzden tšâθen bnâdem ði-tséssi itẹ́ṭṭaɥin*; *eð-uássu nétš qā-ịûseð eγrí ídžén nuɛâfrīθ γẹ́millä ädî-ịāɥẹi*; *ịûseð ịiṛṓḥ iṛû́ɥäḥ iúḫḫam-ĕnnes*. *Inná-ịii* : *îni íbbām ḫɥáɥāl-ūði llí ūsédγām āšémm-auiẹγ qâị ăddūleγ γ rem äð-íssūžeð bbâm lemḥál-ĕnnes* ðâð *ịịûžeð äðiŭɥeθ*.

Ịûseð ĕbbâs iíγqīm ịẹtḫémmem ði-ɥûl-ĕnnes inná-iās : *Nétš ūð-édžīγ ulá-ðīdžen bla-lḫéðmeθ*, *léžnūn ĕlkúll ḥákkmeγ ðîsen ĕð-ɥûði llí qā-iûseð-iịi γer ịẹ́lli ät-ịâɥẹị mân-ĕl-berr ịẹ́rzmīt γ ri*. *Ụaláinni nétš äð-âmreγ léžnūn-īnu äð-éggen laɛâsseθ ḫịẹ́lli mízzi sä-ịâseð* aɛâfrīθ-ĕnni *áð-enγent*.

Ûzden léznun nužéllīð ĕggịn laɛâsseθ *ḫịẹ́llis ĕnḍ́ent stém-dînt mízzi ū-íttāðef ūlá-ðīdžen γer-ịẹ́llis núžellīð*. *Ịûseð nettạn*, *iɥáṣṣa léžnūn-nnes ínná-ịāsen* : « *Qā míllä ịûseð* aɛâfrīθ *ịiɥẹi ịẹ́lli qâị akénnīɥen ḥârqeγ stméssi*; *ûttedžaγ ūlá-ðīdžen zzîɥen ä-ịẹ́nnẹḍ*.

Ịûseð aɛâfrīθ-ĕnni *ĕlli ịẹ́ḫs äðiâɥẹi ịẹ́llis nužéllīð*, *γer ɥáumāθen-nnes γrés sébäɛä nɥáumāθen γẹ́r síbbās* ðeḥénnās *lkɥéll īdžen iḥékkem ði-tíš lemhélleθ si-iaɛâfrīθen*. *Ịaɛâịiẹḍ ḫsén ûzden neḥnîn inná-ịāsen* : « *Iâ iáiθma*, *nétš ḫséγ-ken âkīði tẹ́ịịūrem γer-ịẹ́llis nužéllīð nsîði Dâɥẹð ā-náuiīt*. *Ụaláinni qâị bbâs isûždānèγ lemḥálleθ ellézнūn ĕlli séknen ði-ɥâmạn*

Digitized by Google

iḥékkem ðīsén qā-ịéggīhen ðelɛâsseθ ḫịéllis, mízzi ū-ntâɥẹi-it-eš néšnịn ». — *Inná-ịāsen* : « *Iâ iáiθma úịäk ɣérnəɣ léžnūn-ūði uɥámạn ðuðâịen ūtqéddānes ākîðnėɣ ménɣen néšnịn nūɛâr-ḫseń* ». — *Ûzden iɛâfrīθen nužénna lkúll, ḥáůfen ḫlemdîneθ nsîði Dâɥẹð; séggä ndẹ́n slemdîneθ, qqîmen tšâθen ði-léžnūn-ĕnni ĕnɥámạn; ûzden ɣélbenten; rûlen ĕzzîsen ḥáůfen ði-ɥámạn; ĕqqîmen ḍáḥšen ḫsén iɛâfrīθen nužénna. Ịûseð sîði Dāɥẹ́ð séggä ịézrīhen rûlen iɥámạn, íssukɥen ịûsäɛ ịérzėm ðīsén tímssi si-ɣér-Rebbi, térɣů ðīsén âl ði-iḫḫâmen-nsen ði-ɥamạn.*

Ịíqqīm ažĕllīð néttān ĕðịéllis ɥáḥðsen žâr iɛâfrīθen-ĕnni ténḍėn ĕzzîsen. Téqqīm nettâθ, téttru eð-néttạn ūr-ịûfa selḥákmeθ-ĕnnes mâš äkîsen ịégg mízzi äð-ṛǫḥen ḫ'sen. Ịûseð ažĕllīð ịínna : « *Iâ-Rebbi, nétš îmillä ăɛázzėɣ ḫéš âðī ténɣeð tércemð-iịi ðâðihäh; ûðī tédžāðeš ði-ûfūs iɛäfrîθen-ūði ĕlli ịûsedn-iịi qâị ūðâsen ūfâɣeš elžéhð ĕllí äkîðsen ménɣeɣ* ». — *Ịúseð Rebbí ịíslās iɥâɥāl-ĕnnes, iṣṣîfḍās lmâlīk nélmūt ịiuị-ās laɛâmer-ĕnnes, íddefn-īt ðiịínni ði-úmšạn ĕnni élli idzálla-ðîs, ịíggu ḫés īdžén ĕnɥéḥḫām, ịûlii iůženna ịídž-īt téttru téggɥeð ĕzzîsen téggɥeð si-iɛâfrīθen-ĕnni lli âð-äðfen ɣrés, ĕð-néhnịn qāi-ndẹ́n stemdîneθ-ĕnni, téqqār nettâθ ði-ídžen lekθâb nébbās.*

Séggä íḥḷẹḍ lmâlīk iůženna, ínná-ịās Rébbi : « *Âðer ɣer-Zîneb áuð-īt éɣri áuru* ». — *Ịûðer lmâlīk-ĕnni ịîsīt ḫθiɥannes, issíūḍēt iůženna ɣer-Rébbi; eð-néttāθ uttûš teqqâr ði-lékθab-ĕnnes, téttru hébbās. Inná-ịās Rébbi* : « *Ịâ-illis ĕnsîði Dâɥẹð, mîmi qâị-téttrūð ḫébbām, nétš ḫséḫ äð-ímmeθ sîdfeḫ sůfūs-īnu ilžénneθ; eð-šémm qâ-šemm ɣrí ɣẹ́milla tférržeð ḫiɛâfrīθen iůðihāh élli ûzden ibbâm âšemm auịén síɣres.*

Séggä qqîmen iɛâfrīθen-ĕnni trâžạn ðíbbās nettérbāt ā-íffėɣ ɣérsen ūð-âsen íffiɣeš ɣérsen mízzi āhén ímmenɣ.

Digitized by Google

Ûzden iɛâfrîθen rézmen ělbārûð ði-témðịnt-ěnnes āl-shûfent uddédžịn dis ūlá-ðamšạn, ɣệr áḫḫām élli ịíbna lmālîk ḥébbās ûzden ûθịn dis, ūð-iḥûfeš selbärâkeθ nRébbi.

Ịûseð innú iịéllis ěn-siði Daụêð : « Iâ-Zînèb, éqqèl ði-iɛâfrîθen mâš äð-âsen-ěggeɣ nétš ělli ḥélqèḫḫen, ûlệq âð-isen rézmèɣ tímssi sûfūs-ĭnu âhen-tetš eð-šémm âð īsen téqqleð stệt-ěnnem ttrûn eðémmθen; ðä-tférrḥeð ði-ɥûl-ěnnem ðätékseð leɣbineθ élli ggịn íbbām ».

Ịûseð Rébbi ịírzem tímssi-nnes ḥiɛâfrîθen, ěmmûθen élkúll ūr ịídžu ðis ûla-ðamšạn ɣệr áḫḫām ěnsiði-Daụêð.

Traduction.

Il était autrefois, chez les Beni Snoûs, un roi qui s'appelait Daoûd; il habitait près de la source de Mizâb, au voisinage de Tafessera. Ce roi vint s'établir dans notre pays, y devint un grand marabout et traita durement les autres princes de la région.

Il avait une fille du nom de Zîneb. Le roi l'installa dans une pièce en haut de son palais. Personne n'entrait chez la princesse, sauf une servante chargée de lui apporter sa nourriture et des vêtements que lui donnait Sîdi Daoud. Elle vivait donc seule.

Mais voici qu'un jour un *'afrît*, venu du ciel, entra chez elle. Ce génie était puissant, nul ne pouvait se mesurer à lui, ni sur terre, ni dans les airs; Dieu seul, qui l'avait créé, avait pouvoir sur lui. Il entra donc chez Zîneb. « Eh! jeune fille, dit-il, qui donc est ton père? » La princesse effrayée s'écria : « Que t'ai-je fait pour que tu viennes me causer cette frayeur, à moi qui suis tranquille dans ma

Digitized by Google

chambre! — Je suis venu, dit le génie, pour t'emporter chez moi; le jour où tu es née, je t'ai prise dans les bras de ta mère, tu es à moi. » « Va-t'en, dit Zîneb, délivre-moi de ta présence, tu n'auras rien de moi! Et prends garde! Si mon père apprenait que tu es ici, il te tuerait; personne ne pourrait te sauver de sa main; il te livrerait au feu qui te détruirait. — Je m'en vais, répondit le génie, mais réfléchis et va dire à ton père qu'un génie est venu du ciel pour te prendre ». Ces paroles dites, l'ʿafrît disparut.

La jeune fille vint trouver le roi : « O mon père, dit-elle, Dieu t'a donné le commandement des génies, tu as tout pouvoir sur les génies de l'air, et, quant aux génies de l'eau qui viennent frapper les hommes buvant aux sources, ils t'obéissent tous. Aujourd'hui, un génie est entré chez moi pour m'enlever; puis il est parti en me disant de te faire connaître ses intentions : Je reviendrai ici, m'a-t-il dit; que ton père prépare ses armées pour me tenir tête! »

Sîdi Daoûd se mit à réfléchir : « Il n'est pas de génie que je n'aie soumis, dit-il, je commande à tous. Mais de quel pays a bien pu s'échapper celui-ci qui m'arrive pour emmener ma fille! Je vais ordonner à mes génies de faire bonne garde autour de Zîneb et quand cet ʿafrît reviendra ils le tueront. »

Les génies de Sîdi Daoûd veillèrent sur la jeune fille, firent des rondes dans la ville, afin que personne ne pût entrer chez la princesse. Le marabout leur avait fait ses recommandations : « Un ʿafrît viendra pour prendre ma fille, avait-il dit; si vous le laissez faire, je vous détruirai par le feu et ne laisserai aucun de vous en vie ».

L'ʿafrît, qui voulait enlever Zîneb, avait sept frères; tous étaient nés du même père et de la même mère. Chacun d'eux était chef d'une armée de génies. A l'appel de leur frère, ils vinrent : « Je veux, leur dit-il, que vous m'aidiez

Digitized by Google

à enlever la fille de Sîdi Daoûd. Seulement, ce marabout nous opposera une armée de génies marins auxquels il commande et qu'il a chargés de garder sa fille, pour nous empêcher de la prendre. Mais, continua-t-il, n'est-il pas vrai que ces génies de l'eau sont juifs, incapables de se mesurer à nous qui sommes plus vaillants ». Tous ces génies de l'air tombèrent sur la ville de Sîdi Daoûd et l'investirent. Un combat eut lieu ; les génies de Sîdi Daoûd eurent le dessous; ils prirent la fuite et disparurent dans l'eau, aux éclats de rire des génies de l'air. Le marabout voyant ses auxiliaires en déroute, entra dans une violente colère et lâcha sur eux le feu de Dieu qui les détruisit jusque dans leurs demeures, au fond des eaux.

Zîneb et son père restèrent donc seuls au milieu des génies qui tournaient autour d'eux. La jeune fille se mit à pleurer et le marabout, voyant que toute sa science ne pourrait le débarrasser des génies, adressa à Dieu cette prière : « Mon Dieu, si je te suis cher, fais-moi mourir et permets que la terre m'engloutisse ; mais ne me laisse pas dans la main de ces génies que je suis impuissant à combattre ». Dieu entendit la prière du marabout; il envoya l'ange de la Mort près de Sîdi Daoûd ; l'ange lui prit la vie et l'enterra à l'endroit même où il faisait sa prière; puis il éleva une construction sur la tombe du marabout. Alors, il remonta au Paradis ; Zîneb resta seule, en larmes, lisant l'un des livres de son père et redoutant la venue des génies qui tournaient autour de la ville.

Quand l'ange de la Mort arriva au Paradis, Dieu lui dit : « Descends auprès de Zîneb et amène-la ici même ». L'ange descendit, prit Zineb sur ses épaules et la déposa au Paradis devant Dieu. La jeune fille n'avait pas cessé de lire, en pleurant son père. Dieu lui dit : « O fille de Sîdi Daoûd, pourquoi pleurer ton père; c'est moi qui ai voulu

Digitized by Google

sa mort et je l'ai fait entrer au Paradis. Et toi, tu es ici pour te distraire à la vue de ces ʿafrîts qui voulaient te prendre à ton père ».

Les génies étaient près de la porte de la ville, attendant que le marabout sortît pour les combattre. Mais, il ne parut pas. Alors les assaillants tirèrent sur la ville jusqu'à ce qu'ils l'eussent abattue ; ils n'en laissèrent rien, sauf la construction élevée sur le tombeau de Sîdi Daoûd; en vain, les génies essayèrent de la renverser, elle résista grâce à la bénédiction divine.

Dieu dit alors à Zîneb : « Regarde ces génies; c'est moi qui les ai créés, regarde ce que je vais leur faire : je lâcherai sur eux le feu de ma propre main, ce feu les dévorera et toi tu les verras de tes yeux pleurer et mourir; ton cœur se réjouira et tu oublieras le mal qu'ils ont fait à ton père ».

Dieu déchaîna son feu sur les génies; tous moururent; il ne resta plus de la ville de Sîdi Daoûd que le tombeau du marabout.

XC

Lèqṣêṭeθ ɥárṛaû ntāžér âki Mḥámmeð ël-Ḥáššāši.

Îdžen ĕntāžér ɣrés ɥárṛaû, ɣrés tnâṭen; āl-îdžen uɥâss, ṭûseð ámẓẓiān zzīsén ítšūr tīš-tsérðunt sûrèɣ ṭîṛoḥ ṭéṭṭef ābrîð, íggūr âsi ṭufá tnāṭén ṭíbrīðen. Ṭûfa žār-ibrīðén tíš ĕn-téūqīθ ûrṭen dīs : « *Mâges ä-íkken* θäfūsîθ, *ä-ṭérbäḥ; mâges ä-íkken* θäžélmâṭ *ū-ítterbäḥš* ». — *Ṭûseð nettān, íkku* θážélmāt, *íggūr āki dzélmāṭ. Äs-ṭûfa ǧûbrîð mídden ṭûsāɛ, ṭûfa ðînn tīš-tmétṭūθ, inná-ṭās* : « *mátta lɣâši-iṭṭn* ». — *Tenná-ṭās* : *šékk ðamerkɥánti; ûð-īh qāreɣéš múgella ûšīð ṭíṭ lḥáqq-īnu* ». — *Ṭûš-āš iðrîmen, tséḥn-āš tīš-en-térbāṭ*

Digitized by Google

ĕzzisen tenná-ịās : « *Âịen díllis neṣṣélṭạn* ». *Iṛôḥ nettạn γer-uúmšạn ĕnní θellá-γres* ». — *Ịûseð γrés, ḍḍéfrih nettâθ, inná-ịäs* : « *Édžem-iịi äð-érgbeγ ḥịéllis neṣṣélṭạn di-ddárθ-ĕnnes* ». — *Tenná-ịās* : « *Ûš-iịi iðrīmén ätérgbeð* ». — *Ịûšäs ĕmịá-dūṛọ*; *θéqqīm srúggūb ḥés*; *ĕðɥaitšá, ịûseð nettạn iðɥél-γres inná-ịās* : « *Srûgeb* » *ịûš-äs ĕmịá-dūṛọ*; *kúll-ass iðɥel nettạn γer-térbāt-ĕnni âsi tsémda ịās ĕllɥîz-ĕnnes, íqqīm itétter.*

Âl-īdž uɥâss, ítlaqa âki îdžen ɥúrgäz lîsm-ĕnnes Mḥámmeð ĕl-Ḥáššäši. Íqqīm nettạn íqqār : « *Mâges ä-iḥéðmen éγri?* » — *Inná-ịäs ârba-inni* : « *Nétšīten ähéðmeγ γ'räh* ». — *Inná-ịās* : « *Éqbel ššerṭ-īnu* ». — *Inná-iās* : « *Âqliịi qâbel* ». — *Ṛôḥen tɥâl ĕlqâḍi. Ūriẹ́n, kúll-īdžen ịissers lḥéṭ nûfūs-ĕnnes.*

Íiuịih ilébbĕð-īh iθémmūrθ íqqīm dînn ɥáḥðes, itḥéddem sidūfûθ âl-ịeḍ itḥéddem ði-θémmurθ-ĕnni. Âl-īdž uɥâss iûseð Mḥámmeð ĕl-Ḥáššäši ittáud-äs ûtšu aγrûm ðɥâmạn. Si-ịûseð nettạn ịéḥs âịetš, íqqīm Mḥámmeð ĕl-Ḥáššäši inná-ịäs : « *Érža-šɥi* ». — *Ịûseð nettạn íbḍa-iās aγrûm ịirīh ði-θémmūrθ. Inná-ịäs* : « *Étš* ». — *Ịúgg nettạn â-ịetš, inná-ịäs* : « *Mimi âð-iịi tirîð aγrûm ði-θémmūrθ?* » — *Inná-ịäs* : « *Ám-ĕnni ūrîγ ákīh* ». — *Ịûgg ä-ịétš inná-ịäs* : *Ûš-iịi mízzi ássuɥeγ* ». — *Ịûð-äs amạn íqqīm itqébba-ịäs ði-θémmūrθ. Íza-äf émmis ĕntäzér inná-ịäs* : « *Ūtḥéddmeγeš γ'räh* ». — *Inná-ịäs* : « *Éðnetš ūléq âð-īh ĕkseγ ĕssîr si-θíịịeṛθ ĕnnâh äl-légðem-ĕnnäh ámɥūði ūriẹ́n-ɥnâγ* ». — *Ížbeð nettạn lmûs-ĕnnes, íkksäs ĕssîr ði-ɥîsum-ĕnnes sugzéllif-ĕnnes äl légðem-ennes.*

Îṛọḥ émmis entäžér, íqqīm itétter; *âl-īdž uɥâss ịítlāga nettạn äkí ðūmäs*; *ịûfa ūmâs itétter ám-nettạn. Inná-ịäs* :

Digitized by Google

« *Ḷâ-ūma, ḷâ Mọḥámmeð, mátta qā téggeð dâdi* ». — *Iúseð ârba-inni âzd-ĕnni mîði iṛọḥ si-úḫḫām nebbâs, iggu nettạ̀n mâmeš iggu ûmās, si-íḫser-äs iðrîmen ĕnnés íqqīm itétter. Iúseð ámzẓiạ̀n disen ḭ́ḥka iúmās mátta idrạ̀n ākîðes ðɥennīneḍ íqqīm íqqār-äs* : « *Â-māmeš īd-íggu sîði, â-māmeš īd-íggu! íqqīm ḭímāl-äs iúmās mâmeš îðis iggú Mḥámmeð ĕl-Ḥáššāši.*

Âl-īdž uɥâss âsiḫḷ́ed nettạ̀n ḗhsen, ḭ̄mḗḍ inná ḭ̄äsen : « *Mâges äiḫḗðmen ĕɣri?* » — *Inná-ḭ̄äs* : « *Nétšiten āḥḗðmeɣ ɣ́räh* ». — *Íqqīm ūmâs iqqâr-äs* : « *Qél mâmeš īð-íggu ámmu â-ḭ̣egg âkīðeš* ». — *Inná-ḭ̄äs nettạ̀n* : « *Édž-iḭi äð-éggeɣ ākîðes* ». — *Inná-ḭ̄äs Mḥámmeð ĕl-Ḥáššāši* : « *Ḭá-llah ɣerlqâḍi ânsers lḥḗṭ nifássennåɣ* ». — *Ṛộhen qqîmen srûsạ̀n lḥḗṭ nifássen-nsen Ḭíuḭ̄ih nettạ̀n âkīðes.*

Ụ̄älâinni nettạ̀n ðaḥíli. Iiuḭ̄ih sīðis āiḫðém ġídž ɥûrθu. Inná-ḭ̄äs Mọḥámmeð : « *Áuð iḭi laɛ́ảɥḭ̣n enḥámst ăɛảšer-ḭum âði tedžéð ɥáḥði āḥḗðmeɣ* ». — *Ḭíūd-äs, ídžih ɥáḥðes; íqqīm nettạ̀n si-îṛọḥ bāb-ɥûrθu nní itnékked dīs äsisémða ði-séžžūrĕnnes. Sí-ḭ̄useð bāb ɥûrθu nní ḭ̣ûf̄āh ḭ̣énkeð inná-ḭ̄äs* : « *Mátta ɥá-ḭ̄ūði* »? — *Inná-ḭ̄äs* : « *Iâ-sīði, šékk ɣḛ̂r ḭ̣ûðeð-ḭ̄ii maḥḗð äðɛâðleɣ áḭ̄ūði. Énnīɣ ĕnðéqqreð* ». — *Inná-ḭ̄äs* : « *Ūnðéqqreɣeš* ».

Ḭíuḭ̄ih iúḫḫam íqqīm ġuḫḫâm itḫéddem âl-īdž uɥâss ûzdenn-äs inéžžiɥen. Si-ḭ̄ízr-īhen memmís, iqqîm íttru. Isúkkɥen nettạ̀n inná-ḭ̄äs : « *Sûfeɣ ḫnåɣ lžîfeθ-ūði iɛâni mémmis* ». — *Íiuḭ̄ih nettạ̀n íssūfɣ-īh bérra, ížbeð lmūsennés, iɣérs-īh; ḭ̣ûðef ɣrés, inná-ḭ̄äs* : « *Qâḭ̣ ḥállèɣ lžifeθ ḭ̣énni, ɣérsèḫ* ». — *Íqqîm itméssaḫ ði-lmûs qébbɥālt-ĕnnes; inná-ḭ̄äs* : « *Énnīɣ ĕnðéqqreð* ». — *Íssûsem nettạ̀n, inná-ḭ̄äs* : « *Ūnðéqqreɣeš* ».

Digitized by Google

Ḷírr-īh ā-ísräḥ ifúnāsen. Íqqīm issâfaδ ḷíllis tγíma tékkek mízzi ā-rùlen ĕzzîs. Íqqīm nettận íkkäl itắzzäl âhen ḷérr δi-úmsḳn-ĕnsen δɥâitša qqimen ifunāsén réġġŭlen ézzīs. Âl-īdž uɥâss isḥûs-ākīs, ḷíūδ ākis tázɥīšt; θéqqīm nettât tékkek ḷûθ-īt isḥû̂f-īt si-séžžerθ-ĕnnes. Íṛḍḥ γer stδis inná-ḷīās : « Éttekkūk qā-nγîḥ ». — Íssūsem nettận íqqīm itṣḗffḗq ġfâssen-nes am-ɥénni itférräḥ.

Ílrr-īh itémra. Âl-īdž uɥâss izénz-īt lkɥéll ḷíûδ-ās timúzūnḷn i-sîδis, inná-ḷīās : « Mânis ḷûδeδ timúzūnḷn ḷûδi ». — Inná-ḷīās : « θâmra zénzeḥt ». — Íqqīm nettận iteggɥeδ ĕzzîs issûsem ûδīs iqqâr-eš úllīš.

Âl-īdž uɥâss ĕggḷn mídden îdž ɥûrār; aɛârden Mḥámmeδ ĕl-Ḥáššāši tmétṭūθ-ĕnnes. Sí-ḷeḥs ā-iṛḍḥ iɥéṣṣa alínti-nni inná-ḷīās : « Nétšnḷn qā-netṛḍḥa iûrār δšékkīten bâlek θáɥɥūrθ ». — Inná-ḷīās : « Bénnīḷa ». — Íldžīhen âsi ṛḍḥḗn íksu θáɥɥūrθ nɥèḥḥâm, íqqīm itaɛắḷḷḗḍ ḥéddūrθ iqqâr-āsen : « Mâges qāḷ iḥsent šší ā-ḷâseδ ā-ḷdɥi ». — Ûzden middén ḷisḷn lqéšš ḷénni lkúll. Inná-ḷīāsen : « Ûlèq, éggem-iḷi θáɥɥūrθ δéniḷ tḥḗzmem-iḷḷt tṛḍḥèm ». — Íssīn-ās taɥɥûrθ, îṛḍḥ ĕzzîs γer-ûrār-ĕnni δîs Mḥámmeδ el-Ḥáššāši. Si-iḥḷḗḍ, ḷínāsen : « Éggem-iḷi äbrîδ máḥeδ äδ-îmḍèγ γer-Mḥámmed el-Ḥáššāši ». — Eggḷn-ās äbrîδ, iûδef γ'res. Si-izr-îh, inná-ḷīās : « Mîγer džîδ θáddārθ ». — Inná-ḷīās : « γḗr ɥássaδ ḷíḷ ĕḥθúɥɥūrθ qā-ḷûdèḥt ».

Ḷénzaɛäf nettân inná-ḷīās : « Ṛḍḥ-ḥi ». — Inná-ḷīās : « Enδéqqreδ ». — Inná-ḷīās : « Enδéqqrèγ, ṛḍḥ-ḥi ». — Íggu-ḥès ĕšš'hūδ; ṛḍḥḗn γer-ĕlqûḍi. Inna-iās lqâḍi : « Âδās eksédˇ ĕssîr δlḥḗqq-ĕnnäh ». — Íks-ās ĕssîr si-θíḷḷeṛθ ĕnnés āl-légδèm-ĕnnes. Íṛḍḥ γer-ūmâs, inná-ḷīās : « Â-ūma ɥénni ìδ-îh-iksḷn ĕssír qā-rrḗḥ ksî-ās ĕssîr inéttận, nγîγ-ās ärbâ

Digitized by Google

térbāt, zénzĕɣ-ās θâmra-nnes néqðeɣ-ās ūrθú-nnes, ḫlâð-ās θäddârθ-ĕnnes : *ðūlĕq ịá-llah änéðɥel ɣér-ĕbba* ». *ðûlen ɣer-bātsén qqîmen âkīðes.*

TRADUCTION.

Les fils du commerçant et Mḥammed El-Ḥachchâchi.

Un commerçant avait plusieurs fils; un jour, le plus jeune chargea d'or une mule et partit. Il marcha jusqu'au moment où deux chemins se présentèrent à lui. A cet endroit, il trouva une pierre sur laquelle on avait écrit : « Celui qui prendra à droite réussira; celui qui prendra à gauche n'y gagnera rien ». Le jeune homme prit à gauche et continua sa route. En chemin, il rencontra des gens en grand nombre. Il demanda à une femme qui se trouvait là : « Ces personnes, qui sont-elles ? » Cette femme répondit : « Toi, tu es riche, je ne te renseignerai que si tu me donnes une récompense ». Il lui donna de l'argent : « Celle-ci est la fille du roi, dit la femme en lui désignant une jeune personne ». Il se dirigea vers l'endroit où se tenait la princesse. Là, il dit à la femme qui l'avait suivi : « Fais-moi voir la fille du roi chez elle. — Donne-moi de l'argent, répondit-elle, et tu la verras ». Il lui donna cent douros et cette femme lui permit de regarder la fille du roi. Le lendemain, il revint et, pour le même prix, il put à nouveau contempler la jeune fille. Chaque jour il revint; tout son argent y passa et il dut mendier.

Un jour, il fit la rencontre d'un individu nommé Mḥammed El-Ḥachchâchi. Cet homme disait : « Qui veut travailler chez moi? — Moi, dit le jeune garcon, je demande à

Digitized by Google

être à ton service. — Accepte donc mes conditions, dit l'autre. — Je les accepte. » Ils allèrent devant le qaḍi, un acte fut rédigé et chacun d'eux y mit sa signature.

Mḥammed el-Ḥachchâchi emmena son domestique; il l'installa dans une de ses propriétés; le jeune garçon y devait rester seul et du matin au soir, il travaillait la terre. Un jour, son maître lui apporta comme d'habitude des vivres : du pain et de l'eau. Quand le jeune homme voulut manger, El-Hachchâchi lui dit : « Attends un peu ». Et il se mit à couper le pain en petits morceaux qu'il jetait sur le sol : « Mange », dit-il à son domestique. Celui-ci refusa : « Pourquoi jettes-tu ainsi mon pain par terre, lui demanda-t-il. — C'est ainsi qu'il est convenu dans l'acte », dit El-Ḥachchâchi. » Le fils du commerçant refusa de manger : « Donne-moi à boire », dit-il à son maître. Celui-ci apporta de l'eau qu'il répandit par terre devant son domestique. Ce garçon se mit en colère : « Je ne veux plus travailler chez toi, dit-il à Mḥammed El-Ḥachchâchi. — Alors, dit cet homme, je vais tout de suite, t'enlever une bande de peau depuis le front jusqu'au talon; c'est ainsi qu'il a été convenu dans l'acte que nous avons signé. » Et tirant son couteau, il tailla une lanière dans la peau de son domestique.

Le malheureux s'éloigna; il se remit à mendier; un jour, il rencontra son frère qui mendiait comme lui : « O mon frère Moḥammed, que fais-tu donc ici? » lui dit-il. Or il était arrivé au cadet ce qui était arrivé à l'aîné. Il avait quitté la maison paternelle, et après avoir dépensé tout son argent, s'était mis à mendier. Il raconta à son aîné ce qui lui était arrivé et son frère, à son tour, lui fit voir comment son ancien maître l'avait traité.

Quelque temps après, Moḥammed El-Ḥachchâchi vint à passer près d'eux : « Lequel d'entre vous veut travailler?

Digitized by Google

dit-il. — Moi, dit Moḥammed, je travaillerai chez toi ». Son frère intervint : « Vois donc comme cet homme m'a traité, lui dit-il, vois donc ! il t'en fera autant. — Laisse-moi faire », dit le jeune garçon. — « Allons signer un acte chez le cadi », proposa El-Ḥachchâchi. Ils partirent signer l'acte et El-Ḥachchâchi emmena son nouveau domestique.

Mais celui-ci était rusé. Son maître lui donna un verger à soigner; Moḥammed lui dit : « Apporte-moi des vivres pour quinze jours et laisse-moi travailler ». El-Ḥachchâchi apporta les provisions demandées et laissa son domestique seul. Celui-ci, dès que son maître fut parti, se mit à couper les arbres et à tout détruire. Quand El-Ḥachchâchi revint, il trouva le verger rasé : « Qu'as-tu fait là? dit-il à son ouvrier. — O maître, répondit celui-ci, ne m'avais-tu pas amené dans ce terrain pour l'arranger comme ceci? Voudrais-tu te mettre en colère? — Je n'y songe pas, dit El-Ḥachchâchi ».

Il emmena Moḥammed à la maison et l'y occupa jusqu'au jour où des hôtes arrivèrent. En voyant ces gens, le fils d'El-Ḥachchâchi se mit à pleurer. Le père, agacé, dit à Moḥammed en désignant l'enfant : « Fais sortir cette charogne que voilà ! » Le domestique prit l'enfant, l'emmena au dehors et tirant son couteau, l'égorgea. Puis revenant près de son maître, il lui dit : « Cette charogne, j'en ai fait une chose licite en l'égorgeant ». Et tout en essuyant son couteau en présence d'El-Ḥachchâchi : « Te mettrais-tu en colère? », lui dit-il.

El-Ḥachchâchi se tut et envoya le jeune garçon garder un troupeau de bœufs. Puis, il conseilla à sa fille d'imiter le cri du coucou pour effrayer les bœufs confiés à la garde de Moḥammed. Le malheureux pâtre passa sa journée à courir pour ramener au pâturage les bœufs qui lui échappaient. Le lendemain, ce fut la même chose. Mais le ber-

Digitized by Google

ger s'aperçut du tour qu'on lui jouait. Il emporta un fusil et quand la fille d'El-Ḥachchâchi imita le chant du coucou, il tira sur elle et la fit tomber de l'arbre où elle se cachait. Puis il accourut près de son maître : « J'ai tué le coucou », lui dit-il. El-Ḥachchâchi ne répondit rien et se mit à frapper ses mains l'une contre l'autre comme s'il eût été satisfait.

Il confia alors à son domestique un troupeau de moutons. — Un jour, le berger vendit le troupeau et apporta l'argent à son maître : « D'où vient cet argent, demanda celui-ci. — J'ai vendu les moutons, dit Moḥammed ». Le maître effrayé n'osa rien dire.

Un jour des gens donnèrent une fête; ils invitèrent El-Ḥachchâchi et sa femme. Avant de partir, le maître fit ses recommandations à son domestique : « Nous allons assister à une noce, dit-il; toi, fais attention à la porte. — C'est entendu », dit Moḥammed. Il laissa partir ses maîtres; alors, il enleva la porte de la maison et se mit à crier à la foule : « Celui à qui il manque quelque chose n'a qu'à venir le prendre! » Les gens vinrent et enlevèrent tout ce qui était dans la maison : « Et maintenant, dit Moḥammed, mettez cette porte sur mon dos, attachez-la bien et allez-vous en ». Ces gens obéirent et le jeune garçon s'en vint, avec la porte, trouver El-Ḥachchâchi à la fête. Quand il arriva, il dit aux gens : « Faites-moi place pour que j'arrive près de Moḥammed El-Ḥachchâchi ». On le laissa passer et il entra près de son maître. A la vue de son domestique, El-Ḥachchâchi s'écria : « Pourquoi as-tu abandonné la maison? — Tu m'as seulement recommandé de garder la porte, répondit Moḥammed, aussi, je l'ai apportée avec moi ».

El-Ḥachchâchi devint furieux : « Va-t-en! dit-il à son domestique. — Te mettrais-tu en colère? demanda Moḥam-

Digitized by Google

med. — Je romps le contrat, dit le maître, va-t'en! » Moḥammed prit des témoins et se rendit avec El-Ḥachchâchi chez le cadi. Celui-ci dit au jeune garçon : « Enlève à cet homme une lanière de peau, c'est ton droit ». Moḥammed tailla dans la peau de son maître une lanière depuis le front jusqu'au talon. Puis, il revint vers son frère : « Mon frère, lui dit-il, j'ai tiré vengeance d'El-Ḥachchâchi; je lui ai enlevé une bande de sa peau, je lui ai tué son fils et sa fille, je lui ai vendu ses troupeaux, rasé son jardin, vidé sa maison. Nous pouvons maintenant retourner chez notre père ». Ils revinrent auprès de leur père et restèrent avec lui[1].

XCI

Lèqṣèiè ènsîði Aḥmeð eð-mémmis Maᴇámmèr ăkí sîði Léssaᴇăð.

Illa zîš ði-θémmūrθ ènnáγ îdžen umrâbèḍ qârèn-ās ði-lism ènnés sîði Aḥméð bâb èn-Tânūθ îdžen umrâbèḍ ði-lqèrb ènnés lîsm ènnés sîði Léssaᴇăð; γᵉres tnâiᴇn ntséðnān tîšt iúðīt támzziᴇānt tîûeð ākis tiš entérbāt; tišt iúðit sémmis. Ímγer nettân ăkí terbâtt-ènni. iéḥs-īt. Âl-īdž uɥâss iûseð émmis èntméṭṭûθ ènni γᵉres inná-iās : « Iâ-ḥenna, nétš ḥséγ šémm ătinīð ibbá āðî-iūš iéllis âtauiᴇγ.

Sîði Ḥámeð γrés īdžén ɥérba Iûseð ârba inní γer-ebbâs inná-iās : « Nétš qāi-tébedd èḥḥí tīš-nerrâiᴇθ ði-iiḍèṣ-īnu zrîγ iiui-iii Rébbi ísers-iii γer-iéllis ènsîði Léssaᴇăð zríḥ sṭêṭ-īnu sezzîn-ènnes élli iūš-âs Rébbi, taᴇážb-iii ði-ɥûl-īnu

1. Cf. un conte analogue en Basse-Bretagne, Luzel, *Contes populaires de Basse-Bretagne*. Paris, 1887, 3 v. in-8; t. II, p. 161, *Les trois fils de la veuve*. Morin, *Remarques sur les contes des Gaels*, in-8, s. l. n. d., p. 1-2.

Digitized by Google

ðénnetš ássu qáį ggûreγ γrés ätúûḍęγ ðäðézreḫ ði-ɣûðem-ěnnĕs mâš-teggu. Iâ-sīði Léssaɛað, įûš-āš Rebbi lbârākeθ ðûlĕq-ūði âðī tɛáuneð selbârākeθ-ěnneš.

Įûseð ĕbbâs innú-įäs : « *Iâ-memmi Maɛâmmĕr nétš qaį-ĕrḍīγ ḫés suɣûl-īnu eðšékk ḫseð ātṛôḥęð γer-térbatt-ĕnni; ðúlĕqqû qâį ggûðeγ eḫḫeš âšekk įiṭṭéf ūmâs ðâšekk įénγ, néttạn qáīt įęḥs ät-įâɣi* : *ðúleqq-ūði, âḥaš ĕttéhlīl-īnu, téįiūreð sä-tḥélḍęð iúḫḫām ĕnnés ézbeð téhlīl įūðihâh téγret qâį ä-íḫlĕḍ γrés īdžén nuɛâfrīθ qaį mâš-mɣa tennāð-âs āð-âš-iggīt.*

Įûseð nettạn iirôḥ, si-íḫlĕḍ iθémmūrθ nebbâs ížbeð téhlil-ĕnni íqqîm iqqár-ðīs, íḫlĕḍ γrés īdžen uɛâfrīθ inná-įäs : « *Įâ iɛáfriθ nébba ä-tâðfeð γer-įéllis ĕnsíði Léssaɛäð tsékkret si-įíðęṣ γē-sláḥɣa qā-míllä tḥélɛät qâį âð-āš qeṣṣéγ iḫf-ĕnneš; ḫsėγ-šékk āḫés tḥáuleð; dsä-tékker áqqāį ūrīγ-äs θabrât-įūði, sîγ-äzd di-ûʃūs-ĕnnes, tédžet, qáīt nettâθ ätɛγrît siminnes ðâteḫzer mátta ðís âtezrit* ».

Įûseð aɛâfrīθ ĕnní įíggu mäš-ínna įâs arbâ-inni mmis ensíði Ḥaméð báb ĕn-Tânūt, įisii θabrâθ-ĕnni, įûš-äst ði-tsáɛāθ ĕnní iįéllis ĕn-síði Léssaɛäð θûsed téγru nettâθ ði-θébrāt-ĕnni, θûrii sūfûs-ĕnnes θûrii įâs tábrāt, tūš-âst iuɛáfrīθ-ĕnni, tenná-įäs : *Iâ-sīði Maɛámmĕr, ĕbbâš qâį γernáγ leḫbĕr selbärâkeθ-ĕnnes qaīt ĕtthérrĕq tímssi ði-θûqāį; mâni bnâðem ĕlli ám-nettạn; ðúlĕqqû qâį-ḫseγ šékk ḫęr-ĕzzi iúrbīb nébba, ɣaláinni ulá-nnetš ĕbbá γrés lbârākeθ įûsäɛ įĕḫkem ði-sébaɛa llĕžnūs ĕqŭɣạn ḫebnâðem įûsäɛ; milla nnáγ-äs áɣäl įuði âšekk įĕḫrĕq smídden-ĕnneš, u-íttedža ulâ-dīdžen* ».

Inná-įäs arbá-inni : « *Įâ-tarbāt ūtéggŭðĕγeš si-léžnūn-ĕnnem; nétš γ'ri îdžen nuɛâfrīθ ḫĕkkmeγ ðís milla nnáγ-äs að-įáɣęḍ lbérr niɛáfrīθen élli iḥékkem dîsen ebbá ûhen igéssiš lbérr nébbam ätšént sūšâl-ĕnnes* ». — *Tûseð nettâθ ténna-įäs:*

Digitized by Google

« *Iâ Maɛámmer séggä θénnaδ-iii auăl-ūδi nneš âqli ûsekk tauīγéš γệmilla tûzdeδ aitšá slemḥálleθ-ĕnneš δáḥḥi tṣĕbḥeδ ăki-tūfūθ.*

Iûseδ nettạn iiδuel γer-ĕbbās δimγūbeš suáuāl ĕlli dzáurit néttāθ íqqīm íttru sezzaɛâf-ĕnnes, inná-iās bbâs : « *Iámemmi mážărăš téttrūδ úiiăk ma ḍĕnnzen ĕḳḥeš ĕlli qâ-šekk téttrūδ* ». — *Inná-iās* : « *Iá-bba nétš ûḥi ḍennîzneš; ualáinni tenná-iii tarbât-ĕnni lli-ḥséḥ* : *nétš ebbá γ res sebaɛá lléznūs iḥĕkkem dîsen, ûšekk tauīγéš γệmilla tṣĕbḥeδ ḥi âki tūfûθ selmḥálleθ-ĕnneš δázzīš iéggueδ ĕbbá δáδiūš īšékk ăδi-tauieδ.*

Iûseδ sîδi Ḥámeδ bâb ĕn-Tanût iíγru téhlīl-ĕnnes. Âkı tmeddîθ, iûzd-ās îdzen uɛâfrīθ áberšạn, inná-iās : « *Iá sīδi Ḥámeδ, mážărăš tṣîfĕḍ-iii* ». — *Inná-iās* : « *Iâ iɛáfrīθ ătíiiūreδ γer-lemḥálleθ-ĕnneš niɛáfrīθen, âhen táuδeδ eγrí lkúll mízzi aδ-iiiūren ăkí Maɛámmer δă-háûfen ḥsîδi Léssaɛäδ, δätáuδeδ iéllis téniu δi-uɛáṭṭūš i-sîδi Maɛámmer át-iauị, ualáinni ḥáulem ḥébbās qâi mílla âδās téggem-eš nelḥáiieθ âqlii äδ-áuen qeṣséγ îḥĕf.*

Iggu aɛáfrīθ-ĕnni mămés īδîs-inna; eδuaitšá irọḥ sîδi Maɛámmer ieṣbáḥ ḥsîδi Léssaɛäδ δi-θémmurθ-ĕnnes; iénnĕḍ ĕzzîs sebaɛá duuar, iûseδ sîδi Lessaɛáδ íffeγ iûmer ḥiɛafrîθen-ĕnnes mízzi ă-ménγen ăkí Maɛámmer. Séggä ūsedn-âs, zrîn iɛäfrîθen-ennes, eggûδen zzîsen ddûlen γer-sîδi Léssaɛäδ ennạn-ās : « *Iâ-sīδi Léssaɛäδ nétšnīn qâi ūnétqeddāš ilemḥálleθ-ūδi llézнūn néḥnīn ḥĕkkmen dinéγ mâš-qāi etḥĕkkmeδ šékk dinéγ*; *δûlĕqqūδi qā-mílla téggīδeš nuuaụäl qâi äδ-ânéγ-ĕnγen lā-šékk uālá-netšnīn* ». — *Innî-iāsen* : « *Umâš-ānegg, débbrem-ḥi* ». — *Ennạn-ās* : « *Éffeγ γer-uérba-nni tinîδ-ās* : *Iâ-sīδi Maɛámmer, nétš qai ūsiγ-āš tarbât-iūδi, ualáinni*

Digitized by Google

*ḥsé*ɣ *šékk ätíḭḭūre*ð ɣer-*ĕbbâš ttáudet e*ɣ*rí dinni*; *a*ð-*âs-ūše*ɣ *ḭélli mâš tšûšen middén ḭíssi*θ*sen ɥalá séssīf ḥi.*

*Ḭûse*ð *sîði Ma*ǝ*ámmèr íṣṣīfèḍ ibbâs âki îdžen nu*ǝ*áfrīθ si-i*ǝ*áfrīθen-nnes*; *inna-ḭās* : « *Atíḭḭūre*ð ɣer-*ébba ttau*ð*étt-e*ɣ*ri. Îṛṓḥ a*ǝ*áfrīθ-ĕnni, ḭíuðīt-*ð*éni ḭθiɥa-nnes, ḭisīt, íssersīt* ð*i-tsa*ǝ*áθ-ĕnni* ɣer-*mémmis e*ð-*sîði Lessa*ǝ*äð. Si ḭízrŭ amrábèḍ. ĕnni ḭûse*ð *inná-ḭās* : « *Iâ-Lessa*ǝ*äð úḭḭäk el-kɥéll aḭûði téggīt imémmi ăl-ténnīð-ās* : *nétš âšekk ḥárqèɣ setméssi šékk* ð*ébbāš ḥtérbat ĕlli ḭûse*ð *ăšékk ḭíḥḍèb-ḥès* ». — *Inná-ḭās sîði Léssa*ǝ*äð* : « *Nétšq*ᵘ*ūši*ɣ*-āš ḭélli ă-táuḭet néttā*θ *selmál-ennes ĕllí ūsi*ɣ*-āst. Ɥaláinni ĕ*ð*šékk úqqāreš iimrābḍèn qā ḭíuïɣ ḭéllis ĕnsîði Léssa*ǝ*äð ḥelbârûð-īnu séssīf ḥébbās* ð*úlĕqqûði ĕ*ð*ž lemrûɥeθ žârāðiii* ð*âkīðeš âtāzde*ð ɣrí ð*ennétš ädâzde*ɣ ɣ*ᵉreš* ».

*Ḭûse*ð *sîði Ma*ǝ*ámmèr ḭíršel ḭéllis ĕnsîði Léssa*ǝ*äð.*

Traduction.

Légende de Sîdi Ḥamed et de Sîdi Sa'ad.

Il y avait autrefois dans notre pays un marabout qui s'appelait Sîdi Ḥamed Bâb en-Tanoût; dans le voisinage habitait Sîdi Sa'ad. Ce dernier avait deux femmes; l'une d'elle était toute jeune encore quand le marabout l'épousa, elle lui donna une petite fille; l'autre femme, au moment de son mariage, avait déjà un fils, celui-ci grandit à côté de la petite fille; il l'aima. Un jour, il alla trouver sa mère et lui dit : « Je désire épouser la fille de Sîdi Sa'ad, va donc auprès de son père demander sa main ».

L'autre marabout Sîdi Ḥamed avait, lui aussi, un fils. Ce jeune homme dit à son père : « Pendant mon sommeil, j'ai rêvé que Dieu m'emportait et me déposait près de la

Digitized by Google

fille de Sîdi Sa'ad; je l'ai vue de mes yeux dans toute la beauté que Dieu lui a donnée et je l'aime de tout mon cœur. Il faut qu'aujourd'hui même, je parte vers elle, je parviendrai jusqu'à cette jeune fille et je verrai son visage; ô Sîdi Sa'ad, Dieu t'a donné du pouvoir, viens donc à mon aide ».

Le père répondit : « O mon fils Ma'amar, tu es cher à mon cœur; tu désires rejoindre celle que tu aimes; mais je crains que son frère ne te surprenne et ne te tue, car lui aussi l'aime et la veut pour femme. Maintenant, prends ce Qorân; pars et quand tu seras arrivé à la demeure de Sîdi Sa'ad, prends le Livre et lis : un génie se présentera à toi et fera tout ce que tu lui commanderas ».

Le jeune homme partit; à son arrivée, il fit venir le génie auquel il donna ses ordres : « 'Afrît de mon père, lui dit-il, rends-toi auprès de la fille de Sîdi Sa'ad; éveille-la doucement; s'il t'arrivait de l'effrayer, je te couperais la tête. J'exige donc que tu ménages cette jeune fille; quand elle sera éveillée, remets-lui cette lettre que j'ai écrite pour elle; tu la laisseras seule, elle la lira de sa bouche et verra ce qu'elle renferme ».

Le génie obéit; il prit la lettre et à l'instant la porta à la fille du marabout. Elle lut cette lettre, puis elle remit au messager la réponse suivante, écrite de sa main : « Sîdi Ma'amar, ton père est bien connu chez nous, nous savons qu'il est capable de faire brûler des pierres; où pourrait-on trouver un homme comme lui? Je te préfère au beau-fils de mon père; mais Sîdi Sa'ad a lui-même reçu de Dieu un grand pouvoir; il commande à sept sortes de génies beaucoup plus forts que des hommes; si je lui parle de ce mariage, il vous brûlera tous, toi et tes gens, sans exception ».

« Je ne crains pas tes 'afrits, jeune fille, répondit Sîdi

Digitized by Google

Maʿamar ; j'ai d'ailleurs à mon service un génie et, si je lui ordonnais de partir chez les ʿafrits auxquels commande mon père, et de les amener ici, tout ce pays ne suffirait pas à les porter et ils dévoreraient ton père et sa terre. » « Puisque tu me tiens ce langage, dit la jeune fille, je ne t'épouserai pas, à moins que demain, à l'aurore, tu ne sois ici avec ton armée pour m'attaquer. »

Sîdi Maʿamar revint près de son père, furieux, pleurant de colère au souvenir des paroles blessantes de la jeune fille : « Mon fils, demanda le marabout, pourquoi ces larmes? Comment! se serait-on moqué de toi? » — « On ne s'est pas moqué de moi, répondit Sîdi Maʿamar. Seulement cette enfant que j'aime m'a appris que son père avait sept sortes de génies à son service. Je ne t'épouserai, m'a-t-elle dit, que si tu m'attaques avec une armée ; mon père, ayant peur de toi, t'accordera ma main et tu m'emmèneras. »

Sîdi Ḥamed se mit à lire le Qorân ; dans l'après-midi un ʾafrît noir vint à lui et lui demanda : « O Sîdi Ḥamed, pourquoi m'as-tu fait venir? — Va auprès de tes génies, dit le marabout, amène-les tous ici, ils partiront avec Maʿamar et tomberont sur Sîdi Saʿad. Tu feras monter dans une litière la fille du marabout et tu l'amèneras ici à Maʿamar qui doit l'épouser. Mais traitez doucement Sîdi Saʿad, si vous lui faites du mal, je vous coupe le cou ».

Le génie noir obéit et le lendemain Sîdi Maʿamar s'en vint attaquer le village de Sîdi Saʿad ; il en fit sept fois le tour. Le marabout sortit et donna ordre à ses génies d'attaquer l'ennemi. Mais quand ceux-ci virent à qui ils avaient affaire, ils revinrent terrifiés auprès de leur maître : « O Sîdi Saʿad, dirent-ils, nous ne pouvons lutter contre cette armée de génies, car ils nous commandent comme tu nous commandes toi-même. Si tu dis un seul mot, ils nous tueront tous et toi avec nous ». — « Comment donc faire,

Digitized by Google

s'écria le marabout, conseillez-moi! » Les ʿafrîts lui donnèrent le conseil suivant : « Va trouver ton adversaire et dis-lui : Je te donne ma fille; seulement je veux que tu fasses venir ici ton père car je désire marier ma fille, non pas de force, mais de la façon dont les gens ont coutume de marier leurs enfants; donc, que ton père vienne et je lui accorderai pour toi la main de ma fille ».

Maʿamar fit venir un ʿafrît et lui ordonna d'aller chercher son père. Ce génie partit, prit Sîdi Ḥamed sur son dos et le déposa à l'instant auprès de sîdi Ma'amar et de Sîdi Sa'ad. Dès qu'il le vit, Sîdi Ḥamed dit à son voisin : « Eh bien, Sîdi Saʿad, est-ce tout ce que tu as fait à mon fils après lui avoir dit que tu me brûlerais et lui aussi parce qu'il t'avait demandé ta fille en mariage ». Sîdi Saʿad répondit : « Je te donne ma fille; que ton fils l'emmène avec les biens que je lui donne. Mais ne dis pas aux marabouts que tu as obtenu la fille de Sîdi Saʿad, contre le gré de son père, par la force des armes. Laisse subsister l'amitié qui nous unit. J'irai chez toi et tu viendras chez moi ».

Sîdi Ma'amar épousa la fille du marabout.

XCII

Lḕqṣḗịeθ ensîðị ɛÂli ů-Mů́ḥḥọ.

Íl·la îdžen númrabḗð qârĕnās sîðị ɛÂli ů-Mů́ḥḥọ ịḗrsů zîš ðéṇị iṵâθ-ɛAšīr. γ́res tnâịẹn netsḗðnạ̄n γ́res tîš nedžénnīθ bbâs ðaɛâfrīθ, γ́res tîšt ĕntmétṭṭūθ taɛârabθ sịissis naɛâmmis.

Âl-īdž uṵâss ịûseð îdžen umrabḗð lism-ennés sîðí Zbâịẹr ịûlii si-Tâiret ịḗrsů ðéṇị ilh́mīs ði-lmáɛarad. Ịûseð īdž-uṵâss âki tažénnīθ-enni ịḗịịūr ā-iḥáṵụes ịízrů iɛârāben

Digitized by Google

ĕnsiδi Zbâi̯er; *sí-tezrů i̯ɛârāben-ĕnni tenná iɥ̣érgāz-ĕnnes* : « *Eδ-uɛârāben-ūδi qâi̯ ĕrsɪn ḫnéγ δi-θémmūrθ-ĕnnáγ, máttaḫsen γérnáγ* ». — *Inná-i̯ās nettân* : « *Míllä téllāδ tažennīθ áud-īhen tḥáusĕtten tḥézreδ ma-žârāsen téssiγδeδ mátta âδinɪn δi-ɥ̣áuāl-ĕnsen, etḥézreδ iužéllīδ-ĕnsen māš-i̯éggu δmátta γrés δi-lḥéznеθ-ĕnnes.*

Téi̯i̯ūr tažennīθ-ĕnni tḥáus-īhen tézrů mátta γersén nebnâδem téi̯i̯ūr γer-užéllīδ-ĕnsen, tézrů mátta γrés δi-úḫḫāmĕnnes tûfa γrés ĕlmḗḫzen itšûr seli̯âmān eδ-i̯idžen itšûr seli̯âqūθ eδ-i̯idžen itšûr γḛ sezzmérreδ, tezrīhen nettâθ ettrů̇ɥ̣āḫ γer-ɥ̣érgāz-ĕnnes tenná-i̯ās : « *I̯â-sīδi ɛÂli nétš tážennīθ δébba δámeqqrān léžnūn ūγérseš li̯âqūθ δezzmérreδ δeli̯âmān am-uželliδ i̯ûδi siδi Zbâi̯er élli zrîγ eγrés lkɥ̣úll áiūδi, qâi̯ γrés lbârākeθ iḥékkem δi-ležnûn i̯ûsāɛ, lûkān āi̯éḥs θámmūrθ äδíṭůɥ̣aɛ lkɥ̣úll ūíttedža ûla δīdžén si-íželīδen elžéhδ élli γrés ù-ílla ūlá γer-i̯idžen. Iggɥ̣eδ ärgâz-ĕnnes inná-i̯ās* : « *Ūmâš-ānegg iúmrābéδ i̯ûδihāh qâi̯ i̯ersú-ḫnáγ* ». — *Tenná-i̯ās* : « *I̯â-sīδi ɛÂli nétš äδáuḍéγ γer-ébba, eδnéttān âḫnéγ idébber.*

Téi̯i̯ūr nettâθ γer-ébbās. Si-tûseδ γrés tenná-i̯ās : « *Iâ-bba áiiu δelɛâheδ-ĕnneš ĕzzinâγ*; *ɛâmrek šékk ūδi zzâreδ-eš γṛassů* ». — *Inná-i̯ās ébbâs* : « *Mimi, mátta iḥélqāɥ̣en šémm eδuérgāz-ĕnnem* ». — *Tenná-i̯ās Iá-bba, îdžen nužellîδ qâi̯ i̯érsu ḫnáγ δí-θemmūrθ γ́res lemḫâzen tšûren seli̯âqûθ seli̯âmān sezzmérreδ aɛârāben-nnes qúɥ̣ān tšéθren šékk qāi̯-γ́reš tímūra i̯ûsāɛ lli tḥékkmeddisen ɥ̣aláinni âšekk íγleb* ». — *Inná-i̯ās nettân* : « *Iâ-i̯elli ūtéggɥ̣δeš*; *mátta teḫséδ äδ-âseggeγ āl éḫ̣uen īsiḫ sí-temmūrθ δâδās tauiḗm eli̯âmān δezzmérreδ δeli̯âqūθ ĕlli-γres Tenná-i̯ās* : « *Iâ-bba qâi̯ ggûδeγ ḫéš ätemrémδeδ imánneš âki uželliδ i̯ûδi qâit iqɥ̣a ḫéš selbârākeθ ĕlli i̯ûš-ās Rébbi* ». — *Inná-ias nettân* : « *Iâ-i̯elli nétš*

Digitized by Google

qâị âɔāas auiėγ tîs nedžénnīθ siịíssis-īnu ɔâɔāas súɥrėγ diṣṣīféθ nébnāɔem âɔāas ūšéḫ ât-ịāɥi ɔâɔāas táɥẹị úl-ĕnnes; γệmillä íqqīm idḛ̂ffer-dīs ɔennéttāθ, θéqqār-ās : « Ûγreš tγîmāγ-eš γệmillä téggīɔ-iịi lḫâḍer-īnu mátta-ḫseγ äɔéggeγ ɔírrezq ĕnnéš âɔ-eggeḫ; eɔ néttạn äɔiégg γệ-māmeš téḫs néttāθ, äɔ-âzden léžnun īnú äɔ-ịisịn ĕlịâmạn eɔeliâqūθ ɔezzmérreɔ ellí-γres.

Íggu aɛâfrīθ-ĕnni mâmeš inná iịéllis; íṣṣīfẹ̀d tīš-nedžénnīθ isîɔi Zbâịer, ịûfāt támzẓịânt tṻṣbḛḫt äl-tiuị-âs lăɛâqel-ĕnnes. Inná-ịäs ažellīɔ : « lâ tamétṭṻθ-īnu mátta téḫseɔ ätéggeɔ ɔi-laɛâqel-ĕnnem égg-īt ɔi-rrézq-īnu téḫseɔ ätiryet îryīt téḫseɔ ätšétteθet šétteθ-īt ûɔim ịéḫkem ūlâ ɔīdžen qâ-šemm ĕγri ɔi-uûl-īnu ḫḛ̂r-ĕzzi irrézq ĕnni ĕllí-γri. Tûseɔ nettâθ tséḫfīt si-uûl-ĕnnes äl-ịéḍṛ̀en tûseɔ téịiūr γer-ébbās tenná-ịäs : « lâ-bba ûš-iịi léžnūn-ĕnneš äɔ-ịisịn ĕrrézq nužéllīɔ-inu, ɔúlĕqqů, ūittedžaš ɔi-θémmūrθ-ĕnnáγ äl-ịéṇγ-īt ɔa-ịáuiäs támmūrθ nụéltma.

Uzden léžnūn ĕnni γer-sîɔi Zbâịer; îsịn-äs ĕrrézq-ĕnnes. luịent iužéllīɔ-ĕnsen. Ségga ífāq nettân ịíɔụel ilaɛâqel-ĕnnes; ịûfa rrezq-ĕnnés íuiịn-äst ûɔäs ĕdžin ūlá ɔelḫáịịẹθ γḛ̂r si-iḫf-ĕnnes, íqqīm nettạn itḫémmem; tenná-īäs θaméṭṭūθ-ĕnnes : « Mážārāš etḫémmeɔ ɔi-ɥûl-ĕnneš, úịäk nétš qâị ūséɔn-ịịi aɛârāben-ĕnneš γrí, íuịen ĕrrézq-ĕnneš élkᵘll ». — Iúseɔ sîɔi Zbāịḛ́r íṣṣīfẹ̀d iụɛârāben-nnés; úzden neḫnịn γrés, inná-ịäsen : « Kénnīụen ɔâɔihāh eɔ-léḫzạn-īnu ịíuiịnten mátta téllam ĕttéggem zzisen? ». — Ennạn-äs : « lâ-ažéllīɔ-ĕnnáγ nétšnịn ū-γérnáγ leḫbâr-ḫsen mízzi ṛôḥen ». — Ịúseɔ nettạn, inná-ịäsen : « Âtauɔemt si-užénna ānáγ sí-temmūrθ ». — Ûzden ĕnnạn-äs : « Nétšnịn ūγérnáγ mānîs ānáudīt téḫseɔ âɔ-ānėγ géṣṣeɔ îḫf-ĕnnáγ géṣṣīt qáīt ɔi-ûfūs-ĕnneš ». — Ídžīhen ṛôḥen.

Digitized by Google

ḷûseð tdžen nu̯érba, ḥennâs tâḥžält ímmūθ-äs ärgâz-ěnnes ḷûseð nettḍn ɣer úžellīð inná-ḷäs : « *Âð-ī-tūšeð tesrîḥ si-ɣréš ðâðī tedžíð äð-úrzīɣ ḫu̯énni ḷiuḷién ěrrézq-ěnneš* ». — *ḷûseð ažellīð inná-ḷäs* : « *Iâ-ärba qā-sérrḥėɣ šékk ätûrzīð ḫerrézq-īnu ðätáudet mänis téḫseð* ». — *ḷûseð ârba-inni ḷiɣru ḷûseð íqqīm ḷiqqâr ði-lékθāb äl-iûzd-äs īdžén nuɛâfrīθ siuženna ɣ'res. Inná-ḷäs* : « *Mâžärāš* ». — *Inná ḷäs* : « *Éḷiūr iúḫḫām núžellīð âkḷīði qā-irǫ̂ḥ-äs errézq-ěnnes* ðâðī *tsé̊ḥneð bâb-ěnnes ellí ḷiuḷīt* ». — *ḷûseð* aɛâfrīθ-ěnni *ḷíḫḷėḍ ḫúžellīð inná-ḷäs* : « *Úḷiäk, šékk ūɣérseš* laɛâqel *ělli tíuḷeḍ tážennīθ qâḷ tbânäš* ðebnâðem, *néttäθ ělli tíuḷ-äš elmâl-ěnneš tûšīt ibbâs mízzi* âð-*äš iffé̊ɣ* laɛâqel-ěnneš ðatḥámqeð *ðätéffɣeð si-témmūrθ-ěnsen* eðnéḥnḷn *qâḷ ěggúðen zziš āhén ténɣeð* ðä-*táuḷeð* aɛä-*râben-nsen* ».

ḷûseð ažellīð ḷíḷṭéf tažennīθ ěllí-ɣres, inná-ḷäs : « *Šémm tíuḷeð ěrrézq-īnu íbbām* ðennéṭš *âqli* âšemm *ḥârqeɣ sétmessi* ðäðéḫlīɣ *θámmurθ enu̯éltmam ūr tédžèɣ dîs ūlá tiḥébbet nebnâðem-ěnnes* ». — *Tenná-iäs* : « *Ûðī néqqéš* ðelmâl-ěnneš *ätáuðeɣ mânis-mu̯a ílla* ». — *Inná-ḷäs* : « *Lûku̯ạn tédž-īt* ði-*úmšạn-ěnnes tímzu̯ūra qébel ātáuḷet ibbâm si-tíu̯īð-äst nétš ūr-úzzāreš* ðis *lūku̯ận tédž-īt* eð-*nétš uléqqû ûssīneɣ* ɣėr-*îḫf-ěnnem* âtauḷéɣ ðäðéggeḫ ði-*úženna mízzi* äðézrent aɛārābén *mâš-iggu* ».

ḷûseð sîði *Zbaḷér isqé̊ṣṣ-äs îḫf-ěnnés idžénnīθ-ěnni*; *iṣṣîfe̊ḍ* iuɛârāben-nnes *inná-iäsen* : « *Ássû qāḷ-ánḥūf ḫsîði* ɛâli *û-Mű̊ḫḫọ* ðâðī *ṭḍttfem tažennīθ ěllí-ɣres am-*θûði *ěllí-ɣri*, ðenéttạn *unnéqqemteš édžemt ḷidder āl-ezráḫ* ði-*u̯ûðem-ěnnes* äð-*siúleɣ ākīs* ».

Ûzden neḥnîn mízzi âðeggen *ākîs lbâṛūð*; *séggä ṛǫ̂ḥén* iɛárd-*äsen* sîði ɛ*Âli* suɛārâben-nnes âðmenɣen; *ûzden ěggḷn elbâṛūð* žârä̆ð-*äsen tûsed tažennīθ-ěnni âkīð-sen tménɣ, tṛǫ̂ḥ*

Digitized by Google

ɣer-úžellīð âteɳɣ-īt. Ịûseð nettận si-ízrů θažénnīθ ěnní ịétter ịínna : « *Iâ-Rebbi míllä ɛăzzeɣ eḫḫés âðī tsɣélbeð ḫụâịen neddžénnīθ äð-énɣeḫ* ». — *Islú-ịās Rebbí, ịịsṣífḍ-äs īdžén nelmâlīk sīɣér-Rebbi ịétṭéf-īt si-úžernēḍ ismů́rḍs-īt ịérzm-īt ětḫû́f zzâθ iúžěllīð. Ịûseð nettân ịûθ-īt iqèṣṣ-īt ði-nnéṣ séssḳīněnnes, ịúzzel ɣer-sîði ɛÂ̂li u-Mů́ḫḫọ, ɣélben ḫes aɛârāben ěnsîði Zbâịer étṭfent. Ịûseð nettận si-ízrů sîði Zbâịer ịéḫlèḍ ɣrés inná-ịās* : « *Iâ-amrābèḍ nétš ûɣri leḫbér ězzîš ɥaláinni úlěqqů séggä tûzdeð ɣ'ri âð-ī-tūθeð nétš uttéggŭðeɣeš ězzîš ɥénni íktěben ěḫḫi Rebbí, äð-ī ịélḥèg* ». — *Néttận áměnni íssäɥāl ākīðés ðenné́hnīn ersîn-äs etnâịen nelmlâika siúženna nnận-äs* : « *Iâ-sīði ɛÂ̂li nétšnīn qā-nûčer si-úženna si-lḫâḍer ěrrébbi qâ inná-ịāš* : *Bárka-šekk si-lḫákkūmeθ ūði nuɛârāben*; *qâị inná-ịānâɣ* : *înīm-äs* : *qâị Rébbi ịéḫs īšékk âšekk issîðef ilžénneθ qů́ šékk ettäɛăzzeð éḫḫes* ». — *Ịûseð sîði ɛÂ̂li ịíqbel ězzîs inná-ịāsen* : « *Éṭṭfem-iii läɛâmer-īnu tḫáulem ḫi tâuịemt iRébbi llí iḫélq-īt* ». — *Eṭṭfen-äs läɛâmer-ennes, ímmūθ ěssidfent ði-ttémḍèlt-ennes ði-úmšạ̄n ěnni ěllí iḫû́fðīs. Ịûseð Rebbí ịízzů tîš entlûzet ði-témḍèlt-ěnnes, téggu ḫés tili.*

Ịûseð sîði Zbâịer ịûθu-ḫes ịérzu ḫés ū-ịûfāt-eš ði-úmšạ̄nenni mâni iídžīt, ịúfa dínni yê tilûzet teɣmí ði-úmšạ̄n-ěnni. Inna ažéllīð-ěnni : « *Sîði ɛÂ̂li ịéḫs-īt Rébbi qā-ịíuịịt ilžénneθ ðennétš qā-ḥámdeɣ Rébbi llí uð-éggīɣ-eš fūs-īnú dis eðḥáulèɣ ěḫḫés āl-ịímmūθ imánnes*; *qâị qqímeɣ ði-úmšạ̄n-ěnnes ɣeruɛârāben-nnes mâš ịíllạn néttạ̄n úlěqqů âttreɣ si-Rébbi aðisâmäḥ ði-lbâṛūð ěllí ggîɣ âkīðes. Ịûseð nettận íqqīm ibedd eḫḫés ði-lɥọqθ ěnní īdžén nelmâlīk inná-ịās* : « *Míllä téḫseð Rébbi âšekk ịédž täɛăzzeð ěḫḫés ḥâɥel ḫuɛârāben-ensîði ɛÂ̂li ů-Mů́ḫḫọ* ». — *Inná-ịāsen* : « *Qā ūíggūmèḍ eḫsén úla*

Digitized by Google

tiḥébbet mâðām iɣí-ddrèɣ ». — *Iûseð ělmālik-ěnni iṛûṛäḥ ɣer-Rébbi iɣuɣ-äs áuäl-ěnni élli innú-iäs azéllið äl-ɣfräḥ ězzis.*

Ulěqqů támḍélt ensiði ɛÂli ů-Můḫḫọ qai-téqqīm ði-ɣúðrär nât ɛÂšīr ðénɣi déššreθ-ěnsen ðetlûzet téqqīm äl-úleqqů ði-úmšạn-ěnni ttégg ěḫḫés tílī; qâị qqimen mídden ěntmûrθ tíseðnạn eð-ɣírgäzen dzûren támḍélt ěn-siði ɛÂli.

TRADUCTION.

Légende de sîdi ʿAli ou-Moukhkho.

Un marabout du nom de sîdi ʿAli ou-Moukhkho vint autrefois s'établir en haut du village de Beni ʿAchîr. Il avait deux femmes; l'une d'elles était fée, fille d'un génie, l'autre était l'une des cousines du marabout.

Un jour, un autre marabout que l'on appelait sîdi Zbaier monta de Taïret et établit son campement en haut du Khemîs, à l'endroit que l'on appelle El-Mʿâraḍ. Un jour, sîdi ʿAli, en se promenant, vit les Arabes de sîdi Zbaier; celle de ses femmes qui était fée l'accompagnait. A la vue du campement de l'étranger, elle dit à son mari : « Que nous veulent ces Arabes établis là sur nos terres? » Sîdi ʿAli répondit : « Puisque tu es fée, va près d'eux pour t'en rendre compte; tu les épieras, tu entendras ce qu'ils disent, tu verras ce qu'est leur chef et ce qu'il y a dans son trésor ».

La fée s'en vint donc observer les étrangers; elle vit combien il y avait là de personnes; elle entra près du roi et examina ce qu'il y avait chez lui; elle y trouva une caisse rempli de diamants, une autre pleine de rubis, une autre encore pleine d'émeraudes. Quand elle eut tout examiné,

Digitized by Google

elle revint près de son mari : « O sîdi 'Ali, lui dit-elle, je suis fée et mon père est le chef des génies ; pourtant il ne possède pas autant de pierres précieuses que j'en ai vu chez ce sîdi Zbaier. Il jouit de la faveur de Dieu et il commande à une foule de génies ; s'il le veut, il soumettra tout le pays et tous les chefs sans exception, car personne n'est aussi puissant que lui ». Le marabout effrayé demanda : « Et qu'allons-nous donc faire à cet intrus? — Je vais aller trouver mon père, dit la fée, il saura nous tirer d'affaire ».

Elle partit auprès de son père. Quand elle arriva près du génie : « O père, lui dit-elle, c'est ainsi que tu tiens les promesses que tu nous as faites. De ta vie tu ne me reverras. — Et pourquoi? dit le génie, que vous est-il arrivé à toi et à ton mari? — Un roi, répondit-elle, a envahi notre pays ; il possède des coffres remplis de diamants, de rubis, d'émeraudes ; les Arabes qui l'accompagnent sont forts et nombreux : toi-même bien que tes États soient étendus, tu ne saurais lui résister. — Ma fille, répondit le génie, ne crains rien. Que désires-tu que je fasse à cet étranger? Vous en débarrasserai-je pour que ses pierres précieuses vous restent? — Mon père, dit la fée, je crains que tu ne sois anéanti en luttant avec ce roi à qui Dieu a donné la baraka et qui est plus puissant que toi. — Eh bien donc, dit le génie, je donnerai à l'une de mes filles la forme d'une femme ; sîdi Zbaier l'épousera ; elle gagnera son cœur et quand il ne songera plus qu'à la suivre, elle lui dira : Je ne resterai avec toi que si tu fais à ma volonté, et à la condition que tu me laisses disposer de tes biens. Alors, sîdi Zbaier fera comme elle désire et mes génies enlèveront ses trésors. »

Le génie fit ainsi qu'il l'avait dit à sa fille. Il envoya à sîdi Zbaier une fée jeune et belle qui le rendit fou d'amour :

Digitized by Google

« O ma femme, lui dit-il, tout ce qui te vient à l'esprit, fais-le, si tu le désires, en usant de mes biens, si tu veux les conserver, conserve-les ; si tu veux les disperser, disperse-les, personne ne te donnera d'ordres, tu es plus chère à mon cœur que ma fortune ». La fée lui ayant ainsi bouleversé le cœur et tourné la tête accourut chez son père et lui dit : « Donne-moi tes génies, ils prendront les biens de mon mari pour te les apporter. De cette sorte, il ne restera pas dans ce pays et ne tuera pas ma sœur à qui déjà il a enlevé ses terres ».

Les génies partirent avec la fée chez sîdi Zbaier, ils prirent les diamants, les rubis, les émeraudes et les portèrent à leur chef. Mais un jour sîdi Zbaier retrouva sa raison. Il s'aperçut alors que ses biens avaient totalement disparu et qu'il ne lui restait que sa personne. Comme il restait pensif, sa femme lui dit : « Quelles pensées agitent ton cœur? Eh bien! tes Arabes sont venus ici et ont tout pris ce qui t'appartenait ». Sîdi Zbaier fit venir ses Arabes : « Eh! vous autres, leur dit-il, et ces coffres que l'on m'a pris, où les avez-vous mis? — Maître, répondirent ces gens, nous ne savons pas ce qu'ils sont devenus ». Le roi se mit en colère : « Vous allez les rapporter, leur dit-il, que ce soit du ciel ou de la terre! — Maître, répondirent les Arabes, si tu veux nous couper la tête, fais-le, notre vie est entre tes mains ; mais nous ne savons pas où aller chercher ce qui t'a été volé ». Le roi les laissa partir.

Un jeune garçon dont la mère était veuve, vint trouver le roi : « Permets-moi de rechercher celui qui a pris tes biens. — Je te le permets, dit le roi, cherche-les partout où tu voudras ». Le jeune homme se mit à lire le Qorân; il lut jusqu'à ce qu'enfin un génie venu du ciel se présenta à lui et lui demanda : « Qu'y a-t-il? » Le jeune garçon répondit : « Viens avec moi à la maison du roi, on lui a enlevé

Digitized by Google

ses pierres précieuses, tu m'indiqueras la personne qui les a prises ». Le génie vint trouver sîdi Zbaier : « Tu es un insensé; comment! tu as épousé cette fée que tu as prise pour une femme; elle t'a pris tes biens et les a donnés à son père pour t'affoler et t'obliger à quitter ce pays, car ils craignent que tu ne leur prennes leurs Arabes et leur vie ».

Le roi se saisit de la fée : « C'est toi lui dit-il, qui m'as pris mes biens pour les livrer à ton père, Mais moi, je te ferai périr par le feu, je ruinerai le pays soumis à ta sœur et je ne lui laisserai pas une seule créature humaine. — Ne me tue pas, dit-elle, et tes biens, en quelque lieu qu'ils se trouvent, te seront rendus ». Sîdi Zbaier répondit : « Si, avant de les porter chez ton père, tu les avais tout d'abord laissés à l'endroit où ils étaient, je n'aurais pas à les chercher. Je ne sais qu'une chose : c'est que j'aurai ta tête, je la mettrai bien en vue en l'air, pour que mes Arabes voient comme elle est faite ». Sîdi Zbaier fit couper la tête à cette femme; puis il fit venir ses Arabes : « Aujourd'hui même, leur dit-il, nous tomberons sur sîdi ʿAli ou-Moukhkho, vous vous emparerez de sa femme qui n'est autre qu'une fée, comme celle-ci qui était chez moi. Quant à sîdi ʿAli, ne le tuez pas, laissez-le pour que je puisse voir son visage et m'entretenir avec lui ».

Les guerriers partirent et vinrent attaquer sîdi ʿAli. Ce marabout se porta à leur rencontre avec ses Arabes pour les combattre. La bataille s'engagea; la fée y prit part active et se mit à la recherche de sîdi Zbaier pour le tuer. Quand celui-ci l'aperçut il fit cette prière : « Mon Dieu, si je te suis cher, tu me donneras la victoire sur ce génie et je le tuerai ». Dieu l'exauça; il lui envoya du Paradis un de ses anges qui saisit la fée par le cou, l'étrangla et la jeta morte devant le roi. Celui-ci la frappa de son sabre, la coupa en deux et courut à sîdi Ali. Déjà ses compagnons

Digitized by Google

l'avaient vaincu et s'en étaient saisis. Sîdi ʿAli, à l'approche de son vainqueur lui dit : « O marabout, je ne te connais pas, mais puisque tu es venu me combattre, sache que je ne te crains pas. Que ma destinée s'accomplisse ! » Comme il prononçait ces paroles, deux anges descendus du ciel, vinrent à sîdi ʿAli : « Nous sommes venus sur l'ordre de Dieu, lui dirent-ils. Il te fait dire : Tu as régné assez longtemps sur ces Arabes. Et il a ajouté : Dites à sîdi ʿAli que le Maître l'aime et le veut près de lui au Paradis ». Sidi ʿAli se résigna à cet ordre : « Prenez mon âme, leur dit-il, et portez-la doucement à mon Maître qui l'a créée ». Les anges prirent son âme. Sîdi ʿAli tomba mort, ils l'enterrèrent à cette place même où il était tombé. Tout aussitôt Dieu fit croître sur la tombe du marabout un amandier qui lui donna son ombre.

En vain sîdi Zbaier chercha son prisonnier à l'endroit où il l'avait laissé il ne trouva à cette place que l'amandier qui y avait poussé. Il se dit : « Dieu aimait mon adversaire et l'a pris dans le Paradis. Louange à Dieu de ce qu'Il ne m'a pas permis de porter la main sur sîdi ʿAli, qui s'est détruit lui-même. Je prendrai auprès de ses Arabes, la place qu'il y occupait. Dieu veuille me pardonner la guerre que je lui ai faite. » Aussitôt un ange parut devant lui et dit : « Si tu veux que Dieu te conserve sa faveur, traite avec douceur les gens de sîdi ʿAli ou Moukhkho. — Tant que je vivrai, dit sîdi Zbaier, il ne leur sera fait aucun mal ». L'ange rapporta cette parole à Dieu qui s'en montra satisfait.

Actuellement, le tombeau de sîdi ʿAli ou Moukhkho s'élève sur la montagne des Beni ʿAchîr, en haut de leur village. Aujourd'hui encore un amandier ombrage le tombeau du saint auquel les gens du pays, hommes et femmes, ont coutume de venir rendre visite.

Digitized by Google

XCIII

Lĕqsėịeθ némmis nužĕllīδ δellébịeθ.

Illa ziš īdžén nužéllīδ γ'res īdžén nuérba lism ĕnnés Mḥámmeδ. Idž uụâss íffeγ azéllūγ ĕnní ịẹịịūr äδ-iḥáụes ịûδef δi-θémmūrθ núžĕllīδ nettâṇ δelžâr-ĕnsen. Ịízdeγ užéllīδ ĕnní δi ṭṭerf lébḥar. Ûzden tnâịen nelžârīịeθ âki ịellîs srúg-gŭben âki īdžen-nṭâq ĕnụĕḫḫām; δennẹhnịn zrịn arbá-inni, ūịint dūṣbẹḥ, θenεâšeq ĕzzîs ịẹllís núžĕllīδ; tenná idžāriịịn nébbās : « Âδī tâδrem γer-ụérba-ịịn táuδem-ịịt ». — Ennâṇ-ās : « Iâ-lallaθ-ennāγ, šémm ūγérmeš álli élli téḫseδ âδ-äm nâụeδ ārbá δennéšnịn ūnéssīnīt mānîs néttāṇ eδmílla nessîdf-īt γrém áδ-ānēγ ịẹzrīt bbâm γrém δáδānēγ iqqẹ́ṣ iḫfâụen-nâγ ». — Tenná-ịäsen : « Néts âḫụen šâḫeγ mízzi ūkénniụen inēqqeš ». — Ennâṇ-ās : « Šáḫ ĕḫnāγ mâš ānégg-ās ». — Tûseδ tûδef ilméḥal-ĕnnes; tisiị lịaqûθeθ-ĕnnes tûš-īt ilžārịịeθ nébbās tenná-ịäs : « Eịịūr äl-eṭṭerf ĕnụâmāṇ téggeδ imán-nem tḥûfām lịāqûθeθ īnú δi-ụámāṇ téggeδ imánnem tettrûδ qâị âδām ịâseδ ârba-inni γ'rem δâδām ịini : « Mâžārām ịâ-lžāriịeθ. Înās : Iâ-ūma, éịịūr éγri qâị t'ḥûf-ịịi lịāqûθeθ nịéllis núžĕllīδ. Äδịâseδ ârba inní äδ-ịisīt äzzis·iṛōḥ. Édž īt aδ-ịâụẹt mízzi áḫḫes ịúrza bbá ». — Tûseδ džârīθ-ĕnni téggu māš-ténna-ịäs lâl-ĕnnes. Ịûseδ ârba-inni ịisīt si·ụāmán, ịẹịūr-ĕzzīs. Téδụel lžārịịeθ-ĕnni γer-ịéllis núžĕllīδ tenná-ịäs : « Ârba qā-ịiuị-äm lịaqûθeθ-ĕnnem ». — Séggä tézṛû bbâs qā ittâseδ γres, tûseδ nettâθ téggu imánnes tezaεáf ḫụérba-iṇni ịíffeγ-äs läεâqel-ennes; δébbās ịẹ́zṛẹt, inná-ịäs : « Iâ-illi mázäräm ». — Tenná-ịäs : « Iá-bba, néts qāị-éllīγ srúg-

gŭbèγ âki tmésrīθ-īnu, tûseð tḥûf-iḷi liāqûθeθ-īnu ði-ɣámāṇ; qā-ittsīt idžen nɣérba iḷûðef ezzis itémdint-ĕnneš; ðúlĕqqû ḥséγ šékk âðiḷi teggéð ɣénni äð-iḷûrzān éḥḥes ðâði-ḷauð-īt ». — Iûseð ĕbbâs isékker abérräḥ ḷinná-ḷīās : « Âliḷ itṣûmaɛäθ bérrĕḥeð ði-témdint inäsen : ɣénni iḥûfneš ði-tiâqût niéllis nužĕllīð qâḷ tḥûf-äs ði ṭṭèrf lébḥar ínna ḷáɣem ažellîð : ɣénni iûfint ðâðīt ḷâɣeð mízzi äð-érreḥ iḷélli ä-téðɣel ilăɛâqel-ĕnnés qâḷ âðäš ūšéγ ɣénni išérḍ-äs laɛâqel-ĕnnes. Iûseð ârba-inni íllä íssāl iɣáɣāl-ĕnni, iqqim íqqār : llḥáiḷeθ-ĕnni qâit tûžeð ɣer-bûb-ĕnnes. Ennḍn-äs : « Áuð-īt iúžellīð ».

Ḷûseð árba inni ḷúliḷ ilĕḥkūmeθ núžĕllīð ḷûš-äs liāqûθeθ niéllis. Ḷûseð ažĕllīð ḷéṭṭfīt ḷíuiīt iḷéllis Séggä ūsīn-âst, ténna iḥénnās : « Nétš ɣénni ḷírrīn iḷi liaqûθeθ-īnu qâḷ ät-áuiɣ ». — Tûseð ḥennâs si téslu iɣáɣāl enní, ténlläɛ, tûseð tûðef ɣer-ɣérgäz-ennes tennú-ḷäs : « Ḷélliš qâit téḥs árba-inni ḷûfīn-äš liaqûθeθ-ĕnnes qâit téḥs ät-auiīt ». — Ḷûseð ebbâs isṣsifèð-äs, inná-ïäs : « Ḷâ-ḷélli nétš qâḷ-ūšīɣ šémm iɣérba-ḷūðï; ɣaláinni qâḷ-ḥsèɣ nétš âðäs ṣifḍèɣ ðâðzrèɣ ūléq mâmeš nettḍn eð-míllä ḷéggiḷi âuāl-īnu llí äð-âs-īnīɣ.

Ḷûseð azĕllīð-enni ḷínna ḷúrba-inni : « Qā-ḷélli téḥs īšékk äšékk táɣeḷ ». — Ḷûseð árba-inni inná-ïäs : « Qâḷ at-áuiɣ ». — Inná-ïäs ažĕllīð : « Âðäš ûšeɣ iḷélli ɣḍmillä âðī tqĕbleð äuâl-īnu llí äðâš-īniɣ ». — Inná-ḷäs : « Qâḷ rḍiɣ sɣáuāl-enneš ellí äð-i-tīnīð ». — Ḷûseð azĕllīð iûš-äs ïdžén núḷīs sesslâḥ-ĕnnes inná-ïäs : « Ḷḷiūr ûrza ḥellbîḷeθ ṭéẓẓiḷet tâɣeð-iḷi âɣḍ-nnes ». — Ḷéḷiūr ârba-inni ɣer lɣâbeθ äð-íṣeḷièḍ, ḷúfi llbiḷeθ sémmis. Séggä tezrḍt tûseð eɣrés téqqīm tḥékk-äs selqédreθ nerrébbi eðmémmīs inéggez iitennĕḍ suérba-inni. Ḷûseð ärbá ḷíqqīm itméssäḥ ḥés âl-trūmīt. Iûseð íqqīm iṭḍẓẓiḷ dis; ḷûseð ḷiɣeḷ âɣḍ-nni nellbiḷéθ iúžellīð llí ɣáṣṣa-ḥes. Ḷûš-ast

Digitized by Google

ịéḷṭĕf-īt ažĕllîð ịíssīγ-īt ịịéllis inná-ịās : « *Âḫām âγẹ̣-ịūði élli qā-iûðām ârba-ịūði* ». — *Inná iúrba-inni* : « *Šékk, ūšīγ-âš iélli* ».

Ḷûseð ažĕllîð ịínna iθárụạ̄n-nnes : « *Kénnīụen qai téffγem ðelžḷịäh. Âqāị ârba-iūði ṣiſḍèḫ âði ịâueð āγẹ́ néllbịeθ mízzi âtetšīt*; *âqait ūtétšiteš ịíụeð-ịịi āγẹ́ néllbịeθ. ðûlĕq-ūði kénnīụen ātíịịūrem atáuðem ellbíịeθ simánnes. Qâị miūtịúðemteš äð-ûšeγ elmemlâkeθ-īnu iụ́erba ịūði élli qâị tšūtšeγ-âs ịélli* ».

Uzden neḥnîn seθnâịen ṛôḥen ä-tauðen ellbíịeθ ibbâtsen. Séggä ṛōḥén idḍéfrīhen stûfra âl ḫélḍèn iléḫla. Zrint néḥnīn sízzrīnt aɛârḍen iúrba-inni âtenγen. Ualáinni téslu ịāsen ĕllbíịeθ túzzel γersen; *sí tezr īhén téffeγ γersén thûf ḫsen. Ḷûseð Mḫámmeð igguéð eḫsen āhén tenγ ịúzzel ḫūịîs-ĕnnes isébq-īt ðennéḥnịn lèḥgen ḫés, ūθînt ĕḫdānt. Ḷûseð nettân ížbeð ssîf-ĕnnes ịûθ-īhen, ịéṇγ-īhen síθnāịen.*

Íqqīm nettân itḫémmem mâš äð-ịíni ibbâtsen. Tûseð ellbiịéθ téqqīm ettélγ-ās ði-ụûðem-ĕnnes. Ḷûseð nettân innáiäs : « *Iâ-llbiịeθ ûzden árṛaû nužĕllîð ûzden éγrem mízzi âšem auịén ibbâtsen eðnétš sízzriḫḫen ûzden γrém lḫégeḫḫen*; *ûzden zrîṇ-iịi ĕḫsén äð-î nγen eð-nétš nγîḫḫen, ðúlĕqqû qaûssneγ mâš äð-īnîγ ibbâtsen* ». — *Tenná-iäs* : « *Eịịūr âkīði ädébbreγ ḫeš* ». — *Tûseð ḍḍéffrīt tûðef γer-iéllis núžellið tenná ịās* : *qâị ịiúð-iịi argâz-ennem ðûlĕq-ūði ḫséγ šémm ätṣîſḍeð ibbâm ẹ̣dû äigg-ām ûrār šémm ðụ́ergāz-ĕnnem* ». — *Tûseð tṣîſẹ̣d ibbâs tenná-ịäs* : « *Šékk ẹ̣dû ätégge-iịi ûrār âði iisiị ärgâz-īnu Ḷûseð ebbâs igg-âs-ūrār. Séggä ịīsît ikker äzĕllîð íffeγ äð-ịûrza ḫụạṛṛáu-nnes. Tûseð ịellis tenná illbíịeθ* : « *Ḍôḥ ḍéffrīt úttedža ä-íðụel ðâði, míllä uttényt-eš qait äissel sụérgāz-īnu ịéṇγû aṛṛáû-nnes qait äð-ímmenγ âkīðes* ». — *Tûseð ĕllbíịeθ tlèḥg-īt, ténγ-īt, teðuél téqqīm âki Mḫammeð*

Digitized by Google

ettmeṭṭûθ-ĕnnes. Uzden middén ĕggŭẓen ĕzzis ennân iúrba inni : « *Ṡékk ðažéllīð-ennaɣ* ». — *Iéḥkem ðisen nettân âlsi immūθ.*

TRADUCTION.

Le prince et la lionne.

Un roi d'autrefois avait un fils qui se nommait Mḥammed. Un jour, ce jeune homme partit en promenade et pénétra sur les terres d'un prince voisin; celui-ci habitait au bord de la mer. Deux servantes s'en vinrent, avec la fille du roi, regarder par une des fenêtres du palais. Elles aperçurent le jeune garçon, le trouvèrent beau et la princesse en devint amoureuse. Cette jeune fille dit aux servantes : « Descendez près de ce jeune homme que voilà là-bas et amenez-le moi ». Elles répondirent : « O notre maîtresse, tu n'as donc pas de cervelle; comment! tu oses nous demander de conduire ici ce garçon et nous ne savons qui il est. Si nous faisions cela, ton père apercevrait ton amoureux chez toi et nous ferait couper la tête. — Eh bien, dit la princesse, je vous indiquerai le moyen d'éviter que mon père ne vous tue. — Conseille-nous, dirent les servantes, et dis-nous ce que nous devons faire ». La jeune fille entra dans son appartement; puis, prenant son rubis, elle le donna à l'une de ces femmes : « Va au bord de la mer, lui dit-elle et fais semblant d'avoir laissé tomber mon rubis dans l'eau, tu te mettras à pleurer; ce jeune homme viendra à toi et te demandera ce qui te fait pleurer. Dis-lui : « O mon frère, viens ici, le rubis de la fille du roi « est tombé de ma main dans l'eau ». Ce jeune homme viendra, prendra la pierre précieuse et l'emportera. Laisse-le partir pour que mon père ait ensuite à le chercher ».

Digitized by Google

La servante fit ce que lui avait recommandé sa maîtresse. Mḥammed ayant retiré le rubis de l'eau l'emporta. La servante revint alors près de sa maîtresse : « Un garçon a emporté ton rubis », dit-elle. La jeune fille voyant que le roi, son père s'approchait, feignit d'être hors d'elle et furieuse contre celui qui avait emporté la pierre précieuse. La voyant dans cet état, le roi lui demanda « Qu'as-tu donc ma fille? ». Elle répondit : « Mon père; comme je regardais par ma fenêtre, mon rubis que j'ai laissé échapper est tombé dans l'eau. Un garçon l'a retiré de la mer, puis il est entré dans la ville, porteur de cette pierre. Et maintenant, je désire que tu charges quelqu'un de rechercher cet homme et de me l'amener ».

Le roi fit venir le crieur public et lui dit : « Monte au minaret et fais savoir ceci aux gens de la ville : La fille du roi a laissé tomber un rubis dans la mer. Que celui qui a trouvé cette pierre l'apporte au palais et la rende à la princesse pour qu'elle recouvre la raison. Je lui donnerai en récompense ce qu'il me demandera ». En entendant le crieur, Mḥammed se mit à dire : « Cette chose perdue est entre les mains de quelqu'un ». Les gens lui conseillèrent : « Porte-la donc au roi ».

Mḥammed monta donc au palais et entra dans le tribunal du roi. Il lui remit le rubis; le roi le prit et le porta à sa fille. Comme on rendait le rubis à la princesse, celle-ci dit à sa mère : « J'épouserai celui qui m'a remise en possession de mon rubis ». En entendant ces paroles, la reine resta toute saisie. Elle alla trouver le roi et lui dit : « Voilà que ta fille veut épouser celui qui a trouvé la pierre ». Le roi fit venir la princesse et lui dit : « Ma fille, je t'accorde ce jeune homme; seulement je désire l'éprouver et voir auparavant de quelle façon il s'acquittera d'une mission que je vais lui confier ».

Digitized by Google

Le roi dit à Mḥammed : « Ma fille veut t'épouser. — J'y consens », répondit-il. Le roi reprit : « Je te la donnerai à condition que tu accepteras de faire ce que je te dirai. — J'accepte », dit Mḥammed. Le roi lui donna un cheval et des armes : « Va à la recherche d'une lionne, lui dit-il, tu la trairas et tu m'apporteras son lait » (1). Mḥammed se mit en chasse dans la forêt, il trouva une lionne avec son petit. Quand la lionne vit le jeune garçon, elle vint à lui et, par la volonté de Dieu, se mit à le lécher pendant que le lionceau tournait et bondissait autour d'eux. Il caressa la lionne et bientôt elle devint familière; alors, il lui prit son lait qu'il apporta au roi, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre. Le roi prit ce lait et le tendit à sa fille en lui disant : « Prends ce lait que ce jeune homme t'a apporté ». Et s'adressant à Mḥammed : « Je te donne ma fille en mariage », lui-dit-il.

Le roi fit venir ses fils et leur dit : « Vous êtes donc des dégénérés. J'ai envoyé Mḥammed chercher du lait de lionne pensant qu'il serait dévoré. Et voilà que la lionne ne l'a pas mangé et ce garçon m'a apporté de son lait!

1. Dans un conte du Tazeroualt, les deux gendres du roi doivent lui apporter aussi du lait de lionne, mais la tâche est plus difficile : ils doivent l'apporter dans la peau d'un lion, porté par une lionne et devant eux doit marcher un lion. C'est Sidi Ḥammed qui y réussit (Stumme, *Märchen der Schluḥ von Tazerwalt*. Leipzig, 1895, in-8, pp. 28-29, 124-125). La même épreuve est imposée dans un conte néo-araméen de Tour-Abdîn (Prym et Socin, *Der neu-aramäische Dialekt des Tûr 'Abdîn*. Göttingen, 1881, 2 vol. in-8, t. I, p. 63; t. II, 91-92) : de même dans un conte arabe de Mossoul (Socin, *Der arabische Dialekt von Mōṣul und Mārdîn*, *Zeitschrift der deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. XXXVI, 1892, p. 249). Le conte des Beni-Snous est évidemment écourté. Comme dans les exemples cités, le roi devait être malade ou feindre une maladie et demander du lait de lionne comme remède. Cf. aussi Chalatianz, *Märchen und Sagen*, conte IV (traduit de Srwantsteanz, *Mananay*, Constantinople, 1876, in-8, p. 200-214). *Armenische Bibliothek*, t. IV. Leipzig, s. d., n-8 (René Basset).

Digitized by Google

Maintenant je veux que vous alliez me chercher cette lionne elle-même. Et si vous ne me l'amenez pas, je donnerai le pouvoir à Mḥammed à qui, déjà, je viens d'accorder la main de ma fille ».

Les fils du roi partirent tous deux à la recherche de la lionne qu'ils voulaient amener à leur père. Mḥammed les suivit en cachette jusqu'au désert. Quand les jeunes gens s'aperçurent de sa présence, ils se présentèrent à lui pour le tuer. Mais la lionne les entendit; elle accourut; quand elle vit les princes, elle fondit sur eux. Mḥammed craignant pour la vie des fils du roi, s'élança sur son cheval au-devant de la lionne; mais eux le rejoignirent et se mirent à le frapper; ils le manquèrent, mais Mḥammed, tirant son sabre, les tua tous deux.

Mḥammed se mit alors à réfléchir à ce qu'il dirait au père des jeunes gens qu'il avait tués. La lionne vint à lui et lécha son visage. Mḥammed lui dit : « O lionne, les fils du roi sont venus à ta recherche pour te prendre et t'emmener à leur père. Quand j'ai vu qu'ils arrivaient près de toi, je les ai rejoints; mais alors ils me virent et voulurent me tuer; c'est moi qui les ai tués; et maintenant, je ne sais que dire à leur père. — Viens, dit la lionne, j'arrangerai cette affaire ».

Elle suivit Mḥammed jusqu'au palais et entra près de la fille du roi. « C'est ton futur mari qui m'a amenée, dit-elle à la princesse; je veux que tu envoies dire à ton père qu'il vous marie, ton fiancé et toi, cette nuit même ». La noce eut lieu. Quand Mḥammed eut emmené sa femme, le roi se mit à la recherche de ses fils. Sa fille dit à la lionne : « Suis-le et ne le laisse pas revenir. Si tu ne le tuais pas, il apprendrait que c'est mon mari qui a tué ses fils, et viendrait se battre avec lui ». La lionne partit, rejoignit le roi et le tua. Puis elle revint et resta avec Mḥammed et

Digitized by Google

sa femme. Comme les gens la craignaient, ils prirent Mḥammed pour roi et il fut leur chef jusqu'à sa mort.

XCIV

Lĕqṣeṛeθ ĕnsîði Bû-Bkèr ðel-aɛâfrīθ niifri ábersān.

Séggä iûseð sîði Bû-Bkèr sí-lɣèrb sí-Bni Máθḥar ɣer-θémmūrθ ĕnnáɣ, iûfa idžen úmrābèḍ lism-ĕnnes sîði Áḥmeð Bén-Säɛīð iɛ́rsu ḥtîs ĕn-ṭēṭ nâθ-zīdāz. Iûseð nettān iɛ́rsu ɣér-než ði-Tázūḍa ði-idžen iîɣzèr ū-ittāzel suámān, eðiîɣzer ĕnni itázzel assú suámān téffɣen si-idžen iifri qârenn-äs Ifrii aberšān.

Sîði Bú-Bkèr ɣ́res idžen uɛ́rba didžen uɛâfrīθ ídä ittḥéddem ði-úzzāl zdâḥel iiifrii-nni. Îdžen uuâss, iûseð émmis ensîði Bú Bkèr immenɣ âki mmis ĕnsîði Áḥmeð Bén-Säɛīð Isúkkuen amrâbèḍ-ĕnni, iiru äɛárāben nnés ûzden ḥáûfen ḥsîði Bú-Bkèr. Séggä iézr-īhen tâzden ɣ́res séssläḥ-ĕnsen, inná-iäs imémmis : « Téggeð-iii, iâ memmi, ɣér-äuāl mási ðűsbēḥ ði-θémmūrθ ĕnuumrābèḍ-ūði ». — Iúseð memmís íkker iɛârḍ-äsen ði-úbrīð âhen iîuɛθ selbârûð.

Iûseð sîði Aḥmeð Bén-Säɛīð seggä ízrû ârba-nni ɣérɣaḥðes ði-úbrīð iḥérrek ĕḥḥés, iimlāqa äkîs, iḥĕḍf-it, iivīt zzâθ-ĕnnes ḥûiīs iéruel ĕzzis ɣer-uɛárāben-ennes; séggä iuuèḍ âki ɣérba inní, inná-iäsen : « Étṭfem imân-nuen uttéggūðmeš si-umrâbèḍ-ĕnni sîði Bû-Bkèr âqqāi mémmis iûdèḥ ðennéttān qāi-íqqīm ði-úmšān-ĕnnes. Éiiūrem âkîði ánūθ-īt selbârûð äð-íffèɣ si-θémmūrθ-ĕnnáɣ.

Iûseð sîði Bū-Bkér iinna iuɛâfrīθ-ĕnnes : « Ûžð-äsen sízzāθ qai míllä tédž-īhen áḥḥi ɣélben âqlii âšekk énɣeɣ ». —

Digitized by Google

ḷûseð ăɛâfrīθ-ĕnni ḭíslu iɥáɥāl ĕlli inná-ḭās sîði Bû-Bkèr ḭúzzel ăɛâfrīθ-ĕnni íḥlèḍ ḫsîði Áḥmeð Bén-Säɛīð eðmémmis ĕnsîði Bû-Bkèr ḭûfa-hen šérfent síffässen eḫsén ât-enγen. Iḥlèḍ ḫsén ḭisi-hen ăɛâfrīθ sétnäḭen, ḭissers-ihen γer siði Bû-Bkèr.

Ḷûseð siði Áḥmeð Ben-Säɛíð ḭennéḥläɛ suɛâfrīθ-ĕnni ðézzḭn nsîði Bû-Bkèr ĕlli ḭûš-äs Rébbi ḭédrèn ĕzzâθ-ĕnsen. Séggä ḭédrèn ḭûseð Rébbi ḭéḫs ät-ḭéγfer íṣṣīfed siðna žébrḭn ḭérsu γer-sîði Bû-Bkèr. Inná-ḭäs : « Ḷâ-sîði Bû-Bkèr, Rébbi iûš-äš lbârākeθ máši ázzīs téggeð áḭḭūði âki siði Áḥmeð Ben Sâɛīð. — Inná-ḭäs siði Bû-Bkèr : « Ḷâ-sîði Žébrḭn, nétš ĕqqîmèγ ði-úmšān-īnu, immenγ mémmis eð-mémmi, ḭûseð ârgäz-ḭūði ḭiru aɛârāben-ĕnnes mizzi âð-ḭegg lbâṛûð âkîði, iháqriḭi, ḭéḫs äði-ḭeṇγ ». — Inná-ḭäs Žébrḭn : « Qâḭ mi-thérret ūténγīt-eš âtedžet dí-ddūnīθ qâḭ Rebbí âð-šékk ḭéḫs ði-ɥûl-ĕnnes si-zdâḫel ». — Ḷûseð íγĕfrīt. Íkker sîði Aḥmeð Ben-Sâɛīð selḫelăɛáθ-ĕnni ḭêmèḍ ḫuɛārāben-ĕnnes ḭérri-hen dûlen γer-θêt-ĕnni. Télla θêθ-ĕnni téqqūr si-ḭûseð néttḍn iθêθ-ĕnni ḭûfāt blá-iāmḍn, tûθīt táfqăɛäθ nuɛâfrīθ eðsîði Bû-Bkèr ímmūθ.

Qqîmen ăɛārāben ensîði Áḥmeð blá iámeqqṛḍn blá ḭāmḍn Ûzden mîrɥen ĕnnḍn : « θúði eddăɛáɥeθ nsîði Bû-Bkèr tláḫg-ānäγ ; ažĕllīð-ĕnnäγ ímmūθ ðennéttḍn ḭéṇγiṇt ĕðuâmḍn-ĕnnäγ ḭiuḭi-ānèḫ ; ðûleqqu qâḭ âḫnèγ ḭídaɛä áð-āneγ ḭémseḫ ; ðûleq ánnĕṛoḥ eγrés, ðáneγres ḫés ifúnäsen díšrāren, ðánauḭ-äs lâhðiḭāθ mízzi äð-ânèγ ḭéγfer ðänéqqīm ḫûfūs-ĕnnes ðäðineγ ḭéḥkem mâš-ḭeḫs ». — Ṛôḥèn γer-sîði Bú-Bkèr iɥṇ-äs lâhðiḭāθ ĕlli irɥen ûšṇ-äs. Inná-ḭäsen : « Má žär-ayen ». — Ennḍn-äs : « Ḷâ-sîði nétšnīn užéllīð-ĕnnäγ ímmūθ sɥûḍûf-ĕnni ĕlli tĕttfet ; nétšnīn ù-nūfa mâges äzzinèγ ḭíli ä-idébber

Digitized by Google

ḫ́nâγ néggᵘeð ḫiḫf-ĕnnâγ äð-ânĕγ etšén errézq-ĕnnâγ iżéllīðen ázzīnĕγ slén, ðúlĕqqu qaị nérụel γréš âðinĕγ tenhéllað âðānĕγ térreð ámạn átīlīð ḫnĕ́γ ðámĕqqrạn ðâšekk néḫẓem mâš-nella γer-sīði Áḫmeð Bén-Säeīð, ðûleqqu qā-ūíttīli γḛ́r áụāl-enneš igémmeḍ, ụénni íffγen ábrīð ḫéš mâš téḫseð âð-ās téggeð éggās ». — Inná-īāsen sīði Bû-Bker : « Iâ-taruạn-īnu, nétš mâðābiịa éḫụen âtīlīm ĕγrí míllä âðī tḫéddmem sennïịeθ-ĕnnụen ûðī tγéššāmeš ātáuðem-ịịi mídden âðī-nγen ». — Ennạn-ās : « U-ḫáqq ĕlfḕḍl-Allah ḫéš, ídzen ūðâš ịéggu tiḫébbet nétšnịn qlânĕγ ūnétqĕddāš; lúkạn net-qĕddāš tímzụūra nétsnịn ûšekk nettédžāš allássu di-ddūnīθ; nétšnịn ûḫeš netqĕddāš qā-nûseð γréš ātilīð ḫnĕ́γ ðámĕq-qrạn ». — Inná-ịāsen sīði Bû-Bkèr : « Qái ịqéblĕγ zīụén áụāl ịūði tennâm-ịịi; ðúlĕqqu ðûlem itmûrθ-ĕnnụen qâ-ḫụen úgemmeḍ ūlá tiḫébbet maðám-ịịi dd'rĕγ ». — Ennân-ās : « Iâ-sīði Bú-Bkèr, ámạn γérnâγ ĕḍrús ðúlĕqqu âð-ānĕγ térreð θḛ̂t-ĕnnâγ mâmeš tellá tímzụūra ». — Inná-ịāsen : « Ṛôḥem qaị âmạn äð-âụen ịâseð si-γér-Rebbi; mâni mᵘa tîmḍem âtäfem amạn itázzèl ». — Ṛ̂ûụḥèn ḷûsed sīði Bû-Bkèr ịétter si-Rébbi inná-ịās : « Iâ-sīði Mûlāna áð-äsen tsétteð ámạn ði-íγzer-ūði ». — ði-tsaɛâθ-ĕnni iụâfāt ði-ụáuāl ĕllí inná-ịās ịûš ámạn iuɛárāben-ĕnni. Éịịūren itréǧǧụịn-ĕnsen, ûfạn-hen tázzlen sụámạn; ĕgqimen séṣṣụan ði-ụúrθạn-nsen ḫáịịạnten.

Ḷûseð īdž-uụâss sīði Bū-Bkḗr ịûðer γérsen, ịûfä-hen qqimen kúll lḫáịịeθ γérsen; ifráḥ ĕzzîsen sīði Bû-Bkèr; irūn-ās ĕzziâreθ; ĕgqimen ḫéddment amenní āl-immūθ. Séggä immūθ, médḷḗnt di-Tázūḍa, bnạn-ās ĕlgóbbeθ ḫtém-ḍḗlt-ĕnnes; eðuɛâfrīθ-ĕnni ịéṇγ-īt Rébbi. Íqqīm iγzer-ĕnni ìtázzèl sụámạn ibéršānen slûseḷ ĕnụúzzāl, téffĕγen si-ịífri-

Digitized by Google

nni élli illa itɣéddem-dîs aẓâfrîɔ-ĕnni; ɣer-ɥássu itâzzel sɥâmạn ibéršānen eð-ịîfri-nni qārĕnnâs ifrî ĭáberšān.

TRADUCTION.

Légende de sîdi Bou-Bker et du génie de la Grotte Noire.

Quand Sidi Bou-Bker vint du Maroc (Beni-Methar) dans notre pays, il trouva sîdi Aḥmed Ben Sa'îd établi près d'une source, chez les Beni Zîdâz. Lui-même s'installa en haut de cette source à Tazouḍa près d'un ravin sans eau. L'oued qui y coule actuellement et qui prend naissance dans la Grotte Noire n'existait pas.

Sîdi Bou-Bker avait avec lui son fils et un génie qui travaillait le fer dans la Grotte noire. Un jour, son fils se prit de querelle avec celui de son voisin, sîdi Aḥmed Ben Sa'îd. Ce dernier, furieux, réunit ses gens, et les lança sur sîdi Bou Bker. Quand ce marabout vit ces gens armés se diriger de son côté, il dit à son fils : « Tu me fais là une ennuyeuse affaire avec ce marabout ». Le jeune homme se leva et courut au-devant de l'ennemi pour le combattre.

Quand sîdi Aḥmed vit le fils de son ennemi s'avancer seul contre eux, il s'élança sur lui, le rejoignit, puis, le saisissant, il le jeta devant lui sur son cheval et l'emporta au galop. Quand il arriva chez ses Arabes avec son prisonnier, il leur dit : « Rassurez-vous, vous n'avez rien à craindre de ce sîdi Bou Bker, voilà que je lui ai enlevé son fils et il n'a pas bougé de chez lui. Marchez avec moi, nous le combattrons et il quittera notre pays ».

Sîdi Bou-Bker dit au génie qui était à son service :

Digitized by Google

« Arrête ces gens; si tu me laisses vaincre par eux, je fais voler ta tête ». A cet ordre, le génie accourut près de sîdi Aḥmed. Les Arabes avaient lié les mains à leur prisonnier et voulaient le tuer. Mais le génie arriva; il prit le fils de son maître et l'enlevant en même temps que sîdi Aḥmed, il les déposa tous deux devant sîdi Bou-Bker.

Sîdi Aḥmed Ben Sa'îd, terrorisé par le génie, ébloui à la vue de la beauté que Dieu avait donnée à sîdi Bou Bker, resta étourdi devant eux. Dieu lui accorda son pardon. Il envoya à sîdi Bou Bker l'ange Gabriel qui dit au marabout : « Dieu t'a donné la barâka, mais n'en use pas de la sorte avec sîdi Aḥmed. — O sîdi Djebrîl, dit le marabout, je n'ai pas quitté cette place; mon fils et celui de sîdi Aḥmed se sont querellés; cet homme est venu, avec ses Arabes, pour me faire la guerre; il me hait et il en veut à ma vie ». L'ange reprit : « Si tu mets ton ennemi en liberté, si tu lui laisses la vie, Dieu t'accordera une place dans son propre cœur ». Sîdi Bou-Bker pardonna à son adversaire. Celui-ci se leva encore tout effrayé, revint près de ses Arabes et les ramena près de la source. Or, cette source s'était tarie. Quand sîdi Aḥmed arriva, il la trouva sans eau; sa frayeur le reprit et il mourut.

Ses sujets restèrent donc sans chef et se trouvèrent privés d'eau. Ils se réunirent : « C'est la malédiction de sîdi Bou Bker qui nous a atteints, dirent-ils, notre chef est mort et c'est lui qui l'a tué; l'eau, c'est lui qui nous l'a prise; maintenant, il va nous maudire et il fera de nous ce qu'il voudra. Donc, allons le trouver, nous lui égorgerons des bœufs, des moutons, nous lui ferons des cadeaux afin qu'il nous pardonne, nous serons ses sujets et il nous commandera comme il l'entendra ». Ils s'en vinrent donc trouver le marabout et lui présentèrent les cadeaux qu'ils lui destinaient : « Que voulez-vous? » demanda sîdi Bou-

Digitized by Google

Bker. Ces gens répondirent : « Seigneur, notre roi est mort de ta main puissante; nous n'avons personne pour nous diriger et nous craignons que les autres rois ne viennent à l'apprendre et ne nous mangent nos biens. Maintenant, nous accourons près de toi sous ta protection. Rends-nous notre eau, nous te servirons comme nous le faisions pour sîdi Aḥmed. Dorénavant, ta parole seule sera suivie; celui qui s'écartera de la voie que tu nous traceras, tu le puniras comme tu voudras ». Sîdi Bou Bker répondit : « Mes enfants, je vous prendrais volontiers si vous deviez me servir de bonne foi, si vous ne me trahissiez pas en m'amenant des gens pour me tuer ». Les Arabes s'écrièrent : « Nous en jurons par la faveur que tu tiens de Dieu, personne ne te fera le moindre mal; tu vois notre impuissance; si nous avions pu te nuire précédemment, nous ne t'aurions pas laissé vivre jusqu'à ce jour ; mais nous ne pouvons rien contre toi et nous venons te demander d'être notre roi. — J'accepte, dit le marabout. Et maintenant, retournez chez vous; tant que je vivrai, il ne vous arrivera rien de fâcheux. — O sîdi Bou Bker, continuèrent les Arabes, l'eau est rare chez nous, rends-nous maintenant notre source, telle qu'elle était auparavant ». Le marabout répondit : « Allez, l'eau vous arrivera par la grâce de Dieu; partout où vous passerez vous trouverez de l'eau qui coule ». Ils partirent.

Le marabout se mit à dire : « O mon Maître, tu feras couler pour eux de l'eau en abondance dans ce ravin ». Aussitôt Dieu exauça sa prière; il donna de l'eau aux Arabes. Ceux-ci vinrent à leurs canaux d'irrigation, déjà l'eau y courait; ils se mirent à irriguer leurs vergers, à leur donner la vie.

Un jour sîdi Bou-Bker descendit chez ces gens; il remarqua qu'ils avaient de tout et il s'en réjouit. Ces Arabes lui

Digitized by Google

donnèrent la *ziâra*; ils le servirent ainsi jusqu'à sa mort. On l'enterra à Tazoûḍa et on éleva une qoubba sur sa tombe. Quant au génie, Dieu le fit mourir. L'eau qui sortait de la grotte où ce génie travaillait le fer était noircie par les scories; de nos jours encore, l'eau de cette source est noire et la grotte d'où elle jaillit est connue sous le nom de Grotte noire.

XCV

Lèqṣéṛeθ ĕnsiɔ̈i ɛÃ̆bd el-Ụáḥèð eɔ̈émmis.

Ílla îdžen umrūbĕḍ lism-ĕnnes siɔ̈i ɛÃ̆bd el-Ụáḥeð ṛérsu ɔ̈i-llḥádāðeθ nât-Snūs zārāɔ̈āsén ɔ̈ební Máθhar; γ´res îdžen ụ́erba qārĕnnâs siɔ̈i-Ibrahīm. Iûseð īdž-ụâss γer-ĕbbâs, innáṛās : « Iâ-bba, nétš ḫsé́γ äɔ̈-éffγèγ ḫbérra äɔ̈-ḥáusèγ ɔ̈i-θémmūrθ náθ-ĕnnhār; édž-iṛi äð-ṛôḥèγ tûseð-iṛi lbáɛäḍ ĕnmídden sirráɛṛeθ-ĕnneš ākiɔ̈i ṛoḥén iúmšān ĕlli qâṛ ḫsé́γ āɔ̈âs ṛoḥèγ. Iûseð ĕbbâs íṣṣīfĕḍ ilbáɛäḍ ĕnmídden ätrâfqen ɔ̈i-ûbriɔ̈ ɔ̈ākis ḥáusen.

Ûzden ṛôḥen âkīɔ̈es; ṛiúṛī-ïhen iụúzṛů nsiɔ̈ ĕlɛÂ͡beð āɔ̈iṣ ṣüḍèn élụaḥš; γ´res nettân idžen nūṛis sí-lụaḥš isébbĕq-īhen lkúll. Ûzden íθbāb entémmurθ-ĕnní zriṇt iṣéṛüāḍen-nni, ṛéṛüren iruẹn elfézăɛäθ-ĕnsen, ṛôḥĕn-āsen âki užéllīð-ensen lism ĕnnés siɔ̈i Ịáḥṛa āḫsén ḥáůfen.

Si-ṛízr-īhen nettân ttâzden γ´res; íqqīm āl-léḫgent ĕrrefâqeθ inná-ṛāsen : « Nétš qâṛ zriγ tiš lemḥálleθ tûseð âḫnáγ tergéb si-ûɔ̈rār ĕnsiɔ̈ elɛâbeð. Séggä géhĕben γrés, zriṇt γ´res îdžen nūṛis sí-lụaḥš iɛâžeb-īhen ði-ụûl-ĕnsen. Énnạn : « Néšnṛn míllä ûɔ̈-āš néksuš ṛis-ūɔ̈i nélụaḥš ät-nâueṛ ätnúš iumḗqqrạn-ĕnnäγ ».

Digitized by Google

Si-tūseð ĕrrfâqeθ élli âkí úrba inní zrịn elfézăɛāθ téḥs âttegg lbâṛûð âkīðsen ĕggŭðen neḥnịn ĕzzísen. Énnān-äs iúrba-inni : « *Elfézăɛāθ qā-túseð-ānèγ mízzi äð-ânèγ tésäɛä, eðnéšnịn ðulégqû ūnétteges γệr ānéruel* ». — *Innú-ịäsen* : « *nétš ūdĕĝ-ĝûγeš âkīðụen. Úịäk âdžeγ ịis-ínu ât-auịen ðäð-rŭụḥèγ íbba ḥuḍâr-ínu*; *bâḥra äð-íqqẹ̀ṣ íḥf-ínu* ðáðī ịini : *Šékk téggīð-iịi táḍḥaṡt ăkí ižéllīðen ĕl-kúll, ū-ðeĝĝûlγeš, nétš γệ āðî-nγen ðäðî-auịen* ». — *Ûzden neḥnịn rûụlen γér-ĕbbās džịnt nettận ăkí ịīsận-ĕnsen*; *ĕnnận-äs íbbās* : « *Nésnịn t'ḥūf ḥnâγ lémḥāl ĕnsīði ḷáḥịa nâθ-ĕnnhar eð-mémmiš iúịent nettận eð-ịisận-nnâγ* ».

Séggä ḥéldện neḥnịn zrînt γệ ụáḥðes ḥáûfen ḥụérba-nni íqqīm ítšāθ ĕlbāṛûd dīsen, ðennéḥnịn tšāθen dis ĕlbâṛūð. Ḷûseð ârba-inni ðimšéγγeb ði-ụûl-ĕnnes. Séggä šéθren ĕḥḥés, ịûseð ârba-inni ịínna : « *Ḷâ-Rebbi, ûðī féḍḍeḥaṡ âki ižéllīðen*; *qâị míllä γlébn-iịi mídden ūði*, *âð-äzden ižéllīðen ĕntemmûrθ äð-ịinịn íbba* : « *Ū-γérš-eš lbărākeθ ĕðmémmiš qā-ụér ðíseš lbărākeθ, kénnīụen máši ðižéllīðen* ». — *Ûzden neḥnịn ĕḥsen äð-éṭṭfen ârbā-nni. Ḷûseð ịínna* : « *Ḷâ-Rebbi âðī tsifịeð iúženna nétš ðûịīs-ínu* ». — *Ḷûseð Rebbí isséγd-äs iụáuāl-ĕnnes*; *ịûfụiị iúženna, íqqīm ítšāθ ðísén si-úženna.*

Séggä zrịnt ârba-nni ittâfiḷ i-užennâ, qqîmen ăɛârāben nsīði Ḷaḥịâ ggûðen ĕzzīs; *ĕnnận iužéllīð-ĕnsen* : *Ḷâ-ažĕllīð néšnịn ɛâmer-na ū-nézrůš amūðî bnâðem ittâfiḷ iúženna, néttäseð néšnịn ānūθit ū-nézzār-ūt-eš ðĕnéttận itšâθ-ānèγ, inéqq-ānèγ ðúlĕqqû šékk qā-uðišeš lbârākeθ am-ụérgäz-ūði ðúlĕqqû neṡnịn äð-néruel ɛála-ḥāṭer nettận qaị äð-ānéγ issemda*; *ði-tsâɛäθ-ĕnni ĕḥsen neḥnịn äð-rûlen, ụalâinni ðûụlen ettûqaị selbârākeθ si-γer Rébbi séggä idáɛä ḥsen bbâs nụérba-nni sīði ɛäbð-él Ụáḥèð.*

Ḷúseð ĕbbâs ịûḥel ịíträɛä-ðīs séggä ịémmāḍêl ḥés memmís,

Digitized by Google

ḷûseð ḷínna iišmež-ĕnnes : « *Ékker, sérrež-iḷi ḷis-ĭnu äð-éniẹγ äð-éḷiūreγ ði-lqọqθ ūði äð-léḥgèγ mémmi, âḥes ūrziγ qâš ḷídder ānáγ ḷémmūθ, át-āfèḥ* ». — *Tûsed taméṭṭûθ-ĕnnes tenná-ḷīäs* : « *Mémmiš qā-ḷídder, ualâinni qā-ittâfi* ði-úženna, ðennéttạn *qâit dimšéγγeb* ði-qûl-ĕnnes *sébbās ĕlli* ūγérseš *ḷûsīð-eš äḥés ḷéṛgeb ūr-ísḥesseš* ði-qûl-ĕnnes *u-ízrīteš* ði qûl-ĕnnes *mâš qā-ítteg âki mídden*; *ḷâ* ĭârgāz-ĭnu *mémmiš qáit dimḥáḷiẹr si-uɛârāben nâθ enn' har ĕlli ḥáûfen-ḥes mízzi ât-enγen. Éð-šekk míllä* θéllīð ðiš *ĕlbârāke*θ *ûšekk ḷeṣḥáqqaš mémmiš* γér-sissä; *qualâinni* ĕdäɛä-ḥsen áð-*hen ḷémsèḥ Rébbi* āðûqlen *ettûqāḷ.*

Ḷûseð sīði ɛÁbð *ĕl-qáḥèð ḷídäɛä-ḥsen, ûzden* ði-*tsáɛäθ-ĕnni ḷémsèḥḥen Rébbi* ðûqlen *ĕttûqāḷ* eð-*ĕqqîmen am-énni bédden sesslâḥ-ĕnsen mâmeš ellân séggä* ídäɛä *ḥsén sīði* ɛÁbð *el-qáḥèð.*

Ḷûseð sîði Ibrahim séggä ḷízr-ihen ám ĕtṣuiréθ ḷíðqel ði-*lqóqθ-ĕnni* ði-*lḥâḍer-ĕnnes ḷínna* : « *Lḥámdullah ḷâ Rebbi lli ūði tmérmeddeš léllāna*; ðúleqqû *qâḷ ḷéṛḍa-ḥi bbá* eð-*ḥénna ĕlli qâhen ṣifèḍn-iḷi lbârāke*θ *si-γer Rébbi āl-ḷémsèḥ lemḥálle*θ-*ūði*; *nétš* ðuléqqû *qâi dúǧǧûleγ γer-ebbá* ĕð*ḥénna.*

Îṛọḥ nettạn ḥúīs-ĕnnes. Si-íḥlĕḍ γer-ebbâs, ieârḍ-*ās* selɛâsker-*ĕnnes*; *mlâqān ḷíggās ídzen nūrâr mâš ĕttéggen iželllīðen séggä tîlịn γélben fĕrrḥen* ði-*qûl-ĕnsen. Tûseð ḥennâs tenná-ibbās* : « *Šékk mémmiš qáit ḷémγer ḷeṭqĕdda äḷûqeθ lbâṛūð qâi γrés lbârāke*θ *am-iželllīðen*, ðúleqqû *šékk* ðáussar *qâḷ tméγreð ḷûsāɛ, bárka šékk ethékkmeð* ði-uɛârāben *qḷḷem* ðennéttạn *ätégget* ði-*úmšạn-ĕnneš* āðisen *ḷĕhkem ūlá-nettạn* ». — *Inná-ḷīäs* : « *Bénnḷa* ». — *Ḷûseð sīði* ɛÂbð *ĕl-qaḥeð ḷûšu lḥákūme*θ *imémmis*; *ússälām.*

Digitized by Google

TRADUCTION.

Sîdi ʿAbd el-Waḥed et son fils.

Sîdi ʿAbd el-Waḥed était un marabout qui habitait près de la limite de la tribu des Beni Snoûs, du côté des Beni Maṭḥar. Il avait un fils qui s'appelait sîdi Ibrahîm. Un jour, ce jeune homme vint trouver le marabout : « O mon père, lui dit-il, je désire aller me promener sur le territoire des Oulâd En-Nehar. Permets-moi de partir et donne-moi quelques-uns de tes hommes pour m'accompagner là où je désire aller ». Sîdi ʿAbd el-Waḥed fit venir quelques-uns de ses sujets et les donna à son fils comme compagnons de route.

Ils partirent; le prince emmena ses compagnons sur la montagne de Sîd el-ʿAbed; là, ils se mirent à chasser. Sîdi Ibrahîm avait pour monture un cheval sauvage qui devançait tous les autres. Les gens des Oulâd En-Nehar aperçurent les chasseurs; aussitôt les guerriers de la tribu se réunirent et, avec leur chef, sîdi Yaḥia, ils fondirent sur la troupe de sîdi Ibrahîm. Le prince, voyant cette troupe s'avancer vers lui, s'arrêta. Ses compagnons le rejoignirent. « Je vois, leur dit-il, une troupe qui nous guette du haut de la montagne ».

Quand les Oulâd En-Nehar furent proches, ils furent charmés de voir sîdi Ibrahîm monté sur un cheval sauvage. Ils se dirent : « N'enlèverons-nous pas ce cheval à son cavalier; nous emmènerions cette bête superbe pour en faire cadeau à notre chef ».

Lorsque les compagnons de sîdi Ibrahim virent cette troupe d'Oulâd en-Nehar disposée à les attaquer, ils eurent peur : « Ces gens veulent nous dépouiller, dirent-ils à

Digitized by Google

leur chef, nous n'avons plus qu'à fuir. — Je ne fuirai pas avec vous, dit sîdi Ibrahim; comment! je leur laisserais prendre mon cheval et je reviendrais à pied chez mon père; mais ne ferait-il pas tomber ma tête? Il me dirait: Toi qui m'as fait la risée de tous les rois, tu n'es pas mon fils. Donc, je ne fuirai pas; il n'auront qu'à me tuer et à m'emporter ». Les compagnons du jeune prince l'abandonnèrent, laissèrent leurs chevaux aux mains des Oulâd en-Nehar et s'en vinrent dire à sîdi ʿAbd el-Waḥed : « L'armée de sîdi Yaḥia nous a attaqués et nos chevaux sont restés entre leurs mains ».

Quand les Oulâd en-Nehar virent le prince seul, ils s'élancèrent; sîdi Ibrahîm les reçut à coups de fusil; les assaillants tirèrent à leur tour. Le prince sentit le désespoir envahir son cœur. Voyant ses adversaires en si grand nombre, il fit à Dieu cette prière : « O mon Dieu, ne permets pas que je sois déshonoré aux yeux des rois; si ces gens l'emportent sur moi, les chefs du pays diront à mon père : Ni toi, ni ton fils n'aviez reçu le don de la baraka, vous n'êtes pas des rois ». Comme il allait tomber au pouvoir des Oulâd en-Nehar, il s'écria : « Seigneur emporte-moi au ciel avec mon cheval ». Dieu exauça cette prière : le cavalier vola avec sa monture dans le ciel et, de là, continua à frapper ses ennemis.

A cette vue, les gens de sîdi Yaḥia furent pris de crainte; ils dirent à leur chef : « De notre vie nous n'avons vu un homme voler comme le fait celui-ci; quand nous voulons le frapper, nous ne le voyons plus et lui nous frappe et nous tue. Tu n'as pas le même pouvoir que cet homme; aussi, nous allons fuir, car il nous détruirait tous ». Mais comme ils allaient prendre la fuite, ils se trouvèrent changés en pierres : ceci par la grâce de Dieu, à la prière de sîdi ʿAbd el-Waḥed.

Digitized by Google

Ce marabout, en effet, voyant que son fils tardait à revenir et fatigué d'attendre son retour, dit à un nègre, son serviteur : « Lève-toi, selle mon cheval pour que je parte à l'instant auprès de mon fils; je le chercherai et je le trouverai qu'il soit vivant ou qu'il soit mort ». La femme du marabout lui dit : « Ton fils est en vie, mais il vole dans le ciel; il a le cœur affligé parce que son père ne vient pas voir ce qu'il fait, parce que tu n'es pas averti par ton cœur de ce qui lui arrive alors qu'il est, lui, désespéré dans sa lutte avec les Oulâd en-Nehar qui l'ont attaqué et en veulent à sa vie. Mais si Dieu t'a donné la baraka il n'est pas nécessaire que tu ailles près de ton fils; maudis seulement ses adversaires et que Dieu les change en pierres ».

Sîdi ʿAbd el-Waḥed maudit les Oulâd en-Nehar et sur l'instant ils furent changés en pierres avec leurs armes dans l'attitude qu'ils avaient au moment où le marabout lança sa malédiction contre eux.

Sîdi Ibrahîm voyant ses adversaires tels que des statues reprit ses esprits et dit : « Louange à Dieu qui n'a pas permis que je fusse détruit aujourd'hui. Et maintenant que mon père et ma mère m'ont montré leur satisfaction en m'envoyant la baraka de Dieu et en produisant ce miracle, je vais retourner près d'eux ».

Le prince partit, monté sur son cheval sauvage. Son père se porta à sa rencontre avec ses troupes. Quand ils furent réunis, sîdi ʿAbd el-Waḥed donna une fête comme en donnent les rois lorsqu'ils sont vainqueurs et que leur cœur est plein de joie. La mère de sîdi Ibrahîm dit alors à son mari : « Voilà que ton fils est grand, il peut faire la guerre et il possède la baraka comme les rois. Toi, tu es très âgé, tu as assez commandé tes Arabes, prends du repos et mets ton fils à ta place, il commandera à son tour. —

Digitized by Google

C'est entendu, dit sîdi ʿAbd el-Waḥed ». Et il donna le pouvoir à sîdi Ibrahîm.

XCVI

Lèqṣ́ieḍ ènsîði ɛÂli ettéšmeṣt-ènnes ði-Téfrent.

Îdžen uɣâss i̯ûseð ídžen umrābéḍ sí-lɣèrb, séggä iḥlēḍ ítmūrθ nāt-snûs i̯érsu ði-Téfrent nâd-zídāz; i̯iɣeð ākîs tiṣ entéšmeṣt âðāas tessú ūtšú-nnes; eðnéttạn qârĕnn-ās middén sîði ɛÂli. Séggä íbna ɣérnâɣ agi̯ṭūn nnés i̯ûseð i̯isii aqššûḍ i̯imèḍ äð-iḥáɣes séggä írǫḥ nettạn, ûzden îdžen sébäːä nmídden si-uɛârāben éffɣen ði-ugîṭūn nnés ûfạn dînni tismeṣt-ĕnni, ennạn-ās : « Égg-ānèɣ ämésli sí-ɣerɣen ». — Tenná-i̯āsen tiṣmeṣt : « Iâ-midden, kénnīɣen qâi̯ tɣéllḍem ði-ugîṭūn ensîði ɛÂli; nétṣ ū-kénnīɣen tsîi̯erɣ-eš eð-sîði ɛÂli ū-ílla-š-da ». — Ennạn-ās irgâzen-ĕnni : « Âð-ānèɣ ĕtsîi̯reð bézẓez ĕḥḥem ». — Téffèɣ nettâθ si-ugîṭūn tédžihen qqîmen ði-ugîṭûn téi̯i̯ūr tûrza ḥsîði ɛÂli, tûfāt tenná-iās : « Iâ-sîði ɛÂli, nétṣ šrá nuɛârāben úseðn-i̯ii i̯ūgîṭūn-nneš ennạn-i̯ii : « Smûšel-ānèɣ ðennétṣ ūḥésɣeš āhén-setšeɣ. Ennạn-i̯ii : « Âð-ānèɣ tsétšeð béssīf-ḥem ». — Eð-nétṣ rǫḥèɣ.

Iûseð nettạn íðɣel di lɣóqθ-ĕnni i̯ūgiṭūn-nnes. Séggä iḥlḗḍ sîði ɛÂlí i̯ûfa-hen eni̯én ḥi̯isạn-nsen zzâθ i̯ūgîṭūn, mízzi äð-rǫḥen. Inná-i̯āsen : « Téḥsem â-tāseð ðîɣen ānḗɣ ði-i̯isạnĕnnɣen ». — Súsmen néḥnin. Iûseð ídžen ĕzzīsén inná-i̯ās : « Â-tāseð ði-i̯isạn-nnâɣ ». — Inná-i̯āsen : « Éi̯i̯ūrem sitémmūrθ-ìnu ». — Iisi néttạn áqššūḍ ĕnnés i̯ûθīhen ézzis. Éi̯i̯ūren neḥnin āl-ḥéldḍèn iθlâθ zzâθ-ĕnnes; íḥūf i̯is ámzɣar,

Digitized by Google

immūθ, iḥ̄uf ɥénni zéffr-ěnnes āl-émḍạn ssébäɛä mmûθen Îsīn neḥnîn ṭrîḥāt-ěnsen, eddûlen ɣer-témmūrθ-ensen ḥiḍárṛen.

Ṛôḥen ɣer-umḗqqrạn-ěnsen tšétšạn ennân-ās : « *Nétšnịn tṣár-ānèɣ tîš nelqéṣṣeθ dîs läɛäžeb éð-šekk ðamḗqqrạn-nnâɣ má-tezrīð ði-lăɛâmer-ěnneš mâš itṣâr-ānèɣ si-ɥâzd-ěnni ɛtḥélqèd diddūnīθ âl-assūði* ». — *Inná-ị̄āsen* : « *Âði-tinịm mátta iṣâr-āɥen ði-ɥâịen elíịịām élli téịịurem ātḗnḍèm ði-θémmūrθ-īnu* ». — *Ennạn-ās* : « *Nétšnịn iqḍâɛ-ḫnâɣ ḷâz. Néffèɣ ði-îdžen nugîṭūn ịtbna ði-Téfrent, nûfa ðis tiš entéš-mešt, néttr-īt ūtéḫseš äð-ânèɣ téssetš, tûseð téffèɣ si-ugiṭān. Téðɥel âki ídžen ɥérgāz ịídăɛä-ḫnâɣ. Ěmmûθen-ānèɣ ịisạn-nnâɣ dínn, eð-nétšnịn nṛûɥäḥ ḫidárṛen nnâɣ. Šékk ūðîšeš lbârākeθ ěnɥérgäz-ūði llí neffḗɣ-dīs nétšnịn* ».

Ịeṭḫémmem nettạn inná-ị̄āsen : « *Áryaḥem âkīði, mâni tūfímt âðī tsáḥnemt. Ûzden neḥnîn ěịịûren āki umḗqqrạn-ěnsen āl-ịûḍèn iugîṭūn ěnsîði ɛÂli. Sí-izrû mrâbèḍ-ěnni inná-ị̄āsen* : « *Ɥûði llí ịeɣâɥen ịisạn-ěnnɥen* ». — *Ennạn-ās* : « *Ɥûði* ». — *Ịúseð amḗqqrạn-ěnsen ịimlâqa āki ɥérgāz-ěnni issiɥel âkīðes, inná-ị̄ās* : « *Mâges šékk? mânis tûzdeð?* ». — *Inná-ị̄ās* : « *Nétš, ūzdéɣ si-Tɣérbīt, rsiɣ ɣréš ðâðīhāh ðennétš elɥâsīleθ ínú ðámrābèḍ; eð-míllä tsérkseð-ịịi ḗqqel mátta ði-lkɥâɣèḍ-īnu âtāfed dísen lism-īnu âtāfeð mâges nétš* ». — *Ịúseð amḗqqrạn ěnni nuɛárāben ịéṭṭèf lkɥâɣèḍ-ěnni íqqīm íqqār dísén, ịíssen lism-ěnnes, ịûfāt dámrābèḍ qârěnnās siði ɛÂli. Inná-ị̄ās* : « *Mátta téḫseð ěɣri āltûseð-ịịi i-témmūrθ-īnu ätzedɣed-dis bla-ĭâuāl-īnu, uttâseddeš ěɣrí āði téttreð* ». — *Inná-ị̄ās siði ɛÂli* : « *Mâges šékk âl-šekk éttrèɣ ḫétmūrθ ðennétš ḫḗr-ězzīš; ɥénni téḫseð âðī tégget égg mátta téḫseð nétš ɥli ūtṛôḥāɣ-eš sissä ɣḗmillä tesbịịneð ðilbă-*

Digitized by Google

rākeθ-ĕnneš mâš-teggu, ĕžšekk qâš tḥáqerʒiii eʒmillā úʒišeš lbârākeθ nétš âqli âšekk ezḍĕɣ žâr iúženna nRébbi ʒétmūrθ élli nétš tḥáuseɣ sihf-īnu ».

Si-íslu amégqrạn-enni iụ́ạụal-ĕnni, isúkkɥen, ịûseʒ isséf-zāɛ ʒi-uɛârāben-nnes mízzi äʒ-ḥáûfen ḥés ât-ĕnɣen. Iûseʒ siʒi ɛÂlí iqqīm iṭéṭṭef lékθūb-ĕnnes, íqqār ʒisen, ịûseʒ nettận ịûrii tnâịen netụérqịn lékụāɣẹḍ. Séggä iḥlẹḍ-ḥes amẹ̀qqrạn ĕnni suɛârāben ɣệ ịiri-hen ḥumẹ́qqrạn ĕnuɛârāben-ĕnni. Selbârākeθ ĕnsiʒi ɛÂli eʒ-lézʒūʒ-ĕnnes tụásūụern-ās lekụâɣẹḍ-ĕnni am-tûqaị nétsīra ĕqqîment ténnĕḍẹ̀nt, ìsịnt nettận āl-úžĕnna žârāʒ-āsent, mlâqạnt ḥés ẓḍịnt amẹ̀qqrạn-ĕnni am-ímendi.

Qqimen aɛârāben tsḗḥān dis ʒi-úženna itmézda rúlen, ĕɣqâren : « *Nétšnịn úla dīdžen ʒi-ụâịẹn nétmūrθ ū-itemniaɛ zzis qaị irézzem tímssi ʒi-uâss qébl-ịịẹḍ. Ûzden rûlen, ịûseʒ nettận inná-ịāsen* : « *ɣệ ụénni ịûseʒ âki amḗqqrạn-ennụen âʒī ịẹ́nɣ selḥâḍer-ĕnnes qâị äʒ-âs-ịūš Rébbi lḗhlāš ɣẹmilla ịẹ́nnetreš lzérreθ-ĕnnes; eʒ-ụénni ịûzden ḗɣri bézzez eḥḥés qâị éttrèɣ si-Rébbi ät-ịíster serrézq-ĕnnes ū-íthẹ̀ṣṣeš ūlá ʒelḥáịịẹθ si-ɣér Rébbi* ».

Ûzden ịínni idâɛä-ḥsen siʒi ɛÂ̂li slḗhlāš entérsen lkúll, qqimen ɣẹ̀r aɛârāben-ĕnni ĕllí idâɛä-ḥsen seddâɛäụi nélḥẹr, úzden ɣrés šéθren ịûsäɛ. Íqqīm nettận iḥḗkkem disen mâš illâ amḗqqrān ĕnni íllä ịẹ́nɣû néttận. Íqqīm siʒi ɛÂ̂li ʒi-θémmūrθ-ĕnni âlsi ímmụ̄θ. Méḍlent ʒi-Téfrent eʒ-mídden qâị dzû̂rent ɣer-ụássu.

Digitized by Google

TRADUCTION.

Sidi ʿAli et sa négresse à Tafrent.

Un marabout, venu du Maroc, vint un jour s'établir à *Tafrent*, chez les *Beni-Zîdâz*; il avait amené avec lui une négresse qui lui préparait ses repas. Ce marabout du nom de sîdi ʿAli, ayant élevé sa tente dans notre pays, prit son bâton et alla se promener. Pendant son absence, sept Arabes de la région arrivèrent à sa tente; ils y trouvèrent la négresse : « Prépare-nous à dîner avec vos provisions, lui dirent-ils. — Eh! les gens! répondit la négresse, vous vous conduisez grossièrement dans la tente de sîdi ʿAli; en l'absence de mon maître, je ne vous servirai pas. — Tu nous serviras à manger de force, dirent ces hommes ». La négresse sortit de la tente et les laissant seuls, se mit à la recherche de son maître. Quand elle l'eut rejoint : « O sîdi ʿAli, lui dit-elle, des Arabes sont venus à ta tente et m'ont ordonné de leur servir à manger. J'ai refusé et je suis partie ».

Aussitôt sîdi ʿAli revint à sa demeure. A son arrivée, il trouva les Arabes montés sur leurs chevaux se disposant à partir : « Sur qui ferai-je tomber ma malédiction, lui dit-il, sur vos chevaux ou sur vous? » Ces gens se turent. Pourtant l'un d'eux répondit : « Qu'elle frappe nos chevaux! — Sortez de mon terrain », leur dit le marabout. Et levant son bâton, il les frappa. Comme ils arrivaient au ravin voisin, celui des chevaux qui était en tête tomba mort; celui qui suivait tomba ensuite et mourut, puis tous les autres périrent jusqu'au dernier. Les cavaliers enlevèrent les feutres de leurs selles et revinrent à pied dans leur pays.

Digitized by Google

Ils allèrent trouver leur chef et se plaignirent à lui en ces termes : « Il nous est arrivé une étrange aventure. Toi, qui es notre chef, de ta vie, depuis le moment où tu es né jusqu'à aujourd'hui, tu n'as vu chose pareille. — Racontez-moi donc, dit le chef, ce qui vous est arrivé au cours de votre voyage sur mes terres ». L'un d'eux conta leur aventure : « Comme la faim nous tourmentait, dit-il, nous sommes arrivés à une tente établie à Tafrent; nous y avons trouvé une négresse, à qui nous avons demandé à manger. Mais cette femme a refusé de nous servir; elle a quitté la tente, puis elle est revenue avec un homme qui nous a maudits; nos chevaux sont morts là-bas et nous avons dû revenir à pied. Ton pouvoir n'est pas comparable à celui de cet homme avec qui nous nous sommes rencontrés ».

Le chef réfléchit et leur dit : « Venez avec moi et montrez-moi l'endroit où vous avez vu cet homme ». Ces gens vinrent à la tente de sîdi ʿAli. Quand il aperçut le marabout, le chef dit à ses compagnons : « C'est là l'individu qui a fait mourir vos chevaux? — C'est lui », répondirent-ils. Le chef s'avança près du marabout et le questionna : « Qui es-tu? d'où viens-tu? — Je viens du Maroc, répondit sîdi ʿAli, je me suis installé ici et je suis marabout. Si tu ne me crois pas, examine mes papiers que voilà, tu y trouveras mon nom et mes qualités ». Le chef prit ces papiers, les parcourut et reconnut qu'il avait affaire à un marabout du nom de sîdi ʿAli : « Et que viens-tu faire chez moi? continua-t-il; comment! tu t'établis sur mon domaine sans mon autorisation; sans venir m'en demander permission ». Sîdi ʿAli répondit : « Et qui donc es-tu, toi, pour que j'aie à te demander des terres, alors que je suis plus puissant que toi. Fais-moi ce que tu voudras, mais je ne partirai que lorsque tu m'auras donné une preuve évidente de ta

Digitized by Google

puissance. Et puisque tu me traites avec tant de mépris, si tu ne me donnes pas cette preuve, je moudrai ton corps entre le ciel, où est Dieu, et cette terre, où je me promène à ma fantaisie ».

Le chef, entendant ces paroles, fut pris de colère; il se mit à exciter ses gens pour les lancer sur le marabout et le tuer. Sîdi 'Ali prit ses livres et en lut des passages, il écrivit aussi sur deux feuilles de papier ; et quand son adversaire, suivi de ses gens, arriva sur lui, il ne fit que lui lancer ces deux feuilles de papier. Grâce à la baraka de sîdi 'Ali et de ses ancêtres, ces feuilles devinrent des meules de moulin, qui se mirent à tourner; elles enlevèrent entre elles le chef des Arabes ; puis, se rapprochant, elles le broyèrent comme elles auraient broyé du grain.

Les Arabes voyant leur chef traité de la sorte prirent la fuite : « Aucun des habitants du pays, disaient-ils, n'échappera à ce marabout qui ferait lever le soleil le soir ». Sidi 'Ali se mit à dire : « Que Dieu frappe de maladie ceux qui sont venus avec leur chef dans l'intention de me tuer et qu'Il en fasse disparaître toute trace. Quant à ceux qui sont venus contre leur gré, je demande à Dieu qu'Il les protège, qu'Il conserve leurs biens et ne les laisse manquer de rien ».

Ceux des Arabes qu'il avait maudits périrent tous; les autres vécurent; ils vinrent à lui en grand nombre et il remplaça auprès d'eux le chef qu'il leur avait tué. Il resta dans le pays jusqu'à sa mort. On l'enterra à Tafrent où les gens n'ont cessé jusqu'à ce jour, de venir visiter son tombeau.

Digitized by Google

XCVII

Lèyṣċiɛθ ĕnsiɛ̀i Moḥámmeɛ̀ ịersịn ɛi-Tánezzārθ.

Ịûseɛ̀ siɛ̀i Moḥámmeɛ̀ bàb en-Tánezzārθ issīfèḍ idžen uɣâss išŭɣɣâšen-nnes iuɛ̀árāben ĕlli ɣrés âɛ̀-āsˌ íruen ĕlḥéɛ̀meθ ĕlli tšišn-äst aɛ̀árāben nelḥéɛ̀meθ. Íruen neḥnịn lḥéɛ̀meθ ịûsāɛ̀. Ịûseɛ̀ idžen umrâbèḍ lism-ĕnnes siɛ̀i Bū-ɛÁbɛ̀-Allah ịéẓrihen dgérrūn lḥéɛ̀meθ ịérru ịûsem ĕzzisen ịinna : « Nétšnịn imrâbḍèn ɣérnaɣ lbârākeθ ĕlkɣéll mâni mɣéllạn imrâbḍèn; eɛ̀ɣûɛ̀i háqqait dgérrun-ās aɛ̀árāben lḥéɛ̀meθ ịûsāɛ̀ ḥi; mâš-iggu Rébbi ĕnneh'ɛ̀m-īt nétšnịn imrābḍén idžen ítšūš-ās ịûsāɛ̀ eɛ̀-ịidžen itšûš-ās eɛ̀rûs. Nétš âɛ̀ṛọ̄ḥièɣ âɛ̀-ās ḥáûfeɣ ḥišŭɣɣâšen ĕnsiɛ̀i Moḥámmeɛ̀ âɛ̀-āsen áuịeɣ lḥéɛ̀meθ ịūɛ̀i ĕlli īrûn-ās aɛ̀árâben-nnes ɛ̀äḥézreɣ mâš-téggu lbärâkeθ-ĕnnes; ɣịmillä néttạn selbárākeθ beṣṣáḥ qâị âɛ̀i íssūfèɣ îdžen nelboṛhạn mízzi áɛ̀ās ĕrréɣ lhéɛ̀iiāθ ĕlli irūn-âs šúɣɣāš-ĕnnes ».

Ịûseɛ̀ siɛ̀i Bū-Ábɛ̀-Allah ịiru lemḥálleθ ḥáûfen ḥsén, ịiuịen āsén mâtta mɣá ịrụén ɣer-uɛ̀árāben.

Iûseɛ̀ siɛ̀i Moḥámmeɛ̀ ịúḥa ḥḥés, issifèḍ iidžen uɛ̀áfrīθ ĕlli iḥéddm-īt; ịûseɛ̀ aɛ̀áfrīθ-ĕnni ịûɛ̀ef ɣrés ɛ̀i-ṣṣīfeθ ĕntéɣịūlθ táberšạnt, innú-ịās : « Â-tṛọ̄ḥièɛ̀ ɣer-Bû ɛÄbɛ̀-Allah Aḥámlīli qâị iḥéqr-iịi ịiúị-iịi šuɣɣâš-īnu slèhɛ̀ īịāθ-ĕnsen ɛ̀âḥes trézmeɛ̀ îzạn ịûsāɛ̀ äɛ̀-étšent nettạn eɛ̀-uɛ̀árâben-nnes.

Tûsed táɣịūlt enni ɛ̀i-témmūrθ ĕlli iḥékkem ɛ̀is siɛ̀i Bū-Äbɛ̀-Allah; si-téḥlḕḍ ḥes iθmûrθ, térzem eḥḥés izạn mâš-íggu ánzār; ĕqqimen etméttạn aɛ̀árāben ensiɛ̀i Bū-ɛÁbd-Allah siịzạn entéɣịūlt-ĕnni, āl-íqqīm ĕttâdf-äs tarṣiụḍí si-bnâɛ̀em

Digitized by Google

immūθen, äl-ịéḥs ā-immeθ. Ịínna : « *Ịâ-ɛāžāba áqqāị lɛâlāmeθ ensîɔi Moḥámmeɔ téffěɣ-ɔi; mmûθen-iịi aɛârābenīnu selbârākeθ ensîɔi Moḥámmeɔ ɔénnetš âqli ěqqnèɣ ḥí áḥḥām. Tûseɔ tésl-ās táɣịūlt ěnni iụáụāl ělli ịínna sîɔi Bū-ɛÁbɔ-Allah, téịịūr ɣ́res iúḥḥām ětṣûḍ ěḥḥés itụâtqeb lḥêḍěnnes ěnụḗḥḥām. Tûɔef ɔi-tsäɛâθ-ěnni ɣer-umrâbèḍ-ěnni tḥélq-ās ɔebnâɔem āl-téqqīm tessâụāl âkīɔes, tenná-ịās* : « *Kénnīụen imrâbḍèn ěttâsmem si-lbâɛäḍ-ěnnụen, áqqāị tesḥáṣlèɔ imânneš âki sîɔi Moḥámmeɔ, ɔūlěqqṷ́, nétš qāûzdeɣ si-lɛâlāịem ělli ịūš-ās Rébbi, ɔūlěqqṷ́ äšékk ěnɣèɣ* ». — *Inná-ịās sîɔi Bū ɛÁbd-Allah* : « *Nétš máši ûsmèɣ si-sîɔi Moḥámmeɔ, ɣḗr ěḥsèɣ äɔ-ezrḗɣ lbärâkeθ-ěnnes mâš téggu; ɔūlěqqṷ́ séggä zriḥ âqli äɔ-érrèɣ-ās lmâl-ěnnes ělkúll ɔišŭụụâšen-ěnnes ɔáqqīmeɣ ḥéddmeḥ mízzi âdī itšṷ̂r selbârākeθ* ». — *Tenná-ịās tažénnīθ-ěnni* : « *Nétš qaị ûḥeš tṛṷ̂ụaḥɣeš ɣḗmillä ggīɣ-âš tiš nelɛâlāmeθ ensîɔi Moḥámmeɔ ɔä-tâmnet* ». — *Tûseɔ tégg-ās tīš nelmâreθ ɔi-ûfūs-ěnnes, nuzzi sâ-izr-īt ā-itfékker lbârākeθ ensîɔi Moḥámmeɔ ellí issûfɣ-ās lmâreθ-ěnni äl-íqqīm ịittétter-dis ät-ịḗɣfer.*

Téɔụel θažénnīθ-ěnni tenná i-sîɔi Moḥámmeɔ : « *Qâị lmâlěnnes ịûseɔ ịûɔent šuụụâš-ěnneš, ū-ídäɛäš ězzis ūlâ tiḥébbet, qā ịûseɔ seššúụụāš-ěnneš irézmīhen sîɔi Bū-ɛÁbd-Allah, ɔūlěqqṷ́, qā-ịûmen selbârākeθ-enneš ịûsāɛ qáit ittâseɔ ɣrés ɔä-šékk íḥɔem, ɔätăɛâmret selbârākeθ šékk* ».

Ịûseɔ sîɔi Bū-ɛÁbɔ-Allah ịûɔef ɣrés, iséllěm-ās ḥûfūsennes iséllěm-ās ḥûḍār-ěnnes, inná-ịās : « *Ịâ-sīdi, nétš qâị ɛâṣiɣ ḥéš ɔûlěqqṷ âɔī tsâmḥeɔ ɔi-ụûɔem nRébbi ɔléžɔūɔ-ěnneš; ɔûlěqqṷ, ịâ sîdi Moḥámmeɔ áqli usédɣ-āš simân-īnu* : « *Milla téḥseɔ ɣéfr-iịi umíllä ū-téḥseɔ-eš qḗṣṣ-iịi iḥf-īnu* ». — *Inná-ịās* : « *Qā-ɣéfrèɣ šékk ɔi-lḥâtreθ-ịūɔi uttäɛâụāɔeš ätégɡeɔ hámmūɔi* ». — *Inná-ịās sîɔi Bū Ábɔ-Allah* : « *Netš ḥéddmeɣ*

Digitized by Google

šékk simánneš, ḫséɣ âɛ̃ī tédžeɛ̃ âqli ɣréš ɛ̃išmeẓ ». — *Innáiäs sìdi Moḥámmeɛ̃* : « *Šékk ɛ̃amrâbèḍ mâš â-škk éggeɣ ɛ̃išmeẓ-īnu, étš tésɥeɛ̃ ɛ̃izzáuiɐθ-īnu älläzd-ĕnni âšekk ṣifḍeɣ itmûrθ-ĕnneš, ätéqqīmeɛ̃ ɛ̃is ɛ̃âšekk ḫéɛ̃men aɛ̃ārāben mâš âqel-īnetš* ».

Iqqīm siɛ̃i Bū ɛ̃Ábd-Allah ɣer-umrâbèḍ-ĕnni ɛ̃i-zzáuiɐθ-ĕnnes, itett dis äl-iḗḫs-īt Rébbi iṷš-äs llārākeθ. Iṷseɛ̃ iṣṣifḍ-äs siɛ̃i Moḥámmeɛ̃ inná-iäs : « *ɛ̃ûlĕqqû netš âqli rḍiɣ eḫḫés sɥûl-īnu, qā-iɛ̃ámmer îšekk Rebbi selbārākeθ éɛ̃ɥel ɣer-témmūrθ-ĕnneš*; *äṭéṭṭfeɛ̃ aɛ̃ārāben eɛ̃-leẓnún, âšekk ḫéɛ̃men si-ɣér Rébbi mâtta-mɥa teḫséɛ̃ äɛ̃âš-ĕggent* ».

Iṛûɥäḥ itmûrθ-ĕnnes iṷfat téḫɥa si-bnâɛ̃em ûɛ̃īseš iqqîm ūlâ-dīdžen. Íqqīm nettạn itḫémmem ɛ̃i-ɥûl-ĕnnes. Iínna : « *Iá-Rebbi, mâmeš äɛ̃-éggeɣ. Âqli tṣifĕḍ-iii itmûrθ-ịūɛ̃i inu mikeɛ̃ âɛ̃īs ĕqqîmèɣ* ». — *Iṷseɛ̃ iṷḥa ḫḫés sīɛ̃i Moḥámmeɛ̃. Iṷseɛ̃ idžen ĕlmâlīk si-ɣér Rébbi, inná-iäs* : « *Mâzārāš qâ-šékk ĕtḫémmeɛ̃ ɛ̃i-ɥûl-ĕnneš qâị áitša áḫḫeš ṣébḥen äɛ̃ārāben ɛ̃äɛ̃-âzden äšékk zûren âɛ̃ersen ɛ̃i θémmūrθ-ĕnneš atäɛ̃ámren âkīɛ̃eš etférḥeɛ̃ ĕzzisen âšekk ḫéɛ̃men am-uɛ̃ārāben en-siɛ̃i Moḥámmeɛ̃.*

ɛ̃uáitša ûzden aɛ̃ārāben. Iúseɛ̃ siɛ̃i Bū-Ábɛ̃-Allah iḗḫkem ɛ̃isen ḫéɛ̃ment âl-āzdenni immūθ. Ûlĕqqu qā-îdfen siɛ̃i Bū-Ábɛ̃-Allah ɛ̃i-llḥáddādeθ zârāɛ̃-ānèɣ ɛ̃âθ Ḥámlīl eɛ̃-sidi Moḥámmeɛ̃ iɛ̃fen ɛ̃i-úɛ̃rār-ĕnnáɣ ɛ̃i-Tánezzārθ.

TRADUCTION.

Sîdi Moḥammed de Tanezzart.

Un jour, sîdi Moḥammed de Tanezzart envoya ses *chaouchs* chez les nomades qui étaient à son service, pour

Digitized by Google

recueillir les dons qu'ils avaient coutume de faire à leur marabout. Leur quête était fructueuse ; sîdi Bou ʿAbdallah, un autre marabout, les voyant réunir tant de biens, fut pris de jalousie. Il se mit à dire : « Nous autres marabouts, nous avons tous la baraka, partout où nous sommes ; voilà que sîdi Moḥammed reçoit des cadeaux plus importants que ceux qui me sont faits. Pourquoi Dieu, que nous servons tous comme ce marabout, donne-t-il à celui-ci beaucoup et aux autres peu. Mais mes gens tomberont sur les chaouchs de sîdi Moḥammed et je leur enlèverai les cadeaux que les nomades leur ont faits. Je verrai alors quelle est sa puissance ; car s'il possède réellement la baraka, il produira quelque prodige pour me faire rendre ce que j'aurai enlevé à ses chaouchs ».

Sîdi Bou ʿAbdallah réunit ses guerriers ; ils tombèrent sur les quêteurs et leur enlevèrent ce que les nomades leur avaient donné. Mais tout cela fut révélé à sîdi Moḥammed. Il fit venir un génie qui était à son service ; ce génie se présenta sous la forme d'une mule noire. Sîdi Moḥammed lui dit : « Va auprès de sidi Bou ʿAbdallah des Beni Ḥamlîl qui vient de m'outrager en enlevant mes chaouchs et les cadeaux qui m'étaient destinés ; tu lâcheras sur lui des mouches en quantité, afin qu'elles le dévorent lui et ses Arabes ».

La mule s'en vint au pays où commandait sîdi Bou ʿAbdallah ; elle lâcha sur ce marabout une véritable pluie de mouches qui semèrent la mort chez ses serviteurs. Il en mourut tant que l'odeur des cadavres arriva jusqu'à sîdi Bou ʿAbdallah qui pensa en mourir : « Chose étrange ! dit-il ; ceci est la marque de la vengeance de sîdi Moḥammed qui me frappe ; mes serviteurs meurent frappés par son mystérieux pouvoir et voilà que j'ai dû fermer ma maison ! » La mule noire entendit ces paroles. Elle accourut

Digitized by Google

auprès de la demeure du marabout, elle souffla sur la maison dont les murs aussitôt se trouvèrent percés; elle entra alors près du marabout auquel elle se présenta sous une forme humaine : « Les marabouts, dit-elle, ne font que se jalouser l'un l'autre, voilà que tu es aux prises avec sîdi Moḥammed; ma venue est l'une des preuves de sa puissance et je vais prendre ta vie ». Le marabout répondit : « Je ne suis plus jaloux de sîdi Moḥammed; j'ai voulu seulement éprouver sa puissance; maintenant, je suis édifié, je lui rendrai ses biens et ses chaouchs et pour gagner sa faveur, je me mettrai à son service ». Le génie répondit : « Pour que tu croies à la puissance de sîdi Moḥammed, je ne te quitterai qu'après t'en avoir laissé un signe ». Et lui prenant la main, il lui fit une marque dont la vue devait rappeler au marabout le pouvoir de sîdi Moḥammed et lui faire désirer d'obtenir son pardon.

Le génie revint auprès de sîdi Moḥammed. « Voici, dit-il, que tes chaouchs t'apportent ton bien, rien n'en a été gâté; sîdi Bou ʿAbdallah a mis en liberté tes serviteurs, il croit maintenant fermement à ta puissance et veut entrer à ton service pour que tu lui transmettes la barâka. »

Sîdi Bou ʿAbdallah entra près du marabout. Il lui embrassa les mains et les pieds : « O mon seigneur, lui dit-il, je me suis montré insoumis; aujourd'hui, je te prie, au nom de Dieu et de mes ancêtres, de me pardonner. Je suis venu moi-même te dire : Oublie ma faute ou bien tranche-moi la tête ». Sîdi Moḥammed lui répondit : « Pour cette fois, je te pardonne, mais ne recommence pas — Je serai ton serviteur, dit sidi Bou ʿAbdallah, je désire que tu me laisses occuper près de toi la place d'un esclave noir ». Sîdi Moḥammed observa : « Tu es marabout, comment pourrais-je te donner un tel emploi; mange et bois dans ma zaouia jusqu'au jour où je t'enverrai dans ton pays; là,

Digitized by Google

tu gouverneras tes Arabes comme tu me le vois faire ici ».

Sîdi Bou ʿAbdallah resta donc dans la zaouia de sîdi Moḥammed; il y vécut jusqu'au jour où Dieu, l'ayant pris en affection lui donna la baraka. Alors son maître le fit venir et lui dit : « Maintenant que tu es cher à mon cœur et que Dieu t'a accordé pleinement sa baraka retourne dans ton pays. Tu te rendras maître des Arabes et des génies qui, grâce à Dieu, feront tout ce que tu désireras ».

Le marabout revint à son pays; il le trouva dépeuplé, personne n'y était resté. Il se mit à songer : « Mon Dieu, disait-il, que vais-je faire? Tu m'as envoyé dans ce pays qui est le mien, mais avec qui y resterai-je? » Sîdi Moḥammed l'entendit. Un ange, envoyé par Dieu, lui dit : « Pourquoi te tourmenter ainsi le cœur? Demain des Arabes arriveront pour te rendre visite; ils s'établiront ici, ils peupleront le pays avec toi et tu en seras satisfait; ils te serviront comme tu as vu les Arabes de sîdi Moḥammed servir leur marabout ».

Le lendemain, en effet, des Arabes arrivèrent. Sîdi Bou ʿAbdallah devint leur chef et ils lui obéirent jusqu'à sa mort; son tombeau se trouve dans la région qui limite notre tribu du côté des Beni Ḥamlîl (1); quant à sîdi Moḥammed, il est enterré à Tanezzart, dans nos montagnes.

XCVIII

Lèqṣêiɛθ ĕnsîð ĕl-Moḥfi.

Îdžen umrâbèḍ, lism-ĕnnes sîð eṭ-Ṭahâr, iûseð i-Táfraɣa iḗrsu dínni, žâr isîði Ịáḥịa nâθ ĕn-Nehâr eð-Sébʿu; ɣ'res

1. Le B. Ḥamlîl ont fourni une grande partie des marabouts de l'Ouest de l'Algérie. Cf. R. Basset, *Nedromah et les Traras*. Paris, 1901, in-8, *passim*.

Digitized by Google

tīš-en-térbāt qārĕnn-âs lálla ḫîra nettâθ tŭṣbēḥθ i̯ûšāɛ; ílla ðí-zzémān-ĕnni idžen umrâbeḍ i̯ḗrsu ðí-lMăɛâder nâθ ĕn-Nehār lism-ĕnnes sið ĕl-Móḥfí γ́res îdžen u̯érbá qārenn-âs siðí ɛÂbð ĕssālām. Íuseð sið el Moḥfí i̯íslu si-térbatt-ĕnni i̯éḫs ät-i̯âu̯ḍi imémmis; i̯éi̯ūr nettân γer-Táfrau̯a; ɛârḍn-äs mídden ði-úbrīð ennân-äs : « Mâni téggūreð » ínná-i̯āsen sið el-Moḥfí : « Qa-ggûreγ γer-sið eṭ-Ṭáhar äði-i̯ūš i̯éllis lálla ḫira imémmi; ûzden neḥnîn dáḫsen-ḫes û-γerseš néttân ittūŕéḍ γḗr išéru̯ūḍèn. Sí iḫlèḍ ḫsén, sīūḍent i-úḫḫām ĕn sið eṭ-Ṭáhar i̯ûðef γrés iséllem éḫḫes; isγīm-it, igg-âs ĕddifeθ, íqqīm iséstūn-dīs inná-i̯äs : « Má-žär-äš tûzdeð ĕγri ». — Inná-i̯āsen : « Ûzdèγ âð-ī tūšéð i̯éllis imémmi ». — Inná-i̯āsen : Qâ-šekk etḥámqeð ði-u̯ûl-ĕnneš; lálla ḫîra qâ uqqâsneš éḫḫes aɛárāben-ĭnu; nétš ĕγri lbárākeθ si-γér Rébbi ĕð-i̯ílli ḳḗr-ĕzzi γ́res lbárākeθ i̯ûšāɛ qâhen aɛárāben-ĭnu dzûrent ðuléqqu ṛôḥ γérsen tétter étten éḫḫes míllä ḫsén âðäš ūšént áu̯i̯īt imémmiš míllä u-ḫésn-eš éðu̯el ätṛôḥeð iúḫḫām-ĕnneš.

Íuseð sið el-Moḥfí isṣifeḍ-äsen äð-âzden γ́res ðâhen i̯étter ḫlálla ḫira âðāš ûšent. Séggä ḫelḍḗn ûfânt γḕ ðelméskĭn, ĕnnân-äs : « Ía sið eṭ-Ṭáhar i̯éllis imâges téḫseð â-tūset iu̯âien nuɛárīân ». — Inná-i̯āsen sid eṭ-Ṭáhar : « θûði míllä téḫsem âðāš tūšémt ûði qârmeš míllä ūtéḫsĕmeš ätūšémt ṣifḍèmt äð-íṛūu̯āḥ iúḫḫām-ĕnnes ». — Ûzden neḥnîn ĕnnân-äs : « Nétšnîn ûðäš nétšīšeš tamrâbeṭ-ĕnnáγ; éi̯ūr-ḫnáγ lûkān téllāð selbárākeθ-ĕnneš lûkān qâ-šekk am-i̯ímrâbḍèn tírḍèḍ am-néḥnîn ū-téllāð-eš ðelméskĭn esθér ĕzzináγ ». — Inná-i̯āsen : « Nétš âqli ṭṛûu̯ḥaγ u̯ūlâinni míllä llíγ ðámrābeḍ selbárākeθ-ĭnu téḫfa eð nétš qâi âð-auent éggeγ u̯énni ū-íggînt ûla-dīdžen ». — Ûzden neḥnîn dáḫsen ḫés, ennân-äs : « Ṛôḥ i̯â l-Móḥfí, ṛôḥ q́bel āšékk ĕnmérmeð, šékk qā téḫseð ätḫétfet tamrâbeṭ-ĕnnáγ béssīf ». — Inná-i̯âsen :

Digitized by Google

« *âqli trủɣḥaɣ, ɣālâinni sûzɔem lemḥâl-ennɣen téggem éḫḫes* elɛâsseθ *ḫlálla ḫira; qâi atɣâsemmam* ɔiméɣdūren, *qâi* áɔ *auen i*âseɔ *sîɔi* ɛÁbɔ *essâlām mémmi qáit elbárākeθ-īnu* â-*tbạn* ɔîɣen *dakénnīɣen iinéɣ stíiiūθ tmíllīɣen* ».

Iûseɔ ébbās ensîɔi ɛÁ́bɔ *es-sālâm* íɔɣel *iúḫḫām-ěnnes. Si-iḫlḗḍ iqqīm íttru i*ínna *i-Rébbi* : « *Iâ-Rebbi mátta lqủdar i*ûɔi *tsiủḍ-iii* ɣer-*sîɔ eṭ-Ṭahar ibéḫl-iii u íḫseś* ädī-*i*ûś *i*éllis *nettạn* ɔuɛárāben-*nnes* ». — *I*úseɔ *memmís i*ûfāt *íttru inna-i*ās : « *Iâ-bba mazār-āš téttrūɔ* ». — *Inná-i*ās : « *Iâ-memmi, nétś qā-i*ṣâr-*iii îdzen nuɣaɣâl zârāɔ-iii* eɔ-*sîɔ eṭ-Ṭahar ḫiíllis* ». — *Inná-i*ās *sîɔi* ɛẤbɔessälām : « *Iâ-bba nétś* ɣḗr âɔ-*ās ṛôḥéɣ, āɔ-âs-ěggéɣ tîś nelméqqḗθleθ nettạn* ɔuɛárā-*ben-nnes* ». — *Inná-i*ās : « *Erḍá-ḫḫi, i*á-*bba selbárākeθ-ěnneś,* ɛáūn-*iii qâi* áɔ-*ās ṛoḥéɣ* ɔáɔ-*eggeɣ* âkīs *mās-ětéggen imḗqqrānen* ». — *Inná-i*ās *ěbbâs* : « *Iâ-memmi, qâi ěrḍiɣ-eḫḫeś, ṛôḥ-ās, qâi uttéggǔɔeś ézzīs; sā-tḫélḍɔ* ɣḗr *ä-tinīɔ* : *Iâ-Rebbi,* âlɔī *ětḫékkmeɔ* ɔi-*umrâbḍ i*ûɔi *nettạn* eɔ-uɛärāben-*nnes* ».

Iiṛôḥ sîɔi ɛÁbɔ *ěssālâm, néttạn ūɣérseś i*ïs, *i*éiiūr *ḫūḍâr-ěnnes. I*úseɔ *Rebbi, séggä iḫlèd iubrîɔ, iûś-ās īdzén nûi*īs; *séggä ízrīt* ɔi-*ubrîɔ, i*ínna : « *Ụ́ûɔi si-l*ɛâlai*ẹm nébba, âqli* ûzdeɣ *ḫûḍār-inu, ûfāɣ selbárākeθ nébba îdzen i*ïs ɔi-*úbrīɔ* áḫés *éni*ḗɣ ». — *Iûseɔ i*ïs-*ěnni élli iûfa, issíul-ās. Inná-i*ās : « *Iâ-sîɔi* ɛÁ́bɔ *ěssâlām, nétś ūsédɣ-āś si-*ɣér-*Rebbi* ɔâḫi *téni*eɔ *qâi ūtɣáɣbạnd-eś âki* uɛárāben-*ūɔi lli-qâi ṭṛôḥ*eɔ ɣérsen *ätáuɔeɔ si-*ɣersén *lálla ḫira* ».

*Iúseɔ nettạn i*ïni*u ḫûi*īs-*ěnnī i*ûfíi *ākīɔés iúženna. Séggä iḫlḗḍ i-Tafraɣá ûzden* aɛárāben *ensîɔ ěṭ-Ṭahár ibạn-āsen sîɔi* ɛÄ́bɔ *essäldm am-žârfi ittâfíi i-úženna, séggä i*ûseɔ ɣersén *ibạn āsen* ɔebnâɔem, *ûzden neḥni*n *ṛôḥén* ɣer *sîɔ ěṭ-Ṭáhar,*

Digitized by Google

ĕnnạn-āṣ : « *Ḷâ sîði nétṡnṇn qā-ítbạn-ānèγ îdžen nebnâðem, kûl-ši ðis ðáberṡạn íggūr ði-úženna* ». *Íffèγ sîð eṭ-Ṭahár āt-izer*; *inná-ịāsen* : « *Ụûði sîði ɛÁbð ĕssâlām qā-ịûseð-aụen âkīðụen ịẹ́gg ĕlbârûð, ðä-ịâụẹi lólla ḫira, ụalâinni éggem éḫḫes elɛášseθ, ettɛáreðm-āṣ isîði ɛÁbð ĕssálām, éggem âkīṣ ĕlbārûð ði-lúsäɛ, uttédžamt-eṡ ā-ịâụẹ́ḍ γer-lálla ḫīra.*

Si-ûzden γrés, ížbeð nettận ssif-ĕnnes, ịûðef ði lemḥálleθ ĕnuɛárāben-enni ḫúịīs-ĕnnes, rézmen dis ĕlbârûð eð-néttạn íqqīm itšâθ ðīsén sessīf-ĕnnes ịẹbḍa-hén ḫerrébäɛä nímūṡạn Ḷûseð Rébbi ði-tsäɛâθ-ĕnni ịûṡ-āsen tâịịūθ äl-téqqen ĕḫsén tâllest, téqqīm thûfa ḫsén timíllīụin äl-ténγīhen ĕzzisen ịûsäɛ.

Tûseð lálla ḫira séggä tézrů ịis-ĕnni nsîði ɛÁbð ĕssālâm ténna : « *Ḷâ-Rebbi, âldī siûḍẹḍ ịis-ĕnni ĕlli qāị-ịûfiṭ lăɛágelīnu âkīðes* ». — *Ísl-āṣ Rébbi iụáuāl-ĕnni, ịẹ́rsu îdžen ĕlmâlīk si-γér-Rebbi ịẹ́ḫlẹḍ γer-lálla ḫira iḥédf-īt si-γér uɛárāben-ĕnni tăɛássen ĕḫḫes, ịíuịị-īt iséni-īt ḫūiis ensîði Ábð ĕssâlām inná-ịāṣ iụèrba-inni* : « *Iâ-sîði Ábð ĕssâlām áqqaị Rébbi ịûṡāṡ lálla ḫira âtauịet, ụalâinni ḥâụel ḫébbāṣ qāị íttrū ḫuɛárāben-ĕnnes ĕmðận selbâṛûð-ĕnneṡ* ». — *Tûseð lálla ḫīrá tséllem-āṣ ḫûfūs-ennes*; *tenná-ịāṣ* : « *Ḷâ-sîði, sâmeḥ ĕbbá ma-llāγ γệ-netṡ γ́res*; *qâi ûsedγ-āṡ ḫụáụāl Rébbi, sâmḥ-īt* ».

Ḷûseð sîði ɛÁbð ĕssālâm inná iûịīs-ĕnnes : « *Afi ĕzzînâγ selbârākeθ nRébbi ðléždūð-īnu, âterseð ākīðnéγ γér-ĕbba ði-úḫḫām-ĕnnes âqliị sâmḥèγ sîð eṭ-Ṭáhar, ûšīγ-āṣ aɛârāben-enni ĕlli qimen éddren mízzi äð-šéθren γrés ðä-téðụel lemḥálleθ-ĕnnes mâš-tella.*

Ḷûseð ebbâs ịífräḥ ịûsäɛ ði-ụûl-ĕnnes sméммis ĕlli ū-itụâγlbeš ịiụeð lálla ḫira ḫûγīl-ĕnnes. Ígg-āṣ ūrâr améqqrạn

Digitized by Google

âkīɛes mâš téggen imrâbḍen fèrrḥen. Ûzden ăɛårāben *ĕnsîð el-Móḥfi fèrhen ịûðen léhðiiāθ ilálla ḥira.*

Iûseð sîð eṭ-Ṭahár ịéhmel ḥiíllis ĕllí tṛôḥ-ās ịéḥs ä-ímmeθ si-lγébīneθ-ĕnnes. Āl-idžen ịịéḍ ịûseð sîði ɛÁbð ĕssālâm iṭéṭṭèṣ ðenéttạn íbedd ĕḥḥés Rébbi ði-ịiḍèṣ-ĕnnes : « *Iâ ɛÁbð-essālām qâi sîð ĕṭ-Ṭahar ịéhmel ḥiíllis, ṛôḥ šékk γ'res mízzi âšekk isâmaḥ iðịéllis äð-iâseð γrés ðä-ịéfräḥ ĕzzīš âðāš ịérni lbârākeθ ði-ɥûl-ĕnneš.*

Îṛôḥ nettạn γer-sîð eṭ-Ṭáhar, ịíuðìt ịéfräḥ amrâbèḍ-ĕnni inná-ịās : Iâ Ábð-ĕssālām qā-ûsīγ-āš lbârākeθ-īnu lkúll mízzi ä-tīlîð âki lálla hîra ðatɛâmreð âkīðes, ātéggeð Móḥạnð ðeMḥámmeð ɛázžen ði-ɥûl nRébbi zzîsen ätérbḥèð.

Séggä ímmūθ sîð eṭ-Ṭáhár médḷènt ði-Táfraụa éð-sîð el-Móḥfi ði-ṭṭérf nel-Maɛâðer nÂθ ĕnnéhār.

Traduction.

Légende de sîd el-Mokhfi.

Sîd eṭ-Ṭahar était un marabout établi à *Tafraoua* entre *Sidi Yaḥia* des *Oulâd En-Nehâr* et *Sebdou*. Il avait une fille, du nom de lalla Kheîra, qui était très belle. Il y avait aussi à la même époque, chez les Oulad En-Nehâr, à *El-Maʿader*, un autre marabout; c'était sîd el-Mokhfi. Ce marabout entendit parler de lalla Kheîra; comme il avait un fils, sîdi ʿAbd essalâm, il désira obtenir pour celui-ci la main de cette jeune fille.

Le voilà donc parti pour Tafraoua. En chemin, des gens qui le rencontraient lui dirent : « Où vas-tu donc? — Je

Digitized by Google

vais, répondit-il, auprès de sîd eṭ-Ṭahar, lui demander pour mon fils la main de lalla Kheîra ».

Ces gens rirent, car le marabout était couvert de haillons. Quand il arriva à Tafraoua, on le conduisit à la demeure de sîd eṭ-Ṭahar; il entra et salua le marabout qui le fit asseoir et lui fit préparer à manger : « Pourquoi es-tu venu? lui demanda son hôte. — Je suis venu, répondit sîd el-Mokhfi, te demander la main de ta fille pour mon fils sîdi ʿAbd essalâm. — Serais-tu sot à ce point, s'écria sîd eṭ-Ṭahar; mes Arabes ne veulent pas qu'on leur enlève lalla Kheîra; j'ai reçu de Dieu la baraka, mais ma fille est plus puissante encore que moi chez Dieu et les gens lui rendent de pieuses visites. Va maintenant la demander à mes Arabes; s'ils y consentent, ton fils l'épousera; s'ils te la refusent, tu n'auras qu'à retourner chez toi ».

Sîd el-Mokhfi fit venir les Arabes de sîd eṭ-Ṭahar et leur demanda leur jeune maîtresse pour son fils. Quand ces gens virent ce pauvre, ils dirent à leur maître : « A qui veux-tu donner ta fille? A ce loqueteux? » Le marabout répondit : « Si vous voulez lui donner lalla Kheîra, ne m'en parlez pas; si vous refusez, renvoyez-le à sa maison ». Ces gens dirent à sîd el-Mokhfi : « Nous ne te donnerons pas notre maîtresse, débarrasse-nous de ta présence; si tu avais quelque pouvoir, tu serais vêtu comme les autres marabouts, au lieu de l'être plus misérablement que nous. — Je m'en vais, répondit sîd el-Mokhfi; mais si j'étais un marabout dont la baraka est cachée et si je vous faisais ce que nul autre ne pourrait vous faire? ». Les Arabes se mirent à rire : « Va-t-en, el-Mokhfi, dirent-ils, va-t-en avant que nous ne t'exterminions; voudrais-tu nous prendre notre maîtresse de force? — Je me retire, dit le marabout, mais préparez vos troupes et faites bonne garde autour de lalla Kheîra. Vous serez joués. Sîdi ʿAbd essalâm, mon

Digitized by Google

fils, viendra à vous et vous éprouverez les effets de ma puissance ; il vous fera périr par le brouillard et les scorpions ».

Alors sîd el-Mokhfi revint à sa demeure. Là, il se mit à pleurer et à prier : « O mon Dieu, dit-il, pourquoi as-tu permis que je me rende chez ce marabout qui m'a indignement traité, qui m'a refusé, ainsi que ses Arabes la main de lalla Kheîra ». Son fils arriva et le trouva tout en larmes : « Qu'as-tu à pleurer? demanda-t-il — O mon fils, répondit le marabout, il s'agit d'une affaire entre moi et sîd eṭ-Ṭahar au sujet de sa fille. — Père, dit le jeune homme, je n'ai plus qu'à partir pour le tuer, lui et ses Arabes. Donne-moi ta bénédiction et prête-moi aide ; j'irai à lui et je le traiterai comme il mérite de l'être de la part d'un chef. — O mon fils, dit sîd el-Mokhfi, je te donne ma bénédiction, marche contre ton adversaire, tu n'as rien à craindre. Dis seulement quand tu arriveras près de lui : Mon Dieu, fais tomber en mon pouvoir ce marabout et ses serviteurs ».

Sidi ʿAbd essalâm partit ; comme il n'avait pas de monture, il partit à pied, mais Dieu plaça, à son intention, un cheval sur son chemin. En le voyant, sîdi ʿAbd essalâm dit : « Ceci, je le reconnais, vient de mon père ; j'étais à pied, mais, grâce à la baraka dont jouit mon père, je trouve sur ma route un cheval pour monture ». Ce cheval se mit à lui parler : « O sîdi ʿAbd essalâm, lui dit-il, c'est Dieu qui m'envoie vers toi pour te servir de monture ; n'aie pas d'inquiétude au sujet de ces Arabes contre lesquels tu marches pour leur enlever lalla Kheîra ».

Sîdi ʿAbd essalâm monta sur son cheval et, avec lui, bondit dans le ciel. Quand il arriva à Tafraoua, il apparut aux Arabes du marabout tel qu'un corbeau volant dans le ciel. Puis ils distinguèrent un homme. Aussitôt, pris de peur ils

Digitized by Google

allèrent trouver leur marabout : « Chef, dirent-ils, un homme nous arrive, il nous paraît tout noir et semble marcher en l'air ». Sîd eṭ-Ṭahar sortit pour se rendre compte : « C'est sîdi ʿAbd essalâm, dit-il, il vient pour vous combattre et pour enlever lalla Kheîra; gardez bien ma fille, allez à la rencontre de sîdi ʿAbd essalâm et livrez-lui combat dans la plaine; mais ne le laissez pas arriver jusqu'à lalla Kheîra. »

Quand les Arabes furent proches, sîdi ʿAbd essalâm tira son sabre et lança son cheval au milieu de la troupe ennemie, on l'y reçut à coups de fusil, mais il se mit à frapper les Arabes à coups de sabre et il coupa leur troupe en quatre. C'est alors que Dieu leur envoya un brouillard si épais qu'ils se trouvèrent plongés dans les ténèbres. En même temps, des scorpions se mirent à tomber sur eux si bien que beaucoup de ces Arabes moururent.

A la vue du cheval de sîdi ʿAbd essâlam, lalla Kheîra se mit à dire : « Mon Dieu, fais arriver jusqu'à moi ce cheval vers lequel s'est envolée ma raison ». Dieu entendit cette prière il envoya auprès de la fille du marabout un ange qui l'arracha à ses gardiens, l'emporta et la déposa sur le cheval de sîdi ʿAbd essalâm. L'ange dit au jeune homme : « Voilà que Dieu te donne lalla Kheîra, mais traite avec ménagement son père qui pleure ses Arabes détruits de ta main ». Lalla Kheîra se mit à embrasser la main du jeune guerrier : « Je suis venue à toi sur l'ordre de Dieu, dit-elle; pardonne à mon père qui n'a pas d'autre enfant que moi ».

Sîdi ʿAbd essalâm dit à son cheval : « Par la puissance de Dieu et de mes ancêtres, emporte-nous à travers le ciel et dépose-nous près de mon père dans sa demeure. Je pardonne à sîd eṭ-Ṭahar, je lui laisse ceux de ses Arabes qui sont en vie pour qu'ils prospèrent auprès de lui et que

Digitized by Google

son armée se reconstitue telle qu'elle était avant le combat ».

Ce fut une grande joie pour sîd el-Mokhfi de voir revenir son fils vainqueur avec lalla Kheîra dans les bras. Il leur fit une belle noce, telle qu'en font les marabouts quand ils sont satisfaits. Les Arabes de sîd el-Mokhfi vinrent tout joyeux, apporter des cadeaux à la jeune mariée.

Quant à sîd eṭ-Ṭahar ce fut en vain qu'il chercha de tous côtés sa fille perdue; il ne put la trouver et voulait mourir de chagrin. Une nuit, comme sîdi ʿAbd essalâm dormait, Dieu lui dit dans son sommeil : « Sîd eṭ-Ṭahar cherche sa fille, va le trouver pour qu'il te pardonne ainsi qu'à ton épouse; il sera heureux de venir chez toi auprès de sa fille et augmentera la baraka qui est en toi. »

Sîdi ʿAbd essalâm alla trouver son beau-père et l'amena chez lui. Le marabout heureux d'avoir retrouvé sa fille dit à son gendre : « ʿAbd essalâm, je te donne toute la baraka qui est en moi afin que tu vives avec lalla Kheîra, dont tu auras deux garçons Moḥand et Mḥammed, qui seront aimés de Dieu et feront ton bonheur ».

A sa mort sîd eṭ-Ṭahar fut enterré à Tafraoua; quant à sîd el-Mokhfi, sa tombe est près d'El Maʿader des Oulâd En-Nehâr.

XCIX

Uššén ðɣúmẓa.

Îdžen ɣúššen iɣûðef ði-tîš entĕbéḥīrθ; iɣûfa ðis ibâɣen iɣíksuzzīs mátta iɣḥs ɣúl-ĕnnes. Iɛ̣iɣūr iɣidž ĕnɣéḥḥām, innáāsen : « *Â-iθbāb ĕnɣéḥḥām, smúnsum-iɣi* ». — *Ennạn-ās* : « *Iâ ɣâiɛ̣n ɣúššen, âren qâi ɣérnāɣ ðelḥĕḍreθ u-illī-š* ». —

Digitized by Google

Inná-ɣāsen : « *Nétš qâi lḫédreθ éɣri* ». — *Ûzden neḥnin, ĕggin-amensi*; *tiɣed tīšméšθ abélbūl-ĕnni ðibâɣen. Inná-ɣāsen úššen* : « *Éggem-ānèɣ ɣer-abelbūl aménni, tédžem elḫédreθ-ĕnni ĕdžémt iɣáiɫša. Ûzden neḥnin ĕggin māméš-inna džin elḫédreθ-ĕnni. Ṛôḥen âṭṭṣèn, ɣûseð néttân ĕǧǧéd iggu ibâɣen si-θîdūrθ-ĕnsen, ɣéṭšīhen, ɣísers θîdūrθ-ĕnni zzâθ itéšmešθ elli qā-ṭéṭṭès, ɣéggu îmi ntīdûrθ-ĕnni akïmi ntéšmešθ. ðɣaitšá inná-ɣāsen* : « *Aúðem-iɣi ibâɣen-ïnu āhéntšeɣ. Ûzden neḥnin iθîdūrθ mizzi âðās ūšén ibáɣen-nnes ūrûfān dis ūlá tiḫébbet ûfān tīšméšθ ṭéṭṭès îḫf-ĕnnes ɣûðef ðiθîdūrθ. Ɣûseð nettân inná-ɣāsen* : « *θétšu ibâɣen-ïnu ĕðnétš ɣer-áðī tūšém ibâɣen-ïnu ɣânáɣ tîšmešθ élli tetšīhén, ád-auɣeḫ. Ûzden neḥnin, ūšin-âs tîsmešθ-ĕnni. Ɣíuɣït nettân, ɣéɣïūr ĕzzîs ïɣïdž ĕnɣéḫḫām inná-ɣāsen* : « *Iâ-iθbāb ĕnɣéḫḫām, smûnsum-ɣïi* ». — *Ennân-ās* : « *Iâ ɣâɣen ĕnɣúššen, nétšnin qâi ɣernáɣ âren ĕðɣénni ä-âš-ɣegg amensí, ūíllīš* ». — *Inná-ɣāsen* : « *Aúðem-ānèɣ âren, qâi-ɣri tîšmešθ élli âðānèɣ tégg ámensi. Ɣûðn-āst, téggu tîšmešθ-ĕnni abélbūl, munsɣén, eṭṭṣẽn.*

Séggä-tsin ĕl-kúll ɣûseð úššen ĕnní ismûrdes tîšmešθ-ĕnnes, ɣírīt ɣer-iɖárren nûɣïs. ðɣáiɫša ɣïṣbaḥ lḥál ðnéttân inná-ɣāsen : « *Aúðem-iɣi tîšmešθ-ïnu* ». — *Ûzden neḥnin mizzi âðās sûfɣen tîšmešθ-ĕnnes ðnéḥnin ūtûfïnt-eš. Ɣúseð bâb ĕnɣéḫḫām iúmsân nūɣïs iufa tišmešθ-ĕnni ɣer-iɖárren nûɣïs. Inná-ɣāsen ušséń* : « *Tišmešθ ïnú qā-ɣénɣ-ït ɣïs-ĕnnɣen* ». — *Inná-ɣāsen* : « *ɣér tîšmešθ-ïnu ānéɣ áðïs auɣéɣ ɣïs-ūði* ». — *Ennân-ās íθbāb ĕnɣéḫḫām* : « *Áuɣït* ».

Ɣúseð nettân ɣínɣu ḫûïïs-ĕnni, ɣïrôḥ, ɣéɣïūr ĕzzîs āl-tïs ent mūrθ íffèɣ ðis īdžén nɣúmza ikks-âst ítšït; *ɣûseð úššen ĕnní ɣïrɣel ɣïðɣél itémmūrθ-ĕnnes.*

Túsed tïš-ĕntérbāt téɫla trúzza htmessí, tézrû ddûḫân

Digitized by Google

ĕnɥéḫḫām ĕnnes, ĕddéfrīt al-téffèγ ðı-úḫḫām ĕnɥúmẓa-inni, tûẓef eðnéttäθ téltter θímssi, túfa ámẓa inní itétt ịīs-enní ĕnɥuššen, séggä ízrû tárbätt ĕnní, ịûseð íza=äf, ikker nettận ịīsi îdžen nɥúsfeḍ ịûθīt ĕzzis iléqfīt ịiḍárṛen. Tûseð nettâθ θeffḗγ θéttru; séggä θefféγ, télqāt tîš ĕntqénennīθ; θéqqīm dgéssi ðı-ūšâl, téggār-äs ḫiḍárṛen-nnes; tûseð nettâθ téggenfa siḍárṛen-nnes. Séggä téḫlḕḍ itémmūrθ ennés, téḫka iâsen imídden leḫkâịeθ ennés akéð ɥúmẓa-inni, tenná-ịāsen : Netš ịiriịi dáṛṛen īnú āl-tmúrθ niîdžen uúmẓa; úfīḫ itétt ðı-tišt lĕfríset, néttận ịíggu lkérše θîḫf-ĕnnes išéddīt sɥâðận-nnes; éttreḫ ḫetméssi ịûseð ịisi idžen nɥúsfeḍ ịúθ-ịịi zzîs iiḍárṛen ižérḥ-ịịi āl-eqqîmen tázzlen iḍárṛen īnú siðámmen ».

Ûzden middén γer-ɥúmẓa-inni ennận-äs : « Tárbāt-ĕnni ĕlli ịûsden γrés, hâ-matta téqqār há-matta téqqār. Iûseð nettận āl-úḫḫām entérbatt-ĕnni, iúfāt ɥáḥðes. Inná-ịās : « Iâ ɥâịeṇ térbāt âzd-ĕnni tûzdeð iúḫḫām ĕnɥúmẓa mátta túfīt íttegg? ». — Tenna-ịäs : « Ûfīh ižémma= ḫθûsūθ-ĕnnes ðnéttận ūfiḫ ðúṣbbḕḫ, ịíggu tīš-entšâšīθ θátunsīt išéddīt siịdžen nufīlú ntḥérrārθ ». — Si-ténna ịās ammú tärbât, ịûseð nettận ịífraḥ ūitš-ītes, îṛṓḫ ḫés ịīðɥél iúḫḫām-ĕnnes.

Ûzden lhḗl-ĕnnes γer-térbatt-ĕnni ergĕbén-ḫes, tenná-ịāsen : « Iâ lhḗl-īnu nétš idžen uumẓá ṛṓḥèγ ettréḫ ḫetméssi, ịûseð nettận ịúθ-ịịi sɥúsfḕḍ, qâit áṣṣu ịûseð eγrí äði-ịetš; ðúlĕqūði áitša qā-íttāseð eγrí äði-ịetš; ðúlĕqūði ûžðem eḫḫés ði-úḫḫām séggäð ịāséð, énγemt.

ðɥáitša, ịûseð amẓa-inní ịḗịịūr iúḫḫām entérbatt-ĕnni, si-iḫlḕḍ, ịûseð amẓá ịîmi ntúɥūrθ ĕnɥéḫḫām, ðnéttận ịílγa htérbatt-ĕnni; θéffeγ-äs nettâθ innä-ịäs amẓa-inni : « Iâ ɥâịeṇ térbāt, âzd-ĕnni tûzdeð iúḫḫām ĕnɥúmẓa, mátta lla ittegg séggä úðfeð γ́res, mátta túfīð ði-úhhām-ĕnnes. Tûseð

Digitized by Google

nettâθ ténna-ịās iúmẓa-inni : « Nétš ûfīγ idžen ụúmẓa ðúqbīḥ, ílla ített ði-lfriseθ, ðenéttạn ịíggu. θakéršiūθ ḥiḥfennes, išéddīt sụâðạn nelfriseθ ».

Si-ténna-ịās ámmu, ịûseð ámẓa-inni ịéḥs ă-íṭṭef tárbāt; téruel nettâθ iúḥḥām-ĕnnes; ịûseð iddéfrīt ịûðef ði-úḥḥām mízzi ât-ịetš. Néttān γệr-iūðef ði-úḥḥām āl-ûzden neḥníṇ ḥáûfen ḥés ûθint lhél-ennes selbâṛûð ĕnγịnt.

Traduction.

Le chacal et l'ogre.

Un chacal entra dans un jardin; il y trouva des fèves, il en prit tant qu'il voulut. Il se rendit alors dans une maison et dit aux gens qu'il y rencontra : « Donnez-moi l'hospitalité ». On lui répondit : « Chacal, nous avons de la farine, mais nous n'avons pas de légumes pour faire le couscous ». « Moi, j'en ai », dit le chacal. Les gens de la maison préparèrent le repas du soir. Une négresse servit le couscous dans lequel étaient les fèves. Le chacal dit à ses hôtes : « Servez seulement le couscous, et mettez les fèves de côté pour demain ». On fit selon son désir. Pendant la nuit, alors que les gens dormaient, le chacal enleva les fèves de la marmite où on les avait laissées et il les mangea; puis il posa la marmite près de la négresse qui dormait en tournant l'ouverture de l'ustensile du côté de la bouche de la dormeuse. Le lendemain il dit aux gens de la maison : « Apportez mes fèves que nous les mangions! » Pour le satisfaire, ses hôtes allèrent chercher les fèves, il ne trouvèrent plus rien dans la marmite et la négresse, en dormant, y avait fourré sa tête. « Elle a mangé mes fèves,

Digitized by Google

s'écria le chacal, je ne veux pas autre chose que mes fèves ou bien que l'on me donne la négresse qui les a mangées ». Ces gens lui donnèrent la servante et il l'emmena.

Le chacal s'en vint, accompagné de la négresse, à une autre maison où il demanda l'hospitalité. On lui répondit : « Nous avons de la farine, mais nous n'avons personne pour te préparer à souper. — Donnez-nous de la farine, dit le chacal, j'ai ici une négresse qui nous préparera du couscous ». On lui apporta de la farine et la servante du chacal fit le couscous. Ils soupèrent puis dormirent.

Quand tout le monde fut endormi, le chacal étrangla la négresse et la jeta sous les pieds du cheval de son hôte. Quand le jour parut, il dit aux gens de la maison : « Amenez-moi ma servante ». On alla chercher la négresse, on ne la trouva pas. Le maître de la maison vint près de son cheval; il trouva la négresse morte sous les pieds de l'animal : « Ce cheval a tué ma servante, dit le chacal, je veux ma servante et pas autre chose, ou bien je prendrai le cheval à sa place. — Emmène-le », dirent ces gens.

Le chacal monta sur le cheval et partit; il arriva à un certain pays; là un ogre le surprit et lui enleva le cheval qu'il dévora. Le chacal prit la fuite et revint chez lui.

Une petite fille qui cherchait du feu vit la fumée qui sortait de la maison de l'ogre. Elle se dirigea de ce côté, découvrit la maison et y entra, demandant du feu. L'ogre dévorait le cheval; apercevant la petite fille, il se leva furieux, saisit un tison et en frappa l'enfant qui fut brûlée aux pieds. La fillette sortit en pleurant; elle rencontra un lapin; celui-ci ramassa de la terre et la jeta sur les pieds de la petite fille qui guérit de ses brûlures. Alors, elle revint dans son pays et raconta ce qui lui était arrivé chez l'ogre : « Mes pieds me jetèrent dans le domaine d'un

Digitized by Google

ogre, dit-elle; je l'ai trouvé en train de dévorer un cadavre; il était coiffé de l'estomac de la bête et il avait fixé cette coiffure sur sa tête avec des boyaux. Je lui demandai du feu; il saisit un tison et m'en frappa aux pieds, il me blessa et le sang coula ».

Des gens vinrent trouver l'ogre et lui dirent : « Cette petite fille qui est venue chez toi raconte telle et telle chose ». L'ogre s'en vint à la maison de la fillette; il trouva l'enfant seule : « Eh petite! lui dit-il, le jour où tu es venue à la maison de l'ogre, que faisait-il? » Elle répondit : « Il était assis sur son lit, je l'ai trouvé beau; il était coiffé d'une chéchia de Tunis, serrée à la tête par un cordon de soie ». A ces paroles, l'ogre s'apaisa, il ne mangea pas la fillette et regagna sa demeure.

Les parents de la petite fille vinrent la voir. Elle leur dit : « O mes parents, je suis allée demander du feu à un ogre, il m'a frappé avec un tison et aujourd'hui il est venu ici pour me manger; demain, il reviendra et me dévorera. Donc, préparez-vous à le combattre ici et quand il viendra, tuez-le ».

Le lendemain, l'ogre se présenta à la porte et appela la petite fille : Celle-ci sortit; l'ogre lui demanda : « Dis-moi ce que tu as vu dans la maison de l'ogre quand tu es entrée chez lui ». La fillette répondit : « J'ai trouvé un ogre affreux qui dévorait un cadavre; il avait placé sur sa tête l'estomac de sa victime et l'avait serré avec les boyaux ».

En entendant ces paroles, l'ogre voulut saisir la fillette, elle s'enfuit dans sa maison; l'ogre l'y suivit pour la manger. A peine était-il entré que les parents de la petite fille l'assaillirent, le reçurent à coups de fusil et le tuèrent.

Digitized by Google

CORRECTIONS ET ADDITIONS

TOME I

Page IX, ligne 6, au lieu de : *jour*, lire : *jours*
— XII, — 5, — *fluviales*, lire : *pluviales*
— XIX, supprimer la note 1.
— XXI, ligne 8, au lieu de : *village*, lire : *villages*
— XXIII, — 9, lire : *dans des légendes*
— XXVIII, — 10, au lieu de : *mizid*, lire : *mizạị*

Page 1. Dans le tableau des consonnes, lire : col. 2, 4, 6 *sourdes*, au lieu de : sonores; et col. 3, 5, 7 : *sonores*, au lieu de : *sourdes*, *ų* est sonore.

Page 3, ligne 17, au lieu de : مغلع, lire : مفلع
— 8 — 11 — *úggᵘᵹes*, lire : *úggᵘāᵹes*
— 9 — 12 — *ifĕḫ*, lire : *îḫĕf*
— 13 — 13 — *berbère*, lire : *berbères*
— 22 — 13 — *ûṭṭäṭṣäs*, lire : *ûṭṭẹ̊ṭṣes*
— 22 — 15 — *ĕttåf*, lire : *ĕṭṭẹ̊f*
— 25 — 2, après le mot : emphase, ajouter (*ḍ*)
— 25 — 21, lire : *ẹ́ṭṭẹ̊ḍ*
— 25 — 22 — *ẹ́ṭṭẹ̊f*
— 34 — 15 — *íṭṭẹ̊ṣ*
— 35 — 9 — *didγệḍẹ̇ṭ*
— 37 — 5 — *θ̣íṡṡẹθ*, pou.
— 37 — 12 — *θéffγeᵹ*

Digitized by Google

Page 38, ligne 16, lire : *âisum*
— 41 — 1 — *ûzzenzěneš*, au lieu de : *ûzzenzěneeš*
Page 42, ligne 19, lire : *θazélmummᵘiθ*
— 43 — 19 — *ar'alim*
— 44 — 15, au lieu de : *s͡äú*, lire : *sᵃu*
— 44 — 22 — *ánzār*, lire : *ánžār*
— 47 — 1, après : articulé, ajouter : (*b*)
— 47 — 2, lire : *ibâɣen*
— 47 — 8 — *lbilāž*
— 47 — 19 — *θáǧǧār θ*
— 49 — 5 — *álemɛ̄il*
— 49 — 10, au lieu de : *azúǧǧᵘāγ*, lire : *azúǧǧᵘaγ*
— 54 — 2, lire : *θámesγiūθ*
— 57, note 1, après : *infra*, ajouter : *pluriels*
— 67, ligne 14, au lieu de : *elle lui a apporté*, lire : *elle t'a apporté*
Page 67, ligne 17, après les mots : aux personnes (*a*), ajouter : c'est-à-dire 1re pers. sing., 2e pers. sing. et plur., 3e pers. plur.
Page 67, ligne 20, après les mots : aux personnes (*b*), ajouter : c'est-à-dire 3e pers. sing., 1re pers. plur.
Page 68, ligne 3, supprimer les mots : (θ euph.)
— 70 — 18, lire : Zekkara
— 76 — 13 — eut
— 77 — 15 — B. Izn. au lieu de B. Men.
— 77 — 18 et 19, lire : *ūɛ̄i*, au lieu de *ūdi*
— 79 — 9, lire : *idž-uᵘāss*
— 80 — 7 — *i̯ûdes*
— 87 — 25 — *símīγer*
— 91 — 8 — *sγíγ*
— 91 — 12 — *θaḥḍêṭ*
— 92 — 20 — *ẓrêγ*

Digitized by Google

Page 103, ligne 6, lire : *idžɥen*
— 103 — 14 — *θûɾů*
— 104 — 24 — *âḥel*
— 108 — 17 — *ūr-ûfaɣeš*, au lieu de *ūr-fāɣeš*
— 113 — 25 — *ūr-ĕrnīɣeš*
— 121 — 18, au lieu de : *áim*, lire : *áiru*
— 122 — 17, ajouter : Catégorie III (*c*); elle comprend des verbes de forme C^1uC^2 (ex. : *dûr*, tourner), dont la conjugaison est régulière. Prét : *dûreɣ*, *iddūr*, *dûren*.
Page 130, ligne 4, lire : *ûθīð-iɥi*
— 132 — 1 — *áḥdẹḍů*
— 133 — 25, au lieu de : *doux*, lire : *lourd*
— 134 — 17, lire : *zệreθ*
— 135 — 15 — (ph. θ)
— 135 — 18 — *īnāɣ*
— 136 — 10 — *īnāɣ*
— 136 — 20 — اعطيته
— 136 — 22 — *ûɥẹḥθ*
— 137 — 10 — vendre, au lieu de : vendu
— 138 — 5 — revenir
— — 13 — *sîzẹ̈ð*
— note 1 — $aC^1C^1eC^2$, ex. : courir, *ázzel*
— 142 — 1 — gavé
— — 4 — *sûhen*
— — 7 — *ffâð*, *llâẓ*
— — 17 — *ĕmzẹ*
— — 19 — *ĕrṣệḍ*
— — 26 — *sésfi*
Page 143 — 22, lire : *áḥel*
— 146 — 5 — *inûɾzệm*
— 146 — 23 — *ézzɥi*

Digitized by Google

Page 159, ligne 21, lire : *ddâr*
— 164 — 21 — *qiịịem*
— 165 — 23 — *tụâtša*
— 165 — 24 — *ĕdž*
— 165 — 31 — *ḥéžž* H : *tḥéžža*
Page 166, ligne 19, lire : pétrir, au lieu de : pétrin
— — 20 — forme, — voyelle
Page 169, ligne 21, lire : clôture
— 171 — 13 — *úǧǧūð*, *úffūẓ*
— 172 — 13 — *ĕddez*, piler
— 176 — 5 — être rassasié, au lieu de : rassasié
Page 180 — 8 — *θịâẓẹt*
— 195 — 11 — oison, au lieu de : toison
— 198 — 18, après le mot : *θíḥélžṇ*, ajouter : buisson.
— 210 — 26, lire : un *n*
— 233 — 14 — *θâla*
— 233 — 17 — on répète ð
— 235 — 18 — *suǧázdĕnni*
— 236 — 10 — *sáu*
— 237 — 17 — *úịäk*
— 241 — 10 — *iétṭẹs*
— 245 — 24 — *ĕnṭĕmzịn*
— 246 — 1 — *ûzden*
— 249 — 1 — ensuite, ils arrivèrent.
— 250 — 15 — *îdž* au lieu de *ižž*
— 253 — 10 — *fẹqṣéγ*
— 257 — 13 — *ḥiḥĕf*
— 257 — 24 — mange-la
— 258 — 15 — qui m'as
— 263 — 23 — *máḥeð*
— 263 — 29 — *ðélḅèzẓ*

Digitized by Google

Page 272, ligne 20. lire : *íbūbāš*, au lieu de : *íbūbās*
— 273 — 7 — *tṣéi̯i̯ḍèn*
— 274 — 13 — des graines
— 275 — 7 — *sizzéu nu̯dri*
— — 24 — *θámḍelt*
— — 29 — *tqēṣṣen*
— 277 — 15 — il détache, au lieu de : il détacha.
— 278 — 9 — *téḥnai̯en*
— — 13 — *tâzdenneš*
— — 19 — *tergbént-ḫes*
— 279 — 7 — *tedžāneš*
— 279 — 17 et 21, lire : *īdž-u̯èrba*
— 280 — 20, lire : l'un d'eux
— 284 — 3 — *itrĕtšlen*
— 289 — 31 — la moitié
— 292 — 22 — *θáddarθ-iiīn*
— 293 — 25 — *tḥ̄fa*
— 294 — 20 — *mâžār*
— 295 — 14 — *mâžär*
— 295 — 15 — *Ûr-tšīγeš*
— 301 — 4 — *ɛ́élžūž*
— 301 — 4 — *ilzâmäɛ*
— 307 — 4 — *ḛ̀dů*
— 311 — 14 — *téggḛḫ*
— 315 — 25 — *táhdān*
— 315 — 26 — *si-téḥma*
— 316 — 10 — *di-téḥnai̯en*
— — 18 — *itšéddīhen*
— — 19 — *núlinti*
— — 27 — *âγḛ*
— 319 — 11 — *nésffaḫ*
— 321 — 7 — *tmerṣ'ād*

Digitized by Google

Page 321, ligne 9, lire : *mátta*
— 322 — 5 — *lḗḷḍār*
— 324 — 10 — *ɔélžīr*
— 324 — 15 — *ṭérrūḥ*
— 325 — 11 — *ɔílḥḕḍ*
— — 16 — *ṭḗmẓīn*
— — 21 — *ɔi-téḥnaiẹn*
— 326 — 2 — *tiṣbɛäiīn*
— 335 — 5 — *tbéṭṭạ̄nt*
— 335 — 20 — *si-ítlāla*
— 337 — 9 — réduites
— 340 — 2 — *Tâzden*
— 343 — 2 — *ifássen-nsen*
— 344 — 18 — un coup de poing
— 350 — 25 — *īdžén*
— 350 — 26 — *mắḥeɔ*
— 351 — 11 — *šékk*
— — 13 — *šékkīten*
— — 21 — impudent
— 359 — 7 — *ennîḍḕn*
— 361 — 1 — *tétšŭr-āṣ*
— 364 — 23 — Moûsa le trouva tel
— 365 — 15 — et le regardait
— 366 — 1 et 2, lire : Oujda.
— 367 — 14, lire : *älīdž*; *ḫûṭīs*
— 368 — 21 — *ítteggīt*
— 368 — 27 — *ɔūrḗɣ*
— 370 — 4 — *ɔmíddḕn*
— 370 — 5 — *táuden*

Digitized by Google

TOME II

Page 9, ligne 15, lire : *tášnīfθ*
— 13 — 16 — *máḥeð*
— 16 — 10 — *žénnīθ*
— 16 — 19 — *itγīma*
— 17 — 14 — *āsíṭ ḍernen*
— — 16 — *lḥámmam*
— 18 — 12 — un autre plat
— 26 — 14 — désaltéra
— 26 — 16 — écriture
— 27 — 27 — se fâcha
— 29 — 5 — de ne pas l'ouvrir
— 30 — 7 — Qu'est-ce que ces étoffes?
— — 10, supprimer les guillemets
— — 29, lire : eût
— 31 — 19 — *tûg ä-tâseð*
— 32 — 9 — *ĕṭṭoḅ*
— 34 — 18 — *ỉθộṭ*
— — 29 — *tîšt qnénnīθ*
— 35 — 19 — *ịîụeð*
— 40 — 2 — le plus jeune
— 46 — 14 — *īṛộḥ*
— 49 — 6 — *Téžžāl*
— 50 — 21 — *idžáụen*
— 53 — 14 — *sí-teḥmīl*
— 55 — 5 — *íšenfīt*
— — 17 — *tíuịīt*
— — 27 — *télla*
— — 31 — *íḍfer*
— 56 — 3 — *lfáideθ, nétš ḥộr*

Digitized by Google

Page 56, ligne 6, lire : *tɬâθemt-ĕnni*
— — 13 — *Rébbᵘi*
— 57 — 15 — *tă̊zzärθ*
— — 17 — *i̯ɪu̯ẹ̊ḍ*
— — 22 — *ðɪ-lbâl-ĕnnes*
— — 25 — *ɪ́ttru*
— 58 — 11 — *idžen úsīres*
— 58 — 17 — *ðɪ-žédreθ*
— 59 — 7 et 8, lire : *ídžu.*
— 59 — 21 — *i̯ɪ́rzem*
— 60 — 11 — *ĕnnᵘi̯ḍĕn*
— 62 — 8 — flocons, au lieu de : flacons
— 64 — 23 — et moi j'irai
— 67 — 27 — recommença
— 68 — 12 — *itšâθ*
— 69 — 1 — *ssámmāh*
— — 21 — *itṣɪ̯i̯ẹ̊b*
— — 27 — *u̯úγi̯ūl*
— 70 — 8 — *γer-úɬɬām*
— 70 — 15 — *itmaɛ̆ʃār*
— 72 — 7 — nous y enverrons
— 76 — 12, supprimer le tiret
— 76 — 25, lire : *ðɪ-lḥâsi*
— 77 — 28 — *am-úzddūz*
— 79 — 2 — *ĕǧ-fūs.*
— 79 — 3 — *ĕǧ-šaɛ̄āl*
— 84 — 15 — *tédžu*
— 85 — 15 — *enṭĕ̊mza*
— 85 — 21 — *ṭĕ̊mza*
— 87 — 7 — *ídžen*
— — 18 — *iṣ̊ûḍūṣ-ẹ̄ṭ*
— — 25 — *lḥárīr-ĕnnes*
— — 29 — *slêḷẹ̊u̯*

Digitized by Google

Page 90, ligne 32, lire : se réveilla
— 94 — 4 — *âðīs ékken*
— 94 — 16 — *itḥâla*
— 95 — 7 — l'un d'eux
— 105 — 30 — *īdž-ŭu̯âss*
— 106 — 3 — *tameṭṭŭθ*
— 111 — 13 — *ísǵǵ⁴assen*
— 111 — 20 — *ḫíšemžạ̄n*
— — 26 — *iḥẹ̊ḍbīt*
— 112 — 6 — *tišt*
— 112 — 21 — *si-íḫlệḍ*
— 113 — 8 — *Jiḍḍẹ̊fr-ẹ̄h*
— 113 — 25 — *ðkénniu̯en*
— 116 — 20 — qu'il avait eue
— 120 — 13 — *tṣélleḥeš*
— 121 — 7 — *γẹ̄r dzẹ́ḷḷă*
— 121 — 12, au lieu de : *ûðennaγ*, lire : *úgqārĕγeš*
— 121 — 22, après : *ĕnniḍẹ̄n*, ajouter : *inná-ịās.*
— — 24, lire : *iḥénnās.*
— 122 — 18 — *ịẹ́rni*, au lieu de : *ịẹ́rnu*
— — 27 — *thé́žžer*
— 123 — 6 — *hé́zzreγ*
— — 25 — *tiseðnạ̄n*
— — 26 — *entméttīuθ*
— — 26 — *ĕqqimen*
— — 29 — *džébðen*
— 124 — 23 — *lžiheθ*
— — 24 — *ðíịnni*
— — 26 — *ížbeð*
— — 27 — *tabrât-ĕnnes*
— — 30 — *nétṡ*, au lieu de : *nékk*
— 125 — 27 — *ɲẹḥnịn*
— 126 — 9 — ne me plaît pas

Digitized by Google

Page 129, ligne 22, lire : chacune d'elles.
— 132 — 13 — *tétten*
— 133 — 7 — *ịíḷḷèḍ*
— — 18 — *ɥaláinni*
— — 22 — *tžéhƨ-ĕnnes*
— — 25 — *iṭṭérf, issûr*
— 133 — 27 — *mátta teḷɥséƨ*
— 134 — 8 — *ðị-lɥóqθ-ĕnni*
— — 12 — *áuịị-īt*
— 135 — 7 — *íbbās*
— — 18 — *ɥiḷf-ĕnnes*
— 136 — 11 — *ɥelžūneθ*
— — 23 — *ɥelžédd-ĕnnes*
— 140 — 30 — entendirent
— 144 — 8 — *enɣéɣ*
— — 24 — *Rāšiƨ*
— 148 — 16 — *ĕlžénn*
— — 27 — *átīrů*
— 149 — 3 — *tášnīfθ*
— — 4 — *θiṛů*
— — 18 — *ðmémmis*
— 154 — 8 — *ịiɥed*
— 154 — 29 — *ĕṣṣĕḷṭān*
— 158 — 11 — *issĕn-īt*
— 166 — 18 — *âḷɥi ịúddum*
— 167 — 13 — *0ûƨi*
— 171 — 12 — celle des louis d'or
— 173 — 3 — *ɛâla ɥƨer*
— 174 — 32 — nos jours
— 176 — 13 — *ĕggīn*
— — 16 — *ĕɥsen*
— — 19, après *žârāƨ-āsen*, ajouter : *ịímẹḍ*
— 180 — 15, lire : *didžen*

Digitized by Google

Page 180, ligne 29, lire : *lâhðạ̄n*
— 181 — 31 — *qéṣṣeɣ*
— 186 — 21 — l'avait donnée
— 188 — 10 — *zálamēṭ*
— 204 — 1 — *sužedžēḍ*
— 206 — 31 — *sîði 'l-Maḥi*
— 207 — 12 — *liaqu̇teθ-ěnnes*
— 210 — 25 — *sébaːa*
— 217 — 22 — *lēqṣêịeθ*
— 225 — 30 — je marcherai
— 227 — 7 — *eð-sûfāð*
— 229 — 7 — *ɣer-ḥénnāṡ*
— — 17 — *sěḥneɣ*
— — 21 — *téžbeð*
— — 26 — *īdžén nûịīs*
— 230 — 3 — *ɣrí*
— — 19 — *inná-ịās*
— — 20 — *ðelžâịäḥ*
— 231 — 14 — *ḫûịīs*
— — 24 — *ḥāṣréɣ*
— 232 — 5 — *lḫârāž*
— 235 — 12 — pût
— 237 — 19 — *tamétṭūθ*
— — 22 — *ði-ṭeṭ*
— 238 — 26 — *séllkeɣ*
— 239 — 18 — *θiụa-nnes.*
— 243 — 20 — *lžārịeθ*
— 244 — 10 — *leznūn*
— — 28 et 31, lire : *lemḥélleθ*
— 245 — 26, lire : *ḫébbās*
— 249 — 21 — *ěntâžer*
— — 26 — *tázḕlmāṭ*
— 250 — 24 — *entāžér*

Digitized by Google

Page 251, ligne 8, lire : *ẽḫsen*
— 257 — 19 — *tiɥeð*
— 258 — 5 — *ḫéš*
— — 12 — *iqqim*
— — 15 — *ūrīɣ-âs*
— 259 — 1 — *ûšekk*
— 259 — 9 — *lleżnūs*
— — 16 — *ḥáûfen*
— 260 — 10 — *qā ūšīɣ-āš*
— — 11 — *ịimrâbḍẽn*
— 263 — 23 — *numrâbḍẽn*
— 265 — 1 — *ṣúɥrèɣ*
— 268 — 2 — *ažéllīð*
— — 27 — remplie
— 273 — 14 — *inéqqeš*
— 281 — 3 — *síffäsen*
— — 8 — *íṣṣīfẹ̀ḍ*
— — 23 — *eddăɛăueθ*
— 294 — 13 — *itmezḍa*
— 299 — 30 — *ði-lḫâṭreθ*
— 305 — 1 — *sûžðem*
— — 3 — *aɥen*
— — 9 — *mažār*
— — 10 — *žârāð*
— — 20 — *íḫlẽḍ*
— — — — *īdžen*
— 306 — 4 — *lálla*
— — 11 — *tḫûfa*
— 307 — 4 — *ịịẹ̀d*
— — 11 — *ḫira*
— — 12 — *ɛázzen*
— — 14 — *Móḫfi*
— 26 — rencontrèrent

Digitized by Google

Page 312, lignes 1 et 5, lire : *lḥ̌ḍre*θ
— — 6, 7 — θ*iḍūr*θ
— — 13, 17 — *tišmṣt*
— ligne 24 — *i*ṣ*ûfa*
— — 31 — *ḫtmessí*
— 313 — 9 — *u*ṣ*úmza*

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
XLII. Sîdi ʿAli Ben Marʾnîn	1
XLIII. Les confréries religieuses	4
XLIV. Sîdi Mḥand Bou-Zîân	6
XLV. Sîdi Mḥand Ben-ʿAli	7
XLVI. Les tifqîrin	9
XLVII. Les chérifs	11
XLVIII. Les ṭolbas du Kef	12
XLIX. Histoire du bûcheron	16
L. La jument noire	19
LI. Le roi et les oiseaux	31
LII. Légende de ʿAlia Bent Manṣoûr	33
LIII. Histoire du teigneux	46
LIV. Yâmina et Ḥalîma	47
LV. Tejjâl	48
LVI. Ajoûj et Majoûj	50
LVII. Le mouton noir de Guelmâm	52
LVIII. La grotte de Bou Mâza	53
LIX. Histoire de Mḥammed et de la fille du roi	54
LX Histoire de Tête d'âne	68
LXI. Sur les Beni Bou Saʿîd	74
LXII. Histoire de Ḥadidouân et de l'ogresse	75
LXIII. Légende de Noûnja	84
LXIV. La grotte de Ṣendoûq	94
LXV. Mqîdech et l'ogresse	95
LXVI. L'enfant et le juif	104
LXVII. Le sultan noir	111
LXVIII. Les deux femmes du vizir	120
LXIX. Au sujet des Beni Ḥabîb	132
LXX. Histoire du fils du roi Ferouân et de la fille du roi Cherouân	133
LXXI. Légende des Àt-ʿAouen	141
LXXII. Haroûn er-Rachîd et sîdi Aḥmed Agezzâr	143

Digitized by Google

Pages.
LXXIII. Le génie d'Azelboûn 148
LXXIV. Histoire de la sœur du chasseur 153
LXXV. A propos de beurre. 166
LXXVI. Friha et les deux fillettes 167
LXXVII. Le figuier de Ber'aoûs 172
LXXVIII. Le lac du chameau 175
LXXIX. Légende de Sîd el-Ḥâj el-'Arbi 176
LXXX. Les sept princesses 177
LXXXI. Le roi Boû-Bnâder. 188
LXXXII. Légende de sîdi 'Ali Ben Ja'afer 196
LXXXIII. Légende de sîdi Ouriach 202
LXXXIV. Légende de sîdi 'Ali Ou Yaqoûb. 207
LXXXV. Le gardien du verger et le génie. 217
LXXXVI. Les Beni Ouaṭṭâs. 226
LXXXVII. Le prince et le berger 228
LXXXVIII. Légende de sidi 'Abdallah de Ferzizen 236
LXXXIX. Légende de Sidi Daoûd et de sa fille Zîneb 243
XC. Les fils du commerçant et Mḥammed El-Ḥachchâchi . . . 249
XCI. Légende de sidi Ḥamed et de sidi Sa'ad 257
XCII. Légende de sidi 'Ali ou-Moukhkho 263
XCIII. Le prince et la lionne 273
XCIV. Légende de sidi Bou-Bker et du génie de la Grotte-Noire . 280
XCV. Sidi 'Abd el-Waḥed et son fils 286
XCVI. Sidi 'Ali et sa négresse à Tafrent 292
XCVII. Sidi Moḥammed de Tanezzart 298
XCVIII. Légende de sidi el-Mokhu 303
XCIX. Le chacal et l'ogre 311
Corrections et additions 327

ANGERS. — IMPRIMERIE ORIENTALE A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.

7869

Digitized by Google